ŒUVRES COMPLÈTES

DE

S. JEAN CHRYSOSTOME

TRADUCTION NOUVELLE

PAR M. L'ABBÉ J. BAREILLE

chanoine honoraire de Toulouse et de Lyon

AUTEUR DE L'HISTOIRE DE SAINT THOMAS, D'EMILIA PAULA, ETC.

COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME DIXIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

RUE DELAMBRE, 13

1873

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

S. JEAN CHRYSOSTOME

HOMÉLIES

SUR

L'ÉPITRE AUX PHILIPPIENS

(SUITE ET FIN)

HOMÉLIE XIV.

« Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur; je le dis encore, réjouissez-vous, que votre modestie soit connue de tous les hommes; le Seigneur est proche. Ne vous inquiétez de rien, mais dans toutes vos prières et vos supplications, que des actions de grâces accompagnent vos demandes auprès de Dieu. Et que la paix de Dieu qui surpasse toute pensée, garde vos cœurs et vos esprits dans le Christ Jésus. »

1. Le Christ a dit : « Bienheureux ceux qui pleurent, » et, « malheur à ceux qui rient. » *Math.*, v, 5. *Luc.*, vi, 25. Que signifie maintenant cette parole de Paul : « Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur? » Est-il en opposition avec le Maître? Non; car le Christ dit : Malheur à ceux qui rient du rire de ce monde, dont la source est dans les choses présentes; il appelle bienheureux ceux qui pleurent, non pour un motif terrestre, pour la perte de leurs biens, mais qui s'attristent, qui pleurent sur leurs péchés, ou sur ceux d'autrui. Cette joie n'est pas en opposition avec ces larmes; bien plus, elle en provient : celui qui pleure ses véritables maux et les confesse, celui-là se réjouira. On peut d'ailleurs pleurer ses péchés, et se réjouir dans le Christ. Au milieu des rudes épreuves dont ils étaient accablés, l'Apôtre leur disait : « Il nous est donné non-seulement de croire en Jésus-Christ, mais encore de souffrir pour lui. » *Philip.*, I, 29. Il peut bien ajouter maintenant : « Réjouissez-vous donc dans le Seigneur. » C'est comme s'il disait : Vivez de manière à être dans la joie. Lors donc que les choses de Dieu ne trouvent en vous aucun obstacle, réjouissez-vous. Voilà le sens de ces paroles; à moins que la particule *dans* n'ait ici la même signification que la particule *avec*. Le sens serait alors : « Réjouissez-vous toujours avec le Seigneur. » Je le répète encore : « Réjouissez-vous. » C'est bien la parole d'un homme plein de confiance, et qui veut montrer que la joie n'abandonne jamais celui qui est dans le Seigneur. Même lorsqu'il serait sous le poids de l'oppression ou de la souffrance, il ne la perd jamais. Ecoutez Luc disant à propos des Apôtres : « Ils sortaient du conseil pleins de joie, parce qu'ils avaient été trouvés dignes d'être frappés de verges pour le nom de

Jésus. » *Act.*, v, 41. Si les verges et les chaînes, qui paraissent si dures aux autres, sont une source de joie, qu'est-ce qui pourra provoquer la douleur?

« Je le dis encore, réjouissez-vous. » Il a bien fait de répéter ces paroles. La nature des événements devait exciter la tristesse dans leur âme; par cette répétition il leur montre qu'ils doivent se réjouir. « Que votre modestie soit connue de tous les hommes. » Il avait dit peu auparavant : « Il y en a qui font un Dieu de leur ventre, qui placent leur gloire dans leur ignominie, et qui n'ont de goût que pour les choses de la terre. » Comme il était à craindre que ces paroles ne les excitassent contre les méchants, il les avertit aussitôt de n'avoir rien de commun avec eux, d'être toujours pleins de modération, non-seulement avec leurs frères, mais encore avec leurs ennemis et leurs adversaires : « Le Seigneur est proche, ne vous inquiétez de rien. » Pourquoi, dites-moi, vous désespérer? Est-ce parce qu'ils s'élèvent contre vous? Est-ce parce qu'ils vivent dans les délices? « Ne vous inquiétez de rien! » Le jugement approche; ils vont rendre compte de leurs œuvres. Vous êtes dans les angoisses, ils sont dans les délices? Cela finira bientôt. Ils vous tendent des piéges? ils vous menacent? Ils ne réussiront pas toujours; ils vont être jugés : tout va tourner contre eux. « Ne vous inquiétez de rien. » Voilà l'heure de la récompense. Pratiquez la modération envers ceux qui vous accablent de maux. Tout va s'évanouir, la pauvreté, la mort, les plus grandes calamités, tout cessera.

« Ne vous inquiétez de rien; mais dans toutes vos prières et vos supplications, que des actions de grâces accompagnent vos demandes auprès de Dieu. » Vous avez déjà une consolation dans cette parole : « Le Seigneur est proche, » ou dans cette autre : « Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » *Matth.*, XXVIII, 20. En voici une seconde. A elle seule elle chassera toute tristesse, tout ennui, toute affliction. Quelle est cette consolation? La prière et l'action de grâces continuelle. Voilà pourquoi l'Apôtre ne veut pas que notre prière soit une simple demande, et que des actions de grâces l'accompagnent toujours. Comment, en effet, demandera-t-il les biens à venir, l'homme qui ne sait point rendre grâces pour ceux qu'il a déjà reçus? Ayez recours à la prière et aux supplications, en tout, c'est-à-dire en toute circonstance. Il faut donc remercier Dieu de tout ce qui nous arrive, même de ce qui nous paraît fâcheux. Voilà les dispositions d'un fidèle vraiment reconnaissant. La nature des choses l'exige, et ce sentiment naît sans effort dans un cœur chrétien et dévoué à son Dieu. Dieu n'aime que ces prières; les autres, il ne les écoute pas. Adressez-lui donc celles qu'il peut exaucer. Il dispose tout pour notre plus grand bien, même lorsque nous ne le comprenons pas. Notre ignorance à ce sujet est un garant certain de l'efficacité de nos prières. « Que la paix de Dieu qui surpasse tout sentiment, garde vos cœurs et vos intelligences en Jésus-Christ. » Que signifie cette parole de l'Apôtre : « La paix faite par Dieu avec l'homme surpasse tout sentiment? » Qui aurait pu attendre ou espérer de si grands bienfaits? Ils sont au-dessus non-seulement de toute expression, mais aussi de toute pensée; car pour ses ennemis, pour ceux qui le poursuivaient de leur haine, qui le combattaient, il n'a pas refusé de livrer son Fils unique, afin de faire la paix avec nous. Voilà donc cette paix. C'est notre délivrance; c'est la charité de Dieu. « Qu'elle garde vos cœurs et vos intelligences. »

2. Le devoir du maître est non-seulement d'avertir, mais encore de prier et d'aider par là ses disciples, afin qu'ils ne soient pas accablés par les tentations ni ballottés par l'erreur. L'Apôtre semble donc dire : Que celui qui vous a délivrés, et que votre esprit ne peut concevoir, vous garde et vous fortifie, afin qu'il ne vous arrive aucun mal. C'est le sens des paroles de Paul; ou bien elles signifient : La paix dont le Christ a dit : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix, » *Joan.*, XIV, 27, vous gardera. Cette paix, en effet, surpasse toute pensée humaine. Si vous me demandez comment, écoutez. Quand il nous dit d'avoir la paix avec nos ennemis, avec ceux qui nous lancent l'injure, nous déclarent la guerre, nous poursuivent de leur haine, ne demande-t-il pas une chose

qui est au-dessus de l'esprit humain? Remarquons cette dernière parole : « La paix de Dieu surpasse toute pensée. » Si cette paix est au-dessus de l'intelligence de l'homme, à plus forte raison le Dieu qui la donne sera au-dessus, non-seulement de nos pensées, mais encore des pensées des anges et des puissances supérieures. Qu'est-ce à dire : « En Jésus-Christ? » Cette paix vous gardera unis à lui, pour vous faire persévérer, afin que votre foi en lui ne défaille point. « Du reste, mes frères, tout ce qui est saint, tout ce qui est vrai, tout ce qui est juste... » Que signifie ce mot, « du reste? » C'est comme s'il disait : Tout a été dit. C'est l'expression d'un homme qui se presse, et qui n'a plus rien de commun avec les choses présentes. « Du reste, mes frères, que tout ce qui est vrai, tout ce qui est saint, tout ce qui est juste, tout ce qui est honnête, tout ce qui est aimable, tout ce qui a bonne réputation, tout ce qui est vertueux, tout ce qui est louable, fasse l'objet de vos pensées. Tout cela, vous l'avez appris, vous l'avez reçu, vous l'avez entendu, vous l'avez vu en moi. » Que veut-il dire : « Tout ce qui est aimable? » Aimable aux fidèles, aimable à Dieu : « Tout ce qui est vrai. » Ce mot est bien choisi. C'est la vertu même; le vice n'est que mensonge; la volupté et la gloire, mensonge; les choses d'ici-bas, mensonge.

« Tout ce qui est honnête. » Il oppose ces paroles à celles dont il flétrissait ceux qui n'ont de goût que pour les plaisirs terrestres. « Tout ce qui est saint; » condamnation de ceux qui font un Dieu de leur ventre. « Tout ce qui est juste, tout ce qui a bonne réputation; » c'est-à-dire tout ce qui est vertueux et louable, voulant ainsi faire entendre qu'on ne doit pas dédaigner les obligations envers les hommes. « Pensez à ces choses, » dit Paul, voulant par là nous engager à rejeter de notre esprit toute mauvaise pensée; car les mauvaises actions naissent des pensées coupables. « Vous l'avez appris et reçu de moi. » Le meilleur moyen de faire accepter son enseignement est de le confirmer par sa conduite. Aussi l'Apôtre, qui leur avait dit : « Vous avez en moi l'exemple, » *Philip.*, III, 17, leur dit en ce moment : « Faites ce que vous avez appris et reçu de moi, » c'est-à-dire ce que je vous ai enseigné, ce que vous avez entendu, ce que vous avez vu en moi, donnant ainsi pour modèle et ses paroles, et ses actions, et sa manière de vivre. Vous le voyez, il embrasse tout dans cette exhortation. Comme il lui était impossible de donner des préceptes détaillés sur toute chose, sur les entrées et les sorties, sur les conversations, la tenue, les rapports ordinaires, et que cependant le chrétien doit veiller à tout, il dit en peu de mots, et comme pour se résumer : « Faites ce que vous avez entendu de moi, ou ce que vous avez vu. » C'est comme s'il disait : Suivez mes exemples et mes paroles; faites-le; ne vous contentez pas de paroles; il faut des actes. « Et le Dieu de paix sera avec vous. » Si vous observez tous ces préceptes, si vous avez la paix avec tout le monde, vous serez tranquille et en sûreté, n'ayant rien à craindre de fâcheux; car, lorsque nous avons la paix avec Dieu, et nous l'avons par la vertu, il est encore plus en paix avec nous. S'il nous a poursuivis de son amour lorsque nous le fuyions, pensez-vous qu'il puisse ne pas nous accorder son amitié lorsqu'il nous verra accourir vers lui? Votre nature n'a pas de plus grand ennemi que le vice. Comment le vice est-il notre ennemi? Comment la vertu est-elle notre amie? Je vais vous le montrer par plusieurs exemples.

Si vous le voulez, le premier je le tirerai de l'impureté, un de nos ennemis. L'impureté nous déshonore, nous rend pauvres et ridicules, nous fait mépriser de tous. C'est bien le fait d'un ennemi. Souvent elle engendre des maladies et des dangers : beaucoup ont trouvé dans cette passion la mort ou des blessures. Si l'impureté produit ces fruits, combien plus l'adultère? Peut-on en dire autant de l'aumône? Assurément non; au contraire, semblable à une mère pleine de tendresse pour son jeune enfant, elle nous procure la grâce, l'honneur, la gloire; elle nous fait appliquer à nos obligations, elle ne nous délaisse pas, elle ne nous éloigne pas de nos devoirs, elle nous rend plus prudents; tandis que l'impureté engendre l'imprudence. Voulez-vous que nous examinions maintenant l'avarice?

L'impureté nous déshonore.



Elle agit envers nous comme un ennemi. Et la preuve? Elle nous attire la haine de tous. Elle nous fait exécrer des hommes, et de ceux qui ont reçu quelque injure de nous, et de ceux qui n'en ont pas reçu; car ils plaignent les autres et craignent pour eux-mêmes les mêmes traitements. Aussi tous nous regardent comme des ennemis, comme des bêtes féroces, comme des démons. De là contre nous des accusations, des complots, des jalousies, fruits de cœurs ennemis. La justice, au contraire, nous fait des amis et nous crée des relations particulièrement bienveillantes. Tous prient pour nous. Nous sommes dans un état tranquille; nous n'avons à craindre ni périls, ni soupçons, ni sollicitudes, ni plaintes et nous pouvons reposer en parfaite sécurité.

3. Voyez-vous combien la justice est préférable? Que vaut-il mieux : être jaloux du bonheur de nos semblables ou prendre part à leur joie? Pesons ces choses, et nous verrons que la vertu, comme une mère aimante, apporte la sécurité et la tranquillité; tandis que le vice nous expose à toute sorte de périls et de funestes accidents. Ecoutez le prophète : « Dieu corrobore ceux qui le craignent, et il manifeste l'alliance qu'il a contractée avec eux. » *Ps.* XXIV, 14. Il ne craint personne l'homme à qui la conscience ne reproche rien; il ne se fie à personne celui qui vit dans l'iniquité. Le méchant craint ses serviteurs et les regarde d'un œil soupçonneux. Que dis-je, ses serviteurs? Il ne peut supporter les reproches de sa conscience; non-seulement les accusations du dehors, mais encore celles de son cœur, le tourmentent et l'empêchent de trouver le moindre repos. Devons-nous donc nous proposer la louange comme but de nos actions? Ne vous proposez pas d'être loués, dit Paul, mais faites des choses qui méritent des éloges sans penser à les obtenir. « Tout ce qui est vrai. » Le reste n'est que mensonge. « Tout ce qui est respectable. » Ce mot σεμνόν exprime ce qui est l'extérieur de la vertu; le mot ἅγιον exprime une qualité de l'âme. N'offensez personne, n'en fournissez pas même l'occasion. Il avait dit plus haut : « Faites ce qui vous méritera une bonne réputation; » mais, afin qu'on ne s'imagine pas qu'il faut s'occuper uniquement du jugement des hommes, il ajoute : « S'il a quelque vertu, » pratiquez-la; « quelque chose de louable, » accomplissez-le. Il veut que nos pensées, nos soins et notre application n'aient jamais d'autre but. Si nous avons la paix avec nous-mêmes, Dieu sera avec nous; si nous sommes en guerre, le Dieu de paix nous abandonnera. Rien n'excite la guerre et la discorde dans notre âme, comme le vice; et rien ne maintient la sécurité comme la paix et la vertu. C'est pourquoi commençons par la bonne volonté, et Dieu viendra à notre secours. Dieu n'est pas le Dieu de la guerre et des combats. Finissez toute guerre et toute lutte contre Dieu ou le prochain. Soyez pacifiques avec tout le monde; souvenez-vous de ceux à qui le Seigneur accorde le salut : « Bienheureux les pacifiques, dit-il, car ils seront appelés enfants de Dieu. » *Matth.*, V, 9. Ceux qui agissent de la sorte imitent continuellement le Sauveur. Imitez-le donc, gardez la paix; plus l'attaque de votre frère sera grande, plus grande sera votre récompense. « Avec les ennemis de la paix j'étais pacifique. » *Ps.* CXIX, 7. Voilà la vertu, voilà ce qui dépasse la raison de l'homme, voilà ce qui nous rapproche de Dieu.

Rien ne réjouit le cœur de Dieu comme l'oubli des injures. Cet oubli vous délivre des péchés, efface vos crimes; si nous combattons, si nous aimons les querelles, nous nous éloignons de Dieu. De la lutte naissent les inimitiés, et les inimitiés engendrent le souvenir des injures. Coupez la racine, et le fruit ne naîtra pas. Ainsi nous apprendrons à mépriser ce qui n'appartient qu'à cette vie. Dans les choses spirituelles, il n'y a point de combats. Les guerres, les jalousies et les autres passions de même nature ont leur principe dans le désir immodéré des biens de ce monde. La lutte, en effet, est produite par le désir immodéré du bien d'autrui, par l'envie, par l'amour de la vaine gloire. C'est pourquoi, si nous gardons la paix, nous apprendrons à mépriser les choses de la terre. Quelqu'un vous a-t-il pris de l'argent? Il ne m'a pas lésé, direz-vous, tant qu'il ne m'a pas ravi les biens éternels. A-t-il obscurci votre gloire? Il n'a pu vous enlever celle que vous avez aux yeux de Dieu;

l'autre n'a pas de valeur. Nous appelons cela de la gloire, mais en réalité ce n'en est que le fantôme. Vous a-t-il enlevé la réputation? Non, ce n'est pas à vous, c'est à lui! De même que l'homme qui fait du tort à son prochain, le cause uniquement à lui-même, de même celui qui tend des embûches à son frère, cause son propre malheur. « Celui qui creuse la fosse pour autrui y tombe le premier. » *Eccli.*, x, 8.

Donc ne tendons pas de piéges au prochain, si nous ne voulons pas nous nuire. Lorsque nous ravissons au prochain sa gloire, songeons que nous nous portons préjudice et que nous travaillons à notre ruine. Nous pourrons lui nuire auprès des hommes; mais à coup sûr nous nous nuisons devant Dieu en l'irritant contre nous. Ne nous blessons pas ainsi. Pour porter préjudice au prochain, il faut d'abord nous le porter; si nous sommes ses bienfaiteurs, c'est à nous-mêmes que nous faisons surtout du bien. Lors donc que votre ennemi vous aura causé quelque préjudice, si vous êtes sages, vous penserez qu'il vous est la cause d'un gain, et vous le lui rendrez, au lieu de lui rendre le mal. — Mais, direz-vous, une blessure profonde reste dans mon cœur. — Alors pensez que le bienfait n'est pas pour lui, mais plutôt pour vous-même, tandis que vous ajoutez à son supplice : et cette pensée vous poussera aussitôt à bien faire. — Quoi donc! est-ce le but que vous devez vous proposer en faisant le bien? — Non certes. Mais lorsque votre cœur ne peut se calmer autrement, ramenez-le d'abord par ce motif : bientôt vous lui persuaderez de déposer son ressentiment; vous traiterez ensuite votre ennemi comme un ami, vous gagnerez enfin les biens de la vie future. Puissions-nous tous les posséder un jour, par Jésus-Christ..., etc.

HOMÉLIE XV.

« Je me suis grandement réjoui dans le Seigneur de ce que vos sentiments pour moi ont enfin refleuri : vous les aviez toujours; mais vous étiez occupés. Ce n'est pas à cause de mes besoins que je parle ainsi; car j'ai appris à être satisfait de l'état où je me trouve. Je sais être humilié, et vivre dans l'abondance. Je me suis habitué partout et à tous; je sais être rassasié et avoir faim, être dans l'abondance et l'indigence. Je puis tout dans le Christ, qui me fortifie; cependant vous avez bien fait en prenant part à mes tribulations. »

L'aumône est plus utile à ceux qui la donnent qu'à ceux qui la reçoivent.

1. Je vous ai dit souvent que l'aumône avait été recommandée plutôt dans l'intérêt de ceux qui la donnent que dans l'intérêt de ceux qui la reçoivent; les premiers en retirent le plus de fruit. Voilà ce que nous montre encore l'Apôtre. Comment? Les Philippiens lui avaient envoyé, après un long intervalle, quelques secours, et les avaient confiés aux mains d'Epaphrodite. En le renvoyant chargé d'une lettre, il loue ses bienfaiteurs et leur enseigne que leurs dons sont moins utiles à ceux qui les reçoivent qu'à ceux qui les envoient. Il agit ainsi afin que les riches ne tirent pas vanité de leurs aumônes, mais deviennent plus généreux en songeant aux biens qu'ils se procurent; afin que les pauvres n'attirent pas sur leur tête le jugement de Dieu, en se montrant trop faciles à demander. Il est écrit : « On est plus heureux de donner que de recevoir. » *Act.*, xx, 35. Que signifie cette parole : « Je me suis réjoui grandement dans le Seigneur? » Je me suis réjoui, non pas à la manière du monde ou comme on le fait parmi les hommes, mais « dans le Seigneur. » Et le sujet de cette joie n'est pas votre offrande, ce sont vos progrès : voilà ce qui me réjouit. Il ajoute « grandement; » car sa joie n'était pas humaine ni tirée des secours reçus; elle était divine et causée par la vue de leur avancement spirituel. Voyez ensuite comment, après les avoir blâmés de leur oubli temporaire, il adoucit aussitôt ses reproches pour les porter toujours à faire l'aumône. « Enfin, » dit-il. Ce mot exprime bien qu'un long temps s'est écoulé. « Vos sentiments pour moi ont refleuri. » Comparaison tirée des arbres qui fleurissent, se dépouillent et refleurissent encore.



L'Apôtre vent montrer par là que les Philippiens, après avoir eu une charité florissante, l'avaient laissée se flétrir, mais qu'elle reparaissait dans sa force et sa vigueur. Ce mot, « vous avez refleuri, » exprime à la fois le blâme et la louange; ce n'est pas peu de chose de refleurir lorsqu'on a été desséché, ce qui toujours accuse la négligence. « Vous avez pour moi les sentiments d'autrefois. » Paul par ces paroles montre qu'ils étaient toujours disposés à être généreux. « Vous avez pour moi les sentiments d'autrefois. » Afin que nous ne pensions pas que leur ancienne générosité s'est tout à coup entièrement refroidie, et, pour nous faire bien entendre que c'est seulement vis-à-vis de lui, il dit, voyez avec quelle précaution : « Enfin vos sentiments pour moi ont refleuri. » Voici la signification de son langage : C'est uniquement pour cette circonstance que j'emploie le mot « enfin; » car dans les autres vous avez toujours été généreux.

Vous me demanderez maintenant pourquoi celui qui a dit : « On est plus heureux de donner que de recevoir; » et ailleurs : « Mes mains ont procuré le nécessaire pour moi et pour mes compagnons dans l'apostolat; » *Act.*, XX, 34; et dans une autre lettre aux Corinthiens: « J'aimerais mieux mourir que de perdre cette gloire; » I *Cor.*, IX, 15; pourquoi maintenant il veut s'en dépouiller et la détruire. Comment? En acceptant l'aumône; car, si sa gloire est de ne rien recevoir, comment accepte-t-il aujourd'hui? Que répondrons-nous? Alors il refusait toute aumône à cause des faux apôtres « pour leur ôter l'occasion de paraître semblables aux bons, ce dont ils se glorifiaient. » II *Cor.*, XI, 12. Il ne dit pas qu'ils étaient désintéressés, il se borne à dire qu'ils se glorifiaient de l'être, nous montrant par là qu'ils avaient l'habitude de recevoir, mais en secret. De là cette parole: « Ce dont ils se glorifiaient. » Pour lui, il recevrait des secours sans doute, mais non dans ces contrées. S'il dit : « Cette gloire ne me sera pas ravie, » *Ibid.*, 10, ce n'est pas dans un sens absolu; car il ajoute aussitôt dans quelle contrée : « Dans l'Achaïe; » et peu auparavant il disait : « J'ai dépouillé d'autres Eglises en recevant leurs aumônes pour votre usage; » *Ibid.*, 8; ce qui montre clairement qu'il était dans l'habitude d'accepter des secours. C'était avec raison que Paul recevait des offrandes, puisqu'il se livrait à de si grands travaux. Quant à ceux qui ne font rien, comment osent-ils tendre la main? Ils font des prières, direz-vous? Ce n'est pas un travail, ils peuvent prier en travaillant. Ils jeûnent? Ce n'est pas un travail non plus. Voyez le bienheureux Apôtre, comme il sait unir la prédication aux charges les plus nombreuses.

« Vous étiez occupés. » Qu'est-ce à dire : « Vous étiez occupés ? » Ce n'est pas votre négligence qui en est cause, c'est la nécessité; vous n'aviez pas l'argent en votre pouvoir, vous n'étiez pas dans l'abondance. Voilà ce que signifient ces paroles : « Vous étiez occupés. » L'Apôtre se sert d'une locution commune. N'est-ce pas, en effet, la manière ordinaire de parler de ceux qui manquent du nécessaire, et souffrent le dénûment? « Je ne parle pas ainsi par besoin. » Si je vous ai dit : « Enfin vous m'avez envoyé votre offrande, » si je vous ai fait un reproche, ce n'est pas pour chercher mes intérêts, ce n'est pas que je fusse dans le besoin. Non, je n'avais pas ce but. Comment Paul montrera-t-il qu'il ne parle pas ici avec une certaine suffisance? Aux Corinthiens il avait dit : « Nous ne vous avons écrit que ce que vous aviez lu et connu; » II *Cor.*, I, 13, le langage qu'il tenait aux Philippiens n'était pas plus facile à réfuter. S'il avait voulu se glorifier, il n'aurait pas parlé ainsi à des hommes qui le connaissaient et dont les reproches, s'ils l'avaient confondu, auraient été d'autant plus humiliants pour lui. « J'ai appris à être satisfait de l'état où je me trouve. » Ce n'est donc pas une chose facile à réaliser? Non, c'est très-difficile; il y faut du temps, de l'application, des soins, un travail constant et opiniâtre. « Je sais me contenter de l'état où je suis, je sais être humilié et dans l'abondance; je me suis habitué à tout et à tous. » Ce qui signifie : Je sais être content de peu, supporter la faim et la pauvreté. « Etre dans l'abondance ou souffrir la misère. » Mais, direz-vous, il n'y a ni science, ni vertu, à vivre dans l'abondance. Et moi je vous déclare qu'il y a plus de vertu à savoir user de la richesse qu'à savoir souffrir la pauvreté. Pourquoi? Parce que la fortune

aussi bien que la misère engendre une foule de maux.

2. Beaucoup d'hommes, en effet, devenus opulents, se laissent aller à la paresse. Ils n'ont pas su supporter la prospérité. Pour un grand nombre l'opulence est la source de l'oisiveté. Il n'en était pas ainsi pour l'Apôtre. Avait-il reçu quelques secours, aussitôt il se hâtait de les distribuer aux autres. Voilà comment on sait se servir de la fortune. Il ne discontinuait pas de déployer toute son activité; il ne se glorifiait pas au milieu des richesses. Il se montrait toujours le même, sans orgueil dans la fortune, sans faiblesse dans la pauvreté. « Je sais, dit-il, être rassasié ou affamé; je sais être dans l'abondance ou dans la pénurie. » Il y en a beaucoup qui ne savent pas vivre rassasiés, semblables aux Israëlites, qui se révoltaient après avoir reçu leur nourriture. Pour moi, dit l'Apôtre, je garde toujours la même modération ; montrant par là qu'il n'a pas plus choisi le plaisir aujourd'hui qu'autrefois la douleur, et que, s'il a accepté l'un et l'autre, ce n'est pas pour lui, mais pour eux : son cœur n'a jamais changé. « Je me suis fait à tout, à tous; » depuis longtemps, j'ai fait si bien l'expérience des choses, que toutes sont pour moi également profitables. Mais, comme si ces paroles respiraient une trop grande satisfaction, il s'empresse de les corriger en ajoutant : « Je puis tout en Jésus-Christ, qui me fortifie. » Ce n'est pas un effet de ma vertu, c'est une grâce de celui qui me donne les forces. Les bienfaiteurs, s'ils trouvent des ingrats ou des hommes qui méprisent leurs bienfaits, se laissent aller au découragement; ils sont plus généreux s'ils voient naître la reconnaissance et la joie dans le cœur de ceux qu'ils ont soulagés. Quelqu'un dira peut-être que l'Apôtre va rendre les Philippiens moins généreux en paraissant mépriser leurs offrandes. Voyez comment il prévient ce danger. Par les paroles précédentes il pouvait fermer leur cœur ? par celles qui suivent il enflamme leur zèle. « Vous avez bien fait en venant à mon secours dans ma tribulation. » Voyez-vous comme il sait s'éloigner, et ensuite se rapprocher ? Voilà la preuve de sa charité toute fraternelle et divine. Parce que je n'étais pas accablé par la nécessité, n'allez pas croire que je n'eusse aucun besoin de vos dons; j'en avais besoin pour vous.

Comment avaient-ils participé à ses souffrances? Par les secours qu'ils lui avaient envoyés. C'est ainsi qu'il leur disait dans les fers : « Vous participez à ma grâce. » *Philip.*, I, 7. C'est une grâce, en effet, de souffrir pour Jésus-Christ; il leur avait dit dans un autre endroit : « Dieu vous a fait la grâce, non-seulement de croire en lui, mais de souffrir pour lui. » *Ibid.*, 29. Comme ces paroles seules auraient pu leur causer quelque chagrin, il se hâte de leur témoigner son amour pour les consoler, il les loue dans une sage mesure. Il ne leur dit pas : Vous m'avez donné; mais : « Vous avez participé, » leur enseignant ainsi qu'ils avaient acquis des mérites en prenant part aux siens. Il ne leur dit pas non plus : Vous avez rendu légères mes souffrances; mais bien : « Vous avez participé à mes tribulations ; ce qui est préférable et plus glorieux. Comprenez-vous l'humilité de Paul et sa magnanimité? Après leur avoir fait entendre qu'il n'a pas besoin pour lui de leur richesse, il a recours aussitôt aux expressions les plus humbles, à celles dont se servent les mendiants : Donnez selon votre coutume. Pour obtenir ce qu'il se propose, il ne recule devant aucune parole, devant aucune action. Et que se propose-t-il donc ? Ne pensez pas que mon langage fût impudent lorsque je vous ai blâmés et que je vous ai dit : « Enfin vos sentiments pour moi ont refleuri. » Ne pensez pas qu'il fût dicté par la nécessité. Ce n'est pas parce que j'étais dans le besoin que j'ai écrit ces paroles? Pourquoi donc? Parce que j'avais une grande confiance en vous, et vous êtes cause de cette confiance. Oh! douce parole, et bien capable de les gagner! Vous êtes cause de ma confiance; car les premiers vous m'avez secouru, et je puis bien vous rappeler vos bienfaits.

Voyez maintenant la dignité de l'Apôtre : point de reproches, tant qu'ils n'ont pas envoyé leur offrande, de peur de paraître demander pour lui, mais aussitôt qu'ils l'ont envoyée, il les blâme du temps perdu. Aussi le supportent-ils avec patience; car alors on ne peut plus croire qu'il plaide sa propre cause. « Vous savez, dit- Dignité de l'Apôtre.



il, Philippiens, que, au commencement de ma prédication, lorsque j'ai quitté la Macédoine, nulle Eglise, la vôtre exceptée, n'a communiqué avec moi, en m'accordant des dons pour les bienfaits reçus. » Quel éloge! les Corinthiens et les Romains seront excités par le récit de leur générosité. Pour eux, avant toute Eglise, c'était au commencement de sa prédication, ils ont montré tant de sympathie, tant de zèle, que, devançant tout exemple, ils ont su produire de tels fruits de charité. Il ne faut pas dire qu'ils ont agi de la sorte pour dédommager Paul de rester avec eux, ou pour le remercier de ses bienfaits. Non; car il dit: « Lorsque je quittais la Macédoine, aucune Eglise n'a communiqué avec moi en m'accordant des dons, pour les bienfaits reçus, la vôtre seule exceptée. » Que veulent dire ces mots : « Bienfaits reçus; aucune Eglise n'a communiqué avec moi? » Pourquoi ne dit-il pas : Aucune Eglise ne m'a donné; mais bien : « Aucune Eglise n'a échangé des dons contre mes bienfaits? » C'est qu'il y avait véritablement échange. « Si nous avons, dit-il ailleurs, semé parmi vous des biens spirituels, qu'y a-t-il d'étonnant si nous recueillons quelques biens temporels? » I *Cor.*, IX, 11. Il a dit aussi : « Que votre abondance supplée à leur indigence. » II *Cor.*, VIII, 14. Vous voyez là l'échange. Ils donnent d'un côté, puisqu'ils offrent leurs biens temporels; ils reçoivent de l'autre, puisqu'ils acceptent les biens spirituels. Le vendeur et l'acheteur font entr'eux un utile commerce, en donnant et en recevant à la fois : ainsi fait l'Apôtre en cette circonstance. Rien n'est plus fructueux que ce commerce et ce marché. Il commence sur la terre, et se consomme dans le ciel. Les acheteurs sont dans ce monde; mais, pour un prix terrestre, ils achètent et acquièrent des biens éternels.

Le ciel ne s'achète pas à prix d'argent.

3. Que personne, néanmoins, ne désespère. Le ciel ne s'achète pas à prix d'argent. Ce n'est pas la richesse qui le procure; c'est la bonne intention, le dépouillement volontaire, la sagesse, le mépris des choses de ce monde, l'humanité, la miséricorde. S'il s'obtenait à prix d'argent, la femme qui avait donné deux oboles, n'aurait pas reçu une grande récompense. Comme ce n'est pas l'argent, mais la bonne volonté qui nous en rend dignes, cette femme obtint tout, parce que le désir de son âme était parfait. Ne disons donc pas : J'ai acheté le ciel avec les biens de ce monde; c'est la bonne volonté qui l'obtient, et le désir exprimé par votre offrande. On a donc besoin de richesses, direz-vous? Non, pas de richesses, mais de bonne volonté. Si vous la possédez, vous pourrez vous procurer ce royaume, même avec deux oboles seulement. Si vous ne l'avez pas, mille talents seront plus impuissants que cette faible somme. Pourquoi? Parce que, si vous avez beaucoup et si vous donnez peu, votre aumône ne vaut pas celle de la veuve; vous n'y avez pas mis, en la faisant, tant de zèle et de bonne volonté. Elle s'est enlevé tout ce qu'elle possédait. Que dis-je? non, elle ne s'est rien enlevé, au contraire elle s'est tout donné, Dieu donne son royaume encore une fois, non à la richesse, mais à la bonne volonté. On l'achète, non en sacrifiant sa vie, mais par la libre élection. Qu'est-ce, en effet, que donner sa vie? C'est sacrifier un homme, et ce sacrifice n'est pas même un prix digne du ciel. « Vous m'avez envoyé une fois, et même deux, à Thessalonique, ce qui m'était nécessaire. » Grand éloge : encore il fait voir qu'il était nourri par les secours d'une petite ville, alors même qu'il était dans la métropole. De peur de les rendre moins généreux, comme je l'ai déjà dit, en leur répétant qu'il était à l'abri de la nécessité, il leur parle encore de besoins. Il ne dit pas : Mes besoins, mais simplement : « Les besoins, » pour conserver toujours sa dignité et son honneur, comme il va le montrer encore par les paroles suivantes. Il comprenait ce qu'il y avait d'humiliant dans ce langage; il le corrige aussitôt en ajoutant : « Je ne recherche pas vos dons, » comme il avait dit plus haut : « Je ne parle pas ainsi pour obtenir votre argent. » Ces deux phrases ont le même sens, quoique la seconde soit plus énergique. Autre chose est ne pas demander, quand on est dans le besoin, autre chose ne pas se croire même dans l'indigence, lorsqu'on en est accablé. « Je ne demande pas vos dons; je désire qu'ils rapportent des fruits abondants pour vous, et

non pour moi. » Voyez-vous les fruits qu'ils peuvent en retirer? Ce n'est pas pour moi, dit-il, c'est pour vous et pour votre salut. Lorsque je reçois, je ne gagne rien; le gain tout entier est pour celui qui donne. Une grande récompense est réservée aux bienfaiteurs; ceux qui reçoivent consomment aussitôt ce qu'ils ont reçu.

Voilà encore un éloge, mais uni au sentiment de sa pauvreté. S'il leur a dit : « Je ne demande pas, » craignant d'éteindre leur zèle, il ajoute : « J'ai reçu ce dont j'avais besoin, et je suis dans l'abondance. » Par vos dons vous avez effacé vos oublis précédents. Paroles bien capables d'exciter leur charité. Les bienfaiteurs, en effet, désirent d'autant plus trouver de la reconnaissance dans leurs obligés, qu'ils ont fait plus de progrès dans la sagesse. « J'ai tant reçu, et je suis dans l'abondance. » Comme s'il disait : Non-seulement vous avez réparé les oublis passés, mais encore vous avez fait plus qu'il n'était nécessaire, vous vous êtes surpassés. Ensuite, de peur qu'on ne vît un reproche dans ses paroles, voyez comme il le prévient. Il avait dit : « Je ne cherche pas vos dons... Enfin vos sentiments pour moi ont refleuri, » montrant ainsi qu'ils acquittaient une dette. C'est ce que signifie ce mot : « J'ai recueilli. » Il semble dire : J'ai touché le cens, j'ai levé le fruit du champ. Mais, pour montrer en même temps qu'ils ont donné plus qu'ils ne devaient, il se hâte d'ajouter : « J'ai reçu vos dons et je suis dans l'abondance, je suis comblé. » Ce n'est pas sans motif, ce n'est pas purement par affection que je parle ainsi. Pourquoi donc ? « J'ai reçu d'Epaphrodite ce que vous m'avez envoyé, oblation de suave odeur, hostie acceptée, agréable à Dieu. » Oh! comme il exalte leurs présents! Ce n'est pas moi qui les ai reçus, c'est Dieu par mes mains. Voilà pourquoi, si je ne suis pas dans le besoin, n'en tenez pas compte. Dieu non plus n'avait pas besoin de vos dons, et cependant il les a acceptés. Aussi l'Ecriture n'a pas craint de dire : « Dieu a respiré un parfum d'une agréable odeur, » *Gen.*, VIII, 2, pour exprimer qu'il est satisfait. Vous savez combien notre âme est saisie par un parfum d'une agréable odeur, combien elle goûte de satisfaction et de joie. L'Ecriture n'a donc pas craint d'attribuer à Dieu une parole si humaine et si commune, pour faire comprendre aux hommes comment il acceptait leurs présents. Ce n'était pas cependant l'odeur de la fumée qui les rendait agréables au Seigneur, c'était l'intention avec laquelle ils les offraient. Autrement il aurait reçu avec plaisir les dons même de Caïn. L'Ecriture déclare que Dieu se réjouit. Pourquoi emploie-t-elle cette expression? Pour se faire bien entendre des hommes. Celui donc qui n'a besoin de rien, se réjouit beaucoup, selon l'Ecriture, des présents des hommes, afin que ceux-ci ne négligent pas de les lui offrir, sous prétexte qu'il n'en a pas besoin. Mais, comme dans la suite, les hommes avaient oublié toutes les autres vertus, se confiant uniquement dans les hosties qu'ils immolaient, voyez comme elle les reprend aussitôt : « Est-ce que je mangerai la chair de vos taureaux? est-ce que je boirai le sang de vos boucs? » *Ps.* XLIX, 13. C'est dans le même sens que l'Apôtre dit : « Je ne cherche pas vos dons; mais mon Dieu pourvoira, je l'espère, à tous vos besoins, dans la mesure de ses richesses et de sa gloire dans le Christ Jésus. »

4. Remarquez encore que Paul remercie à la manière des pauvres; et, s'il agit ainsi, pourquoi rougirions-nous de l'imiter? Ne recevons pas uniquement pour satisfaire nos besoins, ne nous réjouissons pas pour nous-mêmes; mais soyons heureux des mérites de nos bienfaiteurs. Ainsi nous partagerons leurs récompenses, et, s'ils nous refusent leur secours, nous ne serons pas portés à nous indigner contre eux, nous plaindrons plutôt leur sort, et nous serons plus heureux en montrant que notre propre intérêt n'était pas le but de nos demandes. « Mon Dieu comblera tous vos besoins. » Au lieu de χρείαν, besoin, faut-il, suivant une autre leçon, χάριν, grâce, ou χαράν, joie. S'il faut lire toute grâce, χάριν, le sens serait : Dieu bénira, non-seulement cette aumône, mais tous vos bienfaits. S'il faut lire, comme je le crois, χρείαν, la pensée de l'Apôtre serait d'ajouter à ses premières paroles : « Vous vous étiez dépouillés, » ce qu'il avait écrit aux Corinthiens : « Daigne celui qui donne la semence au semeur, et le pain à sa créature, multiplier votre semence, et déve-

lopper les germes de votre justice. » II *Cor.*, IX, 10. Il demande, en effet, à Dieu de leur accorder d'adondantes semences pour les répandre. Il leur souhaite, non pas des richesses quelconques, mais celles qui sont tirées des trésors de sa bonté. Voyez la prudence de l'Apôtre : S'ils avaient été sages et crucifiés comme lui, il n'aurait pas adressé au ciel une semblable prière; mais il prie de la sorte pour se mettre à leur portée, voyant en eux de pauvres ouvriers, des pères de famille chargés de nourrir leur femme et leurs enfants, des hommes qui n'avaient pas su se dépouiller de tout attachement aux choses d'ici-bas, quoiqu'ils eussent pris sur leur nécessaire pour venir à son secours. Pour ses protégés, il aurait bien pu, avec quelque raison, demander le suffisant, et même l'abondance; et cependant voyez ce qu'il demande. Il ne dit pas : Que Dieu vous fasse riches et opulents; mais : « Qu'il comble vos besoins, » afin que vous ne viviez pas dans l'indigence et que vous ayez le nécessaire. Le Christ lui-même, en nous enseignant une formule de prière, y ajouta cette demande : « Donnez-nous aujourd'hui le pain de chaque jour. » *Matth.*, VI, 11. « Selon ses richesses. » Qu'est-ce à dire? Selon sa munificence, qu'il exerce si facilement et avec tant de promptitude. En employant ce mot *nécessité*, il ne veut pas qu'ils aient en vue seulement l'indigence. Voilà pourquoi il ajoute aussitôt : « Selon les richesses de sa gloire dans le Christ Jésus. » C'est comme s'il disait : Votre abondance sera si grande que vous vous croirez déjà dans la gloire du ciel. Ou bien il leur promet qu'ils seront à l'abri du besoin, selon cette parole : « La grâce était grande parmi les chrétiens, et il n'y avait point de pauvres parmi eux. » *Act.*, IV, 33, 34. Ou bien enfin il veut les porter à tout faire pour la gloire de Dieu; leur disant en quelque sorte : Servez-vous de ses dons pour procurer sa gloire.

Prudence de l'Apôtre.

« Gloire à Dieu notre Père dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. » Cette gloire appartient non-seulement au Fils, mais aussi au Père; l'attribuer au Fils, c'est l'attribuer au Père. L'Apôtre venait de dire que cela avait été fait pour la gloire du Christ. Craignant qu'on ne l'attribuât à lui seul, il ajoute aussitôt : « Gloire à Dieu notre Père, » gloire qui a été aussi donnée au Fils. « Saluez tous les saints en Jésus-Christ. » Il leur accorde une grande faveur. C'est, en effet, la preuve d'une grande bienveillance de les saluer, même par lettre. « Les frères qui sont avec moi vous saluent. » Il disait naguère : « Je n'ai personne qui me soit aussi intimement uni, et qui s'inquiète autant de vous par une affection sincère. » *Philip.*, II, 20. Comment dit-il maintenant : « Les frères qui sont avec moi? » Il nomme frères ceux qui sont avec lui, ou bien afin de montrer que les paroles précédentes : « Je n'ai personne qui me soit aussi intimement uni, » ne regardaient pas ceux qui étaient dans la ville; quelle nécessité y avait-il alors pour eux de s'occuper de ces travaux apostoliques? Ou bien, il veut nous faire voir qu'il ne refuse pas par bonté de leur donner ce titre. « Tous les saints vous saluent, surtout ceux qui sont de la maison de César. Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous. » Il les élève et les fortifie en leur montrant que sa prédication a pénétré jusque dans la maison de l'empereur. Si les princes qui habitent la maison de l'empereur ont tout méprisé pour servir le Roi des cieux, à plus forte raison doivent-ils eux-mêmes tout sacrifier? On voit encore dans ces paroles briller la charité de Paul. Il avait dû élever bien haut leurs actions, pour que les habitants des demeures impériales envoyassent leur salut à des hommes qu'ils n'avaient jamais vus. A cause des persécutions la plus grande charité régnait parmi les fidèles. Comment? Ceux qui se trouvaient séparés par de grandes distances étaient cependant unis; ceux qui étaient loin envoyaient leur salut, comme s'ils avaient été voisins. Ils s'aimaient les uns les autres, comme on aime ses membres : le pauvre aimait le riche, et le riche le pauvre. On ne connaissait point de préséance; car tous étaient poursuivis de la même haine, tous souffraient pour la même cause. De même que des captifs, partis de villes différentes et emmenés dans la même cité, s'embrassent avec effusion, unis dans un même malheur; de même les chrétiens, partageant les mêmes infortunes et les

mêmes épreuves, avaient les uns pour les autres la plus parfaite charité.

5. La tribulation unit plus étroitement et plus fortement les cœurs ; elle augmente l'affection ; elle est la source de la componction et de la pitié. Ecoutez David : « L'humiliation que vous m'avez envoyée, Seigneur, est pour moi un bien ; elle m'a fait connaître votre justice. » *Ps.* CXVIII, 71. Entendez un autre prophète : « Il est bon pour l'homme de porter le joug depuis son enfance. » *Thren.*, III, 27. Nous lisons ailleurs : « Bienheureux l'homme que vous avez instruit par l'épreuve, Seigneur ; » *Ps.* XCIII, 12 ; ailleurs encore : Ne méprisez pas les leçons du Seigneur ; » *Prov.*, III, 11 ; « Pour vous élever jusqu'au service de Dieu, préparez votre âme à la tentation. » *Eccli.*, II, 1. Le Christ n'a-t-il pas dit à ses disciples : « Le monde vous opprimera ; mais ayez confiance ? » *Joan.*, XVI, 33 ; et plus haut : « Vous pleurerez et vous gémirez, le monde sera dans la joie. » *Ibid.*, 20. Et enfin : « La voie est étroite et resserrée. » *Matth.*, VII, 14. Voyez-vous comme partout Dieu exalte la tribulation ? Partout il la reccommande comme une chose nécessaire. Si, dans les combats de ce monde, nul ne peut remporter la couronne sans avoir préparé son corps par les travaux, les privations, les austérités, les longues veilles, et mille autres exercices pénibles, à plus forte raison pour ceindre la couronne du ciel. Et qui dans ce monde n'a pas d'épreuves à supporter ? L'empereur ? Sa vie ne s'écoule pas sans alarmes ; elle est pleine de soucis et d'angoisses. Ne regardez pas son diadème, mais plutôt les inquiétudes qui fondent sur lui comme une violente tempête. N'arrêtez pas vos regards sur sa pourpre ; pénétrez jusqu'à son âme plus sombre que ses vêtements. La couronne ceint son front, moins que les sollicitudes son âme. Ne comptez pas le nombre des gardes qui l'entourent : remarquez plutôt la multitude de ses chagrins. Vous ne trouverez aucune maison particulière envahie par les soucis comme la maison des monarques. Craignant tous les jours d'être frappés de mort par leurs proches, leurs yeux voient des taches de sang devant leur table et autour de leur coupe. Qui nous dira combien de fois, troublés par des songes ou des visions, ils quittent épouvantés le lieu du repos ? Voilà pendant la paix ; mais, si la guerre éclate, les sollicitudes se multiplient. Où donc trouverez-vous une vie plus misérable ? Que ne souffrent-ils pas de ceux qui leur sont unis ou qui les entourent ? Le pavé de leur palais est toujours rougi du sang de leurs proches. Si vous le voulez, je vous fournirai des exemples, et vous reconnaîtrez avec moi la vérité de mes paroles. Prenons des exemples passés, gravés encore dans votre mémoire ; car ils ne sont pas très-éloignés de notre temps.

On dit qu'un souverain soupçonnant sa femme d'adultère la fit attacher, sans vêtements, au sommet d'une montagne, l'exposant aux dents des bêtes féroces, quoiqu'elle fût mère de plusieurs rois. Combien amère devait être la vie de ce souverain ? Quelle violente tempête dut troubler son âme pour qu'il en vînt à décréter un pareil supplice ? Il fit ensuite tuer son propre fils ; et le frère de cet infortuné, après avoir égorgé ses enfants, se donna la mort. On dit qu'ensuite il frappa son frère. Un autre se donna la mort pour ne pas tomber sous la puissance d'un tyran. Un troisième mit à mort son cousin germain, après l'avoir associé à l'empire. Un autre se vit enlever son épouse par les remèdes qu'elle avait pris pour se guérir de la stérilité. Une femme misérable et criminelle, — car elle est à la fois misérable et criminelle, celle qui croit procurer par sa science ce que Dieu seul peut donner, — pour lui donner la fécondité, lui donna la mort, et mourut avec elle. Un autre roi fut enlevé par le poison ; il but dans la coupe qu'on lui présentait, non un doux breuvage, mais le trépas. Son fils eut les yeux arrachés ; les bourreaux lui firent souffrir ce supplice immérité, parce qu'ils redoutaient en lui pour l'avenir la vengeance de son père. Je craindrais de manquer à la décence, si je vous disais pourquoi et comment mourut un autre empereur. De ses deux successeurs, l'un, comme s'il eût été le dernier des hommes, fut brûlé au milieu de chevaux, de poutres et de ruines de toute nature. Sa femme resta dans l'abandon. Nul ne saurait dire les infortunes de sa vie, surtout depuis le moment où

il prit les armes. L'autre, qui règne encore aujourd'hui, depuis qu'il a ceint le diadème, ne vit qu'entouré de sollicitudes, de dangers, de tristesse, de chagrins, d'embûches et de calomnies sans nombre. Le royaume du ciel, ne connaît pas de semblables infortunes. Aussitôt qu'on l'a gagné, on trouve la paix, la vie, la joie, le bonheur. Du reste, comme je le disais, personne dans ce monde n'est à l'abri des souffrances. Si, dans la vie publique, la condition royale, réputée la plus heureuse, est exposée à tant de calamités, que dirons-nous de la vie privée et domestique des rois? Qui pourrait énumérer tous les maux qui fondent sur ces têtes couronnées? A combien de drames leurs infortunes ont-elles donné naissance? Toutes les tragédies représentées sur le théâtre ont pour sujet des infortunes de souverains. La plupart de ces pièces représentent des malheurs véritables : c'est ce qui même en fait l'intérêt. Ainsi en est-il du festin de Thyeste, des autres poésies sur les calamités et la ruine de cette maison.

Exemples tirés de la sainte Ecriture.

6. Nous avons tiré ces exemples des livres profanes. Si vous le voulez, voyons les passages de l'Ecriture qui renferment les mêmes enseignements. Ne savez-vous pas que Saül, le premier roi, est mort accablé de mille infortunes? Après lui, David, Salomon, Abias, Ezéchias, Josias, furent éprouvés d'une infinité de manières. Non, non, on ne peut vivre sans sollicitudes, sans douleurs, sans chagrins. Pour nous, les infortunes auxquelles nous sommes sujets, n'ont rien de commun avec les infortunes royales, quoique pourtant nous puissions en retirer un très-grand profit. « La tristesse qui est selon Dieu produit une pénitence qui assure le salut. » II *Cor.*, VII, 10. Voilà comment il faut souffrir, comment il faut gémir et supporter les misères de ce monde. Ainsi souffrait Paul. Il répandait des larmes sur les pécheurs. « Je vous ai écrit dans l'affliction et l'angoisse du cœur, avec beaucoup de larmes. » *Ibid.*, II, 4. Quand il n'avait pas de motif de pleurer sur ses péchés, il pleurait sur les péchés des autres, ou plutôt il se les appropriait par les larmes, dont il savait les couvrir. Quelqu'un succombait-il au scandale, il en était consumé de douleur. Quelqu'un versait-il des larmes, il en répandait avec lui. O bonne douleur, tu l'emportes sur toutes les joies mondaines. Je mets au-dessus de tous les hommes celui qui sait ainsi pleurer; et Dieu proclame bienheureux ceux qui savent partager la souffrance des autres. Je n'admire pas autant Paul affrontant les dangers, que Paul se dévouant pour ses frères : ou plutôt je l'admire dans ces périls, où tous les jours il exposait sa vie; mais sa charité me séduit davantage. Son dévouement partait d'une âme tendre et dévouée à son Dieu, d'une charité que le Christ recherchait, d'un cœur de frère ou de père. Que dis-je? d'un cœur plus grand encore. Voilà comment il faut être affligé, comment il faut pleurer! Ces larmes provoquent la joie, ces gémissements causent l'allégresse. Et ne me dites pas : Quel profit retireront de mes larmes ceux pour qui je les répands? Si elles ne sont pas avantageuses pour eux, elles le sont pour vous. Celui qui gémit sur les péchés d'autrui, gémira beaucoup plus sur les siens : celui qui pleure sur les fautes des autres, comment laisserait-il passer ses vices et ses défauts sans les arroser de ses larmes? Il aura plus d'horreur pour le mal.

Il nous est donc ordonné de pleurer sur les péchés d'autrui, et, malheur déplorable à constater, nous ne savons donner aucune marque de repentir pour les nôtres. Nous péchons sans douleur, et rien ne provoque moins en nous la peine et la tristesse que nos péchés. Nous n'aimons que la joie stérile de ce monde, qui s'évanouit après avoir enfanté mille chagrins. Aimons, au contraire, cette douleur qui donne naissance à la joie, et méprisons la joie mère de la tristesse. Répandons ces larmes qui sont comme la semence du bonheur, et ne rions pas de ce rire qui se termine par des grincements de dents. Recherchons l'affliction qui procure le repos; éloignons-nous de ces délices d'où sortent la douleur et l'amertume. Travaillons quelque temps sur la terre, pour nous reposer éternellement dans le ciel. Mortifions-nous pendant cette courte vie, pour vivre heureux pendant l'éternité. Ne nous abandonnons pas aux plaisirs de quelques jours pour que nous ne connaissions pas les gémissements inextinguibles. Ne voyez-

vous pas combien d'hommes souffrent pour acquérir les biens d'ici-bas? Songez que vous êtes l'un d'entre eux, et supportez le chagrin et l'angoisse pour mériter les biens de l'autre vie. Vous n'êtes pas meilleur que Paul, ni supérieur à Pierre. Ils n'ont eu cependant jamais de repos; ils ont passé leur vie dans la faim et la soif, dépouillés de tout. Si vous voulez atteindre le même but, pourquoi suivez-vous une autre route? Si vous voulez être avec eux les citoyens d'une même cité, marchez dans la voie qui y conduit. Ce n'est pas par le repos, c'est par la souffrance qu'il faut passer. Là est la voie large, ici la voie étroite. Suivons celle-ci pour arriver à la vie éternelle, par Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES

SUR

L'ÉPITRE AUX COLOSSIENS

AVANT-PROPOS

Que ces homélies aient été prononcées à Constantinople, Chrysostome le donne clairement à comprendre à la fin de la troisième homélie, où il parle de lui-même comme occupant le siége de l'évêque. Il est facile également de déterminer l'année où elles auront été prononcées. La septième homélie, paragraphe troisième, contient une allusion manifeste à l'eunuque Eutrope et à sa disgrâce récente. Sans doute le saint évêque ne le nomme pas; mais cet homme si puissant hier, si malheureux aujourd'hui, cet eunuque naguère si redouté, maintenant si délaissé, qui peut-il être sinon Eutrope, vivant encore, dont à cause de cela Chrysostome ne prononce pas le nom? L'exil et la mort d'Eutrope ayant eu lieu l'année 399, c'est en cette année-là que l'homélie septième aurait été prononcée.

Nous trouvons dans l'homélie II, paraphe 4, un passage qui nous permet d'assigner à cette homélie une date aussi sûre. L'orateur y parle des *tremblements de terre*, *des villes qu'ils ont renversées*, et des malheurs effroyables qui, contre toute attente, éclataient alors en divers pays. Or, ces tremblements de terre ayant eu lieu en 398, c'est en 398, vers la fin de cette année, qu'aurait été prononcée l'homélie II sur l'épître aux Colossiens, quelques mois conséquemment avant l'homélie VII.

Le style de ces homélies est souvent elliptique et obscur : apparemment que ce qui nous semble obscur l'était moins aux yeux des fidèles de Constantinople, accoutumés à ce genre de parole. Maints détails nous y sont donnés sur la liturgie de cette Eglise : par exemple, sur la paix que l'on demandait à plusieurs reprises pendant la prière publique. Nous y trouvons aussi d'intéressants passages sur les anges gardiens. Dans son amour du bien et de la vérité, le saint évêque ne ménage personne : l'homélie VII, paragraphe 3, contient une sévère appréciation de la conduite de Théodose à l'égard d'Antioche; dans l'homélie X, paragraphes 4, 5, l'impératrice Eudoxie est encore moins ménagée à cause de son luxe scandaleux. Les mœurs des habitants de Constantinople, leur amour de la bonne chère, les opinions fatalistes de quelques débauchés qui niaient la divine providence et la résurrection de la chair, les pratiques superstitieuses auxquelles ils se livraient, fournissent à saint Chrysostome une occasion qu'il ne néglige pas, de déployer son éloquence et son zèle. Entre autres singularités, nous apprenons, homélie VII, paragraphe 5, que le roi des Perses, au temps de saint Chrysostome, portait, non pas seulement une fausse barbe, mais une barbe en or.

HOMÉLIE I.

« Paul, apôtre de Jésus-Christ par la volonté de Dieu, et Timothée, son frère, aux saints et aux fidèles leurs frères qui sont à Colosse, dans le Christ Jésus : la grâce et la paix soient avec vous, au nom de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus-Christ. »

1. Toutes les épîtres de Paul respirent la sainteté; mais celles-là en respirent plus parfaitement l'arôme qui datent de sa captivité : par exemple, ses Epîtres aux Ephésiens, à Philémon, à Timothée et celle dont nous nous occupons; car celle-ci, comme les autres, a été écrite par Paul dans les fers, selon ces paroles : « C'est pour le mystère du Christ que j'ai été chargé de chaînes, afin que je le manifeste de la manière dont il me faut le manifester. » *Colos.*, IV, 3, 4. Cette épître paraît être postérieure à son Epître aux Romains. Il avait écrit celle-ci avant d'avoir jamais vu les habitants de Rome; il écrivit celle-là seulement après les avoir vus et sur la fin de son ministère apostolique. En voici manifestement la preuve : dans son Epître à Philémon, il intercède pour Onésime et dit : « Puisque tu es comme moi-même avancé en âge. » *Philem.*, 9. Dans celle-ci, nous le voyons envoyer ce même Onésime : « ... avec Onésime, notre frère fidèle et bien-aimé; » *Col.*, IV, 9; l'appelant ainsi à la fois fidèle, frère et bien-aimé. C'est pourquoi, dès le commencement de la même Epître, il parle avec pleine assurance de « l'espérance que nous donne cet Evangile que vous avez ouï, qui a été prêché à toute créature qui se trouve sous les cieux. » *Ibid.*, I, 23. La foi était donc prêchée depuis quelque temps. A mon avis, néanmoins, cette Epître serait antérieure à l'Epître à Timothée, que Paul écrivit peu avant sa mort, et où il dit : « Pour moi, je m'affaisse. » *Tim.*, IV, 6. Elle a été écrite avant l'Epître aux Philippiens; car il paraît déjà chargé des fers qu'il dut porter à Rome. Alors, pourquoi prêter à ces épîtres un caractère de sainteté plus frappant qu'aux autres épîtres? Par la raison précisément qu'il les écrivait du fond de sa captivité. Ainsi en serait-il des lettres qu'un vaillant guerrier écrirait entre deux batailles et deux victoires. L'Apôtre ne se dissimulait pas ce qu'il y avait en cela de grand.

Dans sa lettre à Philémon, il parle de celui « qu'il a engendré dans ses fers; » *Philem.*, 10; ce qu'il écrit pour nous apprendre non-seulement à ne pas nous affliger outre mesure dans l'adversité, mais à nous en réjouir. Philémon était alors, à ce qu'il semble, près de Paul. En effet, l'Apôtre parle dans la même Epître « d'Archippe, notre compagnon d'armes; » *Philem.*, 2; et dans l'Epître aux Colossiens il ajoute : « Dites à Archippe. » *Colos.*, IV, 17. Il y a lieu de croire, d'après cela, qu'une mission aurait été confiée à ce dernier par une Eglise. Paul n'avait donc encore vu ni les Colossiens, ni les Romains, ni les Hébreux, quand il leur écrivait : il l'indique du reste en plusieurs endroits; entr'autres dans celui-ci : « Et tous ceux qui n'ont pas vu ma face corporelle... Si je suis éloigné de vous corporellement, cependant je suis de cœur avec vous. » *Ibid.*, II, 1-5. Il n'ignorait pas combien sa présence en un lieu avait d'importance, et c'est pour cela que, quoique absent, le plus souvent il agit comme s'il était présent et parle en conséquence. Quand il fallut prononcer sur l'impudique, ce fut Paul qui jugea et qui prononça. « Quoique absent de corps, mais présent de cœur, j'ai déjà jugé le criminel comme si je fusse présent. » I *Cor.*, V, 3. « Je viendrai vers vous, dit-il encore, et je prendrai connaissance, non des prétentions de ceux qui s'enflent eux-mêmes, mais de leur vertu. » *Ibid.*, IV, 19. Il écrit aux Galates : « Non-seulement quand je suis présent au milieu de vous, mais encore plus quand j'en suis éloigné. » *Galat.*, IV, 18.

« Paul, apôtre de Jésus-Christ, par la volonté de Dieu. » Il ne sera pas inutile d'indiquer le sujet de cette épître. A quel sujet donc l'écrivait-il? Au sujet du culte que les Colossiens rendaient aux anges pour arriver à Dieu, et des observances superstitieuses qu'ils avaient reçues des Juifs et des Gentils. L'Apôtre se propose d'extirper ces abus. De là ces paroles : « Par la volonté de Dieu. » Voilà donc la préposition *par* employée de nouveau. « Et Timothée notre frère. » Il était donc lui aussi apôtre. Il était bon de le faire connaître aux Colossiens. « Aux

saints qui sont à Colosse. » C'était une ville de Phrygie; ce qui résulte du voisinage de la ville de Laodicée. « Et aux fidèles, nos frères dans le Christ. » Comment êtes-vous arrivé, je vous prie, à la sainteté? d'où vient ce nom de fidèle qui vous est donné? N'est-ce pas de la mort du Christ par laquelle vous avez été sanctifié? n'est-ce pas de votre foi au Christ? Comment êtes-vous devenu frère? Ni vos œuvres, ni vos paroles, ni vos vertus n'ont prouvé votre droit à ce titre de fidèle. D'où vous vient cette communion à tant de mystères? Du Christ, et non d'ailleurs. « La grâce et la paix soient avec vous, de la part de Dieu notre Père. » D'où viendra cette paix, d'où cette grâce? De Dieu notre Père, répond l'Apôtre. Il n'use pas ici du nom du Christ. A ceux qui blasphèment l'esprit de Dieu, je dirai : D'où vient que Dieu soit le Père de ces esclaves? D'où nous viennent ces bienfaits si grands? Qui vous a fait saint, fidèle, enfant de Dieu? Celui qui vous a octroyé le don de la foi; à celui-là vous êtes redevable de tous les autres bienfaits.

Le nom de fidèles nous est donné en raison des mystères inconnus aux anges, que le Christ nous a révélés.

2. Le nom de fidèles nous est donné, non-seulement parce que nous croyons, mais aussi parce que des mystères nous ont été confiés et révélés que les anges ignoraient complétement. Paul n'attachait aucune importance à telle ou telle manière de parler. « Nous rendons grâces à Dieu le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Il rapporte tout au Père, afin de ne pas exposer d'abord aux fidèles le sujet de son discours. « Priant pour vous sans cesse. » C'est à la fois et par l'action de grâces, et par des prières incessantes, qu'il leur témoigne son affection, portant ainsi continuellemént en son cœur ceux dont il était éloigné. « Ayant ouï parler de votre foi dans le Christ Jésus. » Plus haut il disait : « De Notre-Seigneur; » ici, il ne parle que « du Christ Jésus. » C'est lui le Seigneur. Il ne dit pas : Du serviteur Jésus-Christ. Du reste, voici les gages de sa bienveillance : « C'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. » *Matth.*, I, 21. « Ayant donc ouï parler de votre foi dans le Christ Jésus, et de la charité que vous manifestez pour tous les saints. » Le voilà qui déjà se concilie leurs bonnes grâces. C'est Epaphrodite qui lui avait appris ces choses. C'est à Tychique qu'il confie sa lettre, se proposant de retenir Epaphrodite près de lui. « Et la charité que vous manifestez pour tous les saints. » Non pas pour un tel ou pour un tel, mais pour tous sans exception, conséquemment pour nous aussi. « A cause de l'espérance qui vous est réservée dans les cieux. » Il parle des biens à venir, et cela, en vue des épreuves de la terre, pour les détourner de l'oisiveté et du repos. A ceux qui auraient pu demander : Et quel avantage leur revient-il de leur charité pour les saints, puisqu'ils sont eux-mêmes en proie à la douleur et aux tribulations? l'Apôtre répond : Nous nous réjouissons de vous voir préparer ainsi à vous-mêmes dans les cieux la plus précieuse récompense.

« A cause de l'espérance qui nous est réservée. » Vous pouvez y compter en toute sécurité. « Dont vous a entretenus la parole de vérité. » Reproche à l'adresse des fidèles qui, l'ayant ouïe longtemps, s'en étaient cependant écartés. « Dont vous a précédemment entretenus la parole de l'Evangile de vérité. » Il affirme la vérité de la parole; et à bon droit, puisqu'elle est exempte d'erreur. « De l'Evangile. » Il ne parle pas de la prédication, mais de l'Evangile, leur remettant de la sorte en mémoire les bienfaits de Dieu, même après les avoir loués. « Qui est arrivé jusqu'à vous, de même qu'il a été prêché dans le monde entier. » Il leur parle avec bienveillance. « Qui est arrivé. » Expression métaphorique. Il n'y a eu ni marche en avant, ni marche en arrière : l'Evangile est et demeure là. La plupart des hommes puisant dans la pensée du grand nombre de leurs corréligionnaires un surcroît de confiance, l'Apôtre répond à ce sentiment en ajoutant : « De même que dans le monde entier. » Partout on l'entend, partout on l'écoute, partout il s'établit. « Il y porte des fruits, il y croît de même qu'au milieu de vous. » Les fruits qu'il porte sont les œuvres; il croît en recrutant toujours de nouveaux adhérents, et ses racines n'en deviennent que plus difficiles à extirper. Les arbres se multiplient plus aisément lorsqu'ils ont été soigneusement et solidement plantés.

« De même qu'au milieu de vous. » L'Apôtre retient son auditeur par des éloges. « Depuis le jour où vous l'avez entendu. » C'est merveille que vous ayez cru si tôt et que vous ayez dès ce moment porté des fruits de vertu. « Depuis le jour où vous l'avez entendu, et où vous avez connu la grâce de Dieu en toute vérité, » non pas au moyen de paroles ni par séduction, mais dans les faits eux-mêmes. Tel est le sens du mot, « fructifier, » en même temps que les miracles et les signes ont frappé vos yeux, vous avez reçu la grâce de Dieu. Ayant vu dès le principe éclater sa vertu, comment maintenant refuserait-on de croire en lui? « Ainsi que vous l'avez appris d'Epaphras, notre bien-aimé collaborateur. » Selon toute vraisemblance, Epaphras aurait prêché l'Evangile aux Colossiens. Pour montrer la confiance qu'il lui inspirait, il l'appelle son collaborateur très-cher. « Qui est le fidèle ministre du Christ pour le salut de vos âmes. Il nous a aussi rapporté l'amour tout spirituel que vous avez pour nous. » Soyez sans inquiétude au sujet des biens futurs : l'univers entier embrasse la foi du Christ. Mais à quoi bon parler de ce qui se passe à l'étranger? Les merveilles dont vous êtes témoins méritent autant de confiance. « Vous avez connu la grâce de Dieu en toute vérité, » par les faits eux-mêmes. Conséquemment, deux motifs vous doivent maintenir dans l'espérance des biens futurs, la foi du monde et votre propre foi. Epaphras ne peut avoir dit que la vérité. « Il est fidèle, » sincère. En quel sens est-il « le ministre du Christ pour vous? » C'est qu'il est venu à nous et qu'il nous a témoigné l'amour spirituel dont vous êtes remplis à notre égard. Mais, s'il est le ministre du Christ, pourquoi prétendre, comme vous le faites, que nous ayons besoin des anges pour nous mener à Dieu et nous réconcilier avec lui? « Il nous a appris l'amour tout spirituel que vous avez pour nous. » Voilà le véritable et solide amour : les autres amours n'en portent que le nom. Il y a bien des affections qui n'y ressemblent guère ; l'amitié telle qu'on l'entend n'est point cela; aussi les liens en sont-ils facilement brisés.

3. Il se présente bien des occasions de lier amitié avec autrui. Nous ne parlerons pas des liaisons honteuses, tout le monde convenant de ce qu'elles ont de mal; parlons seulement des amitiés naturelles et dont la vie ordinaire fournit l'occasion. Parmi celles qui se rapportent à la vie sociale figureront par exemple les amitiés contractées à la suite d'un service rendu, les amitiés qui datent des ancêtres, celles que la table, les voyages, le voisinage ont cimentées : ce sont là des amitiés vraies. Il en est d'autres qui ne seraient pas également sincères, l'amitié, par exemple, que la pratique du même métier aurait fait naître : dans cette dernière il y a toujours un ferment de jalousie et de rivalité. Les affections que j'appelle naturelles, sont, si vous le voulez, celle du père pour le fils, du fils pour le père, du frère pour son frère, de l'aïeul pour le petit-fils, de la mère pour ses enfants; si vous le voulez encore, de la femme pour son mari; car toutes les affections qui se rapportent à la vie conjugale sont temporelles et terrestres. Celles-ci paraissent avoir plus de vivacité que celles-là ; elles paraissent, dis-je, car souvent elles leur cèdent beaucoup en ce point. On a vu des étrangers plus fidèles, plus constants dans leur affection que des frères, que des fils envers leurs parents. Parfois un père obtiendra d'autrui le secours et le service qu'il demandera vainement à ses enfants. Au-dessus de toutes les affections se présente l'affection spirituelle, véritable reine dont toutes les autres affections acceptent la suprématie. D'un air imposant, elle n'a pas d'origine terrestre; ni les rapports prolongés, ni les bienfaits, ni le temps, ni la nature ne sauraient la produire; elle descend du ciel même au milieu de nous. Pourquoi vous étonner qu'elle n'ait pas besoin de bienfaits pour subsister, attendu que le mal qu'on vient à lui faire ne saurait la détruire?

Différentes sortes d'amitiés.

Si vous voulez juger de son excellence, écoutez Paul s'écrier : « Je souhaiterais d'être moi-même anathème pour mes frères aux yeux du Christ. » *Rom.*, IX, 3. Où est le père qui eût souhaité prendre place parmi les méchants? « Il me serait infiniment plus avantageux de quitter ce monde et d'être avec le Christ; mais il est plus conforme à vos intérêts que je reste

dans cette vie temporelle. » *Philip.*, I, 23, 24. Quelle mère préférerait les intérêts de ses enfants à ses propres intérêts, dans une pareille mesure? Entendez-le encore ajouter : « Nous avons été loin de vous un instant; nous l'étions non de cœur, mais de corps seulement. » I *Thes.*, II, 17. Dans le monde, le père que ses enfants ont outragé cesse de les aimer : Paul va lui-même au milieu de ceux qui le lapidaient, et il y va pour leur faire du bien. Quel lien comparer en solidité au lien des amitiés spirituelles? L'ami que vos bienfaits vous ont acquis, vous le perdrez, dès que vous cesserez de lui faire du bien; l'ami que vous devez à des rapports quotidiens, vous ne l'aurez plus dès que ces rapports seront interrompus. Qu'une dispute surgisse, la femme quitte son mari et lui refuse toute affection : que le fils voie son père vivre longtemps, il le verra d'un œil peu satisfait. Rien de pareil dans les affections qui naissent de l'Esprit : aucune de ces causes ne les dissout, puisqu'aucune n'a d'action sur elles; ni le temps, ni la durée de la vie, ni le mal que l'on entend, ni celui que l'on souffre, ni la colère, ni les injures, ni rien autre ne saurait les atteindre et les affaiblir. Les Hébreux lapidaient Moïse, et Moïse priait pour eux. Où est le père qui en eût agi de la sorte à l'égard de son fils, et qui n'eût pas répondu à la violence par la violence?

Ce sont là les amitiés que nous devrons rechercher, les amitiés spirituelles; celles-là sont durables et vraies : non point les amitiés que la table fait éclore : ces dernières, nous devons y renoncer. Entendez le Christ vous dire : « N'invitez ni vos amis, ni vos voisins, quand vous donnerez un repas, mais les boiteux et les estropiés. » *Luc.*, XIV, 12, 13. Alors, vous serez richement récompensé. — Vous me direz que vous ne le pouvez pas, qu'il vous est impossible de partager votre table avec des paralytiques et des aveugles; cela vous semble excessif et inadmissible, vous ne sauriez vous y résoudre. — Vous ne devriez pas reculer pour si peu; néanmoins il n'est pas nécessaire d'aller jusque-là. Ne recevez pas à votre table les malheureux, soit; mais envoyez-leur des mets servis à votre table. Il n'y a pas grand mérite à inviter des amis; qui les invite a reçu sa récompense : invitez des indigents et des estropiés, et Dieu sera lui-même votre débiteur. Loin donc de murmurer parce que nous ne recevons aucune récompense ici-bas, estimons-nous heureux de n'en pas recevoir; dans le cas contraire, nous n'en aurions pas après cette vie. Si l'homme vous rend ce qu'il a reçu, Dieu ne vous le rendra pas; il vous le rendra, si vous n'avez rien reçu. Ne nous préoccupons pas d'obliger des personnes qui puissent nous le rendre; à leur faire du bien, ne le faisons pas dans ce but; il serait peu honorable. Quand vous invitez un ami, la reconnaissance qu'il vous conserve ne va pas au delà de la soirée, l'amitié qu'il vous témoigne expire quelquefois avant, toujours avec la fin du repas. Si vous invitez des pauvres et des infirmes, comptez sur une reconnaissance qui ne passe pas, sur la reconnaissance de Dieu même, de Dieu qui se souvient toujours et qui n'oublie jamais. Quelle pusillanimité, je vous le demande, de ne pouvoir admettre le pauvre à votre table? Serait-il donc impur et repoussant? conduisez-le au bain, avant de le conduire à table. Ses vêtements sont-ils déchirés? prenez-les-lui, et donnez-lui en d'acceptables.

4. Comprenez-vous maintenant ce qu'il y a pour vous en cela d'avantageux? Le Christ vient à vous en la personne du pauvre, et vous faites difficulté de le recevoir? Vous invitez le prince à votre repas, et vous êtes dans l'anxiété? Faites dresser deux tables : l'une réservée pour les malheureux, les aveugles, les paralytiques, les estropiés, les pauvres qui n'ont pas de chaussure et que couvre seulement un vêtement en lambeaux; l'autre pour les grands, les généraux, les préfets, les seigneurs avec leurs vêtements d'étoffe riche et splendide, avec leurs ceintures dorées. A la table des pauvres qu'il n'y ait ni argenterie, ni vin en abondance, mais le suffisant pour réjouir et désaltérer, avec des vases et des coupes en verre ordinaire. Qu'à la table des riches, au contraire, l'or et l'argent

étincellent, que la table semi-circulaire puisse être à peine mise en mouvement par deux jeunes hommes; que l'urne d'or soit du poids d'un demi talent, de façon à pouvoir être à peine soulevée par deux serviteurs; que les amphores rangées avec ordre soient aussi resplendissantes d'or; que la table semi-circulaire soit tendue de riches et moelleux tapis; qu'autour des convives s'agitent de nombreux domestiques richement vêtus, avec leurs amples caleçons; qu'ils soient beaux, dans la fleur de l'âge, frappants d'élégance et de propreté : pour l'autre table, deux serviteurs suffisent, puisqu'elle n'a rien de comparable à ce luxe; tandis qu'on servira des mets délicats et rares à la première, qu'à celle des pauvres on ne présente que de quoi rassasier et égayer. Me suis-je suffisamment expliqué? Les deux tables sont-elles convenablement et soigneusement dressées? manque-t-il quelque chose? Je ne le pense pas du moins; convives, vaisselle, tapis, mets, je n'ai rien oublié : du reste, si quelque chose a été omis, nous le remarquerons dans le cours de ces développements. Puisque chaque table a été convenablement dressée et ornée, voyons celle que vous choisirez. Pour moi, je vais droit à la table des pauvres et des malheureux; la plupart d'entre vous préféreront, je pense, la table resplendissante et joyeuse des grands. Eh bien! examinons de quel côté se trouve la plus grande somme de gaieté. Je ne parle pas de la récompense à venir; à ce point de vue tout examen est inutile : la table des pauvres a la meilleure part. Comment? Parce qu'elle compte le Christ au nombre des convives, tandis que l'autre n'a que des hommes : à la première siége le Maître, à la seconde les serviteurs. Mais nous n'en parlons pas encore; examinons laquelle des deux ici-bas procure le plus de joie. Or, du côté des pauvres se trouve encore la joie la plus grande, puisqu'il y a plus de bonheur à siéger près du prince que près des serviteurs. Laissons aussi ce point de vue; considérons les choses en elles-mêmes.

Ce qui frappe d'abord, c'est que nous, les convives de la table des pauvres, nous conserverons avec le calme la confiance et la liberté la plus complète; vous, au contraire, vous serez saisis de frayeur et tremblants : par respect pour vos illustres convives, vous n'oserez étendre la main, vous serez là comme des écoliers terrifiés en présence du maître. Quelle différence à la table des pauvres! Vous me direz que c'est toutefois pour vous un grand honneur. C'en est un plus grand pour moi. Ce qui fait ressortir votre obscurité, c'est le langage servile que vous tenez, bien qu'admis à la table du maître le rapprochement du serviteur et du maître met en relief la différence de l'un et de l'autre. On voit clairement que le premier se trouve là où sa condition ne l'appelle pas, et la familiarité dont il est l'objet l'honore moins qu'elle ne l'abaisse, en signalant sa condition infime. Si vous voulez contempler la splendeur du serviteur, l'éclat propre du pauvre, considérez-le loin de tout contact avec le riche : ce qui est petit, paraît encore plus petit à côté de ce qui est grand, et ce qui est bon paraît encore meilleur par juxtaposition. Voilà ce qui vous arrive à vous, les convives des riches, mais non point à nous. En deux points, qui sont hors de toute comparaison, nous l'emportons sur eux, en fait d'honneur et de liberté. Pour moi, je préférerais un morceau de pain mangé en toute liberté à des mets sans fin mangés en pleine servitude. « Mieux vaut être invité à manger des légumes avec des amis, que le veau gras avec des ennemis. » *Prov.*, xv, 17. Quoi que disent les grands, il faut ou applaudir ou blesser, c'est-à-dire agir en parasites ou pis encore. Les parasites peuvent encore user d'une certaine liberté de parole, bien qu'on les injurie et qu'on les méprise; cette liberté, vous autres vous ne l'avez même pas. Telle est donc l'abjection à laquelle vous êtes réduits; vous êtes sous le coup de la crainte et de la frayeur, sans honneur d'aucune sorte. D'où je conclus l'absence de tout vrai plaisir à vôtre table, et la présence de la vraie joie à la table des pauvres.

Différenc entre la tabl du pauvre e celle du riche : avantage de la table du pauvre.

5. Mais allons plus loin, et considérons la nature même des mets. D'un côté, impossible, le voulût-on, de ne pas se charger de vin; de l'autre, chacun ne boit et ne mange qu'autant qu'il le veut. Conséquemment, le plaisir que



pourrait causer la qualité des mets est détruit et par la honte dont nous avons déjà parlé, et par les incommodités qui résultent de la satiété. Car, aussi bien que les privations, la satiété, les excès de table ruinent et affaiblissent le corps : que dis-je? beaucoup plus facilement encore, et il n'est personne qui ne soit plus tôt brisé par les excès que par les besoins. Vous supporterez bien plus aisément la faim que la satiété; vous la supporterez jusqu'à vingt et vingt-deux jours; vous ne résisterez pas à deux jours de satiété. Les hommes qui habitent la campagne et qui ne peuvent jamais contenter leur estomac, n'en sont pas moins robustes, et cela sans recours aux médecins. Les gens qui se gorgent de viandes ont sans cesse besoin des hommes de l'art; et plus d'une fois la science est encore vaincue par les excès. Il demeure donc que, du côté des pauvres, il y a plus de vrai plaisir que du côté des riches. S'il vaut mieux être honoré que d'être injurié, être indépendant que d'être esclave, être plein de confiance que d'être dans la crainte et dans la frayeur, avoir le suffisant que d'être noyé dans un fleuve de délices, il est incontestable que la table des malheureux donne plus de plaisir que la table opposée. Même quant à la dépense, la première est préférable. Les frais sont beaucoup plus considérables d'un côté que de l'autre. Vous demanderez peut-être si la table des indigents procure à l'hôte une satisfaction égale à celle qu'éprouvent les invités. Nous n'hésiterons pas à répondre affirmativement; d'autant mieux que c'est là le point qui nous touche le plus. Le personnage qui fait toutes ces invitations doit faire ses préparatifs plusieurs jours à l'avance; de là mille sollicitudes, mille soins, mille affaires, point de sommeil la nuit, ni de repos le jour; il faut tout prévoir, s'entretenir avec les cuisiniers, les maîtres d'hôtel, les officiers de bouche. Au jour marqué, vous le voyez trembler comme ne tremblent pas les athlètes au moment d'en venir aux mains : il craint qu'il n'échappe quelque sottise, que la jalousie ne le frappe, que ses ennemis n'en deviennent plus nombreux. Quand il ne s'agit que des pauvres, alors plus de souci ni d'inquiétude : on prépare soi-même la table, et l'on ne s'en met pas en peine plusieurs jours à l'avance. Après le repas, l'homme du monde ne doit plus compter sur la reconnaissance; l'hôte des pauvres a Dieu pour débiteur, et tous les jours il peut s'asseoir à cette même table. Les mets se consomment, la grâce ne se consomme pas; en sorte que son bonheur et sa joie sont hors de comparaison avec la joie des voluptueux qui se gorgent de vin. Quoi de plus doux à l'âme que l'espérance solide des plus solides biens?

Mais allons plus loin. D'un côté se font entendre des flûtes, des harpes et autres instruments de musique; de l'autre, pas de chants intempestifs; des hymnes, des psaumes. Là c'est le démon qu'on célèbre; ici c'est le souverain de l'univers. Quelle reconnaissance ici; là, au contraire, quelle ingratitude, quelle stupidité, quelle absence de sens! Car enfin n'est-il pas vrai que c'est Dieu à qui vous êtes redevable des aliments que vous avez pris? et, au lieu de lui rendre grâces du bien qu'il vous a fait, vous ne songez qu'aux démons : que sont autre chose, en effet, les chants qui résonnent sur la lyre, sinon des chants en l'honneur des démons? Vous devriez dire : Béni soyez, Seigneur, de m'avoir nourri de vos biens, et vous ne vous en souvenez pas plus qu'un animal, et vous ouvrez la porte aux démons! Que dis-je? les animaux mêmes caressent les gens de la maison, qu'ils en aient reçu quelque chose ou qu'ils n'aient rien reçu. Quelle différence entre leur procédé et le nôtre? Ils caressent ceux qui ne leur ont rien donné : Dieu vous comble, et vous aboyez contre lui. Qu'un ennemi flatte le molosse qui garde la maison, il n'en sera pas moins repoussé; vous, au contraire, vous répondez au mal que ne cesse de vous faire le démon, l'introduisant dans la salle du festin. N'êtes-vous pas ravalé au-dessous même de la brute? Aussi bien, j'opposerai volontiers l'exemple de ces animaux aux hommes qui ne rendent grâces que pour le bien qu'ils ont reçu. Voyez donc, je vous en supplie, les chiens venir flatter leurs maîtres, alors même qu'ils seraient dévorés par la faim. Pour vous, à peine entendez-vous parler d'une guérison accomplie par le démon, que

vous abandonnez le Seigneur : n'êtes-vous pas en cela moins raisonnable que les bêtes elles-mêmes? Vous objecterez qu'il y a plaisir à regarder les courtisanes. De quel plaisir parlez-vous? parlez plutôt d'ignominie et de turpitude. Vous avez fait de votre maison un mauvais lieu, un lieu de débauche et de fureur ; et vous osez qualifier cela de plaisir? Si tout plaisir en soi est légitime, l'opprobre dont vous vous chargez est plus ignominieux et plus ineffaçable. Comment? N'est-ce pas un opprobre sans nom pour vous que de transformer votre maison en lupanar où les hommes se vautreront comme les animaux immondes dans la boue? Vous me direz qu'on ne va pas jusque-là. Raison de plus pour en gémir, car le regard ne fait qu'irriter les désirs et attiser le feu des sens. Finalement, les convives de la plus riche table ne la quitteront que semblables à des furieux, à des insensés, à des esclaves brutaux; ils sortiront pris de vin, quand leurs serviteurs auront évité tout excès. Quelle honte! Rien de pareil du côté des pauvres : avant de quitter la table, ils rendent gâces, ils se retirent ensuite chez eux, joyeux à leur coucher, joyeux à leur lever, n'ayant à se reprocher ni faute ni excès d'aucune sorte.

6. Si vous désirez jeter un coup d'œil sur les invités, les premiers vous apparaîtront intérieurement ce que les autres sont extérieurement, à savoir : paralytiques, aveugles, estropiés quant à leur âme, en proie aux ulcères et à la fièvre, qui chez les autres n'affligent que le corps. Telle par exemple l'arrogance : après les plaisirs de la table, elle nous assimile à des mutilés; telle encore l'intempérance et l'ivresse, qui nous ravit l'usage de nos membres. Chez les pauvres vous verrez un spectacle opposé : leurs âmes vous paraîtront plus éblouissantes que le luxe et les vêtements des grands. Quand on vit dans un sentiment incessant de reconnaissance, quand on ne désire que le nécessaire, on vit dans une joie sans fin. Un mot maintenant sur le dénouement de ces deux scènes. D'un côté, intempérance, plaisir, rires immodérés, bouffonneries, ivresse, propos obscènes; comme il en coûte à la pudeur humaine d'aborder de tels propos, la présence des courtisanes résout cette difficulté. De l'autre côté, vous n'apercevez que politesse, charité, mansuétude. L'homme qui invite des débauchés le fait par vaine gloire : l'autre, par charité, par générosité pure. Chez celui-ci, c'est l'humanité qui préside à la table; chez l'autre, c'est la vanité et la dureté, filles de l'injustice et de la rapine. L'un aboutit à l'arrogance, aux émotions vives, à la folie, que contiennent en germe la vaine gloire; l'autre à la prière et à la gloire de Dieu. Les hommes portent envie au premier; ils font le plus grand éloge du second, l'estimant comme leur père à tous, alors même qu'ils n'en auraient pas reçu de bienfait. Sans avoir été spolié, on épouse volontiers les sentiments et la cause des personnes qui l'ont été; ou même, sans avoir reçu de bienfait, on admire, on loue volontiers les auteurs des bienfaits que d'autres ont reçus. D'une part jalousie profonde, de l'autre sympathie et vœux affectueux.

Voilà pour le siècle présent; dans le siècle à venir quand paraîtra le Christ, quelle confiance, quel bonheur, en entendant ces paroles à la face de l'univers : « Vous m'avez vu ayant faim, et vous m'avez nourri ; j'étais nu, et vous m'avez vêtu ; étranger, et vous m'avez accueilli ! » *Matth.*, XXV, 35. Aux autres il sera dit : « Méchant serviteur, etc. » *Ibid.* Et encore : « Malheur à ceux qui se plongent dans la mollesse et dans les délices, qui dorment sur des lits d'ivoire, et qui boivent des vins de haut prix. » *Amos.*, VI, 4. Malheur à ceux qui ont estimé permanents les parfums recherchés dont ils se couvraient, et non comme des frivolités d'un jour. Je ne m'exprime pas de la sorte sans motif, mais bien pour changer vos dispositions et vous amener à ne rien faire qui ne vous soit vraiment avantageux. — Si je fais l'une et l'autre de ces choses, répondrez-vous. — C'est là du reste le langage généralement tenu. A quoi bon, répliquerai-je, pouvant assigner à toutes vos actions une utilité solide, les diviser, en gaspiller une bonne partie? Répandriez-vous la semence moitié dans une bonne terre, moitié en terrain pierreux, et diriez-vous alors : Que m'importe cette moitié perdue? N'ai-je pas une moitié en excellent terrain? Pourquoi pas tout

jeter en bonne terre? Pourquoi diminuer votre profit? Vous ne raisonnez pas ainsi quand il s'agit d'amasser de l'argent, vous accumulez sans cesse. Quand il s'agit de placer à intérêt, vous ne dites pas : Pourquoi ne pas prêter une partie aux pauvres, l'autre aux riches? tout à ceux-ci. Pourquoi ne pas raisonner de même en matière de profits spirituels, et pourquoi gaspiller tant de richesses? — Mais, répliquez-vous, rien n'est perdu. — Comment? — Nous y gagnons de nouvelles amitiés. — Quelle amitié glaciale que l'amitié dont la table est l'unique cause! l'amitié des parasites, une amitié qui reviendra facilement à l'ingratitude.

N'abaissez pas ainsi cette chose sublime, la charité; ne lui donnez pas une source pareille. Il me semble entendre prêter à un arbre qui porterait des fruits d'or et des pierreries, non des racines de même nature, mais des racines plongeant dans la pourriture. C'est là au fond votre propre raisonnement; une amitié ainsi formée est une amitié fausse. Savez-vous la table qui nous vaut de vrais amis, mais devant Dieu, mais des amis solides? c'est la table des pauvres. Vous faites peu de chose, en dépensant ici une partie, là une autre, encore que vous donniez beaucoup; mais vous ferez beaucoup, donneriez-vous peu, si vous donnez tout d'un côté, à l'exclusion de l'autre. Ce qu'on demande, ce n'est pas si vous donnez une grande ou une petite quantité, mais si vous donnez autant qu'il vous est loisible de donner. Rappelez-vous le serviteur qui avait gagné cinq talents et celui qui en avait gagné deux; rappelez-vous la veuve qui ne donna que deux oboles; et celle du temps d'Elie. La première ne raisonna pas ainsi : Pourquoi ne pas me contenter de donner une seule obole, et ne pas garder l'autre pour moi? Elle donna tout ce qu'elle avait. Et vous, si riche, vous vous laisseriez vaincre par cette femme en générosité! Ne négligeons pas à ce point notre salut, appliquons-nous à l'aumône. Quoi de plus noble et de plus précieux! Nous le verrons dans le siècle futur, et nous ne pouvons pas ne pas le voir dans le siècle présent. Proposons-nous donc la gloire de Dieu comme but de la vie; recherchons ce qui lui plaît, afin de mériter les biens qui nous ont été promis. Puissions-nous tous les posséder, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Exemple tiré de la veuve de l'Evangile et de celle qui reçut le prophète Elie.

HOMÉLIE II.

« C'est pourquoi, depuis le jour que nous l'avons appris, nous ne cessons de prier pour vous, et de demander à Dieu qu'il vous communique pleinement la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle, afin que vous marchiez d'une manière digne du Seigneur, lui étant agréables en toute chose, portant des fruits en toute sorte de bonnes choses, et vous avançant dans la connaissance de Dieu. »

1. « C'est pourquoi. » Que veut dire ici l'Apôtre? Parce que nous avons été informés de votre foi et de votre charité. Les excellentes nouvelles que nous avons apprises nous encouragent à demander encore mieux pour l'avenir. De même que, dans les combats du stade, on excite de préférence les athlètes les plus proches de la victoire; de même Paul adresse de préférence ses exhortations à ceux des fidèles qui faisaient les plus rapides progrès dans le bien. « Depuis le jour que nous l'avons appris, nous ne cessons, dit-il, de prier pour vous. » Ce n'est pas seulement un jour, ni deux ni trois, que nous prions. En quoi il leur témoigne sa charité, tout en leur donnant à entendre qu'ils n'ont point encore atteint le but, par ces paroles : « Afin que Dieu vous communique pleinement; » de même que par celles-ci : « Lui étant agréables en toute chose, en toute sorte de bonnes œuvres; » et encore ces autres : « Remplis de toute sorte de vertus; » et enfin : « En toute patience et longanimité. » Manifestement ce qualificatif « tout, en toute sorte, » indique l'intention formelle en celui qui l'emploie, d'attribuer une partie de ces vertus, sinon toutes, aux personnes dont il est question.

« Que vous soyez remplis. » Paul ne dit pas : afin que vous receviez; car ils avaient déjà reçu. Il dit : « Que vous soyez remplis » de ce qui vous manque encore. De la sorte, le reproche

qu'il leur fait entendre ne les blesse pas outre mesure, et l'éloge qu'il leur adresse les préserve du découragement par l'accent de sincérité qu'il respire. Et que signifient ces paroles : « Que Dieu vous communique pleinement la connaissance de sa volonté ? » C'est le Fils, non un ange, qui doit vous mener à Dieu. Que vous ayez besoin d'un guide, vous le savez : il vous reste maintenant à savoir pourquoi Dieu a précisément envoyé son Fils. Or, si les anges avaient dû opérer notre salut, Dieu n'aurait ni envoyé, ni livré son Fils. « En toute sagesse et en toute intelligence spirituelle. » Comme les sages de ce monde les trompaient : Je veux, leur dit l'Apôtre, que vous soyez pénétrés de la sagesse spirituelle, non de la sagesse qui vient des hommes. Si la sagesse spirituelle nous est nécessaire pour connaître la volonté de Dieu, pour connaître sa nature nous avons besoin de continuelles prières. Nous apprenons ici que Paul prie depuis ce temps et qu'il n'a cessé de prier; telle est la signification de ce passage : « Depuis le jour que nous l'avons appris. » Il en résulte aussi une charge accablante pour les fidèles, dans le cas où ils n'auraient retiré aucun secours de ces prières incessantes. « Et de demander, » poursuit l'Apôtre, avec instance, sûrement, ce qu'il a dit plus haut : « Vous avez connu, » le prouve. Mais il reste encore autre chose à connaître. « Que vous marchiez d'une manière digne du Seigneur. » Il est ici question de la vie et des œuvres : c'est l'usage de Paul d'unir inséparablement la foi et la conduite. « Lui étant agréables en toute chose. » Et comment lui plaire ainsi? « Portant des fruits en toute sorte de bonnes œuvres, et vous avançant dans la connaissance de Dieu. » Puisqu'il s'est révélé pleinement à votre intelligence, et puisque vous avez été gratifiés de si abondantes lumières, mettez votre vie à la hauteur de votre foi. Or, cette foi réclame une vie beaucoup plus parfaite que votre vie passée. Voyez, en effet, de quelle vertu a besoin l'homme qui connaît Dieu, qui a été honoré du titre de serviteur, que dis-je? d'enfant de Dieu. « Que, forts de toute sorte de vertus. » C'est une allusion aux épreuves et aux persécutions qui les attendent. Nous prions Dieu de vous animer d'une telle ardeur, que vous ne vous abandonniez ni à la négligence ni au découragement. « Par sa glorieuse puissance. » Puissiez-vous recevoir une ferveur telle qu'il convient à un Dieu si glorieux et si puissant de la donner. « En toute patience et toute longanimité. » Voici la pensée de l'Apôtre : Ce que nous demandons instamment, c'est que vous meniez une vie sans tache et digne de votre profession de fidèles, que vous restiez fermes comme il convient à des hommes forts de la force même de Dieu. Jusqu'à présent il ne parle point de doctrine, il ne sort pas de la question morale, à propos de laquelle il n'a nul reproche à formuler. Sa part d'éloge faite, il passe à ce qu'il veut blâmer.

Telle est invariablement, dans ses Epîtres, la marche qu'il observe. A-t-il à louer en certains points, à blâmer en d'autres, il commence par l'éloge avant que d'aborder le blâme. Les paroles élogieuses lui concilient la bienveillance et l'intérêt de ses auditeurs, auxquels il prouve ainsi que ses reproches ne sont inspirés par aucun ressentiment personnel, et que, désirant vivement ne leur adresser que des éloges, il ne cède en faisant différemment qu'à la nécessité. Ainsi en agit-il dans sa première Epître aux Corinthiens. Après les avoir loués grandement de l'affection qu'ils lui conservaient, il prend occasion du crime de l'un d'eux pour leur faire ses reproches. Dans son Epître aux Galates il ne suit pas cette marche, au contraire; ou plutôt, si l'on y fait bien attention, on verra que l'éloge y précède également le blâme. Paul n'avait aucune vertu à signaler chez eux; les reproches à leur adresser étaient graves; le désordre était général; comme ils étaient d'ailleurs assez faibles pour ne pas le pouvoir entendre, l'Apôtre commence ses reproches par ce mot : « Je suis étonné. » Langage qui renferme un véritable éloge. Plus loin, Paul les félicite, non de leurs sentiments actuels, mais de leurs sentiments passés, et s'exprime ainsi : « Si cela eût été possible, vous m'eussiez donné vos propres yeux. » *Galat.*, I, 6; IV, 15.

2. « Portant des fruits, » par vos bonnes œuvres. « Fortifiés, » contre les tentations. « En

toute patience et longanimité. » En toute longanimité entre vous, en toute patience envers les Gentils. La longanimité consiste à supporter les personnes de qui l'on pourrait tirer vengeance; la patience, à supporter les personnes de qui l'on ne pourrait pas se venger. Voilà pourquoi l'on n'attribue jamais à Dieu la patience proprement dite, tandis qu'en bien des cas la longanimité lui est attribuée. Paul ne le fait-il pas lui-même dans ce passage de l'Epître aux Romains : « Mépriseriez-vous donc les trésors de sa bonté, de sa mansuétude et de sa longanimité? » *Rom.*, II, 4. « En toute. » Pas maintenant, mais plus tard ce sera différent. « En toute sagesse et intelligence spirituelle. » Il n'est pas possible de connaître par un autre moyen la volonté de Dieu. Ils croyaient bien ne pas ignorer cette volonté; mais leur sagesse n'était pas une sagesse spirituelle. « Afin que vous marchiez d'une manière digne du Seigneur. » Voilà le vrai chemin de la plus parfaite vertu. Celui qui connaîtra la miséricorde de Dieu, et il la connaîtra sûrement en le voyant livrer son Fils et ressentira pour le bien une plus grande ardeur. Du reste, nous ne prions pas seulement pour que vous appreniez à connaître, mais aussi pour que votre science se montre dans vos actes; posséder la science du bien et ne pas la pratiquer, c'est se rendre digne du châtiment. « Afin que vous marchiez; » pas une fois, mais toujours. Si le mouvement nous est absolument nécessaire, faire le bien l'est également. L'Apôtre emploie d'ordinaire cette métaphore pour désigner une vie de bien, et pour nous rappeler que telle est la vie qui nous est proposée; en quoi elle n'a rien de commun avec la vie du monde. Voici un langage des plus élevés : « Afin que vous marchiez d'une manière digne du Seigneur, » et « en toute sorte de bonnes œuvres; » de façon à grandir toujours sans interruption aucune. Ce qu'il exprime ainsi par cette métaphore : « Portant des fruits et vous avançant dans la connaissance de Dieu; » revêtus de la force même de Dieu, autant qu'un homme peut en être revêtu. « Par sa puissance. » Langage bien encourageant. Il n'y a pas : Sa vertu, mais, « sa puissance, » expression encore beaucoup plus énergique. « Par la puissance de sa gloire. » C'est que la gloire de Dieu triomphe partout. Voilà déjà une consolation pour vous, d'en arriver de l'opprobre où vous étiez à marcher de nouveau d'une manière digne de Dieu. L'Apôtre parle ici du Fils; c'est le Fils dont la domination s'étend sur la terre et jusqu'aux cieux, dont la gloire remplit l'univers. Paul ne veut pas seulement qu'ils soient fortifiés, mais qu'ils le soient comme doivent l'être les serviteurs d'un aussi puissant maître. « Dans la connaissance de Dieu. » Il indique en même temps la raison de cette connaissance. Connaître Dieu autrement qu'il ne convient, c'est une erreur, puisque ignorer le Fils, c'est ignorer le Père même. La connaissance de Dieu est absolument nécessaire; sans elle les actes ne serviraient de rien.

« En toute patience et longanimité, pleins de joie, rendant grâces à Dieu. » Ayant le dessein de les exhorter au bien, il ne leur parle pas de la récompense qui les attend; il l'a suffisamment indiquée au commencement en ces termes : « Dans l'espérance des biens qui vous sont réservés aux cieux. » Ici, Paul ne les entretient que des biens déjà reçus; ceux-ci donnent droit à ceux-là. Ainsi procède l'Apôtre en maintes circonstances. Les biens déjà reçus sont une garantie et un encouragement pour les fidèles. « Pleins de joie, rendant grâces à Dieu. » Voici la liaison des idées : Nous ne cessons de prier pour vous et de rendre grâces pour le passé. Voyez-vous en quels termes il se dispose à parler du Fils? Si nous sommes heureux d'exprimer notre gratitude, il s'agit donc de choses importantes. On peut rendre grâces sous l'action de la crainte, on peut le faire aussi dans l'affliction; Job le faisait, par exemple, au fort de ses infortunes. « Le Seigneur, disait-il, me l'avait donné; le Seigneur me l'a ôté. » *Job.*, I, 21. Qu'on ne prétende pas ce juste indifférent à tous les maux qui l'avaient frappé, insensible à ces coups; ce serait lui dénier son principal mérite. Cela étant, ce n'est ni sous l'impression de la crainte, ni seulement en considération de la puissance de Dieu, mais en considérant la nature des choses même, que « nous rendons

grâces à celui qui nous a rendus dignes d'avoir part à l'héritage des saints dans la lumière. » Parole profonde que celle-là ! Telle est la grandeur des biens que nous avons reçus, dit l'Apôtre, qu'avec ces biens Dieu nous a donné la dignité voulue pour les recevoir. Les expressions, « à celui qui nous a rendus dignes, » font ressortir la grandeur de ce bienfait. Un simple particulier parvenu au souverain pouvoir, pourra bien conférer à qui lui plaira le gouvernement d'une province; mais, s'il lui est facile de lui conférer cette fonction, il ne pourra pas lui donner par cela même la capacité nécessaire pour la bien remplir; souvent une élévation de ce genre ne procure à qui en est l'objet que du ridicule. Si l'on pouvait, tout en élevant quelqu'un à une dignité importante, lui conférer par cela même la capacité nécessaire, alors, oui, cette élévation constituerait un honneur véritable. Or, telle est la pensée de l'Apôtre : non-seulement Dieu nous a élevés à une dignité sublime, mais il nous a rendus aptes à la bien remplir.

3. Un double honneur nous est donc fait : Dieu nous donne, et il nous élève à la hauteur de ce don. Il n'a pas dit simplement : « A celui qui nous a donné; » il ajoute : « A celui qui nous a rendus dignes et capables d'avoir part à l'héritage des saints dans la lumière. » C'est-à-dire : A celui qui nous a donné place parmi les saints. La pensée de l'Apôtre s'étend même plus loin. Non-seulement Dieu nous a donné place parmi les saints, mais il nous a donné droit aux mêmes biens. On désigne sous le nom de part la quantité que chacun reçoit. Or, un homme peut habiter la même cité qu'un autre, et ne pas jouir cependant des mêmes biens; mais avoir la même part et ne pas jouir des mêmes biens, cela ne saurait être. On peut encore avoir part au même héritage et ne pas recevoir la même portion. Ainsi nous sommes tous dans le cas de participer au même héritage, et nous n'avons pas tous néanmoins le même lot. Mais ici les deux choses sont exprimées, et l'héritage et le lot. Pourquoi l'Apôtre parle-t-il de lot? C'est que personne ne saurait prétendre par ses seules vertus au royaume des cieux : le lot étant plutôt une affaire de bonne fortune, Paul nous rappelle que nos bonnes œuvres ne nous mériteront jamais elles seules la possession du ciel, et que c'est de la munificence divine que nous devons le recevoir. De là ce langage du Christ : « Quand vous aurez fait toutes ces choses, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles; ce que nous avons dû faire, nous l'avons fait. » *Luc.*, XVII, 10. « D'avoir part à l'héritage des saints dans la lumière. »

Dans la connaissance parfaite. A mon sens, Paul embrasse dans sa pensée le présent et l'avenir. Après cela il montre quels traitements nous avions mérités. Ce qu'il y a de surprenant, ce n'est pas seulement d'avoir été admis au royaume de Dieu, mais encore de l'avoir été, misérables comme nous l'étions : ce qui établit une différence importante. Paul va l'indiquer ici, comme il l'a fait dans son Epître aux Romains : « A peine quelqu'un voudrait-il mourir pour un juste. Peut-être même que personne n'aurait le courage de mourir pour un homme de bien. » *Rom.*, v, 7. « A celui qui nous a arrachés de la puissance des ténèbres. » C'est à Dieu que tout revient, et ces premiers et ces seconds bienfaits : ce qui nous arrive de bien ne nous appartient jamais. « A la puissance des ténèbres; » au joug de l'erreur, à la tyrannie du diable. Il n'y a pas seulement : Aux ténèbres, mais bien : « A la puissance. » Le diable, en effet, exerçait sur nous une grande puissance, et faisait peser sur les hommes son empire. C'est déjà bien triste d'être dans la dépendance de l'esprit du mal; être sous sa pleine puissance, c'est le comble du malheur. « Et qui nous a transférés dans le royaume du Fils de son amour. » Il ne s'est pas borné, pour nous témoigner sa tendresse, à nous arracher à la puissance des ténèbres : sans doute, c'est un grand bienfait que d'en être retiré; mais c'en est un plus grand encore d'être reçu dans le royaume de Dieu. Voyez-vous la multiplicité des dons qui nous sont faits? Nous gisions au fond de l'abîme, et Dieu nous en a retirés : non content de nous en retirer, il nous a introduits dans son royaume. « Qui nous a arrachés. » Remarquez cette expression « arrachés, »

au lieu de retirés; c'est pour nous faire comprendre notre profonde misère, et l'horreur de leur captivité.

Puissance irrésistible de Dieu.

Voici maintenant qui rend à merveille la puissance irrésistible de Dieu. « Et qui nous a transportés; » comme qui transporte un soldat d'une gloire dans une autre. « Transportés, » et non, changés, transformés, ce qui eût par trop annulé ceux qui en avaient été l'objet. Par le mot « transportés, » la part de chacun est déterminée, soit la nôtre, soit celle de Dieu. « Dans le royaume du Fils de son amour. » Non pas, dans le royaume des cieux; les termes que Paul emploie sont plus nobles et plus élevés : « le royaume du Fils; » de gloire plus grande que celle-là, il n'en saurait être. « Si nous souffrons avec lui, dit ailleurs dans le même sens l'Apôtre, nous régnerons avec lui. » II *Tim.*, II, 12. Nous sommes admis aux mêmes honneurs que le Fils. Ce qui est plus frappant, l'Apôtre ajoute : « Bien-aimé. » Voilà donc les ennemis de Dieu, transportés des ténèbres où ils étaient plongés dans le séjour même du Fils, admis à partager sa gloire. La progression que suit Paul est à noter. Pour nous donner une haute idée du bienfait que Dieu nous a octroyé, il parle d'abord de royaume, puis du royaume du Fils, puis encore du Fils bien-aimé, enfin de la dignité suréminente de sa nature. Que dit-il en effet? « Du Fils, qui est l'image du Dieu invisible. » Toutefois il n'aborde pas sur-le-champ cette idée; il signale auparavant le bien qui nous a été fait. Vous eussiez pu croire qu'en attribuant cette grâce au Père, Paul en excluait le Fils : aussi l'attribue-t-il tout entière au Père et tout entière au Fils. Le Père nous a transportés; le Fils nous en a mérité la faveur. Ces paroles : « Qui sont arrachés de la puissance des ténèbres, » énoncent la même pensée que celle-ci : « En qui nous avons la rédemption, la rémission de nos péchés. » Si nos péchés n'étaient point remis, nous ne serions pas introduits dans le divin royaume. Voici encore les mots : « En qui. » Le grec, ἀπολύτρωσιν, beaucoup plus énergique que λύτρωσιν, exprime l'idée, non d'une rédemption ordinaire, mais d'une rédemption parfaite et irrévocable, telle que désormais nous n'aurons plus à redouter de chute ni de mort. « Qui est l'image du Dieu invisible, le premier-né de toute créature. » Nous touchons à une question dénaturée par l'hérésie : nous ne la traiterons pas aujourd'hui, et nous renverrons à demain les développements, que votre piété désire. S'il fallait ajouter encore quelque chose, nous dirions que l'œuvre du Fils est plus importante. Comment? Impossible que le royaume nous soit donné tant que nous demeurerons dans le péché; le donner, quand nous avons été justifiés, rien de plus facile. Donc la rédemption a facilité l'admission au ciel. Qu'est-ce à dire? Le Fils vous a retiré du péché; donc vous lui êtes en partie redevable du salut. L'Apôtre établit ainsi comme la base du dogme.

4. Encore une observation, et nous mettrons un terme à cet entretien. Cette observation, quelle est-elle? Puisque nous avons été favorisés d'un si grand bienfait, il est juste que nous en conservions éternellement le souvenir, que nous ne cessions de penser et au don que Dieu nous a fait, et aux maux dont il nous a délivrés, et aux biens que nous avons obtenus : de cette manière nous serons vraiment reconnaissants, et notre amour envers Dieu augmentera. Que dites-vous, ô homme? Vous êtes appelé à posséder un royaume, et le royaume du Fils de Dieu; et vous êtes là hésitant, froid et dans la torpeur? Vous fallût-il braver chaque jour mille morts, ne devriez-vous pas les affronter sans crainte? Pour arriver à une charge publique, qu'y a-t-il que vous ne supportiez pas? Et quand il s'agit du royaume du Fils unique, vous ne braveriez pas mille glaives, vous ne vous précipiteriez pas dans le feu? Encore le plus grand mal n'est-il point celui-là : c'est plutôt de vous désoler, lorsque le moment de quitter ce monde arrive, et de vous plaire ici-bas, tant vous êtes attaché à cette vie corporelle. Que signifie cette conduite? Estimeriez-vous donc la mort redoutable? S'il en est ainsi, prenez-vous-en à la mollesse et à l'oisiveté : l'homme qui mène une vie pénible voudrait avoir des ailes pour s'envoler et se délivrer de cette vie. Il nous arrive la même chose qu'aux petits oiseaux qui, affaiblis par le séjour



du nid, y veulent demeurer toujours. Plus nous resterons en ce monde, plus notre faiblesse augmentera. Est-ce que la vie présente n'est pas comparable à un nid? n'est-elle pas formée de fange et de boue? Vous avez beau me montrer ces grands édifices, ces palais étincelants d'or et de pierreries; à mes yeux ils ne valent pas mieux que des nids d'hirondelles. L'hiver venu, ils s'écrouleront sans retour; j'appelle hiver ce jour qui sera le dernier, encore qu'il ne soit pas hiver pour tous : Dieu le désigne tantôt sous le nom de jour, tantôt sous le nom de nuit : de jour, en considération des justes; de nuit, relativement aux pécheurs. C'est dans le même sens que je le désigne sous le nom d'hiver. Si, durant l'été, nous n'acquérons pas assez de forces pour prendre notre essor, l'hiver venu, nos mères ne seront pas là pour nous prendre et nous empêcher, soit de mourir de faim, soit de périr quand le nid tombera. En ce jour-là, Dieu enlèvera ce qui existe, aussi aisément, et plus aisément même qu'on n'enlève un nid; il restaurera et rétablira dans l'harmonie toute chose. Les âmes appesanties qui ne sauraient s'envoler au-devant du Christ dans les airs, et qui, nourries dans la mollesse, ne peuvent désormais prendre un rapide essor, seront punies en conséquence. Si les petits de l'hirondelle, le nid tombé, périssent aussitôt, nous, au lieu de périr à l'instant même, nous serons éternellement châtiés. Ce sera vraiment l'hiver alors, ou plutôt quelque chose de plus terrible encore. Au lieu des eaux torrentielles, ce seront des torrents de feu; au lieu de ténébreuses nuées, ce seront des ténèbres impénétrables et complètes : ni le ciel ni la terre ne pourront se voir, et les hommes éprouveront plus d'angoisses que les malheureux que la terre engloutit.

Ce langage, nous le tenons souvent, et nous n'en sommes pas mieux écoutés de quelques fidèles. Au surplus, pourquoi nous en étonner? Ce qui nous arrive, à nous pauvres et petits, quand nous vous prêchons ces vérités n'arrivait-il pas aux prophètes quand ils annonçaient et ces vérités mêmes, et la guerre et la captivité? Jérémie gourmandait Sédécias, et Sédécias demeurait insensible. Aussi les prophètes s'écriaient-ils : « Malheur à ceux qui disent : Puissent s'accomplir prochainement les choses que Dieu doit faire, afin que nous les voyions; viennent les desseins du Saint d'Israël, afin que nous les connaissions. » *Isa.*, LIV, 19. N'en soyons pas surpris. Les hommes qui voyaient l'arche se construire, ne croyaient pas d'abord; ils ne crurent qu'en un temps où la foi ne servait plus à rien. Les habitants de Sodome ne comptaient pas non plus sur les menaces divines; ils n'y crurent que lorsqu'il n'était plus temps. Mais à quoi bon parler de choses à venir? Qui se fût attendu aux calamités qui éclatent en divers pays, aux tremblements de terre, aux villes détruites? Et pourtant, nous avions plus de raisons de nous y attendre que les contemporains du déluge. La preuve en est que ces derniers n'avaient aucun autre exemple, ni l'Ecriture sous les yeux; tandis que nous, nous avons devant nous une foule de traits, soit présents, soit passés, qui eussent dû nous éclairer. D'où est venue l'incrédulité de ces hommes? De leur sensualité. Ils buvaient et mangeaient, et par suite ils ne croyaient pas. Lorsqu'on désire une chose, on y pense constamment, on y compte, et, dans ceux qui nous en détournent, on ne voit que des rêveurs.

5. Qu'il n'en soit pas ainsi de nous; il ne s'agit pas d'un déluge, ni d'un châtiment dont la mort est le terme, mais de châtiments qui commenceront à la mort pour ceux qui ne croient pas au jugement. Et qui donc en est revenu, direz-vous, pour nous l'affirmer? Si vous parlez de la sorte en vous jouant, vous faites mal; il ne faut pas se jouer en pareille matière; il n'est pas ici question de choses légères, mais des choses les plus terribles. Si vous parlez sérieusement et si vous pensez qu'il n'y a plus rien après cette vie, comment osez-vous vous dire chrétien? car je ne m'occupe pas de ce que pensent ceux du dehors. Pourquoi recevez-vous l'eau de la régénération? pourquoi venez-vous à l'église? Est-ce que nous vous promettons des honneurs? Toutes nos espérances sont dans les biens à venir. Pourquoi donc vous présentez-vous, si vous ne croyez pas aux Ecritures, si vous ne croyez pas au Christ? Ce n'est pas moi qui appel-

lerai un tel homme chrétien; à Dieu ne plaise! Je le déclarerai pire qu'un païen. Comment? C'est qu'en estimant le Christ Dieu, vous ne croyez pas en lui de cette façon. L'impiété, dans le cas contraire, est conséquente; il n'est pas nécessaire de croire au Christ, dès qu'on n'accepte pas sa divinité. Par exemple, où l'impiété est d'une extrême inconséquence, c'est lorsque, proclamant la divinité du Christ, on déclare indigne de créance le langage qu'il a tenu. L'ivresse, les voluptés, la débauche seules peuvent inspirer ces paroles : « Mangeons et buvons, car nous mourrons demain. » I *Cor.*, XV, 32. Ce n'est pas demain; aujourd'hui même, en parlant de la sorte, vous êtes déjà mort. Dites-moi, n'y a-t-il donc aucune différence entre les bêtes de somme, les animaux immondes et nous? S'il n'y a ni jugement, ni récompense, ni tribunal, pourquoi les dons qui enrichissent la nature humaine, pourquoi la raison, pourquoi cet empire sur toute chose? pourquoi est-ce nous qui commandons et les créatures qui obéissent? N'est-ce pas pour nous aveugler sur les dons de Dieu que le diable a recours à toutes ces manœuvres? Il confond les maîtres et les sujets; semblable à un esclave méchant et misérable qui s'efforcerait de réduire un homme libre à l'état d'abjection que comporte le châtiment. Mais non-seulement, à raisonner ainsi, il n'y a plus de jugement, il n'y a plus même de Dieu : il est, en effet, dans les procédés de l'esprit du mal de ne jamais présenter de face ses erreurs; il a recours à des moyens détournés, pour que nous ne nous tenions pas sur nos gardes. S'il n'y a pas de jugement, Dieu n'est plus juste; ceci soit dit humainement parlant; si Dieu n'est pas juste, il n'est pas Dieu. S'il n'y a point de Dieu, tout s'évanouit, il n'y a plus ni vice ni vertu. Aucune de ces conséquences, il est vrai, n'est exposée clairement par notre ennemi. Voyez-vous néanmoins le dessein qu'il a en vue? son but est de nous ravaler du rang des hommes au rang des brutes, au rang même des démons?

L'esprit du mal ne nous présente jamais ouvertement ses erreurs.

Ne nous laissons pas séduire. Oui, vous serez jugé, malheureux, infortuné que vous êtes! Je sais bien ce qui vous entraîne à raisonner de la sorte. Vous avez commis bien des péchés, vous avez fait bien des chutes, vous n'avez plus confiance; et vous supposez que les choses se mettront en harmonie avec vos raisonnements. — Au moins, dites-vous, je ne soumettrai pas mon âme à la torture de la crainte de l'enfer : s'il existe, je me persuaderai qu'il n'existe pas; en attendant, je profiterai des plaisirs. — Pourquoi ajouter ainsi les crimes aux crimes? Si vous avez péché, tout en croyant à l'enfer, vous aurez à subir seulement le châtiment de vos crimes; si, au contraire, vous ajoutez à vos crimes cette impiété, vous aurez à subir et le châtiment de vos fautes et celui de votre raisonnement impie; en sorte que, pour une passagère et insipide consolation, vous serez voué à un éternel supplice. Vous êtes coupable, soit; mais pourquoi exciter les autres à le devenir, en affirmant qu'il n'y a pas d'enfer? pourquoi tromper les faibles? pourquoi décourager le peuple? Si l'on vous écoutait, la confusion régnerait partout : ni les gens de bien ne deviendraient plus zélés, ni les méchants ne deviendraient moins méchants; loin de là. Est-ce que nous obtiendrons plus facilement le pardon de nos propres fautes, en travaillant à perdre les autres? Le diable, vous le savez, fit tout ce qu'il pouvait en vue de perdre Adam : a-t-il obtenu pour cela miséricorde? Et son châtiment n'en a-t-il pas été singulièrement aggravé? Ce qu'il fait ne tend donc qu'à nous faire punir et pour nos péchés et pour les péchés de nos frères. N'allons pas nous persuader qu'en entraînant le prochain dans notre ruine, nous adoucirions la sentence du juge; nous en augmenterions plutôt la rigueur. Pourquoi nous précipiter tête baissée dans l'abîme? Laissons à Satan cette fureur. Avez-vous prévariqué, ô homme? Vous avez un Seigneur miséricordieux : invoquez, suppliez, pleurez, gémissez, inspirez de l'effroi à vos frères, pressez-les de ne pas tomber dans les mêmes erreurs. Qu'un de vos serviteurs ayant prévariqué dise à son fils : Mon fils, j'ai offensé le maître, efforce-toi de lui être agréable pour ne pas t'exposer à mon sort; — est-ce que vous ne seriez pas indulgent pour ce serviteur? est-ce que vous ne seriez pas touché et fléchi? Si, au lieu de s'exprimer de la sorte, il se mettait à dire que le maître



ne traite pas ses serviteurs avec justice, que tout, bien et mal, est dans le plus complet désordre, qu'il n'y a pas de reconnaissance dans une pareille maison, vous le maître, que penseriez-vous de lui? Est-ce que vous ne lui infligeriez pas pour ses propres écarts une peine plus rigoureuse? Certainement, et avec raison; car dans le premier cas il aura une excuse, quoique bien faible, la passion, et dans l'autre, il n'aura aucune excuse. Si vous ne voulez pas d'autre exemple, suivez au moins celui du riche qui, plongé dans la géhenne, disait: «Père Abraham, envoyez Lazare à mes proches, afin qu'ils ne viennent pas dans ce lieu,» *Luc.*, XVI, 24, ne pouvant aller lui-même vers eux; au moins, disait-il, qu'ils ne subissent pas mon sort. — Abstenons-nous de ce langage satanique.

6. Alors, répliquerez-vous, si les Gentils nous questionnent, vous ne voulez pas qu'on les tire de leur erreur? De votre côté, voulez-vous, sous prétexte d'éclairer un Gentil, jeter dans le doute un chrétien, et autoriser cette doctrine de Satan? Quand, après avoir raisonné vous-même sur un point, vous n'avez pas convaincu votre interlocuteur, vous faites appel à d'autres témoignages. Si vous avez à discuter avec un Gentil, la discussion ne doit pas partir de là. Le Christ est-il Dieu et Fils de Dieu? demanderez-vous. Ont-ils eux-mêmes d'autres dieux que les démons? Ce point démontré, tous les autres en découlent naturellement. Inutile de s'occuper des conséquences, si le principe n'est pas posé; si vous n'avez pas appris ce qu'il y a de plus simple, il serait insensé et superflu d'aborder ce qu'il y a de plus élevé. Le Gentil ne croit pas au jugement; il en est sur cette matière où vous en êtes vous-même. Bon nombre de philosophes ont cependant approfondi ce sujet, et, quoiqu'ils l'aient affirmé en séparant le corps de l'âme, ils ont cependant proclamé la réalité d'un jugement. C'est une chose tellement manifeste, que personne ne l'ignore, et que les poètes mêmes et tous les Gentils sont unanimes sur la question du jugement et du tribunal. Ainsi voilà le Gentil qui partage à cet égard la croyance commune, le Juif qui croit fermement à cette vérité, et tout homme également. Pourquoi nous séduire nous-mêmes? Vous me tenez à moi ce langage; mais que direz-vous à Dieu qui a façonné nos cœurs, qui connaît le fond de nos pensées, qui, possédant la puissance et la vie dans leur plénitude, pénètre plus avant qu'un glaive à double tranchant?

Parlez-moi en toute vérité; est-ce que vous ne vous condamnez pas vous-même quand vous faites mal? Y a-t-il un seul homme qui ne se blâme et ne se condamne, toutes les fois qu'il a prévariqué? Le hasard pourrait-il seul expliquer cette disposition si sage, en vertu de laquelle tout pécheur flétrit ses propres désordres? Il y a dans cette disposition une évidente sagesse. Vous vous condamnez donc vous-même; et celui qui vous inspire cette pensée laisserait les choses aller indifféremment! Voici la règle universelle et absolue: Parmi les hommes qui pratiquent la vertu, il n'en est aucun, hérétique même ou Gentil, qui ne croie au jugement. Parmi les hommes adonnés aux vices, sauf un petit nombre, aucun n'accepte le dogme de la résurrection. C'est ce qu'annonçait le Psalmiste en ces termes: «Vos jugements seront ôtés de devant sa face.» *Ps.* X, 5. Pourquoi? Parce que ses voies sont souillées en tout temps. «Mangeons et buvons, disaient-ils, car demain nous mourrons.» Voyez-vous à quelles tristes gens convient ce langage? Ce sont les plaisirs de la table qui inspirent cette négation de la résurrection. L'âme ne peut supporter, non, elle ne supporte pas le jugement de la conscience. Il en est d'elle comme de l'homicide qui, avant de répandre le sang, commence par se demander à lui-même s'il ne sera pas découvert. S'il écoutait sa conscience, il ne mettrait pas aussi promptement ses desseins mauvais à exécution. Cependant il n'ignore pas la sentence; mais il feint de l'ignorer, pour n'être pas torturé par le remords et par la frayeur; sans cela, il serait impuissant à commettre son crime. Ainsi en est-il des pécheurs: ils savent bien que c'est mal de pécher; mais, se roulant quotidiennement dans cette fange, ils ne veulent pas le savoir, encore que leur conscience ne leur dissimule rien.

L'âme ne peut supporter le jugement de la conscience.

Mais laissons ces hommes de côté. Il y aura,

oui, sûrement il y aura un jugement, il y aura une résurrection, et Dieu ne laissera pas sans rétribution les actions humaines. Je vous en supplie donc, éloignons-nous du vice, attachons-nous à la vertu, afin de recevoir la parole de vérité par le Christ Jésus Notre-Seigneur. Au surplus, qu'est-il plus aisé d'admettre, la doctrine de la résurrection, ou la doctrine du destin? Ici tout est injustice, stupidité, cruauté, inhumanité : là il n'y a que justice et sagesse; et pourtant quelques hommes ne veulent pas de cette doctrine! La cause en est, encore une fois, leur lâcheté; nul homme sage ne refusera de l'admettre. Parmi les Gentils, ceux qui, faisant du plaisir le but théorique et pratique de la vie ont tout borné à la vie présente; mais ceux qui ont eu souci de la vertu, ont repoussé cette doctrine dégradante comme indigne de la raison. Là les Gentils nous offrent ce spectacle, il doit en être de même à propos du dogme de la résurrection. Remarquez, je vous prie, comment le diable en arrive à ces deux fins opposées : pour nous amener à négliger la vertu, et à honorer les démons, il a imaginé la théorie de la fatalité; et il n'en a pas fallu davantage. Quelle justification, quelle excuse pourra faire valoir l'homme qui refuse de croire à une aussi admirable doctrine, et qui se repaît de semblables chimères? N'allez donc pas vous bercer de cette consolation, que la miséricorde ne vous sera pas refusée. Rentrons en nous-mêmes, appliquons-nous à la vertu, vivons sincèrement pour Dieu, par le Christ... etc.

HOMÉLIE III.

« Qui est l'image du Dieu invisible, le premier né de toute créature; car par lui tout a été créé, les choses célestes et les choses terrestres, les choses visibles et les choses invisibles, soit les Trônes, soit les Dominations, soit les Principautés, soit les Puissances. Tout a été créé par lui et pour lui. Et lui est avant toute chose, et toute chose subsiste par lui. Et lui-même est la tête du corps de l'Eglise. »

1. J'ai à m'acquitter aujourd'hui de la promesse que je vous fis hier, et à satisfaire l'ardeur de vos esprits. C'est touchant la dignité du Fils, nous l'avons déjà prouvé, que Paul s'exprime ainsi : « Qui est l'image du Dieu invisible. » De qui pensez-vous qu'il le déclare l'image? Si c'est de Dieu, très-bien : il est Dieu et Fils de Dieu. Le principe admis, sa ressemblance parfaite en découle; dès lors il lui est en cela égal. Si vous prétendez qu'il est l'image d'un homme, avouez-le, et je me garderai désormais de vous, comme d'un insensé.— Pourquoi donc l'ange n'est-il jamais appelé Fils ou image de Dieu, mais l'homme seulement? — Pourquoi? Parce que l'élévation de la nature angélique eût exposé bien des hommes à de graves erreurs. Ici, au contraire, l'abaissement, la vileté de la nature humaine, éloigne tout danger pareil, et ne permet même pas à qui le voudrait d'imaginer rien de semblable et d'abuser de ces expressions. C'est pour cela que l'Ecriture n'hésite pas à attribuer à la plus humble nature ce qu'il y a d'honorable, et ne le fait point pour la plus élevée. — L'Apôtre dit : « L'image du Dieu invisible. » Si Dieu est invisible, l'image de ce Dieu doit l'être également, sans quoi ce n'en serait pas l'image. — Une image, en effet, en tant qu'image doit être, même pour nous, d'une similitude parfaite et quant au dessin et quant à la ressemblance. Seulement ici-bas cela ne peut guère se rencontrer; l'art humain est souvent en défaut ou plutôt il l'est toujours, si vous y regardez de près. Mais, dès qu'il s'agit de Dieu, il ne saurait ni se tromper, ni commettre une imperfection. Or, si le Fils est une créature, comment serait-il l'image de celui qui l'a créé? un cheval ne saurait être l'image d'un homme. Si l'image de l'invisible n'en exprime pas la parfaite ressemblance, pourquoi les anges n'en seraient-ils pas aussi l'image? car ils sont invisibles, encore qu'ils se voient eux-mêmes. L'âme est pareillement invisible : en tant qu'invisible, elle est d'une certaine façon l'image de Dieu, mais non comme l'est le Fils, « le premier né de toute créature. »

2. Qu'est-ce à dire? répliquerez-vous. Il a donc été créé? — Comment, je vous prie? — Parce que l'Apôtre l'appelle « le premier né. » — Oui, « le premier né, » non, *le premier créé*. Si vous concluez de ce titre de premier né, qu'il a été créé, que conclurez-vous quand vous l'entendrez traiter de frère? L'Ecriture ne dit-elle

pas qu'il est notre frère, et qu'il nous a été en toute chose rendu semblable? Lui refuserons-nous à cause de cela le titre d'Auteur de l'univers, et ne l'estimerons-nous supérieur à nous ni en dignité, ni de toute autre manière? Quel homme sensé parlerait de la sorte? Le mot *premier né*, ne désigne ni honneur ni dignité, mais seulement une relation de temps. Si sous ce rapport il n'a rien de plus que nous, c'est dans le même sens qu'il faut comprendre ce titre de premier né de toute créature, et le Verbe de Dieu sera donc de même substance que la pierre, le bois et toute autre chose pareille, puisque nous lisons : « Le premier né de toute créature. » — Vous direz : Il est le premier né; donc il est lui aussi créé. — Vous raisonneriez à merveille si ce terme n'était pas employé ailleurs, par exemple quand le Christ est appelé « le premier né d'entre les morts, le premier né d'entre beaucoup de frères. » *Col.*, I, 18; *Rom.*, VIII, 29. Que veut dire, je vous le demande, l'expression : « Premier né d'entre les morts? » Vous ne répondrez certainement pas que le Christ est le premier qui soit ressuscité. Ce n'est pas seulement de quelques morts, mais des morts qu'il est dit le premier né; il n'y a pas non plus qu'il est mort le premier, mais qu'il est ressuscité le premier des morts. Or, cela signifie simplement que la résurrection du Christ a été les prémices de la résurrection des morts. En sorte que rien n'en résulte encore. Vient ensuite le point doctrinal lui-même. Pour les empêcher de croire cette doctrine d'origine plus récente, parce qu'elle avait été promulguée par lui-même, au lieu de l'être par les anges, il commence par établir que les anges n'y ont pu absolument rien; car ils n'auraient pas dissipé les ténèbres. Il établit en second lieu que le Fils était avant eux. Ce dernier point, à savoir qu'il existât avant eux, il le démontre en disant que tous les anges ont été créés par lui. « Par lui, continue-t-il, tout a été créé. »

Que prétendent ici les disciples de Paul de Samosate? Tout a été fait par lui, car il est écrit : « En lui tout a été créé. » L'Apôtre a parlé des choses du ciel et des choses de la terre. Ceci regarde le point en litige; après cela il ajoute : « Les choses visibles et les choses invisibles. » Les choses invisibles, telles que l'âme; les choses visibles, tous les hommes. Laissant de côté les points certains, il ne s'occupe que des points douteux. « Soit les Trônes, soit les Dominations, soit les Principautés, soit les Puissances. » La particule *soit* n'exclut rien. L'esprit n'est pas compté en même temps que les Puissances, l'Apôtre embrassant le moins élevé dans le plus élevé. « Toutes les choses ont été créées par lui et pour lui. » Ainsi donc, *en lui*, équivaut à *par lui*. Après avoir dit, « en lui, » Paul ajoute : « Par lui. » Et que signifie « pour lui? » Que de lui dépend le maintien de cet univers. Non-seulement il a tiré du néant tout ce qui existe, mais il le conserve; en sorte que, son action providentielle venant à manquer, tout périrait. Néanmoins le mot, *contient*, n'est pas employé; il eût été d'une signification trop matérielle. « De lui dépend le maintien de l'univers, » ceci est plus noble. Il suffit au Fils de sa volonté pour tout maintenir et conserver. De même, l'expression, *premier né*, rappelle l'idée de fondement employée ailleurs. Elle n'implique pas que les créatures soient de même nature que le Fils, mais que tout est en lui et par lui. Ailleurs aussi, la phrase : « J'ai posé le fondement, » *Cor.*, III, 10, signifie l'action conservatrice du Fils, action non moins grande que l'action créatrice. C'est pour vous détourner de voir dans le Fils un simple instrument, que l'Apôtre parle de la sorte. Il y a même relativement à nous quelque chose de plus grand dans l'action conservatrice : il y a un certain art pour la création; il n'y en a pas pour la conservation; et comment conserver ce qui périt? « Il est avant tous. » Attribut digne de Dieu. Où est Paul de Samosate? « Et toutes les choses subsistent en lui, » ont été créées par lui. L'Apôtre revient fréquemment sur la même pensée, il l'exprime dans les mêmes termes, comme pour extirper radicalement la funeste doctrine contraire. Si, malgré cette insistance, Paul de Samosate a paru plusieurs siècles après, que ne se fût-il pas produit, si le langage de l'Apôtre eût été moins explicite? « Et toutes les choses subsistent par lui. » Comment subsistent-elles par celui qui n'est pas? C'est que ce que les anges font dépend aussi de lui. « Et il est la

tête du corps de l'Eglise. » Après la dignité, vient la charité. « Il est la tête du corps de l'Eglise. » Il n'y a pas : De la plénitude; mais la pensée est la même : elle fait mieux ressortir les liens qui unissent le Christ aux hommes, puisque, étant au-dessus de toute chose, il s'est uni à nous qui sommes au-dessous de toute chose. A lui la principauté en tout : il est le premier dans les cieux, le premier dans l'Eglise, en étant le chef; le premier pour la résurrection. Tel est le sens des mots : « Afin qu'il soit le premier. »

3. La primauté lui appartient au même titre dans l'ordre des existences; et Paul s'applique principalement à le démontrer. Une fois établi, en effet, que le Fils était avant les anges, il s'ensuit que les œuvres des anges n'ont été accomplies que par ses ordres. Chose non moins admirable, Paul démontre également que la primauté lui appartient même dans la seconde création. Ailleurs, il est vrai, la primauté est attribuée à Adam, et elle lui appartient en un certain sens; mais ici le genre humain tout entier est désigné sous le nom d'Eglise. Or, il est le premier dans l'Eglise, et par la chair il est le premier des hommes comme de la création : de là cette qualification de premier né qui lui est donnée. Qu'est-ce à dire, premier né? Celui qui le premier a été, qui le premier est ressuscité; de même que dans ces paroles : « Qui est avant nous. » Ici, cette primauté est parfaitement caractérisée : « Qui est le principe, le premier né d'entre les morts, afin qu'il possède sur toute chose la primauté. » Les créatures peuvent être dans de semblables conditions; mais il n'est point question du principe de la création. Dans un cas, il est désigné comme « l'image du Dieu invisible; » après cela, comme « le premier né. »

« Car il a plu à Dieu que toute plénitude habitât en lui, et que par lui toutes les choses fussent réconciliées en lui, ayant pacifié par le sang de sa croix et les choses de la terre, et les choses du ciel. » Tout ce qui appartient au Père, appartient au Fils, et d'autant plus étroitement qu'il est mort et qu'il s'est uni à nous. Le mot prémices est employé comme s'il s'agissait des fruits de la terre. Il n'y a pas, « la résurrection, » mais, « les prémices, » pour montrer qu'il nous a tous sanctifiés et qu'il nous a offerts comme un sacrifice. Le terme plénitude s'applique à la divinité; c'est ainsi que Jean disait : « Nous avons tous reçu de sa plénitude. » *Joan.*, I, 16. Qu'il soit le Fils, ou qu'il soit le Verbe, en lui s'est reposée, non une opération quelconque, mais l'essence même de la divinité. Quant à la raison de ce fait, aucune autre à assigner que la volonté de Dieu; tel est le sens du texte : « Il a plu à Dieu que toutes les choses fussent réconciliées par lui et pour lui. » Ce n'est point le rôle de l'esclave qu'il a rempli; car c'est « par lui. » L'Apôtre a parlé ailleurs de réconciliation avec Dieu, par exemple, dans son épître aux Corinthiens. Langage plein de justesse que celui-ci : « Que par lui fussent réconciliées. » *Col.*, I, 20. La réconciliation existait déjà, mais il la fallait parfaite, afin qu'il n'y eût plus entre eux d'inimitié.

Vient ensuite la manière dont la réconciliation s'est accomplie, ce que l'Apôtre nous apprend en même temps que la réconciliation elle-même. « Pacifiant par le sang de sa croix. » Le terme « réconciliation, » nous a rappelé l'état, l'inimitié où nous nous trouvions; le terme, « pacifiant, » nous rappelle l'état de guerre. « Par le sang de sa croix, poursuit Paul, en lui-même, soit les choses de la terre, soit les choses du ciel. » C'est une grande chose que la réconciliation; une plus grande chose encore que la réconciliation opérée par lui, une plus grande encore, par son sang; ce qui est encore plus extraordinaire, c'est qu'elle soit opérée par sa croix. Voilà donc cinq points à remarquer : le Christ nous a réconciliés, avec Dieu, par lui-même, par sa mort, par la croix. Et voyez comme ces choses sont présentées ensemble. Pour que vous ne croyiez pas le Fils indépendant par nature du Père, et la croix suffisante par elle-même, l'Apôtre ajoute : « Par lui-même. » D'où vient ce qu'il y a en cela d'admirable? C'est qu'il a donné, non des paroles, mais lui-même pour nous racheter, et pour tout accomplir. Que veut-on dire par ces mots : « Les choses des cieux ? » On comprend qu'il soit question des choses de la terre : l'inimitié, la division y régnaient; il

n'était pas d'homme qui ne fût en dissension, soit avec lui-même, soit avec ses semblables. Mais les choses du ciel, comment les pacifier? Y avait-il donc là aussi division et lutte? Alors pourquoi disons-nous en priant : « Que votre volonté se fasse sur la terre ainsi qu'au ciel? » *Matth.*, VI, 10. Que signifie ce langage? Oui, la terre et le ciel étaient divisés, les anges étaient irrités contre les hommes, à la vue des outrages dont ceux-ci accablaient le Seigneur. Voilà pourquoi toutes les choses, d'après l'Apôtre, ont été restaurées par le Christ, et les choses du ciel et les choses de la terre. Comment? Les choses du ciel de cette manière : c'est là que le Christ a transporté l'homme; il a réuni aux anges cette créature qui avait mérité leur aversion et leur haine. Il ne s'est donc pas contenté de pacifier la terre, mais il est allé jusqu'à ramener l'homme ennemi et détesté, parmi les habitants des cieux. Voilà une paix complète. Les anges apparaissent de nouveau sur la terre, parce que l'homme était vu de nouveau dans le ciel. Tel est le but, à mon avis, du ravissement de Paul; il voulait en outre montrer que le Fils y avait été transporté. Pour la terre la paix est de deux sortes : il y a la paix pour la terre seule, et la paix entre la terre et le ciel; la paix qui concerne le ciel, au contraire, est unique. Les anges se réjouissent quand un seul prévaricateur fait pénitence, à plus forte raison quand il s'agit d'un si grand nombre. Toutes ces merveilles ont été accomplies par la puissance de Dieu. A quoi bon, nous dit-il, mettre dans les anges votre confiance? Loin de pouvoir vous ramener vers Dieu, ils ont été eux aussi en guerre avec vous, et vous ne jouiriez jamais de la paix avec eux, si Dieu n'eût daigné vous réconcilier ensemble. Pourquoi donc courir à eux? Désirez-vous un exemple de l'aversion des anges pour nous, et de leur haine précédente? A eux a été confié le châtiment des Israélites, de David, des Sodomites, de la vallée des Larmes; mais il n'en est plus de même aujourd'hui. N'a-t-on pas plutôt entendu sur la terre leurs chants de réjouissance? Donc le Christ a ramené les anges vers les hommes, et introduit les hommes dans les cieux.

4. Contemplez, je vous prie, ce qu'il y a de merveilleux. Ce sont les anges qui sont d'abord rapprochés de nous, puis les hommes qui sont élevés vers eux : la terre est devenue un ciel, parce que le ciel devait recevoir ce qui venait de la terre. C'est pour cela que dans notre cantique d'actions de grâces nous disons : « Gloire à Dieu dans les hauteurs, paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » *Luc.*, II, 14. Voilà donc les hommes désormais agréables à Dieu. Qu'est-ce à dire, bonne volonté? Réconciliation, car le ciel n'est plus entre les hommes et Dieu comme un mur de séparation. Précédemment le nombre des anges était proportionné au nombre des nations : maintenant il l'est, non plus au nombre des nations, mais à celui des fidèles. Où en est la preuve? Ecoutez ce que dit le Christ : « Gardez-vous bien de mépriser un seul de ces petits, car leurs anges voient sans cesse la face de mon Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, XVIII, 10. Chaque fidèle a son ange, et, dès l'origine, chaque juste avait aussi le sien : « Un ange, dit Jacob, me nourrit et me protége dès ma jeunesse. » *Genes.*, XLVIII, 16. Si des anges nous sont donnés et nous assistent, conduisons-nous avec la même réserve que si nous étions sous les yeux de nos gouverneurs. Du reste, le démon n'est pas loin non plus. C'est aussi à cet effet que nous prions, et que dans nos prières nous invoquons l'ange de la paix, qu'en toute occasion nous implorons la paix, ce bien auquel nul autre ne saurait être comparé; oui, la paix dans nos assemblées, dans nos prières, dans nos cérémonies, dans nos salutations. C'est une fois, deux fois, trois fois, plusieurs fois que celui qui préside à l'Eglise la donne en ces termes : « La paix soit avec vous. » Cela, parce que la paix est la mère de tous les biens, la source de la vraie foi.

Avantage et douceur de la paix.

Aussi le Christ recommande-t-il aux apôtres de donner la paix toutes les fois qu'ils entreront dans une maison, comme un gage de bonheur. « Entrant dans les maisons, dites : La paix soit avec vous. » *Matth.*, X, 12. Si la paix n'y est pas, tout le reste devient inutile. Il ajoutait, parlant à tous ses disciples : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. » *Joan.*, XIV, 27.

La paix conduit à la charité. Celui qui préside à l'Eglise ne dit pas seulement : « La paix avec vous ; » mais : « La paix soit avec tous. » A quoi nous servirait-il d'être en paix avec l'un, si nous sommes en guerre et en lutte avec les autres ? Si, certaines humeurs étant calmes dans le corps, d'autres s'agitent et se soulèvent, la santé ne peut manquer d'en souffrir ; elle ne se maintient que par le calme, l'harmonie et la paix de ces divers éléments : si le calme ne renaît, si chaque élément ne rentre dans ses propres limites, le désordre n'aura plus de bornes. De même, si dans nos âmes les pensées ne se calment, la paix n'y sera pas. Telle est l'excellence de la paix que le nom de fils de Dieu est accordé aux hommes qui la recherchent et la propagent. C'est d'ailleurs justice, puisque le Fils de Dieu est venu en ce monde pour rétablir dans la paix et les choses de la terre, et les choses du ciel. Les pacifiques étant de vrais enfants de Dieu, les hommes qui travaillent à tout bouleverser sont vraiment des fils du diable. Que dites-vous? Mais vous soulevez des querelles et des disputes. Qui est donc assez misérable pour cela? Il y a cependant des hommes qui se réjouissent du mal, et qui déchirent plus cruellement le corps du Christ que les soldats avec leurs lances et les Juifs avec les clous. Encore le mal dans ce dernier cas était moindre, les membres déchirés du Sauveur ont repris leur cohésion : ceux-là, s'ils ne se rejoignent ici, ne la reprendront plus, et resteront hors du sein de l'Eglise.

Quand vous serez disposé à vous quereller avec votre frère, songez donc que vous le faites avec les membres mêmes du Christ, et ne vous emportez pas. — Et si j'ai affaire à un misérable, à un homme vil, digne de tout mépris? — « La volonté de mon Père, dit le Christ, est qu'un seul de ces petits ne périsse pas. Leurs anges voient sans cesse la face de mon Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, XVIII, 14, 10. Pour lui, Dieu s'est fait esclave et a été mis à mort ; et vous n'avez de lui aucune estime ! En cela même vous vous mettez en guerre avec Dieu, puisque vous jugez contrairement au jugement divin. Quand paraît celui qui préside à l'Eglise, sa première parole est celle-ci : « La paix soit avec tous. » Quand il instruit les fidèles, il dit : « La paix soit avec tous ; » quand il bénit : « La paix soit avec tous ; » quand il donne le signal des salutations : « La paix soit avec tous ; » quand le sacrifice est accompli : « La paix soit avec tous ; » et dans l'intervalle : « Que la grâce et la paix soient avec vous. » Or, ne serait-il pas déraisonnable que, parlant si souvent de la paix qui doit régner entre nous, nous fussions en guerre les uns avec les autres, et que, recevant la paix, la rendant à notre tour, nous traitions qui nous la donne en ennemi? Vous répondez : « Et avec votre esprit ; » puis, une fois sorti, vous flétrissez sa réputation? Hélas ! ces rites sacrés et solennels de l'Eglise ne seront-ils donc que des figures sans réalité ? l'unité qui doit régner en notre assemblée n'existera-t-elle que dans les paroles? Aussi, ne savez-vous pas la raison de cette salutation : « La paix soit avec tous? » Mais écoutez ce que dit encore le Christ : « En quelque cité ou bourgade que vous entriez, entrant dans la maison, saluez la maison ; et, si la maison en est digne, votre paix viendra sur elle, et, si elle n'en est pas digne, votre paix retournera vers vous. » *Matth.*, X, 12, 13. Si nous l'ignorons, c'est que nous n'allons pas au delà des paroles, et que notre cœur n'y est pour rien. Est-ce moi donc qui vous donne la paix? N'est-ce pas le Christ lui-même qui daigne se servir de notre misère? Fussions-nous en tout autre temps dépourvu de toute grâce, présentement nous ne le sommes pas pour vous. La vertu divine s'est exercée providentiellement en faveur des Israélites sur une bête de somme et un prophète : j'ose espérer qu'elle ne dédaignera pas de s'exercer sur nous, et qu'elle se servira de nous de la même manière.

4. Ne dites plus, par conséquent, que je suis un homme de condition obscure, méprisable, et de nulle valeur : ne faites nullement attention à moi. Je suis tel en vérité ; mais, en faveur de son peuple, Dieu veut bien ne pas refuser son assistance à des hommes de pareille condition. En désirez-vous des preuves ? N'a-t-il pas daigné s'entretenir avec Caïn, en considération d'Abel, avec le diable, à cause de Job, avec Pharaon, à cause de Joseph, avec Nabuchodonosor, à cause de

Daniel, ainsi qu'avec Balthasar? Les mages ont été favorisés d'une révélation; Caïphe, le meurtrier du Christ, le pontife indigne, prophétisa lui aussi à cause du sacerdoce dont il était honoré. Pour la même raison, Aaron, dit l'Ecriture, fut préservé de la lèpre; car il avait murmuré comme sa sœur : d'où vient que sa sœur en fut seule punie? N'en soyez pas surpris. Dans le monde, quels que soient les crimes dont un personnage élevé se rend coupable, avant d'être traduit à la barre de la justice, il faut qu'il soit dépouillé d'abord de sa dignité, afin que son déshonneur ne rejaillisse pas sur elle; à plus forte raison faut-il, en matière de dignité spirituelle, que la grâce de Dieu opère, quel qu'en soit le ministre : autrement tout serait bouleversé; mais, cette dignité déposée, soit en ce monde, soit après la vie, alors l'heure du châtiment sonnera. Ne supposez pas que ce langage nous appartienne en propre : c'est la grâce de Dieu qui se sert d'un instrument indigne, non à cause de nous, mais à cause de vous. Prêtez donc l'oreille aux paroles du Christ : « Si la maison en est digne, votre paix viendra sur elle. » Et comment en devient-elle digne? En vous accueillant, répond le Christ. « Mais, s'ils ne vous reçoivent pas et n'entendent pas votre parole, en vérité je vous le dis, il y aura moins de rigueur au jour du jugement pour la terre de Sodome et de Gomorrhe que pour cette cité. » *Matth.*, x, 13-15. Qu'importe l'accueil que vous nous faites, si vous n'écoutez pas la doctrine que nous vous prêchons? Qu'importent vos bons offices, si vous ne faites aucune attention à ce qui vous est dit? L'accueil vraiment honorable, vraiment empressé, utile également à vous et à nous, c'est la docilité à nos enseignements. Entendez encore Paul répondre : « Je ne savais pas, frères, que ce fût le grand prêtre. » *Act.*, XXIII, 5. Entendez également le Christ : « Tout ce qu'ils vous diront de faire, faites-le. » *Matth.*, XXIII, 3. Ce n'est pas ma personne que vous méprisez, mais le sacerdoce. Quand vous m'en verrez dépouillé, alors témoignez-moi votre mépris; de mon côté, je ne vous intimerai plus d'ordres. Tant que nous siégeons sur ce trône, tant que nous présidons, quoique indigne, nous possédons et l'autorité et la puissance. La chaire de Moïse était si vénérable qu'elle faisait écouter quiconque parlait au nom de Moïse; combien plus doit-il en être ainsi de la chaire du Christ. Or, c'est cette chaire que nous occupons, c'est du haut de cette chaire que nous parlons, au nom même du Christ, qui nous a confié le ministère de la réconciliation.

Tous les ambassadeurs, quels qu'ils soient, jouissent, en considération de leur qualité d'ambassadeurs, des priviléges les plus honorables. En vertu de ces priviléges, ils peuvent pénétrer dans une région ennemie et s'avancer seuls parmi les barbares; tel est le caractère sacré de toute légation que le respect le plus complet et la sécurité la plus parfaite en sont inséparables. Nous aussi, nous avons le titre d'ambassadeurs, et nous venons au nom de Dieu; car c'est là ce qui distingue l'épiscopat. Nous venons à vous, chargés d'une mission; nous avons à vous prier de mettre fin à toute guerre; nous pouvons vous marquer les conditions de la paix, nous ne vous promettons ni les clefs de quelques cités, ni tant de mesures de froment, ni des esclaves, ni de l'or, mais le royaume des cieux, la vie éternelle, la société du Christ, une infinité de biens que la langue ne saurait exprimer et que l'esprit ne saurait entendre, tant que nous serons dans un corps mortel et dans cette vie terrestre. Notre mission est donc telle : nous prétendons jouir des priviléges qui y sont attachés, non certes à cause de notre personne, nous en connaissons l'indignité, mais à cause de vous, afin que vous prêtiez à notre langage l'attention convenable, afin que vous en retiriez un profit réel, afin que la doctrine ne rencontre pas chez vous un accueil plein d'indifférence. Ne voyez-vous pas de quels égards les ambassadeurs sont partout l'objet? Or, encore une fois, nous sommes auprès des hommes les ambassadeurs de Dieu. Si les expressions vous semblent trop fortes, nous dirons l'épiscopat, et non pas nous; non pas tel individu, mais l'évêque. Ayez égard, sinon à ma personne, du moins à la dignité. Cherchons donc en toute chose le bon plaisir de Dieu, afin que sa gloire soit le but de notre vie, et que nous méritions les biens

promis à ceux qui l'aiment, par la grâce et la charité..., etc.

HOMÉLIE IV.

« Et vous qui autrefois étiez ennemis de Dieu, éloignés de lui par vos actions criminelles, maintenant le Christ vous a réconciliés avec Dieu, par la mort qu'il a soufferte en son corps de chair, afin de vous présenter saints, purs et irréprochables devant son Père. »

Bien que réconciliés .vec Dieu les idèles de Colosse, comme e prouve l'Apôtre, en itaient indi- ;nes.

1. L'Apôtre va montrer maintenant aux Colossiens que, quoique réconciliés avec Dieu, ils en avaient été cependant indignes. En disant qu'ils avaient été sous la puissance des ténèbres, il donnait la mesure de leur misère. Mais il ne veut pas davantage que cette allusion à la puissance des ténèbres vous fasse croire à une nécessité réelle; c'est pourquoi il ajoute : « Et vous qui vous étiez autrefois éloignés. » Il semble dire la même chose, et pourtant il n'en est rien; autre chose est de délivrer de ses maux celui qui les a subis fatalement, autre chose d'en délivrer qui les a volontairement et librement encourus. Le premier mérite pitié, le second ne mérite que haine. Or, ce n'est point malgré vous ni par contrainte, dit Paul aux Colossiens, que vous vous êtes éloignés de Dieu, mais librement et de plein gré; vous étiez donc indignes de pitié quand Dieu vous a délivrés. Ayant parlé des habitants des cieux, il insiste sur ce point, que l'inimitié a pris naissance sur la terre, non dans le ciel. Depuis longtemps et les anges et Dieu voulaient y mettre un terme; mais vous ne l'avez point voulu. Même en ces derniers temps, si cette inimitié eût persisté, les anges n'eussent pu absolument rien, ni les toucher, ni après les avoir touchés les affranchir du démon. Il leur eût peu servi du reste d'être touchés, si leur tyran n'eût été chargé de liens; il eût servi de peu pareillement que le tyran eût été enchaîné, si ses victimes eussent repoussé le bien de la liberté : ces deux conditions étaient indispensables, et c'est le Christ, non les anges, qui les a réalisées l'une et l'autre. Cette œuvre de persuasion est donc plus prodigieuse que la rupture des liens de la mort. Celle-ci dépendait uniquement de lui, tandis que celle-là dépendait et de lui et de nous. Or, ce qui dépend de nous seuls étant plus facile, l'Apôtre a raison de mettre en second lieu ce qui suppose une plus grande difficulté.

Il ne se contente pas d'écrire : « Vous qui étiez autrefois ennemis, » il ajoute, « et éloignés; » ce qui exprime une inimitié profonde : non-seulement vous étiez éloignés, mais vous ne comptiez certainement pas vous rapprocher. « Ennemis de cœur, » poursuit-il, preuve que leur éloignement n'était pas simplement un éloignement de dispositions. Qu'y a-t-il donc de plus? « Par nos actions criminelles. » Ennemis de nom, vous l'avez été de fait. « Et maintenant il vous a réconciliés dans le corps de sa chair par sa mort, afin de vous présenter saints et purs et irrépréhensibles devant son Père. » Le prix de la réconciliation n'est point omis ici; non-seulement le Christ a été vendu, frappé de verges, maltraité, mais de plus il a subi une mort infâme. Cette allusion à la croix est suivie de l'expression d'un nouveau bienfait. Nous n'avons pas été simplement délivrés; la pensée énoncée plus haut, à savoir que nous avons été rendus propres et aptes à l'être, est indiquée pareillement ici. « Par sa mort, afin de vous présenter saints et purs et irrépréhensibles devant son Père. » En même temps qu'il nous a délivrés de nos fautes, il nous a mis au nombre des élus. C'eût été trop peu pour tant de souffrances que de nous affranchir du mal, s'il ne nous eût élevés au premier rang; trop peu de nous sauver du supplice, s'il ne nous eût comblés de gloire. C'est pourquoi il nous a placés non-seulement près de ceux qui n'ont commis aucune faute, mais de ceux que distinguent les plus éminentes vertus; et, faveur encore plus haute, la sainteté que nous avons reçue nous rend vraiment saints devant lui. Le terme irrépréhensible dit plus que le terme immaculé; il exclut toute faute, et même tout sujet de blâme.

En disant que le Christ a fait toutes ces choses par sa mort, l'Apôtre ne prétend pas nous dispenser de concourir à l'œuvre de notre salut. Il en sera ainsi, poursuit-il, « Si toutefois vous demeurez sur le fondement de la foi, fermes et inébranlables dans l'espérance que vous donne

l'Evangile. » C'est leur tiédeur qu'il gourmande. Il ne se borne pas à ces mots : « Si vous demeurez ; » on peut demeurer, et néanmoins être ébranlé, et fomenter des divisions, de même qu'on peut rester debout et se laisser entraîner çà et là. « Si toutefois vous demeurez sur le fondement de la foi, fermes et inébranlables. » Que d'images, grand Dieu! Loin de chanceler, vous devez n'être même pas ébranlés. Et cependant, remarquez bien qu'il ne leur impose aucune condition pénible; il ne parle que de l'espérance et de la foi. Ce que vous devez faire, veut-il dire, c'est croire fermement et toujours à la solidité des biens que nous promet l'espérance. En cette matière, cette fermeté est possible; en matière de vertu, il n'est guère possible de n'être pas quelquefois ébranlé; au moins légèrement, ce qui est demandé n'a donc rien d'onéreux. « Dans l'espérance de l'Evangile que vous avez entendu, qui a été prêché à toutes les créatures qui sont sous le ciel. » Quelle saurait être l'espérance de l'Evangile, sinon le Christ? C'est lui qui est notre paix et l'auteur de tous ces biens. Par conséquent, en rapporter à d'autres le mérite, c'est se perdre soi-même : il se perd sans ressource celui qui n'a point la foi au Christ. « Que vous avez entendu. » Il invoque leur témoignage d'abord, puis celui de la terre entière. Il ne dit pas, « qui est prêché, » mais, qui est vu et qui a déjà été prêché. C'est le procédé qu'il avait employé dès le principe, afin de confirmer leur foi par le grand nombre des croyants. « Dont moi, Paul, je suis également devenu le ministre. » Cette particularité donne une grande autorité à sa parole. « Moi Paul, ministre du Christ. » Déjà il était connu en tout lieu comme le docteur de la terre. « Maintenant je me réjouis dans les maux que je souffre pour vous; et, ce qui manquait aux souffrances du Christ, je l'accomplis dans ma chair pour son corps qui est l'Eglise. »

2. Qu'est-ce qui rattache ce verset aux versets précédents? Rien, ce semble, et pourtant le lien en est très-étroit. « Ministre du Christ, » a-t-il dit; par suite, ne disant rien de moi-même, et prêchant la doctrine du Maître. Or, telle est ma foi en lui que je souffre aussi pour lui; et je suis heureux de souffrir, en considérant les biens qu'il nous réserve; et même en souffrant, je le fais, non pour moi, mais pour vous : « J'accomplis ce qui manque aux souffrances du Christ, dans ma chair. » Dans ce langage, il n'y a ni enflure ni orgueil, mais un grand amour pour le Christ; car c'est au Christ, non à soi-même, qu'il rapporte ces souffrances. Le but de Paul est de gagner le cœur des Colossiens. Ces maux que j'endure, je les endure pour lui; ayez-en donc de la gratitude au Christ, et non à moi; c'est à lui qu'en appartient le mérite. C'est comme si, chargé d'une mission, vous disiez à un ami : Je vous en prie, allez trouver telle personne pour moi; et que cet ami dît ensuite : C'est pour mon ami que je le fais. Telle est la raison pour laquelle Paul appelle souffrances du Christ ses propres souffrances. Outre que le Sauveur est mort pour nous, même après sa mort il eût encore été prêt à souffrir la croix pour la même cause. L'Apôtre tient à nous montrer le Christ bravant maints dangers pour l'Eglise, en son propre corps. Telle est sa pensée en s'exprimant comme il le fait : Ce n'est pas nous qui vous introduisons et qui vous amenons, encore que nous paraissions le faire; c'est le Christ; et ce n'est pas notre œuvre, c'est la sienne que nous avons entreprise. Supposez qu'un général en chef venant à quitter le théâtre de la guerre, et cessant de diriger et de protéger les mouvements de l'armée, un de ses lieutenants prît le commandement et subît jusqu'à la fin de la campagne les fatigues et les dangers qu'il eût dû subir lui-même : vous comprendrez la pensée de l'Apôtre. Qu'il agisse ainsi pour le Christ, il le dit formellement : « Pour son corps. » Ce n'est pas vous que je sers, mais le Christ : ce qu'il eût fallu qu'il souffrît, je le souffre à sa place. Que de choses il donne à entendre! Il atteste d'abord la grandeur de son amour. C'est ainsi que dans sa deuxième Epître aux Corinthiens, il disait : « Il a mis entre nos mains le ministère de la réconciliation. » Et plus loin : « Nous sommes les ambassadeurs du Christ; c'est Dieu qui vous exhorte par notre entremise. » II *Cor.*, v, 18-20. Le but dans ces paroles est toujours de gagner leurs âmes. Je

souffre à sa place, dit-il maintenant : encore que le Christ vous doive et ne soit pas là, je vous le rendrai pour lui. Les termes, « ce qui manque, » établissent qu'à son sens le Christ n'a pas encore vu la fin de ses souffrances. Même après sa mort il souffrira pour vous, puisqu'il manque encore quelque chose à ses souffrances. Dans son Epître aux Romains, il exprime la même vérité d'une autre manière : « Il intercède aussi pour nous. » *Rom.*, VIII, 34. Preuve que la mort ne lui suffit pas, et que son amour accomplit une infinité de prodiges.

Saint Paul nous montre l'intérêt que le Sauveur ne cesse de nous témoigner.

L'Apôtre n'emploie donc pas ce langage en vue de s'élever lui-même, mais plutôt pour montrer l'intérêt que le Christ ne cesse de nous témoigner. La preuve qu'il en donne est dans ces mots : « Pour son corps. » Il n'y a pas lieu d'en douter, puisque c'est en faveur de son corps que toutes ces choses s'exécutent. Quelle union étroite il établit entre nous et lui! Que nous parlez-vous des anges? « J'ai été fait son ministre. » Tous les autres messagers sont inutiles : c'est moi qui suis son ministre. Toutefois, à cause de cela même, il n'a rien opéré. J'ai été fait son ministre par la disposition de Dieu, qui m'a désigné au milieu de vous pour y prêcher sa parole. » « La disposition. » Ou bien le sens est celui-ci : Le Christ en quittant la terre, a voulu établir cette disposition, afin de ne pas nous laisser orphelins; c'est lui qui a souffert et qui souffre, lui qui remplit ce ministère. Ou bien le sens est celui-ci : S'il a permis que je fusse son persécuteur et le plus âpre de ses persécuteurs, c'est afin que ma parole eût plus d'autorité. Ou bien encore il parle de la sorte, afin de nous inculquer cette vérité, que ni les œuvres, ni les actes, ni les faits éclatants n'ont de prix dans l'œuvre du salut, mais la foi et le baptême. Vous n'eussiez pas pu entendre la parole évangélique s'il en eût été autrement. « Au milieu de vous pour y prêcher la parole de Dieu. » Le mot, pour y prêcher, s'applique surtout aux Gentils convertis, qui chancelaient dans la voie de la vérité. Faibles comme ils l'étaient, jamais, sans la disposition providentielle de Dieu, ils n'eussent pu entendre une doctrine aussi élevée. Moi, remarque Paul, je n'eusse pu accomplir une œuvre pareille. Ayant rappelé tout à l'heure ce point beaucoup plus extraordinaire, que ses souffrances étaient les souffrances mêmes du Christ, il ajoute présentement qu'il est redevable à Dieu seul d'avoir accompli chez eux la prédication évangélique. En même temps il insinue que, si la Providence a permis qu'ils puissent entendre la parole de vérité, c'est pour favoriser leur zèle, et non pour encourager leur négligence. Les œuvres de Dieu ne s'exécutent pas avec précipitation : elles s'accomplissent au gré d'une miséricordieuse condescendance. Voilà pourquoi le Christ en est venu en nos temps, et non dans les siècles passés. Le Christ lui-même nous dit bien dans l'Evangile que les serviteurs avaient été les premiers envoyés aux vignerons, pour qu'ils ne missent pas le Fils à mort. Mais, si la venue des serviteurs ne les empêcha pas d'immoler le Fils de Dieu, certainement ils ne l'eussent pas ménagé plus tôt; n'ayant pas obtempéré aux ordres les moins importants, comment eussent-ils exécuté les plus importants? Que dit-on? Les Juifs et les Gentils ne sont-ils pas même aujourd'hui dans de pires dispositions? C'est le comble de l'aveuglement : persister en cet état après tant de siècles, après tant de leçons, je le répète, c'est le comble de la stupidité.

3. Lors donc que les Gentils nous demandent : Pourquoi le Christ est-il venu si récemment? ne leur permettons pas d'insister, et demandons-leur s'il n'a pas accompli son œuvre. Si, étant venu dès le commencement, il n'eût point atteint son but, est-ce que le temps de sa venue eût été une excuse suffisante? De même, sa mission remplie, nous n'avons pas le droit de demander la raison de l'époque de sa venue. Lorsque le médecin a guéri une maladie grave et sauvé le malade, on ne va pas lui demander compte du traitement qu'il a choisi; et, lorsque la victoire est complète, on ne demandera pas davantage au général qui l'a remportée pourquoi il a livré bataille à tel moment, et non à tel autre. S'il eût compromis le salut de l'Etat, on lui en demanderait justement compte; mais, le succès ne laissant rien à désirer, il n'y a plus qu'à lui décerner des éloges. Qu'est-ce qui mérite le plus

d'attirer nos regards, vos questions perfides ou la perfection de l'œuvre accomplie? Le Christ a-t-il triomphé, ou ne l'a-t-il pas fait? Prouvez la vérité de ce dernier point. A-t-il vaincu, ou non? a-t-il accompli son œuvre telle qu'il l'avait promise? Voilà le vrai compte à rendre. Vous reconnaissez qu'il y a un Dieu, encore que ce Dieu ne soit pas le Christ. Eh bien, dites-moi, Dieu est-il sans commencement? Oui, répondrez-vous. Alors pourquoi n'a-t-il pas créé les hommes dix mille ans plus tôt : l'humanité eût vécu plus longtemps. L'existence étant un bien, une existence plus longue sera d'autant meilleure. Maintenant les hommes ont-ils à se plaindre du temps qui a précédé leur création? Manifestement non ; comment? Dieu qui les a créés le sait. Encore une autre question : Pourquoi Dieu n'a-t-il pas créé tous les hommes simultanément? pourquoi l'âme de l'homme qui est né le premier a-t-elle plus d'années d'existence que l'âme de l'homme qui n'est venu au monde qu'après lui? Pourquoi celui-là a-t-il paru d'abord, et celui-ci plus tard sur la terre? Voilà des questions sérieuses, et non de pure curiosité. Mais celles de tout à l'heure ne méritent même pas d'être posées. Pour moi, je me bornerai à répéter ce que j'ai déjà dit. Il en est de l'humanité comme de la vie humaine : les premiers siècles correspondent à l'enfance ; ceux d'après, à la jeunesse; les derniers, à la vieillesse. L'âme étant dans sa vigueur, le corps ayant perdu de son penchant à la révolte, la guerre étant terminée, alors est venue notre initiation à la philosophie. C'est le contraire, prétendez-vous. Nous instruisons, il est vrai, la jeunesse, mais sur la rhétorique, mais sur l'éloquence, non sur les questions les plus sérieuses; celles-ci sont renvoyées à la vigueur de l'âge.

Eh bien! Dieu en a usé de la sorte avec les Juifs. Il leur a donné Moïse, qui a été pour eux ce que le maître est pour l'enfant, et qui leur a présenté l'ombre des vérités comme on présente les éléments aux enfants. « La loi contenait l'ombre des biens futurs, non la réalité. » *Hebr.*, x, 1. Nous achetons des friandises aux enfants, nous leur donnons de petites pièces d'argent pour les encourager à se rendre à l'école : de même, Dieu octroyait aux Juifs bien des faveurs et des richesses, ne leur demandant en retour que d'écouter Moïse. En les confiant à Moïse comme à leur maître et leur docteur, il voulait qu'ils ne le méprisassent pas, mais qu'ils le considérassent comme un père. Aussi ne craignaient-ils que lui seul. Ils ne disaient pas : Où est le Seigneur? mais : Où est Moïse? Sa seule présence inspirait la frayeur. Quand ils eurent prévariqué, voyez quel châtiment il leur imposa. Dieu voulait les renier comme son peuple, et Moïse s'y opposa. D'un côté, Dieu, tel qu'un père irrité, menaçait; de l'autre, Moïse implorait miséricorde et pardon en faveur de l'enfant qui lui avait été confié : Accordez-moi ce que je sollicite, et je n'insiste plus. Le désert fut donc une école. Les enfants lassés d'un trop long séjour à l'école, demandent à se retirer : de même les Juifs soupiraient sans cesse au désert après l'Egypte, et s'écriaient en larmes : Nous sommes perdus, nous nous consumons, nous périssons. A cette vue Moïse brise les tables, comme s'il y avait gravé quelques mots à leur adresse; ainsi fait le maître qui, voyant une tablette mal écrite, la jette de colère et la brise sans que le père en soit blessé. C'était pour les Hébreux, en effet, que ces tables avaient été écrites; mais ce peuple préoccupé d'autres plaisirs, se livrait à toute sorte de désordres. C'est pourquoi Moïse leur ordonna de se frapper les uns les autres, comme s'il se fût agi de se frapper dans les écoles entre enfants. Après leur avoir donné maintes leçons, comme il les leur réclamait et ne les obtenait pas, il les punit. C'étaient assurément autant de leçons de la puissance de Dieu, que les prodiges d'Egypte. Ces leçons étaient en définitive les plaies, par où ils apprenaient que Dieu châtiait inévitablement ses ennemis. Mais punir les ennemis, est-ce autre chose en somme que vous traiter avec bienveillance? A vous aussi s'étendait ce bienfait. Représentez-vous un enfant qui prétendrait savoir sa leçon, et qui, interrogé en détail, ne répondrait rien et serait pour cela puni. Ainsi des Hébreux. Ils prétendaient connaître la puissance divine; mais, ayant à le prouver en des

circonstances particulières, ils ne le faisaient pas, et dès lors ils étaient châtiés. Vous voyez de l'eau? rappelez-vous l'eau d'Egypte. Celui qui l'a changée en sang peut le faire de même. C'est comme l'observation faite aux enfants en ces termes : Quand vous verrez la lettre dans un livre, songez à ce que vous avez vu sur votre tablette. La famine se produit-elle? souvenez-vous que c'est Dieu qui rendit inutiles les moissons? Voyez-vous la guerre? songez à l'engloutissement des Egyptiens. Les habitants de vos contrées sont redoutables; mais ils ne le sont pas plus que les habitants de l'Egypte. Celui qui vous a retiré des mains de ces derniers vous sauvera tout aussi facilement maintenant que vous en êtes loin. Les Israélites ne savaient pas se rendre compte de ces leçons isolées, et ils en étaient punis. Ils se mirent à manger, à boire et à se révolter. Ils eussent dû ne pas rechercher dans la manne le plaisir, puisque le mal n'avait pas eu d'autre principe. Tel un fils de famille envoyé à l'école voudrait bien plutôt rester avec les domestiques et les servir lui-même, en sorte que, refusant la table abondante et délicate de la maison paternelle, il s'assiérait de préférence à la table ignoble, dégoûtante et tumultueuse des serviteurs. Ainsi des Juifs réclamant l'Egypte. Pourtant ils disaient à Moïse : « Assurément, Seigneur, tout ce que vous nous direz, nous le ferons et le retiendrons. » *Exod.*, XXIV, 7. Et Moïse, en bon maître, intercédait toujours en leur faveur auprès du Seigneur décidé à frapper ses enfants incorrigibles.

4. Pourquoi ce langage? Parce que nous sommes de vrais enfants. Voulez-vous encore une preuve à l'appui? Il a été dit : « Œil pour œil, dent pour dent. » *Lev.*, XXIV, 20. Parole bien digne d'être adressée à des enfants si prompts à la vengeance. La passion étant l'opposé de la raison, et la raison et le jugement ayant chez les enfants peu d'empire, ils sont très-irascibles : la tyrannie de cette passion est telle que l'enfant n'arrivera à se calmer et à épuiser sa fureur qu'en se roulant à terre, frappant du genou, renversant un siége et se livrant à d'autres actes pareils. Dieu ne les traite-t-il pas de la sorte, en permettant d'exiger œil pour œil, dent pour dent, en frappant de mort les Egyptiens, et en exterminant les Amalécites leurs ennemis? Un enfant dit à son père : Père, celui-là m'a frappé. Le père répond : C'est un méchant; nous devons le haïr. Dieu dit aux Juifs : « Je serai l'ennemi de tes ennemis : je haïrai ceux qui te haïssent. » *Exod.*, XXIII, 22. Quand Balaam prononçait ses malédictions, leur crainte était vraiment digne de simples enfants. Il suffit aux enfants d'un objet quelconque, pour les effrayer : alors, pour les calmer, on leur présente ces mêmes objets à toucher, on ordonne à leurs nourrices de les leur montrer de près. Ainsi fit Dieu à propos de Balaam; ils étaient terrifiés, et leur terreur se changea en confiance. Les enfants que l'on sèvre ont tout en de petits vases : Dieu ne leur refusait rien et les comblait de satisfactions. Néanmoins, de même que les enfants réclament le sein de la mère, ils réclamaient l'Egypte et ses viandes.

Moïse était donc très-réellement pour eux un maître, un intendant, un guide et le plus sage des guides. Autre chose est de commander à des gens sensés, autre chose de commander à des enfants dépourvus de sens. Désirez-vous encore des preuves de ce que j'avance? Une nourrice dit à l'enfant : Quand vous voudrez marcher, rassemblez vos vêtements jusqu'au moment de l'arrivée. Ainsi faisait Moïse. Je l'ai déjà dit, toutes les passions, la vanité, la cupidité, la colère, la jalousie, exercent sur les enfants que la raison ne modère pas encore la tyrannie de leur domination : ainsi des Juifs; ils outrageaient, ils maltraitaient Moïse. Quand un enfant saisit une pierre, on s'écrie : Ne la jette pas. Les Juifs saisissaient des pierres, et Moïse se dérobait à leurs coups. Quand l'enfant voit son père en possession de quelque chose de beau, il le réclame pour lui : ainsi firent à propos du sacerdoce Dathan et Abiron. En toute chose ce peuple était envieux, querelleur, grossier à l'excès. Et c'est alors que le Christ aurait dû paraître? alors qu'il aurait dû promulguer ses lois si sages, quand la passion les dominait, quand ils étaient pareils à des chevaux passionnés, quand ils étaient les esclaves des richesses

et de leur ventre? Mais ces préceptes si sages eussent été perdus pour ces insensés : ils n'eussent retenu ni les uns ni les autres. Tel un maître qui prétendrait apprendre à lire sans apprendre les lettres, n'enseignerait absolument rien. Il n'en est plus de même actuellement : par la grâce de Dieu, la justice et la vertu ont poussé partout de profondes racines.

Remercions le Seigneur de toute chose, et ne poussons pas trop loin notre curiosité. Nous ignorons le temps propice : le créateur du temps, l'artisan des siècles ne l'ignore pas. Rapportons-nous-en à sa sagesse en toute occurrence. Glorifier Dieu, c'est ne pas lui demander compte des décrets qu'il exécute. Telle fut la reconnaissance d'Abraham : « Il était persuadé que Dieu avait assez de puissance pour accomplir sa promesse. » *Rom.*, IV, 21. Ce saint patriarche ne s'enquit même pas de l'avenir : nous poussons l'indiscrétion jusqu'à nous enquérir du passé. Quelle folie, quelle ingratitude! Cessons de nous conduire ainsi; il nous en revient de grands dommages et nul profit. Soyons pénétrés de reconnaissance envers notre Maître, renvoyons à Dieu toute gloire, afin que, lui rendant grâces de tout, nous obtenions de lui miséricorde, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE V.

« Le mystère resté caché pour les siècles et les générations, a désormais été manifesté à ses saints; Dieu a voulu leur faire connaître les richesses de gloire renfermées dans ce mystère au milieu des nations, le Christ résidant parmi nous, gage de la gloire future; et c'est nous qui l'annonçons, ramenant tout homme à la vérité, instruisant tout homme en toute sagesse, afin d'établir tout homme dans la perfection selon le Christ Jésus. »

1. Après avoir exposé ce que nous avons acquis, et déroulé sous nos yeux l'amour de Dieu pour les hommes, l'honneur dont il les a comblés par la grandeur même de ces dons, Paul ajoute un trait non moins remarquable; c'est que personne avant nous n'a connu ce mystère. Il le dit dans son Epître aux Ephésiens : Ni les anges, ni les principautés, aucune autre puissance créée ; seul le Fils de Dieu avait cette science. Aussi, dans la portée du texte, ce n'est pas simplement une chose cachée, c'est un profond mystère ; de plus, il est ancien, quoiqu'il se soit accompli maintenant ; Dieu l'avait décrété d'avance, et pleinement déterminé. Pourquoi? Paul ne le dit pas encore? « Pour les siècles, dit-il, et dès l'origine. » C'est à bon droit qu'il l'appelle mystère, puisque nul ne le connaissait que Dieu. Où demeurait-il caché? « Dans le Christ, » comme il s'exprime dans l'Epître aux Ephésiens; *Ephes.*, III, 9; ce qui rappelle cette parole du prophète : « De siècle en siècle vous êtes. » *Ps.* LXXXIX, 2. « Il a désormais été manifesté à ses saints. » C'est entièrement l'œuvre de la sagesse de Dieu. « Il a désormais été manifesté. » Ce n'est pas une création, c'est une révélation faite aux saints. S'il n'est que les saints qui le connaissent, il demeure donc encore caché. Aussi ne vous laissez pas tromper par les adversaires ; car ils ignorent pourquoi cette préférence et ce choix. « Suivant que Dieu l'a voulu, » comme parle l'Apôtre. Partout, vous le voyez, il prévient leurs questions. « Ceux à qui Dieu a voulu le révéler. » Et cette volonté n'est nullement contraire à la raison. Il leur adresse ce langage pour leur montrer à quel point ils sont sous la dépendance de la grâce, et les empêcher de se glorifier dans leurs bonnes œuvres. « Quelles sont les richesses de gloire renfermées dans ce mystère au milieu des nations. » Quelle gravité dans son discours! Comme il accumule à plaisir les expressions redondantes! Il nous ouvre des perspectives illimitées : « Les richesses de gloire renfermées dans ce mystère au milieu des nations. »

Le mystère eclate d'une manière supérieure, selon cette autre parole de Paul : « Que les nations rendent gloire à Dieu pour sa miséricorde. » *Rom.*, XV, 9. Il éclate sans doute ailleurs; mais c'est ici surtout qu'il rayonne dans toute sa gloire. Que des hommes plus dénués de sentiment que la pierre aient tout à coup été transférés à la dignité des anges, et cela, par de

simples paroles, par la foi seule, indépendamment de leur concours, c'est vraiment la gloire et le trésor de ce mystère. Représentez-vous un chien rongé par la faim et la maladie, abject et difforme, qu'on n'oserait pas même toucher, dont on ferait subitement un homme, pour le placer aussitôt sur un trône royal. Voyez, en effet: les hommes adoraient les pierres et la terre; et soudain ils apprennent qu'ils sont supérieurs au ciel et au soleil, que la création tout entière est mise à leur service : ils étaient captifs, enchaînés par le diable; et les voilà maintenant posant leurs pieds sur sa tête, lui commandant, le flagellant: de serviteurs et d'esclaves des démons, ils sont devenus le corps du souverain Maître des anges et des archanges; ignorant tout à l'heure ce que c'est que Dieu, ils partagent aujourd'hui son trône.

Voulez-vous voir les innombrables degrés qu'ils ont franchis? Il leur fallait d'abord apprendre que les pierres ne sont pas des dieux; puis, qu'elles sont inférieures aux hommes, aux animaux, aux plantes ; en troisième lieu, qu'ils avaient réuni les extrêmes les plus opposés; enfin, que la nature humaine ne devait adorer ni les pierres, ni la terre, ni les animaux, ni les plantes, ni l'homme, ni le ciel, ni les éléments supérieurs, ni les éléments inférieurs, ni les démons, ni les anges, ni les archanges, aucune des puissances célestes; qu'une telle idolâtrie fut condamnée dès le commencement. Puisant en quelque sorte dans les profondeurs mêmes de la vérité, ils devaient apprendre que le Seigneur de tous ces êtres, c'est Dieu; que lui seul mérite notre adoration, que rien n'est beau comme une conduite irréprochable, que la mort corporelle n'est pas la mort, que la vie présente n'est pas la vie, que notre corps doit ressusciter et devenir incorruptible, monter aux cieux, acquérir l'immortalité, prendre rang parmi les anges. Oui, celui qui résidait ici-bas, Dieu l'a fait s'envoler par-dessus toutes les créations, et l'a fait asseoir là-haut sur le trône : il l'a rendu supérieur aux anges, aux archanges, aux trônes, aux dominations, celui qui s'était mis plus bas que la pierre. Admirable est donc cette expression : « Quelles sont les richesses de gloire renfermées dans ce mystère! » C'est comme si quelqu'un prenait un philosophe et lui montrait immédiatement qu'il n'a pas même le sens commun. Mais tout ce qu'on pourrait dire n'est rien; Paul se garde bien de préciser : « Quelles sont les richesses de gloire renfermées dans ce mystère au milieu des nations, le Christ habitant parmi nous. » Il faut de plus savoir que l'être supérieur à tous les êtres, qui commande aux anges, qui tient toutes les puissances sous sa domination, est descendu dans cet humble séjour, s'est fait homme, a souffert toute sorte de maux, est ressuscité et monté au ciel.

2. Tout cela dépendait de ce mystère; et Paul le proclame en disant: « C'est le Christ habitant parmi vous. » Si vous avez un tel Maître, pourquoi demanderiez-vous l'enseignement des anges? « De ce mystère, » est-il précisé; car il en est d'autres. Le grand mystère cependant, c'est celui que tout le monde ignore, qui frappe d'admiration, qui dépasse toute attente, qui resta si longtemps caché: « Le Christ qui réside parmi vous, gage de cette gloire que nous vous annonçons, » le faisant descendre des cieux, nous, et non les anges; « enseignant et corrigeant, » non avec empire ni par la coaction; la bonté de Dieu pour les hommes ne permet pas une semblable tyrannie. L'enseignement est une grande chose; l'Apôtre y joint le devoir de la correction, devoir de père plutôt que de docteur. « Que nous vous annonçons, ramenant tout homme au bien, instruisant tout homme en toute sagesse; » c'est-à-dire avec prudence et modération, ou bien avec un ordre lumineux dans la doctrine. Il y faut donc toute sagesse; car il n'appartient pas au premier venu de recueillir même de telles leçons. « Pour élever tout homme à la perfection dans le Christ Jésus. » Quoi! tout homme? Sans doute; à cela tendent nos efforts. Qu'importe que le but ne soit pas atteint? Le bienheureux Paul ne s'en est pas moins proposé de perfectionner l'homme. Ici la perfection, là l'imperfection; quand quelqu'un n'arrive pas à posséder toute sagesse, il reste imparfait. « Parfait dans le Christ Jésus, » non dans la loi, ni dans les anges; de ce côté n'est pas la perfection. « Dans le Christ; » dans la connaissance que nous avons

du Christ. Celui qui connaît bien les œuvres du Christ l'emporte en sagesse sur les anges. « Dans le Christ Jésus, en qui je travaille et je lutte. » Ce n'est pas un zèle sans effort, un désir ordinaire; c'est un travail militant, qui doit s'accomplir avec beaucoup d'ardeur et de vigilance. Or, si je veille ainsi pour votre bien, à plus forte raison devez-vous veiller vous-mêmes.

Il rappelle aussitôt que c'est une œuvre divine : « Selon son opération, laquelle agit en moi dans la puissance. » Il déclare que c'est l'œuvre même de Dieu. En me donnant la force pour la réaliser, Dieu montre bien qu'il la veut. De là ce qu'il avait dit dès le principe : « Par la volonté de Dieu. » S'il avoue donc que c'est une lutte, il n'obéit pas seulement à l'inspiration de la modestie, il exprime la pure vérité. Il fait de plus entendre que beaucoup luttent avec lui. Vous y voyez encore la grandeur de son dévouement : « Je veux que vous sachiez combien je suis rempli de sollicitude pour vous, et pour ceux qui sont à Laodicée. » De peur de paraître montrer en cela leur faiblesse, il étend à d'autres son observation; il ne fait pas encore de reproche. « Et tous ceux qui ne m'ont jamais réellement vu. » C'est leur dire d'une manière admirable que lui les voit constamment en esprit. Il atteste l'ardent amour dont ils sont animés; et c'est pour cela qu'il ajoute : « Afin que leurs cœurs reçoivent une consolation, soient consommés dans la charité, et possèdent pleinement tous les trésors de la sagesse, dans la connaissance du mystère de Dieu le Père et de Jésus-Christ; en qui sont cachées toutes les richesses de la sagesse et de la science. » Voilà qu'il s'efforce d'aborder et d'exposer immédiatement le dogme, s'abstenant d'accuser, mais ne les mettant pas à l'abri de l'accusation. Je livre un combat, leur dit-il. Et pour quelle cause? Pour obtenir qu'ils soient parfaitement unis. C'est leur recommander de nouveau de se tenir fermes dans la foi. Il ne s'exprime pas de la sorte, se bornant à retrancher toute accusation, les exhortant à demeurer unis par la charité, non par la contrainte ou la violence.

Comme nous l'avons déjà remarqué, il évite constamment de les molester dans ses exhortations; et de là ce qu'il dit : « Je suis dans l'angoisse de la lutte, parce que je vous veux soumis par l'amour et de vous-mêmes. » Ce n'est pas de bouche seulement, ni sans intention arrêtée, que doit avoir lieu leur union; il faut que leurs cœurs y soient consolés, « consommés dans la charité, possédant pleinement tous les trésors de la sagesse. » Ils ne doivent plus avoir aucun doute, leur foi doit tout embrasser. C'est bien de la plénitude de la foi qu'il leur parle. Il existe sans doute une autre persuasion, celle qui s'obtient par le raisonnement; mais elle ne mérite pas qu'on en tienne compte. Je sais que vous croyez; je veux de plus que votre foi soit complète : il ne me suffit pas que vous ayez les richesses; je veux que vous les ayez toutes, afin que votre foi ne puisse être ébranlée sur aucun point. Voyez la prudence de l'Apôtre. Il ne leur a pas dit : Vous agissez mal, puisque vous n'avez pas la plénitude; il n'accuse pas, je le répète; mais voici le langage qu'il leur tient : Vous ne sauriez croire à quel point je désire que vous ayez la plénitude de la foi, et non une foi quelconque. Ne pensez pas qu'en demandant la foi, je demande une adhésion aveugle, un sentiment non raisonné; j'y veux aussi la prudence avec la charité. « Pour la connaissance du mystère de Dieu le Père et de Jésus-Christ. » Le secret de la volonté divine, c'est donc que nous soyons amenés par le Fils. « Du Christ, en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science. » S'ils sont en lui, c'est une œuvre de sagesse qu'il soit maintenant venu. Pourquoi quelques insensés élèvent-ils des récriminations? Voyez comme il s'entretient avec les plus simples : « En qui sont tous les trésors. » Il en a lui la complète connaissance. « Cachés. » Ne vous imaginez pas que vous les possédez déjà tous; ils sont cachés aux anges eux-mêmes, et non pas à vous seuls. C'est à lui qu'il faut tous les demander; il donne la sagesse et la science. « Les trésors; » ils sont en grand nombre. « Tous; » il n'en est aucun qu'il ignore. « Cachés; » il est seul à les connaître.

3. « Je vous le dis pour que personne ne vous entraîne à l'erreur par de magnifiques paroles. » Vous voyez bien mon intention, c'est

de vous détourner de recourir aux hommes. « Ils trompent par la magnificence de leurs discours. » Mais que devient la suite des idées? « Car bien qu'absent de corps, je suis avec vous par l'esprit. » Logiquement il aurait dû dire : Quoiqu'absent, je connais les imposteurs. Mais non, il termine par un éloge : « Je me réjouis en voyant l'ordre que vous observez, et la solidité de votre foi dans le Christ. » C'est de l'ordre parfait qu'il parle. En parlant aussi de la solidité de leur foi dans le Christ, il leur rend encore un glorieux témoignage. Il ne se borne pas à reconnaître qu'ils ont la foi; il la déclare inébranlable : on croirait voir les rangs serrés et solides d'une armée. Le corps ferme et compact, on ne l'ébranle ni par la ruse ni par la force. Non-seulement vous n'êtes pas tombés, mais nul n'a pu même rompre vos rangs. Il se place devant eux, on doit le craindre comme s'il était là : et les rangs seront gardés. La solidité manifeste la cohésion; car enfin une chose est solide quand les diverses parties sont fortement liées et forment un tout compact; comme on le voit dans un mur. C'est là l'œuvre de la charité : elle unit d'une manière parfaite des êtres auparavant isolés, et c'est ainsi qu'elle les rend inébranlables. La foi produit encore cet effet, en empêchant les infiltrations du raisonnement humain. Le raisonnement ébranle et désunit, la foi raccorde et consolide. Comme Dieu nous a comblés de bienfaits supérieurs à la raison humaine, il fallait bien qu'il nous donnât aussi la foi. Non, il ne se peut pas qu'on soit ferme quand on ne s'appuie que sur le raisonnement.

Dieu ne se rencontre nulle part, et cependant il est partout.

Voyez, tout ce que nous connaissons de plus auguste le laisse de côté, et repose sur la foi seule : Dieu ne se rencontre nulle part, et cependant il est partout. Quoi de moins conforme à la raison? Chaque point est plein de difficultés. Il n'occupe pas un lieu, pas de lieu capable de le recevoir; il n'a jamais été produit, il ne s'est pas fait lui-même, son existence n'a pas commencé. Cela peut-il entrer dans une raison quelconque, sans le secours de la foi? N'y voyons-nous pas même quelque chose de ridicule, une énigme dont on ne saurait trouver le mot? Qu'il soit sans principe, incirconscrit, infini, ce n'est pas moins difficile à comprendre. Que nous puissions voir un être incorporel, notre raison ne le comprendra pas davantage. Dieu est incorporel. Qu'est-ce à dire? Pour nous c'est une parole vide de sens, qui ne porte rien à notre intelligence et n'y laisse aucune image; s'il laissait une image, le voilà rentrant dans la nature et dans ce qui constitue le monde des corps. La bouche parle, mais l'entendement ne saisit pas, on ne saisit qu'une chose, que le corps n'est pas là; plus rien ensuite. Ai-je même besoin de prendre Dieu pour exemple? Qu'est-ce donc que l'incorporel dans notre âme, dont l'existence a commencé, celle-là est circonscrite et limitée? Qu'on me le dise, qu'on me le montre. Vous ne le pourrez jamais. Est-elle un air subtil? Mais l'air est un corps, bien qu'il ne soit pas solide: tout démontre que c'est un corps. Est-elle du feu? Mais le feu n'est pas moins un corps, et l'opération de l'âme est spirituelle. Comment le savons-nous? Parce qu'il n'est rien qu'elle ne pénètre. Si l'âme n'est pas un corps, l'incorporel occupe donc un lieu déterminé, il est circonscrit; il forme dès lors une figure; la figure elle-même est formée par des lignes; et les lignes appartiennent essentiellement aux corps. De plus quelle notion avons-nous d'une chose incorporelle? Pas de figure, ni de forme, ni de lieu. Voyez-vous comme l'intelligence est aveugle? Une telle nature d'ailleurs ne saurait admettre le mal; c'est par sa propre volonté cependant qu'elle est bonne; elle pourrait donc l'admettre. Or, ce langage n'est pas permis; à Dieu ne plaise. Encore une question : A-t-elle reçu l'existence, le voulant ou ne le voulant pas? Cela non plus ne peut pas se dire. Embrasse-t-elle l'univers ou non? Si elle ne l'embrasse pas, elle est circonscrite : si elle l'embrasse, elle est infinie. S'embrasse-t-elle-même? Dans ce cas, elle n'est pas absolument sans principe, elle ne l'est que par rapport à nous; elle ne l'est pas par essence. De toute part s'imposent les contraires. Quelle profonde obscurité, et comme la foi nous est partout nécessaire! Voilà le solide fondement.

Si vous le voulez, venons maintenant à des choses moins importantes. Cette substance a

son opération. En quoi cette opération consiste-t-elle? Est-ce un mouvement? Mais alors elle n'est pas immuable; ce qui se meut ne l'est pas: elle sort de l'immobilité. Et cependant elle se meut sans cesse, elle n'est jamais immobile. Quel est son mouvement, je vous le demande? Pour nous il en existe sept: en haut, en bas, au dedans, au dehors, à droite, à gauche et le mouvement circulaire. A défaut de cela, nous distinguons l'accroissement, l'amoindrissement, la naissance, la destruction et l'altération. Cette substance n'est mue d'aucune de ces manières? l'est-elle à la manière de l'esprit? On ne peut pas non plus le dire, loin de là; car l'esprit éprouve souvent des mouvements déraisonnables. Vouloir n'est-ce pas opérer? Or, elle veut que tous les hommes soient vertueux et se sauvent. Comment donc n'en est-il pas ainsi? Vouloir serait-ce autre chose qu'opérer? Sa volonté dès lors ne serait plus efficace. Pourquoi donc l'Ecriture aurait-elle dit: « Il a fait tout ce qu'il a voulu? » *Ps.* CXIII, 11; et pourquoi le lépreux aurait-il dit au Christ: « Si vous voulez, vous pouvez me guérir? » *Matth.*, VIII, 2. Me permettez-vous de dire autre chose? Comment les créatures sont-elles passées du néant à l'être? Comment se dissolvent-elles et cessent-elles d'exister? Qu'y a-t-il au-dessus du ciel? et plus haut encore? et toujours plus haut? On peut multiplier cette question à l'infini. Qu'y a-t-il au-dessous de la terre? La mer, me direz-vous. Mais au-dessous de la mer? et puis encore au-dessous? De part et d'autre, les mêmes doutes ne surgissent-ils pas?

4. Il est vrai que ces choses sont invisibles. Voulez-vous que j'aborde celles qui tombent sous nos yeux, ou même les événements passés? Dites-moi, comment Jonas fut-il englouti par le monstre, et ne mourut-il pas? N'est-ce pas contraire à notre raison? N'est-ce pas un mouvement aveugle? Comment le juste fut-il épargné, et ne fut-il pas étouffé par la chaleur, réduit en pourriture? C'était assez périlleux déjà de tomber au fond de la mer; mais il l'était tout autrement d'être renfermé dans des entrailles brûlantes. L'air pouvait-il ainsi y parvenir? La même respiration suffisait-elle à deux êtres vivants? Comprenez-vous que le prophète en soit sorti sans aucune lésion, qu'il ait pu parler, se reconnaître, prier? Tout cela n'est-il pas incroyable? Incroyable, au point de vue de la raison; parfaitement croyable, à celui de la foi. Je vous dirai quelque chose de bien plus étonnant: Le froment pourrit au sein de la terre, et ressuscite. Voilà deux merveilles opposées, triomphant l'une de l'autre; merveille, qu'il n'ait pas péri; merveille, qu'il soit ressuscité de la pourriture. Où sont ceux qui ne croient pas à la résurrection, et qui disent: Comment cet os se rattachera-t-il à celui-là? Oh! ceux qui posent de pareilles énigmes! Expliquez-moi comment Elie le prophète monta sur un char de feu; le feu brûle et n'enlève pas. Comment vit-il depuis tant de siècles, et dans quel lieu? Pourquoi cela s'est-il fait? En quel lieu encore Enoch a-t-il été transféré? Use-t-il de la même nourriture que nous? Pour quelle raison n'est-il pas avec nous sur la terre, n'use-t-il plus d'aliments? Pourquoi cette translation? Observez comment Dieu fait par degrés l'éducation de l'homme. Il commence par transporter Enoch, ce qui n'a pas une signification très-éclatante; mais il complète la leçon par l'enlèvement d'Elie. Il renferme Noé dans l'arche, ce qui n'est pas non plus très-significatif; il achève de nous éclairer en renfermant le prophète dans le ventre du cétacé. Les anciennes institutions avaient aussi besoin de précurseurs et de figures. Dans une échelle, le premier degré conduit au second, on n'en franchit pas plusieurs à la fois, la sagesse veut qu'on les parcoure l'un après l'autre: il en est de même ici. Voyez les signes des signes; et vous en avez un exemple frappant dans l'échelle que Jacob vit en songe. En haut se tenait le Seigneur, au-dessous montaient et descendaient les anges. La prophétie nous laisse entrevoir la paternité divine; et cela devait nous être démontré. Dans quel ordre voulez-vous en apercevoir les signes? En remontant ou bien en descendant? Il fallait nous enseigner que cette génération est impossible; et voilà pourquoi dès le début une femme stérile enfante.

Allons encore plus haut: il fallait nous enseigner que Dieu engendre de lui-même; et cet *Dieu engendre de lui-même.*

enseignement nous est donné, obscurément sans doute, sous les voiles du symbole; mais enfin il se produit, et se dévoile graduellement par la suite. La femme vient de l'homme seul, qui resta dans toute son intégrité. Il fallait en outre un signe de la conception d'une vierge; et la stérilité devient féconde, non une fois, mais dans plusieurs circonstances. La femme stérile est la figure anticipée de la Vierge Mère; et celle-ci conduit l'âme à la foi. Nous y trouvons encore l'image de la génération divine. Si la nature humaine engendre seule un être supérieur, à plus forte raison cet être aura-t-il la même puissance. Une autre génération symbolise la vérité, celle dont l'Esprit est l'auteur par rapport à nous; et cette génération à son tour est symbolisée par celle de la femme stérile, ainsi que la génération suprême elle-même. D'un côté, l'impassibilité; de l'autre, la puissance absolue. Le Christ domine tout dans les hauteurs célestes; nous devions aussi le croire, et nous en avons une figure ici-bas : « Faisons l'homme, dit le Créateur, à notre image et à notre ressemblance, et qu'il commande à tous les animaux. » *Genes.*, I, 26. Ce n'est pas seulement par des paroles, c'est encore par des faits qu'il nous instruit. Le paradis représente la supériorité de notre nature : l'homme est au-dessus de tous les êtres visibles. Le Christ devait ressusciter. Ici les figures se présentent en foule, Enoch, Elie, Jonas, les enfants sortant de la fournaise, Noé sauvé du déluge, les semences, la végétation, la naissance de l'homme et celle de tous les êtres vivants. Comme c'était là surtout le point critique de la foi, c'est celui-là qui réunit le plus de symboles. Rien ne s'accomplit sans le concours de la sagesse divine, ce que nous pouvons bien conjecturer d'après ce qui nous arrive à nous-mêmes : l'intelligence embrasse tout, tout a besoin d'une direction sans en excepter même les brutes. Que rien ne soit le produit du hasard, nous le voyons aussi par la géhenne, par le déluge universel, par le feu, par l'extermination des Egyptiens dans la mer Rouge, par les événements du désert. Au baptême il fallait aussi des préludes : ils ont eu lieu, soit dans les eaux, soit en d'autres occasions diverses, comme on en voit beaucoup dans l'Ancien Testament, dans les purifications et les ablutions, dans le déluge même, dans le baptême de Jean. Nous devions croire enfin que Dieu nous a donné son propre Fils : c'est ce qu'a d'abord fait l'homme. Quel homme? Le Patriarche Abraham. Tous ces types, nous les trouverons dans l'Ecriture, si nous voulons les y chercher.

Ne nous imposons pas une fatigue inutile; bornons-nous à les imiter, réglons là-dessus notre conduite, ayons une foi que rien ne puisse ébranler, donnons l'exemple d'une vie irréprochable, afin qu'après avoir en toute chose rendu grâces à Dieu, nous soyons jugés dignes des biens promis à ceux qui l'aiment, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VI.

« Comme vous avez donc embrassé le Christ Jésus notre Seigneur, marchez en lui, l'ayant pour racine et pour base, affermis dans la foi, selon la doctrine que vous avez reçue, rendant par là d'abondantes actions de grâces. »

1. Il les saisit de nouveau par leur propre témoignage, en leur disant : « Comme vous avez embrassé. » Nous n'introduisons aucune nouveauté; n'en introduisez pas vous-mêmes. « Marchez en lui; » car il est la voie qui conduit au Père. Il ne s'arrête pas aux anges; cette voie ne mènerait pas si haut. « Il est votre racine; » c'est comme s'il leur disait : Soyez fermes et stables, n'allez pas tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, demeurez attachés à la racine. Une chose fortement enracinée ne se déplace pas. Remarquez ces expressions magistrales. « C'est sur lui que vous êtes édifiés; » vous lui demeurez unis par l'intelligence. « Et consolidés, » ajoute-t-il; vous le possédez, il est la base sur laquelle vous êtes bâtis. Il insinue déjà qu'ils sont tombés en ruine; il rappelle clairement le premier plan de l'édifice. C'est vraiment un édifice que la

foi; elle réclame un fondement inébranlable, et de plus une solide construction. Si quelqu'un ne construit pas avec cette solidité, il croulera; mais il ne se maintiendra pas davantage, s'il n'a pas un solide point d'appui. « Selon la doctrine que vous avez reçue. » Ce n'est donc, encore une fois, rien de nouveau qu'il vient leur apprendre. « Rendant par là d'abondantes actions de grâces. » C'est le propre de ceux qui n'oublient pas les bienfaits. Je ne vous demande pas simplement la reconnaissance, je vous demande de la témoigner largement, plus même que vous ne l'avez appris, si c'est possible, avec une infatigable ardeur. « Prenez garde que quelqu'un ne vous circonvienne. » Vous le voyez, il leur dénonce le voleur, l'étranger, qui se glisse en cachette; car tel est le sens qu'il faut admirer dans le texte. On y devine le démolisseur souterrain qui détruit la maison sans qu'on le soupçonne : ainsi fait celui-là. Observez-le bien; c'est son rôle à lui de dissimuler sa présence.

« Par la philosophie. » Comme la philosophie cependant paraît chose respectable, il ajoute aussitôt : « Et par de trompeuses manœuvres. » Il y a là de louables tromperies, où beaucoup se laissent prendre, et qu'on ne saurait même appeler tromperies; telle est celle dont Jérémie parle : « Vous m'avez trompé, Seigneur, et me voilà trompé. » *Jerem.*, XX, 7. Non, ce ne sont pas là des tromperies dignes de ce nom. Jacob aussi trompa son père; mais ce n'était pas un mensonge formel, c'était une disposition de la providence. « Par la philosophie et de trompeuses manœuvres, selon les traditions des hommes, selon les éléments du monde, et non selon le Christ. » Il attaque ici l'observation des jours, et par éléments du monde, il entend le soleil et la lune. C'est dans le même sens qu'il disait dans son épître aux Galates : « Comment vous rattachez-vous à des éléments infirmes et vides? » *Galat.*, IV, 9. Il ne désigne pas expressément la vaine observation des jours, il se borne à parler de ce monde qui passe, pour montrer combien cela mérite peu d'attention; car, si le monde n'est rien, que peuvent être les éléments du monde?

Après leur avoir rappelé les bienfaits dont ils ont d'abord été comblés, il formule alors son accusation; elle n'en est que plus grave et plus accablante pour les auditeurs. Voilà ce que font sans cesse les prophètes : ils commencent par montrer les bienfaits, et puis ils accusent avec d'autant plus de force. Entendez comment s'exprime Isaïe : « J'ai engendré des enfants, je les ai placés bien haut, mais ils m'ont méprisé; » *Isa.*, I, 2; puis un autre prophète : « Mon peuple, que t'ai-je fait? en quoi t'ai-je causé de la peine, où même un simple ennui? » *Mich.*, VI, 3; puis encore David : « Je t'ai exaucé dans l'obscurité de la tempête. » *Ps.* LXXX, 8. Le même a dit : « Ouvre ta bouche, et je la remplirai. » Partout vous rencontrerez le même langage. Par conséquent, nous dirait-on le contraire, il ne faut pas se laisser persuader; en dehors même de la reconnaissance, nous devrions le fuir. « Et non selon le Christ. » Eussions-nous la possibilité de nous partager et de servir deux maîtres, qu'il faudrait nous en abstenir; mais non, de telles doctrines vous empêchent d'être selon le Christ, vous éloignent de lui. Après avoir renversé les superstitions des Gentils, il a supprimé les observances judaïques. Des deux côtés existaient de nombreuses pratiques, les unes inspirées par la philosophie, et les autres par la loi. Il avait donc commencé par attaquer ce qu'il y avait de plus blâmable. Comment ne serez-vous pas « selon le Christ? C'est qu'en lui réside substantiellement la plénitude de la divinité; et vous participez à cette plénitude, puisqu'il est la tête de toute principauté et de toute puissance. »

2. Voyez de quelle façon, en accusant les uns, il détruit l'erreur des autres : il donne le principe de solution, avant même de poser la difficulté. C'est le moyen de rendre la solution plus évidente, et de la faire mieux accepter des auditeurs; car alors on paraît y venir sans préméditation. Dans un cas on lutte pour n'être pas vaincu, mais non dans l'autre. « En lui réside. » Qui donc? Dieu lui-même. N'allez pas croire cependant qu'il est là, renfermé comme dans un corps; écoutez plutôt : « Substantiellement toute la plénitude de la divinité; et vous participez à cette plénitude. « Plusieurs disent

qu'il parle de l'Eglise, en qui réside aussi la divinité, comme lui-même le fait entendre ailleurs : « Il remplit tout en tous. » *Ephes.*, I, 23. Dans ce sens, l'adverbe porte une image corporelle, et Dieu forme la tête de ce corps. Mais alors pourquoi n'a-t-il pas nommé l'Eglise? D'autres sont d'avis qu'il s'agit là du Père, en qui réside véritablement la plénitude de la divinité, mais cela n'est pas admissible. D'abord, parce qu'une telle locution ne saurait s'appliquer à Dieu ; ensuite, parce que la plénitude ne se transmet pas. Ecoutez : « Au Seigneur appartient la terre, avec sa plénitude. » *Ps.* XXIII, 1. L'Apôtre a dit encore : « Jusqu'à ce que la plénitude des nations soit venue. » *Rom.*, XXI, 25. C'est le tout, qui se nomme plénitude ou plérôme. Après cela, que signifie cette expression, « corporellement ou substantiellement? » C'est toujours l'image de la tête. D'où vient qu'il ajoute aussi : « Et vous participez à cette plénitude ? » Quelle est la signification de ces mots? Il vous a traités comme lui-même ; la plénitude est en vous comme en lui. Paul s'efforce sans cesse de nous rapprocher du Christ. Nous le voyons dans les explications suivantes : « Il nous a ressuscités avec lui, avec lui il nous a fait asseoir... Si nous participons à ses souffrances, nous participerons à son royaume... Comment, en nous le donnant, ne nous donnera-t-il pas toute chose? » *Ephes.*, II, 6; II *Tim.*, II, 12; *Rom.*, VIII, 32. De plus, il nous appelle héritiers. Insistant encore sur cette question de dignité, Paul ajoute : « Il est la tête de toute principauté et de toute puissance. » *Ibid.*, 17. Or, un être supérieur à tous, cause et principe, pourrait-il n'être pas consubstantiel? L'Apôtre rappelle ensuite le bienfait d'une manière admirable, plus admirable que dans son épître aux Romains. Il avait dit : « La circoncision du cœur s'accomplit par l'esprit, et non par la lettre ; » *Rom.*, II, 29 ; il la montre ici s'accomplissant dans le Christ : « En qui vous avez été circoncis, non d'une circoncision faite de main d'homme, mais dans le dépouillement d'un corps flétri par le péché, dans la circoncision selon le Christ. » Voyez comme il serre de près la vérité. Il parle d'un dépouillement moral, et ce corps de péché représente l'ancienne vie. Il y revient à chaque instant, et sous des formes différentes ; plus haut il disait : « C'est lui qui nous a délivrés de la puissance des ténèbres, et nous a ramenés de notre éloignement pour que nous fussions saints et sans reproche. » *Col.*, I, 13. Désormais la circoncision n'a pas lieu par le glaive, mais bien par le Christ ; ce n'est plus la main, comme autrefois, qui l'opère, c'est l'esprit ; elle comprend tout l'homme, et non plus une partie seulement. De part et d'autre, on voit sans doute un corps ; mais là c'était une circoncision matérielle ; elle est spirituelle ici, et ne ressemble plus à celle des Juifs : vous avez déposé vos péchés et nullement la chair. En quelle circonstance et de quelle façon? Dans le baptême. Ce qu'il appelle circoncision, il l'appelle aussi sépulcre. Observez comme il revient à parler des justifications, à propos « des péchés qui souillent la chair, » c'est-à-dire qui furent commis dans le corps.

Il annonce quelque chose de supérieur à la circoncision : les fidèles n'ont pas seulement déraciné l'être circoncis, ils l'ont détruit, ils l'ont fait disparaître. « Ensevelis avec lui dans le baptême, vous êtes encore là ressuscités avec lui, par la foi dans l'opération de Dieu, qui l'a rappelé d'entre les morts. » Il n'y a donc pas que le sépulcre ; pesez bien ces expressions : « Vous êtes encore là ressuscités avec lui, par la foi dans l'opération de Dieu, qui l'a rappelé. » Rien de plus juste ; car tout vient de la foi. Vous avez cru que Dieu peut ressusciter, et par là même vous avez été ressuscités. Il ajoute un mot pleinement conforme à ce principe : « Qui l'a rappelé d'entre les morts. » Déjà nous apparaît la résurrection : « Vous étiez morts, vous aussi, par vos péchés et l'incirconcision de votre chair ; il vous a vivifiés avec lui. » La mort exerçait sur vous son empire ; mais, si vous étiez morts, ce n'était pas en vain, c'était d'une mort avantageuse. Voyez-le manifestant aussitôt ce qui regarde le mérite, puisqu'il poursuit ainsi : « Nous pardonnant toutes les prévarications, effaçant la sentence portée contre nous, il l'a prise à la face du monde et l'a clouée à la croix ; dépouillant les Principautés et les Puissances, il les a fièrement traînées à sa suite, après en avoir triomphé

en lui-même. » « Nous pardonnant les prévarications, » a-t-il dit. Lesquelles? Celles qui nous rendaient sujets à la mort. Est-ce tout? les a-t-il laissées subsister encore? Nullement; il les a effacées : ce n'est pas une simple radiation; effacées, pour qu'elles ne puissent plus reparaître. Les documents dont il est ici question sont renfermés dans la foi. Il suffit donc de croire. Le Christ n'a pas entassé les œuvres sur les œuvres, il a joint les œuvres à la foi. Quoi de plus? Il ne se borne plus à remettre, il efface. « Il l'a prise ouvertement; » non pour la conserver, mais pour la détruire, la clouant à la croix. Dépouillant les Principautés et les Puissances, il les a traînées fièrement à sa suite, après en avoir triomphé en lui-même. » Le langage de Paul n'a jamais eu cette grandeur.

3. Voyez-vous avec quelle attention le Christ a fait disparaître la sentence? Nous étions tous sous le coup de la faute et du châtiment; en prenant sur lui ce dernier, il a détruit le châtiment et la faute : l'expiation s'est accomplie sur la croix. Là fut clouée la sentence; et puis, en vertu de son pouvoir, il la déchira. Quel est cet acte authentique? Ou bien l'Apôtre fait allusion à ce que les Hébreux disait à Moïse : « Tout ce que Dieu nous prescrira, nous l'écouterons et l'exécuterons; » *Exod.*, XXIV, 3; ou bien il entend simplement l'obéissance que nous devons à Dieu; peut-être enfin est-ce l'acte dont le diable était resté possesseur, et que Dieu signifia de la sorte au premier homme : « Le jour où vous mangerez du fruit de cet arbre, vous mourrez. » *Genes.*, II, 17. Le diable avait donc cet acte en sa possession. Le Christ ne nous l'a pas remis; mais lui-même l'a déchiré : c'est le mouvement de quelqu'un qui remet une dette avec joie : « Dépouillant les Principautés et les Puissances. » Il s'agit là des Puissances diaboliques; soit que la nature humaine les couvrît, soit qu'il les saisît comme par une anse, s'étant fait homme, il les brisa. On peut encore voir cette image dans le mot suivant, « il les traîna; » il en fit un objet de risée; et jamais, en effet, le diable ne subit une plus grande humiliation. Comme il s'attendait à s'emparer du Christ lui-même, il perdit tout ce qu'il avait déjà : les morts ressuscitaient pendant que la victime expirait sur la croix. Là le diable reçut une blessure mortelle, et de la part d'un mort. Tel qu'un athlète qui serait frappé quand il pense avoir terrassé son antagoniste, il succombait au sein même de sa victoire.

Le Sauveur nous montre qu'une mort généreusement soufferte couvre le démon d'ignominie.

Le Christ nous montrait de plus qu'une mort généreusement soufferte couvre le diable d'ignominie. Le démon n'eût rien négligé pour persuader aux hommes, s'il l'avait pu, que le Christ n'était pas réellement mort. Tout ce qui survint dans la suite étant un témoignage de la résurrection, et le temps de la mort ne devant offrir aucune différence si cela n'eût pas eu lieu, le Christ voulut mourir ostensiblement, à la vue du monde, mais non ressusciter de même, sachant bien que tout dans la suite des temps devait témoigner en faveur de la vérité. Que le serpent ait expiré sur le bois sous les yeux du monde entier, voilà ce qu'il y a d'admirable. Et que ne fit pas le démon pour tenir cette mort cachée? Entendez ce que dit Pilate : « Prenez-le vous-mêmes, et crucifiez-le; pour moi, je ne trouve en lui aucun motif de condamnation. » *Joan.*, XIX, 6. Les Juifs disaient à leur tour : « Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix. » *Matth.*, XXVII, 40. Il avait désormais reçu la blessure mortelle, il ne descendit pas. C'est encore pour cette raison qu'il fut enseveli. Il eût pu ressusciter sur l'heure; mais il voulait rendre la chose plus digne de foi. Dans les trépas ordinaires, on peut en accuser la défaillance de l'âme : cela n'est pas possible ici. Les soldats ne lui rompirent pas les jambes comme aux autres suppliciés, afin que sa mort fût plus manifeste. Ils ne sont pas moins connus ceux qui ensevelirent son corps. Les Juifs eux-mêmes accompagnés des soldats scellèrent la pierre.

Toutes les précautions devaient être prises pour envelopper l'événement dans la nuit du mystère. Les témoins étaient choisis par les ennemis, par les Juifs. Entendez-les disant à Pilate : « Ce séducteur a déclaré de son vivant qu'il ressusciterait après trois jours. Donnez donc l'ordre que les soldats gardent le sépulcre. » *Matth.*, XXVII, 63, 64. Et, les sceaux étant apposés, cela se fit ainsi. Entendez-les disant plus

tard aux apôtres : « Vous voulez appeler sur nous le sang de cet homme. » *Act.*, v, 28. La mort même par le crucifiement n'est plus un sujet de honte. Comme les anges n'ont rien souffert de pareil, le Christ se charge de tout sur la croix, faisant éclater de la sorte les merveilles accomplies par la mort : ce fut là comme un combat singulier. La mort frappe le Christ, et le Christ frappé détruit ensuite la mort : c'est par un cadavre qu'est renversé ce qui semblait immortel ; et l'univers a vu ce spectacle. Ce qui nous saisit surtout d'admiration, c'est que le Christ ait accompli cette œuvre par lui-même. Alors s'est signé un autre acte, bien différent du premier.

4. Prenez garde donc de ne pas tomber dans le filet après avoir dit : Nous renonçons à Satan ; Christ, nous nous unissons à vous. D'autant plus que cette parole ne peut être appelée une obligation chirographaire, c'est un pacte. Il y a obligation chirographaire, lorsque quelqu'un est retenu sous la sujétion d'une dette ; mais ceci est un pacte : il n'y a pas de sanction, il n'y est pas dit : Si telle chose a lieu ou n'a pas lieu. Moïse, dans l'aspersion du sang du testament, parla ainsi, et Dieu promit la vie éternelle. Tout cela est pacte. Là un serviteur traite avec son maître, ici un ami avec son ami. Là il est dit : « Le jour où tu en mangeras, tu mourras. » *Gen.*, II, 17. Aussitôt la menace; ici, rien de semblable. Ici la nudité, et là aussi la nudité; mais là le pécheur a été mis à nu, parce qu'il avait péché ; ici, c'est pour sa délivrance qu'il est mis à nu. Celui-là fut dépouillé de la gloire qu'il possédait, celui-ci se dépouille du vieil homme, avant de s'élever, aussi aisément qu'on rejette un manteau. Il est oint comme l'athlète prêt à descendre dans le stade. En même temps il naît, et non point peu à peu, comme le premier, mais tout d'un coup. Il reçoit l'onction, non pas seulement à la tête, comme le prêtre d'autrefois, mais avec plus d'abondance. La tête, l'oreille droite, la main du prêtre recevaient l'onction, afin de l'exciter et à l'obéissance et aux bonnes œuvres : lui, il est oint tout entier. Car il ne vient pas seulement pour s'instruire, c'est aussi pour lutter et pour combattre qu'il est élevé à la dignité de nouvelle créature. Dieu prit du limon et en forma le corps de l'homme; désormais, au lieu de limon, il prend l'Esprit saint. C'est ainsi qu'est formé, dans des proportions irréprochables, l'homme nouveau, comme le Sauveur lui-même le fut dans le sein de la Vierge. Il n'est pas question ici du paradis, mais du ciel. N'allez pas croire, parce que la terre est au-dessous de vous, que vous êtes sur la terre. Vous avez été transporté dans le ciel ; ces merveilles se passent parmi les anges. C'est là-haut que Dieu prend votre âme, là-haut qu'il lui donne l'harmonie des formes : vous avez été admis auprès du trône royal.

Le nouvel homme est façonné dans l'eau et reçoit un esprit qui tient lieu de l'âme primitive. Après qu'il l'a ainsi formé, Dieu ne lui amène pas des animaux, mais les démons et leur prince, et il dit : « Foulez aux pieds les serpents et les scorpions. » *Luc.*, x, 19. Il ne dit pas : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » *Genes.*, I, 26. Quoi donc? Il nous accorde de devenir enfants de Dieu. Ceux-ci, dit-il, ne sont pas nés des liens du sang, mais de Dieu. Ensuite, de peur que vous écoutiez le serpent, vous apprendrez aussitôt à dire : Je renonce à toi ; c'est-à-dire : Quoi que tu dises, je ne t'écouterai point. En outre, de peur qu'il ne vous soumette par d'autres, il est ajouté : Et à tes pompes, et à ton culte, et à tes ministres. L'homme n'est plus commis à la garde du paradis; il a reçu droit de cité dans le ciel. Dès qu'il s'y est élevé, il prononce ces paroles : « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre volonté soit faite sur la terre comme elle l'est dans le ciel. » *Matth.*, VI, 9, 10. Ce n'est plus un enfant qui tombe la face contre terre, il ne s'agit plus d'arbres, ni de fontaine : mais vous embrassez le Seigneur, vous êtes mêlé à son corps, vous êtes confondu avec son corps, qui habite là-haut, en un lieu inaccessible au démon. Ici, plus de femme qui s'approche et qui abuse de votre faiblesse trop grande ; car, est-il dit, « il n'y a plus ni femme, ni homme. » *Galat.*, III, 28. A moins que vous ne descendiez vous-même vers lui, le démon ne saurait monter là où vous êtes, puisque vous êtes dans le ciel, et

que le ciel est inaccessible au démon. Il n'y a plus l'arbre de la science du bien et du mal; l'arbre de vie existe seul. Il n'y a plus de femme tirée du flanc d'Adam; mais nous sommes tous issus du flanc de Jésus-Christ. S'il est vrai que ceux qui ont été oints par les hommes n'ont rien à souffrir des serpents, vous n'avez non plus rien à craindre, vous qui avez été oint afin que vous puissiez tenir le serpent et l'étouffer, fouler aux pieds les serpents et les scorpions. Mais autant ces dons sont grands, autant le châtiment est terrible : à celui qui aura été chassé du paradis, il ne sera pas permis d'habiter en face du paradis; nous n'y remonterons pas, si nous en sommes déchus. Qu'aurons-nous donc après? La géhenne et le ver qui ne meurt pas.

Puisse aucun de nous ne devenir la proie de ce supplice! Vivons dans la vertu, appliquons-nous aux œuvres qui plaisent à Dieu, complaisons-nous en lui, afin que nous puissions et nous affranchir du châtiment, et parvenir aux biens éternels, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et à l'Esprit saint, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VII.

« Que personne ne puisse donc vous condamner pour le manger, ni pour le boire, ni à cause de quelques négligences en un jour de fête, de néoménie ou de sabbat. Toutes ces choses ont été l'ombre de celles qui devaient arriver, et Jésus-Christ en est le corps. Que nul ne vous ravisse la palme en affectant l'humilité par un culte superstitieux des anges, et en s'engageant dans le détail de choses qu'il n'a pas vues, témérairement enflé de sa prudence charnelle, et séparé de la tête, dont dépend tout le corps, lequel, servi par les jointures et les attaches qui en lient les parties, croît, jusqu'à la grandeur qu'il doit avoir en Dieu. »

1. Après avoir dit en termes voilés : « Veillez à ce que nul ne se joue de vous selon la tradition des hommes; » plus haut : « Je le dis, afin que personne ne vous induise en erreur par persuasion; » après s'être d'abord emparé des esprits et les avoir façonnés à ces réflexions, l'Apôtre s'abandonne à une digression sur les bienfaits du Sauveur, et les développe avec complaisance : puis il revient au ton de remontrance qu'il avait quitté, et dit : « Que personne ne puisse donc vous condamner pour le manger, ni pour le boire, ni à cause de quelque négligence en un jour de fête, de néoménie ou de sabbat. » Voyez-vous comme il rabaisse toutes ces observances? Si vous avez agi ainsi, veut-il dire, pourquoi vous laissez-vous aller à toutes ces petitesses? Et il marque son mépris en disant : « Ou à cause de quelque négligence en un jour de fête, » car ils n'observaient pas des préceptes bien plus importants, « ou de néoménie ou de sabbat. » Il ne s'agit pas ici de commandements violés, mais de prétextes fournis au jugement d'autrui. Il montre qu'eux-mêmes transgressent les lois, et il détourne le blâme sur des étrangers, comme pour indiquer qu'ils ne doivent pas excuser ceux qui jugent le prochain. Il fait mieux encore; il converse avec eux, il ne leur interdit pas de parler, il ne leur dit pas : Ne m'interrogez point. Il agit comme si ses remontrances ne les concernaient pas. Le blâme ne porte pas sur la pureté et l'impureté; non plus sur l'inobservation de la fête des Tabernacles, ou des Azymes, ou de la Pentecôte; mais sur « quelques négligences en un jour de fête. » C'est qu'ils n'avaient pas la force de les observer en entier; ou, s'ils les observaient, ce n'était pas avec les dispositions requises. « A cause de quelques négligences, » dit-il; voulant indiquer que la majeure partie des jours de fête n'était pas sanctifiée, et que s'ils célébraient le jour du repos, c'était imparfaitement. « Toutes ces choses ont été l'ombre de celles qui devaient arriver; » il entend par là le Nouveau Testament, « et Jésus-Christ en est le corps. » Certains ponctuent ainsi : Τὸ δὲ σῶμα, Χριστοῦ; ils entendent que ces choses se sont réalisées en Jésus-Christ. D'autres lisent : « Veillez à ce que personne ne vous supplante dans vos droits au corps de Jésus-Christ, » c'est-à-dire ne vous frustre. En effet, καταβραβευθῆναι se dit lorsque quelqu'un remporte une victoire dont un autre obtient le prix, lorsque le vainqueur est frustré de sa récompense. Vous avez été élevé au-dessus du démon et du péché : pourquoi de vous-même vous mettez-vous de nouveau sous le joug du

péché? Aussi l'on est obligé d'observer toute la loi ; » dit-il, *Galat.*, v, 3; et ailleurs : « Jésus-Christ serait-il donc ministre du péché? » *Galat.*, II, 17. Ce sont ses paroles dans l'Epître aux Galates.

Lors donc qu'il a fait déborder leur colère par cette menace : « Que nul ne vous ravisse la palme, » il ajoute : « En affectant l'humilité par un culte superstitieux des anges, et s'engageant dans le détail de choses qu'il n'a pas vues, témérairement enflé de sa prudence charnelle. » Qu'est-ce à dire, « l'humilité, » et qu'est-ce à dire, « enflé? » Il le montre tout plein de vaine gloire. Mais à quoi tend ce passage en général? Certains prétendaient qu'il n'est pas nécessaire que Jésus-Christ intervienne pour nous ramener à Dieu, ce qui serait un privilége au-dessus de nous, et qu'il suffit des anges. C'est pourquoi l'Apôtre tourne et retourne ce qui a été dit de Jésus-Christ : « Par le sang de sa croix. » *Coloss.*, I, 20. Nous avons été réconciliés, « parce qu'il a souffert pour nous, » I *Pet.*, II, 21, et « parce qu'il nous a aimés. » *Ephes.*, II, 4. C'est ainsi qu'il affermit de nouveau leur foi sur ce point. Il montre qu'il ne s'agit pas de réconciliation, mais de religion. « Il s'engage, dit-il, dans le détail de choses qu'il n'a pas vues. » En effet, il n'a pas vu les anges, et il raisonne comme s'il les avait vus. C'est pourquoi l'Apôtre poursuit : « Témérairement enflé de sa prudence charnelle. » Car ce n'est pas à l'occasion d'une vulgaire vérité, c'est à l'occasion d'un dogme que lui est venu cet orgueil. Et il le cache derrière le masque de l'humilité. Comme si l'on disait que, puisque sa prudence est charnelle, non spirituelle, sa pensée est selon la faiblesse humaine. « Et séparé de la tête, dont dépend tout le corps; » c'est-à-dire séparé de ce qui lui donnerait l'être, et l'être qu'il faut avoir. En quoi sans la tête jouiriez-vous des autres membres? Si vous en êtes retranché, c'est la mort. « Dont dépend tout le corps. » C'est-à-dire que non-seulement chacun vit par elle, mais qu'il doit encore lui rester uni. L'Eglise universelle sera florissante tant qu'elle sera unie à sa tête; car elle ne procède pas d'un mouvement de témérité et de vaine gloire, elle n'est pas une invention de la prudence humaine. Remarquez que « dont » désigne le Fils de Dieu. « Lequel, » dit-il, « servi par les jointures et les attaches qui en lient les parties, croît jusqu'à la grandeur qu'il doit avoir en Dieu, » c'est-à-dire qu'il croît selon Dieu, ce qui est l'éducation la meilleure. « Si donc vous êtes morts avec Jésus-Christ. » Vous avez vu ce qu'il dit au milieu, gardant les traits les plus forts pour le commencement et pour la fin. « Si vous êtes morts avec Jésus-Christ aux éléments de ce monde, pourquoi vous en laissez-vous imposer les lois, comme si vous viviez dans le monde? » La conséquence n'y est pas ; la voici : Pourquoi, comme les mondains, vivez-vous en esclaves de ces éléments? Mais passant outre, que dit-il? « N'y touchez point, n'y goûtez point, ne les effleurez pas du bout des lèvres : ce sont des choses corruptibles, que l'usage détruit, parce qu'elles sont fondées sur les plans et sur les doctrines des hommes. »

2. Vous n'êtes pas dans le monde, dit-il; pourquoi êtes-vous esclaves de ses éléments? pourquoi esclaves des observances du monde? Et voyez-vous comme il met en scène ce travers : N'y touchez point, ne les effleurez pas du bout des lèvres, n'y goûtez pas. Comme s'ils se gardaient de plus graves écarts. « Ce sont des choses corruptibles, que l'usage détruit. » Il réprime ainsi chez plusieurs l'habitude changée en seconde nature, et il ajoute : « Parce qu'elles sont fondées sur les plans et sur les doctrines des hommes. » Que répondre? Vous ne pouvez excepter même la loi, qui devient à la longue une doctrine des hommes. Ou bien il parle ainsi parce qu'ils la dénaturaient, ou bien il fait allusion à la philosophie païenne : tout cela est doctrine des hommes. « Ce sont des choses auxquelles prêtent le langage de la sagesse, une fausse piété et une humilité hypocrite, qui ne ménagent pas le corps et refusent à la chair les égards qui lui sont dus. » Il dit le langage, non la force; donc non plus la réalité. C'est pourquoi, bien qu'ils aient le langage de la sagesse, fuyons-les. Cet homme paraît être pieux et modeste, et mépriser son corps; mais il n'en est rien. « Il refuse au corps les égards et les aliments qui lui sont dus. » Dieu veut que nous honorions la

chair ; cet homme n'en fait rien. Dieu, dans ses enseignements, dit cependant que c'est un honneur mérité. Ils déshonorent la chair, dit-il, par les privations et par le déni de son droit. Il ne permet pas qu'on la domine despotiquement; Dieu a honoré la chair. « Donc si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ. » Par ces mots, il les unit au Sauveur dans la résurrection, comme plus haut dans la mort. Aussi dit-il : « Si donc vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, recherchez les biens du ciel. » Sur cela, aucune remarque à faire. « Recherchez les biens du ciel, où habite Jésus-Christ, assis à la droite de Dieu. » Merveille ! où nous a-t-il entraînés ? De quels sublimes sentiments il a rempli nos esprits? Il ne s'est pas contenté de dire : « Les biens du ciel; » ni d'ajouter : «Où habite Jésus-Christ.» Quoi de plus? « Assis à la droite de Dieu. » Il est certain désormais qu'ils ne tourneront pas leurs regards vers la terre. « Ne pensez qu'aux choses du ciel, non à celles de la terre ; car vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. Lorsque paraîtra Jésus-Christ, votre vie, alors aussi vous paraîtrez avec lui dans la gloire. » Cette vie terrestre, dit-il, n'est pas la vôtre, qui est une vie différente. Et maintenant il a hâte de les y transporter : il leur démontre sans retard qu'ils habitent le ciel, bien qu'ils soient morts, se servant de ces deux circonstances pour prouver qu'ils ne doivent point rechercher les choses d'ici-bas.

Puisque vous êtes morts, vous ne devez pas les rechercher; et vous ne le devez pas non plus, puisque vous êtes au ciel. Jésus-Christ ne paraît pas : il en est de même de votre vie, qui repose là-haut dans le sein de Dieu. Quoi donc? quand vivrons-nous? Quand Jésus-Christ, notre vie, aura paru, cherchez alors la gloire, alors la vie, alors les délices. Voilà le viatique dont l'Apôtre les munit, en les entraînant loin des sensualités et de la mollesse. Il a cette coutume d'aller d'un bond, sans transition, d'une chose qu'il prouve à un sujet nouveau; si bien que, parlant des devanciers de la Cène, il s'est pris soudain à examiner de près les mystères. Une remontrance n'a que plus de poids, quand elle éclate inopinément. Votre vie, dit-il, est cachée hors de vous. « Alors aussi vous paraîtrez avec lui. » C'est pourquoi vous ne paraissez pas maintenant. Voyez comme il les transporte dans le ciel même. Son but constant, ainsi que je l'ai établi, est de montrer qu'ils possèdent les mêmes biens que Jésus-Christ, et dans toutes ses épîtres il s'attache à prouver qu'en toute chose ils font société et sont en communion avec Jésus-Christ. C'est dans ce dessein qu'il parle de tête et de corps, et qu'il use de tous les moyens pour dépeindre cet être aux yeux de la foi. Puisque nous paraîtrons alors, ne nous affligeons point de ne pas recueillir des honneurs terrestres : puisque cette vie n'est pas la vie, mais que celle-ci est cachée, nous devons vivre la vie de ce monde comme si nous étions morts. « Alors, dit-il, vous paraîtrez aussi avec lui dans la gloire. » Il dit : « Dans la gloire, » et ce n'est pas sans intention; la perle également n'est-elle pas cachée tant qu'elle est dans la coquille? Ne nous affligeons donc pas, soit des outrages reçus, soit de toute autre épreuve : cette vie n'est point la nôtre; nous sommes des étrangers, des voyageurs. « Car vous êtes morts, » dit-il. Y aurait-il quelqu'un d'assez insensé pour acheter des esclaves, élever des maisons, préparer de somptueux vêtements à un cadavre dans le tombeau? Personne. Loin de nous donc semblable folie. Seulement, de même que nous nous contentons de veiller à ce qu'un cadavre ne soit pas enseveli tout nu, bornons-nous ici au même soin. Notre vieil homme a été enseveli, il a été enseveli non dans la terre, mais dans l'eau; la mort ne saurait le dissoudre, puisqu'il a été enseveli par celui-là même qui a brisé les liens de la mort; il n'a pas subi la loi de la nature, mais il a obéi à un ordre supérieur à l'autorité de la nature. Ce qui est l'œuvre de la nature, chacun peut le dissoudre; ce qui est l'œuvre de cet ordre supérieur, nul ne le peut. Rien d'aussi heureux que le séjour de ce tombeau, qui comble de joie et les anges et les hommes, et le Maître des anges; dans ce sépulcre, il n'est besoin ni de riches vêtements, ni de meubles, ni de rien de pareil. Voulez-vous en voir le symbole? je vous montrerai un bassin où les uns ont été ensevelis, et d'où les autres sont ressuscités : les Egyptiens furent submergés dans la mer Rouge,

d'où les Israélites sortirent sains et saufs. Une même chose donne à l'un la mort, à l'autre la vie.

Dans le baptême l'on meurt et l'on renaît.

3. Ne vous étonnez pas de ce que la naissance et la mort sont à la fois dans le baptême. Je vous le demande, quoiqu'il soit évident pour tous que dissoudre et réunir sont contraires; n'est-ce pas ce que fait le feu? Il fond la cire et la détruit, tandis qu'il réunit des parcelles de métal séparées dans le minerai, et qu'il en forme l'or. De même ici, la force du feu divin change en or une statue qu'il a détruite : avant l'immersion du baptême, nous étions du limon; après, nous sommes de l'or. Comment s'opère cette merveille? L'Apôtre nous l'apprend : « Le premier homme est terrestre et formé de la terre, et le second est céleste et qui descend du ciel. » I *Cor.*, XV, 47. Je viens d'indiquer combien grande est la différence entre le limon et l'or; je la trouve plus grande encore entre l'homme terrestre et l'homme céleste : la distance est de beaucoup moindre entre le limon et l'or, qu'entre les choses de la terre et celles du ciel. Nous étions de cire et de limon : la flamme de la concupiscence nous a fondus plus complétement que le feu ne fond la cire, et la tentation des biens du monde nous a pénétrés bien plus que la pierre ne s'enfonce dans le limon. Analysons, si vous le voulez, notre vie antérieure : tout y était terre et limon, et choses de cette nature, qui ont l'instabilité de la poussière, et la mobilité du flux et du reflux. Sans nous enquérir de lointains exemples, autour de nous, tout n'est-il pas onde et poussière? Que faut-il envisager? La puissance et la domination? Il est vrai, rien en ce monde ne paraît aussi digne d'envie. Mais la poussière dans l'air est stable, en comparaison de cette puissance, en ces temps surtout. De qui, en effet, n'est-elle pas l'esclave? elle l'est de ses partisans les plus dévoués, des eunuques, des hommes d'argent, de la colère du peuple, des passions des grands. Celui qui siégeait hier sur un tribunal élevé, qui avait des hérauts criant à voix haute, et que l'appareil des licteurs et des gardes précédait à l'agora, le voici maintenant misérable, et seul, et traînant le fardeau d'une vie qu'ont désertée toutes ces pompes, nu et chassé par le vent de l'adversité comme un grain de poussière ou comme un flot qui passe. Et, de même que la poussière est soulevée par nos pieds, de même les puissances de la terre sont suscitées par les pieds des hommes d'argent, qui les foulent pendant toute la vie. Comme la poussière, quand elle est soulevée, occupe un grand espace, mais est peu de chose en elle-même; ainsi en est-il de la puissance. Comme la poussière encore aveugle les yeux du corps, de même le faste du pouvoir aveugle les yeux de l'esprit.

Mais quoi, voulez-vous que nous envisagions une chose bien enviée, les richesses? Soit; examinons-les en particulier. Elles ont les jouissances, elles ont les honneurs, elles ont l'autorité. Commençons par les jouissances. Ne sont-elles pas poussière? bien plus, elles passent plus vite que la poussière. Les voluptés du goût s'étendent jusqu'à la langue; quand le corps est rassasié, elles ne s'étendent même plus jusque-là. Mais les honneurs, s'écrie-t-on, sont une douce chose. Et qu'y a-t-il de plus amer que ces honneurs, qui s'acquièrent à prix d'argent? Puisqu'ils ne vous viennent pas ni d'une libre élection ni de votre propre mérite, vous n'en jouissez pas : ils sont accordés à vos richesses. C'est ce qui fait que le riche est de tous les hommes celui qui a le moins d'honneurs. Je vous le demande, si, ayant un ami, vous étiez considéré de tous, mais que chacun proclamât que vous n'êtes pas digne d'estime, et qu'on se vît contraint de vous honorer à cause de votre ami, quoi de plus déshonorant pour vous? Les richesses sont donc une cause de déshonneur, en ce sens qu'elles sont plus considérées que leurs possesseurs eux-mêmes; elles sont une preuve plutôt de faiblesse que de puissance. Ne voit-on pas qu'il y a folie à ne pas comprendre que de la terre et de la cendre (l'or n'est pas autre chose) ne nous donnent aucun mérite, et que ce sont elles qu'on honore en nous? et c'est justice. Tel n'est pas le sort de celui qui méprise la richesse : il sait qu'il vaut mieux n'avoir pas d'influence, que de la devoir à sa fortune. N'est-il pas vrai que si quelqu'un vous disait : Je vous crois indigne de tout égard, mais je vous considère à cause de vos serviteurs, cette injure vous sem-

blerait la pire de toutes? S'il est honteux d'être considéré à cause de nos serviteurs, qui ont une âme et une nature comme les nôtres, combien plus de l'être en raison de choses plus méprisables, à savoir : les murs et les cours de nos maisons, les vases d'or et les étoffes de prix? Voilà ce qui mérite vraiment le ridicule et le mépris; mieux vaut mourir que d'être ainsi honoré. Je vous le demande encore, si vous sentiez tout cet édifice d'orgueil trembler sous vos pieds, et si quelqu'un de vil et de méprisable voulût vous sauver de cette ruine? quoi de plus humiliant pour vous? Laissez-moi vous rappeler ce qui se dit parmi vous au sujet de cette ville elle-même. Elle avait offensé le souverain : il ordonna de la détruire de fond en comble, hommes, enfants et maisons. Telles sont les colères des rois : ils peuvent tout accorder à leur arbitraire; tant la puissance est un grand fléau! La ville était donc en un péril extrême. La cité voisine, celle du bord de la mer, lui venant en aide, sollicita sa grâce auprès de l'empereur; et les habitants d'Antioche s'écriaient : La destruction de notre ville eût été une calamité moindre que ce secours étranger. N'est-il pas vrai que d'être honoré pour ses richesses est chose pire que le mépris? D'où sortent, en effet, les racines de cette considération? Elle est le fruit de l'adresse de nos cuisiniers, et c'est à eux que nous devons en rendre grâces; d'un gardien de pourceaux, qui les élève pour nos riches festins; d'un tisserand, d'un ouvrier en laine, de celui qui travaille les métaux, d'un pâtissier, des serviteurs de nos tables.

4. Ne vaut-il donc pas mieux n'être pas honoré, que d'avoir à leur rendre grâces d'une telle considération? En outre, la poursuite des richesses dégrade l'homme : je vais m'efforcer de l'établir clairement. Elle avilit l'âme; et quoi de plus dégradant? Imaginez un corps radieux de jeunesse et d'une beauté sans rivale; survient la richesse, qui proclame qu'elle va le rendre repoussant de laideur, de sain qu'il était l'accabler de maladies, et remplacer l'harmonie des formes par la difformité; elle répand l'hydropisie dans tous les membres; elle gonfle la face, qui n'est plus qu'une affreuse tumeur; elle engorge les jambes, désormais plus lourdes que des poutres, elle grossit le ventre, à tel point qu'aucun tonneau ne saurait l'égaler. Puis elle déclare qu'elle ne permet pas, à ceux qui voudraient l'entreprendre, de soigner ce corps, car elle a même ce pouvoir; et que cependant elle laisse assez de liberté à cet égard, mais pour punir celui qui s'approcherait dans le but de le délivrer de ses infirmités. Où trouver monstruosité pareille? Voilà pourtant comment la poursuite des richesses transforme l'âme; peut-on dire qu'elles soient une chose enviable? Mais leur puissance est plus pernicieuse que la maladie même : car que le malade ne puisse pas se conformer aux prescriptions des médecins, c'est ce qui est plus fâcheux que d'être malade. Or, les richesses nous mettent en cette extrémité : elles embrasent, elles tuméfient l'âme tout entière; puis elles en interdisent l'accès aux médecins. Ne disons donc point que le riche est heureux parce qu'il a la puissance : au contraire, prenons-le en pitié. Si je voyais un hydropique, que personne n'empêcherait de se remplir de boisson et de viandes nuisibles, j'aurais garde de le croire heureux en raison de cette liberté. La puissance comme les honneurs n'est pas toujours désirable : ce sont des choses enflées de beaucoup d'orgueil. Puisque vous ne voudriez pas que les richesses fussent pour le corps une cause de maladie, pourquoi voyez-vous avec indifférence que l'âme, non-seulement contracte la maladie, mais s'expose à un châtiment bien autrement redoutable? Le feu de la fièvre la consume de toute part, et cette fièvre, nul ne peut l'éteindre; les richesses ne le permettent pas, elles qui persuadent que les désavantages sont des prérogatives, comme l'intolérance la plus générale et le pouvoir de tout faire selon ses caprices. Il n'y a pas d'âme surchargée de tant de désirs et de si coupables, que l'âme de ceux qui poursuivent les richesses. De quelles frivolités ne caressent-ils pas l'image? Leur imagition est plus peuplée que celle des crédules admirateurs des hippocentaures, des chimères, des dragons, des Scyllas, des monstres de toute sorte. Si l'on pouvait en représenter un seul, objet de leurs désirs, et la chimère, et Scylla, et l'hippocentaure ne seraient rien en comparaison de

ce prodige, réunissant les traits de tous les monstres fabuleux.

Peut-être pensera-t-on que j'ai été puissamment riche, moi qui dévoile avec tant de vérité les secrets de la richesse. J'ai ouï dire, et je veux d'abord justifier mon discours, par une tradition populaire chez les Grecs, j'ai ouï dire qu'un roi, cherchant ses délices, pendant son séjour en Grèce, poussa l'étalage de sa magnificence jusqu'à se faire construire un platane d'or et au-dessus un ciel du même métal; il campait ainsi, alors qu'il venait faire la guerre à un peuple versé dans l'art des combats. Ce caprice n'est-il pas une folie comparable aux hippocentaures, comparable à Scylla? Un autre prince faisait torturer des hommes dans un bœuf en bois. Cette invention horrible ne vaut-elle pas Scylla? Un autre monarque des temps anciens fut métamorphosé par les richesses de vaillant général en femme; et de femme, le dirai-je? en animal privé de raison, et pire que les brutes elles-mêmes. Les bêtes, en effet, pourvu qu'elles errent en liberté dans les forêts, se conforment à leur nature, et ne cherchent rien de plus; mais lui, il dépassa de beaucoup les penchants des bêtes féroces. Quoi donc d'aussi peu raisonnable que le riche? Et il est ainsi à cause de la violence trop grande de ses désirs. La plupart cependant ne l'admirent-ils pas? Ils méritent donc le ridicule comme lui. Ces caprices ne prouvent pas la richesse, mais la folie. Combien un platane naturel est-il préférable au platane d'or, et plus beau certes! Les choses selon la nature ont bien plus d'attraits que celles qui violent ses lois. Que prétendais-tu avec ton ciel d'or, insensé? Voyez-vous à quelles folies le poussent les richesses? quel feu le dévore? J'imagine que, ne connaissant pas le fond de la mer, il va se mettre en tête d'y descendre. N'est-ce point vraiment la chimère? n'est-ce pas l'hippocentaure? Mais en ce temps aussi il en est qui sont semblables à ce roi; il y en a de bien plus insensés. En quoi, je vous prie, diffèrent-ils, pour ce qui est de la folie, du roi au platane d'or, ceux qui font fabriquer des amphores, et des urnes, et des vases d'or? Et ces femmes, je rougis de le dire, mais il le faut, qui se servent de vases d'ignominie en argent? Ah! c'est vous qui devriez rougir de honte d'agir ainsi! Jésus-Christ souffre les privations, et vous vous endormez dans les délices? et vous êtes à ce point insensés? Quelles expiations ne vous préparez-vous pas? Et vous demandez comment il peut y avoir des larrons et des parricides, et comment existe le mal, quand vous-mêmes vous vous laissez ainsi pervertir par le démon? Bien qu'il ne soit pas assurément d'un homme sage d'avoir des plateaux d'argent, c'est chose dont la possession offre un certain charme qui l'explique. Mais quel plaisir peut-il y avoir à faire fabriquer en argent des vases d'ignominie? Aucun sans contredit : c'est de la démence, et la pire de toutes les démences.

5. Je sais que cette franchise aigrira bien des gens : que m'importe, pourvu que je sois utile? Oui, les richesses nous égarent, nous frappent de folie. S'ils en avaient le pouvoir, les riches voudraient que la terre fût en or, leur demeure en or, peut-être même que le ciel et l'air fussent en or. Quelle folie! quelle iniquité! quelle fièvre! Votre prochain, qui est fait à l'image de Dieu, se meurt de froid, et vous inventez toutes ces superfluités? O comble d'un faste arrogant! Que ferait de plus un insensé? Quoi! avoir de l'estime pour des immondices, puisqu'on les recueille dans des vases d'argent! Ah! je sais que mes paroles troublent votre engourdissement dans la mollesse. Elles doivent être engourdies, en effet, les femmes qui agissent ainsi, et les hommes qui se font les esclaves d'un semblable travers; c'est du déréglement, quelque chose de monstrueux et de contraire à tout sentiment humain, de l'abrutissement, de l'obscénité. Quelle Scylla, quelle chimère, quel dragon, ou plutôt quel démon, quel diable agirait ainsi? Où donc est l'utilité de Jésus-Christ, où l'utilité de la foi, quand vous imitez les idolâtres? Que dis-je, les idolâtres? quand vous imitez les démons? Quel espoir de pardon a-t-il, celui qui emploie l'argent à un si vil usage, quand c'est un péché d'orner sa tête d'or et de pierreries? N'est-ce point assez de tant d'autres superfluités contraires à l'esprit chrétien, comme sont les siéges et les marche-pieds d'argent? Sans doute, un tel ameublement tient de la folie; mais un faste inutile s'est glissé partout, par-

tout la vaine gloire; nulle part l'usage raisonnable, partout l'abus. Je crains que les femmes, entraînées par cette folie, ne prennent les formes les plus extravagantes : elles en viendront à désirer d'avoir une chevelure en or. Ou bien avouez que ce qui a été dit ne vous regarde pas, que rien ne vous a égaré, que vous n'avez pas eu occasion de tomber dans la concupiscence; ou que, si vous l'avez repoussée, c'est grâce à une honte salutaire. Car, si vous osez vous-même concevoir des désirs plus absurdes, je n'en suis que plus fondé à craindre que les femmes n'en viennent à regretter de n'avoir pas les cheveux en or, et les lèvres, et les sourcils, et à s'enduire d'or liquéfié. Vous n'y croyez point, il vous paraît que je ne parle pas sérieusement. Que je vous raconte donc ce qui m'a été rapporté, d'autant plus que ceci a lieu encore de nos jours. Chez les Perses, le roi porte une barbe d'or : des mains habiles l'ont enroulé dans des feuilles d'or, qui servent de tégument; et ce monstre nouveau gît dans sa mollesse. Christ, gloire à vous! combien grands les bienfaits dont vous nous avez comblés! en nous donnant la santé de l'esprit, de combien de monstruosités, de quelles folies ne nous avez-vous pas délivrés!

Entendez bien : je ne cherche plus à persuader, j'ordonne au nom de Dieu, j'enjoins hautement; m'écoute qui voudra, et qui ne voudra pas n'obéisse point. Du reste, si vous persistez dans cette manière d'agir, je ne permettrai plus que vous franchissiez ce seuil. Qu'est-il besoin ici de cette foule d'incurables? Qu'objecterez-vous? En vous instruisant, ai-je interdit ce qui n'est point superflu? Paul interdisait donc l'or et les pierreries. Les idolâtres se rient de nous, et nos enseignements leur paraissent des fables obscures. Et moi je dis : Venez-vous à notre école avec le désir de comprendre la philosophie spirituelle? renoncez d'abord au faste. Je donne ce conseil à l'un et à l'autre sexe; quiconque ne le suivra pas, je ne le tolérerai plus. Les douze apôtres étaient demeurés seuls auprès de Jésus-Christ; or, écoutez comment il leur parle : « Et vous, ne voulez-vous point vous en aller aussi? » *Joan.*, VI, 68. Si nous vous flattons toujours, quand nous régénérerons-nous? quand vous serons-nous utiles? Mais, dira-t-on, il y a d'autres croyances, et elles changent de langage selon l'époque. Quel insipide argument! « Il vaut mieux un seul juste faisant la volonté de Dieu que mille pervers. » *Eccli.*, XVI, 3. Que préféreriez-vous? avoir d'innombrables esclaves fugitifs et voleurs, ou un seul bon serviteur? Je vous le conseille donc, je vous l'ordonne, foulez aux pieds ces parures, brisez ces vases, donnez-les aux pauvres, et fuyez désormais cette folie. Qui veut sortir, s'en aille, et me censure qui voudra : plus de tolérance de cette sorte. Quand, au jugement, je paraîtrai devant le tribunal de Jésus-Christ, vous vous tiendrez à l'écart, et vos bonnes grâces ne me serviront de rien dans le compte que j'aurai à rendre. Ces paroles gagnent de l'un à l'autre : Je m'éloignerai, je quitterai cette croyance pour une autre. Homme aveugle! abaissez-vous ainsi, arrangez-vous pour un temps. Jusques à quand? une fois, deux ou trois; mais le pourrez-vous toujours? J'ai déjà dit, et je déclare encore avec le bienheureux Paul, « Que, si je retourne chez vous, je n'aurai aucune indulgence. » II *Cor.*, XIII, 2. Si vous redressez vos cœurs, vous en reconnaîtrez bientôt l'avantage et l'utilité.

Exhortation morale.

Je vous y exhorte, je vous en prie, je n'hésiterais pas à me jeter à vos genoux pour vous en supplier. Loin de vous la mollesse, loin de vous ces délices, cette honte, car il faut dire honte, et non délices; loin de vous cet aveuglement, cette folie! Tant d'indigents entourent l'Eglise; et l'Eglise, qui compte tant de riches parmi ses enfants si nombreux, ne peut pas secourir ces indigents? Celui-ci est dans la détresse, quand celui-là nage dans l'abondance; l'un recueille ses déjections dans de l'argent, quand l'autre manque de pain pour se nourrir. N'est-ce pas le comble du dérèglement et de l'inhumanité? Fasse le ciel que nous ne soyons pas dans la nécessité de punir les récalcitrants et de les accabler du poids de notre anathème? mais plutôt qu'ils observent ces préceptes volontairement et avec patience. Ainsi nous vivrons un jour avec Dieu dans la gloire; ainsi nous serons délivrés de l'éternel supplice, et nous parviendrons à la

félicité qu'il a promise à ceux qui l'aiment, par la grâce et l'amour....

HOMÉLIE VIII.

« Faites donc mourir les membres de l'homme terrestre qui est en vous : la fornication, l'impureté, les passions déshonnêtes, les mauvais désirs, et l'avarice, qui est une idolâtrie. Ce sont ces crimes qui attirent la colère de Dieu sur les incrédules; et vous les avez commis autrefois vous-mêmes, lorsque vous viviez dans ces désordres. »

1. Beaucoup d'entre vous se sont scandalisés, je le sais, de notre précédent entretien. Mais qu'y faire? Vous avez entendu quels sont les ordres de Dieu. Suis-je donc responsable des suites? Qu'y puis-je? Ne voyez-vous pas qu'un créancier fait charger de chaînes le débiteur récalcitrant? Vous venez d'entendre Paul s'écrier aujourd'hui : « Faites mourir les membres de l'homme terrestre qui est en vous : la fornication, l'impureté, les passions déshonnêtes, les mauvais désirs, et l'avarice, qui est une idolâtrie. » Vous voyez à quoi ce vice aboutit. Ne vous offensez point : je ne veux pas m'attirer des inimitiés, ni de propos délibéré, ni par inconsidération; mais je désirerais vous voir monter à ce degré de vertu, où vous ne parleriez que des choses nécessaires. Je n'ai pas voulu faire ostentation d'autorité et de commandement; j'ai voulu faire preuve de tristesse et de douleur. Soyez, soyez indulgents : loin de moi le malheur de manquer aux convenances en traitant ces matières; je les aborde par nécessité. Loin de moi la pensée d'humilier les pauvres dans mes discours, où je n'ai en vue que votre salut. Ne court-il pas à une damnation assurée, celui qui refuse de nourrir Jésus-Christ, c'est-à-dire, de secourir l'indigence? Tant que vous vous abandonnez ainsi aux délices du luxe, toute autre œuvre est inutile. On ne vous demande point, en effet, si vous donnez beaucoup, mais si vous ne donnez pas moins que ne le comportent vos facultés; ce qui serait éluder le commandement. « Faites mourir, ajoute l'Apôtre, les membres de l'homme terrestre qui est en vous. » Quoi donc? d'où vient qu'après avoir dit : Vous avez été ensevelis, et ensevelis avec Jésus-Christ, vous avez été circoncis en lui, vous vous êtes dépouillés du vieil homme et de ses œuvres; d'où vient que vous vous exprimez ainsi : Faites mourir? Ne vous jouez point; entendez-vous par là que l'homme terrestre existe encore en nous? L'Apôtre n'est pas en contradiction avec lui-même. Si un homme, après avoir nettoyé une statue de ses souillures, ou plutôt après l'avoir fondue et en avoir composé une nouvelle éblouissante de pureté, disait plus tard que celle-ci dépérit sous la rouille qui la ronge, et se déterminait à l'en délivrer, cet homme, dis-je, ne se contredirait nullement, puisqu'il emploierait ses soins à faire disparaître, non la rouille enlevée une première fois, mais celle qui est née depuis. De même Paul n'a pas en vue la mort antérieure du vieil homme ni ses fornications, mais celles qui ont eu lieu dans la suite.

Voilà, disent les hérétiques, que Paul dénigre la création par ces paroles : « N'ayez de goût que pour les choses du ciel, non pour celles de la terre; » et par celles-ci : « Faites mourir les membres de l'homme terrestre qui est en vous. » Mais les mots « terre » et « terrestre » désignent ici le péché; il ne dénigre donc point la création. Il appelle les choses de la terre des péchés, soit parce que ceux-ci s'accomplissent sur la terre et naissent de la pensée terrestre, soit parce que les œuvres des pécheurs montrent qu'ils habitent sur la terre. « La fornication, l'impureté, » dit-il. Il passe sur beaucoup d'actes qu'il ne serait pas bienséant de nommer, il les comprend tous dans l'impureté. Il poursuit : « Les passions déshonnêtes, les mauvais désirs. » Dans cette manière générale, tout est dit; les mauvais désirs résument tout, envie, colère, vengeance. « Et l'avarice, ajoute-t-il, qui est une idolâtrie. Ce sont ces autres crimes qui attirent la colère de Dieu sur les incrédules. » Que de détours suivis pour arriver à cette conclusion : les bienfaits reçus, les maux futurs dont nous avons été délivrés, ce qu'était notre condition antérieure, et pourquoi tout cela, nous montre ce que nous serions devenus, l'abîme où nous serions tombés; et encore, puis-

que nous avons été délivrés, à quel prix, par quels moyens, et pour quelle fin. Ce serait assez pour amener à d'autres sentiments; voici cependant le trait le plus fort, une parole amère à dire, mais non pas inutile, utile au contraire : « Ces autres crimes qui attirent la colère de Dieu sur les incrédules. » Il ne dit pas : Sur vous, il dit : « Sur les incrédules. Et vous les avez commis autrefois vous-mêmes, lorsque vous viviez dans ces désordres. » « Lorsque vous viviez dans ces désordres, » emporte le blâme, mais aussi l'éloge, puisque c'est indiquer qu'ils n'y vivent plus : ce qui d'ailleurs semblait être près de se réaliser. « Mais maintenant renoncez à tous ces péchés. » D'abord il parle toujours en général. Il particularise ensuite : « A la colère, à l'aigreur, à la malice, à la médisance : que les paroles déshonnêtes soient bannies de votre bouche. Ne mentez point les uns aux autres. » Il dit avec énergie : « Que les paroles déshonnêtes soient bannies de votre bouche, » parce que ces paroles la souillent. « Dépouillez-vous du vieil homme et de ses œuvres, et revêtez-vous du nouveau, celui qui se renouvelle selon la connaissance de Dieu, à l'image de celui qui l'a créé. » Il importe de rechercher pourquoi l'Apôtre appelle membres et homme, et corps, la vie dépravée; et pourquoi il applique les mêmes termes à la vie vertueuse. Si le péché est homme, à quoi bon ajouter : « Et de ses œuvres? » L'expression « vieil homme » qui précède, montre que cet homme n'est pas le péché, mais autre chose. En effet, le commandement appartient au libre arbitre plutôt qu'à la substance; et celle-ci est l'homme, plutôt que celui-là. La substance ne précipite pas dans la géhenne, ni ne mène pas au ciel : c'est le libre arbitre; et nous n'aimons ou ne haïssons personne en tant qu'il est homme, mais en tant qu'il est tel ou tel homme. Puis donc que la substance est le corps, et qu'elle n'est responsable ni des bonnes ni des mauvaises actions, comment pourrait-on dire qu'elle est le péché?

2. Mais qu'entend-il par le vieil homme et ses œuvres? Il entend le libre arbitre et ses œuvres. Là, il l'appelle vieux, pour faire ressortir sa laideur, sa difformité, sa faiblesse; ici, il l'appelle nouveau, comme pour dire : N'attendez pas qu'il soit désormais sujet aux mêmes infirmités; au contraire, en avançant en âge, il ira, non vers la vieillesse, mais vers une jeunesse toujours croissante. A mesure qu'il grandit en connaissance, il aspire à de plus grandes choses, et sa force devient plus florissante, non-seulement à cause de la jeunesse, mais aussi de la perfection dont il se rapproche de plus en plus. Vous voyez que la meilleure conduite dans la vie est appelée créature. Elle est à l'image du Sauveur, puisqu'il est dit : « A l'image de celui qui l'a créée. » En effet, Jésus-Christ est mort plein de jeunesse et florissant encore d'une ineffable beauté. « Il n'y a dans l'homme nouveau ni homme, ni femme, ni Gentil, ni Juif, ni circoncis, ni incirconcis, ni barbare, ni Scythe, ni esclave, ni homme libre; mais Jésus-Christ est en tous. » Voilà donc un triple éloge de cet homme, puisqu'il n'est soumis à aucune différence ni de sexe, ni de rang, ni d'origine : toutes ces choses extérieures dont il n'a aucun besoin, parce qu'il n'a rien du dehors. Circoncis ou incirconcis, esclave ou libre, Gentil, c'est-à-dire, prosélyte, ou Juif, à cause des ancêtres; si vous n'avez que cela, vous n'obtiendrez que les biens accessibles à ceux qui ont ces qualités. « Mais Jésus-Christ est tout en tous; » cela signifie que Jésus-Christ doit nous tenir lieu de tout, et de considération et de sexe, et qu'il est le même dans tous; en d'autres termes, tous vous êtes devenus le seul Jésus-Christ, puisque vous êtes son corps. « Revêtez-vous donc comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés. » Il montre la douceur de la vertu, et afin qu'ils la gardent toujours, et afin qu'ils en fassent usage comme du plus précieux ornement. Ce conseil est mêlé d'éloges, ce qui lui donne une force plus grande. Ils furent saints ici-bas, mais non élus; maintenant ils sont élus, et saints, et bien-aimés. « Revêtez-vous d'entrailles de miséricorde. » Il ne dit pas : « De miséricorde » seulement, mais il emploie deux mots avec emphase; c'est ainsi qu'on remplace, « comme des frères, » ce qui est la locution ordinaire, par « comme des enfants d'un même père. » Prétendrez-vous qu'il a eu tort d'ajouter « d'entrailles? » « D'entrailles de miséricorde »

est mis pour « de miséricorde » seul, afin de ne point les humilier.

« Revêtez-vous de bonté, d'humilité, de modestie, de patience; vous supportant mutuellement, vous pardonnant les uns aux autres les sujets de plainte que vous pouvez avoir : comme Jésus-Christ lui-même vous a pardonné, pardonnez aussi de même. » Il descend encore ici du genre à l'espèce : de la bonté naît l'humilité et de celle-ci la patience. « Vous supportant mutuellement; » c'est-à-dire, usant d'indulgence réciproque. Voyez comme le mot « plainte » peint bien le néant des divisions humaines. Et il ajoute : « Comme le Christ lui-même vous a pardonnés, » grand exemple, auquel il les ramène toujours, les exhortant à l'imiter. Quand il dit plainte, il montre la petitesse de nos divisions; quand il montre cet exemple, il insinue que nous devons pardonner, alors même que nous avons de graves sujets d'accusations. Cette parole, « comme Jésus-Christ, » signifie, non-seulement que nous devons pardonner, mais pardonner de tout cœur; bien plus, que nous devons aimer ceux qui nous offensent. Le mot Jésus-Christ dit tout. Quelque grande que soit l'offense, quoique rien ne l'ait provoquée de notre part; serions-nous puissants, et l'offenseur sans crédit; celui-ci devrait-il ensuite nous abreuver d'outrages; devrions-nous être exposés à perdre pour lui notre vie; car le mot « comme » renferme tout cela : il faut pardonner. Et il ne faut pas arrêter le pardon au seuil de la mort; mais, s'il est possible, pardonner encore après la mort. « Et, surtout, ayez la charité, qui est le lien de la perfection. » Vous entendez que l'Apôtre le dit.

Comme il peut se faire qu'au pardon on ne joigne pas l'amour, « Certes, dit-il, il faut de plus aimer nos ennemis. » Et il montre la voie qui mène à un tel pardon, parce qu'il peut se trouver un homme bon, doux, humble, patient, et qui aime ses ennemis. C'est pourquoi il a tout d'abord, par les mots « des entrailles de miséricorde, » désigné la charité et la miséricorde réunies. « Mais surtout ayez la charité qui est le lien de la perfection. » Voici ce qu'il entend : Les meilleures dispositions ne servent de rien, elles se dispersent et s'affaiblissent, si elles ne sont pas animées par la charité : elle est le lien de ce faisceau. Quelque bien que vous disiez, si elle en est absente, il n'est qu'une fumée qui s'évapore. Vainement un navire est chargé d'instruments de toute sorte, s'il manque des liens qui en assurent la solidité; un édifice n'est rien sans la charpente; sans les nerfs, le corps ne serait rien aussi, quelque forts que fussent les os. Ainsi les bonnes œuvres et les meilleures actions sont éphémères, si la charité ne les vivifie. Il ne dit pas : La charité est le faîte; mais, « le lien; » ce qui est bien plus caractéristique; ce dernier est d'une importance bien plus grande que l'autre. Le faîte est l'achèvement de la perfection; le lien produit la réunion des forces qui font toute la perfection, il est comme la racine de la perfection. « Faites régner dans vos cœurs la paix de Dieu, à laquelle vous avez été appelés pour ne faire qu'un corps, et soyez reconnaissants. »

3. La paix de Dieu est celle qui reste ferme et inébranlable. La paix qui vient de l'homme ne tarde pas à se rompre; il en est autrement de celle qui vient de Dieu. Quoique l'Apôtre soit parti de la cause, la charité, il descend, selon sa manière, au fait particulier, la paix. La charité peut elle-même avoir ses excès : comme lorsqu'une personne, voulant ramener au bien le prochain, dépasse les bornes par un blâme et par des controverses téméraires. Il n'est pas dit : Je vous défends d'agir ainsi; mais bien : Faites la paix entre vous, comme Dieu l'a faite avec vous. Pourquoi l'a-t-il faite? Parce qu'il l'a voulu, alors qu'il ne nous avait aucune obligation. Mais que signifie : Faites régner dans vos cœurs la paix de Dieu? Que, lorsque deux pensées se combattent, le prix de la lutte n'est pas à la pensée de colère et de vengeance, mais à celle de paix. Par exemple, supposez qu'un homme ait été outragé : de cet outrage sont nées deux pensées, l'une le poussant à la vengeance, l'autre au pardon; et la lutte s'engage entre elles. Etablissez la paix de Dieu juge du combat : elle décernera le prix à celle qui conseille le pardon et couvrira l'autre de honte. Pourquoi? C'est que Dieu est la paix, et qu'il a fait la paix avec nous. Ce n'est pas sans

raison qu'on nous montre ici un grand combat. C'est dire : Que le prix n'en soit décerné ni par la colère, ni par l'esprit de rivalité, ni par la paix de l'homme, car la paix de l'homme consiste seulement à ne pas se venger, et nous n'agissons ainsi que lorsque l'offense n'est pas grave. Je ne veux pas cette paix, est-il dit, mais celle que vous a laissée le Sauveur. Il a ouvert en nous à nos pensées un stade, des luttes, un juge du combat.

Ensuite une nouvelle exhortation : « La paix à laquelle vous avez été appelés ; » c'est-à-dire, en vue de laquelle vous avez été appelés. C'est ramener le souvenir aux nombreux bienfaits de la paix. Il vous a appelés au nom et en vue de cette paix, afin que vous receviez une récompense digne de votre foi. Pourquoi nous a-t-il faits un seul corps ? N'est-ce point pour y faire régner la paix ? n'est-ce point pour que nous ayons sujet de vivre en paix ? Pourquoi sommes-nous un même corps ? et de quelle façon sommes-nous un même corps ? Nous sommes un corps unique en vue de la paix, et c'est parce que nous sommes un corps unique que nous devons vivre en paix. Pourquoi n'est-il pas dit que la paix de Dieu triomphe, au lieu de régner? C'est pour la rendre plus digne de foi : la mauvaise pensée n'a pas le privilége de lutter avec elle, elle se meut au-dessous. Vous voudrez aussi savoir quelle est la palme. Si la palme est acquise à a bonne pensée, l'impudence, quelque grande qu'elle soit, ne servira de rien à la mauvaise. Bien plus celle-ci, qui sait qu'en dépit de tous ses efforts, le prix lui échappera, respirant la rage, se ruera avec plus d'impétuosité sur son adversaire,et, parce que tout espoir de victoire lui est fermé, elle épuisera la résistance. L'Apôtre ajoute avec raison : « Et soyez reconnaissants. » Etre reconnaissant, ce qui déjà ramène puissamment à la vertu, c'est agir envers nos compagnons de servitude comme Dieu le fait envers nous-mêmes, être agréables à nos maîtres, leur obéir, leur rendre grâces en toute chose, même si quelqu'un d'entre eux nous accablait d'injures ou de coups. En effet, celui qui rend grâces à Dieu des maux qu'il a soufferts pour nous, ne doit pas se venger des mauvais traitements qu'il reçoit. Celui qui se venge n'est pas reconnaissant. N'imitez pas celui qui exigeait les cent deniers ; vous seriez appelé « esclave pervers. » *Matth.*, XVIII, 32. L'ingratitude est le plus funeste de tous les vices. Or, ceux qui se vengent sont des ingrats.

Pourquoi l'Apôtre a-t-il dirigé sa première attaque contre la fornication ? Après avoir dit : « Faites mourir les membres de l'homme terrestre qui est en vous, » il dit aussitôt : « La fornication, » et il fait de même presque en toute rencontre. C'est que ce vice est l'un des plus contagieux. Aussi le combat-il vivement dans l'Epître aux Thessaloniciens. Rien d'étonnant encore à ce qu'il donne à Timothée le conseil de se conserver pur et chaste, à ce qu'il s'écrie ailleurs : « Tâchez d'avoir la paix avec tout le monde, et de conserver la sainteté, sans laquelle personne ne verra Dieu. » *Hebr.*, XII, 14. « Faites mourir, dit-il, les membres de l'homme terrestre. » Vous savez que ce qui est mort est repoussant, affreux, corrompu. Si vous faites mourir le vieil homme, il ne demeure pas en l'état du premier moment de la mort, mais il entre aussitôt en dissolution comme tout cadavre; le dernier reste de chaleur disparu, alors plus rien de la mort primitive. Il agit en ceci comme Jésus-Christ dans le baptême. C'est pourquoi l'Apôtre emploie le mot « membres, » comme pour montrer aux yeux cet homme robuste, et rendre la leçon plus frappante. C'est avec raison qu'il dit que ces membres sont sur la terre : ils y demeurent et s'y corrompent beaucoup plus vite que ceux d'un cadavre. Notre corps a moins de parenté avec la terre, que le péché lui-même : le corps peut être beau; mais le péché, jamais. Et les membres de l'homme terrestre sont épris de toutes les choses terrestres. Son œil ne voit pas les choses qui sont dans le ciel; son oreille, sa main, tout autre de ses membres, tout y reste étranger. L'œil voit les corps, les beautés de la créature, les richesses, tout ce qui brille ici-bas, et il en fait ses délices ; l'oreille s'enivre des sons efféminés de la flûte et de la lyre, des discours déshonnêtes, toutes ces choses qui sont de la terre. Aussi, après nous avoir placés là-haut, auprès du trône

La fornication est un vice des plus contagieux.



de Dieu, Paul nous dit : « Faites mourir les membres de l'homme terrestre qui est en vous; » on ne peut, avec ces membres, habiter le ciel, où rien n'est propice à leurs œuvres. Le limon dont ils sont faits est pire que celui de la terre. Celui-ci se change en or; car, est-il dit, « il faut que ce corps corruptible soit revêtu d'incorruptibilité; » I *Cor.*, xv, 53. Celui-là ne peut point de nouveau passer par le creuset. C'est pourquoi les membres du vieil homme sont plutôt sur la terre que nés de la terre. Aussi ne dit-il pas qu'ils sont nés de la terre, mais qu'ils sont terrestres; peut-on comprendre qu'ils n'en soient pas formés ! Ce qui en est formé ne peut pas ne pas être sur la terre, tandis qu'il n'est nullement nécessaire que ces membres y soient. Quand l'oreille n'entend point ce qui se dit ici-bas, mais entend ce qui se dit au ciel; quand l'œil ne voit rien de ce qui est en ce monde, mais voit les choses qui sont là-haut, ils ne sont pas sur la terre; quand la main ne fait aucune œuvre de mal, elle ne fait pas partie de ce monde, elle appartient au ciel.

4. Jésus-Christ a dit : « Si votre œil droit vous scandalise, » c'est-à-dire, regarde avec impudicité, « arrachez-le, » *Matth.*, v, 29. C'est-à-dire, arrachez toute mauvaise pensée. La fornication, l'impureté; les passions déshonnêtes, les mauvais désirs, me paraissent être une même chose : la fornication, dont l'Apôtre fait découler toutes les autres. Elle est réellement une maladie de l'âme qui, non moins que le corps, peut souffrir, ou languir dans la fièvre, ou bien être blessée. Il ne dit pas :Domptez ces membres; il dit : Faites-les mourir, afin qu'ils ne puissent se révolter jamais plus, et qu'on les enlève. On retranche ces membres sans vie, comme on extirpe un durillon qui est un corps mort. Si le fer attaque la chair vive, il éveille la douleur; mais, tant qu'il ne l'atteint pas, nous demeurons insensibles. Il en est de même des affections et des maladies de l'âme; elles font souffrir l'âme qui est immortelle. J'ai souvent expliqué en quoi l'avarice est une idolâtrie. Les vices qui tyrannisent le plus l'homme sont l'avarice, les passions déshonnêtes et les mauvais désirs. « Ce sont ces crimes qui attirent la colère de Dieu sur les fils de la désobéissance. » Il les appelle fils de la désobéissance pour montrer qu'ils seront exclus du pardon, et qu'ils sont tombés dans cet abîme pour avoir désobéi. « Vous les avez commis autrefois vous-mêmes, et vous y avez persisté. » Il donne à entendre qu'ils y vivent encore, et cherche à les ramener par l'éloge. « Mais vous renoncez maintenant à tous ces péchés : à la colère, à l'aigreur, à la malice, à la médisance, aux paroles déshonnêtes. » Le blâme est adouci, afin de ne pas les décourager. Il appelle médisance la diffamation, et colère la perversité. Ailleurs, pour exciter l'émulation, il s'exprime ainsi : « Nous sommes membres les uns des autres. » *Ephes.*, IV, 25. Il fait comme l'ouvrier qui tantôt met de côté certains matériaux, tantôt les reprend. Là, c'étaient les membres en général; ici, il les énumère tous : la colère désigne le cœur; la médisance, la bouche; la fornication et l'avarice sont les yeux; le mensonge, la pensée même et l'esprit ancien désignent les mains et les pieds. Il n'a qu'une seule forme idéale, celle de Jésus-Christ. De même que la terre, quand elle est sable, perd sa forme primitive pour se changer en or; et les laines, quelles qu'elles soient, prennent une forme nouvelle qui cache la première; de même se transforme le chrétien fidèle. « Vous supportant mutuellement. » Il recommande la justice. Aidez le prochain, et que le prochain vous aide; ce qu'il exprime ainsi dans son épître aux Galates : « Portez les fardeaux les uns des autres. » *Galat.*, VI, 2. « Et soyez reconnaissants. » *Col.*, III, 15. La reconnaissance est le but qu'il poursuit sans cesse, car elle est le souverain bien.

5. Bénissons la Providence pour tout événement, quel qu'il soit : en cela consiste la reconnaissance. Agir ainsi dans la prospérité, c'est peu, la nature même des choses nous y pousse; mais, quand nous sommes réduits à quelque fâcheuse extrémité, la reconnaissance envers Dieu est admirable. Quelle grande sagesse n'y a-t-il pas à rendre grâces pour des événements que tant d'autres maudissent et souffrent avec impatience ? Vous comblez de joie votre Dieu, vous couvrez Satan de confusion, vous proclamez que ce qui vous a été fait n'est rien, puisque,

au moment même où vous rendez grâces, Dieu guérit votre douleur, et le démon s'éloigne. Si vous murmurez, celui-ci accourt, triomphant dans son entreprise; Dieu, contre qui vous blasphémez, vous abandonne, et le mal grandit. Si, au contraire, vous bénissez la Providence, le démon s'éloigne, honteux de sa défaite, et Dieu, que vous honorez par votre victoire, vous en récompense avec générosité. Il ne se peut point que celui qui remercie Dieu des maux qui lui arrivent, en soit péniblement affecté. L'âme, en effet, se réjouit alors de la voie droite qu'elle a suivie, aussitôt la conscience tressaille et redit le chant de ses propres louanges : elle ne peut être joyeuse et triste à la fois. D'une part, la conscience ajoute le poids du remords à celui de l'adversité; de l'autre, elle décerne la palme et se fait le héraut de la victoire. Rien n'est si saint que la langue qui bénit la Providence dans les revers; elle est la sœur jumelle de la langue des martyrs, et conquiert une récompense non moins glorieuse. Elle aussi, elle est persécutée par le licteur, qui veut la contraindre à renier son Dieu : Satan se fait bourreau et la torture avec insistance pour la précipiter dans les ténèbres d'une lâche apostasie.

Il est donc vrai que le fidèle qui, dans l'adversité, bénit la Providence, gagne la couronne du martyre. Par exemple, une mère qui bénit Dieu à l'occasion de la maladie de son enfant, gagne cette couronne. Les angoisses de son cœur ne sont-elles pas le plus cruel de tous les supplices? et pourtant elles n'ont pu lui arracher un murmure. L'enfant meurt, et elle bénit encore la Providence? elle est devenue fille d'Abraham. Sans doute, elle n'a point levé le glaive sur son fils; mais elle a, ce qui est non moins méritoire, béni Dieu sous le poids de son sacrifice, puisqu'elle n'a pas murmuré, lorsqu'il lui a ravi ce qu'il lui avait donné. Voici une autre mère dont l'enfant va mourir, et qui ne veut pas demander son salut à des pratiques superstitieuses : elle est martyre, puisqu'elle a fait en son cœur le sacrifice de son fils. Mais en quoi, dès lors que ces pratiques, qui ne servent de rien, sont de ridicules duperies? C'est qu'on lui en a préconisé la vertu, et qu'elle a mieux aimé voir mourir cet enfant, que souffrir cette idolâtrie. Elle est martyre en agissant de la sorte, soit à l'égard d'elle-même, soit à l'égard de son mari, ou de toute autre personne qui lui est chère. Mais celle qui fait le contraire est une idolâtre, elle aurait sacrifié aux idoles, si l'occasion l'eût voulu, bien plus, elle a fait un acte d'idolâtrie. Ceux qui recourent aux prétendus talismans disent en vain pour leur défense : Nous invoquons Dieu, et rien de plus (ou des paroles de ce genre); cette bonne vieille femme que nous appelons est une chrétienne sincère. Je réponds que tout cela n'en est pas moins une idolâtrie. Avez-vous la foi? faites le signe de la croix, en disant : Voilà mes seules armes, mon unique remède; je n'en connais pas d'autre.

Si vous appeliez un médecin, et qu'il substituât à l'emploi des remèdes celui des incantations, lui donneriez-vous le nom de médecin? Non certes, puisque vous ne verriez point de médicaments. De même ces pratiques n'ont rien du christianisme, quand on suspend des noms de fleuves autour du cou du malade, ou quand ce sont mille autres charmes que l'on ose tenter. Je le dis à vous tous et je le proclame : désormais, si quelqu'un de vous est convaincu d'avoir fait usage d'amulettes, d'incantations, ou de toute autre pratique de magie, il n'y aura plus de pardon. — Mais quoi! mon enfant mourra donc? — S'il vit par ces moyens, il meurt; s'il meurt sans qu'ils aient été mis en œuvre, il a la vie. Quand vous le voyez s'adonner aux mauvaises mœurs, ne le voudriez-vous pas dans la tombe, et ne vous écriez-vous point : Que lui sert de vivre? Et, quand vous le voyez en danger de perdre son salut, vous consentiriez à le voir vivre à ce prix? N'avez-vous pas entendu la parole de Jésus-Christ : « Celui qui voudra sauver sa vie, la perdra; et celui qui perdra sa vie pour moi, la sauvera? » *Matth.*, XVI, 25. Croyez-vous à cette parole, ou vous semble-t-elle mensongère? Si l'on vous disait : Menez votre enfant dans le temple des idoles et il vivra, le feriez-vous? Non, n'est-ce pas? Pourquoi? Parce qu'il serait obligé d'adorer les idoles, répondez-vous, au lieu qu'ici il n'y a pas d'adoration des idoles, mais simplement incantation. Ce sont là

des pensées diaboliques, des piéges de Satan; c'est dissimuler l'erreur, et cacher le poison dans le miel. Il a compris qu'il ne persuaderait pas, se montrant à découvert, il s'est alors déguisé dans ces amulettes et dans ces contes de vieille femme : et la croix a été couverte de confusion, et les insignes du démon ont été en grand honneur; le Christ a été rejeté, et l'on a introduit une vieille ivre et qui radote; notre mystère a été foulé aux pieds, et foulé aux pieds par les rondes triomphantes du malin esprit. — Pourquoi, direz-vous, Dieu ne nous avait-il pas éclairés à cet égard ? — Mais il a souvent condamné ces pratiques, sans réussir à vous persuader; il vous a ensuite abandonnés à l'erreur. Il est écrit : « Dieu aussi les a livrés à leur sens dépravé. » *Rom.*, I, 28. Même un idolâtre quelque peu sensé ne fait aucun cas de ces superstitions.

On rapporte qu'un jour un orateur athénien s'affubla d'amulettes, et qu'un philosophe, dont il suivait les leçons, l'ayant rencontré, le réprimanda, l'accabla des plus mordantes railleries et le couvrit de ridicule. Et nous aurions encore la misérable faiblesse d'ajouter foi à de telles absurdités? Mais alors, objectera-t-on, que n'y a-t-il des saints qui ressuscitent les morts et opèrent de miraculeuses guérisons? — Et Dieu répond par ma voix : Pourquoi n'y a-t-il point des hommes qui méprisent cette vie terrestre, et pourquoi ne voulez-vous servir Dieu que moyennant salaire? Lorsque la nature humaine était plus languissante, et lorsqu'il importait de propager la foi, ces miracles n'étaient pas rares; à présent, la volonté de Dieu n'est point que nous subissions les épreuves du martyre, mais que nous soyons toujours prêts à la mort. Pourquoi donc vous attacher ainsi à cette vie présente? pourquoi ne point tourner vos regards vers celle de l'avenir? Pour la première vous descendez jusqu'à l'idolâtrie, et pour celle de l'avenir vous ne sauriez, en votre cœur, endurer quelques souffrances. Voilà pourquoi nous ne voyons point de miracles. La vie de l'avenir nous semble chose de peu de prix, puisque nous ne faisons rien pour la mériter, tandis qu'aucun sacrifice ne nous coûte pour prolonger celle d'ici-bas. Quoi de plus ridicule que cette cendre, cette suie, ces sels que cette vieille femme ose mettre en œuvre? Pratiques ridicules, en effet, et dont il faut se garder; comme aussi de dire : Le mauvais œil a saisi cet enfant.

Pourquoi les miracles sont devenus plus rares.

6. Jusques à quand souffrirez-vous ces piéges de Satan? Comment ne seriez-vous point la risée des idolâtres? comment ne nous railleraient-ils pas, quand nous leur dirons que la vertu de la croix est grande? comment le leur persuader, quand ils vous voient recourir à des pratiques dont ils se rient? Dieu n'a-t-il pas établi pour cela les médecins et les médicaments? Qu'arrivera-t-il si vous n'employez pas ces moyens et si l'enfant meurt? Où va-t-il, ô mère éplorée? Va-t-il chez les démons? va-t-il dans le royaume d'un tyran? ne va-t-il pas au ciel? ne va-t-il pas auprès de son Seigneur? Pourquoi donc cette désolation? pourquoi ces larmes? pourquoi ces sanglots? Pourquoi aimer votre enfant plus que votre Dieu? Dieu ne vous tient-il pas lieu de votre fils? Pourquoi cette ingratitude, qui fait que vous êtes plus attachée au don qu'à celui qui l'a donné? — Je suis faible, dites-vous; la crainte de Dieu m'est un poids trop lourd. Dans les maladies du corps, un moindre mal disparaît sous un plus grand : ainsi, dans l'âme, la crainte est effacée par une crainte plus grande, la douleur par une plus forte douleur. Votre enfant était beau? Mais, quoiqu'il en soit, il n'était pas plus beau qu'Isaac, qui était aussi un fils unique. Il était né pendant votre vieillesse? Isaac l'était de même. Il était plein de grâce? Mais, quel qu'il fût, il n'était pas plus gracieux que Moïse, qui charma les yeux d'une étrangère, à cet âge où la grâce ne se montre pas encore; et pourtant il fut exposé sur le fleuve par ses parents qui le chérissaient. Vous du moins vous le voyez gisant, vous le faites ensevelir, vous le conduisez jusqu'au tombeau; les parents de Moïse ne savaient pas s'il deviendrait la proie des poissons ou des chiens, ou de quelque monstre de la mer : ils obéissaient, ne sachant rien du royaume de Dieu ni de la résurrection. Peut-être votre enfant n'était-il pas fils unique et l'avez-vous perdu après plusieurs autres? Mais votre malheur n'a pas été si subit, ni si considérable, ni si douloureux que celui de Job : les ruines de votre

demeure ne l'ont pas écrasé pendant son repas, et après qu'on vous avait annoncé déjà d'autres désastres. Peut-être le chérissiez-vous par-dessus tout? Mais Jacob ne chérissait pas moins Joseph, qu'on lui disait avoir été dévoré par une bête féroce; il se résigna néanmoins à ce malheur, et à celui qui le suivit et à un troisième encore. Il pleura, mais il ne fit point entendre d'impies murmures; il gémit, mais il ne se révolta pas; il s'en tint à ces paroles : « Joseph n'est plus, Siméon n'est plus, et vous emmenez Benjamin? les plus grandes douleurs ont été mon partage. » *Genes.*, XLII, 36.

Vous le voyez : la tyrannie de la faim parle plus haut en son cœur que la voix de la paternité. Et ce que la faim produisit sur Jacob, la crainte de Dieu ne saurait le produire sur vous? Les larmes ne vous sont point défendues; mais abstenez-vous de tout blasphème en paroles ou en actions. Quel que fût votre enfant, il ne peut être comparé à Abel; et Adam ne blasphéma point. Cependant, c'était une bien grande affliction : quoi de plus terrible que le meurtre d'un frère par un frère? Ceci m'amène au souvenir d'un autre fratricide. Absalon aussi fit périr Ammon, son aîné. Et le roi David, qui affectionnait ce fils, gisait dans le cilice et la cendre; mais, loin d'appeler des devins et des enchanteurs, quoiqu'il y en eût alors, comme le prouve l'exemple de Saül, il invoquait le Seigneur. Agissez ainsi : ce que le juste fait, faites-le de même; employez les mêmes paroles, quand votre enfant sera mort : C'est moi qui irai à lui, et lui ne viendra point à moi. Voilà de la vraie sagesse, de l'affection sincère. Vous chérissez votre enfant? Mais David chérissait ce fils encore davantage, quoiqu'il fût le fruit d'un adultère : le roi était alors vivement épris de la mère d'Ammon, et vous savez que les enfants participent à la tendresse qui unit leurs parents. David souffrait beaucoup de la médisance, au sujet d'Ammon, et néanmoins, tant était grand son amour paternel, il eût souhaité par-dessus tout de le voir vivre; toutefois, il rendit grâces à Dieu, qui le lui prenait. Quelles durent être les angoisses de Rébecca, lorsque Jacob fut menacé par son frère! Isaac, au contraire, ne s'émut point, mais ordonna à Jacob de se cacher. Représentez-vous ces grands exemples, quand l'adversité vous visitera, et vous serez consolé. Représentez-vous ce qui serait advenu de votre enfant, s'il avait succombé dans un combat ou dans un incendie. Imaginons toujours une calamité plus terrible que celle qui nous afflige, et nous serons consolés; considérons toujours ceux qui sont plus éprouvés que nous, ou bien nos maux passés plus grands que ceux de l'heure présente. Paul nous y exhorte : « Vous n'avez pas encore, dit-il, résisté jusqu'à répandre votre sang en combattant contre le péché. » *Hebr.*, XII, 4. « Il ne vous arrive que des tentations humaines. » I *Cor.*, X, 13.

Conclusion morale.

Considérons donc toujours des maux au-dessus de ceux qui nous éprouvent : il s'en trouvera sans cesse, et nous serons alors reconnaissants envers Dieu. Bénissons la Providence avant et après tout événement. Ainsi viendra la fin de nos épreuves, et, après avoir vécu pour la gloire de Dieu, nous entrerons dans l'héritage promis. Qu'il nous soit donné d'y parvenir, par la grâce et l'amour....

HOMÉLIE IX.

« Que la parole de Jésus-Christ demeure en vous avec plénitude et avec une parfaite sagesse. Instruisez-vous et exhortez-vous les uns les autres par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, chantant de cœur avec édification les louanges de Dieu. Quelque chose que vous fassiez, en parlant ou en agissant, faites tout au nom du Seigneur Jésus-Christ rendant grâces par lui à Dieu le Père. »

Manière de témoigner à Dieu sa reconnaissance

1. Il a conseillé la reconnaissance; il va nous en montrer la route. Quelle route? Celle dont je vous ai entretenus déjà. Et que dit-il? « Que la parole de Jésus-Christ demeure en vous abondamment. » Il y a donc une autre voie, outre celle que vous connaissez. J'ai établi sans doute qu'il faut considérer le nombre de ceux qui ont souffert, contempler en esprit les souffrances au-dessus des nôtres, et bénir la Providence qui nous les a épargnées; mais lui, que dit-il? « Que la parole de Jésus-Christ demeure en vous abondamment; » c'est-à-dire, la doctrine, les dogmes,

les exhortations, où il est prouvé que la vie présente et ses biens ne sont rien. Si nous en sommes convaincus, l'adversité ne saurait nous ébranler. Il dit : « Demeure en vous abondamment, » ou plutôt, « avec plénitude. » Entendez, vous tous, mondains, qui dirigez une femme et des enfants, en quelle manière il vous prescrit de lire surtout les Ecritures sacrées, non point à la légère et sans suite, mais avec le plus grand soin. Un homme opulent peut supporter une perte ou une amende moins aisément que celui qui est riche des préceptes de la vraie sagesse supporte, non-seulement la pauvreté, mais tous les revers ensemble. Le riche selon le monde, quand il essuie une perte, en reçoit nécessairement une grave atteinte dans son crédit, et, si elle se répète souvent, il finit par ne pouvoir plus la supporter; tel n'est pas le sort du sage selon Dieu, puisque les bonnes pensées sont un fonds inépuisable et demeurent toujours, quoiqu'il ait à souffrir contre son gré. Voyez la prudence du bienheureux Apôtre. Il ne se borne pas à dire : Que la parole de Jésus-Christ soit en vous. Quoi donc? « Qu'elle y demeure avec plénitude et avec une parfaite sagesse ; instruisez-vous et exhortez-vous les uns les autres. » Il donne à la vertu le nom de sagesse, et avec raison : l'humilité est sagesse, et de même la piété et les qualités de même nature ; comme le contraire est déraison, la cruauté, par exemple. Aussi, en bien des endroits, le péché est-il traité de démence : « L'insensé a dit en son cœur : Dieu n'est pas; » *Ps.* XIII, 1 ; et ailleurs : « La pourriture et la corruption se sont formées dans mes plaies, à cause de mes égarements. » *Ps.* XXXVII, 6. Y a-t-il démence plus grande que celle de l'homme somptueusement vêtu, qui voit avec mépris la nudité de son frère? qui nourrit ses chiens grassement, et se détourne de l'image de Dieu souffrant la faim? qui est pleinement convaincu du néant des choses de la terre, et s'y attache avec force, comme si elles étaient immortelles?

Mais, si la démence de cet homme est sans égale, sans égale est aussi la sagesse de l'homme qui pratique la vertu. Voyez la conduite du sage : il fait la part de ses facultés; il est miséricordieux; il aime ses frères; il sait que nous avons tous une même nature; il a reconnu que la possession des richesses ne mérite aucun effort, qu'il faut veiller plus que sur les richesses sur ce corps qui est la demeure de l'âme. C'est pourquoi quiconque méprise la vaine gloire est un ami de la sagesse, parce qu'il connaît les choses d'ici-bas. L'amour de la sagesse est la connaissance des choses humaines et divines. Le sage sait ce que sont les choses divines et ce que sont les choses humaines; il s'abstient de celles-ci et pratique les premières. Il sait : et il est reconnaissant envers Dieu en toute chose. Il estime que la vie présente n'est rien : aussi la prospérité ne l'éblouit point, et l'adversité ne peut l'abattre. N'attendez pas un autre docteur; vous avez la parole de Dieu, et nul ne vous instruira comme elle. La science de l'homme déguise souvent la vérité, dans l'intérêt de la vaine gloire ou de l'envie. Ecoutez, vous tous qui n'avez souci que des choses de ce monde, et prenez les livres qui guériront votre âme. Si tel est votre ferme désir, lisez donc le Nouveau Testament, les Actes des Apôtres, les Evangiles : ce sont des docteurs qui ne meurent pas. Une douleur vous éprouve-t-elle? venez à eux comme vous iriez au médecin, et emportez le baume de la consolation : venez-y pour un dommage souffert, pour une mort, pour la perte des vôtres. Ou plutôt, n'emportez pas un seul médicament ; prenez-les tous, et gardez-les en votre intelligence. La cause de tous nos maux est l'ignorance des Ecritures sacrées. Nous allons au combat sans armes : comment le salut nous serait-il possible? Nous sommes des héros, si nous pouvons le faire étant armés de toute pièce; tant s'en faut que nous puissions le faire sans armes! Ne laissez pas tout le fardeau pour nous ; vous êtes nos brebis, mais vous avez l'intelligence de plus que la brebis ordinaire; Paul s'adresse aussi à vous en beaucoup de choses. Ceux qui s'instruisent ne passent pas toute leur vie dans les écoles, parce qu'il leur reste à savoir. Si vous vous bornez à apprendre toujours, c'est comme si vous n'appreniez pas. Ne venez pas à nous comme si vous deviez prolonger toute la vie l'apprentissage de la science : ce serait

alors comme si vous ne saviez jamais; venez en homme qui aspire au terme de ses études, afin d'enseigner à son tour. N'en est-il pas ainsi de quiconque fréquente une école ou s'adonne à l'étude d'un art? Nous assignons un terme à tout apprentissage. Si donc toute votre vie se passe à faire celui de la science, c'est que vous ne saurez jamais.

2. C'est le reproche que Dieu adressait aux Juifs : « Qu'il les portait dans ses entrailles, et qu'ils y demeuraient dans le même état jusqu'à leur extrême vieillesse. » *Isa.*, XLVI, 3, 4. Si vous ne les aviez pas imités, les progrès de la foi n'auraient éprouvé aucun retard. Si les uns étaient instruits, pendant que les autres attendent l'instruction, notre travail aurait aussi porté ses fruits à notre égard : vous auriez cédé votre place à d'autres et vous nous seriez venus en aide. Supposez que des élèves aient demandé des leçons à un professeur, et qu'ils en restent ensuite sans fin à l'étude des premiers éléments : quel labeur ne lui donneront-ils pas? Jusques à quand nous faudra-t-il discourir devant vous sur la vie? Il n'en était pas ainsi pour les apôtres : ils passaient sans cesse d'un lieu à un autre, déléguant ceux qui avaient appris à l'enseignement de ceux qui attendaient l'instruction. Ils purent parcourir l'univers, parce qu'ils n'étaient pas attachés à un seul endroit. Combien sont nombreux nos frères de la campagne et leurs maîtres, qui manquent d'enseignement! Et vous me retenez auprès de vous. Avant que la tête soit convenablement organisée, il est inutile d'aller aux autres parties du corps. Vous nous laissez tout le fardeau. Nous ne devrions avoir que vous à instruire, et vous devriez transmettre cette instruction à vos femmes et à vos enfants; mais tout le labeur est pour nous, et nous accable. « Instruisez-vous et exhortez-vous les uns les autres par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels. » Vous voyez que l'Apôtre n'exige pas trop. Il ne vous adresse pas aux histoires, dont la lecture impose des soins et cause de la fatigue, mais bien aux psaumes, dont le chant est une récréation pour l'esprit et trompe la fatigue. « Par des hymnes et des cantiques spirituels. » Vos enfants, au contraire, à l'imitation des cuisiniers, des maîtres d'hôtel et des danseurs, n'affectionnent que les chants sataniques et les bals. Ils ne savent aucun psaume, et croiraient se couvrir de ridicule et de honte en les apprenant. Là sont en germe tous les péchés. Telle est la terre où la plante a levé, tel son fruit : si la terre est sablonneuse et salée, le fruit de même le sera; si elle est grasse et douce, le fruit est doux et gras. De même tout enseignement contient une sève cachée.

Enseignons à nos frères la divine philosophie.

Enseignez-leur ces psaumes pleins d'une divine philosophie. Dès le début du livre, ils apprendront à aimer la tempérance; surtout à fuir la fréquentation des méchants, puisque le Roi-Prophète commence ainsi : « Heureux l'homme qui ne s'est point laissé aller aux conseils des impies; » *Ps.* I, 1; et plus loin : « Je n'ai point écouté les conseils de la vanité; » *Ibid.*, XXV, 4; et encore : « Le méchant en sa présence a été comme s'il n'était pas, tandis qu'il glorifie ceux qui craignent le Seigneur. » *Ibid.*, XIV, 4. Là leur est aussi recommandée la société des bons. Ils y trouveront bien d'autres préceptes : qu'il faut dompter la chair, être maître de ses mains, fuir la cupidité; que la richesse, que la gloire, que toute chose pareille n'est rien. Lorsque, dès le bas âge, on donne cette instruction à l'enfant, on le conduit insensiblement aux points de doctrine les plus élevés. Les psaumes renferment toute la science. Les hymnes à leur tour n'ont rien de terrestre : quand l'enfant aura appris dans les psaumes, alors aussi il étudiera les hymnes, comme chose plus près de Dieu. Les anges ne psalmodient pas, ils chantent des hymnes, parce que, nous est-il dit, « la bouche du pécheur ne saurait rendre une hymne avec grâce; » *Eccli.*, XV, 9; et ailleurs : « Mes yeux se reposent sur les fidèles de la terre, afin qu'ils viennent siéger près de moi; » *Ps.* C, 6; et plus loin : « L'homme superbe n'habite pas dans ma demeure; » *Ibid.*, 7; et enfin : « Celui qui marchait dans une voie irréprochable était mon ministre. » *Ibid.*, 2. Veillez avec le plus grand soin aux relations des enfants avec leurs amis et vos serviteurs. Des maux sans nombre naîtraient de leur contact avec des serviteurs corrompus. C'est à peine si toute la tendresse et toute la prudence

d'un père suffisent pour les faire arriver au salut; que deviendront-ils s'ils sont livrés à la négligence des mercenaires? Ceux-ci en usent envers eux comme envers des ennemis : ils espèrent en faire des maîtres plus doux, en les rendant dépravés, pervers, indignes de toute estime.

Avant tout, ne négligez pas cette précaution. « J'aime, est-il écrit, ceux qui aiment la loi. » Imitons le prophète, et chérissons ceux qui aiment la loi de Dieu. Que les enfants, pour connaître le prix de la tempérance, écoutent encore : « Mes entrailles sont la proie des passions ignominieuses; » *Ps.* XXXVII, 8; puis aussi : « Vous perdrez tous ceux qui prostituent leurs hommages à d'autres qu'à vous. » *Ibid.*, LXXII, 27. Qu'ils écoutent ensuite le prophète, sur la nécessité de réprimer la gourmandise : « Et un grand nombre d'entre eux périrent, quand la nourriture était encore dans leur bouche; » *Ibid.*, LXXVII, 30, 31; et sur celle de ne pas se laisser corrompre par des présents : « Que le flot des richesses ne tente pas votre cœur. » *Ibid.*, LXI, 11. Il leur montrera qu'il faut mépriser la gloire : « Sa vaine gloire ne le suivra pas dans la tombe; » *Ibid.*, LXVIII, 18; qu'on ne doit pas imiter les médisants : « N'imitez pas ceux qui médisent; » *Ibid.*, XXXVI, 1; que la puissance ne vaut pas qu'on la recherche : « J'ai vu l'impie superbe et élevé au-dessus des cèdres du Liban : je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus; » *Ibid.*, XXXVI, 35, 36; qu'on ne doit faire aucun cas des richesses : « Heureux, ont-ils dit, le peuple à qui sont ces richesses; mais moi je dis : Heureux le peuple dont le Seigneur est l'appui; » *Ibid.*, CXLIII, 15; que le péché est puni, la vertu récompensée : « Vous rendrez à chacun selon ses œuvres. » *Ibid.*, LXI, 13. Pourquoi nos œuvres ne sont-elles pas jugées chaque jour? C'est que « Dieu est un juge juste, fort et patient. » *Ibid.*, VII, 12. Il établit en ces mots que l'humilité est un bien : « Seigneur, mon cœur n'est point orgueilleux; » *Ibid.*, CXXX, 1; que l'orgueil est un mal : « C'est pourquoi la vanité s'est emparée d'eux; » *Ibid.*, LXXII, 6; et encore : « Leur iniquité sort du sein de leur abondance. » *Ibid.*, LXII, 7. Il est écrit ailleurs : « Le Seigneur résiste aux superbes. » *Prov.*, III, 34. Le prophète nous apprend aussi que l'aumône est une vertu : « Il répand libéralement ses dons parmi les pauvres, et sa justice demeure éternellement; » *Ps.* CXI, 9; que la charité mérite nos louanges : « L'homme bon est celui qui plaint et secourt l'indigent. » *Ibid.*, CXI, 5. Les psaumes renferment encore de nombreux préceptes de sagesse, tels que la défense de mal parler du prochain : « Je poursuivais celui qui déchire secrètement son prochain. » *Ibid.*, C, 5.

Quel est l'hymne des chœurs célestes et que chantent là-haut les chérubins, les fidèles le savent. Que chantèrent les anges qui sont au-dessous? « Gloire à Dieu au plus haut des cieux. » *Luc.*, II, 14. C'est pourquoi les hymnes, qui sont plus près de la perfection, suivent les psaumes. « Par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, chantant de cœur avec édification les louanges de Dieu. » Il s'exprime ainsi, ou parce que les bienfaits de Dieu nous viennent d'une vie édifiante, ou parce que le chant porte à l'édification, ou parce que l'édification elle-même exhorte et instruit par l'exemple, ou parce qu'ils possédaient ces dons avec édification; peut-être enfin le mot sort-il de l'abondance du cœur. « Chantant de cœur les louanges de Dieu. » Non-seulement de bouche, ce qui est chanter pour l'air, puisque la voix se répand au hasard, mais avec attention, ce qui est chanter pour Dieu : non par ostentation; même en public vous pouvez vous élever à Dieu et chanter ses louanges, sans que nul vous entende. Moïse pria de la sorte, et il fut entendu, puisque Dieu répondit : Que cries-tu vers moi? Moïse ne parlait pas; il criait mentalement, du fond d'un cœur contrit; aussi fut-il entendu de Dieu seul. Rien n'empêche d'élever son cœur en marchant et de prier. « Quelque chose que vous fassiez, en parlant ou en agissant, faites tout au nom du Seigneur Jésus-Christ, rendant grâces par lui à Dieu le Père. » Si nous agissons ainsi, aucune faute ne sera commise, puisque Jésus-Christ est invoqué. Si vous mangez, si vous buvez, si vous vous mariez, si vous allez en voyage, faites tout au nom de Dieu, c'est-à-dire, demandez-lui son appui : commencez toute chose par une prière. Même avant de parler, invoquez d'abord

ce nom. C'est pour ce motif que nous le mettons nous-mêmes en tête de nos instructions. Là où est le nom de Dieu, tout prospère. Si les noms des consuls font la validité des actes, combien plus grande est la vertu du nom de Jésus-Christ! Peut-être encore l'Apôtre veut-il conseiller de dire et de faire toute chose par Dieu, de ne lui point substituer les anges. Vous mangez? bénissez la Providence avant et après le repas. Dormez-vous? bénissez la Providence à votre coucher et dès le réveil. Allez-vous en public? ne faites rien de mondain, rien en vue de la vie présente. Agissez au nom de Dieu, et tout vous réussira selon le bien; avec ce nom, je l'ai dit, tout prospère. S'il chasse les démons et guérit les maladies, à plus forte raison donne-t-il le bonheur.

Que signifie : « Faire en parlant ou en agissant? » Cela signifie en toute sorte d'actions, par exemple, celle de sortir de chez soi. Abraham n'envoya-t-il pas son serviteur au nom de Dieu? David ne tua-t-il pas Goliath au nom de Dieu? Ce nom est admirable et puissant. Jacob disait à ses fils prêts à partir : « Que mon Dieu vous accorde le don de plaire à cet homme. » *Genes.*, XLIII, 14. C'est que Dieu a toujours été son appui, et qu'il n'a rien osé faire sans lui. Le Seigneur est honoré quand on l'invoque; à son tour il donne le succès qui honore. Invoquez le Fils, rendez grâces au Père. L'invocation qui s'adresse au Fils s'adresse également au Père, et les actions de grâces offertes au Père le sont pareillement au Fils. Ne nous contentons pas de connaître la lettre de ces préceptes; réalisons-les dans nos œuvres. Le nom de Dieu est incomparable; il est admirable partout et toujours. « Votre nom, est-il écrit, se répand comme un parfum. » *Cant.*, I, 2. Celui qui le prononce est aussitôt embaumé de ce parfum. « Personne ne peut invoquer le Seigneur Jésus-Christ, si ce n'est dans l'Esprit saint. » I *Cor.*, XII, 3. Ce nom opère tous les miracles. Si vous dites avec foi : « Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, » vous êtes au comble de la perfection. Voyez quelles grandes choses vous avez faites : vous avez créé l'homme nouveau, et vous avez accompli toutes les mêmes merveilles que dans le baptême. Ce nom commande aux maux de votre âme. C'est pourquoi le démon, envieux de notre honneur, a introduit la religion des anges. Tels sont les piéges de satan. S'agirait-il d'un ange, s'agirait-il d'un archange, s'agirait-il d'un chérubin, ne souffrez pas cette hérésie : ces puissances, loin de vous faire accueil, vous repousseraient en voyant le Seigneur outragé par vous. Je vous ai honoré, s'écriera votre Dieu, en vous permettant d'invoquer mon nom, et vous l'avez couvert d'ignominie. Le signe de la croix est une hymne : si vous la chantez avec foi, vous mettez en fuite le démon et tous les maux; et, si vous ne chassez point la maladie, ce n'est point que ce signe n'ait pas la vertu nécessaire, mais c'est qu'il ne doit pas en être ainsi. Il est écrit : « Vos louanges, Seigneur, sont dignes de votre puissance. » Au nom de Dieu l'univers a été converti, le démon et son empire ont été foulés aux pieds, les cieux ont été ouverts. Que parlé-je des cieux? par lui nous avons reçu une vie nouvelle; à lui nous devons tout notre éclat. Il fait les martyrs et les confesseurs. Regardons-le donc comme le plus beau présent qui nous ait été fait, afin de vivre pour la gloire de Dieu, de lui être agréables et de parvenir aux biens promis à ceux qui l'aiment, par la grâce et l'amour.....

HOMÉLIE X.

« Femmes, soyez soumises à vos maris, comme il convient, en ce qui est selon le Seigneur. Maris, aimez vos femmes, et ne leur soyez point fâcheux. Enfants, obéissez en tout à vos pères et à vos mères; car cela est agréable au Seigneur. Pères, n'irritez point vos enfants, de peur qu'ils ne tombent dans l'abattement. Serviteurs, obéissez en tout à ceux qui sont vos maîtres selon la chair; ne les servant pas seulement lorsqu'ils ont l'œil sur vous, comme si vous ne pensiez qu'à plaire aux hommes, mais avec simplicité de cœur et dans la crainte de Dieu. Faites de bon cœur tout ce que vous ferez, comme le faisant pour le Seigneur, et non pour les hommes; sachant que vous recevrez du Seigneur le salaire de l'héritage, car vous serez le Seigneur Jésus-Christ. Celui qui agit injustement recevra la peine de son injustice, car Dieu ne fait point acception de personnes. Maîtres, rendez à vos serviteurs ce que la justice et l'équité demandent de vous, sachant que vous avez aussi bien qu'eux un maître dans le ciel. »

1. Pourquoi l'Apôtre n'a-t-il pas donné ces préceptes en toute circonstance et dans toutes ses épîtres; les réservant, pour celles-ci et pour

celles qui s'adressent aux Ephésiens, à Timothée et à Tite? Peut-être y avait-il eu des discordes à Colosse, à Ephèse et en Crète ; peut-être leurs habitants, irrépréhensibles à d'autres égards, n'étaient-ils pas en ceci à l'abri de tout reproche, et fallait-il les ramener au droit chemin. Ou plutôt, ce qu'il leur dit s'adresse à tous les fidèles. Cette épître a des traits de ressemblance frappants avec celle aux Ephésiens. Ailleurs, ces analogies n'existent pas : soit qu'il jugeât inutile d'écrire sur cette matière à des hommes vivant en paix, mais étrangers encore à de hautes vérités, dont il importait de les instruire ; soit qu'il eût été superflu de les en entretenir, parce qu'ils avaient été déjà fortifiés contre ces tentations. Pour moi, je présume que l'Eglise était désormais affermie, et que ces exhortations sont le couronnement de l'œuvre apostolique. « Femmes, soyez soumises à vos maris, comme il le faut, en ce qui est selon le Seigneur. » C'est-à-dire, soyez-leur soumises à cause de Dieu ; ce n'est pas eux, c'est vous que cette soumission embellit. Il ne s'agit pas de sujétion d'esclave à maître, ni d'infériorité née de la nature, mais d'obéissance due à cause de Dieu. « Maris, aimez vos femmes, et ne leur soyez point fâcheux. » Voyez comme il établit la réciprocité des devoirs. Le respect et la charité sont le fondement de ceux de la femme, et le sont aussi de ceux du mari ; car il pourrait se faire que celui qui aime causât du chagrin à la personne aimée. Voici le sens de ce précepte : Ne vous querellez point ; rien n'est si fâcheux qu'une querelle entre mari et femme. Les discordes vraiment fâcheuses sont celles qui divisent des personnes qui s'aiment. Elles sont une cause de grande amertume, comme si le corps était en lutte avec un de ses membres. Le devoir du mari est d'aimer, celui de la femme d'être soumise; si chacun fait ce qu'il doit, l'équilibre ne saurait être rompu. La femme qui se sent aimée, devient aimable; et le mari, qui la voit soumise, devient affable à son tour. Et remarquez qu'il est dans l'ordre naturel que le mari aime et que la femme soit soumise, quand celui qui commande aime celui qui obéit, tout est à sa place. La charité incombe moins à celui qui obéit qu'à celui qui

Le devoir du mari est d'aimer, et celui de la femme d'être soumise.

commande : la vertu essentielle du premier est la soumission. Une femme est tout par la grâce, un homme par l'affection : il ne pourrait y avoir d'arrangement plus propice à l'amour. Maris, n'abusez point de la soumission de la femme pour être despotes ; femmes, que l'affection de votre mari ne vous rende point hautaines. L'attachement du mari ne doit point enorgueillir l'épouse; l'obéissance de la femme ne doit point rendre l'époux exigeant. Dieu vous a soumis la femme, ô maris, pour que vous l'aimiez davantage ; il vous a fait aimer, ô femmes, afin que le joug de l'obéissance vous soit plus léger. Vous, ne redoutez point cette soumission : il est si doux d'obéir à qui vous aime ! Et vous, maris, ne craignez point d'aimer votre femme, puisqu'elle vous est soumise. Là est le lien entre vous. La nature a donné au mari un empire nécessaire ; qu'il accepte aussi le lien de l'amour : Dieu qui a fait la femme faible, veut qu'elle soit protégée.

« Enfants, obéissez en tout à vos parents; car cela est agréable au Seigneur. » Il répète le mot « Seigneur, » parce qu'il porte une loi d'obéissance, et qu'il a pour but de ployer les âmes, en montrant la récompense à gagner : « Car cela est agréable au Seigneur. » Voyez comme il veut que les motifs tirés de la nature ne soient jamais envisagés seuls, et que ce qui plaît à Dieu soit toujours le premier mobile de nos actes, afin que nous en recueillions le fruit. « Pères, n'irritez point vos enfants, de peur qu'ils ne tombent dans l'abattement. » Ici encore la soumission et l'amour concourent au même but. Il ne dit pas : Aimez vos enfants. La voix de la nature suffit pour imposer cette obligation. Mais il corrige ce qui a besoin de l'être : les parents doivent élargir leur amour, les enfants avoir plus d'obéissance. Il ne fait nullement intervenir le nom du Seigneur, comme pour les devoirs précédents. Et pourquoi? Ecoutez le prophète : « Dieu est plein de miséricorde pour ceux qui le craignent, comme un père pour ses enfants ; » *Ps.* XII, 13 ; et Jésus-Christ lui-même : « Quel est l'homme parmi vous qui donne une pierre à son fils, lorsqu'il lui demande du pain ? ou, s'il lui demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent ? » *Matth.*, VII, 9, 10. « Pères, n'irritez donc point

vos enfants, de peur qu'ils ne tombent dans l'abattement. » Il emploie le trait qu'il sait le plus propre à les stimuler; mais il cache la rigidité du précepte sous un ton de bienveillance, et ne fait pas intervenir le Seigneur; il aurait trop abattu les parents, il aurait déchiré leurs entrailles. « Ne les irritez point, » c'est-à-dire, ne les rendez pas opiniâtres; il y a des circonstances où vous devez leur céder. Il arrive ensuite au troisième précepte : « Serviteurs, obéissez à vos maîtres selon la chair. » Il y a pareillement ici un certain amour; mais il ne tient pas de la nature autant que ceux qui précèdent, il naît de l'habitude du commandement lui-même et des actes du subordonné. Le rôle de l'affection est moindre; celui de l'obéissance plus grand. L'Apôtre insiste donc sur l'obéissance, afin qu'elle procure aux serviteurs ce que d'autres obtiennent par les liens de la nature. Il ne s'adresse pas aux serviteurs dans le seul intérêt des maîtres, mais encore dans leur propre intérêt, afin qu'ils se fassent aimer. S'il ne le dit pas expressément, c'est de crainte de les rendre présomptueux. « Serviteurs, obéissez en tout à vos maîtres selon la chair. »

2. Voyez l'ordre dans lequel il place les noms, femmes, enfants, serviteurs, marquant ainsi les degrés de l'obéissance. Pour rendre la vérité moins amère aux serviteurs, il ajoute : « A vos maîtres selon la chair. » C'est dire : La meilleure partie de vous-mêmes, votre âme est libre; la servitude n'a qu'un temps. Assujettissez le corps, de peur que la nécessité ne rende plus dure votre servitude. « Ne les servant pas seulement lorsqu'ils ont l'œil sur vous, comme si vous ne pensiez qu'à plaire aux hommes. » A cette servitude que vous impose la loi, donnez pour principe la crainte de Jésus-Christ. Si, en l'absence du maître, vous agissez selon votre devoir et pour son honneur, vous le faites à cause de l'œil qui ne dort pas. « Lorsqu'ils ont l'œil sur vous, comme si vous ne pensiez qu'à plaire aux hommes. » Cette conduite vous serait préjudiciable. Ecoutez le Roi-Prophète : « Le Seigneur a dispersé les os de ceux qui plaisent aux hommes. » *Ps.* LII, 6. Vous voyez comme l'Apôtre les ménage, comment il les dirige. Penser une chose et en faire une autre, paraître en présence du maître autre qu'on est en son absence, ce n'est pas de la simplicité, c'est de l'hypocrisie. Aussi ne dit-il pas seulement : « Dans la simplicité du cœur, » mais aussi : « Craignant Dieu. » Craindre Dieu, c'est s'abstenir de tout mal quand personne ne vous voit; si nous faisons le mal alors, nous ne craignons pas Dieu, nous craignons les hommes. Il veut qu'ils soient purs non-seulement d'hypocrisie, mais encore de paresse. Il leur fait voir qu'ils sont libres, au lieu d'être serviteurs, lorsqu'ils n'ont pas besoin de la surveillance du maître. Les mots « de bon cœur » l'indiquent; ils signifient avec bonne volonté, non par une nécessité servile, mais librement et de plein gré. Et quelle est la récompense? « Sachant que vous recevrez du Seigneur le salaire de l'héritage, car vous servez le Seigneur Jésus-Christ. » C'est de lui que vous recevrez la récompense. Ce qui prouve bien que vous êtes des serviteurs de Dieu; car « celui qui agit injustement recevra la peine de son injustice. » C'est la confirmation de ce qui précède. Et, afin que les maîtres ne puissent voir une flatterie dans ces paroles : « Il recevra la peine de son injustice, » c'est-à-dire il sera puni, Paul ajoute : « Car Dieu ne fait point acception de personne. » *Rom.*, II, 11. Ce ne sera pas un opprobre devant lui d'avoir été serviteur.

Il était nécessaire de proclamer cette vérité en présence des maîtres, comme il l'a proclamée dans l'Epître aux Ephésiens; mais, à mon sens, il fait allusion ici aux maîtres étrangers à la foi. Qu'arrivera-t-il, en effet, si le maître est infidèle et que vous soyez chrétien? Dieu ne tiendra aucun compte des personnes, et ne verra que les actes. Vous devez donc servir ce maître avec bonne volonté et de bon cœur. « Maîtres, rendez à vos serviteurs ce que la justice et l'équité demandent de vous. » Que demande la justice? que demande l'équité? De faire qu'ayant le nécessaire, ils ne soient pas obligés d'avoir recours à autrui, et de rétribuer leur travail. Ne vous autorisez pas, pour les priver de leur salaire, de ce qu'ils doivent en recevoir un de Dieu. Ailleurs, s'adressant à des maîtres déjà familiers avec leurs devoirs, et qu'il veut amener à une dou-

ceur plus grande : « Ne traitez pas, dit-il, vos serviteurs avec menace; » *Ephes.*, VI, 9; c'est dire : « La mesure dont vous aurez usée, on en usera avec vous. » *Matth.*, VII, 2. Il propose aux serviteurs cette vérité : « Dieu ne fait point acception de personnes; » mais c'est afin que les maîtres s'en fassent l'application. Dire à un homme ce qui concerne un autre, c'est bien moins reprendre ce dernier que celui qui est coupable. Vous serez égaux devant Dieu, veut-il dire; et il montre qu'ils ont une servitude commune : « Sachant que vous avez aussi bien qu'eux un Maître dans le ciel. Persévérez et veillez dans la prière, l'accompagnant d'actions de grâces. » Comme la continuité de la prière amène souvent la lassitude, il leur recommande de veiller, c'est-à-dire d'être prudents et attentifs. Satan sait quel précieux secours nous puisons contre lui dans la prière; il le sait, et cherche d'autant plus à nous en détourner. Paul aussi sait combien est grand le nombre de ceux qui prient avec nonchalance, et il prescrit de persévérer, comme pour une entreprise ardue. « Veillez dans la prière, l'accompagnant d'actions de grâces; » envers Dieu, pour ses bienfaits visibles et invisibles, dont il nous a comblés selon nos désirs ou malgré nous, pour le ciel et pour l'enfer, pour nos douleurs et pour nos joies. Ainsi prient les saints, bénissant la Providence pour les bienfaits communs à tous les hommes.

L'orateur rappelle la mémoire d'un saint qu'il connaissait.

3. J'ai connu un saint homme qui priait de cette façon. Voici ses propres paroles : Seigneur, nous vous bénissons pour tous les bienfaits dont vous nous avez comblés depuis le premier jour jusqu'à celui-ci, quelqu'indignes que nous soyons; pour les choses que nous savons et pour celles que nous ne savons pas; pour celles qui sont visibles, et pour celles qui sont cachées, pour ce qui s'est accompli par action et pour ce qui l'a été par parole; pour ce qui s'est fait selon nos désirs et pour ce qui s'est fait contrairement à nos désirs; pour ce qui nous est arrivé sans que nous l'ayons mérité; pour nos afflictions, pour nos joies, pour le supplice divin de la Croix, pour le royaume des cieux. Nous vous prions de sanctifier nos âmes, de purifier nos consciences, de nous accorder une fin digne de vos miséricordes. O vous, qui nous avez aimés, jusqu'à donner pour nous le sang de votre Fils unique, daignez nous rendre dignes de tant d'amour. Jésus, Fils unique du Père, faites que votre sagesse et que votre crainte inspirent toutes nos paroles; communiquez votre force à nos âmes. Dieu bon, qui avez donné votre Fils unique pour nous racheter, et qui avez envoyé votre Esprit saint pour la rémission de nos péchés, si nous avons commis quelque faute volontaire ou involontaire, pardonnez-nous, ne nous condamnez pas. Souvenez-vous de tous ceux qui invoquent votre nom dans la vérité; souvenez-vous de vos ennemis, car nous sommes tous des hommes. Il ajoutait ensuite la prière ordinaire des fidèles, comme une conclusion, comme un lien entre tous, et s'arrêtait là. Dieu nous a fait beaucoup de grâces, même malgré nous; il nous en a fait davantage et de bien plus grandes à notre insu. Lorsque nous lui demandons ce qui nous est nuisible, il fait l'opposé, montrant par là qu'il veut notre bien malgré nous-mêmes.

« Priez pour nous, » voyez l'humilité de l'Apôtre qui pense à lui le dernier, « afin que Dieu nous ouvre une porte pour prêcher sa parole et pour annoncer le mystère de Jésus-Christ. » Une porte, dit-il, c'est-à-dire la liberté de prêcher. Merveille, un si grand athlète ne dit pas : Afin que je sois délivré de mes fers; mais, pendant qu'il gémit dans un cachot, il prie les fidèles de demander à Dieu que la porte de la prédication, c'est-à-dire la liberté de prêcher la parole divine s'ouvre pour lui. Quelle autorité naît de ces deux admirables choses : la qualité de la personne et la grandeur de l'objet ! « Le mystère de Jésus-Christ. » Il montre que rien n'égale son désir de l'annoncer. « Pour lequel je suis moi-même dans les chaînes, afin que je le découvre aux hommes comme il convient de le découvrir. » C'est-à-dire avec une grande liberté et sans réticences. Vous le voyez : loin que l'ombre du cachot puisse le cacher, elle sert à le mettre en lumière. « Avec une grande liberté, » dit-il. Eh quoi ! grand Apôtre, vous êtes enchaîné, et vous consolez les autres ? Assurément, répond-il, et les chaînes me donnent une plus grande liberté de parole. Mais j'invoque le

secours de Dieu; car le divin Maître a dit: « Quand ils vous feront comparaître, ne vous inquiétez pas comment vous parlerez, ni de ce que vous direz. » *Matth.*, x, 19. Voyez comme il dit métaphoriquement : « Afin que Dieu nous ouvre une porte pour prêcher. » Quelle modestie, quelle humilité, alors qu'il est dans les fers pour la foi ! Il ne s'exprime pas ainsi : Me rende éloquent pour que je puisse toucher les cœurs ; mais il dit : Pour parler avec l'assurance qu'il convient. Il a la modestie de se montrer désireux d'une qualité qu'il possède.

Il a déjà fait voir pourquoi Jésus-Christ n'était pas d'abord venu, lorsqu'il a, dans cette épître appelé les choses anciennes une ombre, « et Jésus-Christ le corps. » *Coloss.*, II, 17. Ils devaient donc s'accoutumer à l'ombre. En même temps il donne une grande preuve de l'affection qu'il leur porte : « Afin, dit-il, que vous m'entendiez, moi qui suis dans les fers. » Il parle de nouveau de ses chaînes ; et cela me ravit, mon cœur en est touché, j'éprouve un vif plaisir à voir Paul enchaîné écrire, prêcher, baptiser et catéchiser. De toutes les Eglises de l'univers on en référait à Paul enchaîné, et Paul enchaîné édifiait l'univers. Il était alors plus libre que jamais. Il le déclare lui-même : « Plusieurs de nos frères en Notre-Seigneur, encouragés par mes liens, sont devenus plus hardis à prêcher la parole de Dieu sans aucune crainte. » *Philip.*, I, 14. Il renouvelle ailleurs ce témoignage : « Lorsque je suis faible, alors je suis fort. » II *Cor.*, XII, 10. C'est pourquoi il disait encore : « La parole de Dieu n'est point enchaînée. » II *Tim.*, II, 9. Il avait pour compagnons de captivité des malfaiteurs et des homicides, lui, le docteur de l'univers; lui qui fut ravi au troisième ciel et qui entendit des paroles mystérieuses et ineffables, il était dans les fers. Mais alors sa marche n'en était que plus rapide. Lui qui était enchaîné, il était libre ; et celui qui le retenait dans les fers était enchaîné : ce que Paul désirait faire, il le faisait; son persécuteur, au contraire, ne pouvait l'empêcher et n'atteignait donc pas son but. Que fais-tu, insensé ? Crois-tu qu'il s'agit ici d'un coureur humain ? combat-il dans un stade terrestre ? Il est citoyen du ciel : un coureur céleste ne saurait être retenu par de terrestres liens. Vois-tu le soleil ? jette des chaînes sur ses rayons pour enchaîner son cours : tu ne le pourras pas. Et Paul non plus, tu ne saurais l'enchaîner ; tu arrêterais plutôt le soleil, que les soins de la providence de Dieu défendent moins qu'ils ne protègent l'Apôtre, chargé, lui aussi, d'être le flambeau du monde, et de lui apporter la lumière de la vérité. Où sont-ils, ceux qui ne veulent rien souffrir pour Jésus-Christ? Que dis-je, souffrir? ils lui préfèrent de viles richesses. Paul aussi enchaînait d'abord les serviteurs de Jésus-Christ et les jetait dans les prisons ; mais lorsqu'il le fut devenu lui-même, il se glorifiait de ses souffrances, et non de ses actes. Tel est le miracle de l'apostolat : ce ne sont pas les persécuteurs, ce sont les persécutés qui l'encouragent et l'accroissent. Où trouver des combats de ce genre ? Celui qu'on persécute a la victoire, et celui qui persécute est vaincu. La persécution fit les éclatants succès de l'Apôtre : ses chaînes furent la cause que ses enseignements se répandirent au loin. Je ne rougis pas de les porter, dit-il ; j'en suis glorieux, au contraire, moi qui annonce le divin Crucifié. Et voyez ; l'univers entier abandonne ceux qui sont libres pour aller à ceux qui sont dans les fers; il est tout aversion pour ceux qui enchaînent, tout amour pour ceux qui sont chargés de liens ; il abhorre ceux qui ont crucifié, et il adore le Crucifié.

Prodige étonnant que des ignorants et des pêcheurs soient devenus des Apôtres.

4. Il est admirable que des ignorants et des pêcheurs soient devenus apôtres ; il est plus admirable encore que les obstacles naturels n'aient pas été pour eux des obstacles, et qu'ils aient servi plutôt à multiplier leurs succès. Leur inexpérience, loin de nuire aux progrès de la prédication, les rendit plus éclatants. Ecoutez Luc : « Et sachant qu'ils étaient des hommes sans lettres et ignorants, tous s'étonnaient. » *Act.*, IV, 13. Non-seulement ils n'étaient pas empêchés par les persécutions, mais ils inspiraient une confiance plus grande. Les disciples se reposaient moins sur Paul en liberté, que sur Paul dans les fers. « Ils sont, dit-il, devenus plus hardis à prêcher la parole de Dieu sans aucune crainte. » *Philip.*, I, 14. Où sont-ils ceux qui prétendent que l'apostolat n'est pas une mis-

sion divine? Leur ignorance ne suffisait peut-être pas pour leur faire craindre d'être jugés défavorablement? Leur fallait-il aussi les épreuves de la persécution? En effet, les âmes vulgaires sont en proie à ces deux maladies, la présomption et la lâcheté. Puisque leur ignorance n'avait pas suffi à les faire rougir d'eux-mêmes, les dangers du moins devaient leur inspirer l'effroi. — Mais ils faisaient des miracles, nous objectera-t-on. — Vous croyez donc qu'ils faisaient des miracles? Eh bien! j'admets qu'ils n'en faisaient pas : n'est-ce pas le plus grand de tous les miracles d'avoir converti le monde, comme ils l'ont fait, sans opérer de miracles?

Mais, dira-t-on encore, chez les Grecs, Socrate fut aussi jeté dans les fers. — Quoi donc? ses disciples ne s'enfuirent-ils pas à Mégare? Ils firent plus : ils ne crurent pas à ce qu'il leur disait de l'immortalité de l'âme. Ici, au contraire, Paul inspire plus de confiance à ses disciples, parce qu'il est enchaîné; et c'est avec raison, puisqu'ils voyaient que les liens n'étaient pas un obstacle à ses prédications. Pouvait-on lier sa langue? Or, c'est par elle qu'il parcourait le monde. Vous n'empêcherez pas un coureur de courir, à moins d'attacher ses pieds : de même vous n'empêcherez un apôtre de parcourir le monde qu'en liant sa langue. Si vous ceignez les reins d'un coureur, sa course n'en deviendra que plus rapide et plus facile : de même l'apôtre dans les fers prêche davantage et plus librement, et sa parole inspire plus de confiance. Le captif s'effraie parce qu'il sent le poids de ses fers; mais comment celui qui méprise la mort se croirait-il enchaîné? L'ombre seule de Paul était prisonnière, puisque sa parole se répandait avec plus de facilité. Oui, la persécution luttait contre une ombre : elle grandissait l'Apôtre dans les regrets des fidèles et dans le respect même de ses ennemis. Il pouvait montrer le prix de son courage, ses chaînes. Son front n'a pas à rougir : il rayonne d'un éclat nouveau sous la couronne de la victoire, et cette couronne, ce sont les liens dont on l'a chargé. En quoi pouvait-il craindre les chaînes, lui qui avait brisé les portes de diamant de la mort?

Et quelle émulation, mes frères, ces chaînes ne doivent-elles pas nous donner! Femmes, vous toutes qui vous parez de bijoux d'or, ambitionnez plutôt les fers de Paul. Ces colliers brillent moins autour de vos cous, que ne brillait sur son âme la parure de ses liens de fer. Si quelqu'un désire cette parure, qu'il ait les autres en aversion. Qu'y a-t-il de commun entre la lâcheté et la grandeur d'âme, entre les vains ornements du corps et les ornements de la sagesse? Les anges révèrent les chaînes de Paul et méprisent vos parures; celles-là nous enlèvent de la terre au ciel, celles-ci nous font descendre du ciel sur la terre. En réalité celles-ci, et non les premières, sont des chaînes; celles-ci sont un poids pour l'âme comme pour le corps, et les premières sont un ornement pour le corps comme pour l'âme. Voulez-vous voir comment elles sont un ornement? Considérez qui, de vous ou de Paul, s'attache un plus grand nombre de spectateurs. Et que parlé-je de vous? L'impératrice elle-même, toute couverte d'or, captive moins ceux qui la voient. S'il avait pu arriver que Paul enchaîné entrât dans une église en même temps que l'impératrice, tous auraient détourné d'elle leurs regards pour les porter sur lui; et certes ils auraient eu bien raison. Un homme supérieur à la nature humaine, qui n'a rien de l'homme, qui est un ange sur la terre, mérite bien plus l'admiration qu'une femme en ses plus riches atours. Celle-ci, vous la rencontrez sans peine et dans les théâtres, et dans les fêtes, et dans les thermes, et dans bien d'autres lieux, et partout; mais un homme chargé de chaînes et qui estime porter la plus précieuse des parures, et qui ne faiblit pas sous les fers, celui qui le voit ne peut croire assister à un spectacle terrestre : c'est un spectacle digne du ciel. La personne qui s'attache aux parures mondaines regarde autour d'elle qui la voit ou qui ne la voit point : elle est pleine des fumées de l'orgueil, rongée par les soucis; elle gémit dans les liens de mille souffrances morales. Au contraire, celui qui porte les mêmes liens que l'Apôtre est exempt de tout orgueil : son âme tressaille d'allégresse, et, libre de toute inquiétude, regarde le ciel. Si le choix m'était donné, que préférerais-je, ou voir Paul avançant la tête hors du ciel pour prêcher, ou

l'avançant hors de sa prison ? J'aimerais mieux le voir avançant la tête hors de sa prison ; car, lorsqu'il est captif, les anges eux-mêmes descendent du ciel pour l'entendre. Les liens de Paul maintiennent le faisceau de l'apostolat, sa chaîne en assure la base. Désirons donc ardemment cette chaîne.

5. Comment atteindre ce but ? En foulant aux pieds, en réduisant en poudre les mondaines parures. Elles ne nous servent à rien, ou plutôt elles sont des instruments de perte. Elles nous feront paraître là-haut chargés de lourdes chaînes, tandis que celles de Paul nous auraient délivrés de ses entraves. La femme qui reste ici-bas attachée à ces vanités, aura là-haut les mains et les pieds liés par des chaînes éternellement indissolubles ; celle qui aura porté en ce monde les liens de Paul, les verra se changer au ciel en une immortelle parure. Affranchissez-vous vous-même de vos entraves terrestres, et en même temps affranchissez le pauvre de ses besoins. — Quelles sont, demanderez-vous, ces chaînes du péché ? Comment se forgent-elles ? — Quand vous faites ostentation de vos richesses, pendant que votre frère se meurt de besoin, quand vous entassez tant d'or en vue d'une vaine gloire, pendant que votre frère n'a pas de quoi se nourrir : ne forgez-vous point une chaîne de péchés ? Parez-vous de Jésus-Christ, au lieu de vous parer d'or : là où est Mammon n'est pas le Christ, et là où est le Christ n'est pas Mammon. Ne voulez-vous donc point vous parer du Roi de l'univers ? Si l'on vous offrait la pourpre et le diadème, ne les prendriez-vous point plutôt que l'or ? Et moi, je ne vous offre pas un vêtement royal, je vous offre votre Roi lui-même pour en faire votre vêtement. — Mais comment peut-on se parer du Christ ? — Paul va nous l'apprendre : « Vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, vous êtes revêtus du Christ. » *Galat.*, III, 27. Ecoutez ensuite le conseil de l'Apôtre : « Ne cherchez point à contenter les désirs de la chair. » *Rom.*, XIII, 14. Ainsi quiconque ne cherche point à contenter les désirs de la chair est revêtu du Christ. Si vous êtes revêtue de Jésus-Christ, les démons eux-mêmes vous redoutent ; si vous êtes parée d'or, vous êtes un objet de risée même pour les hommes : si vous êtes revêtue de Jésus-Christ, les hommes mêmes vous respectent. Voulez-vous paraître belle et parée ? qu'il vous suffise des attraits que vous a donnés le Créateur. Pourquoi vous chargez-vous d'or, comme pour corriger l'œuvre de Dieu ? Voulez-vous être parée ? revêtez-vous d'aumônes, revêtez-vous de bienveillance, revêtez-vous de modestie et de réserve ; éloignez toute vanité. Ces vertus sont plus précieuses que l'or : elles rendent plus belle la femme qui a la beauté ; elles donnent même la beauté à celle qui ne l'a pas. Quand une personne unit la grâce à la bienveillance, elle gagne notre sympathie ; mais, fût-elle belle, si elle est pervertie, nous ne saurions l'appeler belle : notre esprit fâcheusement impressionné ne saurait porter un jugement favorable. La femme de Putiphar avait sa parure et Joseph avait la sienne : qui avait le plus de beauté ? Je ne parle pas ici du temps où elle était dans son palais, pendant qu'il était dans sa prison. Joseph était nu, mais il était vêtu de réserve et de continence ; l'Egyptienne était parée, mais elle était plus repoussante qu'à l'état de nudité, parce qu'elle s'était dépouillée de toute réserve.

Contre les femmes qui ne pratiquaient pas la modestie.

Oui, femmes, quand vous vous parez follement, vous êtes plus indécentes que si vous rejetiez tout vêtement : vous vous êtes dépouillées de toute modestie. Eve était nue d'abord, et, quand elle eut un vêtement, elle eut bien moins d'attraits : nue, elle était parée ; quand elle fut couverte du vêtement du péché, elle en eut aussi la laideur. Et vous de même, sous vos mondaines parures, vous avez bien moins d'attraits. L'excès du luxe ne fait pas ressortir votre beauté, et il peut se faire qu'il vous rende plus immodestes que si vous étiez sans vêtement. Voici pourquoi : n'y aurait-il pas de l'indécence à vous habiller comme un joueur de flûte ou comme un danseur ? — Mais, direz-vous, il n'est question pour nous que de parures d'or. — Et voilà précisément où est le mal. Cet apparat ne convient qu'aux acteurs, aux histrions, aux mimes, aux danseurs, aux bestiaires : la femme fidèle reçoit de Dieu son plus beau vêtement, le Fils unique lui-même de Dieu. « Vous tous qui avez été

baptisés en Jésus-Christ, vous avez été revêtus de Jésus-Christ. » *Galat.*, III, 27. Est-ce que, si l'on vous donnait un vêtement royal et que vous revêtiez le manteau d'un vil mercenaire, votre conduite dégradante ne serait-elle pas elle-même votre châtiment ? Lors donc que vous êtes revêtue du Seigneur du ciel et des anges, pourquoi tournez-vous vos regards vers la terre ? J'ai voulu montrer seulement quel grand mal est en soi le culte exagéré de la parure, quand bien même il ne serait pas la source d'autres maux, comme de la vaine gloire et de l'orgueil, quand même il serait possible de s'y adonner sans danger. Mais il est la source de bien d'autres maux : des jugements téméraires, des dépenses inutiles, des médisances, des occasions de cupidité. Pourquoi vous parez-vous ? Est-ce pour plaire à votre mari ? Ne vous parez donc que dans votre demeure. Mais c'est le contraire que vous faites. Si vous voulez plaire à vos maris, ne cherchez point à plaire au dehors, puisque, si vous plaisez à d'autres, vous ne pouvez plaire à vos maris. Vous devriez donc déposer toute parure, lorsque vous allez en public ou que vous venez à l'église. Vous ne devez point chercher à captiver vos maris par les séductions de la courtisane, mais plutôt par les qualités de l'honnête femme. Et en effet, en quoi la mère de famille diffère-t-elle de la courtisane ? En ce que celle-ci n'a qu'une préoccupation, celle d'attirer à elle par les seuls artifices d'une beauté toute extérieure ; l'honnête femme se tient cachée, est l'âme de la maison, vit en parfaite union de cœur et de biens avec ses enfants et tous les membres de la famille. Avez-vous une jeune fille ? veillez à ce que l'amour du luxe ne devienne pas un danger pour elle. Les mœurs sont le fruit de l'éducation, et les jeunes filles suivent les exemples de leurs mères. Soyez pour la vôtre un modèle de modestie et de réserve ; ces vertus sont votre vraie parure, et vous ne devez pas en connaître d'autre. Oui, la vertu est votre unique parure : hors de là tout vous dépare, au lieu de vous embellir.

J'en ai dit assez. Que Dieu, qui a créé le monde et qui nous a donné la beauté de l'âme, nous donne aussi l'ornement de sa gloire. Et tous, rayonnant de l'éclat de nos bonnes œuvres, nous vivrons pour sa gloire et nous coopérerons à la gloire du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

HOMÉLIE XI.

« Conduisez-vous avec sagesse envers ceux du dehors, et rachetez le temps. Que toutes vos paroles soient accompagnées de la grâce et assaisonnées du sel de la sagesse, en sorte que vous sachiez répondre à chacun comme il convient. »

1. Le conseil que le divin Maître avait donné à ses disciples, Paul à son tour nous le donne aujourd'hui. Que disait donc le Christ? « Voilà que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups ; soyez donc prudents comme les serpents, et simples comme les colombes. » *Matth.*, X, 16. Soyez circonspects, que nul n'ait occasion de vous surprendre. Aussi est-il ajouté : « Envers ceux du dehors, » afin que nous apprenions qu'il nous est indispensable de nous tenir sur nos gardes moins encore envers nos propres membres qu'envers les étrangers. Là où il y a communauté fraternelle, le pardon et la charité règnent en toute chose. Mais il importe qu'il y ait sécurité, surtout contre les dangers venant du dehors : en effet, on ne saurait tenir la même conduite à l'égard de ses ennemis qu'à l'égard de ses amis. Puis, après leur avoir inspiré ces craintes, voyez comme il ranime leur courage par ces mots : « Rachetez le temps. » C'est dire : Le temps présent est de peu de durée. Non qu'il veuille, en parlant ainsi, les rendre artificieux et hypocrites, ce qui, loin d'être de la sagesse, serait de la folie ; mais quoi ? Ne vous laissez point surprendre, leur dit-il, dans les choses où vous ne nuisez point à autrui. Il donne le même conseil dans l'Epître aux Romains : « Rendez à chacun ce qui lui est dû, le tribut à qui vous devez le tribut, l'impôt à qui vous devez l'impôt, l'honneur à qui vous devez l'honneur. » *Rom.*, XIII, 7. N'entrez en lutte que pour prêcher le Christ, et que cette lutte n'ait pas d'autre origine que lui. Avoir des inimitiés avec le monde pour tout autre motif, c'est perdre sa récompense ; et le monde, que nous rendons plus mauvais, nous accuse avec juste raison, comme si nous

ne payions pas l'impôt, si nous ne rendions pas les honneurs à qui ils sont dus, si nous n'étions pas humbles.

Voyez-vous combien est grande la modération de Paul à l'endroit de tout ce qui ne porte pas obstacle à la prédication? Ecoutez-le lorsqu'il s'adresse à Agrippa : « Je m'estime heureux de me défendre aujourd'hui devant vous, parce que vous êtes pleinement instruit des coutumes des Juifs et des questions qui se sont élevées parmi eux. » *Act.*, XXVI, 2, 3. S'il avait pensé qu'il fût permis de manquer de déférence à un roi, il eût tenu un tout autre langage. C'est encore avec une grande modération que le bienheureux Pierre répond aux Juifs : « Il faut obéir plutôt à Dieu qu'aux hommes. » *Ibid.*, V, 29. Pourtant ces apôtres, qui avait voué leur âme à Dieu et avaient fait abnégation de la vie, auraient pu se montrer fiers et agir en tout à leur guise; mais ils s'étaient voués à Dieu et avaient fait abnégation de la vie, non pour rechercher une vaine gloire (une telle conduite eût été de l'orgueil), mais pour évangéliser et pour répandre la parole de Dieu librement et sans réticences. La recherche de la vaine gloire est une intempérance. « Que toutes vos paroles soient accompagnées de grâces et assaisonnées du sel de la sagesse. » C'est-à-dire que le désir de plaire dans nos discours ne doit pas dégénérer en oubli de nos devoirs. On peut parler gracieusement, mais avec cette grâce qui est la compagne de la dignité. « En sorte que vous sachiez répondre à chacun comme il convient. » Il ne convient donc pas d'avoir le même langage avec tous les hommes, je veux dire le même avec les infidèles et avec vos frères. Ce serait le comble de la démence.

« Mon très-cher Tychique, fidèle ministre du Seigneur, et mon compagnon dans le service, vous apprendra tout ce qui me regarde. » Oh! que la sagesse de Paul est grande! Il ne parle dans ses épîtres que de ce qui est nécessaire et urgent; il ne veut pas d'abord les rendre trop longues: en outre, celui qui en est le porteur tire un caractère plus vénérable de cette circonstance qu'il a quelque chose à raconter; enfin, cela prouve quelle grande amitié lui portait l'Apôtre, puisqu'il lui a confié une mission toute confidentielle. Il y avait d'ailleurs des particularités qu'il n'eût pas été prudent de confier à une lettre. « Mon très-cher Tychique, » dit-il. Puisqu'il lui est très-cher, il connaît tous ses secrets, rien ne lui est caché. « Fidèle ministre du Seigneur et mon compagnon dans le service dont je suis chargé. » Il est fidèle, il dira donc toute la vérité; et, puisqu'il est le compagnon de Paul, il a eu sa part des épreuves subies. Rien n'est oublié pour que le messager inspire une entière confiance. « Je vous l'ai envoyé. » Il leur montre une grande affection, puisque c'est uniquement pour eux qu'il a fait entreprendre ce long voyage. Il écrivit de même aux Thessaloniciens : « C'est pourquoi, ne pouvant souffrir plus longtemps de n'avoir point de vos nouvelles, il nous plut de demeurer seul à Athènes, et nous vous envoyâmes Timothée notre frère. » I *Thess.*, III, 1, 2. C'est encore pour ce motif qu'il envoya le même Tychique aux Ephésiens : « Afin qu'il connût l'état où ils étaient et qu'il consolât leurs cœurs. » *Ephes.*, VI, 22. Remarquez qu'il l'envoie pour apprendre l'état où ils sont, et non pour leur faire savoir l'état où il se trouve lui-même : il met toujours au dernier rang ce qui le concerne. Il fait voir aussi qu'ils vivent au milieu des tentations, par ces mots : « Afin qu'il console vos cœurs. » « Ainsi qu'Onésime, mon cher et fidèle frère, qui est de votre pays. Ils vous informeront de tout ce qui se passe ici. » Cet Onésime est celui au sujet de qui il écrivait à Philémon. « J'avais voulu le retenir auprès de moi, afin qu'il me rendît quelque service à votre place, dans les chaînes que je porte pour l'Evangile; mais je n'ai rien voulu faire sans votre avis. » *Philem.*, 13. Il ajoute l'éloge de leur cité, pour leur apprendre à ne pas rougir de leur patrie, à s'en glorifier, au contraire : « Qui est de votre pays. Ils vous informeront de ce qui se passe ici. Aristarque, qui est prisonnier avec moi, vous salue. »

2. Rien de si grand que cet éloge. Cet Aristarque est le même qui fut amené avec lui de Jérusalem. Cette parole de l'Apôtre est supérieure à celle des prophètes, quand ils disent d'eux-mêmes qu'ils sont des étrangers et des



voyageurs ; à ces titres il ajoute celui de captif. En effet, il était conduit et traité en captif, et en cette qualité désigné à la malice des hommes comme un être à tourmenter ; il était même dans une pire condition. Lorsque les hommes ont réduit un ennemi en esclavage, ils le soignent comme une chose leur appartenant ; l'Apôtre dans les chaînes ne cessait d'être traité comme un ennemi en guerre ouverte : on le frappait, on le battait de verges, on l'accablait d'outrages et de calomnies. Ces persécutions étaient un grand encouragement pour ses disciples : ils se fortifiaient en voyant leur maître soumis aux mêmes épreuves qu'eux. « Et Marc, cousin de Barnabé. » Il loue Marc de cette parenté, car Barnabé était un grand chrétien. « Sur lequel on vous a écrit : S'il va chez vous, recevez-le bien. » Qu'est-ce à dire ? Sans cette recommandation, l'auraient-ils donc mal reçu ? Nullement ; mais il veut qu'on le reçoive avec les plus grands égards ; ce qui montre qu'il s'agit d'un chrétien de mérite. Paul ne dit pas de quel lieu il a été écrit au sujet de Marc. « Et Jésus appelé le Juste. » Celui-ci était peut-être de Corinthe. Ensuite, quand il a dit ce qu'il y avait de particulier sur chacun des trois, il fait leur commun éloge : « Ils sont du nombre des fidèles circoncis. Seuls ils travaillent maintenant avec moi pour le royaume de Dieu ; ils ont été ma consolation. »

Après avoir écrit « prisonnier avec moi, » voyez comment, pour ne pas laisser dans l'abattement ses compagnons de captivité et pour relever leur courage, il amène ces mots : « Ils travaillent maintenant avec moi pour le royaume de Dieu. » Ils sont ses compagnons dans les épreuves, mais aussi ses compagnons dans son travail pour le royaume de Dieu. « Ils ont été ma consolation. » Il fait voir qu'ils sont grands, puisqu'ils ont été la consolation d'un apôtre. Considérons bien la prudence de Paul. « Conduisez-vous avec sagesse envers ceux du dehors, et rachetez le temps ; » leur temps, veut-il dire, et non point le vôtre ; ne revendiquez donc point pour vous la puissance, rachetez le temps. Il ne dit pas seulement « achetez, » mais « rachetez, » ou en d'autres termes : Prenez les dispositions nécessaires pour en faire votre propriété. Ce serait le comble de la folie de chercher des occasions de guerres et d'inimitiés. Ce serait se créer des périls superflus et stériles ; il y aurait à cela un désavantage de plus, celui d'inspirer un plus grand éloignement aux infidèles. Aussi écrivait-il à Timothée : « Il faut aussi que ceux du dehors rendent de lui un bon témoignage ; » I *Tim.*, III, 7 ; et ailleurs : « Pourquoi entreprendrai-je de juger ceux qui sont hors de l'Eglise ? » I *Cor.*, V, 12. « Conduisez-vous avec sagesse envers ceux du dehors. » Ils sont du dehors, quoiqu'ils habitent le même monde que nous, en ce sens qu'ils sont hors du royaume et de la maison du Père commun. En même temps, il console les fidèles en les appelant étrangers ici-bas, selon ce qu'il leur a dit plus haut : « Votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. » *Coloss.*, III, 3. En votre temps, veut-il dire, vous chercherez la gloire, et les honneurs, et tous les autres biens ; n'en faites rien maintenant, et rendez à chacun ce qui lui est dû. Ensuite, de peur que vous ne pensiez qu'il parle de biens temporels, il ajoute : « Que toutes vos paroles soient accompagnées de la grâce et assaisonnées du sel de la sagesse, en sorte que vous sachiez répondre à chacun comme il convient. » Par conséquent, point d'hypocrisie ; car l'hypocrisie n'est pas accompagnée de la grâce, ni assaisonnée du sel de la sagesse. Y aurait-il du danger à montrer cette sagesse, n'hésitez pas à la pratiquer ; si l'on vous laisse le temps de parler à loisir, n'en tirez pas vanité : que le respect de vous-même et la piété vous guident en toute occasion.

Ne voyez-vous point avec quelle modération Daniel traite un homme impie ! Ne voyez-vous point de quelle sagesse les trois enfants font preuve devant le roi, en montrant leur grandeur d'âme et leur franchise sans vaine audace et sans hardiesse offensante ? La hardiesse outrée n'est pas de la franchise, mais bien de l'orgueil. « Afin que vous sachiez répondre à chacun comme il convient. » On ne répond pas à un prince comme à l'un de ses sujets, à un riche comme à un pauvre. Pourquoi ? C'est que l'esprit des riches et des princes est d'autant plus malade qu'il est plus enflé des fumées de l'orgueil, en sorte qu'il faut se faire accommo-

dant avec eux; tandis que l'esprit du pauvre ou d'un sujet est plus ferme et plus sage; on peut sans inconvénient user avec eux d'une plus grande franchise et chercher sans détours leur édification. Non point qu'il faille moins honorer celui-ci, parce qu'il est pauvre, et celui-là davantage, parce qu'il est riche; on doit seulement ménager dans le riche un infirmité d'esprit que le pauvre n'a pas. Par exemple, gardez-vous d'adresser sans nécessité de dures paroles à un infidèle et d'être hautain avec lui; mais, s'il vous interpelle sur des questions de dogme, répondez qu'il fait chose détestable et impie. Si personne ne vous interroge et ne veut vous contraindre à parler, il ne convient pas de vous attirer témérairement des inimitiés. Quel besoin de s'attirer des haines sans nécessité? S'agit-il de catéchiser quelqu'un, ne dites que ce que demande la matière à traiter; taisez-vous sur tout autre point. Si vos paroles sont assaisonnées du sel de la sagesse, viendraient-elles à tomber dans une âme dissolue, elles en corrigeront la mollesse; comme si elles tombent dans une âme inculte, elles en adouciront les aspérités. Ayez la grâce, qui tient le milieu entre la raideur et l'obséquiosité : soyez austère et agréable à la fois. L'homme austère à l'excès blesse et n'est pas utile; l'homme obséquieux est plus importun qu'agréable. Il faut en tout une juste mesure. N'ayez ni un visage sombre et repoussant, ce qui déplaît, ni un visage trop épanoui, ce qui est disgracieux et vil. Prenez de part et d'autre ce qu'il y a de bon; fuyez l'excès : semblable à une abeille, prenez la sérénité de l'un et la gravité de l'autre. Celui qui veut instruire doit être plus prudent que le médecin, qui n'applique pas les mêmes remèdes à tous les tempéraments : le corps supporterait mieux des remèdes nuisibles, que l'âme des paroles qui ne lui conviennent pas. Je suppose qu'un infidèle vienne à vous et recherche votre amitié. Ne discutez avec lui aucune question de religion avant d'être entré profondément dans son estime; et, même alors, ne l'entraînez dans cette voie qu'insensiblement.

3. Voyez quel fut le langage de Paul, quand il vint à Athènes. Il ne disait point : O pervers! monstres de perversité! mais quoi? « Athéniens il me semble qu'en toute chose vous êtes très-religieux. » *Act.*, XVII, 22. Et cependant, quand l'occasion l'exigeait, il n'hésitait pas à employer d'énergiques paroles; ainsi lorsqu'il apostrophait Elymas avec une si grande véhémence : « Homme plein de ruse et de perfidie, disait-il, enfant du démon, ennemi de toute justice. » *Act.*, XIII, 10. La sagesse voulait qu'il ne fût point violent envers les Athéniens : mais c'eût été de la pusillanimité de ménager les termes à l'égard d'Elymas. Une affaire vous conduit-elle devant le magistrat, rendez-lui les honneurs qui lui sont dus.

Sagesse de l'apôtre saint Paul à Athènes.

« Ils vous informeront, dit-il, de tout ce qui se passe ici. » Vous apprendrez pourquoi je ne vais pas avec eux auprès de vous. Que signifie : « Ils vous informeront de tout? » De ma captivité et de tout ce qui me retient. Moi qui désire tant de vous voir, je n'aurais pas envoyé des messagers au lieu de m'y rendre moi-même, si de grands obstacles ne me retenaient forcément ici. Ces nouvelles n'étaient-elles point de nature à les consoler? Au plus haut point. Il n'appartenait qu'à lui-même, en qui ils avaient une foi entière, de relever leur courage, en leur faisant savoir, et les épreuves qu'il avait à subir, et la grandeur d'âme avec laquelle il les supportait. « Avec Onésime, dit-il, mon cher et fidèle frère. » Il donne le nom de frère à un serviteur? c'est avec raison, puisqu'il prend lui-même le titre de serviteur des fidèles. Abaissons tous notre orgueil, faisons taire notre arrogance : Paul prend le titre de serviteur, lui qui est aussi grand que le monde et que les cieux incommensurables; et vous osez être orgueilleux? Celui qui faisait tout et obtenait tout selon sa volonté, celui qui avait l'une des premières places dans le royaume des cieux, qui fut couronné, qui fut ravi au troisième ciel, appelle les serviteurs ses frères et ses compagnons de servitude. Où est la folie? où l'arrogance? Heureux Onésime, qui sut mériter la confiance assez pour être chargé d'un tel message. « Et Marc, cousin de Barnabé, dont vous avez reçu des nouvelles. Accueillez-le. » Peut-être Barnabé leur avait-il écrit. « Qui sont au nombre des fidèles circoncis. » Il abaisse l'orgueil des Juifs et relève le sentiment de leur

propre dignité chez les Colossiens; là peu de fidèles étaient circoncis et le plus grand nombre appartenait à la gentilité. « Ils furent ma consolation. » Il leur fait voir qu'il traverse de grandes épreuves. Glorieuse mission, celle de consoler les saints par notre présence, par nos paroles, par nos prévenances, et de prendre part à leurs afflictions! Se souvenir de ceux qui sont dans les chaînes, c'est comme si l'on était enchaîné avec eux; si nous partageons leurs souffrances, nous partageons aussi leurs couronnes. N'êtes-vous jamais descendu dans le stade pour y combattre? l'un quitte ses vêtements, l'autre lutte déjà. Vous serez leur compagnon, si bon vous semble: oignez l'athlète qui s'apprête à la lutte, faites-vous son ami, son partisan, soutenez-le de la voix, excitez son ardeur, relevez son courage.

Pourquoi ne point agir de même à l'occasion des combats spirituels? Paul, qui n'avait aucun besoin d'un tel secours pour lui, prodiguait les encouragements aux fidèles. Vous aussi, fermez la bouche à ceux qui voudraient blâmer celui qui combat; cherchez des cœurs qui l'aiment, prodiguez-lui vos soins, quand il sort du stade, et vous aurez votre part de ses couronnes et de sa gloire. N'auriez-vous fait autre chose que vous montrer joyeux de ses actions, vous avez été pour beaucoup son compagnon de lutte: vous y avez contribué de votre charité, qui est le plus grand de tous les biens. Ceux qui pleurent semblent prendre part à notre douleur, et nous leur savons gré d'en adoucir l'amertume; mais combien plus nous sont agréables ceux qui partagent notre joie. Il est certes bien triste d'être seul à porter le fardeau de ses peines: « J'ai désiré, dit le prophète, j'ai désiré, mais en vain, quelqu'un qui prît part à ma douleur. » *Ps.* LXVIII, 21. Aussi Paul écrit-il aux Romains: « Réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent, pleurez avec ceux qui pleurent. » *Rom.*, XII, 15. Augmentez la joie d'autrui. Si vous voyez votre frère entouré de considération, ne dites point: Pourquoi me réjouirais-je du crédit dont il jouit? Ce sont les paroles d'un ennemi, non d'un frère. Il ne dépend que de vous de vous faire de la considération d'autrui votre bien propre: n'est-il pas en votre pouvoir de la rendre plus grande, si, au lieu d'en être chagrin, vous vous en réjouissez et si vous témoignez de la joie? D'où cette conséquence évidente, que l'envieux ne porte pas seulement envie à celui qui a l'estime publique, mais encore à ceux qui montrent cette estime: tant il est convaincu qu'ils la possèdent aussi! Or, l'envie est la mère de la vanité. La modestie de l'homme de bien s'alarme de trop de louange: l'envieux, au contraire, la savoure avec délices. Ne voyez-vous point que, de deux athlètes, l'un reçoit la couronne et l'autre ne la reçoit pas? Et leurs partisans sont tristes ou joyeux suivant qu'ils aiment l'un ou l'autre. Les partisans du vainqueur tressaillent d'allégresse.

Qu'il est beau de n'être point envieux! Le plaisir vient du travail d'autrui: le champion a la couronne; vous, les tressaillements d'allégresse. Sans cela, pourquoi vous réjouiriez-vous de la victoire d'un autre? Vous vous réjouissez, chacun le comprend, parce que le succès vous est commun avec le vainqueur. C'est pourquoi les jaloux censurent moins le vainqueur qu'ils ne cherchent à rabaisser la victoire; et, si leur champion prend sa revanche, ils vous disent: Je vous ai vaincu; je vous ai terrassé; tant il est vrai que, si la victoire est l'œuvre d'un autre, vous en avez votre part de gloire. Puisque c'est donc un si grand bien que d'être sans envie dans notre conduite extérieure, et qu'il faut nous faire un patrimoine de la prospérité du prochain, combien plus devons-nous être heureux à l'occasion d'une victoire sur le démon! Sa rage s'exalte d'autant plus que nous montrons plus de joie. Tout pervers qu'il est, il n'ignore point que cette joie a de bien grandes douceurs. Voulez-vous le remplir de désespoir? réjouissez-vous; voulez-vous le réjouir? soyez abattu. La tristesse de votre âme adoucit la douleur qu'il éprouve de la victoire de votre frère; vous restez avec lui, par conséquent séparé de votre frère: votre conduite est plus coupable que la sienne. Autre chose est se conduire en ennemi, quand on l'est réellement; autre chose, quand on se dit l'ami de quelqu'un, rester dans les rangs de ses ennemis: un tel ami est le pire de tous les ennemis. Si votre frère s'est acquis une bonne

renommée par son langage, ou par sa piété ou par sa droiture, identifiez-vous à sa bonne renommée, montrez que vous êtes, vous et lui, membres d'un même corps.

4. Comment le pourrais-je, dira quelqu'un, puisque ce frère me refuse son estime? Gardez-vous de cette parole, fermez vos lèvres. S'il était près de moi, celui qui parle ainsi, je poserais ma main sur ses lèvres, de peur que l'ennemi du salut ne l'entendît. Nous avons souvent des sentiments d'inimitié que nous cachons à nos ennemis; et vous, vous les laissez voir au démon. Ne parlez pas ainsi, n'ayez point cette pensée. Persuadez-vous que votre ennemi est l'un de vos membres; sa gloire est celle du corps tout entier. Pourquoi, ajoutera-t-on, ceux qui sont hors de l'Eglise n'agissent-ils pas de cette manière? Vous en êtes vous-même la cause. Quand ils vous entendent dire que la joie du prochain vous est étrangère, ils y restent étrangers eux-mêmes; ils n'oseraient pas, s'ils vous voyaient la regarder comme votre bien; mais vous avez comme eux un faux amour-propre. Vous ne vous attirez peut-être pas du renom en faisant l'éloge de votre ennemi; mais vous vous rendez vous-même digne d'un éloge plus grand. La charité est la plus noble de toutes les vertus, et vous avez gagné la couronne due à ceux qui la pratiquent. Est-il habile orateur? il a la palme dans l'art de bien dire; vous, la palme dans l'art d'aimer: il prouve la puissance de ces paroles; par vos actes, vous terrassez l'envie et vous foulez aux pieds la haine. Vous avez donc un droit bien plus éclatant à être couronné, vous avez soutenu une lutte plus glorieuse; vous n'avez pas seulement terrassé l'envie, vous avez fait plus encore: il n'a qu'une seule couronne, et vous en avez deux, avec lesquelles la sienne ne saurait rivaliser d'éclat. Quelles couronnes? La première est due à votre victoire sur l'envie, la seconde à votre charité. Votre joie du succès d'un ennemi prouve non-seulement que vous êtes pur de toute envie, mais encore que vous êtes inébranlable dans la charité. Souvent un mouvement humain, tel que la vaine gloire, assombrit l'âme de votre ennemi: vous êtes exempt de ces troubles de la conscience; car ce n'est point par un mouvement de vaine gloire qu'on se réjouit du bien qui arrive à autrui. A-t-il fait prospérer l'Eglise, accru le nombre des fidèles? louez-le encore: vous gagnez une double couronne, pour votre victoire sur l'envie et pour votre charité. Je vous en supplie, marchez dans cette voie.

Voulez-vous que je vous montre une troisième couronne? Il a les applaudissements des hommes, hôtes de la terre; vous avez ceux des anges, habitants du ciel. Autre chose est se montrer éloquent, autre chose vaincre les mouvements désordonnés de son âme; là on obtient une gloire temporelle, ici une gloire éternelle; celle-là vient des hommes, celle-ci de Dieu; il porte une couronne visible, tandis que vous recevez la vôtre dans le secret de la conscience, là où votre Père vous voit. S'il était permis au regard de voir au travers du corps l'âme de l'un et de l'autre, je vous montrerais que celle de l'homme charitable est la plus noble et la plus resplendissante. Broyons le dard de l'envie: ce sera servir nos intérêts, mes frères, et gagner l'immortelle couronne. L'envieux ne lutte point contre celui auquel il porte envie, mais contre Dieu même. L'envieux, que chagrine la faveur dont jouit le prochain, mènerait par les discordes l'Eglise à la ruine: il ne lutte donc pas contre un homme, il lutte contre Dieu. Je vous le demande, si un homme s'attirait la faveur en rehaussant les grâces de la fille d'un roi par de vrais ornements et de sages conseils, et qu'un autre cherchât à paralyser ses efforts en inspirant à cette princesse des goûts indignes de son rang; celui-ci ne dresserait-il pas des embûches à la princesse et au roi plutôt qu'à son rival? C'est ainsi que l'envie combat contre l'Eglise et lutte contre Dieu même. Les intérêts de l'Eglise sont étroitement liés à l'estime dont jouit votre frère, et puisque vous nuisez à l'Eglise en lui nuisant, vous nuisez à Dieu. Vous travaillez à l'œuvre de satan, puisque vous tendez des embûches au corps de Jésus-Christ. Si vous êtes blessé du crédit d'un homme qui ne vous a offensé en rien, vous n'en êtes que plus l'ennemi du Christ. Quelle injure vous a-t-il faite, que vous ne veuilliez point qu'on rehausse la beauté

de son corps, que vous ne veuilliez point qu'on pare sa divine épouse?

Ah ! quelle douleur me cause cette conduite ! vous comblez vos ennemis de joie ; au lieu d'affliger, comme vous prétendiez le faire, celui dont vous jalousez la considération, vous le réjouissez davantage, et l'envie que vous lui portez augmente sa réputation, car vous ne pouvez être envieux sans proclamer son mérite : ou plutôt, vous faites voir quel supplice vous endurez. J'ai honte de vous exhorter à ce sujet; mais je sais que la faiblesse de notre esprit est si grande ! Du moins corrigeons-nous, affranchissons-nous de ce vice pernicieux. Vous souffrez de ce qu'on loue votre prochain et de ce qu'il est considéré? Pourquoi donc, par votre envie, augmentez-vous son crédit ? Vous voulez l'affliger? Pourquoi donc montrez-vous votre propre chagrin? pourquoi vous punissez-vous vous-même, plutôt que vous ne punissez l'homme que vous ne voulez pas qu'on loue ? Vous lui procurez une double satisfaction, une double joie, et vous vous infligez un double supplice: vous mettez en lumière son mérite, et votre chagrin lui est un sujet de joie ; il se réjouit de tout ce qui excite votre sombre jalousie. Voyez comme nous nous blessons profondément nous-mêmes, sans le comprendre. Il est mon ennemi, direz-vous. Mais pourquoi votre ennemi ? Quelle injure vous a-t-il faite? Et puis, voilà que nous augmentons la considération de notre ennemi, et partant nous accroissons notre peine. Nous aggravons encore notre supplice, si nous venons à croire qu'il le connaît. Peut-être au fond ne s'en réjouit-il pas; mais nous pensons qu'il s'en réjouit, et c'est pour nous un nouveau sujet d'affliction. Cessez donc d'être envieux : pourquoi vous blesser ainsi vous-même? Souvenons-nous, mes bien-aimés, que ceux qui sont exempts d'envie gagnent deux couronnes : l'approbation des hommes et l'approbation de Dieu. Songeons à tous les maux dont l'envie est la source. Nous pourrons ainsi terrasser ce monstre, être loués devant Dieu, obtenir l'estime du prochain, et avoir en partage les biens réservés à ceux qui jouissent d'une bonne considération. Peut-être les aurons-nous en partage, et, s'il en est autrement, nous n'aurons pas du moins obtenu ce qu'il importait de ne pas obtenir. Nous pourrons encore par ce moyen, après avoir vécu pour la gloire de Dieu, parvenir à l'héritage promis à ceux qui l'aiment, par la grâce et l'amour...

HOMÉLIE XII.

« Epaphras, qui est de votre ville, vous salue. C'est un serviteur de Jésus-Christ, qui a toujours très-grand soin de prier pour vous, afin que vous demeuriez fermes et parfaits et que vous accomplissiez tout ce que Dieu demande de vous. Car je lui rends ce témoignage qu'il a un grand zèle pour vous, et pour ceux de Laodicée et d'Hiéraple. »

1. Paul, au commencement de cette épître, a fait l'éloge de la charité d'Epaphras; il montre ici cette charité, ce qu'il loue en elle et ce qui lui a fait dire au début : « Par lui nous avons su votre charité toute spirituelle. » *Colos.*, I, 8. Il fait voir la charité d'Epaphras, et combien il mérite qu'on l'aime à cause du soin qu'il a de prier pour le prochain. Il le rend recommandable en lui laissant d'abord la parole, puisque le disciple profite de la déférence qu'on a pour le maître, et encore en disant : « De votre ville, » afin qu'ils soient fiers d'avoir un tel compatriote et de produire des hommes d'une aussi grande valeur. « Qui a toujours, dit-il, très-grand soin de prier pour vous. » Il ne dit pas seulement : Qui prie, mais : « Qui a très-grand soin de prier, » plein de sollicitude, et craignant toujours de n'être pas exaucé. « Car je lui rends ce témoignage qu'il a un grand zèle pour vous. » Le témoin est bien digne de foi. « Qu'il a un grand zèle pour vous. » C'est dire : Il vous aime sans réserve, son cœur est embrasé d'amour pour vous. « Et pour ceux de Laodicée et d'Hiéraple. » Il le recommande également à ces derniers. Mais comment ceux-ci pourraient-ils être informés à ce sujet? Il est probable qu'ils l'avaient été déjà, mais ils le seraient du moins par cette épître. « Ayez soin, dit-il, qu'elle soit lue aussi dans l'église de Laodicée. » « Afin, dit-il, que vous demeuriez parfaits. » *Col.*, IV, 16. Il les reprend tout à la fois, et les avertit sans aigreur, et les conseille. Il peut se faire qu'un homme soit parfait et ne le

demeure pas, tel que celui qui a été complétement instruit et dont la foi est encore vacillante ; il peut se faire aussi qu'un homme ne soit point parfait et ne persévère pas, tel que celui dont l'instruction est incomplète et qui n'a pas de fermeté dans ce qu'il sait. Il fait ici des vœux pour ces deux circonstances : « Afin, dit-il, que vous demeuriez parfaits. » Voyez comme il les avertit de nouveau au sujet de la religion des anges et de la vie future. « Et que vous accomplissiez tout ce que Dieu demande de vous. » Il ne suffit pas de faire la volonté de Dieu ; celui qui est pleinement convaincu de quelque chose, ne souffre pas en lui une volonté divergente, sans quoi il ne serait pas pleinement persuadé. « Je lui rends, dit-il, ce témoignage qu'il a un grand zèle. » Du zèle, et beaucoup : il parle à dessein par hyperbole. C'est ainsi qu'il écrivait aux Corinthiens. « Car je vous aime pour Dieu, d'un amour de jalousie. » II *Cor.*, XI, 2.

« Luc le médecin, notre cher frère, vous salue. » Celui-ci est le célèbre évangéliste. Ce n'est pas pour le rabaisser qu'il le place après les autres ; mais il a voulu rehausser Epaphras. Il est encore vraisemblable que le nom de Luc fut commun à plusieurs. « Et Démas vous salue. » Après avoir dit : « Luc le médecin, » il ajoute : « Notre cher frère. » Etre appelé cher frère par Paul, ce n'est pas un petit éloge, c'en est un bien grand. « Saluez nos frères de Laodicée, et Nymphas, et l'Eglise qui est dans sa maison. » Voyez comme il les réunit, comme il les joint les uns aux autres, non-seulement pour que ses salutations leur soient communes, mais aussi les exhortations de son épître. Ensuite il fait de nouveau une distinction flatteuse en nommant Nymphas à part. Ce n'est pas sans motif : il veut amener les autres à imiter cet exemple. Et c'est une bien grande faveur d'être nommé ainsi à part de tous les autres. Voyez en outre comme il fait voir que c'était un grand chrétien en disant que sa maison était une église. « Après que cette lettre aura été lue parmi vous, ayez soin qu'elle soit lue aussi dans l'église de Laodicée. » Je présume qu'il y a dans cette épître des instructions qu'il importait de faire connaître aux Laodicéens ; il devait leur être plus profitable de savoir en quoi ils avaient péché après que les Colossiens auraient été repris pour les mêmes objets. « Et qu'on vous lise de même celle des Laodicéens. » Certains prétendent qu'il ne s'agit pas d'une lettre envoyée par Paul, mais d'une lettre reçue par lui ; il ne dit pas, en effet, la lettre aux Laodicéens, mais, des Laodicéens. « Dites ceci à Archippe : Réfléchissez au ministère que vous avez reçu du Seigneur, afin de le remplir. » Pourquoi n'écrit-il pas à Archippe lui-même ? Sans doute une simple admonestation devait être suffisante, afin de le rendre plus diligent. « Moi, Paul, j'ai écrit de ma propre main cette salutation. » C'est une preuve d'authenticité et d'amitié : ils verront l'écriture de Paul et ils seront encore plus touchés. « Souvenez-vous de mes chaînes. » Ah ! quelle consolation ! elle tient lieu de toutes les exhortations et les rend plus forts pour le combat ; non-seulement elle les rend plus forts, mais encore elle les familiarise avec les luttes. « La grâce soit avec vous ! Ainsi soit-il. »

Grand éloge que saint Paul fait d'Epaphras.

2. Grand éloge, plus grand que tous les autres, de dire d'Epaphras : « Votre compatriote, serviteur de Jésus-Christ. » Il déclare qu'il est ministre pour eux, comme il est lui-même ministre de l'Eglise, ainsi qu'il l'a dit : « De laquelle, moi, Paul, j'ai été fait ministre. » *Coloss.*, I, 25. Il l'élève à la même dignité : il l'appelle plus haut son compagnon dans le service de Dieu, et ici serviteur de Jésus-Christ. « Qui est de votre ville, » dit-il, comme si, parlant à une mère, on lui disait : Qui est le fruit de vos entrailles. Mais cet éloge lui aurait attiré l'envie. C'est pourquoi il ne le loue pas seulement à ce titre, mais encore pour ses mérites envers eux ; il réduit l'envie au silence pour une chose et pour l'autre. « Qui a, dit-il, toujours très-grand soin de prier pour vous. » Toujours, et non point par circonstance devant nous, afin que nous le voyions, ou devant vous, seulement, afin que vous le voyiez. Il fait ressortir toute la bonne volonté d'Epaphras par ces mots « très-grand soin. » Ensuite, afin qu'ils ne crussent pas à une flatterie pour eux, il ajoute : « Il a un grand zèle pour vous, et pour ceux de Laodicée et d'Hiéraple. » Et ceci : « Que vous demeuriez parfaits, » n'est pas non plus



d'un flatteur, mais d'un maître modeste. « Que vous soyez accomplis, dit-il, que vous demeuriez parfaits. » Il leur accorde le reste, il indique seulement que la perfection manque. Il n'a pas dit : Afin que vous ne soyez pas ébranlés ; mais : « Afin que vous demeuriez parfaits. » Ce leur est un bien aussi que plusieurs les saluent, d'autant plus que ceux de leur connaissance intime ne sont pas les seuls, et que d'autres encore se souviennent d'eux. « Dites ceci à Archippe : Réfléchissez au ministère que vous avez reçu du Seigneur. » Il montre surtout qu'ils doivent la soumission à Archippe. Ils ne pouvaient pas trouver mauvais qu'il les reprît, après avoir fait eux-mêmes l'objet de toute l'épître de Paul. Il n'est pas conforme à la raison que les disciples censurent le maître. Mais, leur imposant silence, il écrit : « Dites ceci à Archippe : Réfléchissez. » Cette manière de parler est toujours employée pour inspirer la crainte, comme lorsqu'il dit : « Voyez les chiens, veillez à ce que nul ne vous séduise, prenez garde que cette liberté ne soit aux faibles une occasion de chute. » *Philip.*, III, 2 ; *Col.* II, 8 ; I *Cor.*, VIII, 9. Il parle toujours ainsi quand il veut impressionner les âmes. « Réfléchissez au ministère que vous avez reçu du Seigneur, afin de le remplir. » Il ne permet pas qu'Archippe reste le maître de ses actes, puisqu'il disait pour lui-même : « Si je fais cette œuvre de bon cœur, j'en ai la récompense ; mais, si c'est à regret, je m'acquitte seulement de l'emploi qui m'a été confié. » I *Cor.*, IX, 17. « Afin de le remplir, » avec un zèle constant, puisque vous l'avez reçu du Seigneur. Ce mot « du » signifie *par* encore ici. Le Seigneur, veut dire l'Apôtre, vous l'a confié, et non moi. Il montre qu'ils doivent être soumis au disciple dont il est question, en déclarant que ce ministère lui a été confié par Dieu.

Gloire que l'on acquiert en étant enchaîné pour Notre-Seigneur.

« Souvenez-vous de mes chaînes. Que la grâce soit avec vous ! Ainsi soit-il. » Il dissipe la crainte. Leur maître est enchaîné, mais la grâce le fait libre. Et cela même est une grâce pour lui, qu'il puisse se dire enchaîné. Ecoutez Luc : « Les apôtres s'en allèrent pleins de joie hors du conseil, parce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir cet outrage pour le nom de Jésus. » *Act.*, V, 41. Il est, en effet, glorieux d'avoir été jugé digne de souffrir, et d'avoir souffert des outrages, et d'avoir été enchaîné pour Dieu. Si une personne en aime une autre, elle regarde comme un bien de souffrir pour la personne aimée ; quel plus grand bien n'est-ce pas de souffrir pour le Christ ? Souffrons donc tout sans regret pour le Christ ; nous aussi, souvenons-nous des chaînes de Paul : qu'elles nous soient un encouragement. Par exemple, exhortez-vous quelqu'un à donner aux pauvres ? souvenez-vous des chaînes de Paul, et proclamez qu'un homme est bien coupable si, après que l'Apôtre a livré son corps aux chaînes pour Jésus, il ose refuser à Jésus lui-même un peu de nourriture. Exalte-t-on vos bonnes œuvres ? souvenez-vous des chaînes de Paul, et, puisque vous n'avez souffert rien de pareil, ne permettez pas qu'on vous exalte outre mesure. Vous convoitez le bien d'autrui ? souvenez-vous des chaînes de Paul, et vous verrez combien il est absurde qu'il ait été dans les fers et que vous soyez dans les délices. Cherchez-vous le contentement de la chair ? que la prison de Paul soit présente à votre esprit : vous êtes son disciple, son compagnon d'armes ; serait-il raisonnable que votre compagnon d'armes fût enchaîné, pendant que vous seriez dans les plaisirs ? Etes-vous dans l'affliction et vous croyez-vous abandonné de tous ? écoutez les paroles de Paul, et vous verrez qu'on n'est pas abandonné parce qu'on est dans l'affliction. Voulez-vous vous revêtir de vêtements somptueux ? souvenez-vous des chaînes de Paul, et ces vêtements vous paraîtront plus vils que de sordides haillons. Aimez-vous les parures d'or ? que les chaînes de Paul s'offrent à votre mémoire, et ces parures vous sembleront de moindre prix qu'une vieille corde de jonc. Ornez-vous votre chevelure pour paraître belle ? pensez au dénûment de Paul dans sa prison, et vous voudrez avoir la beauté de l'Apôtre, et votre beauté vous semblera de la laideur, et vous gémirez, et vous soupirerez ardemment après ces chaînes. Voulez-vous user de fard, vous peindre le visage, et autres choses pareilles ? souvenez-vous de ses larmes : pendant trois ans, nuit et jour, il ne cessa de pleurer. Parez vos joues de ce fard ; de telles larmes les feront resplendir de beauté,



je ne dis pas que vous pleuriez pour le prochain, et je le voudrais cependant, si je ne le savais au-dessus de votre vertu; mais du moins je vous conseille de pleurer sur vos propres péchés. Avez-vous ordonné d'enchaîner un esclave et vous êtes-vous irritée contre lui? souvenez-vous des chaînes de Paul, et votre colère s'arrêtera aussitôt; souvenez-vous que nous sommes de ceux que l'on enchaîne, et non de ceux qui enchaînent; de ceux qui ont le cœur contrit, et non de ceux qui brisent le cœur d'autrui. Etes-vous frivole et follement rieuse? que les larmes de Paul soient présentes à votre esprit, et vous gémirez : ces pleurs vous rendront cent fois plus belle. Vous en voyez qui se livrent aux plaisirs et aux fêtes? souvenez-vous de ces larmes. Est-il une source qui ait coulé aussi abondamment que ses yeux? « Souvenez-vous, dit-il, de mes larmes, » *Act.*, XX, 31, comme il a dit : Souvenez-vous de mes chaînes. Et c'est avec raison qu'il parlait de ses larmes à ceux qu'il avait fait venir d'Ephèse à Milet; car il s'adressait à des prêtres. Il exigeait des prêtres qu'ils fussent les chefs dans la mêlée, aux fidèles il demandait seulement d'affronter les dangers.

3. Quelle source oseriez-vous comparer avec ces larmes? celle qui coulait dans l'Eden et qui arrosait toute la terre? Mais ce n'est point assez, puisque ces larmes arrosaient les âmes, et non la terre. Si quelqu'un nous montrait Paul pleurant et gémissant, ne serait-ce point un spectacle meilleur que de voir d'innombrables chœurs aux élégantes couronnes? Je ne parle point de vous. Si quelqu'un, après avoir éloigné du théâtre et de la scène un libertin enflammé de l'impudique amour de la créature, me montrait une jeune vierge dans la fleur même de l'âge, sans rivale pour la beauté de tout le corps, et pour celle du visage plus encore que pour celle des autres membres; une jeune vierge à l'œil tendre et doux, qui se ferme avec mollesse et regarde avec langueur, libre en son jeu, paisible, serein, souriant, plein de pudeur et de grâce; une jeune vierge aux cils noirs et aux noirs sourcils, dont la prunelle reflète l'âme; une jeune vierge au front pur, et dont la joue, lisse et polie comme le marbre, se colore du plus léger incarnat; s'il me montrait ensuite Paul dans les larmes, je détournerais mon regard de la jeune vierge pour l'attacher sur l'Apôtre. Les yeux de Paul, en effet, étaient rayonnants de beauté spirituelle. La beauté de la jeune fille trouble les jeunes cœurs et les enflamme des feux de la passion : la beauté de Paul, au contraire éteint ces feux impurs. Celui qui contemple les yeux de l'Apôtre rend plus beaux les yeux de son âme, dompte la chair, se nourrit de la vraie sagesse et d'une tendre compassion, peut amollir un cœur plus dur que le diamant. Ces larmes arrosent l'Eglise et fécondent les âmes; ces larmes éteignent les feux de la sensualité et des appétits charnels; ces larmes éteignent les traits enflammés du malin esprit. Souvenons-nous donc des larmes de Paul, et nous mépriserons les vanités de ce monde. Jésus-Christ proclame que ces larmes sont d'heureuses larmes : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. » *Matth.*, V, 5. Ce sont ces larmes que répandaient Isaïe et Jérémie. Le premier disait : « Ne cherchez pas à me consoler, je verse des larmes amères; » *Isai.*, XXII, 4; et le second : « Qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux une source de larmes? » *Jerem.*, IX, 1, comme si la source mise là par la nature ne lui suffisait pas. Rien n'est si agréable que ces larmes : elles sont plus agréables que tout épanouissement de joie. Ceux qui pleurent savent quelle consolation il y a dans les pleurs. Loin de penser qu'il faut fuir le don des larmes, nous devons l'appeler de tous nos vœux; non pour que nos frères pèchent, mais pour nous exciter nous-mêmes à la contrition de nos propres péchés : souvenons-nous de ces larmes, souvenons-nous de ces chaînes.

Saint Paul arrosait ses chaînes de ses larmes.

Il arrosait donc ses chaînes de larmes; et la mort de ses persécuteurs ne le laissait pas jouir de la joie que lui auraient donnée ses liens. Il pleurait sur eux; car il était le disciple de celui qui pleurait sur les prêtres des Juifs, non point parce qu'ils allaient le faire crucifier, mais parce qu'ils périssaient eux-mêmes. Et le divin Maître n'agit pas seul ainsi, il exhorte les autres à l'imiter : « Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi. » *Luc.*, XXIII, 28. Les yeux de Paul

virent le séjour des élus, ils virent le troisième ciel; je les estime moins heureux cependant à cause de ce spectacle, qu'à cause des larmes qui leur montrèrent Jésus-Christ. Voir Jésus-Christ est un grand bonheur; aussi l'Apôtre s'en félicite-t-il lui-même : « N'ai-je pas vu Jésus-Christ Notre-Seigneur? » I *Cor.*, IX, 1. Mais pleurer est un bonheur plus grand encore. Beaucoup ont pu jouir de la vue du Sauveur; et de plus Jésus-Christ lui-même proclame heureux ceux qui ne l'ont point vu : « Heureux ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru! » *Joan.*, XX, 29. Bien peu ont obtenu le don des larmes. Puisqu'il est plus nécessaire de demeurer en ce monde pour Jésus-Christ et pour le salut de nos frères, que d'en sortir et d'aller avec lui, il est aussi plus nécessaire de gémir sur nos frères pécheurs que de voir Jésus-Christ lui-même. Puisque nous devons désirer de descendre dans la géhenne pour leur salut plutôt que d'habiter avec Jésus-Christ, et qu'il est préférable d'être séparé de lui pour leur salut, que d'être avec lui, selon ce que disait Paul : « Je souhaiterais que Jésus-Christ me rendît moi-même anathème pour mes frères; » *Rom.*, IX, 3; combien est-il préférable encore de pleurer à cause de Jésus-Christ! « Je n'ai point cessé, dit l'Apôtre, d'avertir avec larmes chacun de vous. » *Act.*, XX, 31. Pourquoi pleurait-il? Il ne redoutait pas les dangers. Mais de même que celui qui est au chevet d'un malade et qui ne sait quand finira la maladie, pleure dans son inquiétude, craignant que le malade ne meure; de même, lorsqu'il voyait une âme infirme et qu'il ne pouvait la guérir, il pleurait du moins sur elle. Ainsi faisait le divin Maître, sans doute pour nous rendre les larmes vénérables. Quelqu'un péchait-il? il le reprenait, et, si le pécheur le repoussait et s'éloignait, il pleurait sur lui, comme pour l'attirer encore par ce moyen.

Souvenons-nous des larmes de saint Paul.

4. Souvenons-nous de ces larmes : c'est ainsi que nous élèverons nos filles, nos fils, pleurant quand nous les verrons dans quelque mal. Que les mères qui veulent être aimées se souviennent des larmes de Paul, et qu'elles gémissent; souvenez-vous-en, vous toutes que l'on dit être heureuses, vous qui êtes dans le mariage, vous qui vivez dans les plaisirs; vous tous qui êtes dans la douleur, faites entre vous un échange de larmes. Paul ne pleurait pas sur les trépassés, mais sur les morts vivants de ce monde. Vous parlerais-je d'autres larmes? Timothée pleurait aussi, car il était son disciple, et l'Apôtre lui écrivait : « Me rappelant vos larmes, je désire vous voir, afin d'être rempli de joie. » II *Tim.*, I, 4. Beaucoup pleurent aussi de joie. Tant il est vrai qu'il est doux, et bien doux de pleurer! tant il est vrai que les larmes qui sortent de cette source sont loin d'être cuisantes, et qu'elles sont de beaucoup meilleures que celles qui naissent d'une mondaine volupté! Ecoutez le prophète : « Dieu a entendu la voix de mes larmes. » *Ps.* VI, 9. Où les larmes ne sont-elles pas profitables? dans les prières, dans les exhortations? Ne serait-ce pas en blâmer l'usage dans les choses pour lesquelles elles nous ont été données? Pour consoler un frère qui a péché, ne doit-on pas pleurer et gémir avec lui? Quand nous donnons un conseil, et que celui que nous conseillons, loin de nous écouter, court à sa perte, nous devons pleurer. Ces larmes sont celles de la sagesse. Si quelqu'un est dans la pauvreté, s'il est malade, s'il meurt, ne pleurons point alors : ces choses ne méritent point nos larmes. De même que le rire est blâmable, quand il est intempestif; de même les larmes, quand elles sont inopportunes. Le plus ou le moins d'opportunité dans les actions marque le degré de vertu de chaque homme; tout ce qui est fait sans à-propos est fait hors de la vertu. Par exemple, le vin nous a été donné comme une source de joie, non d'ivresse, le pain ne doit servir qu'à notre nourriture, l'œuvre de la chair qu'à la génération. Et comme le mauvais usage de ces dons est blâmable, ainsi celui des larmes. Faisons-nous une loi de ne pleurer que dans les prières et dans les exhortations. Et voyez combien ce sera chose désirable encore. Rien n'efface la souillure du péché comme les larmes. Elles donnent à notre visage une beauté particulière, qui porte à la pitié celui qui les voit : elles impriment à notre physionomie un caractère auguste. Rien n'a autant de douceur que des yeux baignés de larmes. L'œil est le plus noble et le plus beau de tous

nos membres, le miroir de l'âme elle-même. Aussi sommes-nous touchés comme si nous voyions l'âme elle-même pleurer.

Ce n'est point à la légère que nous avons ainsi parlé, mais pour que vous fuyiez les festins, les danses, les réunions sataniques. Voyez quelles sont les ruses du démon : la nature même éloigne les femmes du théâtre et de ses mœurs impures; satan alors a introduit dans le gynécée les mœurs du théâtre, je veux dire la dissolution et l'impureté. Ce fléau a corrompu la loi nuptiale; mais non! la loi nuptiale est incorruptible : il a envahi notre mollesse. Hommes, que faites-vous? vous ne savez ce que vous faites. Puisque vous choisissez une femme pour qu'elle devienne une chaste mère, que viennent faire ici ces courtisanes? Afin, dites-vous, que la fête soit plus brillante. N'est-ce point là de la folie? Vous couvrez de honte votre épouse, vous couvrez de honte vos invitées. Alors même qu'elles se réjouissent de ce spectacle, en est-il moins un opprobre en lui-même? S'il n'y a que de la magnificence à voir l'indécente effronterie de ces courtisanes, pourquoi ne faites-vous point assister votre fiancée à ce spectacle? C'est qu'il est en tout honteux et déshonnête, et qu'il est également déshonnête d'introduire dans votre demeure des danseurs efféminés et tout ce qui tient aux pompes de satan. « Souvenez-vous, dit-il, de mes chaînes. » Le mariage est une chaîne, et une chaîne établie par Dieu : la courtisane et la dissolution rompent cette chaîne. Il plaît à d'autres d'égayer leurs noces par un riche festin et de somptueux vêtements; je n'y contredis pas, afin qu'on ne m'accuse point d'intolérance farouche, quoique Rébecca se soit contentée d'une simple tunique de lin : non, je n'y contredis pas. Une certaine recherche dans le vêtement est permise; des hommes et des femmes dignes de respect peuvent l'admettre en leur présence. Mais pourquoi introduire ces jeux obscènes et ces monstres? Répétez-nous le discours qu'on y entend? Vous vous taisez de honte? Vous rougissez, et vous y contraignez les autres? Si ce sont des actions belles et honnêtes, d'où vient que vous ne les faites pas vous-même? Si elles sont honteuses, pourquoi les faites-vous faire à autrui? La tempérance et la modestie, la gravité et l'honnêteté doivent régner en toute chose.

Qu'il y a loin de cela aux mœurs actuelles, à ces danses où respire la bestialité! Un simple réduit convient seul à la jeune fille. Mais si elle est pauvre, dit-on? C'est parce qu'elle est pauvre qu'elle doit rester pure : que les bonnes mœurs lui tiennent lieu de richesses. Elle ne peut fournir une dot? pourquoi donc la rendez-vous en outre méprisable à cause de cette perversion? Je loue qu'il y ait là de jeunes filles qui honorent leur pareille; qu'il y ait des femmes qui honorent celle qui rentre dans leurs rangs : rien de mieux que cet usage. Il y a deux chœurs : celui des vierges, et celui des femmes mariées; celles-ci se recrutent dans les rangs de celles-là. La fiancée tient le milieu entre elles, ni vierge ni mariée : elle sort d'une classe pour entrer dans l'autre. Pourquoi donc ces courtisanes? Quand il importerait de les éloigner par pudeur pendant qu'on célèbre les noces, quand il faudrait les mettre sous terre, car la prostitution est le fléau du mariage, nous les appelons à la solennité. Quand vous faites une chose, vous éloignez soigneusement même en paroles les choses contraires; ainsi lorsque vous ensemencez, ainsi lorsque vous décuvez le vin : vous vous gardez bien de demander en ce cas les ustensiles qui servent pour le vinaigre. Et voilà qu'ici, où tout veut la retenue, vous admettez ce qui la détruit, je veux dire la courtisane. Quand vous composez un parfum, vous veillez à ce que rien de fétide ne s'y mêle. Le mariage est un parfum, et vous souffrez que la boue de la débauche mêle ses miasmes à ce parfum? Que répondrez-vous? Que votre fille ne danse pas et ne rougit pas des compagnes de son âge? Certes, faut-il bien qu'elle soit plus réservée que si elle avait été élevée dans une école de danse, elle qui a été élevée dans vos bras. Une jeune vierge ne doit jamais paraître dans une noce.

5. Ne voyez-vous point qu'à la cour ceux qui sont en honneur se tiennent à l'intérieur autour du roi, tandis que la foule se tient au dehors? Restez donc à l'intérieur avec votre fille. Demeurez chastement dans la maison : ne prodi-

guez pas votre fille en public. Les deux chœurs sont là, l'un montrant combien il la donne pure, l'autre s'apprêtant à la conserver chaste ; pourquoi souillez-vous sa virginité? Si telles sont vos mœurs, le prétendant appréhendera que telles ne soient celles de votre fille. Si vous cherchez à la faire remarquer, vous vous conduisez en marchande, en revendeuse, en entremetteuse. Quelle honte que cette conduite! Vous lui apprenez l'immodestie, qui la couvre d'opprobre, serait-elle la fille d'un roi. La pauvreté est-elle un obstacle à la décence? La profession l'empêche-t-elle! Serait-elle esclave, une jeune fille doit rester toujours pure: « En Jésus-Christ, il n'y a plus ni esclave ni homme libre. » *Galat.*, III, 28. Croyez-vous que le mariage soit un théâtre? C'est un mystère et la figure d'une grande chose; si vous ne le respectez pas pour lui-même, respectez-le pour cette chose dont il est l'emblème. « Ce sacrement est grand, mais je dis dans Jésus-Christ et l'Eglise. » *Ephes.*, v, 32. Il est la figure de Jésus-Christ et de l'Eglise, et vous y mêlez les courtisanes? Mais, dira-t-on, si les jeunes filles ne dansent pas, ni les femmes mariées, qui dansera donc? Personne ; car, où est la nécessité de la danse? Dans les mystères des idolâtres il y a des danses; dans les nôtres, le silence et le recueillement, la réserve et la modestie. Un grand mystère s'accomplit : hors les courtisanes, les profanes hors d'ici! Comment est-ce un mystère? Ils se réunissent, et deux ne sont plus qu'un. Pourquoi quand le fiancé est introduit n'y a-t-il ni danses ni musique, mais un grand silence, un calme parfait; tandis que, lorsque les deux fiancés se réunissent, ne formant pas l'image inanimée de quelqu'une des choses qui sont sur la terre, retraçant plutôt celle de Dieu lui-même, amenez-vous un tel tumulte, qui trouble les assistants, qui couvre l'âme de honte et la confond? Ils viennent pour n'être plus qu'un seul corps : voilà encore un mystère de charité. Si de deux ils ne deviennent pas un seul, ils ne multiplieront pas, tant qu'ils resteront deux; mais, quand ils arriveront à ne faire qu'un, ils multiplieront. Qu'est-ce qui nous est ainsi enseigné? Que la force de l'union est grande.

Au commencement, le génie immense du Créateur divisa en deux ce qui était un; puis, pour montrer que ce qu'il a divisé demeure un, il ne permet pas qu'un seul suffise à la génération. Aussi, celui qui n'est pas encore conjoint n'est-il pas un, mais la moitié d'un : et voilà pourquoi il ne saurait mettre au monde des enfants. Vous avez vu le mystère des noces? Il fait un ce qui avait été un, et il le fait un en réunissant les deux moitiés. C'est pourquoi aussi l'homme naît d'un seul. Car le mari et la femme ne sont pas deux, mais un seul. Il y a de cela bien des preuves : et Jacob, et Marie mère de Jésus, et ce qui a été dit : « Il les a faits mâle et femelle. » *Genes.*, I, 27. Si l'un est la tête et l'autre le corps, comment seraient-ils deux? C'est pourquoi la femme a le rang de disciple, le mari celui de maître : celui-ci commande, celle-là obéit. L'origine même de la femme prouve qu'ils ne sont qu'un : elle a été tirée du flanc de l'homme, et ils ont été deux par ce partage en moitiés. C'est pour montrer qu'ils sont un, que la femme est appelée l'auxiliaire de l'homme; c'est pour montrer qu'ils sont un, qu'il est ordonné au père et à la mère d'habiter ensemble. Et un père est heureux du mariage de sa fille ou de son fils, parce qu'il voit des membres s'empresser de ne former qu'un corps. Il se fait de grands frais, une grande dépense d'argent, et néanmoins il ne peut pas se résigner à voir ses enfants ne point se marier. Comme une chair divisée, l'un et l'autre est imparfait pour la génération, l'un et l'autre est imparfait pour l'établissement de la vie présente. C'est pourquoi le prophète a dit : « La femme n'est-elle pas l'œuvre du même souffle? » *Malach.*, II, 15. Mais comment sont-ils dans la même chair? Comme si vous preniez ce qu'il y a de plus pur dans un lingot d'or et que vous le mêliez à d'autre or. La femme recueille ce qu'il y a de plus pur dans sa substance, le fait fondre aux feux d'une chaste volupté, le nourrit, l'entretient, le met à la masse commune et le donne à l'homme. L'enfant est entre eux comme un pont. Les trois deviennent une même chair, et l'enfant relie le père à la mère. Deux villes entre lesquelles coule un fleuve deviennent

une même ville, si on les relie par un pont; or, la réunion est encore plus réelle entre mari et femme, puisque le pont qui les unit est de la même substance qu'eux, par cette raison que le corps et la tête sont un seul corps. Le cou est entre les deux; mais ils sont aussi réunis que séparés, puisque, si le cou est entre les deux, il sert aussi à les unir. Un chœur dont on a mis une partie à droite et l'autre à gauche, n'en est pas moins le même chœur; les parties d'un même corps, quoique les bras soient étendus, ne forment qu'un seul corps, et l'allongement des bras ne peut faire qu'il y en ait deux. Aussi a-t-il été dit formellement, non pas : Ils seront une même chair, mais : « Dans une même chair; » c'est-à-dire, réunis par l'enfant. Et quand il n'y aura pas d'enfants, ils ne seront pas deux non plus ? C'est évident, et c'est là le résultat de l'œuvre de la chair : elle confond les deux corps, elle les mêle l'un à l'autre. Si vous jetez du parfum dans de l'huile, le mélange est une seule chose : il en est de même ici.

6. Je vois que beaucoup se scandaliseront de mes paroles; mais la débauche et l'impudicité m'ont contraint à les dire. C'est un spectacle odieux, de voir les noces se célébrer ainsi, avec une telle dépravation; car « le mariage doit être respecté, et le lit nuptial sans tache. » *Hebr.*, XIII, 4. Pourquoi rougissez-vous de ce qui est respectable, et de ce qui est sans tache? Cette conduite est d'un hérétique; elle est également celle d'un homme qui appelle les courtisanes aux noces. C'est pourquoi je veux purifier le mariage, le ramener à sa noblesse primitive et mettre un terme aux détractions des hérétiques. L'arbre de notre génération, ce don de Dieu, a été couvert d'opprobre jusqu'à la racine; l'ordure et la boue ont été entassées autour de cette racine. Purifions-le donc. Prêtez-moi encore quelques instants d'attention. Purifions-le; car là où est la boue, là sont aussi les miasmes impurs. Je veux vous prouver que vous ne devez point rougir de mes paroles, mais de votre conduite : vous cesserez de vous scandaliser de ces paroles, pour être honteux de votre conduite puisqu'elle ose condamner Dieu dans l'un de ses décrets. Dirai-je comment le mariage est le sacrement de l'Eglise? Jésus-Christ est venu vers l'Eglise, elle est sortie de lui, et il s'est uni à elle d'une union spirituelle. « Je vous ai fiancés, est-il écrit, à cet unique époux pour vous présenter à lui comme une vierge toute pure. » II *Cor.*, XI, 2. Et, pour nous montrer que nous sommes sortis de Jésus-Christ, il est dit que nous faisons partie de ses membres et de sa chair. Réfléchissons à toutes ces circonstances, ne profanons pas un si grand mystère. Le mariage est le signe de la présence de Jésus-Christ, et vous vous livrez à tous les excès? Je vous le demande, si vous voyiez l'image de l'empereur, la couvririez-vous d'immondices? Nullement. Et l'on ajoute peu d'importance aux désordres qui se commettent à l'occasion du mariage, tandis qu'ils sont la source des plus grands maux : tant l'iniquité s'est glissée partout.

« Qu'on n'y entende ni parole déshonnête, ni folle gaieté, » *Ephes.*, V, 4, dit l'Apôtre. Et, tout au contraire, on n'y entend que paroles déshonnêtes ou folle gaieté, non point dans une certaine mesure, mais à l'excès. Cette dépravation est un art, qui procure de grands éloges à ceux qui l'exercent : le péché est devenu un art. Nous ne nous adonnons pas à ces désordres avec un esprit distrait, mais avec méthode, avec science; du reste, le démon y met en œuvre tous ses moyens stratégiques. Là où sont les excès est aussi le libertinage; là où l'on tient des discours déshonnêtes, Satan met en jeu toutes ses ressources. Je vous le demande, devez-vous avoir un tel convive? Vous célébrez un mystère de Jésus-Christ, et vous invoquez le démon? Peut-être m'accuserez-vous d'importunité. C'est encore un signe de grande perversité que de tourner en dérision les réprimandes qu'on reçoit, sous prétexte qu'elles sont trop sévères. Paul ne dit-il pas : « Quoi que vous fassiez, soit que vous mangiez ou que vous buviez, ou que vous fassiez autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu? » I *Cor.*, X, 31. Et vous faites tout pour sa déconsidération et pour son ignominie. Le prophète ne dit-il pas : « Servez le Seigneur dans la crainte et glorifiez-le en tremblant? » *Ps.* II, 11. Vous, au contraire, vous vous livrez à une folle gaieté. — Et n'est-il pas permis de se réjouir sans danger?

— Peut-être voudriez-vous entendre des chants harmonieux? Il ne le faudrait pas, mais je vais m'accommoder à votre exigence : n'écoutez pas des chants sataniques, écoutez des cantiques spirituels. Vous voulez voir des danses? contemplez le chœur des anges. Mais, diriez-vous, comment peut-il se faire que je le voie? Si vous éloignez les désordres, Jésus-Christ viendra assister à vos noces; si Jésus-Christ y vient, le chœur des anges y vient aussi. Si vous le voulez, il fera maintenant des miracles comme autrefois; il changera maintenant encore l'eau en vin, ou plutôt, ce sera un miracle plus étonnant : il changera votre joie dissolue et votre froide concupiscence en délices spirituelles. Voilà ce qui est changer l'eau en vin. Là où sont vos joueurs de flûte, Jésus-Christ n'est pas; dès qu'il entre, il les chasse tout d'abord, et alors il fait des miracles. Quoi de moins attrayant qu'une pompe mondaine, où tout est désordre et confusion? ou si quelque chose y est ordonné, assurément tout y est déshonnête et sans attraits.

Rien de plus agréable que la vertu, rien de plus doux que la décence, rien de plus désirable que la sainteté.

7. Rien n'est plus agréable que la vertu, rien n'est plus doux que la décence, rien n'est plus désirable que la sainteté. Que quelqu'un suive mes conseils pour la célébration de son mariage, et il connaîtra la vraie volupté; mais telles noces, tel avenir. Cherchez d'abord pour votre fille un mari qui soit vraiment un homme, un protecteur; cherchez une tête digne du corps sur lequel vous voulez la mettre. Ce n'est pas ici une esclave que vous livrez, c'est votre fille que vous donnez. Ne cherchez ni la fortune, ni l'éclat du nom, ni la célébrité du pays, toutes ces choses superflues; recherchez seulement la piété sincère, la douceur, la vraie prudence, la crainte de Dieu, si vous voulez que votre fille vive dans la joie. En cherchant plus de fortune qu'elle n'en a, vous nuisez à ses intérêts, loin de les servir; de libre vous la rendez esclave. L'or ne lui procurera pas autant de joies que sa servitude de chagrins. Renoncez donc à ces prétentions, et fixez votre choix sur quelqu'un de son rang : si la chose ne peut se faire, arrêtez-vous plutôt à un plus pauvre qu'à un plus riche qu'elle, si vous ne voulez pas vendre votre fille à un maître, mais la confier à un mari. Lorsque, après avoir scrupuleusement examiné les vertus du jeune homme, vous serez sur le point de livrer votre fille, priez Jésus-Christ d'assister à cette union; il ne rougira pas d'y venir, puisque c'est le mystère de sa présence. Priez-le de donner à votre enfant l'époux qu'il convient qu'elle ait. Ne faites pas moins que ne fit le serviteur d'Abraham, qui, au terme du long voyage dont il avait été chargé, sut bien à qui il devait avoir recours, et fut, à cause de sa foi, pleinement exaucé. Quand vous cherchez avec sollicitude un mari pour votre fille, priez, dites à Dieu : Que votre Providence lui donne celui que vous lui destinez. Confiez à lui tout le soin de cette affaire : il vous récompensera de l'hommage que vous lui rendez. Deux points surtout sont importants : s'en remettre entièrement à lui, et chercher un mari tel qu'il le demande, c'est-à-dire, chaste et honnête. Quand les noces sont près de se faire, n'allez pas de demeure en demeure, empruntant des miroirs et des vêtements; ce n'est pas une cérémonie de parade, et vous ne conduisez pas votre fille à une pompe. Après avoir orné la maison avec vos propres ressources, appelez les voisins, et les amis, et les parents; appelez ceux que vous savez être justes, et priez-les d'être satisfaits des apprêts exécutés. Qu'il n'y ait ni musique ni danseurs; c'est une dépense inutile et déshonnête.

Que le Christ soit votre premier invité, et vous savez en qui vous devez l'inviter. « Celui, dit-il, qui le fera pour l'un des moindres de mes frères, le fera pour moi. » *Matth.*, XXV, 40. Ne pensez pas qu'il soit incommode d'inviter les pauvres à la place de Jésus-Christ : il est bien plus incommode de faire venir des courtisanes. L'invitation faite aux pauvres est une source de richesses; les courtisanes ne peuvent qu'apporter la perdition. Ornez la fiancée, non de parures d'or, mais de douceur, de pudeur et de vêtements selon sa condition; qu'au lieu d'or et de tresses, elle soit revêtue de décence et de modestie : qu'elle n'apprenne pas à aimer les vanités mondaines. Aucun tumulte, aucun désordre : que le fiancé soit appelé, qu'il reçoive la jeune vierge. Que les excès soient bannis du repas, et que la joie spritituelle y préside. De telles noces seront

la source de biens sans nombre, et les intérêts de la vie future ne courront aucun danger. Mais les noces qui se font aujourd'hui, si toutefois on ne doit pas les appeler plutôt de pompeuses orgies, voyez quels maux en découlent. A peine les portes s'ouvrent-elles, que naissent le souci et la crainte de voir dégrader quelqu'un des objets qui ont été empruntés ; un malaise intolérable empoisonne le plaisir qu'on éprouverait. Ce souci est commun à toute la parenté, et la fiancée elle-même n'en est pas exempte ; mais ceux qui le suivent sont tous à la charge de la fiancée. Voir tout briser est un motif de tristesse ; mais voir sa maison déserte est un sujet de honte. Là Jésus-Christ, ici Satan ; d'un côté la joie et la volupté, d'un autre le souci et la douleur, ici la dépense, là rien de tel ; d'un côté la débauche, de l'autre la sagesse ; là l'envie, ici l'absence de toute envie ; là les excès, ici la sobriété, ici le bien-être, ici la tempérance. Puissent ces réflexions nous arrêter enfin sur la pente du mal ! Puissions-nous plaire à Dieu et être jugés dignes de l'héritage qu'il a promis à ceux qui l'aiment, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

HOMÉLIES

SUR LA PREMIÈRE ET LA SECONDE

ÉPITRE AUX THESSALONICIENS

AVANT-PROPOS

Ces homélies furent évidemment prononcées à Constantinople; c'est l'orateur lui-même qui nous l'apprend. Vers la fin de la huitième homélie sur la première épître, il s'exprime ainsi : « Quant à moi, je devrai rendre compte de ces hautes fonctions ; moins que tout autre je puis m'y dérober. » Il le dit d'une manière peut-être encore plus claire dans la quatrième homélie sur la seconde épître : « Le diable s'arme contre nous avec plus de violence ; car, dans la guerre, c'est le chef avant tout que les ennemis s'efforcent de terrasser. »

Chrysostome revient à chaque instant sur les vices et les désordres de la capitale ; il attaque surtout d'incroyables superstitions régnant à cette époque, et qu'on retrouve plus ou moins dans tous les siècles, sans en excepter ceux qui se montrent les plus fiers de leurs lumières et de leur civilisation. Le saint docteur n'épargne pas les théâtres, il les proscrit sans restriction, et certes à bon droit : rien ne tourne à la perte de la jeunesse, et même de l'âge mûr, comme de tels spectacles, amusement favori des peuples démoralisés, instrument de démoralisation pour les peuples ayant encore des vertus et des croyances. Il condamne aussi le luxe excessif qu'on déployait dans les funérailles ; il se déchaîne tout particulièrement contre les hommes qui ne croient pas à la résurrection, qui s'imaginent que l'âme meurt avec le corps ; et certes il est aisé de comprendre les ravages que doit exercer une pareille doctrine. On trouvera dans ces homélies certains traits qui peignent les idées, les mœurs, les événements même de cette époque sous un jour inattendu ; un lecteur studieux saura bien les relever par lui-même.

Le style laisse quelquefois à désirer, ce qui tient aux occupations si graves et si multiples qui devaient nécessairement absorber un archevêque de Constantinople ; mais on y sent toujours l'âme du saint et le souffle du génie.

HOMÉLIES

SUR LA PREMIÈRE ÉPITRE AUX THESSALONICIENS

HOMÉLIE I.

« Paul et Sylvain et Timothée, à l'Eglise des Thessaloniciens, en Dieu le Père et le Seigneur Jésus-Christ, grâce et paix à vous de la part de Dieu le Père et du Seigneur Jésus-Christ. Nous rendons sans cesse grâces à Dieu pour vous, nous souvenant toujours de vous dans nos prières, n'oubliant jamais l'œuvre de votre foi, le labeur de votre charité, la fermeté de votre espérance en notre Seigneur Jésus-Christ, devant Dieu notre Père. »

1. Comment, ayant avec lui Timothée lorsqu'il écrivait aux Ephésiens, ne l'a-t-il pas mentionné dans sa lettre, bien que ce disciple ne fût pas un inconnu pour eux, et qu'il eût mérité même leur admiration? « Vous savez par expérience qu'il m'a servi dans mon ministère auprès de vous comme un fils sert son père, avait-il dit. Je n'ai personne dont les sentiments s'accordent autant avec les miens, et qui professe pour vous une aussi tendre sollicitude. » *Philip.*, II, 22, 20. Pourquoi le nomme-t-il ici? S'il ne le nomme pas d'abord, c'est parce qu'il devait incessamment l'envoyer, je suppose, et qu'il est inutile d'écrire quand on doit soi-même porter la lettre; Paul déclare son intention : « J'espère vous l'envoyer sous peu. » *Ibid.*, 23. Ce n'est plus maintenant la même chose; le disciple était de retour, on ne doit pas s'étonner qu'il écrive. « Lorsque dernièrement Timothée est venu de votre part vers nous, » dit encore l'Apôtre. I *Thes.*, III, 6. Et pourquoi nomme-t-il Sylvain le premier, malgré les magnifiques témoignages qu'il rend lui-même de Timothée, et quoiqu'il le préfère à tous ses autres disciples? Peut-être celui-ci le demandait-il à cause de son humilité profonde. Voyant le maître s'abaisser lui-même au point de joindre à son nom celui du disciple, il aura pensé devoir à plus forte raison faire une telle prière. « Paul et Sylvain et Timothée, à l'Eglise des Thessaloniciens. » Il ne se donne aucune qualification, ni celle d'apôtre ni celle de serviteur. Je pense que c'est parce qu'il s'adresse à des hommes récemment initiés aux enseignements de l'Evangile, et qui n'avaient pas encore vu Paul à l'œuvre : il tait sa dignité, pourrait-on dire, parce que, chez eux, la prédication était au début.

« A l'Eglise des Thessaloniciens. » Remarquez cette expression. Comme ils étaient probablement en petit nombre et ne formaient qu'une faible société, il les encourage en leur donnant le titre d'Eglise. Lorsqu'un temps considérable s'est écoulé et que la réunion est nombreuse, il ne parle plus ainsi. Comme le nom d'une assemblée est dans la plupart des cas celui d'Eglise, mais d'une assemblée qui présente déjà quelque organisation, il se plaît à les désigner par ce titre. « Dans le Père, poursuit-il, et le Seigneur Jésus-Christ. » L'Eglise des Thessaloniciens a donc son existence et sa force en Dieu. Voilà de nouveau le nom de Dieu s'appliquant au Fils aussi bien qu'au Père. Paul ajoute ce nom pour distinguer l'Eglise chrétienne de celles que formaient en si grand nombre les Juifs et les Gentils. C'est une bien grande gloire que d'exister en Dieu, une gloire à laquelle on ne saurait rien comparer. Puisse donc cette Eglise mériter une semblable dénomination; mais je crains qu'elle n'en soit bien éloignée. L'esclave du péché, on ne peut pas vraiment dire qu'il est en Dieu. « Grâce à vous et paix. » Voici que l'Epître va commencer par des éloges : « Nous rendons sans cesse grâces à Dieu pour vous tous, nous souvenant de vous dans nos prières. » Rendre grâces à Dieu pour eux, c'est attester qu'ils ont fait de grands progrès, puisqu'on les loue de cela même, et que de plus on bénit Dieu comme le principe et l'auteur de tout ce bien. Il leur enseigne encore la modestie, en leur faisant entendre qu'ils doivent tout à la puis-

Exister en Dieu est la plus grande des gloires.



sance divine. L'expression de sa reconnaissance est le témoignage de leurs vertus; la part qu'il leur accorde dans ses prières est celui de son amour pour eux. Après cela, pour leur montrer qu'il ne se souvient pas seulement d'eux quand il prie, et qu'ils sont toujours présents à sa mémoire, il ajoute, comme bien souvent ailleurs : « N'oubliant jamais l'œuvre de votre foi, le labeur de votre charité, la fermeté de votre espérance en Notre-Seigneur Jésus-Christ, devant Dieu votre Père. » Que signifient ces mots? Ou bien, qu'il se souvient devant Dieu le Père, ou bien que leur charité s'exerce en présence de Dieu.

Il ne se borne pas à dire que son souvenir ne souffre pas d'interruption, il déclare aussi qu'ils en sont l'objet; et pour que vous ne regardiez pas ces mots comme une redondance, il vous en montre l'utilité par cette parole : « Devant Dieu le Père. » S'il les ajoute, c'est encore parce que personne dans le monde n'approuvait ce qu'ils avaient fait de bien, et ne pouvait les en récompenser. C'est donc comme s'il leur disait : Ayez confiance, vous travaillez devant Dieu. Que faut-il entendre par « l'œuvre de la foi? » L'œuvre de la foi, c'est que rien n'ait ébranlé votre constance. Si vous croyez, souffrez tout; si vous refusez la souffrance, vous n'avez pas la foi. Est-ce que les biens promis ne sont pas de nature à nous faire accepter mille morts, du moment où nous y croyons, plutôt que de les perdre? C'est le royaume des cieux que nous avons en perspective, l'immortalité, une vie qui n'aura plus de terme. Donc on souffre tout dès qu'on a la foi. Donc aussi la foi se manifeste par les œuvres. Et l'expression de l'Apôtre doit être remarquée; car il ne demande pas simplement la foi, il demande qu'elle se révèle par l'action, par la constance, par un zèle ardent, « travail de la charité. » Aimer d'une manière quelconque, quel travail ou quelle peine cela peut-il être? Là aucune fatigue; mais aimer véritablement, c'est une rude tâche. En effet, je vous le demande, on soulève tout pour nous arracher notre affection; et que nous résistions à tout, n'est-ce pas une fatigue? Que ne souffrirent pas les disciples pour demeurer fidèles à la charité? Les ennemis implacables de la prédication ne se rendirent-ils pas chez l'hôte de Paul, et, n'ayant pas trouvé l'Apôtre, ne traînèrent-ils pas Jason devant les magistrats de la cité? Etait-ce un petit travail, je vous le demande encore, de subir ces tentations, de résister à cette tempête, quand la semence évangélique avait à peine germé? « Et même ils exigèrent de lui une caution. » *Act.*, XVII, 9. Il la donna, poursuit l'auteur des Actes, et fit partir Paul. Cela nous semble-t-il peu de chose, encore une fois? cet homme ne s'est-il pas exposé pour sauver le ministre de l'Evangile? Voilà ce que Paul appelle le travail de la charité, travail qui produisait de pareilles chaînes.

Qu'est-ce que l'œuvre de la foi.

2. Observez de plus qu'il commence par signaler leurs bonnes œuvres, et ne parle des siennes qu'après cela, pour ne pas paraître se glorifier et les avoir prévenus de son affection. « La fermeté de votre espérance, » la fermeté dans les tribulations. La persécution à laquelle ils étaient en butte durait toujours, au lieu d'être une tourmente passagère. La guerre n'était pas seulement dirigée contre Paul, le maître de la doctrine, elle l'était aussi contre les disciples. Si tels se montraient les ennemis à l'égard des thaumaturges, des hommes les plus dignes de respect, quelles devaient être, pensez-vous, leurs dispositions à l'égard des habitants de la même cité, des membres quelquefois de la même famille, quand tout à coup ils les voyaient se séparer d'eux? C'est encore un témoignage que Paul rend aux Thessaloniciens : « Vous avez été les imitateurs des Eglises de Dieu, qui sont dans la Judée. » I *Thess.*, II, 14. La fermeté de votre espérance en Notre-Seigneur Jésus-Christ, devant Dieu notre Père. » Admirable langage que celui-là; car tout procède de la foi et de l'espérance. Ce qui se passait ne manifestait pas uniquement leur courage, mais prouvait de plus combien ils croyaient aux récompenses promises. Aussi Dieu permettait-il que les persécutions eussent lieu dès le commencement, afin qu'il ne fût pas possible de dire que la prédication était une affaire d'entraînement ou de flatterie; afin que leur ferveur devînt manifeste, et qu'on y vît, non l'effet de la persuasion humaine, mais la

puissance même de Dieu, agissant au fond des âmes et les disposant à braver mille fois la mort. C'est ce qui n'aurait pu se faire, s'il n'avait pas dès le premier moment posé d'une manière inébranlable les fondements de la prédication.

« Vous savez, frères bien-aimés, que votre élection vient de Dieu, parce que notre prédication n'a pas été seulement en paroles, et qu'elle a consisté de plus dans la puissance, dans l'Esprit saint, dans la plénitude des grâces; et vous savez aussi ce que nous avons été parmi vous et pour vous. » Que signifient ces dernières paroles? L'Apôtre y rappelle les grandes œuvres opérées par lui, mais non d'une manière formelle; il veut avant tout poursuivre leur éloge. Ce qu'il dit revient à ceci : Nous n'ignorons pas que vous êtes du nombre des âmes généreuses et fortes, que Dieu vous a choisis : et c'est pour cela que nous-mêmes supportons tout pour vous. Cette expression, « ce que nous avons été, » signifie qu'il est prêt à donner sa vie pour eux avec une ardeur extrême, sans que rien puisse l'arrêter; et ce n'est pas à lui qu'ils en doivent la reconnaissance : comme ils sont au rang des élus, ils ont droit à ce dévouement sans bornes. Le même sentiment lui fait dire ailleurs : « Je souffre ces choses à cause des élus. » II *Tim.*, II, 10. Après avoir indiqué ce qui le regarde lui-même, il semble ajouter : Dès que vous êtes des bien-aimés et des élus, c'est justice que je souffre tout pour vous. Ce n'est pas seulement en leur donnant des éloges qu'il les raffermissait, c'est en leur rappelant encore qu'ils avaient eux-mêmes déployé une vigueur en rapport avec leur zèle. Il continue donc : « Et vous êtes devenus mes imitateurs, et les imitateurs du divin Maître, recevant la parole au milieu des tribulations, dans la joie de l'Esprit saint. » Juste ciel, quel magnifique éloge! de disciples ils sont tout à coup devenus docteurs : non contents d'écouter la parole, ils se sont immédiatement élevés à la hauteur même de Paul.

Et ce n'est rien en comparaison de ce qui suit; voyez comme il les élève plus haut : « Vous êtes devenus les imitateurs du divin Maître. » Comment? « En recevant la parole au milieu des tribulations, dans la joie de l'Esprit saint. » Ce n'est pas simplement dans la tribulation, c'est au milieu des tribulations, parmi des épreuves sans nombre. Vous pouvez le voir dans les Actes des Apôtres : il y est dit de quelle façon la persécution fut excitée contre eux, comment leurs ennemis les dénoncèrent aux magistrats et soulevèrent la ville. On ne peut pas dire cependant qu'étant dans la tribulation, ils sont restés fidèles avec peine, en gémissant; c'est avec une grande joie. Les apôtres en avaient donné l'exemple : « Se réjouissant d'avoir été jugés dignes de subir des affronts pour le nom du Christ. » *Act.*, V, 41. Voilà ce qu'il y a de vraiment admirable. C'est déjà beaucoup de souffrir la tribulation avec quelque patience; mais s'en réjouir, c'est se montrer supérieur à la nature humaine et n'avoir plus, pour ainsi parler, qu'un corps impassible. Comment furent-ils les imitateurs du Christ? En ce que lui-même a beaucoup souffert, sans pousser une plainte, avec joie; car c'est de sa propre volonté qu'il se trouvait dans de pareilles épreuves. Pour nous il s'est anéanti, allant au-devant des crachats, des soufflets, de la croix même; et il s'en réjouissait tellement qu'il appelait cela sa gloire : « Père, disait-il, glorifiez-moi. » *Joan.*, XVII, 1. « Avec joie, poursuit l'Apôtre, dans l'Esprit saint. » La tribulation affecte la partie matérielle de notre être, la joie brille dans les hauteurs spirituelles. Je m'explique. Les accidents de la vie sont tristes et pénibles; mais les résultats en sont joyeux, l'Esprit le voulant ainsi. Il est donc possible qu'on ne se réjouisse pas quand on souffre, et c'est quand on souffre pour ses péchés; tandis qu'on se laissera flageller avec allégresse quand c'est pour le Christ.

3. C'est là ce que l'Apôtre nomme la joie de l'Esprit; on la respire dans ce que la nature repousse avec horreur. On vous a suscité mille peines, dit-il, vous avez subi la persécution; mais l'Esprit ne vous a pas abandonnés dans ces épreuves. Comme les trois enfants étaient entourés d'une douce rosée dans la fournaise, vous l'êtes aussi dans la tribulation. Cela ne dépendait pas assurément de la nature du feu et ne pouvait avoir pour cause que le souffle de l'Esprit : il n'est pas non plus dans la nature de

la tribulation de nous donner la joie, et cette joie ne peut venir que d'une souffrance endurée pour le Christ, de la divine rosée de l'Esprit, qui transforme en un lieu de repos la fournaise des tribulations. « Avec joie, » et non avec une joie quelconque, mais avec une intarissable joie; c'est ce qu'il faut entendre, dès que l'Esprit saint en est l'auteur. « De telle sorte que vous êtes devenus un type pour tous les croyants dans la Macédoine et l'Achaïe. » Voilà donc qu'il les aborde : Vous avez brillé d'un tel éclat que vous êtes devenus les maîtres et les modèles de ceux qui vous avaient précédés. C'est un trait vraiment apostolique. Il ne les pose pas comme modèles de ceux qui devront croire, mais bien de ceux qui croyaient : En descendant les premiers dans l'arène, vous avez enseigné de quelle manière il faut croire en Dieu. L'Achaïe est prise ici pour toute l'Hellade. Voyez-vous ce que c'est que le zèle? il n'exige pas de temps, il n'admet pas même de retard; il lui suffit d'apparaître pour tout accomplir. Ceux à qui cette lettre s'adresse, avaient les derniers reçu la prédication, et cependant ils étaient devenus les maîtres des premiers. Que personne donc ne se décourage; aurait-on employé beaucoup de temps à ne rien faire, en quelques instants on peut opérer le bien qu'on n'a pas fait antérieurement, et plus encore. Si celui qui n'avait pas cru jusque-là, jeta tant d'éclat dès le principe, combien plus le pouvaient ceux qui croyaient déjà? Il ne faut pas néanmoins se laisser aller à la négligence, dans la pensée que peu de temps suffit pour tout mettre en ordre; car l'avenir est incertain, et le jour du Seigneur est un voleur qui fond tout à coup sur nous quand nous dormons : si nous pratiquons donc la vigilance, le voleur ne nous surprendra pas, et ne nous emmènera pas sans que nous soyons préparés.

Soyons vigilants et sobres.

Soyons vigilants et sobres; il n'est plus dès lors un voleur qui nous surprend, mais bien un messager royal qui nous appelle à la récompense promise : c'est notre apathie qui le transforme en voleur. Que personne donc ne dorme, que personne ne soit indolent pour la vertu; l'indolence est le sommeil dont je parle. Ne savez-vous pas à quel point nous sommes exposés pendant ce sommeil de l'âme, de quelles embûches nous sommes entourés? Si nous veillons, nous n'avons guère besoin d'autre chose pour être en sécurité. Malgré les verrous, les gardes et les sentinelles, le voleur trouve le moyen d'entrer. Pourquoi parlé-je de la sorte? Parce que, si nous veillons, nous n'avons pas besoin du secours des autres; et que, si nous dormons, le secours des autres ne nous servira de rien, nous périrons en dépit de leurs efforts. C'est un précieux avantage d'avoir pour soi les prières des saints, mais à la condition que nous accomplirons nous-mêmes de bonnes œuvres. — Et que me font les prières d'autrui, me direz-vous peut-être, quand je travaille moi-même, de telle sorte que je n'en aie plus besoin? — Je ne veux pas non plus qu'on s'en repose sur ces prières; seulement, nous n'en avons pas moins besoin de les obtenir, si nous savons le comprendre. Paul ne disait pas : A quoi bon pour moi vos prières? quoique ceux qui priaient pour lui ne fussent pas dignes de lui être comparés en quoi que ce soit; et vous dites : A quoi bon pour moi vos prières? Pierre n'a jamais prononcé rien de pareil. « On ne cessait dans l'Eglise de prier Dieu pour lui. » *Act.*, XII, 5. Et vous osez dire : Je n'ai nul besoin de vos prières? Vous en avez besoin par la raison même que vous pensez n'en avoir pas besoin. Deviendriez-vous semblable à Paul, que les prières vous seraient encore nécessaires. Ne vous exaltez pas, de peur d'être rabaissé. Mais, comme je le disais tout à l'heure, nous devons nous appliquer aux bonnes œuvres, si nous voulons profiter des prières faites pour nous.

Ecoutez l'Apôtre : « Je sais que cela me profitera pour le salut, grâces à vos prières, et par le secours de l'Esprit de Jésus-Christ. » *Philip.*, I, 19. Ecoutez encore : « Afin que beaucoup de personnes se réunissent pour bénir Dieu des dons spirituels qu'il nous a faits. » II *Cor.*, I, 11. Et vous osez dire, encore une fois : Je n'ai nul besoin de prières? Si nous restons oisifs, il n'est pas d'homme dont les prières puissent nous être de quelque secours. Qu'obtint Jérémie pour son peuple? Ne se présenta-t-il pas trois fois devant Dieu, et trois fois ne lui fut-il pas

répondu : « N'intercède pas, ne prie pas pour ce peuple, parce que je ne saurais t'exaucer ? » *Jerem.*, VII, 16. Que put faire Samuel pour Saül ? Ne pleura-t-il pas sur lui jusqu'au dernier jour, non content de prier pour lui ? Quel bien fit-il aux Israélites ? Et cependant ne disait-il pas : « A Dieu ne plaise que je cesse de prier pour vous ? » I *Reg.*, XII, 23. Et voilà que tous périrent. — Les prières ne servent donc de rien, m'objecterez-vous. — Au contraire, elles servent, et beaucoup, mais quand nous agissons nous-mêmes ; les prières agissent avec nous et nous secondent : celui qui prie devient notre auxiliaire dans le bien que nous faisons ; il ne peut pas nous venir en aide, si nous ne faisons rien.

4. Dans le cas où les prières auraient le pouvoir de nous mener au royaume malgré notre oisiveté, pourquoi tous les idolâtres ne deviendraient-ils pas chrétiens ? Ne prions-nous pas pour tout le monde ? n'est-ce pas ainsi que priait Paul ? ne demandons-nous pas que tous se convertissent ? Or, dites-moi pourquoi tous les méchants ne deviennent pas bons ? n'est-il pas évident que par elles seules les prières ne peuvent rien accomplir ? Elles ne sont vraiment utiles que lorsque nous faisons ce qui dépend de nous. Voulez-vous savoir quelle est la puissance des prières ? souvenez-vous de Corneille et de Tabithe ; écoutez Jacob disant à Laban : « Si la crainte de mon père n'était pas sur moi, tu m'aurais renvoyé les mains vides ; » *Genes.*, XXXI, 42 ; écoutez Dieu lui-même : « Je protégerai cette ville à cause de moi, et à cause de David mon serviteur. » IV *Reg.*, XIX, 34. A quelle époque ? Quand régnait Ezéchias, un autre juste. Si les prières avaient le même pouvoir dans un temps où se commettent de grands crimes, pourquoi Dieu n'a-t-il pas ainsi parlé quand vint Nabuchodonosor, et livra-t-il la ville ? Parce que l'iniquité prévalut. Samuel pria pour les Israélites dans une autre circonstance, et sa prière fut exaucée. Mais quand encore ? Quand eux-mêmes s'étaient rendus agréables à Dieu ; c'est alors qu'il mit en fuite leurs ennemis. — Et quel besoin puis-je avoir des prières des autres, insisterez-vous, si déjà je plais à Dieu par moi-même ? — Ne dites jamais cela, ô homme ! Le besoin, un multiple besoin existe toujours. Entendez Dieu disant aux amis de Job : « Et lui priera pour vous, et le péché vous sera pardonné. » *Job*, LXII, 8. Le péché qu'ils avaient commis n'était pas cependant très-grave. Et voilà que ce même juste qui sauvait alors ses amis en priant pour eux, n'aurait pas pu dans la suite, sous le règne de la loi, arracher les Juifs à leur perte. Pour que vous n'en doutiez pas, écoutez Dieu disant par un prophète : « Alors même que Noë, Job et Daniel se présenteraient devant moi, ils ne délivreraient pas vos fils et vos filles, parce que le mal a prévalu ; » *Ezech.*, XIV, 16 ; et par un autre : « Alors même que se présenteraient Moïse et Samuel. » *Jerem.*, XV, 1. Remarquez que cela est dit à deux prophètes, parce que l'un et l'autre avaient prié pour les Juifs, sans obtenir l'objet de leur demande. Ezéchiel l'atteste ainsi : « Hélas ! Seigneur, vous effacez les restes d'Israël ! » *Ezech.*, IX, 8.

Et puis, pour montrer qu'il agit en cela avec justice, et qu'il ne méprise pas le saint en n'acceptant pas sa prière, Dieu lui déclare les péchés de ce peuple, comme s'il lui disait : C'en est assez sans doute pour te faire voir que, si je repousse ta prière, c'est à cause de leurs prévarications, et nullement par mépris pour toi ; mais il ajoute : « Noë, Job et Daniel se présenteraient-ils. » C'est avec raison qu'il adresse ce langage à celui qui avait tant souffert pour le salut de sa nation. Vous m'avez commandé, eût pu lui dire le prophète, de manger des ordures, et j'en ai mangé ; de me raser la peau, et je l'ai rasée ? de dormir sur un côté, et j'ai dormi de la sorte ; de sortir avec un fardeau, et je suis sorti ; vous m'avez pris ma femme, en me défendant de gémir, et je n'ai pas gémi, j'ai supporté mon malheur avec courage. Pour eux j'ai fait mille autres choses ; je vous prie pour eux maintenant, et vous n'exaucez pas ma prière. Pour lui montrer que, s'il refuse de l'écouter, ce n'est pas qu'il le méprise, Dieu lui dit : « Alors même que Noë, Job et Daniel prieraient pour vos fils et vos filles, je ne les écouterais pas. » Jérémie avait peu souffert par les ordres directs de Dieu, mais beaucoup par le fait

de leur malice ; que lui dit encore le Seigneur ? « Ne vois-tu pas ce que ces hommes font ? » *Jerem.*, VII, 17. Sans doute ; épargnez-les cependant à cause de moi. C'est à cette demande que Dieu répond : « Moïse et Samuel auraient beau se présenter. » Moïse était leur premier législateur, il les avait délivrés d'un grand nombre de dangers, et lui-même disait : « Si vous leur pardonnez ce péché, pardonnez-le ; sinon exterminez-moi de même. » *Exod.*, XXXI, 32. Eh bien, serait-il là, formulerait-il la même demande, il ne serait pas exaucé ; ni Samuel non plus, qui les avait également délivrés, qui dès son bas âge avait excité l'admiration. J'ai dit de lui que je lui parlais comme un ami parle à son ami, et non point par énigmes ; j'ai dit aussi qu'il m'avait vu dans son enfance, qu'il m'avait apaisé, qu'il avait renoué la tradition prophétique. « La parole était rare en ce temps, il n'était plus de vision distincte. » I *Reg.*, III, 1. Ces grands personnages se présenteraient-ils, je le répète, qu'ils n'obtiendraient rien. Il est dit de Noë. « C'était un juste parfait dans sa génération ; » *Genes.*, VI, 9 ; et de Job : « Homme irrépréhensible, juste, vrai, pieux. » *Job*, I, 1. Ni ceux-là, ni Daniel, que les Chaldéens avaient regardé comme un dieu, n'auraient donc pas eu le pouvoir de sauver leurs fils et leurs filles.

Conclusion morale.

Le sachant, ne dédaignons pas les prières des saints, et ne nous en reposons pas entièrement sur ces prières : d'une part, pour ne pas mener une vie négligente et stérile ; d'autre part, pour ne pas perdre le plus précieux de tous les gains. Demandons-leur avec instance de prier pour nous et de nous tendre une main secourable; pratiquons nous-mêmes la vertu, et nous pourrons de la sorte acquérir les biens promis à ceux qui aiment Dieu, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE II.

« Par vous s'est répandue la parole du Seigneur, non-seulement dans la Macédoine et l'Achaïe, mais encore en tout lieu ; il n'en est pas où la foi que vous avez en Dieu ne soit parvenue, de telle sorte que nous n'avons plus besoin de rien dire. Eux-mêmes nous rappellent comment nous sommes entrés chez vous, et comment vous avez abandonné les idoles pour vous convertir à Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, attendant que son Fils vienne des cieux, ce Jésus qu'il a ressuscité d'entre les morts et qui nous a soustraits à la vengeance future. »

1. De même qu'un suave parfum ne retient pas en lui-même sa bonne odeur, mais la répand au loin, en embaume l'air, et frappe le sens de ceux qui sont dans le voisinage ; de même les hommes remarquables et généreux ne renferment pas en eux-mêmes leur vertu, mais viennent en aide aux autres et les rendent meilleurs par leur bonne réputation. C'est ce qui s'accomplit alors. De là ces paroles : « Si bien que vous êtes devenus le type de tous les croyants dans l'Achaïe et la Macédoine. Par vous s'est répandue la parole du Seigneur, non-seulement dans la Macédoine et l'Achaïe, mais encore en tout lieu; il n'en est pas où la foi que vous avez en Dieu ne soit parvenue. » Vous avez formé par vos exemples tous ceux qui se trouvaient près de vous, et vous avez frappé d'admiration le monde entier. C'est ainsi qu'il faut entendre, « en tout lieu. » Il ne dit pas : Votre foi s'est disséminée; il dit : « Elle est parvenue, elle a retenti. » Comme une trompette éclatante remplit tout le voisinage de son bruit, ainsi la renommée de votre vertu résonne, remplit le monde, et va partout retentissant avec la même puissance. Les grandes actions sont principalement chantées sur le théâtre même de l'événement ; on les chante ailleurs sans doute, mais non avec le même éclat : les vôtres ont le plus grand retentissement dans toute la terre. Qu'on ne prenne pas ceci pour une exagération; car, avant la venue du Christ, cette nation des Macédoniens avait une grande célébrité, une célébrité plus grande et plus universelle que celle même des Romains; ce qui mit le comble à la gloire de ces derniers, c'est d'avoir

subjugué les premiers. Ce qu'avait fait un roi de Macédoine ne saurait être facilement exprimé : parti d'une contrée sans importance, il conquit l'univers. Un prophète le voit sous la figure d'un léopard ailé, ne pouvant mieux peindre la brûlante impétuosité, la soudaineté même de son essor à travers le monde, que ce conquérant sème de trophées et de victoires. On raconte même de lui qu'ayant entendu d'un philosophe qu'il existait une infinité de mondes, il poussa d'amers gémissements de ce que, dans ce nombre incalculables, il n'en possédait pas encore un tout entier; telle était la grandeur de son intelligence, la puissance de son âme : il n'est donc pas étonnant qu'il fût chanté dans toutes les contrées de la terre. Avec la renommée du roi s'était élevée la gloire de la nation : le héros était nommé Alexandre le Macédonien.

Sur les ailes de sa gloire, ce qui se passait dans ce pays s'envolait aisément partout; rien de remarquable ne reste aisément caché. Plus tard même, le nom des Macédoniens n'était pas inférieur à celui des Romains. « La foi que vous avez en Dieu, dit l'Apôtre, s'est envolée. » Remarquez cette expression; elle prête une âme à son objet; et c'est un témoignage de la véhémence de leurs sentiments. Il confirme encore la féconde énergie de leur foi dans la suite du texte : « De telle sorte que nous n'avons besoin de rien dire. Eux-mêmes nous rappellent comment nous sommes entrés chez vous. » Ils n'attendent pas de l'apprendre de votre bouche; eux qui n'étaient pas présents et qui n'ont rien vu, préviennent les témoins oculaires de vos grandes actions; si bien qu'elles sont parvenues aux oreilles de tous les hommes. Aussi n'est-il pas nécessaire que nous les retracions, pour exciter chez eux le même zèle; ils disent les premiers ce que nous devrions leur apprendre. Il est vrai que plus d'une fois c'est l'envie qui les fait parler; mais la supériorité de la vertu triomphe même de cette passion, et fait qu'ils deviennent les hérauts de vos luttes. Tout inférieurs qu'ils sont, ils ne gardent pas le silence, ils parlent les premiers; et c'est une raison pour nous de mieux les croire. Que signifient ces paroles : « Comment nous sommes entrés chez vous? » A travers quels dangers et quelles morts sans nombre, sans que rien de tout cela vous ait troublés; vous nous étiez attachés comme s'il ne se fût pas présenté d'obstacles; vous nous avez reçus de nouveau comme si vous n'aviez souffert aucune peine, comme si nous ne vous eussions apporté qu'un bonheur sans nuage. Il parle ici de sa seconde entrée. L'Apôtre et ses compagnons étaient allés à Berrhoé; ils avaient souffert la persécution; et, à leur retour, les Thessaloniciens les accueillirent avec un sentiment de noble fierté, prêts à donner pour eux leur âme.

Ce mot, « comme nous sommes entrés, chez vous, » renferme un double éloge, celui des disciples et celui des docteurs; mais lui il le fait tourner à leur avantage : « Et comment vous avez abandonné les idoles pour vous convertir à Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai. » C'est comme une chose facile, avec autant d'ardeur que de spontanéité, sans grande peine pour nous, que vous avez embrassé le service du Dieu vivant et vrai. Il poursuit par l'exhortation; encore un moyen de rendre le discours moins pénible. « Attendant que le Fils vienne des cieux, ce Jésus qu'il a ressuscité d'entre les morts et qui nous a soustraits à la vengeance future. » Il faut donc attendre des cieux celui qui fut sacrifié et enseveli; et voilà pourquoi Dieu nous est montré le ressuscitant d'entre les morts. Ne voyez-vous pas d'un coup d'œil toute chose, la résurrection, l'ascension, le second avénement, le jugement, la récompense des bons, la peine des méchants? « Ce Jésus qui nous a délivrés de la vengeance future. » C'est à la fois une consolation, un encouragement, une leçon. S'il est ressuscité, s'il est au ciel, s'il doit en venir, et vous le croyez sans nul doute, puisque vous n'auriez pas tant souffert sans cette ferme croyance, vous avez là d'assez grands motifs de consolation. Si de plus les pervers ne peuvent échapper au supplice, comme du reste il le déclare dans la seconde épître, c'est une autre consolation qui nous est donnée. Ils attendent le Fils qui doit de nouveau descendre du ciel; en le disant l'Apôtre nous enseigne que les peines sont dans le présent et les joies pour l'avenir,

pour l'heure où le Christ nous viendra des cieux. Voyez de quelle espérance nous devons être animés, puisqu'il est mort sur la croix, qu'il est sorti du sépulcre pour monter au ciel, et qu'il viendra juger les vivants et les morts. « Vous savez vous-mêmes, frères, que notre entrée chez vous n'a pas été stérile, que nous avions beaucoup souffert auparavant, accablés d'outrages à Philippes, comme vous le savez aussi, nous avons eu cependant cette confiance en Dieu de vous annoncer l'Evangile au milieu de nos angoisses. »

2. Votre mérite est grand sans doute ; mais de notre côté nous ne vous avons pas parlé le langage de l'homme. Ce qu'il a dit plus haut, il le répète ici, nous montrant partout ce que c'est que la prédication, soit par les miracles, soit par les dispositions des prédicateurs, soit par le zèle et l'ardeur de ceux qui la reçoivent. « Vous savez vous-mêmes que notre entrée chez vous n'a pas été stérile ; » qu'elle n'a rien d'humain, rien de vulgaire. A peine échappés aux plus grands dangers, aux mauvais traitements, à la mort même, nous sommes aussitôt retombés dans de nouveaux périls. « Après avoir beaucoup souffert et subi mille outrages à Philippes, comme vous le savez, nous avons repris courage en notre Dieu. » C'est toujours à Dieu qu'il attribue le bien qui s'opère. « Pour vous annoncer l'Evangile de Dieu parmi nos incessantes angoisses. » Impossible de vous raconter les dangers que nous avons courus ailleurs, inutile de vous dire ceux que nous avons rencontrés dans votre ville ; vous les connaissez aussi bien que les sollicitudes dont nous étions assaillis. Il dit à peu près la même chose écrivant aux Corinthiens : « Je n'ai cessé d'être parmi vous dans la faiblesse et la fatigue, dans la crainte et le tremblement. Notre prédication ne provenait ni du mensonge, ni de la corruption, ni de la ruse ; mais comme Dieu lui-même a jugé devoir nous confier l'Evangile, ainsi nous parlons, pour plaire à Dieu qui voit le fond de nos cœurs, et nullement aux hommes. » I *Cor.*, II, 34. J'avais donc raison en vous disant qu'il se fait de leur attitude un argument pour mettre en évidence la difficulté de la prédication. Si la prédication n'était pas telle, si c'était une tromperie, nous n'aurions certes pas affronté de pareils dangers, une situation qui ne nous donnait pas un instant de répit. Que signifie ce langage ? Si la pensée de l'avenir ne nous soutenait pas, si nous avions une moins ferme espérance, nous ne souffririons pas avec cette joie. Qui voudrait donc pour les choses de la terre supporter tout cela, passer la vie dans les luttes, les angoisses et les périls ? et comment persuaderait-on les autres ? pour jeter les disciples dans la confusion, ne serait-ce pas assez des dangers visiblement courus par les maîtres ? C'est ce qui ne vous est pas arrivé.

« Notre prédication, notre enseignement ne provient pas du mensonge. » Pas de ruse, pas de déception ; nous n'avions donc pas à céder : elle n'a pas non plus un but que l'honnêteté repousse, il n'y a là ni prestige ni magie ; et c'est ce qu'il veut dire en déclarant qu'elle ne vient pas de la corruption : elle ne sert pas enfin d'instrument à des vues ambitieuses et dissimulées, ce mobile des projets de Theudas. « Mais, comme Dieu lui-même a jugé devoir nous confier l'Evangile, ainsi nous parlons, pour plaire à Dieu, nullement pour plaire aux hommes. » Vous le voyez, ce n'est pas une question de vaine gloire ; il s'agit uniquement de « plaire à Dieu, qui voit le fond des cœurs. » Nous ne faisons rien pour nous attirer l'estime des autres, dit-il ; et pourquoi nous le proposerions-nous ? Après leur avoir rendu ce témoignage qu'ils ne veulent ni capter l'opinion ni gagner les honneurs, il ajoute : « Dieu lui-même a jugé devoir nous confier son Evangile. » C'est comme s'il disait : il nous a vus complétement étrangers aux intérêts de la terre, il ne nous eût pas choisis sans cela ; tels il nous a jugés, tels nous restons. « Dieu nous a jugés dignes ; » c'est après nous avoir éprouvés qu'il nous a confiés l'Evangile ; s'il avait trouvé quelque mal en nous, il ne nous aurait pas ainsi jugés. L'épreuve dont il parle n'est pas un simple examen, mais bien une vue claire et distincte : il ne procède pas comme nous. Nous parlons donc comme il convient à des hommes que Dieu lui-même a jugés dignes d'une sem-

blable mission : « Nous ne cherchons pas à plaire aux hommes ; » nous ne faisons pas toutes ces choses précisément pour vous. Comme il vient de faire leur éloge, afin que sa parole ne tombe pas en suspicion, il dit aussitôt : « On ne nous a jamais surpris tenant un langage adulateur, comme vous le savez bien ; ni cherchant un gain quelconque. Dieu nous en est témoin ; nous n'avons pas demandé l'approbation des hommes, rien de vous, rien des autres, quoique nous eussions pu vivre à vos frais comme apôtres du Christ. » *Ibid.*, v, 6.

« On ne nous a jamais surpris tenant des discours adulateurs, » nous n'avons jamais flatté personne ; nous laissons ce moyen à ceux qui veulent tromper pour acquérir la richesse et la puissance. On ne dira pas de nous que nous avons rampé pour monter, que nous avons caressé pour spolier. Il les prend à témoin du fait même, de ce qui frappe les sens : Que nous ne soyons pas descendus à l'adulation, vous le savez. Pour ce qui ne paraît pas au dehors, comme serait la convoitise, c'est Dieu qu'il appelle à témoin. « Nous n'avons pas demandé l'approbation des hommes, rien de vous, rien des autres, quoique nous eussions pu vivre à vos frais comme apôtres du Christ. » Nous n'avons pas cherché les distinctions, nous sommes venus sans appareil et sans suite. Nos exigences à cet égard n'auraient cependant eu rien d'étrange ; si les envoyés des rois sont toujours reçus avec honneur, bien plus devions-nous l'être. Il n'a pas dit : On nous a fait injure, on ne nous a pas honorés, ce qu'ils eussent pris pour une récrimination ; il dit simplement : « Nous n'avons pas cherché les hommages. » Or, ne demandant pas ce que nous pouvions demander, dans l'intérêt de la prédication elle-même, comment eussions-nous fait quoi que ce soit pour notre propre gloire ? En exigeant, nous n'aurions pas mérité de reproche ; car il serait juste que les ambassadeurs de Dieu auprès des hommes fussent accueillis avec beaucoup d'honneur, comme des êtres qui descendent tout à l'heure du ciel. Par surcroît de prudence et pour fermer la bouche aux contradicteurs, nous n'avons rien fait de semblable.

3. On ne pourra pas dire non plus que nous agissons de cette façon envers vous, mais non envers les autres. Voici comment il écrivait aux Corinthiens : « Si quelqu'un vous réduit en servitude, si quelqu'un vous dévore, s'empare de vous, vous traite avec orgueil, vous frappe au visage, vous le supportez... Sa présence n'a rien que de faible, sa parole est sans dignité... Pardonnez-moi l'injure que je vous fais. » II *Cor.*, XI, 20 ; X, 10 ; XII, 13. Il montre encore là combien il est humble, en foulant aux pieds d'aussi précieux avantages. Il y fait encore allusion à l'argent : « Nous eussions pu vivre à votre charge comme apôtres du Christ ; mais nous nous sommes faits petits au milieu de vous, nous étions comme une nourrice qui soigne ses enfants, tant notre tendresse pour vous était grande ; nous eussions ardemment désiré vous donner, avec l'Evangile de Dieu, notre âme même ; car vous nous êtes devenus extrêmement chers. » « Nous nous sommes faits petits, » dit l'Apôtre ; aucune exigence, aucune importunité, ni dépense ni faste. « Au milieu de vous ; » ce qui revient à dire : Comme l'un de vous, n'acceptant pas de prééminence. « Comme une nourrice soigne ses enfants. » Voilà ce qu'un instituteur doit être. Une nourrice a-t-elle recours à l'adulation pour obtenir quelque gloire ? demande-t-elle une riche récompense à de tout petits enfants ? est-elle pour eux un fardeau pénible ? n'est-elle pas plus douce à leur égard que la mère elle-même ? Ainsi leur témoigne-t-il son affection. « Tant notre tendresse pour vous était grande ; » c'est à ce point que nous vous sommes unis, que nos sentiments vous appartiennent : loin de rien accepter, s'il faut vous donner notre vie même, nous n'hésiterons pas. Sont-ce là, je vous prie, des pensées humaines ? quel est l'homme assez fou pour tenir ce langage ? « Nous désirions ardemment vous donner, avec l'Evangile de Dieu, notre vie même. Ceci l'emporte donc sur cela. Quel en est l'avantage ? Il est plus avantageux sans doute que l'Evangile soit donné ; mais il est plus difficile de sacrifier sa vie. La prédication ne peut pas se comparer à ce sacrifice ; il y a plus d'honneur d'un côté, plus de difficulté de l'autre.

Nous voudrions, si c'était permis, dit l'Apôtre, mourir pour vous.

En écrivant, saint Paul n'avait pour but aucun des motifs humains, comme la richesse et la gloire.

Il a donné des éloges, il en donne encore, et c'est pour cela qu'il déclare n'avoir pas pour but la richesse et la gloire ni l'adulation pour moyen. Voyez, en effet, s'ils avaient soutenu de nombreuses luttes, s'il fallait beaucoup les louer et les admirer, afin d'exciter de plus en plus leur courage, la louange pouvait aussi faire naître le soupçon. C'est pour l'éloigner qu'il parle des périls encourus. Mais, par contre, de peur qu'on ne le soupçonne de parler des périls pour faire valoir ce qu'il a souffert dans leur intérêt et se donner des droits à leurs hommages, il ajoute aussitôt après : « Parce que vous nous êtes devenus extrêmement chers. » Telle est la raison pour laquelle nous vous eussions volontiers donné nos âmes : notre amour pour vous nous eût poussés à l'immolation. Nous vous annonçons l'Evangile, parce que Dieu nous l'a commandé; mais nous avons pour vous une telle affection que le sacrifice de la vie nous eût paru facile. C'est ainsi qu'il faut répondre à l'amour, en s'immolant soi-même, si cette immolation nous est demandée, et si de plus elle est permise. Que dis-je, si elle nous est demandée? on doit aller de soi-même au-devant de l'occasion. Il n'est rien, absolument rien de plus doux qu'un tel amour; impossible d'y trouver une goutte d'amertume. L'ami fidèle est en réalité le remède de la vie; il est la protection par excellence. Que ne ferait pas le véritable ami? quelle joie pure, quel bien, quelle sécurité ne donne-t-il pas? Me parleriez-vous d'innombrables trésors, rien de comparable à l'ami digne de ce nom.

Joies pures de l'amitié.

Disons d'abord les joies pures de l'amitié. Notre cœur tressaille et se dilate à la vue d'un ami; c'est une intime et mystérieuse union des âmes qui les inonde de bonheur; le simple souvenir d'un ami secoue l'intelligence et lui donne des ailes. Mais je parle des vrais amis, de ceux qui n'ont qu'une âme, qui seraient prêts à mourir, dont les sentiments sont toujours enflammés. Ne m'opposez pas les amis vulgaires que vous pouvez avoir dans la pensée, les compagnons de table, ceux qui n'ont d'ami que le nom. Quand on possède un ami tel que je dis, on se reconnaît à ma parole : le verrait-on chaque jour, jamais on n'éprouve la satiété; on lui désire tout le bien qu'on se désire à soi-même. J'ai connu quelqu'un qui demandait aux saints de prier d'abord pour son ami, et puis pour lui-même. C'est une si grande chose qu'un véritable ami, que par rapport à lui l'âme s'attache à tel temps, à tel lieu. De même que la splendeur des corps répand tout autour comme une fleur de beauté, de même la présence des amis communique aux objets inanimés de leur grâce et de leur vie. Plus d'une fois, nous retrouvant seuls dans les lieux que nous avons habités ensemble, revenant sur les jours écoulés, nous versons des larmes et poussons des gémissements. Impossible d'égaler par la parole le bonheur que cause la présence d'un ami; on ne peut le savoir que par l'expérience. Lui demander un bienfait ou le recevoir de lui ne saurait inspirer aucun soupçon. Quand il nous commande, c'est une attention dont nous lui savons gré; quand il hésite, il nous attriste. Nous n'avons rien qui ne soit à lui. N'ayant plus que du mépris souvent pour les choses de la terre, nous ne voudrions pas cependant la quitter à cause des amis; ils nous sont plus chers que la lumière elle-même.

4. Et dans le fait, un ami, j'entends un ami véritable, nous est plus précieux que la lumière du jour. Ne vous étonnez pas de cette parole. Oui, mieux vaut pour nous ne plus voir les rayons du soleil que perdre nos amis; mieux vaut être plongé dans les ténèbres que vivre sans amitié. Comment? je vais le dire. Beaucoup de ceux qui voient le soleil sont dans une obscurité profonde; quand on a des amis, il n'est pas de complète infortune. Je parle des amis selon la grâce, de ceux qui ne mettent rien au-dessus de l'amitié. Tel était Paul, lui qui donnait volontiers sa vie, avant même qu'on la lui demandât, lui qui n'aurait pas craint de tomber dans la géhenne. Voilà de quelle ardente affection il faut être animé. Une comparaison vous montrera l'amitié véritable : les amis l'emportent sur les pères et sur les enfants; j'entends toujours les amis selon le Christ. Ne me parlez pas

des amis d'aujourd'hui ; ce bien s'est évanoui comme les autres. Songez plutôt aux amis des temps apostoliques ; et je ne parle pas encore des coryphées, je parle des simples fidèles : « Tous n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, personne ne prétendait avoir en propre ce qui lui appartenait, il le distribuait à chacun selon ses besoins. » *Act.*, IV, 32, 35. Alors n'existaient pas le tien et le mien. Voilà bien l'amitié, ne pas regarder comme sien ce qu'on possède, ne s'intéresser qu'à son prochain, et nullement à soi-même, veiller sur l'âme d'autrui comme sur la sienne propre ; et puis, que le prochain vous paie de retour. Et comment serait-il possible, me demanderez-vous, de trouver un tel ami ? C'est impossible sans doute, parce que nous ne le voulons pas ; mais c'est parfaitement possible si nous le voulons. Supposé que ce fût impossible, le Christ ne nous l'aurait pas ordonné, il n'aurait pas tant insisté sur la charité fraternelle.

C'est une grande chose que l'amitié, tellement grande que nul n'en peut avoir une juste idée, qu'il n'est pas d'expression pour la rendre, et que l'expérience seule peut nous montrer ce qu'elle est. C'est le défaut de charité qui fait les hérésies, c'est aussi pour cela que les infidèles persistent dans leur infidélité. Quand on aime, on ne veut pas commander, on n'aspire pas à la puissance ; c'est même en obéissant, en exécutant les ordres des autres qu'on a plus de crédit ; on aime mieux faire le bien que le recevoir ; on aime, et l'on est toujours comme quelqu'un qui n'a pas assez fait au gré de ses désirs. Alors, je le répète, l'homme est moins heureux de recevoir un bien que de l'accorder : il préfère avoir son ami pour débiteur que pour créancier, ou plutôt il veut être débiteur lui-même tout en ayant son ami pour débiteur ; il veut faire le bien sans paraître le faire, en paraissant même ne pouvoir pas acquitter sa dette. Peut-être beaucoup d'entre vous ne comprennent-ils pas entièrement ce que je dis ; il faut donc que j'y revienne. Il veut prévenir son ami dans ce généreux échange, et laisser croire qu'il est lui-même prévenu, qu'il acquitte simplement une dette : c'est ainsi que Dieu s'est également conduit envers les hommes. Il avait résolu de donner son Fils pour nous ; mais, afin de paraître nous payer de retour, et non nous faire une grâce, il ordonna à Abraham de sacrifier son fils, voulant ainsi diminuer la grandeur du don si grand qu'il allait nous faire. Quand l'amitié n'existe pas, nous reprochons et nous exagérons le peu que nous faisons de bien : nous le cachons, au contraire, quand nous aimons réellement ; si le bienfait est de quelque importance, nous le montrons comme n'en ayant aucune, ne voulant pas que notre ami se tienne pour obligé, et cherchant d'autant plus à paraître son débiteur qu'il est le nôtre.

Je m'aperçois que beaucoup ne me comprennent pas encore, et la raison c'est que je parle d'une chose qui désormais a le ciel pour séjour. De même que, si je vous entretenais d'une plante qui pousse dans l'Inde et que personne d'entre vous n'aurait vue, je ne pourrais pas avec la parole, quelque riche qu'elle fût, vous en donner une juste idée, il y faudrait l'expérience ; de même, quoi que je puisse vous dire sur le sujet actuel, je ne parviendrai pas à vous le faire comprendre. La plante dont nous parlons est transplantée dans les cieux ; les feuilles n'en sont pas chargées de pierres précieuses, elles portent l'arome de la vertu, lequel est mille fois plus agréable. De quel plaisir me parlerez-vous, honnête ou honteux ? Celui de l'amitié les surpasse tous, ceux-là même qui seraient doux comme le miel. Le miel produit la satiété, l'amitié jamais, tant qu'elle reste digne de ce nom ; loin de produire la satiété, ce plaisir fait que le désir augmente sans cesse. L'ami nous est plus précieux que la vie présente elle-même ; beaucoup, on le sait, n'ont plus désiré vivre après la mort de leurs amis. Avec un ami on prendrait sans peine le chemin de l'exil ; sans un ami le séjour même de la patrie nous est pénible. Avec un ami la pauvreté nous paraît tolérable ; sans lui les richesses accompagnées même de la santé, nous sont à charge. Un ami, c'est un autre soi-même. Je souffre de ne pouvoir pas mieux vous expliquer ma pensée, et vous faire ainsi comprendre que nos paroles sont infiniment au-dessous de la réalité. Je n'ai d'ailleurs parlé que de la terre ; mais la récom-

pense que Dieu doit décerner à la pure amitié, qui pourrait essayer de la dire? Dieu donne une récompense à l'amour fraternel. Aimez, nous dit-il, et prenez votre récompense; et par là nous contractons nous-mêmes une dette. Priez, et prenez votre récompense; ce pourquoi nous serions les obligés nous-mêmes, puisque nous demandons un bien. Jeûnez, et prenez votre récompense, devenez vertueux, et prenez votre récompense, tout obligé que vous seriez encore. En effet, le père et la mère, quand ils ont tout fait pour rendre les enfants vertueux, leur donnent encore alors une récompense; tandis que ces derniers seraient les débiteurs, étant mis de la sorte en possession d'une vie heureuse, ainsi fait Dieu. Prends ta récompense, dit-il, si tu pratiques la vertu; car tu fais le bonheur de ton père et je suis ton débiteur : méchant, tu n'as droit à rien, puisque tu provoques sa colère. N'excitons donc pas la colère de Dieu, faisons sa joie, et nous obtiendrons le royaume des cieux, par le Christ Jésus Notre-Seigneur, et le reste...

HOMÉLIE III.

« Vous vous souvenez, frères, de nos labeurs et de nos fatigues : travaillant la nuit et le jour, pour n'être à charge à personne de vous, nous vous avons prêché l'Evangile de Dieu. Vous nous êtes témoins, et Dieu l'est aussi, combien notre conduite envers vous, qui avez embrassé la foi, a été sainte, juste, irréprochable; vous savez que nous avons agi envers chacun de vous comme un père avec ses enfants, vous exhortant et vous consolant, vous adjurant de mener une vie digne de Dieu, qui vous a appelés à son royaume et à sa gloire. »

Un maître se doit tout entier à ses disciples.

1. Un maître ne doit estimer onéreux rien de ce qui concourt au salut de ses disciples. Si le bienheureux Jacob veillait nuit et jour à la garde de ses brebis, à plus forte raison doit veiller celui à qui sont confiées des âmes; quelque fatigant, quelque humble que soit ce labeur, il faut tout mettre en œuvre, dans cette unique pensée de procurer le bonheur de ses frères et la gloire de Dieu. Voyez comme Paul, le héraut et l'apôtre du monde entier, malgré la gloire dont il était revêtu, travaillait de ses mains, afin de n'être pas à charge à ceux qu'il instruisait. « Vous vous souvenez, frères, dit-il, de nos labeurs et de nos fatigues. » Il avait dit antérieurement : « Nous eussions pu vivre à votre charge comme apôtres du Christ. » Il s'en était expliqué de même dans son épître aux Corinthiens : « Ne savez-vous pas que les hommes voués aux fonctions sacrées, vivent de ces fonctions. » I *Cor.*, IX, 13. C'est une chose établie par le Christ que les prédicateurs de l'Evangile vivent de l'Evangile. Pour moi, je ne l'ai pas voulu, j'ai préféré travailler. Non-seulement il travaille, mais il travaille avec une infatigable ardeur. Ecoutez-le lui-même : « Vous vous souvenez, » non point de mes bienfaits, mais de mes labeurs et de mes fatigues. Nous avons travaillé la nuit et le jour, pour n'être à charge à personne de vous; ainsi vous avons-nous prêché l'Evangile de Dieu. Il disait autre chose en s'adressant aux Corinthiens : « J'ai dépouillé d'autres Eglises, recevant les dons qu'elles m'offraient pour vous. » II *Cor.*, XI, 8. Il travaillait alors aussi; au lieu cependant de le leur rappeler, il leur adresse un mot qui doit les stimuler davantage. C'est comme s'il leur disait : D'autres m'ont nourri pendant que je m'employais à votre service.

Il ne tient plus ici le même langage; vous avez entendu comment il s'exprime : « Travaillant la nuit et le jour. » Ailleurs il disait : Me trouvant au milieu de vous et dans le besoin, je n'ai surchargé personne; » *Ibid.*, 9; à la suite de ceci : « D'autres pourvoyaient à mon entretien pendant que je m'employais à votre service. » Cela prouve que ses disciples actuels sont dans la pauvreté, mais non les autres. De là vient qu'il en appelle constamment à leur témoignage : « Vous êtes témoins et Dieu l'est aussi. » Il accrédite par là sa parole, il met en avant ce qui doit le mieux leur inspirer la foi : l'une de ces choses est voilée pour ceux qui ne l'ont jamais apprise, l'autre est évidente pour tous et ne laisse aucun doute. Ne soyez pas étonnés de cette précaution. Il ne songe pas que c'est lui Paul qui leur parle, il veut par-dessus tout que ses auditeurs soient dans une parfaite certitude. C'est pour cela qu'il dit : « Vous êtes témoins, et Dieu l'est aussi, combien notre conduite parmi

vous qui avez embrassé la foi, a été sainte, juste, irréprochable. » Il fallait en revenir à les louer, aussi se borne-t-il à dire ce qui doit prévenir chez eux toute hésitation. Il s'appuie dans son raisonnement sur ce qu'il s'était déjà trouvé dans le besoin sans rien recevoir de ses disciples, et maintenant plus que jamais. « Combien notre conduite pour vous qui avez embrassé la foi, a été sainte, juste, irréprochable ; vous savez aussi de quelle façon nous avons agi envers chacun de vous, comme un père envers ses enfants, vous prodiguant les prières et les consolations. » Après avoir parlé de la conduite, il parle de la charité ; et la charité l'emporte de beaucoup sur la puissance. Aucune ostentation dans ce qu'il dit : « Comme un père envers ses enfants, vous prodiguant nos prières et nos consolations, vous adjurant de mener une vie digne de Dieu, qui vous a appelés à son royaume et à sa gloire. » Dans cette expression même, « vous adjurant, » l'image du père est toujours devant lui. Nous vous avons adjurés, mais non avec violence; c'était avec l'amour d'un père, et « chacun de vous. »

Ciel! dans une si grande multitude il n'oublie donc personne, ni petit ni grand, ni riche ni pauvre. « Priant, » et dans quel but? Pour que vous supportiez toutes les épreuves. « Vous consolant et vous adjurant. Vous priant ; » ils ne cherchaient donc pas la gloire. « Vous adjurant ; » ils n'avaient donc pas recours à l'adulation. « De mener une vie digne de Dieu, qui vous a appelés à son royaume et à sa gloire. » Voyez comment, par voie de simple exposition, il les instruit et les console : Puisqu'il vous appelle à son royaume, ne devez-vous pas tout supporter ? Nous vous demandons en grâce, non de nous accorder quoi que ce soit, mais d'acquérir pour vous-mêmes le royaume des cieux. « Aussi rendons-nous sans cesse grâce à Dieu de ce que, en acceptant la parole que nous vous faisons entendre de sa part, vous l'avez acceptée, non comme la parole des hommes, mais bien comme ce qu'elle est en réalité, la parole de Dieu, dont la puissance agit en vous qui avez embrassé la foi. » Il n'est pas à dire que nous agissions en tout impunément, et que votre conduite soit indigne de la nôtre : vous ne nous avez pas écoutés comme on écoute des hommes, c'est Dieu lui-même que vous écoutiez, vous exhortant par notre ministère. Comment le démontrer? Qu'il n'ait pas prêché par adulation ou par vaine gloire, il l'a prouvé par ses tribulations, par leur témoignage, par le caractère de sa vie : il prouve également par leurs tribulations qu'ils ont su respecter la parole. Et comment, si vous n'aviez pas cru que Dieu vous parlait, eussiez-vous affronté des périls aussi graves? Voici maintenant pour la dignité : « Vous êtes devenus, frères, les imitateurs des Eglises de Dieu qui sont dans la Judée en Jésus-Christ, parce que vous avez souffert, vous aussi, de vos concitoyens ce qu'elles ont souffert de la part des Juifs, de ceux qui ont fait mourir le Seigneur Jésus et les prophètes, qui nous ont persécutés, qui s'élèvent contre Dieu et sont en lutte avec tous les hommes; ils nous empêchaient de parler aux Gentils et de procurer leur salut, mettant ainsi le comble à leurs péchés de tous les temps. Mais la divine colère les a frappés et les frappera jusqu'à la fin. »

2. « Vous êtes devenus les imitateurs des Eglises de Dieu qui sont dans la Judée. » Grande consolation ! Il ne faut pas s'étonner, dit-il, qu'ils vous traitent de la sorte, puisqu'ils n'ont pas épargné leurs frères. La vérité de la prédication est attestée par là d'une manière assez frappante, quand on voit des Juifs même tout supporter ainsi. « Parce que vous avez souffert de vos concitoyens ce qu'elles ont souffert de la part des Juifs. » Ce qui ajoute à la portée de cette affirmation, c'est qu'ils aient souffert dans la Judée. Cela nous montre les disciples partout dans la joie, comme des athlètes victorieux. Il leur rend donc ce témoignage, qu'ils ont enduré les mêmes tribulations. Devez-vous être étonnés s'ils vous persécutent, alors qu'ils ont eu la même audace envers le Seigneur? Voyez comme il insiste sur tout ce qui peut le mieux les consoler. Il y revient sans cesse ; vous trouverez à peu près dans toutes ses épîtres, si vous les parcourez avec soin, qu'il présente toujours, quoique diversement, le Christ comme notre modèle dans les épreuves. Examinez bien.

Accusant ici les Juifs, il leur remet en mémoire le Seigneur et les tourments de sa passion; tant il savait que c'était le meilleur moyen de consoler les affligés : « Ils ont mis à mort le Seigneur. » Ne le connaissant pas peut-être ? Ils le connaissaient très-bien. Eh quoi, n'ont-ils pas aussi mis à mort leurs prophètes, n'ont-ils pas lapidé ceux dont ils portent partout les livres ? Et ce n'est pas en faveur de la vérité qu'ils ont agi de la sorte. Il y a donc là non-seulement une consolation dans les épreuves, mais encore un salutaire avertissement qui ne nous permet pas de croire qu'ils aient prétendu défendre la vérité; ce qui ne manquerait pas de nous jeter dans le trouble. « Ils nous ont persécutés. » Et nous aussi, nous avons souffert des maux sans nombre.

« Ils s'élèvent contre Dieu; ils sont en lutte avec tous les hommes, ils voulaient nous empêcher de parler aux nations et de leur procurer le salut. » Comment sont-ils en lutte avec tous les hommes? Dès que la parole doit retentir dans le monde entier, en y faisant obstacle, ils deviennent les ennemis communs du genre humain. Ils ont mis à mort le Christ et les prophètes, ils outragent Dieu, ils se déclarent les ennemis de toutes les nations de la terre, ils nous exilent, nous qui venons remplir une mission de salut. Quoi d'étonnant s'ils agissent de même à votre égard, après avoir commencé dans leur propre pays? « Ils nous empêchaient de parler aux nations et de leur procurer le salut. » Or, c'est l'envie qui s'oppose de la sorte au salut de tous. « Afin de mettre le comble à leurs péchés de tous les temps. Mais la divine colère les a déjà frappés et les frappera jusqu'à la fin. » Voici qui diffère bien de ce qui précède : plus de voie de retour, plus de terme; la colère est là tout près. Comment le savons-nous? Par les prédictions mêmes du Christ. L'Apôtre ne donne pas seulement pour consolation que beaucoup d'autres sont affligés comme eux, il ajoute que les persécuteurs ont reçu leur châtiment. Si le retard est pénible, qu'ils se consolent par la pensée qu'ils n'ont plus les yeux à lever avec crainte. Il abrége même le retard en parlant de cette colère qui doit nécessairement éclater, qui fut déterminée d'avance, que les prophètes ont annoncée. « Pour nous, frères, séparés de vous pour l'espace d'une heure, par la vue simplement, et non par le cœur, nous sommes d'autant plus impatients de vous revoir. » Le texte ne dit pas même séparés, il dit désolés, ce qui est bien plus fort. L'Apôtre parlait plus haut de l'adulation, se défendant de flatter les hommes ou de chercher la gloire; et maintenant il parle de la charité. Plus haut il disait : « Comme un père à l'égard de ses enfants, comme une nourrice; » il fait suite à cette pensée en parlant ici de désolation : c'est le sentiment des enfants qui cherchent leur père.

C'est donc eux qui se trouvaient dans la désolation? Non, c'est nous, dit-il. A considérer la vivacité du désir, tels de petits enfants abandonnés à eux-mêmes, orphelins avant le temps, regrettent avec une douleur inconcevable ceux qui leur ont donné le jour, et non-seulement à cause des sentiments qu'ils tiennent de la nature, mais encore à cause de leur état d'abandon : tels nous avons été nous-mêmes. C'est ainsi qu'il peint le déchirement de la séparation. Il n'est pas même possible, dit-il, d'exprimer cette souffrance, surtout en considérant combien elle a duré. Mais nous étions séparés de corps, et non de cœur; car nous vous portons toujours dans notre âme. Quelle vive affection! quoique les ayant toujours présents à la pensée, il n'en désire pas moins les voir face à face. N'allez pas m'objecter une vaine philosophie; l'amour véritable veut voir, entendre, parler : il se nourrit et s'accroît de la présence. « Nous nous sommes d'autant plus empressés. » Le texte porte : « Plus abondamment; » ou bien parce que nous avions pour vous la plus grande estime, ou mieux parce que, n'ayant qu'une heure, nous étions jaloux de vous contempler tous. Observez encore ce trait du bienheureux Apôtre : quand il ne peut pas satisfaire par lui-même son désir, il y supplée par les autres. Il envoie Timothée aux Philippiens, et dans une autre circonstance aux Corinthiens, voulant être au milieu d'eux par son disciple, quand il en était lui-même empêché. Il aimait sans mesure, avec une sorte de frénésie; il semblait incapable de maîtriser

son affection. « Nous voulions nous transporter chez vous. » C'est un témoignage de tendresse, et la preuve, c'est qu'il n'en donne pas d'autre motif que le bonheur de les voir. « Moi Paul, une et même deux fois; mais Satan nous a fait obstacle. »

3. Que dites-vous, Satan a fait obstacle! Oui; car ce n'est pas là l'œuvre de Dieu. Il dit cependant aux Romains que Dieu l'empêcha dans une semblable circonstance. Luc dit ailleurs que l'Esprit les empêcha de se rendre en Asie. Paul lui-même, écrivant aux Corinthiens, attribue la chose à l'Esprit : ce n'est qu'ici qu'il l'attribue à Satan. Quel est le genre de contrainte que Satan peut exercer? Des épreuves inattendues et violentes. En effet, l'Apôtre fut retenu trois mois dans l'Hellade, à cause des embûches que les Juifs avaient dressées contre lui. Autre chose est de rester à dessein et par mesure de prudence, autre chose d'être empêché. Dans l'épître mentionnée la première il avait dit : « Voilà pourquoi n'ayant pu demeurer dans ces contrées; » *Rom.*, XV, 23; et dans la seconde : « C'est pour vous ménager que je ne suis pas encore venu à Corinthe. » II *Cor.*, I, 23. Ici rien de pareil, et quoi donc? « Satan nous a fait obstacle. » Il poursuit : « Moi, Paul, une et même deux fois. » Il fait son propre éloge, il se glorifie, voulant montrer qu'il est celui de tous qui les aime davantage. « Moi, du moins Paul; » alors même qu'il n'en était pas ainsi des autres. Eux voulaient simplement; mais moi j'ai tenté. « Quelle est notre espérance, notre joie, notre couronne de gloire? N'est-ce pas vous en présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, au jour de son avénement? » Les Macédoniens, dites-moi, sont-ils donc votre espérance, ô bienheureux Paul? Ce n'est pas eux seuls, répond-il; puis il ajoute : « Ne l'êtes-vous pas vous aussi? » Voilà donc comment il s'exprime : « Quelle est mon espérance, ma joie, ma couronne de gloire? » Ne reconnaissez-vous pas là le langage embrasé d'une tendre mère s'adressant à son tout petit enfant? « Ma couronne de gloire. »

Ce n'était pas assez de ce mot de couronne pour rendre la splendeur qu'il a dans la pensée, il a fallu qu'il y joignît celui de gloire. Quel brûlant amour! jamais un père, ni une mère, ni ces deux cœurs réunis, ne pourraient témoigner un désir, exprimer une tendresse comparable à celle de Paul. « Ma joie et ma couronne. » Je me réjouis beaucoup plus par rapport à vous que par rapport à cette couronne. Songez cependant quelle grande chose ce devait être de voir autour de soi cette Eglise entière qu'on a plantée et qui s'est multipliée depuis. Qui ne serait transporté d'allégresse au milieu de cette postérité si nombreuse et si parfaite? Ce n'est pas là non plus de l'adulation; ce qu'il leur dit, il le dit de tous les fidèles. « Vous êtes notre gloire et notre joie. Aussi, ne supportant plus de retard, nous avons cru devoir rester seul à Athènes; et nous vous avons envoyé Timothée, notre frère et comme nous ministre de Dieu dans l'Evangile du Christ. » Il ne parle pas de la sorte pour exalter Timothée, il veut plutôt les honorer eux-mêmes, puisqu'il leur envoie son collaborateur, un ministre de l'Evangile. C'est comme s'il leur disait : Nous l'enlevons à son œuvre, nous vous adressons un vrai serviteur de Dieu, notre auxiliaire dans l'Evangile du Christ. Il dit ensuite dans quel but : « Pour vous affermir et vous encourager dans votre foi, pour que personne ne soit ébranlé par les tribulations présentes. » Quelle est sa pensée? Comme les tribulations des maîtres ont coutume de troubler les disciples, et que lui-même alors se trouvait au milieu des épreuves, et cela se voit par ce mot : « Satan nous a fait obstacle; » c'est pour les ranimer qu'il leur parle ainsi.

Voici la signification de ce langage : Par deux fois j'ai voulu venir, et cela ne m'a pas été possible. Il déclare avoir été violemment empêché, ce qui devait probablement les jeter dans le trouble. Et dans le fait, les disciples s'alarment moins de leurs propres maux que de ceux de leurs maîtres; tout comme le soldat est moins abattu de ses propres blessures que de voir son général blessé. « Pour vous affermir; » il l'envoie donc pour qu'ils ne tombent pas dans le trouble, et non de peur qu'il manque quelque chose à leur foi ou qu'ils aient besoin de rien apprendre. « Et pour vous encourager dans votre foi, pour

que personne ne soit ébranlé par les tribulations présentes; car vous savez bien que nous sommes destiné à les subir. Alors que nous étions près de vous, nous vous annoncions que nous devions être persécuté, et l'événement le prouve, vous ne l'ignorez pas. » *Joan.*, XIV, 29. Il ne faut pas se laisser abattre; rien d'étrange, rien d'imprévu n'est arrivé. C'en était assez pour ranimer leur courage. Le malade n'est pas trop alarmé par le médecin, quand celui-ci lui dit que telle ou telle chose aura lieu; c'est lorsqu'un accident survient à l'improviste, et que la maladie déjoue les efforts de l'art, qu'il tombe dans l'abattement et l'angoisse : il en est de même ici. Paul qui le savait d'avance, leur a prédit les afflictions; « et l'événement, ajoute-t-il, a suivi la prédiction, comme vous ne l'ignorez pas. » Ce n'est pas la seule circonstance qui lui permette de parler ainsi; il a prédit bien d'autres choses qui sont également arrivées. « Nous sommes destiné à les subir. » Par conséquent, ni les épreuves passées ne doivent vous jeter dans le trouble et la confusion, ni même les épreuves futures, s'il s'en présente encore à souffrir; n'en soyez pas ébranlés, elles font partie de notre mission.

Destinée du chrétien.

4. Entendons-le, nous qui avons des oreilles pour entendre : telle est la destinée du chrétien. Cette parole : « Nous sommes destinés à ces épreuves, » s'applique à tous les fidèles. Et nous aussi, quoique nous ayons le repos en perspective, nous avons autre chose à subir. Comment, autre chose? ce n'est jamais qu'une tribulation, ou bien une tentation humaine qui nous saisit. Ici revient cette sentence : « Vous n'avez pas encore résisté jusqu'à l'effusion du sang dans votre lutte contre le péché. » *Hebr.*, XII, 4. Mais non, il n'est pas opportun de vous le dire; que faut-il donc vous dire? Vous n'avez pas encore méprisé les biens temporels. Le langage de l'Apôtre, on pouvait le tenir avec raison à ceux qui s'étaient dépouillés de tout. Pour ceux qui ne se sont dessaisis de rien, il faut leur dire : Avez-vous été spoliés pour le Christ, meurtris de soufflets, accablés d'outrages? Je ne parle encore que des propos injurieux. Quel sujet avez-vous de vous glorifier, quel motif de confiance? Le Christ a tant souffert pour nous, alors que nous étions ses ennemis; pouvons-nous montrer une peine que nous ayons soufferte pour lui? Nos souffrances ne sont rien, et les biens qu'il nous accorde sont infinis. Oserons-nous bien paraître devant son tribunal? Ne savez-vous pas qu'un soldat n'est couvert de gloire par le souverain que lorsqu'il paraît devant lui déjà couvert de blessures et de cicatrices? S'il n'a pas de nobles et généreuses actions à faire valoir, on le relègue au dernier rang. — Mais ce n'est pas le temps de la guerre, m'objecterez-vous. — Et si nous en étions-là, je vous le demande, qui donc aurait combattu? qui serait descendu dans l'arène pour rompre la phalange des ennemis? Personne peut-être; quand je vous vois ne point dédaigner les richesses pour le Christ, puis-je penser que vous braverez les coups? Supportez-vous généreusement les insultes, dites-moi, y répondez-vous par des bénédictions? Votre obéissance ne va pas jusque-là.

Vous n'accomplissez pas une chose qui n'offre aucun danger; et vous accepteriez des blessures qui sont toujours une source de tristesse et de douleur? Ignorez-vous que c'est dans la paix qu'il faut s'exercer à la guerre? Ne voyez-vous pas ces soldats qui, lorsque ne menace aucune guerre, dans la plus profonde paix, fourbissent leurs armes, puis, formant les rangs sous les ordres de leurs chefs, sortent dans la campagne, simulent des combats, font de longues marches presque chaque jour? rien n'est oublié pour les rendre habiles à la guerre. Qui des soldats spirituels se prépare de la sorte? Aucun. Voilà pourquoi nous succombons aux fatigues, nous reculons devant le danger, nous devenons aisément la proie de tout le monde. Quel aveuglement n'est-ce pas et quelle faiblesse de ne pas regarder le temps présent comme celui de la lutte, alors que Paul s'écrie : « Tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus, seront persécutés? » II *Tim.*, III, 12. Le divin Maître dit lui-même : « Dans le monde vous éprouverez des afflictions. » *Joan.*, XVI, 33. Le bienheureux Paul élève de nouveau la voix pour nous avertir : « Nous n'avons pas à lutter contre la chair

et le sang... Tenez-vous donc debout, portant aux reins la ceinture de la vérité. » *Ephes.*, VI, 12-14. Aucun de ses disciples ne lui répondit : Pourquoi nous faites-vous prendre les armes quand nous sommes en paix ? pourquoi nous imposez-vous des labeurs difficiles ? A quoi bon les soldats endosseront-ils la cuirasse, dans un temps où le repos leur est permis ? Si quelqu'un eût tenu ce langage, on n'eût pas manqué de lui répliquer : Ne serions-nous pas en guerre, ce serait encore mieux le moment de nous en préoccuper. C'est celui qui s'en préoccupe pendant la paix qui se montrera le plus terrible à l'heure de la bataille, tandis que celui qui ne s'est pas exercé sera souvent dans les alarmes durant la paix. Et pour quelle raison ? Parce qu'il tremblera de perdre ce qu'il possède ; incapable de combattre pour le conserver, il pleurera d'avance.

Les biens de l'homme lâche, inexpérimenté, n'ayant aucune connaissance de la guerre, deviennent facilement la proie de ceux qui savent la faire et qui ne craignent pas les périls. Telle est la raison pour laquelle je commence par vous armer. Considérez après cela que la vie présente tout entière est un perpétuel combat. Je m'explique : le diable est constamment sur nous. Ecoutez ce qu'en dit Pierre : « Il tourne comme un lion rugissant, prêt à nous dévorer. » I *Petr.*, V, 8. Notre corps est sujet à des infirmités sans nombre, qu'il faudrait énumérer pour ne pas nous illusionner nous-mêmes. Que pourrez-vous nommer, dites-moi, qui ne vous fasse la guerre ? la richesse, la beauté, les délices, le pouvoir, les dignités, la jalousie, la gloire, l'arrogance ? Et ce n'est pas seulement notre gloire à nous, en nous empêchant d'être humbles ; c'est aussi la gloire des autres, en nous inspirant l'envie. Que dirons-nous du contraire, de la pauvreté, des humiliations, des mépris, des répulsions, de la complète faiblesse ? Ces maux sont en nous, pour ainsi dire ; et ceux qui nous viennent d'autrui, les méchancetés, les embûches, les tromperies, les calomnies, tant de perfides manœuvres ; et ceux encore dont les démons sont les auteurs, les Puissances, les Principautés, les esprits qui règnent dans les ténèbres de ce siècle, toutes les perversités des êtres incorporels, quelle langue pourrait les énoncer ? Nous sommes les uns dans la joie, les autres dans la peine ; et tout nous incline au mal, la santé non moins que la maladie. Comment échapperons-nous au vice ? Voulez-vous que je commence par Adam et que je remonte à l'origine du monde ? Par quoi notre premier père se laissa-t-il subjuguer ? Par un plaisir sensuel et par l'amour de la domination. Et son fils, celui qui marche à sa suite ? Par une noire jalousie. Et les contemporains de Noé ? Par l'incontinence et les maux dont elle est la source. Et son propre fils ? Par l'insolence et l'impudeur. Et les habitants de Sodome ? Par d'infâmes voluptés et les excès de la gourmandise. Souvent l'indigence produit les mêmes effets ; de là cette parole d'un sage : « Ne me donnez ni les richesses ni la pauvreté. » *Prov.*, XXX, 8. Mais au fond ce n'est ni la richesse ni la pauvreté qui causent notre perte, c'est notre volonté, parce qu'elle ne sait user ni de l'un ni de l'autre. « Songez, nous est-il encore dit, que vous marchez au milieu des piéges. » *Eccli.*, IX, 18.

5. Le bienheureux Paul s'est exprimé d'une manière admirable : « Telle est notre destination. » Non-seulement nous subissons des épreuves, mais encore nous y sommes destinés, c'est la condition de notre existence. Voilà notre devoir, voilà comment notre vie est faite : et vous demandez le repos ? Le bourreau n'est pas là sans doute, déchirant nos flancs et voulant nous contraindre à sacrifier ; c'est l'amour immodéré des biens terrestres, c'est l'aveugle cupidité. Ici point de soldat excitant la flamme et nous plaçant sur le brasier ; mais bien le feu de la concupiscence, plus terrible que l'autre, parce qu'il brûle l'âme elle-même. Ici ne paraît pas un souverain tâchant de nous ébranler par mille promesses ou de nous couvrir d'ignominie ; la frénésie de la vaine gloire agit sur nous d'une manière tout autrement séduisante. Grande lutte que celle-là, lutte sublime, si nous avons le courage de la soutenir ! Le temps présent même ne manque pas de couronnes ; écoutez Paul : « Et maintenant m'est réservée la couronne de justice que me rendra le juste Juge ;

et non à moi seul, mais à tous ceux qui auront désiré son avénement. » II *Tim.*, IV, 8. Si vous perdez un fils unique et bien-aimé que vous aviez élevé dans l'opulence, qui promettait beaucoup pour l'avenir, et qui seul devait recueillir votre héritage, ne vous désolez pas, rendez plutôt grâces à Dieu, rendez-lui gloire de ce qu'il l'a pris avec lui; votre mérite alors ne sera pas inférieur à celui d'Abraham. S'il fut dans la disposition de donner l'enfant que Dieu lui demandait, vous ne vous êtes pas laissé dominer par la douleur quand il a pris le vôtre. Etes-vous tombé dans une grave maladie, et beaucoup se présentent-ils avec des pratiques superstitieuses, les uns avec des incantations, les autres avec des ligatures, tous dans le but d'apaiser le mal, tandis que vous avez mieux aimé le supporter avec courage et tout souffrir de la part de Dieu plutôt que de rien faire qui sentît l'idolâtrie, cela vous donne droit à la couronne du martyre, n'en doutez pas. Et la raison, je vais vous la dire : De même qu'un saint martyr supporte généreusement les douleurs de la torture, pour ne vouloir pas se prosterner devant les idoles ; de même vous supportez les douleurs de la maladie, pour ne dépendre en rien du démon, pour ne rien faire de ce qu'il ordonne.

Les premières douleurs sont plus violentes, me direz-vous. Les secondes sont plus longues, vous répondrai-je, et l'égalité se rétablit. Il arrive même souvent qu'une maladie fait plus souffrir que la torture. Eh quoi, quand le feu vous brûle et vous consume au dedans, si vous repoussez alors les incantations magiques dont on vient vous obséder, ne ceignez-vous pas la couronne du martyre? Avez-vous perdu de l'argent, et vous conseille-t-on de recourir aux devins, si vous avez mieux aimé ne plus le recouvrer que désobéir à la volonté divine qui nous interdit ces pratiques, vous méritez une récompense égale à celle de l'homme généreux qui se dépouille pour les pauvres, en bénissant Dieu dans cette perte : alors que vous eussiez pu employer les moyens illicites, en acceptant de ne pas recouvrer votre bien, plutôt que de le recouvrer de cette façon, vous avez devant Dieu le mérite de celui qui s'en est volontairement privé. Ce dernier le donne aux indigents par amour pour Dieu : par amour pour Dieu, vous ne rentrez pas en possession de ce que vous supposez vous avoir été ravi. Il dépend de nous de subir volontairement une perte ou de ne pas la subir; mais nul ne peut l'infliger aux autres. Si vous le voulez bien, examinons maintenant la chose dans le vol même : un voleur perce le mur d'une maison, il pénètre dans l'intérieur, d'où il emporte des vases d'or et des pierres précieuses, le trésor tout entier d'une famille, sans être saisi ; le fait est déjà très-rare, le malheur paraît grand ; il ne l'est pas cependant encore, et même il dépend de vous de faire que ce soit un gain ou bien une perte. Et comment, me demanderez-vous, cela pourrait-il être un gain? Je vais essayer de vous le faire comprendre : Si vous savez vous résigner, ce sera pour vous un grand gain; si vous ne le savez pas, la perte n'en deviendra que plus cruelle. Dans les travaux d'art, la matière première reçoit parfaitement sa destination entre les mains d'un artiste expérimenté ; l'ouvrier inhabile la détruit et de plus se nuit à lui-même : c'est ce qu'on voit également dans les choses dont nous parlons.

La maladie souvent est plus douloureuse que la torture.

Mais comment aura lieu le gain? Si vous rendez grâces à Dieu, je le répète, si vous ne vous livrez pas à de bruyantes lamentations, si vous tenez le langage de Job : « Le Seigneur me l'avait donné, le Seigneur me l'a repris; je suis sorti nu du sein de ma mère, je sortirai nu de ce monde. » *Job*, I, 21. — Osez-vous dire : Le Seigneur nous l'a ravi? c'est le voleur qui ravit; comment pouvez-vous élever contre Dieu une accusation pareille? — Que cela ne vous étonne pas : quand Job est spolié par le diable, il dit : « Le Seigneur me l'a ravi. » S'il a pu parler de la sorte, comment ne pouvez-vous pas à votre tour attribuer à la volonté de Dieu ce dont le voleur est l'instrument coupable? Quel est celui que vous admirez le plus, dites-moi, l'homme qui se dépouille en faveur des pauvres, ou bien Job s'exprimant ainsi? Est-il donc inférieur à ceux qui font l'aumône, celui qui ne donnait pas alors? Gardez-vous de dire : Je ne saurais être reconnaissant, la chose est arrivée malgré moi; quand on m'a volé, loin

d'y consentir, je l'ignorais même. Quel bien puis-je donc en retirer? — Et Job aussi fut spolié sans le savoir ni le vouloir, ce qui ne l'empêcha pas de soutenir ensuite la lutte. Il vous est permis, comme à lui, d'obtenir une aussi grande récompense qu'en donnant volontairement ce que vous avez perdu. C'est avec raison que nous admirons celui qui subit l'injustice avec actions de grâces, encore plus que celui qui donne spontanément. Pourquoi? Ce dernier se trouve soutenu par les éloges et par la conscience, il l'est aussi par un légitime espoir; il commence par supporter généreusement la perte de ses richesses, pour les dédaigner complétement après : le premier fut violemment dépouillé quand il était encore engagé dans les liens terrestres. Non vraiment, ce n'est pas la même chose d'abandonner ses biens avec réflexion, après s'être fait une conviction, et d'en être tout à coup séparé, quand on n'y songeait en aucune manière. Si vous prononcez les paroles de Job, vos biens vous seront rendus multipliés, vous recevrez beaucoup plus que lui : il reçut le double, et le Christ vous a promis le centuple. Vous n'avez donc pas blasphémé parce que vous craignez Dieu, vous n'avez pas eu recours aux sortiléges, vous avez rendu grâces dans le malheur? Eh bien! vous égalez celui qui s'est dépouillé lui-même; on n'agit pas ainsi sans mépriser d'avance les choses d'ici-bas. Or, j'insiste, méditer à loisir sur ce renoncement, ce n'est pas la même chose qu'un dépouillement subit et violent. Voilà de quelle façon la perte devient un gain, loin de vous causer un préjudice; voilà comment aussi le diable devient votre auxiliaire.

6. Et maintenant, comment la perte devient-elle plus cruelle? Quand c'est l'âme qui la subit. Parce que le voleur a ruiné votre fortune, est-ce une raison, dites-moi, pour que vous-même détruisiez votre salut? En vous désolant des maux que les autres vous ont causés, faut-il que vous vous en causiez de plus graves encore? Cet homme vous a peut-être jeté dans la pauvreté; mais la blessure que vous vous faites vous-même est tout autrement terrible : le malfaiteur vous a privé des biens extérieurs, que du reste malgré vous vous auriez perdus dans la suite; et vous vous privez vous-même des trésors éternels. Le démon vous a donc jeté dans la tristesse en vous enlevant votre argent? Sachez le confondre et l'affliger à votre tour en rendant grâces, et gardez-vous bien de le réjouir. Si vous recourez aux sortiléges, vous le réjouissez : si vous rendez grâces dans votre infortune, vous lui portez un coup mortel. Voici cependant ce qui arrive. En allant trouver les devins, vous ne recouvrerez pas vos richesses; il ne se peut pas qu'ils vous donnent d'utiles indications. Si par hasard ils rencontrent juste, vous souillez toujours votre âme et vous la perdez, vous êtes un objet de risée pour vos frères, votre perte ne fait que s'aggraver. Sachant que vous la supportez avec peine et que vous allez même jusqu'à renier Dieu, le démon pourra bien quelquefois vous rendre vos richesses; mais ce sera pour avoir l'occasion de mieux vous aveugler. S'il est des circonstances où les devins disent vrai, cela ne doit pas vous surprendre; le démon est un être incorporel, et parcourt incessamment le monde; c'est lui qui met les armes aux mains des voleurs : de telles choses ne se passent pas sans qu'il y donne son concours. Dès qu'il arme les uns, ce n'est pas étonnant qu'il instruise les autres : il connaît ses agents. Plus rien donc que vous ne puissiez comprendre : quand il vous voit inconsolable d'une première perte, il vous en inflige une seconde : s'il vous voyait, au contraire, rire de tels accidents et n'en tenir aucun compte, il abandonnerait cette voie. Et nous-mêmes, lorsqu'une chose blesse nos ennemis, nous y revenons sans cesse pour les accabler; tandis que, s'ils n'en ressentent visiblement aucune peine, nous les abandonnons, n'ayant aucune prise sur eux : ainsi fait le démon.

Que direz-vous encore? Ceux qui voyagent sur mer n'ont plus souci de leurs richesses, aussitôt que la tempête survient, ils jettent même aux flots ce qu'ils possèdent; et personne ne leur dira : Que faites-vous, ô homme! vous devenez le collaborateur de la tempête et du naufrage; avant que les flots vous aient arraché vos biens, vous faites vous-

même leur œuvre. Pourquoi vous jeter dans le naufrage avant le naufrage même? Un homme des champs pourrait seul parler ainsi, celui qui ne sait pas d'expérience les fureurs de la mer; mais le navigateur, celui qui connaît par lui-même ce qu'est la tempête et ce qu'est la sérénité, rirait d'un pareil langage. Je jette tout, répondrait-il, pour n'être pas englouti moi-même. Ainsi l'homme qui connaît les choses et les épreuves de la vie, dès qu'il aperçoit la tempête s'élever, et les esprits mauvais disposant tout pour le naufrage, se hâte de rejeter le reste de ses biens. On vous a volé? faites l'aumône, et vous allégerez encore le vaisseau. Les larrons vous ont pris une partie de vos richesses? donnez l'autre au Christ : c'est l'unique soulagement à votre première perte. Allégez le navire, encore une fois, ne gardez pas ce qu'on vous a laissé, de peur qu'il ne sombre. Pour conserver leur vie, les navigateurs font l'abandon de toutes leurs marchandises, ils n'attendent pas que les flots submergent la nef : et vous, pour sauver votre âme, ne voulez-vous pas arrêter le naufrage? Essayez, je vous en conjure: si vous ne me croyez pas, venez-en à l'épreuve, et vous verrez la gloire de Dieu. Quand vous aurez eu quelques revers, donnez aussitôt l'aumône, rendez grâces de ce qui vous est arrivé : et vous me direz quelle joie vous goûterez alors.

Un gain spirituel compense de beaucoup toute perte matérielle.

Un gain spirituel, le plus petit même est tellement précieux, qu'il fait disparaître toute perte matérielle. Tant que vous aurez de quoi donner au Christ, vous serez riche. Dites-moi, si le monarque, au moment où vous avez été spolié, venait à vous tendant la main et vous demandant un secours quelconque, ne vous estimeriez-vous pas le plus opulent des hommes, puisque le roi n'a pas rougi de vous quand vous étiez dans une telle indigence? Ne vous laissez pas voler, soyez seulement en possession de vous-même, et vous triompherez de toutes les embûches du démon. Vous pouvez gagner de grands biens. Méprisons les richesses, afin de conserver à l'âme tout son prix. Comment parviendrez-vous à les mépriser? Voyez ceux qui sont épris de la beauté corporelle : tant que l'objet de leur passion est devant eux, le feu s'alimente, la flamme éclate; qu'on les en tienne éloignés, et tout s'apaise, tout s'éteint. Le même effet se produit par rapport aux richesses : que personne n'aime à contempler l'or, les pierres précieuses, les brillants joyaux; car les yeux s'y laissent aisément prendre. Voulez-vous être riche à la façon des anciens, n'entassez pas l'or et l'argent, ayez plutôt en abondance les provisions nécessaires à la vie, que vous puissiez incessamment distribuer aux pauvres. Ne soyez pas un amateur de vains ornements; de semblables richesses excitent la convoitise des voleurs, et nous créent mille sollicitudes. N'ayez pas des vases d'or et d'argent, mais bien d'amples provisions de blé, de vin et d'huile, en vue des besoins du prochain, et non point pour les vendre avec avantage et grossir votre trésor. Si nous nous détachons de ces choses périssables, nous obtiendrons les trésors éternels. Puissions-nous tous les avoir en partage, dans le Christ Jésus Notre-Seigneur, à qui gloire, puissance, honneur en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IV.

« Voilà pourquoi moi-même n'y tenant plus, j'envoyai savoir l'état de votre foi, dans la crainte que le tentateur ne vous eût tentés et que notre labeur ne devînt inutile. Mais aujourd'hui que Timothée nous est revenu d'auprès de vous et qu'il nous a fait connaître votre foi, votre charité, le fidèle souvenir que vous avez de nous, le désir que vous éprouvez de nous voir, comme nous désirons vous voir nous-mêmes, vous nous êtes devenus, par cette même foi, mes frères, un sujet de consolation dans toutes nos peines et toutes nos épreuves; nous vivons maintenant, puisque vous demeurez fermes dans le Seigneur. »

1. Une question se présente actuellement à nous, agitée par beaucoup de personnes et s'élevant de plusieurs côtés à la fois. Quelle est cette question? « Voilà pourquoi moi-même n'y tenant plus, a dit l'Apôtre, j'envoyai Timothée savoir l'état de votre foi. » D'où vient cette parole? Celui dont l'intelligence embrassait tant d'objets, qui avait entendu les secrets divins, qui était monté jusqu'au troisième ciel, ne sait

pas ce qui se passe à Thessalonique, quand il est lui-même à Athènes, quoique la distance ne soit pas tellement grande, et qu'il ait quitté depuis si peu de temps la première de ces villes? « Nous avons été privé de vous l'espace d'une heure. » I *Thess.*, II, 17. Un tel homme ne saurait pas ce qui se passe à Thessalonique, il aurait eu besoin d'envoyer Timothée pour apprendre où ses disciples en sont de leur foi? « Dans la crainte que le tentateur ne vous ait tentés, et que notre labeur ne soit inutile. » Que veut-on en conclure? que les saints ne savent pas toute chose? Mais vous le voyez partout, dans les personnages de l'antique alliance, et dans ceux qui sont venus après. Elisée ne savait pas ce qu'il en était de la veuve; Elie disait à Dieu : « Je suis resté seul, et voilà qu'ils en veulent à ma vie. » Et Dieu lui dit ensuite : « Je me suis réservé sept mille hommes. » III *Reg.*, XIX, 10-18. Quand Samuel fut envoyé pour donner l'onction royale à David, le Seigneur lui dit : « Ne t'arrête pas aux apparences, à l'extérieur, à la stature; je l'ai fait de rien; Dieu ne voit pas comme l'homme : l'homme ne voit que le visage, et Dieu voit le cœur. » I *Reg.*, XVI, 7. La sagesse et la bonté divines le veulent ainsi. Comment et pour quelle raison? Pour les saints eux-mêmes, et pour ceux qui mettront en eux leur confiance. Dieu permet que les saints soient persécutés, il permet de même qu'ils ignorent beaucoup de choses, afin qu'ils ne s'élèvent pas au-dessus d'une certaine limite.

C'est l'explication de cette autre parole de Paul : « L'aiguillon de ma chair m'a été donné, l'ange de Satan, pour qu'il me soufflette, » II *Cor.*, XII, 7, pour que je ne m'exalte pas trop; et de plus, pour que les autres n'aient pas des saints une opinion exagérée. Si les miracles qu'ils opéraient les firent prendre pour des dieux, que fût-il arrivé dans le cas où ils auraient eu constamment toute science? L'Apôtre le dit aussi : « Que personne n'ait de moi de plus hautes idées que n'en comporte ce qu'il voit ou ce qu'il entend sur mon compte. » II *Cor.*, XII, 6. Ecoutez encore ce que Pierre disait après avoir guéri le boiteux : « Pourquoi fixez-vous vos regards, comme si nous avions fait marcher cet homme par notre puissance ou notre piété? » *Act.*, III, 12. Alors même qu'ils agissaient et parlaient de la sorte, le plus léger motif suffisait cependant pour faire naître des opinions perverses; qu'eût-ce été dans des circonstances plus graves? Les défectuosités des saints étaient de plus permises dans une autre intention : il ne fallait pas qu'on pût dire qu'ils accomplissaient de si grandes choses parce qu'ils n'appartenaient pas à notre faible humanité; ce qui n'aurait pas manqué de jeter tous les autres dans le découragement : c'est pour cela que Dieu laisse paraître leurs défaillances : voulant ôter ainsi tout prétexte à l'ingratitude et à l'apathie. Voilà donc pourquoi Paul ignore; voilà pourquoi, s'étant proposé plus d'une fois de venir, il ne vient pas : on comprendra par là qu'il est loin d'avoir toute science. Par conséquent, de là résultait un grand bien. Il restait encore assez de faux esprits, dont l'un prétendait être la grande puissance de Dieu, et l'autre telle ou telle autre chose. Sans ce préservatif, que n'eussent-ils pas imaginé? Sans doute cela paraît impliquer un reproche à l'adresse des saints; mais, à l'examiner de près, cela relève leur gloire, en manifestant la violence des tentations.

De quelle manière, écoutez bien : Si vous avez pu dire, ô Paul : « Telle est notre destination, » sans que personne soit tombé dans le trouble, comment envoyez-vous ensuite Timothée, craignant qu'il ne soit arrivé quelque chose que vous ne voudriez pas? Il agit ainsi par excès de charité; quand on aime avec une pareille tendresse, on ressent des inquiétudes au sein même de la sécurité. De plus, il parle sous l'impression de ses nombreuses épreuves. « C'est à cela que nous sommes destiné, » ai-je dit; et la surabondance de ces maux m'a saisi de crainte. Il se garde bien de dire : J'envoie comme vous ayant condamné d'avance; il dit : « Impatient de tout retard; » ce qui manifeste beaucoup mieux son affection. Que signifient ces paroles : « Dans la crainte que le tentateur ne vous ait tentés? » C'est visible, chanceler dans les tentations accuse la perversité du diable et ses entraînements. Lorsqu'il ne peut pas nous ébranler nous-mêmes, il se

sert de nous pour procurer la chute des faibles. Et c'est là le comble de l'abaissement, une défaillance sans excuse : ainsi se servit-il de la femme de Job contre la résignation de ce juste : « Prononce une parole contre le Seigneur, disait-elle, et meurs. » *Job*, II, 9. Voilà comment il entraîna cette femme. L'Apôtre parle simplement de tentation, et non point de chute; pourquoi? Je n'ai supposé qu'une chose, répond-il, que vous auriez été tentés; je n'ai pu croire que la tentation serait allée jusqu'à l'ébranlement. Or, il n'y a d'ébranlé que celui qui se prête aux assauts du démon. Ciel! quelle tendresse dans l'âme de Paul! il ne tient compte ni des tribulations ni des embûches. En effet, je pense qu'il était alors dans ces contrées. Et Luc raconte qu'il resta trois mois dans l'Hellade, pendant que les Juifs l'environnaient de piéges.

L'Apôtre ne pensait qu'à ses disciples.

2. Non, il n'avait aucun souci des dangers, il ne pensait qu'à ses disciples. Vous le voyez donc, son affection l'emportait sur celle du père le plus tendre. Pour nous, dans les afflictions et les périls, nous oublions tout le monde : quant à lui, craignant et tremblant sur ses enfants, au point de se priver en leur faveur de son unique consolation, et quand il avait tout à redouter pour lui-même, il leur envoyait son compagnon et son coadjuteur Timothée. « De peur que notre labeur ne soit inutile. » — Et comment? s'ils avaient succombé, ce ne serait pas votre faute, on ne pourrait pas vous accuser de négligence. — Quoique cela soit vrai, je n'en estimerais pas moins mon travail inutile, à cause de mon amour fraternel. « Dans la crainte que le tentateur ne vous ait tentés. » Il tente, ne sachant pas s'il pourra terrasser. Cette ignorance ne l'empêche pas de nous attaquer : et nous, sachant bien qu'il nous est aisé de le vaincre, nous ne veillons pas. Que le tentateur nous attaque, ignorant l'issue du combat, l'histoire de Job nous le montre; car l'esprit du mal disait à Dieu : « N'avez-vous pas garanti tout ce qu'il possède, soit au dedans, soit au dehors? Enlevez-lui ses possessions, et vous verrez s'il vous bénit seulement en face. » *Job*, I, 10, 11. Il tente; s'il voit un être faible, il fond sur lui, il s'éloigne devant le fort. « Et que notre labeur ne soit inutile. » Entendons tous quelles furent les fatigues de Paul. Ce n'est pas travail qu'il a dit, c'est labeur; il ne s'agit pas non plus de leur perte, mais bien de l'inutilité de son labeur. Si quelque chose était arrivé, c'était dans l'ordre accoutumé des choses; que rien dès lors n'ait eu lieu, c'est vraiment admirable. Voilà ce que nous redoutions, et le contraire est arrivé : loin d'avoir été pour nous un surcroît quelconque de douleur, vous avez été notre consolation.

« Et maintenant que Timothée nous est revenu d'auprès de vous, nous rapportant votre foi et votre charité. » Nous rapportant, nous annonçant; on devine, on voit éclater la joie de Paul. C'est une bonne nouvelle qu'il reçoit, une sorte d'Evangile, suivant l'expression même qu'il emploie; tant il regardait comme un bien précieux leur constance et leur charité. Nécessairement leur charité participait à l'inébranlable fermeté de leur foi; et, d'un autre côté, cette même charité le remplissait d'allégresse comme un signe assuré de leur foi. « Et de ce que vous gardez de nous un souvenir fidèle, désirant nous voir comme nous désirons vous voir nous-mêmes. » C'est un éloge qu'il entend leur décerner. Ce n'est pas seulement quand nous étions présents, quand nous opérions des miracles; c'est encore maintenant, quand nous sommes éloignés et persécutés, quand nous endurons mille souffrances, que nous occupons une place dans votre cœur. Remarquez combien sont loués les disciples qui conservent religieusement le souvenir de leurs maîtres, comment ils sont proclamés heureux. Marchons sur leurs traces, il en résultera pour nous un plus grand bien que pour ceux dont nous ferons ainsi l'objet d'un culte. « Désirant nous voir comme nous désirons vous voir nous-mêmes. » Voilà qui devait encore les remplir de joie. Pour celui qui aime, c'est une grande consolation, c'est un vrai bonheur que l'objet de son affection sache qu'il est aimé.

« Voilà pourquoi, frères, nous avons été consolés à la pensée de votre foi, dans toutes nos privations et toutes nos peines; car nous vivons maintenant, puisque vous demeurez fermes

dans le Seigneur. » Que pourrait-on comparer à Paul, à cet homme qui regardait le salut de son prochain comme le sien propre, qui se trouvait envers tous dans les dispositions du corps envers les membres? Qui serait capable aujourd'hui de prononcer une semblable parole, ou même d'avoir jamais une semblable pensée? Il ne voulait pas que ses disciples se crussent obligés à la reconnaissance à raison des tribulations qu'il avait supportées pour eux ; c'est lui qui leur était reconnaissant de n'avoir pas eux-mêmes chancelé dans ses épreuves. C'est comme s'il leur disait : Vous avez plus que nous reçu les atteintes de nos afflictions, vous avez été plus tentés que nous; vous qui n'étiez pas réellement dans la souffrance, vous avez plus souffert que nous qui la subissions en réalité. Quand Timothée nous a porté ces bonnes nouvelles, toutes nos appréhensions ont disparu, « nous avons été consolés dans toutes nos peines, » plus que cela, « dans toutes nos privations. » On le comprend, un maître digne de ce nom ne redoute plus rien, du moment où les progrès de ses disciples répondent à ses soins comme à ses vœux. La consolation, dit l'Apôtre, nous est venue par vous; vous avez raffermi notre courage. Le contraire devait être : l'inébranlable fermeté des docteurs et leur généreuse résistance dans les tribulations étaient faites pour raffermir les disciples. Et voilà qu'il prend une marche opposée et qu'il tourne tout à leur louange : C'est vous qui nous avez oints, vous qui nous avez donné de reprendre haleine, vous qui ne nous avez pas laissés nous apercevoir des épreuves; il ne dit pas : Nous respirons, nous sommes pleinement consolés. Que dit-il donc? « Nous vivons maintenant; » montrant de la sorte qu'il voit uniquement l'épreuve et la mort dans leur chute, et la vie dans leur avancement. Qui saurait exprimer avec autant de force la douleur et la joie dont les disciples sont la cause? Il ne parle pas de joie cependant, il parle de vie, et même de la vie future.

3. Ainsi donc, en dehors de cela, la vie ne nous est pas une vie véritable. Soyons ainsi disposés, maîtres et disciples; et plus rien désormais qui choque la raison. Il insiste là-dessus, il le fait ressortir en ces termes : « Quelles actions de grâces pouvons-nous rendre à Dieu pour vous, à cause de cette joie dont vous nous avez inondé et que nous répandons devant Dieu, priant nuit et jour avec un surcroît d'effusion, pour obtenir le bonheur de vous voir face à face et de compléter ce qui manque encore à votre foi? » Non-seulement nous vous devons de vivre, nous vous devons aussi de vivre heureux, mais au point de ne pouvoir assez en témoigner à Dieu notre reconnaissance. Le bien que vous avez fait, nous l'estimons un bienfait divin : vous nous avez été d'un si grand avantage, que nous voyons en cela l'inspiration et l'œuvre même de Dieu; car la pensée de l'homme et sa bienveillance n'iraient jamais jusque-là. « Priant la nuit et le jour avec plus d'effusion. » C'est encore une marque de joie. Comme le laboureur, apprenant que les champs arrosés de ses sueurs se couvrent d'abondantes moissons, désire contempler par lui-même ce riant tableau, ainsi Paul brûle de visiter la Macédoine. « Priant avec plus d'effusion. » Quelle riche image! « Pour qu'il nous soit donné de vous voir face à face et de compléter ce qui manque encore à votre foi. » Ici se présente une question assez compliquée. Si vous vivez maintenant parce qu'ils demeurent fermes, si Timothée vous a renseigné sur leur foi et sur leur charité, si votre cœur tressaille d'une telle allégresse que vous ne puissiez assez en témoigner à Dieu votre reconnaissance, comment prétendez-vous que leur foi laisse encore à désirer? Les eussiez-vous flattés en parlant de la sorte? Nullement, à Dieu ne plaise! Il a d'abord attesté qu'ils avaient soutenu de nombreux combats, et qu'ils ne le cédaient en rien aux Eglises de la Judée. Que faut-il donc conclure? Qu'ils n'avaient pas encore reçu l'enseignement tout entier, qu'ils ne savaient pas tout ce qu'il faut apprendre : il le dira clairement vers la fin.

Peut-être l'interrogeaient-ils touchant la résurrection, et plusieurs les jetaient-ils dans le trouble, non plus en leur suscitant des épreuves et des dangers, mais en se couvrant du masque de la doctrine. Voilà ce qu'il entend par « ce qui manque à leur foi. » Ce qu'il se propose, ce

n'est pas de la raffermir, il vient de le dire, c'est de la compléter. Lorsqu'il craignait pour leur foi même : « Je vous ai envoyé Timothée, disait-il, pour vous rendre plus fermes. » Il veut ici combler les lacunes, suppléer ce qui leur manque : et cela regarde l'instruction plutôt que la fermeté. Il a dit ailleurs dans le même sens : « Afin que vous soyez disposés pour toute bonne œuvre. » I *Cor.*, I, 10. Quand il ne manque plus que peu, une chose est appelée parfaite; car elle est sur le point d'atteindre à la perfection. « Que Dieu notre Père, que Notre-Seigneur Jésus-Christ dirige lui-même notre route vers vous. Que Notre-Seigneur vous multiplie, et rende toujours plus abondante votre charité pour le prochain, pour tous sans exception, à l'exemple de la charité que nous avons pour vous. » Voilà certes le comble de l'affection, non-seulement de former en soi-même de tels vœux, mais encore d'en consigner l'expression dans une lettre : c'est le signe d'une âme de feu, incapable de se contenir; c'est aussi la preuve des prières qui s'y faisaient; c'est la confirmation de ce que nous venons d'entendre, qu'ils n'étaient retenus ni par le mauvais vouloir ni par l'indifférence. Voici quelle est sa pensée : Que Dieu lui-même fasse disparaître les obstacles qui nous surviennent de toute part, afin qu'il nous soit permis d'aller droit à vous.

« Que le Seigneur vous multiplie et vous donne l'abondance. » Dans chaque parole éclate cette ardente charité, cette sorte de folie qui ne saurait s'imposer des bornes : « Vous multiplie, vous donne l'abondance, » l'accroissement en tout. Il aspire, dirait-on, à une profusion d'amour de leur part : « Comme du reste nous vous aimons nous-mêmes. » Tels sont nos sentiments, nous voulons que tels soient les vôtres. Voyez-vous comme il désire que la charité se répande, non parmi nous seuls, mais dans le monde entier? En effet, voilà le propre de la charité selon Dieu, d'embrasser tous les hommes; si vous aimez celui-ci, et nullement celui-là, c'est une simple affection humaine. La nôtre n'est pas ainsi. « Comme nous désirons vous voir nous-même, pour raffermir vos cœurs, sans contestation, dans la sainteté devant Dieu notre Père, en vue de l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec tous les saints. » Il leur montre que la charité leur sera plus avantageuse qu'elle ne l'est à ceux que nous aimons. Je veux que votre charité surabonde, leur dit-il, afin que vous n'encouriez aucun reproche. Remarquez cette distinction : il se propose de raffermir leurs cœurs; il ne parle pas d'eux-mêmes. « Du cœur viennent les mauvaises pensées. » *Matth.*, XV, 19. Il est très-possible que sans rien faire on soit un être pervers; ainsi, quand on garde en soi la jalousie, l'incrédulité, la ruse, quand on se réjouit du mal, quand on ne sait pas aimer, quand on s'attache à de mauvaises doctrines; et tout cela vient du cœur. La sainteté consiste à repousser toutes ces souillures. L'essence même de la sainteté, c'est la pureté par excellence, tout comme l'impureté mérite le nom de fornication et d'adultère. Au fond, tout péché est une impureté, et toute vertu une pureté. « Heureux ceux dont le cœur est pur. » *Matth.*, V, 8. Ceux-là sont purs, dans le vrai sens de cette parole, qui le sont sous tous les rapports.

4. Beaucoup d'autres choses que l'impureté proprement dite, je ne l'ignore pas, souillent l'âme. Que tout vice la souille en réalité, le prophète va vous le dire; écoutez : « Lave ton cœur de tout vice, Jérusalem; » *Jerem.*, IV, 14; écoutez encore : « Lavez-vous, soyez purs, ôtez toute perversité de vos âmes. » *Isa.*, I, 16. Il n'a pas dit : La fornication. La fornication n'est donc pas la seule chose qui souille l'âme, il y en a bien d'autres. « Pour raffermir vos cœurs sans contestation, dans la sainteté devant Dieu notre Père, en vue de l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec tous les saints. » C'est donc le Christ qui sera notre juge; mais nous comparaissons aussi devant le Père, quand nous sommes jugés. On peut comprendre par là qu'il faut être exempt de tout reproche devant Dieu, ce que je ne cesse de dire. Oui, devant Dieu, c'est la véritable vertu, et non devant les hommes. Or, c'est la charité qui nous rend irréprochables, qui nous met à l'abri de toute accusation. Je développais un jour cette pensée de-

vant quelqu'un, je lui disais comment la charité nous rend irréprochables, comment la charité fraternelle en particulier nous préserve de toute faute; comme je m'étendais là-dessus, y ramenant beaucoup d'autres considérations, un de mes amis, se jetant à travers, me fit cette question : Mais la fornication, ne peut-on pas s'y livrer tout en conservant l'affection fraternelle? ne suppose-t-elle pas même une affection? Je comprends que l'avarice, l'adultère, l'envie, les perfides manœuvres soient incompatibles avec la charité que nous devons au prochain : mais la fornication, comment cela? — Il me fut aisé de lui faire voir cette opposition, et j'ajoutai que la charité devait même guérir ce désordre. Celui qui aime véritablement une femme désordonnée, s'efforcera de l'arrêter dans ses relations funestes, et se gardera bien de l'entraîner lui-même au mal. Celui qui pèche avec elle, la hait avec fureur, puisqu'on la détournerait de cette action criminelle, si l'on avait pour elle un sincère amour.

Il n'est pas, il ne saurait être de péché que la puissance de la charité ne dévore comme une vive flamme. Un sarment desséché résistera mieux au feu d'une grande fournaise que l'essence du mal à l'action de la charité. Implantons-la donc dans nos âmes, afin que nous puissions paraître avec les saints; c'est à cause de leur charité fraternelle qu'ils furent tous agréables à Dieu. D'où vient qu'Abel fut tué et ne tua pas? De son extrême amour pour son frère; la pensée du meurtre ne put pas entrer dans son cœur. D'où vient que la fatale passion de la jalousie s'empara de Caïn, que je n'oserais plus appeler le frère d'Abel? De ce que les fondements de la charité n'étaient pas assez fortement établis dans son âme. Pour quelle raison les enfants de Noé sont-ils réputés sages? N'est-ce pas parce qu'ils aimèrent beaucoup leur père, et qu'ils lui gardèrent un inviolable respect? Pourquoi l'un d'eux fut-il maudit? N'est-ce pas à cause de son défaut de respect et d'amour? A quoi tient la gloire qui s'attache au nom d'Abraham? N'est-ce pas surtout à son affection fraternelle, au dévouement qu'il témoigna pour son neveu, à la prière qu'il fit pour les habitants de Sodome? Les saints furent toujours des âmes aimantes, des cœurs généreux et compatissants. Songez quelle fut la tendresse de ce grand Paul, de cet homme plus ardent que le feu, plus solide que le diamant : il fut toujours inébranlable, d'une constance à toute épreuve, cloué qu'il était à l'amour divin. « Qui nous séparera, s'écriait-il, de la charité du Christ? l'affliction, l'angoisse, la persécution, la faim, la nudité, les périls, le glaive? » *Rom.*, VIII, 35. Eh bien! celui qui bravait tout cela, qui foulait aux pieds les fureurs de la terre et de la mer, qui se riait des portes inflexibles de l'enfer, à qui rien ne résistait dans le monde, ne pouvait pas voir couler les larmes de ceux qu'il aimait sans tomber dans un abattement étrange; le diamant se brisait : Paul ne pouvait plus cacher son émotion, il s'écriait aussitôt : « Que faites-vous en pleurant de la sorte? vous brisez mon cœur. » *Act.*, XXI, 13.

Que dites-vous? Est-il bien possible que cette âme de diamant soit brisée par des larmes? N'en doutez pas, répond-il; il n'est rien dont je ne triomphe, excepté la charité : elle me subjugue et me domine. Voilà ce qui plaît à Dieu. Les abîmes de la mer ne viennent pas à bout de cet homme, et quelques larmes suffisent pour le briser! « Que faites-vous en pleurant de la sorte? Vous brisez mon cœur. » Grande est la puissance de la charité! Voulez-vous maintenant le voir pleurer lui-même? écoutez ce qu'il dit dans une autre occasion : « Pendant trois ans, nuit et jour, je n'ai cessé d'avertir avec larmes chacun de vous. » *Ibid.*, XX, 31. Son infatigable charité lui faisait toujours craindre qu'il ne survînt quelque dommage. Ecoutez-le de nouveau : « Du milieu des afflictions et des angoisses du cœur, je vous ai écrit à travers beaucoup de larmes. » II *Cor.*, II, 4. Que dirons-nous après cela de Joseph, qui se montra si ferme en face de la plus cruelle des tyrannies, qui se maintint si généreusement debout, quand débordaient sur lui les flammes de la passion, qui triompha des transports insensés de l'Egyptienne? Quels moyens de séduction cependant! un gracieux visage, le prestige de la souveraineté, la magnificence de la parure,

Fermeté de Joseph.



les émanations enivrantes des parfums, qui pénètrent jusqu'à l'âme, les paroles enfin les plus capables d'amollir la vertu.

5. Vous savez que cette femme si violemment passionnée ne rougissait d'aucune prière, d'aucun abaissement, d'aucune supplication. Elle avait tellement perdu toute énergie morale, cette reine couverte d'or, infatuée de sa grandeur, qu'elle se prosterna selon toute apparence aux pieds d'un pauvre enfant captif, les arrosant de larmes à n'en pas douter; et ces tentatives, ce n'est pas une ou deux fois, c'est bien souvent qu'elle les avait renouvelées. Alors ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé; car il est à croire qu'elle ne se présentait pas sans avoir recours à tous les artifices comme à toutes les richesses du luxe, multipliant ainsi ses filets pour mieux prendre cet agneau du Christ. Ajoutez à cela les pratiques de la magie. Eh bien! cet inflexible, ce vainqueur, ce cœur de pierre, dès qu'il voit dans la suite ses frères qui l'ont vendu, qui l'ont jeté dans une citerne, qui voulaient le mettre à mort et l'ont livré, qui sont ainsi devenus la cause de son esclavage et de ses honneurs, en apprenant de leur bouche ce que son père avait ressenti, alors qu'ils avaient exécuté cette parole : « Nous lui dirons qu'une bête féroce l'a dévoré; » *Genes.*, XXXVII, 20; il n'eut plus de courage, il était bouleversé, attendri, suffoqué par les larmes : ne pouvant maîtriser son émotion, il rentre dans son palais pour pleurer à son aise. Qu'est-ce? Pourquoi ces larmes, ô Joseph? Ce qui se passe n'est pas fait cependant pour les faire couler, mais doit plutôt exciter la colère, l'indignation, la vengeance, le châtiment le plus terrible : vous avez sous la main vos ennemis, les fratricides, et vous pouvez satisfaire votre ressentiment. Ce ne sera pas une injustice, vous ne serez pas le premier à frapper, vous punirez simplement l'iniquité commise, et contre vous. Ne regardez pas aux honneurs qui vous entourent; leur intention n'était pas de vous les procurer, Dieu seul en est l'auteur par sa grâce.

Pourquoi pleurez-vous? je vous le demande encore. Il me répond : A Dieu ne plaise qu'après tant de choses accomplies, je les flétrisse et les détruise par la vengeance! Oui, c'est le moment de pleurer; je ne suis pas plus cruel que les bêtes féroces, qui se laissent apaiser par la nature, quelque mal qu'elles aient souffert. Je pleure parce qu'ils m'ont ainsi traité. Retraçons en nous ce modèle, et pleurons sur ceux qui nous ont fait quelque tort, loin de leur porter de la haine. Ils sont, en effet, dignes de larmes, puisqu'ils ont encouru par là le châtiment que doit prononcer le souverain Juge. Je n'ignore pas ce qui vous arrache maintenant des cris de douleur ou d'allégresse, votre expansive admiration pour Paul ou pour Joseph. Faites plus encore : si quelqu'un se trouve avoir un ennemi, c'est le moment d'en rappeler la mémoire, de forcer votre esprit à s'en occuper, pendant que le souvenir des saints est vivant dans votre âme; afin que le ressentiment s'apaise et finisse par se dissiper, afin qu'à la dureté succède la tendresse. Lorsque vous serez sortis d'ici, lorsque ma voix ne se fera plus entendre, conserveriez-vous encore un reste de chaleur et d'amour, ce ne sera plus, je le sais, comme à l'heure présente. Si quelqu'un donc ressent ce froid mortel, qu'il se hâte de fondre cette glace; car c'est bien la glace du cœur que le souvenir des injures. Invoquons le soleil de justice, demandons-lui d'envoyer en nous ses rayons, et de changer en eau potable cette masse congelée. Si la chaleur de ce divin soleil vient à toucher notre âme, elle ne gardera plus rien de dur et de rigide, plus rien qui brûle et stérilise; il conduira tout à maturité, il convertira tout en douceur, il nous inondera de joie. C'est en nous aimant les uns les autres que nous attirerons ce fécondant rayon. Donnez-moi, je vous en conjure, de vous adresser ce langage avec espoir et sécurité; faites que j'apprenne le profit que vous en avez tiré, et que chacun de vous, en quittant même cette enceinte, s'est jeté sans hésitation au cou de son ennemi en lui prenant les deux mains, en le couvrant de ses baisers et de ses larmes. Serait-il une bête féroce, un rocher, tout ce que vous voudrez de ce genre, un tel amour ne saurait manquer de l'attendrir. Et pourquoi est-il votre ennemi? vous a-t-il outragé? Il n'a pas pu vous nuire. Est-ce pour un intérêt matériel que vous méprisez un

frère devenu votre ennemi? Cessez je vous en conjure.

Brisons tous nos liens; voici notre heure : sachons en profiter. Rompons les chaînes de nos prévarications: avant de comparaître devant notre Juge, jugeons-nous sainement les uns les autres. « Que le soleil ne se couche pas sur notre colère. » *Ephes.*, IV, 26. N'admettons aucun retard; le retard entraîne l'hésitation. Si vous passez le jour présent, vous augmentez votre honte; si vous passez demain, elle n'en sera que plus grande et beaucoup plus encore après le troisième jour. Ne nous flétrissons pas nous-mêmes: pardonnons, pour qu'il nous soit pardonné. Ce pardon obtenu, nous entrerons en possession de tous les biens célestes, par le Christ Jésus Notre-Seigneur, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il..

HOMÉLIE V.

« Du reste, mes frères, nous vous prions et vous conjurons dans le Seigneur Jésus de marcher dans la voie de Dieu comme vous avez appris de nous qu'il fallait y marcher pour lui plaire, de telle sorte que vous avanciez de plus en plus. Vous savez, en effet, quels préceptes je vous ai donnés par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Or, voici quelle est la volonté de Dieu, votre sanctification. »

1. Après s'être arrêté sur des choses actuelles et pressantes, au moment d'aborder des sujets d'un intérêt permanent et qu'il faut entendre sans cesse, il met en avant ce mot, « du reste. » A la vérité, nous vous prions et nous vous conjurons sans cesse dans le Seigneur. Quoi! il ne se déclare pas même digne de foi quand il s'agit de leur adresser une prière; et qui jamais le fut comme lui? Il prend le Christ pour caution. C'est au nom de Dieu que nous vous prions et vous conjurons, dit-il. Comment entendre autrement cette parole, « dans le Seigneur? » Il parlait de même aux Corinthiens : « Dieu vous prie par nous. » II *Cor.*, V, 20. « Comme vous avez appris de nous, » ou mieux, reçu; car ce n'est pas seulement par des paroles, c'est aussi par des actes. « Comment vous devez marcher. » Ceci s'applique à la complète direction de la vie. « Et plaire à Diéu, pour que vous avanciez de plus en plus, » ou que vous abondiez; pour que vous ne vous en teniez pas strictement aux préceptes, et que vous alliez au delà, qu'il y ait surabondance dans votre vertu. Il venait de constater avec une admiration sincère la solidité de leur foi; il coordonne maintenant leur conduite. En cela consiste le progrès, à dépasser les prescriptions rigoureuses, les vrais commandements; quand on est en dehors de ces limites, tout dépend de la bonne volonté, de l'initiative de chacun. De même que la terre ne doit pas se borner à rendre la semence, l'âme ne doit pas non plus s'en tenir à ce qui lui a été prescrit; il faut qu'elle fasse davantage. L'exubérance dont il est ici question nous indique les deux choses qui constituent la vertu, s'éloigner du mal et faire le bien. Il ne suffit pas de l'abstention pure et simple pour être réellement vertueux; ce n'en est que le principe et comme une entrée dans la voie qui nous y mène; pour arriver au but nous avons besoin d'une ardeur infatigable. Ce qu'on doit nécessairement éviter, il l'a posé comme un législateur austère, et certes avec raison, puisque les choses défendues nous attirent le supplice si nous les commettons, et nulle gloire si nous nous en abstenons.

Quant à ce qui fait l'essence de la vertu, comme se dépouiller de ses richesses, et d'autres actes pareils, cela ne doit pas être l'objet d'un précepte; et quoi donc? « Qui peut comprendre, comprenne. » *Matth.*, XIX, 12. Ce que Paul leur avait prescrit, non sans crainte et sans tremblement, il veut selon toute apparence le leur rappeler dans des lettres empreintes de la même piété. Ce n'est donc pas une prescription nouvelle, il en appelle simplement à leur mémoire : « Vous savez quels préceptes je vous ai donnés par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Or, telle est la volonté de Dieu, votre sanctification. » Observez qu'il n'est pas de sujet auquel il touche avec autant de délicatesse à la fois et de véhémence. Ailleurs il dit aussi : « Cultivez la paix avec tous, et la sanctification, sans laquelle nul ne verra le Seigneur. » *Hebr.*, XII, 14. Et ne

vous étonnez pas qu'il écrive constamment là-dessus aux fidèles; il écrit de même à Timothée: « Conservez-vous chaste. » I *Tim.*, v, 22. Dans sa seconde épître aux Corinthiens, il s'exprime encore en ces termes : « Dans une patience inaltérable, dans les jeûnes, dans la chasteté. » II *Cor.*, vi, 5, 6. Vous trouverez ce conseil sans cesse, dans l'Epître aux Romains et dans toutes les autres. En réalité, c'est le mal contraire qui perd le monde. Un pourceau qui s'est roulé dans la boue, porte avec lui une odeur infecte qui le suit partout et qui frappe aussitôt les sens : tel est l'impudique. On ne se débarrasse pas facilement de cette funeste infection. Quand ceux-là même qui sont mariés se livrent à ce désordre, quelle horreur n'est-ce pas? « Or, c'est la volonté de Dieu que vous deveniez saints et que vous vous absteniez de toute fornication. » Il est bien des genres d'iniquité, des passions multiples et diverses, qu'on ne saurait même nommer. Paul se borne à dire: « De toute fornication, » laissant à la conscience le soin de compléter sa pensée : « Que chacun de vous sache garder son corps dans la sanctification et l'honneur ; qu'il l'affranchisse des appétits désordonnés, auxquels se livrent les nations qui ne connaissent pas Dieu. » « Que chacun de vous sache conserver son corps. » C'est donc une science, une grande science de ne pas se livrer à la volupté. Une autre conséquence : nous possédons notre corps tant qu'il est pur et dans la sanctification; dès qu'il est souillé, c'est le péché qui le possède. Nous ne pouvons pas en douter; car il ne fait plus ce que nous voulons, il fait ce que le tyran commande. « Non dans les appétits désordonnés. » Il nous montre ici les moyens de rester dans les limites de la modération et de couper court à la convoitise. Les délices, en effet, les richesses, l'apathie, la paresse et l'oisiveté, toutes les autres choses pareilles nous poussent à des désirs insensés. « Comme les nations qui ne connaissent pas Dieu. » Voilà bien ce que sont les idolâtres, ils ne prévoient pas les châtiments à venir.

Ne pas se livrer à la volupté est une grande science.

2. « Que personne ne franchisse les bornes et ne fasse en cela tort à son frère. » Remarquable expression que celle-là, « ne franchisse les bornes; » les bornes que Dieu lui-même a posées et qui sont déterminées par la nature, l'inviolable unité du lien conjugal. Attenter à l'honneur d'une autre famille, c'est donc une transgression, un vol, une injustice atroce; il n'est pas même de vol comparable à celui-là. Un homme ne déplorera jamais une perte d'argent à l'égal du déshonneur de sa femme. Vous parlez de fraternité, et vous faites à votre frère la plus cruelle de toutes les injures! Ici c'est de l'adultère qu'il s'agit, et plus haut c'est d'une fornication quelconque. Comme l'Apôtre allait déclarer qu'il ne faut en aucune façon empiéter sur les droits de son frère, il a soin de dire auparavant : Ne vous imaginez pas que la défense soit ainsi restreinte; vous devez également respecter les femmes étrangères, celles qui ne sont pas mariées, celles même d'une profession infâme. Vous devez vous abstenir de toute fornication. C'est pour cela qu'il ajoute : « Car le Seigneur est armé pour venger tous ces désordres. » Il les a d'abord exhortés, en réveillant en eux le sentiment de la honte, en les comparant aux Gentils; puis il leur fait voir combien la chose est inique, puisque c'est attenter aux droits du prochain. Il conclut par une considération capitale : « Car le Seigneur est armé pour venger ces désordres, comme nous vous l'avons déjà dit et certifié. Non, ce n'est pas impunément qu'on agit de la sorte, et la volupté n'égalera jamais le châtiment. » Dieu ne nous a pas appelés à l'impureté, mais bien à la sanctification.

Comme il a désigné le frère et présenté Dieu pour vengeur, il ne veut pas nous laisser croire que nous échapperions peut-être au châtiment si nous étions simplement coupables envers un infidèle. Dieu sévira contre vous, non pour venger un homme précisément, mais parce que vous l'avez outragé lui-même. C'est lui qui vous a appelé, et sur lui tombe l'insulte. De là ce qui suit : « Celui donc qui méprise ces choses ne méprise pas l'homme, mais Dieu, qui même a mis en nous son Esprit saint. » Que vous ayez séduit une reine, ou bien la femme de votre serviteur, le crime est le même. Comment le savons-nous? Vous venez de l'entendre, Dieu

venge son propre honneur surtout en vengeant celui de l'homme; et vous, en outrageant Dieu, vous vous êtes déshonoré vous-même. Dans les deux cas déterminés le crime est un adultère, parce qu'il y a un mariage des deux côtés. Du reste, auriez-vous commis la fornication, et non l'adultère, n'auriez-vous eu de rapport qu'avec une femme perdue, Dieu vous punira, par la raison qu'il se venge lui-même, et que, si vous n'insultez pas un homme, vous méprisez les lois de Dieu. En voulez-vous une preuve? vous vous cachez en agissant ainsi, faisant à Dieu l'insulte de supposer qu'il ne voit pas. Si quelqu'un que le monarque aurait honoré de la pourpre et comblé de distinctions, qui dès lors est obligé d'avoir une conduite en rapport avec sa dignité, s'introduisait dans une maison de prostitution, qui outragerait-il, je vous le demande? cette femme, ou le souverain? Sans doute il concourt au déshonneur de la première, mais ces choses ne se comparent pas. Je vous en conjure, fuyez une telle abomination. Vous n'hésitez pas à punir votre femme si vous trouvez qu'elle a failli : vous serez puni de même sinon par les lois, du moins par Dieu, puisque vous vous êtes rendu coupable d'adultère. Ce n'est pas seulement la femme mariée qui commet le crime, c'est également l'homme dans la même condition.

Pesez bien ce que je dis; quelque pénible que ce soit pour plusieurs, il n'en faut pas moins le dire, si nous voulons corriger les prévaricateurs. L'adultère existe quand l'homme est marié, que la femme le soit ou ne le soit pas. Qu'importe qu'elle ne se trouve pas engagée dans les liens du mariage? étant vous-même marié, vous portez atteinte aux droits les plus légitimes et vous dégradez votre corps. Pour quelle raison, dites-moi, punissez-vous une femme qui s'est rendue coupable avec un homme libre et sans aucun engagement? Par la raison que c'est un adultère. Son complice a beau n'avoir pas de femme; elle est sous la loi du mari. Donc vous aussi, vous avez des engagements sacrés envers votre femme; et, par conséquent encore, l'action que vous commettez est également un adultère. « Celui qui renvoie sa femme, est-il écrit, excepté dans le cas de fornication, l'expose à l'adultère; celui qui prend une femme renvoyée est lui-même adultère. » *Matth.*, v, 32. Or, si celui qui prend une femme renvoyée mérite le nom d'adultère, ne le mérite-t-il pas encore plus celui qui pèche avec elle, quand il a sa propre femme? C'est évident pour tous. Hommes, je vous en ai dit assez. C'est à propos de ces criminels que le Christ a prononcé cette sentence : « Leur ver ne mourra pas, leur feu ne s'éteindra jamais. » *Marc.*, IX, 44. Il était nécessaire de vous parler de la sorte à cause des jeunes gens, mais pas même autant à cause d'eux qu'à cause de vous-mêmes; cela s'applique à vous d'une manière plus directe. Pourquoi? je vais vous le dire. Celui qui n'a pas connu la fornication, n'apprendra pas l'adultère; tandis qu'après avoir fréquenté les femmes perdues, on en vient vite à ce crime; et, si ce n'est pas avec des femmes mariées, ce sera avec des femmes libres.

3. Quel est donc le but de mon exhortation? De vous engager à couper le mal dans sa racine, vous tous dont les fils sont déjà grands et qui les destinez à vivre dans le monde : hâtez-vous de les placer sous le joug salutaire du mariage. A cette époque de la vie, ils sont obsédés par les passions; avant de les marier, employez tous les moyens possibles, la persuasion et l'autorité, les menaces et les promesses, pour les retenir dans le devoir : quand est venue l'époque de leur union, n'y mettez aucun retard. Voilà que je tiens le langage même du monde; mais je n'en rougis pas. Paul a bien pu dire : « Ne vous fraudez pas réciproquement. » I *Cor.*, VII, 5. Ce langage semblerait encore plus honteux; l'Apôtre ne s'est pas néanmoins arrêté devant cette considération; il n'a pas fait attention aux paroles, il ne s'est préoccupé que des actes que ces paroles devaient corriger. Lors donc que votre fils aura l'âge convenable, avant qu'il embrasse la profession des armes ou tel autre genre de vie, ayez soin de pourvoir à son mariage. S'il voit que vous ne perdez pas le temps, que vous vous empressez de lui trouver une épouse, il pourra dominer les entraînements de la jeunesse; mais, s'il a lieu de penser que

But de l'exhortation de saint Paul.

vous y mettez de la négligence ou des retards calculés, que vous attendez enfin qu'il soit en position de faire un riche mariage, cette longue attente le découragera, et sera capable de l'entraîner bientôt au désordre. Hélas ! encore ici l'amour des richesses est la racine de tous les maux. Personne qui songe sérieusement à rendre son fils vertueux et sage, tous soupirent après l'or ; aucun zèle pour le bien véritable. Je vous en supplie donc, songez avant tout à la pureté de leur âme. Si votre fils a le bonheur de rencontrer une chaste épouse, les autres femmes ne lui seront plus rien ; avec la flamme de l'amour grandira dans son âme la crainte de Dieu ; le mariage alors sera vraiment honorable, l'asile et le boulevard de la chasteté ; d'abondantes bénédictions se répandront sur les enfants, les époux resteront inviolablement unis l'un à l'autre ; ignorant tous les deux les mœurs étrangères, ils rivaliseront de prévenance et de soumission.

Quand un jeune homme a déjà donné dans la mollesse et la corruption, il pourra bien un jour ou deux faire l'éloge de sa jeune femme ; mais bientôt les anciennes habitudes le ressaisiront, il lui manquera quelque chose, et les airs affectés, et la démarche molle, et les rires immodérés, et les paroles aventureuses, et tant d'autres ignominies que nous ne pouvons pas dire et qui sont le propre de la servitude. La femme libre ne saurait jamais s'abaisser jusque-là, elle se respecte trop elle-même. Sachant le noble but de l'union qu'elle a contractée, elle est venue pour faire régner avec elle la décence et la pureté dans une famille, et non pour être un vil instrument. Les manières de la courtisane vous paraissent agréables ? je le sais, puisque je le vois dans l'Ecriture : « Les lèvres de la courtisane distillent le miel. » *Prov.*, v, 3. Voilà pourquoi je m'efforce de vous éloigner de ce miel, dont la douceur se change promptement en amertume ; et l'Ecriture le dit aussi : « Cette suavité dont pour quelques instants elle remplit votre bouche, vous la trouverez ensuite plus amère que le fiel, vous y sentirez la pointe d'un glaive à double tranchant. » *Ibid.*, 4.

La femme libre ne s'abaisse jamais jusqu'à la mollesse et la corruption.

Je vous entends me reprocher ce langage ; mais pardonnez-moi de semblables témérités ; ce n'est pas volontiers que je m'expose à choquer vos oreilles, c'est pour ramener au sentiment de l'honneur ceux qui n'ont pas honte des choses, alors qu'ils me reprochent peut-être de n'avoir pas honte des paroles. Je pourrais me justifier par de nombreux passages des Livres saints. Ezéchiel accuse Jérusalem dans un même langage, et il n'en rougit pas. Il a raison ; car ce n'est pas la passion qui le lui dicte, c'est le dévouement. Si les expressions paraissent honteuses, le but ne l'est certes pas : il se propose de purifier les âmes. On ne convertira jamais les pécheurs impudents, à moins d'employer les mots qui les stigmatisent. Le médecin qui veut extirper la corruption, ne craint pas de porter la main dans la plaie purulente ; il ne pourra pas la guérir, s'il ne commence par souiller ses mains. Je ne puis pas non plus remédier à vos vices, sans que ma bouche soit en quelque sorte souillée. Je me trompe cependant ; ma bouche n'est pas plus souillée que les mains qui guérissent. Pourquoi ? Parce que ce n'est pas là notre corruption personnelle, pas plus que ce n'est celle du médecin ; elle provient d'un corps étranger. Or, s'il n'hésite pas devant les plaies d'un autre, comment reculerions-nous devant celles qui nous affectent nous-mêmes ? vous êtes notre corps ; ni votre faiblesse ni votre impureté ne peuvent nous le faire méconnaître.

4. Quelle est donc ma pensée quand je vous parle de la sorte, et quel est le but de mon exhortation ? L'habit que porte votre serviteur, il ne vous viendra jamais à la pensée de le prendre, parce qu'il vous inspire le dégoût ; vous aimeriez mieux rester nu que de vous en servir : et cette vile créature, cette femme qui s'est traînée dans la boue, insultée par tout le monde, ne vous inspire aucune horreur, aucune répulsion ! Vous avez honte de m'entendre ? Mais ce sont les actions et non les paroles, qui devraient vous faire rougir. Je passe tout le reste sous silence, je me garderai bien de retracer toute la corruption des mœurs, tant d'habitudes dégradantes et serviles. Dites-moi, vous rivalisez donc avec votre serviteur dans vos affections, et non pas seulement avec votre servi-

teur, mais avec le bourreau lui-même? Vous ne voudriez pas assurément toucher la main du bourreau, et vous n'hésitez pas à partager l'objet de sa passion, à vous mettre en concurrence avec lui ! N'en est-ce pas assez pour vous couvrir de honte, pour vous jeter dans les angoisses de l'avilissement? Je viens de recommander à vos pères de ne pas tarder à vous marier ; mais cela ne vous met pas à l'abri du supplice. S'il n'avait pas existé, s'il n'existait pas encore beaucoup de jeunes gens vivant dans la chasteté, vous auriez peut-être une excuse; mais du moment où ces exemples vous sont donnés, comment oseriez-vous prétexter que vous n'avez pu réprimer les feux de la concupiscence? ceux qui l'ont pu vous condamnent, puisqu'ils avaient la même nature que vous. Ecoutez encore l'Apôtre : « Cultivez la paix et la sanctification, sans laquelle nul ne verra le Seigneur. » *Hebr.*, XII, 14. Ne suffit-il pas de cette menace pour vous effrayer? Vous en voyez d'autres qui demeurent toujours vierges, qui vivent constamment avec honneur; et vous ne savez pas vous maîtriser pendant la période si courte de la jeunesse? Vous les voyez lutter mille fois contre la volupté, et vous ne soutenez pas même une lutte?

Si vous le voulez, je vous en dirai la cause. Ce n'est pas la jeunesse qu'il faut en accuser; autrement tous les jeunes gens seraient impudiques : c'est vous-mêmes qui vous jetez dans la fournaise. Lorsque vous allez vous asseoir sur les gradins du théâtre, et que là vous repaissez vos yeux des nudités les plus révoltantes, vous avez un instant de folle joie; mais il se trouve ensuite que vous avez allumé dans votre corps une fièvre qui le consume. Lorsque des femmes nues ont posé devant vous comme les modèles d'un art impudique, avec cet accompagnement de décors et de chants qui n'ont pas d'autre but que d'enflammer les passions, lorsqu'on a cessé de vous redire et de représenter devant vous les triomphes et les chagrins dont cette même passion est la source, sans aucun ménagement pour l'honneur de nos mères ni pour les cheveux blancs des vieillards, dont le masque est flétri sur la scène, à travers toutes ces images des impures amours, comment pourrez-vous désormais, je vous le demande, vous contenir dans les bornes de la modestie? Ces spectacles, ces discours lascifs, toutes ces excitations malsaines, ayant une fois pénétré dans le plus intime de votre âme, vous poursuivront jusque dans votre sommeil; car les visions nocturnes sont toujours empruntées aux violentes impressions du jour. Telles étant donc les blessures profondes que vous allez recevoir bénévolement, tel étant le poison que vous buvez sans précaution et sans mesure, comment se pourrait-il que la pourriture n'allât pas toujours en augmentant, que la maladie ne devînt pas plus intense, alors surtout qu'elle agit sur l'âme avec une tout autre efficacité que sur le corps? Il est plus facile, si nous le voulons bien, de rendre à l'âme sa droiture et sa vigueur. Le corps réclame des remèdes, des médecins et du temps; tandis que la santé spirituelle dépend uniquement de la volonté. Mais aussi voilà pourquoi vous êtes tombé dans une maladie plus grave. Quand nous accumulons tout ce qui peut nous nuire, sans tenir aucun compte de ce qui pourrait nous faire du bien, comment la santé se maintiendrait-elle? De là vient aussi la parole de l'Apôtre : « Comme les nations qui ne connaissent pas Dieu. » Soyons couverts de honte et saisis de frayeur, si les nations qui ne connaissent pas Dieu montrent souvent quelque sagesse; rougissons de leur être inférieurs. La modération et la vertu ne sont pas choses difficiles, il suffit de vouloir les pratiquer, et de fuir les dangers qui nous menacent : sans cette bonne volonté, il n'est pas même aisé d'échapper à la fornication. Quoi de plus facile que de se rendre à l'agora? Eh bien, l'étrange mollesse de nos habitudes en fait un pénible travail, non-seulement pour les femmes, mais encore pour les hommes. N'est-il pas bien facile de dormir? nous avons cependant trouvé le secret de le rendre difficile. Beaucoup de riches s'agitent pendant toute la nuit, intervertissant l'ordre des choses et méconnaissant l'heure du sommeil. Rien n'est difficile, en un mot, pour ceux qui veulent, comme rien n'est facile pour ceux qui ne veulent pas : tout dépend de nous. Ecoutez les expres-

sions mêmes de l'Ecriture : « Si vous voulez et si vous m'écoutez... Si vous ne voulez pas et si vous refusez de m'entendre. » *Isa.*, I, 19. Vouloir ou ne vouloir pas, c'est tout. De là les châtiments et les récompenses. Puissions-nous ne mériter que ces dernières et parvenir aux biens qui nous sont promis, par la grâce et l'amour..., etc.

HOMÉLIE VI.

« Quant à la charité fraternelle, nous n'avons pas eu besoin de vous en écrire ; vous-mêmes avez appris de Dieu à vous aimer les uns les autres. En effet, c'est ce que vous pratiquez à l'égard de tous les frères répandus dans la Macédoine entière. »

1. Pour quelle raison, après leur avoir si fortement parlé de la pudeur, et quand il va leur exposer ce qu'il faut faire, leur recommandant en particulier de ne pas trop s'affliger de la mort de leurs proches, laisse-t-il de côté le bien qui renferme tous les autres, la charité : « Nous n'avons pas eu besoin de vous en écrire ? » Cela même accuse la plus haute sagesse et renferme un magnifique enseignement. Nous voyons là deux choses : d'abord, que ce point est tellement important et nécessaire, qu'on n'a pas besoin d'en faire l'objet d'une leçon, ce qui dépasse de beaucoup la mesure ordinaire étant manifeste pour tous : et puis il les frappe bien mieux par ce silence qu'il ne ferait par une exhortation formelle. En supposant, en effet, qu'ils n'ont pas dévié dans leur conduite, et n'ayant garde alors de les exhorter, il les force à rentrer en eux-mêmes s'ils ont réellement dévié. Remarquez ceci : il ne parle pas de la charité pour tous, il parle seulement de la charité pour les frères. « Nous n'avons pas besoin de vous écrire là-dessus. » Il ne reste donc qu'à se taire puisqu'il n'est pas besoin d'en parler. Par cette dernière expression : « Je n'ai pas besoin, » il dit plus que par tout un discours. « Vous-mêmes avez appris de Dieu. » Quel éloge ! il proclame ainsi que Dieu s'est fait leur instituteur ; plus n'est besoin donc qu'un homme vous instruise. C'est ce que le prophète avait dit : « Et tous seront instruits par Dieu même. » *Isa.*, XLV, 13. « Vous avez tous appris de Dieu à vous aimer les uns les autres ; car vous pratiquez cette leçon envers tous les frères répandus dans la Macédoine entière, » sans en excepter les autres évidemment. Rien de plus propre à les mettre dans la nécessité d'agir de la sorte, s'ils n'avaient pas déjà commencé. Que vous soyez instruits par Dieu, ce n'est pas une chose que j'avance sans preuve ; je le sais par la conduite que vous tenez. C'est du reste un témoignage qu'il renouvelle assez souvent. « Nous vous supplions, frères, de montrer encore plus de générosité, de vous appliquer à vivre dans le calme, d'accomplir votre œuvre et de travailler de vos mains, comme nous vous l'avons ordonné, d'avoir une conduite irréprochable en face des étrangers, et de ne rien désirer de ce qui est aux autres. »

Il leur enseigne ici de combien de maux l'inaction est la source, et quels sont aussi les heureux fruits du travail. Il rend cet enseignement plus manifeste en l'appuyant sur les réalités de la vie et certes avec raison ; car cela impressionne tout autrement le commun des hommes que des considérations empruntées à l'ordre spirituel. La charité pour nos frères veut que nous leur donnions, au lieu de recevoir de leurs mains. Quelle sagesse dans l'Apôtre ! devant les prier et les exhorter, il met en évidence ce qu'ils font de bien, afin de tempérer les représentations et les menaces qu'il leur adressait : « Qui méprise ces choses, ne méprise pas l'homme, mais Dieu. » Il les empêche par là de revenir en arrière. Ce but s'obtient par le travail ; c'est le moyen de ne rien recevoir des autres, et d'être même en état de leur donner, suivant cette parole : « Il est plus heureux de donner que de recevoir. » *Act.*, XX, 35. « Travaillez de vos mains. » Où sont donc ceux qui recherchent l'activité spirituelle ? Voyez comme il leur ôte tout prétexte à cet égard ; l'expression n'est pas équivoque, « de vos mains. » Jeûner, veiller, coucher sur la dure, est-ce un travail manuel ? Personne n'oserait le dire ; c'est d'une œuvre spirituelle qu'il s'agit, puisque donner aux autres du fruit de son labeur est réellement une œuvre spirituelle, que rien ne saurait égaler. « Que votre conduite soit irréprochable. » Observez cette

manière de les reprendre et de les stimuler. Il n'a pas dit : Ne vous abaissez pas à mendier; mais il leur signifie la même chose en d'autres termes, avec plus de ménagement, afin de leur faire sentir la pointe de l'aiguillon sans trop les blesser. Si les fidèles eux-mêmes se scandalisent, à plus forte raison les étrangers auront-ils mille motifs d'accusation, à la vue d'un homme jouissant d'une bonne santé, pouvant se suffire à lui-même, et qui ne craint pas de tendre la main et de recourir aux autres. Aussi nous appellent-ils trafiquants du Christ. « C'est pour cela, dit l'Apôtre, que le nom de Dieu est blasphémé. » Ici rien de semblable; il touche seulement à ce qui peut le mieux émouvoir, à la crainte du déshonneur : « Nous ne voulons pas que vous ignoriez, frères, ce qui regarde les personnes endormies dans la tombe, afin que vous ne vous affligiez pas comme les autres qui n'ont point l'espérance. » I *Thess.*, IV, 12.

2. Ces deux choses leur nuisaient surtout, l'indigence et l'abattement, comme du reste à tous les hommes. Or, voici comment il les guérit. Leur indigence provenait des spoliations qu'ils avait subies. Si Paul ordonne à ceux qui ont tout perdu pour le Christ, de travailler afin d'être en état de secourir les autres, il faut avouer que cet ordre ne souffre pas d'exception. Qu'on leur eût véritablement ravi leurs biens, on le voit par ces paroles : « Vous avez été les imitateurs des Eglises qui sont dans la Judée. » I *Thes.*, II, 14. Comment ces mots le prouvent-ils? Quand on les rapproche de ces paroles : « Vous avez supporté avec joie l'enlèvement de vos biens. » *Hebr.*, X, 34. Ici c'est à la résurrection qu'il va toucher. Mais quoi! ne leur en avait-il pas déjà parlé? Il effleurera maintenant un autre mystère. Quel est-il? « Nous qui vivons, qui sommes restés pour l'avénement du Seigneur, nous ne préviendrons pas ceux qui se sont endormis. » *Ibid.*, 14. Il suffit de rappeler la résurrection pour consoler l'homme affligé; il suffit aussi de ce que dit l'Apôtre pour confirmer la foi en la résurrection. Rappelons ce qu'il a d'abord dit : « Nous ne voulons pas vous laisser dans l'ignorance, frères, concernant ceux qui dorment dans la tombe, afin que vous ne vous affligiez pas comme les autres qui n'ont point d'espérance. » Avec quelle mansuétude il s'exprime encore ici! Au lieu de leur dire, comme aux Corinthiens : Avez-vous à ce point perdu la raison, êtes-vous assez insensés pour vous affliger comme les infidèles, vous qui connaissez la résurrection? il leur dit avec une extrême bonté : « Je ne veux pas vous laisser dans l'ignorance, » respectant leurs autres vertus. Il représente les morts comme des personnes endormies, posant là dès le principe une base de consolation. « Pour que vous ne vous affligiez pas comme les autres qui n'ont point d'espérance. » Par conséquent, se laisser abattre à cause de ceux qui nous ont quittés, ce n'est pas d'un homme ayant l'espérance chrétienne.

La mort n'inspire du désespoir qu'à ceux qui n'ont point l'espérance chrétienne.

Cela se comprend. Une âme qui ne sait rien de la résurrection et qui regarde la mort comme une mort définitive, ne peut manquer de se livrer au découragement, à des plaintes amères, à des lamentations sans fin, en présence de la tombe; mais vous qui croyez à la résurrection, pourquoi vous lamentez-vous de la sorte? Un semblable chagrin n'appartient qu'à ceux qui n'ont pas l'espérance, encore une fois. Entendez, vous toutes femmes qui semblez vous plaire dans les gémissements et dont la douleur est si bruyante, vous faites justement ce que font les idolâtres. Si cette douleur n'est pas exempte d'idolâtrie, que dirons-nous d'autres signes plus extravagants encore, comme de se lacérer le visage? Pourquoi ce désespoir, si vous croyez que le mort doit ressusciter un jour, que ce n'est pas ici une destruction complète, mais bien un simple sommeil? — Je pleure, me direz-vous, une union brisée, une protection perdue, le soin des affaires, et tant d'autres auxquels j'étais habituée. — Mais alors, quand une mort prématurée vous enlève un enfant qui ne pouvait encore rien faire pour vous, pourquoi les mêmes plaintes et les mêmes regrets? — C'est qu'il avait donné de grandes espérances, et que je comptais sur ses soins pour l'avenir. Voilà pourquoi je regrette un mari, un fils; voilà pourquoi je me plains et me désole. Ce n'est pas certes que je ne croie à la résurrection; mais je suis privée de tout secours, j'ai perdu mon dé-



fenseur et mon appui, le compagnon de mon existence tout entière et mon unique consolation : tel est le sujet de mes larmes. Je n'ignore pas qu'il ressuscitera ; mais je ne puis me résigner à m'en voir séparée pour le reste de ma vie; la multitude des affaires m'accable ; quiconque voudra sera désormais libre de m'insulter ; mes domestiques, auparavant si soumis, me méprisent maintenant et foulent aux pieds mes ordres ; ceux à qui le mort a fait du bien en ont perdu la mémoire ; ceux qui s'imaginent en avoir reçu du mal ne s'en souviennent que trop bien et tournent contre moi leur colère. C'est ce qui me rend le veuvage intolérable, je ne saurais pleurer avec modération, de là mes cris et mes déchirements.

Comment consoler une pareille tristesse? que dirons-nous? quel remède porter à ce deuil? Je m'efforcerai d'abord de convaincre cette femme que c'est là, non une douleur ayant sa légitime expression, mais une perturbation déraisonnable. Si c'est pour cela que vous pleurez, vos larmes n'auront plus de terme, et c'est toujours qu'il vous faudra pleurer le mort. Si vous êtes redevenue la même au bout d'une année, si plus rien n'y paraît alors, il sera bien manifeste que vous n'avez pas pleuré le mort, ni même sa protection. C'est l'éloignement qui vous désole, vous ne supportez pas la rupture de votre union? Et que diront celles qui contractent un second mariage? Evidemment elles ne regrettent pas beaucoup leur premier mari. Mais ne nous adressons pas à ces dernières ; parlons à celles qui gardent pieusement leur affection pour les morts. Pourquoi, je vous le demande encore, pleurez-vous votre enfant ou votre mari? — Parce que je suis privée de la présence de l'un, et que j'avais compté sur une plus longue vie pour l'autre. — Etes-vous donc exempte d'impiété, quand vous n'attendez pas de Dieu cette protection que vous vous promettiez d'un mari ou d'un fils? Pouvez-vous bien croire que vous n'outragez pas sa bonté? Peut-être vous les a-t-il enlevés, c'est une chose fréquente, pour que vous n'y fussiez pas aussi fortement attachée, pour que vous ne missiez pas en eux toute votre espérance. Nous servons un Dieu jaloux, qui veut être aimé de nous par-dessus tous les êtres ; et cela, parce qu'il nous aime lui-même d'un amour infini. Vous savez ce que c'est quand on éprouve cette affection ardente : on éprouve par là même une ardente jalousie ; il en est qui sont morts plutôt que de se voir préférer quelqu'un par l'objet de cette affection. Voilà pourquoi, je le répète, Dieu peut les avoir rappelés à lui ; voilà pourquoi ces paroles.

3. Pourriez-vous m'expliquer autrement qu'il y eût dans les temps anciens si peu de veuvages, que les enfants jeunes fussent si rarement privés de leurs parents? Voyez Abraham et Isaac, comme ils vécurent longtemps ensemble. C'est que ces hommes mettaient Dieu dans leurs affections au-dessus des êtres les plus chers. Dieu dit : Frappe ; et son serviteur va frapper. Pourquoi Sara parvint-elle à cette extrême vieillesse? C'est que, de son vivant, son mari ne voulut jamais lui complaire au détriment des ordres divins ; et Dieu lui-même est obligé de dire à ce dernier : « Ecoute Sara, ta femme. » *Genes.*, XXI, 12. Ni l'amour des époux entre eux ni les sollicitudes de la famille ne pouvaient déterminer quelqu'un à provoquer la colère de Dieu. Mais aujourd'hui que nous tendons toujours à descendre et que nous sommes déjà tombés si bas, aujourd'hui que les maris aiment leurs femmes plus que Dieu, et que les femmes ont pour leurs maris la même préférence, Dieu veut nous forcer en quelque sorte à l'aimer malgré nous. N'aimez pas votre mari plus que Dieu, et vous n'aurez pas tant à redouter le veuvage, ou du moins vous le supporterez, s'il arrive, avec plus d'énergie. Pourquoi? Parce que vous avez un protecteur immortel et qui vous aime plus que tout autre. Si Dieu règne dans votre cœur, ne vous abandonnez pas à la tristesse ; car celui que vous aimez le plus ne connaît pas la mort, et ne permettra pas que vous ressentiez d'une manière excessive la perte de celui que vous aimez moins. Je rendrai cet enseignement plus clair par un exemple. Dites-moi, si vous avez un mari qui cherche à deviner vos pensées pour les satisfaire, qui s'attire l'estime de tous, qui vous entoure vous-même de considération et vous met à l'abri de toute insulte, un homme

renommé, prudent, sage, plein d'amour pour vous, vous rendant heureuse, si vous avez de plus un enfant, gage de votre union ; supposez après cela que cet enfant vous soit ravi dans un âge encore tendre ; vous laisserez-vous accabler par la douleur ? Non certes ; car celui que vous aimez le plus éclipse tout le reste. Ajoutez que, si vous aimez Dieu plus que votre mari, vous pouvez espérer qu'il ne vous l'enlèvera pas si vite ; et, dans le cas où vous le perdrez, vous serez moins accablée de cette perte.

C'est pour cela que le bienheureux Job ne succomba pas à la tristesse, quand il apprit la mort soudaine et simultanée de ses enfants : Dieu passait avant eux dans son cœur. Or, l'objet capital de son amour étant toujours vivant, son âme devait rester invulnérable dans tous ses revers. Que dites-vous, ô femme ? que votre mari et votre fils vous étaient une protection ? Et Dieu ne vous protége-t-il pas ? n'est-ce pas lui qui vous les avait donnés ? et vous-même, qui vous a créée, si ce n'est encore lui ? Quoi, celui qui vous a tirée du néant et vous a donné l'existence, une âme, l'entendement, la gloire et le bonheur de le connaître, celui qui pour vous n'a pas épargné son Fils unique, ne vous ménage et ne vous protége pas ? ce serait un autre de ses serviteurs qui serait votre protection ? Quel courroux n'excitent pas de telles paroles ? Et qu'a fait de tel pour vous un mari ? Rien que vous puissiez me dire. Si vous en avez reçu quelque bienfait, c'est à titre de reconnaissance, vous l'aviez prévenu. Oserait-on dire de Dieu la même chose ? Il ne récompense pas un bien qu'il aurait reçu le premier ; mais, sans avoir besoin de rien, par sa bonté seule, il comble le genre humain de ses bienfaits. Il vous a promis le royaume, il vous a donné l'immortelle vie, la gloire, la fraternité avec le Christ, la filiation divine, une part à l'héritage de son Fils unique ; et vous, après tant de bienfaits, vous en êtes encore à ne pouvoir vous consoler de la mort d'un mari ? Comparerez-vous les dons de l'un et de l'autre ? C'est par l'ordre de Dieu que le soleil se lève, que la pluie tombe, que la terre fournit annuellement à votre subsistance. Malheur à nous à cause de notre ingratitude !

Le Seigneur a pris votre mari pour rompre une attache exclusive ; et vous vous obstinez, après même que vous a quittée l'objet de cette attache ; et vous oubliez Dieu, quand vous devriez le bénir, quand vous devriez tout jeter dans le sein de sa miséricorde ? Qu'avez-vous donc reçu de votre mari ? Le plus souvent des peines, les douleurs de la maternité, parfois des injures, des malédictions, des emportements et des menaces. N'est-ce pas là réellement ce que vous en recevez ? — Mais il m'a fait aussi du bien, me direz-vous sans doute. — Et quel bien ? il vous couvrait et vous ornait de vêtements splendides, il chargeait d'or votre tête, il vous assurait le respect de tous ? Si vous le voulez, celui qui vous reste vous donnera des parures tout autrement précieuses que celles dont vous gardez le souvenir ; car l'or n'est rien pour vous entourer d'éclat en comparaison de la modestie. Ce roi possède des vêtements bien supérieurs à ceux qui vous occupent, et, pour les posséder sur l'heure, il suffit que vous en ayez la ferme volonté. Quels sont-ils ? Ce sont des vêtements à franges d'or ; revêtez-en votre âme, cela dépend de vous. Votre mari vous protégeait donc contre les insultes des hommes ? quoi d'étonnant ? la viduité fera que vous n'aurez pas à subir les insultes des démons. Vous aviez alors l'autorité sur vos domestiques, en supposant toutefois que vous l'eussiez entièrement ; et maintenant vous commandez, non plus à des serviteurs, mais aux Puissances incorporelles, aux Principautés, aux Dominations, au Prince de ce monde. Vous ne parlez pas des peines que vous partagiez avec votre mari, telles que la crainte de ceux qui gouvernent et la rivalité triomphante des voisins. Vous voilà délivrée de toutes ces craintes et de tous ces ennuis. Vous vous demandez encore avec angoisse qui prendra soin des enfants qui vous restent ? Le Père des orphelins. Qui vous les a donnés, dites-moi ? N'entendez-vous pas le Christ disant dans l'Evangile : « L'âme n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ? » *Matth.*, VI, 25.

Les plaintes viennent du manque de foi.

4. Vous voyez donc bien que les plaintes ne viennent pas de l'habitude, mais plutôt du



manque de foi. Les enfants n'auront plus la même considération, insisterez-vous, du moment où le père est mort. Et pour quelle raison? Ils ont Dieu pour père, et leur gloire serait amoindrie? Que d'enfants élevés par des veuves je pourrais vous montrer, qui sont devenus des hommes considérables! et combien d'autres qui se sont annihilés, ayant encore leur père! Si vous les élevez dès leur bas âge comme il convient de les élever, ils seront plus heureux que s'ils étaient sous la conduite paternelle. Que le devoir d'élever les enfants soit réellement celui des veuves, Paul lui-même vous le dira : « A-t-elle bien élevé ses enfants?... Elle sera sauvée, parce qu'elle aura donné le jour à des enfants, » il ne s'agit pas ici du mari, « s'ils persévèrent dans la foi, la charité, la sanctification et la modestie. » I *Tim.*, v, 10; II, 15. Inspirez-leur de bonne heure la crainte de Dieu; elle les gardera plus sûrement que le meilleur des pères, elle sera pour eux un mur auquel on ne saurait faire brèche. En effet, quand le gardien est au dedans, la protection extérieure devient inutile s'il n'est pas là, c'est en vain que toutes les précautions possibles sont prises au dehors. Voilà qui sera leur richesse, leur gloire et leur beauté; voilà qui fera leur illustration, non-seulement sur la terre, mais encore dans les cieux. N'ayez pas les yeux fixés, je vous en prie, sur ceux qui portent des ceintures d'or, ou qui montent des chevaux magnifiques, ou qui vont briller à la cour à cause de leurs pères, ou qui sont entourés de serviteurs et de pédagogues. C'est là peut-être ce qui fait gémir les veuves touchant le sort des orphelins; elles pensent en elles-mêmes : Mon enfant que voilà, s'il avait conservé son père, jouirait de ce même bonheur, tandis qu'il est maintenant dans la tristesse et l'abjection, dans un profond oubli. Ne pensez pas de la sorte, ô mère; élevez plutôt vos pensées vers le ciel, ouvrez-en les portes, comprenez ce qu'est ce palais et la béatitude de celui qui l'habite et la grandeur du Monarque assis sur ce trône; après cela demandez-vous si les enfants honorés sur la terre ont une gloire comparable à celle que peut avoir votre fils là-haut; et gémissez alors tout à votre aise.

L'éclat qu'on possède ici-bas ne mérite pas qu'on en tienne compte : lui, si vous le voulez bien, prendra rang dans les milices célestes, il aura son nom inscrit dans les livres de l'immortelle armée. Ceux qui figurent sur ce glorieux catalogue ne montent pas des chevaux, ils sont portés sur les nuées; ils ne marchent pas sur la terre, ils sont emportés au-dessus des cieux; ils n'ont pas une escorte de serviteurs, ils ont une légion d'anges; ils ne se tiennent pas devant un roi mortel, ils entourent le trône de l'éternel Monarque, du Roi des rois, du Seigneur des seigneurs; au lieu d'une ceinture de cuir doré, c'est la gloire ineffable qui les revêt de ses rayons : ils sont au-dessus des têtes couronnées, de tout ce qu'il y eut jamais de plus illustre. Dans cette suprême cour, on ne demande pas si vous êtes riche ou noble, il suffit que vous soyez vertueux; la vertu n'a pas besoin d'autre recommandation, avec ce titre on arrive sans obstacle au premier rang. Rien ne nous sera malaisé si nous aimons la sagesse. Regardez au ciel, et voyez combien tout cela resplendit et rejette dans l'ombre les palais des rois. Du moment où les parvis célestes l'emportent sur les plus riches parvis de la terre, au point que ceux-ci ne sont en comparaison qu'une boue fétide, quel ne doit pas être le bonheur du vaillant athlète qui parcourt en toute liberté les palais de là-haut avec la couronne qu'il a conquise! « Quant à celle qui est vraiment veuve et désolée, dit encore l'Apôtre, elle met son espérance en Dieu. » I *Tim.*, v, 5.

Quelles sont celles à qui s'adresse spécialement mon discours? Aux veuves qui ont des enfants, parce qu'elles ont de plus grandes épreuves et plus d'occasions de plaire à Dieu : toutes leurs chaînes sont rompues, il n'est plus personne qui puisse les retenir et les forcer à les reprendre. Vous êtes séparée de votre mari; mais vous avez fait alliance avec Dieu : ce n'est plus un serviteur comme vous qui partage votre existence, c'est le Seigneur. Quand vous vous appliquez à la prière, n'est-ce pas avec lui que vous parlez? à la lecture, n'est-ce pas lui qui vous parle? Et que vous dit-il? Des paroles mille fois plus suaves que celles du meilleur

des maris. Que votre mari vous flatte, ce n'est pas un bien grand honneur, puisqu'il est comme vous dans un état de dépendance; mais que le Seigneur loue sa servante, c'est la plus honorable des attentions. Cela prouve aussi sa sollicitude. Et comment vous la témoigne-t-il? De bien des façons ; écoutez : « Venez à moi, nous dit-il lui-même, vous tous qui travaillez et qui ployez sous le fardeau, et je vous ranimerai. » *Matth.*, XI, 28. Il s'écriait encore par la voix de son prophète : « Une mère pourrait-elle n'avoir pas pitié du fruit de ses entrailles ? Eh bien, alors même qu'une mère l'oublierait, moi je ne vous oublierai pas, dit le Seigneur. » *Isa.*, XLIX, 15. Quel amour respire ce langage ! Il avait dit aussi : « Revenez à moi.... Convertissez-vous à moi, et vous serez sauvé. » *Ibid.*, IV, 5-22; XLIV, 22. Si quelqu'un veut puiser dans les Cantiques des cantiques, il y trouvera des expressions encore plus vives et plus mystérieuses : « Ma bien-aimée, ma colombe; » *Cant.*, II, 10; il verra l'époux s'entretenir avec chacune des âmes qui viennent à lui. Quoi de plus doux? je le répète. Entendez-vous comment Dieu converse avec les hommes? Ne savez-vous pas de plus combien ces saintes femmes ont perdu d'enfants, qui reposent maintenant dans la tombe? combien elles ont plus souffert que vous, perdant ensemble leurs enfants et leur mari? Portons là notre attention et notre sollicitude; alors rien ne pourra plus nous attrister, nous passerons tout le temps de la vie dans la joie spirituelle, et nous entrerons en possession des biens éternels. Puissions-nous tous les obtenir par la grâce et l'amour...., etc.

HOMÉLIE VII.

« Je ne veux pas vous laisser dans l'ignorance, frères, touchant ceux qui se sont endormis, afin que vous ne vous attristiez pas comme les autres qui n'ont pas l'espérance. »

1. Beaucoup de choses nous sont un sujet de douleur par suite de notre ignorance ; si nous en avions une juste idée, nous dissiperions toute notre tristesse. Voilà ce que Paul nous signifie en disant : « Je ne veux pas vous laisser dans l'ignorance, afin que vous ne vous attristiez pas comme les autres qui n'ont pas l'espérance. » Que ne devons-nous pas ignorer, ô grand Apôtre? Ce qui concerne la résurrection, nous répond-il. Et pourquoi n'exposez-vous pas le supplice qu'auront à subir ceux qui n'ont pas voulu s'instruire de ce dogme? Parce que cela résulte évidemment de ce que nous disons, et que tout le monde en convient. Et puis cette instruction ne sera pas d'un médiocre avantage. Ce n'est pas qu'on ne crût à la résurrection ; et cependant on gémissait outre mesure : de là ce que dit Paul. Il parle d'une toute autre manière quand il s'adresse à ceux qui ne croient pas; pour ceux qui se perdaient en vaines recherches sur les temps et les circonstances, évidemment ils croyaient. « Si nous croyons que Jésus est mort et qu'il est ressuscité plein de vie, Dieu ressuscitera de même ceux qui se sont endormis dans le Christ, et les emmènera avec lui. » Où sont les hérétiques qui mettent de côté la chair? Si le Sauveur ne l'a pas revêtue, il n'est pas mort par là-même; s'il n'est pas mort, il n'est pas non plus ressuscité. Comment nous appuyons-nous sur ces choses pour vous inspirer la foi? Est-ce que, d'après eux, il ne se serait pas joué de la nature humaine, et ne serait-il pas un imposteur? Si la mort est impossible en dehors du péché, comment le Christ, en qui le péché n'a pas trouvé place, nous exhorte-t-il maintenant? D'où vient cette parole : « Comme les autres qui n'ont pas l'espérance? » C'est comme s'il disait : Qui pleurez-vous, ô hommes? qui regrettez-vous ainsi? les pécheurs, ou simplement les morts? Et les infidèles, qui pleurent-ils? Tout est vain chez eux. « Le premier-né d'entre les morts, » les prémices, a dit ailleurs l'Apôtre. *Coloss.*, I, 18. Il faut donc que les autres renaissent à leur tour. Ce n'est pas au moyen du raisonnement qu'il établit ici ce dogme, vous le voyez, parce qu'il a des auditeurs dociles. Ecrivant aux Corinthiens, il emploie d'abord des raisonnements multiples, et puis il s'écrie : « Insensé, ce que tu sèmes ne revient à la vie que par la mort. » I *Cor.*, XV, 36. C'est décisif sans doute, mais quand on s'adresse

à des hommes ayant la foi : pour les infidèles, quelle force cela pourrait-il avoir?

« Ainsi Dieu ressuscitera par Jésus ceux qui dorment, et les emmènera avec lui. » Encore, « ceux qui dorment; » et nulle part, ceux qui sont morts, à moins que ce ne soit dans le Christ, après avoir dit qu'il est ressuscité. Dans notre texte, nous voyons simplement l'idée du sommeil. On peut entendre par là ou bien ceux qui se sont endormis dans la foi de Jésus, ou bien ceux qui doivent ressusciter à son exemple par la vertu de cette même foi. Les hérétiques prétendent qu'il s'agit en cet endroit des personnes baptisées. Mais alors comment la comparaison se maintiendrait-elle? il n'est pas question pour Jésus du sommeil dans le baptême. Pourquoi cette image, encore une fois? Ceci s'applique non à la résurrection générale, mais à celle de chaque homme en particulier. « Il ressuscitera par Jésus ceux qui dorment, » a-t-il dit, et souvent reparaît cette même expression : « Nous vous le disons dans la parole du Seigneur, que nous qui vivons, qui sommes réservés pour son avénement, nous ne préviendrons pas ceux qui dorment. » C'est en parlant des fidèles qu'il a dit : « Ceux qui dorment; » et puis : « Les morts ressusciteront. » Après cela, ce n'est pas seulement de la résurrection qu'il traite, c'est aussi de la gloire qui doit suivre la résurrection. Tous ressusciteront, dit-il, mais tous n'entreront pas dans la gloire : ceux-là seuls y seront admis qui vivront dans le Christ. Son but étant de leur offrir une consolation, il ne se borne pas à leur rappeler une chose à eux déjà connue, il les console encore et surtout par la perspective de cette gloire incomparable et de cette subtilité de corps qui leur sont promises. Que telle soit son intention, il le déclare ensuite : « Et nous serons pour jamais avec le Seigneur... Nous serons enlevés au milieu des nuées. » *Ibid.*, 16. Voulez-vous savoir comment les fidèles dorment en Jésus? C'est qu'ils le possèdent en eux-mêmes. En disant de plus : « Dieu les emmènera avec lui, » il montre qu'il les appellera de toutes les parties du monde. « Nous vous le disons dans la parole même du Seigneur. » C'est une chose étrange qu'il va leur dire; et voilà pourquoi il se donne une garantie « dans la parole même du Seigneur. » Ce n'est pas de notre chef que nous parlons, nous vous transmettons une leçon reçue du Christ lui-même. « Nous qui vivons, qui sommes réservés pour l'avénement du Seigneur, nous ne préviendrons pas ceux qui dorment. » A cela se rapporte ce qu'il écrit aux Corinthiens : « En un instant, en un clin d'œil. » *Ibid.*, 52. Il corrobore le dogme de la résurrection par la manière même dont elle doit s'accomplir.

2. Comme cela paraissait si difficile, il leur fait voir que les morts n'auront pas plus de peine à se relever que les vivants eux-mêmes. Ce n'est pas de lui précisément qu'il entend parler par ce mot « nous; » car il ne devait pas rester jusqu'à la résurrection : il désigne par là certains fidèles. Aussi poursuit-il : « Qui sommes réservés à l'avénement du Seigneur, nous ne préviendrons pas ceux qui dorment. » C'est comme s'il disait : N'allez pas croire qu'il y ait là quelque difficulté, quand vous entendez que les vivants d'alors ne préviendront pas ceux qui sont tombés en dissolution, en pourriture, les hommes morts depuis plusieurs milliers de siècles : ce sera l'œuvre de Dieu. Or, il n'est pas plus difficile à Dieu d'appeler à lui des êtres décomposés que des êtres encore intacts. Il en est sans doute qui refusent de le croire, mais parce qu'ils ne connaissent pas Dieu. Quoi de plus facile, dites-moi, de tirer un être du néant et de lui donner une première fois l'existence, ou bien de le rétablir après qu'il s'est dissous? Que disent les incrédules? Tel homme a fait naufrage, et bientôt les poissons ont dévoré son corps; ils se sont en quelque sorte partagé ses membres. Puis les poissons à leur tour ont été pris et dévorés par d'autres, qui l'ont été dans leurs émigrations par d'autres encore. Ils sont quelquefois mangés par les hommes, qui deviennent parfois aussi la proie des bêtes féroces. Après une telle confusion, une dispersion aussi complète, comment l'homme pourra-t-il être constitué de nouveau? qui rassemblera des éléments ainsi perdus? — O hommes, pourquoi dites-vous de ces choses? à quoi bon cette série de puérilités, pour arriver à l'impossible?

Prenez au contraire quelqu'un qui ne soit pas tombé à la mer et n'ait pas été dévoré par les poissons, qui sont ensuite mangés par un nombre incalculable d'hommes; supposez qu'il soit mis avec le plus grand soin dans le cercueil, que même les vers le respectent, qu'il n'ait à subir aucune transformation : n'est-ce pas assez de la dissolution pour ignorer comment il ressuscitera? Comment ce peu de poussière et de cendre formera-t-il un tout organisé? d'où lui viendra l'éclat et la vigueur du corps humain? Cela ne sera donc pas inexplicable?

Si le doute à cet égard se manifeste chez les Gentils, nous avons bien des moyens de leur répondre. Eh quoi? il est des philosophes chez eux qui font passer les âmes dans les plantes et dans les animaux; dites-moi s'il n'est pas plus facile de reprendre son propre corps que de prendre un corps étranger? D'autres enseignent même une résurrection qui comprend les vêtements et les chaussures, après que tout a été consumé par le feu; personne cependant qui se permette d'en rire. Ils ont aussi leur fameuse théorie des atomes. Mais nous n'avons pas à discuter avec eux. Quant aux fidèles, si toutefois on peut appeler ainsi ceux qui se livrent à de telles questions, nous leur rappellerons cette doctrine apostolique : Toute vie provient de la corruption, toute vie animale et végétale. Voyez le figuier : quel tronc, quelles tiges, quels rameaux et quel feuillage, quelles racines, quel développement, et comme il s'insinue partout! Et cet arbre si vaste et si vivace est né d'un petit grain tombé par hasard et qui est mort dans la corruption; car, s'il ne tombe pas d'abord en pourriture, rien ne peut en provenir. Comment cela se fait-il, je vous le demande? La vigne, si belle à voir dans son épanouissement, aux fruits si suaves, n'a pas une autre origine. Que nous donne le ciel, je vous le demande encore? Pas autre chose que l'eau. Comment donc l'eau revêt-elle des formes si diverses? Voilà qui est plus étonnant que la résurrection. Ici le germe et la plante sont de même nature, le rapport ne saurait être plus parfait; mais là comment une seule et même nature, dites-moi, se transforme-t-elle en tant d'autres?

Mystères de la nature.

La vigne ne donne pas seulement le vin, elle produit aussi la séve et les pampres; elle développe les bourgeons, elle alimente tout ce qui la constitue : il en est de même de l'olivier, il ne produit pas que l'huile. Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que le liquide se change en solide, le doux en amer, c'est que le même corps produise des impressions si diverses. Comment s'accomplissent ces transformations? Je vous prie de m'en dire la cause. Vous ne le pourrez pas. En vous-même, dans ce qu'il y a de plus intime en vous, expliquez-moi comment d'une matière informe proviennent les yeux, les oreilles, les mains, le cœur, et tant d'autres choses qui constituent l'harmonie de votre corps. Quelles dissonnances cependant, quelles oppositions de figure, de grandeur, de qualité, de situation, de puissance; et puis au fond quel admirable accord! Comment les nerfs, les veines, les chairs, les os, les membranes, les muscles, les artères, les cartilages, et tout ce que les médecins énumèrent avec tant de précision; comment tous ces éléments divers qui composent notre nature viennent-ils d'un seul élément? ne voyez-vous pas là des difficultés tout autrement insolubles? Même origine pour une matière dure et froide, comme les os; pour une matière liquide et chaude, comme le sang; froide et flexible, comme les nerfs; froide encore et liquide, comme les artères. Expliquez-moi cela; expliquez-moi de plus que vous n'ayez à cet égard aucun doute. Ne voyez-vous pas chaque jour la résurrection et la mort dans les différents âges de l'homme? Où va la jeunesse, et d'où vient la vieillesse? Comment le vieillard ne peut-il pas se faire lui-même jeune, tandis qu'il a des enfants qui le deviendront, ne pouvant pas ainsi faire pour lui ce qu'il fait pour les autres?

3. La même chose a lieu dans les arbres et les animaux. Il est cependant impossible qu'on donne à autrui ce qu'on ne peut donner à soi-même. Sans doute, mais d'après le raisonnement humain, lorsque Dieu travaille, tout se soumet à son action. Si de telles choses sont inexplicables, et pleinement inexplicables, en y songeant je ne puis me défendre du souvenir de ces fous qui prétendent expliquer la

génération immatérielle du Verbe. Ce qui se passe chaque jour, ce que nous touchons de nos mains, est une énigme dont personne n'a pu trouver le mot, malgré d'infatigables recherches : pourquoi donc se livrer à cette inquiète curiosité touchant cette ineffable et suprême génération ? comment l'âme ne se fatigue-t-elle pas à ce labeur stérile? comment n'est-elle pas saisie de mille vertiges et ne tombe-t-elle pas dans la stupeur? Rien toutefois ne peut les corriger et les instruire. Incapables de rien dire de sérieux sur les raisins et les figues, ils s'obstinent à se préoccuper de Dieu. J'ai beau vous demander comment ce pepin se change en tige et puis en feuilles, tandis qu'auparavant on n'y pouvait rien distinguer de semblable. Me dire que cela ne vient pas du pepin, mais uniquement de la terre, ce n'est pas une solution, puisque la terre ne produit rien sans cette graine. Cessons de délirer; ni la terre ni la graine n'en sont la cause; tout vient du souverain Seigneur de la terre et des semences. Il agit avec ces instruments, comme une première fois il s'en est passé, manifestant ainsi sa puissance, quand il disait : « Que la terre produise toute sorte de plantes. » *Genes.*, I, 11. Et désormais ce sera par ce moyen qu'il manifestera sa puissance, afin de nous inspirer l'amour du travail et le mépris de la fatigue. Pourquoi ces paroles? Ce n'est pas sans motif, c'est pour corroborer en nous le dogme de la résurrection, pour nous enseigner aussi le calme et la patience, lorsque nous voulons embrasser une vérité par le raisonnement et que nous ne pouvons y parvenir; si bien que nous sachions alors repousser cet auxiliaire et nous tourner d'un autre côté, nous souvenant que tout est facile à Dieu.

Dans cette persuasion, mettons un frein à nos propres pensées, ne tentons pas de franchir les bornes et de dépasser la mesure imposée à notre intelligence. En effet, « si quelqu'un s'imagine savoir quelque chose, il ne sait encore rien de la manière qu'il faut le savoir. » I *Cor.*, VIII, 2. Ce n'est pas de Dieu que je parle, dit Paul, c'est d'un objet quelconque. Ainsi, que voulez-vous savoir, dites-moi, touchant la terre, et que savez-vous? Quelle est son étendue, sa forme, sa position, son essence, son point d'appui, le lieu qu'elle occupe ? Vous ne m'expliquerez pas un seul de ces points. Tout ce que vous pourrez me dire, c'est qu'elle est froide, dure, noire, mais au delà, rien. Et si je vous interroge sur la mer ? vous ne serez pas moins dans l'impossibilité de me répondre ; vous n'en connaissez ni le commencement ni la fin, vous ne savez sur quel fond elle repose, ni le lieu précis qui lui est assigné, ni ce qui vient ensuite, si c'est de l'eau ou de l'air. Que savez-vous même de ce qu'elle renferme dans son sein ? Parlerai-je de l'air et des autres éléments? vous ne sauriez non plus que me dire. J'abandonne donc cette pensée. Voulez-vous que nous parlions de ce qu'il y a de plus minime dans les plantes? Ce gazon qui ne produit aucun fruit, et que nous avons tous devant les yeux, dites-moi comment il pousse : ne s'étale-t-il pas sur un mélange d'eau, de terre et de fumier? D'où vient sa beauté, sa couleur admirable? Comment tout cet éclat se fane-t-il? Assurément ce n'est pas là l'œuvre de la terre ou de l'eau. Vous voyez donc bien que la foi nous est partout nécessaire. Comment se fait-il que la terre produise, enfante? J'ai beau vous le demander ; vous n'avez encore sur ce sujet rien à me dire. Instruisez-vous, ô homme, par la vue des choses d'ici-bas, ne scrutez pas avec cette folle insistance les choses du ciel ; et plût à Dieu que ce fût le terme de vos recherches, et que le souverain Maître du ciel n'en fût pas lui-même l'objet ?

Mystères dans la création des éléments.

Quoi ! vous ne connaissez pas la terre, la terre dont vous êtes né, qui vous a nourri, que vous habitez et foulez aux pieds, sans laquelle vous ne pourriez pas même respirer; et vous êtes si curieux de choses tellement éloignées de vous? Oui vraiment, l'homme est vanité. Si l'on vous ordonnait de descendre au fond de la mer, et d'en sonder les abîmes, vous n'obéiriez pas ; et, quand personne ne vous le commande, vous allez de votre propre mouvement vous jeter dans un abîme plus insondable encore? Cessez, je vous en supplie. Naviguons simplement à la surface, ne nous enfonçons pas dans d'obscurs raisonnements ; car nous succomberions bientôt à la fatigue, et nous disparaîtrions sous les flots.

Servons-nous des divines Ecritures comme d'un navire, et déployons les voiles de la foi. Sur ce navire, la parole de Dieu sera notre pilote; mais elle ne nous guidera plus, si nous nous lançons dans les raisonnements humains. Et quel sera le pilote de ceux qui voguent ainsi? Tout leur manque à la fois, le navire et le pilote. Si le péril est grand quand le pilote manque au navire, n'est-il pas double quand les deux font défaut, et quel espoir de salut peut-on conserver encore? Ne nous jetons pas dans une position aussi manifestement désespérée; allons avec précaution, ne nous séparons pas de l'ancre sacrée. Ainsi parviendrons-nous au port tranquille avec une riche cargaison, dans une pleine sécurité, et Dieu nous donnera les biens réservés à ceux qui l'aiment, par le Christ Jésus Notre-Seigneur, à qui gloire..., etc.

HOMÉLIE VIII.

« Nous vous le disons avec la parole même du Seigneur, nous qui vivons, qui sommes réservés pour l'avénement du Seigneur, nous ne préviendrons pas ceux qui dorment; car le Seigneur lui-même, l'ordre étant donné, la voix de l'archange ayant retenti au son de la divine trompette, descendra du ciel; et ceux qui sont morts dans le Christ se lèveront les premiers; puis nous qui vivons, qui sommes laissés ici-bas, nous serons enlevés avec eux au milieu des nuées pour aller au-devant du Seigneur dans les airs, et de la sorte nous serons à jamais avec le Seigneur. »

1. Les prophètes, dans le but d'établir la vérité de ce qu'ils allaient dire, faisaient précéder leurs discours de semblables expressions: « Vision que vit Isaïe; » *Isa.*, I, 1; « Parole du Seigneur entendue par Jérémie. » *Jerem.*, I, 2. « Voici ce que le Seigneur a dit, » lisons-nous encore, et d'autres formules pareilles. Plusieurs aussi voyaient Dieu assis sur son trône, comme il est possible à l'homme de le voir. Quant à Paul, qui ne le voyait pas de la sorte, mais qui avait le Christ parlant en lui, au lieu de dire: « Voici ce que dit le Seigneur, » il s'exprime en ces termes: « Voulez-vous expérimenter le pouvoir de celui qui parle en nous, du Christ? » II *Cor.*, XIII, 3. Pour bien montrer que rien ne vient de lui-même, il commence par ces mots: « Paul, Apôtre de Jésus-Christ; » l'Apôtre parle uniquement au nom de celui qui l'envoie. Il a dit encore: « Je présume que je n'ai pas moins que les autres l'Esprit de Dieu. » I *Cor.*, VII, 40. C'est en cet esprit qu'il enseignait toutes ces choses, les ayant clairement entendues de la bouche même de Dieu; comme ce qu'il disait aux anciens de l'Eglise d'Ephèse: « Il est plus heureux de donner que de recevoir, » *Act.*, XX, 35, il le savait par une révélation particulière. Ecoutons de nouveau son langage actuel: « Nous vous le disons avec la parole même du Seigneur, nous qui vivons, qui sommes réservés pour son avénement, nous ne préviendrons pas ceux qui dorment; car le Seigneur lui-même, l'ordre étant donné, la voix de l'archange ayant retenti au son de la divine trompette, descendra du ciel. » Le Christ l'avait annoncé: « Les Vertus des cieux s'ébranleront. » *Matth.*, XXIV, 29. Pourquoi donc au son de la trompette? C'est ce que nous voyons sur le mont Sinaï; mais alors les anges rempliront cette mission. Pour quelle raison intervient ici la voix de l'archange? Comme elle intervint auprès des vierges: « Levez-vous, voici l'époux qui vient. » *Matth.*, XXV, 6. Telle est la pensée de l'Apôtre, ou bien il veut nous signifier que le Christ déploiera l'appareil royal, et que les anges lui serviront de ministres dans la résurrection.

Il a dit: « Que les morts ressuscitent, » et l'ordre est exécuté, non par le pouvoir même des anges, mais par celui de sa parole. On croit entendre un roi donnant cet ordre: Que les prisonniers soient délivrés; ceux qui l'exécutent ne sont évidemment que des instruments. Le Christ avait encore annoncé cette circonstance: « Il enverra ses anges avec une puissante trompette, et ils réuniront ses élus des quatre vents du ciel, des extrémités du monde; » *Ibid.*, XXIV, 31; et partout vous voyez courir les exécuteurs de sa volonté. Je me représente l'archange comme leur chef, leur disant d'une voix puissante: Faites que tous soient prêts; car voici le Juge. Quelle est cette trompette dont il est ici question? Paul nous donne à comprendre qu'il y en aura beaucoup; et cela s'applique à la dernière: à peine aura-t-elle retenti que le Juge descendra. « Et ceux qui sont morts dans le

Christ, ressusciteront les premiers. Nous viendrons ensuite, nous qui vivons, nous les réservés, et nous serons enlevés avec eux dans les nuées, pour aller à la rencontre du Seigneur au milieu des airs, et de la sorte nous serons à jamais avec le Seigneur. » L'Apôtre ajoute : « Consolez-vous donc réciproquement dans ces paroles. »

Par honneur Seigneur, sa résurrection, nous èvera dans s airs.

Pourquoi serons-nous enlevés dans les airs, si le Seigneur doit descendre ? C'est par honneur. Quand le monarque entre dans une ville, ceux qui sont constitués en dignité vont à sa rencontre ; les accusés restent dedans, attendant que le juge arrive. C'est sur le char même du Père que nous sommes portés ; il a reçu son Fils montant sur les nuées : tel est aussi notre char de triomphe. Quel honneur ! nous allons à sa rencontre quand il descend du ciel, et, ce qui fait le bonheur suprême, nous serons toujours avec lui.

« Qui racontera les puissances du Seigneur et célébrera complétement ses louanges ? » *Ps.* CV, 2. De quels biens n'a-t-il pas comblé l'humanité ? Les derniers morts se verront les premiers ; ainsi s'accomplira la réunion générale. Abel qui mourut avant tous les autres, montera avec eux tous. Alors aucune différence ; les siècles passés dans le tombeau, ou plutôt dans la poussière, n'empêcheront aucun homme de se trouver au rendez-vous. S'ils nous ont attendus pour recevoir la couronne, comme Paul s'en explique ailleurs : « Dieu nous préparant une destinée plus heureuse, de telle sorte qu'ils ne fussent pas consommés sans nous ; » *Hebr.*, XI, 40 ; à plus forte raison devons-nous les attendre. Mais non, l'attente sera plutôt pour eux que pour nous ; car la résurrection s'opérera en un instant, en un clin d'œil. Cette réunion qui doit se faire signifie que les morts ressusciteront partout, et qu'ils seront ensuite rassemblés par les anges. La résurrection s'accomplit par la puissance de Dieu, commandant à la terre de rendre son dépôt ; en cela nul n'est son auxiliaire. C'est ainsi qu'il rappela Lazare du sein de la mort : « Lazare, viens dehors ; » *Joan.*, XI, 43 ; après cela les serviteurs l'amenèrent. — Mais, si les anges vont partout les réunir, comment les ressuscités sont-ils ensuite enlevés dans les airs ? — Ils remonteront tous ensemble, après qu'ils seront descendus : cela s'accomplira tout d'un coup, sans que personne sache comment. Quel spectacle ! Ils verront la terre ébranlée, des tourbillons de poussière de toute part soulevés, les corps sortant tous à la fois de la tombe, sans que nul être paraisse y donner la main, un ordre ayant suffi pour évacuer cette terre où les générations s'étaient entassées. Que sera-ce de voir tous les hommes qui jamais ont vécu depuis Adam jusqu'à l'avénement du souverain Juge, se tenant là réunis avec leurs femmes et leurs enfants ? A la vue de ce bouleversement du monde, alors ils comprendront. Ils n'avaient de même rien prévu lors du premier avénement, dans le mystère de son incarnation.

2. Cela fait, c'est le moment où retentira la voix de l'archange donnant des ordres aux esprits inférieurs, ainsi que les trompettes, ou plutôt le son des trompettes. Quel frisson, quelle terreur saisira ceux qui seront restés sur la terre ! Telle femme montera vers les cieux, telle autre sera laissée ; il en est de même des hommes. Qu'éprouveront alors dans leur âme ceux qui se verront abandonnés, pendant que les autres s'élèveront au-dessus de ce monde ? Est-ce que cela n'est pas fait pour les effrayer et les abattre beaucoup plus que tous les tourments de la géhenne ? Supposons que nous sommes à cette heure terrible. Une mort imprévue, un tremblement de terre secouent nos villes, de simples menaces nous ébranlent profondément : que sera-ce quand nous verrons la terre s'entr'ouvrir et chanceler sous cette immense multitude, quand nous entendrons le son prolongé des trompettes, et la voix plus éclatante encore de l'Archange, quand les cieux se retireront pour livrer passage au Roi tout-puissant de l'univers ? dans quel état se trouvera notre âme ? Tremblons, je vous en supplie, soyons saisis d'épouvante, comme si tout cela s'accomplissait déjà. N'allons pas nous tranquilliser dans la pensée que ce n'est pas encore ; quand un événement doit inévitablement s'accomplir, ce n'est rien qu'un retard quelconque. A quelles impressions de frayeur encore une fois ne devons-nous pas

nous attendre ? Avez-vous jamais vu quelqu'un qu'on traîne à la mort? dans quelles dispositions d'esprit vous le représentez-vous pendant qu'il suit cette voie fatale jusqu'au point d'arrivée ? n'est-ce pas pire que la mort elle-même? que ne voudrait-il pas faire et souffrir pour échapper à ces affreuses ténèbres ? J'en ai vu plusieurs que la clémence du souverain avait grâciés, quand ils venaient d'arriver sur le lieu de l'exécution, déclarer que les hommes ne leur paraissaient plus des hommes, tant leur âme était plongée dans le trouble et la stupeur, tant elle était hors d'elle-même. Si la mort corporelle nous épouvante à ce point, que ressentirons-nous en présence de la mort éternelle ?

Et pourquoi parler de ceux qui sont traînés au supplice? ils sont entourés d'une foule de spectateurs dont la plupart ne les connaissent même pas. Si quelqu'un cependant veut entrer dans leur âme, il n'en est pas d'assez cruel, d'assez impitoyable, ni même d'assez fort, pour ne pas sentir un profond accablement, la consternation et l'angoisse. Etant aussi péniblement affectés par une mort étrangère, qui même n'est après tout qu'un long sommeil, quelle sera notre contenance en face d'un malheur tout autrement effrayant où nous tomberons nous-mêmes? Ce que nous souffrirons alors, il n'est pas possible, non, il n'est pas possible de l'exprimer. — Sans doute, me répondra-t-on ; mais Dieu est plein d'amour pour les hommes, et rien de tout cela ne saurait avoir lieu. — Par conséquent, la sentence est vainement consignée dans l'Ecriture. — Non ; mais ce ne sont là que des menaces destinées à nous corriger. — Et, si nous ne nous corrigeons pas, si nous nous obstinons dans le vice, le châtiment ne nous serait pas alors infligé, n'est-ce pas? Les bons n'auraient pas non plus de récompense? — Je ne le dis pas ; car il convient à Dieu de récompenser au delà du mérite. — Ainsi donc, ce qui regarde la récompense est vrai et ne peut manquer d'être : ce qui regarde le châtiment, au contraire, ne sera pas, et n'a pour but que de nous inspirer la crainte ? En vérité, je ne sais comment vous persuader. Si je vous dis que le ver dont ils éprouvent les morsures ne mourra pas, que le feu qui les torture ne s'éteindra jamais, qu'ils seront plongés dans les flammes éternelles, en appuyant cette affirmation de l'exemple du mauvais riche subissant déjà son châtiment, vous me répondrez qu'il n'y a là que des menaces.

Je le demande de nouveau, comment vous convaincre ? Un tel raisonnement est vraiment satanique, il rend la grâce superflue, et vous jette de plus en plus dans l'indolence. Par quel moyen vous en retirer ? Tout ce que nous pourrons vous citer des Ecritures, simples menaces, direz-vous toujours. Que vous puissiez parler ainsi des peines futures, on le comprend ; mais nullement quand il s'agit de choses arrivées déjà et pleinement exécutées. Vous avez tous entendu ce qui regarde le déluge : est-ce que vous voyez encore là de simples menaces? l'événement ne s'est-il pas accompli? De semblables propos étaient aussi prodigués à cette époque ; pendant les cent ans qui furent employés à la construction de l'arche, quand on enduisait de bitume les bois dont elle était formée, quand le juste ne cessait d'élever la voix, personne non plus ne voulait croire. Et, parce que les hommes ne crurent pas à de tels avertissements, et ne s'en tinrent pas à la parole, ils en vinrent à la réalité, le châtiment fondit sur eux. Nous aurons le même sort si nous refusons de croire. Voilà pourquoi le Christ compare son second avénement aux jours de Noé : de même qu'on ne croyait pas alors au cataclysme d'eau, on ne croira pas plus tard au cataclysme de feu. Sont-ce là des menaces, et non point des faits, je vous le demande encore ? De plus, celui qui déchaîna le fléau d'une manière si soudaine, ne frappera-t-il pas avec plus de force aujourd'hui? car enfin les désordres de notre époque ne sont pas inférieurs à ceux de ces anciens temps. N'avons-nous pas raison de le dire ? Il est écrit que les enfants de Dieu s'unirent aux filles des hommes, et ce fut un grand crime que cette union ; mais il n'est pas d'excès dans l'iniquité où notre génération ne se porte. Croyez-vous décidément que le déluge ait eu lieu, ou ce récit vous paraît-il une fable? Il reste cependant des témoins qui le proclament, les montagnes mêmes

sur lesquelles l'arche s'arrêta, les montagnes de l'Arménie.

Preuves ti-es de l'état tuel de la lestine.

3. Dans cette abondance de preuves qui s'offrent à moi, j'en prends une autre encore plus éclatante. Quelqu'un de vous a-t-il voyagé dans la Palestine ? Ce sont des faits, et non des paroles que je vais énoncer. Ce que je viens de dire n'en est pas moins évident, plus évident même que des faits qui s'accompliraient sous nos yeux, puisque cela se trouve dans l'Ecriture. Je ne doute pas qu'il ne se trouve quelqu'un parmi vous ayant visité la Palestine. Quelle est ma pensée ? De vous demander votre témoignage en présence de ceux qui n'ont pas comme vous visité cette contrée. Au-dessus d'Ascalon et de Gaza, au point où finit le Jourdain, commence une vaste et fertile vallée; disons mieux, commençait ; car elle n'existe plus aujourd'hui. C'était là comme un magnifique jardin : « Lot aperçut toute cette région des bords du Jourdain; elle était arrosée comme le paradis même de Dieu. » *Genes.*, XIII, 10. Eh bien ! cette région si fleurie et qui le disputait aux plus riches, qui paraissait même égaler en fertilité le paradis terrestre, est maintenant le plus aride des déserts. Il y a là des arbres, et des arbres qui produisent des fruits; mais ces fruits sont un monument de la colère divine. On y voit des grenadiers avec leurs grenades; rien de plus agréable à l'œil, ils sont d'une forme plus belle, et qui promet un goût plus exquis; mais, quand on a le fruit à la main et qu'on l'ouvre, on le trouve rempli de poussière et de cendre. Voilà ce qu'est la terre entière ; prenez une pierre, vous n'avez à la main qu'un peu de poussière. Faut-il même citer la pierre, le bois, la terre elle-même, quand l'air et l'eau participent à la malédiction ? De même qu'un corps brûlé conserve sa figure, ses traits distinctifs, sa grandeur et ses proportions, mais nullement sa force ; de même ici on croit voir la terre, et puis ce n'est au fond que de la cendre; les arbres et les fruits ne sont également arbres et fruits qu'en apparence; l'air et l'eau n'ont rien non plus de ses éléments, puisqu'ils sont aussi pleins de cendre. — Mais comment l'air a-t-il jamais pu s'embraser, et l'eau elle-même en demeurant eau ? Le bois et la pierre brûlent; pour l'air et l'eau cela n'est pas possible. — C'est impossible pour nous, et nullement pour celui qui les a créés. Ainsi donc, l'air n'est pas autre chose qu'une fournaise, et l'eau de même une fournaise : tout est frappé de stérilité, tout est mort, tout porte l'empreinte de la vengeance antique et le présage de la colère à venir. Direz-vous encore que voilà de simples menaces, un vain bruit de paroles sans réalité ? A mes yeux, les choses qui précèdent celles-ci ne sont pas moins croyables, ce qui ne se voit pas est aussi certain que ce qui se voit : quant à l'infidèle, le fait que nous venons de lui signaler suffirait pour lui donner la foi. Si quelqu'un ne croit pas à la géhenne, qu'il rappelle à son souvenir et considère avec attention le sort de Sodome et de Gomorrhe, ce châtiment arrivé jadis et subsistant toujours. C'est l'indice des peines éternelles.

Ce langage vous affecte péniblement; mais est-il donc moins pénible de vous entendre dire qu'il n'y a pas d'enfer, que Dieu n'a prononcé que des menaces, et de vous voir ainsi paralyser les mains du peuple ? C'est vous, incroyant, qui me forcez à parler de la sorte. Si vous acceptiez avec docilité la parole du Christ, je n'aurais pas eu besoin de vous prouver sa doctrine par des faits. Du moment où vous ne croyez pas à sa parole, je dois vous convaincre, que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas. Qu'avez-vous à me répondre, en effet, sur ce qui regarde Sodome ? Voulez-vous savoir de plus la cause de ce qui s'accomplit à cette époque ? C'était un péché, grave, horrible, à la vérité, mais un seul : les habitants de cette ville étaient possédés du vice de la pédérastie; et c'est pour cela qu'ils subirent un tel supplice. Maintenant il se commet un nombre incalculable de péchés, qui ne sont pas moins hideux, et parfois le sont même davantage. Après avoir ainsi déchaîné son courroux pour un seul désordre, au point de ne pas écouter les prières d'Abraham, de ne pas se laisser toucher par l'hospitalité de Lot, qui sacrifie ses propres filles pour sauver les célestes messagers, Dieu laissera-t-il inpunie l'iniquité qui déborde sur la terre ? Il serait ridicule de le



penser; le prétendre, c'est une puérilité, une étrange déception, une tromperie diabolique. Voulez-vous que je rappelle un autre fait? Mais vous avez entendu parler de Pharaon, roi d'Egypte, vous savez quel fut son châtiment, comment il fut enseveli dans la mer Rouge avec ses chars, ses chevaux et toute son armée. Je vous dirai même autre chose; car enfin celui-là était peut-être un impie; et pourquoi peut-être? il l'était bien certainement. Je vous présenterai des hommes croyant en Dieu, qui même servaient Dieu d'une certaine façon, mais dont la vie n'était pas irréprochable, et qui furent sévèrement punis. Ecoutez Paul lui-même: « Ne tombons pas dans la fornication, comme y tombèrent plusieurs d'entre eux, qui furent exterminés au nombre de vingt-trois mille; ne murmurons pas non plus, comme plusieurs murmurèrent, et furent également frappés par l'ange exterminateur; ne tentons pas le Christ comme plusieurs le tentèrent, et périrent mordus par les serpents. » I *Cor.*, x, 8-10. Si la fornication et le murmure provoquèrent de tels coups, que ne feront donc pas nos prévarications?

Ne soyez pas étonnés que Dieu ne frappe pas immédiatement. On n'avait alors qu'une vague idée de la géhenne, et c'est pour cela que le supplice était immédiat; mais aujourd'hui, si vous ne subissez pas votre peine, vos péchés l'accumulent pour l'avenir. Quoi, eux qui n'étaient que des enfants, et dont les péchés étaient moins considérables, subirent de tels châtiments; et nous serions épargnés? La raison se révolte. En admettant même que nous soyons simplement aussi coupables qu'eux, nous méritons une peine plus forte. Pourquoi? Parce que nous avons reçu de plus grandes grâces. Mais, nos péchés étant plus graves et plus nombreux que les leurs, à quel châtiment ne devons-nous pas nous attendre? Qu'on ne s'imagine pas que je parle ainsi par un sentiment d'admiration ou d'indulgence pour eux; à Dieu ne plaise! Quand le Seigneur punit, celui qui prononce une autre sentence obéit à l'impulsion du démon. Non, je ne loue ni ne pardonne; je fais simplement ressortir notre perversité. Ils murmurèrent sans doute, mais quand ils s'enfonçaient dans le désert: nous murmurons au sein même de la patrie, en restant dans nos demeures. Ils commirent la fornication, mais quand ils sortaient à peine du milieu des Egyptiens, après avoir longtemps subi leurs funestes exemples, avant d'avoir entendu la loi qui le défend: nous méritons donc un châtiment plus terrible, puisque nous avons reçu de nos pères les plus salutaires enseignements. Vous dirai-je encore ce qu'ont souffert les habitants de la Palestine, la faim, la peste, la guerre, la captivité chez les Babyloniens et les Assyriens, les maux que leur causèrent ensuite les Macédoniens, et plus tard encore les armées de Vespasien et d'Adrien? Il est une chose que je veux vous dire; ne reculez pas, mon bien-aimé. Il en est cependant une autre qui doit passer avant celle-là. La famine sévissait dans la ville, nous est-il raconté, et le roi se promenait sur les murailles; une femme vint le trouver pour lui faire entendre ces paroles: « Roi, cette autre femme m'a dit: Faisons aujourd'hui cuire ton enfant et mangeons-le; demain ce sera le mien. Nous l'avons fait cuire et nous l'avons mangé. Elle se refuse maintenant à tenir sa promesse. » IV *Reg.*, VI, 26-28. Quoi de plus épouvantable qu'une telle calamité? Ailleurs un prophète s'exprime de la sorte: « Les mains des femmes au cœur si tendre ont fait cuire leurs enfants. » *Thren.*, IV, 10. Voilà les peines subies par les Juifs: n'en subirons-nous pas de beaucoup plus accablantes?

4. Encore une calamité que vous pouvez entendre, si vous le voulez bien. Lisez l'historien Josèphe, et vous verrez se dérouler à vos yeux toute cette tragédie: ce sera peut-être le moyen de vous persuader qu'il existe une géhenne. Réfléchissez: s'ils ont été châtiés de la sorte, pourquoi ne le serions-nous pas? serait-il raisonnable de penser que nous serons épargnés étant plus coupables? N'est-ce pas un motif de croire que notre supplice n'est que retardé? Il m'est facile, toujours si vous y consentez, de vous désigner le châtiment de chaque personne. Caïn mit à mort Abel. Ce fut un grand crime, on ne saurait le contester; mais il en porta la peine, une peine terrible, telle qu'il eût mieux aimé mille fois mourir; écoutez-le s'en expliquer

lui-même : « Si vous me rejetez de la terre, si votre face m'est cachée, quiconque me rencontrera me donnera la mort. » *Genes.*, IV, 14.

Exemples tirés de la sainte Ecriture.

Est-ce que beaucoup aujourd'hui ne commettent pas le crime de Caïn? Si vous ne donnez pas la mort corporelle, du moment où vous la donnez à l'âme, n'êtes-vous pas aussi coupable que lui? Et, pour le premier genre de mort, qu'importe que vous ne vous soyez pas servi du glaive, si vous avez agi d'une autre façon; si, pouvant apaiser la faim de votre frère, vous avez passé dédaigneusement? Personne, dites-moi, ne porte maintenant envie à son frère? personne ne le met en péril? et cependant le châtiment ne s'exerce pas sur la terre. Il ne peut pas manquer. Quoi! un homme qui n'avait entendu ni la loi écrite, ni les prophètes, qui n'avait pas vu les éclatants prodiges arrivés plus tard, est châtié d'une manière si sévère; et puis un autre non moins coupable que lui, qui de plus n'aura pas profité de pareilles grâces, quittera ce monde impunément? Et que devient la justice de Dieu, que devient sa bonté même? Je prends un exemple différent : Un homme est lapidé pour avoir ramassé du bois le jour du sabbat; et des hommes qui n'ont cessé d'outrager les lois divines ne seront pas châtiés? S'il n'était pas de géhenne, où serait donc la justice, encore une fois? où serait l'impartialité promise? Beaucoup de semblables prévarications leur sont reprochées, concernant l'observation du sabbat.

Voici un autre exemple. Le fils de Charmi dérobe quelques objets frappés d'anathème, il est aussitôt lapidé avec toute sa famille. Or, n'a-t-il jamais été commis de sacrilége depuis ce temps? Saül, pour avoir épargné l'ennemi contre la volonté divine, est irrévocablement condamné. N'a-t-on pas vu depuis lors de criminelles indulgences? Plût à Dieu qu'il en fût ainsi! Mais je voudrais surtout que nous ne fussions pas acharnés les uns contre les autres, allant plus directement contre la volonté de Dieu, et que notre fureur ne l'emportât pas sur celle des bêtes féroces; je voudrais que personne n'eût trouvé la mort dans les combats. Les fils d'Héli furent voués au dernier supplice, ainsi que leur père, pour avoir mangé avant d'offrir l'encens. Aucun père n'a-t-il donc été négligent et faible à l'égard de ses enfants? n'a-t-on pas vu de même des enfants pervers, et qui cependant n'ont pas subi leur peine? Quand la subiront-ils, s'il n'est pas de géhenne? Mais vous pourriez multiplier les exemples à l'infini. Je n'en citerai plus qu'un : Ananie et Sapphire, parce qu'ils avaient soustrait quelque chose d'une offrande faite à Dieu, ne furent-ils pas aussitôt frappés? Personne n'a-t-il depuis lors imité leur conduite? Comment se fait-il que le châtiment ne se soit pas renouvelé? Vous avons-nous persuadé l'existence de la géhenne, ou vous faudrait-il encore d'autres arguments? Venons-en aux choses récentes, à celles qui se passent de nos jours; il est nécessaire de puiser partout pour bien établir cette doctrine, de peur qu'en vous ménageant hors de propos, nous ne nous perdions nous-mêmes.

Ne voyez-vous pas beaucoup de malheureux, d'infirmes, d'estropiés, souffrant toute sorte de misères, tandis que d'autres sont dans la prospérité? Pourquoi certains meurtriers sont-ils punis, et plusieurs échappent-ils au supplice? Ecoutez la réponse de Paul : « Les péchés de quelques hommes sont manifestes avant même le jugement, ceux de quelques autres le seront ensuite. » I *Tim.*, v, 24. Que d'homicides, en effet, se sont dérobés à la sentence! que de spoliateurs de tombeaux! Mais laissons ces cas extrêmes. Que de coupables ne voyez-vous pas éprouver de cruels supplices! les uns sont consumés par de terribles maladies, les autres par des tourments différents, par de continuelles tortures; et qui pourrait énumérer les maux auxquels ils sont sujets? Lors donc que vous verrez un homme non moins coupable qu'eux, beaucoup plus peut-être, ne rien souffrir de pareil, ne serez-vous pas forcé de reconnaître la géhenne? Mettez à part ceux qui sont devant vous sévèrement punis sur la terre, et puis songez que Dieu ne fait pas acception de personnes : repassant alors dans votre esprit vos péchés sans nombre, et considérant votre impunité, vous ne chasserez pas la pensée de la géhenne. Dieu l'a tellement gravée en nous, que nul ne peut la méconnaître. Poëtes, philo-

sophes, mythologues, tous les hommes sans exception comptent avec les récompenses à venir, et déclarent que beaucoup sont précipités dans les enfers. Il y a là bien des fables, il n'en est plus ainsi parmi nous.

Je ne vous tiens pas ce langage pour vous causer de vaines frayeurs, ni pour accabler vos âmes ; j'ai voulu vous donner un frein et briser vos entraves. Si quelqu'un avait à désirer qu'il n'y eût pas de supplice, ce serait moi, moi plus que tout autre. Et la raison, c'est que chacun de vous ne tremble que pour son âme ; tandis que j'aurai de plus à rendre compte de toutes celles qui me sont confiées. Voilà pourquoi il me sera plus difficile qu'à vous tous d'échapper à la vengeance. Non, il ne se peut pas que le mal ne soit expié, qu'il n'y ait une géhenne. Que devenir ? Les doutes renaissent ; on me dira : Où donc est l'amour de Dieu pour les hommes ? Partout. Mais je traiterai ce sujet dans une autre circonstance, afin de ne jeter aucune confusion dans les idées que nous venons d'émettre sur la géhenne. En attendant, ne perdons pas le fruit que nous pouvons en avoir retiré ; et ce n'est pas un petit gain que de croire fermement aux peines éternelles. Le souvenir d'un tel discours, en demeurant gravé dans nos âmes, peut détruire toute corruption, comme un puissant corrosif. Usons de ce remède, afin d'avoir le cœur pur et d'être ainsi jugés dignes de voir ce que l'œil n'a pas vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme pressenti. Puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IX.

« Pour les temps et les circonstances, vous n'avez pas besoin, frères, que nous vous en écrivions. Vous savez parfaitement vous-mêmes que le jour du Seigneur viendra comme un voleur pendant la nuit. »

1. Rien n'est comparable à cette inquiète curiosité, à cette avidité que montre la nature humaine pour découvrir les choses obscures et cachées. Ces recherches sont d'autant plus ardentes que les intelligences sont moins développées et plus incultes. Les petits enfants ne cessent de fatiguer leurs nourrices, puis leurs parents, par la multiplicité de leurs questions ; vous n'entendez à chaque instant que ces mots : Quand cela s'est-il passé ? quand arrivera ceci ? C'est un mal qui provient chez les hommes, soit de la volupté, soit de l'inaction. Parmi tant d'objets que nous voudrions savoir et comprendre, il en est un surtout qui sollicite notre esprit, c'est l'époque de la fin du monde. Est-il étonnant qu'il en soit ainsi ? c'était également la grande sollicitude des saints apôtres ; avant la passion du Christ, ils l'entouraient avec plus d'insistance et lui disaient : « Apprenez-nous quand est-ce que ces choses auront lieu, quel sera le signe de votre avénement et de la consommation des siècles. » *Matth.*, XXIV, 3. Après sa passion et sa résurrection d'entre les morts, ils lui faisaient encore cette demande : « Dites-nous si dans ce temps vous rétablirez le royaume d'Israël. » *Act.*, I, 6. Ils ne lui avaient rien demandé avant cela. De pareilles questions ne se renouvellent pas dans la suite. Une fois qu'ils ont reçu l'Esprit saint, non-seulement ils n'interrogent plus et se résignent à leur ignorance, mais encore ils répriment chez les autres cette maladive curiosité. Ecoutez de nouveau comment s'exprime le bienheureux Paul : « Pour les temps et les circonstances, vous n'avez pas besoin, frères, que nous vous en écrivions. » Pourquoi ne dit-il pas : Personne ne le sait ? ou bien : Cela n'a pas été révélé ? et dit-il simplement : « Vous n'avez pas besoin que nous vous en écrivions ? » Il n'eût fait qu'augmenter leur tristesse ; tandis qu'il leur apporte une consolation. En leur disant qu'ils n'ont pas besoin de le savoir, il arrête toute question comme chose inutile et superflue.

Quel avantage, dites-moi, pourriez-vous en retirer ? Supposons que la fin du monde doive avoir lieu dans vingt, trente, ou cent ans : qu'est-ce que cela peut nous faire ? est-ce que la mort n'est pas à chacun la fin du monde ? à quoi bon s'épuiser en vains efforts pour ap-

prendre l'heure où le monde finira? Ce qui nous arrive en toute autre chose, nous arrive encore en ceci. Nous laissons de côté ce qui nous est propre, pour nous préoccuper d'autrui ; nous ne cessons de dire : Tel est un fornicateur, tel un adultère, tel a volé la fortune ou flétri la réputation du prochain. Et personne n'a souci de ce qui l'intéresse lui-même; on pense à tout, si ce n'est à soi. Ici de même, négligeant sa propre fin, chacun veut connaître la fin commune. En quoi celle-ci pourrait-elle vous toucher? Si vous êtes prêt à la vôtre, vous n'aurez plus rien à redouter de celle de tous. Qu'elle soit éloignée, qu'elle soit proche, cela vous est parfaitement indifférent. Le Christ ne nous l'a pas annoncée, par la raison que c'était inutile. Comment n'était-ce pas utile? me demanderez-vous. Celui qui nous l'a cachée, peut seul vous répondre; écoutez-le disant à ses apôtres : « Il ne vous appartient pas de connaître les temps et les moments dont le Père s'est réservé la puissance. » *Act.*, I ,7. Pourquoi scrutez-vous désormais? Pierre, le coryphée du chœur apostolique, entendit ces paroles comme les autres; tous voulaient savoir ce qui n'était pas à leur portée. — Sans doute, me direz-vous encore, mais il est bon de pouvoir fermer la bouche aux Gentils.— Et comment, je vous prie? — Parce qu'ils prétendent que le monde est Dieu. Or, si nous savions quand viendra la fin du monde, il nous serait aisé de les confondre. — Je le comprends bien; mais, pour les confondre, est-il nécessaire de savoir quand le monde finira, et n'est-ce pas assez de pouvoir affirmer qu'il finira? Si vous voulez donc leur fermer la bouche, posez simplement la première affirmation; s'ils ne l'acceptent pas, ils n'accepteront pas mieux la seconde.

Ne scrutons pas les desseins de Dieu

Revenons à Paul : « Vous savez parfaitement vous-mêmes que le jour du Seigneur viendra comme un voleur pendant la nuit. » Et ce n'est pas seulement le dernier jour du monde, c'est le dernier de chacun de nous; ils sont faits sur le modèle l'un de l'autre, ils ont la même cause et le même but: ce que l'un fait sur la masse, l'autre le fait sur l'individu. Le temps de la consommation a commencé avec Adam, et la fin de notre vie est une image de la consommation des siècles; on ne se trompera même pas en l'appelant une consommation. Il meurt chaque jour des milliers d'hommes, et tous attendent ce dernier jour, avant lequel nul ne ressuscitera : quel besoin aurions-nous de le connaître? Si vous voulez savoir pour quelle raison il nous demeure caché, il viendra nous surprendre comme un voleur pendant la nuit, je vais vous le dire; et je ne compte pas m'éloigner de la vérité. On ne trouverait personne peut-être qui pratiquât la vertu sans interruption dans le cas où ce jour nous serait connu d'avance ; car alors, après s'être plongé dans le crime, on se ferait baptiser au dernier moment, au moment même de quitter la terre. Si, dans l'état actuel, quand l'ignorance où nous sommes de ce dernier jour saisit de crainte toutes les âmes, il en est tant cependant qui passent la vie dans le désordre, et ne recourent au baptême qu'à la dernière extrémité ; supposez qu'on eût à cet égard une pleine certitude, qui jamais s'occuperait de la vertu? Beaucoup même ont quitté ce monde sans être illuminés, sans avoir reçu le baptême quoique cette crainte pesât sur eux; elle n'a pu les déterminer à suivre une conduite digne de leur vocation, agréable à Dieu : ôtez maintenant cette crainte, où seraient désormais la modération, la sagesse et la justice? Nulle part. La crainte qui résulte de l'incertitude et l'amour de la vie en retiennent plusieurs dans les bornes du devoir ; si chacun savait d'une manière certaine qu'il doit mourir tel jour, il n'est rien qu'il n'osât commettre jusque-là, il ne reculerait pas même devant le meurtre et se vengerait tout à son aise de ses ennemis.

2. Le misérable qui fait bon marché de sa vie, ne respectera pas même et n'épargnera pas au besoin celle de l'homme qui porte la pourpre. Celui donc qui serait fixé sur l'heure de sa mort, n'hésiterait pas à satisfaire sa vengeance, sauf à se préparer après. Une troisième considération : les hommes attachés à la vie, qui ne respirent que pour les choses de la terre, seraient consumés par l'abattement et le chagrin. Le jeune homme qui saurait ne devoir pas atteindre à la vieillesse, se trouverait dans l'état d'inac-

tion où se trouvent les bêtes sauvages lorsqu'elles ont perdu leur liberté, comme si elles prévoyaient leur fin prochaine. Les plus grands cœurs perdraient eux-mêmes leur ressort, l'espoir de la récompense. Sachant qu'ils doivent mourir dans trois ans, par exemple, ils seraient incapables de travailler : et que pourraient-ils se promettre d'un généreux et difficile dessein? On pourrait leur dire : C'est parce que vous êtes sûrs de trois années que vous affrontez les périls sans crainte, cette certitude détruit votre mérite. Celui qui s'attend à trouver la mort dans chaque danger, sans ignorer touefois qu'il peut vivre s'il ne commet pas d'inutiles témérités, en courant ainsi le risque de sa vie, fait preuve d'un noble courage, et d'un souverain mépris pour les choses d'ici-bas. Un exemple encore éclaircira ma pensée. Si le patriarche Abraham avait su qu'en menant son fils sur la montagne il ne l'immolerait réellement pas, aurait-il eu droit à quelque récompense? Si Paul, à son tour, avait bravé les dangers, sachant d'avance qu'il n'y trouverait pas la mort, nous paraîtrait-il digne d'admiration? Mais le plus lâche des hommes se jetterait dans le feu, si quelqu'un lui garantissait d'une manière certaine qu'il n'en aurait rien à souffrir. Ainsi ne furent pas les trois jeunes Hébreux; écoutez-les eux-mêmes : « Roi, il est au ciel un Dieu qui nous délivrera de vos mains et de cette fournaise. S'il ne veut pas nous en délivrer, sachez que nous ne servirons pas vos dieux, et que nous n'adorerons pas la statue d'or que vous avez érigée. » *Dan.*, III, 17, 18. Voyez combien il nous est utile d'ignorer le jour de notre mort; et nous pourrions encore signaler de plus précieux avantages. Mais pour le moment nous en avons assez dit.

La mort viendra donc comme un voleur qui profite des ténèbres, pour que nous ne vivions pas dans l'iniquité ou dans l'indolence, et pour que la récompense ne nous soit pas retranchée. « Vous savez parfaitement vous-mêmes. » Pourquoi chercher avec tant de curiosité, dès lors que votre conviction est faite? L'incertitude de l'avenir, le Christ lui-même vous l'enseigne ; et que telle soit sa pensée, vous n'en sauriez douter d'après ce qu'il ajoute : « Veillez donc puisque vous ignorez à quelle heure le voleur viendra. » *Matth.*, XXIV, 43. De là ce que dit aussi l'Apôtre : « Quand ils s'écrieront : Paix et sécurité, la mort fondra tout-à-coup sur eux, comme les douleurs de l'enfantement, et ils n'échapperont pas. » Il indique ici ce dont il parlera dans sa seconde lettre. Comme les fidèles étaient dans l'affliction, et leurs ennemis dans le repos et les délices, il consolait les premiers des maux de la vie présente en les entretenant de la résurrection. Les autres leur insultaient par les idées mêmes qui prévalaient chez leurs aïeux, ils leur disaient : Quand aura lieu cela? C'est le reproche que leur adressaient les prophètes : « Malheur à ceux qui disent : Qu'elles arrivent donc bientôt les choses que le Seigneur doit faire, afin que nous les voyions; que la pensée du Saint d'Israël éclate, afin que nous la connaissions; » *Isa.*, V, 19; puis encore : « Malheur à ceux qui désirent voir le jour du Seigneur; » il ne parle pas de ceux qui le désirent simplement, mais bien de ceux qui le désirent parce qu'ils n'y croient pas : « Le jour du Seigneur est ténèbres, et non lumière. » *Amos*, V, 18. C'est la raison de ce langage. Remarquez donc comment Paul console ses disciples; c'est comme s'il leur disait : Parce qu'ils vivent dans les délices, ce n'est pas un motif de se persuader que le jugement n'arrivera pas; c'est même là ce qui le rend nécessaire.

Il importe maintenant d'examiner cette question : du moment où l'Antechrist et le prophète Elie doivent venir, comment la mort fondra-t-elle soudain sur les coupables, alors qu'ils s'écrieront : « Paix et sécurité? » Ce sont là des signes, et le jour n'est plus ignoré. Mais le temps même de l'Antechrist, le jour de son arrivée n'est précédé d'aucun signe; lui-même sera le signe de l'avénement du Christ, ce qui n'empêchera pas cet avénement d'éclater à l'improviste. On peut encore objecter que les douleurs de l'enfantement ne sont pas imprévues, et qu'elles sont inévitables au bout du neuvième mois. La chose est toujours bien incertaine; d'abord, la gestation ne dure assez souvent que sept mois, et puis surtout c'est le jour et l'heure qui restent pleinement dans l'inconnu. C'est là

ce que Paul entend dire, et sa comparaison est frappante de vérité; les indices de l'enfantement sont assez rares, puisqu'on voit des femmes saisies par les douleurs hors de la maison, en route même. Du reste, il veut signifier par là, non-seulement l'incertitude du temps, mais encore la grandeur des souffrances. Comme cette femme qui joue, rit, ne s'attend à rien, est tout-à-coup saisie de douleurs inexprimables et d'affreux déchirements; ainsi seront ces âmes quand le dernier jour sera venu : « Et elles n'échapperont pas. » Leur montrant ensuite qu'il ne parle pas pour eux, il ajoute : « Pour vous, frères, vous n'êtes pas dans les ténèbres, de telle sorte que ce jour puisse vous surprendre comme un voleur. »

3. Paul nous représente sous cette image une vie plongée dans l'impureté. Les hommes dépravés et misérables commettent leurs mauvaises actions dans les ombres de la nuit; ils se dérobent à tous les regards, ils s'enveloppent de ténèbres. Dites-moi, l'adultère et le voleur ne profitent-ils pas du temps de la nuit? n'est-ce pas également l'heure que choisit le spoliateur de tombeaux? Et la mort ne les saisit-elle pas, n'arrive-t-elle pas à l'improviste, comme un voleur? Mais le savent-ils? Pourquoi donc cette parole de l'Apôtre : « Vous n'avez pas besoin que nous vous en écrivions? » Il parle ici de ce que l'événement peut avoir de malheureux, et non de ce qu'il a de caché; il leur déclare qu'il n'aura pas lieu pour leur malheur. Sans doute il viendra pour eux aussi sans qu'ils le sachent; mais il ne leur causera point de mal. Il en sera de même de ceux qui suivent le droit chemin; quant à ceux qui dorment et qui se reposent uniquement sur les choses de la terre, il viendra les en dépouiller. Paul ajoute encore : « Vous êtes tous les enfants de la lumière, les enfants du jour. » Et comment faut-il entendre cette dernière expression? Comme celle-ci : Les enfants de la perdition, les enfants de la géhenne. Voilà pourquoi le Christ lui-même disait aux Pharisiens : « Malheur à vous, parce que vous parcourez la mer et la terre pour faire un prosélyte; et, quand vous l'avez acquis, vous en faites un enfant de la géhenne. » *Matth.*, XXIII, 15. L'Apôtre disait aussi : « C'est à cause de cela que la colère de Dieu descend sur les enfants de la désobéissance. » *Colos.*, III, 6. Par là sont désignés ceux qui se rendent dignes de la géhenne, ceux qui n'obéissent pas; de même que les hommes dont la conduite est agréable à Dieu, sont appelés enfants de Dieu; de même sont appelés enfants de la lumière et du jour ceux qui pratiquent des œuvres de lumière.

« Nous ne sommes pas les enfants de la nuit ni des ténèbres. Ne dormons donc pas à l'exemple des autres; mais soyons vigilants et sobres. Ceux qui dorment, dorment dans la nuit; ceux qui s'adonnent à l'ivresse, sont également dans la nuit. Nous donc qui sommes du jour, soyons sobres. » Il en résulte clairement qu'il nous appartient de vivre à la lumière du jour. Il ne parle pas de la terre, de ce jour et de cette nuit qui ne sont nullement à notre disposition, puisque la nuit vient malgré nous et que le sommeil triomphe de toutes nos résistances : tels ne sont pas le sommeil et la nuit dont il est ici question; dans ce sens, nous pouvons continuellement veiller, et faire que notre jour n'ait pas de fin. Fermer les yeux de l'âme, les détourner de l'iniquité par une sorte de sommeil, ce n'est pas l'œuvre de la nature, c'est celle de la volonté. « Veillons et soyons sobres. » Rien n'est facile à celui qui veille comme de s'endormir, en cessant de faire un bien quelconque; et de là cette seconde recommandation : « Soyons sobres. » Même durant le jour un homme qui veille, mais ne pratique pas la sobriété, tombera dans des péchés sans nombre. C'est dans la sobriété donc que gît la force de la vigilance. « Ceux qui dorment, dorment la nuit; et ceux qui s'enivrent, s'enivrent la nuit. » Il ne parle pas seulement de l'ivresse produite par le vin, il parle encore et surtout de celle que toutes les passions produisent. La fortune donne à l'âme des éblouissements; l'amour des richesses, celui des plaisirs, et tout ce que vous pourrez nommer de ce genre, ivresse de l'âme. Comment Paul appelle-t-il le vice un sommeil? D'abord, parce que l'homme vicieux est comme paralysé pour le bien; ensuite, parce qu'il ne saisit les choses que d'une manière fantastique, rien selon la

vérité, toujours entraîné par des rêves et par des projets insensés; si parfois il voit juste, il n'a pas le courage d'accomplir ou de poursuivre ce qu'il a vu. Telle est la vie présente, une suite non interrompue de songes et de trompeuses visions. Songe que les richesses et la gloire, songe que tous les autres biens d'ici-bas. Celui qui dort ne voit pas les choses réellement existantes, et croit voir ce qui n'est pas. Voilà ce que devient une vie dépravée par les passions : elle n'aperçoit pas les biens véritables, les biens spirituels, célestes, permanents; elle n'est préoccupée que des fantômes qui glissent sous notre main, qui s'enfuient et disparaissent avec tant de rapidité. Il ne suffit pas d'être vigilant et sobre, il faut de plus être armé. Malgré toute sa vigilance et toute sa sobriété, l'homme qui n'a pas d'armes, sera bientôt accablé par les voleurs. Dès que nous sommes désarmés, nus, endormis, quand nous devrions veiller, être sur nos gardes et sous les armes, qui peut empêcher que nous ne soyons frappés du glaive. L'Apôtre poursuit, nous faisant sentir la nécessité de cette armure : « Nous qui sommes du jour, veillons, ayant pour cuirasse la foi et la charité, pour casque l'espoir du salut. » « La foi et la charité, » c'est-à-dire, la vraie doctrine avec la pureté de la vie. Il nous montre ainsi ce que c'est d'être vigilant et sobre, c'est avoir la cuirasse de la foi et de la charité. Il n'entend pas une foi quelconque, mais bien une foi sincère, ardente, mettant à l'abri de tous les coups ceux qu'elle protége. Il n'est pas aisé de rompre une cuirasse, c'est une sorte de mur invisible autour de la poitrine : appliquez de même à votre âme la foi et la charité, et les traits enflammés du diable ne pourront jamais y pénétrer. Du moment où la puissance de l'âme est couverte de l'armure de la charité, c'est en vain que les ennemis lui dressent toute sorte d'embûches : ni la perversité, ni la haine, ni l'envie, ni l'adulation, ni l'hypocrisie, ni rien de semblable ne pourra porter atteinte à cette âme. Il ne parle pas non plus d'une charité quelconque, il la veut à l'épreuve de tout comme une solide cuirasse. Il ajoute : « Et pour casque l'espoir du salut. » De même que le casque défend ce qu'il y a de principal en nous, la tête, qu'il enveloppe et protége de toute part; de même l'espérance soutient la raison, la conserve droite comme la tête, ne permettant pas qu'elle soit assaillie. Tant que rien ne la blesse, la raison ne décline pas : sous la protection de telles armes, l'homme ne saurait tomber. « Restent debout la foi, l'espérance, la charité, ces trois grandes forces. » I *Cor.*, XIII, 13. Après qu'il a recommandé de telles précautions, lui-même prépare les armes, et montre d'où proviennent la foi, l'espérance et la charité, comment elles deviennent des armes puissantes, en ajoutant : « Dieu ne nous a pas réservés pour la colère, il veut plutôt que nous opérions notre salut par notre Seigneur Jésus-Christ, qui est mort pour nous. »

Dieu nous a appelés pour nous sauver.

4. S'il nous a donc appelés, ce n'est pas pour nous perdre, c'est pour nous sauver. Et comment savons-nous que telle est sa volonté? Il a donné son Fils pour nous; il désire tellement notre salut que, non content de le donner pour accomplir cette œuvre, il l'a dévoué même à la mort. C'est de ces considérations que naît l'espérance. Ne désespérez donc pas, ô homme, quand vous venez à ce Dieu qui pour vous n'a pas épargné son propre Fils; ne perdez pas courage à cause des maux présents. Ayant donné son Fils unique pour vous sauver, pour vous préserver de la géhenne, qu'épargnerait-il après cela pour votre salut? Il n'est donc pas de bien que vous ne deviez attendre. Si nous allions comparaître devant un juge qui nous eût témoigné son amour en sacrifiant son fils pour nous, nous serions évidemment sans crainte. Espérons tous les biens, je le répète, et les plus grands biens; car nous possédons la source de tous les autres, si nous avons la foi; cet exemple le démontre. Ayons aussi l'amour; ce serait de la dernière démence de ne pas aimer celui qui nous a tant aimés lui-même. « Soit que nous veillions, soit que nous dormions, ne cessons jamais de vivre avec lui. C'est pourquoi consolez-vous les uns les autres, travaillez à vous édifier, comme du reste vous le faites. » Nous voyons reparaître ici la vigilance et le sommeil; mais ce dernier mot n'est plus en-

tendu de la même manière : il s'agit ici de la mort corporelle; il s'agissait là de l'indolence par rapport à la vie. Cela revient à dire : Ne craignez pas les dangers; nous vivons jusque dans la mort. Ne désespérez pas sous le coup des menaces; vous avez un gage assuré. S'il n'avait pas eu pour nous un amour extrême, Dieu n'aurait pas donné son Fils.

Aussi, je vous le déclare encore, jusque dans la mort vous vivrez, par la raison que lui-même est mort. Soit donc que nous mourrions, soit que nous vivions, nous vivrons toujours en lui. La vie ou la mort temporelle m'importe peu, il est indifférent que je vive ou que je meure, puisque je dois vivre avec lui. Ne négligeons donc rien, faisons tout pour parvenir à ce but. L'iniquité n'est que ténèbres, mon bien-aimé, la mort de l'âme, une profonde nuit; nous ne voyons rien de juste, nous ne faisons rien de bien. Comme les morts sont difformes et fétides, ainsi les âmes plongées dans l'iniquité sont dévorées par une corruption repoussante : leurs yeux restent fermés et s'enfoncent, leur bouche est déprimée, elles restent sans mouvement sur ce lit immonde; elles sont même dans un état plus lamentable que les morts dont voilà les traits. Ceux-ci sont complétement insensibles; tandis qu'elles ne le sont que pour la vertu, et qu'elles vivent encore pour le vice. Quand on frappe un mort, il ne le sent pas, il ne se venge pas, il est comme un bois aride : ainsi de l'âme pervertie, elle a cette rigidité cadavérique; elle reçoit chaque jour des milliers de blessures, mais sans rien sentir, sans jamais éprouver une douleur quelconque. On peut encore sans crainte de se tromper comparer les hommes vicieux à des frénétiques, ou bien à ceux qui sont dans le délire de l'ivresse. Le vice présente tout cela, et des caractères plus graves encore. L'homme atteint de folie excite la compassion de ceux qui le voient, parce que sa maladie tient à la nature et ne dépend pas de la volonté; mais comment aurait-on quelque pitié de celui qui s'obstine dans le désordre ? D'où vient ce mal ? d'où vient que la masse en est affectée ? Vous me le demandez? et dites-moi vous-même quelle est la cause de semblables maladies, de la frénésie, du sommeil léthargique? N'est-ce pas la torpeur morale ? Si les maladies physiques ont elles-mêmes leur source dans l'acte libre de la volonté, combien plus celles dont la volonté même est le siége. D'où vient l'ébriété? N'est-ce pas de l'intempérance de l'âme ? et la frénésie ne vient-elle pas d'une violente fièvre ? La fièvre à son tour n'est-elle pas provoquée par des humeurs surabondantes ? Et cette surabondance enfin n'est-elle pas favorisée par notre négligence ? Quand par défaut ou par excès nous avons méconnu la juste mesure, n'avons-nous pas excité ce feu ? Si de plus nous négligeons au commencement cette flamme, nous allumons un incendie que nous ne pourrons pas éteindre.

Voilà ce qu'est l'iniquité, lorsque nous ne l'arrêtons pas à son principe : ne l'ayant pas alors étouffée, nous luttons en vain dans la suite, elle triomphe de tous nos efforts. Je vous en conjure donc, agissons constamment de telle sorte que le sommeil ne nous surprenne jamais. Ne voyez-vous pas qu'il suffit d'un instant d'oubli pour que de vigilants gardiens perdent tout le fruit de leur vigilance? Ils ont donné par là même toute facilité à ceux qui guettent ce rapide instant pour voler et ruiner. Les voleurs nous voient beaucoup mieux que nous ne les voyons, et surtout le diable qui toujours est là cherchant à nous surprendre et grinçant les dents. Ne sommeillons donc pas; gardons-nous de dire : Rien ne peut venir de ce côté, rien de cet autre. La spoliation nous est souvent venue du côté par où nous l'attendions le moins. C'est la fidèle image du vice : il nous donne le coup mortel par où nous nous regardions comme invulnérables. Portons autour de nous des regards scrutateurs; gardons-nous de l'ivresse, et nous ne serons pas surpris par le sommeil; ne nous livrons pas aux délices, et nous ne serons pas appesantis; ne nous passionnons pas pour les choses extérieures, et nous persévérerons dans la sobriété. Faisons régner l'ordre dans toute notre vie. Semblables à ceux qui marchent sur une corde tendue, nous n'avons pas le droit de nous oublier une minute; la moindre négligence peut causer le plus grand malheur ; à peine a-t-on perdu l'équilibre, qu'on

est précipité soudain et qu'on meurt : voilà comment il nous est impossible de nous négliger.

Nous avançons sur un étroit sentier, des deux côtés bordé de précipices, et sur lequel on ne saurait poser les deux pieds à la fois. Comprenez-vous quelle doit être notre vigilance? Examinez ceux qui suivent un chemin suspendu sur les abîmes : ce n'est pas leurs pieds seulement qu'ils doivent assurer, c'est encore leurs yeux. S'il leur arrive de les porter ailleurs, marcheraient-ils d'un pas solide, le vertige les gagne, et tout est perdu. Il faut veiller sur soi-même, en même temps que sur ses pas; il ne faut incliner ni à droite ni à gauche, selon l'expression même du Livre saint. Immense est la profondeur du vice, effrayante l'obscurité, incommensurable l'abîme, étroite la voie : veillons avec crainte, marchons avec tremblement. Jamais sur une pareille route un homme n'éclatera en rires immodérés, jamais il ne voudra s'exposer aux pesanteurs de l'ivresse; il ne peut l'aborder que dans un état de sobriété parfaite; il n'ira pas se charger d'un fardeau superflu. Heureux encore, étant ceint et dégagé, de pouvoir continuer son voyage. Il ne mettra pas des entraves à ses pieds, il voudra les voir pleinement libres.

5. Et nous qui nous embarrassons de mille sollicitudes, et qui portons l'accablant fardeau des choses de la terre, nous si répandus au dehors, comment osons-nous affronter cette voie étroite? Elle l'est à ce point que le Sauveur ne se contente pas d'une simple affirmation; il en est lui-même comme étonné : « Combien est étroite cette voie! » s'écrie-t-il pour nous en donner une idée juste. *Matth.*, VII, 14. C'est également notre manière de parler pour exprimer une grande admiration. Il dit encore : « Etroite est la voie qui conduit à la vie. » *Ibid.* Oui, vraiment étroite, puisque nous aurons à rendre compte des paroles, des pensées, de toutes les actions, sans en rien excepter. Et nous-mêmes la faisons plus étroite en nous étendant, en cherchant à nous agrandir, et par l'irrégularité de notre marche. Un chemin étroit est difficile pour tous, mais principalement pour l'homme obèse; celui qui s'impose des privations n'est jamais à l'étroit; quand on sait souffrir, on devient moins sensible à la gêne. Que personne donc ne s'attende à contempler un jour les cieux, s'il prétend vivre dans le repos; cela n'est pas possible : que personne n'espère marcher dans la voie étroite en vivant dans les délices; cela ne se peut pas non plus : que personne enfin marchant dans la voie large ne compte arriver à la vie. Lors donc que vous verrez un homme fréquentant les bains, ayant une table somptueuse, fier de ses nombreux satellites, ne vous plaignez pas de votre sort, parce que ces choses vous manquent; c'est sur lui plutôt que vous devez pleurer, puisqu'il marche à sa perte. A quoi sert de suivre cette voie? Elle conduit aux abîmes. Quel mal y a-t-il à suivre le chemin étroit? Il aboutit au parfait repos. Supposez un homme qu'on appelle à la demeure royale, mais à la condition de n'y pénétrer qu'en se glissant à travers de petits carrefours, en longeant même des précipices; et puis un autre qu'on traîne à la mort au milieu de la place publique : quel est celui que nous jugerons heureux, et celui qui fera couler nos larmes? Ne féliciterons-nous pas le premier? Ainsi donc, gardons-nous encore ici de proclamer heureux ceux qui vivent dans les délices, et réservons ce témoignage pour ceux qui les foulent aux pieds : les uns s'avancent vers la géhenne, tandis que les autres vont au ciel. Beaucoup peut-être parmi les premiers riront de nos paroles; pour moi, c'est une raison de plus de les plaindre et de déplorer leur sort, car ils ne savent ni ce dont il faut rire, ni surtout ce dont il faut pleurer; ils mêlent et confondent toute chose dans leur esprit. Voilà pourquoi je les plains.

Que dites-vous, ô homme? Vous devez ressusciter, rendre compte de tout ce que vous avez fait sur la terre, subir un châtiment éternel; et, sans avoir le moindre souci de cet avenir terrible, vous n'avez que la préoccupation du boire et du manger, vous riez devant une telle perspective? Et moi, je pleure sur vous, sachant les maux qui vous attendent, les supplices dont vous êtes menacé; et mes larmes s'augmentent de votre rire. Ah! pleurez plutôt

avec moi, pleurez avec moi votre infortune. Dites-moi, si quelqu'un de vos proches était mort, n'auriez-vous pas horreur de ceux qui riraient de ce trépas, et n'aimeriez-vous pas ceux qui mêleraient leurs larmes aux vôtres? Si votre femme vient à mourir, vous n'avez donc garde de rire; et, quand votre âme est frappée de mort, vous repoussez celui qui pleure, et vous vous livrez vous-même à la joie? Voyez-vous comment le diable nous a retournés, et nous a rendus nos plus implacables ennemis? Revenons enfin à nous-mêmes, ouvrons les yeux, veillons sans cesse, emparons-nous de l'éternelle vie, secouons notre léthargique sommeil. C'est le jugement, c'est la peine éternelle, c'est la résurrection, c'est le rigoureux examen de conscience; le Seigneur vient dans les nuées: « Le feu brûle devant lui, autour de lui se déchaîne la tempête. » *Ps.* XLIX, 3. Le fleuve de feu roule en sa présence; ici le ver qui ne meurt pas, les flammes inextinguibles, les ténèbres extérieures, le perpétuel grincement de dents. Vous avez beau repousser un tel langage; je ne cesserai pas de vous le tenir. Si les prophètes, alors même qu'on les lapidait, ne consentaient pas à se taire, à plus forte raison devons-nous braver d'injustes ressentiments; nous ne devons pas vous parler dans le but de vous plaire, de peur qu'en vous trompant, nous ne courions nous-mêmes à notre perte. J'insiste donc : là l'éternel supplice dont rien ne saurait adoucir les rigueurs; là personne qui prenne notre défense. « Qui s'apitoiera, dit le Sage, sur le charmeur mordu par le serpent? » *Eccli.*, XII, 13. Quand nous n'avons pas pitié de nous-mêmes, qui donc aura pitié de nous, je vous le demande? Si vous voyez quelqu'un se percer lui-même du glaive, vous serait-il possible de l'épargner? Non certes; bien plus, lorsqu'il nous est facile de faire le bien, si nous ne le faisons pas, qui nous témoignera quelque pitié? Personne.

Exhortation orale.

Ayons pitié de nous-mêmes; quand nous adressons cette prière à Dieu : Ayez pitié de moi, Seigneur, c'est à nous aussi que nous devons l'adresser; encore une fois, ayons pitié de nous-mêmes. Il dépend de nous que Dieu nous prenne en commisération; c'est un droit qu'il nous a concédé. Si nous agissons de manière à mériter miséricorde, si nos œuvres appellent sur nous la bonté, Dieu ne nous refusera pas sa clémence; mais, si nous sommes impitoyables pour nous-mêmes, que pouvons-nous espérer d'autrui? Soyons miséricordieux pour notre frère, et Dieu le sera pour nous. Combien qui chaque jour viennent vous dire : Ayez pitié de moi; et vous ne daignez pas même les regarder? Combien de misérables nus, d'estropiés et d'infirmes, et vous ne vous laissez pas toucher, et vous dédaignez leurs prières? Comment donc voulez-vous obtenir miséricorde, quand vous ne faites rien pour la mériter? Soyons pleins de douceur et de bienveillance, soyons compatissants, afin de nous rendre agréables à Dieu, et d'obtenir les biens promis à ceux qui l'aiment, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE X.

« Nous vous prions, frères, de reconnaître ceux qui travaillent au milieu de vous, qui vous gouvernent dans le Seigneur et vous instruisent; ayez pour eux une charité plus abondante à cause de leur labeur; vivez en paix avec eux. »

1. Impossible à celui qui gouverne de ne pas encourir un grand nombre de lâches inimitiés. Un médecin est souvent dans la nécessité de causer de la peine à ses malades, en leur prescrivant des aliments et des remèdes qui contrarient leurs goûts, mais contribuent puissamment à leur guérison; un père doit aussi causer de la peine à ses enfants : il en est de même d'un maître, et sous ce rapport il est encore de pire condition. Le médecin, alors même qu'il excite le mécontentement du malade, est toujours bien accueilli par les amis et les parents de ce dernier, qui lui-même fréquemment lui témoigne de la reconnaissance. Le père à son tour, soit par les droits de la nature, soit par l'autorité des lois, exerce sa puissance

avec une extrême facilité; s'il réprimande ou châtie même son enfant, personne qui l'en empêche; l'enfant puni n'osera pas même le regarder en face. Pour le prêtre, c'est une tout autre difficulté. D'abord il est obligé de commander à des hommes qui ne veulent pas de son pouvoir, et qui devront ensuite le remercier de l'avoir exercé : or, cela demande du temps et de la fatigue. Celui qu'on entreprend de corriger et d'instruire, quel qu'il soit, bien loin de vous en témoigner de la reconnaissance, commencera par s'irriter; et l'effet sera le même, n'emploierait-on que l'exhortation, les conseils et les prières. Si je dis : Donnez de vos biens aux pauvres, c'est une parole qu'on ne tolère pas; si je dis : Réprimez votre colère, ne vous laissez pas aller à l'emportement, mettez un frein à vos appétits désordonnés, retranchez au moins quelque chose de vos délices, chaque fois on se regarde presque comme insulté. Si j'en viens à corriger le fidèle obstiné dans son indolence, si je l'éloigne du lieu saint et le retranche des prières communes, il gémit, non point d'avoir perdu cet avantage, mais d'avoir essuyé ce qu'il appelle un affront public. Et cela même accuse une singulière aggravation dans notre mal, qu'étant privés des grâces spirituelles, nous ne sachions plus nous affliger d'une si grande perte, et n'éprouvions plus que la honte d'avoir des spectateurs : quant à la chose elle-même, elle ne nous inspire ni frémissement ni crainte. Voilà pourquoi Paul revient sans cesse et dans tous les sens sur de semblables considérations.

Le Christ lui-même leur imposait une telle obligation qu'il a pu dire : « Les Scribes et les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse. Observez donc tout ce qu'ils vous ordonneront d'observer; mais gardez-vous bien d'imiter leurs œuvres. » *Matth.*, XXIII, 2. Quand il eut guéri le lépreux, il avait dit de même : « Va te montrer au prêtre, et fais l'offrande que Moïse a prescrite comme un témoignage pour eux. » *Ibid.*, VIII, 4. — Et cependant vous leur disiez, Seigneur : « Vous faites du prosélyte un enfant de la géhenne deux fois plus que vous. » — C'est pour cela même que j'ai dit aussi : « Mais n'imitez pas leurs œuvres. » Le Christ a donc enlevé tout prétexte à celui qui doit obéir. Paul disait encore, écrivant à Timothée : « Les prêtres qui gouvernent bien sont dignes d'un double honneur; » I *Tim.*, V, 17; et dans son épître aux Hébreux : « Obéissez à vos préposés, et respectez leur puissance. » *Hebr.*, XIII, 17. Vous venez de l'entendre ici : « Nous vous conjurons, frères, de reconnaître ceux qui travaillent parmi vous et qui vous gouvernent dans le Seigneur. » Comme il avait dit : « Edifiez-vous les uns les autres, » il s'explique ainsi maintenant, pour qu'ils n'aillent pas croire avoir la dignité du doctorat. Cela revient à dire : Je vous donne aussi le droit de vous édifier les uns les autres, parce qu'il est impossible au docteur de tout exposer. « Ceux qui travaillent parmi vous, qui vous gouvernent dans le Seigneur et vous instruisent. » Quelle inconséquence et quelle contradiction! Qu'un homme vous défende auprès d'un autre homme, et vous ne négligez rien pour lui témoigner votre reconnaissance : voici quelqu'un qui plaide votre cause auprès de Dieu, et vous n'avez aucune reconnaissance pour lui? — Comment plaide-t-il ma cause? me demandez-vous. — En priant pour vous, en vous transmettant le don spirituel du baptême, en vous visitant, en vous prodiguant ses exhortations et ses conseils, en venant à vous aussitôt que vous l'appelez, serait-ce au milieu de la nuit : c'est dire qu'il est constamment penché vers vous, quand même il ne recevrait de vous que des outrages.

Inconsé quence contradict de notre

Quel besoin avait-il d'une pareille existence? a-t-il bien ou mal fait? Vous avez une femme, vous goûtez des plaisirs, vous exercez un commerce : le prêtre se dévoue complétement à son ministère, il ne connaît pas d'autre vie que de se consacrer à l'Eglise. « Afin que vous ayez pour eux une charité plus abondante à cause de leur labeur; soyez en paix avec eux. » Voyez-vous comme il pressent les misérables dissensions? Il ne se borne pas à dire : Aimez-les; il dit : Aimez-les avec surabondance, comme des enfants aiment leurs parents. Ils vous ont engendrés à la vie éternelle, par eux vous aurez droit au royaume du ciel, leurs mains sont toutes

puissantes, elles vous ouvriront les portes de cet heureux séjour. Donc, pas de révolte, pas de contestation. Quand on aime le Christ, quel que soit le prêtre, on l'aime aussi parce qu'il est le dispensateur des redoutables mystères. Dites-moi, si vous désiriez voir la demeure royale, ce palais tout resplendissant d'or, où scintillent les pierres précieuses, et si, rencontrant celui qui en tient les clefs, vous n'aviez qu'à lui dire une parole pour qu'il ouvrît et vous menât dans l'intérieur, ne mettriez-vous pas cet homme au-dessus de tout autre, n'éprouveriez-vous pas pour lui la plus vive affection, ne l'embrasseriez-vous pas? Voici celui qui vous ouvre la cour céleste, et vous ne lui témoignez pas les mêmes sentiments? Si vous épousez une femme capable de faire votre bonheur, n'aimerez-vous pas d'un amour de préférence celui qui vous l'a procurée? Aimez-vous le Christ, désirez-vous le royaume céleste, soyez de même reconnaissant pour celui qui vous a tout donné. De là cette expression : « A cause de leur œuvre, vivez en paix avec eux. »

2. « Or, nous vous en prions, frères, corrigez les esprits inquiets, consolez les âmes faibles, soutenez les infirmes, soyez patients pour tous. » Il s'adresse maintenant à ceux qui gouvernent : « Corrigez les esprits inquiets, » non point par la force ni par la rigueur, mais bien par la modération et la mansuétude. « Consolez les âmes faibles, soutenez les infirmes, soyez patients pour tous. » Celui qu'on reprend avec sécheresse et rigidité, désespère de lui-même, et puise dans son dédain un redoublement d'audace. C'est pour cela qu'il faut accompagner le remède d'une douce et persuasive instruction. Qu'appelle-t-il esprits inquiets ou désordonnés? Ceux qui font tout autre chose que ce qui plaît à Dieu. Il doit régner dans les rangs de l'Eglise un ordre encore plus parfait que dans les rangs de l'armée. Celui qui se livre aux injures, hors du rang; à l'ivresse, hors du rang; à l'avarice, hors du rang: hors du rang se place un pécheur quelconque. Ces hommes-là ne marchent nullement en ordre, ils jettent le trouble partout; aussi sont-ils abandonnés, s'ils ne se corrigent. Il est un autre genre de mal, qui ne ressemble pas à celui-là, mais qui n'est pas moins funeste. Quel est-il? La haine, qui rapetisse l'âme; car elle nous perd aussi bien que la paresse. L'homme qui ne supporte pas les affronts, c'est une âme faible; celui que les épreuves font succomber, une âme faible : voilà cette partie de la semence qui tomba sur la pierre. Paul distingue encore les infirmes, qu'il faut soutenir. Il entend par cette parole ceux qui chancellent dans la foi; c'est l'infirmité spéciale qu'il désigne ici. Remarquez avec quel soin il veille à ce que les infirmes ne soient pas dédaignés. Il écrit dans une autre lettre : « Soutenez ceux qui sont faibles dans la foi. » *Rom.*, XIV, 1. Nous ne laissons pas dépérir ce qu'il y a de plus faible dans notre corps. « Soyez pleins de patience à l'égard de tous. » A l'égard même des esprits désordonnés? Sans nul doute; il n'est pas de remède qui soit comparable à celui-là, qui convienne mieux soit au maître soit aux disciples : il peut rappeler au sentiment de la pudeur la nature la plus sauvage et la plus emportée.

« Veillez à ce que personne ne rende aux autres le mal pour le mal. » S'il n'est pas permis de rendre le mal pour le mal, beaucoup moins doit-il l'être de rendre le mal pour le bien, ou même de faire du mal à qui ne nous en a jamais fait. — Mais cet homme, me direz-vous, est méchant, je suis victime de ses nombreuses injustices. — Voulez-vous le punir, ne lui rendez pas la pareille, laissez-le tel qu'il est. Faut-il s'en tenir là? Non certes. « Attachez-vous constamment à faire le bien, soit les uns envers les autres, soit envers tout le monde sans distinction. » Voilà le comble de la philosophie, non-seulement s'abstenir de la vengeance, mais encore répondre aux injures par des bienfaits : c'est même le meilleur moyen de se venger, le plus terrible pour votre ennemi, le seul avantageux pour vous-même. Ne pensez pas que cela s'applique uniquement aux fidèles; vous l'avez entendu : « Soit les uns envers les autres, soit envers tous indistinctement. Réjouissez-vous sans cesse. » Cette dernière parole s'entend des épreuves qui nous jettent dans l'affliction. Ecoutez, vous tous qui êtes tombés dans l'indigence, vous tous qui subissez des revers : vous devez y

puiser la joie. Quand nous sommes dans la disposition de ne jamais nous venger des autres, et de faire plutôt du bien à tous, d'où nous viendrait, je vous demande, l'aiguillon de la douleur? Dès qu'on se réjouit des persécutions et des injures, au point d'y répondre par des bienfaits, comment serait-il possible d'être désormais affligé? — Et comment, me demanderez-vous à votre tour, cela peut-il être? — Il suffit de vouloir pour que cela soit.

Du reste, Paul nous enseigne les moyens à prendre : « Priez sans interruption, rendez grâces en toute occasion ; car telle est la volonté de Dieu. » Rendre grâces en toute occasion, c'est d'une âme trempée dans la vraie philosophie. Vous avez éprouvé quelque peine? mais il dépend de vous que ce ne soit pas un mal véritable : rendez grâces à Dieu, et le mal se change en bien ; dites avec Job : « Que le nom du Seigneur soit béni dans les siècles. » *Job*, I, 21. Et quelle est, dites-moi, la peine que vous avez soufferte? une maladie? A cela rien d'étrange, puisque nous avons un corps passible et mortel. Vous avez perdu votre fortune? Mais c'est une chose qu'on gagne ou qu'on perd, et que d'ailleurs vous laissez inévitablement sur la terre. Vos ennemis vous ont peut-être enveloppé de calomnies et d'embûches? Songez donc que cela ne nous atteint pas, et retombe sur eux-mêmes ; car il est écrit : « L'âme qui pèche, c'est celle-là même qui mourra. » *Ezech.*, XVIII, 20. Or, le pécheur, ce n'est pas celui qui supporte, mais bien celui qui commet le mal. Il ne faut donc pas venger la victime; prions plutôt pour elle, afin qu'elle soit délivrée de la mort. Ne savez-vous pas que l'abeille meurt en plantant son aiguillon? Dieu nous enseigne par l'exemple de cet insecte à ne pas nuire au prochain; car nous aussi nous cessons de vivre en pensant donner la mort. Et cependant l'Ecriture fait l'éloge de ce petit animal. Que l'abeille est industrieuse! le fruit de son travail, les monarques et les particuliers l'emploient à leur bien-être; mais rien ne l'empêche de mourir quand elle blesse, c'est un sort auquel elle ne saurait échapper. Si les autres qualités qu'elle possède ne peuvent la soustraire au châtiment, à plus forte raison en sera-t-il ainsi de nous.

3. C'est le propre des bêtes les plus féroces de nuire sans qu'on les ait attaquées ; mais non, les bêtes féroces elles-mêmes ne prennent guère les devants. Si vous les laissez tranquilles dans leur solitude, si vous ne les serrez pas de près, les mettant ainsi dans la nécessité de se défendre, d'ordinaire elles ne vous nuiront pas, elles ne viendront pas vous mordre, elles poursuivront leur chemin : et vous, un homme, un être doué de raison, investi d'un si glorieux empire, d'une si haute dignité, vous n'imitez pas même les bêtes féroces dans votre conduite à l'égard de ceux qui ont la même nature que vous ; vous ne craignez pas de léser et de dévorer votre frère. Et comment vous sera-t-il possible de vous justifier? N'entendez-vous pas l'Apôtre vous dire : « Pourquoi n'aimez-vous pas mieux supporter l'injustice? pourquoi ne pas vous résigner à la fraude? Mais c'est vous qui faites tort et qui fraudez, et cela, à des frères. » I *Cor.*, VI, 7, 8. Vous le voyez, faire le mal, c'est le subir; le subir, au contraire, c'est recevoir un bien. Si quelqu'un, par exemple, insulte les magistrats, s'attaque aux hommes revêtus de la puissance, à qui nuira-t-il? est-ce à lui-même, dites-moi, est-ce aux autres? A lui-même évidemment. Ainsi donc, quand on offense un magistrat, ce n'est pas lui précisément, c'est soi-même qu'on offense : et, quand on offense un homme quel qu'il soit, ce n'est pas le Christ qu'on offenserait en lui? Nullement, pensez-vous peut-être. Erreur; si quelqu'un jette des pierres aux statues du souverain, qui lapide-t-il? n'est-ce pas lui-même? Par conséquent, voilà qu'on se blesse soi-même en lançant des pierres à la statue d'un roi mortel : et, lorsqu'on outrage le vivant portrait du Christ, l'homme, cette image de Dieu, on ne s'outragerait pas soi-même?

Jusques à quand aimerons-nous les possessions d'ici-bas? car je ne cesserai de crier après l'amour des richesses, la vraie cause de tous nos maux. Jusques à quand nous montrerons-nous insatiables, et cette cupidité ne nous inspirera-t-elle jamais le dégoût? Qu'a donc l'or de si particulièrement beau? Pour moi, je suis

stupéfait de sa puissance; c'est une complète fascination que ce culte dont l'or et l'argent sont l'objet. Nous n'avons aucun souci de nos âmes, et nous sommes en adoration devant une image inanimée! Comment cette maladie s'est-elle répandue sur la terre entière? Qui pourra l'en expulser? quelle parole exterminera jamais le monstre et mettra fin à ses ravages? La convoitise est profondément enracinée dans l'intelligence même des hommes, sans en excepter ceux qui semblent pratiquer la piété. Les préceptes de l'Evangile sont un sujet de honte pour nous : ils demeurent là consignés dans l'Ecriture; mais nulle part ils n'apparaissent dans nos actes. Quel est le spécieux prétexte qu'on met en avant? — J'ai des enfants, et je crains de tomber moi-même dans les perplexités de l'indigence, d'avoir un jour besoin des autres; je ne saurais me réduire à mendier. — Et voilà pourquoi sans doute vous mettez les autres dans cette nécessité? — Je ne puis pas m'exposer à la faim. — Et c'est encore pour cela que vous affamez les autres? Vous comprenez donc combien il est pénible de mendier, combien terrible d'endurer la faim? Mais alors épargnez vos frères. Vous auriez honte de mendier, n'est-ce pas, et vous ne rougissez pas de la fraude? Vous ne voudriez pas mourir de faim, et vous ne craignez pas de faire mourir les autres? Cependant à souffrir la faim il n'y a ni honte ni crime; tandis que réduire les autres à cet état n'est pas seulement une honte, et mérite un éternel châtiment. Tout ce que vous dites, paroles vides de sens, vains subterfuges. Que vos enfants ne soient pas la cause réelle de votre insensibilité, j'en vois la preuve dans ceux qui n'ont pas d'enfants et qui n'espèrent pas même en avoir; car ils ne se montrent pas moins misérables et moins cupides, moins attachés aux biens temporels que s'ils avaient mille enfants à doter. Ce n'est pas la sollicitude pour la famille qui fait entasser, c'est une maladie de l'âme. Aussi beaucoup de ceux qui n'ont pas d'enfants n'en éprouvent pas moins cette frénésie des richesses, et d'autres ayant autour d'eux de nombreux rejetons, savent mépriser ce qu'ils possèdent : ceux-ci vous accuseront au dernier jour. Si c'était le nombre des enfants qui vous forçât à chercher la fortune, ils devraient avoir le même désir, la même convoitise; puisqu'ils ne l'ont pas, ce n'est pas le nombre des enfants, c'est notre passion qui nous rend furieux.

[Margin note: Mourir de faim n'est pas un crime; faire mourir de faim les autres mérite un châtiment]

Où sont les hommes, me demandera-t-on, qui méprisent les richesses quand ils ont des enfants? Vous pouvez en rencontrer beaucoup et sans cesse. Si vous le voulez, je vous rappellerai même l'exemple des anciens. Jacob n'avait-il pas douze fils et ne menait-il pas une vie mercenaire? Son beau-père ne lui faisait-il pas tort? et, malgré cela, s'autorisa-t-il du nombre de ses enfants pour former quelque dessein blâmable? Que dirai-je d'Abraham? n'avait-il pas, indépendamment d'Isaac, une nombreuse famille, et n'usait-il pas néanmoins de ses biens en faveur des étrangers? Non content de ne commettre aucune injustice, il cédait même de ses droits, soit pour venir en aide aux autres, soit en se résignant aux injustes prétentions de son neveu. Or, souffrir la rapine par amour pour Dieu, c'est beaucoup plus méritoire encore que de faire du bien. Pourquoi? C'est que ceci part d'un libre mouvement de l'âme, ce qui le rend en quelque sorte aisé; mais là, c'est une contrainte, une violence qui vous est faite. Eh bien! il n'est pas d'homme qui n'aimât mieux donner de lui-même mille talents que se voir enlever malgré lui trois oboles. Donc, le souffrir avec patience, c'est la marque d'une plus haute philosophie. Et voilà ce qui nous frappe dans Abraham. « Lot remarqua, dit l'Ecriture, la contrée qui s'étendait tout autour; elle était arrosée comme le paradis de Dieu; il la choisit pour sa part. » *Genes.*, XIII, 10, 11. Son oncle n'éleva pas de contestation. Non-seulement donc celui-ci ne commet pas d'injustice, vous le voyez, mais encore il la subit. Pourquoi rejeter la faute sur vos enfants, ô homme? Dieu ne vous les a pas donnés apparemment pour vous autoriser à ravir le bien d'autrui. Prenez garde qu'en parlant de la sorte vous n'attiriez la colère de Dieu. Si vous dites, en effet, qu'ils sont la cause de vos rapines et de vos calculs intéressés, je crains que Dieu ne vous les enlève pour vous

débarrasser d'un écueil et d'un danger. Dieu vous les a donnés pour qu'ils vous servent d'appui dans la vieillesse, après avoir appris de vous la vertu.

4. C'est ainsi que se manifeste l'économie de son plan par rapport au genre humain : il l'a comme établi sur une double base, sur l'enseignement paternel et sur l'amour inné de la famille. Si les hommes venaient au hasard dans ce monde, ils seraient sans affection les uns pour les autres. Aujourd'hui même qu'existent ces dénominations de pères, de fils, de neveux, il en est tant qui ne prennent aucun soin de leurs proches! qu'eût-ce alors été? Voilà dans quel but Dieu vous a rendu père : n'accusez donc pas vos enfants. Or, si les pères sont sans excuse, ceux qui ne le sont pas, et qui cependant se tourmentent pour amasser des richesses, quelle raison peuvent-ils faire valoir? Ils ont cependant une raison, elle-même inexcusable. Que disent-ils? — Ne laissant pas d'enfants, nous laisserons au moins un souvenir dans nos richesses. — Ce motif est absolument ridicule. Il faut donc que la fortune immortalise cette maison, à défaut de postérité? Mais ce n'est pas votre gloire, ô homme, c'est votre avarice dont vous allez perpétuer le souvenir. N'apercevez-vous pas la foule qui passe devant ces illustres maisons en échangeant les propos que voici : Que de biens cet homme n'a-t-il pas acquis par le crime? combien n'a-t-il pas dû voler pour bâtir un tel édifice? Et maintenant il n'est plus que cendre et poussière, pendant que son héritage est entre les mains des étrangers. Je l'ai dit, vous avez fait qu'on se souvînt de votre avarice, et nullement de votre gloire. Votre corps reste caché dans le sein de la terre; mais votre cupidité, dont le temps eût effacé la mémoire, vous l'avez rendue manifeste par vos constructions, vous avez pris soin qu'elle fût incessamment exhumée. Tant que l'édifice conservera votre nom, tant qu'il restera debout et qu'on pourra dire : C'est la maison d'un tel, toutes les langues se déchaîneront inévitablement contre vous. Mieux vaudrait ne rien avoir sur la terre, vous le voyez, que d'encourir de telles accusations.

Mais cela ne regarde que la vie présente : que ferons-nous, dites-moi, dans la vie future, ayant acquis ici-bas tant de biens, et n'ayant rien donné à personne, ou presque rien de ce que nous avions? comment nous dépouillerons-nous de nos rapines? Celui qui veut s'en dépouiller efficacement ne se borne pas à donner une faible partie d'un tout considérable; il distribue plus qu'il n'a volé, et met un terme à ses fraudes. Ecoutez ce que dit Zacchée : « Je rends le quadruple de ce que j'ai pris. » *Luc.*, XIX, 8. Et vous, après avoir ravi des talents sans nombre, si vous distribuez seulement quelques drachmes, vous pensez avoir tout restitué, vous voilà tranquille comme si vous étiez même allé plus loin. Or, ce n'est pas assez de rendre le bien mal acquis, il faut y joindre quelque chose de vos biens personnels. Un voleur ne se justifie pas en restituant uniquement ce qu'il a volé; souvent il paie de sa vie le vol dont il s'est rendu coupable; heureux s'il se libère en donnant beaucoup plus : il en est de même de l'avare. L'avare, en effet, n'est autre chose qu'un voleur, il détrousse ses semblables, il dépasse même en cruauté comme en tyrannie les voleurs ordinaires. Ces derniers, par cela même qu'ils se cachent et ne font leurs mauvais coups que la nuit, inspirent une répulsion moins profonde; ils savent encore rougir, ils ont peur du crime : celui-là, laissant de côté toute pudeur, s'avance à front découvert sur la place publique, spoliant quiconque lui tombe sous la main, c'est un tyran en même temps qu'un voleur. Il ne perce pas les murs, il n'éteint pas les lumières, il ne force pas les coffres et ne déchire pas les sceaux. Que fait-il donc? Il agit avec plus de violence, il jette tout hors de la maison, à la vue même de ceux qu'il dépouille, il ouvre tout avec audace, il les force à tout livrer. C'est jusque-là qu'il porte l'impudence et la barbarie. Il l'emporte d'autant plus en scélératesse, disons-le de nouveau, qu'il ajoute aux instincts de la rapine ceux de la tyrannie.

Celui à qui l'on a secrètement dérobé quelque chose, en est sans doute affligé; mais c'est encore une consolation pour lui que le voleur ait éprouvé de la honte ou de la crainte : celui

qu'on insulte en le dépouillant, ne peut pas supporter une pareille violence, puisqu'il n'en serait que plus digne de risée. Qu'un homme pèche avec la femme d'un autre, mais en se cachant, ou bien qu'il l'enlève à la face du mari; quand est-ce que l'insulte est plus douloureuse et plus poignante? n'est-ce pas dans ce dernier cas? Ici le mépris s'ajoute à l'injustice : là nous voyons du moins une sorte de respect pour la victime. Il en est de même par rapport à l'argent : celui qui le vole en cachette, rend par là même un hommage au droit; celui qui le vole ouvertement, au vu de tout le monde, ne se contente pas de dépouiller son prochain, il l'insulte. Cessons de ravir le bien d'autrui, pauvres ou riches; car ceci ne s'adresse pas aux riches seulement, j'en fais aussi l'application aux pauvres. En effet, ils font souvent tort à ceux qui sont plus pauvres qu'eux; les artisans dont la position est plus avantageuse exploitent les simples ouvriers, les vendeurs se trompent les uns les autres, le vol s'étale sur l'agora. J'attaque indistinctement toutes les injustices. Ce n'est pas dans la quantité des choses qu'on soustrait ou qu'on enlève, c'est plutôt dans l'intention ou la volonté, que l'iniquité consiste. Que ceux-là soient éminemment voleurs, qui ne négligent pas les petits bénéfices, je me souviens de vous l'avoir expliqué, j'espère que vous vous en souvenez vous-mêmes. Nous ne pousserons donc pas plus loin la comparaison; admettons simplement que les pauvres égalent en cela les riches. Formons notre esprit à respecter les bornes de la raison, à ne rien désirer au delà du nécessaire. Qu'il donne libre carrière à ses désirs du côté du ciel, que chacun là s'étende toujours davantage; mais qu'il se borne ici-bas à ce dont il a besoin, et qu'il ne dépasse jamais cette limite. Ainsi pourrons-nous acquérir les vrais biens, par la grâce et l'amour..., etc.

Conclusion morale.

HOMÉLIE XI.

« N'éteignez pas l'Esprit, ne méprisez pas les prophéties. Eprouvez toute chose, et retenez ce qui est bon. Fuyez toute apparence de mal. »

1. Une profonde nuit, des ténèbres épaisses enveloppent le monde entier. Paul nous le fait entendre, quand il dit : « Nous étions auparavant ténèbres ; » *Ephes.*, v, 8 ; et puis : « Pour vous, frères, vous n'êtes pas dans les ténèbres, et le dernier jour ne saurait vous surprendre comme un voleur. » I *Thess.*, v, 4. Dès lors que la nuit règne, pour ainsi parler, une nuit sans lune, au sein de laquelle nous marchons, Dieu nous a donné une lampe éclatante, la grâce de l'Esprit saint, qu'il a lui-même allumée dans nos âmes. Or, cette lumière une fois reçue, les uns l'ont rendue plus puissante et plus belle, tels que Paul, Pierre, et tous les saints de ces premiers temps; les autres l'ont éteinte, comme les cinq vierges folles, ceux qui firent naufrage dans la foi, le fornicateur de Corinthe, les Galates retombés dans leurs iniquités. Voilà pourquoi cette parole de l'Apôtre : « N'éteignons pas l'Esprit, » c'est-à-dire la grâce, qu'il désigne souvent par le nom de celui qui la donne. C'est l'impureté de la vie qui l'éteint. De même qu'on éteindra cette lampe matérielle en y jetant de la terre ou de l'eau, ou bien simplement en la privant d'huile; de même, par rapport au don spirituel, vous éteignez la lumière en la noyant dans les soucis des intérêts passagers et terrestres. Ne feriez-vous même rien de pareil, qu'une violente tentation survienne d'autre part comme un vent impétueux, si la flamme n'est pas forte, si l'huile n'abonde pas, si vous n'avez pas protégé l'orifice et fermé les portes, tout s'abîme et disparaît. Qu'est-ce que l'orifice? Comme il en est à la lampe, il en est également en nous, l'œil et l'oreille. Ne permettez pas que le souffle impétueux de l'iniquité y pénètre; fermez-les avec la crainte de Dieu. La bouche est encore un orifice; tenez-la soigneusement fermée, de telle sorte qu'elle donne la lumière, sans rester ouverte aux irruptions du dehors. Quelqu'un vous a-t-il fait injure, vous a-t-il insulté, fermez votre bouche; si vous l'ouvrez, vous déchaînez la tempête. Ne voyez-vous pas ce qui se passe dans les maisons? lorsque deux portes sont en face l'une de l'autre, s'il s'élève un grand vent, en fermant l'une, vous l'arrêtez en grande partie, vous le mettez dans l'impossibilité de nuire, pourvu qu'il n'y ait pas de souffle opposé. Voilà

maintenant aussi deux portes qui se regardent, votre bouche et celle de l'homme qui vous accable d'outrages : si vous tenez la vôtre fermée, si vous ne donnez pas un souffle contraire, vous arrêtez toute collision ; mais, si vous l'ouvrez, vous ne pouvez plus suspendre la lutte.

N'éteignons donc pas le flambeau de la grâce. Or, il arrive souvent qu'il s'éteint sans aucune action partie du dehors : c'est quand l'huile manque, quand nous négligeons de faire l'aumône, que l'Esprit s'éteint ; car il vous est donné par Dieu comme une splendide aumône ; et dès qu'il n'aperçoit pas en vous ce même fruit, il s'envole ; il ne reste pas dans une âme sans pitié. Une fois l'Esprit éteint, vous savez les conséquences, vous tous qui avez marché dans les ténèbres de la nuit. S'il est difficile alors de suivre le chemin qui va d'une terre à l'autre, comment suivrions-nous avec sécurité celui qui conduit de la terre au ciel ? Ignorez-vous combien de démons envahissent cet espace, combien de bêtes féroces, combien d'esprits pervers ? Si nous avons la vraie lumière, ils ne pourront nous faire aucun mal ; mais, si nous l'avons éteinte, ils ont bientôt raison de nous, ils nous ont bientôt dépouillés de tous nos biens ; les larrons éteignent aussi la lumière pour exercer leur industrie. Eux voient dans ces ténèbres, par la raison qu'ils accomplissent des œuvres de ténèbres : pour nous, c'est une lumière à laquelle nous ne sommes pas accoutumés. N'éteignons donc pas la nôtre. Toute mauvaise action l'éteint, toute parole blessante, tout ce que vous pourrez nommer de pareil. De même que le feu s'étouffe sous des matières d'une nature opposée, et ne s'alimente pas des matières de semblable nature ; de même les éléments qui se rapprochent de l'essence de la lumière, qui sont en quelque sorte ignés, excitent la flamme. N'y jetons rien de froid, rien d'humide ; ce serait vouloir l'éteindre.

Ce texte est susceptible d'une autre explication. Parmi les Juifs, plusieurs annonçaient la vérité, et d'autres le mensonge. Paul l'a déjà dit dans son épître aux Corinthiens, en ajoutant que Dieu pour cela même avait donné le discernement des esprits. Le diable dans sa profonde malice a voulu, par l'imitation de ce don spirituel, tout bouleverser dans l'Eglise. Le démon et l'Esprit, prédisant l'un et l'autre l'avenir, celui-là d'une manière fausse, celui-ci selon la vérité, on n'avait pas de signe certain pour distinguer les deux témoignages, on s'en servait indistinctement pour parler comme Jérémie ou Ezéchiel ; mais, le moment étant venu, la distinction s'est faite : Dieu nous a donné le discernement des esprits. A cette époque, chez les Thessaloniciens également, beaucoup se mêlaient de prophétiser ; et l'Apôtre y fait allusion quand il dit : « Ne vous laissez effrayer ni par les discours, ni par les lettres où l'on vous annonce que le jour du Seigneur est proche, comme si cela venait de nous. » II *Thes.*, II, 2. A cette recommandation : « N'éteignez pas l'Esprit, » il a raison d'ajouter cette autre : « Ne méprisez pas les prophéties. » Parce qu'il est au milieu de vous quelques faux prophètes, veut-il leur dire par là, n'empêchez ni ne repoussez les autres à cause de ceux-là ; n'éteignez pas la vraie lumière, « ne méprisez pas les prophéties. »

2. Vous voyez déjà que tel est aussi le sens de ce qui suit : « Eprouvez toute chose. » Comme il venait de dire : « Ne méprisez pas les prophéties, » pour qu'on ne crût pas qu'il donnait carrière à tout enseignement, il ajoutait : « Eprouvez toute chose ; » distinguez les vraies prophéties : « Retenez ce qui est bon. Fuyez toute apparence de mal ; » non celle-ci ou celle-là, mais toutes. Séparez dans la droiture de votre conscience le vrai du faux ; attachez-vous à l'un et détournez-vous de l'autre. Il en résultera une grande haine et un grand amour, suivant que les hommes seront rejetés ou reçus, et précisément parce que nous aurons tout fait avec exactitude, nullement au hasard. « Que le Dieu de la paix lui-même vous sanctifie en toute chose, que votre esprit, votre âme et votre corps soient conservés intacts et sans division pour l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Remarquez cette bienveillance du maître : à l'exhortation il ajoute la prière même en écrivant ; l'une n'est pas moins nécessaire que l'autre. Voilà pourquoi nous aussi, quand

nous vous avons prodigué nos conseils, nous répandons pour vous nos prières ; et les initiés le savent bien. Paul avait surtout raison d'en agir de la sorte, lui qui jouissait d'un si puissant crédit auprès de Dieu ; pour nous, c'est avec confusion et sans aucun motif de confiance. Comme telle est cependant notre mission, nous y sommes fidèle, tout indigne que nous soyons de paraître devant le Seigneur, et de figurer même parmi les derniers des disciples. Mais, comme la grâce opère par les plus humbles instruments, en faveur des âmes qui doivent en profiter, et non pour eux-mêmes, nous ne refusons pas notre concours.

« Qu'il vous sanctifie en toute chose, et que votre esprit, votre âme et votre corps soient conservés intacts et sans division pour l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Que faut-il entendre par l'esprit dans ce texte ? Le don spirituel. Si nous quittons la terre ayant nos lampes allumées, nous entrerons dans la chambre nuptiale; nullement, si nous les avons éteintes. C'est pour cela que l'Apôtre réclame un esprit intact ; c'est la condition essentielle. Il exige aussi cette intégrité pour l'âme et pour le corps; rien ne saurait alors leur nuire. « Fidèle est celui qui vous a appelés, il accomplira sa promesse. » Remarquez maintenant l'humilité : à la suite de la prière, ne pensez pas, dit-il, que cela vienne des prières que j'aurai faites ; ce sera la conséquence du plan divin et de votre vocation. Puisqu'il vous appelle au salut et qu'il est la vérité même, il ne manquera pas de vous sauver. « Frères, priez pour nous. » Quelle admirable humilité respire encore dans cette demande ! Pour lui, c'était bien l'humilité qui lui dictait ce langage : ce n'est plus la même chose pour nous, c'est en vue d'obtenir un secours efficace, un bien précieux par votre intercession, que nous vous disons : Priez aussi pour nous. Bien que nous ne vous rendions pas d'éminents services, vous le devez à l'honneur dont nous sommes investis, au titre même que nous portons. Un père qui n'avait jamais rien fait pour ses enfants, crut néanmoins pouvoir leur adresser ce reproche, en vertu de son titre seul : Vous ne m'avez pas un jour appelé du nom de père. Nous vous disons également : Priez pour nous. Et ce n'est pas une vaine formule, c'est par un sincère désir d'obtenir vos prières. Si je suis devenu par ma dignité responsable de vous tous, si je dois en rendre compte, n'ai-je pas d'autant plus droit à ce que vous priiez pour moi ? J'ai contracté pour vous une responsabilité plus lourde, vous me devez donc un plus grand secours.

Humilité de saint Paul.

« Saluez tous les frères dans le saint baiser. » Quelle ardente affection ! quelle disposition d'âme ! Ne pouvant les embrasser, puisqu'il est absent, il veut que d'autres les embrassent pour lui. Et nous aussi nous agissons de même, nous disons : Embrassez-le pour moi. Gardez à cet exemple le feu de la charité : la charité ne connaît pas de distance, elle franchit les plus longs chemins, elle est présente partout. « Je vous en conjure au nom du Seigneur, que cette lettre soit lue à tous les saints nos frères. » C'est ici de l'amour beaucoup plus que de la doctrine ; il veut parler à tous. « Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous. Amen. » Il ne se borne pas à commander, il adjure, afin que, si ce n'est pas par égard pour lui, ils accomplissent son ordre à cause de cette formule sacrée. Voilà encore une chose pour laquelle on avait jadis un respect mêlé de crainte, et que maintenant on foule aux pieds. Il arrive souvent qu'un esclave battu de verges adjure au nom de Dieu et de son Christ, et qu'il dise : Puissiez-vous ainsi mourir chrétien ! et personne n'y fait attention, personne n'y prend garde. Qu'il vous conjure au nom de votre fils à vous, et soudain, malgré vous-même, en grinçant des dents, vous laissez tomber votre colère. Un autre que vous traînez au milieu de l'agora, sous les yeux des Juifs et des Gentils, vous adjure aussi par ce qu'il y a de plus saint et de plus redoutable; et vous êtes sans pitié. Or, que peuvent dire les Gentils, lorsqu'un fidèle implore la compassion d'un autre fidèle, d'un chrétien, et que vous n'en tenez aucun compte, que vous dédaignez ces supplications ?

3. Voulez-vous que je vous cite un fait que j'ai ouï raconter ? Ce n'est pas un récit imaginaire ; je le tiens d'une personne digne de foi.



Une servante mariée avec un homme pervers, méprisable, vagabond, apprend que ce misérable, qui ne cesse d'accumuler les méfaits, doit être vendu par leur maîtresse; car le désordre ne peut plus être ni toléré ni pardonné : la maîtresse était veuve et ne pouvait pas châtier un esclave qui lui bouleversait cependant la maison; elle avait donc résolu de le vendre : puis, regardant comme un mal de séparer l'homme de la femme, elle avait aussi résolu de vendre en même temps cette dernière, bien qu'elle fût satisfaite de son caractère et de son dévouement. Se voyant dans cette cruelle alternative, la servante alla trouver une personne respectable et très-intimement liée avec sa maîtresse, la même dont je tiens ce récit; se jetant à ses pieds et les arrosant de larmes, elle la supplia d'intercéder pour elle, et, après un torrent de paroles et de sanglots, faisant un dernier effort pour obtenir cette grâce, elle ajouta cette dernière et terrible adjuration : Puissiez-vous ainsi voir le Christ au jour du jugement, si vous ne repoussez pas ma prière! Cela dit, elle se retira. La personne ainsi priée, surprise par une de ces mille sollicitudes de la vie qui surviennent si fréquemment dans les familles, l'oublia. Puis tout à coup, sur le soir, cette terrible adjuration lui revint à la mémoire, et souleva comme un violent remords; elle partit donc en toute hâte et plaida la cause avec tant de chaleur qu'elle termina cette affaire. Dans la nuit, elle vit les cieux ouverts et le Christ lui-même autant qu'un être mortel peut le voir. Son respect et sa crainte l'avaient rendue digne d'une semblable vision. J'ai rappelé ce trait, pour que nous ne méprisions jamais les adjurations, quand il s'agit surtout d'une œuvre de bien, de l'aumône, de la charité.

Et maintenant les pauvres, les estropiés, gisant à terre, vous voient passer devant eux; ne pouvant vous suivre à cause de leur infirmité, ils espèrent vous arrêter en vous adjurant par les choses les plus saintes, ils tendent vers vous leurs mains, en vous suppliant de leur donner une ou deux oboles : et vous ne vous détournez pas, quoiqu'on vous adjure au nom de votre Dieu. Si l'on vous avait adjurée par la tête ou de votre mari pour le moment éloigné de vous, ou de votre fils ou de votre fille, vous eussiez accédé sur-le-champ; car alors votre cœur tressaille et s'enflamme : quand on vous prie par le Seigneur, vous poursuivez votre route. J'en ai vu beaucoup dont ce nom divin ne pouvait ralentir les pas, et qu'un simple éloge sur leur beauté remplissait de joie, attendrissait, rendait généreuses. Elles réduisent les malheureux à la nécessité de se couvrir de ridicule. Voyant, en effet, qu'ils ne peuvent toucher votre âme par les expressions les plus fortes et les plus véhémentes, ils ont recours à des moyens qu'ils savent assurément devoir vous plaire : votre insensibilité force en quelque sorte celui que le malheur ou la faim tourmentent à vanter vos prétendus appâts. Et plût à Dieu que ce fût tout! mais il y a quelque chose de plus pénible encore : les mendiants sont contraints de faire des tours de magie, des jeux de mots dégradants ou risibles. Il en est qui, tenant dans leurs doigts des coupes de différentes formes, en frappent des cymbales, ou qui, tenant une flûte, font entendre des chants honteux et lascifs, en y mêlant des clameurs discordantes. Autour d'eux se forme un cercle nombreux, et les uns leur jettent un morceau de pain, les autres une obole ou tel objet de même valeur; on les retient un temps considérable, tous y trouvent du plaisir, les femmes aussi bien que les hommes. Quoi de plus lamentable? cela n'est-il pas bien digne de pitié? C'est peu de chose au fond, on le regarde du moins comme peu de chose; mais les mœurs en sont profondément altérées. Un chant obscène accompagné d'agréables modulations, ne frappe pas l'oreille sans amollir le cœur, sans corrompre l'âme elle-même. Le pauvre qui se réclame du nom de Dieu, qui fait pour vous les plus belles prières, qui vous souhaite mille biens, vous n'en tenez aucun compte : celui qui remplace la prière par de misérables puérilités, vous le tenez en grande estime.

Ce qui me vient maintenant à la pensée, je vais vous le dire. Qu'est-ce donc? Si vous devenez malade ou si vous tombez dans la pauvreté, que les mendiants circulant dans nos carrefours, à défaut d'autres maîtres, vous apprennent à bénir

Dieu. Condamnés à demander l'aumône pendant toute leur vie, beaucoup ne prononcent jamais de blasphèmes, ne s'irritent ni ne se plaignent de leur sort; ils passent tout le temps de cette précaire existence dans les actions de grâces, à proclamer la grandeur et la bonté de Dieu. Celui que la faim consume, reconnaît l'amour de Dieu pour nous : et vous qui vivez dans l'abondance, si vous n'accaparez pas les biens de tous vos semblables, vous l'accusez de cruauté. Que cet homme vous est préférable! comme sa conduite sera plus tard votre condamnation! Les pauvres sont les envoyés de Dieu, chargés de nous apprendre à supporter le malheur, et répandant la consolation par toute la terre. Vous avez éprouvé quelque contradiction? mais cela n'est rien en comparaison de ce que ce pauvre souffre. Vous avez perdu peut-être un œil? voici quelqu'un qui les a perdus tous les deux. Vous avez supporté une longue maladie? la sienne est incurable. Vos enfants sont morts? son corps même dépérit d'heure en heure. Vous avez éprouvé de grandes pertes? vous n'en êtes pas cependant réduit à dépendre des autres. Rendez donc grâces à Dieu. Voyez-les dans la fournaise de l'indigence, demandant à tous, et ne recevant que d'un petit nombre. Quand vous vous fatiguez à prier, sans que Dieu vous exauce, songez combien de fois vous avez entendu les sollicitations du pauvre, sans qu'il ait rien obtenu de vous; et lui ne vous a pas témoigné de colère, ne vous a pas outragé. Votre conduite cependant était de la pure barbarie, tandis que Dieu vous donne encore une preuve de son amour en ne vous écoutant pas. Si vous pensez ne mériter aucun reproche en restant insensible aux prières d'un serviteur comme vous, comment accusez-vous le souverain Maître quand il refuse par bonté d'accomplir la demande d'un serviteur? Quelle injustice! quelle coupable partialité!

4. Ayons ces pensées toujours présentes, regardons ceux qui sont au-dessous de nous ou dans de plus graves infortunes; et nous pourrons rendre grâces à Dieu. La vie tout entière est semée de pareils enseignements; le fidèle qui sait veiller et réfléchir en puisera de très-grands dans la maison de prières. Si les pauvres se tiennent assis devant les portes des églises et des monuments élevés aux martyrs, c'est pour que leur présence soit pour nous la source d'un bien précieux. Comparez : quand nous entrons dans les palais des rois de la terre, rien de pareil ne s'offre à nos regards; là des personnages entourés de respect, d'éclat et d'opulence, des sages selon le monde circulent de toute part, à l'entrée de cette autre demeure royale, de l'église, du sanctuaire où reposent les dépouilles des martyrs, vous rencontrez des hommes privés d'un ou plusieurs membres, des possédés, des pauvres, des vieillards, des aveugles, des estropiés de tout genre. Pourquoi? Afin que leur vue vous soit une instruction : et d'abord, si vous êtes venu traînant au dehors quelque faste, dès que vous les aurez aperçus, vous devez laisser là toute prétention et sentir votre cœur brisé, pour être en état d'entendre ce qui sera dit; il n'est pas possible d'être exaucé quand le faste se mêle à la prière. En voyant un vieillard, vous ne vous enorgueillirez pas de votre jeunesse; car ceux-là furent jeunes aussi comme vous. Etes-vous fier de votre rang dans la milice, ou même de votre souveraineté? songez que plusieurs de ceux qui gisent sous ces portiques ont peut-être brillé dans l'entourage des monarques. Si vous comptez sur votre force et votre santé, l'aspect de ces infirmes pourra vous ramener à de plus humbles sentiments. Celui qui fréquente cette enceinte, ne se fiera plus tant à sa vigueur; et celui qui souffre ne peut manquer d'y puiser une grande consolation. Ce n'est pas le seul résultat de ce spectacle; il doit encore avoir pour effet de vous rendre compatissant, de vous incliner à la miséricorde, de vous faire admirer l'amour de Dieu pour nous. Si Dieu ne rougit pas de ces misérables, s'il les admet à l'entrée de sa maison, bien plus devez-vous être bon pour eux; ne vous enflez donc pas de vos grandeurs terrestres.

Ne soyez pas humilié quand un pauvre vous appelle; ne le repoussez pas quand il vient à vous et tombe à vos pieds. Ce sont là les admirables chiens de garde des portiques royaux. Je n'entends pas leur faire insulte en leur donnant



ce nom de chiens, à Dieu ne plaise, j'entends leur adresser un grand éloge : ils sont les gardiens des vestibules des cieux. Donnez-leur la nourriture, respectez-les; l'hommage remonte au souverain Roi. Tout est faste dans les palais des hommes qui règnent sur leurs semblables : ici tout est humilité. Que les choses humaines ne soient rien, cela vous est démontré dès que vous abordez cette maison ; que les richesses ne plaisent nullement à Dieu, ceux qui gisent là vous l'enseignent. La réunion siégeant en ce lieu est comme une école qui s'adresse au genre humain tout entier, et qui tient hautement ce langage : Les choses d'ici-bas ne sont qu'une ombre, une fumée. Si les richesses étaient un bien véritable, Dieu n'aurait pas fait asseoir les pauvres devant sa maison. S'il y reçoit aussi les riches, ne vous en étonnez pas; ce n'est point pour qu'ils restent attachés aux richesses qu'il les admet; c'est pour qu'ils se dépouillent de tout faste. Ecoutez ce que leur dit le Christ : « Vous ne pouvez pas servir Dieu et Mammon. » *Matth.*, VI, 24. Il leur dit encore : « Un riche entrera difficilement dans le royaume des cieux ; » *Ibid.*, XIX, 23 ; il ajoute : « Un chameau passerait plutôt par le trou d'une aiguille qu'un riche n'entrera dans le royaume des cieux. » *Ibid.*, 24. S'il admet donc les riches, c'est pour qu'ils entendent de tels enseignements, pour qu'ils apprennent à désirer les richesses éternelles, pour qu'ils ambitionnent les biens du ciel. Et pourquoi vous étonneriez-vous qu'il permette à ces hommes de s'asseoir sous les portiques de son palais ? il ne dédaigne même pas de les appeler à sa table spirituelle, de les faire participer à son divin banquet. Oui, le boiteux, l'homme privé d'un membre, le vieillard couvert de haillons, l'infirme à l'aspect repoussant, viennent prendre place à côté du plus élégant jeune homme, de celui-là même qui porte la pourpre et dont le front est orné du diadème : ils ont les mêmes droits et les mêmes honneurs, ils jouissent des mêmes avantages, aucune différence entre eux.

5. Ainsi donc, le Christ ne dédaigne pas d'appeler les pauvres à sa table et de les faire asseoir à côté du monarque, puisqu'il les appelle en même temps ; et vous rougiriez d'être vu leur donnant l'aumône, ou vous entretenant avec eux ? Quelle arrogance et quel orgueil ! Prenez garde de subir un jour le sort du mauvais riche. Celui-là ne daignait pas non plus abaisser les yeux sur Lazare, ni lui concéder l'abri de son toit, puisqu'il le laissait dehors étendu le long du vestibule ; jamais enfin il n'avait daigné lui parler. Aussi, quand il a besoin de son intercession, dans cette nécessité pressante, ne peut-il rien obtenir. En rougissant des pauvres, dont le Christ n'a pas rougi, nous rougissons du Christ lui-même, puisque l'insulte tombe sur ses amis. Qu'autour de votre table se pressent les indigents et les infirmes; par eux vient le Christ, et non par les riches. Peut-être riez-vous en entendant ces paroles. Ne m'attribuez donc pas ce langage : écoutez comment parle le Christ, afin de trembler au lieu de rire : « Quand vous faites un festin, un repas quelconque, n'appelez pas vos amis, ni vos frères, ni vos parents, ni vos riches voisins, de peur qu'eux aussi ne vous invitent, et que vous ne soyez payé de retour ; mais, dans une telle circonstance, appelez plutôt les mendiants, les estropiés et les aveugles ; heureux serez-vous alors, parce qu'ils n'ont pas de quoi vous rendre; vous serez largement payé plus tard, dans la résurrection des justes. » *Luc.*, XIV, 12-14.

Si vous aimez la gloire, c'est le moyen de l'obtenir plus grande, même ici-bas. De la part des riches, vous avez à craindre la jalousie, les louches insinuations, les reproches peut-être et les paroles blessantes, sans compter la peur qu'il n'arrive quelque déconvenue; de telle sorte que vous êtes-là comme un domestique qui sert son maître ; si vos convives sont au-dessus de vous, vous redoutez leur mécontentement et leurs discours. Rien de semblable de la part des pauvres : tout ce que vous leur offrez, ils l'acceptent avec satisfaction, ils ne cessent de vous applaudir ; vous obtenez une gloire plus éclatante, une plus vive admiration : tous ceux qui sauront votre conduite, vous approuveront beaucoup plus dans ce dernier cas que dans l'autre. Si vous n'en êtes pas persuadé, faites-en l'expérience, vous riche qui donnez des repas aux grands

dignitaires de la cour et de l'armée ; invitez donc les pauvres, réunissez-les nombreux autour de votre table, et vous verrez si tout le monde ne vous approuve pas, si tous ne vous en aiment pas davantage, si tous ne vous regardent pas comme un père. Vos somptueux repas ne vous procurent aucun bien véritable : pour ceux dont je vous parle, le ciel vous est réservé, avec tous les trésors qu'il renferme. Puissions-nous tous les obtenir, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES

SUR LA SECONDE ÉPITRE AUX THESSALONICIENS

HOMÉLIE I.

1. En disant dans la précédente lettre : « Je suis nuit et jour impatient de vous voir... Le délai nous est intolérable ; nous sommes resté seul à Athènes... Je vous ai envoyé Timothée, » Paul leur avait fait assez connaître l'ardent désir qu'il avait de se rendre auprès d'eux ; n'ayant pu cependant faire ce voyage, et compléter ainsi leur instruction dans la foi, il leur adresse cette seconde lettre, afin de suppléer par écrit à son enseignement oral. Qu'il n'ait pu partir alors, il le fait entendre quand il dit : « Or, nous vous prions par l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » II *Thes.*, II, 1. Antérieurement il leur avait parlé de la sorte : « Pour les temps et les circonstances, vous n'avez pas besoin que nous vous en écrivions. » I *Thes.*, V, 1. S'il eût pu venir, il n'aurait pas eu besoin de leur écrire ; obligé de retarder la réponse à leurs questions, il leur écrit cette lettre ; et nous en voyons le motif dans celle à Timothée : « Quelques-uns troublent la foi d'un certain nombre, en affirmant que la résurrection est déjà accomplie. » II *Tim.*, II, 18. En détruisant par une telle affirmation les grandes et nobles espérances des fidèles, on leur ôtait le courage de souffrir.

L'espoir seul élève et soutient nos âmes.

L'espoir élève et soutient les âmes, les empêche de céder au cours des événements ; le diable voulant briser cette ancre, et ne pouvant alors leur persuader que l'avenir est une fable, prenait un autre chemin : mettant en avant quelques hommes, instruments de sa malice, il s'efforçait de jeter les fidèles dans une autre erreur, en leur représentant comme accomplies ces magnifiques promesses. Tantôt les faux docteurs disaient que la résurrection était déjà faite, tantôt que le jugement et l'avénement du Christ allaient avoir lieu. En convainquant ainsi le Christ lui-même de mensonge, en montrant qu'on ne devait attendre pour plus tard ni rémunération pour les justes, ni condamnation et supplice pour les méchants, ils rendaient ces derniers plus audacieux et confondaient les premiers.

Chose encore plus grave, les uns prétendaient répéter simplement les paroles de Paul, les autres fabriquaient même des lettres qu'ils disaient écrites par lui. Aussi, pour obvier à toutes ces manœuvres, leur dit-il : « Ne vous laissez effrayer ni par l'esprit du mal, ni par la parole, ni par des lettres qu'on vous donnerait comme venant de nous. » II *Thes.*, II, 2. L'esprit dont il parle comprend les faux prophètes. Comment distinguer ? Par ce qu'il ajoute ; car voici ce qu'il dit : « Mes salutations, écrites de ma propre main, de la main de Paul, c'est le signe mis en chaque lettre, c'est ainsi que j'écris. Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous. » *Ibid.*, III, 17, 18. Ce n'est pas ce langage même qu'il offre comme signe distinc-

tif; car il est probable que les autres ne manquaient pas de l'imiter. Il entend la salutation apposée de sa propre main. Tel est aussi l'usage parmi nous : on reconnaît l'authenticité d'une lettre à la signature qui figure au-dessous. Il les avertit qu'ils sont singulièrement circonvenus par les méchants; il les encourage, et par la vue du présent, et par celle de l'avenir; il leur rappelle les châtiments et les récompenses qui les attendent, afin de les attacher au bien; il traite ce point d'une manière toute spéciale, sans toutefois leur révéler le moment, se bornant à leur en donner la plus sûre marque, dans l'apparition de l'Antechrist. L'esprit le plus fragile se trouve raffermi, quand on lui donne autre chose qu'une simple affirmation. Et le Christ y apporte le plus grand soin; dans son discours sur la montagne, il expose de point en point à ses disciples ce qui regarde la consommation. Dans quel but? Pour ôter tout prétexte à ceux qui veulent introduire des antechrists et de faux christs. Il pose de nombreux signes, mais un surtout, en disant : « Quand l'Evangile aura été prêché dans toutes les nations. » *Matth.*, XXIV, 14. Il en donne un autre, pour qu'on ne se trompe pas sur son avénement : « Il viendra comme un éclair; » *Ibid.*, 27; il resplendira dans tout le monde, et ne se tiendra pas caché dans un coin; il n'aura pas besoin de quelqu'un qui le signale, tant il aura d'éclat : l'éclair s'annonce assez par lui-même. Parlant quelque part de l'Antechrist, il s'exprime en ces termes : « Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne m'avez pas reçu; qu'un autre vienne en son propre nom, et vous le recevrez. » *Joan.*, V, 43. Il donne encore comme signe de son avénement des calamités inénarrables se succédant coup sur coup; puis la venue du prophète Elie. Les Thessaloniciens doutaient alors, et c'est à nous que profite leur doute; car toutes ces choses sont utiles pour nous comme elles le furent pour eux : elles doivent nous détourner des fables où se complaisent les enfants et les vieillards. N'avez-vous pas souvent entendu dans votre bas âge de singuliers récits sur le nom de l'Antechrist et sa fameuse génuflexion? Le diable jette cette semence dans nos âmes quand nous sommes enfants, afin que cela devienne plus tard un dogme, et qu'il puisse ainsi nous tenir dans l'erreur. Paul n'aurait pas manqué de nous en instruire en parlant de l'Antechrist, si c'eût été utile. Ne remuons donc pas de telles questions. Non, l'Antechrist ne viendra pas fléchissant les genoux, mais bien « s'élevant au-dessus de tout ce qu'on nomme Dieu, de tout ce qu'on adore, si bien qu'il ira s'asseoir comme une divinité dans le temple de Dieu, se donnant lui-même comme Dieu. » II *Thes.*, II, 4. Ainsi que le diable se perdit par un fol orgueil, celui qu'il fera mouvoir déploiera la même démence.

2. Je vous en conjure donc, appliquons-nous tous à fuir cette passion, de peur d'encourir le même jugement, de devenir passibles de la même peine, de tomber dans les mêmes tourments. « Ne choisissez pas un néophyte, dit Paul, de peur qu'il ne s'enorgueillisse et qu'il n'encoure le jugement du diable. » I *Tim.*, III, 6. Celui qui s'enorgueillit subira donc le châtiment même de Satan. « Le commencement de la superbe, est-il encore dit, c'est de ne pas connaître le Seigneur. » *Eccli.*, X, 14. L'orgueil est le commencement du péché, la première impulsion, le premier élan vers le mal; il en est également la racine et la base. Le commencement signifie donc l'une de ces deux choses; quand on dit : Le commencement de la chasteté, c'est de fuir tout mauvais spectacle, on désigne le premier mouvement; mais si nous disons : Le commencement de la chasteté, c'est le jeûne, nous en désignons le fondement et la condition essentielle. Ainsi l'orgueil est le commencement du péché, soit parce qu'il en est l'origine, soit parce qu'il en constitue l'essence. Quel que soit le bien que nous aurons accompli, l'iniquité ne permet pas que ce bien se maintienne, elle en prépare la ruine. Telle est la racine empoisonnée d'où vient la dissolution : c'est ce que nous voyons par là. Le pharisien avait accompli certes beaucoup de bonnes œuvres; mais cela ne lui servit de rien. Il n'avait pas extirpé la racine; elle perdit tout. De l'orgueil naissent le mépris des pauvres, le désir des biens temporels, l'ambition du pouvoir, l'amour de la gloire. Celui que possède une telle passion est naturel-

Fuyons l'orgueil.

lement vindicatif. L'orgueilleux ne supporte pas d'être insulté par ceux qui sont au-dessus de lui, et dès lors moins encore par ceux qui sont au-dessous. Or, qui ne sait pas supporter une injure, ne supportera non plus aucun mal. Voilà comment l'orgueil est l'origine du péché.

Origine de l'orgueil.

Mais comment l'origine de l'orgueil même est-elle de ne pas connaître le Seigneur? Il est aisé de le comprendre; celui qui connaît Dieu comme nous devons le connaître, celui qui n'ignore pas à quel point le Fils de Dieu s'est humilié, ne s'exalte pas; l'exaltation supplée l'ignorance, et la superbe conduit à la folie. D'où vient que les ennemis déclarés de l'Eglise prétendent connaître Dieu? n'est-ce pas de la démence? Il est donc aisé de voir dans quel précipice on se jette quand on ne connaît pas Dieu. Du moment où Dieu ne dédaigne pas un cœur contrit, c'est qu'il l'aime, et c'est pour cela qu'il résiste aux orgueilleux et donne sa grâce aux humbles. Par conséquent, il n'est pas de mal qu'on puisse comparer à l'orgueil : d'un homme il fait un démon, insolent, blasphémateur, parjure; il pousse à l'effusion du sang, aux vengeances impitoyables; l'orgueilleux vit dans de perpétuels soucis, dans des colères incessantes, dans une tristesse sans fin; rien ne peut satisfaire cette dévorante passion : verrait-elle le monarque lui-même se courber et s'agenouiller, ce n'est pas assez pour elle, cela même ne ferait que l'exciter de plus en plus. Semblable à l'avare, dont les besoins augmentent avec les trésors, l'orgueilleux désire d'autant plus d'honneurs qu'il en possède davantage : sa maladie va toujours s'aggravant, car c'est bien une maladie; or, une maladie ne connaît pas de bornes, et ne s'arrête que lorsqu'elle a conduit sa victime à la mort. Voyez les hommes adonnés à la boisson : n'ont-ils pas toujours soif? C'est encore une maladie, non de la nature, mais de la volonté pervertie. Voyez également les faméliques : n'ont-ils pas toujours faim? C'est une autre maladie, une maladie qui se trouve comme en dehors de la nature, selon l'expression des médecins. Ainsi des esprits inquiets et qui veulent tout connaître : quoi qu'ils aient appris, ils ne se donnent pas de relâche. Cette maladie n'a pas plus de bornes que les autres. Les impudiques à leur tour ne s'arrêtent jamais, d'après cette parole de l'Ecriture : « Au fornicateur tout pain est agréable. » *Eccli.*, XXIII, 20. Il ne s'arrête pas qu'il ne soit consumé; c'est toujours la maladie qui l'entraîne. Autant de maladies, il est vrai, mais qui ne sont pas incurables; on peut les guérir toutes, et beaucoup mieux que celles du corps, puisqu'il suffit de vouloir pour les faire disparaître.

Comment donc peut-on guérir l'orgueil? En acquérant de Dieu une vraie connaissance. S'il vient de ce qu'on ignore Dieu, il est manifeste que cette connaissance le détruira. Représentez-vous la géhenne, songez à ceux qui valent beaucoup plus que vous, pensez combien vous êtes redevable à la justice divine; avec de telles réflexions, vous aurez bientôt humilié et dompté votre intelligence. Mais vous ne pouvez pas atteindre à ces considérations? Vous êtes trop faible? Réfléchissez alors sur les choses du temps, sur la nature humaine, comprenez que l'homme n'est rien. Quand vous rencontrerez dans l'agora un mort qu'on emporte, les orphelins qui le suivent en deuil, une veuve qui se lamente, des serviteurs éplorés, des amis plongés dans la tristesse, pensez que les choses présentes sont un pur néant, qu'elles ne diffèrent guère de l'ombre et du rêve. Ne le voulez-vous pas? souvenez-vous des riches, de ceux qui sont morts en courant les hasards des batailles; considérez les maisons de ces grands, de ces illustres personnages : elles sont maintenant renversées et ne forment plus qu'un monceau de ruines. Combien ces hommes furent puissants! et rien ne reste d'eux, pas même leur mémoire. Chaque jour, si vous y faites attention, vous verrez de pareils exemples, des chefs remplacés, de grandes fortunes qui disparaissent. « Beaucoup de tyrans sont tombés du trône qu'ils occupaient, et l'homme auquel on ne songeait pas a ceint le diadème. » *Eccli.*, XI, 5. Cela n'arrive-t-il pas tous les jours? Notre condition n'est-elle pas une roue qui tourne? Lisez nos livres saints, lisez les auteurs profanes, où fourmillent aussi de semblables leçons, en supposant que la folie nous fasse mépriser les nôtres; si vous admirez les philosophes, prenez soin de les consulter :

eux-mêmes vous instruiront, en vous racontant les anciennes catastrophes; adressez-vous aux poètes, aux orateurs, aux sophistes, à tous les écrivains sans distinction, de toute part surgiront devant vous les mêmes exemples.

Si rien de tout cela ne vous convient, examinez notre nature, son origine et sa fin. Pensez combien vous êtes peu de chose, quand vous dormez ; ne suffit-il pas d'un insecte pour vous donner la mort? Oui, le plus petit animalcule tombant du plafond, a souvent ôté la vue, ou fait courir d'autres dangers. Mais quoi! n'êtes-vous pas inférieur à toutes les bêtes? Vous me direz que vous l'emportez par la raison? Mais voilà que cette raison même, vous ne la possédez plus; car l'orgueil est un signe de démence. D'où viennent vos pensées superbes, dites-moi? De l'heureuse conformation de votre corps? Les animaux ont sur vous l'avantage. De plus, vous le cédez aux brigands, aux homicides, aux spoliateurs de tombeaux. Etes-vous fier de votre sagesse? Ce n'est pas de la sagesse que d'avoir une haute opinion de soi; c'est même ce qui vous prive avant tout du titre de sage. Sachons donc réprimer notre orgueil, devenons modestes, humbles, irréprochables. Ceux qui sont tels, le Christ les a proclamés heureux avant tous les autres : « Heureux les pauvres en esprit. » *Matth.*, v, 3. Il s'écriait encore : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » *Ibid.*, xi, 29. C'est pour cela qu'il lava les pieds de ses disciples, nous enseignant ainsi l'humilité par ses actions. Appliquons-nous à profiter de tant de leçons diverses, afin de pouvoir obtenir les biens promis à ceux qui aiment Dieu, par la grâce et la bonté...

HOMÉLIE II.

« Paul, Sylvain et Timothée à l'Eglise des Thessaloniciens, en Dieu votre Père, en Jésus-Christ Notre-Seigneur; grâce à vous et paix de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus-Christ. »

1. La plupart des hommes mettent tout en œuvre, font mouvoir tous les ressorts, pour avoir quelque crédit auprès de ceux qui gouvernent, et généralement des hommes qui sont au-dessus d'eux ; s'ils parviennent à ce but si désiré, ils regardent cette victoire comme un grand bien, ils s'estiment heureux. Si c'est un tel avantage d'obtenir la grâce des simples mortels, qui pourrait dire ce que c'est d'obtenir celle de Dieu? L'Apôtre, qui ne l'ignore pas, met toujours ce souhait en tête de ses lettres : rien après cela ne saurait être repoussé, toutes les difficultés se résolvent d'elles-mêmes. Un exemple vous le montrera. Joseph était esclave, jeune, inexpérimenté, sans aucun artifice; et soudain on lui confia le gouvernement d'une maison, dont il était responsable vis-à-vis de l'Egyptien. Or, vous savez comme cette nation est irritable et sans pitié; la puissance et l'autorité venant de plus s'ajouter à ce caractère, on comprend quels devaient en être les éclats. Nous le voyons par les événements qui eurent lieu dans la suite. La femme de son maître le calomnie, il supporte cette accusation ; et cependant ce n'est pas à ceux qui tiennent les vêtements que violence peut avoir été faite, mais bien à ceux qui sont dépouillés. Il eût fallu dire à cette femme : Vous n'aviez qu'à pousser un cri pour le mettre en fuite ; se sentant coupable, il n'eût pas attendu que son maître arrivât. L'Egyptien n'eut pas même une telle pensée ; n'ayant plus sa raison, et complétement dominé par la colère, il jeta en prison son intendant, sans se rendre compte d'une pareille conduite. Il avait d'autres moyens de connaître la sagesse de ce jeune homme ; il n'en fit aucun cas, tant il était hors de lui-même. Qu'arriva-t-il? Quoique Joseph eût un maître tellement injuste, quoiqu'il eût reçu tout pouvoir sur sa maison, n'étant qu'un étranger, sans appui comme sans expérience, Dieu l'avait néanmoins rempli d'une si puissante grâce, qu'il traversa tous ces revers comme si les épreuves n'étaient rien, et la calomnie de l'Egyptienne, et le péril de la mort, et les horreurs de la prison, mais pour arriver enfin sur le trône royal.

Exemple tiré de Joseph, esclave en Egypte.

Le bienheureux Paul savait donc ce qu'était la grâce divine, et c'est pour cela qu'il l'appelle sur eux. Il se propose une autre chose. Voulant leur faire accepter avec bienveillance ce qu'il va leur dire dans sa lettre, et les empêcher

de s'éloigner, alors même qu'il leur adressera de sévères leçons et de vifs reproches, il rappelle avant tout à leur pensée la grâce divine : il dispose ainsi leur cœur, si l'affliction arrive, à puiser la force et la consolation dans le souvenir de cette grâce, qui, les ayant arrachés à de plus grands maux, saura les délivrer des peines actuelles. Il écrivait ailleurs dans le même sens : « Si, lorsque nous étions des ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, bien plus, étant déjà réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie. » *Rom.*, v, 10. « Grâce à vous et paix de la part de Dieu notre Père et du Christ Jésus Notre-Seigneur, » venez-vous d'entendre ; puis il continue : « Nous devons sans cesse bénir Dieu pour vous, frères, comme cela est bien juste. » Voyez la grandeur de son humilité. Après avoir prononcé cette parole : « Nous devons bénir Dieu, » il leur laisse le soin d'en tirer la conséquence ; il leur donne à penser que, dès que, pour les bonnes œuvres que vous avez accomplies, les autres admirent Dieu, avant de vous admirer vous-mêmes, à bien plus forte raison devons-nous agir ainsi. Ajoutons qu'il relève par là leur courage, en leur montrant dans leurs tribulations, non un sujet de larmes et de plaintes, mais plutôt de reconnaissance envers Dieu. Voilà donc Paul qui rend grâces pour le bien des autres ; qu'en sera-t-il alors de ceux qui, loin de rendre grâces, se consument d'envie ? « Car votre foi va toujours en augmentant, et la charité de chacun de vous envers son prochain surabonde. » Et comment la foi peut-elle augmenter, me demandera-t-on ? Comment ? quand pour la foi nous souffrons quelque peine. Il est beau de ne pas se laisser ébranler, de résister au flot des pensées humaines. Lorsque les vents soufflent avec impétuosité, que les raffales se déchaînent, que de toute part s'élève une terrible tempête, que les ondes viennent nous assaillir sans interruption, si nous ne chancelons pas, c'est une preuve évidente de l'accroissement, de la force invincible, de la sublimité de notre foi. De même que dans un cataclysme les humbles vallées ont bientôt disparu, tandis que les grandes hauteurs demeurent inaccessibles ; de même la foi, quand elle a ce degré d'élévation, ne se laisse pas submerger. Aussi l'Apôtre ne se borne-t-il pas à dire qu'elle s'est accrue ; il dit : « Elle est toujours allée en augmentant, et votre charité réciproque surabonde. »

Vous comprenez par là combien il importe dans les tribulations que nous soyons parfaitement unis, que nous fassions corps avec nos frères. De là vient encore une grande consolation. Les tribulations renversent donc une charité peu solide, une foi sans énergie ; mais elles corroborent l'une et l'autre, quand elles sont fortes déjà. L'âme plongée dans la douleur ne peut rien quand elle est faible ; forte, c'est alors surtout qu'elle montre son pouvoir. Remarquez la charité des disciples : ils n'aimaient pas celui-ci, à l'exclusion de celui-là ; ils avaient pour tous une égale affection. Paul l'indique d'une manière assez claire en louant la charité de chacun d'eux pour les autres ; c'est l'équilibre qui doit régner entre toutes les parties d'un même corps. On peut voir aujourd'hui même l'affection unir un grand nombre de personnes ; mais cette affection devient souvent une cause de division. Nous serons deux ou trois dans un parfait accord ; deux, trois ou quatre s'entendront à merveille entre eux, mais en s'éloignant du reste des hommes, parce qu'ils peuvent se réfugier en toute confiance auprès de leurs amis : ce n'est pas de la charité, c'en est plutôt la négation et la rupture. Dites-moi, si l'œil concentrait sur la main le soin qui lui incombe de veiller sur tout le corps, et, négligeant tous les autres membres, ne s'occupait que de celui-là, ne causerait-il pas la ruine de tout le corps ? Sans nul doute. Et nous également, si nous concentrons sur un ou deux de nos frères cette charité qui doit s'étendre à toute l'Eglise de Dieu, en nous perdant nous-mêmes, nous nuisons à la société tout entière, sans en excepter ceux que nous préférons. Encore une fois, ce n'est pas de la charité, c'est de la séparation, du schisme, de la dissension. Si je prends un membre du corps humain, en le séparant de l'ensemble, bien que ce membre séparé présente une sorte de cohésion et forme un tout uni, ce

n'en est pas moins une déchirure violente, parce qu'il ne fait plus partie du corps.

2. A quoi sert-il que vous aimiez beaucoup tel de vos semblables? Ce n'est là qu'une affection humaine. Si vous prétendez vous élever au-dessus, si vous aimez à cause de Dieu, aimez donc tous les hommes ; car Dieu lui-même nous a commandé d'aimer nos ennemis. Or, obligés d'aimer ceux qui nous haïssent combien plus ne devons-nous pas ce sentiment à ceux qui ne nous ont fait aucun mal! — Je les aime, direz-vous. — Mais non comme Dieu le demande; vous ne les aimez même pas ; lorsque vous les poursuivez de vos accusations, de votre jalousie, de vos embûches, comment prétendez-vous les aimer? — Je ne fais rien de semblable, direz-vous encore. — Lorsqu'on en parle mal devant vous, et que vous ne fermez pas la bouche au calomniateur, que vous ne refusez pas de croire à la calomnie, que vous ne la repoussez pas avec force, me donnerez-vous cette conduite comme un témoignage d'amitié? « Et la charité de chacun de vous envers le prochain surabonde; si bien que nous-mêmes nous nous glorifions à votre sujet dans les Eglises de Dieu. » Paul avait dit dans la précédente lettre que toutes les Eglises de la Macédoine et de l'Achaïe avaient retenti des progrès de leur foi : « De telle sorte, ajoute-t-il, qu'il ne nous est plus nécessaire de rien dire, eux-mêmes nous annonçant quelle entrée nous avons eue parmi vous. » I *Thes.*, I, 8, 9. Et maintenant il affirme qu'il parle, qu'il se glorifie d'eux. Que signifie donc ce double langage? D'une part il dit : Ils n'ont pas besoin que nous les instruisions; de l'autre : Nous nous glorifions, nous nous faisons honneur de nos disciples; il ne s'agit pas ici d'un enseignement. Dès qu'à votre sujet nous rendons grâces à Dieu et nous nous glorifions auprès des hommes, beaucoup mieux le devez-vous à notre sujet. Si vos bonnes œuvres causent aux autres un légitime orgueil, pourraient-elles exciter nos gémissements et nos plaintes? Ce n'est pas à supposer.

« De telle sorte que nous nous glorifions à votre sujet dans les Eglises de Dieu, à cause de votre patience et de votre foi. » On voit ici qu'il s'est écoulé un temps considérable; il faut du temps pour manifester la vertu de patience, deux ou trois jours ne suffisent certes pas. Il ne parle pas d'une patience quelconque. Ce qui la constitue surtout, c'est de ne pas jouir encore des biens promis. Il parle d'une patience supérieure. Quelle est-elle? Celle qui se manifeste dans les persécutions. Que telle soit la pensée de l'Apôtre, on le voit par ce qui suit. « Dans toutes vos persécutions, dans toutes les épreuves que vous supportez. » Ils étaient sans cesse au milieu d'ennemis qui cherchaient de toute part à leur nuire; et c'est là qu'ils montraient cette patience inébranlable. Qu'ils rougissent à cette vue ceux qui embrassent une doctrine, quand ils la voient protégée par des hommes puissants. Au commencement de la prédication évangélique, c'étaient les pauvres et ceux qui vivent du travail de chaque jour, qui s'exposaient à la haine des chefs de l'état, des gouverneurs de chaque province, des premiers de la cité; ni roi ni magistrat ne figuraient encore parmi les fidèles : et cette guerre implacable ne déconcertait nullement ces derniers. « Comme un exemple du juste jugement de Dieu. » Remarquez la consolation qu'il leur prépare. Il a déjà déclaré qu'il rend grâces à Dieu, qu'il se glorifie même aux yeux des hommes. Cela sans doute est un bien; mais ce que demande avant tout celui qui souffre, c'est d'être délivré de ses maux, et de voir punir ceux qui le persécutent. Voilà le plus ardent désir d'une âme encore faible, mais non de celle qui possède la vraie philosophie. Que signifie donc cette parole : « Comme un exemple du juste jugement de Dieu? » Paul insinue la double rémunération, celle des persécuteurs et celle des victimes. C'est comme s'il disait : Quand elle vous couronne et les punit, éclate la justice de Dieu. Preuve la justice Dieu.

Là se présente en même temps la consolation; car il est visible qu'ils doivent être couronnés à cause de leurs travaux et de leurs sueurs, d'une manière conforme à la justice. Il commence par ce qui les touche personnellement. Tout impatient qu'on puisse être, en effet, que la vengeance s'exerce, ce qu'on désire d'abord, c'est sa propre récompense. Aussi

l'Apôtre ajoute-t-il : « Afin que vous soyez jugés dignes du royaume de Dieu, pour lequel du reste vous souffrez. » Si les choses sont telles, ce n'est donc pas à cause de la puissance des persécuteurs, c'est parce qu'il le faut pour entrer dans le royaume. « Nous devons passer à travers bien des tribulations pour entrer dans le royaume de Dieu. » *Act.*, XIV, 22. « Si toutefois il est juste que Dieu rende la tribulation à ceux qui vous accablent de tribulations, et à vous qui les souffrez, le repos que nous aurons dans la manifestation du Seigneur Jésus, venant du ciel avec les messagers de sa puissance. » Les premiers mots qui semblent exprimer un doute, ne sont qu'une plus forte accusation : c'est une locution que nous employons nous-mêmes quand il s'agit de choses absolument incontestables. Il entend par là que c'est de toute justice. S'il est juste que Dieu les châtie, veut-il dire, le châtiment ne saurait leur manquer. C'est comme s'il y avait : Si Dieu prend soin des choses humaines. En disant : « Si toutefois..., » il suppose que c'est une vérité reconnue. Cela revient à dire : Si Dieu hait les méchants. Il s'exprime de la sorte pour les forcer eux-mêmes à reconnaître qu'il les hait, vu qu'ils ne peuvent ignorer combien cela est juste. Des propositions ainsi formulées ne comportent pas d'amphibologie. Si c'est juste auprès des hommes, beaucoup plus auprès de Dieu, « de rendre la tribulation à ceux qui vous accablent de tribulations, et à vous qui les souffrez le repos. »

3. Mais quoi, la rémunération est-elle égale? Assurément non. Voyez aussi comme dans la suite il la montre plus terrible d'un côté, plus abondante de l'autre. C'est une consolation de plus dans le souvenir de ceux dont ils doivent partager la récompense, comme ils ont eu part à leurs afflictions ; c'est avec nous, leur dit-il, que vous aurez le repos. Il les unit pour la couronne aux saints dont les œuvres furent les plus nombreuses et les plus éclatantes. Il signale ensuite la circonstance du temps, et par la vivacité de sa description, il transporte leur intelligence : sa parole semble ouvrir déjà le ciel, le dérouler à leurs yeux, ranger autour de lui les légions angéliques ; et par le spectacle du lieu, par tout ce qui l'entoure, il agrandit et relève l'image, au point qu'ils peuvent à peine respirer. « Et à vous qui souffrez, le repos avec nous dans la manifestation du Seigneur Jésus, venant du ciel avec les messagers de sa puissance, avec ce feu dévorant, instrument de vengeance contre ceux qui n'ont pas connu Dieu, et qui n'obéissent pas à l'Evangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Voilà donc que les hommes qui n'obéissent pas à l'Evangile seront punis. Ceux qui, non contents de désobéir eux-mêmes, vous persécutent, que n'auront-ils pas alors à souffrir ? Considérez, je vous prie, cette prudence : Paul ne parle pas ici de la persécution, il se borne à rappeler la désobéissance ; d'où il résulte que les oppresseurs, ne serait-ce pas à cause de vous, seront encore punis à cause d'eux-mêmes. Il leur a dit tout cela, par conséquent, pour les bien convaincre de l'absolue nécessité de ce châtiment ; mais il avait commencé par leur assurer qu'ils auraient eux la gloire en partage. Le châtiment annoncé doit ranimer leur foi ; et que ce châtiment ait pour cause les souffrances qui leur sont infligées sur la terre, cela doit les remplir de joie.

Ce qu'il dit à ses disciples, nous pouvons parfaitement nous l'appliquer. Rappelons donc ces choses, quand nous serons dans les tribulations. Ne nous réjouissons pas du supplice des autres, parce qu'ils ont à le subir, mais uniquement parce que nous sommes délivrés de pareilles tortures. Et dans le fait, quel avantage avons-nous à ce que les autres soient châtiés ? N'ayons pas l'âme ainsi faite que le seul espoir du royaume nous excite à la vertu. L'homme profondément vertueux n'est excité ni par la crainte ni par l'espérance ; il agit par amour pour le Christ, à l'exemple de l'Apôtre. Il est cependant bon pour nous de penser aux biens du royaume comme aux tourments de la géhenne : c'est un sûr moyen de régulariser notre conduite, de nous former et de nous encourager à l'accomplissement de nos devoirs. Lorsque vous verrez quelque chose de grand et de beau dans la vie présente, élevez votre pensée vers le royaume céleste, et cela ne vous semblera plus rien ; lorsqu'une chose terrible vient vous frapper, souve-

nez-vous de la géhenne, et cela ne vous sera plus qu'un objet de risée; lorsque vous sentirez les feux de la concupiscence, songez à ceux de l'enfer, rappelez-vous que le plaisir coupable n'est digne que de mépris et ne mérite pas même le nom de plaisir. Si la crainte des lois établies sur la terre a la force de nous détourner des mauvaises actions, combien plus la pensée de l'avenir, des peines éternelles, du châtiment qui n'aura pas de fin! Si la crainte d'un roi terrestre nous éloigne du mal, à plus forte raison doit nous en éloigner la crainte du Roi céleste. Et comment pourrons-nous avoir cette crainte toujours présente à l'esprit? En donnant une continuelle attention aux divines Ecritures. La vue d'un mort apaise nos passions : qu'est-ce donc que ce spectacle en comparaison de ce feu qui ne s'éteindra jamais, de ce ver qui ne mourra pas? Si nous méditons constamment sur la géhenne, nous ne serons pas tellement près d'y tomber. Voilà pourquoi Dieu nous a menacés du supplice. Si cette pensée ne devait pas produire un grand bien, il ne nous aurait pas fait entendre de telles menaces. Il les a gravées dans nos âmes pour remédier à nos maux, pour nous donner le courage d'entreprendre les œuvres les plus difficiles, et d'opérer ainsi notre salut.

Ne dédaignons pas les précieux avantages qui doivent en résulter; que le souvenir des peines éternelles nous accompagne partout, jusque dans nos repas et nos fêtes. Parler d'agréables sujets ne sert de rien pour l'âme, si ce n'est à l'amollir : les sujets graves et même tristes empêchent les écarts, préviennent la dissolution, ou bien en arrêtent le cours et la font surmonter, quand elle s'est déjà produite. Celui qui s'occupe dans ses conversations des théâtres et des mimes, n'en peut évidemment tirer aucun profit; il ne fait qu'alimenter la flamme et nourrir sa passion. Celui qui s'entretient des intérêts d'autrui, et qui s'en enquiert avec sollicitude, se jette encore dans une foule de dangers. En parlant de la géhenne, il n'est pas de danger qu'on puisse courir, on est à l'école de la sagesse. Peut-être craignez-vous de tels discours, et vous sont-ils une fatigue? Mais croyez-vous éteindre les feux de la géhenne parce que vous n'en parlerez pas, ou les rendre plus intenses parce que vous en parlerez? Ils brûlent sans cesse, que vous en parliez ou que vous n'en parliez pas. C'est pour éviter d'y tomber que vous devez vous en entretenir à toute heure. Une âme qui se préoccupe de la géhenne ne peut pas aisément commettre le péché. Ecoutez cette admirable exhortation : « Souvenez-vous de vos fins dernières, et vous ne pécherez plus désormais. » *Eccli.*, XXVIII, 6. Il n'est pas possible qu'une âme redoutant le compte qu'elle doit rendre ne recule pas devant la prévarication. Quand cette terreur est toujours vivante dans la pensée, elle n'y laisse rien pénétrer des choses du siècle. Si les paroles qu'on entend là-dessus nous frappent à ce point et nous retiennent, la réflexion qui réside dans l'âme elle-même, ne doit-elle pas la purifier beaucoup mieux qu'un feu quelconque?

Nous ne nous souviendrons pas du royaume au même degré que de la géhenne, par la raison que la crainte agit avec plus d'énergie que l'espérance; et je sais que la plupart feraient bon marché des plus grands biens, pourvu qu'ils fussent à l'abri du supplice : la preuve, c'est qu'il me suffit maintenant même de n'être pas puni, de me dérober au châtiment. Non, aucun de ceux qui pensent constamment à la géhenne n'y tombera; aucun de ceux qui méprisent la géhenne, ne s'y dérobera. Il en est ici comme des tribunaux de la terre : ceux qui les redoutent, ne se laissent pas envelopper dans leurs filets, et ceux qui n'en tiennent pas compte y sont facilement pris. Si les Ninivites n'avaient pas redouté la destruction, ils l'auraient subie; c'est parce qu'ils la redoutèrent qu'ils y furent soustraits. Si les contemporains de Noé avaient craint le déluge, ils n'eussent pas été submergés; ni les habitants de Sodome n'eussent été non plus consumés par le feu, s'ils avaient tremblé devant la menace. C'est un grand malheur déjà de ne tenir aucun compte des avertissements divins; quand on dédaigne la parole, on doit nécessairement éprouver la réalité. Rien n'est utile comme de s'entretenir des peines futures : c'est le feu qui rend l'âme plus pure que l'ar-

gent le plus pur. Ecoutez ce que dit le prophète : « Vos jugements sont toujours devant mes yeux. » *Ps.* XVII, 23. Le Christ lui-même en parle sans cesse. Il est incomparablement plus avantageux que pénible d'entendre ce discours.

4. Il en est ainsi de tout ce qui nous est utile; et ne vous en étonnez pas : les remèdes et même les aliments fatiguent d'abord le malade, et c'est après cela qu'ils lui font du bien. Si nous ne supportons pas la gravité des paroles, il est évident que nous supporterons encore moins les tribulations elles-mêmes : personne ne pouvant plus entendre parler de la géhenne, personne, n'en doutez pas, s'il arrivait une persécution, n'oserait braver le fer et le feu. Exerçons notre oreille et ne l'accoutumons pas à des sons amollissants; de là nous en viendrons à la pratique. Accoutumés que nous serons à des discours terribles, nous saurons supporter de terribles douleurs; mais, si nous sommes énervés au point de ne pouvoir entendre les paroles, comment résisterons-nous jamais à la réalité? Voyez-vous de quelle façon le bienheureux Paul dédaigne toutes les choses d'ici-bas, et les périls auxquels il est sans cesse en butte? Pourquoi? Parce qu'il s'est élevé dans ses pensées au-dessus de la géhenne, pour envisager uniquement le bon plaisir de Dieu. Lui regardait comme rien de souffrir la géhenne elle-même, s'il l'eût fallu par amour pour le Christ; et nous, dans notre propre intérêt, nous ne supportons pas même qu'on nous en parle. A peine avons-nous abordé ce sujet que nos auditeurs se retirent. Je vous en conjure donc, s'il reste en vous quelque charité, méditez-le sans cesse. N'en résulterait-il aucun bien, cela du moins ne saurait vous nuire; mais le bien en résultera d'une manière infaillible; l'âme s'imprègne des discours qu'elle entend ou qu'elle s'adresse. « Les mauvais entretiens, a dit l'Apôtre, corrompent les bonnes mœurs. » I *Cor.*, XV, 33. C'est une preuve que les bons entretiens les épurent, que les entretiens sérieux ou même terribles sont une école de vertu. Notre âme est comme une cire : jetez-la dans de froides conversations, et vous l'endurcissez; vous la ramollissez, au contraire, en l'exposant à des paroles enflammées. Or, une fois qu'elle sera ramollie, vous la façonnerez à votre guise, vous la formerez à l'image du souverain Roi.

Grandeur d'âme de saint Paul.

Fermons donc l'oreille à de vains discours; ce n'est pas un mal sans conséquence, tous les autres maux peuvent en découler. Si nous avions disposé notre intelligence à donner toute son attention aux divins discours, elle ne voudrait pas en écouter d'autres; et, n'écoutant plus ces derniers, elle ne s'avancerait pas jusqu'aux actions mauvaises : la parole est le chemin qui conduit à l'action; la pensée, la parole et l'acte, voilà les trois termes successifs. On a vu souvent des hommes sages passer des propos honteux à de honteuses actions. Ce n'est pas de sa nature que l'âme embrasse le bien ou le mal, le choix est déterminé par le libre arbitre. De même que la voile, suivant le côté d'où souffle le vent, donne l'impulsion au navire; ou mieux comme le gouvernail le pousse dans une direction ou dans l'autre, avec le concours du vent; de même notre raison, quand elle est secondée par de sages paroles, voguera sans danger, ou bien sombrera dans le cas contraire. Ce que le souffle du vent est au vaisseau, la parole l'est à l'âme : elle la guide et la fait tourner à son gré. De là ce conseil que l'Ecriture nous donne : « Que tous vos entretiens roulent sur la loi du Très-Haut. » *Eccli.*, IX, 20. Aussi, je vous en conjure, quand vous recevez les enfants des mains de la nourrice, ne les entretenez pas de contes puérils; instruisez-les dès leur bas âge sur le jugement dernier, sur les peines éternelles, gravez ces vérités dans leur esprit; dès que cette crainte aura pris racine, elle produira les plus grands biens. Une âme qui de bonne heure en a reçu la vive impression, n'en secouera pas facilement le joug salutaire : telle qu'un cheval que maîtrise le frein, elle marchera d'un pas régulier, contenue qu'elle sera par la pensée de la géhenne; elle ne dira ni ne fera rien que d'utile; ni la jeunesse, ni la fortune, ni l'isolement, ni rien au monde ne la blessera, tant sa raison sera ferme et capable de triompher de tout.

Avec de tels discours, faisons régner l'ordre dans notre conduite, soumettons-y femme, en-

fants, domestiques, amis, ennemis même, si cela se peut. Par ce moyen il nous sera donné de retrancher mille désordres, et de trouver plus d'avantages dans le spectacle de l'adversité que dans celui de la prospérité. Il est aisé de s'en convaincre. Supposez que vous entriez dans une maison où se célèbre une noce : le spectacle vous amuse un instant ; mais à peine êtes-vous sorti que vous êtes envahi par la tristesse, vous sentant privé de tant de biens. Si vous entrez dans une maison dont les habitants sont en larmes, bien qu'ils soient opulents, vous avez plus de calme quand vous vous retirez : ce n'est pas l'envie qu'excite en vous ce second spectacle, il vous console de votre pauvreté. Les faits mêmes vous montrent que la richesse n'est pas un bien, que la pauvreté n'est pas un mal, que ce sont là des choses indifférentes. De même ici, lorsque vous vous entretenez de délices, vous suscitez un pénible sentiment, parce que vous êtes loin du bonheur qu'elles semblent promettre ; en les attaquant dans vos discours, en parlant directement de la géhenne, vous aurez certes plus de satisfaction, ce sera pour vous une source de véritable joie. Etant bien persuadé que les délices de la terre ne vous serviront de rien contre les flammes de l'enfer, vous ne rechercherez plus les délices ; si vous songez de plus qu'elles augmentent l'intensité de ce feu, vous les aurez en aversion et vous les repousserez. Ne craignons pas de parler de la géhenne, encore une fois, si nous voulons éviter la géhenne ; ne craignons pas de rappeler le châtiment, et nous ne serons pas châtiés. Si le mauvais riche avait eu ce feu présent à la pensée, il eût fui le vice ; c'est pour ne s'en être pas souvenu, qu'il tomba dans les flammes éternelles.

Lorsque vous serez sur le point de comparaître devant le tribunal du Christ, ô homme, pourrez-vous bien vous entretenir d'autre chose ? Mais il suffit que vous ayez une affaire devant le juge, de simples paroles souvent, pour que, la nuit comme le jour, vous ne soyez pas une heure, un instant, sans vous entretenir de cette affaire ; impossible à vous de vous occuper d'un autre objet : et, quand il est question d'avoir à rendre compte de votre vie tout entière, du suprême jugement à subir, vous ne supportez pas ceux qui vous le rappellent à la mémoire ? Voilà pourquoi tout est bouleversé, tout est perdu dans le monde. S'il faut aller devant un tribunal humain pour des intérêts terrestres, nous faisons jouer tous les ressorts, il n'est personne à qui nous n'adressions nos prières, nous sommes dans un perpétuel souci, nous ne négligeons aucune ressource ; tandis que, devant bientôt paraître au tribunal du Christ, nous ne faisons rien, ni par nous-mêmes ni par les autres, nous ne savons pas solliciter notre Juge. Et cependant il nous accorde de longs délais, il ne nous enlève pas au milieu de nos désordres, il nous donne le temps de nous en affranchir, il n'oublie rien de ce qu'il peut faire dans sa miséricorde et son amour. Peine perdue ; au lieu de diminuer, le supplice s'aggrave. Plaise à Dieu qu'il n'en soit pas ainsi de nous ! Je vous en conjure donc, venons enfin à résipiscence, ayons la géhenne devant les yeux, pensons à ce terrible compte que nous aurons infailliblement à rendre ; et puissions-nous par de telles réflexions fuir le vice, embrasser la vertu, obtenir les biens promis à ceux qui aiment Dieu, par la grâce et la charité...

HOMÉLIE III.

« Ils seront condamnés à des peines fatalement éternelles, exclus de la face du Seigneur et de la gloire de sa puissance, quand il viendra pour être glorifié dans ses saints, et admiré dans tous ceux qui auront cru. »

1. Il est beaucoup d'hommes qui se nourrissent de grandes espérances, non parce qu'ils ont soin de fuir le péché, mais parce qu'ils se persuadent que la géhenne n'est pas aussi terrible qu'on le dit, que la réalité sera bien inférieure à la menace, qu'elle n'aura qu'un temps, qu'elle ne saurait être éternelle ; et les voilà qui raisonnent sans fin là-dessus. Pour moi, je puis démontrer de plusieurs façons que, loin d'être moins terrible, la géhenne l'est beaucoup plus que toutes les menaces ; et cela résulte des textes mêmes où il nous en est parlé. Du reste, ce n'est nullement là l'objet que je me propose ;

il suffit de la frayeur qu'inspirent les expressions, alors même que nous n'en développerions pas le sens. Que la géhenne ne soit pas limitée dans sa durée, Paul vous le déclare en disant ici que les hommes qui ne connaissent pas Dieu, qui ne croient pas à l'Evangile, seront punis d'un malheur éternel. Ce qui est éternel peut-il donc avoir un terme? « A l'aspect du Seigneur. » Que signifie cette parole? La facilité de l'exécution. Ils étaient jadis fiers de leurs richesses : et maintenant il n'est besoin d'aucun effort, il suffit que Dieu vienne et se dévoile, pour qu'ils subissent leur châtiment, pour qu'ils soient dans les tortures. Sa présence, lumière pour les uns, sera la condamnation des autres. « A l'éclat de sa puissance, quand il sera venu pour être glorifié dans ses saints, et admiré dans tous ceux qui ont cru. » Qu'est-ce à dire? Dieu peut-il être glorifié? Oui certes, « dans tous ses saints. » Comment? Quand les orgueilleux verront ceux qu'ils avaient flagellés, méprisés, tournés en dérision, se trouver auprès de Dieu, alors éclatera sa gloire. Disons mieux, ce sera la gloire des serviteurs en même temps que celle du souverain Maître : la sienne, parce qu'il ne les aura pas abandonnés et qu'il les aura conduits au triomphe; la leur, parce qu'ils auront été jugés dignes d'une telle distinction. Comme c'est sa richesse qu'ils aient montré leur fidélité, c'est aussi sa gloire qu'ils doivent participer à ses biens. La gloire d'un être bon, c'est d'avoir à qui prodiguer ses bienfaits. « Et admiré dans tous ceux qui ont cru, » c'est-à-dire, par les vrais croyants. Voilà *dans*, signifiant *par*, une fois encore; par eux il se montre digne d'admiration. Lorsque, en effet, ceux qui demeurèrent fidèles au sein des tribulations, sous le poids de maux sans nombre, Dieu les conduit à ce degré de splendeur, sa puissance se manifeste, parce que les abandonnés d'ici-bas jouissent là-haut d'une gloire incomparable : avec la puissance de Dieu, c'est toute sa gloire qui se manifeste.

L'enfer sera éternel.

De quelle façon, entendez-le : « Car en ce jour est cru notre témoignage sur vous, témoignage dans lequel nous prions pour vous sans cesse. » Cela revient à dire : Quand seront traduits à la face de tous ceux qu'on avait torturés de toute manière pour les détourner de la foi, mais qui seront restés inébranlables, Dieu sera glorifié; et de plus ils seront glorifiés eux-mêmes. Aussi comme beaucoup simulent la foi, ne béatifiez personne avant le dernier jour; alors seulement on voit quels sont ceux dont la foi fut sincère. « Nous prions sans cesse pour vous, pour que notre Dieu vous favorise de sa vocation, et qu'il accomplisse tous les désirs de sa bonté et l'œuvre de la foi dans la vertu. » Cette grâce de la vocation que Paul réclame, montre bien qu'un grand nombre ont été rejetés. C'est pour cela qu'il ajoute : « Afin qu'il accomplisse tous les désirs de sa bonté. » Celui qui parut avec des habits sordides avait lui-même été appelé; mais il ne se maintint pas dans sa vocation, il fut même d'autant plus rejeté qu'il avait été reçu déjà dans la demeure nuptiale. Les cinq vierges n'avaient pas moins eu la grâce de la vocation : Levez-vous, leur avait-il été dit, voici que l'époux arrive; elles étaient mêmes prêtes, et cependant elles n'entrèrent pas. Il détermine la vocation dont il parle, en complétant ainsi sa pensée : « Afin qu'il accomplisse tous les désirs de sa bonté et l'œuvre de la foi dans la vertu. » Telle est la vocation à laquelle nous aspirons. Voyez avec quelle prudence il les ramène à l'humilité. De peur que la grandeur des éloges ne les jette dans l'enflure, comme s'ils avaient pratiqué de grandes vertus, et qu'ils ne tombent ainsi dans l'indolence, il leur montre qu'ils laisseront toujours à désirer tant qu'ils vivront sur la terre. Il le dit également dans son épître aux Hébreux : « Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang, dans la lutte contre le péché. » *Hebr.*, XII, 4. « Tous les désirs, » venons-nous d'entendre, ou plus rigoureusement, « toute la volonté; » ce qui peut plaire et satisfaire, ce qui est décrété; de telle sorte que le bon plaisir de Dieu soit accompli, que rien ne vous manque, que vous soyez tels qu'il vous veut. « Et l'œuvre de la foi dans la vertu. » Il désigne par là le courage et la patience dans les persécutions, afin que nous ne nous laissions jamais abattre.

2. « Pour que le nom de Notre-Seigneur soit



glorifié en vous et vous en lui, selon la grâce de Dieu et du Seigneur Jésus-Christ. » Remarquez, tout à l'heure il parlait de gloire, il y revient ici ; il leur a dit qu'ils seront eux-mêmes glorifiés, pour leur inspirer une légitime confiance ; il leur a dit, chose bien plus grande, qu'ils glorifieront Dieu, en même temps qu'ils recevront cette gloire. Et maintenant il insiste encore sur ces affirmations : puisque le Maître ne saurait être glorifié sans que les serviteurs le soient aussi, la gloire qu'ils procurent, ils en ont une grande part, soit d'une manière relative, soit d'une manière absolue. C'est une gloire que la tribulation, quand on l'endure pour le Christ, et partout l'Apôtre la nomme une gloire; plus nous souffrons d'humiliations, plus nous revêtons d'éclat. Montrant ensuite, une fois de plus, que cela même vient de Dieu, il ajoute : « Selon la grâce de notre Dieu et du Seigneur Jésus-Christ. » Or, cette grâce, Dieu nous l'a donnée dans le but de se glorifier en nous et de nous glorifier en lui. Comment trouve-t-il en nous sa gloire ? Parce que c'est de lui que nous avons reçu la force de résister aux maux qui viennent nous assaillir. Aussitôt que survient l'épreuve, Dieu est glorifié, et nous le sommes nous-mêmes : on le loue de ce qu'il nous a communiqué cette énergie ; on nous admire de nous être ainsi disposés à cette grâce. Au fond, c'est par la grâce divine que tout s'accomplit. « Nous vous conjurons, frères, par l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de notre réunion en lui, de ne pas vous laisser sitôt ébranler dans vos convictions. » Il ne fixe pas l'époque où la résurrection aura lieu, mais il déclare qu'elle n'aura pas lieu maintenant. « De notre réunion en lui. » Cela n'est pas non plus de peu d'importance.

Voyez-vous comment l'exhortation perce à travers l'éloge et l'encouragement, puisque le Seigneur doit paraître avec nous-mêmes, dans la société des saints? Il parle donc ici de l'avénement du Christ et de notre réunion, deux choses qui doivent se produire ensemble. Il élève leurs pensées, afin qu'ils ne se laissent pas ébranler de sitôt, comme il s'exprime. « Afin que vous ne vous laissiez ébranler ni par l'esprit ni par la parole, ni par une lettre qu'on supposerait venir de nous, comme si le jour du Seigneur était proche. » Il nous fait entendre par là, ce me semble, que certains individus s'en allaient colportant une lettre attribuée faussement à Paul, et la montrant pour s'autoriser à dire que le jour du Seigneur était sur le point de paraître, et pour entraîner ainsi les hommes dans l'erreur. Il les prémunit contre la séduction, il les tient en garde, en leur écrivant : « Ne vous laissez effrayer ni par l'esprit ni par la parole. » C'est comme s'il disait : Alors même que cette affirmation viendrait d'un homme ayant l'esprit de prophétie, gardez-vous d'y croire. Je vous ai donné cet enseignement pendant que j'étais parmi vous; rien au monde ne doit vous détourner de cette foi. « Ni par l'esprit. » Il désigne ainsi les faux prophètes, à qui l'esprit impur inspirait toutes leurs paroles. Voulant mieux s'accréditer, non-seulement ils avaient recours à la persuasion pour tromper les fidèles, ce que l'Apôtre dit clairement : « Ni par la parole; » mais encore ils montraient une prétendue lettre de Paul, dans laquelle ils avaient consigné leurs fausses opinions. Cela se trouve dit d'une manière non moins formelle : « Ni par des lettres qu'on nous attribuerait. »

Les prémunissant donc par tous les moyens possibles, il expose ainsi sa pensée : « Que personne ne vous séduise, quelque manœuvre qu'on emploie; car il faut auparavant que la défection arrive, et que l'homme de péché se soit manifesté, cet enfant de perdition, qui s'oppose et s'élève contre tout ce qui porte le nom de Dieu, tout ce qui est adoré, de telle sorte qu'il vienne s'asseoir dans le temple de Dieu même, et qu'il se donne comme étant Dieu. » Il parle là de l'Antechrist, il révèle de grands mystères. Qu'appelle-il défection ou apostasie ? C'est l'Antechrist lui-même qu'il appelle de ce nom à cause du grand nombre de ceux que ce terrible ennemi doit égarer et perdre : « A tel point que les élus seraient eux-mêmes scandalisés, si c'était possible, » avait dit le Sauveur. *Matth.*, XXIV, 24. Il l'appelle encore l'homme de péché, par la raison qu'il en commettra d'innombrables, et qu'il en fera commettre aux autres pour leur malheur. De plus, il l'appelle enfant de perdi-

tion, parce qu'il se perdra lui-même. Mais qui sera celui-là ? s'agit-il de Satan en personne ? Assurément non ; il s'agit d'un homme qui se chargera d'accomplir toutes les œuvres de Satan. « Et que l'homme de péché se soit manifesté, dit l'Apôtre, celui qui s'oppose et s'élève contre tout ce qui porte le nom de Dieu, tout ce qui est adoré. » Il n'entraînera pas les hommes au culte des idoles, il se posera en ennemi déclaré, il détruira toutes les divinités du monde, il se fera lui-même adorer à la place de Dieu, et trônera dans son temple, non dans celui de Jérusalem seulement, mais dans le temple même de l'Eglise universelle. « Se donnant lui-même pour Dieu. » Il ne se bornera pas à le dire, il s'efforcera de le montrer; car il fera des choses étonnantes, il se signalera par d'incompréhensibles merveilles.

3. « Ne vous souvenez-vous pas que, lorsque j'étais parmi vous, je vous ai dit ces choses ? » Voyez-vous combien il est nécessaire de revenir constamment là-dessus, de l'inculquer avec les mêmes paroles? Voilà qu'on l'avait entendu s'en expliquer de vive voix, et cependant il a besoin d'en raviver le souvenir. On l'avait également entendu parler des tribulations : « Quand nous étions parmi vous, nous vous prédisions nos futures souffrances; » I *Thess.*, III, 4 ; ils l'avaient néanmoins oublié, ce qui l'oblige à le leur confirmer par écrit. Ils n'avaient pas moins recueilli de sa bouche ce qui regarde l'avénement du Christ; mais il leur fallait encore le voir dans ses lettres, pour que ce leur fût une règle de vie. Paul leur remet donc cet enseignement en mémoire, leur montrant qu'il ne dit rien de nouveau, qu'il est invariable dans sa doctrine. De même que les agriculteurs, une fois qu'ils ont ensemencé la terre, ne doivent pas rester oisifs, mais sont encore obligés d'en avoir le plus grand soin, et, s'ils ne recouvraient la semence, se trouveraient avoir semé pour les oiseaux ; de même, si nous ne poursuivons pas d'une continuelle sollicitude la semence spirituelle, c'est en l'air que nous avons tout jeté. Le diable enlève la semence, notre incurie la laisse périr, le soleil la brûle, la pluie la détruit, les épines l'étouffent. Il ne suffit donc pas de la jeter, pour se retirer ensuite. Vous devez la seconder de tous vos efforts si vous désirez une moisson abondante : il faut chasser les oiseaux, retrancher les épines, couvrir de bonne terre les endroits pierreux, faire disparaître tout ce qui peut gêner ou nuire. De ce côté, tout dépend de l'activité de l'homme, puisque la terre gît là sans mouvement, ne pouvant que recevoir l'action. Il n'en est plus ainsi par rapport à cette terre spirituelle : tout ne dépend pas de celui qui donne l'instruction; la moitié, sinon la majeure partie, doit être fournie par les disciples.

Invariabilité de la doctrine de saint Paul.

A nous de répandre la semence évangélique, à vous d'accomplir ce qui vous est enseigné, de manifester par les actes le fruit des leçons que vous avez reçues, d'extirper complétement les épines. Ce sont bien les richesses qu'il faut entendre par là ; car elles ne produisent aucun fruit, elles ne sont pas même agréables à la vue, l'usage en est plein d'amertume, on n'y touche pas sans y trouver la tristesse; non-seulement elles ne produisent pas de fruits, mais encore elles arrêtent toute germination. Voilà ce que sont les richesses : infécondes pour le ciel, elles immobilisent de plus ceux qu'elles possèdent. Les épines servent d'aliment aux chameaux, à des êtres privés de raison ; elles sont encore l'aliment du feu, mais de nul autre usage. C'est bien là ce que sont aussi les richesses, inutiles pour tout, excepté pour allumer la fournaise : elles serviront pour allumer ce jour qui doit paraître avec le sinistre éclat du feu ; elles servent déjà à nourrir les passions aveugles, les ressentiments et les haines. Encore un rapport avec le chameau qui broute les épines : on dit, en effet, d'après ceux qui sont versés dans de semblables études, qu'il n'est pas d'animal domestique aussi vindicatif et qui se souvienne plus longtemps des injures que le chameau. Telles sont les richesses, j'insiste sur ce point : elles alimentent les instincts brutaux de l'âme, elles blessent ce qu'elle a de noble et de délicat, toujours comme les épines. Il y a dans cet arbrisseau quelque chose d'âpre et de dur ; ajoutons qu'il pousse de lui-même. Voyons, afin de pouvoir mieux le détruire; il pousse dans des lieux

escarpés, pierreux, arides, où n'existe aucune fraîcheur. Lors donc qu'un homme est abrupte et violent, c'est-à-dire sans pitié, en lui germent les épines. Or, pour détruire les épines, les agriculteurs n'emploient pas le fer. Quelle est donc leur arme? Ils se servent du feu, pour détruire du même coup la malignité de la terre. Il ne suffit pas de les couper au ras du sol, la racine demeurant au-dessous; ni d'arracher la racine elle-même, la terre demeurant infectée : c'est comme lorsque la peste a pénétré dans le corps; il en subsiste toujours quelques traces. Mais le feu, dévorant les épines, consume aussi tout le venin et le fait remonter des entrailles de la terre par l'action de la chaleur. Comme la vésication a pour effet d'attirer les mauvaises humeurs, ainsi le feu soutire à la terre les poisons qui l'infectent, et la purifie.

Dans quel but ai-je dit ces choses? Pour vous persuader qu'il faut par tous les moyens expulser l'amour des richesses. Il est aussi pour nous un feu qui fait disparaître ce vice de l'âme, le feu spirituel. Si nous le mettons en œuvre, non-seulement nous détruirons les épines, mais de plus nous épuiserons les humeurs qui les produisent. Tant que le germe reste là, tous les efforts deviennent inutiles. Voyez plutôt : ici vient d'entrer un riche, et je n'en excepte pas la femme; une telle personne n'a guère souci de bien entendre la parole de Dieu, elle cherche uniquement à paraître, à déployer un grand appareil, à s'attirer des hommages, à surpasser toutes les autres par la magnificence de ses vêtements, à se faire admirer par son attitude, par ses regards, par sa démarche; toute sa préoccupation, toute sa sollicitude est de s'assurer que telle rivale l'ait vue, qu'elle ait remarqué l'éclat et le bon goût de sa parure. Elle a cependant un autre souci, celui de veiller à ce que ses vêtements ne soient ni détériorés ni déchirés : voilà certes une pensée qui l'absorbe. L'homme riche entre à son tour, comme s'il voulait parader devant le pauvre, ou le frapper même de frayeur par la magnificence de ses habits et le nombre de ses domestiques. Ceux-ci marchent devant lui éloignant la foule. C'est un soin qu'il ne daignerait pas prendre lui-même, tant il le regarde comme inférieur à sa dignité, à la condition même d'un homme libre. Son orgueil renvoie cette tâche à de pauvres esclaves; et rien de plus déshonorant, de plus servile en réalité. Dès qu'il a pris un siége, il n'a pas pour cela le repos; les soucis de la famille le tirent dans tous les sens, le faste extérieur accable l'âme. Il s'imagine nous faire une faveur, ainsi qu'à tout le peuple, et peut-être même à Dieu, en venant ainsi dans sa maison. Quand on est à ce degré d'enflure, peut-on espérer d'en être jamais guéri?

4. Supposez un homme qui se rend chez un médecin, et qui, loin de demander son assistance, s'imagine lui faire grand honneur; au lieu de réclamer le remède dont il a besoin, il s'occupe uniquement de sa mise : cet homme en emporte-t-il le moindre bien? Je ne saurais le croire. Si vous le voulez, je vous en dirai la cause. Ceux dont je parle se persuadent qu'ils viennent chez nous, lorsqu'ils entrent dans cette enceinte; ce sont nos discours qu'ils pensent entendre : ils perdent de vue qu'ils viennent auprès de Dieu, et que lui-même leur adresse la parole. Quand le lecteur s'étant levé commence en ces termes : « Voici ce que dit le Seigneur,... » et que le diacre, debout aussi, impose à tous silence, il ne rend pas hommage à ces hommes, mais bien à l'Etre invisible qui parle à tous les auditeurs par l'organe de son ministre. S'ils comprenaient que c'est Dieu même qui nous instruit par le prophète, ils se dépouilleraient complétement de leur orgueil. Si, les magistrats venant à les entretenir, ils n'ont garde de s'occuper d'autre chose, à plus forte raison doivent-ils se conduire de même envers Dieu. Nous sommes de simples ministres, ô mes bien-aimés; ce n'est pas de nous-mêmes, c'est de la part de Dieu que nous parlons; on vous lit des lettres qui viennent chaque jour du ciel. Dites-moi, je vous en conjure, si, pendant que nous sommes tous réunis, quelqu'un se présentait tout à coup, portant une ceinture d'or, ayant une attitude pleine de noblesse et de fierté, se disant l'envoyé d'un monarque terrestre, chargé d'une mission pour toute la cité sur un sujet de la dernière importance, ne vous tourneriez-vous pas tous vers

Les ministres de Dieu parlent au nom de ce Dieu souverain.

lui? ne garderiez-vous pas le plus profond silence, sans que le diacre eût besoin de vous le commander? Je n'ai pas de peine à le croire; car j'ai plus d'une fois entendu lire ici des rescrits impériaux.

Ainsi donc, qu'on se présente au nom du monarque, et tous vous prêtez une vive attention : le prophète vient au nom de Dieu, sa parole descend du ciel, et personne qui l'écoute! Ne croyez-vous pas que ces paroles émanent de Dieu? Eh bien, je vous le déclare, ce sont là des lettres que Dieu vous envoie. Entrons, par conséquent, dans les églises avec tout le respect qui leur est dû; écoutons avec crainte ce qui nous est dit. — Dans quel but y viendrais-je, me demanderez-vous, si je ne dois entendre parler personne? — Voilà qui perd et dénature tout. Pourquoi donc est-il nécessaire qu'on nous parle? C'est un besoin qui naît de notre apathie. Pourquoi, je le répète, nous faut-il un discours? tout est clair, tout est simple dans les divines Ecritures; pas d'obscurité dans les choses nécessaires. Mais, parce que vous êtes des auditeurs qui cherchent le plaisir, vous demandez de belles paroles. Quelle pompe trouverez-vous, qu'on me le dise, dans le langage de Paul? et cependant il convertit la terre entière. Pierre, qui n'avait aucune instruction, pouvait-il avoir un pareil éclat? — Mais j'ignore, me direz-vous ce que renferment les divines Ecritures. — Pourquoi l'ignorez-vous? cela vous est-il présenté dans la langue des Hébreux ou dans celle des Romains, ou dans une autre langue étrangère? n'est-ce pas en grec? — Difficile à comprendre, insisterez-vous. — Quelle est cette difficulté, je vous le demande? ne sont-ce pas là des récits historiques? Vous savez assez ce qu'il y a de clair pour pouvoir interroger sur ce qu'il y a d'obscur. Vous y trouvez des récits innombrables; donnez-m'en un seul : cela vous est impossible. Vous voyez donc bien que vous entassez des prétextes. — Chaque jour, direz-vous cependant, il faut entendre les mêmes choses. — Et dites-moi, je vous prie, n'entendez vous pas toujours les mêmes choses au théâtre? ne voyez-vous pas toujours les mêmes choses dans les hippodromes? est-ce que tout ici-bas n'est pas constamment le même? ne recevons-nous pas les rayons du même soleil? n'usons-nous pas de la même nourriture?

Je voudrais vous demander, puisqu'on entend chaque jour les mêmes choses, de quel prophète est le passage qu'on a lu, de quel apôtre, ou de quelle épître. Vous ne pouvez pas me répondre, et vous avez l'air d'entendre une chose inconnue. Quand vous êtes entraîné par l'indolence, vous prétendez que c'est toujours la même chose; quand on vous adresse une question, vous voilà comme n'ayant jamais entendu ce qu'on vous demande. Vous devriez au moins le savoir, si c'est la même chose; et vous ne le savez pas. Les choses présentes sont vraiment dignes de larmes, de larmes et de profonds soupirs; c'est en vain que le ciseleur cisèle l'argent. Mais vous devriez d'autant plus nous donner votre attention que nous développons la même doctrine, que nous n'exigeons de vous aucun effort, que nous ne vous disons rien d'étrange, rien dans le but de vous étonner. Quoi donc, parce que vous prétendez que la lecture est toujours la même, et que notre discours offre sans cesse des points de vue nouveaux, obtenons-nous mieux votre attention? Nullement; et si nous vous demandons : Avez-vous retenu ce que nous avons dit? — Ne l'ayant entendu qu'une fois, répondez-vous, comment pourrions-nous le retenir? — A cette autre question : Pourquoi n'écoutez-vous pas les passages de l'Ecriture? vous répondez : C'est toujours la même chose. — Or, des deux côtés, ce langage est celui de l'indolence et de l'illusion. Il ne nous servira pas longtemps; viendra l'heure où nous gémirons sans fruit. A Dieu ne plaise, cependant; puissions-nous, au contraire, après nous être repentis, écouter religieusement la parole sainte, et puis nous appliquer aux bonnes œuvres, veiller avec le plus grand soin à la direction de notre vie, pour obtenir de la sorte les biens promis à ceux qui aiment Dieu, par la grâce et la charité....., etc.

HOMÉLIE IV.

« Et maintenant vous savez ce qui le retient, jusqu'au temps de sa manifestation; car le mystère d'iniquité travaille déjà; il possède d'avance, en attendant qu'il se produise au grand jour. Alors se montrera ce pervers, que le Seigneur Jésus exterminera d'un souffle de sa bouche, et qu'il détruira par l'éclat même de son avénement; la venue de cet homme sera selon la puissance de Satan. »

1. On pourrait à bon droit demander la signification de cette parole : « Ce qui le retient, » et désirer savoir ensuite pourquoi Paul s'enveloppe ici d'une si profonde obscurité. Que signifie donc : « Ce qui le retient, jusqu'à ce qu'il se manifeste, » ou bien, ce qui l'empêche de se manifester? Les uns disent que c'est la grâce de l'Esprit, les autres pensent que c'est l'empire romain; et je me range parmi ces derniers. Pour quelle raison? C'est que si l'Apôtre avait voulu parler de l'Esprit, il se fût exprimé d'un manière claire, il eût dit simplement que la grâce de l'Esprit, le don spirituel, empêche maintenant l'Antechrist de paraître. Du reste, il faudrait alors qu'il fût déjà venu, puisqu'il devait venir quand auraient pris fin les prodiges de la grâce, et que ces prodiges ont depuis longtemps cessé. Mais, comme il désigne la puissance romaine, il a dû parler en termes indirects et voilés; car il ne voulait pas susciter gratuitement des haines et s'exposer à d'inutiles périls. S'il eût prédit, en effet, que dans peu croulerait cette puissance, on l'aurait immédiatement exterminé comme une peste publique, et tous les fidèles avec lui, comme des soldats qui marchaient sous ses ordres. Voilà pourquoi Paul ne s'exprime pas ainsi, n'annonce pas une ruine prochaine, quoiqu'il y revienne constamment. Que dit-il donc? « Jusqu'à ce que vienne le temps de sa manifestation; car le mystère d'iniquité travaille déjà. » C'est Néron qu'il désigne, le vrai type de l'Antechrist; ce tyran voulait aussi passer pour dieu. Il a raison de l'appeler mystère, parce que celui-là n'agissait pas encore avec autant de hardiesse et d'impudeur que le fera l'Antechrist. Dès qu'il s'est trouvé, semble-t-il dire, avant les temps marqués, un homme qui n'était guère inférieur à l'Antechrist pour la perversité, faut-il s'étonner que celui-ci doive exister dans la suite?

Il ne dévoile pas complétement sa pensée, il ne prononce pas le nom de cet homme; mais ce n'est nullement par crainte, son but est de nous apprendre à ne pas exciter contre nous de funestes inimitiés, quand rien ne nous y pousse. Il dit encore ici : « Il possède d'avance, en attendant qu'il se produise au grand jour. » C'est quand l'empire romain aura disparu de la terre, que celui-là viendra. C'est ce qui devait être. Tant que subsistera cette redoutable puissance, les hommes ne se laisseront pas subjuguer de sitôt; mais, quand elle sera renversée, ce tyran en prendra la place, il s'emparera de toute autorité humaine et divine. De même que les empires antérieurs ont été détruits, celui des Mèdes par les Babyloniens, celui des Babyloniens par les Perses, celui des Perses par les Macédoniens, et ce dernier par la domination romaine; de même celle-ci le sera par l'Antechrist, qui lui-même tombera devant le Christ et ne conservera rien sur la terre. Daniel raconte d'avance ces événements avec une clarté parfaite. « Alors, ajoute l'Apôtre, se manifestera l'impie. » Et qu'arrivera-t-il ensuite? La consolation n'est pas éloignée; vous venez de l'entendre : « Le Seigneur Jésus l'exterminera d'un souffle de sa bouche, le détruira par l'éclat même de son avénement; la venue de cet homme sera selon la puissance de Satan. » Tel que le feu, quand il approche seulement de petits animalcules, les engourdit et les dévore avant de les toucher, le Christ fera disparaître l'Antechrist par son ordre seul ou par sa seule présence. Il lui suffira de se montrer pour que tout s'évanouisse : la séduction n'existera plus dès qu'il se sera révélé. Paul nous fait ainsi le portrait de cet homme : « Sa venue sera selon la puissance de Satan; il opérera toute sorte de merveilles, de faits étonnants, de faux prodiges. » Il fera donc éclater une force sans limites; mais au fond rien de vrai, tout pour la déception. Cela nous est prédit pour mettre sur leurs gardes ceux qui vivront alors.

« De faux prodiges; » faux en réalité, ou sim-

plement par les conséquences. « Il exercera toutes les séductions de l'iniquité sur ceux qui périssent. » — Pourquoi donc, me demanderez-vous, Dieu permet-il que ces choses arrivent, et quelle est ici l'économie de son plan? Quel avantage résultera-t-il de la venue de l'Antechrist, puisqu'elle aura lieu pour notre perte? — Ne vous effrayez pas, mon bien-aimé, faites plutôt attention à la parole de l'Apôtre : Il n'aura de pouvoir que sur ceux qui périssent, et qui n'auraient pas embrassé la foi, alors même qu'il ne serait pas venu. — Mais encore où sera l'avantage? — Sa venue fermera la bouche à ceux qui s'obstinent à périr. Comment? Alors même que l'Antechrist ne serait pas venu, ces hommes n'auraient pas également suivi le Christ? il viendra donc pour qu'ils soient sans excuse. Ils auraient peut-être dit : Sans doute, le Christ se disait Dieu, et encore ne le disait-il pas d'une manière formelle, ce sont les prédicateurs venus après lui qui l'ont enseigné; mais nous n'avons pu le croire, sachant déjà qu'il n'y a qu'un Dieu de qui vient toute chose. Eh bien, ce prétexte l'Antechrist le détruira. Quand ils verront, en effet, qu'on l'acceptera pour Dieu sur de faux signes, malgré la complète iniquité de ses lois et celle de sa vie, ils seront réduits au silence. Si vous ne croyez pas au Christ, pourra-t-on leur dire, bien moins deviez-vous croire à l'Antechrist; celui-là se donnait comme envoyé du Père, c'est tout l'opposé de celui-ci, de là cette parole du Christ lui-même : « Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne m'avez pas reçu; qu'un autre vienne en son propre nom, et vous le recevrez. » *Joan.*, V, 43. — Mais nous avons vu des signes, dira-t-on. — Le Christ en avait opéré de nombreux et de grands. C'est donc plutôt en lui qu'il fallait croire. Ajoutez que le caractère du monstre fut largement tracé d'avance; il était dit qu'il serait un homme pervers, un enfant de perdition, que sa venue serait selon la puissance de Satan. Tout le contraire était prédit du Christ : il devait sauver les hommes et apporter avec lui mille biens.

Avantage de la venue de l'Antechrist.

2. « Comme ils n'ont pas reçu pour leur salut la charité conforme à la vérité, Dieu leur enverra l'œuvre de séduction, de sorte qu'ils croiront au mensonge, et que seront jugés tous ceux qui n'auront pas cru à la vérité, et qui auront adhéré à l'injustice. » L'Apôtre parle de jugement, et non de châtiment, par la raison qu'ils devaient être châtiés indépendamment de ce jugement. « Ils seront jugés, » condamnés devant le tribunal redoutable, mis dans l'impossibilité de se justifier. Qui sont ces coupables? Lui-même nous l'apprend : « Ceux qui n'ont pas cru à la vérité, et qui ont adhéré à l'injustice. » Cette charité conforme à la vérité dont il parle, c'est le Christ : il les accuse de n'avoir pas reçu la charité conforme à la vérité; deux choses distinctes, pour lesquelles le Sauveur était également venu, aimant les hommes et leur enseignant la vérité. « Ils ont adhéré à l'injustice, » en suivant celui qui venait pour la perte du genre humain et pour sa dégradation. Que ne fera-t-il pas, en effet? Il changera, il bouleversera toutes choses, soit par ses ordres soit par la terreur qu'il inspirera : sous tous les rapports il se montrera terrible, par son pouvoir, par sa cruauté, par son injustice. Ne craignez pas cependant, je vous le répète; il n'aura de pouvoir que sur ceux qui périssent, vous l'avez entendu. Elie viendra dans le même temps raffermir les fidèles. Et cela, c'est le Christ qui l'a dit : « Elie viendra, et rétablira toute chose. » *Marc.*, IX, 10. C'est encore pour cette raison qu'il est dit de Jean qu'il est venu « dans la puissance et l'esprit d'Elie. » *Luc.*, I, 17. Et cependant, le précurseur n'opéra pas des signes et des prodiges comme le prophète : « Jean, à la vérité, n'a fait aucun miracle; mais tout ce que Jean a dit de Jésus est vrai. » *Joan.*, X, 41, 42. Comment donc s'est-il montré « dans la puissance et l'esprit d'Elie? » Cela signifie qu'il recevra le même ministère. De même que l'un fut le précurseur du premier avénement, de même l'autre le sera du second, de l'avénement glorieux; c'est pour cette mission qu'il est réservé. Donc, pas de crainte. Paul a voulu frapper l'esprit des auditeurs, en leur représentant des choses présentes, non comme un objet de frayeur, mais comme un motif de reconnaissance. « Quant à nous, nous devons sans cesse rendre grâces à Dieu pour vous, frères chers au Seigneur, de ce que

Dieu vous a choisis comme les prémices pour le salut, dans la sanctification de l'esprit et la foi de la vérité. » Comment les a-t-il choisis pour le salut? Paul l'explique en disant : « Dans la sanctification de l'esprit, » nous faisant entendre que Dieu voulait nous sanctifier par l'esprit et la vraie foi. C'est là que se trouve notre salut; nulle part il ne nous est montré dans l'efficacité de notre action, nulle part dans nos bonnes œuvres, mais toujours dans la foi de la vérité. Encore *dans* à la place de *par*. « Dans la sanctification de l'esprit, » a dit l'Apôtre; » à laquelle Dieu vous a appelés par notre prédication, pour vous faire acquérir la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Ce n'est pas une chose de peu d'importance, que le Christ fasse consister sa gloire dans notre salut. Rien ne prouve mieux l'amour pour les hommes que d'estimer une gloire d'en sauver beaucoup. Il est donc grand le Maître que nous servons, puisqu'il désire ainsi notre béatitude : il est donc grand ce divin Esprit, puisqu'il opère notre sanctification.

Pourquoi la sanctification précède-t-elle ici la foi? C'est que, après avoir même été sanctifiés, nous avons besoin d'une foi inébranlable, pour n'être pas nous-mêmes ébranlés. Voyez comme il leur montre que rien ne vient d'eux, et que tout vient de Dieu. « Ainsi donc, frères, soyez fermes, et gardez les traditions que vous avez reçues, soit par la parole, soit par notre lettre. » Il en résulte clairement que les apôtres ne consignaient pas tout dans leurs écrits, et qu'ils enseignaient beaucoup de choses de vive voix, qui toutes étaient également dignes de foi. Croyons donc aux traditions de l'Eglise. Ce sont des traditions; n'en demandez pas davantage. Paul fait voir encore ici qu'il en est un grand nombre qui chancellent. « Que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même et Dieu notre Père, qui nous a tant aimés, qui nous a donné la consolation éternelle et la bonne espérance dans la charité, ranime vos cœurs, et vous corrobore en toute œuvre et parole de bien. » Encore la prière à la suite de l'exhortation : c'est là vraiment secourir. « Qui nous a tant aimés, qui nous a donné la consolation éternelle et la bonne espérance dans la charité. » Où sont maintenant ceux qui déclarent le Fils inférieur, parce que son nom vient après celui du Père dans la grâce de la régénération? Ici vous voyez le contraire. Paul dit d'abord : « Que Notre-Seigneur Jésus-Christ; » et puis : « Que Dieu le Père de Notre-Seigneur, qui nous a tant aimés et nous a donné la consolation éternelle. » En quoi consiste cette consolation? Dans l'espérance des biens à venir. Remarquez-vous de quelle façon, sous forme de prière, il relève leur entendement, en leur offrant les signes et les gages de l'ineffable sollicitude de Dieu? « Qu'il ranime vos cœurs en toute œuvre et parole de bien; » c'est-à-dire, par l'action comme par le discours. L'exhortation qui convient à des chrétiens, ce n'est pas seulement de suivre les voies de la justice, c'est encore de faire ce qui plaît à Dieu. Voyez comme il réprime en eux toute pensée superbe. « Qui nous a donné l'éternelle consolation et la bonne espérance dans la charité. » Il fait donc aussi qu'ils espèrent les biens à venir. Si Dieu leur prodigue ici-bas tant de grâces, que leur refusera-t-il là haut? Quoique j'aie parlé de la sorte, veut dire Paul, il n'en faut pas moins tout attribuer à Dieu. « Qu'il vous corrobore, » ou vous fortifie, pour que vous ne tombiez pas et que vous ne soyez pas même ébranlés; car voilà sa part et la nôtre. Cela regarde en même temps la doctrine et la conduite. Il leur adresse encore une exhortation, en demandant pour eux la force.. Celui qui ne se laisse pas ballotter supporte avec une patience inaltérable quoi que ce soit qu'il ait à souffrir. Un esprit sans consistance ne fera plus rien de généreux et de grand; celui dont les mains sont paralysées vous offre l'image de cette âme chancelante, qui n'a plus la persuasion de pouvoir mener à bonne fin une résolution salutaire.

3. « Au surplus, frères, priez pour nous, afin que la parole du Seigneur se répande vite et soit glorifiée, comme parmi vous. » Il a d'abord prié lui-même pour obtenir qu'ils soient fermes dans le bien; et maintenant il leur demande le secours de leurs prières, non pour être délivré des dangers, telle étant sa destination, mais « pour que la parole du Seigneur se

répande vite et soit glorifiée, comme parmi eux. » L'éloge accompagne la demande : « Comme parmi vous. » Il ajoute : « Et pour que nous soyons délivrés des hommes imposteurs et pervers; car à tous n'appartient pas la foi. » Dans ces paroles il fait allusion à ses propres périls, la chose la plus apte à les consoler. « Des hommes importuns et pervers; car à tous n'appartient pas la foi. » Il est probable qu'il entend par là les adversaires de la prédication, ceux qui s'élevaient et combattaient contre la doctrine; on les devine sous cette expression : « A tous n'appartient pas la foi. » Il ne s'agit plus de périls, ce me semble, mais bien de contradicteurs et d'opposants, tels qu'Hyménée et le fondeur d'airain, Alexandre : « Car il a fortement résisté, dit-il, à nos paroles. » II *Tim.*, IV, 15. C'est comme si quelqu'un disait à propos de sa condition héréditaire : Il n'appartient pas à tous de militer à la cour. Ainsi parle-t-il lui-même des méchants auxquels il voudrait se soustraire. Tels sont ceux qui ne croient pas. Il les stimule en leur tenant ce langage. Combien leur mérite devait être grand, s'ils avaient assez de crédit auprès de Dieu pour délivrer leur docteur des périls qui l'entouraient, et lui rendre la prédication facile! Nous aussi, nous vous disons la même chose. Que personne de vous ne nous fasse un crime d'une semblable prétention; que personne de vous, par excès d'humilité, ne nous prive d'un aussi puissant secours.

Ces paroles n'ont pas dans notre bouche le même sens que dans celle de Paul : il voulait simplement encourager ses disciples; nous voulons, nous, notre bien, un bien considérable. Nous avons la ferme conviction que tout nous réussira dans la suite, si vous élevez unanimement les mains vers Dieu, pour suppléer à notre petitesse. Ainsi luttons-nous contre les ennemis, par les supplications et les prières. Puisque les anciens combattaient de la sorte contre des nations armées, à plus forte raison faut-il employer ce genre de combat contre ceux qui n'ont pas d'armes matérielles. Voilà comment Ezéchias mit en fuite les Assyriens, Moïse triompha d'Amalec, Samuel des Ascalonites, Israël des trente-deux rois. Si, quand il eût fallu recourir aux armes, à la tactique, au combat, on abandonnait tout pour la prière, combien plus importe-t-il de prier dans un ordre de choses qui ne se traitent que par ce moyen? — Jadis, me direz-vous, c'étaient les chefs qui priaient pour le peuple; et maintenant vous demandez au peuple de prier pour son chef? — Je le sais; mais les subordonnés étaient alors une vile et misérable tourbe, qui ne pouvait espérer de salut que dans le crédit et la vertu de son guide : elle a singulièrement grandi de nos jours par l'action de la divine grâce, et de beaucoup ici, le plus grand nombre même, l'emporte à cet égard sur celui qui marche à sa tête. Ne nous privez donc pas de ce concours dans la lutte; soutenez nos mains, pour qu'elles ne tombent pas de défaillance; obtenez que notre bouche ne reste pas close : priez Dieu, priez-le dans ce but. C'est pour nous que vous agirez sans doute; mais le profit vous en reviendra tout entier : nous sommes à ce poste pour votre bien, et vous êtes notre constante sollicitude. Priez, chacun en particulier et tous ensemble. Entendez le langage même de Paul : « Afin que, à la pensée du don que nous avons reçu, beaucoup rendent des actions de grâces pour nous; » II *Cor.*, I, 11; ou bien pour qu'un grand nombre participe à la grâce. Si, quand des condamnés sont conduits à la mort, le peuple s'avance intercédant pour eux, souvent le monarque, frappé de cette manifestation, retire sa sentence; bien mieux encore Dieu se laissera-t-il fléchir par vous, non à cause de la multitude, mais en considération de la vertu.

La prière triomphe de tous nos ennemis.

Nous avons à combattre contre un terrible ennemi. Chacun de vous a souci de lui-même et se préoccupe de ses propres intérêts; nous avons à notre charge ceux de tous à la fois; nous occupons le point difficile et périlleux de la bataille. C'est contre nous que le démon dirige ses plus terribles coups. Dans la guerre, en effet, celui que les ennemis veulent abattre avant tous les autres, c'est le chef. Aussi, vers lui se précipitent ensemble ceux qui portent le bouclier; là règne le plus grand tumulte, chacun s'efforçant de l'enlever; tous lui font de leurs boucliers un rempart impénétrable et n'as-

pirent qu'à sauver sa tête. Ecoutez ce que tout le peuple disait à David. Si je parle de la sorte, ce n'est pas que je me compare à David, je ne suis pas assez insensé pour cela ; je veux seulement vous montrer le dévouement des sujets envers le monarque. « Ne sortez pas avec nous pour la guerre, de peur que le flambeau d'Israël ne soit éteint. » II *Reg.*, XXI, 17. Voyez comme ils ménageaient le vieillard. J'ai bien besoin de vos prières. Que personne donc par excès d'humilité, je le répète, ne me refuse ce concours et cet appui dans la lutte. Si notre ministère est en honneur, vous n'en aurez que plus de gloire : si nous versons des flots de doctrine, vous en recueillerez les trésors. Ecoutez ce que dit le prophète : « Est-ce que les pasteurs se paissent eux-mêmes ? » *Ezech.*, XXXIV, 2. N'avez-vous pas entendu Paul demandant constamment de telles prières ? Ne vous a-t-on pas appris que Pierre fut délivré de sa prison parce qu'on ne cessait de prier pour lui ? J'ai la pleine conviction que vos prières opéreront de grandes choses, quand je les vois animées d'un tel accord. N'estimez-vous pas qu'il est absolument au-dessus de notre petitesse d'intercéder auprès de Dieu, de prier pour un si grand peuple ? Hors d'état de prier avec confiance pour moi-même, à plus forte raison ne le puis-je pour les autres. Il appartient aux hommes d'un mérite reconnu d'implorer pour autrui la divine miséricorde, assurés qu'ils en sont déjà pour eux ; mais à quel titre se porterait-il comme intercesseur celui qui pèche encore ? Et cependant, ayant pour vous des entrailles de père, et la charité ne s'effrayant de rien, je ne cesse de prier avant tout, non-seulement dans l'église, mais encore dans ma maison, pour que Dieu vous accorde tous les biens de l'âme et du corps. Il n'est pas de prière qui s'harmonise autant avec le caractère sacerdotal, que celle dont le peuple est l'objet. Si Job, se levant sur l'heure, déploya tant de zèle pour ses enfants selon la chair, que ne devons-nous pas faire pour nos enfants spirituels ?

4. Pourquoi vous dis-je ces choses ? Afin de vous montrer que si nous prions avec tant d'instance pour vous tous, quoique bien au-dessous de cette mission sublime, vous êtes incomparablement plus obligés de prier pour nous. Qu'un seul intercède pour la masse, c'est une grande témérité, cela suppose un crédit sans bornes : que beaucoup réunis prient pour un seul, rien là qui nous étonne. En ce dernier cas, chaque membre ne compte pas sur sa propre vertu, mais bien sur le nombre et l'union des âmes, ce que Dieu regarde avant tout et toujours. « Où deux ou trois seront réunis en mon nom, dit-il lui-même, je serai là au milieu d'eux. » *Matth.*, XVIII, 20. S'il suffit que deux ou trois se réunissent pour qu'il intervienne, combien plus sûrement ne sera-t-il pas au milieu de vous ? Ce qu'une personne priant à part ne saurait obtenir, elle l'obtiendra priant avec la multitude. Pour quelle raison ? Telle est la puissance de la concorde ; elle supplée au mérite individuel. « Où deux ou trois seront réunis. » — Pourquoi deux ? et s'il n'en est qu'un priant en votre nom, ne serez-vous pas avec lui ? — J'exprime ainsi le désir que tous soient ensemble et qu'il n'existe pas de division. Soyons donc unis entre nous, resserrons les liens de la charité fraternelle, que nul ne puisse nous séparer. Si quelqu'un nous accuse, si nous éprouvons quelque chagrin, n'en réveillons pas la mémoire, ni dans nos rapports avec le prochain, ni dans le fond de notre âme. Je vous demande en grâce de venir, de faire entendre vos plaintes, d'écouter notre justification. « Corrigez-le, est-il dit, de peur qu'il n'ait pas avoué ; corrigez-le, pour qu'il ne se rende pas coupable, et, s'il l'est déjà, pour qu'il ne le devienne pas davantage. » *Eccli.*, XIX, 14. Ou bien nous parvenons à nous justifier, ou convaincus nous demandons indulgence, et nous tâchons de ne pas retomber dans les mêmes fautes. C'est votre bien en même temps que le nôtre. Pour vous, accusant peut-être sans motif, vous reviendrez de vos préventions, dès que la vérité vous sera connue ; et, de notre côté, nous nous corrigerons, si nous avons péché par ignorance. Il ne vous est nullement avantageux de vous prononcer sans examen préalable, puisqu'une parole oiseuse doit même être punie. Et nous devons nous mettre à l'abri de toute accusation, fausse ou

Avantage de l'union dans nos prières.

vraie : fausse, en la montrant telle ; vraie, en ne la méritant pas désormais.

Absolument impossible à celui sur qui pèsent tant de soucis divers, de ne pas ignorer bien des choses, et par là de ne point pécher. Si chacun de vous, ayant à conduire une maison, sa femme, des enfants et des serviteurs, dont le nombre est plus ou moins considérable, mais toujours assez restreint, commet des fautes fréquentes, malgré lui, d'une manière comme fatale, parce qu'il ne s'en aperçoit pas, en voulant même corriger le désordre ; combien plus n'y sommes-nous pas exposés dans la direction d'un si grand peuple ? Et puisse le Seigneur vous multiplier encore, et vous bénir tous, pauvres et riches ! Quoique les soucis soient en rapport avec la multitude, nous ne cessons de demander dans nos prières qu'ils aillent toujours en augmentant, et que cette multitude devienne comme infinie. Bien que le nombre des enfants soit souvent le tourment des pères, ceux-ci ne veulent en perdre aucun. Entre vous et nous aucune différence, tous les biens nous sont communs. Nous ne participons pas avec une inégale abondance à la table sacrée, ma part n'est pas supérieure à la vôtre, nous en approchons au même degré. Que je m'avance le premier, c'est sans importance ; parmi les enfants, l'aîné porte le premier la main sur la table : aucun avantage ici, tout nous est commun, je le répète ; ce principe de salut, cette vie de nos âmes, nous y puisons les uns et les autres avec un égal honneur. Il n'y a pas une victime pour moi, une autre pour vous ; nous avons tous la même. Le même baptême nous est donné, le même esprit nous anime, le même royaume nous attend, nous devons y tendre avec le même zèle, nous sommes tous de la même façon les frères du Christ : toutes ces choses nous sont communes, encore une fois. En quoi suis-je mieux partagé ? En sollicitudes, en labeurs, en soucis, en angoisses par rapport à vous. Mais rien n'est plus doux que de telles peines. Une mère qui souffre pour son enfant, est heureuse de sa souffrance : elle trouve sa joie dans ses sollicitudes maternelles. La sollicitude est une amertume que son amour change en suavité. C'est de moi que beaucoup parmi vous tiennent la vie ; et les douleurs sont venues ensuite. Les douleurs précèdent l'enfantement chez les mères selon la nature : elles durent ici jusqu'au dernier soupir ; car l'avortement est toujours à craindre. L'éviter est tout mon désir. Alors même qu'un autre enfante, je ne cesse pas d'être torturé. Ce n'est pas au fond l'œuvre de l'homme, tout vient de la grâce de Dieu. Si nous sommes plusieurs pères spirituels, nous avons la même tendresse paternelle, ne vous y trompez pas, pour les enfants les uns des autres. Songez-y, et donnez-nous la main, pour que vous soyez notre gloire, et nous la vôtre, au jour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Puissions-nous tous contempler à jamais cette gloire, dans le même Christ Jésus Notre-Seigneur...

Tout est commun pour les chrétiens.

HOMÉLIE V.

« Le Seigneur est fidèle, il vous donnera la force, il vous gardera du mal. Nous avons de vous cette persuasion dans le Seigneur que vous faites et que vous ferez ce que nous vous avons prescrit. Que le Seigneur dirige vos cœurs dans la charité de Dieu et la patience du Christ. »

1. Nous en remettant entièrement aux prières des saints, nous ne devons pas demeurer dans l'inaction, moins encore nous livrer à l'iniquité, ne rien faire de ce qui contribuerait à nous rendre vertueux ; mais il ne faut pas davantage, en faisant le bien, dédaigner de tels auxiliaires. Grande est la puissance de la prière qui se fait pour nous, bien grande, à la condition néanmoins que nous travaillerons nous-mêmes. Voilà pourquoi Paul, tout en priant pour eux, corrobore leur foi par la promesse, et leur dit : « Le Seigneur est fidèle, il vous donnera la force et vous gardera du mal. » Puisqu'il vous a choisis pour le salut, il ne trompera pas sa parole, il ne vous laissera pas définitivement périr. Mais, de peur que ce langage ne les jette dans l'apathie, et qu'ils ne s'imaginent devoir tout laisser à Dieu, n'avoir plus qu'à dormir eux-mêmes, l'Apôtre exige aussi leur concours, vous venez de l'entendre : « Nous

avons de vous cette persuasion dans le Seigneur que vous faites et que vous ferez ce que nous vous avons prescrit. » Oui, Dieu est fidèle, dit-il, et, nous ayant promis de nous sauver, il nous sauvera sans nul doute, mais de la manière qu'il l'a promis. Or, comment l'a-t-il promis? A la condition que nous le voudrons nous-mêmes et que nous l'écouterons, non point d'une manière absolue, nous traitant comme le bois ou la pierre, sans activité de notre part. Remarquez cette parole : « Nous avons cette persuasion dans le Seigneur ; » ce qui veut dire : Nous croyons à sa bonté pour nous. Il les ramène à l'humilité en faisant tout dépendre de la première cause. S'il eût dit simplement : Nous avons confiance en vous, il leur eût donné certes un grand éloge ; mais il ne leur aurait pas appris à tout rapporter à Dieu. S'il se fût contenté de dire : Nous avons confiance dans le Seigneur, sans ajouter cette parole : « De vous, » et cette autre : « Que vous faites et ferez ce que nous vous avons prescrit, » il les aurait comme autorisés à ne rien faire, en ne laissant agir que la puissance de Dieu. Sans doute il faut lui tout attribuer, pourvu toutefois qu'on travaille soi-même et qu'on ne recule ni devant les fatigues ni devant les combats. D'autre part, la vertu seule suffirait-elle pour nous sauver, Paul nous montre qu'elle doit être indéfectible et nous accompagner jusqu'à notre dernier soupir.

« Que le Seigneur dirige vos cœurs dans la charité de Dieu et dans la patience du Christ. » Il les relève de nouveau, il prie pour eux, leur témoignant ainsi sa sollicitude. Comme il doit en venir à les réprimander, il tâche d'abord de gagner leurs cœurs par ce langage, en leur disant : J'ai la confiance que vous m'écouterez, en implorant le secours de leurs prières, en demandant lui-même pour eux mille biens. « Que le Seigneur dirige vos cœurs dans la charité de Dieu. » Il est tant de choses qui détournent de la charité, tant de sentiers qui nous en éloignent : et d'abord, le vice désigné sous le nom de Mammon porte sur notre âme des mains sans pitié, qui ne lâchent plus leur proie, qui la tirent et l'entraînent loin de ce foyer ; puis, la vaine gloire ; bien souvent aussi, les tribulations et les épreuves. Voilà pourquoi nous avons besoin du secours d'en-haut, comme d'un vent favorable, dont le souffle puissant gonfle notre voile et nous pousse vers la divine charité. Ne venez pas me dire : J'aime Dieu plus que moi-même. Ce ne sont là que des mots ; montrez par vos actes que vous l'aimez réellement plus que vous-même. Aimez-le plus que l'argent, et je croirai ce que vous dites ; mais, ne méprisant pas les richesses pour Dieu, comment vous mépriseriez-vous vous-même? Et que dis-je, les richesses? ne méprisant pas la cupidité, ce que vous devriez faire sans même que Dieu vous l'eût ordonné, comment, encore une fois, vous mépriseriez-vous vous-même? « Et dans la patience du Christ, » ajoute l'Apôtre. En quoi consiste cette patience? A souffrir ce qu'il a lui-même souffert, à marcher sur ses traces, ou bien encore à l'attendre avec résignation, à nous tenir toujours prêts. Comme il nous a prédit de grandes choses, comme il doit lui-même venir juger les vivants et les morts, attendons-le et prenons patience.

Dès qu'il nous recommande cette vertu, Paul nous fait évidemment pressentir la tribulation ; et dans le fait, nous témoignons notre amour envers Dieu quand nous souffrons avec courage et sans nous laisser troubler. « Nous vous avertissons, frères, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de vous éloigner de tout frère qui marche dans le désordre, et non selon la tradition qu'ils ont tous reçue de nous. » Non de nous précisément, mais du Christ ; c'est ce que signifient ces paroles : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » C'est dire à quel point cet avertissement est terrible. Nous vous le donnons par l'autorité même du Christ. Jamais le divin Maître ne nous a commandé de rester dans l'inaction. « De vous éloigner de tout frère. » Qu'il soit riche, pauvre, ou même saint, qu'importe? il suffit qu'il ne soit pas soumis, qu'il « marche » ou vive dans l'insubordination ; « et non selon la tradition qu'ils ont tous reçue de nous. » Il parle de l'enseignement qui se transmet par les œuvres ; et c'est là principalement ce qu'il appelle toujours tradition. « Vous savez, en effet, vous-mêmes comment il faut nous imiter ;

nous n'avons pas semé le désordre parmi vous, ni gratuitement mangé le pain de personne. » Du reste, l'eussé-je accepté, ce n'eût pas été d'une manière gratuite : « L'ouvrier a droit à sa récompense. » *Luc.*, x, 7.

2. Nous avons vécu « dans le travail et la fatigue, travaillant la nuit et le jour, pour n'être à charge à personne d'entre vous. Ce n'est pas pour nous dépouiller de notre droit, c'est pour vous donner l'exemple et vous engager à nous imiter ; car pendant que nous étions parmi vous, nous n'avons cessé de vous le dire, si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus. » Remarquez que dans la précédente lettre il en a parlé d'une manière moins sévère ; ainsi, quand il disait : « Nous vous conjurons, frères, de redoubler de zèle et d'ardeur. » I *Thes.*, IV, 10-12. Nulle part : « Nous vous avertissons ; » nulle part : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; » expressions menaçantes et qui signalent un danger. Voici quel était son langage : « Afin que vous redoubliez de zèle et d'ardeur ; » simple exhortation à la vertu ; « afin que vous marchiez d'une manière honorable. » Rien de pareil ici ; mais bien : « Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus. » Puisque l'Apôtre, qui n'était pas dans cette nécessité, qui pouvait s'abstenir d'un travail manuel, lui chargé d'une si grande œuvre, travaillait cependant, et même travaillait la nuit comme le jour, pour être en état de subvenir aux besoins des autres, à plus forte raison les disciples devaient-ils agir de même. « Nous avons appris que quelques-uns parmi vous se jettent dans le désordre, ne font rien que se livrer à de vaines recherches. » Voilà comment il s'exprime ici ; tandis qu'il disait dans la précédente lettre : « Afin que vous marchiez d'une manière honorable en face des étrangers. » Pourquoi cette différence ? C'est que peut-être auparavant il n'existait encore rien de tel. Il disait bien aussi dans une autre circonstance : « On est plus heureux de donner que de recevoir. » *Act.*, xx, 35.

A l'exemple e saint Paul ous devons ›us travail- ›r.

En leur recommandant cette conduite honorable, il n'entend pas précisément condamner les écarts, et lui-même ajoute : « Afin que vous ne manquiez de rien. » Il fait maintenant ressortir une autre obligation, celle de donner à tous le bon exemple ; car plus loin il dit : « Ne vous lassez pas de faire le bien. » L'homme qui reste à ne rien faire, alors qu'il pourrait travailler, doit inévitablement et comme d'une manière fatale se livrer à la curiosité. L'aumône est faite pour ceux-là seuls qui ne peuvent plus se procurer le nécessaire par le travail des mains, ou bien ceux qui remplissent le ministère de la parole et qui sont absorbés par ce devoir de l'enseignement : « Vous ne lierez pas la bouche au bœuf qui bat l'aire ; » *Deut.*, xxv, 4 ; et de plus : « L'ouvrier a droit à sa récompense. » *Matth.*, x, 10. Voilà pourquoi Paul n'est pas oisif, et reçoit la récompense de son travail infatigable. Prier et jeûner, sans faire autre chose, ce n'est pas un travail tel qu'il l'entend ici, il parle du travail des mains. Le doute n'est pas possible, puisqu'il dit : « Ne faisant rien, se livrant à de vaines recherches. Quant à ceux qui se conduisent ainsi, nous les avertissons, nous les supplions de la part de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » C'est parce qu'il les a vivement réprimandés, qu'il mitige sa parole en ajoutant : « De la part de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Il achève ensuite de les convaincre et de les effrayer : « Afin que, travaillant en silence, ils mangent leur pain. » Pourquoi n'a-t-il pas dit : S'ils ne vivent pas dans le désordre, qu'ils soient nourris par vous ? mais exige-t-il les deux choses, et qu'ils se tiennent en silence, et qu'ils s'appliquent au travail ? Il veut qu'en travaillant ils pourvoient eux-mêmes à leur entretien. Voilà le sens de cette parole : « Qu'ils mangent ainsi leur pain ; » un pain qu'ils auront gagné, non le pain des autres, ou qui soit le produit de la mendicité. « Pour vous, frères, ne vous lassez pas de faire le bien. »

Voyez comme s'émeuvent aussitôt les entrailles paternelles. Il n'a pu pousser plus loin le ton du reproche, il a de nouveau pitié d'eux ; mais observez avec quelle prudence il exprime ce sentiment. Au lieu de dire : Pardonnez-leur, en attendant qu'ils se corrigent ; que dit-il ? « Pour vous, ne vous lassez pas de faire le bien. » Dérobez-vous à leur influence, réprimandez-

les; mais ne les méprisez pas, ne les condamnez pas à mourir de faim. — Que faire cependant, dira-t-on peut-être, si cet homme vivant de nos ressources s'obstine dans son oisiveté? — Je vous ai signalé, répond l'Apôtre, un remède benin, en vous recommandant de vous tenir à distance, de ne pas l'encourager, de lui montrer même votre indignation. Cela n'est pas peu de chose; ainsi faut-il réprimander des frères, quand on veut réellement qu'ils rentrent dans le bon chemin. Nous n'ignorons pas les divers modes de réprimande. Dites-moi, si vous aviez un frère selon la nature, mourant de faim, le laisseriez-vous sans secours? Je ne puis pas le croire; mais peut-être aussi tâcheriez-vous de le corriger. « Si quelqu'un n'obéit pas à notre parole qui vous est transmise par écrit... » Remarquez encore l'humilité de Paul; il se garde bien de dire : Celui qui n'obéit pas, c'est à moi qu'il refuse d'obéir; il l'indique à peine. « Notez-le, » évidemment, pour qu'il ne puisse se tenir caché. « Tenez-vous loin de lui. » Déjà ce n'est pas une légère perte. Il insiste néanmoins : « Afin qu'il soit confondu. » C'est un moyen de l'arrêter sur la pente. De même que, après avoir dit : « Si quelqu'un ne travaille pas, qu'il ne mange pas non plus, » ne voulant pas condamner le paresseux à mourir de faim, il a dit en outre : « Dérobez-vous, tenez-vous loin de cet homme; » ne voulant pas davantage séparer l'indocile de la fraternité, par la raison que le désespoir et la répulsion absolue précipitent un homme à sa perte, il dit ici : « Gardez-vous de le traiter en ennemi, corrigez-le comme un frère. » C'est clairement faire entendre qu'il décerne un grand châtiment, en privant le coupable du droit de parler à tous.

3. En effet, si recevoir dans la foule est déjà quelque chose d'humiliant, quelle honte n'est-ce pas de voir ceux qui vous donnent s'éloigner en vous réprimandant? N'est-ce pas assez pour blesser et réveiller une âme? Ceux qui se font péniblement arracher l'aumône, qui l'accordent en murmurant, jettent le feu dans le cœur du pauvre; je ne dis pas du mendiant impudent, mais d'un frère dans la foi : que ne fait-on pas alors, quand on accompagne le don d'une réprimande? Quel châtiment cela ne vaut-il pas? Nous n'agissons pas même de la sorte; nous avons l'air de recevoir le plus grand affront, tant nous rabaissons ceux qui demandent et leur témoignons d'aversion. A votre refus, pourquoi donc ajoutez-vous l'insulte? « Avertissez-les comme des frères, » ne les outragez pas comme des ennemis. Lorsqu'on avertit un frère, ce n'est pas en public, on ne l'humilie pas devant tout le monde; c'est en particulier, avec beaucoup de ménagement et de délicatesse, comme on remplit un pénible devoir, avec des gémissements et des larmes. Donnons d'un cœur fraternel, avertissons avec une fraternelle bienveillance; n'ayons pas l'air de pleurer ce que nous donnons, mais bien sur les prévarications de celui qui nous implore. Que gagnez-vous à faire autrement? Si vous lancez une parole blessante à la suite de votre don, vous en détruisez le mérite et la joie : si vous insultez sans même avoir donné, quelle blessure n'infligez-vous pas à ce pauvre, à ce malheureux? Il s'était approché pour vous demander un secours; il se retire avec un trait mortel, en versant de plus amères larmes. Puisqu'il est dans la nécessité de tendre la main, s'il reçoit l'insulte quand il la tend, quel ne devra pas être le supplice de ceux qui l'ont ainsi traité? « Celui qui outrage le pauvre, allume la colère de celui qui l'a créé. » *Prov.*, XIV, 21.

Eh quoi! s'il a voulu que cet homme fût pauvre, c'est pour vous, pour que vous eussiez un moyen de guérir les maladies de votre âme; et vous insultez celui qui souffre à cause de vous? Quel aveuglement et quelle ingratitude! « Avertissez-les comme des frères. » Il vous est ordonné d'ajouter le conseil à l'aumône; mais, quand nous outrageons sans même avoir donné, quelle excuse pouvons-nous avoir? « Que le Seigneur, le Dieu de paix vous donne une paix inaltérable en tout lieu. » Voyez de quelle façon, après avoir déclaré ce qu'il faut faire, il y appose le sceau de la prière et de la supplication, comme on l'appose sur un dépôt sacré. « Qu'il vous donne la paix en tout lieu. » Il est vraisemblable que des luttes devaient en naître, les uns se montrant plus âpres, et

Joignons le conseil à l'aumône.

les autres peu généreux; un tel souhait trouve ici naturellement sa place. « Qu'il vous donne la paix toujours. » Voilà bien ce qu'on demande, une paix qui ne doive pas être altérée. Que signifie « en tout lieu? » L'Apôtre désire que la paix règne partout, que nulle part ne s'élève un sujet de querelle. Partout la paix est un grand bien, à l'égard même des idolâtres. Ecoutez ce qu'il dit ailleurs : « Autant que possible, autant qu'il est en vous, ayez la paix avec tous les hommes. » *Rom.*, XII, 18. Pour mener à bonne fin une œuvre quelconque, rien n'est avantageux comme d'être calme, pacifique, libre de toute inimitié, à l'abri de toute haine. « Que le Seigneur soit avec vous tous. Salut de la propre main de Paul, » signe qui reparait en chaque lettre : « Ainsi je vous écris : Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous. *Amen.* » Il atteste ainsi qu'il écrit lui-même dans chacune de ses lettres, afin que nul ne puisse les fausser, garanties qu'elles sont toutes par ce signe évident d'authenticité. Il appelle la prière un salut, montrant de la sorte que les disciples alors se proposaient en tout des vues spirituelles, qu'ils trouvaient un bien jusque dans une simple salutation, et que les souhaits n'étaient pas une pure marque d'amitié. C'est par là que l'Apôtre commençait et finissait, entourant de part et d'autre son discours comme de remparts invincibles, posant d'inébranlables fondements, et mettant un couronnement non moins inébranlable.

« Grâce et paix à vous, » a-t-il dit; puis encore : « Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous. *Amen.* » Ces expressions rappellent la promesse du Christ à ses disciples : « Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » *Matth.*, XXVIII, 20. Pour cela le concours de notre volonté est nécessaire; le Sauveur ne saurait être avec nous, si nous nous tenons éloignés de lui. Il veut que nous nous séparions de tout frère marchant dans le désordre. C'était le grand malheur à cette époque d'être séparé de l'assemblée. De cette manière il frappe tous les prévaricateurs; c'est ainsi qu'il écrivait aux Corinthiens : « Ne consentez pas même à prendre vos repas avec un tel homme. » I *Cor.*, V, 11. Aujourd'hui cela n'a guère d'importance aux yeux de la plupart; aussi tout est dans la confusion, la corruption nous dévore : nous fraternisons indistinctement avec les adultères, les fornicateurs, les usuriers. Or, s'il fallait n'avoir point de rapports avec ceux qui vivaient d'aumônes pouvant travailler, combien plus faudrait-il repousser de tels êtres! Voulez-vous savoir à quel point c'est terrible d'être exclus de l'assemblée des frères, et quel avantage revient à ceux qui reçoivent une correction avec bienveillance, écoutez ce qu'il en fut du prévaricateur qui s'enorgueillissait dans son péché, qui s'était porté jusqu'aux dernières limites du vice, commettant une fornication dont le nom n'était pas connu chez les idolâtres, et qui ne sentait pas même son mal, marque évidente qu'il était au dernier degré de la corruption : cet homme fut tellement réduit et dompté que Paul a pu dire : « Il suffit, pour celui qui se trouve dans cet état, d'une réprimande faite par plusieurs. » II *Cor.*, II, 6. Vous n'avez donc qu'à fortifier en lui la charité. Il était tout à l'heure comme un membre séparé du corps.

4. Ce qui rendait cette séparation bien plus terrible, c'est qu'on regardait alors comme le plus grand bien l'union avec les frères. Ce que sont les habitants d'une même maison, vivant sous l'autorité d'un même père, participant aux mêmes repas, tous les fidèles l'étaient dans chaque Eglise. Quel malheur n'était-ce donc pas d'être rejeté hors de ce centre? On ne juge plus maintenant que la chose ait grande importance, parce que l'union elle-même qui règne entre nous n'est plus guère appréciée. Ce qu'on tenait alors pour un supplice, ne fait désormais aucune impression, tant la charité s'est refroidie: de ce refroidissement vient que nous nous séparons les uns des autres, sans motif et sans regret. C'est l'absence de la charité qui cause tous nos maux; voilà ce qui disjoint et détruit tout ce qu'il y a de respectable et de glorieux dans l'Eglise, tout ce qui devrait faire notre joie. Le docteur est plein de confiance quand il peut reprendre les disciples au nom des vertus

qu'il a lui-même pratiquées. De là le langage de l'Apôtre : « Vous savez de quelle manière vous devez nous imiter. » II *Thess.*, III, 7. Il doit être docteur par sa vie encore plus que par sa parole. N'allez pas vous imaginer que ce soit là de la jactance ; il était dans la nécessité de parler ainsi, il n'avait en vue que l'utilité commune. « Nous n'avons pas vécu dans l'insubordination parmi vous. » Ne voyez-vous pas éclater son humilité, qu'il appelle simplement un don, une soumission à l'ordre ? « Nous n'avons pas été désordonné parmi vous, nous n'avons pas mangé gratuitement notre pain. » Il fait entendre par là que les disciples étaient pauvres. Et ne me dites pas que sans doute ils ne l'étaient pas tous. Il parle réellement de pauvres, de gens qui ne peuvent se procurer le nécessaire que par le travail des mains. Aucune allusion à des ressources de famille; mais bien : « Afin qu'ils mangent leur pain en travaillant. » Si moi, prédicateur de l'Evangile, ministre de l'enseignement, j'ai craint de vous être à charge, à plus forte raison devrait le craindre celui qui ne vous est d'aucune utilité; c'est là vraiment être à charge, quand on ne donne plus de gaîté de cœur. Telle n'est pas cependant la pensée de l'Apôtre ; il ne laisse entrevoir que leur pénurie. Pourquoi ne travaillez-vous pas ? semble-t-il dire; Dieu vous a donné des mains pour cela, pour que vous veniez même au secours des autres, au lieu de les importuner.

« Que le Seigneur soit avec vous. » Nous pouvons exprimer nous-mêmes un semblable souhait, si nous faisons ce que le Seigneur commande. Ecoutez le Christ disant à ses disciples : « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, les instruisant à garder tout ce que je vous ai prescrit ; et voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » *Matth.*, XXVIII, 19, 20. Cette exhortation n'était pas pour eux seuls, elle est aussi pour nous. Et qu'elle ne fût pas restreinte, on le voit par ces mots : « Jusqu'à la consommation des siècles. » Elle regarde donc ceux qui marchent sur leurs traces. Mais que dit-il à ceux qui ne sont pas chargés d'instruire ? Chacun de vous, s'il le veut bien, est docteur et maître, sinon du prochain, du moins de lui-même : instruisez-vous le premier. Si vous apprenez à garder tous les préceptes que vous avez reçus du Sauveur, vous aurez par là-même des imitateurs nombreux. Une lampe, quand elle est allumée, peut éclairer beaucoup de monde ; éteinte, elle ne s'éclaire pas elle-même, elle ne communique pas la clarté. Cela s'applique à la vie : si le flambeau que nous portons en nous répand une pure lumière, nous formons des disciples et des docteurs sans nombre, nous sommes là devant eux comme un type à reproduire. Nos discours ne feront jamais le même bien aux auditeurs que nos exemples. Soyez, comme cela dépend de vous, un homme agréable à Dieu, brillant de l'éclat de la vertu ; et le mariage n'est pas un obstacle ; on peut plaire à Dieu quoiqu'on ait femme, enfants, domestiques, amis : ne pouvez-vous pas leur être mille fois plus utile que moi ?

Je puis leur être de quelque avantage une ou deux fois le mois, souvent pas même ; l'enseignement qu'ils ont reçu les suivra peut-être jusqu'au seuil de l'église, et puis ils l'auront oublié : ayant toujours sous les yeux l'exemple de votre vie, ils en retireront le plus grand bien. L'homme qui ne rend pas insulte pour insulte, n'imprimera-t-il pas par sa douceur et sa modération une confusion salutaire dans l'âme de celui qui s'est emporté jusque-là ? Si ce dernier n'avoue pas de suite l'utilité de cette leçon, aveuglé qu'il est par la colère ou retenu par la honte, il n'en a pas moins le sentiment immédiat; il n'est pas possible que cet homme insolent, serait-il une brute, ait vécu quelque temps avec un modèle de patience, sans s'être retiré meilleur. Alors même que nous ne faisons pas le bien, nous le louons tous et nous l'admirons. Une femme voyant son mari toujours modéré, ne peut que gagner beaucoup dans ce commerce; il en est de même de l'enfant. Donc il est permis à chacun d'enseigner. « Edifiez-vous les uns les autres, dit Paul, comme du reste vous le faites. » I *Thes.*, V, 11. Voyez plutôt : une perte arrive-t-elle dans votre maison, la femme se trouble-t-elle, parce qu'elle est plus faible et moins dégagée des intérêts de ce monde ; si

l'homme a de la philosophie, s'il rit de cette perte, il dissipe cette douleur, il inspire la générosité. Ne fera-t-il pas dès lors plus de bien à sa femme que tous nos discours? Parler, c'est chose facile; agir à propos, dans le moment où c'est nécessaire, voilà le mérite et la difficulté. Aussi la nature humaine se laisse-t-elle principalement corriger par les actes; et telle est la prépondérance de la vertu, que souvent un esclave fait du bien à toute une maison sans en excepter le maître.

Motifs pour lesquels l'Apôtre recommande la vertu et surtout l'obéissance.

5. Ce n'est pas sans motif ni sans but que Paul leur recommande sans cesse de pratiquer la vertu, surtout l'obéissance : ce n'est pas tant dans l'intérêt du maître, que pour l'honneur de la divine parole et de l'enseignement évangélique; quand cet enseignement ne provoque plus le blasphème, il devient promptement un objet d'admiration. Je connais bien des familles pour qui la vertu des serviteurs est devenue une source de biens. Or, si le serviteur, malgré son état de dépendance, peut exercer une heureuse influence sur le maître, beaucoup mieux le maître sur le serviteur. Prenez votre part, je vous en conjure, du ministère que je remplis parmi vous. Je parle à tous en général, parlez à chacun en particulier; que chacun mette la main au salut de son frère. Vous ne pouvez douter que le gouvernement d'une famille ne doive s'étendre à ce soin; écoutez à qui Paul renvoie les femmes : « Celles qui veulent compléter leur instruction, dit-il, doivent chez elles interroger leurs maris. » I *Cor.*, XIV, 35. Il ne les renvoie pas au docteur. Nous voyons dans l'Eglise, comme dans les exercices de l'éducation, des disciples chargés d'instruire les autres; le docteur serait accablé si tous recouraient sans cesse à lui. Quel est le but de cette disposition? Elle doit réaliser de grands avantages : non-seulement le devoir d'enseigner devient par là moins pénible, mais encore chaque disciple en prenant ce soin, en partageant cette sollicitude, se forme vite au ministère de l'enseignement. Voyez le ministère que la femme elle-même peut remplir : « Elle garde la maison, elle veille à tout dans la famille, » elle préside au travail des servantes et pourvoit à leurs besoins, c'est par elle que vous portez ce nom sacré de père, elle vous tient éloigné du danger, en devenant l'auxiliaire de la vertu, en apaisant le feu des passions. Mais aussi sachez le reconnaître par vos bienfaits. De quelle manière? En lui venant en aide sous le rapport spirituel. Imitez l'hirondelle, et, portant à votre bouche ce que vous aurez entendu, allez le déposer dans la bouche de la mère et des petits.

N'est-il pas contraire à la raison que, voulant en tout le reste occuper le premier rang, avoir le rôle de la tête, vous abandonniez cette position quand il s'agit d'instruire? Le chef doit se tenir au-dessus des subordonnés, non par les hommages qu'il réclame, mais par les vertus qu'il pratique : c'est ici son devoir, c'est là le devoir des autres. Etre entouré d'hommages, ce n'est pas votre fait, les autres vous les décernent; mais briller par la vertu, c'est uniquement votre mérite. Puisque vous êtes la tête, occupez-vous de tenir le corps dans l'ordre et la décence. Ne voyez-vous pas que la tête domine le corps pour mieux exercer la direction, pour aviser à tout comme le pilote? Dans la tête sont les yeux et du corps et de l'âme : de là vient la puissance visuelle, de là le principe de direction. Le reste du corps est fait pour obéir, dans la tête gît le pouvoir de commander. Tous les sens en émanent comme de leur source : l'appareil de la voix, celui de la vue et de l'odorat y résident; de là le tact s'étend à tous les membres; de là part le système des nerfs et celui des os. C'est donc par la prévoyance, et non précisément par l'honneur que la tête excelle. Voilà de quelle façon l'homme doit commander à la femme; tâchons de l'emporter, non en exigeant d'elle une plus grande déférence, mais en lui faisant un plus grand bien. Je vous ai déjà montré le bien qu'elles-mêmes nous font; nous pouvons cependant les vaincre en leur prodiguant des bienfaits spirituels. Dans les choses corporelles, impossible de les payer de retour. Eh quoi! fournissez-vous les richesses? C'est la femme qui les conservera; elle déploiera du moins à cet égard une sollicitude égale, et vous avez besoin de son concours. La preuve, c'est que beaucoup d'hommes fort

riches ont tout perdu, n'ayant pas une fidèle gardienne. La société conjugale a surtout pour but les enfants : le bienfait est égal de part et d'autre ; la part la plus pénible cependant est celle de la femme, soit à cause de la gestation, soit à cause des douleurs de l'enfantement. Somme toute, vous ne pouvez l'emporter que dans les choses spirituelles.

Ne nous préoccupons pas de la pensée de nous enrichir, songeons à nous mettre en mesure de rendre compte à Dieu des âmes qu'il nous a confiées ; en nous appliquant à les garder pures, nous travaillerons avantageusement pour nous-mêmes. Quand on enseigne les autres, n'y gagnerait-on plus rien, on s'excite à la contrition par sa propre parole, si l'on voit surtout qu'on est sujet aux défauts que l'on reprend chez les autres. Puisque nous leur faisons du bien, et par eux à toute une maison, en nous en faisant à nous-mêmes, puisque rien n'est plus agréable à Dieu, ne négligeons pas notre âme ni celle des personnes qui nous servent ; et nous obtiendrons une double rémunération, nous parviendrons avec d'abondantes richesses à la sainte cité, notre mère, la Jérusalem des cieux. Puissions-nous n'en être pas exclus, et mériter de voir avec une pleine confiance, après avoir pratiqué les plus éclatantes vertus sur la terre, la face de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES

SUR LES

DEUX ÉPITRES A TIMOTHÉE

AVANT-PROPOS

Nulle part il n'est plus difficile qu'ici de résoudre la question qui se présente à chaque nouvelle série de discours : Est-ce à Antioche ou bien à Constantinople qu'ils furent prononcés ? Cette fois encore, Tillemont penche ouvertement pour la seconde de ces villes, et toujours en s'appuyant sur le fameux critérium de Photius, bien qu'il reconnaisse comme nous que cette règle n'est certes pas sans exception. Quant aux homélies actuelles, nous sommes d'un autre avis que Tillemont ; deux raisons principales nous feraient opter pour Antioche : d'abord, Chrysostome consacre une homélie presque tout entière, la quatorzième, à tracer le tableau des monastères élevés sur les montagnes voisines et des héroïques vertus que les moines y pratiquent. Or, nous savons qu'il parle constamment, en pareil cas, des montagnes d'Antioche. En second lieu, le saint orateur traite à plusieurs reprises des fonctions et des devoirs si redoutables de l'épiscopat, sans jamais rien dire qui puisse faire soupçonner que ce lourd fardeau pèse sur ses épaules ; ce à quoi cependant il ne manque guère ailleurs, quand l'occasion s'en présente. Au lecteur d'apprécier et de juger.

Du reste, quoiqu'il soit aisé de remarquer d'assez graves négligences dans ces homélies, on y rencontre souvent des beautés du premier ordre, de profonds aperçus, et surtout d'admirables leçons pratiques. Trois principaux désordres, la cupidité, la superstition et la parure, y sont attaqués avec une fécondité d'expressions et d'images qui surprend après tout ce que nous avons vu sur ce triple sujet. Le grand évêque sent évidemment qu'il a devant lui le vieux paganisme cherchant à venger ses défaites, en continuant son travail de corruption et de mort.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Au nombre des disciples de l'Apôtre était Timothée, que Luc proclame un admirable jeune homme, d'après le témoignage des fidèles de Lystres et d'Iconium; sans cesser d'être disciple, il était devenu docteur; il avait une telle sagesse que, bien qu'il eût entendu Paul prêcher en laissant de côté la circoncision, et qu'il n'ignorât pas que son maître était allé jusqu'à résister à Pierre pour ce motif, il voulut de lui-même, non-seulement s'abstenir de prêcher contre cette institution, mais encore s'y soumettre. Paul consentit à le circoncire à cette époque de la vie, et lui confia de la sorte le ministère complet. Pour montrer quel homme il devait être, c'est assez de dire combien il fut aimé de Paul. Voici de plus quelques témoignages que celui-ci lui rend dans ses épîtres : « Vous savez par expérience qu'il m'a secondé dans l'œuvre de l'Evangile avec l'affection d'un fils pour son père; » *Philip.*, II, 22; « Je vous ai envoyé mon bien cher fils Timothée, un fidèle ministre dans le Seigneur..... Veillez à ce que personne ne le méprise; car il fait l'œuvre du Seigneur, comme moi-même; » I *Cor.*, IV, 17; XVI, 10, 11; « Reconnaissez notre frère Timothée que je vous envoie. » *Hebr.*, XIII, 23. On trouverait l'expression du même amour en beaucoup d'autres passages. Et d'ailleurs les miracles qui s'opèrent encore manifestent assez le pouvoir et la sainteté de ce disciple.

On pourrait demander pourquoi l'Apôtre n'écrit qu'à Tite et Timothée, alors cependant que Silas et Luc étaient au nombre des plus recommandables; et lui-même dit de ce dernier : « Luc est seul avec moi. » II *Tim.*, IV, 11. Clément était de même l'un de ses compagnons dévoués, comme on le voit par cette parole : « Avec Clément et mes autres auxiliaires. » *Philip.*, IV, 3. Pourquoi donc écrit-il à Tite et Timothée seuls? Parce qu'il leur avait confié des Eglises à gouverner, les fixant dans des cités remarquables, tandis qu'il menait encore les autres avec lui.

Grandeur de la vertu de Timothée.

La vertu de Timothée avait quelque chose de si supérieur qu'elle faisait aisément passer sur sa jeunesse. De là ce que Paul écrivait : « Que personne n'ait de mépris pour vous parce que vous êtes jeune; » et puis : « Traitez les jeunes veuves comme des sœurs. » I *Tim.*, IV, 12; V, 2. Quand on a la vertu, tout surabonde et rien n'est un empêchement. Parlant avec détail des fonctions épiscopales, nulle part il ne soulève la question de l'âge. S'il précise ces conditions : « Ayant des enfants soumis..... N'ayant été marié qu'une fois, » *Ibid.*, III, 4, 2, il n'entend nullement qu'il soit nécessaire d'avoir une femme et des enfants; mais il exige que le séculier qu'on appellerait à cet office soit choisi parmi ceux qui savent gouverner leur maison, leur famille et tout ce qui dépend de leur autorité. S'il vient du siècle sans avoir montré qu'il était au niveau de ces devoirs, comment lui confierait-on le soin d'une Eglise?

Mais encore pourquoi Paul écrit-il à un disciple qui désormais a mission d'enseigner? N'aurait-il pas dû le bien instruire avant de lui donner une telle mission. En effet, il ne lui fallait pas les leçons qu'on donne aux disciples, mais bien celles qui conviennent à l'instituteur. Voyez aussi comme il lui transmet dans toute l'Epître le genre d'instruction qu'un maître seul doit recevoir. Et déjà dès le principe, il ne lui dit pas : Tenez-vous en garde contre ceux dont les enseignements diffèrent des nôtres; que lui dit-il donc? « Déclarez-leur qu'ils aient à ne pas enseigner une autre doctrine. » I *Tim.*, I, 3.

HOMÉLIES

SUR LA PREMIÈRE ÉPITRE A TIMOTHÉE

HOMÉLIE I.

« Paul apôtre de Jésus-Christ, selon l'ordre de Dieu notre Sauveur et du Seigneur Jésus-Christ notre espérance, à Timothée notre véritable fils dans la foi, grâce, miséricorde, paix de la part de Dieu notre Père et du Christ Jésus Notre-Seigneur. »

Grandeur de l'autorité de saint Paul.

1. Grande était l'autorité de l'Apôtre, grande et digne d'admiration ; aussi voyons-nous partout que Paul en met en avant les preuves, non dans le but de s'arroger un honneur, mais parce qu'il en a reçu le caractère et qu'il est dans la nécessité de le manifester. Et quand il se déclare appelé, et quand il dit : « Par la volonté de Dieu ; » *Rom.*, I, 1 ; puis ailleurs : « La nécessité m'incombe ; » I *Cor.*, I, 1 ; puis encore : « J'ai été mis à part pour cela, » *Ibid.*, IX, 16, rien dans toutes ces paroles qui n'exclue l'ambition et l'orgueil. De même qu'en usurpant une dignité que Dieu seul confère, on encourt la dernière des accusations ; de même, en la repoussant et la désertant, on mérite d'être condamné pour une autre cause, pour cause de désobéissance et de rébellion. C'est ce que Paul exprime encore ici, au début même de son épître à Timothée : « Paul apôtre de Jésus-Christ, selon l'ordre de Dieu. » Ce n'est plus une simple vocation, c'est un ordre. De peur que Timothée n'éprouve un sentiment trop humain, en pensant que le maître lui parle comme aux autres disciples, il commence ainsi. Mais où Dieu lui donne-t-il cet ordre ? Nous trouvons l'Esprit saint disant dans le livre des Actes : « Mettez à part pour moi Paul et Barnabé. » *Act.*, XIII, 2. En tête de toutes ses lettres le premier joint à son nom le titre d'apôtre, habituant ainsi l'auditeur à ne pas regarder sa parole comme étant celle de l'homme ; car un apôtre, un envoyé ne parle pas en son propre nom. Apôtre, c'en est assez pour que l'intelligence remonte à celui qui donne la mission. Voilà pourquoi toujours le même préambule, pour accréditer l'enseignement qui va suivre. « Paul apôtre de Jésus-Christ, selon l'ordre de Dieu notre Sauveur. »

Et cependant nulle part on ne voit le Père lui commander ; c'est partout le Christ qui lui parle. Que lui dit-il ? « Va, c'est moi qui t'enverrai vers les nations lointaines ; » et puis : « Il faut que tu comparaisses devant César. » *Act.*, XXII, 21 ; XXVII, 24. Mais tout ce que le Fils ordonne, il le déclare ordonné par le Père, comme les ordres de l'Esprit sont aussi ceux du Fils. L'Esprit envoie l'Apôtre, l'Esprit veut qu'il soit mis à part ; et l'Apôtre de dire que c'est l'ordre de Dieu. Eh quoi, n'est-ce pas une atteinte à la puissance du Fils que son apôtre soit envoyé d'après l'ordre du Père ? Nullement ; cette puissance leur est commune, et vous le voyez : « D'après l'ordre de Dieu notre Sauveur, » a dit Paul ; aussitôt il ajoute : « Et du Seigneur Jésus-Christ, notre espérance. » Remarquez cette précision magistrale dans les noms. Le Psalmiste avait dit aussi du Père : « Espérance de toutes les extrémités de la terre. » *Ps.* LXIV, 6. Le bienheureux Paul dit lui-même dans un autre endroit : « Nous sommes accablés de fatigues et d'outrages, parce que nous espérons en Dieu, le Dieu vivant et vrai. » I *Tim.*, IV, 10. Le maître doit subir nécessairement des dangers, et beaucoup plus que les disciples ; il est écrit : « Je frapperai le pasteur, et les brebis se disperseront. » *Zach.*, XIII, 7 ; *Matth.*, XXVI, 31. De là vient que le diable s'acharne tout particulièrement à la perte du pasteur ; car cette perte entraîne celle du troupeau. S'il extermine des brebis, le troupeau diminue sans doute, mais, quand c'est le pasteur qui succombe, le troupeau disparaît tout entier. Sachant donc qu'a-

vec moins il fait plus, et qu'il ruine tout dans une seule âme, il s'attaque de préférence aux docteurs. Voilà pourquoi l'Apôtre relève dès le début le courage de son disciple, en lui disant que nous avons Dieu pour Sauveur et le Christ pour espérance. Nombreuses sont nos tribulations, mais magnifiques aussi nos espérances : nous sommes entourés de périls et d'embûches; mais nous avons Dieu pour Sauveur, et non point un homme. Donc pas de défaillance dans notre Sauveur, puisqu'il est Dieu; quelque grands que nos dangers puissent être, nous n'y succomberons pas, et notre espérance ne saurait être confondue, puisque c'est le Christ lui-même. Avec ce double appui nous bravons les périls ou nous ne tardons pas à nous y soustraire; la sainte espérance est notre aliment.

Pourquoi Paul ne se dit-il jamais l'apôtre du Père, mais toujours celui du Christ? Il met tout en commun, et l'Evangile même, il le nomme l'Evangile de Dieu. « Quoi que nous souffrions, déclare-t-il, les choses de la terre ne sont rien. » « A Timothée mon véritable fils dans la foi. » Encore une consolation. Si le disciple avait fait preuve d'une telle foi que Paul le reconnût pour son fils, et pour son fils véritable, que ne devait-il pas espérer pour l'avenir? Le propre de la foi, c'est qu'on ne se laisse pas abattre, ni même troubler, quand les événements semblent démentir les promesses. Voilà donc un fils, un fils véritable, et qui cependant ne provient pas de la même substance. Mais quoi, s'agit-il ici d'un être sans raison? Non certes, il n'était pas né de Paul. Aussi n'est-ce pas de cette filiation matérielle qu'il a voulu parler, ni par rapport à lui, ni par rapport à d'autres; car à peine l'a-t-il nommé son fils, qu'il ajoute « dans la foi. » C'est une autre filiation non moins évidente, une réelle transmission de vie, puisque la foi se donne sans aucune altération. Dans l'humanité, la même chose a lieu quant à la substance, mais non point avec la même perfection que dans la divinité; la ressemblance entre le Père et le Fils est ici plus intime et plus profonde. Là, bien que la substance soit la même, de nombreuses différences existent sous d'autres rapports, dans la couleur, la forme, les idées, le temps, la volonté, dans les facultés de l'âme et dans les dispositions du corps; en toute chose on diffère encore plus qu'on ne se ressemble : aucune dissemblance en Dieu. « D'après l'ordre, » dit plus, annonce une action plus efficace, que le simple mot, «appelé, » comme on peut le voir dans une autre épître. *Rom.*, I, 1. « A Timothée mon vrai fils, » rappelle ce que l'Apôtre disait aux Corinthiens : « Je vous ai engendrés dans le Christ Jésus; » c'est-à-dire dans la foi. I *Cor.*, IV, 15. Seulement, la qualification qu'il ajoute à ce titre de fils atteste une ressemblance exacte et supérieure; plus que cela, une vive et tendre affection de sa part. Remarquez une fois encore cette locution, « dans. » — « A mon vrai fils dans la foi. » Quel éloge! il ne se borne pas à l'appeler son fils, il y joint un témoignage d'honneur et de tendresse.

2. « Grâce, miséricorde, paix de la part de Dieu notre Père et du Christ Jésus Notre-Seigneur. » Pourquoi la miséricorde figure-t-elle ici, quand elle ne paraît en tête d'aucune autre épître? C'est encore un témoignage de son inépuisable affection : il multiplie les vœux pour un enfant, objet de ses sollicitudes et de ses craintes. Il craint tellement pour lui qu'il s'occupe même dans sa lettre des soins corporels, ce qu'il n'a jamais fait dans les autres; ainsi quand il dit : « Usez d'un peu de vin à cause de votre estomac et de vos fréquentes défaillances. » I *Tim.*, V, 23. Il faut accorder une plus grande compassion à ceux qui doivent enseigner. « De la part de Dieu notre Père et du Christ Jésus Notre-Seigneur. » Toujours l'intention de consoler. Si Dieu est Père, il nous soignera comme ses enfants. Ecoutez le Christ lui-même : « Quel est l'homme parmi vous qui, lorsque son enfant lui demande du pain, lui donnerait une pierre? » *Matth.*, VII, 9. « Comme je vous ai prié de rester à Ephèse pendant que je me rendrais en Macédoine. » Quel langage plein de douceur! On croirait entendre un serviteur, et non un maître. Il n'a pas dit : Je vous ai donné l'ordre, imposé le devoir, adressé l'exhortation; mais quoi? « Je vous ai prié. » Nous ne devons pas cependant être ainsi vis-à-vis de tous les dis-

ciples; cette conduite ne convient qu'envers ceux qui sont soumis et vertueux. Il est nécessaire d'agir autrement envers ceux qui sont faux et corrompus, et l'Apôtre lui-même l'écrit ailleurs : « Reprenez-les en usant de toute votre puissance. » *Tit.*, II, 15. Voyez ce qu'il dit encore ici : « Déclarez-leur qu'ils aient à ne pas enseigner une autre doctrine. » Il ne s'agit pas de prier, mais bien de fulminer une défense. Qu'est-ce? n'était-ce point assez de la lettre que Paul leur avait écrite? Assurément c'était assez, si les hommes avaient moins de dédain pour ce qui leur est simplement transmis par écrit.

Voilà comment on peut l'expliquer; peut-être aussi cela se passait-il avant l'envoi de sa lettre. Lui-même avait quelque temps séjourné dans cette ville; c'est là que s'élevait le temple de Diane et que l'Apôtre avait tant souffert. Sur le point de quitter cette arène, il avait convoqué les disciples et les avait exhortés; mais après s'en être ainsi séparé, il était revenu les voir dans la suite. On peut se demander si c'est alors qu'il intronisa Timothée, puisqu'il lui tient ce langage : « Déclarez-leur qu'ils aient à ne pas enseigner une autre doctrine. » Il ne les nomme pas, de peur que cette dénonciation n'ait pour effet de les rendre plus impudents encore. Là parmi les Juifs se trouvaient de faux apôtres, qui voulaient ramener les fidèles sous le joug de la loi; ce dont il les accuse partout dans ses épîtres. Ces hommes agissaient ainsi, non tant sous l'impulsion de la conscience que par vaine gloire et par jalousie, désirant avoir des disciples et rivaliser avec le bienheureux Paul, dont ils ne pouvaient supporter la gloire. Voilà ce qu'il entend par « enseigner une autre doctrine. A ne pas s'attacher à de vaines fables, à d'interminables généalogies. » Ce n'est pas la loi qu'il appelle fables; loin de lui cette pensée. Il désigne ainsi les fausses histoires, les enseignements altérés et corrompus. Il est probable que ces Juifs débitaient sans cesse des discours dénués de sens, émuméraient des générations sans nombre, se perdaient dans la série des aïeux, pour se faire une réputation de science. « Déclarez-leur qu'ils aient à ne pas enseigner une autre doctrine, à ne pas s'attacher à de vaines fables, à d'interminables généalogies. » Interminables? qui n'ont pas de fin, non moins inutiles qu'insaisissables. Voyez-vous comme il condamne ces questions? Quand on a la foi, on n'a plus besoin de pareilles recherches; et, quand on n'a plus rien à chercher, à quoi bon les questions? Elles détruisent la foi. Qui cherche n'a pas encore trouvé : il ne peut pas croire, ce chercheur sempiternel. C'est pour cela que Paul nous défend ces sortes d'investigations : elles impliquent la négation de la foi; devant la foi le raisonnement s'arrête.

Parmi les Juifs se trouvaient de faux apôtres.

Pourquoi donc le Christ a-t-il dit : « Cherchez, et vous trouverez; frappez, et l'on vous ouvrira; » *Matth.*, VII, 7; puis encore : « Scrutez les Ecritures, puisque vous pensez y trouver la vie éternelle? » *Joan.*, V, 39. « Cherchez » signifie là : Priez et demandez avec un ardent désir. « Scrutez les Ecritures, » non pour traîner la lourde chaîne des questions, mais pour la supprimer. « Scrutez les Ecritures; » étudions-les avec soin, acquérons-en la parfaite connaissance, non pour chercher toujours, mais pour mettre un terme à nos recherches. Remarquable langage. « Déclarez-leur qu'ils aient à ne pas enseigner une autre doctrine, à ne pas s'attacher à de vaines fables, à d'interminables généalogies, qui produisent des questions inutiles plutôt que l'édification selon Dieu, laquelle est dans la foi! » Heureuse expression encore : « L'édification selon Dieu! » Dieu veut nous donner de grandes choses; mais le raisonnement ne peut pas embrasser la grandeur de ses plans. On n'y saurait atteindre que par la foi, le meilleur de tous les remèdes pour nos âmes. Nos questions sont donc opposées à l'économie de la sagesse divine. Que se propose-t-elle par la foi? Que nous recevions ses grâces, que nous devenions meilleurs, que nous n'ayons jamais ni doutes ni contestations, que nous soyons dans un continuel repos. Ce que la foi prépare, ce qu'elle édifie, nos questions le renversent : elles nous imposent un labeur stérile en repoussant la foi. « A ne pas s'attacher à des fables, à d'interminables généalogies. » En quoi, me demandera-t-on, les généalogies peuvent-

elles nuire? Le Christ avait dit que le salut s'obtient par la foi : eux cherchaient encore, et prétendaient qu'il n'en était pas ainsi. La parole appartenant à la vie présente, et la réalisation à la vie future, il fallait évidemment la foi. C'est donc à la foi qu'ils faisaient obstacle, en demeurant embarrassés dans les observances légales. Je pense que Paul désigne aussi les Gentils, en parlant de fables et de généalogies interminables; car ils ne se perdaient pas moins dans la série de leurs dieux.

3. Ne nous arrêtons donc plus à des questions; si nous voulons mériter le nom de fidèles, croyons à ce qui nous est enseigné, mais d'une foi prompte et ferme. Les enseignements humains, il faudrait les passer au crible : ceux qui viennent de Dieu, il faut les accepter avec une soumission respectueuse et sincère. Si nous n'y croyons pas, c'est que nous ne croyons pas même à l'existence de Dieu. Si vous étiez persuadé qu'il existe, lui demanderiez-vous compte de ce qu'il fait? Le premier indice que vous connaissez Dieu, c'est de croire à sa parole sans autre témoignage que le sien, sans aucune preuve humaine. Les Gentils ne l'ignoraient pas eux-mêmes; ils croyaient à leurs dieux, alors que rien n'appuyait les réponses qu'ils en recevaient. Pour quelle cause? Parce qu'ils étaient issus de ces mêmes dieux : c'est la raison de leur conduite. Mais pourquoi parler des divinités? Un homme à prestiges, un magicien, Pythagore, n'avait qu'à parler, et tous de répéter cette formule : « Le maître l'a dit. » Le silence était inscrit au frontispice de son école, et lui-même mettait le doigt sur la bouche de quiconque passait, et lui scellait en quelque sorte les lèvres. Ces choses étaient-elles donc tellement respectables chez eux, et chez nous ne seraient-elles que ridicules? Quelle folle prétention! Mais, au contraire, les doctrines des Gentils prêtaient à la discussion, n'étant que des luttes de raisonnement, d'ingénieux et continuels sophismes; tandis que les nôtres en sont entièrement dégagées. D'un côté, les inventions de la sagesse humaine, de l'autre, les enseignements de la grâce divine. Là, ni maître ni disciple réel, tous se livrent à des questions incessantes : ici, disciple et maître reçoivent des leçons de celui qui seul peut instruire; ils apprennent à se soumettre sans hésitation, à croire sans le secours des arguments. Nos devanciers n'ont acquis la gloire que par la foi; sans la foi tout se décompose. Et ce ne sont pas seulement les choses du ciel, ce sont même celles de la terre, si vous les examinez de près, qui subsistent par ce principe. En dehors de la foi, ni les contrats ni les arts ne se maintiennent, rien ne demeure debout. Si c'est un élément indispensable ici-bas, dans le domaine même du mensonge, combien plus dans celui de la vérité!

Exhortation morale.

Attachons-nous donc à la foi, ne nous en séparons jamais; ainsi nous chasserons de nos âmes toute funeste croyance, celle du destin et de la fatalité. Si vous croyez que la résurrection et le jugement dernier doivent être, tous ces fantômes s'évanouiront de votre pensée. Croyez à un Dieu juste, et vous ne croirez pas à l'aveugle destin : croyez à la providence divine, et vous ne croirez pas à cette fatalité qui présiderait à la naissance et déciderait de toute la vie : croyez aux peines comme aux récompenses futures, et vous ne croirez pas au destin nous dépouillant de notre libre arbitre et nous mettant sous le joug de la nécessité. N'ensemencez pas vos terres, ne plantez pas, ne portez pas les armes, ne faites absolument rien; car votre destinée est fixée d'avance et s'accomplira, quoi que vous puissiez faire? A quoi bon prier dès qu'il en est ainsi? à quoi bon mener une vie chrétienne? Aucune responsabilité ne pèse sur vous. D'où viennent les travaux de l'homme? serait-ce du destin? — Sans doute, me répondra-t-on, il est dans sa destinée qu'il acquiert la science à force de labeurs. — Et montrez-moi quelqu'un qui l'ait acquise d'une autre manière; impossible : ce n'est donc pas à sa destinée, c'est à son travail qu'il en est redevable. — Comment se fait-il, me demandera-t-on, qu'un tel soit riche, étant un vil scélérat et n'ayant point recueilli d'héritage; tandis que tel autre est dans la pauvreté, malgré des fatigues sans nombre? — Voilà les questions incessamment agitées, qui préoccupent toutes les têtes : richesse ou pauvreté, et jamais vice ou vertu. Ce n'est pas ce qu'il



faut maintenant dire; montrez plutôt un homme zélé qui se soit perverti, un homme apathique qui soit devenu bon. Si le destin a quelque puissance, qu'il la déploie dans les choses d'un ordre supérieur, dans l'opposition du vice et de la vertu, non dans celle de la richesse et de la pauvreté. — D'où vient encore, insisterez-vous, que l'un est malade et l'autre bien portant; que celui-ci jouit de l'estime publique, et que celui-là gît dans l'ignominie; qu'au premier tout succède comme il l'entend, et que le second rencontre obstacles sur obstacles? — Repoussez la fatalité, et vous saurez toutes ces choses; croyez fermement à l'action universelle de la divine Providence, et rien ne vous sera caché.

Il est difficile souvent de comprendre ici-bas la marche de la Providence.

Cela m'est impossible, direz-vous, la Providence m'échappe dans la confusion qui règne ici-bas. Si c'est là l'œuvre de Dieu, comment puis-je croire à sa justice, quand il donne la richesse au fornicateur, à l'infâme, au voleur, de préférence à l'homme vertueux? Comment croire? n'est-ce pas sur les faits que la foi doit reposer? — A merveille! Donc tout cela provient d'un destin juste ou injuste? — Injuste, répondez-vous. — Qui l'a créé? serait-ce Dieu? — Non, le destin est de lui-même. — Mais comment, étant incréé, fait-il de pareilles choses? N'est-ce pas une contradiction? Tout cela n'émane donc nullement de Dieu. Demandons-nous alors quel est l'auteur du ciel, de la terre, de la mer, des saisons. Le destin, n'est-ce pas? Il a donc établi dans la création matérielle un ordre admirable, une parfaite harmonie; et tout à fait le contraire en nous, pour qui cependant il a tout créé? C'est comme qui préparerait une splendide maison, sans s'occuper de ceux qui doivent l'habiter. Qui conserve l'ordre des saisons, a tracé les sages lois de la nature, la succession des jours et des nuits? Tout cela se dérobe à l'empire du destin. — Non, me direz-vous encore, ces choses existent d'elles-mêmes. — Et comment un ordre aussi régulier sans une cause intelligente? — A votre tour de m'expliquer la fortune, la santé, la réputation de certains hommes, ces grandes positions dues à la fraude, à l'héritage, à la violence. Pourquoi Dieu permet-il cette prospérité des méchants? C'est que la rémunération méritée ne s'obtient pas dans la vie présente, et nous est réservée pour l'avenir. Montrez-moi là quelque chose de semblable. — En attendant, donnez-moi gain de cause sur la terre; je ne cherche point ailleurs. — La raison pour laquelle vous ne saisissez pas, c'est que vous cherchez. Si vous cherchez ainsi les premières choses, en dehors du plaisir, au point de les préférer à ces dernières, bien plus chercheriez-vous dans le cas où vous jouiriez des pures délices. Aussi vous est-il déclaré que l'objet de vos préférences n'est rien, ou du moins est sans aucune importance; si cela n'était pas indifférent, Dieu ne l'eût pas donné certes à de tels hommes. N'est-il pas indifférent, je vous le demande, d'être blanc ou noir, grand ou petit? Non moins indifférentes sont les richesses. Dites-moi, les biens nécessaires ne sont-ils pas donnés à tous sans distinction, comme l'aptitude à la vertu, une part dans les grâces spirituelles? Si vous connaissiez les bienfaits de Dieu, pouvant en jouir au même degré que tout le monde, vous n'éprouveriez ni l'indignation ni la convoitise, du moment que vous auriez compris cette noble égalité. Tel un domestique, nourri, vêtu, logé dans la maison de son maître, jouissant de tout dans la même mesure que tous les autres, et qui s'imaginerait être au-dessus d'eux parce qu'il porte les cheveux ou les ongles plus longs : tel l'homme dont nous parlons s'enorgueillit de vains avantages, qu'il ne possède que pour un temps. Aussi Dieu nous en prive-t-il, afin de nous soustraire à cette démence, et de transporter nos désirs des biens de la terre à ceux du ciel. Et cela même ne nous rend pas meilleurs. Comme un père ôte à son enfant les misérables jouets qu'il préfère à tout, aux choses même nécessaires, pour l'améliorer malgré lui; ainsi Dieu ne néglige aucun moyen pour élever nos pensées vers les biens célestes. — Pourquoi donc permet-il que les méchants soient dans l'opulence? — Parce qu'il n'en tient guère compte. — Et pourquoi dès lors les justes aussi sont-ils parfois riches? — Ce n'est pas une expresse volonté de Dieu, c'est une permission générale.

Nous sommes entrés dans ces détails, nos

auditeurs ignorant les Ecritures. Si vous vouliez croire et vous attacher aux divins discours, il n'eût pas été nécessaire de vous dire tout cela, puisque les saintes Ecritures nous en instruisent. Pour vous bien montrer que les richesses ne sont rien, ni la santé, ni la gloire, il me serait aisé de vous citer l'exemple de beaucoup qui dédaignent la fortune pouvant la saisir, macèrent leur corps, jouissant d'une santé parfaite, n'aspirent qu'au mépris étant sollicités par la gloire. Quand on est bon cependant, on ne cherche pas à devenir mauvais. Cessons donc de poursuivre les biens de la terre et n'ambitionnons que ceux du ciel. Nous pourrons de la sorte y parvenir et jouir des éternelles délices, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE II.

« Or, la fin du précepte est la charité venant d'un cœur pur, d'une conscience droite et d'une foi non simulée; quelques-uns, s'en étant éloignés, se sont perdus en vaines paroles, prétendant être des docteurs de la loi, et ne comprenant ni ce qu'ils disent ni ce dont ils veulent parler. »

1. Rien ne nuit à l'espèce humaine comme de mépriser l'amitié, de ne pas la cultiver même avec le plus grand soin : par contre, rien ne guide dans le droit chemin comme d'en suivre les inspirations avec un courage inébranlable. Le Christ nous l'enseigne clairement quand il dit : « Si deux personnes s'accordent dans le même but, quoi qu'elles demandent, elles le recevront; » *Matth.*, XVIII, 19; puis encore : « Lorsque débordera l'iniquité, la charité se refroidira. » *Ibid.*, XXIV, 13. De là sont nées toutes les hérésies. En effet, dès qu'on n'aime pas ses frères, on est jaloux de leur prospérité; de la jalousie naît l'ambition, et de l'ambition l'hérésie. Après avoir donné cet ordre : « Déclarez-leur qu'ils aient à ne pas enseigner une autre doctrine, » Paul indique par quel moyen cela doit se faire. Et ce moyen quel est-il? La charité. A cette parole : « Le Christ est la fin de la loi, » *Rom.*, X, 4, c'est-à-dire le complément ou le couronnement, se rattachent toutes les institutions légales : de même ce précepte se rattache à la charité. La fin de la médecine, c'est la santé; dès qu'on a la santé, on n'a guère besoin de prescription : il ne faut pas non plus beaucoup de préceptes, quand on possède la charité. De quelle charité cela doit-il s'entendre? De la vraie charité, non de celle qui consiste en paroles, mais bien de celle qui part d'un sentiment réel, d'une compassion sincère, « d'un cœur pur, » d'une conduite irréprochable, condition essentielle de la véritable amitié. La corruption de la vie produit aussi les schismes : « Car quiconque fait le mal hait la lumière. » *Joan.*, III, 20. Il est une amitié sans doute entre les méchants, les voleurs aiment d'une certaine manière les voleurs, et les homicides aiment de même les homicides; mais celle-là ne vient certes ni d'une bonne conscience ni d'un cœur pur ni d'une foi sincère : elle est tout l'opposé, perverse, corrompue, trompeuse. La foi ne produit que le vrai : de la foi naît la charité véritable; celui qui croit réellement en Dieu, ne s'éloignera jamais de cette dernière vertu.

Le Christ est la fin de la loi.

« Quelques-uns s'en étant éloignés, se sont perdus en de vaines paroles. » Heureuse expression : ils ont manqué le but; il faut de l'art pour l'atteindre et ne pas le dépasser. L'homme a besoin d'être dirigé par l'Esprit saint; pour s'égarer, les routes ne manquent pas, et le but que nous devons nous proposer est unique. « Voulant être docteurs de la loi. » Une autre cause d'égarement, l'amour de la domination. De là ce que disait le Christ : « Pour vous, n'appelez personne maître; » *Matth.*, XXIII, 8; et l'Apôtre : « Ce n'est pas qu'ils désirent sauvegarder la loi; mais ils veulent se glorifier dans votre chair. » *Galat.*, VI, 13. Ils ambitionnent les distinctions, et c'est pour cela qu'ils ne regardent pas à la vérité. « Ne comprenant ni ce qu'ils disent ni ce dont ils veulent parler. » Il les accuse d'ignorer le but où tendait la loi, et le temps où devait s'arrêter son empire. — Comment alors, si cela provenait de l'ignorance, prétendez-vous que c'était un péché? — C'est

qu'ils agissaient de la sorte, non-seulement parce qu'ils voulaient être docteurs de la loi, mais encore parce qu'ils n'avaient pas la charité; et leur ignorance n'avait pas d'autre source. Quand l'âme se plonge dans la sensualité, son intelligence s'obscurcit et s'altère; en perdant la charité, elle tombe dans les contentions et son œil s'éteint dans les ténèbres. Celui que possède la convoitise de quelque objet temporel, enivré qu'il est de sa passion, ne saurait apprécier sainement les choses : « Ils ne savent ce dont ils veulent parler. » Il est vraisemblable qu'en traitant de la loi, ils divaguaient sur les purifications et les autres pratiques corporelles. Sans s'arrêter néanmoins à leur reprocher ces observances, qui n'étaient rien que l'ombre et la figure des biens spirituels, Paul aborde un sujet qui doit leur être plus agréable. Quel est ce sujet? Il fait l'éloge de la loi; mais par ce mot il entend ici le Décalogue. Du reste, il y puise un argument de plus contre les observances légales. Si les préceptes, en effet, portent la condamnation des transgresseurs, et ne nous sont pas utiles sous ce rapport, à plus forte raison les simples observances. « Nous savons que la loi est bonne, pourvu qu'on en use légitimement et qu'on sache aussi qu'elle n'est pas établie pour les justes. » C'est affirmer qu'elle est bonne et qu'elle ne l'est pas. — Que voulez-vous dire par là? elle n'est donc pas bonne, si l'on n'en use pas légitimement? — Elle l'est même alors; seulement il faut y conformer sa conduite. Voilà ce que Paul nous signifie, et ce qu'il appelle en user légitimement. Quand ils viennent l'exalter en paroles, en la transgressant par leurs actions, ils n'en font certes pas un légitime usage. Ils en usent à la vérité, mais non pour leur bien.

Là-dessus on peut dire autre chose. Et quoi? Si vous usez de la loi d'une manière légitime, elle vous amène au Christ. La loi n'ayant pas d'autre objet que de justifier l'homme, comme elle ne le peut pas, elle vous remet à celui qui le peut. Il est encore un autre usage légitime de la loi : c'est de l'observer avec surabondance. Que faut-il entendre par là? Un cheval use convenablement du frein, non lorsqu'il regimbe ou qu'il mord, mais bien quand il le porte comme un simple ornement : ainsi l'homme fait un noble usage de la loi, quand ce n'est pas la rigueur de la lettre qui le contient dans les limites du devoir. Qui donc rend à la loi le plus magnifique hommage? Celui qui sait n'en avoir pas besoin. Si quelqu'un s'élève au point de pratiquer la vertu pour la vertu même, et non plus par la crainte de la loi, il l'observe avec sécurité : il en use, sans en redouter les prescriptions, quoiqu'il ait devant les yeux le châtiment qui s'y trouve consigné. La justice s'entend d'une autre manière; elle tire son nom et son principe de la vertu. Concluons encore que celui-là fait de la loi le plus bel usage, qui n'a pas besoin d'y recourir pour son éducation.

2. De même qu'on présente la forme des lettres aux enfants, tandis que le maître qui les instruit par ce moyen, s'élève lui-même au-dessus par la science acquise, ou s'en sert d'une manière supérieure; de même celui qui dépasse la loi, ne la reconnaît plus pour pédagogue. En s'y conformant parce qu'il aime la vertu, non sous l'impulsion de la crainte, il l'accomplit éminemment. Celui qui redoute la punition est loin de l'accomplir comme celui que l'honneur excite; le meilleur usage qu'on puisse faire de la loi, c'est d'avoir une conduite qui ne s'arrête pas à la mesure du précepte, de faire plus que la loi n'ordonne : on ne saurait mieux en user ni mieux l'accomplir; il n'est plus nécessaire alors d'en suivre les leçons. La loi consiste surtout à prohiber le mal; or, ce n'est pas cela qui fait le juste, c'est la pratique du bien. Quiconque s'abstient du mal comme un esclave, n'atteint pas le but de la loi, puisqu'elle est établie pour punir la transgression. Celui-là sans doute use aussi de la loi, mais uniquement parce qu'il craint le supplice; car il est écrit : « Voulez-vous n'avoir pas à craindre la puissance, faites le bien. » *Rom.*, XIII, 3. Cela revient à dire : La loi dénonce le châtiment aux seuls coupables; mais quelle en est l'utilité pour celui qui par ses actions mérite des couronnes? C'est comme le médecin : il est utile aux malades, et nullement à ceux qui jouissent d'une parfaite santé. La loi, poursuit l'Apôtre, est éta-

blie « pour les prévaricateurs, les insubordonnés, les impies et les pécheurs. » Il désigne les Juifs par ces diverses qualifications. Puis il complète ainsi sa pensée : « La loi produit la colère. » Cela regarde évidemment ceux qui font le mal : qu'est-ce pour l'homme digne d'honneur? « Par la loi, disait-il ailleurs, la connaissance du péché. » *Rom.*, III, 20. Qu'est-ce encore pour le juste? « Ce n'est pas pour le juste qu'existe la loi. » Et la raison? C'est qu'il se trouve à l'abri du supplice, et qu'il n'attend pas que la loi l'instruise de ses devoirs, ayant en lui la grâce de l'Esprit qui les lui dicte. L'objet de la loi, c'est de corriger les méchants par la crainte et les menaces. Le cheval obéissant n'a pas besoin de frein : l'homme instruit déjà n'a pas besoin de pédagogue.

« Pour les prévaricateurs et les insubordonnés, les impies et les pécheurs, les scélérats et les infâmes, les meurtriers de leur père et ceux de leur mère. » Il ne s'arrête pas là, il ne rappelle pas les péchés en général; il en passe en revue les espèces, afin d'humilier les coupables devant l'autorité de la loi. Après cette énumération, il exhorte encore, comme si ce n'était pas assez de ce qu'il a déjà dit. Qui désigne-t-il dans ce passage? Vous l'avez entendu, les Juifs : voilà les meurtriers de leur père et de leur mère, les scélérats et les infâmes, ceux qu'il appelle encore impies et pécheurs. C'est parce que tel était leur caractère que la loi fut nécessairement donnée. Dites-moi, n'étaient-ils pas sans cesse prosternés devant les idoles? ne voulurent-ils pas lapider Moïse? n'avaient-ils pas les mains teintes du sang de leurs frères? Les prophètes ne leur ont-ils pas de toutes les façons adressé de semblables reproches? Tout cela n'est rien pour qui s'applique à la céleste philosophie. « Pour les meurtriers de leur père et ceux de leur mère, pour les homicides et les fornicateurs, les empoisonneurs et les traîtres, les menteurs et les parjures, pour tout ce qu'on peut nommer de contraire à la saine doctrine. » Belle expression que celle-ci : « La saine doctrine; » car il vient d'énumérer les maladies de l'âme corrompue. « Selon l'Evangile, continue-t-il, de la gloire et de la félicité de Dieu, Evangile dont je suis le dépositaire. » Encore maintenant la loi reste donc nécessaire, parce que l'Evangile en est corroboré, mais non pour ceux qui ont la foi. Si l'Apôtre parle ici de la gloire, c'est uniquement à cause de ceux qui rougissent des persécutions et de la passion du Christ. Voilà pourquoi il parle de l'Evangile de la gloire; s'il est possible d'expliquer autrement cette dénomination, il veut montrer surtout que la passion du Christ est une gloire. Peut-être aussi fait-il allusion à l'avenir. En effet, si les choses présentes sont plongées dans l'opprobre et l'ignominie, telles ne sont pas les choses futures; et l'Evangile regarde l'avenir bien plus que le présent. D'où vient alors cette parole de l'ange : « Voilà que je vous annonce une bonne nouvelle, un Sauveur vous est né? » *Luc.*, II, 10. C'est que l'enfant qui venait de naître était un futur sauveur; il ne devait pas opérer ses prodiges aussitôt après avoir vu le jour.

L'Evangile regarde plus l'avenir que le présent.

« Selon l'Evangile de la gloire et de la félicité de Dieu. » Ou bien il entend par cette gloire le culte même de Dieu; ou bien il veut dire que, si le présent est rempli de la gloire divine, beaucoup plus en sera rempli l'avenir, alors que ses ennemis seront devenus l'escabeau de ses pieds, qu'il n'existera plus de lutte, que les justes contempleront ces biens infinis que l'œil n'a pas vus, ni l'oreille entendus, ni le cœur de l'homme pressentis. « Je veux, disait le Sauveur lui-même, qu'ils soient où je serai, afin qu'ils voient ma gloire, cette gloire que vous m'avez donnée. » *Joan.*, XVII, 24. Apprenons quels sont ces justes, proclamons-les heureux en pensant aux biens dont ils doivent jouir, à la gloire, à la splendeur dont ils seront participants. La gloire d'ici-bas est sans valeur et sans consistance. Resterait-elle, ce n'est jamais que jusqu'à la mort; et puis elle ne tarde pas à s'éteindre. « Sa gloire, est-il écrit, ne descendra pas avec lui. » *Ps.* XLVIII, 18. Il en est un grand nombre qu'elle n'accompagne pas jusqu'à la fin. Rien de pareil à craindre touchant la gloire dont il est ici question, c'est tout le contraire : celle-là demeure et ne finira jamais. Telles sont les choses de Dieu; elles ne connaissent ni défaillance ni changement, elles n'ont pas de terme. Cette gloire ne vient pas du dehors, mais bien des dispositions intérieures;

je veux dire qu'elle ne consiste nullement dans la richesse des parures, dans le nombre des serviteurs, dans la splendeur des chars; l'homme en est revêtu sans avoir besoin de toutes ces choses. S'il se plaît maintenant dans cet appareil, il sera dépouillé de la gloire, et réciproquement. Aux bains apparaissent nus les grands personnages et les hommes obscurs ou même méprisables. De ceux qui fréquentent l'agora, beaucoup se sont trouvés en danger quant au besoin ils n'avaient plus autour d'eux leurs domestiques. Là-haut chacun sera toujours escorté de sa gloire. Comme les anges ont leur éclat, où qu'ils se montrent, les saints l'ont aussi. Une comparaison plus sensible : le soleil n'a pas besoin de vêtement, ni de rien de semblable; sitôt qu'il paraît, il rayonne de sa propre gloire : il en sera de même alors.

3. Poursuivons donc cette gloire que rien ne peut surpasser; abandonnons celle au-dessous de laquelle il n'est rien. « Ne vous glorifiez pas du luxe de vos vêtements, » dit l'Ecriture. *Eccli.*, XI, 4. Cela s'adressait à un peuple encore enfant. Un danseur, une courtisane, un histrion sont vêtus d'une manière plus gracieuse et plus riche que vous. Du reste, c'est se glorifier d'une chose que les vers peuvent vous disputer; dès qu'ils surviennent, vous êtes privé de ce plaisir. Voyez-vous combien est fragile la gloire de cette vie? Les vers la donnent et la détruisent. Ce sont des animalcules de l'Inde, dit-on, qui produisent les fils de ces tissus. Acquérez un vêtement composé d'éléments célestes, merveilleux et splendide, un vrai manteau d'or; c'est possible, si vous le voulez. Cet or ne vient pas des mines, arraché par les mains des condamnés; il est l'œuvre de la vertu. Revêtons cette robe façonnée non par de pauvres esclaves, mais par le Seigneur lui-même. — Mon habit, me direz-vous, est rehaussé d'or. — Qu'est-ce que cela pour vous-même? On admirera celui qui l'a fait, mais non celui qui le porte : c'est à l'ouvrier seul qu'en revient le mérite. La même chose a lieu pour les étoffes ordinaires : nous n'admirons pas le métier de bois dont on se sert pour les étendre; nous admirons l'habileté de l'artisan, sans regarder à la matière des instruments qu'il emploie. Comme l'usage de ces étoffes n'est pas d'être ainsi tendues, ce n'est pas non plus celui des autres : on n'a recours à ce moyen que pour les mettre à l'abri de la poussière et des vers. N'est-ce pas de la dernière démence de s'attacher avec tant d'ardeur à des choses de néant, de mettre pour cela tout en œuvre, et d'abandonner les intérêts du salut; de ne faire aucun cas de la géhenne, d'outrager Dieu, de ne pas abaisser un regard sur le Christ endurant la faim? Que dire de ces précieux parfums, solides ou liquides, que vous envoient l'Inde, l'Arabie, la Perse? de toutes ces inutiles essences que vous achetez à des prix fous? A quoi bon, ô femme, parfumer de la sorte un corps dont l'intérieur est plein de souillures? faut-il tant dépenser pour désinfecter l'infection? Vous faites comme celui qui jetterait des parfums sur un fumier, ou du baume sur l'argile.

Il est un parfum, il est un arome dont vous pouvez, si vous le voulez, oindre votre âme. Celui-ci ne vient ni de l'Arabie, ni de l'Ethiopie, ni de la Perse; il descend du ciel. On l'achète, non avec de l'or, mais au prix d'une pure intention et d'une foi sincère. Achetez donc ce parfum, dont la bonne odeur peut remplir la terre entière. C'est celle que les apôtres exhalaient : « Nous sommes, déclare l'un d'eux, une odeur suave, qui donne la mort aux uns, et la vie aux autres. » II *Cor.*, II, 16. Pourquoi ce double effet? On dit qu'un pourceau ne saurait vivre dans une atmosphère embaumée. Ce n'était pas le corps seul des apôtres, c'étaient aussi leurs vêtements qui répandaient l'odeur vivifiante du baume spirituel. Celle des vêtements de Paul était si puissante qu'elle chassait les démons. Quelle feuille odorante, quel encens, quelle myrrhe pouvaient en égaler la douceur et l'efficacité? Dès qu'elle chassait les démons, quel autre heureux effet ne devait-elle pas produire? Encore une fois, procurons-nous cet arome. Or, la grâce l'acquiert par le moyen de l'aumône spirituelle. Cette suave odeur, nous l'emporterons avec nous à notre départ de la terre, et nous attirerons ainsi l'attention des saints. Comme ici-bas l'homme imprégné de parfums

fait tourner tout le monde vers lui; aux bains, à l'église, dans toute réunion, chacun le remarque, chacun est attiré par cette agréable émanation; de même, dans le monde supérieur, tous admirent et respectent les âmes qui se présentent en exhalant cet arome divin. Ici déjà, ni les démons ni les vices n'osent en approcher; c'est une odeur qui les suffoque. Soyons-en donc tout couverts. Les parfums matériels accusent la mollesse; ceux de l'âme respirent l'énergie, font pressentir les plus admirables choses, nous donnent tout crédit. Ces derniers ne sont pas produits par la terre, avons-nous dit, ils découlent de la vertu; au lieu de s'altérer, ils fleurissent; ils font honneur à qui les possède. Nous en sommes oints quand nous recevons le baptême; nous exhalons alors une suave odeur. Il appartient ensuite à notre zèle de continuer toujours à l'exhaler. Voilà pourquoi, même dans l'ancien temps, les prêtres étaient consacrés par l'onction, symbole et gage de la vertu; le prêtre doit répandre la bonne odeur. Rien n'est plus fétide que le péché. Voyez comme le prophète en dépeint la nature : « La corruption, la pourriture s'est mise dans mes plaies. » *Ps*. XXXVII, 6. La pire des suppurations et la plus infecte, c'est le péché. Quoi de plus infect que la fornication, par exemple? Si vous ne le sentez pas dans la frénésie de la passion, reconnaissez l'horreur du vice quand ce moment est passé : la puanteur alors, alors la souillure, le remords et le dégoût.

Tel est un péché quelconque : il promet un plaisir avant qu'on le commette; à peine est-il commis que le plaisir cesse et se flétrit, il ne reste que la douleur et l'angoisse. Le contraire a lieu dans la vertu : au commencement la peine, à la fin la joie et le repos. Là le plaisir même n'est pas un vrai plaisir, parce qu'on a la perspective de la honte et du châtiment; ici le labeur même n'est pas un vrai labeur, parce qu'on a l'espoir de la récompense. Qu'est l'ivresse, dites-moi? N'est-ce pas uniquement pendant qu'on boit qu'elle offre quelque plaisir, et pas même alors? Quand on a perdu le sens, quand on ne voit plus les personnes présentes, quand on se trouve dans un état pire que la frénésie, de quel plaisir est-on désormais susceptible? Pas de vrai plaisir non plus dans la fornication elle-même. Une âme en qui la passion étouffe la raison, peut-elle éprouver un tel sentiment? Si c'est là du plaisir, c'en est un aussi que la teigne. J'appelle plaisir réel, quand l'âme est affranchie de toute passion et n'est nullement subjuguée par le corps. Et quel plaisir, je vous demande, à grincer des dents, à rouler des yeux hagards, à râler, à se sentir consumé par une flamme honteuse? Cela mérite si peu le nom de plaisir, que nous sommes impatients d'en être délivrés, et que nous gémissons ensuite. Si c'est là du plaisir, je le répète, ne vous en éloignez donc pas, restez-y sans cesse. Vous voyez bien que ce n'en est que le nom. Chez nous rien de semblable; tout est suavité : notre béatitude n'a pas ce feu dévorant; elle rend l'âme libre, en l'inondant de consolation et de joie. Tel était le bonheur de Paul, quand il s'écriait : « En cela je me réjouis, et ne cesserai de me réjouir; » puis encore : « Réjouissez-vous constamment dans le Seigneur. » *Philip.*, I, 18; IV, 4. La joie du monde entraîne la honte et la condamnation, elle arrive en se cachant, elle est pleine d'amertumes : la nôtre y est étrangère Attachons-nous uniquement à cette dernière, afin d'obtenir les biens de la vie future, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

La joie du chrétien est étrangère aux amertumes de ce monde.

HOMÉLIE III.

« Je rends grâces à celui qui m'a rempli de force, au Christ Jésus, Notre-Seigneur, parce qu'il m'a jugé fidèle en m'établissant dans le ministère, moi qui fus d'abord un blasphémateur, qui le persécutais et l'accablais d'outrages. Mais Dieu m'a fait miséricorde, considérant que j'agissais ainsi par ignorance et que je n'avais pas encore la foi. Or, la grâce de Notre-Seigneur a surabondé avec la foi et la charité dans le Christ Jésus. »

1. Nous voyons combien l'humilité procure d'avantages; seulement il n'est pas facile de la rencontrer : une grande humilité en paroles,

dépassant même les bornes, partout; mais l'humilité réelle, nulle part. Le bienheureux Paul la poursuivait avec tant de zèle, qu'il faisait à chaque instant naître les occasions de rendre son esprit plus humble. Comme il faut surtout de généreux efforts pour s'abaisser, quand on a la conscience d'avoir accompli de grandes œuvres, on comprend qu'il devait subir les plus rudes assauts de la part de sa conscience, à cause du bien qu'elle lui rappelait : ce flot devait monter sans cesse. Voyez donc comment il agit ici. Il venait de dire : « L'Evangile de la gloire de Dieu m'a été confié; » Evangile auquel ne sauraient participer ceux qui restent encore sous la loi : l'opposition est trop formel, trop complète la séparation, pour qu'on puisse obtenir les bienfaits de l'un en restant soumis aux observances de l'autre. C'est comme si l'on disait : Quand un homme a besoin de chaînes et de punitions, il n'a pas le droit d'être admis dans le chœur des amis de la sagesse. Comme Paul respirait et disait de grandes choses, il tendait en même temps à se rabaisser, en persuadant aux autres de suivre cet exemple. A peine a-t-il écrit de quelle confiance il est honoré, qu'il se reprend et se corrige, ne voulant pas que son langage vous paraisse dicté par l'orgueil; cette correction, voyez-la dans ce qu'il ajoute : « Je rends grâces à celui qui m'a rempli de force, au Christ Jésus Notre-Seigneur, parce qu'il m'a jugé fidèle, en m'établissant dans le ministère. » Partout il cache ses bonnes actions et rapporte tout à Dieu, mais sans porter atteinte au libre arbitre. L'infidèle aurait peut-être dit : Si tout vient de Dieu, et rien de nous-mêmes, s'il nous fait passer, comme le bois ou la pierre, du vice à la philosophie, pourquoi dès lors a-t-il façonné Paul d'une telle manière, et Judas d'une autre? Il prévient cette objection et remarquez avec quelle prudence il s'exprime : « La prédication m'a été confiée. » C'est son œuvre, c'est sa dignité, mais non absolument; remarquez aussi la suite : « Je rends grâces à celui qui m'a rempli de force, au Christ Jésus. » Telle est la part de Dieu; et voici maintenant la sienne : « Parce qu'il m'a jugé fidèle. » Evidemment, c'est qu'il doit lui-même concourir à l'action de Dieu. « En m'établissant dans le ministère, poursuit-il, moi qui fus d'abord un blasphémateur, qui le persécutais et l'accablais d'outrages. Mais Dieu m'a fait miséricorde, considérant que j'agissais ainsi par ignorance et que je n'avais pas encore la foi. » Voyez-vous comme il détermine son action et celle de Dieu, en accordant toutefois beaucoup plus à la divine Providence qu'à sa propre activité, mais non au point de nuire au libre arbitre, comme je l'ai déjà dit.

Humilité de saint Paul.

Que signifie cette expression : « Qui m'a rempli de force? » Ecoutez : il portait un accablant fardeau; c'était donc une nécessité pour lui de recevoir avec abondance le secours du ciel. Comprenez combien ce devait être une chose difficile de subir des outrages quotidiens, sans cesse en butte aux mépris, aux embûches, aux périls, aux sarcasmes, aux opprobres, à la mort, et de ne jamais succomber ou défaillir même; d'être assailli de toute part et chaque jour de traits sans nombre, et de rester toujours debout, avec un visage inaltérable. Cela dépasse les forces de l'humanité; mais la grâce divine non plus n'agit pas seule, elle réclame le concours de la volonté. Que Dieu, prévoyant ce que devait être cet homme, l'ait choisi, écoutez comment il s'en explique, avant que Paul eût commencé de prêcher : « Celui-ci est pour moi un vase d'élection, destiné à porter mon nom devant les peuples et les rois. » *Act.*, IX, 15. Ceux qui portent à la guerre l'étendard impérial, que nous avons l'habitude d'appeler *Labarum*, ont besoin d'un grand courage et d'une grande habileté, pour ne pas le laisser tomber aux mains des ennemis : de même ceux qui portent le nom du Christ, non-seulement durant la guerre, mais encore durant la paix, doivent être doués d'une grande énergie, pour ne pas l'exposer aux langues qui le blasphèment, pour tenir bien haut l'étendard de la croix. Oui, le plus grand courage est nécessaire à qui porte le nom du Christ. Celui qui dit, fait ou pense une chose indigne, ne porte plus ce nom et n'a plus le Christ en lui-même. Celui qui le porte dignement marche en triomphe, non à travers l'agora, mais au-dessus de la voûte céleste; et tous

sont saisis de généreux frissons, les anges l'escortent et l'admirent. « Je rends grâces à celui qui m'a rempli de force, au Christ Jésus Notre-Seigneur. » C'est aussi pour lui-même, vous le voyez, qu'il se répand en actions de grâces. Parce qu'il est un vase d'élection, il proclame sa reconnaissance. — Mais c'est là votre œuvre, ô bienheureux Paul, et Dieu ne fait pas acception de personne. — Et cependant je lui rends grâces, répond-il, de ce qu'il m'a jugé digne d'un tel ministère; car c'est le signe qu'il a prévu ma fidélité. L'économe choisi pour administrer une maison est reconnaissant envers son maître; non-seulement d'une telle preuve de confiance, mais encore d'avoir été visiblement jugé plus fidèle que les autres : image de ce qui se passe ici. Examinez ensuite de quelle façon il relève la miséricorde et l'amour de Dieu, en déroulant sa vie antérieure : « Moi qui fus d'abord un blasphémateur, qui le persécutais et l'accablais d'outrages. » Quand il parle des Juifs, encore incrédules, son langage est bien plus doux : « Je leur rends ce témoignage, dit-il, qu'ils ont le zèle de Dieu, mais non selon la science; » *Rom.*, x, 2; tandis qu'il s'accuse hautement de blasphème, de persécution, d'outrage. Voyez-vous quel mépris de lui-même, quel éloignement de tout amour propre, à quel degré d'humilité cette âme est parvenue? Il ne suffit pas à l'Apôtre de se déclarer blasphémateur et persécuteur, il pèse sur de telles accusations. Ma criminelle démence, dit-il, ne se renfermait pas en moi seul, je ne m'arrêtais pas au blasphème; j'allais jusqu'à persécuter ceux qui voulaient mener une pieuse vie. C'était le blasphème atteignant au comble de la frénésie. « Mais Dieu m'a fait miséricorde, considérant que j'agissais ainsi dans l'ignorance et que je n'avais pas encore la foi. »

2. Et pour quelle raison les autres Juifs n'ont-ils pas également obtenu miséricorde? Parce que ce qu'ils ont fait, ils l'ont fait avec une pleine connaissance, avec une malice réfléchie. Pour bien le comprendre, écoutez ce que dit l'Evangéliste : « Beaucoup parmi les Pharisiens et les Juifs croyaient, mais ne confessaient pas; car ils ont aimé la gloire que les hommes donnent plus que celle qui vient de Dieu. » *Joan.*, xii, 42, 43. Le Christ a dit encore : « Comment pouvez-vous avoir la foi, demandant la gloire les uns aux autres? » *Ibid.*, v, 44; ix, 22. Nous lisons de plus : « Voilà ce que répondirent les parents de l'aveugle, à cause des Juifs et de peur d'être chassés de la synagogue. » *Ibid.*, xii, 19. Les Juifs mêmes s'exprimaient ainsi : « Vous voyez que nous n'avançons à rien et que tout le monde marche à sa suite. » Ils se montrent partout possédés du désir de la domination. Eux-mêmes cependant avaient dit aussi : « Personne ne peut remettre les péchés, si ce n'est Dieu seul; » *Luc.*, v, 21; et le Christ fit aussitôt ce qu'ils déclaraient être le signe de la divinité. Ils n'agissaient donc point par ignorance. Où se trouvait Paul à cette époque? On peut dire qu'il était alors aux pieds de Gamaliel; et celui-ci n'avait rien de commun avec cette foule séditieuse : Gamaliel était un homme qui ne se laissait nullement guider par l'ambition. Comment donc après cela Paul se rencontre-t-il parmi la foule? Il voyait la nouvelle doctrine gagner du terrain, dominer de plus en plus, entraîner la plupart des hommes. Du vivant même du Christ, tantôt on allait à lui, tantôt on allait aux docteurs. La masse se portant déjà de ce côté, ce n'était plus par ambition, comme tant d'autres, c'était par un zèle désintéressé que Paul agissait de la sorte. Pourquoi donc se rendait-il à Damas? C'est qu'il regardait cette doctrine comme un fléau public; il craignait qu'elle ne s'étendît par tout le monde. Il n'en était plus de même des Juifs : ceux-ci n'entendaient certes pas exercer un patronage, ils voulaient retenir le pouvoir. Voilà leur unique mobile; écoutez aussi ce qu'ils disaient : « Les Romains viendront détruire notre nation et notre ville. » *Joan.*, xi, 48. Quelle est cette crainte dont ils sont assaillis? Une crainte humaine?

Il serait à propos de demander comment ce jeune homme si parfaitement instruit dans la loi ne savait rien de cette doctrine; lui-même cependant a dit plus tard : « Ce qu'il avait auparavant promis par ses prophètes. » *Rom.*, i, 2. Comment, vous ignorez, vous zélateur

ardent des lois paternelles, vous instruit aux pieds de Gamaliel? Mais des hommes vivant sur les lacs et les fleuves, des Publicains même sont accourus; ont embrassé la foi nouvelle; et vous la persécutez malgré votre connaissance de la loi? C'est pour cela qu'il se condamne lui-même en disant : « Je ne suis pas digne du nom d'apôtre. » I *Cor.*, xv, 9. C'est pour cela qu'il avoue son ignorance, cette ignorance née de l'incrédulité. C'est enfin pour cela qu'il déclare avoir reçu miséricorde. Que signifient ces mots : « Il m'a jugé fidèle? » Paul n'a jamais trahi les intérêts de son maître; il lui rapportait tout, même ce qu'il avait en propre; il était loin d'usurper la gloire de Dieu. Ecoutez ce qu'il disait dans une autre circonstance : « Hommes, pourquoi faire attention à nous? nous sommes des hommes comme vous, sujets aux mêmes défaillances. » *Act.*, xiv, 14. Au fond, c'est toujours : « Il m'a jugé fidèle. » Ailleurs il s'exprime ainsi : « J'ai plus abondamment travaillé qu'eux tous, non pas moi, mais la grâce de Dieu avec moi; » I *Cor.*, xv, 10; ailleurs encore : « Il opère en nous le vouloir et l'action. » *Philip.*, ii, 13. Par là même il se déclare digne de châtiment; c'est à de tels hommes que miséricorde est faite. Rappelons une autre parole : « L'aveuglement est en partie tombé sur Israël; mais la grâce de Dieu a surabondé avec la foi et la charité qui est dans le Christ Jésus. » *Rom.*, xi, 25. Qu'est-ce à dire? En entendant qu'il a reçu miséricorde, vous ne devez pas vous en tenir simplement à cet aveu : « J'étais un blasphémateur, un persécuteur, j'accablais le Christ d'outrages; » et dès lors je méritais d'être châtié. Je ne l'ai pas été cependant, miséricorde m'a été faite.

Miséricorde e Dieu ‹en›ers les hom‹m›es.

Est-ce là tout? la miséricorde s'est-elle bornée à vous épargner le supplice? — Nullement; elle s'est encore signalée par de grands et nombreux bienfaits : non content de nous délivrer de la peine suspendue sur nos têtes, Dieu nous a faits ses enfants, ses frères, ses amis, ses héritiers, ses cohéritiers. De là cette expression : « La grâce a surabondé, » montrant si bien que de tels dons ont dépassé les limites de la miséricorde; car ce n'est plus là simplement de la pitié, c'est de l'amour, et de l'amour à la suprême puissance. Après avoir donc exposé d'une manière splendide cette bonté de Dieu qui pardonne le blasphème, la persécution et l'outrage, qui ne s'arrête pas même là, mais prodigue aux coupables tant d'autres bienfaits, Paul nous corrobore de nouveau contre les erreurs des infidèles, et maintient l'intégrité du libre arbitre en ajoutant : « Avec la foi et la charité qui est en Jésus-Christ. » Telle est notre part de collaboration : nous avons cru qu'il pouvait nous sauver.

3. En conséquence, aimons Dieu par le Christ. Qu'est-ce à dire par le Christ? C'est par lui que nous avons obtenu ce privilége, et non par la loi. Voyez-vous de quels biens le Christ est pour nous la source? et quels sont ceux que la loi procurait? Il ne s'agit pas ici simplement d'abondance; « la grâce a surabondé, » a dit l'Apôtre. Oui vraiment, elle a surabondé, puisqu'elle a soudain revêtu de l'adoption filiale ceux qui méritaient mille châtiments. Une fois encore, remarquez le mot *dans* signifiant *par*. Il ne suffit pas de croire, il faut de plus aimer. Beaucoup aujourd'hui comme alors, croient à la divinité du Christ, et ne l'aiment pas, n'accomplissent pas surtout les œuvres de l'amour. Et comment l'aimeraient-ils quand ils lui préfèrent autre chose, les biens matériels, de vaines croyances, la peur du destin, des observances superstitieuses, les pronostics et les songes? Puisque nous vivons pour l'outrager, l'aimons-nous, je vous le demande? L'ardente affection que vous avez pour un ami sincère, ayez-la du moins pour le Christ; aimez de la même manière Celui qui pour des ennemis a donné son Fils unique, quand nous n'avions rien fait pour le mériter. Et que dis-je, quand nous n'avions rien fait pour le mériter? Quand nous avions fait tout le mal possible, quand nous l'avions attaqué sans motif avec une extrême audace. Lui cependant, après tant de bienfaits et de soins inutiles, ne nous a pas rejetés; il nous a donné son Fils, après que nous venions de commettre les plus grands crimes. Oubliant tous les biens qu'il nous avait prodigués, alors qu'il nous avait rendus dignes de son amitié, nous

ne l'avons pas même aimé comme un ami. Quel espoir pouvons-nous avoir encore?

Ce langage vous fait peut-être frissonner; puissiez-vous reculer devant la réalité même! — Et comment, direz-vous, n'aimerions-nous pas Dieu comme on aime un ami? — Comment? je vais essayer de vous l'apprendre, et puissé-je vous paraître délirer dans mon discours; mais je crains bien que les faits ne donnent raison aux paroles. Examinez plutôt : pour leurs amis, j'entends des amis véritables, beaucoup se sont résignés volontiers à de grandes pertes; et pour le Christ, loin de se résigner à perdre, on ne se contente même pas de ce qu'on possède : pour un ami nous acceptons des injures, nous assumons des inimitiés; pour le Christ nul ne veut encourir une haine, on va redisant : Un amour gratuit, à la bonne heure; une haine gratuite, non. Nous n'abandonnons jamais un ami dans l'indigence; mais, le Christ venant chaque jour implorer un morceau de pain, et n'exigeant de nous aucun sacrifice considérable, nous ne daignons pas le regarder; et cela, quand nous exhalons l'intolérable odeur de nos excès dans le boire et le manger, quand nous sommes plongés dans les délices, quand le vin absorbé la veille tourmente encore notre estomac. D'autres donnent sans compter aux courtisanes, d'autres encore aux parasites, aux flatteurs, à des monstres, à des fous, à des nains, faisant ainsi servir à leur amusement les défauts de la nature. Le bonheur des vrais amis ne nous rend pas jaloux, ne nous cause jamais aucune tristesse. S'agit-il du Christ, nous ne sommes pas étrangers à ces défaillances; on voit l'amour des hommes accomplir ce que ne peut la crainte de Dieu. L'envieux et l'hypocrite craignent moins Dieu que les hommes. Comment? je vais vous le dire : Dieu voyant le fond des cœurs, l'homme ne cesse de tramer des ruses; s'il aperçoit un autre homme, le voilà perdu, il rougit et se trouble. Mais pourquoi m'y arrêter? Qu'un ami soit dans la peine, nous courons à lui; le moindre retard nous fait craindre d'être accusés d'indifférence. Le Christ meurt souvent dans les fers, et nous n'allons pas le visiter. Si nous visitons les amis chrétiens, ce n'est pas précisément parce qu'ils sont chrétiens, c'est parce qu'ils sont nos amis.

Ici-bas presque tout se fait par habitude, et non par amour de Dieu.

4. Pas de doute possible, rien ne se fait par crainte de Dieu, rien par amour; tout par affection humaine, ou par habitude. Quand un ami s'éloigne de nous, nous l'accompagnons de nos soupirs et de nos larmes; s'il vient à mourir, nous sommes dans une désolation profonde, sachant bien cependant qu'il ne nous est pas enlevé pour toujours, que nous le retrouverons au jour de la résurrection. A chaque instant le Christ est séparé de nous, ou plutôt nous le repoussons nous-mêmes; et nous ne gémissons pas, nous n'avons pas conscience de la gravité de nos actes, alors que nous l'affligeons, que nous l'offensons, que nous provoquons sa colère, que nous méconnaissons sa volonté. La chose est moins horrible, si nous nous bornons à ne pas le traiter en ami; mais je puis vous montrer que nous le traitons en ennemi. Voici de quelle manière : « La prudence de la chair, dit l'Apôtre, est l'ennemie de Dieu. » *Rom.*, VIII, 7. Et nous nous guidons constamment par cette prudence; le Christ ne cesse de vouloir venir à nous, et nous le consignons à la porte; car c'est là ce que font nos iniquités : nous l'accablons chaque jour d'injures par notre avarice et nos rapines. On entoure de considération et quelquefois de gloire celui qui prêche la doctrine du Christ et qui sert ainsi l'Eglise : nous, au contraire, nous lui portons envie, parce qu'il fait l'œuvre de Dieu. Il paraît être l'objet de ce bas sentiment; mais en réalité l'envie remonte au Christ lui-même.

Non, me répondrez-vous, nous voudrions seulement que ce bien se fît par nous, et non par les autres; or, si nous avions de telles dispositions pour le Christ, peu nous importerait que ce fût par les autres, au lieu d'être par nous. — Dites-moi, si un médecin avait un enfant en danger de devenir aveugle, et ne savait pas lui-même comment le guérir, pensez-vous qu'il repousserait un de ses collègues qui pourrait opérer cette guérison? Ce n'est pas croyable; il lui dira plutôt : Qu'il soit guéri par vous ou par moi, qu'importe? Et pourquoi? Parce qu'il

regarde le bien de son enfant, et non le sien propre. Si nous avions en vue la gloire du Christ, nous dirions de même : Qu'importe que ce soit par nous ou par un autre, que le bien s'accomplisse? « Pourvu que le Christ soit annoncé, je n'examine pas si c'est volontairement ou par occasion. » *Philip.*, I, 18. Ecoutez ce que répondit Moïse à ceux qui voulaient exciter son courroux, quand Eldad et Modad prophétisaient : « Ne soyez pas jaloux pour moi; qui me donnerait de voir tout le peuple du Seigneur se composer de prophètes? » *Num.*, XI, 29. Tous ces bas sentiments partent de la vaine gloire. — Mais ce qui les excite n'est-ce pas une marque de haine et d'hostilité? — Quelqu'un a parlé mal de vous? Aimez-le davantage. — Cela se peut-il? — A merveille; il suffit de le vouloir. Quand vous aimez celui qui dit du bien de vous, vous ne faites rien de méritoire; ce n'est pas pour le Seigneur, c'est pour vous-même que vous agissez ainsi. Quelqu'un vous a-t-il porté préjudice? Répondez-lui par des bienfaits; en rendant le bien pour le bien, vous ne faites rien d'admirable. Vous avez éprouvé les plus grands dommages? Appliquez-vous à faire tout l'opposé.

Conclusion morale.

Oui, je vous en conjure, donnons cette direction à notre vie; cessons de nuire et de haïr. Dieu nous ordonne d'aimer nos ennemis, et nous le persécutons, lui qui nous aime. — Loin de moi cette pensée, vous écriez-vous. — Nous parlons tous de la sorte; mais nous ne conformons pas tous notre conduite à ce langage. Tel est l'aveuglement du péché, que ce qu'on ne supporterait pas en paroles, on le tolère en action. Abstenons-nous enfin, quoique bien tard peut-être, de ce qui mine et détruit notre salut, pour obtenir les biens qui reviennent de droit aux amis. « Je veux, disait le Sauveur, que là où je suis, soient aussi mes disciples, qu'ils voient ma gloire. » *Joan.*, XVII, 24. Puissions-nous tous la contempler, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IV.

« Parole digne de foi, digne de toute confiance, le Christ Jésus est venu dans ce monde sauver les pécheurs, dont je suis le premier; mais j'ai obtenu miséricorde, parce que Jésus-Christ a voulu montrer en moi le premier toute sa mansuétude, pour l'instruction de ceux qui doivent croire en lui, et parvenir de la sorte à la vie éternelle. »

1. Les bienfaits de Dieu sont tellement grands, ils dépassent à ce point les prévisions et les espérances de l'homme, que souvent ils échappent même à sa foi. Dieu nous a donné des grâces que l'entendement humain ne saurait ni prévoir ni comprendre. Voilà pourquoi les apôtres y reviennent si souvent, afin de nous persuader que telle est en réalité la munificence divine. Quand nous arrive un extrême bonheur, nous ressentons une impression qui se traduit par cette parole : N'est-ce pas un songe? Ce qui semble dire que nous n'y croyons pas : la même chose a lieu par rapport aux bienfaits divins. Qu'est-ce donc qu'on avait tant de peine à croire? Que des ennemis, des pécheurs, ceux qui sous la loi n'avaient pas été justifiés par les œuvres, fussent tout à coup par la foi seule élevés à la plus haute dignité. Il a longuement parlé dans son épître aux Romains de cette question capitale, il en parle longuement ici. « Parole digne de foi, digne de toute confiance, le Christ Jésus est venu dans ce monde sauver les pécheurs, dont je suis le premier. » Comme c'était là le plus sûr moyen de gagner les Juifs, il leur persuade de la sorte d'abandonner la loi, puisqu'elle est impuissante dans l'ordre du salut, œuvre essentielle de la foi. Il lutte donc contre leurs préventions. Et dans le fait, il semblait incroyable qu'un homme dont la vie antérieure s'est écoulée sans résultat ou même dans le mal, puisse après cela être sauvé par la foi seule. De là ce début : « Parole sûre, ou digne de foi. » Non contents cependant de ne pas croire, plusieurs récriminaient, comme le font encore les Gentils, quand ils disent: « Faisons le mal pour qu'il en résulte du bien. » *Rom.*, III, 8. C'est parce qu'ils avaient entendu Paul tenir ce langage : « Où le péché avait

abondé, a surabondé la grâce, » *Ibid.*, v, 20, qu'ils accusaient ainsi nos institutions.

La même chose a lieu lorsque nous leur parlons de la géhenne. — Et comment, disent-ils, cela serait-il digne de Dieu? L'homme pardonne à son serviteur, après même qu'il l'a surpris commettant mille méfaits; et Dieu nous frapperait d'une peine éternelle? — Puis, quand nous leur parlons du baptême et de la rémission des péchés par ce sacrement, ils s'écrient : Convient-il à la justice divine de remettre ainsi les innombrables péchés dont un homme s'est rendu coupable? — Voyez-vous quel désordre dans leurs idées, et comme à tout propos éclate leur esprit de contention? Mais enfin, si c'est un mal de pardonner, ce doit être un bien de punir, je parle d'après leur affirmation même. D'après nous, l'un et l'autre sont un bien; et nous le prouverons dans une autre circonstance, ne le pouvant pas dans ce moment. C'est une profonde question à débattre, elle exige la plus grande attention; nous la traiterons en son temps devant votre charité : poursuivons maintenant l'explication de notre texte : « Parole digne de foi. » Comment est-elle démontrée telle? Par les antécédents et par les conséquences. Observez de quelle manière il prépare sa démonstration, et l'établit ensuite. Quand il disait que le blasphémateur, le persécuteur avait obtenu miséricorde, c'était le travail de préparation. Dieu ne s'est pas contenté de lui faire miséricorde, dit-il, il l'a de plus rendu fidèle; et cette foi met hors de doute le pardon. En effet, lorsqu'on voit vivant à la cour celui qui naguère était dans les fers, on ne peut pas douter qu'il ne soit pardonné : cela s'était accompli dans l'Apôtre. Il ne craint pas de se donner lui-même pour exemple, il ne rougit pas de s'appeler un pécheur, il s'en réjouit même; car il peut d'autant mieux faire éclater l'étonnante grandeur de la bonté divine, qu'il en a été lui-même l'objet.

Mais comment, après avoir dit ailleurs de lui-même : « Selon la justice tracée dans la loi, j'étais devenu sans reproche, » *Philip.*, III, 6, se déclare-t-il ici pécheur, et le premier des pécheurs? C'est par rapport à la justice que Dieu donne et qu'il faut avant tout rechercher. Ceux qui vivaient sous la loi étaient encore des pécheurs : « Tous ont péché, et la gloire de Dieu leur est nécessaire. » *Rom.*, III, 23. Voilà pourquoi la justice dont il parle est celle qui se trouve dans la loi. De même que celui qui possède beaucoup d'argent paraît riche, à ne considérer que lui-même, mais se trouve bien pauvre, et le premier des pauvres, quand on compare sa fortune aux trésors des rois; de même ici les hommes comparés aux anges sont toujours des pécheurs, bien qu'ils soient justes. Si Paul, après avoir accompli toute la justice de la loi, est encore le premier des pécheurs, quel est celui des autres qu'on peut appeler juste? Ce n'est pas pour s'accuser d'une vie désordonnée qu'il s'est exprimé de la sorte, assurément non; c'est en rapprochant la justice ancienne de celle qui nous est maintenant révélée, qu'il déclare celle-là sans valeur aucune. Il va même plus loin, il proclame pécheurs ceux qui la possédaient. « Mais j'ai obtenu miséricorde, afin que Jésus-Christ montrât en moi le premier toute sa mansuétude, pour l'instruction de ceux qui doivent croire en lui et par là même obtenir la vie éternelle. »

Nouvelle humilité de l'Apôtre.

2. Voyez-vous comme il s'abaisse et s'humilie de nouveau, tout en présentant une raison moins grave? Dire, en effet, que le pardon lui a été accordé à cause de son ignorance, c'est alléger le poids de ses fautes et montrer qu'on n'était pas tellement digne de condamnation; mais ajouter qu'on est pardonné pour que nul pécheur ne désespère dans la suite et puisse compter sur la même faveur, c'est accablant au delà de toute expression. Alors donc qu'il disait : « Je suis le premier des pécheurs, un blasphémateur; j'ai lancé la persécution et l'outrage; je ne suis pas digne du nom d'apôtre, » I *Cor.*, XV, 9, et les autres choses que nous avons vues, il ne s'humiliait pas au même point. Un exemple nous le fera mieux comprendre : Représentez-vous une populeuse cité uniquement composée d'hommes pervers, les uns plus, les autres moins, mais tous condamnables; il en est un cependant qui s'est rendu plus digne du dernier supplice, parce qu'il a dépassé toutes les limites de la perversité : qu'on vienne annoncer que le roi veut

pardonner à tout le monde, on n'y croira pas aisément, jusqu'à ce que le plus criminel de tous ait obtenu son pardon; mais après cela plus de doute possible. Tel est le sens du langage de Paul : Dieu voulant bien persuader aux hommes qu'il est prêt à tout pardonner, a choisi celui de tous qui était le plus coupable. Dès que j'ai reçu mon pardon, dit-il, il n'est plus permis de craindre pour les autres. C'est une locution usitée. En faisant grâce à celui-là, Dieu prouve qu'il ne punira personne. L'Apôtre fait voir aussi combien il était indigne de pardon, et que, s'il a le premier obtenu miséricorde, c'est en vue du salut de tous. Personne donc qui doive douter de son salut, puisque j'ai été sauvé. Remarquez encore l'humilité de ce bienheureux. Il n'a pas dit que Dieu voulait montrer en lui sa patience; il a dit : « Toute sa patience. » Voici la signification de ce mot : Nul autre n'avait besoin de patience plus que moi, Dieu n'en pouvait pas trouver d'aussi coupable, qui eût un égal besoin de toute sa miséricorde et de toute sa mansuétude; une partie ne suffisait pas, comme elle suffirait à ceux qui n'ont péché qu'en partie.

« Pour l'instruction, » l'exhortation, l'encouragement, « de ceux qui doivent croire en lui, et de la sorte obtenir la vie éternelle. » Comme il a dit une si grande chose du Fils, comme il a fait ressortir son amour, il ne veut pas que ce soit au détriment du Père, dans la pensée de qui que ce soit; aussi lui rend-il gloire, en ajoutant : « Au Roi immortel des siècles, à l'invisible, au seul sage, à Dieu, honneur et gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. » Pour toutes ces choses nous glorifions non-seulement le Fils, mais encore le Père. Interrogeons maintenant les hérétiques. Ils donnent au Père le titre de seul vrai Dieu; le Fils ne le serait-il donc pas? de seul incorruptible; le Fils ne le serait-il pas non plus? ne posséderait-il pas lui-même une qualité qu'il a pu nous donner après coup? — Sans doute, répondent-ils, il est Dieu, il est incorruptible, mais non de la même façon que le Père. — Que dites-vous? il n'est pas égal, il est d'une substance inférieure? c'est dire qu'il est d'une moindre incorruptibilité. Comment se peut-il qu'on soit plus ou moins incorruptible? car enfin l'incorruptibilité n'est pas autre chose que l'absence de toute corruption. — Mais quoi, serons-nous incorruptibles de la même manière? insisteront-ils. — Loin de nous cette prétention; cela ne saurait être. Pourquoi? Parce qu'il est incorruptible par nature, et que nous le sommes par voie de communication. Faut-il en conclure que c'est la même chose pour le Fils? Non certes; c'est par nature qu'il est incorruptible lui aussi. — Où donc est la différence? — C'est que, répondront-ils, le Père n'a pas reçu d'un autre cette propriété, tandis que le Fils l'a reçue du Père. Nous sommes d'accord sur ce point; nous ne nions pas que le Père n'ait engendré le Fils d'une manière incorruptible. — C'est pour cela, disent-ils, c'est à cause de cette génération que nous glorifions le Père. — Vous voyez donc bien que le Père est surtout glorifié, quand le Fils accomplit de grandes choses; car la gloire du second remonte au premier. La personne engendrée n'étant pas moins puissante, étant égale en tout, l'Etre générateur a droit à la même gloire, précisément à cause de cette égalité, parce qu'il n'existe aucune défaillance.

« Le Roi des siècles; » *Hebr.*, I, 2; c'est le Fils aussi bien que le Père, puisque c'est par lui que les siècles ont été faits. Le sens est le même ici. Quand il s'agit des hommes, la formation et la création sont deux choses distinctes : l'un prépare les matériaux, les façonne, accomplit le labeur, l'autre commande. Pourquoi? Parce que celui qui fait l'œuvre est d'un rang inférieur. Il n'en est plus de même dans la divinité : là pas de distinction entre le commandement et l'œuvre. Lors donc que j'entends : « Par lui il a fait les siècles, » je n'enlève pas au Père la formation des créatures. De même, lorsque j'entends que le Père est le Roi des siècles, je n'enlève pas au Fils la souveraineté : ces deux choses leur sont communes; sous ce rapport, pas de différence entre eux. Le Père, en engendrant un Fils créateur, est créateur lui-même; le Fils possède la royauté, parce qu'il est le souverain Seigneur des créatures. Il n'o-

père pas en vue d'une récompense comme nous, ni pour accomplir la volonté d'un autre; il obéit à sa propre bonté, à son amour pour les hommes. Mais quoi! le Fils n'a-t-il jamais été vu? On ne saurait le prétendre. Que signifie donc ceci : « A l'incorruptible, à l'invisible, au seul Dieu sage? » Et que signifient ces autres paroles : « Il n'est pas d'autre nom dans lequel nous devions être sauvés? » et puis : « Il n'est de salut en aucun autre? » *Act.*, IV, 12. « Honneur et gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. » On ne rend pas honneur et gloire par de simples paroles. Ce n'est pas ainsi que Dieu nous a honorés, c'est par des actes et d'une manière réelle; honorons-le de même par notre conduite et nos actions. L'honneur que nous rendons nous intéresse nous-mêmes, et ne peut rien faire à Dieu; il n'a pas besoin de nos hommages, et nous avons besoin de ses bienfaits.

3. En l'honorant donc, nous nous honorons nous-mêmes. Quand on ouvre les yeux pour contempler la lumière du soleil, on se fait du bien à soi-même par le spectacle d'une telle splendeur, et ce n'est pas à cet astre qu'on fait du bien, il n'en est pas plus radieux, il demeure toujours le même. Ainsi par rapport à Dieu, ou plutôt dans des proportions incomparablement supérieures, l'admirer et l'honorer, c'est remonter à la source de tous les biens. Comment? Parce qu'on en reçoit la gloire quand on entre dans le chemin de la vertu : « Je glorifierai, dit-il lui-même, ceux qui me glorifient. » I *Reg.*, II, 30. — Comment donc est-il glorifié, m'objecterez-vous, s'il ne jouit pas de la gloire que nous lui rendons? — De la même manière que l'Ecriture dit de lui qu'il a faim et soif; il s'approprie tous les sentiments de l'homme, afin de nous gagner du moins par ce moyen; il déclare recevoir les hommages et les insultes, pour que cette pensée nous saisisse de crainte : et cela même ne peut pas nous entraîner. Glorifions Dieu, exaltons-le dans notre corps et dans notre âme. — Et comment le glorifierons-nous, me demandera-t-on, dans l'une et l'autre de ces deux substances? c'est bien de l'âme qu'il s'agit par opposition avec le corps. Comment donc le glorifions-nous dans le corps, et comment dans l'âme? — Dans le corps, celui-là le glorifie qui s'éloigne de l'impureté, de l'ivresse et de la gourmandise, qui ne cherche pas l'éclat extérieur, et ne s'occupe du corps qu'autant qu'il est nécessaire pour conserver la santé; cette femme qui ne se couvre pas de parfums, qui ne peint pas son visage, qui se contente de l'œuvre divine et se garde d'y rien ajouter. Pour quelle raison, dites-moi, voulez-vous ajouter à cette œuvre sortie complète des mains du Créateur? Cela ne peut-il vous suffire? auriez-vous la prétention de corriger l'œuvre comme un artiste supérieur?

Telle n'est pas votre intention sans doute; vous vous parez alors, et vous ne craignez pas d'insulter l'Artiste suprême, pour attirer après vous un vil troupeau d'esclaves. — Que faire? me direz-vous; je ne voudrais pas de cette parure; mais elle m'est imposée par la volonté de mon mari. — On ne devient pas une idole, quand on ne le veut pas. Si Dieu vous a donné la beauté, c'est pour être admiré dans son œuvre, et non pour être outragé; ne le récompensez pas par de tels artifices, mais bien par la sagesse. S'il vous a faite belle, c'est pour rendre plus nobles les combats de la vertu. Celle qui possède ces avantages extérieurs a plus de mérite, en effet, à demeurer chaste, que celle dont aucun homme n'ambitionne l'affection. Entendez-vous ce que l'Ecriture dit de Joseph? « Il était beau, il attirait les regards. » *Genes.*, XXXIX, 6. Quel intérêt avons-nous à savoir que Joseph était beau? Celui d'admirer sa modestie par là-même que nous admirons sa beauté. Dieu vous a faite belle? pourquoi vous enlaidissez-vous? Se farder, c'est mettre de la boue sur une statue d'or: au fond c'est de la terre rouge ou blanche que vous étendez sur votre peau. — Mais alors celles qui sont laides ont le droit de recourir à ces moyens? — Et la raison, je vous prie? Pour dissimuler leur laideur, n'est-ce pas? peine inutile. Quand est-ce, dites-moi, que le naturel est surpassé par les inventions et les agencements de l'art? Pourquoi la laideur cause-t-elle tant de tristesse, quand elle est exempte de tout déshonneur? Ecoutez la parole d'un sage : « N'attaquez pas un homme sur son extérieur,

Imitez la modestie de Joseph.

ne louez pas un homme à cause de sa beauté. » *Eccli.*, XI, 2. Louez plutôt Dieu, l'auteur de cette beauté, et non l'homme, qui n'est pour rien dans une telle œuvre. Et quel bien, dites-moi, résulte-t-il de ces belles formes? Aucun; au lieu de cela, mille querelles, de plus profonds ennuis, des dangers et des soupçons sans nombre. La femme qui ne brille pas de cet éclat, nul ne la soupçonne; tandis que l'autre, à moins qu'elle n'ait une parfaite modestie, une vertu supérieure, sera bientôt flétrie par l'opinion. Son mari ne cohabitera pas avec elle sans de cruelles pensées; et que peut-on imaginer de plus terrible? La beauté lui causera moins de plaisir que la jalousie ne lui fera subir d'angoisses. Le plaisir s'émousse par l'habitude, et la femme cependant se fait une réputation de mollesse, de relâchement, ou même d'immoralité; elle n'est bientôt plus qu'une âme vide, et qui n'a plus qu'une arrogance extrême.

Voilà ce que la beauté traîne plus spécialement à sa suite. Vous ne trouverez rien de pareil chez la femme qui n'est pas ainsi douée : de ce côté ne se précipitent pas les chiens impudiques; elle est comme une brebis qui paît en repos, sans avoir à craindre les funestes attaques des loups, et le berger tranquille lui-même est assis auprès d'elle. Aucune infériorité entre la femme qui n'est pas belle et celle qui l'est; le mal est dans le désordre, alors même qu'on n'aurait pas la beauté, ou bien encore dans la méchanceté du caractère. En quoi consiste la vertu des yeux, qu'on me le dise? est-ce donc à ce qu'ils soient caressants, mobiles, grands et bleus, ou plutôt à ce qu'ils aient une grande force visuelle? Je suppose que c'est ce dernier avantage ; je puis le montrer par une comparaison : quel est le mérite d'une lampe? n'est-ce pas de répandre une vive lumière et d'éclairer ainsi toute la maison? ou serait-ce d'avoir une forme élégante et gracieusement arrondie? Je suppose encore que c'est la première condition, la seule nécessaire; la seconde importe peu. Aussi disons-nous sans cesse à la servante chargée de ce travail : Vous avez mal préparé cette lampe; tant il est vrai que la condition essentielle d'une lampe est qu'elle éclaire bien. De même, il n'importe guère que l'œil soit de telle façon ou de telle autre, pourvu qu'il remplisse bien sa destination. Il est mauvais, et nous-mêmes avons coutume de le dire, quand il distingue mal les objets, quand il ne les saisit pas d'une manière complète. Si quelqu'un ne voit pas les yeux ouverts, nous le déclarons privé de cet organe. En général, nous déclarons mauvaise toute chose qui n'atteint pas son but; et tels sont les yeux viciés. Quel est, vous demanderai-je encore, le mérite du nez? est-ce qu'il soit bien droit, et qu'il présente des deux côtés une agréable forme, une juste proportion? ou n'est-ce pas qu'il soit l'organe parfait de l'odorat, qu'il perçoive les plus subtiles émanations pour les transmettre au cerveau? La question est immédiatement résolue par tout le monde.

Allons plus loin, et prenons un exemple qui la mette dans tout son jour. Supposons des pinces, des instruments destinés à saisir : à quoi ferons-nous attention ? à la solidité de la prise, à la précision de l'instrument, ou bien à la beauté de la forme extérieure? Le doute n'est pas non plus permis. Quelles sont les dents que nous reconnaîtrons les meilleures? celles qui coupent et triturent bien les aliments, ou bien celles qui sont rangées en bel ordre? Encore une question qui se résout d'elle-même. Si nous parcourions tout le corps, si nous examinions chaque membre, nous trouverions également que ceux-là sont beaux qui sont sains, parce qu'ils remplissent bien leurs fonctions. Ainsi d'un meuble quelconque, ainsi des animaux et des plantes : nous en mettons le service et l'utilité au-dessus de la bonne grâce. Pour nous l'excellent serviteur, c'est celui qui nous rend les meilleurs services, et non point celui qui plaît à la vue et recule devant sa tâche. Voyez-vous comment vous pouvez avoir la vraie beauté? Puisque nous jouissons aussi bien que les autres de tout ce qu'il y a de plus grand et de plus admirable, nous ne sommes pas de pire condition : comme eux nous contemplons ce monde, le soleil, la lune, les étoiles, nous respirons le même air, nous avons à notre usage la même eau, la même nourriture, que nous soyons beaux ou non. Je vous dirai, s'il le faut,

une chose encore plus étonnante : la femme dénuée de beauté est généralement plus saine que la femme belle. Celle-ci, pour conserver son éclat, ne s'adonne pas à la fatigue, elle reste à l'ombre et dans l'oisiveté, ce qui détruit toute forme et toute vigueur, tandis que celle-là se fortifie dans le travail, ne se préoccupant guère de ses traits.

Comme conclusion pratique, glorifions Dieu, glorifions-le dans notre corps, ne recherchons pas la parure : c'est une recherche insensée, une peine stérile. N'élevons pas les hommes à n'aimer que les beaux visages. Si vous prenez tellement soin de vous parer, vous conduirez votre mari dans les filets de la courtisane : si vous le formez à n'aimer que la pureté des mœurs et la beauté de la vertu, il ne sera pas de sitôt infidèle ; car ce n'est pas cet avantage qu'il trouvera dans la femme perdue, c'est tout le contraire. Ne l'habituez pas à se laisser prendre par la folle gaîté, par les attraits de la mollesse, de peur que vous ne prépariez pour vous-même la coupe empoisonnée. Enseignez-lui plutôt à trouver sa joie dans la modestie ; et vous le pouvez par vos modestes habitudes. Si vous donnez l'exemple de la dissipation et du relâchement, comment pourrez-vous placer une grave parole? qui ne rirait de vous et de votre sagesse empruntée? Comment nous est-il possible de porter Dieu dans notre corps? En pratiquant la vertu, en veillant à la beauté de notre âme; c'est ici la seule parure qui soit permise. Oui, nous glorifions Dieu, quand nous sommes de tout point irréprochables; et nous serons aussi glorifiés au dernier jour, non de la même manière, mais incomparablement plus. « J'estime, a dit Paul, que les épreuves de la vie présente ne sont pas dignes d'être comparées à cette future gloire qui doit se manifester en nous. » *Rom.*, VIII, 18. Puissions-nous tous l'obtenir cette gloire, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE V.

« Voici le précepte que je vous impose, mon fils Timothée, conformément aux prophéties antérieures dont vous avez été l'objet, c'est que vous les accomplissiez dans l'exercice de la milice sainte, en gardant la foi et la bonne conscience; quelques-uns, en s'en éloignant ont fait naufrage dans la foi. »

Grande est la dignité de la prédication et celle du sacerdoce.

1. Elle est grande, elle est admirable, la dignité de l'enseignement et du sacerdoce ; il faut le jugement même de Dieu pour produire en public un seul sujet capable. Ainsi faisait-on jadis; ainsi faisons-nous encore, quand nous choisissons en dehors de toute passion humaine, en nous dégageant de tout intérêt matériel, de toute amitié comme de toute haine. Quoique l'Esprit ne se répande pas sur nous avec la même abondance, il suffit d'une pure intention pour que Dieu lui-même imprime le caractère sacré. Les apôtres non plus n'avaient pas l'Esprit en eux, quand ils élurent Matthias ; et cependant, confiant tout à la prière, ils le reçurent dans le chœur apostolique ; aucun sentiment humain ne pesa sur leur choix. Voilà comment les choses doivent encore se passer parmi nous. Mais, tombés que nous sommes dans la dernière indolence, nous passons à côté de ce qu'il y a de plus manifeste. Or, ne le voyant pas, pouvons-nous espérer que Dieu nous révèle ce qu'il y a de plus caché? Si vous n'avez pas été fidèles dans les petites choses, nous dit-il, qui vous confiera les grandes et les vraies? A cette époque, rien ne se faisant par un motif humain, les prêtres étaient élus par une sorte de prophétie. Qu'est-ce à dire? Par les lumières de l'Esprit saint. La prophétie ne regarde pas seulement l'avenir, elle regarde encore le présent. C'est par une inspiration prophétique que Saül fut découvert quand il se tenait dans sa cachette. Dieu fait de telles révélations aux justes. Voici encore une de ces prophéties : « Mettez à part pour moi Paul et Barnabé. » *Act.*, XIII, 2. Ainsi s'était faite l'élection de Timothée. On peut voir dans ce texte plusieurs prophéties diverses : celle en vertu de laquelle le disciple fut circoncis ou celle qui se rattache à son ordi-



nation, et que Paul lui rappelle en ces termes : «Ne négligez pas la grâce que vous avez reçue. » I *Tim.*, IV, 14. C'est pour ranimer son zèle et pour éveiller son attention qu'il lui remet en mémoire le véritable auteur de sa dignité; il semble lui dire : Dieu même vous a choisi, c'est lui qui vous a confié ce ministère? vous ne devez rien au jugement de l'homme : ne démentez pas, ne flétrissez pas le jugement de Dieu.

Comme il vient de donner un ordre qui ne manque pas de gravité, que dit-il ensuite? « Voilà le précepte que je vous impose, ô mon fils Timothée. » Il lui commande, mais comme à son fils bien-aimé. Ce n'est pas un maître, moins encore un tyran, c'est un père qui parle : « O mon fils Timothée. » En prononçant le mot de confiance, il lui fait une leçon de fidélité; car le dépôt n'est pas à nous, nous ne l'avons pas acquis, Dieu nous en a confié la garde. Ce n'est pas tout; il s'agit aussi de la foi et de la bonne conscience. Veillons donc sur ce qu'il nous a remis. S'il n'était pas venu lui-même, on ne trouverait nulle part ni cette foi, ni cette vie pure qui nous furent données dès notre enfance. Cela revient à dire : Le précepte n'est pas de moi, il est de celui qui vous a choisi; car tel est le sens de cette expression : « Conformément aux prophéties antérieures dont vous avez été l'objet. » Ecoutez-les, faites-en la règle de votre conduite. Quel est ce précepte que vous transmettez? « D'exercer avec fidélité la bonne milice. » Les prophéties vous ont tracé cette mission; à vous de la remplir avec courage. « La bonne milice, » a dit Paul, parce qu'il est une mauvaise milice, dont il a lui-même dit : « Comme vous avez fait servir vos membres d'armes au péché et à l'ignominie. » *Rom.*, VI, 19. Ceux-là marchaient sous les enseignes du tyran, vous, vous suivez celles du Roi.

Le service de Dieu est une milice continuelle.

Comment appelle-t-il milice le service de Dieu? Pour nous montrer qu'une terrible guerre est déchaînée contre tous, mais principalement contre celui dont la fonction est d'instruire les autres; qu'il faut y apporter des armes solides, la sobriété, la vigilance, une perpétuelle attention sur soi-même, parce que la lutte est engagée avec le sang et ne permet pas la moindre mollesse. « Militez d'après ces prophéties. » De même que, dans les armées, tous ne combattent pas de la même façon et forment des catégories diverses; de même, dans l'Eglise, l'un tient le rang de docteur, l'autre celui de disciple, ou de simple particulier; et vous êtes au premier rang. De peur qu'on ne pût croire que cela suffisait, il ajoute : « Ayant la foi et la bonne conscience. » Le docteur doit avant tout s'enseigner lui-même. Le général, s'il n'est pas préalablement un excellent soldat, ne sera jamais un général véritable : il en est de même de celui qui est chargé de l'enseignement. Paul s'en explique ainsi dans une autre circonstance : « De peur que, après avoir instruit les autres, je ne sois moi-même réprouvé. » I *Cor.*, IX, 27. Gardez donc la foi et la bonne conscience; il le faut pour être digne de gouverner. Pleins de soumission, gardons-nous de dédaigner les leçons, quand nous serions nous-mêmes docteurs. Si Timothée, avec qui nul de nous ne peut se mettre en parallèle, accepte l'instruction et l'exhortation, bien qu'il ait le pouvoir d'enseigner, à plus forte raison nous convient-il de tenir cette conduite. « C'est en s'en éloignant que plusieurs ont fait naufrage dans la foi. » On le comprend sans peine; la corruption de la vie s'étend aisément aux croyances; il en est beaucoup qui par là sont tombés au fond de l'abîme, et sont même revenus à l'idolâtrie. Pour n'être pas tourmentés par la crainte des éternels supplices, ils s'efforcent par tous les moyens de persuader à leur âme que tout est faux dans nos enseignements. Ils perdent la foi, ceux qui veulent tout sonder par leur propre raison : le raisonnement pousse au naufrage; on n'est en sûreté que dans le vaisseau de la foi.

2. Ceux qui l'abandonnent doivent nécessairement sombrer; et l'Apôtre en cite un exemple : « De ce nombre sont Hyménée et Alexandre. » Il nous fait de ce malheur une leçon de sagesse. Vous voyez que, même dans ces temps primitifs, il y avait des hommes qui corrompaient la doctrine, qui se livraient à de vaines recherches, qui s'éloignaient de la foi, qui soumettaient les divins mystères à leur raisonnement. Quand on

fait naufrage, on demeure dans une complète nudité, tout manque : ainsi celui qui perd la foi, n'a plus rien ensuite, il ne sait où se fixer, il n'a plus aucune direction sur la terre; il ne sait plus même quelle vie pourrait désormais lui convenir. Quand la tête n'est plus saine, à quoi sert le reste du corps? Si la foi n'est rien sans la pratique, la pratique est moins encore sans la foi. Pour nous Dieu s'immole; combien plus ne devons-nous pas tout sacrifier pour lui? Voilà donc ce que devient celui qui s'est jeté hors de la foi : il est sans consistance, il vogue au hasard, jusqu'à ce qu'il s'engloutisse. « Je les ai livrés à Satan, continue l'Apôtre, pour qu'ils apprennent à ne pas blasphémer. » Vous l'entendez, soumettre les choses divines au raisonnement humain, c'est du blasphème. Et rien de plus vrai; car quoi de commun entre nos idées et les réalités supérieures? — Mais comment Satan leur apprendra-t-il à ne pas blasphémer? S'il pouvait l'enseigner aux autres, il commencerait assurément par lui-même; s'il n'a donc pas su jusqu'à ce jour l'apprendre, jamais il ne pourra le transmettre. — Aussi n'est-il pas dit : Pour qu'il leur apprenne à ne pas blasphémer; mais bien : « Pour qu'ils apprennent... » Il n'en est pas l'auteur, la chose arrive de la sorte. Dans le même sens, il est dit ailleurs de l'impudique : « Livrez cet homme à Satan, pour la destruction de la chair; » I *Cor.*, v, 5; pour sauver l'âme, et non point le corps : ce n'est pas une action personnelle. Et comment donc cela arrive-t-il? Il faut dire du démon la même chose que des bourreaux, qui, souillés eux-mêmes de mille crimes, servent à retenir les autres dans le bien. — Et pourquoi n'avez-vous pas puni le coupable, comme vous avez un jour puni Barjésu, comme Céphas punit Ananie, et l'avez-vous livré à Satan? — Ce n'est pas pour le punir, c'est pour le corriger et l'instruire.

Il avait cependant encore ici la puissance, aussi bien que lorsqu'il disait : « Que voulez-vous? viendrai-je à vous avec la verge? » I *Cor.*, IV, 21; et puis encore : « Ce n'est pas pour nous justifier, c'est pour que vous-mêmes fassiez le bien; » II *Cor.*, XIII, 7; et dans les deux cas, il veut « édifier, et non détruire. » *Ibid.*, 10. A quoi bon appelle-t-il Satan pour infliger la punition? Afin qu'une plus grande humiliation s'ajoute à la force du châtiment. Les apôtres instruisaient les infidèles; mais ils livraient les apostats à Satan. — Pourquoi dès lors Pierre frappa-t-il Ananie? Ananie était encore infidèle quand il essaya de frauder. — C'était pour apprendre aux infidèles qu'ils ne pouvaient pas se cacher; aussi les punit-il par eux-mêmes. Quant à ceux qui le savaient déjà, mais qui désertaient ensuite, ils les livraient à Satan, pour leur montrer qu'ils n'étaient pas en leur propre puissance, et qu'ils étaient placés sous la garde d'un autre; ainsi se trouvaient livrés tous les arrogants et tous les superbes. Les rois n'hésitent pas à frapper eux-mêmes les ennemis; mais les sujets coupables, ils les livrent au bourreau : il en est de même ici. On y voit encore que ces choses ont lieu par rapport aux fonctions apostoliques; ce n'est pas peu d'ailleurs de pouvoir commander au démon; on nous le montre ainsi obéissant malgré lui et cédant à l'autorité des apôtres. Ce n'était pas un léger triomphe pour la grâce.

Ecoutez maintenant comment les coupables étaient livrés : « Vous étant réunis, vous et mon Esprit, avec la puissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, livrez un tel homme à Satan. » I *Corinth.*, v, 4, 5. Donc il était aussitôt rejeté de l'assemblée commune, séparé du troupeau, dans un complet abandon, exposé par là même à la rage du loup. Comme la nuée signalait la marche des Hébreux, l'Esprit saint déterminait celle de l'Eglise. Celui qu'elle repoussait de son sein, devenait ainsi la proie des flammes; et c'est par le jugement des apôtres qu'on en était exclus? Le Seigneur livra de même Judas à Satan; car immediatement après le repas Satan s'empara de cet apôtre. On peut dire aussi qu'ils ne punissaient pas eux-mêmes ceux qu'ils espéraient ramener au bien, tandis qu'ils frappaient les incorrigibles. Si ce n'est pas, disons qu'ils se montraient d'autant plus terribles, que d'autres étaient les exécuteurs de la punition. Job fut livré jadis à Satan, mais celui-là ne subissait pas une peine qu'il eût méritée, l'épreuve devait uniquement tourner à sa gloire.

3. De telles choses se passent encore très-sou-

vent aujourd'hui. Comme les prêtres ne connaissent pas tous les pécheurs et ceux qui participent indignement aux divins mystères, Dieu plus d'une fois intervient en livrant les coupables à Satan. Quand des maladies arrivent, des calomnies, des chagrins et des revers, voilà quelle en est la cause. Paul le dit clairement : « C'est pour cela que beaucoup parmi vous sont malades, incapables d'agir, et beaucoup même endormis dans la tombe. » I *Cor.*, XI, 30. — Est-ce bien possible, direz-vous, quand nous n'approchons qu'une fois dans l'année ? — C'est ce qu'il y a de funeste, que vous mesuriez la dignité de cet acte à la longueur du temps, et non à la pureté de l'âme ; que vous donniez même votre éloignement comme une preuve de religion, ne pensant pas qu'une seule communion indigne vous souille et vous perd, que la fréquentation des mystères vous sauve, si vous en approchez dignement. L'audace consiste, non à les recevoir souvent, mais à les recevoir d'une manière indigne, ne serait-ce qu'une fois dans la vie. Nous sommes tellement insensés et misérables qu'ayant commis des iniquités sans nombre durant tout le cours de l'année, sans avoir aucun souci de nous en affranchir, nous imaginons qu'il suffit pour notre excuse de déclarer que nous ne nous précipitons pas outrageusement et sans cesse sur le corps du Christ; ceux qui le crucifièrent ne l'ont crucifié non plus qu'une fois ! Est-ce donc que le crime est moindre, parce qu'il ne se répète pas? C'est une fois également que Judas a trahi; mais quoi, cela devait-il le soustraire au supplice ? Comment mesurons-nous au temps une pareille chose ? Le temps de la communion est déterminé par la pureté de la conscience. Le mystère n'a rien de plus quand il est célébré dans ces solennités de Pâques : c'est un seul et même mystère, c'est la même grâce de l'Esprit, la Pâque est permanente. Vous le savez, vous qui êtes initiés; et le vendredi, et le samedi, et le dimanche, et dans la solennité des martyrs s'accomplit le même sacrifice. « Toutes les fois que vous mangerez de ce pain et que vous boirez de ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur. » I *Cor.*, XI, 26. Il n'a pas circonscrit le temps de ce sacrifice.

[...]e péché en[...]ndre sou[...]nt des maladies, des revers et la mort.

Mais pourquoi nous est-il dit, demanderez-vous peut-être, que c'était alors la Pâque? — Parce que, en réalité, le Christ souffrit pour nous durant ces fêtes. Que personne donc ne s'approche d'une manière au temps pascal et d'une autre aujourd'hui ; une est la puissance, une la dignité, une la grâce. Il n'y a qu'un seul et même corps, pas d'inégalité, pas de différence. Et cela, vous le savez vous-mêmes ; vous n'apercevez rien de nouveau, si ce n'est ces voiles splendides, et cette magnifique assemblée. Ces jours ont cependant un avantage, puisqu'ils marquent l'origine de notre salut, et la date de l'immolation du Christ ; pour ce qui regarde l'essence même des mystères, ils n'ont aucune supériorité. Quand vous allez prendre votre nourriture matérielle, vous lavez vos mains, vous purifiez votre bouche; tandis que, sur le point de recevoir cet aliment spirituel, vous ne purifiez pas votre âme, vous vous présentez couvert d'impuretés. — Eh quoi, direz-vous, n'est-ce pas assez d'un jeûne de quarante jours pour détruire la masse des péchés? — A quoi cela sert-il, je vous le demande? Si quelqu'un, voulant conserver un parfum, nettoie d'abord la place, et puis bientôt y jette des ordures, la bonne odeur ne s'évanouira-t-elle pas? Voilà ce qui nous arrive : lorsque nous nous sommes approchés, nous avons tâché de nous rendre dignes, autant qu'il dépendait de nous; mais nous retombons ensuite dans les mêmes souillures. Quel bien nous en reste-t-il? Nous disons la même chose de ceux qui pendant quarante jours ont pu travailler à se purifier.

Je vous en conjure, ne négligeons pas notre salut, et ne faisons pas ainsi que notre peine demeure inutile. L'homme qui s'est détourné de son péché, nous dit l'Ecriture, et qui revient le commettre de nouveau, « est comme un chien qui retourne à son vomissement. » *Prov.*, XXVI, 11. Si nous suivons la voie droite, si nous sommes vigilants, nul doute que nous n'obtenions la palme promise. Puissions-nous tous la mériter, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours..., etc.

HOMÉLIE VI.

« Je demande donc avant tout que des prières, des supplications et des actions de grâces soient faites en commun par tous les hommes, pour les rois et tous ceux qui sont constitués en dignité, afin que nous menions une vie sûre et tranquille en toute piété et sainteté. Cela est beau, cela est agréable aux yeux du Seigneur notre Dieu, qui veut que tous les hommes se sauvent et parviennent à la connaissance de la vérité. »

1. Le prêtre est comme le père de tous les hommes ; il doit avoir soin de tous, à l'exemple de Dieu, dont il est le ministre. De là ce que dit Paul : « Je demande donc avant tout qu'il soit fait des prières et des supplications. » C'est la source d'un double bien : d'abord, la haine que nous pouvons avoir pour ceux du dehors se dissipe, puisqu'il n'est pas possible de haïr celui pour qui nous prions ; ensuite, les étrangers eux-mêmes en deviennent meilleurs, et par l'efficacité de ces mêmes prières, et par l'apaisement de leur propre hostilité. Rien ne dispose à recevoir une doctrine comme l'amour qu'on éprouve et celui dont on est l'objet. Songez ce que devait être pour les persécuteurs, pour ceux qui dressaient des embûches aux disciples, qui les flagellaient, les exilaient, les envoyaient à la mort, d'apprendre que les victimes ne cessaient d'adresser à Dieu d'ardentes supplications pour les auteurs de ces mauvais traitements. Voyez-vous comme l'Apôtre entend que le chrétien soit supérieur à tous les hommes? De même, en effet, qu'un père portant son enfant dans ses bras ne perd rien de sa tendresse quand cet enfant le frapperait au visage ; de même, lorsque nous sommes frappés par les étrangers, nous devons toujours avoir une égale bienveillance. Pourquoi ce mot, « avant tout ? » C'est une allusion aux cérémonies quotidiennes. Les initiés savent comment chaque jour des prières sont faites soir et matin, pour tous les hommes sans exception, comment nous prions pour les rois et pour tous ceux qui gèrent une charge publique.

Quelqu'un dira peut-être qu'il ne s'agit pas ici de tous les hommes, mais des fidèles seulement. Et pourquoi serait-il alors question des rois ? Les rois ne suivaient pas encore la vraie religion, et pendant longtemps les impies succédaient aux impies. Pour que cela ne parût pas néanmoins une adulation, c'est après avoir parlé de tous les hommes, que l'Apôtre parle des rois. Le soupçon n'eût pas manqué de se produire, s'il n'eût mentionné que ces derniers. Comme il était à craindre qu'une âme de chrétien ne fût par ce langage jetée dans la torpeur et ne voulût pas obéir à cette exhortation de prier pour les idolâtres dans le temps même des mystères sacrés, écoutez ce que Paul ajoute et quelle récompense il promet, pour faire accepter son conseil : « Afin que nous menions une vie sûre et tranquille. » Leur salut sera pour nous une source de paix. On lit de même dans l'Epître aux Romains, quand il est question de la soumission qu'on doit aux princes : « Si ce n'est pas par nécessité, que ce soit par conscience. » *Rom.*, XIII, 5. Les puissances sont établies par Dieu dans l'intérêt commun. Ne serait-ce pas une chose contraire à la raison que les hommes investis de l'autorité supportent les fatigues de la guerre pour assurer la tranquillité de notre vie, et que nous refusions nos prières à ceux qui vont affronter le danger ? Ce n'est donc pas de l'adulation, c'est tout simplement de la justice. Si Dieu ne les conserve pas, s'ils ne conduisent pas heureusement la guerre, c'est notre existence à nous qui se trouve dans l'agitation et le trouble : dans ce cas, c'est nous-mêmes qui devrions prendre les armes et disperser nos ennemis, sous peine d'avoir à fuir de tous les côtés, sans défense et sans asile. Ils sont établis comme un rempart pour garantir la paix de ceux qui vivent dans l'intérieur de la place. « Des prières, des supplications, des actions de grâces. »

Oui, nous devons rendre grâces à Dieu pour les biens qu'il accorde aux autres, de ce qu'il fait, par exemple, lever le soleil sur les méchants comme sur les bons, et tomber la pluie sur les justes comme sur les injustes. Vous le voyez, ce n'est pas seulement par la prière, c'est aussi par le sentiment de la reconnaissance qu'il nous rapproche et nous unit. Quand on est obligé de rendre grâces à Dieu pour les bienfaits qu'il accorde aux autres, on est par là-

même dans la nécessité d'aimer son prochain et de s'identifier en quelque sorte avec lui. Or, s'il faut rendre grâces pour le bonheur d'un homme quelconque, à plus forte raison pour le bonheur de ceux qui nous tiennent de près, qu'ils le veuillent ou ne le veuillent pas, de ceux-là même qui se cachent, ou qui vont jusqu'à nous paraître insupportables; car Dieu dispose de tout pour notre bien.

Rendons grâces à Dieu

2. Que l'action de grâces s'ajoute donc à toutes nos prières. S'il nous est ordonné de prier pour nos semblables, et non-seulement pour les fidèles, mais aussi pour les infidèles eux-mêmes, quel mal n'est-ce pas, vous le comprenez, de prier contre nos frères? Quoi! Dieu vous fait un devoir de prier pour vos ennemis, et vous faites des vœux pour le malheur d'un frère? Ce n'est pas sur lui, c'est sur vous-même, que vous appelez ce malheur; vous provoquez la colère divine, en prononçant ces paroles impies : Traitez-le sans miséricorde, vengez-moi, frappez le coupable, rendez-lui le mal qu'il m'a fait. — Loin des disciples du Christ un tel langage; qu'ils soient pleins de mansuétude et de bonté. Que rien d'amer ne sorte de cette bouche tout à l'heure admise au céleste banquet; que cette langue consacrée par le contact du corps divin ne laisse jamais échapper une récrimination : conservons-la pure, et n'en faisons pas l'instrument d'une malédiction. Si la simple injure nous rend indignes du royaume, combien plus l'imprécation elle-même? l'imprécation est inséparable de l'injure; celle-ci repousse l'idée même de la prière : donc la prière et l'imprécation ne peuvent pas se rencontrer. Vous demandez à Dieu de vous être propice, et vous appelez son courroux sur autrui? Si vous ne pardonnez pas, n'espérez jamais de pardon; et, loin de pardonner, vous sollicitez la vengeance de Dieu? C'est évidemment le comble de la malice. Si celui qui ne pardonne pas ne peut espérer de pardon, comment pourrait l'obtenir celui qui prie le Seigneur de ne point pardonner? Je le répète, ce n'est pas au prochain que vous nuisez, c'est à vous-même. Pourquoi? Ce que vous demandez pour vous, vous eussiez pu l'obtenir; mais, faisant une prière abominable, vous ne devez pas être exaucé. Une telle prière ne peut sortir que d'une bouche impure, digne de toute exécration, répandant une intolérable puanteur.

Lorsque vous devriez trembler sur vos prévarications et livrer les derniers combats pour triompher de vos vices, vous osez vous présenter à Dieu pour l'exciter contre un frère? vous n'êtes pas saisi de terreur, vous oubliez à ce point les intérêts de votre âme? ne voyez-vous pas où vous allez? Imitez du moins les enfants qui fréquentent les écoles, et qui, voyant interroger leurs camarades sur les leçons antérieures, puis le châtiment tomber sur tous à cause de leur paresse, à mesure que chacun est examiné et sévèrement puni, ressentent une terreur mortelle; qu'un autre enfant vienne alors à les frapper, ils ne songent pas même à se mettre en colère, tant leur âme est préoccupée par la peur, ils se gardent bien de se plaindre à leurs maîtres quelque prolongés que soient les mauvais traitements; ils n'ont en vue qu'une chose, de pouvoir échapper sans avoir subi les verges; ils guettent ce moment. Du reste, une fois dehors, qu'ils aient reçu la correction ou qu'ils ne l'aient pas reçue, leur joie est si grande qu'ils ont tout oublié. Vous êtes là, plein de sollicitude pour vos propres iniquités; et vous ne frémissez pas en rappelant les iniquités des autres? Quelle est donc votre prière? Tandis que vous demandez à Dieu de décharger son courroux sur un autre, vous aggravez vos péchés, vous faites obstacle à sa miséricorde. Comment, vous répondra Dieu, si tu veux que je sois le vengeur impitoyable des torts commis envers toi, peux-tu me demander d'oublier les offenses dont tu t'es rendu coupable à mon égard? Apprenons enfin à devenir chrétiens; si nous n'avons pas la science de la prière, la plus simple néanmoins et la plus facile de toutes, que saurons-nous? Apprenons à prier en chrétiens. Ce sont là des prières d'idolâtres, des supplications de Juifs : celles d'un chrétien sont toutes contraires, puisqu'elles demandent pardon et miséricorde pour ceux qui nous ont lésés.

« On nous maudit, déclare l'Apôtre, et nous bénissons; on nous persécute, et nous le sup-

portons; on nous outrage, et nous prions.» I *Cor.*, IV, 12, 13. Ecoutez le cri d'Etienne: «Seigneur, ne leur imputez pas ce péché.» *Act.*, VII, 59. Loin d'appeler sur eux la vengeance, il prie pour eux: et vous, loin de prier pour eux, vous priez contre eux. Autant donc le martyr est admirable, autant vous êtes pervers. A qui donnons-nous notre admiration, je vous le demande? à celui qui priait, ou bien à ceux qui étaient l'objet de cette prière? Evidemment à celui qui priait. Or, ce que nous disions de nous-mêmes s'applique d'une manière évidente à Dieu. Voulez-vous que votre ennemi soit châtié? priez pour lui, non dans cette intention, mais plutôt dans une intention contraire; et la chose aura lieu, et vous n'aurez pas de reproches à vous faire. Le bienheureux dont nous avons parlé supporta toutes les injures, et pria pour ses persécuteurs. Quant à nous, nous méritons le plus souvent ce que nous avons à souffrir de la part de nos ennemis. Si le juste n'osa pas prier contre ceux qui le persécutaient, quand nous allons jusqu'à prier contre nos ennemis, bien loin de prier pour eux, et sachant d'ailleurs que nous méritons nos peines, quel châtiment n'avons-nous pas à redouter? Vous croyez frapper votre ennemi; c'est contre vous-même que vous dirigez réellement le glaive: vous ne laissez pas votre Juge vous pardonner vos péchés, alors que vous excitez sa colère contre les autres. «On vous rendra la même mesure dans laquelle vous aurez mesuré; on vous appliquera le jugement que vous aurez porté vous-même.» *Matth.*, VII, 2. Soyons donc miséricordieux, si nous voulons que Dieu nous traite avec miséricorde.

3. Il ne suffit pas de l'entendre; je veux de plus que vous le mettiez en pratique. D'ordinaire, vous ne retenez que les expressions, et parfois même vous les oubliez. Quand vous avez quitté cette enceinte, si quelqu'un qui n'est pas venu vous interroge sur notre discours, les uns ne peuvent pas répondre, d'autres plus attentifs indiqueront seulement le sujet que nous avons développé, à savoir l'oubli des injures: ceux-là ne répètent rien de ce que nous avons dit, n'ayant rien gardé dans leur mémoire; ceux-ci n'en répètent que peu de chose, n'en ayant que peu retenu. Aussi, je vous en conjure, si vous ne tirez aucun fruit de ce que nous disons, ne venez plus nous entendre. A quoi cela sert-il? le jugement devient plus rigoureux, et le supplice plus terrible, parce que nous demeurons dans les mêmes habitudes après tant d'exhortations. Voilà pourquoi Dieu nous a lui-même tracé la prière, ne voulant pas que nous demandions rien de temporel ou d'humain. Or, vous savez, vous fidèles, ce qu'il faut demander en priant, et comment toute prière se fait en commun. — Mais il n'a pas été dit, m'objecterez-vous, qu'il fallût là prier pour les infidèles. — C'est que vous ignorez la puissance de la prière, et que vous n'en connaissez ni la profondeur ni le prix. Quand on la scrute avec attention, on y trouve aussi cet avantage. Dire dans sa prière: «Que votre volonté s'accomplisse sur la terre comme au ciel,» ce n'est pas autre chose que reconnaître cette vérité. Et comment? C'est que dans le ciel nul ne refuse de croire, nul ne désobéit. S'il ne s'agissait donc là que des fidèles, cette parole n'aurait pas de sens. Si les fidèles devaient accomplir la volonté de Dieu, et jamais les infidèles, cette volonté ne s'accomplirait pas comme au ciel. Que faut-il donc entendre? Comme il n'est au ciel aucun ennemi de Dieu, qu'il n'en existe pas non plus sur la terre: attirez tous les hommes à votre amour, faites-en des anges, quand même ils seraient en guerre avec vous.

Ne voyez-vous pas que des blasphèmes sont chaque jour proférés contre Dieu, combien il est outragé, soit par les infidèles, soit par les fidèles eux-mêmes, et non-seulement en paroles, mais encore en actions? Et cependant, a-t-il éteint le soleil, ou suspendu le cours de la lune? a-t-il déchiré le pavillon des cieux, détruit les fondements de la terre, desséché le lit des mers, arrêté la source des fleuves, ou mis le désordre dans l'air? Non, certes; il fait toujours lever le soleil et tomber la pluie, mûrir les fruits et les moissons pour ceux qui le blasphèment, pour les insensés, les misérables, les persécuteurs; et cela, non pendant un jour ou deux seulement, mais pendant la vie tout entière. Imitez-le, retracez, autant qu'il est permis à notre faible humanité, ce divin modèle. Vous n'avez pas à faire lever le

soleil ; ne calomniez pas vos frères. Ce n'est pas à vous à donner la pluie ; abstenez-vous de toute injure. Vous ne pouvez pas les nourrir ; ne vous emportez pas contre eux. Voilà vos dons et ceux-là suffisent. C'est à Dieu qu'il appartient d'accorder aux ennemis des bienfaits véritables, de manifester sa bonté par des actes : pour vous, faites du moins du bien par vos paroles, priez pour vos ennemis ; vous ressemblerez de la sorte à votre Père qui est dans les cieux.

Nous vous avons mille fois parlé de ces choses, et nous ne cesserons de vous en parler : puissent nos efforts n'être pas inutiles. Quant à nous, nous n'éprouvons en vous parlant ni dégoût ni fatigue ; l'ennui ne nous saisit pas : ne le laissez pas paraître non plus en nous écoutant. Or, celui-là semble bien l'avoir éprouvé, qui ne met pas en pratique les leçons entendues. Quand on y conforme sa conduite, on écoute volontiers les mêmes leçons, montrant par là qu'on y trouve un sujet de gloire, et non une cause d'ennui. C'est uniquement de ce qu'on ne veut pas en venir à la pratique, que vient cette fâcheuse impression ; c'est pour cela que l'orateur est à charge. Quand vous faites déjà l'aumône, par exemple, si quelqu'un parle de l'aumône devant vous, au lieu d'une fatigue, vous éprouvez une satisfaction ; car il y a là comme un éloge de vos propres œuvres. De même ici, ne voulant pas supporter les injures, repoussant d'avance l'accomplissement de ce devoir, nous ne pouvons pas même souffrir qu'on nous en parle. Si nous accomplissions l'œuvre, la parole ne nous causerait aucun ennui.

Conclusion morale.

Si vous ne voulez pas que nous vous soyons à charge, faites ce que nous vous avons dit, aux discours substituez les actes. Quant à nous, nous ne cesserons de parler que lorsque vous aurez agi. C'est l'affection surtout et la sollicitude qui nous inspirent ; mais aussi c'est le danger que nous courons. Celui qui doit faire résonner la trompette, alors même que personne ne marcherait au combat, ne doit pas cesser de remplir son office. Notre but n'est certes pas d'aggraver le châtiment qui vous menace ; nous faisons plutôt tous nos efforts pour vous en délivrer. C'est encore un devoir que la charité nous impose ; nos entrailles sont déchirées, nous sommes dans l'angoisse, s'il vous arrive de périr. Mais à Dieu ne plaise ! Pour accomplir ce que nous disons, vous n'avez pas de dépense à faire, aucune perte à subir, pas de long voyage qu'il faille entreprendre ; il suffit de vouloir, une pensée, une ferme résolution, et c'en est assez. Mettons une garde à notre bouche, une porte et des verrous, afin de ne rien dire qui puisse déplaire à Dieu. Nous travaillons pour nous-mêmes, et non pour ceux en faveur de qui nous prions. Ayons toujours dans l'esprit, qu'en bénissant notre ennemi, nous appelons sur nous la bénédiction, qu'en le maudissant, nous nous maudissons nous-mêmes, que la prière faite pour lui tourne surtout à notre avantage. En nous conduisant ainsi, nous pourrons réaliser cette belle œuvre, et parvenir aux biens qui nous sont promis, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VII.

« Afin que nous menions une vie sûre et tranquille en toute piété et sainteté ; car cela est beau, cela est agréable aux yeux du Sauveur notre Dieu, qui veut que tous les hommes se sauvent et parviennent à la connaissance de la vérité. »

1. Si l'Apôtre demande la fin des guerres, des combats et des tumultes ; s'il exhorte dans ce but les prêtres à faire des prières pour les rois et ceux qui sont constitués en dignité, beaucoup plus ce devoir incombe-t-il aux simples particuliers. Il y a trois genres de guerres particulièrement terribles : la guerre commune, où nos armées sont aux prises avec les barbares ; la guerre civile, lorsque, en paix avec le dehors, nous luttons les uns contre les autres ; la guerre enfin que chacun soutient contre lui-même. Cette dernière est la plus désastreuse de toutes. Celle que nous avons à soutenir contre les barbares ne peut pas après

tout nous causer un grand mal. Elle détruit, elle tue; mais elle ne peut pas nuire à l'âme. Le second genre de guerre non plus ne peut pas nous nuire, si nous ne le voulons pas. Les autres ont beau nous attaquer et vouloir la lutte, il nous est toujours permis de vivre en paix. Ecoutez ce que dit le prophète : « Au lieu de me témoigner de l'affection, ils me calomniaient; et moi je priais..... Je conservais la paix avec ceux qui la haïssent... Quand je leur parlais, ils m'attaquaient sans raison. » *Ps.* CVIII, 4; CXIX, 7; CVIII, 3. Le troisième genre de guerre ne saurait être pour nous sans péril. Quand le corps se met en révolte contre l'âme, excitant les mauvaises passions, armant les convoitises charnelles, la colère, l'envie; si nous ne mettons pas fin à cette révolte, nous ne pouvons pas acquérir les biens promis; celui qui tolère un pareil tumulte, tombera nécessairement et recevra des blessures qui le conduiront à la mort, à la mort de la géhenne. Il faut donc que chaque jour nous soyons en sollicitude, nous nous tenions sur nos gardes, pour que cette guerre ne s'élève pas en nous, ou qu'elle ne se prolonge pas quand elle est excitée, pour que nous l'apaisions et l'étouffions sur l'heure. A quoi sert que le monde entier soit dans une profonde paix, si vous êtes en lutte avec vous-même? Telle est la paix que nous devons avoir; dès que nous la possédons, les autres ne peuvent nous causer aucun dommage.

La paix commune cependant ne lui est pas indifférente; de là cette parole : « Pour que nous menions une vie sûre et tranquille. » Celui qui se trouve dans la perturbation, quand règne la tranquillité, est bien misérable. Vous l'entendez, l'Apôtre parle de la paix ordinaire, et je parle de la troisième qui a été distinguée. A peine aussi vient-il de dire : « Afin que nous menions une vie sûre et tranquille, » qu'il va plus loin, et qu'il ajoute : « En toute piété. » Or, il est impossible d'avoir la piété et la sainteté, quand cette paix n'est pas établie sur le bon ordre. Dès que les raisonnements humains et les questions indiscrètes viennent troubler notre foi, où serait la paix? où serait-elle encore dès que souffle l'impureté? Ne pensez pas qu'il parle simplement de cette vie comme l'entendent et la pratiquent la plupart des hommes; ne séparez pas les expressions dont il se sert : « Afin que nous menions une vie sûre et tranquille en toute piété et sainteté. » Les Gentils peuvent eux-mêmes avoir le calme et la sécurité dans la vie, tout comme ceux qui la traînent dans le désordre, les délices et l'impureté. Pour que vous ne puissiez pas croire qu'il s'agit d'une semblable vie, Paul ajoute : « En toute piété et sainteté. » Cette vie terrestre ne manque ni d'embûches ni de combats, l'âme y reçoit de continuelles blessures dans le tumulte des pensées. Qu'il ait voulu désigner une vie militante, on le voit clairement dans la seconde partie du texte; on le voit de plus par la manière dont elle est formulée : « En toute piété; » comme s'il n'eût pas suffi de dire : avec piété.

En s'exprimant de la sorte, il me paraît exiger, non-seulement la pureté de la doctrine, mais encore la sécurité de la vertu; et la piété doit réellement régner sous ce double rapport. A quoi bon avoir la piété dans sa croyance, quand on ne l'a pas dans sa vie? Que l'impiété cependant résulte aussi des actes, écoutez ce bienheureux le disant ailleurs d'une manière explicite : « Ils font profession de connaître Dieu, mais en paroles; ils le nient par leurs actions; » *Tit.*, I, 16; puis : « Il a renié la foi, il est pire qu'un infidèle; » I *Tim.*, V, 8; encore ailleurs : « Si quelqu'un de nos frères mérite le nom de fornicateur, ou d'avare, et l'avarice est une idolâtrie, ou d'idolâtre même, il n'honore pas Dieu. » I *Cor.*, V, 11. Un autre a dit : « Celui qui hait son frère ne connaît pas Dieu. » I *Joan.*, II, 9. Voyez que de formes l'impiété peut revêtir. Voilà pourquoi « en toute piété et sainteté. » Ce n'est pas seulement l'impudique qui mérite le mépris, c'est encore l'avare : on peut dire de lui qu'il est méprisable, qu'il est intempérant; car c'est là une concupiscence qui n'est pas inférieure à l'autre. Celui qui ne la réprime pas, est justement accusé d'intempérance, puisqu'on appelle intempérants ceux qui cèdent à leurs convoitises. L'homme emporté n'est pas moins digne de ce

nom, ainsi que l'envieux, et l'ami de l'argent, et l'hypocrite, et quiconque vit dans le péché : ce sont là des êtres intempérants, méprisables, impudiques. « Cela est beau, continue l'Apôtre, cela est agréable aux yeux du Sauveur notre Dieu. » Cela, que faut-il entendre? De prier pour tous. C'est ce que Dieu tient pour agréable, c'est ce qu'il veut; car « il veut que tous les hommes se sauvent et parviennent à la connaissance de la vérité. »

ous devons rier même our les infiles.

2. Imitez Dieu. S'il veut que tous les hommes se sauvent, vous devez prier pour tous; s'il veut que tous les hommes se sauvent, vous devez le vouloir comme lui. Si vous le voulez, faites des prières : on prie quand on est dans de telles dispositions. Voyez-vous comme par tous les moyens il persuade à l'âme qu'il faut prier pour les Gentils? Pour vous montrer quel en est l'avantage, il a dit : « Afin que nous menions une vie sûre et tranquille; » et, ce qui est bien plus grand, c'est que Dieu le tient pour agréable, c'est que nous lui ressemblons ainsi, voulant ce qu'il veut lui-même. De telles considérations toucheraient même une bête féroce. Ne craignez donc pas de prier pour les Gentils, c'est lui qui le demande : craignez seulement de vous livrer à des imprécations; c'est lui qui le défend. Or, s'il faut prier pour des idolâtres, évidemment il faut prier aussi pour les hérétiques. C'est pour tous les hommes qu'il faut prier, et ne maudire personne. L'identité de nature nous en fait encore un devoir; et Dieu lui-même approuve et tient pour agréable la bienveillance et l'amour que nous avons les uns pour les autres. — Si Dieu, m'objecterez-vous, veut faire du bien à mes semblables, quel besoin puis-je avoir de prier? — C'est un précieux avantage, et pour eux et pour vous; il leur inspire des sentiments d'affection, et ne leur permet pas d'agir envers vous avec une haine aveugle; il peut même les attirer à la foi. Beaucoup d'hommes, à cause de leurs divisions, se sont éloignés de Dieu. L'Apôtre en fait dépendre le salut : « Dieu veut, dit-il, que tous les hommes se sauvent. » C'est le salut véritable; tout autre salut, en dehors de celui-là, est peu de chose, et n'en a simplement que le nom. « Et qu'ils parviennent à la connaissance de la vérité. » Quelle est la vérité dont il parle? Celle que renferme la foi. Il avait dit antérieurement : Ordonnez-leur de ne pas enseigner une autre doctrine. Pour éviter maintenant qu'on ne les regarde comme des ennemis, pour ne pas exciter par là des querelles, il dit : « Dieu veut que tous les hommes se sauvent et parviennent à la connaissance de la vérité. »

Il ajoute ensuite : « Il n'est qu'un Dieu, il n'est qu'un médiateur de Dieu et des hommes. » En désirant que tous les hommes viennent à la connaissance de la vérité, il déclare que le monde ne la connaît pas. Il proclame aussi l'unité de Dieu, pour montrer qu'il n'en existe pas plusieurs, comme quelques-uns le pensent. En disant de plus que Dieu nous a donné son Fils pour médiateur, il prouve qu'il veut réellement sauver tous les hommes. Mais quoi, le Fils ne serait-il pas Dieu? Il l'est sans nul doute. Et comment alors Paul dit-il : « Un seul Dieu? » Pour exclure les idoles, mais non certes le Fils; car il établit ici la distinction entre l'erreur et la vérité. Le médiateur a pour mission d'unir les deux extrêmes; il est de l'essence même de la médiation de tenir aux deux; s'il ne tient qu'à l'un, le voilà séparé de l'autre; il n'est plus médiateur. Si le Christ ne participe donc pas à la nature du Père, la médiation disparaît, la séparation subsiste. Comme il est uni à la nature humaine, parce qu'il est venu vers l'humanité, il est uni à la nature divine, parce qu'il vient de Dieu. Devant être le médiateur entre ces deux natures, il devait tenir de près à l'une comme à l'autre. Une place intermédiaire met en rapport les deux qu'elle avoisine : ainsi le médiateur tient des deux natures qu'il unit. Il s'est fait homme, il était Dieu. Homme simplement, il n'eût pu servir de médiateur, puisqu'il fallait parler à Dieu : il ne l'eût pas été davantage s'il n'avait eu que la divinité, puisque les hommes n'eussent pas accepté sa médiation. Dans ce texte, Paul n'admet pas plus la dualité, qu'il ne l'avait admise dans celui-ci : « Un seul Dieu Père, un seul Seigneur Jésus-Christ. » I *Cor.*, VIII, 6. Comme il parlait de la multiplicité des dieux, ne voulant pas

qu'on pût s'emparer de ses expressions pour en supposer deux et les multiplier ensuite, il a répété le mot *un*. Voyez-vous avec quelle précision, l'Ecriture s'exprime? Cette locution vulgaire : Un et un font deux, ne trouve pas ici son application, bien que le raisonnement la suggère. Non, vous ne parlerez pas ainsi dans cette circonstance; vous direz même ce que le raisonnement ne suggère pas : c'est à cause de sa génération divine qu'il a souffert. « Un seul Dieu, un seul médiateur de Dieu et des hommes, Jésus-Christ, qui s'est donné lui-même pour le rachat de tous, pour servir de témoignage en son temps. » I *Tim.*, II, 6. Je vous le demande, n'est-ce pas aussi pour les Gentils? Sans nul doute. Ainsi donc le Christ est mort pour eux, et vous leur refusez vos prières? — Comment alors, me direz-vous peut-être, n'ont-ils pas embrassé la foi? — Parce qu'ils ne l'ont pas voulu. De sa part, rien n'a manqué; et sa passion l'atteste, comme le dit Paul. Il est venu pour rendre témoignage à la vérité du Père, et de plus il a subi la mort. Ce n'est donc pas seulement le Père qui témoigne en sa faveur; il rend lui-même témoignage au Père. « Je suis venu, dit-il, au nom de mon Père... Personne n'a jamais vu Dieu... Afin qu'ils vous connaissent comme le seul Dieu véritable... Dieu est Esprit. » *Joan.*, V, 43; I, 18; XVII, 3; IV, 24. Il a donc rendu témoignage jusqu'à la mort. « En son temps, » dans le temps convenable.

3. « En lui je suis établi prédicateur et apôtre, je dis vrai, je ne mens pas, docteur des nations dans la foi et la vérité. » I *Tim.*, II, 7. Puis donc que le Christ a souffert pour les nations, et que j'ai reçu la mission de les instruire, quel motif avez-vous de ne pas prier pour elles? C'est à bon droit qu'après avoir déclaré combien la chose est digne de foi, il ajoute : « En lui je suis établi prédicateur; » car ce n'était pas là le principal objet du zèle des apôtres. Il poursuit : « Docteur des nations dans la foi et la vérité. » Encore la foi; mais n'allez pas croire que c'est une foi gratuite et trompeuse, puisque c'est aussi dans la vérité, ce qui exclut l'illusion et le mensonge. Voyez-vous comme la grâce se répand? Chez les Juifs on ne faisait pas de prières pour un tel objet; la grâce a maintenant dilaté son empire. Voilà pourquoi Paul a dit qu'il est établi docteur des nations, montrant ainsi que la grâce est répandue dans le monde entier. « Qui s'est donné lui-même pour rédemption. » Comment donc a-t-il été donné par le Père? C'est là l'effet de sa propre bonté. Rachat ou rédemption, qu'est-ce à dire? Il devait les châtier; et c'est ce qu'il n'a pas voulu faire; ils allaient périr; mais il a donné pour eux son Fils; il a fait de nous les ministres de sa parole, afin que nous prêchions la croix. Cela devait attirer tous les hommes, en manifestant la charité du Christ. Elles sont vraiment grandes, elles sont inénarrables, les merveilles opérées par Dieu dans notre intérêt : il s'est immolé lui-même pour des ennemis, pour ceux qui ne lui témoignaient que de l'aversion et de la haine. Ce que personne ne ferait pour ses amis, pour ses enfants, pour ses frères, le Seigneur l'a fait pour des serviteurs, leur étant devenu semblable, quoique ce fût un Dieu qui se dévouât pour des hommes, et pour des hommes sans mérite aucun. S'ils avaient eu quelque mérite, s'ils avaient été dignes de son affection, la chose serait moins étonnante; mais, ce qui bouleverse toutes nos idées, il est mort pour des ingrats et des rebelles. Ce que les hommes ne feraient pas pour des concitoyens, je le répète, Dieu l'a fait pour nous.

Dieu nous a aimés, témoignons-lui notre amour.

Et puis, ayant le bonheur d'être aimés de la sorte, nous restons encore dans la torpeur, nous n'aimons pas le Christ! Il s'est offert pour nous en sacrifice; et nous passons dédaigneusement à côté de lui, quand il manque des aliments les plus nécessaires, nous ne le visitons pas, quand il est infirme et nu! Quelle indignation, quel supplice, quelle géhenne cela ne mérite-t-il pas? A défaut d'autre titre, qu'il ait seulement daigné s'approprier les défaillances humaines au point de pouvoir dire : J'ai faim, j'ai soif, n'était-ce pas capable de lui gagner tous les cœurs? Mais, ô tyrannie des richesses! ou plutôt, ô dégradation de ceux qui s'en font les esclaves! car la richesse n'a pas un tel pouvoir; c'est nous qui nous ravalons ainsi, qui nous jetons dans la servitude, qui sommes

rampants et charnels, qui perdons enfin toute intelligence. N'accusons pas les richesses, je vous prie; que peuvent-elles? ce n'est qu'un corps insensible et froid. Si le démon lui-même, cet esprit abominable et pervers, qui bouleverse tout dans le monde, au fond ne peut rien, que peuvent donc les richesses? Quand vous voyez de l'argent, imaginez-vous que c'est de l'étain. Mais cela vous est impossible? Eh bien, estimez-le ce qu'il est en réalité, un peu de terre, et rien de plus. Encore une raison qui ne vous paraît pas acceptable? Songez alors que nous périssons nous-mêmes, que beaucoup de ceux qui furent riches, n'en ont guère été plus heureux; que beaucoup d'autres, après avoir déployé le faste le plus insolent, ne sont plus que cendre et poussière, expiant maintenant leur orgueil passé, bien plus misérables que ceux dont l'argile et le cristal font tout le luxe. Les hommes gisant dans la boue sont moins malheureux souvent que ceux dont les membres reposent sur des lits d'ivoire. Mais cela plaît à l'œil? Il est beaucoup d'autres choses ici-bas qui lui plaisent bien davantage : les fleurs, une pure atmosphère, le spectacle des cieux, la lumière du soleil. L'argent se couvre de rouille, d'où vient que plusieurs ont dit qu'il était noir, le jugeant d'après les anciennes médailles, qui sont réellement de cette couleur? Rien de semblable dans le soleil, au ciel, dans les étoiles. La vue des fleurs nous procure une sensation bien plus douce que ne peut la donner ce brillant métal. Aussi le plaisir ne vient-il pas de ce métal, mais bien de la convoitise et de l'iniquité : c'est en ceci que l'âme se délecte, et non dans l'argent. Rejetez la passion hors de votre âme, et vous verrez qu'un objet en apparence si précieux est plus vil que la fange.

Oui, débarrassez-vous de cette maladie; car les hommes atteints de la fièvre, apercevant une mare bourbeuse, y boiraient avec bonheur comme à la source la plus pure; tandis que les hommes bien portants ne voudraient pas même de l'eau. Guérissez d'abord, et puis vous verrez les choses ce qu'elles sont. Pour vous montrer la vérité de cette parole, je puis vous citer l'exemple de beaucoup d'hommes ayant pris ce moyen. Eteignez la flamme, et vous verrez que ce brillant métal est bien au-dessous des fleurs. L'argent est beau sans doute; mais il est beau quand on le répand, il est beau dans l'exercice de l'aumône, et non quand on en fait un usage insensé, quand on le garde chez soi, quand on l'enfouit dans la terre, ou bien quand on en fait un vain ornement autour des mains, des pieds et de la tête. Il a pour destination le soulagement des malheureux; au lieu de donner des chaînes à l'image du Créateur, il doit rompre celles des captifs. Faites de l'or cet usage : délivrez celui qui gémit dans la captivité, n'enchaînez pas celle qui est libre. Pour quelle raison, dites-moi, préférez-vous à tout une chose de néant? Les chaînes d'or en sont-elles moins des chaînes? La matière n'y fait rien. Que ce soit de l'or ou du fer, c'est la même chose; et l'or même est plus lourd que le fer. D'où vient que la charge est rendue légère? De la vanité : on étale aux yeux du monde une malheureuse enchaînée; ce qui devrait vous couvrir de honte. Et la preuve que c'est vrai, liez cette même femme, laissez-la dans une solitude où nul ne la verra, et vos chaînes lui deviendront intolérables. Craignons, mes bien-aimés, d'entendre un jour cette terrible parole : « Attachez-lui les mains et les pieds. » *Matth.*, XXII, 13. Pourquoi le recherchez-vous, ô femme? Un captif n'est enchaîné que des mains et des pieds. Pourquoi liez-vous votre tête? ne suffisait-il pas de vos mains et de vos pieds? Pourquoi tant de chaînes autour de votre cou? Je passe sous silence les soucis qui en naissent, les terreurs et les angoisses, les luttes avec un mari, les morts continuelles qu'une telle situation fait éprouver, quand elle est trahie, quand elle périclite. Est-ce là du bonheur, dites-moi? Pour plaire aux regards d'un autre, faut-il vous surcharger de liens et de sollicitudes, de dangers et d'ennuis, de luttes mortelles? Ne méritez-vous pas ainsi tout reproche et toute condamnation? Loin de nous, je vous en supplie, une pareille conduite; brisons tous les liens de l'iniquité, partageons notre pain avec le pauvre, accomplissons tous les autres devoirs qui nous donneront confiance auprès de

Dieu, afin d'obtenir ensuite les biens promis, en Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VIII.

« Je veux donc que les hommes prient en tout lieu, levant au ciel des mains pures, n'ayant ni querelle ni contestation; que les femmes pareillement soient dans une mise convenable, se parent avec pudeur et sobriété; pas de cheveux frisés, pas d'or ni de pierres précieuses, ni de somptueux habits; mais, comme il convient aux femmes, qu'elles offrent une garantie de piété dans leurs bonnes œuvres. »

1. « Quand vous priez, avait dit le Christ, n'imitez pas les hypocrites; ils aiment à prier dans les synagogues, ou debout dans les angles des places publiques, afin que les hommes les voient. Je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense. Pour vous, quand vous voulez prier, entrez dans votre chambre, et, la porte fermée, priez votre Père en secret; il vous le rendra d'une manière manifeste. » *Matth.*, VI, 5, 6. D'où vient alors que Paul a dit : « Je veux que les hommes prient en tout lieu, levant au ciel des mains pures, n'ayant ni querelle ni contestation? » Il n'y a pas ici de contradiction, non certes; bien mieux, l'accord est parfait. Comment? Il faut d'abord expliquer cette partie du précepte : « Entrez dans votre chambre. » Pourquoi, s'il faut prier en tout lieu? Ne faut-il pas prier dans l'église, ni dans aucun autre endroit de la maison, si ce n'est dans sa chambre? Quelle est la portée, le vrai sens de cette parole? C'est pour nous apprendre à fuir l'ostentation que le Christ nous ordonne de prier, non-seulement en secret, mais encore dans une retraite inviolable. De même qu'en disant : « Que votre main gauche ignore ce que fait votre main droite, » *Matth.*, VI, 3, il nous a montré combien nous devions fuir la vaine gloire, et cela par une comparaison à laquelle il ne faudrait pas s'arrêter; de même ici il nous donne cette leçon sous une autre forme. Il n'a pas prétendu nous déterminer un lieu pour prier, il nous ordonne simplement de ne pas chercher les regards des hommes. Paul s'est proposé d'établir la différence entre notre prière et celle des Juifs. Ecoutez de nouveau son langage : « Levant en tout lieu des mains pures; » ce qui n'était pas permis à l'ancien peuple. Les Juifs ne pouvaient pas ailleurs se présenter à Dieu, offrir des sacrifices, accomplir leurs cérémonies; ils devaient accourir au temple de tous les points de l'univers, là se faisaient toutes leurs purifications. Il introduit une institution nouvelle, il affranchit les hommes de cette nécessité. Nos institutions, dit-il, ne sont pas comme celles du judaïsme. Il ordonne que des prières soient faites pour tous, le Christ étant mort pour tous, et l'Apôtre transmettant à tous cette doctrine; ainsi déclare-t-il que la prière est bonne partout : il n'y a pas désormais à se préoccuper du lieu, mais uniquement des dispositions intérieures.

Priez partout, dit-il, élevez partout des mains pures : voilà ce qui vous est demandé. « Des mains pures ou saintes; » dans quel sens? Il ne s'agit pas d'une pureté matérielle, mais bien de celle qui exclut l'avarice, le meurtre, la rapine, les violences. « N'ayant ni querelle ni contestation. » Que signifient ces paroles? Qui donc s'irrite en priant? Paul exige par là l'oubli des injures. L'âme de celui qui prie doit être exempte de toute tache, étrangère à toute passion. Que personne ayant une haine n'ose approcher de Dieu, personne avec des antipathies et des amertumes. Mais que veut dire encore « sans contestation? » Ecoutons bien. Ne mettons pas en doute que nous ne devions être exaucés. « Tout ce que vous demanderez avec foi, a dit le Sauveur lui-même, vous le recevrez. » *Matth.*, XXI, 22. Il a dit encore : « Quand vous êtes là debout pour prier, si vous sentez une rancune contre quelqu'un, pardonnez. » *Marc.*, XI, 25. Telle est la prière « sans querelle et sans contestation. » — Et comment puis-je croire, direz-vous, que j'obtiendrai ce que je demande? — Si vous ne demandez à Dieu que ce qu'il est prêt à vous donner, rien d'indigne de la majesté royale, rien de temporel; si vous n'implorez que des grâces spirituelles, si vous approchez sans res-

sentiment, si vos mains sont pures et saintes; elles sont saintes les mains qui répandent l'aumône; si vous approchez dans ces dispositions, vos vœux seront pleinement accomplis. « Si vous, tout méchants que vous êtes, savez transmettre les biens que vous avez reçus vous-mêmes, combien plus votre Père qui est dans les cieux? » *Matth.*, VII, 11. Par contestation, l'Apôtre entend aussi le doute.

Je veux que les femmes également, continue-t-il, se présentent à Dieu sans colère, sans contestation, avec des mains pures, n'obéissant pas à leurs convoitises, n'exerçant aucune rapine, n'étant plus les esclaves de la cupidité. Et qu'importe que la femme ne vole pas elle-même, si elle fait de son mari l'instrument de sa rapacité? Mais Paul exige des femmes quelque chose de plus. Quoi donc? « Qu'elles se parent avec décence et pudeur, qu'elles aient une mise convenable, pas de cheveux frisés, pas d'or ni de pierres précieuses, mais qu'elles offrent, ce qui du reste est leur attribut, une garantie de piété par leurs bonnes œuvres. » De quel habit veut-il parler? D'un habit qui couvre le corps d'une manière décente et complète, mais qui n'ait rien de recherché; c'est alors un ornement véritable, tandis que l'excès enlaidit. Expliquez donc votre conduite. Quoi, vous venez prier Dieu, et vous voilà toute couverte d'or et d'artifices? Venez-vous prendre part à quelque danse, ou bien à des fêtes de mariage? n'avez-vous d'autre but que de parader? Là sont admis par les usages du monde les ornements d'or, les cheveux frisés, les vêtements splendides; mais ici vous n'avez nul besoin de tout cela. Vous êtes venue comme suppliante implorer le pardon de vos péchés, demandant au Seigneur de vous être propice, vous humilier au souvenir du passé : pourquoi cette ambitieuse parure? Ce ne sont pas là des vêtements de suppliante. Pourrez-vous bien gémir, verser des larmes, prier avec ferveur dans un semblable appareil? Si vous pleurez, quiconque vous verra, rira de vos larmes. Elle ne se couvre pas d'or la femme qui pleure : ce n'est plus ici qu'une représentation théâtrale. Et comment pourrait-on en juger autrement, quand on voit une même âme donner son attention à ces frivolités ambitieuses, et répandre en même temps des pleurs? Faites donc disparaître toutes ces menteuses décorations : on ne se moque pas de Dieu. Renvoyez-les aux mimes, ou bien aux danseurs qui figurent sur la scène; une honnête femme ne saurait s'en accommoder. « Soyez mises avec décence et pudeur. »

Les femmes doivent se parer avec pudeur et décence.

2. N'imitez donc pas les courtisanes; c'est avec de tels appâts qu'elles fascinent et font tomber les hommes dans le filet. Beaucoup d'autres femmes ont par là compromis leur réputation, et n'ont rien gagné dans de tels ajustements, si ce n'est que de nuire aux autres par le soupçon. De même que la femme impudique, aurait-elle usurpé les honneurs de la vertu, ne tirera aucun profit d'une telle gloire, quand celui qui juge le fond des cœurs mettra tout en pleine lumière; de même la femme vertueuse, mais se faisant soupçonner par la recherche de ses vêtements, n'aura pas le bénéfice de sa chasteté, à cause du funeste exemple qu'elle aura donné. — Que ferai-je, me demanderez-vous, si les autres me soupçonnent. — Mais vous donnez prise à leurs soupçons par la nature de votre mise, par l'affectation de vos regards et celle de votre attitude. De là les nombreuses recommandations de Paul touchant les vêtements et la modestie. S'il fait disparaître ce qui n'est après tout qu'un signe d'opulence, l'or, les pierreries, les riches étoffes, combien plus ne condamne-t-il pas les artifices étudiés du luxe, le fard, la couleur empruntée des cils, la mollesse de la démarche et celle de la voix, les regards lascifs, respirant l'impudicité, la forme affectée du mantelet et de la tunique, l'arrangement de la ceinture et celui de la chaussure elle-même? Il y fait allusion quand il recommande une mise convenable, la décence et la pudeur; car tout cela porte l'empreinte de l'impudeur et de l'indécence.

Pardonnez-moi, je vous prie, si je vous adresse ces reproches en termes aussi formels; je ne veux ni vous blesser ni vous causer de la peine : mon unique but est de retrancher du troupeau les brebis étrangères. Dès que l'Apôtre interdit ces choses aux personnes mariées, à celles qui vivent au milieu des délices et des

richesses, combien plus à celles qui ont embrassé la virginité? — Et quelle est la vierge, me direz-vous encore, qui porte des joyaux précieux, ou bien des cheveux frisés? — L'artifice d'une mise simple est tel quelquefois que tous ceux du luxe ne sont rien en comparaison. Il est possible, en effet, de donner au vêtement le plus simple une grâce que n'aura pas un habit tissu d'or; il suffit d'une robe couleur d'azur, entourée d'une ceinture qui serre élégamment la taille, et qui rappelle trop bien celle des danseuses de théâtre, si bien que cette robe forme des plis nombreux sur le sein, et ne soit ni trop large ni trop étroite sur les côtés : les robes de soie ne fascinent pas de la même manière. Ajoutez à cela une chaussure d'un fond noir, mais extrêmement brillante, qu'on dirait peinte par un habile pinceau, qui se termine en pointe fine et modérément relevée. Qu'importe que vous ne mettiez pas de fard à votre visage, si vous en avez un soin excessif, si vous laissez descendre sur votre front un voile encore plus blanc, et par-dessus une légère mantille, de telle sorte que la blancheur ressorte plus vivement par le contraste? Que direz-vous du mouvement si multiple des yeux et de ce cordon, qu'une feinte modestie tient parfois caché, mais que la vanité montre ensuite, à l'endroit qui ramène le pectoral? Oui, la vierge le laisse souvent paraître, pour qu'on puisse en apprécier la beauté, tout comme la légère mantille laisse aussi souvent la tête à découvert. Les mains sont soigneusement gantées comme celles des mimes, si bien qu'elles semblent exister à peine. Que direz-vous encore du port et des poses où brille une si savante combinaison? L'or ne pourra jamais, au même point, captiver les regards. Tremblons, mes bien-aimés, d'entendre un jour, nous aussi, ce que le prophète disait aux femmes des Hébreux, si curieuses de semblables ornements : « Pour ceinture vous porterez une corde, et vous aurez la calvitie pour unique ornement de votre tête. » *Isa.*, III, 24. Ainsi donc les attraits dont nous parlons ont une tout autre puissance sur les yeux des spectateurs, que toutes les richesses que le luxe peut étaler. Ce n'est pas un petit désordre que celui-là, il est beaucoup plus grand qu'on ne pense, il excite le divin courroux, il rend inutiles les nobles labeurs de la virginité.

3. Vous avez le Christ pour époux; comment recherchez-vous l'amour des hommes? Un jour il vous condamnera comme adultère. Pourquoi ne vous parez-vous pas de la manière qu'il veut, la seule qui lui soit agréable, de modestie, de chasteté, de décence? l'autre est entachée d'impureté, c'est une flétrissure. Vous voyez de quelle façon elles se jettent elles-mêmes dans l'ignominie. On ne doit remarquer aucun ajustement chez la vierge chrétienne; qu'elle soit simplement vêtue, et pas autre chose. Il en est cependant qui se perdent en inventions pour leur arrangement extérieur. O femme, mettez un terme à cette folie; transportez tous ces soins à la beauté de l'âme; car tout ce culte du dehors vous dégrade et vous enlaidit au dedans. En s'occupant ainsi de l'un, on néglige forcément l'autre : quand on dédaigne l'extérieur, on concentre sur l'intérieur toute son application et tout son zèle. Ne dites pas : Malheureuse, je porte un vêtement en lambeaux, une vile chaussure, un voile usé. Quelle est donc cette parure? Ne vous trompez pas ainsi vous-même. Ces vêtements que vous méprisez, je le répète, seront votre plus bel ornement : ils vous pareront beaucoup mieux que ces robes flottantes disposées avec tant d'art, si reluisantes et si gracieuses, mais dont la passion se fait un instrument. Si vous pouvez me tenir ce langage, que direz-vous à Dieu, qui voit dans quelle intention secrète vous agissez ainsi? Sans doute vous ne vous proposez pas le mal. Et quel est alors votre but? n'est-ce pas d'exciter l'admiration? Comment n'avez-vous pas honte, comment ne rougissez-vous pas de vouloir vous rendre admirable par de tels moyens? — Mais je m'habille de la sorte tout simplement, me direz-vous, et non dans cette intention. — Dieu sait si vous me dites vrai. Vous pouvez bien me donner le change; le donnerez-vous à celui qui est présent à toutes vos actions et qui doit les examiner un jour, pour qui tout est en pleine lumière? Je vous le dis, pour que vous n'ayez pas un pareil compte à rendre. Craignez qu'il n'ait à vous adresser les reproches qu'il adres-

O femme, ayez le Christ pour époux.



sait jadis par son prophète aux femmes des Hébreux : « J'étais allé voir celles qui se livraient à des danses lascives et formaient ensemble des pas cadencés. » *Isa.*, III, 16. Vous avez à soutenir une grande lutte, et, quand il s'agit de lutter, il n'est pas question de parure; la mollesse est hors de saison dans l'ardeur du combat. Ne voyez-vous pas les lutteurs et les athlètes? ont-ils grand souci de la grâce de leur marche ou de leur mise? Nullement. Laissant tout cela de côté, jetant sur leurs épaules un manteau imprégné d'huile, ils n'ont qu'une chose en vue, comment ils porteront des coups sans en recevoir. Devant vous se tient le démon, grinçant des dents, cherchant tous les moyens de vous abattre; et vous demeurez là, n'ayant pas d'autre sollicitude que vos sataniques ajustements?

Je ne veux rien dire de plus ni des affectations de la voix et de la parole, ni de vos parfums, ni des autres inventions de la mollesse. De là les dérisions dont vous êtes l'objet de la part des personnes du monde. L'honneur de la virginité s'est évanoui; personne ne rend aux vierges les hommages qu'elles devraient obtenir, parce qu'elles se font mépriser elles-mêmes. Ne faudrait-il pas qu'elles fussent respectées dans l'Eglise de Dieu comme des êtres descendus du ciel? Et voilà qu'elles s'attirent le mépris par leur conduite; ce que je n'applique certes pas aux vierges vraiment sages. Quand une femme mariée, ayant des enfants à sa charge, une maison à diriger, vous voit, vous qui devriez être crucifiée au monde, suivre les usages du monde plus qu'elle-même, comment ne rirait-elle pas de vous? comment vous respecterait-elle? Quel soin de vos vêtements! quelle ardente sollicitude! Avec votre simplicité vous l'emportez sur la femme magnifiquement vêtue, vous préoccupant de votre parure plus qu'elle-même, avec tous ses joyaux précieux. Vous ne devriez vous appliquer qu'aux bonnes œuvres; mais ce qui vous conviendrait, vous le négligez, pour vous attacher à ce qui ne vous convient en aucune sorte. Voilà pourquoi les vierges sont moins respectées que les femmes du siècle, parce que leur conduite ne répond pas à la virginité. Nous ne l'avons pas dit de toutes; et pourquoi faire une exception? que les coupables en profitent pour venir à résipiscence, et les sages pour aider à ce retour. Veillez à ce que cette correction ne soit pas perdue dans la pratique. Notre but n'a pas été de vous affliger, mais plutôt de vous ramener au bien, afin que vous nous soyez un sujet de gloire. Puissions-nous tous ne faire que ce qui est agréable à Dieu, ne vivre que pour le glorifier, et de la sorte obtenir les biens promis, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, etc.

Honneur que l'on devrait rendre aux vierges.

HOMÉLIE IX.

« Que la femme apprenne en silence avec toute soumission. Je ne permets pas à la femme d'enseigner, ni d'exercer la domination sur l'homme; qu'elle se tienne en silence. Adam fut formé le premier, et puis vint Eve; ce n'est pas Adam qui fut séduit, c'est la femme qui fut séduite et qui prévariqua; mais elle peut se sauver dans le mariage, pourvu que ses enfants demeurent dans la foi et la charité, dans la sanctification et la réserve. »

1. Le bienheureux Paul exige de la femme une grande pudeur, une modestie parfaite. Aussi ne va-t-il pas seulement jusqu'à parler de l'attitude et de la mise; il atteint même la voix, et vous avez entendu de quelle façon : « Que la femme apprenne en silence. » Que veut-il dire? Que la femme ne parle pas dans l'église. Il l'avait déjà dit, en écrivant aux Corinthiens : « C'est une honte pour les femmes de parler dans l'église. » Pourquoi? Parce que la loi les a mises dans un état de subordination. Et voici comment il s'exprime ailleurs : « Quand elles veulent apprendre quelque chose, qu'elles interrogent à la maison leurs maris. » I *Cor.*, XIV, 35. Les femmes donc, obéissant alors à ce précepte, se taisaient : maintenant elles se livrent au tumulte le plus bruyant, à des clameurs, à des conversations incessantes, et nulle part autant que dans cette enceinte; vous pouvez les voir parler toutes ensemble, et beaucoup plus que dans l'agora ou dans les bains publics. On dirait qu'elles sont venues ici pour avoir une pareille licence, tant elles

s'entretiennent toutes des plus futiles objets. De là le profond désordre qui règne; elles ne songent même pas qu'elles ne peuvent rien apprendre d'utile à moins de se tenir en repos. Et quel est donc le bien possible, quand nous parlons tous à la fois, quand personne n'écoute ce que disent les autres ? Aussi le silence qui leur est imposé ne s'applique pas seulement aux choses temporelles, il leur est interdit de parler même de la religion dans l'église. Ce silence est le plus bel ornement, il n'est pas de parure comparable à cette modestie ; en se tenant dans cette réserve, elles pourront accomplir avec honneur le devoir de la prière. « Je ne permets pas à la femme d'enseigner. »

Quelle liaison voyons-nous entre ces idées ? Une liaison parfaite. L'Apôtre a parlé du silence, comme de la pudeur et de la modestie; il interdit aux femmes d'enseigner en public. Pour leur ôter toute occasion de prendre la parole, et par là même d'enseigner, il les relègue au rang des personnes qui doivent s'instruire encore, faisant ainsi du silence une preuve de leur sujétion. Le sexe est loquace, et c'est pour cela qu'il le réprime par tous les moyens. « Adam fut formé le premier, a-t-il dit, Eve le fut ensuite; et ce n'est pas Adam qui fut séduit, c'est la femme qui fut séduite et qui prévariqua. » Qu'importe donc pour les femmes qui vivent aujourd'hui ? Beaucoup. Ainsi ressort la primauté d'honneur de l'homme : il fut créé le premier. Il montre encore ailleurs cette primauté par ces paroles : « L'homme n'a pas été créé pour la femme, mais bien la femme pour l'homme. » I *Cor.*, XI, 9. Pourquoi le dit-il ? Toujours pour établir la supériorité de l'homme. Elle est d'abord basée sur l'ordre de la création, et puis sur les faits qui se sont accomplis. La femme voulut instruire l'homme, et tout fut bouleversé, parce qu'elle le jeta dans la désobéissance. Dieu la fit descendre au second rang, voyant qu'elle avait mal usé de la prééminence, ou plutôt de l'égalité. « Tu seras soumise à l'homme, » lui dit-il. *Genes.*, III, 16. Cette parole n'avait pas été jusqu'alors énoncée. Mais comment Adam n'a-t-il pas été séduit ? N'ayant pas éprouvé la séduction, il n'est pas tombé dans la désobéissance. — Prêtez ici toute votre attention. Voici l'excuse de la femme : « Le serpent m'a trompée. » *Ibid.*, 18. Adam ne renvoie pas cette accusation à la femme; il dit simplement : « Elle m'a donné du fruit, et j'en ai mangé. » Du reste, ce n'est pas la même chose de se laisser tromper par un être semblable à soi, de la même nature, ou par un être inférieur, par une bête : c'est donc ici seulement que se trouve la séduction.

Si l'Apôtre déclare que l'homme n'a pas été séduit, c'est par comparaison avec la femme, qui se laissa tromper par un être placé sous ses ordres, par une sorte d'esclave; tandis qu'il le fut par un être libre comme lui. Ce n'est pas non plus d'Adam qu'il est dit : « La vue de cet arbre lui fit penser que le fruit était bon à manger; » *Ibid.*, 6; c'est de la femme; et l'Écriture ajoute qu'elle en mangea et qu'elle en donna à l'homme. Il faut en conclure qu'il ne fut pas précisément aveuglé par la concupiscence, et que sa prévarication fut causée par l'exemple et le conseil de la femme. Elle a donc une fois enseigné, mais pour tout bouleverser en ce monde. On comprend dès lors cette parole : « Qu'elle n'enseigne pas. » Mais que fait aux autres la conduite que la première a tenue? Cela les regarde pleinement; c'est un sexe faible et léger. L'expression d'ailleurs est générale; il n'est pas dit : Eve fut séduite. Non ; « la femme, » ce qui s'étend à toutes, et n'en désigne pas une en particulier. Quoi donc, tout le sexe a-t-il eu part à la prévarication à cause d'elle seule ? De même que l'Apôtre a dit : « A la ressemblance de la prévarication d'Adam, qui fut le type de l'avenir; » *Rom.*, V, 14; de même ici la prévarication appartient à la femme, et non à l'homme. N'a-t-elle plus dès lors aucun moyen de salut ? Gardons-nous de le croire; elle peut se sauver par les enfants; ce n'est pas à propos d'Eve elle-même que Paul disait : « Pourvu qu'ils demeurent dans la foi et la charité, dans la sanctification et la modestie. »

Quelle est cette foi, cette charité, cette sanctification et cette modestie par rapport à la question présente ? C'est comme s'il avait dit : Ne vous affligez pas trop, ô femmes, des accu-

sations que votre sexe encourt; Dieu vous donne un autre moyen de salut dans l'éducation des enfants, si bien que vous pouvez vous sauver, non-seulement par vous-mêmes, mais encore par autrui. Voyez que de questions naissent d'un même sujet. « La femme fut séduite, est-il dit, et tomba dans la prévarication. » Quelle femme? Eve apparemment. Devait-elle donc se sauver en devenant mère? Paul ne le dit pas; il affirme seulement la possibilité du salut pour toutes les femmes. Le sexe a-t-il eu part à la prévarication? Sans doute; mais c'est Eve qui prévariqua; puis les femmes ont un moyen de salut dans la maternité. Et pourquoi pas aussi dans leur propre vertu? celle-là a-t-elle donc ôté ce droit aux autres? Que dirons-nous des vierges, des femmes stériles, ou des veuves privées de leur mari avant d'avoir eu des enfants? Sont-elles perdues? n'ont-elles aucune espérance? la virginité cependant est l'état le plus noble et le plus agréable à Dieu. Que veut dire l'Apôtre?

La virginité est, l'état le plus agréable à Dieu.

2. Dans l'opinion de quelques-uns, de même que tout le sexe est subordonné, parce que la première femme ne fut créée qu'en second lieu, et par là fit participer toutes les autres à cette dépendance; de même, ayant prévariqué, elle enveloppa tout son sexe dans cette même prévarication. Mais cela n'est pas raisonnable; car d'un côté tout vient du don de Dieu, et de l'autre on ne voit que le péché de la femme. La pensée de Paul, je l'explique d'une manière plus simple : comme tous les hommes meurent à cause d'un seul, parce qu'un seul a péché; ainsi la prévarication d'une femme est devenue celle de tout son sexe. Que ce sexe ne s'afflige pas trop néanmoins; Dieu lui donne une consolation bien grande, et c'est la maternité. Cela tient à la nature, m'objecterez-vous. — Et la transmission de la faute aussi. Du reste, il y a quelque chose de plus que la condition naturelle, puisque la femme a le droit d'élever ses enfants : « S'ils demeurent dans la foi et la charité, venez-vous d'entendre, dans la sanctification et la modestie; » ce qui revient à dire : Si, après leur avoir donné le jour, vous les conservez pieux et chastes. Ce n'est pas une petite récompense qu'elles mériteront, c'est la plus grande; car elles auront élevé des athlètes pour le Christ. La sanctification dont il parle, c'est la droiture de la vie; la modestie en fait l'éclat et la beauté. « Parole digne de foi. » Ceci se rapporte à ce qui précède, et non à ce qui suit : « Si quelqu'un désire l'épiscopat. » Comme on n'était pas d'accord sur la première question, à savoir, si les pères et les mères doivent bénéficier de la vertu de leurs enfants, parce qu'ils les auront bien élevés, il conclut par cette affirmation : « Parole digne de foi. » Mais, quand la mère est elle-même vicieuse et dépravée, se sauvera-t-elle par l'éducation des enfants? n'est-il pas à croire qu'elle les formera sur ses tristes exemples? Paul le dit de la femme vertueuse et nullement d'une femme quelconque; celle-là seule sera magnifiquement récompensée.

Ecoutez bien, pères et mères : vous trouverez votre bonheur dans l'éducation des enfants. Il y revient dans la suite; il exige de la veuve qu'elle ait « pour témoignage et ses bonnes œuvres et la bonne éducation de ses enfants. » I *Tim.*, v, 10. C'est un trait qu'il ajoute à tant d'autres. Consacrer à Dieu les enfants que Dieu vous a donnés, n'est pas une chose vulgaire. Quand on a posé de solides fondements et mis le couronnement à l'édifice, une grande récompense ne saurait manquer; ni le supplice, quand on est négligent. Héli fut frappé de mort à cause de ses enfants, dont il eût dû prévenir les désordres. Sans doute il les avertissait, mais non comme il aurait fallu : n'ayant pas le courage de les contrarier, il les perdit en se perdant lui-même. Pères, écoutez cette leçon; formez vos enfants avec un zèle infatigable, « dans la discipline et la connaissance du Seigneur. » Chose intraitable que la jeunesse; elle n'a jamais assez d'instituteurs, de maîtres, de guides, de moniteurs et de gardiens. Puissiez-vous encore avec tout cela la gouverner. Un cheval indomptable, une bête féroce qu'on ne saurait apprivoiser, voilà ce qu'est la jeunesse. Si, dès le principe, dès les premières années, nous savons lui poser des bornes inflexibles mais sagement établies, plus tard nous aurons

moins de peine à prendre ; l'habitude lui devient une loi. Ne permettons pas aux enfants de faire une chose agréable à la fois et nuisible ; pas de faiblesse à leur égard, conservons-les surtout dans la chasteté : le vice contraire est celui de tous qui ruine le plus la jeunesse. Cela demande de nous de nombreux combats, une attention de toutes les heures. Hâtez-vous de les marier, afin qu'ils ne déshonorent pas la sainteté du mariage ; l'affection est alors dans toute sa vigueur. Celui qui fut chaste avant d'entrer dans cet état, le sera beaucoup plus ensuite : celui qui connut auparavant le chemin de la fornication, ne manquera pas de le retrouver après. « Pour l'homme impudique, est-il écrit, tout pain a de la saveur. » *Eccli.*, XXIII, 24. C'est pour cela qu'on leur met une couronne sur la tête, symbole de la victoire remportée sur la passion et de l'invincible pureté qu'ils apportent à l'union conjugale. Celui qui s'est laissé prendre au filet et que la courtisane a dominé, comment aurait-il une couronne au front, ayant subi la honte de la défaite ?

Ne cessons de leur inculquer ces avertissements et ces préceptes, faisons même jouer le ressort de la terreur, tantôt par un moyen, tantôt par un autre. C'est un grand dépôt que celui des enfants. Déployons une infatigable vigilance, ne négligeons rien, pour que l'esprit de malice ne nous le dérobe pas. Mais aujourd'hui c'est tout l'opposé que nous faisons. Pour améliorer nos terres, nous employons tous les moyens; nous les remettons à l'homme le plus digne de confiance, nous cherchons le meilleur éleveur, le plus habile économe, le dispensateur le plus intègre. S'agit-il de ce que nous avons de plus précieux, d'un fils dont l'éducation est à faire, dont il faut sauvegarder la chasteté, nous n'y regardons pas de si près, bien que de toutes nos possessions ce soit la plus chère, et que toutes les autres aient celle-là pour objet. Nous sommes fort préoccupés de le rendre riche, et nullement de lui-même. Quelle inconséquence ! Cultivez donc avant tout l'âme de votre enfant et le reste viendra de soi. Si l'âme n'est pas bonne, tous les biens ne lui serviront de rien : si l'âme est droite et pure, l'indigence ne peut lui causer aucun mal. Voulez-vous le laisser riche, enseignez-lui la vertu. Il sera capable alors d'agrandir son patrimoine; et, ne l'agrandirait-il pas, il ne sera pas de pire condition que les plus riches héritiers. S'il est corrompu, lui laisseriez-vous des biens sans nombre, vous ne laisserez pas un gardien de votre fortune; vous l'avez rendu plus malheureux que les derniers des pauvres. A des enfants mal élevés, mieux vaut la pauvreté que la richesse. La pauvreté les retiendra, sans qu'ils le veuillent même, dans les bornes de la vertu : la richesse pousse à l'intempérance les mieux intentionnés, les jette hors d'eux-mêmes, les précipite dans mille maux.

Mères, vous surtout donnez une parfaite direction à vos filles; ce soin n'implique pas de graves difficultés. Veillez à leur faire aimer votre maison ; formez-les avant tout à la piété, à la modestie, au mépris des richesses comme à celui des vaines parures. Telles vous devez les marier. En les formant de la sorte, ce n'est pas elles seules que vous sauverez, c'est encore l'homme à qui votre fille doit échoir; avec l'homme vous sauverez les enfants et la postérité tout entière. En effet, la racine étant saine, les rameaux le deviennent de plus en plus, et vous aurez part pour tous ces biens, à la récompense. Souvenons-nous dans toute notre conduite que nous devons avoir en vue, non le bien d'une seule âme, mais celui de beaucoup par une seule. La jeune vierge doit quitter le toit paternel pour se rendre à la maison conjugale, comme un athlète qui sort de la palestre parfaitement instruit et prêt à tous les combats : elle doit avoir la science et la sagesse qui lui donneront le pouvoir de former la maison entière à l'image de sa beauté. Les enfants alors sont tellement respectueux et modestes qu'ils se font déjà une réputation de vertu, une auréole de modestie; ils obtiennent les éloges des hommes, et mieux encore ceux de Dieu. Oui, qu'ils apprennent à modérer leurs appétits, à s'éloigner des folles dépenses, à gouverner leurs intérêts, à pratiquer la charité, en apprenant d'abord l'obéissance. Ils récompenseront ainsi d'une manière splendide ce que leurs

parents ont fait pour eux; et tout dans notre existence sera pour la gloire de Dieu et pour le salut de notre âme, par le Christ Jésus Notre-Seigneur, à qui gloire, etc.

HOMÉLIE X.

« Si quelqu'un désire l'épiscopat, il désire un bien à faire. Donc il faut qu'un évêque soit irréprochable, n'ayant été marié qu'une fois, sobre, pudique, hospitalier, capable de transmettre la doctrine, n'aimant pas le vin, ne frappant pas, repoussant tout gain malhonnête, plein de mansuétude, évitant les contestations, désintéressé, gouvernant bien sa maison, tenant ses enfants soumis en toute chasteté. »

Ce que doit être un évêque.

1. Ayant à parler de l'épiscopat, Paul montre avant tout ce que doit être un évêque, non dans le but d'exhorter Timothée, mais bien pour instruire tous les fidèles : c'est une leçon qui par un seul doit arriver à tous. Que dit-il? « Si quelqu'un désire l'épiscopat, » je ne lui en fais pas un reproche, puisque c'est une œuvre supérieure de bien; si ce désir n'a pas précisément pour objet la puissance et l'autorité, s'il se concentre dans l'œuvre, non, je ne le blâme pas. « C'est une œuvre de bien qu'il désire. » Voilà ce que Moïse ambitionnait, et non la puissance; ce qui ne l'empêcha pas de s'entendre dire : « Qui t'a constitué chef et juge parmi nous? » *Exod.*, II, 14. Qu'on le désire dans ces conditions, à la bonne heure, car l'évêque porte ce nom parce qu'il doit veiller sur tous. « Il faut donc, poursuit-il, qu'un évêque soit irréprochable. Qu'il n'ait été marié qu'une fois. » Ceci n'est pas une obligation qu'il impose, si bien qu'on ne puisse autrement arriver à ces fonctions; c'est une limite. Chez les Juifs il était permis de se marier une seconde fois, et même d'avoir deux femmes. « Le mariage est une chose honorable. » *Hebr.*, XIII, 4. Quelques-uns ont prétendu cependant que l'Apôtre formule une loi. « Irréprochable. » Ce mot seul implique toute vertu. Celui donc qui se sent coupable de quelque péché, ne fait pas bien en désirant une chose dont il s'exclut lui-même par le caractère de sa vie : un tel homme doit obéir, et non commander. Celui qui commande doit répandre une plus vive clarté qu'un flambeau quelconque, avoir une conduite immaculée, de telle sorte que tous puissent le regarder et se guider d'après ses exemples.

Ce n'est pas sans motif que Paul fait cette exhortation et poursuit ce but; comme il devait lui-même établir des évêques, il y revient en écrivant à Tite. Pensant bien que beaucoup désiraient cette dignité, il insiste sur ces conditions. « Sobre, » ajoute-t-il, c'est-à-dire vigilant, perspicace, pourvu de mille yeux, voyant de tous les côtés, ayant parfaitement saine la vue de l'intelligence. Bien des choses peuvent arriver qui la troublent ou l'obscurcissent : les chagrins, les soucis, la multitude des affaires, et tant d'autres obstacles affluant de toute part. Il faut donc qu'il veille sans cesse, chargé qu'il est non-seulement de ce qui le regarde lui-même, mais encore de ce qui regarde autrui. Il doit être toujours sur ses gardes, avoir un zèle ardent, respirer en quelque sorte le feu; sa vigilance doit l'emporter sur celle d'un général qui nuit et jour visite toutes les parties de son camp : il est le serviteur de tous ses frères, il est redevable à tous de sa sollicitude et de ses soins. « Pudique, modeste, hospitalier. » Comme ces vertus se rencontrent chez beaucoup de simples fidèles, qui doivent s'efforcer en cela d'égaler leurs chefs spirituels, l'Apôtre ajoute ce qui surtout distingue l'évêque : « Docteur, ou capable d'enseigner. » Cela n'est pas exigé du simple fidèle; mais c'est le premier devoir de celui qui s'est chargé d'un tel office. « N'aimant pas le vin. » C'est une image pour condamner l'insulte et l'arrogance. « Ne frappant pas. » Ce n'est pas des coups matériels qu'il parle. Que signifie donc ce mot? Comme il en est qui frappent hors de propos la conscience de leurs frères, il me paraît les réprimer ici.

« Repoussant tout gain malhonnête, plein de mansuétude, évitant les contestations, désintéressé, gouvernant bien sa maison, tenant ses enfants soumis en toute chasteté. » Mais si l'homme marié se préoccupe des choses de ce monde, l'évêque ne devant pas avoir de telles préoccupations, comment est-il dit qu'il puisse avoir été marié une fois? Plusieurs pensent que cela regarde uniquement celui qui se trouve dé-

gagé du lien du mariage, bien qu'il soit permis d'entrer dans les fonctions sacrées, tout en ayant une femme, pourvu qu'on vive comme n'en ayant pas. C'est une concession nécessaire pour ces anciens temps, pour l'état des idées et des choses. On peut y venir par une volonté droite et ferme. Ce qui est dit des richesses comme obstacle à l'acquisition du royaume des cieux, lesquelles n'empêchent pas cependant certains riches de l'obtenir, on peut l'appliquer au mariage. Mais qu'est-il dit ensuite? l'Apôtre se contente d'exiger que l'évêque ne s'adonne pas à l'ivresse et qu'il exerce l'hospitalité, quand il devrait exiger des vertus bien supérieures. Pourquoi ne dit-il pas : Il faut que l'évêque soit un ange, affranchi de toute faiblesse humaine? pourquoi ne renouvelle-t-il pas les grandes leçons que le Christ nous a données, et que doivent observer les fidèles eux-mêmes, le crucifiement, la disposition constante à sacrifier sa vie? Il eût pu dire avec le Sauveur : « Le bon pasteur expose son âme pour ses brebis; » *Joan.*, x, 11; ou bien encore : « Si quelqu'un ne prend pas sa croix et ne marche pas à ma suite, il n'est pas digne de moi. » *Matth.*, x, 38. Non; il se borne à condamner l'ivresse. Grand espoir s'il faut adresser de telles exhortations à l'évêque! Pourquoi n'avez-vous pas dit : Il ne doit plus désormais vivre sur la terre? Ce que vous prescrivez aux séculiers, vous ne l'imposez pas même à l'évêque. Que dites-vous à ceux-là? « Mortifiez vos membres qui sont sur la terre; » *Coloss.*, III, 5; et puis : « Celui qui est mort s'est justifié du péché; » *Rom.*, VI, 7; puis encore : « Ceux qui appartiennent au Christ ont crucifié leur chair. » *Galat.*, V, 24. Voici ce que le Christ disait lui-même : « Si quelqu'un ne renonce pas à tout ce qu'il possède, il n'est pas digne de moi. » *Luc.*, XIV, 33. Comment n'a-t-il donc pas tenu ce langage? Parce qu'il n'était pas aisé de trouver de tels hommes, et qu'il fallait absolument un grand nombre d'évêques, pour les préposer à chaque cité.

2. Comme il devait arriver que des embûches fussent dressées contre les Eglises, il demande simplement la vertu, et n'exige pas encore cette vertu supérieure et sublime. Il appartient à tous de pratiquer la vigilance, la pudeur et la modestie. « Tenant leurs enfants soumis en toute chasteté. » Il était nécessaire d'offrir la garantie des exemples domestiques. Qui pourra croire qu'on gouvernera les étrangers, quand on n'est pas maître de ses enfants? « Dirigeant bien sa maison. » Les infidèles eux-mêmes le disent, on peut bientôt, quand on maintient l'ordre dans sa maison, mener les affaires publiques. L'Eglise n'est pas autre chose qu'une grande maison : la maison comprend les enfants, la femme, les serviteurs et le père de famille, qui commande à tous; et l'Eglise aussi se compose d'enfants, de femmes et de serviteurs. Si celui qui commande dans l'Eglise partage avec d'autres son pouvoir, l'homme le partage de même avec la femme dans la maison. On doit s'occuper dans l'Eglise de l'entretien des veuves et des vierges : il faut s'occuper également dans la maison d'entretenir les enfants et les serviteurs, bien que l'œuvre soit ici plus facile; et de là vient que, ne sachant pas ordonner une maison, on peut encore moins ordonner une Eglise. Après avoir prononcé cette sentence : « Si quelqu'un ne sait pas gouverner sa maison, comment serait-il chargé de gouverner l'Eglise de Dieu? » Paul ajoute : « Ne choisissez pas un néophyte. » Ce n'est pas du défaut d'âge qu'il est ici question, c'est d'une instruction qui ne date pas d'assez loin. « J'ai planté, disait-il ailleurs, Apollo a arrosé; mais Dieu a donné l'accroissement. » I *Cor.*, III, 6. Voilà donc ce qu'il veut dire. Rien ne l'eût empêché de s'exprimer ainsi : Ne prenez pas un homme trop jeune. — Pourquoi, demandera-t-on, a-t-il institué Timothée, bien que celui-ci fût encore jeune, comme on le voit par ce mot : « Que personne ne méprise votre jeunesse? » I *Tim.*, IV, 12. — Parce qu'il connaissait la grandeur de sa vertu et la rare perfection de sa vie; c'est un témoignage qu'il lui rend sans hésiter : « Dès votre enfance vous avez appris les saintes lettres. » II *Tim.*, III, 15.

Pratiquons la vigilance, la pudeur et la modestie.

Il atteste aussi que son disciple observait un jeûne rigoureux : « Usez d'un peu de vin à cause de vos fréquentes défaillances. » Les allusions à ce sujet sont nombreuses dans les lettres

qu'il lui écrit. S'il n'avait pas su quelles étaient ses œuvres, il ne lui aurait pas témoigné tant de confiance, il ne lui aurait pas même écrit. Comme un grand nombre sortaient de la gentilité pour venir recevoir le baptême, l'Apôtre fait cette recommandation : N'appelez pas immédiatement un néophyte, celui dont l'instruction s'achève à peine, à la plus haute dignité. Si, n'étant pas encore un vrai disciple, il est tout à coup établi docteur, il tombera dans l'arrogance ; s'il doit commander avant de savoir obéir, il ne se défendra pas de l'enflure. De là ce qui suit : « De peur qu'il ne s'enorgueillisse et n'encoure le jugement porté contre le diable ; » c'est-à-dire la damnation dont l'orgueil fut pour celui-ci la cause. « Il faut de plus qu'il ait bon témoignage de la part des étrangers, afin qu'il ne tombe pas sous le mépris et dans les piéges du démon. » A merveille : car les outrages ne devaient pas lui manquer de ce côté ; et peut-être est-ce à cause de cela que Paul parle du mariage, alors qu'il avait dit ailleurs : « Je voudrais que tous fussent comme moi, » qu'ils vécussent dans la continence. I *Cor.*, VII, 7. Pour ne pas tarir donc les sources du ministère en exigeant un tel genre de vie, il ne demande qu'une vertu moyenne. Il fallait établir un chef spirituel dans chaque ville ; car écoutez ce qu'il écrit à Tite : « Pour que vous établissiez un prêtre par cité, comme je vous l'ai prescrit. » *Tit.*, I, 5. — Et qu'arrivera-t-il quand on a ce bon témoignage et cette bonne réputation sans les mériter? — C'est une chose bien difficile; les hommes les plus droits n'obtiennent pas toujours cette bonne réputation auprès des ennemis. Aussi l'Apôtre ne se borne-t-il pas à le demander ; il ne dit pas qu'il suffit d'avoir un bon témoignage, il déclare qu'il faut encore une bonne réputation : ce titre doit s'ajouter aux autres, et non demeurer seul. — Mais quand on est l'objet de calomnies gratuites, ou bien exprimées par la jalousie; ce qu'on a surtout à craindre de la part des infidèles? — Les choses ne se passent pas ainsi; eux-mêmes ont du respect pour l'homme irrépréhensible.— Comment?—Ecoutez comme il le dit de lui-même : « Par la mauvaise comme par la bonne réputation. » II *Cor.*, VI, 8.

Ce n'est pas sa vie qu'on attaquait, c'est sa doctrine ; et de là ce mot, « par la mauvaise réputation. » C'est à cause de leur prédication qu'ils étaient accusés d'être des trompeurs et des magiciens ; et cela, parce que leur vie ne donnait aucune prise. Pourquoi n'a-t-on jamais dit des apôtres : Ce sont des fornicateurs, des impudiques et des avares ; mais uniquement : Ce sont des séducteurs, reproche qui ne retombait que sur la prédication ? N'était-ce pas parce que leur vie était réellement irréprochable? Evidemment. Vivons de même, et personne ne dira du mal de nous, ni les ennemis, ni les infidèles. Celui qui se distingue par le caractère de sa vie, eux-mêmes le respectent ; il n'est pas jusqu'à la haine qui ne se taise devant la vérité. Comment tombe-t-on dans le piége? En se laissant aller trop souvent à leurs propres désordres. Dès qu'on est tel, le diable vous tend un autre piége, et bientôt les ennemis ont raison de vous. Si leur témoignage est nécessaire, à bien plus forte raison celui des amis. Que celui dont la vie est irréprochable ne puisse pas au fond souffrir de la calomnie, écoutez le Christ vous le dire lui-même : « Que votre lumière brille aux yeux des hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, V, 16. — Mais, si la calomnie triomphe, si l'on finit par y succomber ? — La chose est possible. Eh bien, il ne faut pas même alors qu'un homme soit mis en évidence ; il y aurait à cela trop de danger. Le témoignage extérieur est donc nécessaire, l'éclat des bonnes œuvres ne doit pas être terni. Comme personne n'osera dire que le soleil est obscur, pas même un aveugle, qui rougirait de se mettre en contradiction avec l'opinion universelle ; personne non plus n'osera porter atteinte à l'homme complétement vertueux. Les Gentils ont pu souvent attaquer les apôtres dans leur doctrine, jamais dans la droiture de leur vie, qu'ils étaient forcés de louer et d'admirer comme tout le monde.

3. Vivons donc de manière à ce que le nom de Dieu ne soit pas blasphémé. Ne nous proposons pas la gloire humaine; mais ne nous expo-

sons pas non plus à de mauvais soupçons : gardons des deux côtés une sage mesure. « Ainsi vous brillez comme des luminaires dans le monde. » *Philip.*, II, 15. Dieu nous a laissés ici-bas pour que nous répandions la lumière, pour que nous soyons les instituteurs de nos semblables, un véritable levain ; pour que nous vivions comme des anges au milieu des hommes, comme des hommes faits au milieu des petits enfants, comme des êtres spirituels au milieu des natures animales, pour que celles-ci gagnent à notre contact; pour que nous devenions une féconde semence et que nous produisions des fruits abondants. Si notre vie brillait de la sorte, nous n'aurions plus besoin de parler; les actes remplaceraient avantageusement les paroles. Si nous étions de vrais chrétiens, il ne resterait plus d'infidèles : si nous accomplissions les préceptes du Christ, si nous ne répondions que par des bénédictions aux injures comme aux rapines, par des bienfaits aux mauvais traitements, il n'y aurait pas de nature assez sauvage pour ne pas accourir à la religion ; mais il faudrait pour cela que notre conduite ne fléchît sur aucun point. Une preuve éclatante, c'est Paul, qui seul gagne tant d'hommes. Si nous étions tous tels que lui, nous gagnerions plusieurs mondes comme le nôtre. Il y a déjà plus de chrétiens que d'idolâtres. Dans toute autre science, un maître peut enseigner cent enfants; ici, quoique les maîtres soient si nombreux, plus nombreux même que les disciples, les progrès sont nuls. Ceux qu'on prétend instruire, regardent surtout la vie de leurs instituteurs ; et, quand ils nous voient montrer les mêmes convoitises auxquelles ils sont en proie, ambitionner les mêmes choses qu'ils ambitionnent, la puissance et les honneurs, comment pourraient-ils admirer le christianisme ? Ils voient des vies entachées, des âmes terrestres ; nous aimons les richesses autant qu'eux, et quelquefois davantage ; comme eux nous craignons la mort et la pauvreté, nous supportons les maladies avec amertume, nous poursuivons la gloire et les dignités, nous sommes tourmentés par la soif de l'argent, nous guettons le moment favorable. Quel mobile les amènerait à la foi ? les miracles ? Il ne s'en opère plus ; notre conduite ? elle est pervertie : la charité ? on n'en aperçoit plus nulle part de vestiges. Aussi rendrons-nous compte un jour du mal fait, non-seulement par nos propres péchés, mais encore par les péchés des autres.

Exhortatio morale.

Revenons enfin à de meilleurs sentiments, veillons, menons sur la terre une vie digne du ciel; disons avec l'Apôtre : « Notre conversation est dans les cieux, » *Philip.*, III, 20, et soutenons ici-bas de généreuses luttes. Vous auriez beau rappeler qu'il y eut parmi nous des hommes remarquables. — Puis-je bien le penser, vous dira l'infidèle, quand je ne vous vois nullement pratiquer les vertus dont ils vous ont donné l'exemple? S'il faut rappeler le passé, nous avons eu nous aussi de grands philosophes, dont la vie fut digne d'admiration. Montrez-moi donc un autre Paul, un autre Jean. Cela vous est impossible. — Comment, en effet, l'infidèle ne rirait-il pas de nos discours? comment ne voudra-t-il pas rester dans son ignorance, voyant que nous n'avons de philosophie qu'en paroles, et jamais en actions? Aujourd'hui, pour une obole, chacun est prêt à se faire tuer ou bien à tuer; pour quelques mottes de terre vous réunissez mille tribunaux; et vous bouleversez tout un monde pour la mort d'un enfant. J'omets d'autres choses lamentables au dernier point, les pratiques superstitieuses, les augures, les divinations, les généalogies, les symboles, les ligatures, les incantations, les arts magiques. Ce sont là de grands travers, et bien capables d'appeler sur nos têtes la colère de Dieu, puisque nous avons de telles audaces, après même qu'il nous a donné son Fils. Que faire? Rien que pleurer, en songeant qu'un si petit nombre d'hommes se sauvent. Mais ceux qui se perdent se réjouissent encore de ce qu'ils ne sont pas seuls, de ce qu'ils se perdent en nombreuse compagnie. Quelle joie déplorable ! elle aggravera même leur châtiment. N'allez pas croire qu'il en soit dans l'avenir comme dans le présent, où le malheur semble moins pénible parce qu'il est partagé. Il m'est aisé de prouver que c'est une consolation illusoire. Dites-moi, un homme condamné à périr dans les flammes, s'il voyait son fils subir le même supplice, si

l'odeur des chairs brûlées montait à ses narines, ne mourrait-il pas de douleur? Sans doute, n'est-ce pas? et je vous dirai bien comment : Si cette vue seule frappe de stupeur et fait tomber en défaillance ceux qui n'ont aucune part au tourment, que ne doivent pas éprouver ceux qui le partagent?

Cela ne peut pas vous étonner; écoutez à ce propos la parole d'un sage : « Vous avez donc été saisi comme nous, vous êtes de notre nombre. » *Isa.*, XIV, 10. La nature humaine est portée à la commisération, et les malheurs d'autrui nous brisent. Ainsi donc, un père qui voit souffrir avec lui son enfant, en reçoit-il une consolation ou bien un surcroît de souffrances? Même question, quand la femme partage les tortures du mari, l'homme celles de la femme : n'est-ce pas plutôt le comble de la douleur? — Oui certes, me répondrez-vous; mais les peines futures ne ressemblent pas à celles-ci. — Je le sais; elles sont autres, et beaucoup plus terribles : les larmes ne seront plus jamais apaisées, dans ce douloureux spectacle que tous s'offriront mutuellement. Ici-bas même, ceux qui souffrent la faim sont-ils bien consolés de ce que d'autres la souffrent aussi? Quand un fils, un père, une épouse, ou d'autres parents, ou des amis, sont dans la même peine que nous, en éprouvons-nous donc une consolation? Cela n'est pas, cela ne saurait être; notre peine n'en a que plus d'intensité. En dehors de ces affections, les maux ne sont nullement allégés parce que d'autres les partagent. Supposez deux hommes étendus côte à côte sur un lit de feu; peuvent-ils bien se consoler ensemble? Prenons exemple sur nous : quand nous avons été tourmentés par une fièvre dévorante, est-ce que toute consolation ne nous a pas fait défaut? Il est facile de le comprendre : l'âme n'en admet pas lorsque le mal la domine. Voyez les femmes qui viennent de perdre leur mari : elles peuvent en compter beaucoup qui sont passées par la même épreuve? mais leur douleur n'en est guère amoindrie. N'allons donc pas nous bercer d'une telle espérance; ne cherchons qu'une consolation : faire pénitence de nos péchés, et tenir désormais la voie droite, celle qui conduit au ciel. Puissions-nous obtenir ce royaume céleste, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, etc.

HOMÉLIE XI.

« Il faut pareillement que les diacres soient pudiques, n'ayant qu'une parole, ne s'adonnant pas au vin, ne cherchant pas un gain malhonnête, gardant le mystère de la foi dans une conscience pure. Qu'ils soient d'abord éprouvés, et qu'ils exercent ensuite leur ministère dès qu'on n'aura pas de reproche à leur adresser. »

1. Après avoir parlé des évêques et caractérisé leur genre de vie, après avoir dit ce qu'ils doivent être et ce dont ils doivent s'abstenir, franchissant l'ordre sacerdotal, Paul en vient aux diacres. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a pas une grande distance entre les prêtres et les évêques; les prêtres ont reçu la mission d'enseigner et celle de gouverner une Eglise, et dès lors on peut leur appliquer ce qui regarde les évêques. Ceux-ci ne l'emportent que par la consécration; voilà ce qu'ils paraissent avoir de plus que les prêtres. « Les diacres pareillement. » Cela veut dire qu'ils doivent avoir les mêmes qualités. Les mêmes, que faut-il entendre par là? Qu'ils doivent être irrépréhensibles, modestes, hospitaliers, pleins de mansuétude, fuyant les querelles, n'aimant pas l'argent. Que le mot, « pareillement, » ait bien cette signification, on le voit par la suite du texte : « Pudiques, n'ayant qu'une parole; » pas de ruse ni de fourberie. Rien ne fait dégénérer comme la ruse, rien comme la fourberie n'est inutile à l'Eglise. « Ne s'adonnant pas au vin, ne cherchant pas un gain malhonnête, gardant le mystère de la foi dans une conscience pure. » Vous voyez là ce que comprend le mot « irrépréhensible. » Vous allez voir maintenant celui-ci : « Que ce ne soit pas un néophyte. » Paul le traduit ainsi : « Qu'ils soient d'abord éprouvés; » et la même chose, il l'avait dite des évêques. Telle est la connexité du discours; rien ne s'interpose entre ces deux termes. C'est pour cela qu'il a dit plus haut : « Que ce ne soit pas un néophyte. » Ne serait-il pas contraire à la raison qu'un esclave récemment acheté ait aucune charge importante dans la maison, avant d'avoir donné par

une longue expérience de nombreux témoignages de ses sentiments, et qu'un infidèle à peine introduit dans l'Eglise de Dieu, y figure aussitôt au premier rang?

« Que les femmes aussi, continue l'Apôtre parlant des diaconesses, soient pudiques, sans duplicité dans leurs paroles, sobres et vigilantes, fidèles en tout. » Quelques-uns prétendent que cela s'applique aux femmes en général; mais comment eût-il tout à coup parlé d'elles au milieu d'un sujet aussi particulier? Non; il s'agit de celles qu'on avait élevées à la dignité de diaconesses. « Que les diacres n'aient été mariés qu'une fois. » Cela regarde également les diaconesses; il le fallait, c'était absolument nécessaire pour l'honneur et l'utilité de l'Eglise. Les diacres ne devaient donc avoir eu qu'une femme. Sous ce rapport, il est exigé d'eux le même degré de vertu que des évêques, malgré la différence de dignité : comme eux ils doivent être irrépréhensibles et chastes. « Gouvernant bien leurs enfants et leurs maisons. Ceux qui auront sagement administré, se seront acquis une belle place, et la plus ferme assurance dans la foi selon le Christ Jésus. » Partout il recommande la bonne direction des enfants, de peur que les autres n'y trouvent un sujet de scandale. « Ceux qui auront sagement administré, dit-il, se seront acquis une belle place, » auront fait de grands progrès, et la foi qu'ils ont dans le Christ sera pour eux une source intarissable de confiance. C'est comme s'il disait : Ceux qui se seront montrés pleins de vigilance et de zèle dans les grades inférieurs, seront bientôt élevés aux premiers. « Je vous écris ces choses, espérant venir vous trouver avant peu; et pour vous remettre en mémoire, dans le cas où je tarderais, comment vous devez vous conduire dans la maison de Dieu, qui est l'Eglise du Dieu vivant, la colonne et l'appui de la vérité. » Pour ne pas affliger son disciple en lui faisant de telles recommandations, il lui dit : Si je vous écris de la sorte, ce n'est pas que je ne doive venir; mais, s'il m'arrive de me retarder, n'en ayez pas de peine. Il écrit à son disciple pour le consoler, il écrit aux autres pour les réveiller et leur inspirer plus de zèle; la promesse toute seule de sa prochaine arrivée pouvait déjà beaucoup. Ne vous étonnez pas cependant que, prévoyant toute chose par l'esprit, il soit à cet égard dans l'ignorance : « J'espère venir; mais, si j'éprouve du retard; » ainsi s'exprime le doute. C'est parce qu'il est poussé par l'esprit, et non par sa seule volonté dans toute sa conduite, qu'il l'ignore apparemment.

« Afin de vous rappeler de quelle manière vous devez agir dans la maison de Dieu, qui est l'Eglise du Dieu vivant, la colonne et l'inébranlable appui de la vérité; » ce qui la distingue du temple des Juifs. En cela sont comprises la foi et la prédication; car la vérité à son tour est la colonne et l'appui de l'Eglise. « C'est évidemment ici le grand mystère de la piété : Dieu s'est manifesté dans la chair, il s'est justifié dans l'esprit. » Vous voyez ici l'incarnation décrétée pour nous par la sagesse divine. Ne me parlez plus des clochettes suspendues aux vêtements des pontifes, ni du saint des saints, ni du pontife lui-même; l'Eglise est la colonne de l'univers. Pensez à ce mystère, et vous frissonnerez. Oui, c'est un mystère, un grand mystère, le mystère de la piété, une chose néanmoins reconnue, et qui n'est pas en question, sur laquelle le doute n'est pas possible. En traitant des fonctions sacerdotales, il ne dit rien de pareil à ce qu'on lit dans le Lévitique, et par là même il nous élève plus haut, en disant : « Dieu s'est manifesté dans la chair; » le Créateur s'est rendu visible dans notre humanité. « Il s'est justifié dans l'esprit. » La sagesse a été justifiée par ses propres enfants, avait-il été dit; et encore : Celui-là n'a pas commis de tromperie; et nous avons ici la même pensée que dans le prophète : « Il n'a pas commis de péché, et la ruse ne s'est pas trouvée dans sa bouche. » *Isa.*, LIII, 9. L'Apôtre continue : « Il s'est montré aux anges. » Donc les anges ont vu le Fils de Dieu en même temps que nous; ils ne l'avaient pas vu antérieurement. Il est grand en vérité ce mystère. « Il a été prêché au milieu des nations, il a été cru dans le monde. » Les hommes l'ont entendu et l'ont accepté dans toutes les contrées de la terre. Le prophète l'avait dit clairement : « Leur bruit s'est répandu sur la terre entière. »

L'Eglise est la colonne de l'univers, un véritable mystère.

Psalm. XVIII, 5. Ne croyez pas que ce soient là des paroles sans portée ; non certes, elles renferment de profondes réalités. « Il a été transporté dans la gloire, » dans les nuées du ciel. « Ce Jésus qui vient d'être enlevé du milieu de vous, reviendra tel que vous l'avez vu. » *Act.*, I, 11.

Remarquez maintenant la prudence du bienheureux Paul. Devant exhorter ceux qui étaient investis du diaconat à ne pas abuser de l'usage du vin, il ne leur interdit pas précisément l'ivresse; il les avertit de ne pas s'adonner au vin. Sage recommandation; car, si les anciens, quand ils devaient entrer dans le temple, s'abstenaient complétement du vin, bien plus le faut-il à notre époque. Le vin produit les distractions, et, lors même qu'on ne va pas jusqu'à l'ivresse, il amoindrit les énergies et débilite les facultés de l'âme. Remarquez encore comme il désigne partout sous le nom de mystère l'incarnation qui s'est accomplie pour nous; certes à bon droit, puisqu'elle n'est pas connue de tous les hommes, et que les anges eux-mêmes n'en avaient pas une claire notion, ne l'ayant obtenue que par l'Eglise. De là cette expression : « Evidemment c'est un grand mystère. » Bien grand; car l'homme a été fait Dieu, et Dieu s'est fait homme; on a vu l'homme impeccable, l'homme transporté au ciel et proclamé sur toute la terre : les anges l'ont vu comme nous. C'est donc un mystère; n'allons donc pas le divulguer sans discernement et l'exposer en tout lieu; ayons une vie digne de ce mystère. Ceux à qui les mystères sont confiés sont grands eux-mêmes. Qu'un roi vienne à nous confier un secret, ne le regarderions-nous pas, je vous le demande, comme le témoignage d'une grande amitié? Eh bien, c'est Dieu qui nous confie son secret; et, comme si ce n'était pas pour nous une grâce insigne, nous payons d'ingratitude celui qui nous en a favorisés. Tremblons d'être de la sorte insensibles à ce bienfait. C'est un mystère que tous connaissent aujourd'hui : on l'ignorait autrefois; mais il est devenu pour tous manifeste.

[G]ardons avec [s]oin le mystère de Dieu.

2. Montrons-nous dignes de garder le mystère divin. Voilà que Dieu nous a confié ce mystère ineffable, et nous refusons de lui confier nos biens. Il a beau nous dire : Remettez-les en mon pouvoir, et nul ne pourra les ravir, ni le ver ni le voleur n'y porteront atteinte; il nous promet hautement de nous les rendre au centuple, et nous ne l'écoutons pas. Quand nous confions un dépôt aux hommes, nous n'espérons pas le retirer augmenté; si même nous le retirons tout entier, nous témoignons de la reconnaissance. S'il tombe aux mains du voleur, j'en prends sur moi la perte, et je ne vous dirai pas : Le voleur l'a soustrait, ou le ver l'a rongé. Ainsi Dieu vous parle. Ici-bas il vous rendra le centuple, et la vie éternelle là-haut; personne cependant qui lui confie sa richesse. — Mais il la rend bien tard, direz-vous peut-être. — C'est la plus grande preuve de sa munificence, que de ne pas nous restituer le dépôt dans cette vie fragile et caduque. Je me trompe encore, puisqu'il nous rend le centuple ici-bas. Qu'avait laissé Paul, je vous prie, son alène? Pierre, son roseau et ses hameçons? Matthieu, ses registres? L'univers entier ne leur fut-il pas ensuite plus ouvert qu'aux monarques? Est-ce que chacun ne venait pas déposer son argent à leurs pieds? Est-ce qu'on ne les en faisait pas les dispensateurs et les maîtres? N'allait-on pas jusqu'à leur offrir son âme? Ne se livrait-on pas complétement à leur volonté? Ne se montrait-on pas heureux de se dévouer à leur service? Et même de nos jours ne voyons-nous pas souvent de semblables choses? Beaucoup d'hommes nés dans une humble condition, et qui n'avaient manié que la bèche, à qui manquaient souvent les aliments nécessaires, dès qu'ils avaient embrassé la vie monastique, n'ont-ils pas rempli le monde de leur renommée? N'ont-ils pas même obtenu les hommages des rois? Regardez-vous cette grandeur comme peu de chose? Songez que ce n'est que le surcroît, et que la sublime récompense nous est réservée pour le siècle futur.

Méprisez les richesses, et vous les posséderez : voulez-vous être dans l'opulence, cherchez la pauvreté. Tels sont les divins paradoxes : Dieu veut que vous deviez la richesse, non à votre industrie, mais à sa grâce. Laissez-moi ce soin, vous dit-il; occupez-vous des choses spirituelles,

et vous apprendrez quelle est ma puissance ; fuyez la servitude et secouez le joug des possessions terrestres. Tant que vous les retiendrez ainsi, vous serez pauvre : quand vous les aurez dédaignées, vous serez doublement riche, et parce qu'elles afflueront de toute part, et parce que vous n'aurez pas les besoins du reste des hommes. Ce n'est pas la multiplicité des possessions, c'est le petit nombre des besoins qui fait la vraie richesse. Dès qu'il a besoin, un roi ne diffère en rien du dernier des pauvres ; car c'est le besoin qu'on a des autres qui constitue la pauvreté; et par là même le monarque est pauvre puisqu'il a besoin de ses sujets. Tel n'est pas l'homme crucifié; il n'a besoin de personne, il lui suffit de ses mains pour gagner sa nourriture : « Ces mains m'ont fourni le nécessaire, ainsi qu'à mes compagnons. » *Act.*, xx, 34. Celui qui tient ce langage a dit ailleurs : « Nous sommes comme n'ayant rien, et nous possédons tout. » II *Cor.*, vi, 10. Le même à Lystres avait passé pour un dieu. Voulez-vous avoir les biens de la terre, cherchez le ciel : voulez-vous jouir des choses présentes, méprisez-les. « Cherchez avant tout le royaume de Dieu, nous est-il dit dans l'Evangile, et toutes les choses vous seront données par surcroît. » *Matth.*, vi, 33. Comment de si petits objets excitent-ils votre admiration ? Pourquoi soupirez-vous après des biens illusoires et sans valeur? Jusques à quand resterez-vous pauvre, et vous obstinerez-vous à mendier? Levez les yeux au ciel, pensez aux richesses qu'il renferme, moquez-vous de l'or, comprenez quel en est l'usage. On n'en use que peu de temps, le temps que dure cette vie passagère : c'est un grain de sable, ou mieux, c'est une étincelle par rapport à l'abîme immense, que la vie présente par rapport à l'avenir. Cela ne peut pas s'appeler une possession, une véritable propriété; nous n'en avons que l'usage.

Pouvez-vous en douter en pensant que d'autres, à peine aurez-vous rendu le dernier soupir, s'empareront de tout, que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas, destinés eux-mêmes à le laisser un jour à d'autres, qui le laisseront à d'autres encore ? Nous sommes tous des étrangers, et peut-être le mercenaire de la maison en est-il plus que vous le véritable maître ; souvent le mercenaire reste quand le maître a trépassé, et jouit plus longtemps de cette maison. Si l'un travaille pour le salaire, l'autre a subi le premier cette condition : il a bâti, il a supporté les labeurs et les fatigues. La propriété n'est qu'un nom ; en réalité nous ne possédons rien en propre. Ce que nous envoyons là-haut devant nous, c'est la seule chose qui nous appartienne : ce que nous laissons ici-bas n'est pas à nous, mais bien à ceux qui vivent. Souvent même cela nous quitte de notre vivant. Les bonnes œuvres qui partent de l'âme, l'aumône et la philanthropie, voilà ce qui nous appartient. Le reste s'appelle un bien extérieur, jusque chez les infidèles, par la raison qu'il est en dehors de nous. Occupons-nous donc des biens qui sont en nous-mêmes. Nous ne pouvons pas emporter d'ici nos richesses terrestres ; mais nous pouvons en partant prendre avec nous nos bonnes œuvres. Faisons mieux, faisons qu'elles nous précèdent, et nous dresserons ainsi notre tente dans l'immortel séjour.

Ce que signifie le nom de richesses.

3. Le nom même que nous donnons aux richesses, χρήματα, indique l'usage, et non le domaine; dans le fait, nous en sommes plutôt les usufruitiers que les maîtres. Dites-moi, combien de maîtres un champ a-t-il eus, et combien en aura-t-il encore ? C'est un proverbe populaire plein de sens, et nous ne devons pas dédaigner les proverbes quand ils portent ce cachet : Champ, quel est le nombre de ceux qui t'ont possédé, et le nombre de ceux qui te posséderont ? Cela s'applique aux édifices, à tous les genres de possessions. La vertu seule doit émigrer avec nous, la vertu seule passe à la vie future. Excluons donc, étouffons le désir des richesses, pour allumer en nous celui des biens à venir. Ces deux affections ne peuvent pas occuper à la fois une âme; le Sauveur a dit : « Ou bien il aimera l'un et tiendra l'autre en aversion, ou bien il acceptera celui-ci et repoussera celui-là. » *Matth.*, vi, 24. Voyez, je vous prie, cet homme accompagné d'une nombreuse suite, parcourant avec pompe l'agora, portant des vêtements splendides, monté sur un superbe cheval, levant fièrement la tête ; ne l'admirez

pas, il n'est digne que de risée. Des enfants qui jouent aux princes, vous en riez : ils ne méritent pas autre chose, ils n'en diffèrent en rien; et même le spectacle des enfants est tout autrement agréable, parce qu'on y voit la candeur et la simplicité de cet âge. Le rire est ici celui du plaisir : là, c'est celui du mépris, il est excité par la honte. Bénissez Dieu de ce qu'il vous a délivré d'un tel faste, de cet appareil théâtral. Si vous le voulez, quoique né dans une condition obscure, vous monterez plus haut que ce triomphateur assis sur son char. Et de quelle manière? Lui ne s'élève un peu au-dessus de la terre que par le corps, il y reste attaché par l'âme.

« Ma force est collée à ma chair, » a dit le Psalmiste; *Ps.* CI, 6; mais vous par la pensée vous foulez déjà le ciel. — Cet homme est entouré de nombreux serviteurs qui repoussent la foule. — En quoi donc est-il plus honoré que son cheval? Peut-on concevoir de pire folie que d'écarter les hommes, pour qu'une bête de somme passe plus aisément? — Il est toutefois honorable de chevaucher ainsi. — Les esclaves chevauchent de même. Il en est qui poussent le faste si loin qu'ils traînent après eux une nombreuse suite, parfaitement inutile. Quoi de plus insensé? ils veulent donc briller par leurs chevaux, leurs riches vêtements et leur accompagnement servile? Cette gloire n'est-elle pas un pur néant, donnée qu'elle est par des chevaux et des domestiques? Avez-vous de la vertu, n'usez pas de pareilles choses; que votre distinction soit à vous, et ne la devez pas à la présence des autres. Celle-ci, les méchants, les derniers des misérables, de grossiers campagnards, tous ceux qui sont riches, peuvent la posséder. Et les mimes aussi, et les danseurs montent à cheval et font courir devant eux un domestique; mais ils sont toujours des mimes et des danseurs, ni leurs chevaux ni leurs domestiques ne sauraient les élever d'un degré. Quand celui qui déploie cet appareil n'a rien de bon dans l'âme, tous ces décors extérieurs ne sont qu'une vaine apparence. Appliquez tout ce que vous voudrez sur un mur ruineux ou sur un corps qui se décompose, tout est fragile et même repoussant : l'âme ne tire aucun avantage de tout ce dehors, elle n'éprouve aucune amélioration, l'entoureriez-vous de mille ornements précieux? N'admirons pas de telles choses, détournons-nous des objets temporels, portons plus haut nos pensées, attachons-nous aux richesses spirituelles : c'est là notre unique honneur; et de plus nous obtiendrons ainsi les biens à venir..., etc.

HOMÉLIE XII.

« Or, l'Esprit déclare ouvertement que dans les derniers jours plusieurs abandonneront la foi, s'attachant à des idées fausses et suivant les doctrines des démons, qui couvrent leurs mensonges du voile de l'hypocrisie; ils auront la conscience cautérisée, prohibant le mariage, interdisant les aliments que Dieu lui-même a créés, pour que les fidèles et tous ceux qui connaissent la vérité les reçoivent avec actions de grâces. Toute créature de Dieu est bonne, et rien ne doit être rejeté de ce qu'on prend avec actions de grâces; car cela est sanctifié par la parole divine et la prière. »

1. De même que ceux qui s'attachent à la foi naviguent avec une ancre sûre; de même ceux qui l'ont perdue ne peuvent se fixer nulle part, mais sont ballottés en tout sens par des erreurs incessantes, et finissent par disparaître dans le gouffre de la perdition. Paul l'avait déjà proclamé, quand il disait que plusieurs avaient fait naufrage dans la foi. Maintenant vous avez entendu comment il s'exprime : « L'Esprit déclare ouvertement que dans les derniers jours plusieurs abandonneront la foi, s'attachant à des idées fausses. » C'est en parlant des Manichéens, des Tempérants, des Marcionites et de toute cette officine, qu'il prédit l'apostasie des derniers jours. Voyez-vous comme tous les maux arrivés dans la suite ont leur cause dans l'abandon de la foi? « Clairement, » a dit l'Apôtre; en termes explicites et formels, de telle sorte qu'on soit obligé d'en convenir et qu'on ne puisse élever aucun doute. Ne soyez pas surpris, semble-t-il dire, si des hommes ayant abandonné la foi judaïsent encore; un temps viendra où les fidèles apostasieront d'une manière même plus terrible, non-seulement au sujet des aliments, mais en introduisant de funestes erreurs concernant le mariage et tant d'autres points de même importance. Il ne parle pas là des

Juifs; et comment pourrait-on leur appliquer ces expressions : « Dans les derniers jours, ils abandonneront la foi? » Il parle des Manichéens et de leurs chefs de file. Il les appelle des esprits d'erreur, et certes avec justice; car c'est à leur instigation que sont répandues de semblables doctrines.

Que signifient ces mots : « Couvrant leurs mensonges du voile de l'hypocrisie? » Les faussetés qu'ils enseignent leur sont bien connues, ils n'agissent pas par ignorance, ils mentent en se dissimulant, ils attaquent sciemment la vérité, parce qu'ils ont une vie perverse; ce qu'il faut entendre par une conscience cautérisée. Mais pourquoi mentionne-t-il ces seuls hérétiques? Le Christ avait annoncé les autres, en disant : « Il doit nécessairement arriver des scandales. » *Matth.*, XVIII, 7. Il les a de plus annoncés dans la parabole du froment et de l'ivraie germant et croissant ensemble. Pesez bien pour mieux l'admirer la prophétie de Paul : longtemps d'avance, elle va jusqu'à déterminer l'époque où cela doit avoir lieu. Ne vous étonnez donc pas si, maintenant que la foi commence à peine le cours de ses destinées, quelques-uns s'efforcent d'introduire de funestes enseignements, puisque, après un temps considérable, plusieurs doivent abandonner la foi. « Prohibant le mariage, interdisant certains aliments. » Pourquoi je le répète, n'a-t-il rien dit des autres hérésies? Il les indique d'une manière générale, en parlant « des esprits d'erreur ou des idées fausses, et des doctrines des démons. » Il ne voulait pas en inoculer le germe, en éveiller d'avance la pensée dans l'âme des hommes; il ne formule que les erreurs déjà connues, celles qui regardent la nourriture, « créée par Dieu, pour que les fidèles et tous ceux qui connaissent la vérité la reçoivent avec actions de grâces. » — Pourquoi n'y comprend-il pas aussi les infidèles? — Et comment les y comprendrait-il, quand il s'agit de ceux qui s'en abstenaient à cause de leurs lois? — Mais quoi, les délices ne sont-elles pas interdites? — Et fortement. — Pour quelle raison, si Dieu en a créé l'objet pour notre usage? — Dieu sans doute a créé le pain; mais il est défendu d'en user avec excès. Il a de même créé le vin; mais l'usage immodéré en est également interdit. S'il nous ordonne d'éviter une chose qui soit pour nous un plaisir, ce n'est pas qu'elle soit impure par elle-même, c'est parce qu'elle amollit et détrempe l'âme par l'abus que nous en faisons.

« Toute créature de Dieu est bonne, et rien ne doit être repoussé de ce qu'on reçoit avec actions de grâces. » Dès qu'une chose est créée par Dieu, elle est bonne : « Et tout était parfaitement bon. » *Genes.*, I, 31. Par créature Paul entend tous les aliments qui conviennent à l'homme. Il détruit aussi par là l'hérésie de ceux qui prétendent que la matière est incréée, et que les aliments en proviennent. — Mais, si c'est une chose bonne, que signifie ce qui suit : « Elle est sanctifiée par la parole divine et la prière? » Evidemment, il n'y a de sanctifié que ce qui était impur. — Telle n'est pas la pensée de l'Apôtre; il parle contre ceux qui regardaient comme profanes certains aliments. Il pose là deux grands principes : d'abord, que nulle créature n'est profane; en second lieu, que vous avez un moyen d'y remédier, quand même elle le serait. Marquez-la du signe sacré, bénissez Dieu, rendez-lui gloire; et toute impureté disparaît. — Pouvons-nous aussi purifier les choses offertes aux idoles? — Si vous ignorez le fait de cette offrande; mais, si vous le savez, vous contractez une souillure en y participant. Ce n'est pas précisément parce que la chose a passé sur l'autel des idoles; c'est parce que vous entrez en communication avec les démons, et que cela vous est défendu. La prévarication ne tient donc pas à la nature même de cet aliment, elle est toute dans l'acte de votre volonté. — Eh quoi, la chair de porc n'est-elle pas immonde? — En aucune façon, pourvu qu'on la prenne avec actions de grâces, en la marquant du signe sacré. Rien n'est immonde, si ce n'est la volonté, quand elle ne rend pas grâces à Dieu.

Réfutation des hérétiques.

« En proposant ces maximes à vos frères, vous serez un excellent ministre de Jésus-Christ; vous vous montrerez nourri des paroles de la foi et de la pure doctrine que vous avez reçue. » Quelles sont ces maximes? Celles qu'il a lui-même formulées : qu'il faut y voir un grand mystère, que

s'abstenir de certains aliments est se soumettre au démon, que les aliments doivent être purifiés par la parole et la prière. « Nourri des paroles de la foi et de la pure doctrine que vous avez reçue. Rejetez les fables profanes et puériles; exercez-vous à la piété. » « En proposant, » a dit l'Apôtre. Vous le voyez, ce n'est jamais ici de l'autorité, c'est de la persuasion et de sa condescendance. « En proposant, » et non en prescrivant, pas même en exhortant; c'est une simple proposition, un conseil tout au plus. Renfermez-vous dans le langage de la foi, nourri comme vous l'avez été de cette doctrine. C'est lui signifier quelle constante attention il doit y apporter.

Nourrissons-nous sans cesse de la foi

2. Comme nous distribuons chaque jour cette nourriture, nous devons chaque jour aussi prendre nous-mêmes les leçons de la foi, et nous en nourrir sans cesse. Oui, nous en nourrir, les ruminer, revenir constamment sur les mêmes doctrines, les méditer sans interruption; car là se trouve notre véritable aliment! « Repoussez les fables profanes et puériles. » Que faut-il entendre par là? Les observances judaïques. Peut-il bien les appeler des fables? Assurément, soit parce qu'elles sont mêlées d'inventions humaines, soit parce qu'elles sont périmées. Quand une chose arrive en son temps, elle est utile; en dehors, non-seulement elle est inutile, mais de plus elle est nuisible. Imaginez un homme de vingt ans qui voudrait encore recourir au lait de la nourrice : de quel ridicule ne se couvrirait-il pas par cette sorte d'anachronisme? Vous voyez donc comment il déclare ces observances impures et puériles : c'est qu'elles sont frappées de caducité et qu'elles font obstacle à la foi. Vouloir soumettre au joug de la crainte une âme élevée déjà plus haut, c'est la souiller en la rabaissant. « Exercez-vous à la piété; » c'est-à-dire suivez le droit chemin dans la croyance et la conduite; car en cela consiste la piété. Il est donc un exercice spirituel qui nous est nécessaire. « L'exercice corporel, ajoute l'Apôtre, sert de peu. » Quelques-uns prétendent qu'il parle ici du jeûne. Loin de nous cette pensée; le jeûne est un exercice spirituel, et non corporel. S'il méritait cette dernière qualification, il développerait le corps; mais au contraire, comme il l'affaiblit en le mortifiant, il ne rentre nullement dans la gymnastique corporelle. Paul ne parle donc pas des exercices du corps. Ce dont nous avons besoin, c'est la gymnastique de l'âme. L'autre ne lui sert de rien, et procure seulement au corps un certain avantage; tandis que celle de la piété donne des fruits jusque dans la vie future, elle nous ranime ici-bas et là-haut.

« Parole digne de foi, » incontestable, qui se vérifie dans le présent et l'avenir. Remarquez cette expression revenant sans cesse. L'Apôtre ne prouve pas, il affirme, parce qu'il s'adresse à Timothée. Concluons de cet enseignement que l'espoir nous soutient dans la vie présente. Celui qui n'a rien sur sa conscience et dont les bonnes œuvres se sont multipliées, est heureux même sur la terre : le méchant, de son côté, n'est pas seulement puni dans la vie future, il l'est ici-bas, vivant dans une crainte continuelle, n'osant regarder personne avec assurance, toujours tremblant, pâle, anxieux. N'est-ce pas l'état des avares, des voleurs? Comptent-ils même sur ce qu'ils possèdent? Les adultères et les homicides n'ont-ils pas la vie la plus tourmentée? peuvent-ils sans défiance voir la lumière du soleil? est-ce bien là vivre? Non, c'est mourir, et de la mort la plus terrible. « En cela nous travaillons et nous subissons l'outrage, parce que nous espérons au Dieu vivant, qui est le Sauveur de tous les hommes, et des fidèles en particulier. » Voici le sens de ces paroles : Pourquoi nous imposons-nous de si rudes labeurs, si ce n'est pour avoir l'espérance de l'avenir? Pourquoi souffrons-nous les injures et les affronts, des maux sans nombre? serait-ce en vain? Si nous n'espérions pas au Dieu vivant, ne serait-ce pas réellement en pure perte? Or, si Dieu sauve les infidèles ici-bas, à plus forte raison sauvera-t-il là-haut les fidèles. Et de quel autre salut serait-il question que du salut éternel? « Qui est le Sauveur de tous les hommes et des fidèles en particulier. » Il a pour ces derniers une attention toute spéciale. D'abord il s'agit du temps présent. Et de quelle façon est-il le Sauveur des fidèles? S'il ne l'était pas, rien ne les eût empêchés de succomber depuis longtemps sous les efforts de tant

d'adversaires. Paul prépare ici son disciple à tous les dangers, afin qu'il n'y succombe pas, et qu'il n'ait pas besoin de ses compagnons de lutte, ayant Dieu lui-même pour auxiliaire, afin qu'il supporte tout avec générosité. Les hommes qui soupirent uniquement après les choses temporelles, soutenus par l'espoir du gain, ne reculent non plus devant aucune entreprise.

Nous voici maintenant aux derniers temps : « Dans les derniers jours, plusieurs abandonneront la foi, s'attachant à des idées fausses et suivant les doctrines des démons, qui couvrent le mensonge du voile de l'hypocrisie, ayant la conscience cautérisée, prohibant le mariage. » Eh quoi, ne le prohibons-nous pas aussi? me direz-vous peut-être. Non, nous ne le prohibons pas, à Dieu ne plaise, nous laissons la volonté libre; nous nous bornons à conseiller la virginité. Autre chose est prohiber, autre chose est respecter le libre arbitre. On prohibe d'une manière absolue, une fois pour toutes; mais conseiller simplement la virginité comme un état plus parfait, ce n'est certes pas condamner le mariage, ni vouloir l'empêcher. « Prohibant le mariage, interdisant des aliments que Dieu lui-même a créés pour que les fidèles et ceux qui connaissent la vérité les reçoivent avec actions de grâces. » Remarquez cette belle expression : « Ceux qui connaissent la vérité. » Donc les institutions antérieures n'étaient qu'une figure. Nous l'avons dit, rien de soi n'est immonde, tout dépend de la conscience de celui qui prend ces aliments. Mais alors pourquoi plusieurs étaient-ils frappés d'interdiction? Pour mettre un frein à la volupté. Seulement, si le législateur avait dit d'une manière formelle : N'en mangez pas à cause du plaisir que vous y trouveriez, on n'aurait pas toléré cette défense. L'ayant consacrée par l'autorité de la loi, il a fait de la crainte un frein salutaire et respecté. Que le poisson, par exemple, soit plus immonde que le porc, personne ne l'ignore; et cependant le poisson n'a pas été défendu. Voulez-vous savoir à quel point le plaisir du manger était funeste à ce peuple, Moïse vous l'apprendra, écoutez sa parole : « Mon bien-aimé a mangé, il s'est engraissé, et puis il est tombé dans la révolte. » *Deut.*, XXXII, 15. Cette défense avait un autre motif : Comme après une longue contrainte, les Juifs purent égorger des bœufs et des brebis, c'est avec raison que Moïse leur interdit d'autres animaux, voulant ainsi les éloigner de plus en plus du bœuf Apis, celui-là véritablement immonde, abominable et dégradant.

3. « Proposez cette doctrine et méditez-la. » Paul le fait entendre en disant à son disciple qu'il est « nourri des paroles de la foi. » Ne vous contentez pas d'exhorter les autres, réfléchissez là-dessus pour votre propre bien. « Nourri des paroles de la foi et de la pure doctrine que vous avez reçue. Repoussez les fables profanes et puériles. » Pourquoi ne se borne-t-il pas à lui dire : Abstenez-vous-en, et veut-il qu'il les repousse? C'est pour mieux lui marquer qu'il faut absolument s'en tenir éloigné. Il lui recommande de ne jamais entrer en contestation avec ceux qui les observent, et de se renfermer dans une simple exhortation. On ne gagne rien à lutter de paroles avec les impies et les pervers, excepté peut-être quand nous pouvons penser qu'il résulterait un mal de notre retraite devant ces adversaires. « Exercez-vous à la piété, » à garder une vie pure, à vous acheminer vers la perfection. Celui qui s'exerce lui-même, bien que ce ne soit pas le moment du combat, fait toute chose comme un véritable lutteur, s'abstient de tout, subit de nobles fatigues et verse d'abondantes sueurs. « Exercez-vous à la piété. » L'exercice corporel est d'un faible avantage; mais la piété est utile à tout, ayant les promesses de la vie présente et celles de la vie future. » Et pourquoi, me demandera-t-on, mentionne-il à ce propos l'exercice corporel? Pour montrer par comparaison la supériorité de l'exercice spirituel : celui-là, quoique extrêmement pénible, ne procure que peu ou point de gain; tandis que celui-ci nous enrichit sans cesse. L'Apôtre disait dans le même sens en parlant des femmes : « Je veux qu'elles se parent, non avec des cheveux frisés, de l'or, des pierres précieuses, ou de riches vêtements, la parure qui convient aux femmes, c'est de professer la piété par leurs bonnes œuvres. » I *Tim.*, II, 9, 10.

L'exercice spirituel l'emporte sur l'exercice corporel.

« Parole digne de foi et qu'on doit accueillir sans crainte, en cela nous travaillons et nous subissons l'outrage. » Paul était insulté, et vous ne pouvez supporter de l'être? Paul acceptait les labeurs, et vous aspirez aux délices? S'il les avait aimées, il n'eût certes pas acquis de si grands biens. Il n'est pas possible aux hommes d'acquérir sans fatigue et sans sueur les choses temporelles, si fragiles cependant et si caduques; à plus forte raison les biens spirituels. — Sans doute, me direz-vous; mais beaucoup obtiennent la fortune par héritage. — Alors même qu'on l'obtient ainsi, on ne la conserve pas sans de pénibles fatigues; elles n'exigent guère moins de labeurs et de soucis. Je ne parle pas encore de tant de circonstances où les labeurs et les soucis ont été supportés en pure perte, parce qu'on fait naufrage à l'entrée du port, et qu'un vent impétueux a ruiné tout à coup les meilleures espérances. Rien de pareil ne saurait nous arriver; c'est Dieu lui-même qui nous a promis, et « l'espérance ne confond pas; » *Rom.*, v, 5. Pouvez-vous l'ignorer, vous qui vous occupez des affaires du siècle? combien parmi vous qui n'ont jamais goûté le fruit de leurs longs travaux, la mort venant les arrêter au milieu de leurs entreprises, ou bien les événements ayant changé, ou bien encore parce qu'ils ont été entravés par une maladie, par les sycophantes, par des accidents si fréquents dans la vie de l'homme, et dont le résultat est toujours de stériliser leurs efforts? — Mais ne voyez-vous pas ceux que la fortune a favorisés, et qui sans beaucoup de peine ont acquis de grands biens? — Quels sont ces biens? des richesses, des maisons, d'innombrables arpents de terre, des troupeaux d'esclaves, des monceaux d'or et d'argent? est-ce là ce que vous appelez des biens? Comment ne vous cachez-vous pas de honte? vous, un homme à qui fut imposée la philosophie du Ciel, vous soupirez après les choses de la terre, et vous appelez biens des objets sans valeur aucune?

Si vous admettez que ce sont là des biens, vous devez de toute nécessité déclarer bons ceux qui les possèdent. Comment ne serait-il pas bon celui qui possède le vrai bien? Or, quand les possesseurs des biens terrestres sont des avares ou des voleurs, pourrons-nous les appeler bons? Dès que les richesses sont un bien, en supposant qu'elles soient justement acquises, plus elles augmentent, plus est censé bon celui qui les acquiert. L'avare sera donc un homme bon? Voyez-vous dans quelle contradiction vous tombez? — S'il ne commet cependant aucune injustice? — Cela se peut-il? Rien de funeste comme cette passion; il n'arrive pas, il ne saurait arriver qu'on s'enrichisse sans faire aucun tort. Le Christ le déclare, quand il dit : « Faites-vous des amis avec le mammon de l'iniquité. » *Luc.*, xvi, 9. — Cela s'applique-t-il, me demanderez-vous encore, à celui qu'enrichit l'héritage paternel? — Il a reçu des biens amassés par l'injustice. Ce n'est pas peut-être d'Adam que ses auteurs avaient tiré cette fortune; cette chaîne se compose de beaucoup d'anneaux, et dans ce nombre on trouvera quelqu'un coupable de fraude et de rapine.

Mais quoi, Abraham avait-il des richesses mal acquises? Que dire aussi de celles de Job, de ce juste si vrai, si pieux, si complétement irréprochable et qui n'eut jamais de contact avec le mal? La fortune de ces hommes ne consistait ni dans l'or ni dans l'argent, ni dans de splendides édifices; ils n'étaient riches qu'en troupeaux. Ajoutez qu'ils étaient riches selon Dieu. Que la richesse de Job consistât en troupeaux, on le voit clairement dans le livre où sont rapportés les malheurs arrivés à ce juste : nous y lisons combien il perdit de chameaux, d'ânesses, ou d'autres troupeaux; mais il n'est pas question de trésors enlevés. Ce qui faisait aussi la richesse d'Abraham, c'était le nombre de ses domestiques. Il devait bien les avoir achetés? m'objecterez-vous peut-être. Nullement; et l'Ecriture nous fait assez entendre par le nom même qu'elle leur donne, que ces trois cent dix-huit esclaves étaient nés dans la famille. Le Patriarche avait encore beaucoup de brebis et de bœufs. Comment donc envoya-t-il de l'or à Rebecca? Cet or provenait des dons qu'il avait reçus en Egypte; ce n'était le fruit ni de la violence ni de la fraude.

4. A votre tour, dites-moi d'où proviennent

vos richesses, de qui vous les avez reçues, de qui les tenait celui qui vous les a transmises? Elles vous viennent de vos aïeux par votre père, me répondrez-vous. Pourriez-vous bien, en remontant de génération en génération, montrer que cette fortune est juste à son origine? Non, vous ne le pouvez pas; c'est que nécessairement la source en est empoisonnée par une fraude quelconque. Comment? Parce que Dieu n'avait pas fait au commencement celui-ci riche et celui-là pauvre : au moment de la création, il n'indiqua pas des trésors à l'un, en mettant l'autre dans l'impossibilité de les trouver; il livra à tous la même terre. D'où vient donc que, la terre étant un bien commun, vous en possédez des arpents sans nombre, tandis que votre voisin n'en possède pas une motte? — C'est mon père qui me les a laissés, direz-vous. — Et qui les avait laissés à votre père? — Ses ascendants. Il faut bien cependant trouver l'origine, quand on remonte assez haut. Jacob fut riche, mais en récompense de ses travaux. Je ne pousserai pas plus loin mes investigations. J'admets que vos richesses soient pures de toute injustice et de toute rapine; que vous n'ayez pas à répondre des iniquités commises par votre père : vous avez le fruit du vol sans être voleur vous-même. J'admettrai de plus que votre père n'a pas été coupable, et que l'or est sorti pour lui des entrailles de la terre. Dirons-nous après cela que les richesses sont un bien? Non certes. — Elles ne sont pas du moins un mal. — Quand elles ne proviennent pas de l'avarice, elles ne sont pas sans doute un mal, à la condition encore que vous en ferez part aux indigents; si vous les gardez pour vous seul, elles sont un mal véritable, et même un piége. — Tant qu'on ne fait pas de mal, ne ferait-on d'ailleurs aucun bien, on n'est pas mauvais. — A la bonne heure; ce n'est donc pas un mal de garder pour soi les biens du Maître, de jouir seul d'un bien commun à tous?

La terre, avec toute son étendue, n'est-elle pas au Seigneur? Du moment où nos possessions sont celles de notre commun Maître, ne doivent-elles pas aussi profiter à ceux qui le servent comme nous? Les biens du maître appartiennent à tous les serviteurs. N'est-ce pas là ce que nous voyons dans les grandes maisons? A tous est distribuée une égale mesure de froment, elle sort du grenier de la famille; la maison est ouverte à tous. Les possessions royales ne sont pas moins communes : les villes, les places et les promenades publiques sont à l'usage de tout le monde; nous y participons tous au même degré. Considérez, je vous prie, l'économie du plan divin : il y a des choses qui nous sont communes, ne serait-ce que pour confondre les travers du genre humain; de ce nombre sont l'air, le soleil, l'eau, la terre, le ciel, la mer, la lumière, les astres; Dieu nous les a toutes partagées comme à des frères. Il nous a donné les mêmes yeux, le même corps, une âme identique, des facultés qui se ressemblent; tout vient de la terre, nous venons tous d'un seul homme, nous avons tous le même séjour. Rien de cela ne modère nos convoitises. Il est d'autres choses qui nous sont communes, je l'ai déjà dit, les bains, les villes, les places et les promenades publiques. Or, vous remarquerez que par rapport à ces biens communs, il n'existe aucune contestation, et que la paix est complète. Quelqu'un, au contraire, tente-t-il d'usurper un bien et de se l'approprier, aussitôt les querelles, comme si la nature se révoltait de ce que nous tâchons de diviser les choses que Dieu lui-même unit; et c'est là le résultat de nos efforts, quand nous voulons avoir ces biens en propre, quand nous avons à la bouche ces deux insipides mots, le tien et le mien, source de tant de contestations et d'ennuis. Otez-les, plus de luttes, plus d'inimitiés.

La communauté nous convient mieux que la propriété.

La communauté nous convient beaucoup mieux et se trouve bien plus dans la nature que la propriété. Pourquoi n'a-t-on jamais de dispute au sujet de l'agora, si ce n'est parce qu'il appartient également à tout le monde? S'agit-il d'une maison ou d'une somme d'agent, partout des procès interminables. Les biens communs sont les seuls qui nous soient nécessaires; et nous ne respectons pas même la communauté dans les moins importants. Or, Dieu nous a donné les premiers en commun pour que nous sachions mettre en commun les seconds; mais nous n'écoutons pas une leçon aussi formelle.

Comment le riche, je reviens sur ce point, serait-il par là même bon? Cela n'est pas admissible; il est bon quand il donne aux autres, il est bon quand il n'a pas, quand il se dépouille en faveur du prochain; il ne l'est plus en tant qu'il possède. Est-ce donc un bien qu'une chose dont la possession manifeste notre perversité, dont le sacrifice est un acte de vertu? En effet, avoir des richesses n'est pas un bien; n'en avoir pas est souvent la preuve et la révélation d'un bien. J'en conclus que le bien ne consiste pas dans les richesses elles-mêmes. Si vous ne les acceptez pas quand elles vous sont offertes, vous êtes un homme vertueux. Par conséquent, si nous les distribuons aux pauvres, quand nous les possédons déjà, nous ne témoignons pas une vertu moins grande. Les acquérir, ou les posséder, ce n'est donc pas le bien, je le répète; le bien n'est pas dans les richesses. Ne les nommez donc pas ainsi; car elles ne méritent pas ce titre, du moment où vous les regardez comme un bien, où votre âme les admire.

Purifiez votre intelligence, rectifiez votre jugement, et vous serez réellement bon; apprenez quels sont les biens véritables. Quels sont-ils? La vertu, l'amour de vos frères; là est le bien, et non dans les possessions terrestres. D'après cela, si vous faites l'aumône, plus vous la ferez avec abondance, meilleur vous serez, plus on vous estimera : si vous êtes riche, rien de semblable. Acquérons donc ce genre de bien pour être bons sur la terre, et posséder les biens à venir par le Christ Jésus, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIII.

« Prescrivez ces choses, enseignez-les. Que personne ne méprise votre jeunesse; soyez plutôt le modèle des fidèles par le discours, par la conduite, par la charité, par la foi, par la chasteté. En attendant que je vienne, appliquez-vous à la lecture, à l'exhortation, à l'enseignement. Ne négligez pas la grâce qui est en vous, et qui vous a été donnée par la prophétie avec l'imposition des mains, avec le sacerdoce. »

1. Il est des choses qui doivent être enseignées, et d'autres qu'il faut prescrire. Si vous ordonnez quand il s'agit d'enseigner, vous tombez dans le ridicule; vous n'y tombez pas moins, si vous faites tout le contraire. Voici ma pensée : l'obligation de fuir le mal, ce n'est pas un sujet de doctrine, c'est l'objet d'un ordre, sur lequel il faut peser de toute son autorité; cela s'applique également aux observances judaïques. Avez-vous à parler de l'aumône, de la virginité, des vérités de la foi, c'est l'enseignement qui devient nécessaire. De là ce double précepte donné par Paul : « Prescrivez, enseignez. » Encore un exemple : si quelqu'un porte des ligatures ou toute autre amulette, sachant que c'est un mal d'en user, voilà le cas d'imposer un ordre, mais s'il ignore que c'est un mal, c'est le cas d'instruire. « Que personne ne méprise votre jeunesse. » Vous le voyez, le prêtre doit savoir commander, parler avec autorité, et non simplement ni toujours développer une doctrine. D'après les idées reçues, la jeunesse n'inspire pas le respect, parfois même on la dédaigne; et voilà pourquoi cette recommandation : « Que personne ne méprise votre jeunesse. » Il importe essentiellement que le docteur ne soit pas méprisé. Mais où sera la modestie, où sera la mansuétude, s'il n'encourt jamais le mépris? Pour ce qui le regarde lui-même, s'il est méprisé, qu'il le supporte avec patience; cette patience contribue puissamment au succès de la doctrine : en ce qui regarde autrui, il n'en est plus de même; ce ne serait plus de la modestie, ce serait de la faiblesse. S'il vengeait ses affronts personnels, les injures qu'on peut lui faire, les embûches qu'on peut lui dresser, il serait condamnable : dès qu'il est question du salut de vos frères, commandez, pourvoyez à tout avec autorité; la réserve n'est plus ici de saison, il faut déployer tout son pouvoir pour empêcher une ruine commune. Ou bien c'est là ce que Paul a voulu dire, ou bien c'est ceci : Que personne ne vous méprise à cause de votre jeunesse; et, si votre conduite est au niveau de votre mission, non-seulement la jeunesse ne sera pas pour vous une cause de mépris, elle vous attirera plutôt l'admiration universelle.

C'est pour cela que l'Apôtre ajoute : « Soyez

le modèle des fidèles par le discours, par la conduite, par la foi, par la chasteté ; » que votre vie soit un exemple continuel de bonnes œuvres, un type que les autres retraceront, un miroir éclatant, une loi vivante, un modèle parfait, une règle invariable. Tel doit se montrer celui qui remplit le ministère de l'enseignement, « par le discours, instrument de ce ministère, par la conduite, par la charité, par la foi, par la chasteté » la plus inaltérable, par la modération et la sagesse. « En attendant que je vienne, appliquez-vous à la lecture, à l'exhortation, à l'enseignement. » Il ordonne donc à Timothée de s'appliquer à la lecture. Entendons tous cette leçon et ne négligeons jamais de nous former dans l'étude des divines Ecritures. Remarquez de nouveau cette promesse : « Jusqu'à ce que je vienne. » C'est ainsi qu'il le console et qu'il répond au désir dont le disciple devait sans doute être animé dans son éloignement. « Jusqu'à ce que je vienne, appliquez-vous à la lecture » des Livres saints, « à l'exhortation » fraternelle, « à l'enseignement » pour tous sans distinction. « Ne négligez pas la grâce qui est en vous, qui vous a été donnée par la prophétie. » C'est la doctrine qu'il désigne sous le nom de prophétie. « Avec l'imposition des mains faite par les prêtres. » Il ne parle pas des prêtres cependant, mais bien des évêques; les premiers n'avaient pas le droit d'imposer les mains aux seconds.

« Méditez ces choses, soyez-y tout entier. » Voyez avec quelle insistance il revient sur les mêmes avertissements, pour lui bien faire entendre que le zèle du docteur doit avant tout porter là-dessus. « Veillez sur vous-même et sur votre enseignement; ne vous en laissez pas distraire. » En prenant garde à vous, instruisez les autres. « En agissant ainsi, vous vous sauverez vous-même, et vous sauverez ceux qui vous écoutent. » Oui, « vous-même; » et rien n'est plus vrai. L'homme nourri des discours de la saine doctrine, en bénéficie le premier : pendant qu'il exhorte les autres, il se pénètre lui-même des sentiments qu'il transmet. Ces mots ne sont pas dits pour Timothée seul, ils sont dits pour tout le monde. Si de tels avertissements étaient donnés à quelqu'un qui ressuscitait les morts, quel devrait être aujourd'hui notre langage? Le Christ l'insinuait du reste par cette allusion aux docteurs : « Le royaume des cieux est semblable à un père de famille qui tire de son trésor les nouvelles et les anciennes richesses. » *Matth.*, XIII, 52. Le bienheureux Paul revient encore à cet avertissement, quand il dit : « Afin que, par la patience et la consolation que nous puiserons dans les Ecritures, nous ayons l'espérance. » *Rom.*, XV, 4. Il s'était lui-même appliqué ce qu'il recommandait et d'une manière éminente, alors qu'il s'instruisait de la loi paternelle aux pieds de Gamaliel; ce qui ne nous permet pas de douter que dans la suite il ne soit resté fidèle à la lecture : lui qui la conseille aux autres avec tant d'ardeur, ne pouvait manquer de se la conseiller à lui-même. Voyez-le invoquant à chaque instant le témoignage des prophètes, et par conséquent les étudiant sans cesse. Eh quoi, lorsque Paul s'en préoccupe à ce point, lorsque nous pouvons puiser un si grand bien dans la lecture des Livres saints, nous laisserons-nous aller à l'indolence et n'écouterons-nous que par manière d'acquit? De quel châtiment ne nous rendons-nous pas ainsi dignes? « Afin que vos progrès se manifestent en toute chose. »

2. Il voulait donc en cela que son disciple se montrât grand et s'attirât l'admiration. En tenant ce langage, il lui signifiait qu'il avait encore besoin de lui. Quel est le vrai sens de cette parole : « Afin que votre progrès soit manifeste en toute chose? » Non-seulement dans la vie, mais encore dans l'enseignement. « Ne blessez pas un homme plus âgé que vous. » Veut-il parler ici de la dignité sacerdotale? Je ne le pense pas; il s'agit d'un vieillard quelconque. Et si ce vieillard a besoin de correction? « Ne le blessez pas; » mais parlez-lui comme vous parleriez à votre père coupable d'une faute. « Traitez les femmes âgées comme si chacune était votre mère, les jeunes gens comme des frères, les jeunes filles comme des sœurs, en toute chasteté. » La réprimande est toujours une chose pénible en soi, et surtout pour une personne âgée; si de plus elle est faite par un jeune homme, elle présente une triple aspérité. L'Apôtre veut donc qu'on l'atténue par le mode et la douceur.

On peut reprendre sans molester, pourvu qu'on s'y applique. Il y faut de la prudence; mais on y parvient. « Les jeunes gens comme des frères. » Pourquoi une telle exhortation à cette place? Il fait encore allusion à ce qu'il y a d'emporté dans la jeunesse. Il faut donc adoucir les avertissements par la mansuétude. « Les jeunes filles comme des sœurs; » et puis remarquez ce qu'il ajoute : « En toute chasteté. » Ne me parlez pas du péché même; éloignez jusqu'au soupçon. Les entretiens avec les jeunes personnes y donnant aisément sujet, et l'évêque cependant devant parfois leur adresser la parole, l'Apôtre pose cette condition : « En toute chasteté, » déterminant ainsi la conduite prudente et réservée qu'il faut garder en de telles circonstances. — Que dites-vous? est-ce bien à Timothée que vous faites de pareilles recommandations? — Oui, répond-il; car, en parlant à mon disciple, je m'adresse à l'univers. S'il donne de pareils ordres à Timothée, comprenez ce que doit être chacun des autres, combien il doit éviter de faire naître le moindre soupçon, de fournir un prétexte même à ceux qui voudraient l'accuser.

« Honorez les veuves, les veuves dignes de ce nom. » Pourquoi ne mentionne-t-il pas la virginité, et ne dit-il pas : Honorez les vierges? A mon avis, c'est qu'il n'existait pas alors de collége de vierges, ou qu'elles avaient prévariqué. « Quelques-unes, dit-il plus loin, sont revenues en arrière et marchent à la suite de Satan. » I *Tim.*, v, 15. « Honorez les veuves, les veuves dignes de ce nom. » Il peut y en avoir qui ne le méritent pas, bien qu'elles aient perdu leur mari. De même qu'une vierge ne l'est pas uniquement parce qu'elle n'a pas embrassé le mariage, et qu'elle doit avoir d'autres qualités, une conduite irréprochable, un zèle soutenu; de même ce qui fait la veuve, ce n'est pas seulement la mort du mari, mais encore la modestie, la patience et la réserve la plus absolue. Telles sont les veuves pour lesquelles il demande le respect, et certes à juste titre; elles méritent bien d'être honorées, étant demeurées seules, n'ayant plus un mari pour les protéger; ce que le vulgaire regarde comme un déshonneur, comme une situation équivoque. Voilà pourquoi Paul exige du prêtre qu'il les honore profondément; et ce n'est pas pour cette seule raison, c'est aussi parce que la viduité est un état honorable. « Si quelque veuve a des enfants ou des neveux, qu'elle apprenne d'abord à bien gouverner sa maison, à payer de retour l'affection de ses parents. » Remarquez la sagesse de Paul, et comme il appuie souvent ses conseils par des raisons humaines. Il ne dit ici rien de grand ni de sublime, rien qui ne soit à la portée de tous : « Elles doivent payer de retour l'affection des parents. » Et de quelle manière? En pourvoyant à leur postérité. On pourrait leur tenir ce langage : Les vôtres ont eu bien soin de vous, ils sont partis de ce monde, et vous n'avez pu vous acquitter envers eux, puisque vous ne leur avez donné ni la vie ni l'éducation; reportez cette dette sur les enfants, faites du bien aux uns par les autres.

Conduite que doivent tenir les vierges.

« Qu'elles apprennent d'abord à bien gouverner leur maison. » Voilà le conseil dans toute sa simplicité; Paul le relève ensuite : « Car cela est agréable aux yeux de Dieu. » Il a déclaré qu'il parlait des veuves vraiment dignes de ce nom; il va dire quelles sont ces veuves : « La véritable veuve, celle qui est réellement isolée, met son espérance en Dieu, se consacre à la prière, se livre aux supplications la nuit et le jour; mais celle qui s'adonne aux délices, quoique vivante est déjà frappée de mort. » La véritable veuve, c'est celle qui, dans la viduité, n'a pas recommencé la vie du siècle; la véritable veuve espère uniquement en Dieu, s'applique à la prière avec persévérance, la nuit comme le jour. Ce n'est pas qu'il refuse ce titre à celle qui a des enfants; il la loue même, pourvu qu'elle les élève selon Dieu; mais il a principalement en vue celle qui n'a pas d'enfants, celle qui demeure seule. Il la console d'une telle privation, en déclarant que c'est là ce qui fait la viduité réelle : n'ayant sous aucun rapport les joies de la famille, elle regarde Dieu comme remplaçant tous ceux qu'elle eût aimés. Elle n'est pas d'une condition inférieure parce qu'elle n'a pas d'enfants; et cette consolation lui tient lieu de tout. Voici le sens de ce texte :

Ne vous affligez pas lorsque vous entendez qu'il faut veiller à l'éducation des enfants, comme si votre solitude absolue constituait pour vous une sorte de déchéance; votre dignité de veuve n'en est pas amoindrie. « Pour celle qui s'adonne aux délices, vivante elle est déjà morte. »

3. Il en est beaucoup qui, ayant des enfants, veulent rester dans le veuvage, non pour éviter les occasions d'une vie mondaine, mais pour s'y livrer encore plus, pour agir en tout avec plus d'indépendance, et mieux obéir aux convoitises du siècle; c'est pour cela qu'il dit : « Celle qui s'adonne aux délices, vivante est déjà morte. » — Que dites-vous? la femme veuve ne doit donc pas vivre dans les délices? — Assurément non, répond l'Apôtre. Par conséquent, si l'entraînement de l'âge et la faiblesse de la nature ne constituent pas une nécessité; si, dans ce cas même, le désordre mène à la mort, à la mort éternelle, que pourront prétexter les hommes qui s'y livrent? Il a dit avec raison : « Celle qui s'adonne aux délices, vivante est déjà morte. » Pour mieux le comprendre, examinons le caractère distinctif des vivants et des morts, et nous verrons de quel côté nous devons la placer. Ceux qui vivent ont grand soin de ce qui regarde la vie future, la véritable vie. Ce qu'est cette vie future, à laquelle nous devons consacrer tout notre temps, écoutez le Christ vous le dire : « Venez, recevez en héritage le royaume qui vous a été préparé depuis l'origine du monde; car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire. » *Matth.*, XXV, 34, 35. Les vivants ne diffèrent pas des morts en cela seul qu'ils voient le soleil et respirent l'air, ce n'est pas ce que nous disons. Ils en diffèrent surtout en ce qu'ils font le bien; s'ils négligent de le faire, ils ne sont pas de meilleure condition que les morts. Pour éclairer là-dessus notre intelligence, voyez comment il se peut qu'un mort vive encore : « Dieu, nous est-il dit, n'est pas le Dieu des morts, mais bien le Dieu des vivants. » *Ibid.*, XXII, 32. Cela vous semblera peut-être une énigme. Résolvons-la donc sous son double aspect. Un vivant est mort quand il passe sa vie dans les délices. Comment? Il ne vit que pour le ventre, il n'use plus des autres sens : par exemple, il ne voit plus ce qu'il faut voir, il n'entend plus ce qu'il faut entendre, il ne dit plus ce qu'il faut dire; il ne fait donc pas l'œuvre des vivants. Voyez-vous cet homme étendu sur son lit, les yeux éteints, n'ayant plus de sentiment d'aucune sorte? tel est celui dont nous parlons; ou plutôt non, il est dans un état pire. Celui-là demeure insensible au mal comme au bien : celui-ci ne sent que le mal; quant au bien, il est immobile et froid comme le premier, il est véritablement mort. La vie future ne le touche et ne l'émeut en aucune façon; il est comme plongé dans un recoin ténébreux, dans un antre plein d'immondices, dès que l'ivresse s'est emparé de lui, l'enveloppe et le tient au sein des ténèbres : il gît là comme les morts.

Passant tout le temps dans les festins et l'intempérance, n'est-il pas dans une profonde obscurité? n'est-il pas véritablement mort? Et même, dans la matinée, quand il semble être à jeun, il ne jouit pas d'une liberté complète, soit parce qu'il n'a pas encore digéré ni dominé les libations de la veille, soit parce qu'il est déjà préoccupé des boissons qu'il absorbera; du reste, au commencement comme au milieu du jour, il assiége constamment sa table, et puis les ténèbres et la lumière le trouvent enseveli dans un profond sommeil. Faut-il donc, je vous le demande, compter cet homme au nombre des vivants? Qui pourrait après cela nous dire l'incessante tempête que la volupté déchaîne dans l'âme, et jusque dans le corps? De même que les nuages amoncelés et persistants ne laissent passer aucun rayon; de même les délices et les vapeurs du vin enveloppent le cerveau et le battent comme un écueil, le plongeant dans les ténèbres, et ne permettant plus à la raison d'exercer son empire, d'échapper à cette profonde nuit de l'ivresse. Pouvez-vous imaginer l'agitation et le tumulte qui règnent dans un pareil état? Quand arrive une inondation et que l'eau pénètre dans les ateliers, nous voyons les habitants s'agiter en désordre, employer avec empressement toute sorte de vases, avoir recours à tous les moyens pour la puiser, de peur qu'elle

ne fasse crouler les fondements, et ne rende ainsi tous les efforts inutiles : ainsi, quand l'âme est envahie par la volupté, toutes ses facultés intellectuelles sont dans le désordre, ne pouvant évacuer l'élément destructeur, qui s'accumule sans cesse, et l'âme reste en butte à l'ouragan. Ne vous arrêtez pas, je vous prie, à ce visage riant et joyeux; regardez au dedans, et vous y verrez les plus tristes ravages; s'il était permis de dévoiler cette âme et de la placer sous vos yeux, vous la verriez détrempée par la mollesse, abattue, couverte d'un voile lugubre, singulièrement amoindrie. En effet, plus le corps engraisse et se dilate, plus l'âme s'étiole et s'affaiblit; les soins excessifs donnés à l'un sont l'ensevelissement de l'autre. Quand l'enveloppe extérieure de la prunelle de l'œil vient à s'épaissir, la puissance visuelle s'affaiblit par degré, le rayon est intercepté par cet obstacle, et souvent les ténèbres se font : l'embonpoint alourdit de même le corps; il est comme paralysé par sa propre masse. — Mais les morts, direz-vous, se dissolvent et tombent en pourriture. — La même chose vous frappera dans le voluptueux; voyez cette abondance d'humeurs, de mucosités, de vomissements, d'éructations, et j'omets ce qu'il y a de plus dégoûtant. Telle est la tyrannie de ce vice : il oblige à supporter ce qu'on n'oserait pas dire.

4. Me demanderez-vous encore comment le corps se dissout de toute manière, alors qu'il mange et boit? — Mais ce n'est pas là le trait distinctif de la vie humaine; car les brutes mangent et boivent aussi. Lorsque l'âme gît dans un état de mort, à quoi servent la nourriture et la boisson? Un magnifique habit enveloppant un cadavre, voilà ce qu'est un corps florissant autour d'une âme morte : égal avantage des deux côtés. N'est-elle pas morte cette âme qui ne sait parler que de cuisiniers, d'échansons, de tables somptueuses, et jamais un mot de piété? Qu'est-ce que l'homme? voyons. Les philosophes étrangers le définissent un animal raisonnable, mortel, capable d'éducation et de science. Ce n'est pas chez eux que nous allons puiser notre définition. Où donc? Dans la divine Ecriture. Mais où l'Ecriture donne-t-elle la définition de l'homme? Ecoutez : « C'était un homme juste, vrai, pieux, s'abstenant de tout mal. » *Job*, I, 2. Voilà l'homme. Ailleurs nous lisons : « C'est une grande chose que l'homme, un trésor que l'homme miséricordieux. » *Prov.*, XX, 6. Quant à ceux qui ne sont pas tels, bien qu'ils aient l'intelligence en partage, quelque brillante que soit leur éducation, l'Ecriture ne consent pas à les appeler des hommes; elle les désigne sous les noms de chiens, de chevaux, de vipères, de serpents, de renards, de loups ou de telle autre bête féroce plus vile encore, s'il en est. Si l'homme est donc ce que nous avons entendu, le voluptueux n'est pas un homme; et comment le serait-il, celui qui ne se préoccupe nullement d'en avoir les qualités? Les délices et la sobriété ne vont pas ensemble, elles se détruisent mutuellement. Les idolâtres eux-mêmes le disent : « Un ventre alourdi ne produit pas un esprit délié. » L'Ecriture appelle les voluptueux des hommes sans âme : « Mon esprit ne restera pas dans ces hommes, parce qu'ils sont chair. » *Genes.*, VI, 3. Ils avaient une âme sans doute; mais, comme elle était morte en eux, ils ne sont désignés que par la substance matérielle. Nous disons d'un homme vertueux, bien qu'il ait un corps : Il est tout âme, il est tout esprit; nous disons le contraire de l'homme corrompu. De là, cette parole de l'Apôtre : « Pour vous, vous n'êtes plus dans la chair; » *Rom.*, VIII, 9; par la raison que leurs œuvres n'étaient pas charnelles. D'où nous concluons que les voluptueux ne vivent plus par l'âme ou par l'esprit.

« Celle qui s'adonne aux délices, vivante est déjà morte, » est-il encore dit. Ecoutez, vous femmes qui passez tout le temps dans les festins et l'ivresse, qui dédaignez les pauvres mourant de faim, pendant que vous mourez dans de perpétuelles délices : vous infligez une double mort aux infortunés, à vous-mêmes; et cela, parce que vous ne gardez aucune mesure. Si vous subveniez à leurs besoins par votre surabondance, vous sauveriez une double vie. Pourquoi déchirez-vous vos entrailles par la satiété, et celles du pauvre par la privation? Excès d'embonpoint d'une part; amaigrissement extrême de l'autre. Songez à ce que sont les ali-

ments, à ce qu'ils deviennent. Cette parole vous révolte, n'est-ce pas? Pourquoi donc les accumulez-vous sans cesse? Vos plaisirs immodérés ne font qu'entasser la pourriture. La nature a des bornes, et ce qui les dépasse, loin d'être un aliment, est un poison, une source d'ignominies. Nourrissez le corps, ne le tuez pas. Si vous appelez aliment ce que vous lui donnez, alimentez-le donc, et gardez-vous de le détruire. La destination de la nourriture a pour but, je le pense, de nous détacher des délices. S'il en était autrement, si l'excès n'était pas inutile, et même nuisible au corps, nous ne cesserions pas de nous absorber les uns les autres. Supposez, en effet, que l'estomac digérât tout et le fît passer dans l'organisme, vous verriez des querelles et des combats incessants. Si, tels que nous sommes, quand une partie des aliments se résout en pourriture ou n'engendre que d'inutiles humeurs et surcharge le sang, nous aimons tant le plaisir de la table, nous y dépensons même tout ce que nous pouvons posséder, à quelles limites nous serions-nous arrêtés, les délices n'ayant pas le résultat qu'elles ont?

Plus nous nous y plongeons, plus nous infectons notre corps; c'est une outre qui laisse échapper le liquide de toute part. On voit des hommes dont les éructations vont jusqu'à fatiguer le cerveau de leurs voisins : ce sont des vapeurs fétides qui sortent comme d'une fournaise où brûle un feu malsain. Dès que les autres en sont tellement incommodés, que ne doit pas souffrir le cerveau du voluptueux lui-même, incessamment envahi par de telles vapeurs? Qui pourrait dire la fermentation d'un sang qui ne circule plus avec liberté, l'état des récipients intérieurs, du foie, de la rate, du ventre? quelle horrible infection! Chose encore plus hideuse, il faut veiller avec soin à ce que les issues ne s'obstruent pas, de peur que la pourriture ne remonte. On n'y manque pas, on emploie tous les moyens, quand il s'agit de la salubrité d'une maison; mais, pour le réceptacle du corps, au lieu de le purifier, on le comble, et la puanteur envahit les parties supérieures, jusqu'à l'appartement même du roi, jusqu'à son trône, le cerveau. On dirait à notre conduite que nous n'avons aucun souci d'avoir un roi respecté, et que nous le tenons pour un chien immonde. Voilà pourquoi le Créateur a placé la tête loin des membres inférieurs, voulant qu'elle n'eût pas à subir de pareilles atteintes. C'est nous qui ruinons le plan divin, en altérant tout par notre intempérance. Qui nous dira les autres maux résultant de ce désordre? Fermez les égoûts, et vous verrez bientôt arriver la peste. Or, si la puanteur matérielle produit un tel effet, l'infection intérieure ne pouvant plus se dissiper, resserrée dans une étroite enceinte, ne causera-t-elle pas mille maladies, et dans le corps et dans l'âme?

Ce qu'il y a de terrible en cela, c'est que beaucoup murmurent contre Dieu, parce qu'il a fait de notre corps, disent-ils, un récipient d'immondices; tandis qu'ils travaillent à les augmenter. Dieu voulait par cette loi nous détourner des délices, nous élever au-dessus des choses de la vie. Mais rien ne peut mettre un terme à vos appétits grossiers; un plaisir qui ne flatte que la bouche, qui dure à peine le temps du repas, et qui même passe beaucoup plus vite, vous vous efforcez de le prolonger. Est-ce que le plaisir n'a pas disparu sitôt qu'il n'agit plus sur la langue et le palais? Là est la sensation, et puis rien, ou plutôt la fatigue et la souffrance, l'estomac ne digérant pas, ou ne digérant qu'avec les efforts les plus pénibles. C'est ce qui donne raison au mot de Paul : « Celle qui s'adonne aux délices, vivante est déjà morte. » Sous le poids de la volupté, l'âme est incapable de parler et d'entendre; elle est comme détrempée, lâche, sans vigueur, esclave, craintive, insolente, rampante, dominée par l'ignorance, l'emportement et la paresse : elle réunit tous les maux, elle ne possède aucun bien. Aussi l'Apôtre dit : « Commandez-leur encore d'être irrépréhensibles. » Vous le voyez, c'est un précepte. Il ne le laisse pas à leur libre choix. Commandez-leur, a-t-il dit, de ne pas se livrer aux délices. Il indique bien par là que c'est un vice manifeste; de telle sorte qu'il n'est pas permis au voluptueux de participer aux divins mystères. « Commandez-leur d'être irrépréhensibles. » Evidemment cela doit être mis au nombre des péchés. Quand une

chose est libre, ne l'accomplirait-on pas, ce n'est pas à dire pour cela qu'on ne soit pas irrépréhensible. A l'exemple de Paul, ordonnons-nous aussi que les veuves adonnées aux délices soient rayées du catalogue des veuves. Si le soldat qui fréquente les bains, les théâtres, ou même le négoce, est condamné comme déserteur, beaucoup plus doivent l'être les veuves!

Conclusion morale. Ne cherchons pas le repos ici-bas, afin de le trouver là-haut; ne cherchons pas le plaisir sur la terre, afin d'avoir dans les cieux le plaisir véritable, la pure volupté, celle qui n'engendre aucun mal et qui renferme des biens sans nombre. Puissions-nous tous l'obtenir en Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIV.

« Si quelqu'un n'a pas soin des siens, et particulièrement de ceux de sa maison, il a renoncé à la foi et il est pire qu'un infidèle. »

1. Il en est beaucoup qui pensent que la vertu leur suffit pour se sauver, et qu'ils ne manquent de rien, pourvu qu'ils règlent bien leur vie. Ils se trompent, et nous en avons la preuve par celui qui avait enfoui le talent qu'on lui avait confié, et le rendit tel qu'il l'avait reçu. Nous la trouvons aussi dans le bienheureux Paul, lorsqu'il nous dit : « Si quelqu'un n'a pas soin des siens. » Il entend par là tous les soins qui regardent l'âme aussi bien que le corps ; car ce soin dont il parle, est une véritable providence. « Si quelqu'un n'a pas soin des siens, et particulièrement de ceux de sa maison, c'est-à-dire, des membres de sa famille, il est pire qu'un infidèle. » C'est ce que nous enseigne aussi Isaïe, le coryphée des prophètes : « Ne méprisez point votre propre chair. » *Isa.*, LVIII, 7. Comment, en effet, serait-il bienveillant envers les autres, celui qui méprise ses parents et ses proches? Ne mettra-t-on pas sur le compte de la vanité tout le bien qu'il fait à autrui, s'il méprise les siens et se montre pour eux sans pitié? Que dire, s'il prend soin d'instruire les autres, tandis qu'il néglige les siens et les laisse dans l'erreur, lorsqu'il serait plus facile et plus équitable de veiller sur eux? N'aurait-on pas le droit de se demander si ce sont de vrais chrétiens, ceux qui méprisent ainsi leurs parents? « Et il est, ajoute l'Apôtre, pire qu'un infidèle. » Pourquoi? Parce que l'infidèle, méprisât-il les autres, n'agit pas ainsi envers les siens. Cela signifie que celui qui abandonne les siens viole la loi divine et la loi naturelle.

Or, si celui qui n'a pas soin de ceux de sa maison, a renoncé à la foi, s'il est pire qu'un infidèle, comment qualifier celui qui commet une injustice envers ceux de sa maison? A qui le comparer? Mais comment a-t-il renoncé à la foi? « Ils font profession de connaître Dieu, mais ils le renient par leurs œuvres. » *Tit.*, I, 16. Qu'a donc ordonné Dieu en qui l'on croit? De ne pas mépriser sa propre chair. Mais comment celui qui nie Dieu, pourrait-il croire en lui? Comprenons bien, nous tous qui, par économie, ne faisons point cas des personnes de notre maison; Dieu a permis les liens de la parenté, pour que nous eussions plus d'occasions d'exercer la charité. Quand donc vous ne faites pas ce que font les infidèles, n'avez-vous pas renoncé à la foi? Il ne suffit pas de faire profession de foi, pour être fidèle; il faut aussi produire des œuvres. En toute chose il est permis de croire et de ne pas croire. C'est pourquoi, ajoute Paul, après avoir parlé de la mollesse et de la sensualité, cette veuve se perd non-seulement parce qu'elle passe sa vie dans les délices, mais encore parce qu'elle a délaissé ceux de sa maison. C'est avec raison qu'il parle ainsi; celle qui vit des plaisirs de la chair, meurt par là même qu'elle a renié la foi. Mais comment est-on pire qu'un infidèle? — Parce qu'il n'est pas égal de mépriser ceux de notre maison et ceux qui n'en sont pas, par la raison qu'on est plus coupable de mépriser un être connu qu'un inconnu, un ami qu'un ennemi.

« Que celle qui sera choisie pour être mise au rang des veuves, n'ait pas moins de soixante ans; qu'elle n'ait eu qu'un mari, et qu'on puisse rendre témoignage de ses bonnes œuvres. » Il avait dit plus haut en parlant des fils et des

petits-fils : « Qu'ils apprennent premièrement à bien conduire leur maison, et à rendre à leurs pères et à leurs mères ce qu'ils en ont reçu. » Il avait dit aussi : « Celle qui vit dans les délices, est morte, quoiqu'elle paraisse vivante; » et puis : « Si quelqu'un n'a pas soin de ceux de sa maison, il est pire qu'un infidèle. » Il avait dit que celle dont telle n'était point la conduite, était indigne de figurer au nombre des veuves. Il enseigne maintenant ce qu'elle doit avoir. — Hé quoi! pouvons-nous en juger par le nombre des années ? En quoi consiste cette vertu ? Il n'a pas dépendu d'elle qu'elle eût soixante ans. — L'âge ne suffit pas, nous fait-il remarquer; car il recommande de ne pas choisir celle qui aurait dépassé cette limite, si elle n'a point fait de bonnes œuvres. Et, s'il insiste avec tant de soin sur l'âge, il en donne plus loin la raison, tirée, non de lui, mais des veuves elles-mêmes. En attendant, écoutons-le : « Qu'on puisse rendre témoignage, dit-il, de ses bonnes œuvres. » Quelles sont ces bonnes œuvres? « Si elle a bien élevé ses enfants. » Ce n'est pas une tâche ordinaire. Bien élever ses enfants, ce n'est pas seulement les nourrir, mais s'acquitter de ce devoir comme il convient, et ainsi qu'il le recommande plus haut : « S'ils persévèrent dans la foi, dans l'amour, dans la sainteté. » I *Tim.*, II, 15. Voyez-vous comment il fait passer partout les soins de la famille avant ceux à donner aux étrangers ? Il commence par dire : « Si elle a bien élevé ses enfants ; » puis il ajoute : « Si elle a exercé l'hospitalité, si elle a lavé les pieds des saints, si elle a secouru les affligés, si elle s'est appliquée à toute sorte de bonnes œuvres. » — Mais si elle est pauvre? — Elle ne doit pas même alors s'abstenir d'élever ses enfants, d'exercer l'hospitalité et de soulager les affligés. Elle n'est pas plus pauvre que celle qui donna les deux oboles. Si pauvre qu'elle soit, elle a un toit pour s'abriter, et ne demeure pas en plein air. « Si elle a lavé les pieds des saints. » Ici pas de dépense. « Si elle s'est appliquée à toute sorte de bonnes œuvres. » En quoi consiste ce précepte? Il s'agit des besoins corporels. Les femmes sont surtout propres à ce genre d'occupations, à tous les détails de la vie domestique.

2. Grand Dieu! que de sollicitude pour une veuve! Paul se montre presque aussi exigeant que pour un évêque. Car ces paroles : « Si elle n'est pas appliquée à toute sorte de bonnes œuvres, » indiquent que ce qu'elle ne peut faire par elle seule, elle doit y participer par son concours. Il veut qu'elle renonce au monde, qu'elle soit prévoyante, attachée à la maison et toujours disposée à la prière. Telle était Anne. Voyez quels soins il réclame de la veuve. Les vierges ne sont pas autant assujetties, bien qu'il exige d'elles une grande perfection, une vertu consommée. Lorsqu'il dit : « Ce qui est saint et ce qui donne le moyen de prier Dieu sans empêchement, » I *Cor.*, VII, 35, il semble résumer toute la sainteté. Vous le voyez, il ne suffit pas que la veuve ne se remarie pas; il faut encore bien autre chose. Pourquoi l'exhorte-t-il à ne pas contracter de nouveaux liens? Est-ce parce qu'il les désapprouve? Nullement, c'est l'erreur des hérétiques; mais il voulait qu'elle s'appliquât aux choses spirituelles et s'attachât à la vertu. Le mariage n'est pas une chose impure, elle est pleine d'assujettissements; car, lorsque Paul dit : « Pour qu'ils s'abstiennent, » *Ibid.*, 5, il ne dit pas : Pour qu'ils se purifient. Le mariage entraîne, en réalité, de nombreuses occupations; et, si vous ne le contractez pas, pour mieux vivre dans la crainte du Seigneur, et que vous ne viviez pas dans cette crainte, il ne vous servira de rien d'avoir prodigué vos soins aux étrangers et aux saints. Si vous n'agissez pas de la sorte, vous vous êtes abstenue du mariage, comme si vous le condamniez. C'est ainsi que la vierge qui ne porte pas véritablement sa croix, paraîtra avoir repoussé le mariage comme impur et abominable.

Quand on reçoit un hôte, figurons-nous recevoir Notre-Seigneur.

Voyez-vous que ce qu'il nomme hospitalité ne consiste pas dans un sentiment simplement bienveillant, mais empressé, plein de zèle et d'ardeur, qui envisage la chose comme si l'on recevait Jésus-Christ lui-même? Il n'entend pas que les veuves laissent ce soin aux domestiques, il veut qu'elles s'en acquittent elles-mêmes. « Si moi, votre Maître, je vous ai lavé les pieds, à plus forte raison devez-vous vous les laver les uns aux autres. » *Joan.*, XIII, 14. Quelle que

soit votre fortune, votre rang et votre naissance, la distance qui vous sépare de vos frères n'est pas aussi grande que celle qui séparait Dieu de ses disciples. Si, dans votre prochain, vous voyez Jésus-Christ, loin de rougir, glorifiez-vous de votre action. Mais si vous ne recevez pas en lui le Christ, ne le recevez pas lui-même; car c'est le divin Maître qui a dit : « Celui qui vous reçoit, me reçoit. » *Matth.*, x, 40. Si vous ne faites pas ainsi, vous n'aurez pas de récompense. Abraham crut donner l'hospitalité à des voyageurs qui passaient; et cependant, au lieu de confier à ses domestiques tout ce qu'il y avait à faire dans l'intérêt de ses hôtes, il se réserva les soins les plus importants; il enjoignit même à sa femme de pétrir de la farine. Et le patriarche avait trois cent dix-huit esclaves nés dans sa maison : avec eux il ne devait sans doute pas manquer de servantes; mais il voulait partager avec sa femme la récompense non-seulement de ce qu'il avait dépensé, mais encore de ses bons offices. Voilà comment il convient d'exercer l'hospitalité : en s'acquittant de tout par nous-mêmes, afin de nous sanctifier et pour que nos mains soient bénies. Si vous donnez à un pauvre, ne dédaignez pas de lui faire l'aumône vous-même; ce n'est pas au pauvre que vous donnez, mais au Christ. Or, quel est l'homme assez misérable pour refuser de tendre la main à Jésus-Christ?

Telle est la véritable hospitalité, qui s'exerce au nom de Dieu. Si vous déployez du faste, vous aurez beau céder la première place à votre hôte, vous ne pratiquerez pas ainsi l'hospitalité; vous ne l'exercerez pas au nom de Dieu. Un hôte réclame beaucoup de prévenances et d'encouragements. C'est à peine si, malgré de pareils égards, il pourra se défendre de rougir. Puisque la nature a voulu que celui qui est bien traité, en éprouvât une certaine honte, il convient d'y remédier par l'excellence des soins rendus, et de montrer par les paroles, aussi bien que par les actes, que celui qui accorde le bienfait le reçoit plutôt qu'il ne le donne. La chose devient infiniment plus agréable, en vertu de la bonne humeur qui l'accompagne; car de même que celui qui croit subir un dommage perd tout, et que celui qui croit accorder un bienfait perd tout aussi; de même celui qui y voit un bienfait reçoit davantage : « Dieu aime celui qui donne avec joie. » II *Cor.*, IX, 7. C'est pourquoi vous devez plutôt remercier le pauvre de ce qu'il accepte. Sans les pauvres, vous vous déchargeriez difficilement du fardeau de vos péchés : ce sont les médecins de vos blessures; ils vous présentent le remède avec leurs mains. Le médecin, en vous offrant la sienne et en vous administrant les médicaments, n'exerce pas son art comme le pauvre qui, en vous tendant la main et en recevant une obole, vous enlève votre mal. Vous lui avez donné de l'argent, et vos péchés ont été rachetés. Il en est de même des prêtres : « Ils se nourrissent des péchés de mon peuple. » *Ose.*, IV, 8. Vous recevez donc plus que vous ne donnez; c'est vous qui acceptez le bienfait, plutôt que vous ne l'accordez; vous prêtez à Dieu, non aux hommes; vous augmentez vos richesses, au lieu de les diminuer; vous les diminuez, au contraire, en voulant les conserver intactes, en ne donnant point. « Si elle a exercé l'hospitalité, si elle a lavé les pieds des saints. » De qui faut-il l'entendre? De ceux qui sont opprimés, et non pas seulement des saints. Il peut arriver que les saints jouissent d'une grande considération. Ne recherchez pas ceux qui sont dans l'abondance, mais ceux qui souffrent et qui sont inconnus. « Celui qui aura assisté l'un de ces plus petits, m'aura assisté moi-même. » *Matth.*, XXV, 45.

3. Ne chargez pas les prêtres de vos aumônes; distribuez-les vous-mêmes, pour avoir la récompense non-seulement de votre don, mais aussi de votre peine; distribuez-les de vos propres mains; ensemencez vous-mêmes le sillon. Ici, il n'est pas besoin de charrue, ni de bœufs; il n'est pas nécessaire de consulter le temps, de labourer la terre, ni de lutter avec les frimas. La semence dont nous parlons n'entraîne aucun de ces soucis; vous la jetez dans le ciel, où il n'y a point d'hiver, point de tempêtes, ni rien de semblable : vous la jetez dans les âmes, où il ne dépend de personne d'enlever la semence, où, dis-je, elle est fortement retenue avec soin et vigilance. Semez vous-mêmes. Pourquoi vous

priver de cette récompense? C'en est une très-grande de distribuer même la chose d'autrui. Il n'y a pas seulement du mérite à donner, il y en a beaucoup à bien répartir l'aumône. Pourquoi ne voulez-vous pas de la récompensc? Qu'elle soit encore ici, nul doute; écoutez : « Les apôtres chargèrent Etienne du ministère des veuves. » *Act.*, VI, 5. La charité et la crainte de Dieu vous établissent les dispensateurs de vos biens. Il n'y a pas là de vaine gloire; cela réjouit les âmes, purifie les mains, abat l'orgueil, donne la sagesse, rend plus léger, attire les bénédictions; en vous en allant vous emportez les louanges des veuves. Soyez plus zélés dans la prière; recherchez la compagnie d'hommes vraiment saints, qui vivent dans la solitude, qui ne peuvent mendier et qui méditent toujours les choses de Dieu. Entreprenez de longs voyages, s'il le faut, dirigez vous-mêmes vos aumônes; en donnant, vous gagnerez beaucoup. Voici une tente, une hôtellerie; plus loin le désert et la solitude. Parti souvent pour faire l'aumône, vous avez donné toute votre âme, vous avez été retenu, et, compagnon de captivité d'un autre, vous avez dit ensemble adieu au monde.

C'est une grande chose de visiter les pauvres. « Il vaut mieux entrer dans une maison de deuil que dans une maison de fête. » *Eccli.*, VII, 3. Ici, le cœur s'enfle ; si vous pouvez prendre part au plaisir, il y a de quoi vous exciter; si vous ne le pouvez pas, vous êtes accablé de tristesse. Là, dans la maison du deuil, rien de semblable; mais, à défaut de plaisirs, vous ne souffrez pas; si les sujets de satisfaction ne manquent pas, vous en réprimez les élans. Les monastères sont, à vrai dire, des maisons de deuil : le cilice et la cendre avec la solitude, nulle gaîté mondaine, aucun bruit du siècle ; le jeûne, le repos sur la dure ; point d'effusion de sang, point de trouble, point de tumulte, point de foule agitée; le port est tranquille; ce sont des phares qui brillent de haut pour éclairer au loin ceux qui voguent de ce côté. Etablis au port, ceux qui y sont invitent tout le monde à partager leur tranquillité, et ne permettent pas que ceux qui les implorent fassent naufrage ou demeurent dans les ténèbres. Allez à eux, abordez-les avec confiance, approchez, touchez leurs pieds sacrés; il est bien plus honorable de toucher ces pieds, que la tête des autres. Dites-moi si, lorsqu'il en est qui embrassent les pieds des statues parce qu'elles ont la forme royale, vous craindriez, pour vous sauver, de toucher les pieds de celui qui possède en lui le Christ? Ces pieds sont saints, quoique obscurs; on ne doit pas honorer même la tête des profanes.

Les pieds des saints peuvent beaucoup; ils sont à redouter lorsqu'ils secouent la poussière de leurs sandales. Avons-nous le bonheur de posséder des saints, ne craignons pas de leur rendre hommage. Tous ceux-là sont saints qui ont la foi et une vie régulière; ils sont saints, bien qu'ils n'en donnent pas des signes et ne chassent pas les démons. Allez au tabernacle des saints; il est permis de se réfugier dans le monastère, comme on quitte la terre pour le ciel. Vous n'y voyez pas ce qui se passe chez vous; le cœur de ceux qui y habitent est entièment pur; le silence y règne avec un repos profond; on ne distingue pas le mien du tien. Si vous demeurez dans cet asile un jour ou deux, vous en ressentirez une plus grande joie. Le jour arrive; mais, avant le jour, le coq a chanté, et les choses ne s'y passent pas comme à la maison, où les domestiques dorment encore, où les portes sont fermées, où tous sont plongés dans le sommeil, comme s'ils étaient morts, pendant que le muletier agite les clochettes. Non, rien de semblable; tous se lèvent à la fois en se recueillant pieusement; bientôt leur supérieur les exhorte; et, debout, ils forment un chœur sacré. Tous ensemble, ils étendent les mains et chantent des hymnes. Ils ne sont pas longtemps, comme nous, à secouer le sommeil et ses vapeurs. En effet, lorsque nous nous levons, nous nous asseyons, nous détirons nos membres, nous vaquons à nos usages; puis, nous lavons notre figure et nos mains, nous mettons notre chaussure et nos vêtements, perdant ainsi beaucoup de temps.

Rendons hommage aux Saints.

4. Là, rien de semblable : personne n'appelle son serviteur, chacun se suffit; on n'a pas besoin de plusieurs habits ni de quelqu'un pour se réveiller; aussitôt qu'on a ouvert les yeux, par un effet de la sobriété on ne diffère pas de celui

qui veillerait depuis longtemps. Lorsque l'estomac n'est pas chargé et appesanti par la nourriture, on n'a pas besoin de beaucoup de temps pour se lever, on est de suite prêt. Leurs mains sont toujours pures, parce que leur sommeil est bien réglé, on ne les entend ni ronfler, ni souffler; on ne les voit point s'agiter, ni se découvrir pendant leur sommeil; ils reposent avec plus de décence que ceux qui veillent; et cela résulte de leur règle de conduite. Ce sont vraiment des saints et des anges sous la figure d'hommes. Il ne faut pas s'en étonner; la crainte de Dieu gravée dans leur âme ne leur permet pas de s'oublier dans le sommeil; ils n'en sont qu'effleurés et tout juste soulagés. Si tel est l'état du sommeil, tels doivent être aussi les songes et les imaginations, qui n'ont rien d'extraordinaire. Je l'ai dit, le coq a chanté, et aussitôt le supérieur se présente et, les touchant du pied, il les éveille tous; car il n'est pas permis de dormir déshabillé. Après s'être levés, ils chantent des hymnes prophétiques, avec un accord, une harmonie, une suave mélodie. Il n'est pas là de harpe ni de flûte; pas d'instrument capable de rendre des sons pareils à ceux qui sont produits par ces voix de saints, chantant dans le calme profond de la solitude. De plus, ces chants sont utiles, opportuns et pleins de l'amour divin. « Durant les nuits, élevez vos mains vers le Seigneur. » *Psalm.* CXXXIII, 3. « Mon âme vous a désiré pendant la nuit, Seigneur, parce que vos lois sont la lumière du monde. » *Isa.*, XXVI, 9.

Les cantiques de David font aussi jaillir des fontaines de larmes; ainsi lorsqu'il exhale ces plaintes : « Je me suis épuisé à force de gémir; je laverai toute la nuit mon lit de mes pleurs; j'arroserai de mes larmes le lieu où je suis couché; » *Psalm.* VI, 7; « Car je mangeais la cendre comme le pain. » *Ibid.*, CI, 10. « Qu'est-ce que l'homme, pour mériter que vous vous souveniez de lui? » *Ibid.*, VIII, 5. « L'homme est devenu semblable au néant; ses jours passent comme l'ombre; » *Ibid.*, CXLIII, 4; et lorsqu'il dit : « Ne craignez point en voyant un homme devenu riche, et sa maison comblée de gloire; » *Ibid.*, XLVIII, 17; et aussi : « Dieu fait demeurer dans sa maison ceux qui n'ont qu'un même esprit; » *Ibid.*, LXVII, 7; puis : « Je vous ai loué sept fois le jour, à cause des jugements de votre justice; » *Ibid.*, CXVIII, 164; « Je me levais au milieu de la nuit, pour vous louer sur les jugements de votre justice; » *Ibid.*, 62; et encore : « Dieu délivrera mon âme de la puissance de l'enfer; » *Ibid.*, XLVIII, 16; « Quand même je marcherais au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal, parce que vous êtes avec moi; » *Ibid.*, XXII, 4; « Je ne craindrai rien des terreurs de la nuit, ni la flèche qui vole durant le jour, ni les complots tramés dans les ténèbres, ni les attaques de l'esprit infernal; » *Ibid.*, XC, 5, 6; et enfin : « Nous sommes regardés comme des brebis destinées à la boucherie; » *Ibid.*, XLIII, 22; lorsqu'il chante ainsi, il témoigne de son ardent amour pour Dieu. Et quand, à son exemple, les moines chantent avec les anges, car la voix des anges se mêle à cette harmonie : « Louez le Seigneur du haut des cieux; » *Ibid.*, CXLVIII, 2; tandis que, vivant dans le désœuvrement ou dans l'agitation, nous sommes plongés dans un sommeil accablant, ou que nous méditons d'innombrables fourberies, combien ne devons-nous pas admirer ces hommes qui passent toutes leurs nuits à louer Dieu! Un peu avant le jour, ils finissent par prendre du repos : c'est le moment où nous nous mettons au travail.

Mais aussitôt que le jour a paru, chacun de nous appelle son semblable, s'entretient de ses dépenses, se rend sur la place publique, va trouver le magistrat, tremble et redoute d'être puni; un autre va au théâtre; celui-là court à ses affaires. Pour ceux dont nous parlons, lorsqu'ils ont récité les prières du matin et les hymnes, ils vont lire les Ecritures; il en est qui sont versés dans l'art d'écrire. Chacun possède sa cellule, où il vit toujours en paix, sans craindre le babil de personne, vu que personne ne parle. Ensuite, ils disent Tierce, Sexte, None, Vêpres, et, partageant leur journée en quatre, dans chacune des parties ils honorent Dieu en psalmodiant et en chantant. Pendant que le monde mange, rit, s'amuse et se livre aux excès de la table, ils chantent des hymnes au Seigneur. Ils n'ont presque pas le temps de manger et de soi-

gner leur corps. Le repas fini, ils recommencent les mêmes exercices, après avoir pris un peu de repos. Si les gens du monde dorment même pendant le jour, ils passent, eux, leurs nuits à veiller. Ce sont vraiment des enfants de lumière. Après avoir passé une grande partie de la journée à dormir, ceux-là s'avancent appesantis; mais eux, encore à jeun, ils demeurent jusqu'au soir sans prendre de nourriture, et ne sont occupés qu'à chanter. Le soir venu, ils ne vont pas au bain ni ne recherchent le repos; mais ils se mettent à table pour se refaire de leurs travaux; et cela, sans bruit de serviteurs, sans empressement, sans tumulte, sans abondance ni recherche de mets. Les uns se contentent de pain avec du sel; les autres y ajoutent de l'huile; les malades ont des herbes et des légumes. Après être restés assis peu de temps, ils clôturent la journée par des hymnes, et chacun va se reposer dans un lit qui n'a pas été préparé pour la mollesse. Ici, nulle crainte des chefs, pas d'arrogance de la part des maîtres; les serviteurs n'ont pas à trembler, les femmes ne s'agitent point; pas de troupes d'enfants, de coffrets entassés, de vêtements superflus; point d'or ni d'argent, de garde ni d'avant-garde; pas d'office, rien de semblable. Tout est rempli du parfum de la prière et des hymnes, tout respire la vie spirituelle, rien de charnel. Ils n'ont pas à redouter les voleurs, ne possédant rien qui les expose au péril; ils n'ont pas de richesses, mais seulement leur corps et leur vie. Si quelqu'un la leur enlève, ce n'est pas un dommage, c'est un gain pour eux : « Le Christ est ma vie, et la mort m'est un gain. » *Philip.*, I, 21. Ils se sont dégagés de tous les liens, et l'on peut leur appliquer avec raison ces paroles : « Les cris d'allégresse se font entendre dans les tentes des justes. » *Psalm.* CXVII, 15.

5. Là, jamais de lamentations ni de gémissements; ils en sont exempts dans leur asile. Ils y meurent sans doute, ils ne sont pas immortels; mais la mort pour eux n'est pas la mort. Ils accompagnent avec des chants ceux qui sont partis de ce monde, et considèrent cet enlèvement du corps comme une véritable pompe. Vient-on annoncer que tel ou tel est mort, une grande joie éclate, ou plutôt une suprême volupté; bien plus, personne n'oserait dire : Il est mort, mais bien : Il est consommé. Puis, ce sont des actions de grâces qui témoignent de ce grand honneur, de l'étendue de cette joie; chacun prie pour obtenir une telle fin, désirant sortir ainsi du combat, arriver au terme de ses travaux et de ses luttes, et mériter de voir le Christ. Quelqu'un vient-il à tomber malade, on ne pleure pas, on ne se désole pas; on redouble de prières, et souvent ce n'est pas l'art du médecin, mais la foi qui guérit le malade. Si l'on a besoin du secours de l'art, on fait preuve alors de beaucoup de sagesse et de patience. On ne voit pas une épouse aux cheveux épars, ni des enfants qui déplorent d'avance la perte de l'objet aimé; pas de serviteurs qui supplient un maître expirant de pourvoir à leur sécurité. L'âme dégagée de tous ces liens, n'aspire qu'à garder dans le dernier souffle l'amitié de Dieu. Si la maladie arrive, elle n'est pas l'effet de l'excès du manger ou du boire; elle porte en elle un sujet d'honneur, et non de honte comme il arrive dans le monde. Elle peut résulter des veilles, ou de l'abus du jeûne, ou de tout autre cause pareille. C'est pourquoi on en a facilement raison; car il suffit que ceux qui souffrent ainsi, s'abstiennent de l'excès du travail pour se rétablir.

6. Mais, me direz-vous, comme on lave les pieds des saints dans l'église, la même chose pourrait-elle se faire ici? Cela se peut sans doute et sans difficulté, à la seule condition que, parce que nous aurons passé en revue la vie des moines, nous ne dédaignions pas celle des séculiers. On en trouve souvent au milieu du monde qui leur ressemblent; mais ils sont cachés. Gardons-nous de les mépriser parce qu'ils vont dans les maisons et sur les places publiques, ou parce qu'ils font acte d'autorité. Dieu l'a lui-même ordonné, lorsqu'il a dit : « Faites justice à l'orphelin, défendez la veuve. » *Isai.*, I, 17. Les voies de la sainteté sont nombreuses; elles sont aussi variées que les perles. Bien que celles-ci soient désignées sous le même nom, il en est de brillantes et parfaitement polies, tandis que d'autres moins belles offrent des qualités différentes. Lesquelles? De même que, par un effet de l'art,

Il se trou[ve] souvent da[ns] le monde d[es] saints sem[-]blables au[x] moines.

le corail présente une longue ligne et des angles ciselés, avec une couleur plus ou moins agréable à l'œil, et que, lorsqu'il est vert de porreau, il efface tout autre vert; que telle autre couleur offre à la vue la teinte vive du sang; que celle-ci surpasse la nuance de la mer azurée, et que celle-là est plus brillante que la pourpre; que l'on peut en trouver une infinité d'autres qui le disputent aux fleurs en variété, ou qui peuvent se comparer à l'éclat du soleil; tels sont les saints : les uns exercent leurs vertus sur eux-mêmes, les autres en font part aux fidèles.

C'est donc avec raison que Paul dit : « Si elle a lavé les pieds des saints, si elle a secouru les affligés. » En parlant ainsi, il a voulu nous encourager tous à suivre cet exemple. Appliquons-nous à de semblables devoirs, pour que nous puissions nous glorifier d'avoir lavé les pieds des saints. Si nous devons laver leurs pieds, combien à plus forte raison ne devons-nous pas leur faire l'aumône de nos propres mains, tout en prenant soin de rester cachés : « Que votre main gauche ne sache point ce que fait votre main droite. » *Matth.*, VI, 3. Pourquoi vouloir mille témoins? Ne soyez vu, s'il est possible, ni de vos serviteurs, ni de votre femme. La ruse a tant de ressources! Souvent celle qui ne vous a jamais contrarié vous résistera par vanité, ou par tout autre motif. Abraham, bien qu'il eût une femme admirable, étant sur le point d'immoler son fils, le cacha à Sara. Il ignorait cependant ce qui allait arriver, et pensait accomplir le sacrifice jusqu'au bout. Que n'aurait pas dit le premier venu? A coup sûr il se serait demandé qui avait pu commettre de telles choses. Ne l'aurait-il pas accusé de la plus noire cruauté et de la barbarie la plus grande? Il ne permit pas à sa femme de voir son fils, ni d'entendre sa voix, ni de le contempler palpitant; il emmena Isaac comme un captif. Non, ce juste ne pensa pas à ces choses, enivré qu'il était de son amour. Il ne voyait rien autre chose sinon qu'il devait exécuter l'ordre qu'il avait reçu; et il n'y avait là ni serviteur, ni femme; il ignorait lui-même ce qui devait arriver. Ce qui l'occupait, c'était d'offrir une victime entièrement pure, qui ne fût souillée ni par les larmes, ni par la contradiction. Voyez avec quelle douceur Isaac interroge son père et lui dit : « Voilà le bois et le feu; où est la victime? » *Genes.*, XXII, 7. Que lui répond le père? « Mon fils, Dieu aura soin de fournir lui-même la victime qui doit lui être offerte en holocauste. » *Ibid.*, 8. Ces paroles étaient comme la prophétie, que Dieu devait pourvoir lui-même à l'immolation de son Fils en holocauste; et c'est ce qui est arrivé. — Dites-moi pourquoi vous le cachez à celui qui va être immolé? — Parce que je crains qu'il ne manque de courage et ne soit jugé par là-même indigne.

Conduite d'Abraham envers Sara avant d'immoler son fils

Voyez-vous comme tout a été préparé avec le plus grand soin? C'est donc avec raison que l'Ecriture dit : « Que votre main gauche ignore ce que fait votre main droite. » *Matth.*, VI, 3. Cela signifie que, lors même qu'il s'agirait d'un des nôtres, nous devons montrer de la réserve, s'il n'y a pas nécessité de faire autrement. Beaucoup et de graves inconvénients peuvent en résulter; lorsqu'on est entraîné par la vanité, on devient souvent un obstacle. C'est pourquoi cachons-nous à nous-mêmes, s'il se peut, pour mériter les biens promis, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles.

HOMÉLIE XV.

« Mais n'admettez point les jeunes veuves, parce que, la mollesse de leur vie les ayant portées à secouer le joug du Christ, elles veulent se remarier, s'engageant ainsi dans la damnation, en violant la foi qu'elles lui avaient donnée. En même temps qu'elles deviennent oisives, elles s'accoutument à courir par les maisons; et non-seulement elles sont oisives, mais encore causeuses et curieuses, s'entretenant de choses dont elles ne devraient pas s'occuper. Je préfère donc que les jeunes se marient, qu'elles aient des enfants, qu'elles gouvernent leurs maisons, qu'elles ne donnent aucun sujet aux ennemis de notre religion d'en médire; car il y en a déjà quelques-unes qui se sont détournées pour suivre Satan. »

1. Après avoir longuement parlé des veuves, et fixé pour elles les limites de l'âge, en disant : « Que celle qui sera choisie, pour être mise au rang des veuves, n'ait pas moins de soixante ans; » I *Tim.*, V, 7; après avoir enseigné quelles

doivent être ses qualités : « Si elle a bien élevé ses enfants, si elle a exercé l'hospitalité, si elle a lavé les pieds des saints, » *Ibid.*, 10, il dit aussi : « Ne recevez point les jeunes veuves. » Or, il n'insinue rien de semblable au sujet des vierges, bien que cet état soit d'une plus haute dignité, et c'est avec raison. Pourquoi? Parce qu'elles se sont consacrées à de plus grandes choses, et que cette vocation découle d'une plus grande âme. Lorsqu'il dit : « Si elle a exercé l'hospitalité, si elle a lavé les pieds des saints, » et les autres conditions semblables, c'est à cause de l'assiduité et parce qu'il avait dit : « Celle qui n'a point été mariée s'occupe des choses du Seigneur. » I *Cor.*, VII, 34. S'il ne parle pas de l'âge, ne vous en étonnez pas; cela se comprend très-bien par la citation qui précède. J'ai dit en d'autres termes qu'elles avaient fait choix de la virginité par une grandeur d'âme supérieure. Ajoutez-y les chutes qui s'étaient déjà produites, et l'occasion que les veuves avaient fournie de porter une telle loi, que rien de semblable ne motivait de l'autre côté. Ces chutes résultent clairement de ces paroles : « Lorsque la mollesse de leur vie les a portées à secouer le joug du Christ, elles veulent se remarier, » et de celles-ci : « Car il y en a déjà quelques-unes qui se sont détournées pour suivre Satan. »

« N'admettez point les jeunes veuves. » Pourquoi? « Parce que, lorsque la mollesse de leur vie les a éloignées du Christ, elles veulent se remarier. » Qu'est-ce à dire : « Lorsqu'elles se sont amollies? » Cela signifie : « Lorsqu'elles sont tombées dans la sensualité et le plaisir, comme on pourrait dire en parlant à un homme de bien : Renvoyez cette femme, elle a appartenu à un autre. Paul montrait par là qu'elles avaient fait preuve de témérité, et non de sagesse, en se consacrant au veuvage; car la veuve contracte aussi union avec Jésus-Christ. Je suis, dit-il, le protecteur des veuves et des orphelins. Il montre donc qu'elles n'ont pas fait un bon choix du veuvage, mais qu'elles s'amollissent; il le souffre cependant, quoiqu'il dise ailleurs : « Je vous ai fiancée à cet unique époux, qui est le Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge toute pure. » II *Cor.*, XI, 2. Lorsqu'elles se sont consacrées à lui, « elles veulent se remarier, s'engageant ainsi dans la damnation en violant la foi qu'elles lui avaient donnée. » Il appelle cette foi, pacte, vérité; comme s'il disait : Elles lui ont menti, elles l'ont méprisé, elles ont violé le pacte. « En même temps elles deviennent paresseuses. » Il prescrit aux femmes, comme aux hommes, de travailler; car l'oisiveté est la mère de tous les vices : elles se trouvent donc exposées non-seulement à ce péché, mais à bien d'autres. Or, s'il ne convient pas à une femme de courir par les maisons, cela est bien moins permis à une vierge. « Et non-seulement elles deviennent paresseuses, mais encore causeuses et curieuses, s'entretenant des choses dont elles ne devraient pas s'occuper; je préfère que les jeunes veuves se marient, qu'elles aient des enfants, qu'elles gouvernent leur ménage. »

En effet, qu'est-ce qui arrive, lorsqu'elles ne sont retenues ni par le service d'un mari ni par celui de Dieu? Elles deviennent oisives, babillardes, curieuses. Celui qui ne s'occupe pas de ses affaires veut s'aviser de celles d'autrui; lorsqu'on a soin de ses propres intérêts, on n'a point souci de ceux des autres. « S'entretenant de choses dont elles ne devraient point parler. » Rien ne convient moins à une femme que de vouloir connaître les affaires des autres; et cela ne mésied pas seulement à la femme, l'homme ne doit pas moins l'éviter; c'est le comble de l'effronterie et de l'audace. « Je préfère donc. » Oui, si telle est leur inclination, je préfère, moi aussi, « que les jeunes veuves se marient, aient des enfants, gouvernent leur ménage, demeurent chez elles; » cela vaut beaucoup plus que le reste. Mieux eût valu sans doute s'appliquer aux choses de Dieu, conserver sa foi; mais, puisqu'il n'en est pas ainsi, n'est-il pas préférable de contracter un nouveau lien? Dieu ne sera pas méprisé, elles n'apprendront pas ce qu'elles ne doivent pas connaître. Aucun bien ne peut résulter d'un tel veuvage, tandis que la seconde union pourra produire de grands avantages : cette âme, abattue par la mollesse et l'oisiveté, guérira peut-être. — Et pourquoi,

Défauts que l'on remarque souvent dans les jeunes veuve

objecterez-vous, n'a-t-il pas dit : Parce que des veuves sont tombées, il faut prendre bien soin d'elles, pour qu'elles ne soient pas entraînées à de nouvelles chutes, au lieu de prescrire le mariage? — Par la raison que le mariage n'est pas défendu, et parce qu'il met en sûreté. C'est pourquoi Paul ajoute : « Qu'elles ne donnent aucun sujet de médisance aux ennemis de la religion ; car il y en a déjà quelques-unes qui se sont détournées pour suivre Satan. » Il dissuade de telles veuves, non pas parce qu'il les trouve jeunes, mais parce qu'il ne veut pas qu'elles soient adultères, livrées à l'oisiveté et à la curiosité, s'entretenant de choses dont elles ne devraient pas s'occuper, et que le démon en prenne occasion de vaincre. Il n'eût pas élevé d'obstacles s'il n'y avait pas eu quelque péril de ce genre.

« Si quelqu'un des fidèles a des veuves qui lui soient proches, qu'il leur donne ce qui leur est nécessaire, et que l'Eglise n'en soit point chargée, afin qu'elle puisse suffire à celles qui sont vraiment veuves. » Voyez-vous comme il donne aussi ce nom de veuves, et de vraies veuves, à celles qui sont abandonnées et n'attendent du secours de personne? C'était préférable ainsi qu'il le réglait ; il en résultait deux grands avantages : l'occasion de bien faire d'abord, pour les unes ; et, pour les autres, un entretien convenable, sans que l'Eglise eût été surchargée. Il a eu raison de dire : « Si quelqu'un des fidèles. » Il ne convenait pas que des veuves chrétiennes fussent nourries par des infidèles, pour ne pas paraître à leurs yeux être dans l'indigence. Et voyez quel moyen de consolation il emploie. Il ne dit pas : Qu'il leur vienne en aide généreusement; il se borne à dire : « Qu'il leur vienne en aide, pour que l'Eglise puisse suffire à l'entretien de celles qui sont vraiment veuves. » Le fidèle reçoit aussi une récompense pour ce bienfait, qui ne soulage pas seulement les veuves, puisqu'il fait en sorte qu'elles soient mieux nourries. Qu'entend-il par : « Je préfère que les jeunes? » Préfère-t-il qu'elles vivent dans les délices? dans la sensualité? Rien de pareil. Il entend, « qu'elles se marient, aient des enfants, gouvernent leur ménage. » Et de peur qu'on ne pensât qu'il les exhortait au plaisir, il ajoute : « Et qu'elles ne donnent aucun sujet aux ennemis de notre religion d'en médire. » Il fallait, en effet, qu'elles se montrassent supérieures aux choses du siècle; mais, puisqu'elles sont demeurées au-dessous, qu'elles s'y tiennent du moins. « Que les prêtres qui gouvernent bien, soient doublement honorés, principalement ceux qui sont voués à la prédication et à l'enseignement ; car l'Ecriture dit : Vous ne lierez point la bouche au bœuf qui foule le grain ; » *Deut.*, XXV, 4 ; et puis : « Celui qui travaille, mérite un salaire. » *Luc.*, X, 7.

2. L'honneur dont parle ici l'Apôtre, consiste dans le soin et la distribution des choses nécessaires. C'est ce que signifient ces paroles : « Vous ne lierez point la bouche au bœuf qui foule le grain, celui qui travaille mérite un salaire. » Donc, lorsqu'il nous dit : « Honorez les veuves, » il parle de la nourriture qui leur est nécessaire. « Afin que l'Eglise puisse suffire à l'entretien de celles qui sont vraiment veuves. » C'est de cela qu'il s'agit encore lorsqu'il dit : « Honorez celles qui sont vraiment veuves, » c'est-à-dire qui sont dans la pauvreté ; plus une femme est pauvre, plus elle est veuve. Il cite l'Ancien et le Nouveau Testament, qui sont d'accord. En effet, la Bible dit : « Vous ne lierez point la bouche au bœuf qui foule le grain. » Voyez-vous comment il entend que travaillent les docteurs. Est-il de labeur comparable à celui-là? Ainsi s'exprime la loi. Voyons maintenant de quelle manière il fait parler le Christ : « Celui qui travaille mérite un salaire. » Ne faisons pas seulement attention au salaire, mais à la manière dont il est prescrit : « Celui qui travaille a droit à sa nourriture. » C'est pourquoi si quelqu'un est adonné au plaisir et à l'oisiveté, il n'en est pas digne ; pour le mériter, il faut être le bœuf qui foule le grain, supporte le joug à travers la chaleur et les ronces, et ne cesse pas que le grain ne soit enfermé.

Il faut donc dispenser largement aux docteurs les choses nécessaires, pour qu'ils n'éprouvent ni défaillance ni découragement, et qu'attentifs aux petites choses ils ne négligent pas les

grandes, et de plus pour qu'ils s'attachent aux choses spirituelles, et n'aient aucun souci des intérêts temporels. Tels étaient les lévites : ils ne s'occupaient pas non plus de ces soins matériels, parce que les laïques le faisaient pour eux, et que la loi leur assurait des revenus, comme les dîmes, les tributs en argent, les prémices de la terre, les offrandes pour les prières, et bien d'autres choses. C'était à juste titre que la loi l'avait ainsi réglé pour ceux qui s'occupaient du temps présent. Mais je prétends que les prêtres ne doivent pas avoir plus que la nourriture et le vêtement, pour ne pas être entraînés aux sollicitudes du siècle. Et que signifie : « Soient doublement honorés? » Doublement par rapport aux diacres, ou bien à cause de l'étendue de cet honneur? Ne nous arrêtons pas seulement à ce qu'il les croit dignes d'un double honneur; considérons aussi qu'il a dit : « Qui gouvernent bien. » Qu'est-ce que cela signifie? Ecoutons le Christ : « Le bon pasteur est celui qui donne sa vie pour ses brebis. » *Joan.*, x, 11. Il faut donc entendre par bien gouverner, ne rien épargner pour le bien de ses frères. « Principalement ceux qui se consacrent à la prédication et à l'enseignement. » Où sont ceux qui prétendent qu'on n'a besoin ni de prédication ni d'enseignement? L'Apôtre recommande ces devoirs à Timothée, en lui disant : « Méditez ces choses, soyez-y tout entier, » et aussi : « Appliquez-vous à vous instruire et à exhorter vos frères, car, agissant de la sorte, vous vous sauverez vous-mêmes et vous sauverez ceux qui vous écoutent. » I *Tim.*, iv, 15, 16. Il veut qu'on les honore davantage, parce qu'ils sont, dit-il, chargés d'un lourd labeur. Cela est juste. Lorsqu'on en voit qui n'apportent à leur charge ni soin, ni vigilance; tandis que ceux-là, pleins de sollicitude, y consacrent leurs méditations et leurs veilles, surtout s'ils ignorent la langue de leurs auditeurs, ne faut-il pas qu'ils soient plus honorés que les autres, en récompense de tous ces travaux? Ils sont exposés à tant de critiques : l'un blâme, l'autre loue; celui-ci les poursuit de ses railleries, celui-là trouve à redire à leur mémoire et à leurs plans.

Pour supporter tout cela, il faut un grand courage; car il s'agit d'un grand intérêt, bien grand pour l'édification de l'Eglise. Il importe que les prêtres soient pleins de doctrine; sans cela les Eglises souffrent beaucoup. C'est pourquoi, avec d'autres qualités, avec la bienfaisance, la mansuétude, une conduite irréprochable, il énumère la science, par ce mot : Docteur. Pourquoi le nomme-t-il ainsi? Sans doute, direz-vous, afin qu'il enseigne la sagesse par le bon exemple. Le reste est donc superflu; il n'est pas besoin de la science du discours pour faire avancer les disciples. Pourquoi donc Paul dit-il : « Surtout ceux qui se consacrent à la prédication et à l'enseignement? » Lorsqu'on expose les dogmes, quelle influence peut avoir la sainteté de la vie? Et de quelle parole s'agit-il? Non pas de la parole pleine d'enflure et de jactance, ni même de celle qui se revêt d'une élégance étrangère; mais de cette parole nourrie de la force de l'esprit, pleine de prudence et de sens. Celle-ci n'a pas besoin d'appareil et d'éloquence, mais de pensées, non d'une savante combinaison, mais de vérité. « Ne recevez d'accusation contre un prêtre que sur la déposition de deux ou trois témoins. » Est-ce à dire qu'on doit la recevoir sans témoins contre une personne plus jeune, en un mot, contre n'importe qui? Et ne convient-il pas que les jugements soient toujours rendus avec impartialité? Qu'est-ce que cela signifie donc? Il ne parle pas ici des autres, il parle du prêtre seul et même sous le rapport de l'âge, non de la dignité, parce que les jeunes gens sont plus exposés à pécher que les vieillards. Ce qui le prouve, c'est que le soin d'une Eglise avait été confiée à Timothée, bien plus, presque toute la province d'Asie, et Paul lui dit au sujet des prêtres : « Reprenez devant tout le monde ceux qui auront péché, pour que les autres aient de la crainte. » Cela ne signifie pas : Exécutez de suite, mais examinez avec soin, et, lorsque vous serez bien éclairés, agissez avec vigueur, pour que la leçon profite aux autres. S'il est dangereux de condamner témérairement, il l'est aussi de ne pas punir pour des fautes manifestes; c'est encourager les autres à faire de même. Et ce mot : « Reprenez, » signifie qu'il faut agir, non d'une manière quelconque, mais

Le prêtre doit être très-instruit.

fortement. Par ce moyen, les autres éprouveront une crainte salutaire. Comment s'exprime le Christ? « Si votre frère a péché contre vous, allez lui représenter sa faute en particulier, entre vous et lui. » *Matth.*, XVIII, 15. Il permet aussi qu'il soit blâmé ouvertement.

3. Hé quoi, ne sera-t-on pas plus scandalisé d'une accusation publique? — Pourquoi? Ne le sera-t-on pas bien davantage en apprenant la faute, sans voir le châtiment? De même que beaucoup sont encouragés par l'impunité, de même le châtiment en ramène plusieurs. Dieu agit ainsi. Il punit Pharaon, lorsqu'il se fut engagé au milieu des flots. Il punit aussi Nabuchodonosor, un grand nombre de villes et de personnes. Paul entend donc que l'évêque, placé à la tête de tous les fidèles, inspire une salutaire frayeur. Et, comme en beaucoup de matières on juge souvent sur de simples soupçons, il faut, dit-il, qu'il y ait des témoins pour accuser, selon l'ancienne loi : « Toute sentence devra reposer sur deux ou trois témoignages. » *Deut.*, XIX, 15. « N'acceptez point d'accusation contre un prêtre. » L'Apôtre ne dit pas : Ne condamnez pas; mais : N'admettez pas d'accusation, ni ne traduisez en jugement. — Qu'arrive-t-il, s'il se trouve de faux témoins? — Cela est rare, et de plus on peut les mettre à découvert dans l'instruction de la cause. Il suffit, pourtant, que les fautes reposent sur deux témoignages, parce qu'elles ont coutume d'être commises en secret; ce qui nécessite un profond examen. — Qu'arrive-t-il si les péchés sont divulgués par la rumeur publique, et non par de véritables témoins? — Je l'ai indiqué plus haut, dit Paul : « Il faut encore qu'il ait bon témoignage de ceux qui sont hors de l'Eglise. » I *Tim.*, III, 7. Que notre amour repose sur la crainte de Dieu. La loi n'a pas été faite pour le juste; mais la multitude, qui pratique la vertu par nécessité plutôt que de propos délibéré, recueille de grands avantages de la crainte et rompt souvent ainsi avec ses passions. Il faut donc entendre volontiers parler de la géhenne, à cause du gain considérable qui résulte pour nous des menaces et de la crainte. Si Dieu, avant de précipiter les pécheurs dans l'abîme, n'eût pas essayé des menaces, que d'âmes y seraient tombées! S'il en est qui, malgré la crainte, sont enclins au péché comme s'ils ne devaient pas recevoir le châtiment, quels crimes ne commettrions-nous pas, si nous n'avions reçu aucun avertissement ni entendu aucune menace?

L'impunité encourage les méchants, le châtiment souvent les ramène.

C'est pourquoi, je ne cesse de le répéter, l'enfer ne prouve pas moins la providence de Dieu que sa toute-puissance, puisqu'il vient en aide à cette toute-puissance pour exciter les hommes à bien faire par la crainte. Et ne pensons pas que ce soit de la barbarie et de la cruauté; c'est, au contraire, de la miséricorde, de la bonté, de la prévoyance, de l'amour envers nous. Si Jonas n'avait pas menacé Ninive de la ruine, elle n'eût pas été préservée. S'il n'avait pas dit : « Ninive sera détruite, » *Jon.*, III, 4, Ninive ne fût pas demeurée. Sans les menaces de la géhenne, nous y tomberions tous; nul n'échapperait à ces flammes, si nous n'en étions pas menacés. Dieu annonce qu'il agira contre son gré, pour que nous fassions ce qu'il veut. Il ne désire pas la mort du pécheur; s'il lui parle, c'est pour l'en préserver; et, pour que nous l'évitions, il ne se contente pas de dire, il agit. Enfin, pour qu'on ne fût pas tenté de croire que ce n'était là qu'une menace, et qu'on y vît une réalité, il l'a confirmé par les événements. Est-ce que le déluge ne vous apparaît pas comme un symbole de l'enfer? La destruction universelle par l'eau ne confirme-t-elle pas le supplice des damnés par le feu? « Car, comme au temps de Noé les hommes se mariaient et mariaient leurs enfants; il en est de même aujourd'hui. » *Matth.*, XXIV, 38. Dieu avait alors fait entendre sa voix longtemps avant; et maintenant aussi quatre cents avant et plus. Mais personne n'écoute; tous traitent cet avertissement de fables, tous rient; pas un seul qui soit saisi de crainte, qui verse des pleurs, qui frappe sa poitrine. Le fleuve de feu bouillonne, la flamme est excitée; et nous rions, nous nous plongeons dans les délices, nous péchons sans retenue; personne ne songe au jour du jugement; personne ne pense que les choses du présent passent, ne doivent durer qu'un temps.

Et cependant tout nous en avertit chaque

jour, tout nous le crie. Les morts prématurées, les changements qui se succèdent sous nos propres yeux, ne nous instruisent pas plus que les maladies et les infirmités. Et ces changements ne se manifestent pas seulement dans nos corps, on les voit aussi dans les éléments. Nous pouvons dans chaque âge de la vie méditer tous les jours sur la mort, et partout constater l'instabilité de toute chose par les événements eux-mêmes. Ni l'hiver ni l'été, ni le printemps ni l'automne ne durent toujours, le temps court, vole et se précipite, emportant tout avec lui. Que dire des fleurs? des dignités? des rois, qui sont aujourd'hui et ne seront plus demain? et des riches? et des splendides monuments? du jour et de la nuit? du soleil et de la lune? La lune ne décroît-elle pas aussi? Le soleil lui-même ne s'éclipse-t-il pas, ne s'obscurcit-il pas, ne se cache-t-il pas derrière les nuages? Est-il une chose visible qui demeure éternellement? Rien, excepté notre âme; et nous la négligeons. Nous avons un grand soin de ce qui change, comme si cela devait durer; et l'âme immortelle, nous n'en faisons aucun cas, comme si elle devait passer. Qui est capable de grandes choses? Jusqu'à demain peut-être? Mais après? La preuve en est dans ceux qui ont fait le plus et n'ont pas laissé de trace. La vie présente est comparable à une scène, ou à un songe. De même que sur la scène le tableau s'efface, lorsqu'on enlève les appareils, et qu'au premier rayon du soleil le songe s'envole; ainsi, lorsque c'en est fait de nous tous et de chacun de nous en particulier, tout se dissipe et s'évanouit. Cependant l'arbre que vous avez planté demeure avec la maison que vous avez bâtie; mais l'ouvrier et l'agriculteur sont enlevés et disparaissent. Et, lorsqu'il en est ainsi, nous ne tremblons pas; nous préparons tout comme si nous étions immortels, le cœur plein de joie et de volupté.

4. Ecoutez ce que dit Salomon, qui avait l'expérience des choses présentes : « J'ai bâti des maisons, j'ai fait des jardins et des vergers, j'ai planté des vignes, creusé des réservoirs, j'ai possédé de l'argent et de l'or, j'ai eu des musiciens et des musiciennes, des troupeaux de toute espèce. » *Eccl.*, II, 4-8. Personne au monde ne fut plus entouré de plaisirs, personne n'eut plus de gloire, de sagesse et de puissance; personne dont les vœux fussent si bien exaucés. A quoi lui servit tout cela? A rien. Et que dit-il, après s'en être rassasié? « Vanité des vanités, et tout est vanité. » *Ibid.*, I, 2. Non-seulement vanité, mais bien au delà, croyons-le. Attachons-nous aux choses exemptes de vanité. Où se trouve la vérité? Où tout est ferme et solide, bâti sur la pierre, où ne se trouve ni vieillesse, ni changement, où tout brille dans son éclat et dans sa force, où il n'y a point de décrépitude, où rien n'incline à la destruction. Aimons Dieu sincèrement, je vous en conjure, non par la crainte de l'enfer, mais par le désir d'obtenir son royaume. Que peut-on, dites-moi, comparer à la vision du Christ? Rien. Que désirer autant que de jouir des biens éternels? Rien certes : « Car l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur de l'homme n'a pu comprendre le bonheur que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. » II *Cor.*, II, 9. Appliquons-nous à obtenir ces biens; dédaignons les autres. Est-ce que souvent nous n'avons pas dit, en les rejetant, que la vie humaine n'était rien? Pourquoi donc prendre soin de ce qui n'est rien? pourquoi s'en mettre en peine?

Mais vous voyez de beaux édifices, et leur aspect vous trompe. Regardez aussitôt le ciel, et, vous détournant de ces pierres et de ces colonnes, contemplez la magnificence d'en-haut. Ces monuments vous apparaîtront comme une œuvre de fourmis et de moucherons. Que cette vue vous ramène à la sagesse. Elevez votre âme aux biens du ciel; de là apprenez à distinguer ce que sont les beaux édifices, et vous reconnaîtrez qu'ils ne sont autre chose que des jeux d'enfants. A mesure que vous montez, voyez comme l'air devient plus subtil, plus léger, plus pur, plus transparent. C'est ici que ceux qui distribuent des aumônes ont leurs demeures et leurs tentes. Pour ces palais, au jour de la résurrection, ou plutôt avant, le temps les aura renversés, détruits, dispersés; et souvent, prévenant le temps, un tremblement de terre les aura ruinés, lorsqu'ils étaient dans toute leur solidité, dans toute leur gloire; ou bien un in-

cendie les aura entièrement consumés. Ce n'est pas seulement dans la vie des hommes, c'est aussi dans la durée des édifices que les morts prématurées arrivent. Souvent ceux qui menaçaient ruine par leur vétusté, ont résisté aux tremblements de terre; tandis que d'autres qui brillaient, qu'on avait solidement et récemment construits, se sont écroulés au seul choc du tonnerre : Dieu le veut ainsi, faut-il croire, pour que nous n'ayons pas une trop haute idée des monuments. Voulez-vous vous encourager d'une autre manière? Dirigez vos pas vers les édifices publics qui ressemblent au vôtre; car il n'est pas de maison, si belle qu'elle soit, qui surpasse les monuments publics. Passez-y tout le temps que vous voudrez; ils sont à vous, comme aux autres; c'est une propriété commune, et non privée. Mais cela ne vous plaît pas, direz-vous. Cela ne vous plaît pas d'abord à cause de vos habitudes, puis de votre avarice. C'est donc l'avarice, et non l'art, qui nous charme; le plaisir consiste pour nous dans ce vice qui nous pousse à tout convoiter. Jusques à quand serons-nous attachés à ces choses? Jusques à quand serons-nous cloués à la terre et nous roulerons-nous dans la boue, comme des vers? Dieu nous a fait un corps de terre pour que nous le destinions au ciel, et non pour qu'il nous serve à entraîner notre âme vers la matière. De terrestre qu'il est, nous pouvons donc le rendre céleste.

Honneur dont le Seigneur nous a jugés dignes.

Voyez de quel honneur Dieu nous a jugés dignes. J'ai fait, dit-il, le ciel et la terre; je te donne le pouvoir de créer, à toi aussi; fais de la terre le ciel, tu le peux. Il a été dit de Dieu : « Celui qui fait tout et transforme tout. » *Amos*, v, 8. Il a transmis la même puissance aux hommes; de même qu'un peintre, plein de tendresse pour son fils, veut lui communiquer les secrets de son art, et ne pas les garder pour lui seul. J'ai fait, dit-il, la beauté des corps; mais je te donne le pouvoir de créer quelque chose de meilleur, la beauté de l'âme. J'ai dit : « Que la terre produise l'herbe des champs et tous les arbres qui portent des fruits. » *Genes.*, I, 11. Dis, toi aussi : Qu'elle produise ce qui lui est propre; et elle t'obéira dans tout ce que tu voudras. Je fais le chaud et le froid, j'affermis le tonnerre et je crée le vent; j'ai formé le dragon, c'est-à-dire le démon, pour qu'il se joue dans ce monde; je ne t'ai pas envié le pouvoir de le tromper à ton tour, si tu veux; car il dépend de toi de le lier comme le passereau. A ma voix, le soleil se lève sur les méchants comme sur les bons. Imite-moi en donnant du tien aux bons et aux méchants. Je souffre que l'on m'outrage et j'accorde des bienfaits à ceux qui agissent ainsi. Imite-moi, tu le peux. Je fais le bien sans intérêt. Fais de même, et ne donne pas pour recevoir une rétribution, pour être récompensé. C'est moi qui ai allumé les flambeaux du ciel. Tu peux en allumer de plus éclatants en illuminant ceux qui sont dans les ténèbres de l'erreur. C'est un plus grand bienfait de me connaître, que de voir le soleil. Tu ne peux faire l'homme, mais tu peux le rendre juste et agréable à Dieu. Moi, j'ai créé la substance. Toi, perfectionne la volonté. Vois combien je t'aime : je t'ai donné la puissance dans les grandes choses. Considérez encore une fois, mes bien-aimés, de quel honneur nous avons été jugés dignes.

Il se trouve pourtant des insensés et des ingrats qui disent : Pourquoi sommes-nous maîtres de notre volonté? — S'il n'en était point ainsi, pourrions-nous accomplir, à l'exemple de Dieu, tout ce que nous avons énuméré? Je commande, dit-il, aux anges; et toi, tu règnes aussi par les prémices de ta nature. Je suis assis sur un trône royal, où tu peux t'asseoir avec moi. « Il nous a ressuscités avec lui et nous a fait asseoir à la droite de son Père. » *Ephes.*, I, 6. Les chérubins et les séraphins t'adorent, et avec eux tous les anges, les principautés, les puissances, les trônes, les dominations, à cause de ces prémices. N'accuse pas le corps s'il jouit d'un tel honneur, si les vertus incorporelles sont aussi dans le tremblement. Mais que dirai-je? Ce n'est pas seulement par ces dons que je te montre mon amour; c'est aussi par mes souffrances. J'ai enduré pour toi les crachats et les soufflets; je me suis dépouillé de ma gloire; j'ai laissé mon Père et je suis venu à toi, qui n'avais pour moi que de la haine et de l'aversion, qui ne voulais pas même entendre pro-

noncer mon nom. Je t'ai poursuivi, j'ai couru après toi pour te retenir; je t'ai joint et uni à moi : Mange-moi, t'ai-je dit, et bois-moi. Je te tiens par en haut et je t'embrasse en te relevant. Il ne te suffit pas que je possède ici tes prémices? Ton désir n'est-il pas satisfait? Me voici descendu de nouveau sur la terre, et non-seulement je me suis mêlé avec toi, mais je t'ai embrassé, je me suis donné à toi en nourriture, pour que l'union et le mélange fussent plus complets. Les êtres unis gardent leur individualité distincte, et je ne fais qu'un avec toi. Je ne veux pas que désormais rien nous sépare; tout mon désir est que nous soyons toujours un.

Pénétrés de ces choses, connaissant sa prévoyance et sa sollicitude pour nous, faisons tout ce qui pourra nous montrer dignes de ces bienfaits signalés. Qu'il nous soit donné à tous de les mériter, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVI.

« Je vous conjure devant Dieu, devant Jésus-Christ et les anges élus, d'observer ces choses sans préjugé, ne faisant rien par des inclinations particulières. N'imposez légèrement les mains à personne, et ne vous rendez pas participant des péchés d'autrui. Conservez-vous pur vous-même. Ne continuez plus de ne boire que de l'eau, mais usez d'un peu de vin, à cause de votre estomac et de vos fréquentes défaillances. »

1. Après avoir parlé des évêques, des diacres et des diaconesses, des veuves, des prêtres et de tous les autres; après avoir montré jusqu'où s'étend la juridiction de l'évêque, passant au jugement, il ajoute : « Je vous conjure devant Dieu, devant Notre-Seigneur Jésus-Christ et les anges élus, d'observer ces choses sans préjugé, ne faisant rien par des inclinations particulières. » Il avertit en termes finalement redoutables, sans s'arrêter à la considération que Timothée était son fils bien-aimé. Celui qui ne rougit pas de dire de lui-même : « De peur qu'ayant prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé, » I *Cor.*, IX, 27, avait moins à craindre au sujet de Timothée, et n'eut pas honte de lui parler ainsi. C'est avec raison qu'il prend à témoin le Père et le Fils; mais pourquoi invoquer les anges élus? Par extrême convenance. C'est aussi par ce sentiment que Moïse avait dit : « J'atteste le ciel et la terre, » *Deut.*, IV, 26, et que nous lisons encore : « Ecoutez, vallées, vous qui êtes les fondements de la terre. » *Mich.*, VI, 2. Il prend à témoin de ses paroles le Père et le Fils, se déliant de la sorte, pour le jour éternel, de ce qu'il pourrait avoir fait de blâmable, entendant par là se dépouiller de tout. « D'observer ces choses sans préjugé, ne faisant rien par des inclinations particulières. » Cela signifie qu'il faut vous montrer justes et équitables à l'égard de ceux que vous allez juger; ne vous laissez prévenir par personne, que personne ne vous entraîne à son parti. Mais quels sont ces anges élus? Tous ne l'étaient pas, en effet. Jacob aussi prend Dieu à témoin, et la colline elle-même. Nous aussi, nous agissons de la sorte en recevant le témoignage des grands et des petits, tant le témoignage est quelque chose d'imposant. C'est comme si l'Apôtre disait : Je prends à témoin Dieu, son Fils et ses serviteurs, de ce que je vous ai enseigné; c'est en leur présence que je vous parle.

Il inspire la crainte à Timothée; à ces enseignements il ajoute ce qu'il y avait de plus opportun et ce qui maintient surtout l'Eglise : je veux parler des ordinations. « N'imposez, recommande-t-il, légèrement les mains à personne, et ne vous rendez point participant des péchés d'autrui. » Que signifie, « légèrement? » Cela signifie, ni après la première épreuve, ni après la seconde et la troisième; mais après avoir longtemps examiné et mûrement réfléchi; car cette affaire n'est pas exempte de péril. Vous subirez la peine de ses péchés tant passés que futurs, vous qui lui aurez conféré la dignité. Pour lui avoir pardonné mal à propos ses premières fautes, vous serez responsable de celles qu'il commettra, comme en étant la cause, parce que vous l'aurez revêtu de ce sublime caractère, responsable de celles déjà commises, pour ne lui avoir pas permis de les pleurer et

Précaution à prendre dans les ordinations.

d'en avoir la componction. De même que vous avez le bénéfice des bonnes actions, vous répondrez des mauvaises. « Conservez-vous pur vous-même. » Il parle ici de la chasteté. « Ne continuez plus de ne boire que de l'eau, mais usez d'un peu de vin, à cause de votre estomac et de vos fréquentes défaillances. » Si Paul recommande la chasteté à un homme si adonné au jeûne et qui avait usé si longtemps d'eau pour toute boisson, qu'il en était devenu malade, et fréquemment; si cet homme lui a obéi, à plus forte raison ne devons-nous pas trouver mauvais qu'on nous donne de tels conseils. Pourquoi donc n'a-t-il pas fortifié son disciple? Ce n'est pas que ce ne fût point en son pouvoir, mais parce qu'il avait en vue pour lui quelque chose de grand; il est évident que celui dont les vêtements ressuscitaient les morts aurait pu le guérir. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait? Pour que nous ne soyons pas scandalisés en voyant des hommes doués de puissance et de vertu, exposés à la maladie; ce qui n'est pas sans utilité. Si l'ange de Satan fut donné à l'Apôtre, pour qu'il ne s'élevât pas, pourquoi nous en étonner de Timothée, puisqu'il y avait des signes capables de l'enorgueillir? C'est pourquoi Paul permet qu'il ait recours à la médecine, afin de lui apprendre l'humilité, d'empêcher les autres de se scandaliser et de leur montrer que les apôtres avaient accompli de grandes choses, bien qu'ayant la même nature que nous. De plus, Timothée me paraît avoir été éprouvé en d'autres manières; Paul l'indique en parlant de ses maladies fréquentes, de ses douleurs d'estomac et d'autres. Il ne lui permet pas assurément d'abuser du vin; il veut qu'il en use pour sa santé, et non pour son plaisir.

« Il y a des personnes dont les péchés sont manifestes et connus avant le jugement; pour d'autres, ils ne sont connus qu'après. » Comme il parlait de l'ordination, « ne vous rendez point participant des péchés d'autrui, » dit-il Mais si je les ignore, demandera-t-on? « Il y a des personnes dont les péchés sont manifestes et connus avant le jugement; pour d'autres, ils ne sont connus qu'après. » Ils sont manifestes chez les uns, parce qu'ils précèdent, dit-il, le jugement; il n'en est pas ainsi chez les autres, parce qu'ils viennent après. « Il y en a de même dont les bonnes œuvres sont visibles. Celles qui ne le sont pas encore, ne demeureront pas longtemps cachées. » « Que tous les serviteurs qui sont sous le joug sachent qu'ils sont tenus de rendre toute sorte d'honneurs à leurs maîtres, afin que le nom et la doctrine de Dieu ne soient point blasphémés. » « Sachent, dit-il, qu'ils sont tenus à toute sorte d'honneurs. » N'allez pas croire que vous êtes libres, parce que vous êtes fidèles; plus on sert, plus on est libre; sans quoi, l'infidèle, en vous voyant abuser de votre foi pour vous conduire avec hauteur, blasphémera souvent, comme si le dogme lui en fournissait le motif. Si, au contraire, il vous voit soumis, il sera porté à croire plus vite et à se soumettre aux préceptes de la religion. Si vous ne donnez pas l'exemple de l'obéissance, il arrivera que Dieu et sa parole seront blasphémés. Mais que faire, direz-vous, si les maîtres sont infidèles? Il faut, même alors, se soumettre pour Dieu. « Car, dit l'Apôtre, que ceux qui ont des maîtres fidèles, ne les méprisent pas, parce qu'ils sont leurs frères; mais qu'ils les servent encore mieux, parce qu'ils sont fidèles et plus dignes d'être aimés, comme étant participants de la même grâce. »

2. C'est comme s'il disait : Puisque vous avez été jugés dignes d'avoir vos maîtres pour frères, vous devez vous montrer plus dociles. « Qui précèdent le jugement. » C'est-à-dire que, lorsqu'il s'agit de mauvaises actions, les unes peuvent demeurer cachées, les autres, non. Mais il ne saurait en être ainsi après le jugement pour les mauvaises pas plus que pour les bonnes. Que signifient encore ces mots : « Qui précèdent le jugement? » Lorsqu'on aura commis des actes qui condamnent d'avance, lorsqu'on ne veut pas se corriger, ou même lorsqu'on espère revenir au bien, mais qu'on n'agit pas en conséquence. Pourquoi donc et à quel sujet cela a-t-il été dit? Parce que, bien qu'il soit possible de demeurer caché avant le jugement, tout est mis ensuite à découvert. Et c'est là une grande consolation pour ceux qui

pratiquent la vertu. Puis, parce qu'il a recommandé « de ne rien faire par des inclinations particulières. » Pour aider à l'interprétation, il a dû ajouter : « Que tous les serviteurs qui sont sous le joug. » — Et en quoi, objecterez-vous, cela regarde-t-il l'évêque ? — Cela lui sert beaucoup pour les avertir et les éclairer. C'est avec raison qu'il recommande aussi ces choses ; car nous le voyons partout se montrer plus sévère pour les serviteurs que pour les maîtres, leur exposer les conditions de l'obéissance et les raisons majeures qui doivent les y déterminer. Il engage donc les serviteurs à obéir avec une grande soumission. Il est vrai qu'il exhorte les maîtres à modérer la crainte qu'ils leur inspirent : « Ne les traitant point avec menace. » *Ephes.*, VI, 9. Pourquoi l'a-t-il ordonné ? Il aurait bien fait en parlant à des infidèles ; ce n'était pas raisonnable de s'adresser à ceux qui ne prendraient pas ses paroles en considération : mais à quoi bon pour des fidèles? — Parce que les serviteurs reçoivent plus des maîtres, que les maîtres des serviteurs. En effet, ce sont les maîtres qui dépensent leur argent, pourvoient au nécessaire, achètent les vêtements et veillent à tout. C'est pourquoi ils sont soumis à une plus grande servitude que leurs propres serviteurs ; ce qu'il a fait entendre en disant : « Parce qu'ils sont fidèles et plus dignes d'être aimés, comme étant participants de la même grâce. » Ils se fatiguent et se tourmentent pour votre repos. Ne doivent-ils pas être honorés dignement par leurs serviteurs ?

Or, s'il exige une si grande soumission des serviteurs, jugez de quelle manière nous devons nous conduire envers le Seigneur, qui nous a faits de rien, nous a nourris et nous a vêtus. Si nous ne le servons pas autrement, servons-le du moins comme nos propres serviteurs nous servent. Est-ce qu'ils ne passent pas pour ainsi dire toute leur vie à procurer le repos de leur maître, de sorte que leur occupation et leur vie consistent à s'inquiéter de nos besoins ? Ne vaquent-ils pas tout le jour à nos affaires, ne se réservant qu'une partie des soirées pour s'occuper à peine de ce qui les concerne ? Nous, toujours attentifs à nos intérêts, nous songeons bien peu aux choses du Seigneur ; et pourtant il n'a pas besoin de nos services, comme les maîtres ordinaires, et ces services tournent à notre avantage. Assurément, si le ministère du serviteur est utile au maître, le Seigneur n'en a que faire ; tout est au profit de celui qui sert. « Vous n'avez aucun besoin de mes biens. » *Psalm.* XV, 2. Dites-moi quel avantage résulte-t-il pour Dieu, si je suis juste ? Si je ne le suis pas, que peut-il en souffrir ? Sa nature n'est-elle pas immortelle et à l'abri de tout dommage ? N'est-il pas au-dessus de toute douleur ? Les serviteurs n'ont rien à eux ; tout appartient à leur maître, quelque fortune qu'ils puissent acquérir. Nous possédons, nous, beaucoup de biens en propre, et ce n'est pas sans raison que nous avons reçu un tel honneur du Roi de l'univers. Quel est le maître qui a donné son fils pour son serviteur ? Aucun. Ne préféreraient-ils pas donner tous leurs serviteurs pour leurs fils ? Dieu n'a pas épargné le sien, il l'a livré pour nous tous, sans en exclure ceux qui le haïssaient. Les serviteurs acceptent sans se plaindre les travaux mêmes qui dépassent leurs forces, surtout s'ils sont reconnaissants : il en est bien peu que nous supportions avec résignation. Le maître ne promet à son serviteur rien de ce que Dieu nous promet. Que promet le maître ? La liberté présente, qui est souvent plus à charge que la servitude ; car alors on est souvent exposé à la faim. Cette liberté devient parfois plus amère que la servitude elle-même, et c'est cependant le plus grand bienfait. En Dieu, rien n'est temporel, rien n'est corruptible. Quoi donc ? Voulez-vous le savoir ? Ecoutez : « Je ne vous donnerai plus le nom de serviteurs, vous êtes mes amis. » *Joan.*, XV, 15.

Rougissons, mes bien-aimés, et tremblons. Montrons-nous au moins aussi dociles envers le Seigneur, que les serviteurs le sont envers leurs maîtres ? Mais que dis-je ? Avons-nous donné la plus légère marque de cette obéissance ? Nos serviteurs, contraints par la nécessité, se montrent raisonnables, lorsqu'ils n'ont que les vêtements et la nourriture ; et nous, qui possé-

dons ou qui espérons d'innombrables bienfaits, c'est par l'outrage que nous en témoignons notre reconnaissance à celui qui nous a comblés. Si nous ne voulons pas apprendre la sagesse d'autre part, qu'ils nous l'apprennent L'Ecriture a coutume de nous adresser, non aux serviteurs, mais aux êtres privés de raison, lorsqu'elle nous ordonne, par exemple, d'imiter les abeilles et les fourmis. Je me contente, moi, de vous exhorter à imiter les serviteurs. Tout ce qu'ils font par crainte de nous, faisons-le par crainte de Dieu; nous ne vous avons pas vu faire ainsi. Par crainte de nous, ils supportent mille affronts sans murmurer : on les accable d'injures, à tort ou à raison; pour toute réponse ils se contentent de supplier, lors même qu'ils n'ont rien fait de mal. Ils ne reçoivent que le nécessaire, souvent moins, et les voilà tranquilles; lorsqu'ils sont étendus dans leur lit, n'ayant mangé que du pain, n'ayant reçu que de mauvais restes, ils n'accusent ni ne se plaignent, retenus qu'ils sont par la même crainte. Leur a-t-on confié de l'argent, ils le rendent intégralement. Ne me parlez pas de mauvais serviteurs, mais de ceux qui n'ont pas cessé de bien faire. Si nous les menaçons, ils s'arrêtent aussitôt. N'est-ce pas la vraie sagesse? Ne me dites pas que c'est par nécessité; car vous êtes menacés de la géhenne, et cependant vous ne vous amendez pas, vous ne rendez pas à Dieu l'hommage que vous recevez de vos serviteurs.

Le serviteur, quel qu'il soit, a une demeure fixe, et n'envahit pas celle du voisin; il n'est pas non plus séduit par la passion de posséder davantage. Et nous voyons les serviteurs observer ces choses par la crainte du maître, encore une fois; comme aussi rarement nous les surprendrons à dérober ou à détruire ce qui appartient à leurs pareils. C'est le contraire qui se passe chez des hommes libres : nous nous offensons entre nous, nous nous déchirons, nous ne craignons pas Dieu, nous dérobons le bien de nos semblables, nous trompons et nous frappons sous les yeux mêmes du Seigneur. Un serviteur n'agit point de la sorte. S'il frappait, ce ne serait pas en présence du maître; s'il injuriait, c'est qu'il croirait n'en être pas entendu. Pour nous, nous osons tout, tandis que Dieu nous voit et nous entend. Ils ont sans cesse la crainte du maître devant les yeux; nous jamais celle du Seigneur. C'est pourquoi tout est mis sens dessus dessous; tout est confondu et bouleversé, et nous ne songeons pas même à nos désordres. Mais s'il arrive à nos serviteurs de commettre une faute, nous examinons tout avec le plus grand soin, même les moindres choses. Je ne le dis pas pour rendre les serviteurs négligents, c'est pour ramener notre âme et secouer son apathie; pour que nous servions Dieu au moins comme nos serviteurs nous servent; pour que nous soyons soumis à Celui qui nous a formés de ses propres mains, comme nous sont soumis ceux qui ont notre même nature et n'ont rien reçu de nous qui en approche. Ils sont pourtant nés libres comme nous : «Qu'ils commandent aux poissons de la mer,» *Genes.*, I, 26, leur a-t-il été dit aussi. Leur servitude n'est donc pas naturelle, mais elle dépend des faits et des occasions. Cependant ils nous rendent de grands hommages, et, lorsque nous sommes on ne peut plus attentifs à ce qui concerne notre service, nous ne ferons rien pour celui de Dieu, bien que cela soit entièrement à notre avantage. En effet, plus nous nous serons montrés zélés à servir Dieu, plus nous en retirerons du profit.

Ne nous privons pas de tels biens; Dieu se suffit et n'a besoin de personne; c'est nous qui avons tout le gain, tout le bénéfice. C'est pourquoi, je vous en conjure, travaillant non pour Dieu, mais pour nous-mêmes, soyons résolus à le servir avec crainte et tremblement, pour mériter la récompense en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui gloire puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVII.

« Voilà ce que vous devez leur enseigner et ce à quoi vous devez les exhorter. Si quelqu'un enseigne une doctrine différente, et n'embrasse pas les saintes instructions de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et la doctrine qui est selon la piété, il est enflé d'orgueil et il ne sait rien; mais il languit en des recherches et des controverses d'où naissent l'envie, les contestations, les médisances, les mauvais soupçons, les disputes des hommes qui ont l'esprit corrompu, qui sont privés de la vérité, et s'imaginent que la piété est un moyen de s'enrichir. Eloignez-vous de ces hommes. Il est vrai que c'est une grande richesse que la piété avec la modération qui se contente du nécessaire; car nous n'avons rien apporté en ce monde, et il n'est pas douteux que nous n'en pouvons rien emporter. »

1. Le docteur ne doit pas seulement faire preuve d'autorité, il doit montrer aussi une grande mansuétude; et la mansuétude à son tour ne peut se passer de l'autorité. Tout cela, le bienheureux Paul nous l'enseigne, tantôt en disant: « Annoncez ces choses et enseignez-les; » I *Tim.*, IV, 11; tantôt: «Prêchez ces choses et recommandez-les. » Si les médecins exhortent les malades, non pour se guérir eux-mêmes, mais pour délivrer et relever de leur mal ceux qui en sont accablés; à plus forte raison, devons-nous agir ainsi envers nos disciples en les exhortant. Et le bienheureux Paul ne se refuse pas à les servir, lorsqu'il dit : « Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, nous prêchons Jésus-Christ. Quant à nous, nous nous regardons comme vos serviteurs pour Jésus; » II *Cor.*, IV, 5; lorsqu'il dit encore : « Tout est à vous, soit Paul, soit Apollo. » I *Cor.*, III, 22. Il se soumet volontiers à cette servitude, qu'il juge préférable à la liberté. En effet: « Quiconque commet le péché est esclave du péché. » *Joan.*, VIII, 34.

« Si quelqu'un enseigne une doctrine différente, et n'embrasse pas les saintes instructions de Notre-Seigneur Jésus-Christ et la doctrine qui est selon la piété, il est enflé d'orgueil et il ne sait rien. » Ce n'est pas la science qui entraîne dans l'orgueil, c'est plutôt l'ignorance. Celui qui est versé dans le langage de la piété sait se comporter avec modestie; et quiconque possède la science de la sainteté, n'éprouve pas de défaillance. L'orgueil est à l'âme ce que la tumeur est au corps; de même que l'enflure est le signe de la maladie, de même pouvons-nous considérer l'orgueil. Il arrive que des hommes instruits ne sachent rien; car celui qui ignore les choses nécessaires, ne sait vraiment rien. Voici la preuve que l'orgueil naît de l'ignorance : « Le Christ s'est abaissé lui-même. » *Philip.*, II, 8. Celui qui le sait ne s'enorgueillira jamais, parce que l'homme ne possède rien qui ne vienne de Dieu. C'est pourquoi il ne s'enorgueillira pas : « Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu ? » I *Cor.*, IV, 7. Le Christ a lavé les pieds de ses disciples. Le sachant comment s'enorgueillir? Donc, « lorsque vous aurez tout fait, dites: Nous sommes des serviteurs inutiles. » Le publicain fut sauvé à cause de son humilité; le pharisien se perdit par son orgueil. Celui qui s'élève ignore tout cela. Le Christ dit encore : « Si j'ai mal parlé, faites voir en quoi; mais, si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous? » *Joan.*, XVIII, 23.

« Il languit en des recherches..... » Chercher, c'est donc languir. « Et dans des controverses. » Avec raison sans doute; car, dès que l'âme est dévorée de la fièvre de ces pensées, lorsqu'elle est agitée par les tempêtes, elle cherche alors; elle ne cherche plus, lorsqu'elle est tranquille, parce qu'elle est soumise à la foi. Mais les recherches et les controverses n'amènent à rien; ce que la foi seule promet, les recherches ont beau l'entreprendre, elles ne parviennent ni à le démontrer ni à le faire comprendre. C'est comme si l'on voulait trouver quelque chose les yeux fermés; ou bien que, s'enfermant les yeux ouverts, on cherchât la lumière en lui tournant le dos. Sans la foi on n'aboutit à rien; il n'y a que des luttes possibles, « qui donnent naissance à des médisances, à de mauvais soupçons. » Cela signifie qu'on ne trouve dans ces recherches que la diversité des opinions et des doctrines funestes. En nous y livrant, nous soupçonnons sur Dieu ce qui ne convient pas. « Les disputes. » C'est-à-dire des passe-temps ou des entretiens inutiles. Cela peut signifier encore que les méchants ressemblent aux brebis galeuses qui par leur contact infectent le troupeau. « Qui sont

privés de la vérité, et s'imaginent que la piété est un moyen de s'enrichir. » Voyez-vous combien de maux engendrent les disputes : le gain honteux, l'ignorance et l'orgueil, qui a sa source dans l'ignorance. « Eloignez-vous de ces hommes. » L'Apôtre ne dit pas : Venez-en aux mains avec eux ; mais : « Eloignez-vous d'eux. » Rougissez de leur contact. « Evitez l'homme hérétique, après l'avoir averti une ou deux fois. » *Tit.*, III, 10. Il montre que leur erreur ne provient pas tant de l'ignorance elle-même que de la torpeur et de l'incurie. Quand est-ce, en effet, que vous pourrez persuader ceux qui se disputent pour de l'argent? Vous n'y parviendrez pas autrement qu'en leur donnant encore, et ne croyez pas satisfaire leur cupidité : « L'œil de l'avare est insatiable. » *Eccli.*, XIV, 9. Il faut donc les éviter, parce qu'ils sont incorrigibles. S'il conseille à celui qui se sent pressé de la nécessité de combattre de ne pas attaquer l'ennemi, avec combien plus de raison nous le conseille-t-il à nous, ses disciples?

Après avoir dit qu'ils regardent la piété comme un gain, il ajoute : « Il est vrai que c'est une grande richesse que la piété avec la modération qui se contente du nécessaire. » Non pas assurément, si l'on possède la richesse, mais si l'on ne la possède pas. De peur que Timothée ne se laissât attrister par l'idée de la pauvreté, il l'encourage et le relève. Ils pensent, dit-il, que c'est un gain. Oui certes, c'en est un ; non comme ils l'entendent, mais d'une manière bien plus éminente. Ainsi donc, après avoir semblé en faire peu de cas tout d'abord, il exalte maintenant cette piété. Si nous n'y trouvons aucun gain, c'est évidemment parce qu'il reste ici-bas, et qu'il ne passe pas ni n'émigre avec nous. Où en est la preuve? Nous venons au monde sans rien posséder, et nous nous en allons de même, c'est-à-dire, avec notre nudité. C'est pourquoi nous n'avons pas besoin de superflu ; n'ayant rien apporté, nous n'emporterons rien. « Ayant de quoi nous nourrir et nous couvrir, nous devons être contents. » Nous devons manger ce qui est nécessaire à notre alimentation, nous vêtir seulement pour nous protéger et nous couvrir ; rien au delà, le vêtement le plus simple suffit. L'apôtre nous met en garde ensuite contre les biens présents : « Mais ceux qui veulent devenir riches... »

2. Paul ne se contente pas de dire : Ceux qui sont riches, il dit : « Ceux qui veulent devenir riches... » Il peut arriver, en effet, lorsqu'on est riche, qu'on fasse un bon emploi de sa fortune, qu'on l'estime peu, qu'on soulage les pauvres. Ce ne sont pas ceux qu'il désapprouve, ce sont les âmes cupides. « Mais ceux qui veulent devenir riches, tombent dans la tentation et le piége du diable, et en divers désirs insensés et pernicieux qui plongent les hommes... » Il dit bien : « Plongent. » De telle sortent qu'ils ne puissent pas en être retirés. « Dans l'abîme de la perdition et de la damnation. Car l'amour des richesses est la racine de tous les maux, et quelques-uns, en étant possédés, se sont éloignés de la foi et se sont embarrassés en une infinité d'afflictions. » Il y a d'abord deux choses ; puis il réserve pour la fin ce qui doit leur paraître le plus fort : « une infinité d'afflictions. » Celui qui vit près des riches peut seul savoir combien ils souffrent, combien ils déplorent leur sort. « Mais pour vous, ô homme de Dieu... » Grand honneur ! Tous les hommes sont de Dieu, sans doute ; mais il faut entendre ici les hommes justes, « de Dieu, » parce qu'il les a créés, et surtout parce qu'ils sont dévoués à son service. Si vous êtes l'homme de Dieu, dit Paul, ne cherchez pas le superflu et ce qui ne mène pas à Dieu : « Fuyez ces choses et suivez la justice... » C'est avec intention qu'il énonce ces deux idées. Il ne se contente pas de dire : Eloignez-vous et approchez-vous ; il dit : « Fuyez, et suivez la justice... » De peur d'être saisi par la cupidité. « La piété... » en ce qui regarde le dogme ; « la foi... » qui s'oppose aux recherches ; « la charité, la patience, la douceur. » « Combattez le bon combat, méritez la vie éternelle... » ceci est la récompense ; « à laquelle vous avez été appelé, ayant si excellemment confessé la foi, dans l'espoir du salut, en présence de plusieurs témoins. » Ce qui signifie : N'ayez pas honte de cette confiance ; ce qui veut dire aussi : Pourquoi travailleriez-vous en vain?

Dans quelle tentation et dans quel piége nous

apprend-il que ceux-là tombent, qui veulent être riches? Le démon les détourne de la foi, les jette dans le péril et les rend plus timides. « Et dans des désirs insensés. » Comment le désir ne serait-il pas insensé, lorsque l'on voit les riches posséder des fous, des nains, non par humanité, mais par agrément? lorsqu'ils enferment des poissons dans des palais, qu'ils nourrissent des bêtes féroces; lorsqu'ils sont entourés de chiens, qu'ils parent leurs chevaux et s'attachent à ces êtres, comme à leurs propres enfants? Tout cela est insensé et superflu; il n'y a là rien de nécessaire, rien d'utile. « Désirs insensés et pernicieux. » Qu'entendre par désirs pernicieux? C'est aimer d'un amour désordonné, c'est désirer le bien d'autrui, s'attacher de toutes ses forces au plaisir, c'est s'adonner à l'ivresse, c'est souhaiter la mort et la ruine de ses semblables. Beaucoup, poussés par un tel amour vers la domination, ont péri. De tels hommes travaillent à des choses inutiles; bien plus, à des choses nuisibles. Et c'est avec raison qu'il dit : « Ils se sont égarés hors de la foi. » Car l'avarice, absorbant leur attention et les détournant insensiblement, ne leur permet pas de se reconnaître. Tel que celui qui marche droit devant lui, bien qu'il songe à autre chose, avance néanmoins, mais dépasse par inadvertance la ville où il allait, entraîné dans sa marche imprudente et inutile; telle est l'avarice. « Et ils se sont embarrassés dans une infinité d'afflictions. » Voyez-vous ce qu'il insinue en disant : « Et ils se sont embarrassés? » Il donne à entendre par cette figure que ces désirs sont des épines, et que de même que, si quelqu'un touche ces épines, il ensanglante ses mains et se fait des blessures; de même celui qui s'adonne à la cupidité, en devient la victime et livre son âme à la douleur. C'est à peine si l'on peut dire à quelles inquiétudes, à quelles angoisses sont exposés ceux qui se sont ainsi engagés. Voilà pourquoi il nous dit : « Fuyez ces choses et suivez la justice, la piété, la foi, la charité, la patience, la douceur. » La douceur naît de la charité. « Combattez le bon combat. » Il fait ici l'éloge de la confiance et du courage de Timothée, de la fermeté avec laquelle il a confessé la foi en toute circonstance. Il lui rappelle aussi les instructions. « Méritez la vie éternelle. » Il n'est donc pas seulement besoin de confession, mais encore de patience pour y persévérer et résister à n'importe quels combats, quelles fatigues. Les sujets de scandale ne manquent pas, les obstacles non plus. La voie est étroite et resserrée; il faut être défendu de tout côté, de tout côté prêt à la lutte, puisque de tout côté s'étalent les séductions pour charmer les yeux de l'âme : séductions des corps, de la fortune, de la sensualité, de l'oisiveté, de la gloire, de la colère, de la puissance, de l'ambition. Elles paraissent, à vrai dire, attrayantes et aimables, capables de gagner ceux qui les admirent; c'est qu'ils n'aiment pas la vérité, qui est trop sévère et n'a rien de la volupté. Et pourquoi? Parce qu'elle promet la félicité future, au lieu que celles-là nous offrent les honneurs, les plaisirs, un repos mensonger. L'homme servile, efféminé et lâche s'attachera à ces séductions, et négligera tout ce qui est nécessaire à la vertu. C'est ainsi que, dans les luttes matérielles, celui qui n'ambitionne pas de couronnes, peut se livrer aux plaisirs de la table et à ses excès. Ainsi font les athlètes indolents et peureux. Mais ceux qui aspirent aux couronnes, supportent d'innombrables coups, soutenus et encouragés par l'espoir de la récompense.

Ayons soin de fuir la racine du mal.

3. Fuyons donc la racine du mal, et nous éviterons toutes ces choses. « L'avarice est la racine. » Paul l'a dit, ou plutôt le Christ par la bouche de Paul. Voulons-nous voir comment? L'expérience elle-même nous l'enseigne. Qu'est-ce que l'argent n'a pas fait de mal? je me trompe, non pas l'argent, mais le mauvais vouloir de ceux qui ne savent pas s'en servir? Il est permis d'en faire un bon usage; il est permis de s'en servir pour obtenir le céleste royaume. Comment usons-nous de la fortune, qui nous a été donnée pour secourir les pauvres, expier les péchés, louer et glorifier Dieu? Contre ces mêmes pauvres; que dis-je? contre notre âme et pour offenser Dieu. Quelqu'un a dépouillé son semblable et l'a réduit à la pauvreté, eh bien, il s'est condamné lui-même à mort : en agissant de la sorte, il a peut-être ruiné son

prochain, mais il s'est préparé l'éternel supplice. Est-ce la même chose? Quels maux la cupidité n'entraîne-t-elle pas? N'est-ce pas elle qui engendre, avec la soif du gain, les rapines, les pleurs et les gémissements, les inimitiés, les luttes et les procès? N'étend-elle pas la main jusqu'aux morts, jusqu'aux pères et aux frères? Ceux qui sont possédés de cette passion, ne renversent-ils pas les lois de la nature, les préceptes de Dieu, tout enfin? N'est-ce pas pour eux que les tribunaux ont été établis? Enlevez l'amour de l'argent, plus de guerres, plus de luttes, plus d'inimitiés, plus de procès et de différends. Il faudrait que les avares fussent chassés du monde, comme des fléaux et de véritables loups. De même que certains vents véhéments et contraires, quand ils se déchaînent sur la mer tranquille, la bouleversent de fond en comble et font monter le sable jusqu'aux flots supérieurs; de même ceux qui sont dévorés de la soif de l'or, mettent tout sens dessus dessous. L'avare ne connaît pas d'ami. Que dis-je? il ne connaît pas même Dieu; en proie à sa passion, il délire. Ne voyez-vous pas ces Titans s'avancer le fer à la main? C'est là sans doute un signe de folie. Les avares ne font pas ainsi; et cependant ils sont vraiment insensés et furieux. Si vous pouviez mettre leur âme à nu, vous la verriez ainsi équipée, armée non d'un glaive ni de deux, mais d'une infinité, ne reconnaissant personne, entrant en fureur contre tout le monde, se précipitant sur tous, aboyant toujours, tuant non des chiens, mais des âmes humaines. Blasphémant sans cesse contre le ciel, ils renversent tout, tout est détruit par la rage de l'avarice.

Je n'accuse personne, tant ce fléau a envahi tous les cœurs, les uns plus que les autres, mais pour ainsi dire tous. Comme un violent incendie, qui éclate dans une forêt, ravage et détruit tout, ainsi l'avarice bouleverse le monde: rois, princes, simples particuliers, pauvres, hommes, femmes, enfants, tous sont atteints de ce mal répandu sur la terre comme un sombre nuage. Personne ne rentre en soi; les accusations se multiplient en particulier et en public; on ne remarque nulle part aucune amélioration. Que faire? comment éteindre ce feu? car il peut être éteint, bien que les flammes montent jusqu'au ciel. Il suffit de vouloir, et nous serons maîtres de l'incendie; c'est par notre volonté qu'il s'est accru, il s'éteindra de même. Mais il faut vouloir. Et comment faut-il vouloir? En considérant combien les richesses sont vaines et superflues; qu'elles ne peuvent nous suivre dans une autre vie, et nous abandonnent quelquefois dans la vie présente; que, bien qu'elles demeurent ici-bas, elles nous font des blessures que nous emportons avec nous. En considérant encore l'abondance des richesses qui nous attendent au delà; celles de la terre, en comparaison, nous paraîtront plus méprisables que la boue. En considérant que celles-ci sont exposées à mille dangers; qu'elles n'offrent qu'une satisfaction passagère, mêlée d'amertume, et que le meilleur moyen de les mépriser, est d'envisager avec soin les richesses de la vie éternelle. En considérant, dis-je, que celles-là ne servent en rien à notre gloire, à notre santé, ni à quoi que ce soit, mais nous poussent à notre ruine. En apprenant enfin à reconnaître qu'on peut être riche en ce monde et posséder de nombreux sujets; mais qu'en passant dans l'autre il faudra tout abandonner.

Si nous répétons souvent ces choses ou si nous les entendons dire aux autres, peut-être en retirerons-nous un grand bien et serons-nous délivrés de graves tourments. La perle vous semble belle; mais songez-vous que ce n'est autre chose que de l'eau de mer, de cette mer dans le sein de laquelle elle gisait naguère? Vous trouvez beaux de même l'or et l'argent; mais qu'est-ce autre chose que de la terre et de la poussière? Vous admirez enfin les habits de soie; c'est pourtant le travail des vers. Ce sont là des préjugés; ces choses ne sont pas belles de leur nature, celles qui le sont n'ont pas besoin qu'on nous les montre telles. Si vous voyiez une pièce d'airain dorée, vous commenceriez par l'admirer en croyant que c'est de l'or; mais l'admiration s'envolerait aussitôt qu'on vous aurait prévenu de l'artifice. Voyez-vous que l'or n'a pas de beauté naturelle? l'argent non plus? car, si vous prenez de l'étain pour de l'argent, comme vous avez confondu l'airain avec

l'or, vous aurez aussi besoin qu'on vous renseigne pour bien apprécier. Nos yeux ne nous suffisent donc pas pour juger. Il n'en est certes pas ainsi des fleurs, qui l'emportent de beaucoup sur ces objets. En voyant une rose, vous n'avez pas besoin de docteur, vous pouvez par vous-même la distinguer de l'anémone. Il en est de même des violettes, des lis et des autres fleurs. Ce n'est donc autre chose qu'un préjugé; mais ce préjugé est un mal funeste. Dites-moi, s'il plaisait à l'empereur de faire une loi pour que l'argent fût plus précieux que l'or, ne changeriez-vous pas aussitôt l'objet de votre amour et de votre admiration? tant nous sommes en tout esclaves de l'avarice et de l'opinion. Et c'est parce que les choses se passent ainsi, et que nous les voyons estimées à cause de leur rareté et non pas de leur nature, qu'il y a chez nous des fruits sans valeur, qui sont très-prisés dans la Cappadoce, et que, parmi ceux que nous préférons, il s'en trouve qui sont encore plus précieux dans le pays des Sères, d'où nous viennent les vêtements de soie. Dans l'Arabie, fertile en aromates, et dans l'Inde, où se trouvent les pierres précieuses, on peut se procurer facilement ces objets. Voilà en quoi consistent les préjugés et l'appréciation des hommes. Nous ne faisons rien avec discernement; au contraire, nous entreprenons tout avec témérité et sans discernement. Revenons enfin de notre ivresse, reconnaissons ce qui est véritablement bon de sa nature, comme la piété et la justice, pour mériter les biens qui nous sont promis, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVIII.

« Je vous ordonne devant Dieu, qui vivifie tout, et devant Jésus-Christ, qui a rendu sous Ponce-Pilate le bon témoignage, de garder les préceptes, sans tache et sans reproche, jusqu'à l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que doit faire paraître, en son temps, Celui qui est souverainement heureux, le seul puissant, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, qui seul possède l'immortalité, qui habite une lumière inaccessible, que nul des hommes n'a vu et ne peut voir, à qui est l'honneur et l'empire dans l'éternité. Ainsi soit-il.»

1. Paul invoque encore ici le témoignage de Dieu, comme naguère, pour augmenter la crainte de son disciple, le raffermir et lui montrer que ces enseignements n'étaient pas de l'homme, afin qu'en les recevant de Dieu même, et qu'ayant toujours présent à la pensée un pareil témoignage, il le fît servir à stimuler son âme. « Je vous ordonne, lui dit-il, devant Dieu, qui vivifie tout. » Là se trouvent et la consolation dans les épreuves, et le souvenir de la résurrection. « Et devant Jésus-Christ, qui a rendu sous Ponce-Pilate le bon témoignage. » C'est au nom du Maître qu'il exhorte encore ici, et cela veut dire : Vous devez faire comme lui-même a fait. S'il a rendu ce témoignage, c'est pour que nous marchions sur ses traces par une généreuse confession ; il en donne l'exemple dans l'épître aux Hébreux, en disant : « Jetez les yeux sur Jésus, comme sur l'auteur et le consommateur de la foi, qui, au lieu des joies offertes, a souffert la croix, en méprisant l'ignominie, et qui maintenant est assis à la droite du trône de Dieu; » *Hebr.*, XII, 2; en disant encore : « Pensez en vous-mêmes à celui qui a souffert une si grande contradiction de la part des pécheurs, afin que vous ne vous découragiez point et que vous ne tombiez pas dans l'abattement. » *Ibid.*, 3. Paul se conduit de la même manière à l'égard de son disciple, il semble lui dire : Ne craignez pas la mort, vous êtes le serviteur de Dieu, qui peut tout vivifier. Mais qu'entend-il par cette bonne confession ? Il entend celle que, sur la demande de Pilate : « Vous êtes donc Roi ? » *Joan.*, XVIII, 37, Jésus fit en répondant : « Je suis né dans la vérité ; » et encore : « Je

suis venu pour rendre témoignage à la vérité. Interrogez ceux qui m'ont entendu. » Est-ce à ce propos que l'Apôtre parle ainsi, ou bien parce que le Christ, interrogé s'il était le Fils de Dieu, a répondu : « Vous le dites, je le suis, » *Luc.*, XXII, 70, et parce qu'il a rendu publiquement beaucoup d'autres témoignages ?

« De garder les préceptes sans tache et sans reproche, jusqu'à l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Ce qui veut dire jusqu'à la mort. Mais il ne s'est pas exprimé de la sorte. « Jusqu'à l'avénement, » a-t-il dit, pour exciter davantage le zèle de son disciple. Que signifie : « De garder les préceptes sans tache ? » De n'altérer en rien le dogme ni la morale. « Que doit faire paraître, en son temps, Celui qui est souverainement heureux, le seul puissant, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, qui seul possède l'immortalité, qui habite une lumière inaccessible. » De qui a-t-il entendu parler ? Du Père, ou du Fils ? Assurément du Fils. « Que doit faire paraître, en son temps, Celui qui est souverainement heureux, le seul puissant. » Ceci est encore pour la consolation de Timothée, afin qu'il ne se laisse pas aller à l'admiration et à la crainte des rois de la terre. « En son temps. » C'est-à-dire au temps convenable et marqué, pour qu'il ne s'afflige pas si cet événement est retardé. Et qu'est-ce qui prouve que Dieu le fera paraître ? Sa toute-puissance, car il est le seul puissant. Il le fera paraître, Celui qui est aussi souverainement heureux, étant la béatitude même. Ceci a été dit pour signifier qu'il n'y a là rien de triste, rien qui ne soit agréable. Quand l'Apôtre dit : « Le seul, » il l'entend, soit pour le distinguer des hommes, soit parce qu'il est incréé. Il nous arrive souvent de parler ainsi de ceux que nous voulons élever. « Qui seul possède l'immortalité. » Qu'est-ce à dire ? Est-ce que le Fils ne la possède pas aussi ? est-ce qu'il n'est pas l'immortalité même ? en serait-il autrement, puisqu'il est de la même substance que le Père ?

Dieu est la lumière et ne saurait être circonscrit dans l'espace.

« Qui habite une lumière inaccessible. » Est-il donc lui-même une lumière différente de celle qui éclaire le lieu qu'il habite ? Il est donc circonscrit dans l'espace ? Nullement ; ce n'est pas pour nous faire penser ainsi, mais pour signifier l'incompréhensible nature divine, que Paul nous le montre habitant une lumière inaccessible. Il parlait des choses divines comme il pouvait. Voyez-vous combien la langue est insuffisante, lorsqu'elle veut exprimer quelque chose de grand ?

« Que nul des hommes n'a vu et ne peut voir, à qui est l'honneur et l'empire dans l'éternité. Ainsi soit-il. » Il a parlé ici de Dieu d'une manière convenable et nécessaire. L'ayant pris à témoin, il en parle longuement pour stimuler davantage son disciple. Cela signifie gloire à Dieu : c'est tout ce que nous pouvons dire et faire, au lieu de chercher avec curiosité ce qu'il est. Si son règne est éternel, ne craignez pas ; quand même il n'arriverait pas maintenant, à lui est toujours et l'honneur et l'empire. « Ordonnez aux riches de ce monde de n'être point orgueilleux. » Paul dit bien, « de ce monde ; » car il y a des riches dans l'autre monde ; et, s'il donne ce conseil, c'est parce qu'il sait que rien n'engendre le faste, l'arrogance et l'orgueil comme la richesse. Aussitôt il les abaisse par ces paroles : « De ne mettre point leur confiance dans l'incertitude des richesses, » puisqu'elles donnent naissance à l'orgueil. Au contraire, celui qui place en Dieu sa confiance, ne s'enorgueillit point. Quelle confiance avoir dans ce qui change si vite ? C'est ce qui a lieu pour les biens temporels. Pourquoi donc espérer dans ce qui ne peut vous inspirer aucune confiance ? — Mais comment, direz-vous, ne pas s'enorgueillir ? — En reconnaissant l'instabilité des richesses, en reconnaissant aussi combien elles sont au-dessous du ferme espoir que l'on met en Dieu, en reconnaissant enfin que c'est Dieu qui les a faites. « Mais dans le Dieu vivant qui nous fournit avec abondance tout ce qui est nécessaire à la vie. » Remarquez encore cette expression : « Tout avec abondance, » désignant les révolutions de l'année, l'air, la lumière, l'eau et tout le reste. Voyez-vous avec quelle abondance et quelle générosité il donne ? Si vous voulez la richesse, cherchez-la stable, solide, provenant des bonnes œuvres. C'est sa pensée, quand il leur recommande « d'être bienfaisants, de se rendre

riches en bonnes œuvres, de donner l'aumône de bon cœur, de faire part de leurs biens, » de leurs biens et de leur charité. C'est donner avec affabilité, avec mansuétude. « De se faire un trésor, un fondement solide pour l'avenir. » Là rien d'incertain; où le fondement est solide, rien n'est instable; tout est ferme, immobile, inébranlable, éternel. « Afin d'arriver à la vie éternelle. » Par la pratique des bonnes œuvres, nous pouvons arriver à la posséder. « O Timothée, gardez le dépôt qui vous a été confié. » Ne le diminuez pas; ce qui vous a été confié ne vous appartient pas; vous ne devez donc pas l'amoindrir. « Fuyant les profanes nouveautés de paroles et ces contestations qui portent à tort le nom de science. »

2. C'est avec raison qu'il parle ainsi; là où il n'y a pas la foi, la science ne saurait être : ne prenons pas pour la science ce qui n'est que le produit de notre esprit. Peut-être le dit-il à l'adresse des gnostiques, ainsi qu'ils s'appelaient, comme s'ils en savaient plus que les autres. « Quelques-uns promettant cette science, sont déchus de la foi. » Voyez-vous comme il l'avertit de nouveau de n'avoir rien de commun avec eux? « Fuyant les contestations. » Il y a donc des doctrines contraires auxquelles il ne faut pas même répondre. Pourquoi? Parce qu'elles éloignent de la foi, et ne permettent pas de s'y maintenir fermement et courageusement. Ne nous attachons donc pas à cette science, mais à la foi qui est la pierre inébranlable. Ni les fleuves, ni les vents, vinssent-ils à se déchaîner, ne pourraient nous nuire; nous sommes inébranlables comme la pierre qui nous porte, et, si nous donnons la préférence à ce vrai fondement, nous n'avons rien à redouter même dans cette vie. Celui qui choisit ces richesses, ne souffrira aucune atteinte grave; celui qui recherche cette lumière, cette gloire, cet honneur et cette joie, se maintiendra toujours. Toutes ces choses sont durables et n'ont à craindre aucun changement; c'est le contraire des choses présentes. Que voulez-vous? La gloire? « Sa gloire ne descendra pas avec lui. » *Psalm.* XLVIII, 18. Souvent elle nous abandonne même de notre vivant. Il n'en est pas ainsi de ce qui regarde la vertu; là tout demeure. Ici, l'homme glorieux de sa charge, lorsqu'elle passe à un autre, rentre dans l'obscurité et se confond avec la foule. Le riche, assailli par des voleurs, ou victime de l'envie et des piéges qu'on lui tend, devient pauvre tout à coup. Nos biens ne sont pas exposés ainsi. Pourvu que le juste soit vigilant, il ne dépend de personne de porter atteinte à sa vertu; personne ne pourra faire descendre de son rang celui qui sait se dominer.

A quoi bon la puissance, si l'on est esclave de ses passions.

Si donc la puissance est plus grande ici que là, faites-en votre profit. Quel avantage, je vous le demande, de régner sur tous les peuples, si l'on est esclave de ses passions? Et lorsqu'on en est le maître, quel inconvénient de ne commander à personne? D'un côté, c'est la liberté, c'est l'empire, c'est la domination et la puissance; de l'autre, c'est la servitude, fût-on ceint de mille couronnes. En effet, lorsque au dedans on se sent esclave de tant de maîtres, que l'on est en proie à l'avarice, à la débauche, à la colère et aux autres passions, à quoi sert le diadème? La tyrannie des passions augmente lorsque le rang suprême est impuissant à délivrer d'une telle servitude. Représentez-vous quelqu'un élevé à la dignité de roi, mais tombé sous le joug des barbares; ceux-ci, pour lui mieux faire sentir leur pouvoir, lui laissent la pourpre et la couronne, en lui commandant de porter de l'eau, de faire la cuisine, ou de remplir d'autres offices aussi dégradants; ces barbares croiraient augmenter leur propre considération, à mesure qu'ils le couvriraient d'ignominie : ainsi et plus vivement que n'importe quel barbare, nous oppriment nos passions. Celui qui les méprise, s'en rira comme des barbares eux-mêmes; mais celui qui s'en fait l'esclave souffrira bien plus que s'il avait affaire à ces hommes cruels. Le barbare, quand il est le maître, tourmente le corps; les passions torturent l'âme et la déchirent dans tous les sens : le barbare enlève la vie à son prisonnier; les passions donnent la mort éternelle. Celui-là seul est libre qui l'est intérieurement; celui-là est esclave qui succombe à ses passions. Il n'est pas de tyran, si cruel qu'il soit, qui montre de tels caprices.

Déshonorez votre âme, nous disent-elles, dés-

Conseils de l'avarice.

honórez-la sans but et sans raison; offensez Dieu; oubliez la nature elle-même; s'agirait-il de votre père ou de votre mère, n'ayez pas de honte, résistez-leur. Tels sont les conseils de l'avarice. Sacrifiez-moi, dit-elle, non des veaux et des génisses, mais des hommes. — Le prophète aussi disait : « Sacrifiez des hommes, parce que les veaux et les génisses ont manqué. » *Os.*, III, 2. Mais ce n'est pas encore le langage de l'avarice : Sacrifiez, dit-elle, des hommes, quand même il y aurait des victimes à immoler; sacrifiez ceux qui ne vous ont fait aucun mal; sacrifiez-les, vous eussent-ils comblé de bienfaits. Soyez l'ennemi particulier et commun de tout le monde, de la nature humaine, de Dieu même; amassez des trésors, non pour en jouir, mais pour les garder et subir de plus horribles tortures. L'avare ne saurait jouir de son trésor; il craint que sa fortune ne diminue et qu'il ne s'appauvrisse. Soyez vigilant, recommande-t-elle, soupçonnez tout le monde, parents et amis; gardez-vous des étrangers; si vous voyez un pauvre mourant de faim, ne lui donnez pas; au contraire, enlevez-lui la peau, si c'est possible. Parjurez-vous, mentez, accusez, calomniez; ne reculez pas, même devant les flammes, fallût-il affronter mille morts, succomber à la faim, être en butte à la maladie. Est-ce que l'avarice ne nous dit pas : Soyez arrogant, impudent, effronté, audacieux, impie, méchant, ingrat, insensible, sans affection, implacable, sans cœur, parricide; soyez bête féroce plutôt qu'homme; dépassez en cruauté le serpent le plus venimeux, le loup le plus vorace, et, s'il est nécessaire d'en venir jusqu'à la malignité du démon, ne revenez pas en arrière, oubliez le bienfait?

N'est-ce pas là son langage, et n'est-il pas écouté? Dieu nous enseigne tout le contraire : il nous apprend à être bienveillant pour tous et pleins de mansuétude, à nous faire aimer, à n'offenser personne, à honorer notre père et notre mère, à mener une irréprochable vie, à être un ange plutôt qu'un homme, à ne rien dire de honteux, à ne jamais blesser la vérité; et nous n'y faisons pas même attention; à secourir ceux qui sont dans le besoin, à nous conduire honnêtement, à n'être ni injurieux ni audacieux; et personne n'écoute. N'est-il donc pas juste qu'il y ait un enfer? juste qu'il y ait un feu éternel et un ver qui ne meurt pas? Jusques à quand nous précipiterons-nous vers les abîmes? Jusques à quand marcherons-nous au milieu des épines? Jusques à quand demeurerons-nous cloués à la servitude, en rendant même des actions de grâces? Nous sommes docilement soumis à de cruels tyrans, et nous rejetons Dieu malgré sa bonté; Dieu qui ne nous dit rien de pénible, rien de dur, rien d'inutile, mais, plutôt, tout ce qui est à notre profit et à notre avantage. Levons-nous enfin, convertissons-nous et réglons notre vie; aimons Dieu, comme il convient, pour que nous soyons jugés dignes des biens promis à ceux qui l'aiment, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES

SUR LA SECONDE ÉPITRE A TIMOTHÉE

HOMÉLIE I.

« Paul apôtre de Jésus-Christ par la volonté de Dieu, selon la promesse de la vie qui est dans le Christ Jésus, à Timothée, son fils bien-aimé, grâce, miséricorde et paix, de la part de Dieu le Père et du Christ Jésus Notre-Seigneur. »

1. Pourquoi l'Apôtre écrit-il une seconde lettre à Timothée? Il avait dit dans la première : « J'espère me rendre bientôt auprès de vous; » I *Tim.*, III, 14; et cela ne lui avait pas été possible. Il écrit de nouveau, ne pouvant se rendre lui-même; il console son disciple, affligé sans doute par cette privation et par la charge épiscopale qui pesait alors sur lui. Quelque grands que soient les hommes, quand ils sont chargés du soin et du gouvernement d'une Eglise, ils doivent ressentir une étrange impression, se voyant plongés dans un incessant tourbillon d'affaires; ce qui devait avoir lieu surtout au commencement de la prédication, quand tout était inculte, quand partout on rencontrait les hostilités et les résistances. A cela s'ajoutaient les hérésies introduites par les docteurs juifs, et signalées par Paul dans la première lettre. Pour consoler Timothée, il ne se borne pas à lui écrire, il l'engage à venir le trouver: « Faites diligence, ne tardez pas à vous rendre auprès de moi... En venant, apportez les livres et surtout les tablettes. » II *Tim.*, IV, 8-13. A mon avis, cette lettre fut écrite quand l'Apôtre approchait de sa fin. « Mon immolation est imminente, » dit-il; et puis : « Dans ma première défense nul ne m'a prêté secours. » *Ibid.*, 6-16. Après avoir tout réglé, il le console par l'exemple de ses propres épreuves : « Paul apôtre de Jésus-Christ par la volonté de Dieu, selon la promesse de la vie qui est dans le Christ Jésus. » Dès le début, il relève son courage. Ne me parlez pas, lui dit-il, des dangers de la vie présente; c'est là ce qui fait pour nous l'éternelle vie, où n'existera plus rien de semblable, d'où seront bannis le deuil, la tristesse et les gémissements. Il nous a faits apôtres pour que nous sachions subir les dangers, la mort même, toutes les tribulations. Comme l'énumération des maux que Paul avait soufferts, loin de consoler son disciple, ne pouvait que lui causer une plus grande douleur, il lui présente dès le principe un vrai motif de consolation par ces mots : « Selon la promesse de la vie qui est dans le Christ Jésus. » Si c'est une promesse, ne la cherchez pas ici-bas. « L'espérance dont on voit la réalisation, n'est plus une espérance. » *Rom.*, VIII, 24.

« A Timothée, son fils bien-aimé. » Remarquez cette expression de tendresse. Il y a des fils qui ne sont pas bien-aimés; vous n'êtes pas de ce nombre, et je ne me borne pas à vous appeler mon fils; vous êtes mon fils bien-aimé. Lui-même donne ce nom aux Galates, mais en gémissant sur eux : « Mes petits enfants, leur dit-il, vous que j'enfante de nouveau. » *Galat.*, IV, 19. En ajoutant ici la qualification de bien-aimé, il atteste hautement la vertu de son disciple. Comment? C'est que l'affection qui ne vient pas de la nature, ne saurait venir que de la vertu. Ce n'est pas tant un mérite qu'une nécessité d'aimer ceux à qui l'on a réellement donné l'existence; mais les enfants selon la foi, on ne saurait les aimer pour autre chose que pour leur vertu. Et quel autre mobile pourrait-on avoir, surtout un Paul, qui ne faisait jamais rien par inclination naturelle? Cette expression : « A mon fils bien-aimé, » témoigne encore que, s'il ne se rend pas auprès de lui, ce n'est ni par mécontentement, ni par mépris, ni par improbation d'aucune sorte. « Grâce, miséricorde et paix de la part de Dieu notre Père et du Christ Jésus Notre-Seigneur. » Il

renouvelle les vœux qu'il avait antérieurement exprimés. Observez comment dès le principe il se disculpe de n'être pas allé le voir; car, en disant : « Jusqu'à ce que je vienne, » et de plus : « Je me hâte, je serai bientôt auprès de vous, » I *Tim.*, IV, 13; III, 14, il avait fait une promesse. Il commence donc par se justifier de ne l'avoir pas tenue. Il n'en dit pas cependant ici la cause, pour ne pas trop affliger Timothée. Cette cause n'était autre que sa détention promoncée par César; il la dira seulement dans la suite, en appelant son disciple auprès de lui. Il ne veut pas en commençant le jeter dans la tristesse, il lui fait espérer qu'ils se verront : « Je suis impatient de vous voir, » dit-il d'abord; et puis : « Hâtez-vous de venir me trouver. » II *Tim.*, I, 4; IV, 8.

Avant tout il le ramine, et dans ce but il poursuit en mêlant l'éloge à son discours : « Je rends grâces à Dieu, que je sers en marchant sur les traces de mes pères avec une conscience pure, de ce que je me souviens constamment de vous dans mes prières, nuit et jour, n'oubliant pas vos larmes, et soupirant après le moment de vous voir, pour être rempli de joie. » « Je rends grâces à Dieu, dit-il, de ce que je garde fidèlement votre mémoire, tant j'ai d'amour pour vous. » Voilà bien une affection qui déborde, puisqu'elle fait qu'on y trouve sa gloire et son bonheur. « Je rends grâces à ce Dieu que je sers. » De quelle façon? « Avec une conscience pure, en marchant sur les traces de mes pères. » Sa conscience n'avait rien à lui reprocher. On peut encore l'entendre de son genre de vie; car à tout instant il désigne la conduite par la conscience. Peut-être dit-il : De tous les biens que j'ai désirés, il n'en est pas un que j'aie trahi pour une considération humaine, pas même quand je le poursuivais. De là cette parole : « J'ai obtenu miséricorde, parce que j'agissais dans l'ignorance et n'ayant pas la foi. » I *Tim.*, I, 13. C'est comme s'il disait : Ne croyez pas à la malice. C'est avec raison qu'il établit sa droiture d'intention, voulant établir par là même la sincérité de son amour. Voici le sens de son langage : Je ne blesse en rien la vérité, je ne pense pas une chose pour en dire une autre.

Amour et sincérité de saint Paul.

Encore ici, c'est la nécessité qui le pousse à se louer lui-même, comme on le voit clairement dans le livre des Actes. Etant accusé d'être un séditieux et un novateur, il s'exprimait en ces termes : « Ananie me dit : Le Dieu de nos pères vous a prédestiné à connaître sa volonté, à voir le juste, à recueillir la parole de sa propre bouche; car vous devez attester devant tous les hommes ce que vous avez vu et entendu. » *Act.*, XXII, 14, 15. De même ici, ne voulant point paraître manquer d'affection, de conscience, ou de mémoire, il juge à bon droit devoir se rendre témoignage, en déclarant qu'il se souvient constamment de son disciple, non d'une manière indéterminée, mais dans ses prières.

Prier, semble-t-il dire, c'est mon œuvre, j'y consacre tout mon temps. « Nuit et jour, » je demande à Dieu cette grâce, « impatient de vous voir. » Quelle brûlante affection! quel délire! quelle humilité! il va jusqu'à se justifier auprès d'un élève. Il montre ensuite que ce n'est pas au hasard et sans cause. Il l'avait déjà prouvé, il en donne encore l'explication : « Me souvenant de vos larmes. » On peut penser qu'au moment de la séparation, Timothée avait fondu en larmes et s'était montré plus désolé que ne l'est un tout petit enfant quand il se voit privé de sa nourriture habituelle, éloigné du sein maternel. « Je suis impatient de vous voir, pour être rempli de joie. » Je ne me serais pas certes refusé cette satisfaction, eussé-je été complétement insensible, cruel, féroce même; car de telles larmes, en se présentant à ma mémoire, ne pouvaient manquer d'attendrir mon cœur. Mais je ne suis pas de ces êtres, je suis de ceux qui servent purement Dieu. Que de raisons impérieuses m'appelaient auprès de vous! La désolation de Timothée n'est pas la seule; Paul en ajoute une autre, celle-ci de nature à le consoler : « Me souvenant aussi de cette foi sincère qui vit en vous. »

2. Une autre chose dont il le loue, c'est qu'il ne sortait pas d'une maison de Gentils ou d'infidèles, mais d'une famille où le Christ était servi. « Qui a été dans Loïde, votre aïeul, et dans Eunice, votre mère. » Il était, dit-il, fils d'une Juive fidèle. Comment Juive? Comment

fidèle? Elle n'était pas du nombre des Gentils. Mais parce que son père était Gentil, et aussi à cause des Juifs qui étaient en ces lieux, Paul le circoncit. Voyez-vous comment ces unions si peu convenables amenaient le relâchement de la loi? Remarquez tout ce que fait l'Apôtre pour marquer en quelle estime il avait son disciple. Je sers Dieu, dit-il, avec une conscience pure, et vous versez des larmes. Toutefois ce n'est pas à cause de vos larmes seulement que je veux vous voir, c'est encore à cause de votre foi, parce que vous êtes ministre de la vérité et qu'il n'y a pas de mal en vous. Votre tendresse et votre zèle pour le Christ vous donnant un droit particulier à mon amour, moi-même d'ailleurs n'étant pas insensible, mais plutôt ardent au service de la vérité, qu'est-ce qui pouvait m'empêcher de venir vers vous? « Je suis persuadé que vous avez cette foi. » Vous avez dès longtemps ce bien précieux; cette foi vraie, vous l'avez reçue de vos pères. La gloire de nos pères rejaillit sur nous, si nous leur ressemblons; elle cesse de nous appartenir, et devient notre condamnation, quand nous ne marchons pas sur leurs traces. Voilà pourquoi il ajoute : « Que je suis persuadé que vous avez. » Ce n'est pas une conjecture, c'est une certitude : « Je suis persuadé. » N'étant guidé par aucune vue humaine, vous demeurerez inébranlable.

« C'est pourquoi je vous exhorte à ranimer la grâce de Dieu que vous avez reçue par l'imposition des mains. » De là on peut comprendre la tristesse et le découragement du disciple. Paul semble lui dire : Ne pensez pas que je vous méprise; non, je ne vous blâme pas, et votre souvenir est toujours dans mon cœur; à défaut d'autre, souvenez-vous de votre aïeule et de votre mère. Je connais la sincérité de votre foi, et c'est pour cela que je vous avertis. Vous avez besoin d'être fervent pour ressusciter la grâce de Dieu. Le zèle est l'aliment de la grâce, comme le bois celui du feu. « Je vous exhorte donc à ranimer la grâce de Dieu, qui vous a été donnée par l'imposition des mains, » c'est-à-dire la grâce du Saint-Esprit, que vous avez reçue pour gouverner l'Eglise, faire des prodiges, et vous montrer plein d'ardeur. Cette flamme sainte, il nous appartient, en effet, de l'éteindre ou de la vivifier, selon cette parole : « Ne laissez pas éteindre l'esprit. » I *Thess.*, v, 19. Notre paresse et notre négligence éteignent l'esprit de Dieu; nous le ranimons par notre attention et notre vigilance. Vous avez cet esprit, mais vous devez le rendre plus ardent; soyez donc rempli de confiance, de bonheur et de joie; ne faiblissez pas.

« Car Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais un esprit de force, d'amour et de sagesse. » L'esprit ne nous a pas été donné pour nous corriger, il a pour but de nous faire agir avec confiance. Dieu donne quelquefois l'esprit de crainte, comme dans les guerres dont il est parlé dans nos saints livres : « Et voilà que l'esprit de crainte tomba sur eux; » *Exod.*, xv, 16; c'est-à-dire Dieu les remplit de terreur. Pour vous, il vous attire à lui par un esprit de vertu et d'amour. C'est là un effet de sa grâce, mais pas de sa grâce seule, c'est encore la récompense de nos œuvres. Celui qui nous permet de nous écrier : « Mon père, mon père, » nous communique aussi l'amour de Dieu et de nos frères, afin que nous nous aimions les uns les autres, car la charité est le fruit de la sagesse qui a banni la crainte. Les plus fortes amitiés ne résistent pas à la crainte ou à la pensée d'une trahison. « Car Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais un esprit d'amour, de force et de sagesse. » Cette sagesse, c'est la santé du corps et de l'âme, qui doit nous inspirer la modération dans les moments difficiles, nous rendre sobres et nous détacher des choses superflues. Donc pas de faiblesse, si nous traversons de dures épreuves; à cela se reconnaît la sagesse. « Ne te hâte pas au jour du malheur. » *Eccli.*, II, 2. Que de sujets de tristesse n'avons-nous pas! Tous nous sommes tributaires de la douleur, quoiqu'elle vienne en nous de causes bien diverses. Celui-ci souffre par son épouse, celui-là par son fils, cet autre par son serviteur, son ami, son ennemi, son voisin, ou tout autre motif; en un mot, les sources de notre malheur sont innombrables. Vous ne trouverez pas un homme qui ne soit malheureux; à des degrés divers, nous con-

naissons tous l'infortune. Sachons être forts dans l'adversité, et songeons bien que nous ne sommes pas seuls à souffrir.

3. L'homme, dans cette vie périssable, ne saurait échapper à la douleur; un jour ou l'autre elle vient l'assaillir. De même que les navigateurs lancés sur une grande mer sont toujours inquiets, les mortels qui vivent cette triste vie n'échappent pas à la tristesse. Le riche trouve dans ses richesses la source de beaucoup de passions. Le roi lui-même n'a pas le cœur content : il est l'esclave de la foule, il ne fait pas ce qu'il veut, il agit souvent contre son gré, et nul plus que lui ne voit sa volonté contrariée et méconnue. D'où vient cela? De ce que ses biens sont convoités. Quelles angoisses n'éprouve-t-il pas quand la crainte ou la défiance, les amis ou les ennemis l'empêchent de faire ce qu'il désire? Et quand il le fait, combien de fois les oppositions que ses entreprises soulèvent, ne troublent-elles pas son activité? Mais quoi! supposeriez-vous par hasard qu'il suffit de mener une vie tranquille pour échapper à la douleur? Détrompez-vous. On ne trouve pas d'homme immortel, il n'y en a pas non plus d'absolument heureux. Que de souffrances qui ne se peuvent exprimer et que voient et ressentent seuls les hommes réputés heureux! Combien, dans les délices et au sein du plaisir, appelèrent la mort? Le plaisir, loin de nous délivrer entièrement de la douleur, la produit quelquefois; il engendre les maladies, les ennuis, et bien d'autres tristesses qui n'ont pas de cause connue. Sous son influence, l'âme souffre sans motifs connus. Au dire des médecins, les estomacs faibles sont la source de douleurs inattendues. N'est-ce pas quelque chose de pareil qui nous arrive, quand nous souffrons et que nous ne savons pas pourquoi? Nul n'est affranchi de la souffrance. Prenez des hommes qui n'aient pas la même raison que vous de se trouver malheureux; interrogez-les, ils vous diront qu'ils souffrent autant que vous, et leurs maux les toucheront bien plus que ceux des autres. Un homme souffre d'une partie de son corps, il se croit plus atteint que personne. Celui-ci a l'œil malade, pour lui, rien de pire. Cet autre ne voit rien de plus douloureux que le mal d'estomac qui le torture. Chacun de nous enfin tient pour extrême la souffrance qu'il éprouve.

Ainsi en est-il des maux de l'âme; pour chacun de nous, la douleur la plus insupportable est celle dont nous avons fait l'expérience. Celui qui n'a pas d'enfant, ne sait rien de triste comme son sort. Le pauvre, père d'une nombreuse famille, maudit sa fécondité. Et celui-là même qui n'a qu'un fils se plaint amèrement de sa condition. Mon enfant, dit-il, est paresseux; il me donne sans cesse du chagrin, à raison même de ma tendresse, et ne devient pas meilleur. Vous avez une épouse belle? quel malheur! sa beauté vous est à charge, et marche toujours accompagnée d'innombrables périls. Votre femme, au contraire, est sans charme? elle vous pèse encore plus, et vous la dédaignez. Dans la vie privée, vous trouvez votre existence inutile et obscure, dans la vie publique, difficile et laborieuse. Le soldat se plaint de ses fatigues et de ses dangers; mieux vaudrait du pain et de l'eau que toute autre nourriture achetée par tant de sueurs. Investi de l'autorité, l'homme se plaint des charges qu'elle lui impose; sujet, de la dépendance et de l'humilité de sa condition. Il n'y a rien de pire que son épouse et le souci de sa maison, pour l'homme marié; celui qui ne l'est pas encore trouve son sort indigne d'un homme libre et gémit d'être privé du repos du foyer. Le marchand porte envie à la tranquillité du laboureur, le laboureur aux richesses du marchand. En somme, le genre humain n'est jamais satisfait, il est toujours inquiet et mécontent. Devant l'homme pris dans son ensemble, on peut dire : L'homme n'est rien, et sa nature est sujette à toute sorte de peines et de tristesses. Pourquoi vanter l'honneur qui s'attache à la vieillesse? Pourquoi célébrer les joies de la jeunesse? L'âge est une des sources les plus fécondes d'ennui pour l'homme. Quand on nous reprend à cause de notre jeunesse, nous disons : Ah! que ne sommes-nous vieux! et quand notre tête blanchit : Où est notre jeunesse? Les causes de nos douleurs sont innombrables. Une seule voie supprime ces inégalités : la voie de la

vertu, ou plutôt, non, elle laisse subsister la douleur, mais en la rendant utile et profitable. La douleur efface nos propres péchés, si nous en avons commis; elle accroît nos mérites, si nous compatissons aux peines de nos frères, car c'est un grand sujet d'espérer auprès de Dieu que de prendre en pitié les maux de nos semblables.

4. Entendez comment s'exprime la sainte Ecriture au sujet de Job; entendez ces paroles de Paul : « Pleurez avec ceux qui pleurent; » *Rom.*, XII, 15; et ces autres : « Consentez à ce qu'il y a de plus humble. » *Ibid.*, 16. On diminue la peine des affligés en venant se mêler à eux. Si un homme vient au secours de son frère et l'aide à porter son fardeau, n'est-il pas vrai qu'il diminuera sa fatigue? Ainsi en est-il en toute chose. — Quand nous avons perdu un de nos proches, nous avons des consolateurs et des amis nombreux; nous relevons un âne qui tombe, et nous traitons avec moins de respect les âmes de nos frères! Nous voyons notre frère entrer dans un cabaret impur, et nous ne l'empêchons pas; s'il est dans l'ivresse, nous le laissons faire; nous tolérons même des actions plus coupables; hélas! souvent nous lui donnons notre concours. Aussi Paul disait-il : « Non-seulement ils font de pareilles actions, mais encore ils les approuvent, » *Rom.*, I, 32, et deviennent complices de ces déréglements et de cette ivresse. O homme, formez des réunions pour combattre la fureur de l'ivresse, vous serez secourable à l'infortune et utile au malheur! « N'attendez pas mon arrivée, disait Paul aux Corinthiens, pour recueillir les aumônes. » I *Cor.*, XVI, 2. Rien ne nous coûte quand il s'agit de festins, de plaisirs et de délices; nous nous faisons un lit commun, une table commune, un vin commun, et des dépenses communes : il n'y a que l'aumône pour laquelle nous ne savons pas nous unir. Au temps des apôtres, il en était bien autrement; tous les biens des fidèles étaient mis en commun, tant était grande l'union de ces premiers chrétiens.

Je ne vous demande pas vos biens, je n'en veux qu'une partie. « Que chacun de vous, le premier jour de la semaine, fixe ce qui lui plaira, » *Ibid.*, comme un tribut à déposer pour les sept jours suivants; et qu'ainsi, abondante ou plus faible, l'aumône soit faite par tous, car il est écrit : « Vous n'apparaîtrez pas les mains vides en présence du Seigneur. » *Exod.*, XXIII, 15; *Deut.*, XVI, 16. Combien ce langage nous regarde plus que les Juifs! Les pauvres sont devant la porte, pour que nul n'entre les mains vides, mais avec la part du pauvre. Vous venez implorer la miséricorde, soyez d'abord miséricordieux. Celui qui vient le dernier doit davantage; si nous commençons, le suivant donnera plus abondamment. Que Dieu soit donc votre débiteur, et vous le prierez ensuite; prêtez d'abord, et vous demanderez après, afin de recevoir avec usure; Dieu consent volontiers à être mis ainsi à l'épreuve. L'aumône attire la bienveillance de Dieu; si vous intercédez auprès de lui par l'aumône, vous prêtez à gros deniers et vous recevez avec usure. Je vous en conjure donc, courage. Nous ne serons pas exaucés par le seul fait que nous élevons nos mains; ce n'est pas vers le ciel, c'est vers les pauvres que vous devez les tendre. En unissant votre main à la main du pauvre, vous avez atteint le sommet des cieux; celui qui y réside a reçu votre aumône : c'est en vain, au contraire, que vous avez élevé vers lui vos mains vides. Dites-moi, je vous prie, si vous ne donneriez pas avec empressement tout ce que vous avez à un roi qui viendrait à vous dans sa puissance? Or, ce n'est pas une majesté terrestre qui vous implore, c'est le Roi du ciel par ses pauvres, et vous ne l'écoutez pas! et vous ne l'exaucez pas! Téméraire et insensé que vous êtes! Nous serons exaucés à cause de nos œuvres, et non pas dans l'élévation de nos mains ou l'abondance de nos paroles. Entendez comment s'exprime le prophète : « Quand vous étendrez vos mains vers moi, je détournerai mes regards de vous, et, si vous multipliez vos prières, je ne vous exaucerai pas. » *Isa.*, I, 15. Ayant besoin de miséricorde, il lui fallait garder le silence, et ne pas regarder le ciel; mais lui, plein de confiance, ne cesse de parler. Qu'ajoute le prophète? « Relevez l'opprimé, protégez l'orphelin, défendez la veuve, et apprenez à bien faire. » *Ibid.*, 17. C'est par là que, même sans lever les mains, même sans demander et sans parler,

nous serons exaucés. Que tel soit le but de nos efforts, afin que nous obtenions les biens promis...

HOMÉLIE II.

« Ne rougissez donc pas de rendre témoignage de Notre-Seigneur, ni de moi qui suis dans les fers, mais souffrez pour l'Evangile selon la vertu de Dieu, qui nous a sauvés et nous a appelés par sa vocation sainte, non à cause de nos œuvres, mais par le décret de sa volonté, et par la grâce qui nous a été donnée en Jésus-Christ avant les siècles, et qui a paru maintenant par l'avénement de notre Sauveur Jésus-Christ. »

Mesurer les choses divines par des raisons humaines est un mal très-dangereux.

1. Rien de plus dangereux que de juger et de mesurer les choses divines par des raisonnements humains; on risque, à le faire, d'être rejeté bien loin et frappé d'aveuglement. Si, en effet, il n'est pas possible de fixer de nos yeux l'astre du jour; si cette lumière nous éblouit et nous blesse, que sera-ce de celui qui voudra fixer la lumière inaccessible des yeux de sa raison et outrager ainsi le don de Dieu? Voyez Marcion, Manès, Valentin, et tous ceux qui répandirent sur l'Eglise de Dieu tant d'hérésies funestes et de grossières erreurs; en abaissant au niveau de leur raison les mystères divins, ils se sont perdus, l'incarnation les a confondus. Et cependant il ne faut pas rougir, mais plutôt se glorifier en ces mystères, je veux dire dans la croix de Jésus-Christ. Où donc y a-t-il une plus grande preuve de la bonté de Dieu? Ni le ciel, ni la mer, ni la terre, ni rien dans la création et ailleurs ne nous la révèle comme la croix. C'est pourquoi Paul s'enorgueillit en elle : « A Dieu ne plaise, dit-il, que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » *Gal.*, VI, 14. Les hommes charnels, et ceux qui exaltent l'honneur au détriment de Dieu, ne résistent pas à cette épreuve et tombent dans la confusion. L'Apôtre veut prévenir son disciple et tous les hommes par lui : « Ne rougissez pas, dit-il, du témoignage de Notre-Seigneur Jésus-Christ; » c'est-à-dire, n'ayez pas de honte, soyez fier, au contraire, de prêcher le crucifié. La mort, la prison et les chaînes sont par elles-mêmes des choses infamantes; mais qu'elles deviendront belles et glorieuses aux yeux de qui en découvrira la cause et jugera sainement le mystère! C'est cette mort qui a sauvé le monde de sa ruine; c'est cette mort qui a uni la terre au ciel, brisé l'esclavage du démon, fait de l'homme le frère de l'ange et l'enfant de Dieu; c'est cette mort qui a élevé notre nature à une dignité royale. Les chaînes ont à leur tour converti un grand nombre de pécheurs.

« Ne rougissez donc pas du témoignage de Notre-Seigneur, ni de moi qui suis dans les fers pour lui; souffrez plutôt pour l'Evangile. » Quand même vous seriez exposé aux mêmes épreuves, ne rougissez pas. Le contexte dévoile assez clairement la pensée de l'Apôtre, tant celui qui suit, que celui qui précède : « Dieu, vient-il de dire, nous a donné un esprit de courage, de charité et de sagesse; » et maintenant il ajoute : « Souffrez avec moi pour l'Evangile, » c'est-à-dire, non-seulement n'ayez pas de honte, mais prouvez à l'occasion votre foi par les œuvres. Il ne dit pas : Ne craignez pas, ne vous troublez pas; mais : « Ne rougissez pas; » comme s'il n'y avait plus de danger à redouter dès qu'on n'a plus de honte. Il n'y a de honte véritable qu'à se laisser vaincre par la honte. Pourquoi dès lors rougir de moi? Moi qui ressuscite les morts, qui fais des miracles, qui parcours l'univers, je suis enchaîné, c'est vrai, mais non comme un criminel; je suis captif pour le crucifié. Mon Seigneur n'a pas rougi de la croix, et je rougirais de mes fers! Oh! comme dans cette circonstance le souvenir de la croix est heureusement ramené! Si vous ne rougissez pas de la croix, dit-il, ne rougissez pas de mes fers; si Notre-Seigneur et Maître a daigné mourir sur la croix, portons joyeusement nos chaînes. C'est rougir du crucifié, que de rougir de souffrir pour lui. Moi, dit l'Apôtre, je ne suis pas dans les fers pour ma propre cause. N'ayez donc pas de respect humain, associez-vous à mes labeurs, « souffrez avec l'Evangile, » non pas que l'Evangile puisse souffrir, mais je vous exhorte à souffrir pour lui.

« Selon la force de Dieu, qui nous a sauvés, et nous a appelés, par sa vocation sainte, non à cause de nos œuvres, mais par sa volonté, et par la grâce qui nous a été donnée dans le Christ Jésus avant les siècles. » Après ces paroles aus-

tères : « Souffrez, » Paul console son disciple en ajoutant : « Non à cause de nos œuvres. » Ces souffrances, vous ne les endurerez pas avec vos propres forces, mais avec la force de Dieu. C'est à vous de choisir et de prendre de généreuses résolutions, c'est à Dieu de vous fortifier et de vous donner le repos. Puis voici qu'il donne des marques de cette force divine. Songez, dit-il, à la manière dont vous avez été sauvé et appelé, comme ailleurs : « Selon la puissance de Dieu qui agit en nous. » *Ephes.*, III, 20. Il était plus difficile de persuader l'univers que de créer le monde. Comment avez-vous été appelé « par une vocation sainte? » Dieu prend des pécheurs et des ennemis pour en faire des saints, et cela, par sa grâce, et non par nos mérites. Si donc en Dieu la puissance s'unit à la bonté, si la grâce va au delà de nos mérites, que craindrions-nous? Quand il s'est agi de nous sauver, Dieu l'a fait par sa grâce, et malgré notre inimitié; croyez-vous qu'il se refusera davantage à couronner nos mérites? «Non à cause de nos œuvres, mais par un décret de sa volonté. » Sans contrainte, sans recevoir conseil de personne, sous l'impulsion de sa seule miséricorde, Dieu nous a sauvés, « par sa volonté et par sa grâce, qui nous a été donnée en Jésus-Christ avant les siècles. » Ces choses étaient de toute éternité figurées en Jésus-Christ, comme devant arriver. Dieu les a toujours voulues; elles ne sont pas le fruit d'une volonté changeante. Comment le Fils ne serait-il pas éternel, puisqu'il a voulu lui aussi tout cela dès le principe? « Laquelle a été manifestée maintenant par l'avénement de notre Sauveur Jésus-Christ, qui a détruit la mort, et nous a découvert par l'Evangile la vie et l'incorruptibilité. »

2. Cette force, cette faveur ne sont donc pas le fruit des œuvres, mais de l'Evangile. Or, c'est là un grand sujet d'espérance; ce qui s'est passé une première fois se renouvellera pour nous. Comment? « Par l'Evangile, en lequel j'ai été établi prédicateur et apôtre et maître des nations. » Pourquoi se dit-il sans cesse apôtre des nations? Afin de montrer, comme je l'ai dit, qu'il était envoyé auprès d'elles. Ne vous scandalisez pas de mes souffrances; la mort a perdu ses forces. Je ne souffre pas à cause de mes fautes, mais pour l'instruction des nations. En même temps il prouve sa parole : « Et c'est ce qui m'a attiré les maux que j'endure; mais je n'en rougis point, car je sais quel est celui à qui j'ai confié mon dépôt, et je suis sûr qu'il est assez puissant ponr me le garder jusqu'à ce grand jour. » « Mais je n'en rougis pas, » dit-il. Est-ce qu'il faut rougir des fers ? est-ce qu'il faut rougir des souffrances? N'ayez donc pas de honte. Voyez-vous comme il confirme sa doctrine par ses œuvres? Je souffre ces maux, dit-il, on me jette en prison, on me chasse. « Mais je sais à qui j'ai confié mon dépôt, et je suis certain qu'il est assez puissant pour me le garder jusqu'à ce grand jour. » Ce dépôt, c'est ma foi, ma prédication; celui qui l'a reçu me le conservera intact; je souffre tout afin de ne pas dissiper ce trésor, et tant que ma foi sera entière, je n'ai pas à rougir. Ce dépôt, c'est encore les fidèles, confiés par Dieu au zèle de l'Apôtre, ou par l'Apôtre à la miséricorde de Dieu. Voilà, dit-il, que je vous recommande au Seigneur, non sans profit pour moi; Timothée me montre le fruit de mon dépôt. L'espérance du disciple l'empêche même d'être sensible à ses maux. Tel doit être un vrai maître, tel son amour pour ses disciples : ils doivent lui tenir lieu de tout. « Nous vivons, dit l'Apôtre, si vous demeurez fermes dans le Seigneur; » et encore : « Quelle est notre espérance, notre joie, et notre couronne de gloire? N'est-ce pas vous devant Notre-Seigneur Jésus-Christ? » I *Thess.*, III, 8; II, 19.

Quelle sollicitude profonde! ce qui touche à ses disciples, il l'a autant à cœur que ses propres intérêts! Il faut que les pères selon la nature soient dépassés en tendresse et en dévouement; mais aussi les fils ne doivent pas demeurer en arrière : « Obéissez à vos maîtres et soyez-leur soumis, sachant bien qu'ils veillent sur vos âmes, comme devant en rendre compte. » *Hebr.*, XIII, 17. Eh quoi! votre maître court de grands dangers, et vous ne voulez pas lui obéir, encore que cela doive tourner à votre avantage? Pour si bien qu'il réussisse dans ce qui le concerne, il est inquiet et doublement tour-

menté de votre insuccès. Songez à toutes les angoisses que la préoccupation de chacun de ses disciples entretient dans son âme. Quel honneur lui rendez-vous? Comment reconnaissez-vous tant de sacrifices? De votre part rien n'égalera ses périls. Vous n'avez pas donné votre âme, et il a déjà offert la sienne pour vous : s'il n'a pas eu occasion de l'offrir encore volontiers, s'il le fallait, il l'immolerait; et vous, vous ne savez même pas lui obéir dans vos paroles. L'oubli du respect, c'est la cause de tous les maux; plus de pudeur, plus de crainte. « Obéissez à vos maîtres, dit l'Apôtre, et soyez-leur soumis. » Mais aujourd'hui tout est renversé. Et je ne parle pas de la sorte à cause des maîtres, car quel profit retireront-ils de l'honneur que nous leur rendons, sinon dans la mesure de notre obéissance? Je le dis pour vous être utile.

L'honneur que vos maîtres recevront de vous, au lieu de les justifier là-haut, sera une charge contre eux; tandis qu'ils trouveront un sujet de défense dans vos mépris. « Je t'ai élevé de la maison de ton père, » I *Reg.*, II, 28, disait le Seigneur à Héli, lui reprochant les hommages qu'il recevait de ses sujets; tandis qu'il disait à Samuel méconnu : « Ce n'est pas toi, c'est moi qu'ils ont méprisé. » *Ibid.*, VIII, 7. Vos maîtres ont tout à gagner à votre mépris, et tout à perdre à vos hommages. Mais c'est en tout votre bien que je poursuis. Celui qui honore le prêtre honore Dieu; celui qui méprise le prêtre ne tardera pas à mépriser Dieu. « Celui qui vous reçoit, me reçoit, » *Matth.*, X, 40, dit le Seigneur. Il est encore écrit : « Ayez en honneur les prêtres de Dieu. » C'est en méprisant Moïse, et en le lapidant, que les Juifs en vinrent à outrager le Seigneur. Comment honorer le prêtre, en effet, et ne pas honorer Dieu? Quelqu'indigne que puisse être son ministre, Dieu récompense toujours le respect qu'on lui porte. Car « celui qui reçoit le prophète comme prophète recevra la récompense du prophète; » *Matth.*, X, 41; de même celui qui honore, qui respecte le prêtre comme prêtre, et qui lui obéit. Si, pour avoir exercé l'hospitalité envers un inconnu, vous êtes traité avec tant de munificence; combien plus pour avoir obéi à celui que Dieu avait établi votre maître! « Les scribes et les pharisiens se sont assis sur la chaire de Moïse. Retenez donc tout ce qu'ils vous disent et faites-le; mais ne faites pas ce qu'ils font. » *Ibid.*, XXIII, 2, 3. Ignorez-vous que le prêtre est l'ange de Dieu? est-ce qu'il parle jamais en son propre nom? Le mépriser, c'est donc mépriser Dieu qui l'a établi. Et vous me demandez la preuve qu'il a été établi par Dieu? Mais, si vous ne le croyez pas, votre espérance est vaine. Si Dieu n'opère rien par le prêtre, il n'y a pas de pardon, vous ne participez pas aux mystères, vous ne recevez pas de bénédictions; donc vous n'êtes pas chrétien.

3. Quoi! direz-vous, Dieu établit-il tous les prêtres, même les indignes? — Non, mais il opère par tous, et sauve le peuple, malgré l'indignité de quelques-uns. L'âne de Balaam, et Balaam lui-même, tout pervers qu'il était, ont été les instruments de son Verbe; le prêtre peut bien et à plus forte raison seconder ses projets. Dieu ne fait-il pas tout pour notre salut? Ses paroles ont-elles d'autre but? Par qui n'agit-il pas? S'il a opéré par Judas et par ces prophètes auxquels il dit : « Je ne vous connais pas, retirez-vous de moi, vous qui faites le mal; » *Matth.*, VII, 23; si d'autres chassaient les démons, n'opérera-t-il pas davantage par ses prêtres? En examinant la vie de nos maîtres, nous pourrions nous trouver plus sages qu'eux, et tout serait alors sens dessus dessous, la tête en bas, les pieds en haut. Entendez Paul s'écrier : « Je me mets peu en peine d'être jugé par vous ou par le tribunal de l'homme; » I *Cor.*, IV, 3; et dans un autre endroit: « Pourquoi jugez-vous votre frère? » *Rom.*, XIV, 10. Vous ne devez pas juger votre frère, le prêtre encore moins. Si Dieu l'a ordonné, vous faites bien d'obéir, et vous péchez en n'obéissant pas; dans le cas contraire, prenez garde, ne dépassez pas les bornes tracées. Coré, Dathan et Abiron, après avoir érigé le veau d'or, se révoltèrent contre Aaron; ne périrent-ils pas? Que chacun prenne garde à lui. L'enseignement du maître est corrompu, le maître fût-il un ange, ne lui obéissez pas; s'il est conforme à la

vérité, ne vous occupez pas de sa vie, mais seulement de ses œuvres. Paul à ce double point de vue peut servir de modèle.

Mais, direz-vous encore, il ne fait pas l'aumône, il n'administre pas avec droiture. Le savez-vous? Ne l'accusez pas inconsidérément, et craignez d'être confondu. Que de choses on juge sur un simple soupçon! Imitez votre Dieu qui a dit : « Je descendrai, et je verrai s'ils ont agi selon la clameur venue jusqu'à moi; et, s'il en est ainsi, je le saurai. » *Gen.*, XVIII, 21. Après avoir appris, examiné et vu, attendez le juge; ne désobéissez pas au Christ; c'est à lui, non à vous, de se prononcer là-dessus; vous n'êtes pas maître, mais le dernier des serviteurs; vous êtes une brebis, la conduite du pasteur ne vous appartient pas; prenez garde de porter le poids des choses que vous lui reprochez. — Mais pourquoi, dites-vous encore, me prêche-t-il ce qu'il ne fait pas? — Ce n'est pas lui qui vous enseigne; vous n'auriez pas de récompense, si c'est à lui que vous obéissiez; le Christ vous l'apprend. Non, quand même ce serait Paul, vous ne devriez pas l'écouter, s'il parlait de sa propre autorité et vous enseignait la sagesse humaine; tandis qu'il faut croire à l'Apôtre parlant au nom de Jésus-Christ. Ne jugez donc pas les autres; chacun doit s'occuper de lui-même et sonder sa propre vie. — Le prêtre, ajoutez-vous, doit être meilleur que moi. — Pourquoi? — parce qu'il est prêtre. — Que n'a-t-il pas de plus que vous? N'a-t-il pas vos travaux, vos périls, vos luttes, vos soucis et vos chagrins? Dès lors comment ne serait-il pas meilleur? Mais, s'il ne l'était pas, devriez-vous, je vous le demande, vous perdre vous-même? O langage de l'orgueil! Et comment savez-vous qu'il n'est pas meilleur que vous? Vous répondez : S'il dérobe le bien d'autrui; s'il pille les choses saintes. Dites, mon bien-aimé, où l'avez-vous appris? Et pourquoi vous exposer ainsi gratuitement? Quoi! si quelqu'un vous dit : Un tel a pris la pourpre, quand même vous le sauriez, vous ne voulez rien entendre, vous ne voulez rien dire, vous vous retirez et feignez de ne rien connaître, pour ne pas vous jeter dans un danger inutile; mais à présent c'est tout le contraire, et de gaîté de cœur vous voilà lancé dans de vaines difficultés. Eh bien! entendez le Christ qui vous condamne : « Je vous le dis en vérité, toute parole oiseuse dite par les hommes, leur sera reprochée au jour du jugement. » *Matth.*, XII, 36. Hélas! vous vous croyez meilleur que les autres, et vous ne gémissez pas, vous ne frappez pas votre poitrine, vous n'inclinez pas la tête, vous n'imitez pas le publicain! Fussiez-vous meilleur, vous voulez donc vous perdre? L'êtes-vous en réalité, taisez-vous, afin de le demeurer; car vous cessez de l'être en vous croyant tel.

D'ailleurs, vous perdez vos mérites, si vous les avez en grande estime, et vous les augmentez, au contraire, par votre humilité. Si le pécheur, pour avoir confessé son crime, descendit justifié, quels avantages ne recevra pas celui qui n'ayant pas péché, s'estimera pécheur? Scrutez votre vie. Vous ne volez pas en secret? Mais vous volez ouvertement, vous violentez vos frères; vous vous rendez coupable d'autres méfaits semblables. A Dieu ne plaise que je loue le larcin; loin d'approuver ceux qui le commettent, je pleure sur eux, s'il en est parmi vous, ce que je ne peux croire. Le sacrilége est un crime horrible dont on ne peut exprimer la noirceur; mais je vous épargne, car je ne viens pas, en accusant les autres, diminuer vos mérites. Quoi de pire, je vous le demande, qu'un publicain? A la vérité le publicain était sujet à des maux innombrables; mais le pharisien, pour avoir dit : « Je ne suis pas comme le publicain, » *Luc.*, XVIII, 11, perdit tous ses mérites. Et vous conserveriez les vôtres quand vous dites du prêtre : Je ne suis pas comme ce ravisseur des choses saintes? Ces paroles, je les prononce à regret, et, si je poursuis de semblables propos, c'est moins par amour pour ceux qu'ils attaquent, que parce que je redoute les conséquences qu'ils peuvent avoir pour votre vertu. Paul vous donne à ce sujet un avis qu'il vous faut entendre : « Que chacun examine bien ses propres actions, et alors il aura à se glorifier seulement en lui-même, et non en autrui. » *Gal.*, VI, 4.

L'humilité augmente les mérites.

4. Dites-moi, si blessé vous allez chez un mé-

decin, oui ou non, oublierez-vous votre blessure, pour vous enquérir avec empressement de l'état du médecin? Et si le médecin est blessé lui aussi, vous en inquiétez-vous? Négligez-vous votre propre mal en disant : Mon médecin doit être bien portant; puisqu'il ne l'est pas, quoique médecin, je m'en retournerai avec ma blessure ouverte? Est-ce donc que la méchanceté du prêtre sera de quelque soulagement au disciple? Non certes. Le prêtre coupable recevra son châtiment, et vous bien davantage, car le Maître tient une place magnifique. Il est écrit : « Tous seront enseignés de Dieu; » *Joan.*, VI, 45; *Isa.*, LIV, 13; « nul ne dira : Connais le Seigneur, car tous me connaîtront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand. » *Jer.*, XXXI, 34. — Mais alors, direz-vous, pourquoi l'honorer ainsi? pourquoi occupe-t-il le premier rang? — Ne maudissons pas nos maîtres, ne scrutons pas curieusement leur vie, nous nuisant ainsi à nous-mêmes; occupons-nous de nous et ne maudissons personne. Craignons tous le jour des grandes révélations. Est-ce que vous ne jetez pas un voile sur les défauts de votre père? « Ne vous glorifiez pas, est-il écrit, dans l'ignominie de votre père; car il vous en revient moins de gloire que de honte? » *Eccli.*, III, 12. Vous devez lui pardonner son défaut de sagesse. Mais cette condescendance, vous l'accorderez à plus forte raison à votre père spirituel. Il est tous les jours à votre service; pour ce fait seulement vous devez le respecter. Vous êtes l'objet de ses soins assidus; pour vous il explique les Ecritures, pour vous il orne sa maison, pour vous il veille, il prie, il s'agenouille devant Dieu. Souvenez-vous de tant de bienfaits, et montrez-vous respectueux et reconnaissant. Il est pécheur? Mais qu'importe? Est-ce donc que vous serez mieux traité par celui qui est juste? Vous savez bien que votre foi est la mesure des grâces que vous recevez! Infidèle, la justice du ministre ne vous servira de rien; fidèle, vous n'avez rien à craindre de ses fautes. Dieu dans l'arche sauva le peuple par l'entremise de vils animaux? Est-ce donc la vertu ou la vie du prêtre qui opèrent le salut? Les œuvres de Dieu n'ont pas besoin du secours de l'homme; la grâce fait tout; le prêtre ouvre la bouche, mais Dieu fait le reste; le ministre n'est qu'un symbole. Il y avait une distance infinie entre Jean et Jésus. « Il faut, disait le précurseur, que vous me baptisiez; » *Matth.*, III, 14; « Je ne suis pas digne de dénouer le cordon de ses souliers. » *Joan.*, I, 26. Et malgré cette profonde différence, l'Esprit, que Jean n'avait pas, descendit, « et nous avons tous reçu de sa plénitude. » *Ibid.*, 16. Il ne descendit pas avant le baptême, et Jean d'un autre côté ne le fit pas descendre. Qu'est-ce à dire, si ce n'est que le prêtre n'est qu'un symbole? Nul ne diffère autant de son frère que Jean de Jésus, et cependant l'Esprit descendit sur Jésus, afin de nous apprendre que c'est Dieu qui opère et qui agit seul.

Voulez-vous quelque chose de plus étonnant encore? Entendez-moi sans trouble et sans surprise. L'oblation est la même, quel que soit celui qui l'offre, que ce soit Pierre ou Paul; c'est la même oblation que le Christ donna à ses disciples, et que les prêtres offrent maintenant à Dieu : l'une n'est pas moins méritoire que l'autre; ce ne sont pas les hommes qui la sanctifient, mais celui-là même qui l'a une fois sanctifiée. De même que les paroles du prêtre sont celles que Dieu prononça, de même l'oblation, comme le baptême qu'il donna, n'est pas changée. La foi fait tout. L'Esprit vint en Corneille, parce qu'il avait fait ce qu'il devait et qu'il avait cru. Ceci comme cela, c'est le corps du Christ; celui qui ne le croit pas ne sait pas que le Christ est encore présent et opère parmi nous. Pour nous, sachant ces choses, car je ne veux pas vous avoir parlé en vain, mais plutôt avoir touché vos cœurs et vous rendre désormais plus circonspects, pour nous, dis-je, nous veillerons sur nos paroles. Si, malgré tout ce que nous entendons, nous ne devenons pas meilleur, à quoi cela nous servira-t-il? Appliquons-nous donc avec plus de soin; écoutons mieux la parole, méditons-la, gravons-la profondément dans notre conscience, et nous glorifierons sans cesse le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

HOMÉLIE III.

« Ayez pour type la saine doctrine que je vous ai apprise touchant la foi et la charité qui est en Jésus-Christ. Gardez ce précieux dépôt par le Saint-Esprit qui habite en vous. Vous savez que tous ceux qui sont en Asie se sont éloignés de moi, et parmi eux Phygelle et Hermogènes. Que le Seigneur répande sa miséricorde sur la maison d'Onésiphore, parce qu'il m'a souvent assisté et n'a pas rougi de ma chaîne; mais, lorsqu'il est venu à Rome, il m'a cherché avec empressement et m'a trouvé. Que le Seigneur lui fasse trouver miséricorde devant lui en ce grand jour; car vous savez mieux que personne tout ce qu'il a fait pour moi à Ephèse. »

1. Paul indiquait à son disciple ce qu'il devait faire, non-seulement dans ses lettres, mais aussi par sa parole. La preuve, on la voit en maints passages de l'Ecriture, par exemple dans celui-ci : « Par nos paroles, ou par les lettres que nous vous avons envoyées ; » II *Thes.*, II, 15; mais nulle part elle n'est plus explicite qu'au passage que nous venons de lire. Loin de nous donc la pensée que la doctrine enseignée oralement, car il n'avait pas tout écrit à son disciple, fût défectueuse; il la lui rappelle et la confirme ici : « Ayez pour règle la saine doctrine que je vous ai apprise. » Comme un artiste, semble-t-il dire, j'ai imprimé en vous une image de la vertu et de tout ce qui est agréable à Dieu, je l'ai mise en votre âme comme une loi, un archétype, un modèle; gardez-la précieusement, consultez-la sur tout ce qui regarde la foi et la charité, et vous n'aurez pas besoin d'autre modèle, celui-là étant bien le plus parfait de tous. « Gardez ce dépôt par la grâce de l'Esprit saint qui habite en nous. » Il n'appartient pas à l'homme, ni à la vertu purement naturelle de conserver fidèlement un si riche trésor. Pourquoi ? Parce qu'il ne manque pas de voleurs, et qu'à la faveur d'épaisses ténèbres le démon prépare ses coups, sans que nous puissions prévoir ni le temps ni l'heure de son action. Comment dès lors suffirions-nous à le garder? Par le Saint-Esprit; c'est-à-dire, si nous avons le Saint-Esprit en nous; et nous l'aurons si nous ne repoussons pas la grâce. « Si le Seigneur n'édifie pas lui-même une maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent; et, s'il ne garde pas une cité, c'est en vain que veillent ses gardes. » *Ps.* CXXVI, 1. Voilà notre rempart, notre secours, notre refuge. — Mais, si ce trésor est gardé, pourquoi ce précepte de l'Apôtre? — Afin que nous retenions l'Esprit saint dans nos âmes, et que nous ne le chassions pas par le péché.

Il énumère ensuite ses épreuves, non certes pour abattre son disciple, mais, au contraire, pour l'encourager et lui donner la pensée, dans le cas où lui-même aurait de pareilles tentations à subir, du bon souvenir de son maître, et de tout ce qui lui était arrivé. Que dit-il donc? Qu'il pourrait se faire qu'il fût lui aussi captif et abandonné, sans ressources et sans secours, non-seulement par ses ennemis, mais même par ses amis : « Vous savez que tous ceux qui sont en Asie se sont éloignés de moi. » Vraisemblablement il y avait alors à Rome beaucoup de chrétiens d'Asie; et cependant, dit-il, nul ne vient à moi, nul ne me connaît, tous s'éloignent. Et ici admirez sa sagesse! En constatant ce fait douloureux, il ne maudit personne. Il loue celui qui lui a fait du bien; il appelle sur sa maison la grâce de Dieu; il n'a pas un mot pénible pour les autres. « Parmi eux, sont Phygelle et Hermogènes. Que le Seigneur répande sa miséricorde sur la maison d'Onésiphore, parce qu'il m'a souvent assisté et n'a pas rougi de ma chaîne; mais, lorsqu'il est venu à Rome, il m'a cherché avec empressement et m'a trouvé. » Remarquez qu'il parle toujours de honte, jamais de danger, afin de ne pas effrayer Timothée. Cependant sa position n'était pas exempte de péril; il avait alors Néron pour ennemi, à cause d'un des intimes de ce prince qu'il s'était attaché. Malgré cela, dit-il, non-seulement il n'a pas fui ma société, « il m'a encore cherché avec empressement et m'a trouvé. Que le Seigneur lui fasse trouver miséricorde devant lui en ce grand jour; car vous savez mieux que personne tout ce qu'il a fait pour moi. » Ainsi doivent être les fidèles : ni crainte, ni menaces, ni honte, rien ne doit les empêcher de s'unir, pour se porter secours et faire face au danger. D'ailleurs, en agissant ainsi, ils se rendent peut-être à eux-mêmes un plus grand service qu'aux autres;

Sagesse de saint Paul.



en partageant les dangers de leurs frères, ils méritent d'être associés à leurs couronnes.

Voici qu'à côté de vous un de vos frères dévoué au Seigneur se trouve dans l'infortune, souffre beaucoup et lutte avec courage. Vous, pendant ce temps, vous êtes encore à l'abri de la tempête. Eh bien, il dépend de vous, dans le calme où Dieu vous laisse, de partager les couronnes promises à l'athlète victorieux; mais pour cela, vous devez aller à lui, le soutenir, l'exhorter, l'encourager. L'Apôtre met cette vérité en évidence quand il dit : « Cependant vous avez fait une bonne œuvre en m'assistant dans mes tribulations; » *Philip.*, IV, 14; « car vous m'avez envoyé deux fois à Thessalonique ce qui m'était nécessaire. » *Ibid.*, 16. Et comment communiquèrent-ils avec l'absent malheureux? Comment? « En lui envoyant une et deux fois ce qui lui était nécessaire. » Il dit encore d'Epaphrodite : « C'est pourquoi il a été près de mourir, exposant sa vie pour me rendre les services que vous ne pouviez me donner. » *Ibid.*, II, 30. Dans une armée, il n'y a pas que ceux qui combattent qui soient récompensés; ceux qui gardent les bagages de l'armée ont droit à un honneur et à une récompense aussi grands, encore qu'ils n'aient pas versé le sang, porté les armes et abordé l'ennemi dans la mêlée. Ainsi, et à plus forte raison, en est-il dans l'ordre de choses dont nous parlons. Venir au secours d'un athlète mourant de faim, l'aider, lui parler, l'encourager, lui prodiguer enfin des devoirs de toute nature, c'est gagner déjà sa propre récompense.

2. Laissons Paul de côté, cet athlète invincible et indomptable. Prenez à sa place un de ces nombreux martyrs qui n'ont dû la victoire qu'aux encouragements et aux secours qu'on leur a donnés. N'est-il pas vrai que ceux qui ne combattaient point furent en réalité la cause du triomphe de celui qui était à la peine? Ils mériteront en conséquence d'être associés à ses récompenses. Et cela n'est pas surprenant; quand les travaux de la vie ont été communs, n'est-il pas juste qu'après la mort la couronne soit commune aussi, et que nous partagions la gloire de ceux qui ne sont plus, mais jouissent là-haut du repos et de la plénitude de toute chose : « Communiquant, dit Paul, aux mémoires des saints? » Et comment, direz-vous, cette communication est-elle possible? Par l'admiration que vous leur portez et par l'imitation des vertus qui les ont sauvés; c'est ainsi que vous devenez participant de leurs combats et de leurs couronnes. « Que le Seigneur lui fasse trouver miséricorde devant lui dans ce grand jour! » Il a eu pitié de moi, il en sera récompensé dans ce jour terrible et redoutable où nous aurons tous besoin d'une grande miséricorde. « Que le Seigneur lui fasse trouver miséricorde devant le Seigneur. » Quoi donc? est-ce qu'il y a deux Seigneurs? Non, mais un seul Seigneur Jésus-Christ, et un seul Dieu. Les Marcionites qui abusent de ce passage, doivent savoir que pareille tournure est souvent employée dans l'Ecriture, par exemple en cet endroit : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur; » *Ps.* CIX, 1; « J'ai dit au Seigneur : Vous êtes mon Seigneur; » *Ibid.*, XV, 2; « Le Seigneur fit pleuvoir par la force du Seigneur. » *Gen.*, XIX, 24. C'est la preuve de la consubstantialité des personnes, et non de la diversité de leur nature, et nous devons y voir, non pas deux substances distinctes entre elles, mais deux personnes ayant la même substance. « Que le Seigneur lui donne. » Quoi? sa miséricorde. De même qu'Onésiphore a été miséricordieux pour lui, il demande au Seigneur de traiter Onésiphore avec miséricorde. Mais, si Onésiphore, qui avait supporté tant de périls, a été sauvé par miséricorde, que sera-ce de nous? Terrible est, en effet, le compte que nous devons rendre, et nous aurons besoin d'une grande indulgence pour ne pas entendre prononcer contre nous ces redoutables sentences : « Retirez-vous, je ne vous connais pas, vous qui opérez l'iniquité; » *Matth.*, VII, 23; « Retirez-vous, maudits, au feu éternel, préparé pour le démon et pour ses anges; » *Ibid.*, XXV, 41; « Il y a un chaos entre vous et nous; » *Luc.*, XVI, 26; « Prenez-le, et jetez-le dans les ténèbres extérieures; » *Matth.*, XXII, 13; « Serviteur méchant et paresseux. » *Ibid.*, XXV, 26. L'horreur et la crainte pénètrent l'âme rien qu'à entendre ces formidables me-

naces. Le tribunal de Dieu sera sévère et terrible, encore que Dieu soit doux et miséricordieux. Dieu est appelé « le Dieu de miséricorde et de toute consolation; » II *Cor.*, I, 3; bon comme personne ne l'est, miséricordieux, clément, plein de tendresse; « ne voulant pas la mort du pécheur, mais désirant qu'il se convertisse et qu'il vive. » *Ezech.*, XVIII, 23. D'où vient donc, d'où vient que ce jour soit rempli de tant de terreur? Un fleuve de feu coule devant le trône de Dieu, le livre de nos œuvres est ouvert devant nous, ce jour est comme une fournaise ardente, les anges courent de tout côté, des brasiers sont allumés partout. Où donc est la clémence de Dieu? où sa miséricorde et sa bonté? Mais elles éclatent en ceci plus magnifiquement que jamais. Cette crainte doit nous être salutaire, et Dieu ne nous l'a fait si grande que pour exciter en nous le désir du ciel.

Observez comment Paul loue Onésiphore : il spécifie le genre de service qu'il en a reçu; « il m'a souvent ranimé; » j'étais comme un athlète mourant de soif et de fatigue, il est venu à mon aide et m'a fortifié. « Vous savez mieux que personne tout ce qu'il a fait pour moi à Ephèse. » Non-seulement à Ephèse, dit-il, mais ici. Voilà la manière d'être vigilant et vertueux; il ne suffit pas de l'être une fois ou deux, il faut l'être toujours. Est-ce par hasard qu'une fois sa nourriture prise, notre corps n'a plus de sa vie besoin de manger? Ne nous faut-il pas le nourrir tous les jours? C'est la même chose pour notre âme; elle a besoin d'être continuellement assistée; elle a besoin d'être traitée avec miséricorde, et Dieu ne nous refuse pas la sienne; car, n'ayant besoin de rien pour lui, il a tout fait à cause de nous, et de nos fautes. Ses menaces, ses paroles, n'ont pas d'autre but; et c'est encore pour cela qu'il confirme ses menaces par des faits. Certes on pouvait l'en croire sur parole; cependant, comme on aurait pu prendre ses menaces pour une hyperbole ou pour une exagération sans effet, il y joint l'inviolable appui de l'expérience. Comment cela? Par des châtiments éclatants ou secrets. Un jour il punit Pharaon, une autre fois il envoie le déluge, et perd ainsi le genre humain, une autre fois il fait tomber le feu du ciel, et maintenant encore ne voyons-nous pas les méchants châtiés et punis? tout autant de choses qui sont des figures de l'enfer.

3. C'est donc afin que nous ne nous endormions pas dans l'engourdissement et la paresse, c'est afin que nous ne perdions pas ses paroles de vue, qu'il nous encourage et nous excite par ses œuvres, nous montrant le jugement, le tribunal de Dieu, le châtiment. Les hommes observent avec un soin jaloux la justice; et Dieu, qui en a établi les lois, n'en tiendrait aucun compte? Est-ce croyable? Il y a des tribunaux partout, dans la vie privée comme dans la vie publique. Au foyer de la famille, le maître exerce la justice envers ses serviteurs; il leur demande compte de leurs péchés, les punit ou les absout tour à tour. L'épouse et le fermier sont jugés tous les jours à la campagne; le capitaine d'un vaisseau prononce avec autorité sur tous les passagers, le général sur ses soldats, le maître sur ses disciples; on voit des tribunaux de mille sortes; en public comme en particulier nous sommes justiciables les uns des autres; le droit n'abdique jamais, toujours il faut justifier sa conduite. Quoi donc! ici-bas, dans nos villes, dans nos demeures, chez chacun de nous il se fait une recherche diligente de ce qui est juste; et là-haut, où la droite de Dieu est pleine de justice, où la justice est comme la montagne de Dieu, la justice perdrait tous ses droits! Et comment Dieu, « ce juste Juge, » *Psalm.* VII, 12, fort et patient, le supporte-t-il sans en tirer vengeance? Vous le dites vous-même, c'est qu'il est patient : il attend pour vous permettre de vous repentir; mais, si vous persévérez, « par votre dureté et par l'impénitence de votre cœur, vous amassez un trésor de colère. » *Rom.*, II, 5. Si Dieu est juste, il n'a égard qu'au mérite, et ne laisse pas le crime impuni; comme c'est le devoir d'un juge intègre. S'il est puissant, il peut attendre après la mort et à la résurrection; c'est le privilège de la puissance. S'il est patient, ne nous troublons pas de sa lenteur et ne disons pas : Pourquoi ne punit-il pas le mal ici-bas? Mais, s'il le faisait, s'il punissait tous les jours nos péchés,

c'en serait bientôt fini du genre humain. Pas un jour, en effet, qui ne soit souillé par nos fautes ; à des degrés divers nous offensons Dieu tous les jours, et nous n'arriverions jamais à notre vingtième année si Dieu, par sa patience et sa bonté, ne nous donnait le temps de faire pénitence et de nous justifier. Que chacun de nous examine donc sa conscience, qu'il embrasse sa vie tout entière, qu'il considère les supplices et les châtiments qu'il a mérités, et si dans un mouvement d'indignation, il s'écrie quelquefois : Comment ce misérable auteur de tant de crimes n'est-il pas puni ? qu'il rentre en lui-même, et son indignation sera vite calmée.

Jugeons-nous nous-mêmes avant de juger les autres.

On est porté à exagérer facilement les fautes des grands et des hommes connus ; hélas ! en nous jugeant nous-mêmes nous nous trouverons souvent bien plus coupables. Voler et convoiter le bien des autres, qu'il s'agisse d'or ou d'argent, sont des péchés semblables : tous les deux procèdent d'un même esprit ; celui qui prend de petites choses ne se gênera pas pour en prendre qui ont plus de valeur, et ce n'est pas sa faute, mais celle des circonstances, s'il ne suit pas ses mauvais penchants. Le pauvre qui s'attaque au pauvre, n'épargnerait pas le riche ; l'occasion seule lui fait défaut. Mais, dites-vous, il est prince et il ravit le bien de ses sujets. Eh bien, ne le faites-vous vous aussi? N'alléguez pas qu'il prend des talents d'or, et vous, à peine quelques oboles. La femme qui fit l'aumône de deux pièces de monnaie, offrit autant que ceux qui donnèrent des pièces d'or, parce que Dieu ne juge pas le don, mais le cœur qui donne. Or, ce qui est vrai de l'aumône est vrai du vol. Pourquoi voulez-vous d'une part que Dieu regarde l'offrande d'un denier comme celle de plusieurs talents d'or, et qu'il admette, dans l'avarice ou le vol, des différences selon la chose volée ? Quelle raison pour qu'il en soit ainsi ? Cette pauvre femme, à cause de la générosité de son cœur, eut autant de mérite en offrant un peu de monnaie, que ceux qui donnèrent beaucoup d'or ; de même vous êtes aussi coupable en volant deux oboles que ceux qui volent beaucoup, et, s'il faut le dire, vous êtes en quelque sorte plus intéressé et plus avide qu'eux. C'est un égal péché d'être adultère avec l'épouse d'un roi ou d'un pauvre sujet, le crime n'étant pas estimé selon la dignité des personnes. Bien plus, l'obscurité de la personne augmente, on peut le dire, la noirceur du crime. D'un côté, en effet, toutes les séductions deviennent des excuses, les richesses, la beauté et les autres attraits ; de l'autre, tout est malice, et le coupable est en quelque sorte plus adultère. Dans l'ivresse, on peut raisonner de même : moins le vin a de prix, plus cette passion semble profonde. Pourquoi, quand il s'agit du vol, n'en serait-il pas de même ? On vole beaucoup et des choses importantes, on ne volerait pas des objets de peu de valeur ; mais celui qui vole peu, certainement prendrait davantage, c'est pourquoi celui-là est plus voleur que l'autre. Comment dédaignerait-il l'or, celui qui se laisse fasciner par l'argent ? Lors donc que nous nous faisons les détracteurs des princes, songeons à nous, et peut-être ne nous trouverons-nous pas moins coupables qu'eux, si surtout nous jugeons, comme il faut juger, non pas d'après le fait matériel, mais suivant l'intention qui le produit. Est-ce que si deux hommes sont traduits en justice, l'un pour avoir dérobé le bien du pauvre, l'autre celui du riche, ils ne seront pas tous deux condamnés ? Est-ce que ce n'est pas être également homicide de tuer un homme riche et plein de force, et un pauvre estropié et malheureux ? Par conséquent, quand nous disons : Un tel a pris le bien de son prochain, souvenons-nous de nos propres actions ; nous ne condamnerons pas aussi facilement les autres ; nous admirerons la patience de Dieu, nous comprendrons, sans nous indigner, qu'il épargne les coupables, et nous nous montrerons plus empressés à éviter le mal. En nous voyant sujets aux mêmes misères, nous les supporterons avec plus de miséricorde, nous ne pécherons plus, et nous obtiendrons ainsi les biens éternels par la grâce du Christ Notre-Seigneur, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.



HOMÉLIE IV.

« Fortifiez-vous donc, mon fils, dans la grâce qui est en Jésus-Christ; ce que vous avez appris de moi par de nombreux témoins, confiez-le à des hommes fidèles, capables d'instruire les autres. Travaillez comme un bon soldat de Jésus-Christ. Nul de ceux qui combattent ne s'embarrasse dans les affaires du siècle, pour plaire à celui à qui il s'est donné. Celui qui combat dans les jeux publics n'est couronné qu'après avoir vaillamment combattu. Il faut que le laboureur travaille avant de recueillir la moisson. Entendez ce que je dis, car le Seigneur vous donnera l'intelligence en toute chose. »

1. Quelle confiance pour le disciple de voir son maître sauvé du naufrage! désormais il n'attribuera plus à sa faiblesse, mais à la force des choses les tempêtes inévitables, et ce lui sera une grande consolation. Le tribun s'enhardit davantage en voyant son chef blessé sortir vivant de la mêlée. Les fidèles se sentent plus forts aussi au spectacle de la force de l'Apôtre dans les épreuves. Au reste Paul ne les aurait pas racontées si cela n'eût pu être utile. Et en vérité c'était une grande leçon pour son disciple. Mon maître, si puissant et victorieux de l'univers, devait se dire Timothée, a porté des chaînes et subi de nombreux malheurs; il a été abandonné des siens sans que son courage ou sa résignation aient subi aucune atteinte. Si donc j'en suis là un jour, moi disciple de Paul, en tout sens inférieur à mon maître, je n'attribuerai pas à l'humaine faiblesse les maux qu'un si grand maître a supportés, mais à la nature même des choses. Paul n'avait pas d'autre but que de soutenir et d'encourager son disciple, et la preuve c'est qu'il ajoute aussitôt : « Pour vous, mon fils, fortifiez-vous dans la grâce qui est en Jésus-Christ. » Que dites-vous? Vous venez de nous faire trembler en nous disant votre captivité, vos tristesses, votre abandon, et maintenant, comme si vous n'aviez rien souffert, vous reprenez aussitôt : « Pour vous, mon fils, fortifiez-vous. » Et c'est justice, car vous avez tiré plus de profit de ces maux, que Paul lui-même. Si moi, Paul, j'ai enduré ces choses, vous devez à plus forte raison les supporter; si le maître a souffert, combien plus faut-il que le disciple souffre! Paul donne ses avis avec une grande tendresse; il ne dit pas seulement : « Mon fils, » mais « mon cher fils. » Si vous êtes mon fils, imitez votre père, fortifiez-vous par ce que je viens de dire, et nonseulement par ces paroles, mais encore par la grâce de Dieu : « Fortifiez-vous dans la grâce qui est en Jésus-Christ, » c'est-à-dire par la grâce du Christ, comme s'il disait : Tenez-vous ferme; vous connaissez le combat. Ailleurs il dit aussi : « Nous n'avons pas à combattre contre la chair et le sang, » voulant plutôt exciter que refroidir l'ardeur des disciples. Soyez donc sobre, dit-il, jeûnez, que la grâce de Dieu soit et combatte avec vous; et de votre côté faites avec empressement et courage tous vos efforts.

« Ce que vous avez entendu de moi, confiez-le à des hommes fidèles. » Fidèles, c'est-à-dire n'agitant pas des questions et des raisonnements oiseux, et ne trahissant pas la prédication. « Ce que vous avez entendu, » et non ce que vous avez découvert; car « la foi vient de l'ouïe et l'on entend par la parole de Dieu. » *Rom.*, X, 17. « Par de nombreux témoins. » Qu'est-ce à dire? Qu'il n'avait pas prêché en secret et dans l'ombre, mais avec confiance et en présence de beaucoup. Il ne dit pas : Répétez-le, mais : « Confiez-le, » comme un trésor précieux digne d'être mis en lieu sûr. Il effraie encore son disciple par ce qu'il a au-dessus et au-dessous de lui. Mais ce n'est pas aux fidèles seulement qu'il faut le confier. Quel profit, si l'on est fidèle, de garder la doctrine en son cœur sans la manifester aux autres? Pourquoi, si l'on aime la foi, ne pas faire partager ses croyances à ses frères? Il faut qu'un maître ait cette double qualité : croire pour lui et enseigner aux autres; c'est le sens de ces paroles : « A des hommes capables d'instruire les autres. »

Pour vous, travaillez comme un bon soldat de Jésus-Christ. Dieu! quel honneur! être soldat du Christ! Pensez aux rois de la terre; quel honneur recherché que celui de combattre pour eux! C'est le propre d'un soldat royal de combattre; il ne lui appartient pas de demeurer en repos. Donc ce n'est pas de la lutte, mais de la tranquillité qu'il faut vous plaindre et souffrir. « Quiconque est au service de Dieu évite les

embarras des affaires du siècle, afin de plaire à qui il s'est donné. Car celui qui combat dans les jeux publics, ne sera couronné que s'il a vaillamment combattu. » Ces paroles s'adressent à Timothée, et, par lui, à tous les maîtres et disciples. Elles doivent donc être acceptées par tous ceux qui sont investis du droit de surveiller; s'ils ont à rougir de quelque chose, c'est de ne pas les mettre en pratique. « Celui qui combat ne sera couronné que s'il a légitimement combattu. » Qu'est-ce à dire « légitimement? » Il ne suffit pas de descendre dans l'arène, de s'armer pour le combat, d'en venir aux mains; il faut encore observer toutes les lois de la lutte, tout ce qui regarde la nourriture, la tempérance et la chasteté, toute la palestre, tout ce qu'il est convenable enfin aux athlètes de faire; sans quoi on ne sera jamais couronné. Admirez la sagesse de Paul. Il mentionne à la fois la lutte et les soldats, soit pour préparer son disciple à l'immolation et au sacrifice, soit pour lui donner la constance et la force, en tout temps nécessaire, soit pour lui recommander d'être toujours en éveil. « Il faut que le laboureur travaille avant de moissonner. » Il avait parlé d'abord du disciple, puis du docteur; il parle enfin de ceux qui sont investis de fonctions publiques, des athlètes et des soldats, proposant pour récompense d'abord « de plaire à celui à qui on s'est donné, » et ensuite, d'être couronné. Voici qu'il ajoute un troisième exemple plus approprié à sa position; celui de l'athlète et du soldat convient aux sujets, celui du laboureur au maître. Le maître ne doit pas être seulement comme un soldat ou un athlète, il faut qu'il soit encore comme le laboureur, qui ne se contente pas de veiller sur lui-même, mais qui veille aussi sur les fruits de la terre, récompense magnifique des peines qu'il s'est données.

Sagesse de l'Apôtre.

2. A l'aide d'un exemple vulgaire, Paul indique la pleine puissance de Dieu, et la récompense accordée à la doctrine. De même que le laboureur ne travaille pas inutilement, et jouit avant personne des fruits de son travail; de même le docteur. Ou l'Apôtre veut le dire, ou il parle de l'honneur rendu aux maîtres; mais cette dernière interprétation manque de fondement; comment ne dit-il pas simplement le laboureur, et dit-il le laboureur qui travaille, ou même qui s'exténue? Et aussitôt, pour que nul ne supporte avec peine le retard, il dit : Vous recevez déjà comme si dans le travail même était la récompense. Après avoir cité l'exemple des athlètes, des soldats, des laboureurs, et toujours en énigme, « nul, dit-il, ne sera couronné s'il n'a légitimement combattu. » Après avoir dit : « Il faut que le laboureur qui travaille reçoive d'abord le fruit de son travail, » il ajoute : « Entendez ce que je dis, car le Seigneur vous donnera l'intelligence en toute chose. » C'est pourquoi tout cela a été dit en proverbes et en paraboles. Il continue ensuite, montrant de nouveau toute sa tendresse, de le supplier, comme s'il craignait pour son véritable fils : « Souvenez-vous que Jésus-Christ, de la race de David, est ressuscité selon mon Evangile, pour lequel je souffre jusqu'à être dans les chaînes comme un malfaiteur. » Pourquoi le rappeler? Pour confondre les hérétiques, s'encourager lui-même, et montrer l'utilité des souffrances, puisque le Christ notre docteur a triomphé de la mort par sa passion. Souvenez-vous-en, dit-il, et vous aurez un grand sujet de consolation. « Souvenez-vous que Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la race de David, est ressuscité d'entre les morts. » Déjà des hommes s'étaient levés, qui, rougissant de la grandeur de la bonté de Dieu, avaient essayé de renverser l'incarnation. Ils ne pouvaient se faire à l'idée d'attribuer à Dieu un semblable bienfait, qui humiliait aussi profondément sa majesté. « Selon mon Evangile. » On trouve d'autres fois cette locution dans ses épîtres, soit qu'il voulût marquer le respect qu'on lui devait, soit qu'il voulût faire allusion à des enseignements différents du sien. « Pour lequel je souffre jusqu'à être dans les fers, comme un malfaiteur. » Voici qu'il tire encore de sa propre vie une consolation et un encouragement, pour la plus grande utilité du disciple heureux de savoir que le maître a souffert, et que la souffrance lui a été utile. Il profitera ainsi, il perdrait autrement. Quelle utilité de montrer les travaux du docteur, s'ils sont

stériles? Montrez qu'ils tournent au bien et à l'avantage des disciples.

« Mais la parole de Dieu n'est point enchaînée. » Ah ! si nous étions des soldats ordinaires, si nous combattions un combat sensible, les fers qui lient les mains seraient à redouter; mais Dieu nous a fait inexpugnables et invincibles. On peut enchaîner nos mains, non pas notre langue ; seules la peur ou l'incrédulité seraient capables de nous imposer silence, qu'importent à un cœur qui en est exempt les fers dont on le menace ? la prédication n'est pas liée. Vous enchaînez un laboureur? Vous l'empêchez de jeter sa semence, car il sème avec la main. Mais enchaînez-vous un docteur? Sa parole demeure libre, car il jette sa semence avec sa langue et non avec sa main. Notre parole ne redoute pas les chaînes, elle est libre et marche toujours. Tout couverts de fers que nous sommes, nous jetons notre semence. Que ne devez-vous pas faire, vous qui êtes en liberté ? Nous prêchons malgré nos entraves, combien plus c'est votre devoir d'user de la facilité que vous avez de répandre la parole ! Vous avez entendu que je souffrais comme un malfaiteur? Ne vous en troublez pas. C'est un véritable prodige qu'un homme agisse dans les chaînes comme s'il était en liberté; qu'il surpasse tout le monde, qu'il triomphe de ceux qui l'ont fait captif. Ah ! c'est que nous ne prêchons pas notre parole, mais la parole de Dieu, et que les chaînes sont impuissantes à retenir ce Verbe divin. « Je souffre tout pour l'amour des élus, afin qu'ils acquièrent aussi bien que nous le salut qui est en Jésus-Christ et la gloire éternelle. » Autre exhortation. Je ne souffre pas pour moi, mais pour le salut des autres. A ne tenir compte que de mes intérêts, je pouvais vivre tranquille et ne rien endurer de pareil. Si je souffre, c'est pour les autres, c'est pour leur obtenir la vie éternelle. Que promettez-vous là? Il ne dit pas seulement : A cause de quelques-uns, mais « à cause des élus. » Si Dieu les a choisis, il nous faut tout supporter à cause d'eux, « afin qu'ils obtiennent eux aussi le salut éternel ; » eux comme nous, car Dieu nous a aussi choisis. De même que Dieu a souffert pour nous, nous souffrons pour eux ; nous ne donnons rien, nous ne faisons que rendre ce que nous avons reçu. De la part de Dieu, c'était une véritable grâce; avions-nous donc rien fait pour mériter une pareille faveur? De notre part, c'est un simple échange de dons; nous souffrons, après Dieu, pour qu'ils aient le salut. Qu'est-ce à dire? quel salut? Vous n'êtes pas la cause de votre propre salut, puisque vous étiez perdu vous-même, et vous seriez la cause du salut des autres? Il se hâte d'ajouter : Non pas le salut selon les hommes, mais « celui qui est en Jésus-Christ, » le véritable salut, « et la gloire éternelle. » Tout ici-bas respire la douleur; mais nous sommes sur la terre : les choses présentes sont tristes; mais elles passent : l'infortune et la peine accompagnent nos pas ; mais demain, aujourd'hui peut-être elles finiront.

Les vrais biens sont au ciel.

3. Les vrais biens ne sont pas ainsi; ils sont éternels, on les trouve au ciel. Là-haut est la véritable gloire, celle d'ici-bas n'est qu'ignominie. Croyez-moi, mon bien-aimé, la véritable gloire n'est pas sur la terre, elle est dans les cieux. Que celui qui veut la gloire recherche l'ignominie; les fatigues, s'il veut le repos ; qu'il méprise les choses passagères, s'il veut être tout à fait heureux et glorifié. La gloire d'ici-bas est l'ignominie, et l'ignominie la gloire; démontrons-le selon nos forces et tâchons de découvrir la véritable gloire. Vous ne pouvez pas être glorifié sur la terre, ou vous ne le serez que par les opprobres. Prenons, si vous voulez bien, Néron et Paul pour exemple. Néron eut la gloire du monde et Paul l'ignominie. Le premier était prince ; il avait fait de grandes actions et érigé de nombreux trophées ; il avait d'abondantes richesses et d'innombrables armées; l'univers entier et la cité reine lui étaient soumis, le sénat était à ses pieds, sa cour était magnifique et son luxe étonnant. Il allait à la guerre couvert d'or et de pierreries ; en temps de paix il siégeait avec la pourpre ; il avait à son service beaucoup de satellites et de valets d'armes ; on l'appelait maître de la mer et de la terre, empereur, auguste, césar, roi, et de beaucoup d'autres noms inventés par l'adulation et la flatterie. Rien ne lui manquait des

Comparaison entre Paul et Néron.

apparences de la gloire; sages, princes et rois, tous le redoutaient. De plus, il était cruel, féroce, impudent. Il voulait être dieu, méprisait les idoles et le vrai Dieu, et substituait son culte à tous les autres. Quoi de plus beau que cette gloire? ou plutôt quoi de plus triste qu'une telle honte? Je ne sais comment sous la puissance de la vérité ma langue a devancé ma pensée, et, avant de juger, prononcé la sentence. Cependant examinons la chose d'après l'opinion du grand nombre, l'esprit des infidèles ou l'inclination de la flatterie. Quoi de plus grand, quoi de plus beau que d'être réputé dieu? C'est plutôt le comble de la honte que l'homme ait pu arriver à ce point de folie; mais, encore une fois, jugeons d'après l'opinion commune. Rien de ce qui constitue la gloire humaine n'avait été refusé, ne manquait à Néron; il était honoré par tous comme dieu.

Opposons à cet empereur fortuné le portrait de Paul. Il était de Cilicie; or tout le monde sait combien Rome l'emportait sur la Cilicie. Il était corroyeur, pauvre, sans science extérieure, sachant seulement l'hébreu, langue méprisée, mais surtout par les Romains; ni la langue barbare, en effet, ni celle de la Grèce, ni celle d'aucune autre nation n'était dédaignée par ce peuple comme la langue syriaque, si rapprochée de la langue hébraïque; ne vous étonnez donc pas qu'ils traitassent ainsi cette dernière: comment auraient-ils respecté l'hébreu, eux qui négligeaient la belle, l'admirable langue grecque? Cet homme, dis-je, souffrait souvent la faim et se couchait sans manger; il était nu, n'ayant pas de quoi se couvrir; « dans le froid et la nudité, » II *Cor.*, XI, 27, comme il le dit lui-même. Ce n'est pas tout, le voulant bien lui-même, il fut souvent dans les fers, parmi les voleurs, les charlatans, les violateurs de tombeaux, les meurtriers, et fouetté comme un malfaiteur. Lequel de Paul ou de Néron est le plus illustre? Celui dont le nom est à peine connu, ou le prince éminent que les Grecs, les Barbares, les Scythes et les nations les plus reculées célèbrent à l'envi? Oublions le présent et voyons ce qui devait se passer de leur vivant. Quel était alors le plus glorieux et le plus illustre, du prisonnier chargé de chaînes, qui sortait garrotté de sa prison, ou du monarque qui ne quittait son palais que la pourpre sur les épaules? En vérité, c'est le premier. Pourquoi? Parce que dans sa puissance et dans sa gloire, le prince ne pouvait faire ce qu'il voulait; tandis que malgré ses chaînes et son vêtement infime de malfaiteur, le prisonnier faisait tout avec autorité. Ne prêchez pas la parole de vérité, disait Néron; et Paul répondait: Je dédaigne cet ordre; « la parole de Dieu n'est pas enchaînée. » Et c'est ainsi que ce Cilicien obscur, chargé de chaînes, pauvre faiseur de tentes, vivant dans la détresse, dédaignait ce riche romain, cet empereur qui commandait au monde et répandait avec prodigalité des trésors; avec toutes, ses armées, Néron demeura impuissant.

Eh bien, lequel vous semble plus beau et plus digne d'envie? le captif portant des fers ou le roi portant sa pourpre? Celui qui d'en bas lance ses traits, ou celui qui les reçoit en haut? Celui qui commandait sans être écouté, ou celui qui étant commandé avait le courage de ne pas obéir? Celui qui triomphait tout seul, ou celui qui, avec de nombreuses armées, éprouvait mille défaites? Le prince fut vaincu par celui qu'il avait fait charger de chaînes. A la place de qui voudriez-vous être? voyons, dites-le moi. Ne tenez pas compte de ce qui arriva dans la suite, envisagez seulement la situation présente; à la place de qui voudriez-vous être, à la place de Paul ou de Néron? Je laisse le point de vue de la foi de côté, car alors la chose est manifeste, je n'entends parler que de ce qui séduit, la gloire et la distinction humaine; même sous ce rapport, quiconque pensera bien préférera le rôle de Paul. N'est-il pas plus glorieux, en effet, de vaincre que d'être vaincu? Et non-seulement Paul est glorieux par sa victoire, mais celle-ci est d'autant plus admirable qu'elle a été remportée avec moins de ressources sur un adversaire tout-puissant. Je le dirai encore, et ne finirai pas de le répéter, Paul était dans les chaînes, il terrassa néanmoins le césar dans l'éclat de son diadème.

4. O puissance du Christ! voilà que des liens de captif l'emportent sur la couronne et le

sceptre, et que les premiers brillent d'un plus vif éclat que les seconds ! Paul, avec ses haillons, et du sein de sa captivité, attirait à lui l'univers par ses chaînes plus sûrement que par la pourpre ; on abandonnait le char doré de son persécuteur pour le contempler dans son obscurité et sa bassesse ; et c'était justice. Que de fois on avait vu le char de l'empereur traîné par de blancs coursiers ; mais ce qu'on n'avait jamais vu, c'était un captif qui parlât à l'empereur avec cette noble fierté dont lui-même usait volontiers à l'égard des pauvres esclaves. Une foule énorme tout entière, formée des serviteurs de l'empereur, était témoin de ces choses ; elle était dans l'admiration non pas de son maître, mais de celui qui triomphait de lui et qui osait seul se montrer digne et indépendant devant cette majesté tant et si universellement redoutée. Oh ! que ces fers sont illustres et beaux ! Mais il y a plus : le tombeau de Néron est inconnu ; le sépulcre de Paul est glorieusement placé à l'endroit même de ses victoires et de ses trophées. Toutes les fois qu'on évoque le souvenir du césar orgueilleux, c'est pour le flétrir ; même ses familiers ne le respectent pas, on dit qu'il fut un débauché : le nom de Paul, au contraire, est en honneur, non pas chez nous seulement, mais chez nos ennemis eux-mêmes. La vérité s'impose forcément à tous, on ne lui résiste pas facilement : il peut y en avoir qui n'admirent pas la foi de Paul ; mais qui donc ne louerait pas son courage et son audace ? Toutes les voix s'unissent pour célébrer son triomphe, tandis que son persécuteur est poursuivi de la réprobation et des injures de tous. Quelles sont donc les choses belles ? Ah ! qu'il serait peu séant de louer le lion pour sa force, quand on peut trouver mieux à lui attribuer ! Quelles sont donc les choses belles ? Celles qui se passeront au ciel, quand l'un viendra avec le Roi de l'éternité, dans une pompe incomparable, l'autre demeurant confondu et attristé de son état.

Vous vous récriez, vous trouvez cet état ridicule et incroyable ; mais c'est vous qui êtes ridicule de vous moquer de choses dont il ne faut pas se moquer. Si vous ne croyez pas aux choses futures, croyez au moins à ce qui est passé. L'heure du triomphe n'est pas encore venue, et l'athlète est déjà honoré ; quelle gloire n'aura-t-il pas au jour de la rémunération ? Etranger sur une terre étrangère, étranger et voyageur, il excitait une admiration universelle. Quelle bien n'aura-t-il pas dans la patrie ? « Maintenant notre vie est cachée avec le Christ en Dieu ; » et cependant celui qui est mort agit plus, il est plus honoré que les vivants ; quand viendra notre vie, que n'obtiendra-t-il pas ? que ne fera-t-il pas ? C'est pour cela, et non parce qu'il l'avait demandé, que Dieu le mit en possession de cette gloire posthume. Certes, si de son vivant Paul méprisait les honneurs qu'on lui rendait, combien plus après être délivré de son corps ? Cette gloire, d'ailleurs, Dieu la lui donnait moins pour lui-même que pour le plus grand bien de ceux qui n'ont pas foi aux choses futures. Je dis que Paul viendra au jour de la résurrection avec le Roi des cieux, et qu'il sera magnifiquement récompensé. Mais l'infidèle ne le croit pas ; aussi peut-il s'instruire par ce qu'il voit déjà de ses yeux. Un pauvre artisan est plus connu et plus honoré qu'un empereur ; que dis-je ? jamais empereur romain ne reçut pareilles ovations : le prince d'autrefois gît dans un endroit inconnu, le faiseur de tentes trône au milieu de Rome, vivant et régnant encore.

Et maintenant, jugez par là de ce qui arrivera un jour. Si Paul obtient tant d'honneur dans le lieu de ses anciennes humiliations, au grand jour, quelle ne sera pas sa gloire ? S'il est devenu tellement illustre là même où il exerça son humble métier, que sera-t-il quand il brillera de tout l'éclat du soleil ? Si tant d'obscurité a été suivi d'une telle grandeur, plus tard que verrons-nous ? pouvons-nous donc éluder la vérité des choses ? Qui ne serait pas ému de voir un pauvre artisan l'emporter sur un prince, plus honoré de son vivant que tous les empereurs ? Tant de merveilles opérées ici-bas nous en font présager bien d'autres pour le ciel. Crois, ô homme, aux choses présentes, si tu ne veux pas croire aux choses futures ; crois ce qui se voit, si tu ne veux pas croire à ce qui ne se voit pas. Crois même plutôt aux choses visibles, tu croiras ainsi plus facilement aux choses invi-

sibles. Si tu t'obstines dans ton incrédulité, on pourra t'appliquer ces paroles de l'Apôtre : « Nous sommes innocents du sang de vous tous ; car tout ce que nous devions vous dire, nous vous l'avons dit; » c'est à vous seuls qu'il faut imputer votre perdition. Pour nous, nos très-chers fils, soyons les imitateurs de Paul, non-seulement selon la foi, mais encore selon les œuvres. Pour obtenir la gloire éternelle, méprisons les honneurs présents; ne nous laissons séduire par rien ici-bas, méprisons les biens visibles, afin d'obtenir les biens célestes, ou plutôt servons-nous des uns pour avoir les autres; mais que notre but soit avant tout de conquérir les dons célestes : ce que Dieu veuille bien réaliser pour chacun de nous.

Soyons les imitateurs de saint Paul.

HOMÉLIE V.

« C'est une vérité certaine que, si nous mourons avec lui, nous vivrons aussi avec lui. Si nous souffrons avec lui, nous régnerons avec lui. Si nous le renions, il nous reniera. Si nous ne croyons pas, il demeurera fidèle, il ne peut pas être contraire à lui-même. Donnez ces avertissements, et prenez-en le Seigneur à témoin. Ne vous livrez pas à de vaines disputes de paroles, car elles ne servent à rien qu'à pervertir ceux qui les écoutent. »

1. Beaucoup d'hommes très-faibles dans la foi se découragent et ne veulent pas d'espérances trop ajournées. Ils cherchent les choses présentes et jugent seulement par là des choses futures. Or, dans le présent, ce que l'Apôtre promettait, c'était la mort, les tourments, le feu. Il eût eu beau annoncer pour l'avenir la vie éternelle, on l'aurait difficilement écouté. Quoi, lui eût-on dit, en vivant je meurs, et en mourant je vis? Vous ne promettez rien pour la terre, et vous donneriez tout au ciel? Vous ne donnez pas des biens sans importance, et vous prétendez donner les grands biens de l'éternité? — Il écarte jusqu'à l'ombre d'une pensée semblable, et prouve ce qu'il avance avec une pleine clarté. Déjà il l'avait fait pressentir en disant : « Souvenez-vous que le Christ Jésus est ressuscité d'entre les morts, » c'est-à-dire, après sa mort; il le prouve maintenant d'une façon péremptoire, quand il dit : « C'est une chose certaine, » que celui qui a obtenu la vie céleste, obtiendra aussi la vie éternelle. Pourquoi certaine? Parce que, « si nous sommes avec le Christ, nous vivrons avec lui. » Comment! nous partagerions les souffrances et les travaux du Christ, et nous n'aurions aucune part à ses biens! Mais quel est l'homme qui refuserait d'associer à son repos et à sa gloire celui de ses frères qui aurait voulu mourir et souffrir avec lui? Où donc sommes-nous morts? La mort dont parle l'Apôtre, nous l'avons subie par la régénération et par nos peines : « Portant toujours dans notre corps, dit-il, la mort de Notre-Seigneur; » II *Cor.*, IV, 10; et encore : « Nous avons été ensevelis avec lui par le baptême, notre vieil homme a été crucifié avec lui, nous avons été entés en lui par la ressemblance de sa mort. » *Rom.*, VI, 4-6. Cette mort, c'est la mort des tentations; c'est elle surtout qu'il a en vue, car il était dans les tentations quand il écrivait ces choses. Voici donc le sens de ces paroles : Si nous mourons à cause du Christ, est-ce que nous ne vivrons pas aussi par le Christ? Il n'y a pas de doute possible.

« Si nous souffrons avec lui, nous régnerons avec lui. » Il ne dit pas seulement : « Nous régnerons avec lui, » mais : « Si nous souffrons avec lui, » montrant ainsi qu'il ne suffit pas de mourir une fois (ce bienheureux mourait chaque jour), et qu'il faut user de beaucoup de patience, chose éminemment utile à Timothée. Ne me parlez pas du passé; dites-moi si vos dispositions sont toujours les mêmes. Voilà l'espérance, et voici la terreur : Si les méchants devaient être récompensés comme les bons, serait-ce pour ces derniers une grande consolation? Ou même, si ceux qui souffrent avec le Christ devant régner avec lui, la seule peine de ceux qui n'ont pas de part à ses souffrances consistait à ne pas partager son règne, quelque dure qu'elle fût, suffirait-elle pour arrêter un grand nombre de méchants? Hélas! peut-être non. Aussi l'Apôtre ajoute-t-il cette menace plus terrible : « Si nous le renions, il nous reniera. » Chacun aura donc sa récompense, et sera traité selon ses œuvres. Pensez à ce que par là même attend dans le règne du Christ celui qui n'aura pas voulu de lui : « Celui qui le renoncera, je le

renoncerai à mon tour. » *Matth.*, x, 33. Cependant il n'y a pas de parité entre ces deux choses, encore qu'elle semble indiquée dans les termes. Nous ne sommes, en effet, que hommes, nous qui renonçons; mais le Christ est Dieu, et qu'est-il besoin de dire la distance infinie qui sépare Dieu de l'homme?

2. Au reste, nos fautes ne font tort qu'à nous; Dieu est au-dessus de notre atteinte et nous ne saurions lui nuire. « Si nous ne croyons pas, dit l'Apôtre, il demeure fidèle, car il ne peut se contredire; » c'est-à-dire, si nous ne croyons pas qu'il est ressuscité, il n'en est pas lésé pour cela, il est toujours véritable, il est toujours ferme, quoi que nous puissions dire. Puis donc qu'il ne saurait recevoir aucun dommage de nos négations, il demande dans notre seul intérêt que nous confessions notre foi. Devant nos négations ou devant notre respect, il est le même; « car il ne peut pas être contraire à lui-même, » il ne peut nier son existence. Nous, nous disons qu'il n'est pas, malgré la vérité qui se dresse contre nous. Mais lui, il n'a pas et ne peut avoir une nature qui puisse n'être pas ce qu'elle est; il ne peut ne pas être; il demeure toujours, et sa substance est éternelle. Donc ne nous figurons jamais que nous pouvons lui faire du bien ou lui nuire. Cependant, comme on aurait pu croire qu'il parlait pour Timothée, Paul ajoute : « Donnez ces avertissements, et témoignez devant le Seigneur; cela vaut mieux que d'engager de longues discussions, qui ne sont bonnes qu'à pervertir ceux qui les écoutent. » C'est une chose redoutable de s'appuyer sur le témoignage de Dieu. Qui oserait profaner le témoignage de l'homme? Combien plus celui de Dieu est respectable et sacré! Quand nous passons des contrats ou quand nous écrivons notre testament, nous voulons des témoins dignes de foi, et nous nous gardons bien d'appeler les premiers venus; le voulussions-nous, par respect pour la foi des témoins, nous nous surveillons davantage nous-mêmes. Qu'est-ce à dire, « témoignant? » Prendre Dieu à témoin des paroles et des actions. « Ne disputez pas par des paroles; cela n'est utile à rien; » que dis-je? cela ne sert qu'à « pervertir ceux qui écoutent. » Non-seulement ce n'est pas utile, mais c'est encore une source de ruine. Dites ces choses, et Dieu jugera ceux qui ne voudront pas vous entendre. Et pourquoi lui dit-il de ne pas engager de discussions? Parce qu'il sait combien c'est chose séduisante, vu la tendance de l'esprit humain à disputer sans cesse et sur tout. Aussi, pour l'en mieux détourner, il joint à sa défense cette considération : « Que les disputes pervertissent ceux qui les écoutent. »

« Efforcez-vous de paraître devant Dieu comme un ministre digne de son approbation, comme un ouvrier que l'on ne peut confondre, traitant convenablement la parole de vérité. » Pourquoi ces exhortations incessantes? pourquoi insister toujours sur la nécessité de dépouiller toute fausse honte? Parce que, selon toute apparence, beaucoup rougissaient de Paul, qu'ils savaient être un faiseur de tentes, et d'une doctrine dont le Maître avait été mis à mort. Le Christ avait été crucifié, Paul devait avoir bientôt la tête coupée, Pierre devait être cloué à une croix la tête en bas. Leurs bourreaux étaient des hommes sans valeur et pleins d'audace; c'est parce qu'ils semblaient maîtres à l'heure présente, que l'Apôtre dit : « Ne rougissez pas, » quelque sort qui vous attende; dussiez-vous servir et souffrir beaucoup, n'ayez pas de honte de vous montrer toujours tels que vous devez être. Mais comment mérite-t-on l'approbation de Dieu? En étant un ouvrier que l'on ne peut confondre. Un ouvrier fait tout ce qu'on lui commande; ainsi doit agir un ouvrier de l'Evangile, il doit être prêt à tout endurer. « Traitant comme il faut la parole de vérité. » Recommandation opportune, car il ne manquait pas de docteurs qui, détournant ou tronquant cette parole, la dénaturaient par des superfluités qu'ils y ajoutaient. Il ne dit pas : Dirigeant, mais : « Traitant comme il faut. » C'est dire : Retranchez les superfluités, poursuivez ardemment et éloignez toutes les choses de ce genre. Coupez dans la prédication avec le glaive de l'Esprit, comme dans une courroie, tout ce qui est inutile ou étranger. « Jugez les discours vains et profanes. » Les choses n'en demeurent pas là. Une nouveauté en engendre une autre,

et longue sera la course égarée de celui qui est sorti d'un port tranquille; il ne s'arrêtera jamais.

« Car ils contribuent beaucoup à l'impiété; la doctrine de ces hommes est contagieuse comme la gangrène. » C'est un mal dont on ne peut arrêter les progrès, contre lequel la médecine est impuissante, et qui corrompt tout ce qu'il touche. Il fait voir que la nouveauté des mots est une maladie, et une maladie redoutable, que ceux qui en sont atteints ne guérissent pas facilement; ou même, puisque leur erreur est bien volontaire, qu'ils n'en peuvent pas guérir. « De ce nombre sont Hyménée et Philète, qui se sont écartés de la vérité en disant que la résurrection des morts est déjà arrivée, et qui ont renversé la foi de quelques-uns. » Il avait raison de dire que ces doctrines « contribuent beaucoup à l'impiété; » voilà une erreur, en effet, qui seule est la source de maux innombrables. Si la résurrection est déjà arrivée, non-seulement nous ne pouvons pas espérer la gloire éternelle au ciel, mais encore nous n'avons plus de jugement à redouter, ni de récompense à attendre. Les bons ont déjà reçu le fruit de leurs peines et de leurs douleurs, et les méchants ne sont pas punis, puisque nous les voyons nager dans les délices. Mieux vaudrait nier la vérité de la résurrection que dire qu'elle a déjà eu lieu. « Ils ont ruiné la foi de plusieurs; » non pas de tous, mais de plusieurs. « Si la résurrection n'est pas, notre foi est détruite; si la résurrection n'est pas, notre prédication est vaine; » I *Cor.*, xv, 13, 14; le Christ n'est pas ressuscité; n'étant pas ressuscité, il n'est pas né, il n'est pas monté aux cieux. Voyez tout ce que la négation de la résurrection entraîne avec elle de funestes conséquences. Quoi donc! direz-vous, n'y a-t-il rien à faire pour ceux qui sont égarés? « Mais le solide fondement de Dieu subsiste ayant pour sceau cette parole: Le Seigneur connaît ceux qui sont à lui; et cette autre: Quiconque invoque le nom du Seigneur, qu'il renonce à l'iniquité. »

3. Il montre que, même avant leur chute, ils manquaient de fermeté, autrement ils n'auraient pas été renversés du premier choc: c'est comme Adam, qui manquait aussi de stabilité avant le précepte. Les hommes fermes, non-seulement n'ont rien à souffrir des piéges qu'on leur tend, mais ils y gagnent de nouveaux droits à l'admiration. Il s'agit, vous l'avez entendu, d'un point d'appui solide, d'un vrai fondement. C'est ce que doit être la foi pour nous. Portant cette empreinte: « Le Seigneur connaît ceux qui sont à lui. » Que veut dire l'Apôtre? Il a puisé ce précepte dans le Deutéronome; il veut signifier que les âmes fermes ne dévient ni ne s'ébranlent. A quoi les distingue-t-on? A ce que ces principes sont comme écrits dans leurs œuvres, à ce que ces œuvres sont reconnues de Dieu et ne périssent pas tout d'un coup, à ce qu'elles s'éloignent de l'iniquité. « Et qu'il s'éloigne de l'iniquité quiconque invoque le nom du Seigneur. » Voilà les indices du fondement, ainsi s'annonce le fondement inébranlable: c'est comme une inscription gravée sur la pierre, et qui doit en marquer la destination. Or, ici, l'inscription est dans les œuvres. « Portant cette empreinte, » a-t-il été dit, et puis: « Qu'il s'éloigne de l'iniquité quiconque invoque le nom du Seigneur. » L'homme inique n'est donc pas attaché à ce fondement. Par conséquent encore, ce signe a de plus pour but de nous éloigner de l'iniquité. Ne laissons pas s'effacer l'empreinte royale, le caractère qui nous distingue; ce serait perdre notre véritable beauté. Faisons partie du fondement, et du fondement inébranlable, afin de n'être pas ballottés. A cela se reconnaissent ceux qui appartiennent à Dieu: ils s'éloignent de l'iniquité. Comment pourrait-on appartenir à ce Dieu juste, quand on commet l'iniquité, quand on s'élève contre lui par ses œuvres, quand on outrage sa sainteté? Nous blâmons nous-mêmes les actions iniques, nous sommes en butte à beaucoup d'inimitiés. Ce vice, comme un tyran, s'est emparé d'un grand nombre d'âmes; et, ce qu'il y a de plus terrible, ce n'est ni par violence ni par nécessité, mais bien par insinuation et par flatterie; on est même reconnaissant d'une telle servitude. Oui, c'est ce qu'il y a de terrible; car, si l'on était captivé par la force, et non par l'amour, on ne tarderait pas à se dégager.

Et d'où vient que cela paraît agréable, quand il n'est rien de plus amer? D'où vient que la jus-

tice à son tour paraît amère, quand elle est pleine de suavité? C'est à nos sens qu'il faut s'en prendre ; il y a des personnes qui trouvent de l'amertume dans le miel, et qui reçoivent une chose funeste avec plaisir. Ce n'est pas la faute de la nature, c'est la perversité des dispositions. Comprenez ce qu'est le jugement dans notre âme. Lorsqu'une balance n'est pas en parfait équilibre, elle ne peut pas donner le poids des objets; notre âme également n'étant pas sûre d'elle-même, n'ayant pas son point d'appui dans la loi de Dieu, ne pourra pas juger sainement les choses, elle penchera au hasard, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. A vouloir examiner de près, il est aisé de voir ce qu'il y a de profondément pénible dans l'injustice, non pour celui qui la subit, mais pour celui qui l'exerce; c'est sur ce dernier qu'elle agit spécialement. Ne parlons pas encore des choses futures, ne nous occupons que du présent. Ne trouvons-nous pas ici les luttes, les procès, les injures, l'envie, les détractions? et quoi de plus amer? les haines, les guerres, les calomnies? La conscience cesse-t-elle un instant de châtier et de mordre? Je voudrais, si c'était possible, faire sortir du corps l'âme de l'homme injuste; et vous la verriez pâle de frayeur, couverte de honte, dans les angoisses de la douleur, se condamnant elle-même. Serions-nous tombés au dernier degré de la perversité, notre âme conserve toujours une certaine droiture de jugement, il y a là quelque chose d'incorruptible. Personne n'osera se lever pour soutenir que l'injustice est un bien ; on imagine des prétextes, on a recours à tous les artifices, à toutes les subtilités pour s'en défendre, mais sans pouvoir obtenir que la conscience donne son adhésion. Au dehors, les pompes du langage, la corruption des gouvernants, la multitude des flatteurs pourront obscurcir la justice : rien de tout cela n'a d'accès au dedans; devant la conscience plus d'adulateurs, plus d'argent pour faire prévariquer le juge. Le jugement intérieur nous est donné par la nature et vient de Dieu ; or, ce qui vient de Dieu ne souffre pas de déviation.

4. Ajoutez à cela les pénibles sommeils, les visions importunes, l'implacable souvenir du mal commis, qui ne nous permettent pas de goûter le repos. Un homme aura ravi par des manœuvres iniques la maison de son prochain ; ce n'est pas seulement la victime qui gémira, c'est encore l'auteur de l'injustice, s'il croit au jugement futur : cette conviction est une source intarissable de lamentations et de soupirs ; il aura même beau ne pas y croire, cela ne l'empêchera pas d'être couvert de honte et de confusion. Je dis plus, il n'est pas d'homme, Gentil, juif, hérétique, qui ne tremble à la pensée du jugement ; alors même qu'il ne philosophera pas sur les choses futures, il redoutera le présent, il tremblera d'être puni dans ses richesses, dans ses enfants, dans ses domestiques, dans sa vie ; car Dieu se manifeste souvent de la sorte. La foi de la résurrection ne pouvant pas ramener tout le monde à la sagesse, Dieu nous donne et fait éclater ici-bas de nombreux témoignages de sa justice : cet avare n'a jamais eu d'enfants, cet autre est mort dans la guerre, cet autre encore a perdu un de ses membres ou même son fils. De semblables idées roulent dans une âme, la tiennent dans de continuelles frayeurs. Ignorez-vous ce que souffrent les hommes d'iniquité, et combien poignantes sont ces souffrances? Supposé même que cela ne fût pas, ne seraient-ils pas condamnés par tout le monde? n'inspirent-ils pas la répulsion et le dégoût? ne sont-ils pas regardés comme plus déraisonnables que les brutes, et cela par tous, sans en excepter leurs imitateurs? Ils se condamnent eux-mêmes, à plus forte raison l'un d'eux : ils le traitent de voleur, d'insatiable, de fléau public. Que trouvez-vous là de si suave? Plus de soucis pour garder le trésor, une plus ardente sollicitude; les cruelles insomnies augmentent dans la même proportion que les richesses.

Témoignages de la justice de Dieu.

Que dire des malédictions ou des plaintes de ceux qui sont spoliés? Et si la maladie survient? il n'est pas possible, non, il ne l'est pas que le méchant alors, serait-il le plus impie des hommes, ne soit pas assailli par ces implacables souvenirs, réduit qu'il est à l'inaction. Durant la vie, l'âme séduite par les plaisirs repousse les idées tristes ; mais, quand elle est sur le point de quitter le corps, les terreurs l'enveloppent,

elle se sent entrer dans le vestibule du redoutable tribunal. Les voleurs dans leur prison vivent parfois sans crainte; et puis ils fléchissent sous cette impression, dès qu'on les entraîne au rideau. Quand la mort approche, la peur telle qu'un feu dissipe toutes les illusions, force l'âme à réfléchir, à se préoccuper de ce qui va suivre : en ce moment la soif des richesses, le désir d'entasser et l'amour des plaisirs ont perdu leur empire. Ces choses ont disparu comme un nuage, le jugement reprend sa lucidité par l'effet même de la tristesse, et la sensibilité renaît. Rien n'est contraire à la philosophie comme les délices, et rien ne la seconde comme les tribulations. Considérez bien, je vous prie, ce que doit alors être l'avare. « L'heure de l'affliction, est-il écrit, efface de la mémoire les plus grandes voluptés. » *Eccli.*, XI, 29. Que doit-il éprouver en pensant à ses victimes, à à ceux qu'il a lésés et spoliés? Que se passe-t-il en lui, quand il voit les autres jouir du fruit de ses rapines, tandis qu'il va lui-même les expier? Il ne se peut pas que la maladie n'éveille de telles craintes; l'âme ainsi tombée est anxieuse et tremblante. Quelle amertume que celle-là, je vous le demande ? et c'est ce qui doit nécessairement arriver dans chaque maladie. A la vue du châtiment des autres, au spectacle de leur mort, que ne souffre-t-on pas? Et cela ne regarde encore que la vie présente. Ce qui nous attend dans l'avenir, les éternels supplices, les tortures de l'enfer, impossible d'en donner une idée. Nous en revenons à dire : « Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende. » *Luc.*, VIII, 8. Nous ne cessons de vous tenir ce langage, sans le vouloir, par une sorte de nécessité. Nous souhaiterions ne pas même aborder un semblable sujet, ou du moins n'employer qu'une légère médecine, supposé que ce fût assez pour vous ramener à la santé; mais, puisque votre mal persévère, ce serait trahir lâchement notre devoir, ce serait même de la barbarie, que de ne pas vous administrer d'énergiques remèdes.

Si nous retenons les médecins quand ils désespèrent du malade, si nous leur disons : Ne l'abandonnez pas, je vous en conjure, et faites tout ce qui dépendra de vous jusqu'à son dernier soupir; ne devons-nous pas, à plus forte raison, nous exciter nous-mêmes? Peut-être le pécheur, quoiqu'il touche aux portes de l'enfer et soit placé sur le bord de l'abîme, pourra-t-il se raviser, reprendre courage, ressaisir l'éternelle vie. Que de coupables, après avoir entendu dix fois les mêmes exhortations sans rien sentir, ont enfin été convertis par une seule? Mais non, ce n'est pas uniquement par cette dernière : malgré leur longue insensibilité, ils ont progressé d'une manière latente, puis un moment leur a suffi pour gagner le salut. Quand un arbre, après avoir reçu dix coups sans tomber, est abattu par le onzième, ce n'est pas à ce dernier coup tout seul, c'est en même temps aux autres, que la chute est attribuée; on le reconnaît en regardant à la racine, et non en portant les yeux sur le haut du tronc, où n'apparaît rien de semblable : il en est de même ici. Souvent encore, plusieurs médecins ont vainement donné différents remèdes, et puis il en vient un qui procure une complète guérison, sans que toutefois le mérite en revienne entièrement à celui-ci, les autres pouvant réclamer une part de l'œuvre. Ainsi donc, alors même que nous ne produirions pas sur l'heure le fruit des enseignements reçus, nous le produirons dans la suite; et tel est mon ferme espoir, ou plutôt ma certitude. Non, il ne se peut pas qu'un si vif désir d'entendre la parole, que cet ardent amour de la vérité demeure stérile; loin de nous cette pensée : puissions-nous tous, après nous être rendus dignes d'entendre les leçons du Christ, obtenir les biens de l'éternité.

HOMÉLIE VI.

« Dans une grande maison, il n'y a pas seulement des vases d'or et d'argent, mais il y en a aussi de bois et de terre, les uns pour des usages honnêtes, les autres pour des usages honteux. Si quelqu'un donc se garde pur de ces choses, il sera un vase d'honneur, sanctifié et propre au service du Seigneur, préparé pour toute sorte de bonnes œuvres. »

1. On voit de nos jours encore bien des gens s'étonner de la conservation des méchants. Cela s'explique par de nombreuses et différentes rai-

sons, entre autres, l'espoir de leur conversion et le bon exemple qui résulte de leur châtiment. Paul en donne une très-naturelle : « Dans une grande maison, dit-il, il n'y a pas seulement des vases d'or et d'argent; mais il y en a aussi de bois et de terre; » montrant par là que, s'il est convenable de multiplier la variété des vases dans une grande maison, il doit en être ainsi dans tout l'univers, non pas dans l'Eglise, mais dans le monde. Ne pensez pas qu'il entende parler de l'Eglise, où il ne veut aucun vase de bois ou d'argile, où tous doivent être d'or et d'argent, parce que l'Eglise renferme le corps de Jésus-Christ, la Vierge chaste et immaculée. Cela signifie qu'il ne faut pas se troubler de voir des hommes méchants et pervers; car, dans une grande maison, il y a des vases destinés à différents usages. Ils ne jouissent pas tous, dit l'Apôtre, du même honneur : les uns sont pour des usages honnêtes, les autres pour des usages honteux. Mais il n'en est pas dans le monde comme dans la maison. Bien que les hommes ne soient pas destinés au même usage, Dieu s'en sert cependant. Celui qui aime la vaine gloire ne cesse d'ambitionner; l'avare, le marchand, le trafiquant et le magistrat en font autant. Il y a dans le monde des opérations qui leur conviennent. Il n'en est pas ainsi du vase d'or qui circule autour de la table des rois. Cela ne signifie pas que le mal soit une chose nécessaire, comment le penser? mais que les méchants remplissent aussi leur rôle. Si toutes les natures étaient d'or ou d'argent, elles n'auraient pas besoin des choses du monde. Si tous étaient patients, à quoi bon des édifices pour se mettre à couvert? Si tous étaient tempérants, pourquoi la recherche dans la nourriture? Si tous enfin savaient se contenter du nécessaire, quel besoin aurait-on de splendides monuments? Si quelqu'un donc se garde pur de ces abus, il sera un vase d'honneur sanctifié.

Voyez-vous qu'il dépend, non de la nature ni de la qualité de la matière, mais de notre volonté, que le vase soit d'or ou d'argile? Là le vase d'argile ne deviendra jamais un vase d'or, et le vase d'or ne s'abaissera jamais jusqu'à devenir un vase d'argile; ici, au contraire, il y a de nombreux changements et des conversions fréquentes. Paul était d'abord un vase d'argile; puis il est devenu un vase d'or. Judas était un vase d'or, et il est devenu un vase d'argile. On devient vase d'argile par l'impureté. L'impudique et l'avare se changent ainsi. — Comment donc a-t-il dit ailleurs : « Nous portons ce trésor dans des vases de terre? » I *Cor.*, IV, 7. N'honore-t-il pas, au lieu de le mépriser, le vase d'argile en disant qu'il renferme le trésor? — D'un côté, c'est de la nature elle-même qu'il parle, et non de la forme qu'elle a revêtue; de l'autre, il entend que notre corps est un vase d'argile. De même que l'argile n'est autre chose que de la terre cuite; de même notre corps est fait d'une boue que la chaleur de l'âme a raffermie. Il est donc évident qu'il est d'argile. En effet, comme le vase d'argile en tombant se casse et se brise, ainsi notre corps se dissout dans la mort. En quoi nos os, si forts et si durs, diffèrent-ils de l'argile? Qu'est-ce qui distingue nos chairs de la boue? Ne dirait-on pas qu'elles sont aussi formées avec de l'eau? Mais, comme je l'ai dit, pourquoi là ne blâme-t-il pas la chose? C'est que là il parle de la nature; tandis qu'ici il s'occupe de la volonté. « Si quelqu'un donc se garde pur de ces abus. » Il ne dit pas : S'il se purifie; mais bien : « S'il se garde pur; » s'il s'en abstient entièrement, « il sera un vase d'honneur, sanctifié et propre au service du Seigneur. » Les autres vases n'y sont donc pas propres, bien qu'ils servent à certains usages. « Préparés pour toute sorte de bonnes œuvres. » S'il ne sert pas actuellement, il faut donc du moins qu'il soit apte au service. Il faut être prêt à tout, à la mort, au martyre, à l'état de virginité, à tout enfin. « Fuyez les passions de la jeunesse. » Il ne parle pas seulement de la concupiscence; mais de tout désir déréglé. Que les vieillards apprennent à ne pas imiter les jeunes gens. Quelqu'un est-il hautain, ambitionne-t-il la puissance, la fortune, est-il esclave des sens ou de toute autre passion, ce sont là des désirs de jeune homme, désirs insensés : lorsque le cœur n'est pas assez affermi, ni l'esprit assez solide, ce désordre arrive nécessairement. Pour que

nous ne nous laissions pas séduire, que nous conseille donc l'Apôtre? De fuir les entraînements de la jeunesse. « Suivez la justice, la foi, la charité et la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur. » Pour lui toute la vertu consiste dans la justice, dans une vie pieuse, dans la foi, la charité et la mansuétude. Qu'est-ce à dire : « Avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur? » C'est comme s'il recommandait de ne se fier qu'à eux : non pas à ceux qui invoquent à l'aventure, mais à ceux qui prient sincèrement et sans détour, sans aucune dissimulation, qui s'approchent dans la paix d'une conscience à l'abri de toute contestation. Mêlez-vous à ceux-ci; ne soyez pas sympathiques à ceux-là, contentez-vous d'être pour eux aussi bienveillants que possible. « Quant aux questions qui sont proposées sans raison et sans sagesse, évitez-les, sachant qu'elles sont une source de contestations. »

2. Voyez-vous comme Paul tient constamment en garde Timothée contre les vaines questions? Non pas qu'il ne fût capable de les réfuter pleinement; il le pouvait. Dans le cas contraire, il lui aurait conseillé d'étudier pour se mettre à même de les résoudre, comme lorsqu'il dit : « Appliquez-vous à la lecture; car, agissant de la sorte, vous vous sauverez vous-même, et vous sauverez ceux qui vous écoutent. » I *Tim.*, IV, 13-16. Mais il savait qu'il était inutile de provoquer de pareilles controverses, qui n'aboutissent qu'à des disputes, à des inimitiés, à des injures, à des outrages. Evitez donc ces questions, pour vous attacher à celles qui ont trait aux Ecritures, ou bien à d'autres de ce genre. « Il ne faut pas que le serviteur du Seigneur s'amuse à contester. » Il ne veut donc pas qu'il se livre à des controverses; le serviteur du Seigneur doit éviter toute querelle. Le Seigneur est un Dieu de paix; pourquoi le serviteur se plairait-il dans les disputes? « Mais il doit être modéré envers tout le monde. » Le serviteur de Dieu ne doit pas contester, je le répète, il doit pratiquer la modération envers tous. Pourquoi donc dit-il : « Reprenez avec une pleine autorité? » *Tit.*, II, 15; et puis : « Que personne ne vous méprise à cause de votre jeunesse? » I *Tim.*, IV, 12; et encore : « Reprenez-les fortement? » *Tit.*, I, 13. Parce que cela n'est pas contraire à la modération. Une réfutation forte, qui procède avec convenance, peut piquer au vif. Il est assurément permis de réprimander avec mesure, et non de réfuter sans ménagement. « Capable d'instruire; » cela s'entend de ceux qui veulent accepter l'instruction; car il dit : « Evitez celui qui est hérétique, après l'avoir averti une ou deux fois. » *Ibid.*, III, 10. « Patient. » Cette qualité est surtout nécessaire au docteur; sans la patience, il n'entreprendrait rien avec utilité. Si les pêcheurs, après avoir souvent jeté en vain leurs filets pendant tout un jour, ne perdent pas courage, à plus forte raison ne le devons-nous pas perdre. Voyez les conséquences : bien des fois, après un enseignement persévérant, le soc de la doctrine, pénétrant profondément dans l'âme, déracine le vice qui la troublait. A force d'écouter, on finit par croire; il n'est pas possible que celui qui est assidûment attentif ne soit jamais ébranlé. Il peut dès lors arriver qu'au moment de le persuader, nous cessions de parler, lui faisant ainsi tout perdre. C'est ce qui a lieu lorsqu'un agriculteur inexpérimenté cultive la vigne qu'il vient de planter, la première année, la seconde et la troisième, sans recueillir les fruits sur lesquels il comptait, se décourage et l'abandonne la quatrième année, au moment de recevoir le prix de son labeur.

Paul ne se contente pas de recommander d'être « patient, » il recommande de « reprendre avec douceur ceux qui résistent à la vérité. » Il convient surtout de le faire avec indulgence; l'âme qui a besoin d'être éclairée, ne peut retirer aucun profit de la rigueur et de la dispute. Voudrait-elle être attentive, elle n'avancera point, embarrassée qu'elle est dans la controverse. Il faut, pour que les leçons soient salutaires, que le disciple se sente attiré vers le maître. Sans cela, il ne pourra rien apprendre, quelle que soit l'importance de l'enseignement. Or, il ne saurait éprouver de la sympathie pour un maître rigide et arrogant. Pourquoi donc dit-il : « Evitez celui qui est hé-

rétique, après l'avoir averti une ou deux fois?» — Il parle de celui qui ne veut pas être guéri, qui est atteint d'un mal sans remède. « Dans l'espoir que Dieu pourra leur donner un jour l'esprit de pénitence pour la leur faire connaître, et qu'ainsi ils sortiront des piéges du démon. » Cela signifie que peut-être il y aurait quelque conversion. Ce mot « peut-être » est employé pour les choses douteuses. C'est pourquoi nous ne devons nous éloigner que de ceux pour lesquels nous savons et nous sommes convaincus qu'il n'y a pas de conversion possible. « Avec douceur, » dit-il. Vous le voyez, c'est ainsi qu'il convient d'aborder ceux qui désirent de s'instruire, et qu'il ne faut jamais interrompre les entretiens avant d'être arrivé à la démonstration. « Qui les tient captifs, pour en faire à sa volonté. » C'est avec raison qu'il dit : « Ils sont retenus captifs ; » car ils nagent dans l'erreur. Voyez comme il enseigne la modération. Il ne dit pas : Dans l'espérance qu'ils puissent ; il dit : « Dans l'espérance que Dieu pourra leur donner un jour l'esprit de pénitence. » Si quelque bien se fait, Dieu seul en est l'auteur. Vous plantez, vous arrosez ; mais c'est lui qui sème et fait produire les fruits. Ne soyons donc jamais portés à croire que nous ayons de nous-mêmes opéré la persuasion, bien que les apparences soient telles. «Qui les tient captifs, dit-il, pour en faire à sa volonté.» Ceci ne s'applique pas seulement au dogme, et s'entend aussi de la morale ; Paul se propose de nous amener à la pratique du bien. Il en est qui sont dans les piéges du diable par leur manière même de vivre ; il ne faut pas non plus en désespérer. « Dans l'espérance que Dieu pourra donner un jour l'esprit de pénitence à ceux que le démon tient captifs pour en faire à sa volonté. » Ces mots : « Dans l'espérance, » sont la preuve d'une grande patience ; car c'est un piége du démon que de ne pas faire la volonté de Dieu.

3. De même que le passereau, bien qu'il ne soit retenu que par un pied, demeure au pouvoir de celui qui a tendu le piége ; de même nous sommes esclaves du démon, quoique nous ne soyons pas entièrement en sa puissance pour ce qui regarde la foi et la conduite, il suffit que nous y soyons sous ce dernier rapport. « Ce ne sont pas ceux qui me diront : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux. » *Matth.*, VII, 22. Dieu dit encore : « Je ne vous ai jamais connus ; retirez-vous de moi, vous qui faites des œuvres d'iniquité.» *Ibid.*, 23. Voyez-vous que la foi ne nous sert de rien, lorsque le Seigneur ne nous connaît pas? C'est ce qu'il répondit aux vierges : « Je ne vous connais point. » *Ibid.*, XXV, 12. A quoi sert, en effet, la virginité ? à quoi les peines et les fatigues, si le Seigneur ne nous connaît pas? Nous en voyons souvent dont on ne peut accuser la foi et qui sont punis pour leur mauvaise conduite ; tandis que d'autres dont la vie est irréprochable se perdent par la perversité de la doctrine. Le dogme et la morale sont inséparables. Voyez-vous comment nous sommes captifs du démon, lorsque nous ne faisons pas la volonté de Dieu? Et ce n'est pas seulement en considération de toute notre vie, c'est pour un seul vice que nous entrerons en enfer, si nos vertus ne nous obtiennent pas grâce. Les vierges ne furent pas accusées d'impureté, ni d'adultère, ni d'envie, ni de calomnie, ni d'intempérance, ni de manque de foi ; elles furent blâmées de n'avoir pas d'huile, c'est-à-dire de ne pas faire l'aumône. Ceux qui qui ont entendu les terribles paroles : « Allez, maudits, au feu éternel, » *Matth.*, XXV, 41, n'étaient pas non plus accusés d'autre chose que d'avoir refusé l'aumône à Jésus-Christ. Voyez-vous comment le seul refus de l'aumône peut conduire à l'abîme éternel ? A quoi peut être bon, je vous le demande, celui qui ne fait pas l'aumône ? — Vous jeûnez chaque jour, dites-vous ? — Mais les vierges aussi jeûnaient, et cela ne leur servit de rien. — Vous priez ? — Qu'importe ? la prière sans l'aumône est infructueuse ; sans l'aumône tout est impur, inutile ; la vertu perd son principal mérite.

« Celui qui n'aime pas son frère ne connaît pas Dieu. » I *Joan.*, III, 10. Et vous, comment l'aimez-vous, lorsque vous ne voulez même pas lui donner ce qu'il y a de moindre et de plus vil ? Dites-moi, pourquoi vivez-vous chastement ? Est-ce parce que vous redoutez le supplice ? Non, vous ne faites qu'obéir en cela à

votre nature; car, si vous agissiez sous l'influence de la crainte, vous devriez à plus forte raison faire l'aumône. Ce n'est pas la même chose de surmonter l'avarice, ou de vaincre la concupiscence; il y a ici beaucoup plus de difficulté. Pourquoi? Parce que la volupté est inhérente à notre corps, ce qui n'a pas lieu pour l'avarice. La charité nous égale à Dieu. Si nous en manquons, nous manquons de tout. Le Christ n'a pas dit : Si vous jeûnez, vous serez semblables à mon Père. Il n'a pas dit non plus : Si vous gardez la virginité, ni : Si vous priez. Rien de tout cela ne concerne Dieu; il ne fait rien de semblable. Que fait-il donc? « Soyez miséricordieux, comme votre Père qui est dans les cieux. » *Luc.*, VI, 36. Voilà ce que fait Dieu. Si vous n'avez pas la charité, qu'avez-vous? « C'est la miséricorde que je veux, et non le sacrifice. » *Ose.*, VI, 6. Dieu a fait le ciel, la terre et la mer : grandes choses et bien dignes de sa sagesse! Mais il ne s'est attiré la nature humaine par rien tant que par son amour et sa miséricorde. Dans ses œuvres il a fait preuve sans doute de sagesse, de puissance et de bonté; mais c'est surtout en s'abaissant jusqu'à nous être soumis. Est-ce que pour cela nous ne l'admirons pas davantage, et ne sommes-nous pas comme frappés de stupeur? Rien n'attire Dieu comme la charité. Tous les prophètes en parlent sans cesse et à tout propos. Je n'appelle pas charité ce qui participe de la cupidité. Les ronces ne produisent pas de l'huile; ce sont les oliviers. De même, ni l'avarice, ni l'injustice, ni la rapine n'engendrent la charité. Ne rendez pas l'aumône odieuse; ne l'exposez pas aux malédictions de tous. Si vous dérobez pour faire l'aumône, il n'y a rien de pire; ce n'est pas là de l'aumône, c'est de la barbarie et de la cruauté; c'est un outrage à Dieu. Si Caïn offensa le Seigneur en lui offrant des présents sans valeur, mais bien à lui; comment celui-là qui lui offre le bien d'autrui, ne l'offenserait-il pas? L'offrande n'est autre chose qu'un sacrifice, une purification, et non pas une souillure. Vous n'osez pas prier sans avoir les mains pures; et vous ne pensez pas mal faire en offrant ce qui a été souillé par le vol? Vous n'entendez pas que vos mains soient impures, vous ne présentez vos offrandes qu'après les avoir purifiées : ces impuretés n'ont rien de coupable; les autres seules méritent d'être condamnées.

La charité nous attire la bienveillance de Dieu.

4. Ne nous attachons donc pas à purifier nos mains pour offrir et prier, mais faisons en sorte que nos offrandes soient pures. Sujet digne de risée; si quelqu'un, après avoir lavé un plateau, le remplissait de présents immondes, ne serait-ce pas une dérision? Il faut sans doute que nos mains soient pures. Elles le seront, si nous les purifions, non-seulement avec de l'eau, mais aussi par la justice. Elles seront alors vraiment purifiées. Si nous sommes pleins d'iniquité, nous aurons beau les laver mille et mille fois, nous n'en retirerons aucun avantage. « Lavez-vous, purifiez-vous. » *Isa.*, I, 16. Qu'est-ce que cela signifie? Le Seigneur a-t-il ajouté : Allez aux fontaines, aux bains, aux étangs et aux fleuves? — Rien de tout cela. — Quoi donc? — « Otez de vos âmes la malignité de vos pensées. » Cela veut dire : Soyez purs. C'est ce qui lave la souillure; c'est la véritable pureté; elle nous donne la confiance en Dieu. L'autre ne peut pas nous être utile; elle convient aussi aux adultères, aux voleurs, aux homicides, aux hommes efféminés, dissolus, impudiques et voluptueux, aux voluptueux surtout. Ce sont eux qui prennent le plus de soin de purifier leur corps; ils exhalent toujours l'odeur des parfums, et ne cessent de blanchir le sépulcre. Oui, leur corps est un sépulcre, puisque l'âme est morte au dedans. C'est pourquoi ils peuvent arriver à cette pureté, mais non pas à celle-là. Il n'y a pas d'avantage à laver son corps. C'est une coutume juive, vaine et superflue, en l'absence de la pureté intérieure. Supposez que quelqu'un soit couvert de plaies purulentes et qu'il lave son corps; à quoi cela lui servira-t-il? Or, si rien ne peut remédier à cette corruption, si vous avez beau le laver et l'essuyer, que gagnerons-nous à purifier le corps, lorsque notre âme est en proie à la pourriture? Rien. Nous avons besoin de prières sans tache; et cela ne sera pas, si l'âme qui prie est impure. Rien ne souille l'âme comme l'avarice et la rapine. Il en est cependant qui, après avoir passé tout le jour à commettre mille

méfaits, se lavent, le soir venu, entrent avec confiance dans l'église, en étendant les mains et comme s'ils se dégageaient de toute souillure par cette purification. S'il en était ainsi, il serait bien avantageux de se laver chaque jour. Oui, si pour se purifier et se débarrasser de ses péchés, il suffisait de se laver, je ne voudrais jamais voir finir mon bain.

Ce sont là des choses ridicules, extravagantes et puériles. Dieu ne se détourne pas de la souillure du corps, mais de la corruption de l'âme. Ecoutez-le nous disant : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur... » S'agit-il ici du corps? Nullement : il s'agit de l'âme : « Ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » *Matth.*, v, 8. Et que dit un prophète? « Créez en moi, ô Dieu, un cœur pur ; » *Psalm.* L, 12 ; et puis un autre : « Purifiez votre cœur de sa corruption. » *Jerem.*, IV, 14. C'est un grand avantage d'être habitué à faire le bien. Le reste est infime et inutile. Lorsque l'âme est habituée au bien, elle ne cesse, pour aller prier, qu'après avoir accompli sa tâche. C'est ainsi que par habitude nous nous lavons avant de prier, et nous ne prions qu'après nous être lavés, sous peine de mal prier, comme si nous devions offenser Dieu et charger notre conscience. Or, si telle est dans une chose de peu d'importance la force de l'habitude, que nous ne pouvons nous y soustraire un seul jour, ne réglerions-nous pas sagement notre vie en prenant celle de faire l'aumône, et la résolution de ne jamais entrer, les mains vides, dans la maison du Seigneur? Tant est grande, en effet, cette force de l'habitude dans le bien comme dans le mal : elle nous entraîne sans notre concours. Beaucoup de personnes ont coutume de faire souvent le signe de la croix, sans avoir besoin qu'on le leur recommande ; souvent elles ont l'esprit occupé ailleurs, et cependant par la seule force de l'habitude, qui fait en elles l'office de moniteur, elles portent spontanément leur main à leur front pour se signer. D'autres ont pris l'habitude de ne pas jurer, et ils y demeureront fidèles bon gré mal gré. Contractons donc celle de faire l'aumône. — Au prix de combien de labeurs nous procurerons-nous ce remède? direz-vous. — Dites-moi vous-mêmes combien nous ne serions pas exposés à gémir, si nous n'avions pas la consolation de l'aumône, et si nous avions à redouter le châtiment de nos innombrables désordres? Est-ce que nous ne dirions pas : Plût à Dieu que nous pussions racheter nos fautes avec de l'argent et distribuer tous nos biens ! S'il était possible d'apaiser de cette façon la colère de Dieu, nous n'épargnerions rien. Si nous agissons ainsi dans la maladie et si nous disons, en présence de la mort : Ah ! si cet homme pouvait conserver la vie, au prix de toute sa fortune ; à plus forte raison devons-nous nous montrer généreux, lorsqu'il est question de notre salut.

Voyez jusqu'où va la bonté de Dieu : il ne s'est pas occupé de nous offrir le moyen d'échapper à la mort du temps, il nous a donné celui d'éviter la mort éternelle. Ce n'est pas cette courte vie, nous dit-il, qu'il convient de racheter ; c'est celle qui ne finit pas. Je te la vends, mais non l'autre ; je ne veux pas te tromper : en recevant celle-ci, tu ne reçois rien ; pour l'autre, je sais quelle en est l'importance. — Ce n'est pas ce que font les marchands et les trafiquants des choses du siècle : en échange de beaucoup, ils donnent le moins possible à ceux qu'ils veulent et peuvent tromper. Dieu agit tout autrement : pour peu il donne beaucoup. Dites-moi, si vous alliez chez un négociant, et que l'on vous proposât deux perles, dont l'une serait sans valeur, l'autre, au contraire, d'un grand prix, et constituant une honnête fortune ; après avoir choisi la pierre précieuse et dédaigné celle qui n'a pas de valeur, l'accuseriez-vous? Non certes ; vous l'admireriez plutôt. Hé bien ! voilà deux vies : l'une temporelle, l'autre éternelle. Dieu nous les propose ; il nous vend l'une, et non pas l'autre. Pourquoi nous fâcher, comme font les enfants, de recevoir la meilleure part? — Est-il donc permis, direz-vous, d'acheter la vie au poids de l'argent? — Certainement, pourvu que nous la payions de nos deniers, et non pas de ceux d'autrui ; pourvu que nous ne dérobions pas. — Mais cet argent est à moi. — Il n'est pas à vous qui l'avez dérobé ; il ne cesse pas d'appartenir aux autres, quand bien même vous en seriez mille fois le maître. Si vous acceptez un

dépôt, il n'est pas à vous, bien qu'il soit entre vos mains, quel que soit le temps qu'on mette à vous le réclamer. Or, si ce qu'on a déposé chez nous volontiers et en nous rendant grâces, ne nous appartient pas, même pendant que nous en sommes les détenteurs ; à plus forte raison ce que nous avons ravi de force. Le vrai propriétaire en demeure le maître aussi longtemps que vous le retenez. La vertu est notre bien : l'argent, fût-il à nous, ne nous appartient pas ; nous en disposons aujourd'hui ; demain il sera à d'autres. Rien ne peut nous séparer de la vertu ; elle ne subit pas de diminution comme l'argent ; elle est entière, lorsqu'elle est. Travaillons donc à l'acquérir et méprisons les richesses, pour arriver aux vrais biens. Puissions-nous tous en être jugés dignes...

HOMÉLIE VII.

« Or, sachez que dans les derniers jours il viendra des temps fâcheux ; car il y aura des hommes amoureux d'eux-mêmes, avares, glorieux, superbes, médisants, désobéissant à leurs pères et à leurs mères, ingrats, impies, ennemis de la paix, sans affection, calomniateurs, intempérants, inhumains, sans entrailles, traîtres, insolents, enflés d'orgueil et plus amateurs de la volupté que de Dieu ; qui auront l'apparence de la piété, mais qui en ruineront la vérité et l'esprit. Fuyez donc ces personnes ; car de ce nombre sont ceux qui s'introduisent dans les maisons, et qui traînent après eux comme captives, de misérables femmes chargées de péchés et possédées de diverses passions, lesquelles apprennent toujours, et n'arrivent jamais jusqu'à la connaissance de la vérité. »

1. Paul disait dans une précédente épître : « L'esprit annonce expressément que dans les temps à venir, quelques-uns abandonneront la foi ; » I *Tim.*, IV, 1 ; et ailleurs dans la même épître il fait à peu près la même prédiction. C'est ce qu'il répète encore ici : « Sachez que dans les derniers jours il viendra des temps fâcheux. » Il ne parle pas seulement de l'avenir ; il rappelle aussi le passé, lorsqu'il dit : « Comme Jannès et Mambrès résistèrent à Moïse. » Il s'appuie encore sur le raisonnement : « Dans une grande maison il n'y a pas seulement des vases d'or et d'argent. » II *Tim.*, II, 20. Mais pourquoi parle-t-il ainsi ? Pour que Timothée ni aucun de nous ne soit étonné qu'il y ait des méchants. S'il en existait, dit-il, du temps de Moïse et s'il doit en exister, après nous, pourquoi nous étonner d'en voir aujourd'hui ? « Dans les derniers jours il viendra des temps fâcheux. » Il ne prétend pas blâmer les temps ni les âges, mais les hommes qui vivront alors. C'est ainsi que nous avons nous-mêmes coutume de dire les temps bons ou mauvais, d'après les actions des hommes. Il indique de suite la cause, la racine et la source de tous les maux : l'orgueil. Celui qui est possédé de ce vice, ne distingue même pas ce qui le regarde. Comment pourrait-il, en effet, l'observer, lorsqu'il néglige et méconnaît les droits des autres ? De même que celui qui fait attention à ce qui est du prochain peut régler ses propres affaires ; de même celui qui dédaigne ce soin, dédaigne aussi ses propres intérêts. Si nous sommes les membres les uns des autres, la conservation d'un membre ne se restreint pas à ce membre seul, elle s'étend à tout le reste du corps : comme aussi le dommage qu'il éprouve ne l'atteint pas seul ; tous les autres membres en souffrent. Si nous formons un même édifice, qu'une partie soit ébranlée, l'ensemble de l'édifice s'en ressent ; que cette partie soit solide, elle pourra soutenir les autres. Ainsi dans l'Eglise, avez-vous méprisé votre frère ? Vous vous êtes fait tort à vous-même. — Et comment ? — Votre membre a subi un dommage considérable. Si celui qui ne fait pas l'aumône, tombe dans l'enfer, celui qui voit son frère pressé par de plus dures nécessités aura d'autant plus à souffrir que le premier, qu'il aura causé un plus grand dommage. « Il y aura des hommes amoureux d'eux-mêmes. » Quiconque s'aime, ne s'aime pas en réalité ; mais quiconque aime son frère, s'aime véritablement. L'amour de soi engendre l'avarice ; car il comprime, il étouffe les élans de la charité, qui s'étend et rayonne partout. « Avares. » L'avarice donne naissance à la vaine gloire, la vaine gloire à la superbe, la superbe à la médisance, qui produit l'arrogance et l'incrédulité : celui qui veut s'élever au-dessus des hommes voudra bientôt s'égaler à Dieu.

Voilà l'origine des péchés ; ils montent progressivement. L'homme circonspect envers ses

semblables sera bien plus révérencieux envers Dieu. S'il est bienveillant pour ses compagnons de servitude, il sera bien mieux disposé pour le Seigneur. Mais, s'il les méprise, osant plus encore, il méprisera Dieu lui-même. Ne nous méprisons donc pas les uns les autres; c'est une mauvaise école où nous apprendrons à mépriser Dieu. Et déjà nous le méprisons en nous méprisant les uns les autres, lorsqu'il nous a ordonné de témoigner de si grands égards au prochain. Voulez-vous le voir clairement par des exemples? Caïn commença par mépriser son frère et finit par mépriser Dieu. — Comment? — Voyez aveç quel dédain il répond : « Suis-je le gardien de mon frère? » *Gen.*, IV, 9. Esaü méprise de même son frère et Dieu. C'est pourquoi le Seigneur disait : « J'ai aimé Jacob et j'ai haï Esaü. » *Rom.*, IX, 13. C'est pourquoi Paul disait aussi : « De peur qu'il ne se trouve quelque fornicateur ou quelque profane comme Esaü. » *Hebr.*, XII, 16. Les frères de Joseph le méprisèrent, et méprisèrent Dieu. Les Israélites méprisèrent Moïse, puis ils méprisèrent Dieu, parce qu'ils avaient méprisé le peuple. Voulez-vous opposer les exemples? Abraham épargna le fils de son frère et fut soumis à Dieu; cela résulte évidemment de son obéissance concernant son fils Isaac et de ses autres vertus. Abel était bon pour son frère; aussi était-il pieux envers le Seigneur. Ne nous méprisons donc pas les uns les autres, pour ne pas être conduits à mépriser Dieu; honorons-nous réciproquement pour apprendre à honorer Dieu. Celui qui se montre audacieux envers ses semblables le sera envers Dieu. Or, lorsque l'avarice, l'amour-propre et l'arrogance se réunissent, que manque-t-il pour consommer la perdition? La corruption est générale et l'amas fangeux des péchés s'écoule ensemble. « Ingrats, » ajoute l'Apôtre. Comment, en effet, l'avare serait-il reconnaissant? envers qui? Envers personne; il regarde tous les hommes comme ses ennemis, voulant les dépouiller tous. Lui prodigueriez-vous tout votre avoir, il ne vous en aurait aucune gratitude : il trouvera mauvais que vous ne possédiez pas assez pour le rendre plus riche. Le rendriez-vous maître de l'univers entier, qu'il ne vous en témoignerait pas la moindre reconnaissance. Il penserait n'avoir rien reçu. Son avidité est insatiable; car elle a sa racine dans le mal, et telles sont les ardeurs du vice.

2. Celui qui souffre de la fièvre ne peut jamais être satisfait, et, s'enivrant toujours dans son désir immodéré, il n'est point assouvi et se sent dévoré par la soif. De même celui qui brûle de l'amour des richesses, n'apaise jamais son avidité. Jamais rassasié, quelle que soit votre profusion, il ne vous sera nullement reconnaissant; il le serait envers celui-là seulement qui lui aurait donné autant qu'il désire; ce que personne ne pourra, sa cupidité n'ayant pas de bornes. Personne ne pourra donc compter sur sa reconnaissance. Il n'y a pas d'ingratitude comparable à celle de l'avare, pas d'insensibilité comme la sienne. Ennemi du monde entier, il s'indigne qu'il y ait des hommes, il voudrait que la terre fût un désert pour jouir seul des biens de tous. Il imagine beaucoup d'autres choses semblables. Plût à Dieu, se dit-il, qu'un tremblement de terre se fît, et que, tous les habitants de la ville étant engloutis, je survécusse seul; de telle sorte que je fusse maître de tout, si c'était possible! Plût à Dieu encore qu'il éclatât une peste qui détruisît tout le monde, et n'épargnât que l'or! Plût à Dieu enfin qu'il survînt un déluge ou un débordement de la mer! Telles sont ses imaginations : rien d'heureux; des tremblements de terre, des coups de foudre, des guerres, des pestes et toutes choses semblables. Mais dis-moi, misérable infortuné, plus vil que les esclaves, si tout était converti en or, ne mourrais-tu pas de faim? Si un tremblement de terre engloutissait le monde, ne périrais-tu pas avec ta criminelle passion? Lorsqu'il n'y aurait plus personne, tu manquerais des choses nécessaires à la vie. Supposons, en effet, que tous les hommes soient détruits et que tout l'or et l'argent se trouve réuni en ton pouvoir, — car on peut supposer ce qui est insensé et même impossible; — que toutes les richesses de l'humanité et ses trésors, avec ses vêtements précieux et tout ce qui est d'or soit en ta possession; à quoi cela te servirait-il? la mort t'envahirait surtout alors que ceux qui sèment le blé et préparent le pain

n'existeraient plus, que les bêtes féroces dépeupleraient tout et que les démons épouvanteraient ton âme. Déjà même plusieurs la possèdent; mais, s'il en était ainsi, ils t'enlèveraient la raison et te feraient périr aussitôt. — Je ne le voudrais pas, diras-tu; j'entendrais qu'il y eût des agriculteurs et des boulangers. — Ils t'occasionneraient encore des dépenses. — Je ne le permettrais pas.

Vous le voyez, cette cupidité est inextinguible! Qu'y a-t-il de plus ridicule? N'avez-vous pas vu que dans cet état on veut ce qui ne peut être? On veut avoir beaucoup de serviteurs, et l'on se plaint qu'ils aient besoin de manger et qu'ils diminuent nos ressources. Que voulez-vous donc, je vous le demande? Voulez-vous que les hommes soient de pierre? Tout cela vraiment provoque le rire : ces fluctuations, ces tourmentes, ces orages, ces tempêtes, cette grande perturbation de l'âme, toujours affamée, toujours altérée. Mais n'aurons-nous pas pitié du malheureux? ne pleurerons-nous pas sur lui? Hé quoi! nous regardons comme une affliction très-grave cette infirmité du corps que les médecins nomment *boulimie*, et qui consiste à ne pouvoir apaiser sa faim, quelle que soit la quantité de nourriture dont on charge son estomac, et nous ne déplorerions pas que l'âme fût en proie à une telle souffrance? La passion de l'argent est tellement insatiable que, pour tant qu'on cherche à la satisfaire, elle n'est jamais assouvie et ne connaît pas de frein. S'il fallait prendre de l'ellébore, ou quelque chose de plus fort, pour nous débarrasser d'une pareille maladie, est-ce que nous n'y consentirions pas de grand cœur? On ne saurait imaginer de somme d'or capable d'apaiser cette soif inextinguible et cette faim dévorante. Et, lorsque nous voyons des hommes transportés de si violents désirs pour l'argent, n'avons-nous pas honte de ne pas témoigner à Dieu la plus petite affection, et de l'estimer au-dessous de l'argent? Pour l'argent nous supportons les veilles, les fatigues de lointains voyages; nous bravons de fréquents périls, la haine, les embûches, tout enfin; et pour Dieu nous n'osons pas même prononcer une parole, affronter les inimitiés; s'il faut porter secours à l'opprimé, nous le trahissons, parce nous redoutons le ressentiment des grands et ses dangereux effets; et nous abdiquons l'autorité que Dieu nous a donnée pour venir en aide aux faibles, de peur de nous attirer des hostilités. On ne manque pas aussitôt de nous objecter cet adage : Cherchez gratuitement l'amitié, ne vous exposez pas gratuitement à la haine. — Est-ce donc être haï en vain? Mais quoi de préférable à une telle haine? La haine encourue pour Dieu vaut mieux que l'amitié qu'on s'attire en son nom. Si l'on nous aime à cause de lui, nous lui sommes redevables de cette faveur; si, au contraire, on nous hait, c'est lui qui devient notre débiteur. Quelle que soit l'étendue de leur passion, les avares ne connaissent pas de bornes; et nous, nous croyons avoir tout fait, pour peu que nous fassions. Nous n'aimons pas Dieu comme ils aiment l'or; que dis-je? notre amour ne peut en rien être comparé au leur. Ils sont très-blâmables sans doute d'aimer l'or avec une telle frénésie; mais ne le sommes-nous pas bien plus de ne pas ressentir pour Dieu cette ardeur, de ne pas rendre au Seigneur de toute chose l'hommage qu'ils rendent, eux, à la terre? car l'or n'est pas autre chose.

L'avarice est insatiable.

3. Considérons leur folie et rougissons nous-mêmes. En effet, si nous ne sommes pas follement épris de l'or, pourquoi ne prions-nous pas Dieu assidûment? L'avare méprise femme, enfants, jusqu'à sa propre substance, jusqu'à son salut : et cela, sans être certain d'augmenter sa fortune : souvent, surpris par la mort au milieu de ses espérances, il s'en va, après avoir travaillé sans fruit. Pour nous qui savons que, ce que nous désirons, nous l'obtiendrons en aimant Dieu comme il convient, loin de l'aimer, nous demeurons entièrement froids, et pour le prochain et pour Dieu : pour Dieu, parce que nous le sommes pour le prochain. Celui qui ne sait pas aimer, ne peut, non, ne peut rien avoir de généreux et de viril; le fondement de tous les biens n'est autre que la charité : « Toute la loi et les prophètes y sont renfermés. » *Matth.*, XXII, 40. Comme le feu qui a pénétré dans une forêt a coutume de tout purifier, de même l'ardeur de la charité détruit et enlève partout où

elle passe tout ce qui pouvait nuire à la semence divine, et met la terre en état de la recevoir. Où est la charité, plus de mal possible : on n'y rencontre pas l'avarice, source de tous les maux, ni l'envie de s'élever: pourquoi se mettre au-dessus d'un ami ? Rien donc ne rend humble comme la charité. Nous sommes les serviteurs de nos amis, et, loin d'en rougir, nous les remercions d'avoir accepté nos bons offices. Nous n'épargnons ni notre argent ni notre vie même ; l'ami se dévoue pour son ami. Pas d'envie, pas d'injure là où se trouve une amitié vraie ; nous ne nous contentons pas de ne pas calomnier nos amis, nous imposons silence aux calomniateurs. Partout règne la sérénité, l'aménité ; on ne voit nulle trace de lutte ou de rivalité, parce que tout respire la paix : « La charité est l'accomplissement de la loi. » *Rom.*, XIII, 10. Rien dans cette vertu de désagréable. Pourquoi? Parce que les péchés sont détruits : plus d'avarice, plus de vol, plus d'envie, plus d'injure, plus d'arrogance, plus de parjure, plus de mensonge. On se parjure pour voler ; mais, au lieu de dérober quoi que ce soit à un ami, on lui donnerait plutôt, en lui témoignant plus de reconnaissance que si l'on recevait de lui. Vous ne l'ignorez pas, vous qui avez eu des amis, je ne dis pas des amis de nom, je dis des amis qui aiment comme il convient d'aimer. S'il en est qui l'ignorent, qu'ils l'apprennent de ceux qui l'ont éprouvé.

Voulez-vous voir maintenant un admirable portrait de l'amitié d'après les Ecritures? Jonathas, fils de Saül, aima David, « et son âme lui était étroitement attachée ; » I *Reg.*, XVIII, 1 ; de telle sorte que lorsque David se lamentait sur le sort de son ami, il disait : « Pour vous j'ai été épris d'amour comme on l'est pour les femmes. J'ai reçu la blessure qui vous a donné la mort. » II *Reg.*, I, 26. Jonathas porta-t-il envie à David? Nullement, bien qu'il eût cependant des motifs de jalousie. D'après l'ordre des choses, il voyait que le royaume devait lui échoir ; mais il n'éprouva rien de semblable et ne dit pas : Voilà celui qui me privera de l'héritage paternel. Au contraire, il travaillait à lui faire obtenir le pouvoir, et pour son ami, il n'épargnait pas même son père. Qu'on ne l'accuse pas de parricide ; il ne faisait pas tort à son père ; il s'opposait à ses embûches et à ses injustices. Il le servait plutôt qu'il ne lui nuisait en ne lui permettant pas de consommer un meurtre inique. Il poussa le dévouement pour son ami jusqu'à vouloir mourir à sa place. Il n'accusa pas son père, il se contenta de le réfuter. Loin de porter envie à David, il lui vint en aide, il ne lui livra pas seulement sa bourse, il lui ménagea le salut. Que dis-je, sa bourse ? il lui donna son âme. Il affronta le courroux de son père dans l'intérêt de son ami, et parce qu'il ne voulait pas être le complice de l'injustice. Telle était l'amitié de Jonathas pour l'homme juste, juste qu'il était lui-même. Examinons maintenant ce que fit David. Il n'eut pas l'occasion de payer son ami de retour ; car celui-ci fut enlevé avant que David ne montât sur le trône et ne fût à même de lui rendre les bienfaits dont Jonathas l'avait comblé. Que fit-il donc? — Voyons comment ce juste témoigna son amitié autant qu'il lui fut permis. « Jonathas, mon frère, votre mort me perce de douleur. » N'est-ce point assez? et ce n'est certainement pas peu de chose : il arracha souvent au péril son fils et son petit-fils, en reconnaissance de ce que le père avait fait pour lui ; il ne cessait d'en prendre soin et de veiller sur eux, comme s'ils avaient été ses propres enfants. C'est cette amitié que je voudrais voir chez tout le monde à l'égard des vivants et des morts.

4. Que les femmes entendent ; c'est pour elles que j'évoque le souvenir des morts : qu'elles écoutent, celles-là du moins qui désirent se remarier et souillent le lit du défunt qu'elles ont pourtant aimé. Je ne le dis pas pour condamner les secondes noces comme impures ; Paul ne le permet pas, et, mettant un frein à ma bouche, il dit à ces femmes : « Elle ne pèche pas, si elle se marie. » I *Cor.*, VII, 28. Mais voyons ce qui suit : « Cependant elle sera plus heureuse, si elle demeure veuve. » *Ibid.*, 40. L'un vaut mieux que l'autre. Pourquoi? Pour plusieurs raisons. En effet, s'il est préférable de ne pas se marier que de se marier, c'est que la première chose l'emporte sur la seconde. Mais, direz-vous, il en est qui n'ont pu supporter le

veuvage, et qui sont tombées dans le malheur parce qu'elles ne savaient pas ce que c'était que le veuvage. S'il ne consiste pas à ne pas se remarier, pas plus que la virginité ne consiste à ne pas se marier, qu'est-ce donc? De même que la décence et la prière de tous les instants recommandent la vierge; de même on reconnaît la douleur d'une veuve à sa persévérance dans la prière ainsi qu'à son éloignement pour la mollesse et la sensualité. « Car celle qui vit dans les délices, dit saint Paul, quoique vivante, est déjà morte. » I *Tim.*, v, 6. Si pendant votre veuvage vous devez avoir le même faste, la même ostentation et les mêmes parures que du vivant de votre mari, mieux vaut vous remarier; l'union n'est pas mauvaise, cette pompe l'est. Vous ne faites pas ce qui est bien, et vous osez commettre ce qui est, je ne dirai pas indifférent, mais coupable. C'est pourquoi elles se sont détournées pour suivre Satan, parce qu'elles n'ont pas su honorer leur veuvage. Voulez-vous connaître ce qu'est une veuve? Ecoutez Paul : « Si elle a bien élevé ses enfants, si elle a exercé l'hospitalité, si elle a lavé les pieds des saints, si elle a secouru les affligés, si elle s'est appliquée à toute sorte de bonnes œuvres. » *Ibid.*, 14. En effet, si, lorsque vous avez perdu votre mari, vous vous entourez du faste des richesses, on dira avec raison que vous ne savez pas respecter votre état.

Transportez donc ces richesses dans le ciel, et vous allégerez le poids de votre veuvage. — Mais que faire, objecterez-vous, si j'ai des fils qui doivent hériter de leur père? — Instruisez-les à mépriser l'argent; transportez dans le ciel ce qui vous appartient en leur donnant ce qui est nécessaire; apprenez-leur à se mettre au-dessus de la fortune. — Et si je suis entourée d'une multitude d'esclaves, absorbée par une infinité d'affaires, par l'or et l'argent, comment suffire seule à cette surveillance, n'ayant pas la protection d'un mari? — Ce sont là de vains prétextes qui sautent aux yeux de tous. Si vous n'aimez pas l'agent et que vous ne vouliez pas augmenter vos richesses, léger sera le fardeau; il est beaucoup plus onéreux d'acquérir que de conserver. Si vous renoncez à un profit, nous enseigne Paul, et si vous secourez les pauvres selon vos moyens, Dieu vous couvrira de sa protection. Si, veillant réellement sur l'héritage de vos orphelins, vous vous le dites; si vous n'êtes pas attachée à l'argent sous un tel prétexte, celui qui lit dans les cœurs sait comment il mettra les biens de vos enfants en sûreté, lui qui vous prescrit de les bien élever. Une maison établie sur l'aumône ne peut, non, ne peut souffrir aucune atteinte grave; et, si cela arrive pour un temps, l'épreuve finira bien. L'aumône défend mieux qu'une cuirasse et un bouclier. Entendez ce que le démon dit de Job : « N'avez-vous pas entouré comme d'un rempart sa personne, et sa maison, et tous ses biens? » *Job*, I, 10. Pourquoi? — Job va vous l'apprendre : « J'étais l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le père des orphelins. » *Ibid.*, XXIX, 15. De même que celui qui ne se détourne pas des malheurs d'autrui, ne subira jamais aucune perte réelle, parce qu'il aura justement appris à souffrir avec les autres; ainsi celui qui ne veut pas se laisser toucher par leurs douleurs, en fera lui-même l'expérience. Et de même que dans le corps, lorsqu'un pied se putréfie, si la main n'en a pas compassion, ne soigne la plaie, n'en lave l'humeur, et n'y applique les remèdes, elle est exposée aux mêmes souffrances et à la mort, parce qu'elle a refusé de venir en aide au membre malade, lorsqu'elle n'était pas encore atteinte par le mal, qui finira par la saisir elle-même, et ne lui permettra plus de se rendre utile, quand il s'agira de sa propre guérison; de même celui qui refuse de compatir aux souffrances d'autrui, souffrira lui-même.

« Vous l'avez fortifié au dedans et au dehors, » et je n'ose l'attaquer. — Et toutefois, direz-vous, Job a cruellement souffert. — Assurément; mais il a mérité par là des biens innombrables : sa fortune a été doublée; il a obtenu une plus grande récompense, une justice plus parfaite, de magnifiques couronnes, des prix éclatants, une augmentation dans ses biens spirituels et corporels. — Il a perdu ses enfants. — Il en a reçu d'autres à la place, et de plus il retrouvera les premiers au jour de la résurrection. Il n'au-

rait pas vu s'en augmenter le nombre, si les mêmes lui eussent été rendus. Dieu lui en a donné d'autres, en attendant qu'il les lui rende tous à la résurrection. Il a eu tout cela en partage, parce qu'il était toujours prêt à faire l'aumône. Imitons-le, nous aussi, pour mériter les mêmes biens par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ... Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VIII.

« Or, sachez que dans les derniers jours il viendra des temps fâcheux ; car il y aura des hommes amoureux d'eux-mêmes, avares, glorieux, superbes, médisants, désobéissant à leurs pères et à leurs mères, ingrats, impies, ennemis de la paix, sans entrailles, calomniateurs, intempérants, inhumains, sans affection, traîtres, téméraires, enflés d'orgueil, et plus amateurs de la volupté que de Dieu. »

1. Si quelqu'un s'afflige maintenant de voir des hérétiques, il doit considérer qu'il en a toujours été de même, le démon ne cessant de mêler le mensonge à la vérité. Au commencement, Dieu avait promis à l'homme la félicité ; le diable vint et lui fit sa promesse. Dieu avait fait le paradis; Satan trompa l'homme en lui disant : « Vous serez comme des dieux. » *Gen.*, III, 5. Il promettait d'autant plus, que ses promesses étaient moins fondées sur la réalité. C'est là le propre des trompeurs. Vinrent ensuite Caïn et Abel, les fils de Seth et les filles des hommes; puis, Cham et Japhet, Abraham et Pharaon, Jacob et Esaü, et jusques à la fin il en fut et il en sera de même : Moïse et les magiciens, les prophètes et les faux prophètes, les apôtres et les faux apôtres, le Christ et l'Antechrist. Il en a donc été ainsi dans le principe et plus tard. Du temps des apôtres, il y avait Theudas et Simon, vers cette époque, Hermogène et Philète. Il n'y a donc pas eu de temps où le mensonge ne se soit mêlé à la vérité. Il faut nous y résoudre; ces choses ont été prédites depuis longtemps. C'est pourquoi Paul disait : « Sachez que dans les derniers jours il viendra des temps fâcheux ; car il y aura des hommes amoureux d'eux-mêmes, avares, glorieux, superbes, médisants ; désobéissant à leurs pères et à leurs mères, ingrats, impies, sans entrailles. « L'ingrat est donc impie; et cela se conçoit. Quiconque est ingrat envers son bienfaiteur, pourrait-il se montrer différent pour les autres? L'ingrat est ennemi de la paix et dénaturé. « Calomniateurs, » c'est-à-dire, accusateurs de leurs frères. Ceux qui ne peuvent se rendre le témoignage d'aucun bien, dénaturent les pensées des autres, en y ajoutant mille et mille griefs. « Intempérants » dans leur langage, dans leurs appétits et de toute manière. « Inhumains. » La cruauté et la férocité découlent de l'avarice, de l'amour-propre, de l'ingratitude, de l'intempérance. « Sans affection, traîtres, téméraires. » Traîtres à l'amitié. Téméraires, n'étant sûrs de rien. « Enflés d'orgueil, » pleins d'arrogance. « Plus amateurs de la volupté que de Dieu. »

Voici la suite : « Ils auront l'apparence de la piété, mais ils en renieront la vérité. » Dans son Epître aux Romains Paul dit aussi : « Comme ayant dans la loi la forme de la science et de la vérité. » *Rom.*, II, 20. Mais il loue ici cette forme, tandis que là il nous la montre sous les noires couleurs du péché. Pourquoi? Parce qu'il ne la prend pas dans le même sens; car, s'il emploie souvent l'image pour la ressemblance, il s'en sert aussi pour exprimer une chose inanimée et de nulle valeur. Entendez-le, lorsqu'il dit aux Corinthiens : « L'homme ne doit point se couvrir la tête, parce qu'il est l'image et la gloire de Dieu. » I *Cor.*, XI, 7. Or, le prophète dit : « En vérité, l'homme passe comme une image. » *Psalm.* XXVIII, 7. L'Ecriture représente quelquefois la personne royale sous la figure d'un lion : « Il s'est couché comme un lion et comme un jeune lion ; qui osera le réveiller? » *Gen.*, XLIX, 9; et ailleurs, lorsqu'il s'agit de la rapine : « Comme un lion ravissant et rugissant. » *Psalm.* XXI, 14. C'est ce que nous ferons nous-mêmes; lorsque les choses sont composées et variées, c'est avec raison qu'on les applique à de nombreuses images et à différents exemples. Ainsi, lorsque nous voulons louer la beauté, nous la comparons à des tableaux, et, s'il s'agit de vanter un tableau, nous disons qu'il est parlant. En cela nous ne procédons pas de la même manière : d'un côté, notre comparaison porte sur la res-

semblance ; de l'autre sur la forme et la beauté. Voilà ce qui arrive, lorsque nous parlons de la forme. Là, elle représente le modèle et l'image, la doctrine et l'archétype de la prière ; ici, elle exprime un objet inanimé, une simple apparence, un type et comme un masque. La foi sans les œuvres n'est donc qu'une apparence sans vertu, on peut le dire avec raison. Il en est comme d'un corps plein de grâce et d'harmonie qui, privé de vertu, ressemble à une peinture. Supposons, en effet, un homme ayant la foi, convaincu d'avarice, de trahison et de témérité : à quoi lui servira de croire, s'il n'a rien de ce qui convient au chrétien, s'il ne fait rien de ce qui recommande la piété ; s'il surpasse les Gentils en impiété, s'il est né pour le malheur de ses semblables et pour blasphémer Dieu ; s'il dégrade sa croyance par sa conduite ? « Fuyez donc ces personnes. » — Si c'est pour les derniers jours qu'il annonce de tels hommes, pourquoi dit-il : « Fuyez donc ces personnes ? » — Il est vraisemblable qu'il y en avait alors aussi, bien que leur impiété ne fût pas si grande, et Paul charge réellement Timothée de mettre tous les fidèles en garde contre ces hommes. « Car de ce nombre sont ceux qui s'introduisent dans les maisons, et qui traînent après eux comme captives des femmelettes chargées de péchés et possédées de diverses passions ; lesquelles apprennent toujours et n'arrivent jamais jusqu'à la connaissance de la vérité. »

2. Voyez-vous qu'ils se servent de l'antique ruse dont le diable se servit contre Adam ? « Qui s'introduisent dans les maisons. » Voyez-vous aussi comment l'Apôtre dénonce leur impudence par ces paroles, en même temps que leur ignominie, leur astuce et leur adulation ? « Et qui traînent après eux comme captives des femmelettes. » L'homme aisé à duper, est donc une femmelette, et non pas un homme. Il appartient aux femmes de se laisser facilement séduire ; que dis-je, aux femmes ? non, aux femmelettes. « Chargées de péchés. » Remarquez la cause de leur incrédulité. C'est le péché ; elles ne peuvent se rendre le témoignage d'aucun bien. Par ce mot, « chargées, » il indique la multitude des péchés, le déréglement et la confusion. « Et possédées de diverses passions. » Il n'accuse pas le sexe et ne dit pas simplement : Les femmes ; mais bien : les femmes de cette espèce. Que signifie, « diverses ? » Il fait entendre par là bien des choses, la volupté, l'impudeur, la lubricité. « De diverses passions ; » c'est-à-dire encore, d'avarice, de vanité, de sensualité, d'orgueil, d'ambition. Et peut-être entend-il aussi d'autres passions honteuses. « Lesquelles apprennent toujours et n'arrivent jamais jusqu'à la connaissance de la vérité. » Pourquoi ces paroles ? Loin de les épargner, il les menace. Parce qu'elles ont été possédées de ces désirs et de ces désordres qui ont aveuglé leurs âmes. « Comme Janné et Jambris résistèrent à Moïse ; de même ils résistent à la vérité. » Quels sont ces magiciens qui vivaient au temps de Moïse ? et comment se fait-il que leurs noms ne figurent pas ailleurs ? C'est que les traditions n'ont pas été consignées par écrit, ou bien que Paul a appris ces choses par le canal de l'Esprit saint. « De même ils résistent à la vérité. Ce sont des hommes corrompus dans l'esprit et pervertis dans la foi ; mais le progrès qu'ils feront aura ses bornes. » Leur folie sera manifeste aux yeux de tous, comme il arriva pour ces insensés. « Mais le progrès qu'ils feront aura des bornes. » Pourquoi donc dit-il ailleurs : « Ils croîtront de plus en plus dans l'impiété ; » II *Tim.*, II, 16 ; et dit-il ici : « Le progrès qu'ils feront aura des bornes ? » Il parle ainsi plus haut, parce que, lorsqu'ils ont commencé d'innover et d'errer, ils ne cessent et cherchent toujours à tromper, à corrompre la doctrine ; l'erreur ne s'arrête jamais. Ici, au contraire, il déclare qu'ils ne tromperont ni n'entraîneront d'une manière définitive ; bien qu'ils paraissent en avoir séduit quelques-uns au début, ils seront bientôt démasqués. Ecoutez la raison qu'il en donne : « Car leur folie sera connue de tout le monde. » D'où ? De partout. « Comme le fut alors celle des magiciens. » Bien que l'erreur semble triompher d'abord, elle ne persévère pas jusqu'à la fin. Il en est de même de tout ce qui n'est pas essentiellement un bien et n'en a que l'apparence. Cela brille un temps, puis s'évanouit et tombe.

Tels ne sont pas nos biens, et vous en êtes les témoins. Ils ne servent pas à nous tromper; qui voudrait mourir pour l'erreur? « Quant à vous, vous savez quelle est ma doctrine. » Soyez donc forts; non-seulement vous l'avez écoutée, mais « vous l'avez acquise. » On voit que cela date de loin. « Vous savez quelle est ma doctrine, » mes enseignements, ma parole. « Quelle est ma conduite : » ceci regarde le genre de vie. « Quelle est la fin que je me propose : » voilà pour le zèle et la persévérance. Je ne me contentais pas, dit-il, de parler; j'agissais et je pratiquais la sagesse en même temps que je l'enseignais. « Quelle est ma foi, ma longanimité. » Par ce moyen, continue-t-il, rien n'a pu me jeter dans le trouble. « Ma charité, » vertu qu'ils n'avaient pas. « Et ma patience, » autre vertu qui leur était étrangère. « Ma longanimité. » J'ai fait preuve d'une grande générosité vis-à-vis des hérétiques. « Ma patience, » dans les persécutions. « Les persécutions et les afflictions. » En effet, le docteur est surtout troublé du grand nombre des hérétiques et de la difficulté de supporter les afflictions. Mais à propos des hérétiques, il a eu soin de dire qu'il en a été et en sera toujours ainsi, qu'il ne cessera d'en exister, qu'ils ne peuvent nous nuire, que dans le monde il y a des vases d'or et d'argent. Le voyez-vous enfin parler des afflictions? « Comme celles d'Antioche, d'Iconium et de Lystres. » Pourquoi ne nomme-t-il que ces villes entre tant d'autres? Parce que les autres étaient connues de son disciple, et que négligeant sans doute le passé, il ne fait mention que des choses les plus récentes. Il n'entend pas faire une complète énumération, car il n'ambitionne pas la vaine gloire; il parle, non par ostentation, mais pour consoler son disciple. Il cite Antioche de Pisidie, et rappelle Lystres, d'où Timothée était originaire. « Combien grandes ont été ici ces persécutions que j'ai souffertes. » Double consolation, dit Paul, parce que je les ai endurées avec un zèle généreux, parce que je n'ai pas été abandonné et qu'on ne peut pas dire que Dieu m'ait trahi; parce qu'il m'a préparé plutôt une couronne plus éclatante. « Combien grandes ont été ces persécutions, et comment le Seigneur m'en a pleinement délivré. Et tous ceux qui veulent vivre avec piété dans le Christ Jésus seront persécutés. »

3. Mais que parlé-je de moi? dit-il; chacun de ceux qui veulent vivre avec piété souffrira la persécution. Il appelle ici persécutions les tribulations et les peines. Il n'est pas d'homme qui, suivant le chemin de la vertu, soit exempt de douleurs, d'afflictions, de chagrins, de tentations : comment en serait-il autrement pour celui qui s'avance dans la voie étroite et resserrée, qui a entendu ces paroles : « Vous aurez à souffrir bien des afflictions dans le monde? » *Joan.*, XVI, 33. Si Job disait en son temps : « La vie de l'homme sur la terre est une tentation continuelle, » *Job*, VII, 1, à plus forte raison maintenant. « Mais les hommes méchants et les imposteurs se fortifieront de plus en plus dans le mal, étant eux-mêmes dans l'illusion et y faisant tomber les autres. » Que rien de tout cela ne vous trouble, dit l'Apôtre, s'ils sont dans un état florissant, et que vous soyez en proie aux tentations; c'est la nature des choses qui le veut ainsi. Vous pourriez apprendre par moi que l'homme qui se trouve en lutte avec les méchants, est inévitablement en butte aux afflictions. L'athlète qui combat ne peut se livrer au plaisir ni aux excès de la table. Que pas un lutteur ne prétende donc au calme, au repos. Pas de trêve à la lutte, à la guerre, aux afflictions, aux anxiétés, aux tentations; l'arène est toujours ouverte. Il y a d'autres temps pour le repos; c'est ici le moment des fatigues et des sueurs. Nul ne songe à se reposer, lorsqu'il s'est dépouillé de ses vêtements et qu'il a oint ses membres pour le combat. Si vous ne voulez pas agir de la sorte, pourquoi vous être dépouillé? A quoi bon en venir aux mains? — Et pourquoi, direz-vous, ne combattrai-je pas de suite? — Parce que vous ne dominez pas encore vos passions et que vous ne résistez pas aux emportements de la nature. « Quant à vous, demeurez ferme dans les choses que vous avez apprises, et qui vous ont été confiées, sachant de qui vous les avez apprises, et considérant que vous avez été nourri dès votre enfance dans les lettres saintes, qui peuvent vous ins-

truire pour le salut par la foi qui est en Jésus-Christ. » Qu'est-ce que cela signifie? De même que le prophète David disait : « Gardez-vous de porter envie aux méchants; » *Psalm.* XXXVI, 1; de même Paul avertit son disciple par ces paroles : « Quant à vous, demeurez ferme dans les choses que vous avez apprises et qui vous ont été confiées. » Non-seulement « vous avez appris, » mais on « vous a confié; » ce qui veut dire que vous avez cru. — Qu'ai-je cru? — Que là est la vie.

Si vous voyez donc le contraire de ce que vous avez cru, n'en soyez point ébranlé. Abraham vit des choses contraires, et n'en souffrit pas. Il avait entendu : « C'est d'Isaac que sortira la race qui doit porter votre nom; » *Genes.*, XXI, 12; et puis il reçut l'ordre d'immoler Isaac : il n'en fut ni troublé ni ému. Que personne donc ne se scandalise du mal; déjà l'Ancien Testament le recommandait. — Comment faire, si les bons doivent se réjouir et les méchants être punis? — L'une de ces choses est possible, non pas l'autre : il peut arriver que les méchants soient punis; mais non que les bons soient toujours dans la joie. Personne n'égalait Paul, et cependant il passa la vie entière dans l'affliction, dans les larmes et dans les gémissements, le jour et la nuit. « Durant trois ans je n'ai point cessé, dit-il, d'avertir avec larmes chacun de vous. » *Act.*, XX, 31. Il dit aussi : « Je suis assiégé tous les jours. » II *Cor.*, XI, 28. Il ne se réjouissait pas aujourd'hui, sauf à pleurer demain; il ne cessait jamais de verser des larmes. — Pourquoi donc dit-il : « Les méchants se fortifieront de plus en plus dans le mal. » — Il ne dit pas qu'ils seront dans le repos : « Ils se fortifieront de plus en plus dans le mal? » Voilà ses paroles. C'est de cette manière qu'ils progresseront, ils ne jouiront pas de l'abondance des biens. S'ils sont châtiés, c'est pour que vous ne vous imaginiez pas que leurs péchés demeurent impunis. Dieu, en nous pardonnant, nous encourage et nous relève, sachant que l'enfer seul ne peut pas nous préserver de la méchanceté. Si les méchants n'étaient jamais punis, personne ne croirait que Dieu préside aux destinées humaines. Si tous l'étaient, nul n'attendrait la résurrection, où chacun recevra selon ses œuvres. C'est pourquoi il nous punit et ne nous punit pas. Si les justes passent leur vie dans l'affliction, c'est parce qu'ils sont ici-bas des étrangers et des pèlerins destinés à un autre monde. Ils acceptent la souffrance comme une épreuve. Ecoutez Dieu parlant à Job : « Pensez-vous que je vous aie répondu pour une autre raison que pour que vous paraissiez juste? » *Job*, XL, 3. Quant aux pécheurs, souffriraient-ils autant, ils n'en seront pas moins punis pour leurs péchés. Rendons grâces à Dieu en toute chose; de quelque manière qu'il nous traite, c'est toujours pour notre bien. Sans haine et sans aversion, il nous crée, mais il veille sur nous et nous vient en aide toujours. « Considérant que vous avez été nourri, dès votre enfance, dans les saintes lettres. » Cela signifie : Vous avez été élevé de bonne heure dans les divines Ecritures; c'est ainsi qu'il les nomme. Vous devez donc conserver fermement votre foi, et ne la laisser jamais s'altérer. C'est une racine profonde, et qui n'a pas besoin d'une longue alimentation; elle ne déviera pas. Après avoir dit : « Les saintes lettres, » il ajoute : « Qui peuvent vous instruire. » C'est-à-dire qui ne vous permettent pas de rien éprouver de contraire à la raison; ce que beaucoup éprouvent.

4. Celui qui est versé dans les Ecritures, comme il convient, ne se scandalise jamais; il supporte tout vaillamment, soit en s'en reposant sur la foi et sur l'incompréhensible providence de Dieu, soit en appréciant les raisons, en considérant les exemples consignés dans les livres saints. Ne pas prétendre satisfaire en tout sa curiosité ni tout connaître, c'est une grande preuve de science. Si vous me permettez d'employer une comparaison, supposons un fleuve, ou plutôt des fleuves, et ceci n'est pas un langage de convention, mais la pure réalité. Eh bien, tous les fleuves ne sont pas également profonds; ils le sont plus ou moins : il en est qui pourraient submerger les ignorants. Ici il y a des tourbillons, là il n'y en a point. Il est donc bon de ne pas chercher à tout approfondir, à tout connaître. De même que celui qui veut connaître tous les endroits d'un fleuve fait

preuve de la plus grande ignorance en ce qui concerne les propriétés de ces cours d'eau, et sera exposé à périr par son audace à sonder les profondeurs, après qu'il aura traversé des parties moins dangereuses; de même celui qui veut tout savoir en Dieu et tout approfondir s'en trouve le plus éloigné. Il est vrai que dans les fleuves la plus grande partie est sûre; il y a peu de tourbillons et de gouffres. Mais c'est le contraire en Dieu : la plus grande partie est cachée', et ses ouvrages sont insondables. Pourquoi vous exposer à vous engloutir? Contentez-vous de savoir que c'est Dieu qui dispense toute chose, qui pourvoit à tout, que nous avons notre libre arbitre, que Dieu fait ceci, permet cela, ne veut rien de mal; que tout n'arrive pas seulement par sa volonté, mais aussi par la nôtre; que nous sommes seuls à commettre le mal, tandis que le bien se fait par nous moyennant sa grâce, et qu'il sait tout. C'est donc lui qui opère tout. Partant, énumérez ce qu'il y a de bien, de mal et d'indifférent. Ainsi la vertu est un bien, la perversité un mal; les richesses, la vie et la mort sont choses indifférentes. Pénétrés de ces vérités, vous apprendrez à connaître que les justes sont opprimés pour être couronnés, les pécheurs pour expier leurs fautes : que tous les pécheurs ne sont pas punis en cette vie, de peur qu'ils ne soient tentés de ne pas croire à la résurrection, de même que tous les justes ne sont pas opprimés, pour que vous soyez bien persuadés que l'impiété n'est pas louable et que la vertu seule l'est.

Tels sont les principes, telles sont les vraies lois. Conduisez-vous en tout d'après cette lumière, et vous marcherez sûrement. De même que les maîtres d'école ont adopté le nombre de six mille comme base de tous les calculs, ce nombre pouvant servir à diviser et multiplier tous les autres, et renfermant en soi le principe de toutes les opérations, ainsi que le savent bien ceux qui ont appris cette méthode; de même, si quelqu'un connaît les règles que je rappellerai brièvement, il ne sera jamais scandalisé. En quoi consiste-t-elle? En ce que la vertu est un bien et l'iniquité un mal, tandis que la maladie, la pauvreté, les embûches, les calomnies et les autres choses semblables, sont indifférentes; en ce que les justes sont accablés ici-bas d'afflictions, de telle sorte que si l'on en voit d'heureux, c'est pour que la vertu ne paraisse pas odieuse; que les méchants se réjouissent, parce qu'ils seront punis ensuite. Si quelques-uns d'entre eux le sont en ce monde, c'est pour que l'iniquité ne triomphe pas sous les apparences du bien, pour montrer que les crimes ne demeurent pas toujours impunis; d'autre part, tous ne reçoivent pas leur châtiment, pour maintenir intacte la foi de la résurrection. Ceux qui parmi les bons sont affligés de certains maux, en seront délivrés dans la suite; tandis que les méchants trouvent leur récompense dans les biens dont ils sont gratifiés, en attendant qu'ils subissent les peines éternelles. Souvenons-nous aussi que la plupart des œuvres de Dieu sont incompréhensibles, et qu'il existe entre lui et nous un abîme incommensurable. Si nous méditons ces choses, rien ne pourra nous troubler. Si nous prêtons souvent l'oreille aux Ecritures, nous rencontrerons de fréquents exemples de ce genre, « qui peuvent vous instruire pour le salut, » dit l'Apôtre. Les Ecritures enseignent ce qu'il convient de faire ou de ne pas faire. Ecoutons le bienheureux nous disant ailleurs : « Vous vous flattez d'être le conducteur des aveugles, la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, le docteur des ignorants, le maître des enfants. » *Rom.*, II, 19, 20.

Vous le voyez, la loi est la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres. Mais, si celui qui nous montre la lettre, la lettre qui tue, est la lumière, que ne doit pas être celui qui nous donne l'esprit qui vivifie? Si l'ancienne loi est la lumière, que sera la nouvelle, où tant de choses nous sont révélées? où la différence est si grande qu'on pourrait la comparer à ce qu'éprouveraient ceux qui, ne connaissant que la terre, verraient le ciel et toutes les splendeurs célestes? Nous sommes édifiés au sujet de l'enfer, du ciel et du jugement. N'ajoutons donc pas foi aux inepties; tout cela n'est que prestige. — Mais, direz-vous, si leurs paroles devaient s'accomplir? — Ces choses n'arrivent, si toutefois elles arrivent, que parce que vous y

La loi éclaire ceux qui sont dans les ténèbres.

croyez. Vous êtes devenus les esclaves du démon; il est le maître de votre vie, il en dispose à son gré. Qu'un chef de brigands eût en son pouvoir un prince qui se serait réfugié vers lui et qui rechercherait sa société, dépendrait-il de lui, je vous le demande, de le laisser vivre ou mourir. Certes, il le pourrait. Et comment? Non pas qu'il prévoie l'avenir, mais parce qu'il est le maître de faire périr ou de conserver le prince qui s'est livré à lui. Il est le maître de lui donner la mort, s'il lui plaît, ou de le renvoyer sain et sauf. Il peut, selon sa fantaisie, le rendre riche ou pauvre. C'est ainsi que la plus grande partie du monde et la plupart des hommes se sont livrés à Satan.

5. D'ailleurs, ce qui importe aux séducteurs, c'est que l'homme s'habitue à leur donner sa confiance; personne ne fait attention aux événements contraires; on ne s'attache qu'à ceux qui sont prévus. Si ces hommes ont une certaine prescience, amenez-les devant moi, qui suis fidèle. Je ne parle pas pompeusement; il n'en est pas besoin pour s'en débarrasser. Bien que plein de vices, je ne m'abaisserai pas pour l'amour d'eux. Je m'écrie par la grâce de Dieu: Amenez-moi le magicien qui se dit doué de la puissance de deviner; qu'il m'annonce ce qui m'arrivera demain d'heureux ou de malheureux. Mais il ne parlera pas; j'appartiens au Roi, et il n'a pas, lui, de pouvoir sur moi; je suis éloigné de ses antres, de sa caverne; je combats pour mon roi. — Cependant on a dérobé, direz-vous, et il a découvert le larron. — Cela n'est pas toujours vrai; c'est bien plutôt une invention ridicule; ils ne savent rien. S'ils savaient quelque chose, ils devraient de préférence parler de ce qui les touche, dire comment sont dérobées les nombreuses offrandes faites aux idoles, comment est fondue la quantité considérable d'or que l'on donne. Pourquoi ne l'ont-ils pas prédit à leurs prêtres? Ils ne savent rien encore une fois. Pour conserver leurs richesses, ils n'ont pu rien prévoir, lorsque les flammes de l'incendie consumaient les temples de leurs idoles, et tant d'hommes avec eux. Pourquoi ne veillent-ils pas à leur propre salut? S'il arrive que leurs prédictions s'accomplissent, cela pourrait aussi n'être arrivé que par hasard. Nous avons nos prophètes; ceux-là ne se trompent jamais; ils ne disent pas tantôt vrai, tantôt faux; tout se réalise. Voilà de la vraie prescience.

Renoncez enfin à cette folie, je vous en conjure, si vous avez foi dans le Christ; sinon, pourquoi vous ridiculiser et vous tromper vous-mêmes? Jusques à quand boiterez-vous des deux pieds? Pourquoi recourir à de tels êtres et les interroger? Dès que vous les consultez, vous vous constituez leur esclave; car vous les interrogez comme si vous y croyiez. — Non, ce n'est pas, direz-vous, que nous ajoutions foi à leurs paroles; nous voulons seulement les mettre à l'épreuve. — Chercher à savoir s'ils disent vrai, ce n'est pas croire qu'ils se trompent, c'est douter. Pourquoi vouloir connaître l'avenir? S'ils vous disent: Voilà ce qui vous arrivera; faites telle chose, et vous échapperez au malheur qui vous menace; il ne faut pas néanmoins rendre un pareil culte aux idoles, bien que vous ayez amoindri l'excès de votre témérité. Feraient-ils des prédictions véritables, vous n'en retireriez d'autre profit qu'un chagrin inutile. L'événement ne s'est-il pas réalisé, reste qu'on a subi de noires appréhensions et qu'on s'est tourmenté soi-même. Si pareille chose nous était avantageuse, Dieu ne nous l'aurait pas enviée; il ne se fût pas montré jaloux, lui qui nous a initiés aux choses du ciel: « Je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père; vous ne serez plus mes serviteurs, je vous appellerai mes amis; vous l'êtes en réalité. » *Joan.*, XV, 15. Pourquoi donc ne nous a-t-il pas révélé l'avenir? Parce qu'il ne veut pas que nous en tenions compte. La preuve qu'il n'est pas jaloux de notre bien-être, c'est que de telles révélations étaient faites aux anciens, alors même qu'il ne s'agissait que d'un âne ou d'autres objets aussi minimes: ils n'étaient encore que des enfants. Il a voulu nous affranchir de ces sollicitudes. — Mais sur quoi sommes-nous instruits? — Sur ce que nos pères n'ont pas appris; ce qui les occupait était vulgaire, ce qui nous occupe, c'est que nous ressusciterons un jour, que nous serons immortels et incorruptibles, que l'autre vie n'aura pas de fin, que tout ici-bas est passa-

ger, que nous serons emportés dans les nues, que les méchants seront punis, et tant d'autres choses; là rien de trompeur. N'est-il pas bien préférable de le savoir que d'apprendre qu'on a retrouvé l'âne qu'on avait perdu? Vous avez repris un âne, vous l'avez retrouvé; à quoi bon? Ne le perdrez-vous pas d'une autre manière? S'il ne se sépare pas de vous, n'est-ce pas vous qui vous en séparez par la mort? Quant aux biens dont j'ai parlé, nous les posséderons éternellement une fois que nous les aurons conquis. Suivons-les donc; attachons-nous à ce qui est durable. Ne prêtons pas l'oreille aux devins, aux oracles, aux magiciens; écoutons Dieu seul qui voit et sait tout. Nous connaîtrons ainsi ce qu'il faut connaître, et nous mériterons toute félicité en Jésus-Christ.

HOMÉLIE IX.

« Toute écriture inspirée de Dieu est utile pour instruire, pour reprendre, pour corriger et pour enseigner la justice; afin que l'homme de Dieu soit parfait, prêt à tout bien. »

1. Paul, après avoir exhorté et consolé Timothée par tous les moyens, met à profit l'Ecriture pour l'exhorter d'une manière plus parfaite. Et c'est avec raison qu'il prend de lui tout ce soin ; car il allait lui annoncer une grande et triste nouvelle. Si Elisée, intimement uni à son maître jusqu'au dernier soupir, déchira ses vêtements en le voyant disparaître, comme si la mort le lui ravissait, combien ne pensez-vous pas que dut souffrir Timothée, lui si aimé et si aimant, en apprenant que son maître allait mourir, et qu'il ne pourrait pas l'assister à ses derniers moments, ce qui est la plus grande des peines? Nous n'avons pas, en effet, la même reconnaissance pour le passé, lorsqu'à l'approche de la mort, nous sommes éloignés de nos chers mourants. C'est pourquoi Paul, après avoir prodigué ses consolations, parlait de sa fin, non pas d'une façon quelconque, mais en des termes propres à calmer la douleur de son disciple, à le remplir même de joie; de telle sorte que l'événement lui parût plutôt un sacrifice qu'une mort, et qu'il le regardât comme un voyage, ce qu'il est en réalité, et comme un passage à un monde meilleur. « Car pour moi, dit-il, déjà je tombe en dissolution. » II *Tim.*, IV, 6. C'est pour cela qu'il écrit : « Toute écriture inspirée de Dieu, est utile pour instruire, pour reprendre, pour corriger. » Qu'est-ce à dire « toute? » Toutes celles, dit-il, que j'ai désignées du nom de sacrées, et dont il parlait ainsi : « Voilà ce qui a été dit, » dont il disait encore : « Vous avez été nourri dès votre enfance dans les saintes lettres. » Toutes ces écritures ont donc été inspirées de Dieu. N'en doutez point, recommande-t-il. « Est utile pour instruire, pour reprendre, pour corriger; afin que l'homme de Dieu soit parfait, prêt à tout bien. Et d'abord pour instruire. » C'est là que nous verrons ce qu'il est nécessaire de savoir ou d'ignorer; là ce qui convient de reprendre; là ce qu'il faut corriger et réprimer. Utile à encourager et à consoler, « à reprendre » ce qui manque, ce qui a besoin d'être complété. « Afin que l'homme de Dieu soit parfait. » Le secours des Ecritures nous a été donné pour que l'homme, l'homme de Dieu arrive à la perfection, sans cela nous ne pouvons y parvenir. Pour me remplacer, dit l'Apôtre, vous avez les Ecritures; vous y puiserez toute la science que vous voudrez.

Or, s'il écrivait ces choses à Timothée, qui était rempli de l'Esprit saint, à plus forte raison s'adressent-elles à nous. « Etant prêt à tout bien. » Il ne se contente pas de dire : Participant; on voit là l'image d'une abondante provision. « Je vous conjure donc devant Dieu et devant le Seigneur Jésus-Christ, qui jugera les vivants et les morts. » Ou bien il entend les pécheurs et les justes, ou bien les vivants comme les morts; car beaucoup doivent être laissés vivants. Il avait effrayé déjà Timothée dans la lettre précédente en lui disant : « Je vous ordonne devant Dieu qui juge tout. » I *Tim.*, VI, 13. Il parle ici d'une manière plus terrible : « Qui jugera les vivants et les morts; » c'est-à-dire, qui demandera compte de tout. « Dans son avénement et son règne. » Quand jugera-t-il? Dans son avénement glorieux et dans l'établissement de son règne. Cela signifie donc que son second

Le second avénement du Sauveur différera du premier.

avénement différera du premier; ou bien Paul atteste simplement sa venue et son règne. Il prend Timothée à témoin, parce qu'il l'en a déjà prévenu. Puis il ajoute, lui enseignant comment il convient d'annoncer la parole : « Prêchez, pressez à temps et à contre-temps, réfutez, reprenez, conjurez en toute patience et toute doctrine. » Que veut dire : « A temps et à contre-temps? » N'ayez pas de temps déterminé; que tous les moments vous soient bons, et non pas seulement ceux qui s'écoulent dans le calme et dans la paix, dans le silence de l'Eglise. Environné de périls, captif, chargé de chaînes, fallût-il, marcher à la mort, mettez ce temps à profit pour réfuter et reprendre. C'est une occasion favorable pour reprendre, lorsque la prédication gagne du terrain, et que l'action lui vient en aide.

« Conjurez, » ajoute-t-il. C'est ainsi que le médecin, après avoir prononcé sur la blessure, fait les incisions, applique les remèdes. Si une seule de ces opérations est négligée, les autres deviennent inutiles. Si vous blâmez sans preuves, vous paraîtrez téméraire, et nul ne le supportera; mais on accepte la réprimande après la démonstration, sous peine d'être accusé d'impudence. D'un autre côté, si vous réprimandez trop fortement, sans recourir à la prière, vous perdez encore tout. Le blâme sans l'encouragement est insupportable. Pour salutaire que soit une incision, le malade ne peut l'endurer à moins qu'on n'ait la précaution d'adoucir les douleurs de l'opération. Il en est de même ici. « En toute patience et toute doctrine. » Celui qui reprend a besoin de patience, pour convaincre de quelque manière que ce soit; il est bon aussi de tempérer le blâme pour le faire accepter. Pourquoi Paul ajoute-t-il : « Et toute doctrine? » Non pas en s'indignant, et comme par un sentiment de haine, en injuriant, en se conduisant comme envers un ennemi; mais en usant de charité et de compassion, comme si l'on déplorait plus qu'eux leurs malheurs, en étant plus affecté. « Sans jamais vous lasser de les tolérer et de les instruire; » ce qui ne signifie certes ni une patience ni un enseignement quelconques. « Car il viendra un temps où les

Blâmer sans encourager devient insupportable.

hommes ne pourront plus souffrir la saine doctrine. » Prévenez leur ruine en vous emparant d'eux tous. C'est pour cela qu'il disait : « A temps et à contre-temps. » Ne négligez rien pour avoir des disciples soumis. « Au contraire, ils aggloméreront les docteurs qui répondent à leurs désirs. »

2. Rien de plus significatif; par ce mot : « Ils aggloméreront, » il a qualifié la multitude confuse des docteurs et le mode de leur élection. « Ayant la démangeaison d'entendre ce qui les flatte, ils aggloméreront des docteurs selon leurs désirs, » recherchant les beaux diseurs et les paroles flatteuses. « Et, fermant l'oreille à la vérité, ils l'ouvriront à des fables. » Il l'annonce non pour affliger Timothée, mais pour le fortifier le cas échéant; comme faisait le Christ, lorsqu'il disait : « Ils vous livreront et vous flagelleront, et vous feront comparaître dans leurs synagogues à cause de moi. » *Matth.*, x, 17. En effet, c'est le même bienheureux Paul qui s'exprime ailleurs en ces termes : « Car je sais qu'après mon départ il entrera parmi vous des loups ravisseurs, qui n'épargneront point le troupeau. » *Act.*, xx, 29. Il parlait ainsi, pour qu'ils veillassent sur eux-mêmes et qu'ils missent à profit le temps présent. « Mais vous, veillez sans cesse, accomplissez toute sorte de travaux. » II *Tim.*, IV, 5. Voyez-vous pour quel motif il l'instruit d'avance? Jésus-Christ aussi, touchant à sa fin, prédisait : « Il s'élèvera de faux christs et de faux prophètes. » *Matth.*, XXIV, 24. Ainsi fait l'Apôtre, à l'approche de sa mort : « Mais vous, veillez sans cesse, accomplissez toute sorte de travaux. » Cela signifie : Ne redoutez aucune fatigue, abordez-les toutes, avant que le fléau ne fonde sur vos brebis; mettez-les en sûreté; profitez de l'absence des loups pour vous dépenser sans relâche. « Faites l'œuvre d'un évangéliste; remplissez tous les devoirs de votre ministère. » La charge de l'évangéliste consistait donc à être éprouvé, tantôt par soi-même, tantôt par les autres. « Remplissez tous les devoirs de votre ministère, » parfaites l'œuvre. Voici une raison de ne point s'épargner et de souffrir : « Car pour moi, déjà je tombe en dissolution, et le temps de ma délivrance approche. » Il ne dit

pas le temps de mon sacrifice, mais bien plus; toute la victime n'est pas offerte à Dieu comme toute la libation. « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi. »

Souvent, tenant l'Apôtre dans mes mains et considérant ce passage, j'hésitais longtemps et je me demandais pour quelle raison Paul se rend ce glorieux témoignage : « J'ai combattu le bon combat. » Maintenant je crois l'avoir trouvé par la grâce de Dieu. Pourquoi donc dit-il ces choses? Pour fortifier son disciple contre le découragement, en l'invitant à la confiance; son maître va comme au-devant de la couronne, après avoir accompli sa tâche et noblement fini. Il faut se réjouir, dit-il, et non s'affliger. Pourquoi encore? « Parce que j'ai combattu le bon combat. » C'est comme si un père, voulant consoler son cher enfant, assis à son chevet et ne pouvant supporter l'idée de son abandon, lui disait : Ne pleurez pas, mon fils, j'ai bien vécu; parvenu à la vieillesse, je vous quitte; mais ma vie a été irréprochable, et je m'en vais avec honneur. Vous pouvez vous aussi être considéré à cause de mes belles actions; le roi nous garde une grande reconnaissance. C'est encore comme s'il disait : J'ai dressé des trophées, j'ai vaincu les ennemis; — non pour se glorifier, loin de là, mais pour relever le courage de son enfant et lui persuader par ces louanges de supporter mieux son malheur, d'avoir bon espoir, de ne pas regarder ce malheur comme une chose funeste. C'est sans doute pénible, bien pénible qu'une séparation. Paul l'avoue lui-même : « Ayant été pour un peu de temps séparé et privé de vous, de corps, non de cœur. » I *Thes.*, II, 17. Or, s'il était tellement affecté d'être séparé de ses disciples, que n'a pas dû souffrir Timothée? Si celui-ci versait des larmes lorsqu'il était séparé de son maître vivant, au point que celui-ci pouvait écrire : « Je me souviens de vos larmes, et je désire de vous voir afin d'être rempli de joie; » II *Tim.*, I, 4; avec combien plus de raison ne devait-il pas le pleurer mourant?

L'Apôtre a donc écrit ces choses pour lui donner des consolations; toute sa lettre en est pleine; c'est pour ainsi dire un testament. « J'ai combattu le bon combat; j'ai achevé ma course; j'ai gardé la foi. » Le bon combat, dit-il. Que telle soit aussi votre ambition. — Le bon combat se trouve-t-il là où il y a des chaînes et des liens et la mort? — Assurément, affirme-t-il; car c'est pour le Christ qu'il a été soutenu, et de belles palmes nous sont réservées. « Le bon combat. » Il n'est rien au-dessus; la couronne qui en est le prix est éternelle; elle n'est pas tressée de feuilles d'olivier; là pas d'hommes pour agonothète ni pour spectateurs; ce sont des anges qui remplissent l'amphithéâtre. Ailleurs on lutte, on se fatigue pendant longtemps, pour mériter une couronne d'une heure, et la joie s'envole dans l'instant même. Il n'en est pas de même ici : les vainqueurs sont toujours environnés d'éclat, de gloire et d'honneur. Il faut donc commencer à se réjouir; j'ai hâte d'arriver au repos, et je quitte l'arène. Vous avez appris que, « ce qu'il y a de meilleur, c'est d'être dégagé des liens du corps et de se trouver avec le Christ. » *Philipp.*, I, 23. « J'ai achevé ma course. » Car il s'agit de combattre et de courir : de combattre, en supportant les afflictions; de courir, non pas en vain, mais vers un but utile. Le combat est vraiment bon, lorsque non-seulement il réjouit le spectateur, mais encore lui devient profitable; lorsque la course n'est pas un simple jeu, une vaine parade de force ou d'ambition, et nous emporte tous vers le ciel. Paul dans sa course sur la terre, ou plutôt vers le ciel, a laissé une trace plus lumineuse que le soleil.

Comment saint Paul a consommé sa course.

Comment a-t-il consommé sa course? En parcourant tout l'univers, à commencer par la Galilée et l'Arabie, pour arriver jusqu'aux confins de la terre; « De sorte que, dit-il, j'ai porté l'Evangile du Christ dans cette étendue de pays qui est depuis Jérusalem jusqu'à l'Illyrie. » *Rom.*, XV, 19. Il s'est montré pareil à l'oiseau, que dis-je? plus rapide que l'oiseau. L'oiseau se fût contenté de voler; mais lui, porté sur les ailes de l'Esprit, il a franchi mille obstacles, mille morts, mille embûches et mille calamités. Il était donc plus prompt que l'oiseau. S'il n'avait été qu'un oiseau, il aurait fini par tomber et par être pris; soutenu par l'Esprit saint, il se tint au-dessus de tous les piéges, ainsi qu'un oiseau aux ailes de feu. « J'ai gardé la foi. » Les tentations ne

manquaient pas pour l'en dépouiller, non-seulement les affections humaines, mais les menaces, la mort et tant d'autres causes. Il a résisté à tout. Comment? Par sa prudence et sa vigilance. Cela devait suffire à consoler les disciples. Il veut néanmoins ajouter la vue de la récompense. « Il ne me reste qu'à saisir la couronne de justice qui m'est réservée. » Ici encore il fait consister toute la vertu dans la justice. Il ne faut donc pas regretter que je m'en aille pour être ceint de cette couronne que le Christ lui-même doit poser sur mon front. Je serais bien plus à plaindre si je demeurais ici-bas, j'aurais à craindre de tomber et de périr. « Que le Signeur, le juste Juge, me rendra en ce grand jour, et non-seulement à moi, mais à tous ceux qui aiment son avénement. »

3. Paul, en parlant ainsi, ranime de plus son disciple; s'il s'adresse à tous sans exception, bien plus s'adresse-t-il à Timothée. Mais, au lieu de dire : Et à vous, il a dit : « A tous, » montrant de la sorte que, s'il s'agit de tous, à plus forte raison il s'agit de lui. — Comment, direz-vous, peut-on aimer l'avénement de Jésus-Christ? — En se réjouissant de sa présence. Celui qui s'en réjouit, met sa conduite en rapport avec cette joie, et sacrifiera, s'il le faut, ses biens, sa vie même pour mériter le bonheur à venir, pour être jugé digne de voir le second avénement dans un état convenable, avec confiance, honneur et gloire. C'est ce qui s'appelle aimer son avénement. Celui qui aime, sera prêt à tout pour que, avant l'avénement universel, le Christ vienne spécialement en lui. — Et comment, demanderez-vous, cela peut-il se faire? — Ecoutez le Christ : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et nous viendrons à lui, mon Père et moi, et nous ferons en lui notre demeure. » *Joan.*, XIV, 23. Pensez combien il est important que Celui qui doit venir pour tous, nous promette de venir pour chacun en particulier. « Nous viendrons et nous ferons en lui notre demeure. » Si quelqu'un aime son avénement, il fera tout pour l'attirer à soi, le posséder et faire briller sa lumière. Si rien ne s'oppose en nous à sa venue, il établira aussitôt sa demeure en nous. On nomme Epiphanie l'apparition et la manifestation d'en-haut. Elevons donc nos désirs, et nous attirerons sur nous les rayons de cette aurore. Il n'est possible à aucun de ceux qui regardent en bas et qui s'enfouissent dans la terre de voir la lumière du soleil; à aucun de ceux qui se corrompent au contact des choses du monde de contempler le soleil de justice; il ne se montrera à aucun de ceux qui sont tournés d'un autre côté. Rentrez en vous-même, sortez des profondeurs de l'abîme, quittez les orages du monde, si vous voulez contempler le soleil, être jugé digne de son avénement. Si vous en jouissez, vous le contemplerez avec une grande confiance.

Apprenez maintenant la vraie sagesse : réprimez en vous l'esprit d'orgueil, pour ne pas en être violemment frappé et abattu ; n'ayez pas un cœur de pierre; ne vivez pas dans les ténèbres, de peur d'y faire naufrage; pas de ruse, les rochers qu'on ne voit pas étant ceux qui causent les plus grands désastres. Ne nourrissez pas les monstres, je veux dire vos péchés, bien plus cruels encore que les bêtes féroces. Ne vous confiez pas à ce qui passe, afin que vous puissiez vous tenir ferme. Nul n'est solide sur l'eau; tandis que sur la pierre tout le monde se sent en sûreté. L'eau représente les choses du siècle : « Les eaux sont entrées jusque dans mon âme, » *Psalm.* LXVIII, 2, comme un torrent débordé. Les choses spirituelles sont figurées par la pierre : « Vous avez placé mes pieds sur la pierre. » *Ibid.*, XXXIX, 3. La fange et la boue sont choses du siècle; dégageons-nous-en pour jouir de l'avénement du Christ. Sachons supporter tout ce qui nous arrive; c'est la suprême consolation de souffrir pour le Christ. Répétons ce divin cantique, et nos douleurs se calmeront. — Comment, demanderez-vous, pouvons-nous souffrir pour le Christ? — Quelqu'un vous a-t-il calomnié? Si vous le supportez avec courage, si vous en rendez grâces à Dieu, si vous priez pour lui, vous le faites pour le Christ. Mais, si vous maudissez, si vous ne pouvez tolérer l'épreuve, si vous vous efforcez d'en tirer vengeance, alors même que vous n'y parviendriez pas, vous n'avez pas souffert pour lui; vous avez subi plutôt un dommage, vous vous êtes volontairement privé d'un bien.

Il dépend, en effet, de nous de bénéficier de nos épreuves, ou d'en être gravement atteints. Cela résulte, non de la nature des événements, mais de notre volonté. Ainsi Job, qui souffrit tant, supporta ses maux en rendant grâces ; et c'est pour cela qu'il fut justifié, non précisément à cause de ses souffrances. Un autre est éprouvé autant que lui ; que dis-je autant? il n'en est point qui ait autant souffert ; il l'est bien moins, et cependant il se répand en injures, s'irrite contre son mal, maudit l'univers entier, s'emporte contre Dieu : le voilà jugé et condamné, non parce qu'il a souffert, mais parce qu'il a blasphémé. Il n'a pas blasphémé par la force des choses ; sans quoi il aurait fallu que Job blasphémât aussi. S'il ne l'a pas fait, bien qu'il ait plus cruellement souffert, nous devons l'attribuer, non à la nécessité, mais à la volonté. Nous avons donc besoin d'une grande force d'âme, et rien alors ne nous semblera pénible ; tout, au contraire, le deviendra, si nous manquons de courage. Par conséquent, tout nous devient supportable ou insupportable selon nos propres dispositions. Ayons une âme forte, et nous supporterons tout facilement. L'arbre qui a jeté de profondes racines peut braver les plus violentes tempêtes, sans en être ébranlé ; tandis qu'il suffit du moindre souffle pour le déraciner, s'il ne tient que par la superficie : il en est de même pour nous. Si nous prenons racine dans la crainte du Seigneur, rien ne saurait nous ébranler ; si nous y sommes d'une manière quelconque, il suffira de la moindre impulsion pour nous renverser et nous détruire. Soyons donc prêts à tout souffrir, je vous en conjure ; imitons le prophète lorsqu'il disait : « Mon âme s'est attachée à vous suivre. » *Psalm.* LXII, 9. « Mon âme s'est attachée, » dit-il ; il ne se contente pas de dire : S'est approchée. Et plus haut : « Mon âme brûle de soif pour vous. » *Ibid.*, 2. Non pas seulement : Vous désire ; mais : « A soif de vous, » exprimant par ces mots l'ardeur de son désir. Il disait encore : « Transpercez mes chairs de votre crainte. » *Ibid.*, CXVIII, 120. Dieu veut que nous lui soyons toujours attachés, et tellement unis que nous ne puissions jamais nous en séparer. Si nous sommes de la sorte attachés à Dieu, si nous fixons en lui nos pensées, si nous avons de lui une telle soif, nous obtiendrons tout ce que nous voudrons, et nous mériterons les biens éternels, dans le Christ Jésus Notre-Seigneur, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE X.

« Hâtez-vous de venir me trouver le plus tôt possible, car Démas m'a abandonné, s'étant laissé gagner à l'amour du siècle, et il s'en est allé à Thessalonique ; Crescens est en Galatie, Tite en Dalmatie ; Luc est seul avec moi. Prenez Marc avec vous et amenez-le ; il peut beaucoup me servir pour le ministère de l'Evangile. J'ai envoyé Tychique à Ephèse. Apportez-moi en venant le manteau que j'ai laissé à Troade chez Carpus, et les livres et surtout les papiers. »

1. Ce n'est pas sans raison que l'on se demanderait pourquoi l'Apôtre appelle à lui Timothée, qui était à la tête d'une Eglise et de tout un peuple. Ce n'est pas arrogance de sa part ; car il se préparait à l'aller trouver, comme il le dit lui-même : « Afin que, si je tarde plus longtemps, vous sachiez comment vous devez vous conduire dans la maison de Dieu. » I *Tim.*, III, 15. Mais enfin pourquoi le mande-t-il? Il était retenu par une impérieuse nécessité et n'était plus maître de voyager. Emprisonné par ordre de Néron, il allait mourir ; et pour que cela n'arrivât pas avant qu'il eût vu son disciple, il l'invitait à prévenir l'événement ; peut-être aussi voulait-il lui recommander bien des choses. « Hâtez-vous, lui écrit-il, de venir me trouver avant l'hiver, car Démas m'a abandonné, s'étant laissé gagner à l'amour du siècle. » Il ne lui dit pas : Hâtez-vous, afin que je vous voie avant de quitter la terre, ce qu'il devait désirer beaucoup ; mais bien : Parce que je suis seul et que je n'ai personne pour m'aider. « Démas m'a abandonné, s'étant laissé gagner à l'amour du siècle, et il s'en est allé à Thessalonique. » C'est-à-dire qu'il a cherché le repos, et a mieux aimé jouir des douceurs du foyer, loin de tout danger, que demeurer avec moi dans l'affliction et s'exposer aux dangers qui me menacent. Il l'accuse, non

pas tant pour l'accuser, que pour nous fortifier et relever notre courage dans les périls et les épreuves. C'est ce que signifie, « s'étant laissé gagner à l'amour du siècle ; » en même temps il voulait attirer à lui son disciple. « Crescens est en Galatie, Tite en Dalmatie. » Ces disciples, il ne les accuse pas non plus. Tite s'était tant fait remarquer par sa vertu, que Paul lui avait confié l'administration de l'importante île de Crète. « Luc est seul avec moi. » Celui-ci était son compagnon inséparable. C'est lui qui avait écrit l'Evangile et les Actes des Apôtres. Il était laborieux, appliqué à l'étude et patient ; Paul écrit de lui : « Qui est devenu célèbre par l'Evangile dans toutes les Eglises. » II *Cor.*, VIII, 18. « Prenez Marc avec vous et amenez-le. » Pourquoi? « Parce qu'il peut beaucoup me servir dans le ministère. » Il ne parle pas pour son repos, mais pour le ministère de l'Evangile ; car il ne cessait de prêcher même dans les fers.

Ce n'était donc pas à cause de lui, c'était dans l'intérêt de la prédication qu'il appelait aussi Timothée, afin que, lui mourant, les fidèles ne fussent aucunement troublés, assistés qu'ils seraient par plusieurs de ses disciples, capables de réprimer les désordres et de consoler ceux qui ne pourraient pas supporter sa mort avec courage. Il est vraisemblable que beaucoup de Romains qui s'étaient convertis à la foi, étaient des hommes honorables. « J'ai envoyé Tychique à Ephèse. Apportez-moi, en venant, le manteau que j'ai laissé à Troade chez Carpus, et les livres, surtout les papiers. » Il parle ici de son vêtement. D'autres pensent qu'il s'agissait des coffrets destinés à recevoir les livres.—Mais qu'avait-il besoin de livres au moment de s'en aller à Dieu? — Il en avait surtout besoin pour les recommander aux fidèles, et pour suppléer de la sorte à son enseignement. Il est à présumer que tous les chrétiens furent en cette occasion cruellement éprouvés, en particulier ceux qui devaient assister à sa mort et jouissaient alors de sa présence. Il demande son manteau pour ne pas être contraint de recourir à autrui. Vous voyez en effet, combien il s'observe sur ce point, lui qui disait aux Ephésiens réunis : « Et vous savez vous-mêmes que ces mains que vous voyez, m'ont fourni à moi et à ceux qui étaient avec moi, tout ce qui nous était nécessaire ; » *Act.*, XX, 34 ; et plus loin : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. » *Ibid.*, 35. « Alexandre, l'ouvrier sur cuivre, m'a causé beaucoup de maux. Le Seigneur lui rendra selon ses œuvres. »

Il se souvient encore ici de ses épreuves, non pas seulement pour incriminer ou accuser, mais pour préparer son disciple à la lutte et le fortifier. Bien que, semble-t-il dire, la tentation nous vienne de personnes d'une basse condition, si viles et méprisables qu'elles soient, il n'en faut pas moins déployer de courage pour tout supporter. Ce n'est pas une mince consolation, que de se voir tourmenté par un homme puissant. On souffre davantage à l'être par quelqu'un de bas et d'abject. « M'a causé beaucoup de maux ; » c'est-à-dire, m'a tourmenté de diverses manières. Mais ces choses ne demeureront pas impunies ; « car le Seigneur lui rendra selon ses œuvres. » De même qu'il écrivait plus haut à son disciple : « Combien grandes ont été les persécutions que j'ai souffertes, et comment le Seigneur m'a délivré de toutes ; » II *Tim.*, III, 11 ; de même il le console de ce qu'il peut endurer, en lui montrant ce qui est réservé à son persécuteur. Ce n'est pas que les saints se réjouissent de ce châtiment, c'est que de telles consolations sont nécessaires à la prédication et aux cœurs trop faibles. « Gardez-vous de lui ; parce qu'il a fortement résisté à la doctrine que nous enseignons. » Cela signifie combattre et s'opposer. L'Apôtre ne prescrit pas de tirer vengeance, de punir et de repousser ; il n'arme pas Timothée contre son adversaire, il se borne à lui recommander de s'en éloigner, en remettant à Dieu le soin de la vengeance. C'est pour la consolation des faibles qu'il dit : « Le Seigneur le lui rendra ; » et c'est plutôt une prédiction qu'une imprécation. Il devient évident par ce qui suit, qu'il parle ainsi pour encourager son disciple. Mais voyez encore comment il raconte ses autres épreuves : « La première fois que j'ai défendu ma cause, nul ne m'a assisté, et tous m'ont abandonné. Je prie Dieu de ne le leur point imputer. »

2. Voyez-vous combien il se montre indulgent pour ceux de sa suite, malgré la gravité de leur faute ? Assurément ce n'est pas la même chose, d'être méprisé par des étrangers, ou de l'être par les siens : il est évident que la peine en est augmentée. Vous ne pouvez pas dire : J'étais attaqué par des étrangers, mais je pouvais compter sur les consolations, les soins et le secours des miens ; eux-mêmes m'ont trahi : « Tous m'ont abandonné. » Or, ce n'est pas une faute légère. Si, dans la guerre, celui qui abandonne son compagnon, au moment du péril, et se soustrait aux coups de l'ennemi, est justement frappé par les siens comme ayant tout compromis, tout livré ; à plus forte raison en est-il ainsi, lorsqu'il s'agit de la prédication. De quelle première défense veut-il parler? Il avait été déjà conduit à Néron, et il s'était sauvé ; mais il fut ensuite condamné à perdre la tête pour avoir converti l'échanson de l'empereur. Voici qu'il prodigue de nouvelles consolations à son disciple : « Mais le Seigneur m'a assisté et m'a fortifié. » Dieu ne permet pas qu'il arrive rien de grave à celui que les hommes ont abandonné. « Et m'a fortifié, » c'est-à-dire, m'a donné confiance, et n'a pas permis que je fusse abattu : « Afin que j'achève la prédication de l'Evangile. » Voyez quelle humilité. Il ne dit pas : M'a fortifié, parce que j'en étais digne ; mais : « Afin que j'achève la prédication de l'Evangile, » qui m'avait été confiée. C'est comme si quelqu'un devait son salut à la pourpre et au diadème qu'il porterait. « Et que toutes les nations l'entendent. » Cela signifie, afin que la lumière de la prédication soit manifeste pour tous, ainsi que le dessein de la Providence sur moi. « Et j'ai été délivré de la gueule du lion. Le Seigneur me délivrera de toute action mauvaise. » Voyez comme il avait été près de la mort : il était tombé dans la gueule du lion. C'est ainsi qu'il qualifie Néron à cause de sa cruauté et de sa puissance, et parce que lui, Paul, était inaccessible à la crainte. « Et le Seigneur m'a délivré et me délivrera. » — Si Dieu l'a délivré, pourquoi dire : « Déjà je tombe en dissolution ? » — Examinez donc les termes. « M'a délivré, dit-il, de la gueule du lion, » et puis : « Me délivrera, » non plus de cette gueule, mais « de toute action mauvaise. » D'abord, il m'a soustrait aux périls, et, lorsque j'aurai assez fait pour la prédication de l'Evangile, il me délivrera aussi de tout péché, c'est-à-dire, qu'il ne permettra pas que je meure sans être purifié. Etre capable de résister au mal jusqu'à donner son sang, et de ne point céder, c'est être délivré d'un autre lion qui est le diable. Et cette délivrance est bien supérieure à celle qui nous ravit à la mort. « Et me sauvant me conduira dans son royaume céleste. A lui gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

Le salut es là où nous b rons dans l gloire.

Le salut est donc là où nous brillerons un jour. Que signifie : « Et me sauvant, me conduira dans son royaume céleste ? » Cela signifie, dit-il, qu'il me délivrera de tout péché et me gardera là ; car nous serons sauvés dans le royaume de Dieu, si nous savons nous immoler pour lui. « Celui qui hait son âme dans ce monde, la conserve pour la vie éternelle. » *Joan.*, XII, 25. « A lui gloire. » C'est la glorification du Fils. « Saluez Priscille et Aquilas et la famille d'Onésiphore. » Ce dernier était alors à Rome, comme le dit Paul. « Que le Seigneur lui fasse la grâce de trouver miséricorde devant lui en ce dernier jour. » II *Tim.*, I, 18. Par cette salutation, il rend tous ceux de sa maison plus disposés à de pareils actes de vertu. « Saluez Priscille et Aquilas. » Ce sont ceux dont il parle souvent, chez lesquels il avait logé et qui avaient accueilli Apollo. Il nomme d'abord la femme, parce que, me semble-t-il, elle était plus diligente et plus fidèle ; elle aussi reçut alors Apollo. Peut-être néanmoins l'a-t-il fait sans intention. Cette salutation leur était une douce consolation, également honorable et chère ; elle les faisait grandement participer à la grâce ; il suffit du salut de ce bienheureux saint pour que la grâce se répande en celui qui le reçoit. « Eraste est demeuré à Corinthe ; j'ai laissé Trophime malade à Milet. » Nous avons appris par le livre des Actes des Apôtres que Trophime et Tychique s'étaient embarqués avec Paul en Judée, et l'avaient suivi partout, à cause sans doute du zèle qui les distinguait. « J'ai laissé Trophime malade à Milet. » Pourquoi ne l'avoir pas guéri



plutôt que de l'avoir laissé? C'est que les apôtres ne pouvaient pas tout, ou qu'ils ne dispensaient pas tout par faveur; pour qu'on n'eût pas d'eux des pensées supérieures à ce qui frappait les yeux. Nous voyons qu'il en était de même pour les âmes bienheureuses qui avaient précédé. C'est ce qui arriva pour Moïse, qui avait une voix embarrassée. Or, pourquoi ne fit-il pas disparaître ce défaut? Il était souvent accablé de douleur et de tristesse; il ne lui fut pas non plus donné d'entrer dans la terre de promission.

3. Dieu promettait ces choses pour montrer la faiblesse de la nature humaine. Si, après leur délivrance, les Juifs manquant de sens disaient: Où est Moïse, qui nous a tirés de la terre d'Egypte? que n'auraient-ils pas pensé de lui, supposé qu'il les eût conduits dans la terre promise? Si Dieu n'avait pas permis que son serviteur tremblât devant Pharaon, ne l'aurait-on pas pris pour un dieu? C'est ce qui arriva à Paul et à Barnabé dans la ville de Lystres, où on les considérait comme tels. Ce qu'ayant entendu, ces apôtres déchirèrent leurs vêtements, et, s'avançant au milieu de la multitude, ils s'écrièrent: « Mes amis, que voulez-vous faire? Nous ne sommes que des hommes comme vous et sujets aux mêmes infirmités. » *Act.*, XIV, 14. Pierre, ayant guéri un boiteux de naissance, répondit à tout le peuple étonné de cette merveille : « O Israélites, pourquoi vous en étonnez-vous? ou pourquoi nous regardez-vous, comme si c'était par notre vertu ou par notre puissance que nous eussions fait marcher ce boiteux? » *Ibid.*, III, 12. Ecoutez Paul lorsqu'il dit encore: « Dieu m'a donné l'aiguillon de la chair, de peur que je ne m'enorgueillisse. » II *Cor.*, XII, 7. — Mais, objecterez-vous, il a parlé de la sorte par humilité. — Non certes, cet aiguillon ne lui a pas été donné pour qu'il s'humiliât seulement, et ce n'est pas non plus seulement par humilité qu'il a dit ces choses; il y a d'autres motifs. Voyez plutôt: Dieu voulant donner la raison de son ordre, ne lui dit pas : « Ma grâce vous suffit, » *Ibid.*, 9, pour ne pas vous enorgueillir; mais bien : « Car ma puissance éclate dans la faiblesse. » Or, les deux choses se sont simultanément produites : à savoir, que les actes sont devenus manifestes, et qu'ils ont été entièrement rapportés à Dieu.

C'est pourquoi Paul disait encore : « Nous portons ce trésor dans des vases d'argile; » *Ibid.*, IV, 7; c'est-à-dire dans un corps sujet aux souffrances et aux infirmités. Et pourquoi? Afin qu'on reconnaisse que la grandeur de la puissance est de Dieu, et non pas de nous. » Si nos corps n'étaient pas passibles, on leur attribuerait tout. Ailleurs nous le voyons s'affliger des infirmités au sujet d'Epaphrodite : « Car il a été malade jusqu'à la mort; mais Dieu a eu pitié de lui. » *Philip.*, II, 27. Nous savons aussi qu'il a ignoré bien d'autres choses, autant pour son bien que pour celui de ses disciples. « J'ai laissé, dit-il, Trophime malade à Milet. » Milet est voisine d'Ephèse. C'était donc lorsqu'il se rendait en Judée, ou à une autre époque; après avoir été à Rome, il retourna en Espagne, et nous ignorons si de là il revint dans l'Orient. A l'heure présente, nous le voyons du moins isolé de tous. « Car Démas m'a abandonné, Crescens s'en est allé en Galatie, Tite en Dalmatie; Eraste est demeuré à Corinthe; j'ai laissé Trophime malade à Milet. Hâtez-vous de venir avant l'hiver. Eubule, Pudens, Lin et Claudie vous saluent. » Au dire de certains, Lin aurait été le second évêque de Rome après Pierre. « Et Lin et Claudie. » Voyez-vous comme les femmes brûlaient aussi pour la foi? Témoins cette Priscille et cette Claudie. Déjà elles étaient crucifiées et toutes prêtes au combat. Mais pourquoi distingue-t-il ces femmes parmi tant de fidèles? Parce qu'évidemment elles s'étaient déjà retirées du monde en esprit et qu'elles se distinguaient davantage. On ne pouvait pas après tout exclure le sexe. C'était un effet de la grâce divine que la femme ne fût exemptée que des choses du monde; que dis-je? pas même de ces choses : elle n'a pas reçu en partage la plus faible part de l'administration en demeurant chargée des soins de la maison. Sans elle les affaires publiques elles-mêmes ne pourraient jamais s'affermir; si les affaires domestiques étaient livrées au désordre et à la confusion, chaque citoyen devrait se renfermer chez

lui, et la chose publique serait ruinée. D'où il suit que leur part de responsabilité n'est pas la moindre dans le temporel comme dans le spirituel. La femme peut mourir mille fois, si elle veut; il y en a beaucoup qui ont enduré le martyre. Elle peut garder la chasteté mieux que l'homme, qui brûle d'une passion plus forte, et faire preuve d'honnêteté, de dignité, de sainteté, « sans laquelle nul ne verra Dieu. » *Hebr.*, XII, 14. Elle peut enfin, à son gré, se mettre au-dessus des richesses, accomplir tout bien.

« Hâtez-vous de venir avant l'hiver. » Comme il le presse! Et cependant il n'ajoute rien de triste. Il ne dit pas : Avant que je meure, de peur d'affliger son disciple; il dit : « Empressez-vous de venir avant l'hiver. Eubule, Pudens, Lin, Claudie et tous les frères vous saluent. » Il ne désigne pas ceux-ci par leurs noms. Ceux-là étaient donc les plus fervents. « Que le Seigneur Jésus-Christ soit avec votre esprit. » Rien de plus heureux : Ne vous attristez pas, semble-t-il leur dire, si je m'en vais; le Seigneur est avec vous. Je me trompe, il ne dit pas : Avec vous, mais : « Avec votre esprit. » Il y a ainsi la double assistance de l'esprit et de Dieu. Dieu ne peut être avec nous sans le secours de la grâce spirituelle. Comment en serait-il autrement? « La grâce soit avec nous tous. Ainsi soit-il. » Il finit par prier pour lui-même. Cela signifie que nous devons nous montrer toujours reconnaissants, que nous devons posséder la grâce avec le don. Avec elle rien de fâcheux. De même que celui qui est en grâce auprès du roi, n'a point de peine; de même, fussions-nous abandonnés de nos amis, et nous arrivât-il quelque malheur, nous n'en éprouverons rien avec l'aide de cette grâce.

4. Mais comment pouvons-nous mériter la grâce? En faisant ce qui est agréable à Dieu, en nous soumettant à lui en toute chose. Est-ce que dans les grandes maisons nous n'observons pas que ces serviteurs sont en grâce, qui négligent leurs intérêts pour ceux du maître, de leur propre mouvement, sans y être forcés par leur état, et qui mettent tout en ordre de bon cœur et avec joie? qui se tiennent toujours en présence de leur maître, s'occupent de la maison, ne prennent pas garde à ce qui est à eux, et donnent la préférence aux choses de son service? Au contraire, celui qui considère comme siennes les choses du maître, au lieu de considérer ce qui est à lui comme appartenant au maître, finit par commander dans la maison. Beaucoup de ses pareils le craignent davantage, et, quand il parle, croient que le maître a parlé. Tous ses ennemis finissent par le redouter. Si, dans les affaires du siècle, celui qui néglige ses intérêts pour s'occuper de ceux du maître, loin d'y perdre, ne peut qu'y gagner; à plus forte raison, lorsqu'il s'agit des affaires spirituelles. Dédaignez votre bien, et vous aurez acquis les biens qui viennent de Dieu; il le veut ainsi. Méprisez la terre, et faites la conquête du royaume des cieux. C'est là qu'il faut vivre, et non pas ici; par là vous serez redoutable, et non autrement. Si vous êtes redoutable au ciel, vous ne le serez pas seulement aux hommes, mais aux démons et au prince des ténèbres lui-même. A vouloir l'être sur la terre, vous deviendrez un objet de mépris pour les démons, souvent aussi pour les hommes. Si riche que vous soyez, vous le serez uniquement de choses méprisables; mais, si vous savez vous élever au-dessus, vous resplendirez dans la demeure royale. Tels étaient les apôtres, qui dédaignaient leur maison de servitude et les biens matériels. Or, voyez comme ils commandaient au nom du Maître : Que celui-ci, disaient-ils, soit guéri; que celui-là soit délivré des démons; liez cet autre, ou déliez-le. Cela se passait sur terre, mais comme si c'était en réalité dans le ciel : « Tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié aussi dans le ciel. » *Matth.*, XVIII, 18. Dieu leur a donné un pouvoir plus grand que le sien. Pour vous en donner la preuve, écoutez-le : « Celui qui croit en moi, fera encore de plus grandes œuvres que moi. » *Joan.*, XIV, 12. Pourquoi? Parce qu'il en résulte de la gloire pour le Seigneur. En effet, dans ce qui nous concerne, un maître est d'autant plus admiré que son serviteur est capable de plus grandes choses. Si le serviteur a tant de pouvoir, combien plus doit en avoir le maître? Quelqu'un abandonne-t-il le service de son maître pour prendre soin de sa femme, de son

enfant et de son serviteur, amasser des richesses et les tourner à leur profit, soit en dérobant, soit en fraudant le maître, il se perd aussitôt avec ses richesses.

Exhortation morale.

Instruits par l'exemple, ne nous attachons pas à nos biens, pour nous occuper de nous-mêmes, je vous en conjure. Dédaignons-les, si nous voulons en jouir. Si nous les dédaignons, Dieu en prendra soin; sinon, il les négligera. Appliquons-nous aux choses de Dieu, et non pas aux nôtres; que dis-je? occupons-nous de nos vrais intérêts, car ce qui est à lui est à nous. Je ne parle pas du ciel, de la terre, ni de ce qui est au monde; tout cela est indigne de lui et n'appartient pas à nous seuls; les infidèles le possèdent comme nous. Qu'entends-je donc par ce qui est à lui? J'entends la gloire, le royaume. Voilà ce qui est à lui, et à nous, par lui. Comment? « Si nous mourons avec Jésus-Christ, nous vivrons avec lui. Si nous souffrons avec lui, nous régnerons avec lui. » II *Tim.*, II, 11, 12. « Nous sommes ses cohéritiers, » *Rom.*, VIII, 17, et ses frères. Pourquoi nous abaissons-nous, lorsqu'il veut nous élever à lui? Jusques à quand languirons-nous dans le dénûment et l'indigence? Le ciel nous est ouvert, et nous nous obstinons à regarder la terre? Dieu nous offre son royaume, et nous préférons les misères de ce monde? une vie immortelle, et nous nous consumons pour le bois, la pierre et la boue? Soyez riches, nous dit le Seigneur, je le veux; ambitionnez la fortune et ravissez-la; vous n'en serez pas blâmés: ici la cupidité ne mérite aucun reproche, ici le vol ne soulève pas d'accusation. Qu'est-ce donc? — « Le royaume des cieux se prend par violence, et ce sont les violents qui l'emportent. » *Matth.*, XI, 12. Soyez donc violents, ravisseurs; vous ne diminuerez pas ce que vous aurez enlevé. On ne scinde pas la vertu, on n'amoindrit pas la piété, ni le royaume des cieux. Bien au contraire, vous l'augmentez en le ravissant; tandis que vous diminuez les choses matérielles, cela est évident: y a-t-il dix mille hommes dans une cité, qui tous s'emparent de la vertu et de la justice? il les augmente par cela même qu'ils sont dix mille à les posséder; si personne les enlève, elles se trouvent diminuées; car elles ne brillent nulle part.

5. Voyez-vous comment les biens du ciel se multiplient, lorsqu'on les ravit, et comment ceux de la terre diminuent dans la même proportion? Ne soyons donc pas les esclaves de la pauvreté; choisissons la richesse. La richesse de Dieu consiste dans le grand nombre des élus. « Il répand ses richesses sur tous ceux qui l'invoquent. » *Rom.*, X, 12. Augmentez ses biens; vous le ferez si vous les prenez, si vous vous en montrez avares, si vous les obtenez par violence. La violence est nécessaire. Pourquoi? Parce qu'il y a beaucoup d'obstacles à surmonter: ce sont les femmes, les enfants, les soucis, les affaires, et avec cela les démons et leur chef. Il faut donc être violent, opiniâtre. Celui qui fait violence est dans les labeurs. Comment? Il tient tête à tout et se dresse contre la nécessité. Comment encore? Il tente des choses presqu'impossibles. Et nous, nous ne tentons même pas le possible. Les moyens alors de le réaliser et d'obtenir jamais l'objet de nos désirs? « Ce sont les violents qui obtiennent le royaume des cieux. » Oui, il faut user de rapt et de violence; car il n'est pas proposé de n'importe quelle manière; il n'est pas non plus sous la main. Le ravisseur est sobre, vigilant, soucieux, inquiet, épiant le moment favorable. Ne voyez-vous pas faire le guet toute la nuit à celui qui, pendant la guerre, cherche la proie? n'est-il pas toujours en armes? Si donc ceux qui convoitent les choses du siècle veillent ainsi et sont toujours armés, comment, lorsque nous prétendons ravir les choses du ciel, qui réclament une bien plus grande sollicitude, comment sommes-nous plongés dans le sommeil, même pendant le jour, et restons-nous entièrement désarmés? Celui qui vit dans le péché est désarmé et sans défense; mais celui-là est armé qui vit dans la justice. Nous ne nous fortifions pas par l'aumône, nous ne tenons pas nos lampes allumées, nous ne nous préparons pas des armes spirituelles, nous ne cherchons pas la voie qui mène au ciel, nous ne sommes ni vigilants, ni sobres; nous ne pouvons donc rien ravir. Si quelqu'un se proposait de s'emparer du trône, ne se pré-

parerait-il pas à braver mille morts? ne se fortifierait-il pas? n'apprendrait-il pas l'art de la guerre? ne disposerait-il pas toute chose dans ce but? N'est-ce pas seulement alors qu'il attaque?

Nous ne faisons pas ainsi : c'est en dormant que nous prétendons ravir, et c'est pourquoi nous nous en allons les mains vides. Ne voyez-vous pas comme les ravisseurs échappent au danger et sont agiles, comme ils savent rompre tous les obstacles? Il faut courir; car le diable court à votre rencontre et ordonne à ceux qui sont devant vous de vous saisir. Si vous êtes fort et vigilant, vous repousserez l'un du pied, vous écarterez l'autre de la main, vous les éviterez tous, comme un oiseau; si vous consentez de plus à vous éloigner d'ici, à fuir l'agora et le tumulte de la vie présente, pour arriver au sommet des choses futures. Là tout est tranquille, comme dans la solitude; pas de trouble, pas d'obsession. Avons-nous ravi? il n'est pas besoin d'un grand effort pour conserver ce que nous avons enlevé, pourvu que nous courions, que nous ne nous arrêtions pas aux objets qui s'étalent à nos regards, et que nous ne nous attachions qu'à éviter les obstacles. Avons-nous ravi la chasteté? n'attendons pas, fuyons, tenons-nous loin du démon. S'il juge qu'il ne nous peut atteindre, il ne nous poursuivra pas. Ainsi nous faisons, lorsque nous avons perdu de vue les voleurs; désespérant de les atteindre, nous ne les poursuivons pas, nous ne commandons pas de les prendre; nous les laissons s'enfuir. Courez donc vivement tout d'abord; une fois que vous serez loin du diable, il n'essaiera pas de vous saisir; vous serez en sûreté et vous pourrez jouir librement des biens ineffables. Puissions-nous tous les acquérir en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui gloire, puissance, honneur, adoration, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES

SUR L'ÉPITRE A TITE

AVANT-PROPOS

Le savant Tillemont a très-bien démontré que ces homélies furent prononcées à Antioche; et cela, par les paroles mêmes de notre saint docteur; car voici comment il s'exprime dans la troisième homélie, n° 2 : « Que direz-vous de ceux qui jeûnent et qui observent le sabbat avec les Juifs; de ceux qui fréquentent les lieux consacrés par des pratiques idolâtriques, le bois de Daphné, veux-je dire, et la grotte qu'ils ont nommée de la Matrone, et ce point de la Cilicie qu'ils ont décoré du nom de Saturne? Ceux-là peuvent-ils être saints? Ils ont besoin d'une incision plus profonde. » Evidemment, ce n'est pas aux chrétiens de Constantinople que l'orateur parle ainsi; c'est à ceux d'Antioche, dont plusieurs restaient encore attachés aux rites judaïques, ou même se rendaient aux sanctuaires de l'idolâtrie, placés dans les faubourgs de la seconde de ces villes. Chrysostome insiste sur ce sujet, et ne laisse aucun doute à qui se souvient de ses discours contre les Juifs.

Mais la première des homélies qu'on va lire présente une difficulté, suggère une objection. En parlant de ceux qui blâment les évêques sans raison et les calomnient, l'orateur s'exprime comme s'il était lui-même évêque. Il est cependant facile de répondre qu'en défendant la cause des chefs spirituels, le prédicateur se met à leur place, s'identifie en quelque sorte avec eux. C'est un artifice oratoire assez connu. Ajoutons que les détracteurs des évêques ne devaient pas apparemment épargner les simples prêtres : il ne faut donc pas s'étonner qu'une question d'honneur sacerdotal devienne pour Jean une question personnelle.

Le lecteur aura bientôt vu que ces homélies doivent être rangées parmi les plus intéressantes et les plus belles.

HOMÉLIE I.

« Paul, serviteur de Dieu, apôtre de Jésus-Christ, selon la foi des élus de Dieu et la connaissance de la vérité conforme à la piété, dans l'espérance de la vie éternelle, que Dieu, qui ne ment pas, a promise avant tous les siècles; or, dans les temps voulus, il a manifesté sa parole par la prédication qui m'a été confiée d'après l'ordre de Dieu notre Sauveur : à Tite mon fils bien-aimé dans la foi qui nous unit, grâce et paix de la part de Dieu le Père et du Seigneur Jésus-Christ notre Sauveur. »

1. Parmi les compagnons de Paul, c'était un homme éprouvé; s'il n'eût pas fait ses preuves, son maître n'aurait pas eu la pensée de lui confier une île entière, ni de lui commander de suppléer à ce qui manquait, selon l'expression même de l'Apôtre; celui-ci ne l'eût pas non plus chargé de la direction de tant d'évêques, s'il n'avait pas eu pleinement confiance en lui. On a prétendu que Tite était fort jeune, par la raison que Paul l'appelle son fils; mais ce n'en est pas une preuve évidente. Je suppose qu'il est fait mention de lui dans le livre des Actes. Il serait alors de Corinthe, à moins qu'il n'y eût un autre disciple du même nom. L'Apôtre veut que Zénas et Apollo lui soient envoyés; il se passera de Tite. Cela donnerait à penser qu'il compte davantage sur leur constance et leur vertu devant l'Autocrate. Quant à moi, je croirais que l'époque n'est pas la même, et que Paul n'était pas menacé quand il écrivit cette épître. Il ne parle nullement d'épreuves à subir, et sans cesse il rend grâces à Dieu : la meilleure manière d'exhorter les fidèles à la vertu. En apprenant ce dont ils étaient rendus dignes, à quelle grandeur ils se trouvaient élevés, et cela par pure miséricorde, ils devaient en ressentir une vive impulsion vers le bien. Paul se déchaîne aussi contre les Juifs. S'il attaque la nation tout entière, ne vous en étonnez pas; écrivant aux Galates, il agit de la même façon : « O Galates insensés! » *Galat.*, III, 1. Ce n'est pas là de l'insulte, c'est de l'amour. S'il avait tenu cette conduite dans son propre intérêt, il eût mérité des reproches; si le zèle de la prédication le transporte et l'enflamme, il ne veut certes pas insulter. Mille fois le Christ lui-même avait humilié les scribes et les pharisiens, non pour venger sa cause, mais à raison du mal qu'ils faisaient à tous les autres.

Motif de la brièveté de la lettre de saint Paul.

La lettre que nous allons expliquer est courte, et ce n'est pas sans motif. C'est un témoignage de la vertu de Tite, qu'il n'ait pas eu besoin de longs discours, mais simplement d'une sorte de récapitulation. Cette lettre me paraît avoir précédé celles à Timothée. Paul écrivait ces dernières comme il touchait à sa fin, étant déjà dans les fers; tandis qu'il était encore libre quand il écrivit celle-là. Ces mots : « J'ai résolu de passer l'hiver à Nicopolis, » *Tit.*, III, 12, indiquent assez qu'il ne portait pas encore de chaînes. Là, c'est à chaque instant qu'il se dit enchaîné. Que signifient donc ces paroles : « Paul serviteur de Dieu, apôtre de Jésus-Christ, selon la foi des élus de Dieu? » Voyez comme il prend indistinctement ces titres de serviteur de Dieu, d'apôtre du Christ, et parfois de serviteur du Christ. C'est dire qu'il ne met aucune inégalité entre le Père et le Fils.

« Selon la foi des élus de Dieu et la connaissance de la vérité qui est conforme à la piété, dans l'espérance de la vie éternelle. » Cette foi des élus de Dieu, est-ce la confiance que vous avez donnée, ou celle dont vous avez été l'objet? Il entend dire, à mon avis, que les élus de Dieu lui sont confiés. Voici le sens de cette parole : Ce n'est pas à cause de mes bonnes œuvres, ni de mes pénibles labeurs, que j'ai reçu cet auguste ministère; il ne faut y voir que la bonté de celui qui m'a témoigné cette confiance. Après cela, pour que la grâce ne leur paraisse pas une chose sans raison, tout n'étant pas l'œuvre de Dieu, qui n'eût pas autrement manqué de donner la même confiance aux autres, il ajoute : « Et la connaissance de la vérité qui est conforme à la piété. » De là cette confiance que Dieu m'a témoignée, ou plutôt cette confiance même est un pur don de sa grâce, c'est son œuvre à lui. Le Christ lui-même disait : « Je n'ai pas été choisi par vous, c'est moi qui vous ai choisis. » *Joan.*, XV, 16. Le bienheureux Apôtre s'exprime ainsi dans une autre lettre : « Je le connaîtrai comme j'en suis connu; » I *Cor.*, XIII, 12; et dans une autre encore :

« Dans l'espoir de le saisir comme je suis saisi moi-même par le Christ Jésus. » *Philip.*, III, 12. Nous avons d'abord été saisis, et nos yeux se sont ouverts ensuite ; nous sommes d'abord vus, et nous voyons ensuite; l'appel nous est d'abord adressé, puis vient notre obéissance. En ajoutant : « Selon la foi, » il leur rapporte tout : Pour eux, je suis apôtre; ce n'est pas à cause de mon mérite, c'est à cause des élus. Il dit ailleurs la même chose : « Tout est à vous, soit Paul, soit Apollo. » I *Cor.*, III, 22.

« Et la connaissance de la vérité, qui est selon la piété. » Il est une vérité dont les choses naturelles sont l'objet; celle-là ne repose pas sur la piété. Ainsi l'agriculture et les autres arts constituent de véritables sciences; mais celle-ci n'a pour objet que la piété même. Ou bien, « selon la foi, » qu'ils ont embrassée comme le reste des élus, et par laquelle ils ont vu la vérité. De la foi donc vient la connaissance, et non du raisonnement. « Dans l'espérance de l'éternelle vie. » Il nous avait montré la vie présente dans la grâce de Dieu ; il nous parle de la vie future, en nous offrant les palmes immortelles pour les bienfaits mêmes que nous avons reçus. C'est parce qu'il nous a donné la foi et nous a délivrés de l'erreur, qu'il veut aussi nous donner la couronne. Voyez comme ce début regorge des bienfaits de Dieu; et telle est la pensée dominante de toute cette épître, qui par là même excite plus vivement ce saint et ceux qu'il doit instruire, aux labeurs de la vertu. Rien ne nous est avantageux, en effet, comme de nous souvenir sans cesse des bienfaits de Dieu, soit généraux, soit particuliers. Si, quand un ami nous fait du bien, quand nous recevons de lui une bonne parole, un service réel, notre cœur s'enflamme, combien plus, à la vue des dangers sans nombre dont Dieu seul nous a sauvés, ne devons-nous pas lui témoigner notre amour par notre obéissance? « Et la connaissance de la vérité. » Ici la vérité s'applique même à la figure. C'était encore là de la connaissance, c'était de la piété; non la vérité réelle, ni le mensonge non plus, mais l'image et le symbole. Remarquez cette expression : « Dans l'espérance de l'éternelle vie; » l'ancienne loi reposait sur l'espoir de la vie présente. « Celui qui réalisera ce bien, a dit encore l'Apôtre, y trouvera la vie. » *Rom.*, X, 5. Voyez-vous comme apparaît déjà dès le début la supériorité de la grâce? Ils ne sont pas les élus, c'est nous qui le sommes; ils étaient ainsi nommés, désormais ils ne le sont plus. « Qu'a promise celui qui ne ment pas, Dieu, avant les temps divisés en siècles. » Ce n'est pas maintenant et comme par repentance, c'est d'avance que ces choses ont été fixées. Paul l'a souvent insinué ; comme dans ces expressions : « Mis à part pour l'Evangile de Dieu..... Ceux qu'il a vus dans sa prescience et qu'il a prédestinés; » *Rom.*, I, 1; VIII, 30; ce qui montre bien notre noblesse, puisque ce n'est pas d'aujourd'hui, mais dès le principe, que nous avons été l'objet de son amour.

2. « Que Dieu nous a promise, lui qui ne ment pas. » Dès que sa nature repousse le mensonge, ce qu'il a promis ne saurait manquer d'arriver; nous ne devons pas même révoquer en doute ce qui doit suivre la mort. La promesse nous est faite par « celui qui ne ment pas, par Dieu, avant les temps divisés en siècles. » Cette dernière observation sur l'antiquité de la promesse, la rend encore plus digne de foi. Ce n'est pas à cause de la résistance opposée par les Juifs, veut-il dire, que ces choses ont été statuées, elles sont figurées dès l'origine; seulement, ajoute-t-il, « il les a manifestées dans les temps voulus.» L'expression est remarquable. Mais quelle fut la cause de ce retard? La Providence en a disposé de la sorte, elle veut que chaque chose arrive en son temps : « Il est un temps d'agir pour le Seigneur, » a dit le prophète. *Psalm.* CXVIII, 126. L'Apôtre désigne clairement le temps convenable et qui répond le mieux à la pensée divine. « Il a fait éclater sa parole dans le temps voulu par la prédication, dont je suis le ministre. » La prédication embrasse tout, le passé, le présent et l'avenir, la vie, la piété, la foi, tout, je le répète. « Par la prédication, » au grand jour, avec une pleine assurance; ainsi faut-il entendre ce mot. Comme le héraut parle au théâtre en face de tous, le prédicateur élève la voix devant le monde, transmettant ce qu'il

a lui-même entendu, sans y rien ajouter, sans en rien soustraire. Tel est le devoir du héraut, manifester à tous la vérité pure et complète. Dès qu'on exerce le ministère de la prédication, il faut l'exercer sans crainte; car autrement ce ne serait pas prêcher. Au lieu de dire : Parlez sur les toits, le Christ a dit : « Prêchez sur les toits; » *Matth.*, x, 27; l'expression est doublement significative.

« Dont je suis le ministre selon l'ordre de notre Sauveur Dieu. » Deux circonstances qui montrent à quel point la prédication est digne de foi; si bien qu'elle ne doit causer à personne ni dépit, ni répulsion, ni dégoût. Dès que c'est un ordre, la mission ne dépend plus de moi; j'accomplis simplement cet ordre. Ce que nous avons à faire, tantôt dépend de nous, et tantôt non : quand Dieu commande, nous n'avons plus le choix ; quand il se borne à permettre, nous avons tout pouvoir. Ainsi, par exemple : « Si quelqu'un dit à son frère, insensé, il sera passible des feux de la géhenne; » *Matth.*, v, 22; c'est un ordre formel; et ceci de même : « Si vous êtes devant l'autel pour faire votre offrande, et si vous reconnaissez alors que votre frère a quelque chose contre vous, laissez-là votre offrande au pied de l'autel, allez vous réconcilier avec votre frère, et puis revenez faire votre offrande ; » *Ibid.*, 24 ; encore un précepte rigoureux, et celui qui l'enfreint ne saurait éviter le supplice. Mais, quand le Sauveur dit : « Si vous voulez être parfait, vendez ce que vous avez; » *Matth.*, xix, 21; ou bien : « Qui peut comprendre comprenne; » *Ibid.*, 12; ce n'est plus un précepte, et l'auditeur est libre de se conformer à cette recommandation, ou de ne pas s'y conformer. De telles choses sont laissées à notre choix dans la pratique. Quant aux ordres réels, il est nécessaire de les suivre, sous peine d'encourir le châtiment. L'Apôtre le déclare en ces termes : « Je suis sous le coup de la nécessité; malheur à moi si je ne prêche pas l'Evangile! » I *Cor.*, ix, 16. Je parlerai plus ouvertement, pour que personne n'en ignore. L'homme à qui le gouvernement d'une Eglise est confié, par exemple, et qui se trouve investi de l'épiscopat, s'il n'enseigne pas au peuple les devoirs à remplir, ne peut échapper à la condamnation; rien de pareil pour le laïque. De là ce que dit Paul : J'agis de la sorte « selon l'ordre de notre Sauveur. »

Et voyez comme les autres expressions du texte s'accordent avec celles-ci; après avoir dit plus haut : « Celui qui ne ment pas, Dieu, » il dit maintenant : « Selon l'ordre de notre Sauveur Dieu. » Donc, s'il est Sauveur, s'il l'ordonne dans le but de procurer le salut des hommes, ce n'est pas par désir de commander; c'est par obéissance pure au précepte du Dieu sauveur. « A Tite, mon fils bien-aimé. » On peut avoir la qualité de fils sans avoir droit à l'affection ; témoin celui dont il est dit : « Si quelqu'un, bien qu'ayant le titre de frère, s'adonne à la fornication, à l'avarice, à l'idolâtrie, à la médisance, à l'ivresse, il ne faut pas même manger avec lui. » I *Cor.*, v, 11. Il est fils, mais non certes un fils bien-aimé; il est fils, parce qu'il a reçu la grâce de la régénération, mais non un véritable fils, parce qu'il est indigne de son père, parce qu'il est passé sous le joug d'un autre maître. Il ne s'agit pas ici de la génération réelle et matérielle, il s'agit d'une génération spirituelle et qui repose sur le libre choix de la volonté. L'enfant véritable peut ne pas demeurer tel, et celui qui n'avait pas ce titre peut aussi le mériter et l'obtenir; ces choses ne subissent pas les lois inflexibles de la nature, et sont du ressort de la liberté : de là tant de changements qui nous frappent. Onésime avait d'abord été un fils digne de ce nom, il s'en était rendu plus tard indigne en perdant son activité; mais il le redevint, et de telle manière que l'Apôtre le recommandait dans les termes les plus tendres. « A Tite mon fils bien-aimé selon notre foi commune. » Que signifient ces derniers mots? Après l'avoir nommé son fils, et s'être donné dès lors le titre de père, il atténue cette prétention, il amoindrit cet honneur, et voyez comment : « Selon notre foi commune. » Sous ce rapport je n'ai rien de plus que vous, cette foi nous est commune, et nous sommes engendrés l'un comme l'autre. Pourquoi donc l'appelle-t-il son fils? Ou simplement pour lui témoigner sa tendresse, ou pour rappeler qu'il l'a précédé dans le ministère de la pré-

dication, et que Tite lui doit la lumière du salut. De là ces noms de frère et de fils qu'il donne à ses disciples : frères, parce qu'ils sont engendrés dans la même foi ; fils, parce que c'est lui qui la leur a transmise. La fraternité s'affirme dans cette expression : « Selon notre foi commune. »

3. « Grâce et paix de la part de Dieu le Père et du Seigneur Jésus-Christ notre Sauveur. » Ayant parlé de filiation, l'Apôtre poursuit ainsi : « De la part de Dieu le Père ; » il imprime à l'âme de Tite un sublime élan, il lui montre au ciel son véritable Père. De plus, il établit par là l'égalité d'honneur, insinuée déjà dans les mots qui précèdent. Remarquez aussi que ses souhaits habituels pour les disciples et les simples fidèles, il les forme également pour celui qui doit enseigner. Celui-ci, du reste, en a besoin autant qu'eux, et plus encore, exposé qu'il est à plus d'inimitiés, ayant des occasions plus nombreuses d'offenser Dieu. Les dangers que court le prêtre sont en rapport avec sa dignité : une œuvre irréprochable peut l'envoyer au ciel ; un péché peut le précipiter dans la géhenne. Je passe sur tant d'autres choses qui reviennent tous les jours ; mais qu'un évêque, cédant à l'affection, ou pour une cause quelconque, vienne à consacrer un indigne et lui confie la direction d'une grande cité, de quel feu ne se rend-il pas passible ? Non-seulement il répondra des âmes qui périront par la faute d'un pasteur sans piété, mais encore il portera la peine de tout ce qu'aura fait ce dernier. Celui qui manque de religion quand il n'occupe aucune charge, en manquera beaucoup plus quand il aura cette responsabilité : c'est à grand'peine que l'homme pieux jusque-là se conservera tel dans une haute fonction. Alors s'enflamment davantage, et le désir de briller, et l'amour des richesses, et la confiance en soi, parce qu'on peut mieux les satisfaire ; alors aussi les hostilités, les injures, les malédictions, des tribulations sans nombre. Peu religieux auparavant, on devient complétement irréligieux ensuite. Je le répète donc, celui qui place un tel chef à la tête d'une Eglise, est responsable de tous les péchés de ce chef et de son peuple.

Or, s'il eût mieux valu pour celui qui scandalise une seule âme, qu'on lui suspendît une meule au cou et qu'on les précipitât au fond de la mer, que n'aura pas à subir alors celui qui scandalise tant d'âmes, des peuples entiers, hommes, femmes, enfants, les habitants des villes et des campagnes, ceux qui résident dans la même cité, et les autres même qui en dépendent ? Direz-vous que son châtiment sera triple, vous n'aurez rien dit ; tant est grande la responsabilité qui pèse sur sa tête. C'est donc à lui surtout qu'il faut souhaiter la grâce et la paix divine ; s'il gouverne le peuple sans un tel secours, tout chancelle et s'écroule : c'est un pilote qui n'a pas de gouvernail. Il a beau connaître l'art de la navigation, sans ce double gouvernail, la grâce et la paix qui viennent de Dieu, le navire doit sombrer avec ceux qui le montent. J'admire vraiment les hommes qui soupirent après un si lourd fardeau. Misérable, homme digne de pitié, ne vois-tu pas où ton ambition va te conduire ? En restant dans l'ombre de la vie privée, te serais-tu rendu coupable de mille désordres, tu n'auras jamais à rendre compte que d'une seule âme, tu paieras pour toi seul ; mais, une fois investi de cette puissance, songe de combien de vies tu devras répondre. Ecoute ce que dit Paul : « Obéissez à vos chefs spirituels, et soyez-leur soumis ; car ils veillent sur vos âmes, comme devant en rendre compte un jour. » *Hebr.*, XIII, 17. — Mais l'honneur et la dignité t'attirent ? — Et quel plaisir peut avoir un tel honneur ? Pour moi je ne saurais le comprendre ; car cette autorité n'est pas une autorité véritable. Comment ? Parce qu'il appartient aux subordonnés d'accorder ou de refuser leur obéissance. A bien examiner cette position, celui qui l'acquiert n'est pas réellement un maître, il subit plutôt mille maîtres qui veulent et commandent des choses opposées. L'un repousse ce que l'autre loue ; il est ballotté entre l'approbation et le blâme. Quel est celui qu'il faut écouter, dont on doit exécuter les ordres ? Impossible de choisir. Un pauvre esclave a du moins le droit de gémir, quand son maître lui signifie des ordres opposés : pour vous, si vous gémissez devant

toutes ces volontés contraires, vous en serez même puni, vous déchaînerez contre vous toutes les langues. Est-ce là de l'honneur, de la puissance, de la souveraineté, je vous le demande?

4. L'évêque demandera des secours matériels, par exemple; eh bien! celui qui ne veut pas en accorder, non content de rester sourd à cette demande, récriminera contre celui qui l'a faite, pour dissimuler le motif de son abstention. Il vole, dira-t-il, il accapare, il détourne à son profit le bien des pauvres, il mendie pour lui-même. — Mettez donc un terme à vos calomnies. Jusques à quand tiendrez-vous ce langage? Ne voulez-vous rien donner, personne ne vous y force, on ne vous y contraint pas. Pourquoi répondre par des injures à de simples conseils? Quelqu'un est-il cependant dans un besoin extrême, si l'évêque ne lui tend pas la main, soit parce qu'il ne peut pas, soit parce qu'il est occupé d'autre chose, on est pour celui-là sans pitié, les accusations s'élèvent avec plus de force et d'injustice. Et c'est ce qu'on appelle commander! Il ne peut pas non plus sévir; ce serait contre ses propres entrailles. Si nos entrailles viennent à s'enflammer, fatiguant la tête et tout le reste du corps, nous n'aurons pas l'imprudence de les châtier, nous ne prendrons pas le glaive pour les trancher : un de nos subordonnés agissant de la même manière, nous causant du chagrin et nous suscitant des entraves par de telles accusations, nous n'avons pas le courage de nous venger; c'est loin d'une âme paternelle; nous n'avons qu'à nous résigner, jusqu'à ce que ce fils rebelle revienne à de meilleurs sentiments. Le dernier des esclaves n'a qu'à faire un travail commandé; cela fait, il devient comme maître de lui-même : celui dont nous parlons est tiraillé dans tous les sens, on lui demande souvent des choses au-dessus de ses forces. N'est-il pas orateur, source intarissable de murmures; sait-il parler, on l'accuse encore d'orgueil et de vanité; à moins qu'il ne ressuscite les morts, on le tient pour bien peu de chose.

Puis viennent les comparaisons odieuses: Celui-là est pieux, celui-ci ne l'est guère. Est-il simple dans ses repas, on y trouve à redire: Il mérite d'être étouffé. Use-t-il du bain, les outrages redoublent : Il n'est pas digne de voir la lumière du soleil. Puisqu'il vit comme je vis moi-même, puisqu'il se lave, mange, boit et se vêtit, puisqu'il a le soin d'une maison et d'une famille, pourquoi donc m'est-il préposé? celui qui me dirige doit-il avoir des serviteurs, une monture? — Mais, dites-moi, n'a-t-il pas besoin de quelqu'un qui le serve, et faut-il que lui-même allume le feu, porte l'eau, fende le bois, aille au marché? ne serait-ce pas une honte? Ces grands saints, les apôtres, n'ont pas voulu que le ministre de la parole sainte s'occupât des veuves et des indigents, déclarant une telle occupation indigne de son ministère; et vous voulez le rabaisser au niveau de vos domestiques? Vous qui savez si bien commander, pourquoi ne vous suffisez-vous pas à vous-même, et n'accomplissez-vous pas ce que vous exigez? Cet homme n'a-t-il pas une charge supérieure à la vôtre, puisque vous ne traitez que d'intérêts matériels? Que ne mettez-vous vos gens à son service? Le Christ a lavé les pieds à ses apôtres; feriez-vous donc quelque chose de si grand en vous mettant de la sorte à la disposition de celui qui vous instruit? Mais, loin de le servir vous-même, vous ne voulez pas qu'il soit servi. Eh quoi! faudra-t-il que sa subsistance lui vienne du ciel? Tel n'est pas l'ordre de la Providence. — Les apôtres avaient-ils, me demanderez-vous, des hommes libres à leur service? — Voulez-vous entendre comment les apôtres vivaient? Dans leurs courses évangéliques, des hommes libres et des femmes de noble extraction exposaient volontiers leur tête pour leur procurer un soulagement. Ecoutez les paroles du bienheureux Paul: « Honorez des personnes de ce caractère.... Pour seconder l'œuvre de Dieu, il a vu de près la mort, il ne s'est pas épargné lui-même, accomplissant ainsi ce qui manquait aux services que vous m'aviez rendus. » *Philip.*, II, 29.

Comprenez-vous bien ce langage? et vous, loin de l'affranchir de tels périls, vous ne direz pas même un mot en faveur de votre frère. — Suis-je dans l'obligation de lui laver les pieds? — Pourquoi non, je vous prie? où cela nous est-il défendu? La saleté n'a rien d'honorable. Nulle part cela ne nous est présenté ni comme un sujet

de blâme ni comme un sujet d'admiration. L'Apôtre fait à l'évêque d'autres recommandations: d'être irréprochable, plein de modération et de dignité, d'exercer l'hospitalité, de transmettre la doctrine. Voilà ce que demande Paul, ce qu'on peut exiger de celui qui commande, et rien de plus. Seriez-vous plus rigoureux que Paul, ou plutôt que l'Esprit saint lui-même? Si votre chef spirituel exerce des sévices, s'il s'adonne au vin, s'il se montre dur et sans miséricorde, accusez-le; ce sont là des travers indignes d'un évêque. Il serait blâmable assurément s'il menait une vie délicate; mais, s'il donne un soin raisonnable à sa santé, pour être mieux en état de travailler à votre bien, devez-vous récriminer? Ignorez-vous que la faiblesse corporelle nous nuit et nuit à l'Eglise autant que les défaillances de l'âme? Sans cela, pourquoi Paul en prendrait-il souci dans sa lettre à Timothée? « Usez d'un peu de vin à cause de votre estomac et de vos fréquentes faiblesses. » I *Tim.*, v, 23. Si c'est avec l'âme seule que nous accomplissons les œuvres de la vertu, ne nous occupons pas de notre corps, à la bonne heure; à quoi bon même nous a-t-il été donné? Mais, dès qu'il concourt au bien de tant de manières, le négliger ne serait-ce pas une extrême folie? Supposez un homme ayant le caractère épiscopal, et la charge de toute une Eglise : il a toutes les vertus nécessaires à de telles fonctions; seulement une continuelle faiblesse le tient cloué sur son lit : en quoi peut-il être utile? comment pourra-t-il faire ses courses et ses visites, réprimander, avertir, instruire?

Je l'ai dit pour que vous ne vous livriez pas à d'injustes récriminations, pour que vous sachiez traiter vos pasteurs avec bienveillance; j'ai voulu de plus, par le tableau de ces accusations sans nombre, réprimer l'imprudente ambition qui poursuit de telles dignités. Là se trouve un péril immense et qui réclame vraiment la grâce et la paix dont Dieu même est la source. Demandez-les pour nous avec abondance, comme nous les demandons pour vous, afin que les uns et les autres, nous appliquant à la vertu, nous obtenions les biens à venir, dans le Christ Jésus, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE II.

« C'est pour cela que je vous ai laissé dans la Crète, pour que vous acheviez l'œuvre commencée et que vous établissiez des prêtres dans chaque ville, comme je vous l'ai prescrit; que ce soit toujours un homme irréprochable, marié seulement une fois, ayant des enfants fidèles, d'une pudeur reconnue, d'une soumission parfaite. »

1. Nos devanciers passaient toute leur vie dans le travail et la lutte; il n'en est plus ainsi de nous, nous vivons dans l'indolence. Ils avaient la persuasion qu'ils étaient placés dans ce monde pour y travailler selon la volonté du Créateur : et nous avons l'air de croire que nous y sommes pour manger, nous livrer à la boisson et nous plonger dans les délices; tous, nous négligeons nos intérêts spirituels. Et je parle, non des apôtres seulement, mais encore de ceux qui vinrent après eux. Voyez-les passer à côté de tous les objets de la terre, comme n'ayant qu'une œuvre à cœur, tels que des voyageurs et des étrangers, estimant n'avoir pas ici-bas de cité permanente. Ecoutez de nouveau ce que dit le bienheureux Paul : « C'est pour cela que je vous ai laissé dans la Crète. » Ils se divisaient l'univers comme une seule maison, afin d'en administrer les diverses parties et d'avoir soin de tous ceux qui l'habitent : à celui-là telle contrée, à celui-ci telle autre. « Voilà pourquoi je vous ai laissé dans la Crète, pour que vous acheviez l'œuvre commencée. » C'est moins un ordre qu'une exhortation : il s'agit de compléter une œuvre. Quelle âme exempte d'envie, cherchant en tout l'avantage des disciples, ne se proposant que le bien, sans regarder s'il doit être accompli par les autres ou par elle-même! Où le péril était plus grand et la tâche plus difficile, l'Apôtre est présent : en ce qui peut procurer honneur et gloire, c'est aux disciples qu'il s'en remet; à celui-ci la consécration des évêques, le soin de corriger et d'achever toutes les œuvres, tout ce qui demande en quelque sorte le plus de perfection. — Que dites-vous, ô Paul? le disci-

ple va corriger ce que vous avez fait? Ne craignez-vous pas que cela ne tourne à votre honte et ne vous couvre de confusion? — Non, certes, je n'envisage que le bien commun, n'importe qu'il soit réalisé par un autre ou par moi. Voilà ce que doit être un pasteur : il s'oublie lui-même pour se dévouer à tous.

« Et que vous établissiez des prêtres dans chaque ville. » C'est des évêques qu'il entend parler ici, comme nous l'avons remarqué dans une autre circonstance. « Selon ce que je vous ai prescrit; que ce soit toujours un homme irréprochable. » Il veut donc que chaque ville ait son pasteur, et qu'un seul n'ait pas la charge de l'île entière, il divise la sollicitude et le travail; la tâche devenait ainsi plus légère, les fidèles étaient mieux gouvernés, du moment où le docteur ne se devait pas à plusieurs Eglises, et se consacrait au soin, à l'embellissement spirituel d'une seule. « Que ce soit un homme irréprochable, marié seulement une fois, ayant des enfants fidèles, d'une pudeur reconnue, d'une soumission parfaite. » Pourquoi place-t-il sous nos yeux un homme de ce caractère? Il ferme ainsi la bouche aux hérétiques futurs qui devaient condamner le mariage, il montre que cette institution, loin d'être un mal, est tellement honorable, qu'on peut de là passer même au trône épiscopal; mais du même coup il flétrit les impudiques, en ne permettant pas qu'on obtienne une telle dignité après de secondes noces. Et comment, en effet, celui qui n'est pas resté fidèle à l'amour de la femme qu'il a perdue, pourrait-il être un pasteur honoré? De quelles accusations ne serait-il pas poursuivi? Vous savez tous sans doute que les secondes noces ne sont pas interdites par les lois, et que cependant elles sont sujettes à bien des récriminations. Paul ne veut pas que le chef donne prise à la malveillance des subordonnés. Il exige « qu'il soit irréprochable, » que sa vie soit à l'abri de tout soupçon, qu'on n'y trouve rien à reprendre. Ecoutez ce que disait le Christ : « Si la lumière qui est en vous est ténèbres, que seront les ténèbres elles-mêmes? » *Matth.*, VI, 23. « Ayant des enfants fidèles, d'une pudeur reconnue, d'une soumission parfaite. » Ne passons pas légèrement là-dessus : quelle prévoyance et quelle sollicitude pour l'éducation des enfants! Et vraiment le père qui n'a pas su les instruire, saura-t-il bien instruire les étrangers? Quoi, ceux qu'il a toujours eus auprès de lui, qu'il a dû nourrir et sur qui la nature et la loi lui donnaient tant de puissance, il n'a pas su les former; réussirait-il mieux à former les autres? Si ce père n'était pas d'une insigne lâcheté, il n'eût pas laissé se dépraver de la sorte des êtres soumis à son autorité depuis le premier moment. Il n'est guère possible qu'un enfant dont l'éducation a constamment été l'objet du zèle le plus attentif et le plus tendre, en sorte corrompu; les péchés ne sont pas tellement inhérents à la nature qu'ils puissent déjouer de tels soins. Quand on fait passer l'éducation en seconde ligne, pour s'occuper avant tout des intérêts, on n'est pas moins indigne; ce n'est pas une raison de négliger les enfants. Celui qui s'est rendu coupable de cette négligence ou de cette folie, faisant taire la voix de son cœur et sacrifiant les enfants à la richesse, mérite-t-il en aucune façon d'occuper ce trône et d'exercer ce pouvoir? S'il n'a pas été capable, cela prouve qu'il n'a nulle énergie; s'il ne s'en est pas occupé, c'est qu'il a manqué de tendresse paternelle. Mais alors, je le demande encore, comme aura-t-il soin des étrangers, après avoir négligé sa propre famille? Paul n'exige pas simplement la pureté des mœurs, il veut une réputation intacte, l'impossibilité même du soupçon : « Il faut que l'évêque soit irréprochable, comme étant le dispensateur des bienfaits de Dieu, sans orgueil et sans colère, ne connaissant ni l'ivresse ni les coups. »

Prévoyance et sollicitude de saint Paul pour l'éducation des enfants.

2. Le chef temporel, ayant pour lui la force et la loi, n'a pas besoin, on le comprend sans peine, de l'approbation de ses subordonnés; mais celui qui doit commander à des hommes qui l'acceptent et qui le béniront même de ce qu'il exerce cette autorité, s'il entreprend de tout faire d'après son propre jugement, sans rendre compte à personne, il paraîtra plutôt un tyran qu'un souverain populaire. « Il faut qu'il soit irréprochable, comme étant le ministre de Dieu, sans orgueil et sans colère. » Comment en-

seignera-t-il aux autres à dominer la passion, quand il n'a pas su se l'enseigner à lui-même? Ces fonctions imposent tant de soucis divers, que l'homme le plus modéré y devient quelquefois acerbe et violent; les occasions qui se multiplient l'entraînent hors de son caractère. S'il n'a donc pas mûrement réfléchi d'avance, il sera bientôt intraitable, il compromettra souvent et ruinera les intérêts sacrés confiés à sa sollicitude. « Il ne doit connaître ni l'ivresse ni les coups. » L'Apôtre interdit en cela les outrages; c'est par la persuasion et non par les emportements, qu'il faut agir sans cesse. Et quelle nécessité, je vous prie, de vous répandre en injures? Si vous voulez inspirer la frayeur, faire trembler les coupables, que ce soit en leur rappelant les feux éternels. Celui qu'on insulte devient plus impudent, à la résistance il ajoute le mépris; et rien dans le fait ne rend méprisable comme d'insulter quelqu'un, l'outrage revient à celui qui s'en est rendu coupable, il le dépouille de tout droit au respect. Il faut donc que la parole soit empreinte d'une piété profonde, quand on rappelle même aux pécheurs le jugement futur, et s'abstenir comme d'une souillure de tout mot blessant. Si le pasteur trouve devant soi des hommes qui veulent enrayer son ministère, qu'il déploie alors toute son autorité. L'Apôtre ne veut pas qu'il frappe. L'instituteur des âmes est un médecin; le médecin ne frappe pas, il guérit plutôt les blessures et corrige celui qui les fait. « Ne cherchant pas un gain sordide, mais bien hospitalier, bon et généreux, plein de modération, juste, saint, maître de lui-même, ne s'éloignant jamais de la parole qui est selon la doctrine. » Voyez-vous quelle réunion de vertus il exige?

Le pasteur oit mépriser s richesses.

« Ne cherchant pas un gain sordide; » ce qui signifie que le pasteur doit souverainement mépriser les richesses. « Hospitalier, bon et généreux, plein de modération, juste, saint, » distribuant aux pauvres tout ce qu'il peut avoir. « Maître de lui-même. » Ce n'est pas de la tempérance précisément qu'il veut parler ici, mais bien de cette force qui domine toutes les passions, qui tient dans le devoir la langue, les mains et les yeux : c'est là rester maître de soi-même, ne subir le joug d'aucun vice. « Embrassant la parole fidèle et conforme à la doctrine. » Ou bien fidèle veut dire ici vraie, ou bien transmise par la foi, n'ayant besoin ni d'arguments ni de recherches. « Embrassant, » faisant de cette parole l'objet de sa méditation et de son activité. Qu'arrivera-t-il si le pasteur ignore les artifices de l'éloquence humaine? — C'est pour cela que j'ai dit : « La parole fidèle et conforme à la doctrine; afin qu'il soit en état d'exhorter et de confondre les contradicteurs. » La pompe du discours n'est donc pas nécessaire; il faut seulement l'intelligence, la connaissance approfondie des Ecritures, la force des pensées. Voyez Paul convertissant le monde entier, déployant une puissance que n'eurent jamais ni Platon ni les autres. — Mais par les prodiges qu'il opérait, m'objecterez-vous. — Non, ce n'est pas seulement par les prodiges; si vous parcourez les Actes des Apôtres, vous le verrez fréquemment vainqueur par son enseignement, avant qu'il ait opéré des miracles. « Afin qu'il soit en état d'exhorter dans la saine doctrine, » pour la conservation des siens, pour la confusion des adversaires. « Et de confondre les contradicteurs. » Sans cela tout tombe en ruines. Que celui donc qui ne sait pas combattre les ennemis, réduire toute intelligence à se soumettre au Christ, réfuter les arguments contraires; que celui qui ne sait pas enseigner la pure et véritable doctrine, soit écarté de ce trône de l'enseignement. Les autres conditions requises, on peut les trouver dans les subordonnés : il en est d'irréprochables, qui ont des enfants soumis, qui sont hospitaliers, justes, saints; ce qui distingue et caractérise le maître, c'est de pouvoir former des disciples par le discours, et l'on n'en tient guère compte aujourd'hui. « Il en est beaucoup qui se refusent à l'obéissance, qui séduisent par de vains discours, surtout parmi ceux qui viennent de la circoncision; il faut leur fermer la bouche. » Vous le voyez, il ne recule pas devant une indication précise. Qu'ils ne veuillent pas obéir, mais seulement commander, il le déclare. Du moment donc que vous ne pouvez pas les convaincre, ne les constituez pas en dignité; imposez-leur silence pour le bien de tous. De

quelle utilité pourraient-ils être, ne voulant pas se laisser persuader, s'obstinant même dans la désobéissance? Ils n'ont qu'un moyen d'être utiles aux autres, c'est de garder un silence forcé.

« Qui bouleversent les maisons entières, enseignant ce qu'il ne faut pas, en vue d'un gain méprisable. » Si celui dont le devoir est d'enseigner ne peut pas entrer en lutte avec de tels hommes, ni réprimer l'impudence de leur langage et de leurs actions, il devient lui-même responsable de la perte des malheureux qui sont séduits. Si le sage a pu dire : « Ne cherchez pas à devenir juge, à moins que vous ne puissiez rompre l'iniquité; » *Eccli.*, VII, 6; bien mieux vous pouvez dire ici : N'ambitionnez pas la magistrature de l'enseignement, à moins que vous ne soyez capable de la remplir; indigne, vous y traînerait-on, restez en arrière. — Partout, c'est visible, l'amour de l'argent, la soif d'un lucre honteux, est en cause. « Enseignant ce qu'il ne faut pas en vue d'un gain sordide. »

3. Il n'est rien que ne ruine une telle passion. Tel un vent impétueux se précipitant sur une mer tranquille, la bouleverse jusqu'au fond, mêlant le sable aux ondes : telle cette passion, dès qu'elle a pénétrée dans une âme, y met tout sens dessus dessous, éteignant la lumière de l'entendement; ce qui s'applique surtout à la frénésie de la vaine gloire. Avec de la bonne volonté, on peut aisément mépriser les richesses; mais repousser les hommages que la foule nous rend, ce n'est pas chose facile; il faut pour cela des efforts soutenus, une grande philosophie, une âme angélique et s'élevant déjà jusqu'à l'abside des cieux. Il n'est pas de vice, non, il n'en est pas qui soit aussi tyrannique, dont l'empire s'étende aussi loin, partout même, avec plus ou moins d'intensité. Comment donc en aurons-nous raison, pour une faible partie, sinon d'une manière complète? En regardant le ciel, en nous tenant sans cesse sous l'œil de Dieu, en élevant nos pensées bien au-dessus des choses de la terre. Quand le désir de la gloire vous saisit, songez que vous l'avez en votre possession, apprenez ensuite quelle en est la fin, et vous n'y trouverez que le néant. Examinez la grandeur du mal qu'elle nous cause, et celle des biens qu'elle nous ravit; elle vous jette au milieu des fatigues et des dangers; elle vous prive de tout fruit et de toute récompense. Souvenez-vous du nombre des pervers, et dédaignez leur gloire. Passez-les l'un après l'autre en revue, et vous verrez combien c'est une chose digne de risée : vous verrez que c'est une dégradation plutôt qu'une gloire. Après cela, portez les regards de votre intelligence vers le théâtre d'en haut. Quand, ayant fait un bien, vous aurez la pensée qu'il faut le montrer aux hommes, quand vous chercherez des spectateurs avec une fiévreuse impatience, souvenez-vous que Dieu vous voit, et vous dissiperez bientôt ce vain désir : éloignez-vous de la terre, n'aimez à considérer qu'un spectacle, celui que nous offre le ciel. Les hommes aujourd'hui vous donnent des louanges; et demain ils vous blâmeront, ils vous poursuivront de leurs traits empoisonnés. Ne feraient-ils d'ailleurs rien de semblable, que leurs éloges ne peuvent vous être d'aucune utilité. Il en est tout autrement de Dieu, de l'approbation et des applaudissements qu'il accorde à nos bonnes œuvres.

Ah! vraiment, on vous a donc applaudi dans le monde? Qu'en avez-vous de plus? Si vos admirateurs en tirent quelque profit eux-mêmes, s'ils en deviennent meilleurs et renoncent à leurs funestes habitudes, vous avez raison de vous réjouir; mais c'est cet admirable changement qui doit causer votre joie, et non les éloges que vous avez recueillis. Si ces louangeurs infatigables, expansifs et bruyants, n'en retirent aucun avantage, il faut plutôt s'attrister, parce que tout cela sera pour eux un sujet de condamnation. Peut-être vous glorifiez-vous de votre piété même? Si vous êtes réellement pieux, si vous n'avez rien sur la conscience, vous pouvez sans doute vous réjouir, pourvu que ce soit de ce que vous êtes au fond, et non de ce que vous paraissez être : si, n'étant pas tel, vous avez cependant obtenu cette gloire que les hommes décernent, songez que ceux-là ne vous jugeront pas au dernier jour, mais bien celui pour qui rien ne demeure caché. Si vous avez

des péchés sur la conscience, alors même que tous vous estimeraient entièrement pur, loin d'en éprouver de la joie, vous devez gémir et verser des larmes amères, ayant constamment devant les yeux ce jour où tout sera mis à découvert, où les recoins les plus obscurs seront inondés de lumière. Etes-vous dans les honneurs, repoussez-les, sachant qu'ils ne font qu'aggraver le compte que vous aurez à rendre. N'êtes-vous point honoré, réjouissez-vous ; Dieu n'aura pas du moins, parmi tant d'autres reproches à vous faire celui d'avoir abusé de votre dignité. Vous n'ignorez pas sans doute que, par la bouche d'Amos, il reprochait à son peuple ce bienfait avec beaucoup d'autres : « J'ai choisi des prophètes parmi vos enfants, j'ai pris de vos adolescents pour la sanctification. » *Amos*, II, 11. Toujours est-il que vous y gagnerez, de n'avoir pas à subir une plus grande peine. Celui qui n'est pas honoré dans le siècle présent, qui ne jouit d'aucune estime, qu'on accable même de répulsion et de mépris, a cet avantage, si tout autre lui fait défaut, qu'il n'aura pas à répondre de l'honneur qu'il eût pu recevoir ici-bas. Il en résulte pour lui d'autres avantages : tenu dans cet état d'abaissement et d'humiliation, il ne pourrait pas, le voudrait-il, s'enorgueillir en lui-même, et surtout s'il se tient un peu sur ses gardes. Celui qui vit au milieu des honneurs, outre la responsabilité si grave qui pèse sur sa tête, tombe aisément dans l'arrogance et l'orgueil, devient ainsi l'esclave des hommes. A mesure même que son pouvoir grandit, il subit une tyrannie plus violente.

Au milieu même des honneurs, le pécheur doit gémir.

4. Sachant donc que cette vertu vaut mieux que cette tyrannie, n'aspirons pas aux distinctions, repoussons-les quand on nous les offre ; déracinons de notre cœur, étouffons une pareille convoitise. Nous le disons à ceux qui gouvernent comme à ceux qui sont gouvernés. L'âme qui soupire après l'honneur et la gloire ne verra pas le royaume des cieux. Ce langage n'est pas de moi ; ce n'est pas moi qui parle, c'est l'Esprit saint. Non, cette âme ne verra pas la béatitude, aurait-elle pratiqué la vertu : « Ils ont reçu leur récompense. » *Matth.*, VI, 5. Quand on n'a pas encore été récompensé, comment pourrait-on ne pas voir le céleste royaume ? Je n'interdis pas le désir de la gloire ; mais je veux qu'il ait pour objet la gloire véritable, celle qui vient de Dieu : « Son éloge n'est pas fait par les hommes, il l'est par Dieu. » *Rom.*, II, 29. Soyons pieux en nous tenant dans l'ombre sans grand appareil, sans aucune pompe théâtrale ; ne nous couvrons pas d'une peau de brebis, ou mieux devenons brebis nous-mêmes ; rien n'est plus néant que la gloire décernée par les hommes. Dites-moi donc, si vous aperceviez une foule de petits enfants, d'enfants à la mamelle, vous prendriez-vous à désirer d'être glorifié par eux ? Vous ne devez pas autrement penser des hommes sans distinction, pour ce qui concerne la gloire. C'est pour cela qu'elle est appelée vaine. Voyez-vous les masques dont se couvrent les historions, comme ils sont beaux et splendides, comme ils retracent avec la dernière exactitude la nature perfectionnée ? Pourriez-vous me montrer une forme aussi régulière dans la réalité ? Non certes. Et cependant vous en êtes-vous jamais épris ? Pas davantage. Et pourquoi ? Parce que ce n'est là qu'une vaine représentation, et nullement la beauté même. Aussi vaine est la gloire d'ici-bas ; elle n'est pas la gloire, elle en est le fantôme trompeur. La seule qui subsiste est celle que nous portons au dedans de nous et qui s'attache à notre nature. Celle du dehors n'est souvent qu'un voile jeté sur la laideur, voile qui cache cette laideur aux yeux des hommes seulement, et jusqu'au soir ; le théâtre venant à disparaître, les masques à tomber, chacun se montre tel qu'il est.

L'âme qui désire la gloire ne jouira pas du bonheur des cieux.

N'allons donc pas chercher la vérité sur la scène et parmi les comédiens. Quel avantage trouvons-nous, je vous le demande, à devenir l'objet des regards de la foule ? C'est une apparence sans réalité, pas autre chose ; rentrez dans votre maison, soyez seul, et tout a disparu soudain. Vous vous montrez sur la place publique, vous attirez alors tous les regards ; qu'en avez-vous de plus ? Rien ; cet éclat s'éteint bien vite et s'évanouit comme la fumée. Et nous aimons des objets aussi futiles ? Quelle absence de raison, dites-moi, quelle folie véritable ! Ah !

n'ayons désormais qu'un but, d'obtenir que Dieu nous approuve : avec cela, nous dédaignerons toutes les choses humaines; et si, tant est que nous les possédions, nous n'en ferons aucun cas, nous en rirons, nous les rejetterons, nous éprouverons ce qu'éprouverait un homme qui, cherchant de l'or, ne saisit que de la boue. N'acceptez les louanges de personne, puisqu'elles ne vous servent de rien, pas plus que le blâme ne peut vous nuire. De la part de Dieu, c'est le gain ou la perte : de la part des hommes tout est vanité. Par un tel mépris nous imitons Dieu lui-même, qui n'a nul besoin d'être glorifié par les hommes; car il a dit : « Je n'accepte pas la gloire que les hommes donnent. » *Joan.*, v, 41. Cela vous paraît-il sans importance, je vous prie? Quand vous ne sentez pas la volonté de mépriser la gloire humaine, dites-vous : Je puis m'égaler à Dieu si je la méprise, et vous la mépriserez aussitôt. Celui qui se fait esclave de la gloire humaine ne peut pas absolument ne pas être l'esclave de tout le monde, et le dernier, le plus opprimé des esclaves. Non, nous n'imposons pas à ceux qui nous servent ce que la vaine gloire impose à ceux dont elle s'est emparée : elle en exige les actions et les paroles les plus ignominieuses, elle les torture en les dégradant; plus ils lui sont soumis, plus elle se montre tyrannique.

Fuyons donc, je vous en supplie, fuyons cette servitude. Comment le pourrons-nous? me dira-t-on. En jugeant sainement les choses de la terre, en nous persuadant bien qu'elles ne sont qu'un rêve et qu'une ombre, rien de plus; nous en triompherons alors sans difficulté, ni les petites ni les grandes ne nous captiveront; si nous ne méprisons pas celles-là, celles-ci nous feront aisément succomber. Arrêtons le mal dans sa source, c'est-à-dire dans l'irréflexion et la pusillanimité. Si nous avons soin d'élever notre âme, nous serons en état de mépriser la gloire humaine, de nous élancer jusqu'au ciel par notre intelligence, et d'acquérir réellement les biens célestes. Puissions-nous tous les posséder un jour, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE III.

« L'un des leurs a rendu cet oracle : Crétois, toujours menteurs, méchantes bêtes, ventres appesantis. Or, ce témoignage est bien vrai. Reprenez-les donc d'une manière sévère, afin qu'ils se maintiennent dans la saine foi, qu'ils ne s'attachent pas aux fables judaïques, aux préceptes des hommes qui se détournent de la vérité. »

1. Plusieurs questions se présentent ici : d'abord, qui parle de la sorte? ensuite, comment se fait-il que ce soit Paul? puis encore le témoignage qu'il met en avant, est-il bien véridique? Ne nous en tenons pas là; pour avoir une solution décisive, il est autre chose que nous devons ajouter. Comme l'Apôtre haranguait les Athéniens, il glissa dans son discours cette parole : « Au Dieu inconnu; » et plus loin : « Nous sommes nous-mêmes sa postérité, comme l'ont dit quelques-uns de vos poètes. » *Act.*, XVII, 23-28. C'est Epiménide qui l'a dit, et lui-même était Crétois. Mais je dois nécessairement vous rappeler à quelle occasion il a prononcé cette parole. Les Crétois possèdent un tombeau de Jupiter où se trouve cette inscription : « Ici gît Zan, autrement appelé Jupiter. » C'est à cause cette inscription que le poète tourne en risée ses compatriotes, les stigmatisant encore avec plus de force dans les vers suivants :

« Les Crétois vous ont fait un monument funèbre,
Roi, vous êtes cependant immortel. »

Si ce témoignage est véridique, voyez quel en est le danger. En supposant que le poète dise vrai quand il les accuse de mensonge concernant la mort de Jupiter, le danger n'est pas peu grave. Redoublez ici d'attention, mes bien-aimés. Le poète déclare donc que les Crétois ont menti en prétendant que Jupiter est mort; et l'Apôtre, en élevant la même accusation, confirme ce témoignage. D'après lui, par conséquent, Jupiter est immortel; il a dit : « Ce témoignage est véridique. » — Que répondre, ou plutôt comment résoudre cette difficulté? — La parole de l'Apôtre n'a pas cette portée; il

accepte simplement le témoignage, pour en faire l'application à leur habitude de mentir. Pourquoi n'a-t-il pas ainsi complété la citation : « O Roi, les Crétois vous ont fait un monument funèbre? « Non, il ne va pas jusque-là, il se borne à dire que le poète a raison en accusant les Crétois d'être des menteurs.

Jupiter n'est pas Dieu.

Ce n'est pas là, du reste, un argument dont nous ayons besoin pour prouver que Jupiter n'est pas dieu; les preuves abondent d'autre part, et ce que rapportent les Crétois n'est ni la seule ni la plus décisive. Il ne prétend pas en outre qu'ils mentent en cela; car ils admettent bien d'autres divinités, et c'est en ceci surtout qu'ils mentent. Mais la véritable question est de savoir pour quelle raison l'Apôtre invoque le témoignage des Grecs. C'est qu'on ne saurait les réfuter d'une manière plus forte que par leurs propres témoignages et leurs accusations, en leur montrant qu'ils sont condamnés par leurs plus grands hommes. Paul use du même procédé quand il relève cette inscription : « Au Dieu inconnu. » Les Athéniens n'avaient pas reçu toutes leurs divinités dès le principe, ils en avaient admis plusieurs dans la suite des temps : il leur en était venu de chez les Hyperboréens; Pan était d'invention récente, ainsi que les petits et les grands mystères. Conjecturant donc d'après cela qu'il devait exister selon toute apparence quelqu'autre dieu qu'ils ne connaissaient pas encore, pour ne pas manquer de religion envers cet inconnu même, ils lui dressèrent un autel portant cette inscription : « Au Dieu inconnu, » s'il en existe quelqu'un, semblent-ils dire. Là-dessus, Paul leur parle ainsi : Ce Dieu que vous adorez par anticipation, je viens vous l'annoncer. Ces autres paroles : « Nous sommes nous-mêmes sa postérité, » ont été dites de Jupiter par le poète Aratus. Il avait débuté en ces termes : « Les routes sont pleines de Jupiter, la mer en est pleine; » et c'est après cela qu'il ajoutait : « Nous sommes nous-mêmes sa postérité, » nous faisant entendre, lui aussi, je le pense, que nous venons de Dieu.

Mais comment Paul applique-t-il au Dieu de l'univers ce qui regardait une divinité païenne? Ce n'est pas qu'il transfère à Dieu des expressions qui se fussent réalisées dans cette divinité; il lui rend un hommage que Dieu seul mérite, et qui ne peut pas vraiment s'adresser à Jupiter; le nom de Dieu est incommunicable, et c'est une profanation de l'attribuer aux idoles. Et de quelle part l'Apôtre eût-il pu parler aux Athéniens? de la part des prophètes? Ils ne l'eussent pas écouté; il invoque les prophètes quand il parle aux Juifs, et ne dit rien des évangélistes. Il s'en est lui-même expliqué : « Je me suis fait comme juif pour les Juifs, comme n'ayant pas la loi pour ceux qui ne l'ont pas, comme l'ayant pour ceux qui l'ont. » I *Cor.*, IX, 11.

2. Dieu lui-même agit de la sorte : ainsi, par rapport aux mages, ce n'est pas au moyen d'un ange ou d'un prophète, ou d'un apôtre, ou d'un évangéliste qu'il les amène à lui; comment donc? Par le moyen d'un astre; il les attire par l'objet même de leurs continuelles études. La même chose a lieu quand les vaches traînent l'arche : suivant le chemin qu'elles prendront, on connaîtra la colère de Dieu; et ce sont les devins qui suggèrent cette épreuve. Les devins sont-ils donc les organes de la vérité? Gardons-nous de le croire; mais Dieu les condamne et les confond par leur propre bouche. La pythonisse nous en offre encore un exemple. Saül étant venu la consulter, Dieu permit qu'il en apprît ce qui devait lui arriver. Mais alors pourquoi Paul imposa-t-il silence au démon qui disait : « Ces hommes sont les serviteurs du Dieu très-haut, ils viennent nous enseigner la voie du salut? » *Act.*, XVI, 17; pourquoi le Christ défendait-il aux démons de parler? Pour une excellente raison : on n'avait pas encore vu de miracle, pas d'étoile ici; le Sauveur s'annonçait lui-même, et les démons ne l'adoraient pas. Pas d'idole non plus rendant des oracles, et qu'il fallut empêcher. Dieu permettait aussi que Balaam prononçât des bénédictions; il n'y faisait pas d'obstacle. C'est sa condescendance que vous voyez partout. Pourquoi vous en étonner? Il a bien toléré qu'on accréditât des opinions perverses et tout à fait indignes de lui : par exemple, qu'il avait toujours eu un corps, qu'il était visible : erreur condamnée par cette parole : « Dieu est esprit. » *Joan.*,

IV, 24. On disait encore qu'il aime les immolations, chose en dehors de sa nature ; qu'il a prononcé des paroles contraires à son honneur et beaucoup d'autres choses semblables. Il est vrai que nulle part il n'envisage sa propre dignité, qu'en tout il se propose notre bien. Un père sait oublier sa dignité, pour bégayer avec ses petits enfants, désignant la nourriture et la boisson, non par des mots grecs, mais par des locutions enfantines et qu'on pourrait appeler barbares : combien plus Dieu? Par condescendance, il met dans la bouche de son prophète cette vive récrimination : « Les peuples étrangers ne changeront pas de dieux. » *Jerem.*, II, 11. Partout dans l'Ecriture les paroles et les événements attestent la même condescendance. « Ainsi donc, poursuit l'Apôtre, reprenez-les avec une inflexible rigueur, pour qu'ils trouvent leur guérison dans la foi. » Leur dissolution, leur duplicité, leurs funestes désordres expliquent assez cette recommandation : étant toujours prêts à mentir, à ruser, livrés de plus à la bonne chère ainsi qu'à l'oisiveté, ils avaient besoin d'une parole ferme et sévère; ce n'est pas le cas d'user de ménagements. « Donc ne leur épargnez pas les reproches. » Il n'est pas ici question des étrangers, mais bien des fidèles. « Frappez rudement; » faites que la blessure pénètre. Ce n'est pas qu'il faille agir de la même manière envers tous : la conduite du maître doit varier suivant les caractères et les circonstances. Ceci n'est pas une simple exhortation. En frappant sans pitié l'homme doux et sensible, on risquerait de l'accabler et de le perdre : en flattant celui qui réclame une grande sévérité, on achève de le corrompre, au lieu de l'obliger à se relever.

« Afin qu'ils trouvent leur guérison dans la foi. » La santé consiste à n'admettre aucun mélange impur, aucun élément délétère. Si les fidèles qui distinguent entre les aliments n'ont pas la santé de l'âme, sont affaiblis et malades, selon cette parole de Paul : « Accueillez ceux qui sont faibles dans la foi, sans entrer dans de vaines discussions, » *Rom.*, XIV, 1, que faut-il dire de ceux qui jeûnent et gardent le sabbat avec les Juifs, ou bien qui se rendent à ces lieux consacrés par l'idolâtrie? J'entends le bois de Daphné, la grotte de la Matrone, et cet endroit de la Cilicie qui porte le nom de Saturne. Peuvent-ils avoir l'âme saine? C'est pour cela qu'il faut les traiter avec rigueur. Pourquoi donc n'agit-il pas de même envers les Romains? Parce que leurs mœurs étaient bien différentes, et qu'ils avaient une plus grande noblesse de sentiments. « Ne vous attachant pas aux fables judaïques. » Les institutions des Juifs méritent doublement ce nom de fables, et parce qu'elles sont altérées, et parce qu'elles sont périmées; les voilà tombées à l'état de mythe. Comme il ne faut plus les observer, qu'elles nuisent même à ceux qui les observent, Paul les condamne en les caractérisant ainsi. On ne doit pas plus obéir aux unes qu'aux autres; rien de sain d'aucun côté. Si vous avez une foi sincère, à quoi bon y rien ajouter, comme si la foi ne suffisait pas à notre justification? Pourquoi vous faites-vous l'esclave de la loi? Conservez-vous donc quelque crainte? C'est de la faiblesse et de l'incrédulité; l'âme qui croit, n'a plus de doute; en judaïsant vous montrez que vous doutez encore. « Tout est pur pour ceux qui le sont eux-mêmes. » L'allusion n'est-elle pas évidente? « Pour les impurs et les infidèles, rien n'est pur. »

La pureté et l'impureté dépendent uniquement de notre volonté.

3. La pureté ou l'impureté ne sont donc pas dans la nature; elles dépendent de l'intention et de la volonté. « Or, l'impureté se trouve dans leur entendement et leur conscience. Ils font profession de connaître Dieu; mais ils le renient par leurs actes, s'étant jeté dans l'abomination et l'incrédulité, impropres désormais à toute bonne œuvre. » Donc le porc lui-même est pur. Comment dès lors est-il prohibé comme une chose impure? Il ne l'est pas naturellement, puisque tout est pur dans la création. Rien ne serait impur comme le poisson, puisqu'il dévore même les corps humains; et cependant il était permis, il était rangé parmi les aliments purs. Rien de même n'est impur comme la poule, puisqu'elle se nourrit de vers; le cerf encore est extrêmement impur, et le mot grec semble le dire, en rappelant qu'il se nourrit de reptiles : on mangeait néanmoins de ces animaux. Pourquoi donc le porc et d'autres semblables étaient-



ils prohibés? Ce n'est pas comme choses réellement impures; le but de cette prohibition était de restreindre la sensualité. Si la loi l'avait dit d'une manière formelle, on ne l'eût pas écoutée; la crainte de l'impureté devenait tout autrement efficace. Quoi de plus impur que le vin, je vous le demande, à l'examiner de près? et que l'eau elle-même, dont les Juifs autrefois faisaient un si fréquent usage dans leurs ablutions? Ils ne touchaient pas un mort, et, s'il leur arrivait de le toucher, ils se purifiaient; ainsi étaient élevés les enfants. Voyez un peu la réalité des choses: le vin ne puise-t-il pas son essence dans le fumier? n'ajoute-t-on pas du fumier à la terre qui nourrit la vigne? Si vous poussez plus loin vos explorations, vous trouverez tout impur; et rien ne le sera, tout est pur, au contraire, à savoir s'arrêter dans cette examen.

Dieu n'a rien fait d'immonde, rien ne l'est excepté le péché, qui souille l'âme de son contact. Le reste, simples préjugés humains. « Pour les impurs et les incrédules, rien n'est pur; l'impureté se trouve dans leur entendement et leur conscience. » Comment la trouverait-on dans ceux qui sont purs? Avec une âme lâche, on souille tout. Quand on se met à rechercher sans cesse ce qui est pur et ce qui ne l'est pas, une telle préoccupation fait qu'on n'ose rien toucher. Dans la pensée de tels hommes, ni les poissons ni les autres animaux ne sont purs, tout est immonde : « L'impureté règne dans leur entendement et leur conscience. » Aussi n'est-ce pas là ce que prétend l'Apôtre; et quoi donc? Il rejette tout sur leurs dispositions. Rien n'est immonde, dit-il, eux seuls le sont, leur entendement et leur conscience; là l'impureté est complète. « Ils font profession de connaître Dieu, mais ils le renient par leurs actes, parce qu'ils sont tombés dans l'abomination et l'incrédulité, impropres désormais à toute bonne œuvre. » Puis il ajoute : « Pour vous ne cessez de parler selon la saine doctrine. » Impures sont leurs idées, ils le sont eux-mêmes; ne vous taisez pas pour cela. Bien qu'ils refusent de vous entendre, continuez à faire votre devoir : malgré leur résistance, ne leur ménagez ni les exhortations ni les conseils. — C'est une accusation de plus contre ces hommes, les maniaques s'imaginent que tout chancelle autour d'eux; mais cela ne vient pas des objets eux-mêmes, le vice est dans leur vue. Ayant les yeux troublés et se trouvant dans la trépidation, ils croient que la terre tourne; elle ne tourne pas, elle est stable, le mal est dans leur frénésie, et non dans les réalités extérieures. Il en est de même ici : une âme impure croit que tout est impur. La pureté ne consiste pas dans de pareilles distinctions, elle est à tout oser. Il ose tout, celui dont l'âme est pure; l'homme impur n'ose rien. Cela tombe directement sur Marcion.

Selon l'Apôtre, vous le voyez, un signe de pureté, c'est qu'on soit supérieur à toute souillure; ne toucher à rien, signe d'impureté. Ce principe s'applique à Dieu même : il a manifesté sa pureté quand il a pris la chair humaine; s'il eût craint de s'en revêtir, il eût fait soupçonner le contraire. Quand on ne mange pas ce qu'on regarde comme impur, on se montre soi-même impur et faible : la réciproque est également vraie. N'appelons donc pas purs de tels hommes; ils sont impurs : celui-là seul est pur que rien n'épouvante. Il faut avoir recours à cette pieuse leçon par rapport à ce qui souille l'âme : c'est là qu'est la véritable pureté, nullement dans les autres choses. Quelqu'un a-t-il la bouche gâtée, il trouve impur tout ce qu'on lui présente : évidemment le mal est en lui. Il importe donc de bien reconnaître ce qui fait la pureté ou l'impureté.

4. Qu'est-ce qui est impur de sa nature? Le péché, la corruption, l'avarice, la méchanceté. « Lavez-vous, dit le prophète, devenez purs, faites disparaître de vos âmes toutes les iniquités..... O Dieu, créez en moi un cœur pur..... Sortez du milieu d'eux, tenez-vous à l'écart, ne touchez pas ce qui est immonde. » *Isa.*, I, 16; *Psalm.* L, 12; *Isa.*, LII, 11. Les anciennes observances étaient des symboles de purification. « Ne touchez pas un mort, » était-il écrit. *Levit.*, XI, 8. Tel est le péché, un cadavre fétide. « Le lépreux est impur, » était-il dit encore. *Ibid.*, XIII, 15. Et le péché aussi revêt mille formes diverses. Ce qui vient après dans la loi prouve bien que telle en est la portée. Quand la lèpre

a gagné tout le corps, l'impureté cesse, mais non quand elle n'en affecte qu'une partie. C'est donc la variation incessante qui constitue l'impureté. L'incontinent est également impur dans son âme, et ce n'est pas difficile à comprendre; il en est de même de l'incirconcis. Et ce n'étaient pas là de simples allégories, c'étaient de vrais symboles, représentant ceux qui ne retranchent pas l'iniquité de leur âme. Celui qui travaille le jour du sabbat doit être lapidé : celui qui n'est pas entièrement à Dieu, court à sa perte. Voyez-vous que de figures et de modes d'impureté? « La femme dans son mois est impure. » *Ibid.*, xv, 19. Pourquoi, je vous prie? n'est-elle pas dans ses conditions naturelles et normales? D'où viendrait dès lors son impureté? Il faut donc que la loi veuille signifier autre chose. Et quoi? Son but est de faire naître la piété dans l'âme, d'éloigner toute fornication. Si la mère reste impure, bien plus la femme dissolue; si c'est un devoir de respecter la femme légitime, à plus forte raison de fuir l'étrangère. Dès qu'on est impur en revenant d'ensevelir un mort, combien doit-on l'être au retour du combat et du carnage?

Il serait facile de multiplier ces exemples, à vouloir les rechercher tous. Une telle recherche est désormais inutile, c'est sur l'âme que tout se concentre aujourd'hui. Les choses corporelles nous touchent seulement de près, et Dieu s'en est servi pour amener les hommes; il ne veut plus que maintenant nous demeurions attachés aux figures, ensevelis dans les ombres, nous ayant destinés à posséder la vérité. Le péché seul est la souillure; fuyons-le donc, évitons de contracter cette impureté : « Si vous en approchez, dit l'Ecriture, il vous saisira. » *Eccl.*, xxi, 2. Rien de plus immonde que l'avarice. Comment le savons-nous? Par les faits mêmes : elle souille toute chose, les mains, l'âme, et jusqu'à la maison où s'entasse le fruit de ses rapines; ce qui n'est rien aux yeux des Juifs. Moïse transporta cependant les ossements de Joseph, Samson but de l'eau sortie de la mâchoire d'un âne et mangea du miel sorti de la gueule du lion, Elie fut nourri par des corbeaux et par une femme veuve. S'il faut scruter jusque là, quoi de plus abominable que les membranes sur lesquelles on écrit, puisqu'elles viennent d'animaux morts. Le fornicateur n'est pas le seul être immonde; d'autres le sont, et plus que lui, l'adultère par exemple. Ce n'est pas l'acte même qui les rend tels, car il faudrait alors condamner le mariage; c'est la violation du droit, c'est la convoitise : on attaque son frère dans ce qu'il a de plus cher. Voyez-vous l'impureté de l'injustice? Jadis on n'était pas impur quand on avait deux femmes : David en avait plusieurs, et n'était pas impur; il le devint, quand il en prit injustement une autre. Pourquoi? Parce qu'il se rendit coupable d'usurpation et de fraude. C'est pour le même motif que l'est aussi le fornicateur : il fait tort à la femme même la plus misérable, ils se font tort réciproquement, ils renversent les lois de la nature, qui condamne la promiscuité. « Dieu les fit des deux sexes..... Ils seront deux dans une chair. » *Genes.*, i, 27; ii, 24. La condamnation ne saurait être plus formelle. Encore ici l'iniquité, encore une chose perverse. La colère, à son tour, quand elle dépasse certaines bornes, rend l'homme impur, non par elle-même, mais à cause de l'excès; et l'Evangile le fait clairement entendre : « Celui qui se met en colère sans raison. » *Matth.*, v, 22. En tout donc l'impureté consiste à dépasser les bornes; car cela trahit la passion désordonnée. Veillons, je vous en conjure, et devenons purs dans le vrai sens de ce terme, afin que nous méritions de voir Dieu, par le Christ Jésus Notre-Seigneur, à qui, gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IV.

« Recommandez aux vieillards d'être sobres, pudiques, prudents, de rester intacts dans la foi, dans la charité, dans la patience; et de même aux femmes âgées, d'avoir une mise décente, de fuir la calomnie, de ne pas s'adonner au vin, d'enseigner la bonne doctrine, pour que les jeunes apprennent la modération, aiment leurs maris et leurs enfants, pratiquent la sagesse et la chasteté, aient soin de leur maison, se montrent bienveillantes et soumises de telle sorte que le nom de Dieu ne soit pas blasphémé. »

vieillesse des vices orés de la nesse.

1. La vieillesse a des vices que la jeunesse n'a pas; elle en a d'autres qui lui sont communs avec la jeunesse : elle est spécialement sujette à la lâcheté, à l'indolence, à la torpeur, à l'irascibilité. Voilà pourquoi ce précepte : « Que les vieillards soient sobres et vigilants. » A cet âge, la vigilance rencontre bien des empêchements : et d'abord, celui que j'ai déjà signalé, la somnolence, l'affaiblissement des sens, la lenteur de l'esprit; et de là ce qui vient ensuite : « Qu'ils soient pudiques et prudents. » Cette prudence, selon la portée du mot qui l'exprime, est le salut de l'entendement. Il y a parmi les vieillards, il y a, sans nul doute, des frénétiques et des insensés, les uns par l'effet de l'ivresse, les autres par celui du chagrin; la vieillesse elle-même porte à la misanthropie. « Intacts dans la foi, dans la charité, dans la patience. » Ce dernier mot est d'une application frappante; pas de vertu plus nécessaire aux vieillards. « Que les femmes âgées aient une mise décente, » qui respire la modestie et la piété. « Qu'elles évitent la calomnie et ne s'adonnent pas au vin. » Voilà les deux grands vices des femmes et des personnes âgées; le sang se refroidit, et le vin rallume la concupiscence. C'est pour cela que l'Apôtre leur adresse une telle exhortation, prenant tous les moyens pour retrancher l'ivresse, désirant ardemment les mettre à l'abri de cette infirmité, les soustraire au ridicule dont elle les couvre. Les vapeurs de la boisson montent plus facilement à leur cerveau, parce qu'elles sont affaiblies par l'âge, et que l'ivresse vient surtout de l'affaiblissement. Il est vrai que la vieillesse a besoin d'être soutenue par le vin; mais elle doit en user avec réserve. Cet avertissement regarde aussi les personnes jeunes, pour un motif différent, c'est que la boisson excite au plus haut point les feux de la concupiscence.

/ices des mmes et person- âgées.

« Qu'elles enseignent la saine doctrine. » — Mais vous avez interdit aux femmes d'enseigner; pour quelle raison le leur permettez-vous maintenant, comme si vous n'aviez pas dit dans une autre lettre : « Je ne permets pas à la femme d'enseigner? » I *Tim.*, II, 12. — Ecoutez donc ce qu'il ajoute : « Ni de commander à son mari. » L'homme a dès longtemps reçu le droit d'enseigner les hommes et les femmes : quant à celles-ci, Paul leur accorde d'exhorter et d'instruire dans leur propre maison; ce qu'il ne leur accorde pas, c'est d'affecter la préséance et de prononcer de longs discours, complétant ainsi sa défense : « Ni de commander à son mari. » « Qu'elles enseignent la sagesse aux jeunes, » poursuit-il.

2. Remarquez avec quel soin il travaille à l'union du peuple, et soumet les jeunes personnes à celles qui sont âgées. Il ne parle pas ici seulement des mères et des filles; il établit sans distinction les priviléges et l'autorité de l'âge. « Afin qu'elles aiment leurs maris. » Dans une famille, c'est ici le premier de tous les biens : « La femme s'accordant en tout avec l'homme. » *Eccli.*, XXV, 2. Cela étant, rien de fâcheux n'arrivera. Comment, en effet, quand l'harmonie règne entre la tête et le corps, quand aucun tiraillement n'existe, tout ne serait-il pas en paix? Si les monarques veulent la paix et l'observent, qui donc oserait la troubler? Mais aussi, quand la dissension est entre les chefs, toute la maison est dans le malaise. Rien de plus précieux que l'union; elle est de beaucoup plus utile que l'argent, la noblesse, le pouvoir et tout le reste. L'Apôtre n'a pas dit simplement : Qu'ils vivent en paix, il a dit : « Qu'elles aiment leurs maris. » C'est l'amour sincère qui donne l'exclusion aux fâcheux accidents, parce qu'il donne naissance à toute sorte de biens.

« Qu'elles aiment leurs enfants. » Conséquence bien naturelle; quand on aime l'arbre, mieux encore aimera-t-on les fruits. « Qu'elles soient prudentes et chastes, pleines de vigilance et de

bonté. » Tout vient de l'affection ; cette bonté, ce soin de la famille, c'est l'amour conjugal qui les produit. « Qu'elles soient soumises à leurs maris, pour que la parole de Dieu ne soit pas blasphémée. » La femme qui méprise son mari, néglige par là même sa maison. La modestie naît aussi de l'amour, l'amour supprime tout sujet de discussion. Si l'homme est idolâtre, il sera bientôt gagné ; s'il est chrétien, il deviendra meilleur. Voyez-vous la condescendance de l'Apôtre? Lui qui n'oublie rien pour nous détourner des choses terrestres, le voilà maintenant se préoccupant du bon ordre d'une maison. C'est que ce bon ordre prépare admirablement les voies aux biens spirituels, et que le désordre y fait toujours obstacle. Une femme qui soigne bien sa maison, sera modérée, prévoyante, économe ; elle ne cherchera pas le plaisir, ni les courses inutiles, ni rien de pareil. « Pour que la parole de Dieu ne soit pas blasphémée. » Il est donc visible que Paul a surtout à cœur le succès de la prédication, et non les choses temporelles. Ecrivant à Timothée, il disait : « Afin que nous menions une vie calme et paisible, en toute décence et piété. » I *Tim.*, II, 2. Il dit ici : « Afin que la parole de Dieu, la doctrine, ne soit pas blasphémée. » S'il arrive qu'une femme chrétienne, ayant un mari qui ne le soit pas, manque de sagesse et de vertu, le blâme remonte d'ordinaire jusqu'à Dieu et devient le blasphème : si cette femme est belle de vertu, les bonnes œuvres qu'elle pratique rejaillissent en gloire, sur la prédication.

Qu'elles entendent, ces femmes qui sont unies à des idolâtres ou bien à des chrétiens dépravés ; qu'elles entendent, et qu'elles apprennent à les amener à la vraie piété en leur donnant le bon exemple. Alors même que vous n'atteindriez pas ce but, que vous n'attireriez pas votre mari à partager vos pures croyances, vous obtiendrez du moins qu'il se taise là-dessus, et qu'il ne blasphème pas contre le christianisme. Ce n'est certes pas peu de chose, c'est même beaucoup, c'est immense, que notre conduite fasse admirer notre foi. « Exhortez de même les jeunes gens à pratiquer la modération. » Remarquez ce zèle de l'Apôtre pour l'honneur de la religion. En grande partie il livre aux femmes l'éducation des femmes, en préposant aux jeunes celles qui sont âgées ; mais l'éducation des hommes, c'est à Tite même qu'il la confie. Rien, non, rien n'est difficile et laborieux comme de triompher des plaisirs deshonnêtes à cette époque de la vie. Ni l'amour des richesses, ni le désir des distinctions, ni une autre passion quelconque ne travaille cet âge comme l'entraînement des plaisirs sensuels. Laissant donc de côté tout le reste, il concentre son exhortation sur ce point capital, sans toutefois négliger les autres. Qu'ajoute-t-il ? « En toute chose posez-vous comme le modèle des vertus. » Que les femmes âgées instruisent les jeunes ; mais vous-même exhortez les jeunes gens à se tenir dans la modération. Que votre vie soit pour tous le guide et le type de la vertu, un miroir placé devant les yeux de tout le monde, une image supérieure et comme l'idéal même du bien, extrêmement accessible cependant à quiconque veut en reproduire les traits.

3. « L'intégrité dans la doctrine, la dignité, une parole saine, irrépréhensible, afin que l'adversaire soit saisi de respect, n'ayant rien de de mal à dire de nous. » Cet adversaire dont il parle, c'est le démon, et c'est aussi tout homme lui servant d'instrument. Quand déjà la vie brille d'une pure lumière, si la parole vient l'appuyer, une parole pleine de réserve, de douceur et de calme, ne donnant aucune prise aux ennemis, c'est un grand bien, un bien inestimable. On ne peut pas apprécier le ministère de la parole dans de telles conditions; car il ne s'agit pas ici d'une parole ordinaire : il faut pour cela qu'elle inspire le respect, qu'elle soit au-dessus de tout reproche, qu'elle ne prête jamais le flanc à la malignité. « Que les serviteurs soient soumis à leurs maîtres, cherchant à leur plaire en tout. » Rappelez à ce sujet ce qu'il vient de dire : « Afin que l'adversaire soit saisi de respect, n'ayant rien de mal à dire de nous. » Il est donc blâmable celui qui sépare les femmes de leurs maris sous prétexte de continence, et dans le même cas celui qui soustrait les serviteurs à leurs maîtres. Ce n'est plus la parole irrépréhensible; celle-ci fournit mille occasions

aux infidèles de nous attaquer, et déchaîne contre nous toutes les langues. « Que les serviteurs soient soumis à leurs maîtres, cherchent à leur plaire en tout, s'abstiennent de toute contradiction et de toute fraude; qu'ils manifestent constamment la droiture de leur foi, pour faire honneur en toute chose à l'enseignement du Sauveur notre Dieu. » C'est avec raison que Paul disait ailleurs : « Comme servant Dieu, et non les hommes. » *Ephes.*, VI, 7. Vous pouvez servir votre maître de bon cœur; mais le point de départ a toujours été la crainte. Aussi continuer à servir avec ce même sentiment, mérite la plus grande récompense.

Si cette crainte n'est pas là pour retenir la main et modérer la langue, comment la doctrine que nous professons sera-t-elle admirée des Hellènes? Mais, s'ils voient un pauvre serviteur montrer, parce qu'il est chrétien, une vraie philosophie, une modération supérieure à celle de leurs philosophes, s'acquitter de son service avec autant d'exactitude que de dévouement, ils admireront sans réserve la puissance de la prédication. Ce n'est pas d'après l'enseignement qu'ils jugent la doctrine, c'est d'après les actes et la vie. Que les femmes donc et les serviteurs les instruisent par leur conduite. On s'accorde à dire chez eux, et partout, que la race des domestiques est insolente et difficile à régir, rebelle à la discipline, peu susceptible de comprendre les leçons de la vertu; ce qui ne vient certes pas de la nature, mais seulement des habitudes contractées et de la négligence des maîtres. Les maîtres n'ont guère d'autre souci que de se faire bien servir; s'ils s'occupent parfois de la question des mœurs, c'est encore dans l'intérêt de leur propre repos, et pour que les domestiques ne leur suscitent pas des ennuis en se livrant à la fornication, au vol, à l'ivresse. Ainsi négligés, n'ayant personne qui s'occupe d'eux, ils tombent naturellement et gisent dans l'abîme de la perversité. Il est si difficile qu'un enfant, quoique surveillé par un père, une mère, un précepteur, des maîtres de tout genre, souvent par ses égaux, toujours par le sentiment de sa noblesse, ayant tant d'autres moyens de se soutenir, échappe au contact des méchants : que doit-il en être, pensez-vous, de ceux qui sont privés de ces préservatifs, qui vivent au milieu d'êtres dépravés, pouvant contracter au hasard et sans contrôle les plus funestes liaisons? Je vous le demande encore, que doivent-ils devenir? Cela vous montre combien la vertu rencontre d'obstacles dans cette position.

s Gentils ent du tianisme les actes . vie des s.

De plus, l'instruction manque aux serviteurs, soit l'instruction profane, soit celle que nous donnons; ils ne se mêlent pas aux hommes libres, qui craignent leur contact, qui sont si préoccupés de leur vaine gloire. Aussi n'est-ce pas seulement difficile, est-ce même étonnant, de trouver un domestique qui soit réellement bon. Quand donc les maîtres idolâtres verront cette race indocile subir le frein, par la force de la prédication, et donner à tous l'exemple de la décence et de la régularité, seraient-ils les plus déraisonnables des hommes, ils concevront la plus haute idée de nos enseignements. Il est aisé de comprendre, en effet, que la redoutable perspective de la résurrection, du jugement et de tout ce qui nous attend après la mort, imprimant à leur cœur une crainte salutaire, à mesure que nous la développons devant leurs yeux, doit en exclure les mauvais penchants, et que cette crainte est assez puissante pour triompher de la volupté dans le fond de leur âme. Ce n'est donc pas sans motif et sans but que l'Apôtre s'en occupe sans cesse dans ses discours; plus leur corruption est grande, plus est admirable alors la puissance de la prédication. Nous admirons surtout le médecin quand il ramène à la santé, en même temps qu'à la sagesse, un malade désespéré, privé désormais de tout secours, incapable de dominer ses funestes convoitises, s'y livrant sans retenue. Or, remarquez ce que Paul exige des domestiques : ce qui peut le mieux assurer le repos du maître. « Ne se permettant ni contradiction ni fraude; » témoignant plutôt un zèle infatigable pour tout ce qui leur est confié, une sincère affection pour leurs maîtres, exécutant les ordres reçus.

4. N'allez pas croire que je me livre à d'inutiles développements; c'est aux serviteurs maintenant que ma parole s'adresse. Considérez, cher auditeur, que vous servez Dieu, non

l'homme, que vous honorez la prédication ; et vous supporterez tout sans peine, vous accepterez votre labeur, en obéissant à votre maître, lors même qu'il s'emporterait hors de propos. Pensez que ce n'est pas à lui que vous faites grâce, que vous accomplissez la volonté de Dieu, et tout vous deviendra facile. Ce que je dis constamment, je le répète à cette heure : si nous nous acquittons bien de nos devoirs spirituels, les choses de la vie présente viendront comme d'elles-mêmes. Un tel serviteur, si bienveillant et si sage, non-seulement Dieu l'agréera, et lui décernera plus tard de splendides couronnes; mais le maître qu'il sert, serait-il une bête féroce, aurait-il un cœur de rocher, impitoyable, sans humanité, lui donnera des éloges, finira par l'admirer, le mettra même à la tête des autres : son idolâtrie ne pourra l'en empêcher. Que de maîtres gentils veuillent avoir de tels domestiques, je puis, si vous le voulez, le montrer par un exemple. Joseph fut vendu au chef des cuisiniers, dont la religion n'était pas celle des Egyptiens. Que fit ce maître? Quand il vit un jeune homme aussi vertueux, il ne regarda pas à la différence des religions ; il ne put se défendre de l'aimer, de le chérir, de l'admirer; il lui confia la direction tout entière de ses autres serviteurs, à tel point qu'il ne s'informait plus lui-même de la marche de sa maison : Joseph était un second maître, plus maître même que lui ; car, vous venez de l'entendre, il ignorait ses propres affaires, et Joseph les connaissait, les possédait en véritable maître. Je suis même persuadé que dans la suite, quand cet homme prêta l'oreille à la calomnie, se laissa prévenir par sa malheureuse femme, c'est par un reste de respect et d'honneur qu'il réprima sa colère, et se contenta de jeter son esclave en prison. S'il n'en eût pas eu la plus haute idée, s'il eût ressenti moins d'admiration pour sa conduite antérieure, il l'eût immédiatement frappé, il se fût fait justice lui-même.

« La fureur de l'homme est pleine de jalousie, ce n'est pas à prix d'argent qu'il laissera tomber sa haine, les plus grands dons ne la dissoudront pas. » *Prov.*, VI, 34. Si telle est la jalousie de tout homme, à plus forte raison celle de cet Egyptien, de ce barbare, à l'égard de quelqu'un qu'il croyait avoir payé ses bienfaits par un mortel outrage. Vous savez tous que les injures ne nous blessent pas également de la part de tout le monde, qu'elles nous sont tout autrement amères et poignantes venant de personnes qui nous avaient jusque-là témoigné de l'affection et de la confiance, à qui nous nous étions nous-mêmes attachés, que nous avions comblées de biens. Cet homme ne pensa pas et ne dit pas dans sa colère : Qu'est-ce? je l'ai pris dans ma maison, j'ai tout remis à sa garde, je lui ai rendu la liberté, je l'ai comme placé plus haut que moi ; et c'est ainsi qu'il me récompense ! — Non, il ne dit rien de pareil, tant ce premier respect possédait encore son âme. Est-il étonnant que Joseph ait joui d'une telle considération dans cette famille? Voyez les égards qui l'entourent même dans la prison. Vous n'ignorez pas à quel degré d'insensibilité sont conduits par l'habitude les gardiens de ces tristes demeures : ils exploitent les malheurs d'autrui ; ceux que d'autres s'efforcent de soulager et de nourrir, ils les torturent, se faisant un gain que les larmes ne sauraient expier, devenus plus cruels que les bêtes féroces elles-mêmes. Ce qui devrait exciter leur pitié envers les captifs leur est une source de lucre. Ne nous y arrêtons point; songeons qu'ils ne traitent pas de la même manière tous ceux qui sont renfermés. Les victimes de la calomnie, après avoir subi la torture et les chaînes, peuvent devenir un objet de compassion ; pour ceux que des crimes honteux et des coups d'audace y ont amenés, les geôliers les traitent avec une rigueur incessante. Ce n'est donc pas seulement par habitude qu'ils sont cruels, ils le sont encore par suite des causes de l'incarcération. Qui n'eût pas armé contre lui ce jeune homme qui passait pour avoir voulu déshonorer la femme de son maître, et récompenser ainsi les distinctions et les bienfaits qu'il en avait reçus? Avec de telles réflexions, considérant l'honorable position faite à ce jeune homme, et puis la cause pour laquelle on le lui livrait, le geôlier ne devait-il pas déployer envers lui la fureur d'une bête féroce? Mais l'espérance en Dieu l'emporte sur toutes ces préventions; les bêtes féroces se

laissent adoucir par la vertu de l'âme. Cette même douceur par laquelle Joseph avait gagné son maître, lui gagne aussi le cœur de son gardien : le prisonnier en vient à commander encore, il règne dans la prison comme il avait régné dans la famille. Devant un jour exercer le souverain pouvoir, il a dû commencer par apprendre l'obéissance, et, quoique dans un état de soumission, il est déjà chef, il gouverne.

5. Paul l'exige de la part de celui qu'on appelle au gouvernement d'une Eglise, puisqu'il dit : « Si quelqu'un ne sait pas gouverner sa propre maison, comment serait-il chargé de pourvoir à l'Eglise de Dieu? » I *Tim.*, III, 5. Il faut de même qu'avant d'arriver au pouvoir, on ait su gouverner une maison. Joseph dirigea la prison de telle sorte qu'elle devint comme une famille. Il soulageait le malheur de tous les prisonniers, les gouvernant comme ses propres membres, non-seulement en leur prodiguant des consolations, en s'informant avec soin de leurs peines, mais de plus en les abordant en particulier, quand il en apercevait quelqu'un plongé dans la désolation. Il ne pouvait supporter la vue d'un homme triste sans tout faire pour le ramener à la joie; conduite bien rare d'un père même à l'égard de ses enfants. Voilà quelle fut l'origine, le point de départ de son heureuse carrière. Nous devons, en effet, faire d'abord ce qui dépend de nous, et puis se révèle l'action divine. Que Joseph ait réellement montré cette compassion et cette sollicitude, on le voit par un trait. Deux eunuques de Pharaon étaient dans les chaînes, le chef des échansons et celui des pannetiers; il leur dit : « Pourquoi cette tristesse qui couvre aujourd'hui votre front? » *Gen.*, XL, 7. Ce n'est pas la seule marque; la conduite de ces hommes envers lui n'atteste pas moins sa vertu. Quoique ayant été les domestiques des rois, ils ne montrent aucun dédain, aucune répulsion, bien que plongés dans l'amertume : le regardant comme un véritable frère qui saura compatir à leur douleur, ils lui racontent tout ce qui les concerne.

ant de verner lise, il savoir erner sa on.

En vous parlant ainsi, j'ai voulu mettre en évidence que l'homme vertueux, serait-il esclave, chargé de fers, retenu dans un cachot ou dans les entrailles mêmes de la terre, rien ne pourra le vaincre jamais. J'ai voulu de plus prouver aux serviteurs qu'ils peuvent toujours gagner leurs maîtres, quand même ils les rencontreraient sauvages comme cet Egyptien, impitoyables comme ce geôlier, enfoncés dans l'idolâtrie comme l'un et l'autre : quels qu'ils soient, l'œuvre n'est pas impossible. Rien n'est suave et puissant comme la bonne conduite, rien n'est persuasif comme la modération, la douceur et l'obéissance : avec de telles vertus on est agréable à tout le monde. On ne rougit pas alors de la servitude, on ne s'éloigne pas de la pauvreté, on aborde la souffrance et la maladie : la vertu domine tout, elle ne connaît pas de résistance invincible. Or, si telle est sa puissance chez les esclaves, que ne sera-t-elle pas chez les hommes libres? Pratiquons-la donc tous, esclaves et libres, hommes et femmes : ainsi serons-nous chers à Dieu, chers à nos semblables, et non-seulement à ceux qui pratiquent la vertu, mais encore et surtout à ceux qui vivent dans le désordre; ces derniers savent mieux l'apprécier et l'honorer. De même que les subordonnés craignent davantage les maîtres vertueux; de même le vice tremble devant la sagesse, y voyant de quelles hauteurs il est tombé. Puisque la vertu produit des biens aussi considérables, ne nous en séparons jamais. Avec elle, rien ne nous effraiera, tout nous sera doux et facile; que nous ayons à passer par l'eau ou par le feu, la vertu nous assurera toujours la victoire, et même sur la mort. Redoublons chaque jour de zèle, afin que nous obtenions les biens à venir dans le Christ Jésus Notre-Seigneur...

HOMÉLIE V.

« La grâce de Dieu s'est manifestée pour leur salut à tous les hommes, faisant notre éducation, afin que nous renoncions à toute impiété, à tout désir terrestre, et que nous vivions en ce siècle avec modération, justice et piété, attendant l'objet de nos espérances et l'avénement glorieux de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ, qui s'est donné lui-même pour nous, afin de nous purifier de tout vice, et de se préparer par cette purification un peuple digne de lui, plein de zèle pour les bonnes œuvres. »

1. Après avoir exigé des serviteurs une si



grande vertu, car il faut une vertu bien grande pour faire honneur en toute chose à la doctrine de Dieu notre Sauveur, pour ne jamais donner aux maîtres aucun sujet de plainte, pas même le plus léger, Paul expose aussitôt la raison pour laquelle ils doivent être tels. Quelle est cette raison? « La grâce de Dieu s'est manifestée pour le salut. » Dès qu'il leur est donné d'avoir Dieu pour maître, comment ne seraient-ils pas ce que j'ai déjà dit qu'ils devaient être, eux à qui tant de péchés sont remis. Vous ne l'ignorez pas sans doute, parmi bien d'autres motifs de confusion, il en est un qui frappe singulièrement une âme, c'est qu'étant responsable de mille prévarications, loin de recevoir le châtiment mérité, elle obtienne avec son pardon des biens sans nombre. Supposez un maître qui met la main sur un serviteur coupable de mille outrages à son égard, et qui cependant, au lieu de le battre de verges, lui pardonne tout le passé, en lui déclarant seulement qu'il lui demandera compte de sa conduite ultérieure, en lui recommandant de plus de ne pas retomber dans les mêmes fautes, et puis le comble de dons : quel est celui, pensez-vous, qui ne serait changé par cette indulgence et cette générosité? Ce n'est pas à dire que la grâce se borne à la rémission des fautes passées; elle prévient celles qu'on pourrait commettre dans la suite, elle donne la force de les éviter; ceci rentre encore dans la grâce. Si les prévaricateurs obstinés ne devaient jamais être punis, ce ne serait plus de la grâce, ce serait plutôt un encouragement au mal, un piége funeste, une perversion.

« Elle est apparue la grâce de Dieu, faisant notre éducation, afin que, renonçant à toute impiété, à tout désir terrestre, nous vivions en ce siècle avec modération, justice et piété, attendant l'objet de nos espérances, et l'avénement glorieux de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ. » Voyez comment, en promettant les récompenses, il stipule en faveur de la vertu. C'est toujours dans l'essence de la grâce de nous soustraire aux entraînements d'ici-bas et de nous imprimer un élan vers le ciel. L'Apôtre nous fait entendre qu'il y a deux avénements, ce qui du reste n'est pas douteux, celui de la grâce, celui de la justice et de la rémunération. « Afin que, renonçant à toute impiété, à tout désir terrestre. » Voilà le programme entier de la vertu. Ce n'est pas une simple fuite qu'il nous recommande; c'est un renoncement. Le renoncement implique une séparation absolue, une haine profonde, une complète aversion : autant ils se sont éloignés des idoles par leurs idées et leurs sentiments, autant ils doivent s'éloigner du vice lui-même et des appétits mondains. Ce sont encore des idoles que ces appétits, comme l'avarice, que Paul appelle une idolâtrie. Tout ce qui sert à notre vie présente, est aussi l'objet d'une passion; et tout objet de ce genre s'écoule et disparaît avec la vie. Détachons-nous-en donc entièrement. Le Christ est venu sur la terre pour que nous renoncions à l'impiété. Par impiété nous devons entendre les fausses doctrines, et par appétits terrestres, la dépravation des mœurs. « Vivons en ce siècle avec modération, justice et piété. »

La vraie con tinence s'é loigne de tous les vices

2. Vous voyez là ce que je ne cesse de dire : la vraie continence ne consiste pas seulement à s'abstenir de la fornication; elle exige aussi qu'on s'éloigne de tous les autres vices. Celui qu'absorbe l'amour des biens temporels, n'a pas la vraie continence. L'un est entraîné par la volupté, l'autre par la fortune; et celui-ci montre moins de modération et d'énergie, parce qu'il subit une moins grande violence. L'inhabile cocher n'est pas précisément celui qui ne maîtrise pas un cheval ombrageux et difficile, mais bien celui qui ne sait pas guider l'animal le plus doux. — Eh quoi, me dira-t-on, l'entraînement des richesses est-il moins violent que celui du plaisir sensuel? — Cela n'est douteux pour personne, et se démontre par beaucoup de raisons : d'abord, cette dernière passion est inhérente à notre nature, et demande dès lors, pour être maintenue dans les bornes, des efforts constants et généreux; puis les premiers hommes ne faisaient pas grand cas des possessions matérielles, tandis qu'ils estimaient beaucoup la femme, dans l'intérêt même de la pudeur. On ne blâmera pas un homme qui jusqu'à la fin de sa vie demeure engagé dans les liens du ma-

riage; tout le monde blâmera celui qui thésaurise. Parmi les philosophes étrangers plusieurs ont méprisé les richesses, mais non la volupté, tant il est vrai qu'elle est plus tyrannique. Comme notre discours cependant s'adresse aux enfants de l'Eglise, n'allons pas chercher nos exemples en dehors, puisons-les dans les Ecritures. Le bienheureux Paul nous présente cette vérité sous la forme d'un précepte, ou peu s'en faut : « Ayant de quoi manger et nous couvrir, contentons-nous de cela; » I *Tim.*, VI, 8; pendant qu'au sujet des femmes il a dit : « Ne vous fraudez pas réciproquement, à moins que ce ne soit d'un consentement mutuel, et puis revenez ensemble. » I *Cor.*, VII, 5. Vous pouvez le voir posant fréquemment des lois touchant cette union légitime. Il respecte le droit en le délimitant, il permet les secondes noces; sa sollicitude est grande à cet égard, et jamais il ne fulmine un châtiment : partout, au contraire, il condamne la cupidité.

Le Christ lui-même a posé de nombreuses lois sur cette dernière passion, pour nous faire éviter le mal qu'elle peut nous causer : par rapport à la continence, il est loin de montrer la même rigueur. Ecoutez ce qu'il dit des richesses : « Si quelqu'un ne renonce pas à tout ce qu'il possède..... » *Luc.*, XIV, 33. Il n'a dit nulle part si quelqu'un ne renonce pas à la femme; car il savait la puissance de cette tyrannie. Le bienheureux Apôtre disait à son tour : « Mariage honorable, couche immaculée, » *Hebr.*, XIII, 4. Jamais il n'a déclaré l'amour de l'argent chose honorable; c'est tout l'opposé : « Ceux qui veulent devenir riches, courent au-devant de la tentation, tombent dans le piége, éprouvent sans cesse des désirs inutiles et funestes. » I *Tim.*, VI, 9. Il ne s'agit pas de la rapine, mais simplement de la cupidité. Cela vous est encore enseigné par le sens commun, et je dois maintenant vous présenter quelques considérations. Quand une fois on a complétement été privé d'argent, on n'est guère plus tourmenté par la convoitise; car rien n'excite le désir de posséder comme les richesses qu'on possède. Il n'en est pas de même de la volupté; l'impuissance même n'en éteint pas toujours la flamme; cette flamme s'attache à tout, est inhérente à la nature. Pourquoi vous le disons-nous? Pour vous prouver que les avares sont plus incontinents que les fornicateurs, ayant à lutter contre une passion moins violente. Ce n'est pas même de la passion à proprement parler, c'est de la défaillance. Dans le premier cas, la nature agit toute seule et suit son cours, alors même que rien ne la stimule; rien de pareil dans le second.

« Afin que nous vivions en ce siècle avec piété. » Mais dans quelle espérance? quel sera le prix de nos labeurs? « Attendant l'objet de nos espérances et la manifestation de notre Dieu. » Rien de plus heureux en réalité, rien de plus désirable; la parole ne saurait exprimer le bonheur qui nous attend, il dépasse même toute intelligence. « Attendant l'objet de nos espérances et la glorieuse manifestation de notre grand Dieu et Sauveur. » Où sont ceux qui disent le Fils inférieur au Père? « De notre grand Dieu et Sauveur, » a dit l'Apôtre. Il a sauvé les ennemis eux-mêmes : que ne fera-t-il pas alors en accueillant ceux dont la conduite fut irréprochable? « Le grand Dieu. » Quand il lui donne ce titre, il n'en restreint pas le sens, il ne distingue pas, il le déclare grand d'une manière absolue. Après lui nul n'est grand, ne l'étant que pour une chose. Or, dès qu'on l'est seulement sous un rapport, on ne l'est que par comparaison, et non par nature : ici pas de comparaison, l'affirmation est absolue, je le répète. « Qui s'est donné lui-même pour nous, ajoute l'Apôtre, afin de nous délivrer de toute iniquité, de se préparer un peuple pur et qui lui fût agréable; » un peuple choisi, n'ayant rien de commun avec les autres peuples. « Ami zélé des bonnes œuvres. » Remarquez une fois de plus que notre concours est nécessaire; et non-seulement l'action, mais encore le zèle, une infatigable ardeur dans la carrière de la vertu, un courage à toute épreuve. Il appartenait à la seule bonté d'affranchir ceux qui succombaient sous le poids de leurs maux, que consumait une maladie mortelle; mais après cela notre volonté devait seconder la sienne.

3. « Parlez, exhortez de la sorte, reprenez

avec toute autorité. » *Tit.*, III, 15. « Parlez, exhortez. » Rappelez à votre mémoire ce qu'il disait à Timothée : « Reprenez, réprimandez, conjurez ; » II *Tim.*, IV, 2 ; et maintenant il dit : « Parlez, exhortez de la sorte, reprenez en toute autorité. » Ces hommes étant de mœurs très-rudes, Paul ordonne à son disciple de les réprimander avec sévérité, d'user de toute sa puissance. Il y a des péchés qu'il faut réprimer par de vigoureux préceptes. C'est par la persuasion que doivent être combattus l'amour excessif des richesses, le défaut de modération et les autres de même nature ; mais l'adultère, la fornication et l'usure doivent l'être par des ordres plus précis ; et plus encore la divination, toutes les pratiques superstitieuses : c'est ici qu'il faut déployer toutes les ressources de l'autorité. Voilà dans quel sens l'Apôtre recommande à Tite de montrer tant de fermeté dans l'exercice de son pouvoir. « Que personne ne vous méprise. Avertissez-les d'être soumis à ceux qui gouvernent, d'obéir à la parole, de se tenir constamment prêts à toute œuvre de bien, de ne blasphémer contre personne, de fuir les contestations. » Quoi donc, n'est-il pas permis d'adresser de vifs reproches à ceux qui font le mal ? « De se tenir constamment prêts à toute œuvre de bien, de ne blasphémer contre personne. » Ecoutons cette dernière recommandation. Notre bouche doit être pure de tout outrage. Ce que nous dirions serait-il vrai, ce n'est pas à nous de le dire ; le juge seul a le droit d'examiner la question : « Mais vous, pourquoi jugez-vous votre frère ? » *Rom.*, XIV, 10. Si ce n'est pas vrai, songez aux flammes éternelles. Ecoutez l'un des larrons disant à l'autre : « Nous sommes, nous aussi, sous le coup de la même condamnation, » *Luc.*, XXIII, 40, nous passons par la même agonie. — Si vous outragez vos semblables, vous serez bientôt outragé. De là cet avertissement du bienheureux Apôtre : « Que celui qui se croit ferme prenne garde de tomber. » I *Cor.*, x, 12.

« N'aimant pas les querelles, poursuit-il, mais pratiquant la modération, montrant toute douceur envers tous les hommes, » les Gentils comme les Juifs, sans en excepter même les méchants et les pervers. C'est par la crainte de l'avenir qu'il frappe en disant : « Que celui qui se croit ferme prenne garde de tomber. » C'est par le souvenir du passé qu'il exhorte ici, comme on le voit dans ce qui vient ensuite : « Nous étions un jour nous-mêmes dépourvus de sens. » Il parle de même dans l'épître aux Galates : « Lorsque nous étions enfants, nous servions sous les éléments du monde. » *Galat.*, IV, 3. N'insultez donc personne, puisque vous avez été dans le même cas. « Nous étions un jour dans la démence, l'incrédulité, les aberrations, esclaves des mauvais désirs et des voluptés diverses, poussés par la malice et l'envie, dignes et pleins de haine. » Telle est donc la réserve que vous devez avoir envers tous, telle doit être votre modération. Celui qui subissait la même chaîne et qui plus tard recouvrait la liberté, ne peut pas décemment insulter aux autres ; il n'a qu'à prier et bénir celui qui l'a délivré lui-même et délivrera les autres de leurs maux antérieurs. Personne n'a le droit de se glorifier, puisque tous ont failli. Lors donc que vous serez tenté d'outrager quelqu'un, après votre retour au bien, souvenez-vous de votre première conduite, pensez à ce qui peut encore vous arriver, et réprimez ainsi votre colère. Eussiez-vous pratiqué la vertu dès votre enfance, vous avez cependant commis bien des péchés. Supposé même que vous n'en ayez aucun, réfléchissez que ce n'est pas à votre mérite, mais bien à la grâce de Dieu, que vous en êtes redevable ; s'il n'avait pas appelé vos pères, vous eussiez été dans l'infidélité.

Saint Paul découvre toute malice.

Voyez comme Paul met à nu toute malice. Dieu n'a-t-il pas disposé toute chose en notre faveur, par ses prophètes et par ses autres ministres ? N'avons-nous pas entendu ? « Nous étions nous aussi dans l'erreur ; mais, lorsqu'est apparue la bonté, la miséricorde du Sauveur notre Dieu..... » Et de quelle façon ? « Ce n'est pas en vertu d'œuvres accomplies par nous dans la justice, c'est par son amour compatissant qu'il nous a sauvés dans le bain de la régénération et de la rénovation de l'Esprit saint. » Ciel ! nous étions donc tellement plongés dans le mal que nous ne pouvions pas être purifiés, et que

nous avions besoin d'une complète rénovation, d'une vraie régénération. Quand une maison menace ruine, on ne s'occupe pas de l'étayer, on n'ajoute rien à de vieilles constructions; mais on la détruit plutôt jusqu'au fondement, pour élever une construction nouvelle. Il en est de même ici : Dieu n'a pas voulu simplement nous restaurer, il nous a réédifiés de fond en comble. Voilà ce que signifie « la rénovation de l'Esprit saint; » il nous a donc complétement renouvelés, et par son Esprit. L'Apôtre insiste là-dessus sous une autre forme, en ajoutant : « Qu'il a répandu en nous avec abondance par Jésus-Christ notre Sauveur. » C'est à ce point que nous avions besoin de miséricorde. « Afin que, justifiés par sa grâce.... » Encore la grâce, et non le droit. « Nous soyons ses héritiers dans l'espérance de la vie éternelle. » Exhortation à l'humilité, et tout ensemble promesse des biens à venir. Si Dieu nous a sauvés quand nous étions dans un état tellement désespéré que la grâce devait agir seule, ne trouvant rien de bon en nous, à plus forte raison agira-t-il de même dans la suite.

Férocité des hommes avant la venue de Notre-Seigneur.

4. Rien de pire que la férocité de l'homme avant la venue du Christ : tous à peu près étaient ennemis les uns des autres; les pères égorgeaient leurs enfants, les mères les poursuivaient de leur rage; pas d'institution qui restât debout, ni loi naturelle, ni loi écrite, tout était bouleversé; à chaque instant les adultères et les meurtres, des actes même plus horribles, s'il se peut; les rapines, qu'on tenait parfois pour des œuvres de vertu, selon le témoignage d'un idolâtre, ce qui ne doit pas nous étonner, puisqu'on adorait un dieu voleur; de fréquents oracles ont ordonné la mort de tel ou tel homme. Rappellerai-je quelques traits de ces anciens temps? Androgée, un fils de Minos, étant venu à Athènes et ayant remporté la victoire dans les jeux publics, en fut récompensé par une mort violente. Apollon, remédiant au mal par le mal, ordonna que deux fois sept jeunes gens fussent immolés pour un seul. Quelle vengeance atroce! Cela se fit, un homme, pour satisfaire la rage d'un démon, les égorgea tous, tant l'erreur avait alors d'empire. Dans la suite cependant, la résistance ayant éclaté contre cette loi barbare, il n'en fut plus ainsi. Mais, si la chose était légitime, il ne fallait pas résister; et, si c'était une injustice, comme on n'en saurait douter, il ne fallait pas au début en donner l'ordre. Les athlètes et les pugilistes recevaient les honneurs divins. La guerre était à peu près incessante entre les cités, les bourgades et les maisons. La pédérastie régnait; un de leurs philosophes seulement établit une loi qui l'interdisait aux esclaves. Ces derniers ne pouvaient pas non plus descendre dans l'arène, comme si c'était là quelque chose de trop noble et de trop glorieux. Ils ne pouvaient s'exercer librement que dans l'intérieur des maisons. A vouloir examiner en détail les mœurs de cette époque, on verrait que la nature était outragée sans pudeur, sans opposition de la part de personne. Les représentations théâtrales débordaient de pareils excès, d'adultères, de lâchetés, d'impudicités effrayantes. Leurs soirées étaient une école de corruption, on donnait les femmes en spectacle. Pour comble de dégradation, durant ces nuits lugubres, l'ivresse de l'orgie poussait à toutes les horreurs sous le voile épais des ténèbres. De là ces mots : « Nous étions un jour dans la démence, dans l'incrédulité, dans l'aberration, esclaves des mauvais désirs et des voluptés diverses. » Tel aima sa belle-mère, et telle femme aima son beau-fils, pour s'étrangler ensuite. Quant à la pédérastie, si commune à cette époque, la décence ne permet pas d'en parler.

On peut y voir aussi les plus monstrueux incestes, et, ce qu'il y a d'accablant, c'est que l'ignorance en était la cause : la divinité qu'ils adoraient n'y faisait donc pas obstacle, n'avait aucun souci des outrages infligés à la nature, alors même que les grands en étaient les auteurs. Or, si des personnages que le soin de leur réputation, à défaut d'autre motif, aurait dû retenir dans le devoir, se précipitaient dans de semblables désordres, quelle pouvait être la conduite du vulgaire, protégé par sa propre obscurité? Quoi de plus perfide que cette passion? Une femme mariée s'engage dans un criminel commerce; et puis, quand son mari revient, elle le tue pour faire plaisir à l'adul-

tère. Beaucoup parmi vous n'ignorent pas apparemment ce drame. Le fils de la victime immole l'étranger et met à mort sa propre mère. Lui-même tombe plus tard en démence, est agité par les furies; il frappe encore un homme, pour avoir la femme de ce dernier. Quoi de plus horrible que de telles péripéties? J'ai fait ces emprunts à l'histoire profane dans le but de montrer aux Gentils la profondeur des maux qui couvraient alors le monde. Nous pouvons bien, si vous voulez, le démontrer par nos monuments sacrés. « Ils ont immolé, s'écrie le prophète, leurs fils et leurs filles aux démons. » *Psalm.* CV, 35. D'autre part, les habitants de Sodome furent exterminés par suite du crime qui porte leur nom. Au moment où le Christ venait de paraître, une fille de roi ne dansait-elle pas au milieu du festin devant des hommes ivres? Pour prix ne demanda-t-elle pas un meurtre, et ne reçut-elle pas la tête du prophète?

« Qui racontera les puissances du Seigneur?» *Ibid.*, 2. « Se poursuivant d'une haine réciproque. » Quand nous avons permis à l'âme toutes les voluptés, il doit nécessairement en résulter une haine multiple. Pourquoi? C'est que l'amour avec la vertu fait seul que personne ne reçoive d'injure. Ecoutez ce que dit Paul: « Ne vous y trompez pas, ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les impudiques, ni les pédérastes, ni les avares, ni les calomniateurs, ni les hommes adonnés à la boisson, ne posséderont le royaume de Dieu. Et voilà ce que plusieurs parmi vous, avez été. » I *Cor.*, VI, 9. Vous le voyez donc, tous les vices avaient un libre cours, la nuit était profonde, la justice était pervertie. Si ceux qu'on tenait pour des prophètes, à la vue de tout ce mal régnant dans leur nation comme chez les étrangers, ne se modéraient pas, se livraient toujours à quelque tentative nouvelle, que devaient être les autres? Un des leurs en était venu jusqu'à prescrire que les jeunes filles nues s'exerceraient à la palestre sous les yeux des spectateurs. C'est votre bonheur et votre privilége, que vous ne puissiez pas même entendre un tel discours; les philosophes ne rougissaient pas de la réalité même. Un autre encore, leur coryphée, voulait qu'on les menât à la guerre, et proclamait la communauté des femmes, descendant en quelque façon au rôle de proxénète. « Vivant dans l'iniquité, continue l'Apôtre, et dans l'envie. » Si les hommes qui cultivaient la philosophie chez ces peuples donnaient de pareilles lois, que dirons-nous de ceux qui ne philosophaient en aucune sorte? et que faudrait-il en dire, quand on a le droit de parler ainsi de ceux qui portaient la longue barbe et le manteau?

La femme n'a pas été créée pour les hommes indistinctement.

Non, la femme n'a pas été créée, ô homme, pour appartenir indistinctement à tous. Subversion profonde! vous avez fait de l'homme une femme dissolue, et de la femme un soldat! Mais c'est là l'œuvre du diable, qui confond et bouleverse tout, renversant les limites imposées par Dieu dès le commencement à la nature humaine. Il a chargé la femme des soins intérieurs de la maison, réservant à l'homme les affaires publiques: et vous mettez la tête à la place des pieds, les pieds à la place de la tête. Quoi, vous armez les femmes, et vous ne rougissez pas? Mais pourquoi m'y arrêter? Ils introduisent bien chez eux une femme qui massacre les enfants, sans rougir davantage, sans éprouver aucune confusion, quand de telles infamies vont frapper les oreilles des hommes. « Lorsque s'est manifestée la bonté, la miséricorde du Sauveur notre Dieu, ce n'est pas en vertu de nos œuvres de justice, c'est par sa pure générosité qu'il nous a sauvés, dans le bain de la régénération et de la rénovation de l'Esprit saint, qu'il a répandu sur nous avec abondance par Jésus-Christ notre Sauveur, afin que, justifiés par sa grâce, nous devenions ses héritiers dans l'espérance de la vie éternelle. » Que signifie cette expression: « Dans l'espérance? » Afin que nous possédions ce que nous avons espéré; ou bien affirme-t-il simplement notre droit à l'héritage. « Parole digne de foi. » Comme il a parlé des choses futures, et non encore des choses présentes, il interjette cette affirmation. C'est la vérité, dit-il, et ce qui précède le montre clairement. Celui qui nous a délivrés de tant de vices et de maux, ne peut pas manquer, si nous persévérons dans la grâce, de nous accorder les biens futurs; car tout émane de la même providence.

5. Par conséquent, rendons grâce à Dieu, abstenons-nous d'humilier et d'accuser les autres; exhortons-les plutôt, prions pour eux, adressons-leur des conseils et des avertissements utiles, alors même qu'ils regimberaient et nous répondraient par des injures; ainsi font souvent les malades; ce qui n'empêche pas les personnes qui les soignent de tout supporter, de tout faire malgré ces répulsions, pour n'avoir du moins à se reprocher aucune négligence. Ne savez-vous pas qu'en plus d'une occasion, le médecin désespérant du malade, un parent de ce dernier lui dira : Continuez à le soigner, ne négligez aucun moyen, afin que je n'aie pas de reproche à me faire ni de regret qui vienne me tourmenter? Voyez-vous quelle sollicitude déploient ceux qui sont animés d'un dévouement sincère, comme ils n'oublient rien de ce qui peut être tenté, quelles prières ils adressent aux médecins, comme ils sont assidus auprès du malade? Consentons à les imiter; et l'intérêt est bien différent de part et d'autre. Qu'arrive-t-il cependant? Qu'un enfant soit malade, et le père ne refusera pas d'entreprendre un long voyage, s'il le faut, pour procurer sa guérison : si la maladie frappe l'âme, au lieu du corps, personne n'en tient compte; nous sommes tous dans la torpeur, tous dans l'indifférence, tous dans l'aveuglement, négligeant femme, enfants, et nous-mêmes, quoique sous le coup d'une terrible maladie.

C'est trop tard que nous arrivons à comprendre cette vérité. Pensez combien il est honteux, et combien ridicule, de dire alors : Nous ne soupçonnions pas, nous n'avions pas la crainte qu'il en serait ainsi. Ce n'est pas là seulement une honte, c'est un grave danger. Dans les choses mêmes de la vie présente, il n'appartient qu'aux insensés de ne pas prévoir; à plus forte raison dans les choses de la vie future. Et certes dans le premier cas nous en entendons beaucoup qui délibèrent avec soin, qui se demandent ce qu'il faut faire ou ne pas faire. C'est sur cette espérance des biens à venir que nous devons porter toute notre âme; préoccupons-nous de notre salut, adressons constamment à Dieu nos prières, pour obtenir qu'il nous tende la main. Jusques à quand notre indolence? jusques à quand notre incurie? jusques à quand l'oubli de nous-mêmes et de ceux qui doivent servir avec nous le même Maître? Il a répandu sur nous avec abondance la grâce de l'Esprit. Songeons à la grandeur de sa miséricorde, et répondons-y par la ferveur de notre zèle, quoique nous ne puissions pas rivaliser avec lui. Si nous restons insensibles après tant de bienfaits, nous méritons un plus grand supplice; lui-même a dit : « Si je n'étais pas venu, si je ne leur avais pas parlé, ils ne seraient pas coupables; maintenant ils n'ont plus d'excuse. » *Joan.*, xv, 22. A Dieu ne plaise que cela s'applique jamais à nous; puissions-nous tous plutôt être jugés dignes des biens promis à ceux qui l'aiment, dans le Christ Jésus Notre-Seigneur, etc.

HOMÉLIE VI.

« Je veux vous affermir dans cette conviction, qu'ils doivent se distinguer par les bonnes œuvres ceux qui croient en Dieu. Voilà les choses bonnes de soi, utiles aux hommes. Les vaines questions, les généalogies, les contestations, les luttes touchant la foi, fuyez-les; elles sont superflues et stériles. L'homme qui s'est jeté dans l'hérésie, fuyez-le de même, après un avertissement ou deux, sachant qu'un tel homme est perverti, qu'il pèche sciemment et se condamne lui-même. »

1. Après les avoir entretenus de l'amour de Dieu pour la nature humaine, de son ineffable sollicitude envers nous, de ce qu'il nous a faits, il poursuit en ces termes : « Je veux vous affermir dans cette conviction, qu'ils doivent se mettre à la tête des bonnes œuvres ceux qui croient en Dieu. » Voilà ce dont il faut leur parler, et de la sorte les exhorter à l'aumône. Ce n'est pas seulement pour nous enseigner l'humilité, nous tenir dans la modestie, nous faire respecter les autres, que les choses dites doivent nous servir; elles nous mènent à la pratique de toutes les vertus. Ainsi, parlant aux Corinthiens, Paul a dit : « Vous savez que le Seigneur s'est fait pauvre, de riche qu'il était, afin que nous devenions riches par sa pauvreté. » II *Corinth.*, VIII, 9. Réfléchissant donc à la prévoyante bonté de Dieu, à son incommensurable amour pour les hommes, il les exhorte à la cha-

rité, non en passant et comme par manière d'acquit, mais avec quelle vigueur! « Ils doivent présider aux bonnes œuvres; » secourir les victimes de l'injustice, et de leur argent et de leur personne; protéger les veuves et les orphelins; rendre à tous ceux qu'on opprime le calme et la sécurité. Voilà ce qu'il entend par se mettre à la tête des bonnes œuvres. « C'est le bien réel, ce qui vraiment est utile aux hommes. Les vaines questions, les généalogies, les contentions, les disputes concernant la loi, fuyez-les; elles sont superflues et stériles. » Que faut-il entendre par ces généalogies? Il est aussi question dans la première épître à Timothée de « mythes et de généalogies interminables. » I *Tim.*, I, 4. Peut-être, ici comme là, fait-il allusion aux Juifs, qui, s'enorgueillissant d'avoir Abraham pour père, négligeaient leurs propres devoirs. De là vient qu'il appelle ces questions insensées et stériles; car rien n'est plus insensé que de se fier à ce qui ne sert de rien.

Les contentions regardent les hérétiques; encore une peine inutile, d'où ne peut résulter aucun bien et qui n'aboutit qu'au néant. Quand un homme est tellement perverti qu'il est résolu, quoi qu'il arrive, à ne pas changer d'opinion, pourquoi perdez-vous votre temps à répandre la semence sur la pierre, quand vous devriez mieux employer votre travail à l'égard des fidèles, en les entretenant de l'aumône et des autres vertus? comment Paul a-t-il dit ailleurs : « De peur que Dieu ne leur accorde la pénitence; » II *Tim.*, II, 25; et maintenant : « L'homme tombé dans l'hérésie, fuyez-le de même, après un avertissement ou deux, sachant qu'un tel homme est désormais pervers, qu'il pèche sciemment et se condamne lui-même? » Plus haut il parlait de ceux dont on pouvait opérer le retour au bien, dont la résistance n'était pas systématique; mais, dès qu'il est évident pour tous que c'est un adversaire déclaré, pourquoi soutenir une vaine lutte et frapper inutilement l'air? Que signifient ces mots : « Il se condamne lui-même? » Ce n'est pas lui qui pourrait prétexter qu'on ne l'a pas averti. Lors donc que les avertissements ne l'ont pas changé, il doit prononcer sa propre condamnation. « Quand je vous aurai dépêché Artémas ou Tychique, hâtez-vous de venir me trouver à Nicopolis. » — Quoi, vous venez de le préposer à la Crète, et vous l'appelez encore auprès de vous? — Ce n'est pas pour le détourner de cette fonction, c'est pour achever de le former. Qu'en l'appelant auprès de lui, il ne se soit pas réellement proposé de le mener partout à sa suite, il va s'en expliquer lui-même : « J'ai résolu de passer là l'hiver. » Or, Nicopolis est dans la Thrace.

« Envoyez d'abord Zénas le jurisconsulte et Apollo, prenez soin que rien ne leur manque. » *Tit.*, III, 13. A ceux-ci aucune Eglise n'avait été confiée; ils étaient au nombre des compagnons de Paul; et le plus ferme était Apollo, homme fortement versé dans les Ecritures et remarquable par son éloquence. — Si l'un des deux était jurisconsulte, me direz-vous, les autres n'auraient pas dû pourvoir à sa subsistance. — Mais il le déclare tel par rapport à la législation mosaïque seulement. Ce qui précède revient donc à dire : Donnez-leur tout ce dont ils auront besoin, faites que rien ne leur manque. « Que nos frères apprennent à promouvoir aussi les œuvres de bien pour les choses nécessaires, afin qu'ils ne soient pas des êtres infructueux. Tous ceux qui sont avec moi vous saluent; saluez ceux qui vous aiment dans la foi; » qui aiment Paul, ou qui sont fidèles à la vraie doctrine. « Que la grâce soit avec vous tous. » Amen.

2. Pourquoi donc ordonnez-vous à votre disciple de fermer la bouche aux contradicteurs, s'il faut les traiter avec mansuétude, quoiqu'ils fassent tout pour se perdre eux-mêmes? — Il n'a pas principalement pour but dans cette recommandation le bien de pareils hommes; on ne peut même en espérer aucun, puisqu'ils sont pervertis dans leur intelligence. C'est quand ils tentent de perdre aussi les autres, qu'il faut se placer devant eux, les combattre, leur résister avec une infatigable énergie. Réduit à cette nécessité, vous trouvant en face de ces corrupteurs, ne gardez pas le silence, confondez-les, prenant en main la cause de leurs victimes. Mais celui-là même qu'un tel zèle enflamme et qui marche dans le droit chemin, se tiendra loin des querelles. Suivez le conseil que je vous

ai donné; car ces luttes incessantes de paroles proviennent de l'oisiveté et d'une vaine philosophie. C'est un grand malheur de parler sans cesse et sans but, quand il faudrait instruire, prier, rendre grâces. Il ne sert de rien d'épargner l'argent, il importe de ménager les paroles; on ne doit pas les dépenser hors de propos, ni les répandre devant tout le monde. Que signifie cette autre expression : « Qu'ils président aux bonnes œuvres? » Ils ne doivent pas attendre que les indigents viennent les trouver; ils doivent aller plutôt à leur recherche et leur offrir le secours : à cela doit s'appliquer notre sollicitude, ainsi s'accomplit ce grand devoir avec un zèle inépuisable. Ceux qui reçoivent en tirent moins d'avantage et de profit que ceux qui donnent; par là s'agrandit la confiance de ces derniers auprès de Dieu. Les vaines disputes deviennent interminables, celles qu'on engage avec un hérétique incapable désormais d'être ramené. De même que dédaigner ceux dont on peut espérer la conversion, c'est de l'indolence; de même consacrer ses efforts à ceux dont le mal est incurable, c'est de l'aveuglement et de la folie; on ne fait qu'ajouter à leur impudence.

« Que nos frères apprennent à promouvoir aussi les œuvres de bien pour les choses nécessaires, afin qu'ils ne soient pas des êtres infructueux. » Voyez-vous comme il se préoccupe de ceux qui donneront bien plus que de ceux qui devront recevoir? On eût pu pour bien des motifs, ce semble, ne pas s'en occuper. J'ai souci de nos frères, déclare Paul. Où serait le bien, je vous le demande? Si les autres, s'emparant des trésors, pourvoyaient à la subsistance des docteurs, il ne resterait aucun gain pour eux, ils seraient frappés de stérilité. Eh quoi, le Christ, après avoir nourri cinq mille personnes avec cinq pains, et quatre mille avec sept, ne pouvait-il pas se nourrir lui-même et nourrir ceux qui l'accompagnaient? pourquoi recevait-il les soins et les secours des saintes femmes, « qui le suivaient et le servaient? » *Marc.*, XV, 41. Il nous apprenait par son exemple combien il estime ceux qui donnent ainsi. Paul ne pouvait-il pas lui-même se mettre à l'abri de rien accepter, lui qui fournissait au besoin des autres par le travail de ses mains? Vous le voyez cependant qu'il reçoit et qu'il demande; sachez dans quel but : « Ce n'est pas le don que je cherche, c'est le fruit abondant qui doit en résulter pour vous. » *Philip.*, IV, 27.

A l'origine, quand les fidèles vendaient tout ce qu'ils possédaient, et venaient en déposer le prix aux pieds des apôtres, on voit que ceux-ci témoignaient pour eux plus de sollicitude que pour les pauvres secourus. S'ils ne s'étaient occupés que des pauvres, ils n'auraient pas examiné de si près la conduite de Sapphire et d'Ananie, par rapport à la soustraction de l'argent; Paul n'aurait pas fait non plus cette recommandation : « Non avec tristesse, ni par nécessité. » II *Cor.*, IX, 7. — Que dites-vous, ô Paul? n'allez-vous pas nuire aux pauvres? — Tel n'est pas mon but, répond-il; mon attention ne se porte pas sur eux, mais bien sur ceux qui donnent. Souvenez-vous encore du prophète conseillant Nabuchodonosor d'une manière si sage; il n'avait pas seulement les pauvres dans sa pensée, il ne se borna pas à dire : Faites l'aumône aux indigents. Que dit-il donc? « Rachetez vos péchés par des aumônes, et vos iniquités en prenant pitié des pauvres. » *Dan.*, IV, 24. Répandez l'argent, non-seulement pour nourrir les autres, mais aussi pour échapper vous-même au châtiment. Entendez maintenant le Christ : « Vendez ce que vous avez, donnez-en le prix aux pauvres, et venez, suivez-moi. » *Matth.*, XIX, 21. C'était donc un ordre, vous le voyez, pour ceux qui marchaient à sa suite. Comme les richesses sont une entrave, il ordonne de les distribuer aux indigents, formant ainsi l'âme à la miséricorde, à la compassion, au mépris des biens terrestres, la dégageant des liens de la cupidité. Quand on sait donner à qui n'a pas, on apprend dans la suite à ne rien recevoir de ceux qui possédent. Voilà qui nous rend semblables à Dieu. La virginité certes exige de plus rudes labeurs, ainsi que la pratique du jeûne et de la mortification; mais rien n'a de puissance et d'efficacité pour éteindre la fournaise de nos prévarications comme l'aumône. Elle s'élève au-dessus de toutes les vertus, elle présente au

Roi ceux qui l'aiment et la cultivent. On le comprend : la virginité, le jeûne, la mortification agissent uniquement sur celui qui les pratique, et n'opèrent pas le salut d'autrui; l'aumône s'étend à tous les hommes, elle embrasse tous les membres du Christ. Or, les œuvres dont le bien se répand l'emportent de beaucoup sur celles dont le bien est individuel.

3. Elle est la mère de la charité, de cette charité qui caractérise le vrai christianisme, qui en est le signe éminent, auquel on reconnaît les disciples du Christ. Elle est le remède à nos maladies spirituelles, un principe de purification pour nos âmes, une échelle qui monte jusqu'au ciel ; elle unifie chaque jour davantage le corps du Christ. Voulez-vous savoir quel bien c'est que l'aumône? Au temps des apôtres, tous vendaient ce qu'ils possédaient et leur en apportaient le prix, pour que la distribution en fût faite : « Ils donnaient à chacun selon ses besoins. » *Act.*, IV, 35. Laissant de côté les récompenses futures, dont nous parlerons plus tard, ne considérant que les choses présentes, dites-moi qui gagne le plus, ceux qui reçoivent ou ceux qui donnent? Les premiers murmurent et se disputent entre eux; les seconds n'ont qu'une âme : « Tous ne formaient qu'un cœur et qu'une âme; » *Ibid.*, 32; la grâce était en eux tous, ils produisaient des fruits en abondance. Voyez-vous le bien qui leur en revenait? Maintenant, je vous le demande, de quel côté vous fussiez-vous rangé, parmi ceux qui se dépouillaient de leurs possessions et ne gardaient rien, ou parmi ceux qui recevaient les dons des autres? Voilà le bien que l'aumône accomplit : les obstacles et les empêchements disparaissent, les âmes s'unissent aussitôt : « Ils ne formaient tous qu'un cœur et qu'une âme. » Ainsi donc, indépendamment des résultats de l'aumône, c'est un vrai bonheur déjà de donner.

Je vous ai dit ces choses, afin que ceux à qui leurs pères n'ont rien légué, n'en conçoivent ni découragement ni tristesse, se regardant comme de pire condition que les riches; ils n'ont qu'à vouloir pour que leur condition soit meilleure. Ils n'en seront que plus portés, en effet, à faire l'aumône, comme la veuve de l'Evangile; ils n'auront pas occasion d'entrer en lutte avec le prochain; ils seront les plus libres des hommes; on ne pourra pas les menacer de spoliation : ils sont au-dessus des atteintes de la perversité. Il n'est pas facile de saisir un homme qui s'enfuit nu; tandis qu'on s'empare aisément de celui qui porte plusieurs habits et dont la marche est entravée par cette charge : ainsi du riche et du pauvre. Mettrait-on la main sur ce dernier, qu'il échappe sans peine; n'arrêterait-on pas le premier, qu'il s'embarrasse lui-même dans ses propres filets, dans des sollicitudes, des chagrins et des emportements sans nombre. L'âme succombe sous ce faix; et ce n'est pas tout encore, il est bien d'autres soucis dont les richesses sont pour nous la source. La modération est bien plus difficile à garder pour le riche que pour le pauvre, ainsi que la simplicité de la vie et l'éloignement de toute colère. — Mais alors, me dira-t-on, la récompense du riche sera plus grande. — Nullement. — Pourquoi pas, si le devoir est pour lui plus pénible? — C'est qu'il est lui-même l'auteur de ces difficultés. Il n'était pas dans l'obligation d'être riche, bien au contraire; il s'est entouré comme à plaisir d'écueils et d'entraves. D'autres se débarrassent de leurs possessions, ils compriment et restreignent même leur corps, ayant à marcher dans la voie étroite; et vous, non content de ne pas les imiter, vous alimentez le feu des passions, en vous surchargeant vous-même. Allez donc par la voie large; c'est la seule qui puisse convenir à de tels voyageurs : la voie étroite n'admet que les affligés, les opprimés, ceux qui n'emportent avec eux que des fardeaux dont ils n'éprouveront aucune gêne, l'aumône et la bonté, la sagesse et la réserve. N'ayant que cela, vous entrerez sans peine; mais, si vous avez l'arrogance et l'orgueil, et ce faix d'épines, les richesses, vous aurez besoin d'un grand espace devant vous : vous ne pourrez pas autrement vous jeter à travers la foule pour gravir le chemin sans blesser les autres, à moins qu'ils ne s'écartent. Celui qui n'a sur lui que de l'or et de l'argent, des œuvres vertueuses, ne blesse pas le prochain, soit qu'on l'évite, soit qu'on se

tienne auprès. Si les richesses sont des épines, que sera l'injuste cupidité? Comment donc l'emportez-vous dans ce voyage? n'est-ce pas un aliment que vous allez donner au feu? N'était-ce donc pas assez des flammes de la géhenne? Souvenez-vous de quelle façon les trois enfants triomphèrent de la fournaise; vous pouvez aussi vous la représenter comme une géhenne : victimes de la persécution, ils y tombèrent étroitement garrottés; et c'est là qu'ils retrouvèrent une liberté complète, tandis que les flammes atteignaient les assistants.

4. Quelque chose de semblable aura lieu pour nous, si nous savons supporter avec courage et générosité les épreuves qui viennent nous assaillir. Si nous mettons en Dieu notre espérance, nous aurons liberté et sécurité, pendant que nos persécuteurs périront; car il est dit : « Celui qui creuse une fosse y tombera. » *Eccli.*, XXVII, 29. Ils auront beau nous lier les mains et les pieds, la tribulation elle-même nous déliera. Vous avez devant vous cette merveille : ceux que les hommes avaient attachés, le feu les rendit libres. Quelqu'un livrerait-il ses amis à des esclaves, que ceux-ci, respectant encore l'amitié du maître, loin de leur faire aucun mal, les entoureraient d'hommages : ainsi du feu; reconnaissant dans ces enfants les amis du souverain Maître, il brisa leurs liens, leur redonna la liberté, leur servit comme d'un parvis sur lequel ils marchaient. Rien de plus juste, au reste, puisqu'ils y avaient été précipités pour la gloire de Dieu. Nous tous qui souffrons la tribulation, retenons bien ces exemples. — Mais ils furent délivrés, me direz-vous, et nous ne le sommes pas. — Ce fut encore une juste récompense; ils n'avaient aucune arrière pensée quand ils entrèrent dans la fournaise, ils étaient résignés à mourir; écoutez leur propre langage : « Il est au ciel un Dieu qui peut nous délivrer, et, si sa volonté n'est pas telle, sachez, ô roi, que nous n'adorons pas vos dieux, et que nous ne nous prosternerons pas devant la statue d'or que vous avez élevée. » *Dan.*, III, 17-18. Et nous, comme si nous voulions imposer nos conditions à Dieu, quand il nous corrige, nous délimitons le temps, nous avons l'air de lui dire qu'il doit revenir à la miséricorde dans un tel délai. C'est pour cela que nos épreuves durent. Lorsque Abraham se dirigeait vers la montagne, il n'espérait pas ramener son fils, il était bien dans l'intention de l'immoler; il n'avait plus d'espérance quand Isaac lui fut rendu. Et vous de même, lorsque vous marchez dans la tribulation, ne soyez pas si pressé de la voir finir; disposez votre âme à toute patience, et l'épreuve finira plus tôt. Dieu nous l'inflige comme une leçon. Si nous montrons dès le commencement que nous en avons déjà profité, puisque nous l'acceptons avec résignation et sans murmure, il nous affranchit, tout étant rentré dans l'ordre.

En Dieu se trouvent l'espérance et la sécurité.

Je veux vous raconter un trait qui peut devenir extrêmement utile et fructueux. Quel est-il donc? Alors que la persécution sévissait et que l'Eglise était agitée par une cruelle guerre, deux chrétiens furent saisis : l'un d'eux était prêt à souffrir tous les supplices; l'autre consentait de grand cœur à ce qu'on lui tranchât la tête, tandis qu'il tremblait et frémissait à la pensée des autres tortures. Voyez cependant les dispositions de la Providence : celui qui précisément était prêt à tout souffrir, le juge lui fait trancher la tête; l'autre est suspendu, soumis à d'horribles tortures, et non pas une ou deux fois, mais dans toutes les villes où il était traîné. Pourquoi Dieu permit-il qu'il en fût de la sorte? Dans le but de relever et de raffermir par les tourments une âme négligente, pour la guérir de toute lâcheté, pour la placer au-dessus de la crainte et de l'hésitation en face du martyre. Dans les temps anciens, Joseph s'était montré d'autant plus ferme qu'il avait plus d'occasion d'échapper; vous savez ce qu'il disait : « J'ai été enlevé par fraude de la terre des Hébreux; ne m'oubliez pas auprès du roi. » *Genes.*, XL, 15, 14. Il y demeurait, pour apprendre qu'on ne doit pas se fier aux hommes, mettre en eux son espérance, et qu'il faut s'en reposer entièrement sur Dieu. N'ignorant pas ces choses, rendons grâces en tout, ne négligeons rien de ce qui peut nous être utile, pour que nous obtenions les biens à venir, dans le Christ Jésus Notre-Seigneur, à qui gloire..., etc.

HOMÉLIES

SUR

L'ÉPITRE A PHILÉMON

AVANT-PROPOS

Quelques-uns prétendaient, à l'époque de Chrysostome, que l'Epître à Philémon était une superfluité, que l'objet en était sans importance, puisqu'elle n'avait été écrite que pour un individu, pour Onésime. Le saint docteur les réfute avec la plus grande énergie; il nous montre qu'il serait extrêmement à désirer que nous eussions pour notre instruction non-seulement toutes les lettres, mais encore le récit de toutes les actions de l'Apôtre. Il examine chaque expression de cette lettre à Philémon avec un soin dont il a donné lui-même rarement l'exemple.

Des érudits ont néanmoins pensé que les homélies suivantes ne sauraient être rangées parmi les plus remarquables de Chrysostome, qu'elles n'ont ni la même solidité ni le même éclat. C'est là ce qui fait croire, toujours d'après les règles de Photius, qu'elles furent prononcées à Constantinople. On sait la valeur que nous attachons à ce critérium. Sans combattre l'opinion émise, nous ne la regardons pas comme reposant sur une base inébranlable. Quoi qu'il en soit, les homélies suivantes offrent plus d'un genre d'intérêt, et sont réellement dignes du génie de Chrysostome.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Il importe avant tout d'exposer le sujet de l'Epître: puis viendront les questions qu'elle soulève. Quel est donc le sujet? Philémon était un homme noble et distingué. Ce qui prouve à quel point il mérite l'admiration, c'est que sa maison tout entière avait embrassé la foi, mais avec tant de zèle qu'on la nommait une Eglise. Entendez la parole de Paul : « A l'Eglise dont votre maison est le siége. » *Philem.*, 2. L'Apôtre atteste de plus combien était grande l'obéissance de ce disciple: « En lui, dit-il, ont reposé les entrailles des saints. » *Ibid.*, 7. Il lui demande dans la même lettre de lui préparer l'hospitalité. Cette maison me paraît donc avoir été de toute manière l'asile des saints. Or, cet homme si vénérable avait un esclave nommé Onésime. Celui-ci s'étant rendu coupable d'un vol à l'égard de son maître, s'était enfui. La réalité de ce vol n'est pas douteuse; écoutez : « Quant au préjudice qu'il peut vous avoir causé, quelle que soit sa dette, c'est moi qui vous paierai. » *Ibid.*, 18, 19. Cet esclave étant venu trouver Paul à Rome, tandis que l'Apôtre était dans les fers, reçut de lui les divins enseignements, et fut même baptisé dans la prison. Cette dernière circonstance est clairement manifestée dans cette

parole : « Que j'ai engendré dans les fers. » *Ibid.*, 10. Paul écrit donc pour le recommander à son maître, pour obtenir qu'il lui pardonne tout, et qu'il le reçoive comme un nouveau-né dans la foi. Il en est cependant qui prétendent que cette lettre est une chose superflue, parce qu'elle renferme une prière dont l'objet est sans importance et qui n'intéresse qu'un individu. Les auteurs de pareilles récriminations doivent savoir qu'en les formulant, ils se rendent dignes d'être mille fois condamnés. Non-seulement ces courtes lettres méritaient d'être conservées par l'importance du sujet qu'elles traitent, mais il serait encore à désirer que quelqu'un nous rapportât en détail l'histoire des apôtres, nous exposant, avec leurs écrits et leurs discours, les moindres circonstances de leur conduite, ce qu'ils mangeaient, à quelles heures, leurs allées et leurs venues, leurs habitudes quotidiennes, les contrées qu'ils ont parcourues, les maisons qui les ont accueillis, les bords que toucha leur navire.

Oui, tout devrait nous être exactement rapporté, parce que tout ce qui les concerne serait plein pour nous des plus utiles leçons. C'est l'ignorance des avantages que nous pourrions en retirer qui met dans la bouche du grand nombre de pareilles récriminations. Si la vue seule de la place qu'ils ont occupée, où ils portèrent des chaînes, suffit pour attirer vers eux nos pensées, pour nous retracer l'image de leurs vertus, pour secouer notre indolence et nous remplir d'une sainte ardeur; combien plus cela n'aurait-il pas lieu dans le cas où nous recueillerions chacune de leurs actions et de leurs paroles ? S'agit-il d'un ami, il n'est pas de question qu'on ne pose, sur sa demeure, ses occupations, ses tendances; et nous n'en ferions pas autant, dites-moi, lorsqu'il s'agit des instituteurs du genre humain? Dès qu'un homme vit d'une vie spirituelle, sa tenue, sa démarche, sa manière de parler et d'agir, tout est utile à qui l'entend rapporter; on ne connaît plus d'obstacles, ni d'empêchements dans la route du bien.

Maintenant, que cette lettre ait en réalité pour objet des choses essentielles, il vous importe de le savoir. Voyez combien d'enseignements elle renferme. Et d'abord, elle nous enseigne qu'il faut être soigneux et zélé en toute chose. Si Paul, en effet, montre tant de sollicitude pour un esclave fugitif et qui s'est rendu coupable de vol, s'il ne craint pas de le renvoyer à son maître avec les plus pressantes recommandations, à plus forte raison nous convient-il de n'être pas négligents dans de pareilles circonstances. En second lieu, nous y voyons qu'il ne faut pas désespérer d'une race flétrie par l'esclavage, alors même qu'elle serait parvenue aux dernières limites du mal. Si ce pauvre esclave, voleur et fugitif, a pu devenir un homme tellement vertueux que l'Apôtre ait voulu l'admettre dans son intimité, écrire même de lui : « Il a dû me servir à votre place; » *Phil.*, 13; nous n'avons certes pas le droit de condamner sans retour les personnes libres. En troisième lieu, il ne faut pas soustraire lés esclaves à leurs maîtres. Paul, malgré toute sa confiance en Philémon, ne veut pas sans son consentement garder Onésime, dont le concours cependant lui était non moins précieux qu'agréable : cette délicatesse est encore un devoir plus impérieux pour nous. Si l'esclave a des mœurs irréprochables, raison de plus pour qu'il demeure dans la même maison et sous le même maître, dans l'intérêt de cette maison tout entière. Voulez-vous ôter la lampe de son support pour la cacher sous le boisseau ? Que ne pouvons-nous plutôt ramener dans la ville ceux qui vivent au dehors! — Et si c'est une occasion de perversion, me direz-vous? — Pourquoi cela serait-il, je vous le demande? parce qu'il est admis dans la cité? Songez donc qu'il fût devenu pire en restant dehors; s'il est mauvais dans l'intérieur de la ville, que ne serait-il pas dans l'éloignement? Il est ici délivré des plus pressantes sollicitudes, son maître s'en occupant pour lui : les soins matériels le détourneraient là-bas des choses absolument nécessaires, et surtout de ses intérêts spirituels.

Voilà pourquoi le bienheureux Apôtre leur donnait cet excellent conseil : « Vous appelle-t-on esclave, n'en ayez aucun souci; pourriez-vous même être libre, n'en accomplissez que

mieux vos devoirs ; » I *Cor.*, VII, 21 ; restez dans la servitude. Ce qu'il y a de souverainement important, c'est que la parole de Dieu ne soit pas blasphémée, comme il le déclare lui-même dans une autre lettre : « Que les esclaves regardent leurs maîtres comme dignes de tout honneur, de peur que le nom de Dieu ne soit blasphémé, ainsi que sa doctrine. » I *Tim.*, VI, 1. Les Gentils eux-mêmes avoueront alors que l'esclave peut aussi plaire à Dieu. Sans cela, beaucoup auraient l'occasion de blasphémer et de dire : Le christianisme ne s'est donc introduit que pour tout bouleverser dans la vie humaine, puisque les esclaves sont enlevés à leurs maîtres, et par la violence. Dois-je encore ajouter que Paul nous apprend de plus à ne pas dédaigner les esclaves, quand ils sont vertueux ? Le plus admirable des hommes, parlant d'un esclave en termes si relevés, que ne devons-nous pas dire des nôtres ? Puisque cette lettre renferme tant de trésors, et certes je ne les ai pas tous signalés, qui pourra prétendre qu'il était inutile de la ranger au nombre de celles qu'on admet ? Ne serait-ce pas de la pure démence ? Fixons donc notre attention sur une lettre réellement écrite par Paul. Aux avantages déjà recueillis, nous en ajouterons d'autres puisés dans le texte même.

HOMÉLIE I.

« Paul l'enchaîné de Jésus-Christ et Timothée notre frère, au bien-aimé Philémon notre coadjuteur, à la chère Appia, à notre compagnon d'armes, Archippe, et à l'Eglise dont votre maison est le siége. Grâce à vous et paix de la part de Dieu notre Père et de Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

1. C'est en faveur de l'esclave que l'apôtre saint Paul parle ainsi, s'adressant au maître. Dès le début il calme ses idées, il en éloigne tout sentiment de honte, il apaise son mécontement ; en se donnant le titre de captif enchaîné, il enseigne la componction et la modestie, il fait que les choses présentes ne paraissent plus rien. Si les chaînes endurées pour le Christ ne sont pas un sujet de honte, s'il est même permis de s'en glorifier, à plus forte raison la condition servile n'a-t-elle rien d'ignominieux. S'il tient ce langage, ce n'est pas pour s'élever, c'est dans un but utile, pour donner à sa parole plus d'autorité, pour mieux obtenir une grâce dont il n'est pas après tout l'objet. Il semble dire : Je porte ces fers à cause de vous, ce que du reste il a dit en d'autres circonstances, témoignant alors sa sollicitude, comme il déclare ici qu'il est digne de foi. Rien n'est supérieur à cette gloire, puisqu'il est de la sorte appelé l'image vivante du Sauveur : « Je porte en moi les stigmates du Christ. » *Galat.*, VI, 17. « Enchaîné du Christ. » C'est pour le Christ qu'il avait reçu des chaînes. Qui ne serait frappé de respect, qui ne serait attendri par une telle considération ? qui ne serait prêt à donner sa vie, et non pas seulement un esclave ? « Et Timothée notre frère. » Il se présente accompagné, pour que sa prière ait ainsi plus de poids et soit plus facilement exaucée. « Au bien-aimé Philémon notre auxiliaire. » S'il est bien-aimé, il n'y a ni témérité ni présomption à lui témoigner cette confiance, c'est une nouvelle preuve d'amitié : s'il est auxiliaire, non content d'accorder un tel bienfait, il doit être reconnaissant qu'on le lui demande ; il se fait du bien à lui-même, il continue son concours. Indépendamment de la prière, il est une autre raison, dit Paul, qui vous met dans la nécessité d'accorder cette grâce. Cet esclave seconde maintenant la prédication, dont vous désirez également le succès ; vous devriez donc demander vous-même, au lieu d'attendre d'être sollicité.

« A la chère Appia. » Je pense que c'était la femme de Philémon. Voyez l'humilité de l'Apôtre : il se fait appuyer par Timothée dans sa prière, et ce n'est pas le mari seul qu'il prie, c'est encore la femme, et probablement un autre ami : « A Archippe, notre compagnon d'armes. » Il ne veut pas obtenir par voie d'autorité, il ne s'indignera pas si l'on ne se rend pas immédiatement à sa parole ; il agit comme ferait un inconnu, conjurant qu'on lui vienne en aide pour que sa prière soit exaucée. Il ne suffit pas que plusieurs demandent, il importe aussi que la demande s'adresse à plusieurs, afin qu'elle aboutisse. C'est pour cela qu'il dit : « A Archippe,

Humilité de l'Apôtre.

notre compagnon d'armes. » Puisque vous prenez part à mes combats, partagez encore mes efforts en cette circonstance. Cet Archippe est sans doute celui dont il parle en ces termes dans son épître aux Colossiens : « Dites à Archippe : Prenez garde au ministère que vous avez accepté dans le Seigneur, et voyez de le bien remplir. » *Colos.*, IV, 17. Ce disciple devait être de ceux qu'on avait admis dans le clergé ; en l'appelant son compagnon d'armes, Paul le somme de prier avec lui, de le seconder par tous les moyens possibles. « Et à l'Eglise qui est dans votre maison. » Il n'oublie pas les esclaves ; car il n'ignore pas que leur parole peut souvent changer les dispositions des maîtres, quand il s'agit surtout d'intercéder pour un esclave. Eux-mêmes excitaient peut-être le courroux contre le fugitif. En recourant à leur intercession comme à celle des maîtres, Paul veut les empêcher de se laisser aller à la jalousie. Il ne veut pas non plus fournir à leur maître un motif d'irritation ; ce qu'il eût pu faire en les interpellant directement, tout comme il eût pu les blesser eux-mêmes en ne les mentionnant pas. Observez donc avec quelle sagesse il procède, honorant les uns par son souvenir, et ménageant l'autre par sa réserve. Ce nom d'Eglise comprend aussi les esclaves, sans que les maîtres aient le droit de s'en offenser. L'Eglise ne connaît pas cette distinction, la seule qu'elle admette est celle des vertus et des péchés. Puisque vous formez une Eglise, ne vous indignez pas que j'appelle l'esclave avec vous : « Dans le Christ Jésus il n'est ni esclave ni maître. » *Galat.*, III, 28. « Grâce à vous et paix. » C'est lui remettre en mémoire qu'il a péché, dès qu'il lui parle de grâce. Souvenez-vous, semble-t-il lui dire, de tout ce que Dieu vous a pardonné, songez que vous avez été sauvé par grâce, et sachez imiter le Seigneur. Il lui souhaite aussi la paix ; et cela se comprend sans peine : la paix nous est aussi donnée quand nous imitons Dieu, quand nous persévérons dans la grâce. Ce serviteur qui se montra sans pitié pour l'autre, était également resté dans la grâce du maître, tant qu'il n'avait pas réclamé les cent deniers ; il la perdit ensuite par la manière dont il les exigea, et il fut livré aux tortionnaires.

2. Avec de telles pensées, soyons nous-mêmes pleins de compassion, pardonnons volontiers à ceux qui nous offensent. Les cent deniers représentent les fautes commises envers nous, et les dix mille talents, celles que nous avons commises envers Dieu. Vous savez encore que les péchés sont jugés d'après la qualité des personnes. Ainsi, celui qui blesse un simple particulier pèche sans doute, mais non comme s'il insultait un magistrat; l'injure devient plus grave à mesure que la magistrature est plus élevée : l'outrage commis envers le sujet est loin d'égaler celui qui s'adresse au monarque; l'acte est le même en réalité, il change selon la dignité qu'il attaque. Or, si l'on encourt un terrible châtiment, par cette raison même, quand on insulte le souverain, comment apprécier l'insulte dont Dieu lui-même est l'objet? Par conséquent, la faute envers Dieu et celle envers l'homme, quoique identiques au fond, ne peuvent pas se comparer; autant Dieu l'emporte sur l'homme, autant l'une est plus grave que l'autre. Mais cette différence de gravité ne vient pas seulement de la différence des personnes, je la trouve dans la réalité même. Ce que je vais dire est effrayant, ce n'est pas sans frémir qu'on peut l'entendre; je le dirai cependant, il le faut; c'est peut-être l'unique moyen d'ébranler et de toucher les âmes. Nous craignons et nous respectons les hommes beaucoup plus que Dieu; car voyez : l'adultère sait bien qu'il n'échappe pas au regard de Dieu; mais il le dédaigne : il domine sa passion en présence d'un homme. Dire qu'il redoute celui-ci beaucoup plus que celui-là, c'est peu dire; disons qu'il outrage Dieu, qu'il le méprise même, ce qui est bien plus affreux, puisque la présence d'un homme suffit pour éteindre la flamme du désir. Et ce mot de flamme n'est pas encore exact; c'est de l'insolence, et rien de plus. Si la nature n'avait pas de satisfaction légitime, le mot serait vrai; mais non, impossible d'y voir autre chose que de l'insolence poussée jusqu'à la frénésie, frénésie qui tombe à l'aspect d'un homme. Le malheureux, il ne songe pas à la longanimité de Dieu.

Le voleur à son tour n'ignore pas qu'il vole; seulement, il cherche à tromper les hommes, il repousse les accusations, il se couvre des apparences de la justice : Dieu, qu'il ne saurait tromper, il ne s'en occupe pas, il n'a pour lui ni respect ni crainte. Que le monarque ordonne non-seulement de s'abstenir du bien d'autrui, mais encore de donner le sien, nous exécutons tous cet ordre; et, lorsque c'est Dieu qui nous défend de commettre la fraude, nous désobéissons! N'est-il donc pas manifeste que nous mettons les hommes au-dessus de Dieu? C'est une chose qu'on ne saurait entendre sans frissonner, comme je le disais tout à l'heure; mais alors montrez que ce langage vous pèse. Fuyez le mal signalé. Si vous ne reculez pas devant les actes, puis-je croire que vous parlez sincèrement quand vous déclarez que notre parole vous épouvante et vous accable? C'est vous-même qui vous accablez d'un tout autre fardeau, et vous n'en tenez aucun compte; vous réservez toute votre indignation pour moi, qui me borne à dire ce que vous faites. N'est-ce pas de la déraison? Je voudrais bien n'avoir dit que des mensonges; je voudrais au dernier jour être accusé d'insolence, de vous avoir gratuitement outragés, pour que vous n'eussiez pas à répondre des actions mêmes. Non-seulement vous préférez les hommes à Dieu, mais vous entraînez encore les autres à vous imiter. Beaucoup font peser ce joug sur les domestiques et les esclaves : les uns méconnaissent leurs sentiments, les mènent à des fêtes voluptueuses; les autres leur imposent des ministères dégradants, en font les instruments de la passion, de la rapine, de la fraude et de la violence.

Ils commettent donc un double crime, sans pouvoir invoquer l'excuse de la nécessité. Si vous prétendez que vous faites ces mauvaises actions malgré vous et parce qu'elles vous sont commandées, n'allez pas croire que cela vous justifie; vous n'en êtes même que plus coupable en reportant cette prétendue nécessité sur vos propres subordonnés, en les poussant au même abîme. Quel espoir de pardon un tel homme peut-il conserver? Si j'ai tenu ce langage, ce n'était pas dans le but de vous condamner, mais bien de vous faire comprendre à quel point nous sommes redevables à Dieu. Ce serait encore un outrage de l'honorer à l'égal de l'homme; qu'est-ce donc alors d'honorer l'homme plus que lui? Dès que les mêmes offenses que nous pourrions commettre envers les hommes, deviennent beaucoup plus graves en s'adressant à Dieu, que dirons-nous quand la faute est déjà plus grave par elle-même? Que chacun s'examine avec soin, il verra qu'il fait tout pour plaire aux hommes. Oh! que nous serions heureux, si nous faisions pour Dieu ce que nous faisons pour nos semblables, pour obtenir leurs applaudissements, leur respect et leurs hommages! Puisque nous avons à rendre nous-mêmes un compte si rigoureux, hâtons-nous de tout remettre à ceux qui nous ont offensés ou lésés, et ne gardons pas le souvenir des injures. Pour que nos péchés nous soient remis, il ne faut ni labeur, ni dépense, ni rien de pareil; il suffit d'un mouvement de l'âme : ni voyage, ni déplacement, ni dangers, ni fatigue; vouloir, et c'est assez.

Un seul mouvement de l'âme suffit pour effacer nos péchés.

3. Quelle indulgence, dites-moi, pouvons-nous espérer dans les choses qui paraissent difficiles, quand nous reculons devant ce qu'il y a de plus léger, malgré la grandeur des biens qui doivent en être le prix, et sans aucune peine? Vous ne pouvez pas mépriser l'argent, le donner aux pauvres, n'est-ce pas? mais qui vous empêche de vouloir une chose bonne en elle-même, pardonner à qui vous a lésé? N'auriez-vous pas les dettes énormes qui pèsent sur vous, Dieu commande; ne devez-vous pas obéir? Et maintenant, tout grevé que vous êtes, vous ne pardonnez pas, sachant bien néanmoins que vous réclamez une partie de ce que Dieu lui-même vous a donné. Si nous nous présentons à notre débiteur, dès qu'il le sait, il nous accueille avec déférence, il nous prodigue les témoignages du plus profond respect, d'une bienveillance extrême, bien que nous ne soyons pas délivrés de notre obligation, et qu'il n'ait d'autre but que de nous rendre moins exigeants : et vous, si redevable envers Dieu, vous refusez d'obéir à l'ordre qu'il vous fait de pardonner, alors qu'il vous promet lui-même le pardon? pourquoi, je vous le demande? Juste ciel! de quelle bienveillance ne sommes-nous pas l'objet, et quelle malice ne

montrons-nous pas? quelle indolence et quelle lâcheté! Combien facile est la vertu, et combien avantageuse! que le vice est fatiguant! Nous fuyons toutefois une douce charge, pour soulever un fardeau plus lourd que le plomb. Ni la force physique, ni l'argent, ni les possessions, ni la puissance, ni les amitiés ne nous sont nécessaires. Il suffit de vouloir, je le répète, et tout est accompli.

Quelqu'un vous a-t-il causé de la peine, jeté l'insulte et la calomnie, songez que vous vous êtes rendu coupable du même tort envers les autres, et même envers le Seigneur; pardonnez donc ces offenses; faites attention aux paroles que vous prononcez : « Remettez-nous nos dettes, comme nous les remettons à nos débiteurs. » *Matth.*, VI, 13. Si vous ne les remettez pas, reconnaissez-le, vous ne pouvez parler ainsi sans vous condamner vous-même; si vous les remettez, vous demandez une chose qui vous est due, non de sa nature, mais par le fait de la divine bonté. Etrange compensation! un serviteur oublie les torts d'un autre, et ceux dont il s'est rendu coupable envers le maître lui sont alors pardonnés? Telle est cependant la faveur qui nous est faite; notre maître à nous est riche en miséricorde. Je veux même vous montrer qu'indépendamment du pardon que vous obtenez, vous trouvez de précieux avantages dans celui que vous accordez : voyez combien l'homme généreux compte d'amis, comme on fait partout son éloge; on va redisant : Quel homme bon, prompt à se réconcilier, exempt de rancune, aussitôt guéri que blessé! Qui n'aura pitié d'un tel homme s'il tombe dans le malheur? Qui ne l'excusera s'il commet une faute? qui ne lui sera reconnaissant des prières qu'il fait pour les autres? qui ne voudrait être l'ami, le serviteur même d'un aussi noble caractère?

Je vous en conjure donc, ne négligeons rien, non-seulement pour nos amis et nos proches, mais encore pour nos serviteurs : « Laissez de côté les menaces, sachant que leur Seigneur et le vôtre est dans les cieux, » *Ephes.*, VI, 9. Nos fautes nous seront remises, si nous remettons celles du prochain, si nous faisons l'aumône, si nous pratiquons l'humilité; c'est aussi par là que les péchés s'effacent. Il suffit au publicain de prononcer cette parole : « Soyez propice à moi pécheur, » pour s'en revenir justifié : *Luc.*, XVIII, 13 : à plus forte raison serons-nous traités avec une extrême bienveillance, si nous sommes humbles et contrits, si nous confessons nos fautes, si nous nous condamnons; ainsi disparaîtront toutes nos souillures. Les moyens de purification abondent. Ne cessons donc de lutter contre le démon, et de tous les côtés à la fois. Je ne vous ai rien imposé de difficile, rien d'onéreux : pardonnez simplement à qui vous a causé quelque peine, ayez pitié de l'indigent, humiliez votre âme. Seriez-vous un grand pécheur, vous pourrez acquérir le royaume, parce que vous expierez de la sorte vos péchés, que vous effacerez vos souillures. Puissions-nous tous laisser ici-bas toutes nos iniquités par la confession, et posséder là-haut les biens qui nous sont promis, dans le Christ Jésus Notre-Seigneur, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père..., etc.

HOMÉLIE II.

« Je rends constamment grâces à mon Dieu, me souvenant de vous dans mes prières, apprenant votre charité et votre foi, soit envers le Seigneur Jésus, soit envers tous les saints, de quelle manière l'effusion de votre foi produit d'heureux fruits, dans la connaissance de tout le bien qui est en vous pour la gloire du Christ Jésus. »

1. Ce n'est pas dès le début que l'Apôtre demande la grâce de son protégé; il commence par payer un tribut d'admiration et d'éloges aux œuvres de celui qu'il vient implorer, il lui donne la preuve de son ardent amour pour lui, puisqu'il ne cesse de l'avoir présent dans ses prières; il lui rend encore ce témoignage, que beaucoup ont trouvé près de lui leur repos, qu'il est pour tous plein de soumission et de déférence; c'est alors seulement et sur la fin de sa lettre qu'il formule sa demande. Si les autres sont exaucés, bien plus Paul en est-il digne. Se serait-il présenté le premier, qu'il eût dû réussir dans sa démarche; il le mérite d'autant mieux

qu'il vient après les autres, et qu'il sollicite, non dans son propre intérêt, mais dans l'intérêt d'autrui. Pour ne point paraître avoir seulement écrit dans ce but, de peur qu'on ne suppose qu'il eût gardé le silence, s'il n'avait eu la cause d'Onésime à plaider, il prend soin d'énoncer d'autres raisons, comme vous pouvez vous en convaincre : d'abord, il atteste la charité de Philémon; ensuite, il annonce qu'il ira lui-même demander l'hospitalité. « J'ai ouï dire combien vous étiez charitable. » Parole digne d'attention, et beaucoup plus que s'il avait vu par lui-même. Il fallait évidemment que cette charité fût bien grande, pour qu'elle eût jeté tant d'éclat et que le bruit en fût venu jusqu'à lui, malgré la distance si considérable qui sépare Rome de la Phrygie. J'ai lieu de croire que Philémon habitait cette contrée, puisqu'il est fait mention d'Archippe. Les Colossiens habitaient la Phrygie, et l'Apôtre dit écrivant à ce peuple : « Quand ma lettre aura été lue parmi vous, faites qu'elle soit encore lue dans l'église des Laodiciens, et que vous lisiez vous-mêmes celle de Laodicée. » *Colos.*, IV, 16. Or, cette ville appartenait à la Phrygie.

« Je demande, poursuit-il, que la communication de votre foi devienne efficace. » Vous le voyez, il donne avant de recevoir, il ne sollicite pas une grâce, qu'il n'ait auparavant accordé lui-même un bienfait de beaucoup supérieur. « Que la communication de votre foi devienne efficace, dans la connaissance de tout le bien qui est en vous pour la gloire du Christ Jésus. » Cela revient à dire : Pour que vous pratiquiez toute vertu, pour que rien ne vous manque. La foi n'a d'efficacité qu'autant qu'elle est agissante. « Sans les œuvres, en effet, la foi est morte. » *Jac.*, II, 26. Au lieu de dire simplement votre foi, il a dit : « La communication ou la participation de votre foi; » il se l'unit par cette parole, il lui montre qu'ils forment un seul corps; c'est déjà la plus touchante des prières. Si vous m'êtes uni par la foi, semble-t-il lui dire, vous devez m'être uni dans tout le reste. « Nous sommes dans la joie, nous éprouvons une grande consolation à cause de votre charité, parce que les entrailles des saints ont par vous goûté le repos, frère. » Rien n'émeut comme de mettre en avant les bienfaits des autres, quand surtout on est plus vénérable qu'eux. Il ne dit pas non plus : Ce que vous faites pour les autres, mieux encore devez-vous le faire pour moi. Il se borne à l'insinuer, il y vient par une voie différente, avec plus de douceur. « Nous sommes dans la joie; » ce que vous avez déjà fait de bien me remplit de confiance. « Et dans la consolation; » c'est un vrai soulagement que me procure votre conduite, en même temps qu'une profonde joie; car ce bien s'applique à nos membres. Si la concorde doit régner au point que le repos des uns soit un sujet de consolation pour les autres, quoique ceux-ci soient affligés eux-mêmes et ne reçoivent aucun soulagement, comme cela se passe dans le corps, que sera-ce quand nous-mêmes nous bénéficierons de votre générosité? Il eût pu dire : Puisque vous avez tant de bonté, tant de condescendance; mais non, l'expression est tout autrement forte et persuasive : « Puisque les entrailles des saints... » Ne croirait-on pas qu'il s'agit d'un petit enfant, objet sacré de la tendresse paternelle?

Ainsi parle la charité, ainsi l'amour compte sur une réciprocité parfaite. « Voilà pourquoi, plein de confiance au nom du Christ, j'ose vous prescrire ce qui convient. » Quelles précautions pour que des paroles inspirées par la plus vive affection ne puissent blesser en rien son auditeur, ni lui causer le moindre ennui! Comme il va s'arroger en quelque sorte le droit de lui commander, chose grave par elle-même, bien qu'elle puisse impressionner favorablement quand c'est un mot parti du cœur, il procède néanmoins avec une extrême réserve, en mettant en avant sa confiance ou son assurance; ce qui relève aussitôt Philémon. Vous m'avez inspiré cette confiance, semble lui dire Paul. Ce n'est pas tout; en rappelant le nom du Christ, il insinue qu'il a lui-même reçu quelque autorité, non certes comme l'un des puissants de la terre, mais par la puissance de la foi. C'est alors seulement qu'il ose donner un ordre, ayant même soin d'ajouter que c'est un ordre convenable, pleinement conforme à la raison. Voyez de

combien de façons il adoucit la chose. Faites pour moi, dit-il en substance, ce que vous avez fait pour tant d'autres; faites-le par rapport au Christ, au nom de la raison, en vertu de votre charité même. De là ce qu'il ajoute : « C'est à cause de la charité surtout que je prie. » Revenons encore sur le sens de ce langage : Je sais bien que j'aurais le droit de vous commander, que je suis investi de l'autorité nécessaire, que je pourrais m'appuyer sur vos actes antérieurs; mais j'aime mieux recourir à la prière, tant la chose m'est à cœur. Les deux sentiments se manifestent ensemble ; la confiance qui va jusqu'à commander, l'impatient désir qui conjure.

2. « C'est moi, tel que je suis, Paul le vieillard. » Ciel ! que de moyens de persuasion ! la personne elle-même, Paul; le grand âge, un vieillard ; la plus haute considération de justice, « enchaîné pour Jésus-Christ. » Qui n'accueillerait à bras ouverts cet athlète, ce triomphateur? qui ne prodiguerait les témoignages de reconnaissance à cet enchaîné du Christ? Après avoir même usé de toutes ces précautions, il ne se hâte pas de prononcer le nom, il retarde encore, malgré la solennité de sa prière. Vous savez quel est le courroux des maîtres contre les esclaves fugitifs, et surtout quand le vol a précédé la fuite : chez les natures les plus modérées, la colère en ce dernier cas ne connaît pas de bornes. C'est pour cela que Paul a tout fait dans le but de la calmer d'avance. Lors donc qu'il a prédisposé l'âme de Philémon à tout accorder généreusement, sans exception aucune, à l'écouter en tout, il formule enfin sa demande : « Je vous en prie, » puis aussitôt l'éloge, « pour mon enfant que j'ai engendré dans les chaînes. » Voilà de nouveau les chaînes qui prient. C'est après cela qu'il prononce le nom d'Onésime. Il n'a pas seulement éteint le courroux, il a fait naître la joie. Je ne l'appellerais pas mon enfant, semble-t-il dire, s'il ne m'avait tant servi. Je lui donne le nom que j'ai donné à Timothée lui-même. Tout respire la tendresse et la persuasion, le temps de l'enfantement en particulier : « Je l'ai engendré dans les chaînes. » Il n'en est que plus digne d'estime et d'honneur, puisqu'il a vu le jour parmi les combats et les épreuves que je soutiens pour le Christ. « Onésime qui vous a naguère desservi. » Quelle prudence! comme il avoue les fautes du serviteur, comme il apaise le ressentiment du maître ! Je reconnais combien il vous était utile; « mais aujourd'hui il ne vous sera pas moins utile qu'à moi. » Il ne se borne pas à dire : Il vous sera désormais utile; la négation était trop facile à prévoir. Il y mêle sa personne, afin de rendre l'espoir plus certain : « Désormais il ne vous sera pas moins utile qu'à moi. » S'il est utile à Paul, qui demande tant d'exactitude dans la vie, beaucoup plus le sera-t-il à son maître.

« Que je vous ai renvoyé. » Le livrer, c'est encore un moyen de dissiper la colère ; car les maîtres sont principalement irrités quand on les prie pour des esclaves absents : c'était donc le moyen le plus efficace de le calmer. « Recevez-le donc comme mes propres entrailles. » Il n'écrit pas simplement le nom, il le fait suivre d'une expression touchante, qui respire même plus d'amour que le titre d'enfant. Ce titre, il vient de le lui donner ; il l'a, dit-il, engendré dans les tribulations ; et de là vient sa tendresse pour lui. L'expérience prouve, en effet, qu'on aime d'une manière toute spéciale les enfants nés au milieu des dangers, après même que les dangers sont passés. Voilà pourquoi ce cri rapporté par l'Ecriture : « Ah ! mon pauvre enfant ! » I *Reg.*, IV, 21 ; c'est encore pour cela que Rachel appelle Benjamin « l'enfant de sa douleur. » *Gen.*, XXXV, 18. « Recevez-le comme mes propres entrailles. » En exprimant ainsi le plus ardent amour, il réclame de plus un accueil honorable ; et ce n'est pas seulement le pardon et l'oubli, c'est même l'honneur qu'il sollicite. Pourquoi? L'esclave est devenu le fils de Paul. « Je voulais d'abord le garder à votre place, pour qu'il me servît dans les fers que je porte pour l'Evangile. » Voyez-vous par combien de précautions et de ménagements il en vient à demander que l'esclave soit honoré par son maître? Remarquez de nouveau la sagesse dont il a fait preuve, les obligations qu'il se reconnaît, et par là l'hommage qu'il rend lui-même. C'est ainsi, dit-il à son disciple, que vous avez trouvé le secret de me servir par un autre. Il lui fait entendre qu'il

agit dans ses intérêts plutôt qu'en faveur de son esclave, tant il a de vénération pour lui. « Mais je n'ai voulu rien décider sans votre consentement, pour que le bien ne parût pas vous être imposé, pour qu'il fût pleinement volontaire. » Rien ne peut mieux adoucir celui qu'on prie, que de lui montrer de la sorte et le bien qui se fait, et le consentement qu'il y donne. A cela double avantage : un gain pour l'un, plus de sécurité pour l'autre. Il ne craint pas que le pardon soit forcé ; mais il ne veut pas même qu'il le paraisse. Je savais, semble-t-il dire, que vous ne vous laisseriez pas emporter, eussiez-vous appris la chose tout d'un coup et sans avertissement ; c'est un surcroît de précaution, il ne fallait pas même l'apparence d'une contrainte.

« Peut-être a-t-il été séparé de vous pour un temps, afin que vous le possédiez à jamais, et non plus comme un esclave. » Le mot « peut-être » n'est pas indifférent au succès de la demande. La fuite étant la violation d'un droit et partant d'une idée perverse, sans aucune bonne intention, Paul a raison de dire : « Peut-être. » Il n'affirme pas que telle fût la pensée du fugitif; il s'exprime avec plus de réserve : « Peut-être a-t-il été séparé de vous dans ce but. » Il ne s'est pas séparé de lui-même, « il a été séparé ; » il ne se proposait rien de semblable en s'éloignant, il n'avait pas même d'intention déterminée. Joseph excusant ses frères, tenait un langage analogue : « Dieu m'a fait venir ici ; » *Genes.*, XLV, 5 ; il a fait servir au bien une action mauvaise. « C'est pour cela qu'il a été séparé pour un temps. » L'Apôtre précise ce temps, il avoue la faute, il rapporte tout à la providence. « Afin que vous le possédiez à jamais, » non-seulement dans la vie présente, mais aussi dans la vie future, afin que vous l'ayez toujours avec vous, dans une condition bien supérieure à celle d'esclave : tout en restant dans cette condition, il obtiendra de vous une affection fraternelle. Vous avez donc gagné, soit dans la durée, soit dans l'élévation des sentiments; désormais il ne vous quittera plus, « afin que vous le repreniez pour toujours, non plus comme un esclave, mais comme un être sorti de l'esclavage, comme un frère bien-aimé ; il l'est surtout pour moi. » C'est un esclave que vous aviez perdu pour un peu de temps; c'est un frère que vous allez recouvrer pour toujours, mon frère autant que le vôtre. Nouvelle preuve d'une grande vertu. S'il est mon frère, vous n'en rougirez certes pas. En l'appelant son fils, il attestait sa tendresse; par ce nom de frère, il l'élève de plus à sa propre dignité.

3. Tout cela n'est pas dit sans dessein : maîtres, nous apprenons à ne pas désespérer des esclaves, à ne pas les châtier avec trop de rigueur, à leur pardonner les fautes qu'ils peuvent commettre, à ne pas rougir de leur condition, à les faire entrer en partage de tous nos biens, dès qu'ils se montrent vertueux. Si Paul n'a pas eu honte d'employer ces doux noms de fils, de frère, d'entrailles, comment en rougirions-nous? Et que dis-je, Paul? Le maître même de Paul n'a pas craint d'appeler nos esclaves ses frères; et nous en rougirions? Songez donc combien il nous honore nous-mêmes, en déclarant nos esclaves ses amis et ses héritiers : c'est jusque-là qu'il a poussé la condescendance. Qu'avons-nous dès lors à faire, si nous voulons tout compléter ? Cela nous est absolument impossible ; à quelque degré d'humilité que nous parvenions, sa part sera toujours la plus grande. Voyez plutôt : quoi que vous fassiez, c'est envers un serviteur comme vous que vous le faites; tandis que votre maître le fait envers vos serviteurs. Ecoutez et soyez saisi de crainte : ne vous glorifiez jamais de votre humilité. Peut-être riez-vous de cette recommandation, pensant que l'humilité ne saurait être un sujet de gloire. Revenez de votre étonnement ; elle enorgueillit quand elle n'est pas sincère. Comment, de quelle façon ? Si vous la pratiquez pour obtenir l'approbation des hommes, et non celle de Dieu ; si vous vous proposez les louanges et les applaudissements, chose vraiment diabolique.

Ne jamais se glorifier de son humilité.

Comme beaucoup se font honneur, et vainement, de mépriser la vaine gloire, ainsi plusieurs s'exaltent de leur humilité, y puisent des pensées superbes. Un frère est-il venu, serait-ce un esclave, vous l'avez accueilli dans votre maison, vous lui avez lavé les pieds; et voilà que l'or-

gueil pénètre aussitôt dans votre âme : J'ai fait ce que personne n'a fait, vous dites-vous à vous-même, j'ai rempli le devoir de l'humilité. — Mais comment alors peut-on demeurer humble? — En se souvenant de ce précepte du Christ : « Quand vous aurez accompli toute chose, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles. » *Luc.*, XVII, 10. Rappelez-vous aussi cet aveu du docteur de l'univers : « Pour moi, je n'estime pas avoir saisi la palme. » *Philip.*, III, 13. Celui qui reste persuadé n'avoir rien fait de grand, quelles que soient ses œuvres, qui ne compte pas avoir atteint le but, celui-là seul est humble. Beaucoup se sont enflés de leur propre humilité. Prenons garde que pareille chose ne nous arrive. Avez-vous fait un acte conforme à cette vertu, ne vous y complaisez pas; vous auriez tout perdu. Tel était le Pharisien : il s'enorgueillissait de donner la dîme aux pauvres, et tout fut perdu pour lui. Ainsi ne fit pas le Publicain. Ecoutez ce que dit encore l'Apôtre : « Ma conscience ne me reproche rien, mais pour cela je ne suis pas justifié. » I *Cor.*, IV, 4. Vous le voyez, il ne s'exalte en aucune façon, il se rabaisse de toute manière, et cela, quoiqu'il ait atteint la cîme la plus élevée. Les trois enfants étaient au milieu des flammes, au sein de la fournaise; et que disaient-ils? « Nous avons péché, nous sommes tombés dans la prévarication avec nos pères. » *Dan.*, III, 29-39. Ainsi se manifeste la contrition du cœur. C'est pour cela qu'ils pouvaient dire encore : « Mais nous avons été reçus dans un cœur contrit et dans un esprit humilié. » Après avoir été précipités dans la fournaise, ils étaient donc animés d'une humilité profonde, et plus même qu'avant d'y tomber. A la vue du miracle qui s'était accompli, se jugeant indignes d'avoir été sauvés de la sorte, ils étaient pleinement dans l'humilité. Cette persuasion où nous sommes, que nous n'avons point mérité les grâces qui nous sont faites, renverse toutes nos prétentions.

umilité des ıfants dans fournaise.

Est-il vrai cependant que le bienfait n'était ici précédé d'aucun mérite? Ces enfants s'étaient volontairement exposés au supplice du feu, ils avaient accepté les chaînes, malgré leur jeunesse, lorsque tant d'autres avaient succombé; ils ne faisaient entendre ni récrimination ni murmure; ils ne disaient pas : Quelle est notre récompense pour avoir servi Dieu? que nous a valu notre attachement à son culte? Voilà certes un impie, et pourtant il est devenu notre maître. Avec les adorateurs des faux dieux, nous sommes torturés par un idolâtre; nous avons été menés en captivité, arrachés à la patrie, à la liberté, à toutes nos institutions paternelles; esclaves et chargés de fers, nous subissons la tyrannie d'un roi barbare. Ils ne dirent rien de pareil; et quoi donc? « Nous avons péché, nous sommes tombés dans la prévarication. » Ils ne prient pas pour eux-mêmes, mais bien pour autrui. « Vous nous avez livrés, Seigneur, aux mains d'un roi plein de haine et de perversité. » *Dan.*, III, 32. Plus tard, le même Daniel, jeté dans la fosse aux lions, s'exprimait en ces termes : « Dieu s'est souvenu de moi. » *Ibid.*, XIV, 37. Et comment vous oublierait-il, ô Daniel, vous qui l'avez glorifié devant le monarque, en déclarant que « vous ne parliez pas en vertu de votre propre sagesse? » Comment ne se souviendrait-il pas de vous, quand vous êtes jeté dans la fosse aux lions pour avoir refusé d'obéir à l'ordre le plus inique? — Telle est assurément la cause de son souvenir. N'est-ce pas pour lui que vous êtes ainsi traité? — Sans doute, répond-il; mais combien ne lui suis-je pas redevable? — S'il le dit quand il a pratiqué de si grandes vertus, que ne devons-nous pas dire? Ecoutez maintenant le langage de David : « Dieu me dirait-il : Je ne veux plus de toi, que je répondrais : Me voici; qu'il me traite comme lui-même le jugera convenable. » II *Reg.*, XV, 25. Il eût pu cependant rappeler alors mille actions vertueuses. Hélie disait également : « Il est le maître, il fera comme il convient à ses yeux. » I *Reg.*, III, 18.

4. C'est le trait distinctif des bons serviteurs de s'en remettre entièrement à lui, non-seulement quand il les comble de biens, mais encore dans les châtiments et les épreuves. N'est-il pas contraire à la raison de permettre aux hommes de frapper leurs esclaves, dans la pensée qu'ils sauront y mettre de la modération parce qu'ils leur appartiennent, et de nous imaginer

que Dieu ne nous ménagera pas de même? Paul nous insinue cette pensée dans les paroles suivantes : « Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous appartenons au Seigneur. » *Rom.,* XIV, 8. Dieu ne veut pas, semble-t-il dire, que sa richesse soit amoindrie ; il sait bien comment il doit châtier, puisqu'il châtie ses propres serviteurs. Personne ne nous ménage comme lui ; il nous a donné l'existence en nous appelant du néant, il fait lever le soleil et tomber la pluie, il nous anime de son souffle, il a livré son Fils pour nous. Mais, pour en revenir à ce que nous disions, à ce qui fait l'objet de tout ce discours, n'ayons que des pensées humbles et des habitudes modérées, selon qu'il convient à notre dépendance ; et que cela ne nous soit pas encore une occasion d'orgueil. Etes-vous humble, et le plus humble de tous les hommes? ne vous enorgueillissez pas de votre humilité, n'humiliez pas les autres ; vous perdriez tout votre mérite. Votre humilité doit avoir précisément pour effet de détruire en vous toute arrogance. Si l'arrogance elle-même y trouve un aliment, mieux vaudrait n'être pas humble. Ecoutez encore Paul : « Par le bien, la loi opère en moi la mort, et le péché dépasse alors toute mesure à l'occasion même du précepte. » *Rom.,* VII, 13. Quand la pensée vous viendra de vous admirer vous-même à cause de votre humilité, songez à quel point s'est abaissé votre divin Maître, et, loin de vous admirer ou de vous décerner des louanges, vous rirez de vos prétendus efforts, les regardant comme un pur néant. Tenez-vous pour un débiteur insolvable.

Quoi que vous ayez fait, souvenez-vous de cette parabole : « Quel est celui de vous qui, voyant rentrer son serviteur, lui dira : Prends place à table? Aucun sans doute ; vous lui direz plutôt : Reste debout et sers moi. » *Luc.,* XVII, 7. Nous croyons-nous les obligés de nos serviteurs parce qu'ils remplissent leur office? Nullement. Eh bien, Dieu nous témoigne de la reconnaissance, non de ce que nous le servons, mais de ce que nous faisons ce qui nous est avantageux à nous-mêmes. N'ayons pas toutefois la prétention d'obtenir une reconnaissance plus grande, à cause de celle qu'il nous témoigne déjà ; agissons comme nous acquittant d'une dette. C'est une dette, en effet, que nous avons envers lui ; et tout ce que nous pourrions faire, nous le lui devons également. Si, lorsque nous avons acheté des esclaves, nous entendons qu'ils vivent entièrement pour nous, et comptons avoir droit sur tout ce qu'ils ont, combien plus a sur nous un tel empire celui qui nous a donné l'être et la vie, qui même nous a rachetés au prix de son sang? Pour nous il a payé ce que ne paierait pas pour son enfant le père le plus tendre : il a versé tout son sang, je le répète. Aurions-nous mille âmes et les donnerions-nous toutes pour lui, que nous ne le paierions pas de retour ; non certes. Pourquoi? C'est qu'il nous a traités de la sorte alors qu'il ne nous devait rien, par une bonté toute gratuite ; tandis que nous sommes ses débiteurs. Etant Dieu, il s'est fait esclave ; n'étant pas sujet à la mort, il a pris une chair mortelle : et nous, quand même nous ne donnerions pas notre âme pour lui, nous en serons toujours séparés par les lois de la nature, elle nous sera bientôt arrachée malgré nous. Il en est de même des richesses : si nous ne les sacrifions pas pour lui, la mort saura toujours nous en dépouiller. Ainsi devons-nous raisonner de l'humilité même : si nous ne la pratiquons pas pour lui, les tribulations, les revers et les puissances de la terre prendront soin de nous l'imposer. Vous voyez donc l'admirable condescendance de notre Dieu. Il s'est bien gardé de dire : Que font de si grand les martyrs? alors même qu'ils ne mourraient pas pour moi, il faudra bien qu'ils meurent. Il leur sait infiniment gré de ce qu'ils font volontairement le sacrifice que la nature plus tard eût exigé d'une manière irrésistible. Il ne dit pas non plus : Que font de si grand ceux qui répandent leurs biens en aumônes? n'ont-ils pas inévitablement à les quitter? Il leur en témoigne aussi la plus généreuse gratitude ; il ne rougit pas de proclamer à la face de tous que les serviteurs ont nourri le maître. Du reste, c'est encore la gloire de ce dernier d'avoir des serviteurs animés de tels sentiments ; une gloire d'être aimé de la sorte ; une gloire d'user de ce qu'ils ont ; une gloire enfin de le reconnaître devant le monde entier.

Admirable condescendance du Seigneur.

Respectons cette merveilleuse charité du Christ, brûlons d'une même flamme. Quelque obscur et faible que l'homme soit, si nous apprenons qu'il nous aime, dans notre cœur s'allume aussitôt l'affection la plus ardente, nous le plaçons très-haut dans notre estime, nous le payons de retour : notre divin Maître a beau nous prodiguer sa tendresse, nous restons indifférents. Je vous en conjure, au moins ne le soyons pas pour le salut de nos âmes ; aimons de toute la puissance de notre cœur, donnons tout par amour pour Dieu, notre vie, nos biens, notre gloire, tout sans exception, avec plaisir, avec empressement et reconnaissance, non comme nous dépouillant en faveur d'autrui, mais comme nous donnant à nous-mêmes. Telle est la loi du véritable amour. Quand on l'éprouve, souffrir pour l'objet aimé, c'est un bonheur inexprimable. Montrons-nous ainsi disposés envers notre divin Maître, et nous obtiendrons les biens à venir, par le Christ Jésus Notre-Seigneur, à qui gloire..., etc.

HOMÉLIE III.

« Si vous me tenez pour votre frère, recevez-le comme vous me recevriez. S'il vous a causé quelque dommage, s'il vous doit, c'est moi qui suis responsable, moi Paul écrivant cette lettre de ma propre main ; c'est moi qui vous rendrai tout ; car je ne veux pas vous dire que vous vous devez vous-même à moi. »

1. Rien n'avance une affaire comme de ne pas tout demander à la fois. Voyez aussi par combien d'éloges, par quels habiles ménagements Paul a fait précéder le point capital de sa lettre. C'est après avoir dit : Il est mon enfant, mon auxiliaire dans la prédication, mes propres entrailles ; c'est un frère que vous allez recevoir, ayez soin de le traiter en frère, qu'il ajoute ce mot : « Comme moi-même. » Paul n'en rougit pas. Lui qui n'a pas rougi d'être appelé le serviteur des fidèles, qui s'est proclamé tel, moins encore devait-il hésiter à parler de la sorte. Or, voici sa pensée : Si vous avez les mêmes sentiments que moi, si vous parcourez la même route, si vous me tenez pour un ami, recevez-le comme vous me recevriez moi-même. « S'il vous a fait quelque tort. » Remarquez à quelle place et dans quel moment il rappelle les torts commis : à la fin de la lettre, après de longues recommandations. Comme les pertes d'argent sont celles qui d'ordinaire font les plus vives blessures, pour que Philémon n'y revienne pas, quand d'ailleurs la réparation serait impossible, c'est à la dernière extrémité que Paul laisse échapper cette parole : « S'il vous a fait quelque tort. » Il ne dit pas : S'il vous a volé ; il atténue l'expression. Il avoue le délit sans doute, comme le manquement d'un ami envers son ami, et non comme la faute d'un esclave ; il parle de tort ou d'injustice, il n'emploie pas le mot de vol. « J'en deviens responsable, » c'est de moi que vous devez exiger la réparation, « je vous rendrai tout. » S'entourant ensuite de la grâce spirituelle, il ajoute : « Moi Paul, qui ai souscrit de ma propre main. » Ici l'exhortation revêt un tour agréable : si Paul ne refuse pas de signer cette caution, le disciple pourrait-il ne pas y faire honneur? En frappant vivement le maître, cela délivrerait l'esclave de tout souci. « J'ai écrit de ma propre main. »

Rien de plus chaleureux que cette tendresse, rien de plus attentionné ni de plus généreux. Voyez quelle sollicitude il déploie pour un seul homme. « Car je ne veux pas vous dire que vous vous devez vous-même à moi. » De peur de paraître faire injure à celui qu'il prie, en n'osant pas implorer le pardon d'un vol ni compter sur sa clémence, il adoucit tout par cette pensée : « Je ne veux pas vous dire que vous vous devez vous-même à moi ; » non pas seulement ce qui vous appartient, mais vous-même. Ce langage respire aussi l'affection telle qu'elle doit exister entre amis, et la plus entière confiance. Observez comme Paul est constamment préoccupé de ces deux choses, et du succès de la prière qu'il adresse à Philémon, et du désir de lui prouver combien il a confiance en lui. « Je vous conjure, frère. » Que veut-il dire ? Consentez à le recevoir. Ainsi se complète la pensée d'après les circonstances. Il laisse de côté les grâces du discours pour en revenir à son premier ton, celui de la supplication et de l'instance. Du reste, il ne l'abandonne jamais au fond ; car le langage

des saints est constamment sincère, quoique parfois gracieux. « Je vous en conjure, frère, soyez une source de bonheur pour moi dans le Seigneur, reconfortez mes entrailles dans le Christ. » C'est au Seigneur que vous accorderez cette grâce, et non à moi. « Mes entrailles, » envers vous. « Comptant sur votre soumission, je vous ai écrit. » Quel est le cœur de pierre que ce langage n'attendrirait pas? quelle est la bête féroce qui ne se laisserait pas fléchir? qui pourrait refuser d'accueillir le fugitif avec clémence? Après tout ce qu'il a dit des œuvres accomplies par Onésime, il revient encore à le justifier. Il ne demande pas simplement, il ne donne pas un ordre, il n'agit pas d'autorité; pesez bien les termes : « Comptant sur votre soumission, je vous ai écrit cette lettre. » Ce qu'il avait dit dès le principe touchant la confiance dont il est rempli, il le répète à la fin, comme conclusion de sa lettre. « Sachant que vous ferez encore plus que je ne demande. » C'est le stimuler encore; car, n'eût-il pas eu d'autre motif, que la honte aurait suffi pour le déterminer à faire au moins ce que demandait l'Apôtre, quand celui-ci le juge capable de faire beaucoup plus.

« Par la même occasion, préparez-vous à me donner l'hospitalité; vos prières obtiendront, je l'espère, que je puisse me consacrer à vous. » Nouvelle marque d'une confiance bien grande; mais au fond il agit encore dans l'intérêt d'Onésime : sachant que Paul va venir et sera nécessairement informé, on ne commettra pas de négligence, on ne se souviendra pas du passé, on l'accueillera de meilleure grâce. Immense était le crédit de Paul, l'autorité de sa présence; la vieillesse et les fers ajoutaient à la vénération dont il était entouré. C'est un nouveau témoignage qu'il rend de leur amour, en attribuant cette puissance aux prières qu'ils font pour lui. Bien que je sois maintenant au milieu des dangers, vous me reverrez dès que vous prierez. « Epaphras, mon compagnon de captivité dans le Christ Jésus, vous salue. » Ce disciple était venu de la part des Colossiens; encore une preuve que Philémon habitait à Colosses. En le désignant comme son compagnon de captivité, il indique les épreuves et les tribulations de ce fidèle. L'Apôtre n'aurait-il donc pas obtenu par lui-même, qu'on eût dû l'exaucer à cause de cet ami. Il le mérite celui qui vit dans l'affliction et néglige ses propres intérêts pour s'occuper de ceux des autres. L'exhortation continue : Philémon pourrait-il refuser de pardonner à son esclave, quand il en est prié par un concitoyen qui partage les tribulations et les chaînes de l'Apôtre? « Mon compagnon de captivité dans le Christ Jésus, » c'est-à-dire par amour pour le Christ. « Marc, Aristarque, Démas, Luc, mes auxiliaires, vous saluent aussi. » Pourquoi met-il Luc le dernier, quand il a dit ailleurs : « Luc est seul avec moi? » II *Tim.*, IV, 10. Il a dit également que Démas était un de ceux qui l'avaient abandonné, par amour pour le siècle. Il est vrai qu'il a tenu ce langage; mais il ne faut pas le laisser sans examen, ni l'écouter à la légère. Comment donc peut-il dire ici que ce disciple infidèle les salue? « Eraste, avait-il encore dit, est resté à Corinthe. » *Ibid.*, 20. Il a nommé d'abord Epaphras, qui leur était connu, étant de la même ville; et puis, Marc, un homme recommandable. D'où vient qu'il range Démas à la suite? Peut-être celui-ci se découragea-t-il plus tard, quand les dangers s'accumulaient; et de la sorte Luc, qu'il nomme le dernier, occupa la première place. Il salue donc Philémon de leur part, en leur donnant le titre d'auxiliaires : c'est de plus en plus l'exhorter à l'obéissance, le presser de se rendre à sa prière.

2. « Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec votre esprit. Amen. » Il termine sa lettre par un souhait, un grand souhait, bon et salutaire, qui doit servir de protection à nos âmes; bien grand, en effet, si nous y conformons notre conduite, si nous ne nous en rendons pas indignes. Et vous aussi, lorsque vous venez au prêtre, et qu'il vous dit : Que Dieu vous donne sa miséricorde, mon enfant, ne vous en reposez pas uniquement sur cette parole, conformez-y vos actions, faites ce qui vous méritera la miséricorde. Oui, Dieu vous bénira, mon enfant, si vos œuvres sont en rapport avec cette bénédiction; il vous bénira, si vous avez pitié de vos frères. Ce que nous voulons obtenir de Dieu, nous devons commencer par l'accorder

Pour obtenir de Dieu, il faut com-

mencer par accorder aux autres.

aux autres ; si nous les en frustrons, comment pourrions-nous l'espérer nous-mêmes? « Heureux les miséricordieux, parce qu'ils trouveront eux aussi miséricorde. » *Matth.*, v, 7. Si les hommes sont touchés de compassion en pareil cas, à plus forte raison Dieu doit-il l'être. Plus rien de pareil pour des êtres impitoyables : «Un jugement sans miséricorde sur celui qui n'a pas fait miséricorde. » *Jac.*, II, 13. Si la miséricorde est un bien, pourquoi la refusez-vous aux autres? Vous voulez que vos offenses soient pardonnées, et vous ne pardonnez pas celles qu'on vous a faites? Non, vous venez à Dieu lui demandant le royaume céleste, et vous n'accordez pas même un peu d'argent à qui vous implore. C'est parce que nous sommes sans pitié que pitié nous est refusée. — Et la raison ? me direz-vous ; n'est-on plus miséricordieux quand on l'est envers ceux qui ne le sont pas? — Accueillir avec amour un homme cruel, sans entrailles, qui ne cesse de nuire à son prochain, est-ce donc de la miséricorde? — Mais quoi, direz-vous encore, le baptême ne nous a-t-il pas sauvés alors que nous avions commis des fautes sans nombre? Sans doute il nous en a délivrés, mais pour que nous n'y retombions pas ensuite, et non pour que nous y persévérions. « Si nous sommes morts au péché, devons-nous y vivre encore? Quoi donc, pécherons-nous parce que nous ne sommes plus sous la loi? A Dieu ne plaise ! » *Rom.*, VI, 2, 15.

Dieu vous a délivré du péché, je le répète, pour que vous n'y retombiez pas. Le médecin délivre le malade d'une fièvre brûlante, non certes pour qu'il abuse de sa santé, pour qu'il écoute sa passion et se livre à l'intempérance ; car mieux vaudrait être malade, si l'on ne doit recouvrer la santé que pour se clouer de nouveau sur un lit de souffrance : ce que le médecin veut, c'est que l'expérience du mal nous apprenne à le fuir désormais, à veiller plus attentivement sur nous-mêmes, à ne rien négliger de ce qui doit maintenir nos forces. — En quoi consiste donc, m'objectera-t-on, la bonté de Dieu pour les hommes, s'il ne doit pas sauver les méchants? — J'entends sans cesse répéter autour de moi cette parole : Il est bon, il aime les hommes, il les sauvera tous sans exception. Ne nous jetons pas gratuitement dans l'erreur. Je me rappelle vous avoir promis d'aborder cette question ; allons, et vidons-la maintenant même. J'ai dernièrement traité de la géhenne, renvoyant à plus tard l'amour de Dieu pour les hommes : il faut que je m'acquitte aujourd'hui. L'existence de la géhenne, nous l'avons assez clairement démontrée, j'en ai la conviction, en nous appuyant sur l'exemple du déluge et sur les autres calamités des temps anciens ; d'où nous avons conclu que l'auteur de ces châtiments ne pouvait pas laisser impunis les crimes qui se commettent encore. Il n'est pas réellement possible qu'après avoir frappé de cette façon les coupables qui vécurent avant la loi, il épargne ceux qui sont plus coupables sous le règne de la grâce. Or, nous nous étions demandé comment il était bon, comment il aimait les hommes, puisqu'il les punissait; et pour ne pas accabler votre intelligence, nous avions renvoyé ce point à discuter. Voici le moment d'acquitter notre dette, et de vous faire voir que la punition des méchants ne détruit pas la bonté de Dieu. Un tel sujet peut nous servir aussi contre les hérétiques; portons-y donc la plus grande attention.

Sans avoir aucun besoin de ce que nous pourrions faire, Dieu nous a créés ; et la preuve manifeste qu'il n'avait nul besoin de nous, c'est que notre existence est bien récente : il nous eût créés plus tôt, si nous lui avions été nécessaires. Dès qu'il était le même sans nous, et que nous ne sommes venus que dans le temps, il nous a donné l'existence sans se proposer évidemment son propre bien. Pour nous, il a fait le ciel, la terre, la mer, tout ce qui existe. N'est-ce pas là de la bonté, je vous le demande? Il serait facile de continuer cette énumération ; mais résumons tout par une parole : « Il fait lever le soleil sur les méchants comme sur les bons, et tomber la pluie sur les justes comme sur les injustes. » *Matth.*, v, 35. Est-ce de la bonté, je le demande encore? Non, me dira-t-on ; et c'est la réponse qui me fut faite un jour par un marcionite. Il ajoutait que Dieu serait réellement bon s'il ne nous demandait pas

compte de nos péchés, que ce compte rigoureux est la négation de la bonté. Cet homme n'est pas là sans doute. Redisons néanmoins ce qui fut dit alors, et plus encore ; car je veux vous montrer par surabondance que Dieu ne serait pas bon s'il n'exigeait pas un tel compte, qu'il est bon précisément parce qu'il l'exige. Dites-moi, si nous n'étions pas responsables envers lui, la vie humaine pourrait-elle subsister? ne tomberions-nous pas au rang des brutes? Si, malgré la crainte du jugement et du compte à rendre, nous nous dévorons réciproquement avec plus d'insensibilité que les poissons, si nous l'emportons sur les lions et les loups par nos rapines, quelle confusion et quel bouleversement dans notre vie, supposé que nous n'eussions pas de compte à rendre ou que telle fût notre conviction! Que serait le fabuleux labyrinthe en comparaison de ce désordre où le monde se trouverait plongé? ne verriez-vous pas sous mille formes la déraison et l'iniquité? qui désormais respecterait son père, ou bien aurait pour sa mère le moindre ménagement? qui se refuserait une volupté criminelle?

Or, qu'il dût en être ainsi, j'essaierai de vous le montrer par l'exemple d'une seule maison. Je m'adresse à vous qui soulevez de telles questions, en admettant que vous ayez des domestiques : si je parviens à leur démontrer qu'ils peuvent méconnaître votre puissance, vous insulter même personnellement, mettre tout au pillage, ou bien sens dessus dessous, se conduire en ennemis envers leur maître, sans qu'ils aient à craindre de sa part ni châtiment ni menace, aucune représentation, pas même une parole qui puisse leur causer de l'ennui, le regarderiez-vous comme de la bonté? Mais je vous montre, rien qu'en l'énonçant, que c'est d'une cruauté révoltante, envers votre femme et vos enfants d'abord, puisque vous trahissez leurs intérêts par cette large complaisance, et puis envers vous-même qui vous annihilez ainsi ; ou plutôt vous êtes la première victime. Livrés désormais à l'ivresse, à l'impudicité, à la révolte, à l'insolence, vos serviteurs auront moins de raison que les bêtes féroces. Est-ce donc de la bonté, je vous le demande encore une fois, de dégrader la noblesse de notre âme, de perdre les autres en nous perdant? Vous le voyez, maintenir la responsabilité morale, c'est l'essence même de la bonté. Et que parlé-je des vices où les serviteurs seraient entraînés de la sorte? Ayez des enfants et laissez-les sans les reprendre se porter à tous les excès ; dans quel avilissement, qu'on me le dise, ne tomberont-ils pas? Serait-ce donc de la part des hommes bonté de punir, cruauté de laisser le coupable sans punition, et n'en serait-il plus de même de la part de Dieu? C'est précisément parce qu'il est bon qu'il a créé la géhenne. Voulez-vous que je vous montre cette bonté dans une autre manifestation?

Elle se manifeste encore en ne permettant pas que les bons se pervertissent. Si tous devaient avoir le même sort, tous seraient pervers. La différence est une des plus grandes consolations de la vertu. Ecoutez le prophète : « Le juste sera dans la joie, quand il verra la punition de l'impie, il se lavera les mains dans le sang du pécheur. » *Psalm.* LVII, 10. Ce n'est pas qu'il se réjouisse du malheur d'autrui, à Dieu ne plaise ; c'est qu'il est heureux de veiller sur lui-même pour ne pas éprouver un pareil malheur. Cela nous montre donc la divine sollicitude. — Je n'en disconviens pas, si ce n'était qu'une simple menace, et non un vrai châtiment. — Dès que votre opinion toute seule, bien que contraire à la vérité, vous jette dans une telle négligence, où vous seriez-vous arrêté si cette opinion était juste? Supposez que les Ninivites eussent compris qu'ils étaient simplement menacés, ils n'auraient pas fait pénitence ; c'est même en se repentant qu'ils réduisirent la prophétie à n'être qu'une menace. Voulez-vous qu'il en soit de même pour vous? cela vous est possible : devenez meilleur, et tout s'arrête à la menace ; mais si, pour votre malheur, vous méprisez la menace, vous éprouverez la réalité. Que les hommes vivant au temps du déluge eussent redouté les menaces du ciel, ils n'auraient pas subi le châtiment. Daigne l'inépuisable bonté de Dieu nous épargner cette expérience, nous changer par ses avertissements, nous conduire par la crainte aux biens ineffables de l'éternité. Conclusion morale.

Puissions-nous tous en être jugés dignes, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES

SUR

L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

AVANT-PROPOS

Ici se présente au premier abord plus de difficultés que dans beaucoup de commentaires de Chrysostome sur les Livres saints. Le titre même de l'ouvrage soulève des questions qui ne sont pas tellement faciles à résoudre. On y voit que ce fut après la mort du grand orateur qu'un prêtre d'Antioche nommé Constantin mit ce commentaire au jour, et l'avait rédigé sur des notes, ἀπὸ σημείων. On demande donc qui était ce Constantin et quelles sont ces notes, si la copie faite par lui nous est parvenue sans altération et s'il faut la préférer aux autres.

Savilius et Tillemont pensent que le prêtre dont il s'agit est le même que Constance, ami et compatriote de Jean, celui qui se rendit à Cucuse pour aller le consoler dans son exil, qui lui demeura toujours fidèle, et dont nous avons inséré quelques lettres dans le tome VI de notre édition. Les deux noms se ressemblent assez pour autoriser cette conjecture, et souvent on les trouve l'un pour l'autre dans les manuscrits.

Voici le titre, tel qu'on le lit invariablement dans toutes les copies et dans tous les imprimés : « Commentaire de Jean Chrysostome, archevêque de Constantinople, sur l'Epître aux Hébreux, publié après sa mort à l'aide des notes, par Constantin, prêtre d'Antioche. » Que sont ces notes, ou plutôt ces signes, comme porte le texte grec? Avec le savant du Cange et sur l'autorité du scholiaste qu'il a lui-même cité, nous pensons qu'il s'agit d'une écriture abrégée destinée à reproduire la parole, d'une sorte de sténographie, que Constantin a traduite en caractères ordinaires; et nous ne sommes nullement de l'avis d'Erasme, qui prétend voir dans ce titre un aveu de la non authenticité de l'ouvrage. S'il avait eu moins de précipitation et de légèreté dans ses jugements, le littérateur Batave aurait reconnu sans effort le style et le caractère de Chrysostome dans cette série d'homélies.

Un mot maintenant sur la fidélité de l'exemplaire parvenu jusqu'à nous, et sur le degré de confiance qu'il mérite. Avouons que les autres copies, celles même qui sont imprimées, ne s'accordent pas toujours avec celle-là, pas plus qu'elles ne s'accordent entr'elles; en général,

les autres sont plus étendues. C'est surtout la traduction latine faite par Mutianus sur l'ordre de Cassiodore, qui nous donne un renseignement positif sur ce travail. Voici le témoignage de Cassiodore lui-même : « Le traité que saint Jean, évêque de Constantinople, a composé en langue grecque sur l'Epître aux Hébreux, nous l'avons fait traduire en latin par Mutianus, homme très-disert. » *De div. Lect.*, cap. VII. Cette traduction fut imprimée pour la première fois à Bâle en 1517. Plus tard elle fut encore éditée par Erasme. Or, comme elle date d'un siècle environ après la mort de Chrysostome, on ne peut pas douter qu'elle ne rende exactement le texte que nous devons au prêtre Constantin, et que dès lors elle ne nous apprenne ce qu'était ce labeur.

Quoique nous ayons peu de copies grecques du commentaire sur l'Epître aux Hébreux, il existe entre elles de singulières divergences. Cela ne doit pas trop nous étonner cependant; nous en avons remarqué d'assez étranges dans les autres parties des œuvres de Chrysostome, et notamment dans les homélies sur saint Matthieu. Ces variantes s'expliquent par différentes causes que nous avons plus d'une fois indiquées, et ne portent nullement atteinte à l'authenticité de l'œuvre. Que l'exemplaire donné sous le nom de Constantin ne soit pas absolument irréprochable, c'est chose évidente pour nous. Il y a des lacunes faciles à reconnaître, et d'autres qu'on reconnaît en comparant ce texte à ceux que divers copistes grecs, à peu près de la même époque, nous ont transmis. Notre édition se forme de tous ces textes combinés, celui de Mutianus étant adopté pour base.

Les homélies sur l'Epître aux Hébreux furent bien certainement prononcées à Constantinople. Le langage de l'orateur en est la meilleure preuve. Les passages sont assez saillants pour qu'il ne soit nullement nécessaire de les signaler.

Une chose qui ne manquera pas non plus d'attirer l'attention, c'est le soin que met Chrysostome à combattre l'opinion de la sphéricité du ciel, que beaucoup de chrétiens alors repoussaient comme lui. Mais ce n'est là qu'une particularité sans importance doctrinale. Ce qui le préoccupait tout autrement, ce sont les hérésies anciennes ou nouvelles déchaînées de son temps. Il les attaque toutes avec un surcroît de persévérance et de vigueur, ainsi que les travers des faux moines, comme s'il eût pressenti sa fin prochaine et les violences inouies qui devaient l'accueillir dans le chemin de l'exil et mettre le comble aux douleurs de son martyre.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

1. Dans sa lettre aux Romains le bienheureux Paul dit : « Tant que je serai l'Apôtre des Gentils, j'honorerai mon ministère, dans l'espoir d'exciter, si c'est possible, l'émulation de mes frères selon la chair. » *Rom.*, XI, 13, 14. Ailleurs il dit encore : « Celui qui s'est servi de Pierre pour l'apostolat envers les circoncis, s'est servi de moi pour éclairer les nations. » *Galat.*, II, 8. Puis donc qu'il était Apôtre des Gentils, ce que Dieu lui signifie dans les Actes : « Va, je t'enverrai chez les nations éloignées, » *Act.*, XXII, 21, qu'avait-il à faire auprès des Juifs? pourquoi leur adresse-t-il une lettre? alors surtout qu'il était pour eux un sujet de haine, comme on peut le voir bien souvent dans l'Ecriture. Ecoutez ce que Jacques lui dit : « Vous voyez, frère, combien de milliers de Juifs ont embrassé la foi, et tous ont ouï dire de vous que vous enseignez à délaisser la loi. » *Act.*, XXI, 20, 21. Et que de questions lui furent posées sur ce

Pourquoi le Seigneur n'envoya pas saint Paul aux Juifs après sa conversion.

point! On demande peut-être pour quelle raison, instruit dans la loi comme il l'était, ayant reçu les leçons de Gamaliel avec tant d'assiduité, après les témoignages de zèle qu'il avait donnés pour cette même loi, ce qui le rendait éminemment propre à confondre les Juifs, Dieu ne l'envoya pas vers ce peuple; c'est qu'ils l'auraient, à cause de cela même, plus violemment repoussé. Aussi, sachant d'avance qu'il ne serait pas accueilli de ce côté, Dieu lui dit encore : « Dirige tes pas vers les nations; car eux n'accepteraient pas le témoignage que tu me rendrais. » *Ibid.*, XXII, 18. Il répond lui-même : « Oui, Seigneur, ils n'ignorent pas que je mettais en prison et faisais flageller dans les synagogues ceux qui croyaient en vous, que, lorsqu'on répandait le sang de votre martyr Etienne, j'étais présent et consentais à sa mort, gardant les habits de ses meurtriers. » *Ibid.*, 19, 20. Il montre bien ici le motif que les Juifs auraient de ne pas écouter sa parole.

C'est ce qui toujours a lieu : quand un homme fait défection en quoi que ce soit à sa patrie, s'il est d'un rang infime et ne compte pour rien, cela blesse peu ceux qu'il abandonne; si c'est un membre distingué de la société, l'un des zélés pour les convictions communes, l'atteinte est profondément sentie, on s'en afflige outre mesure, parce que les anciennes doctrines sont ébranlées et menacées par une telle désertion. Une autre raison devait se joindre à celle-ci pour les jeter dans la résistance. Quoi donc? C'est que les apôtres qui suivaient Pierre avaient vécu dans la société du Christ, avaient vu ses miracles et ses prodiges; tandis qu'il n'en était pas ainsi de Paul. Celui-ci, n'ayant jamais quitté les Juifs ses frères avait renoncé tout à coup à leur loi pour embrasser la nôtre, ce qui constituait le plus beau témoignage en sa faveur. Quelqu'un aurait pu dire que la parole des premiers était dictée par l'affection, que le souvenir de leur maître les inspirait. Paul, qui n'avait eu l'avantage que d'entendre sa voix, attestait surtout la résurrection. Aussi voyez-vous les Juifs lui faire une guerre implacable, ne négliger aucun moyen, exciter même des séditions, pour arriver à le perdre. Telle était la raison qui rendait hostiles à l'Apôtre les Juifs qui n'avaient pas embrassé la foi; mais quelle raison pouvaient avoir ceux qui l'avaient embrassée? Il fallait que Paul libre de toute attache allât annoncer aux nations le pur christianisme. Si parfois il séjournait dans la Judée, là n'était pas sa sollicitude. Pierre et ceux qui le suivaient, ayant mission de prêcher à Jérusalem, où règnait le zèle, devaient recommander l'observance de la loi; mais Paul était complétement libre. Les Gentils convertis étaient en plus grand nombre que les Juifs, par la raison qu'ils venaient du dehors; c'est encore pour eux qu'il abrogeait la loi, et leur vénération pour lui n'était aussi grande que parce qu'il prêchait en tout la pure doctrine. Aussi les apôtres pensent-ils qu'il veut flatter la multitude. « Vous voyez, frère, disent-ils, combien de milliers de Juifs ont embrassé la foi? ils vous haïssent, parce qu'on leur rapporte que vous enseignez l'abandon de la loi. »

Pourquoi donc écrit-il aux Juifs, n'étant pas chargé de les instruire? en quel endroit leur adresse-t-il sa lettre? Dans mon opinion, c'est à Jérusalem, c'est en Palestine. Et comment leur écrit-il? Comme il baptisait sans en avoir reçu l'ordre; car il déclare n'être pas envoyé pour administrer le baptême. Il est vrai que cela ne lui était pas non plus interdit; c'est un surcroît de travail qu'il prenait lui-même. Et pourquoi n'eût-il pas écrit à ceux pour lesquels il désirait être anathème? De là le langage qu'il tient : « Vous connaissez mon frère Timothée, aujourd'hui libre; s'il ne tarde pas à venir, j'irai vous voir avec lui. » *Hebr.*, XIII, 23. Paul n'avait pas encore été fait prisonnier. Après avoir passé deux ans à Rome dans les chaînes, il fut mis en liberté. Il se rendit alors en Espagne, puis en Judée. Ayant visité les Juifs, il revint à Rome, et cette fois pour y subir la mort par l'ordre de Néron. Aussi l'Epître à Timothée a-t-elle précédé celle qui nous occupe; et dans celle-là Paul dit : « Pour moi, déjà mon immolation commence; » puis bientôt : « Dans ma première défense, personne n'est venu à mon secours. » I *Tim.*, IV, 6-16. Il a soutenu

de nombreuses luttes, selon ce qu'il écrit aux Thessaloniciens : « Vous êtes devenus les imitateurs des Eglises de Judée. » I *Thes.*, II, 14. Il écrit aux Hébreux eux-mêmes : « Vous avez supporté avec joie la dilapidation de vos biens. » *Hebr.*, X, 34. Voyez-vous quelles luttes? Or, si tels étaient les traitements infligés aux apôtres, non-seulement dans la Judée, mais encore partout au milieu des Gentils, que ne devait-on pas faire au reste des fidèles?

C'est pour cela qu'il vous apparaît se préoccupant d'eux avec tant de zèle. Quand il dit : « Je me mets en route pour aller servir les saints qui sont à Jérusalem ; » *Rom.*, XV, 25; comme aussi quand il exhorte les Corinthiens à la bienfaisance, en leur apprenant que les Macédoniens ont déjà fait une collecte, en disant de plus : « S'il est bon que je parte moi-même, je partirai, » I *Cor.*, XVI, 4; il exprime ce sentiment. Il l'exprime encore dans ce passage : « Nous recommandant seulement de nous souvenir des pauvres, ce que j'ai fait avec grand soin. » *Galat.*, II, 10. Il venait également de l'exprimer par cette parole : « Les apôtres nous admirent dans leur société, Barnabé et moi, nous donnant la main, pour que nous fussions vers les idolâtres, tandis qu'ils iraient vers les circoncis. » *Ibid.*, 9. Il ne parle pas de la sorte sans but, à l'occasion des pauvres de cette contrée; il veut nous communiquer la même charité fraternelle. Ce n'est pas le ministère de la prédication que nous avons uniquement partagé, dit-il, en allant les uns vers les nations étrangères, les autres vers les Juifs; c'est aussi le soin des pauvres. Partout, je le répète, vous voyez Paul montrer pour eux une infatigable sollicitude; et les motifs ne lui manquaient pas. Les choses se passaient chez les autres nations, où les Juifs étaient mêlés avec les Gentils, tout autrement que dans la Judée; ici, comme ils avaient encore une sorte de puissance et d'autonomie, la domination romaine n'étant pas au commencement tout à fait assise et les laissant à bien des égards se gouverner d'après leurs lois, ils exerçaient, on le comprend, une pression tyrannique. Si, dans les autres cités, à Corinthe par exemple, ils traduisaient le chef de la synagogue au tribunal du proconsul, sans que Gallion y trouvât rien à redire, que ne devaient-ils pas faire chez eux?

Conduite différente des Juifs à l'égard des chrétiens.

2. De là ce qui vous frappe : en pays étranger, ils traînent les disciples devant les magistrats, demandant contre ceux qu'ils persécutent le secours même des Gentils; mais dans leur propre pays, ils n'agissent plus de même, ils réunissent leur conseil et condamnent ceux qu'ils veulent. Ainsi font-ils mourir Etienne et flageller les apôtres, sans les mener aux gouverneurs; ainsi veulent-ils infliger à Paul le dernier supplice, n'était un tribun qui ne le permit pas. Voilà ce qui avait lieu quand les pontifes, le temple, la religion et les sacrifices subsistaient encore. Considérez Paul comparaissant devant le souverain prêtre, et disant en présence du gouverneur romain : « J'ignorais que c'était le pontife. » *Act.*, XXIII, 5. Telle était donc alors leur puissance. Comprenez par là combien avaient à souffrir les fidèles qui habitaient Jérusalem et la Judée. Un homme qui désirait être anathème pour eux, avant qu'ils eussent embrassé la foi, qui les servait ensuite avec tant de dévouement, qui ne refusait pas de partir lui-même, s'il le fallait, qui les entourait constamment de sa sollicitude, vous étonneriez-vous qu'il leur écrivît pour les exhorter et les consoler, les raffermir quand ils chancelaient, les relever après qu'ils étaient tombés? Or, qu'ils fussent brisés par leur chute et poussés au désespoir par leurs incessantes tribulations, lui-même le dit assez clairement vers la fin de sa lettre : « C'est pourquoi relevez les mains abattues et les genoux qui fléchissent ; » *Hebr.*, XII, 12; « Encore un bien peu de temps, et celui qui doit venir viendra, il ne tardera pas; » *Ibid.*, X, 37; « Si vous demeurez en dehors de la discipline, vous êtes des enfants substitués, et non des enfants légitimes. » *Ibid.*, XII, 8. Il est question des Juifs, et ce peuple avait appris de ses pères à penser que le bien et le mal doivent avoir leur rémunération immédiate dans la vie; selon la nouvelle doctrine, le bonheur devait être différé jusques après la mort, tandis que les peines sont toujours pour le présent; il était donc à croire que beaucoup ployaient sous le



fardeau de la douleur. Aussi l'Apôtre ne cesse-t-il de revenir sur cette vérité.

Mais nous développerons ces considérations en temps opportun; qu'il nous suffise pour le moment d'avoir montré combien ce devait être pour lui un besoin de leur écrire, quand il s'occupait d'eux avec tant de sollicitude. Quoiqu'il ne leur fût pas envoyé par le motif que je viens de dire, rien n'empêchait qu'il ne leur écrivît. Quant à leur défaillance, on la voit dans ces mots : « Relevez les mains abattues et les genoux qui fléchissent, marchez d'un pas ferme et droit; » et dans ces autres : « Dieu n'est pas injuste, il n'oubliera ni vos œuvres ni votre charité. » *Hebr.*, VI, 10. Une âme assaillie de longues épreuves, en vient souvent à s'écarter de la foi. Il les raffermit donc par de semblables exhortations, afin que l'incrédulité n'envahisse ni ne déprave leur cœur. Voilà pourquoi dans cette épître il disserte avec tant d'ampleur sur la foi, montrant à la fin par de nombreux exemples que les anciens n'avaient point vu les biens annoncés et qui devaient suivre. Indépendamment, pour éloigner d'eux la pensée qu'ils soient abandonnés, il s'applique à leur persuader deux choses : d'abord, de supporter généreusement tous les malheurs qui leur arrivent; puis, de ne jamais douter de leur récompense, vu que Dieu ne laissera pas sans gloire les imitateurs d'Abel, les justes venus après ce juste. Il leur offre de plus un triple motif de consolation ; les souffrances du Christ, qui disait lui-même : « Le serviteur n'est pas au-dessus du maître; » *Joan.*, XV, 20; les biens réservés à ceux qui croient; les maux qu'ils endurent. Dans ce but, il n'invoque pas seulement les choses futures, ce qui serait le moindre moyen de persuasion, mais il rappelle encore le passé, les choses arrivées à leurs pères. Ainsi faisait le Sauveur, et par cette même parole : « Le serviteur n'est pas au-dessus du maître, » et par celle-ci : « Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père, » *Ibid.*, XIV, 2, et par les incessantes malédictions dont il frappe les incrédules.

L'Apôtre ramène souvent dans son discours le Nouveau et l'Ancien Testament; c'est là qu'il puisait sa plus grande force pour établir le dogme de la résurrection. De peur que ce mystère ne soit obscurci par celui des souffrances, il l'appuie sur d'antiques prophéties ; il tend à démontrer sans cesse qu'il faut vénérer, non plus les institutions judaïques, mais bien les nôtres. De son temps le temple subsistait encore avec les sacrifices. C'est pour cela qu'il disait aussi : « Sortons donc de l'enceinte, et portons ses ignominies. » *Hebr.*, XIII, 13. Et cela même lui suscitait de nouvelles contradictions; car il est probable que quelques-uns disaient : Si nous n'avons que l'ombre et la figure, comment cette ombre n'a-t-elle pas disparu devant la lumière de vérité? Comment la loi conserve-t-elle tout son éclat ? Il leur fait entendre que le changement s'accomplira par degrés dans le temps propice. Que leurs tribulations, aussi bien que leur foi, dussent être de longue durée, il le déclare en ces termes : « Il faut que vous soyez docteurs en raison de l'époque ; » *Hebr.*, V, 12; « Qu'il n'existe pas en vous un cœur perverti par l'infidélité ; » *Ibid.*, III, 12; « Vous êtes devenus les imitateurs de ceux qui par la longanimité ont hérité des promesses. » *Ibid.*, VI, 12.

HOMÉLIE I.

« Dieu, qui de plusieurs façons et sous diverses formes parla jadis à nos pères par les prophètes, nous a parlé dans ces derniers jours par son Fils, qu'il a constitué l'héritier de tout, et par lequel il a fait les siècles. »

1. Oui vraiment, « où le péché avait abondé a surabondé la grâce. » *Rom.*, V, 20. Le bienheureux Paul le proclame ici de nouveau, dans l'exorde même de son épître aux Hébreux. Comme, selon toute apparence, accablés de maux et succombant à la peine, ils jugeaient les choses d'après cette douloureuse impression, et se regardaient comme de pire condition que tous les autres, il leur fait voir qu'en cela même ils sont favorisés d'une plus haute grâce, d'une grâce surabondante, stimulant ainsi l'auditeur dès la première parole. Voilà pourquoi ce début : « Dieu, qui de plusieurs façons et sous diverses formes parla jadis à nos pères par les

prophètes, nous a parlé dans ces derniers jours par son Fils. » Comment n'a-t-il pas la pensée de s'opposer lui-même aux prophètes? il leur est cependant de beaucoup supérieur, ayant une mission plus sublime. Il ne se met pas en avant. Pour quelle raison ? d'abord, parce qu'il répugne à rien dire qui puisse le relever, ensuite, parce que ses auditeurs ne sont pas encore arrivés à la perfection ; enfin, parce qu'il préfère les relever eux-mêmes et faire ressortir leur supériorité. Voici le sens de son langage : Faut-il s'étonner qu'il ait envoyé les prophètes à nos pères, lui qui nous a récemment envoyé son Fils unique ?

Remarquez la beauté de l'expression par laquelle il débute : « De plusieurs façons, sous diverses formes. » C'est déclarer que les prophètes eux-mêmes n'ont pas vu Dieu ; le Fils seul l'a vu. Cette expression indique la multiplicité des moyens dans la révélation prophétique. Le mot est ancien : « J'ai multiplié les visions, j'ai revêtu des formes variées sous la main des prophètes. » *Ose.*, XII, 10. La supériorité ne consiste donc pas seulement dans la différence des personnes envoyées, elle consiste encore dans cette vision dont jouit le Fils unique, et que n'eut jamais aucun prophète. Paul ne formule pas immédiatement cette proposition, il l'établit graduellement dans la suite ; ainsi quand il dit touchant l'humanité : « Quel est celui des anges à qui le Seigneur ait adressé cette parole : Vous êtes mon Fils.... asseyez-vous à ma droite ? » *Hebr.*, I, 5 et 13. Quelle admirable prudence ! pour affirmer la supériorité, il commence par les prophètes; cela posé comme une chose admise, il va plus loin et proclame que Dieu, dont les prophètes avaient jadis été les organes, nous a maintenant parlé par son Fils unique. S'il a quelquefois employé le ministère des anges, comme on le voit dans quelques passages des saints Livres, nous n'en sommes pas moins supérieurs aux Juifs; car nous avons entendu la voix du Maître, tandis qu'ils n'ont entendu que celle des serviteurs, les anges partageant cette seule fonction avec les prophètes.

Encore une heureuse expression : « Dans ces derniers jours; » elle doit aussi les consoler dans leur affliction et les tirer de leur abattement. Cela nous rappelle ce que Paul a dit ailleurs : « Le Seigneur est proche, n'ayez aucun souci; » *Philip.*, IV, 6 : « Le salut est maintenant plus près de nous que lorsque nous avons embrassé la foi. » *Rom.*, XIII, 11. Que veut dire l'Apôtre? Quiconque tombe d'épuisement dans le combat, s'il apprend que le combat cesse, respire un peu, sachant que ses fatigues vont cesser de même, et que le repos va commencer. « Dans les derniers jours il nous a parlé par son Fils. » Voilà de nouveau : « Par le Fils, » parole écrite contre ceux qui prétendent qu'elle convient uniquement à l'Esprit. *Dans* et *par*, vous le voyez, c'est la même chose. *Jadis* et *dans les derniers jours* ont une portée qui dépasse le sens littéral. Laquelle? Après qu'un long temps s'était écoulé, quand nous devions nous attendre au supplice, quand avaient pris fin les dons spirituels, au moment même où l'espérance du salut était de toute part remplacée par des signes de ruine, nous avons tout gagné. Observez avec quelles précautions il expose ces choses. Il ne dit pas : Le Christ a parlé, bien qu'il eût pu le dire, mais, comme il s'adresse à des âmes faibles et qui ne sont pas encore en état d'entendre ce qui regarde le Christ, il s'exprime de cette manière : « Dieu nous a parlé par son Fils. » — Que dites-vous ? Dieu nous a parlé par son Fils ? — Sans doute. — Où donc est notre supériorité? Jusque-là vous avez montré que l'Ancien et le Nouveau Testament ont un seul et même auteur; mais la supériorité n'apparaît guère. — Elle ressort de cette seconde affirmation : « Dieu nous a parlé par son Fils. » Ce n'est pas une faveur restreinte, elle est commune à tous; Paul se met au niveau des disciples : « Il nous a parlé. »

Il n'avait pas lui-même entendu les enseignements du Christ; c'est aux apôtres qu'ils avaient été donnés, et par eux à tout le monde. Voilà donc comment il relève ses auditeurs, en leur montrant que le Seigneur leur a aussi parlé. Là se trouve un blâme à l'adresse des Juifs; car presque tous ceux à qui les prophètes avaient parlé, étaient des méchants et des misérables.

Blâme adressé aux Juifs.

Il ne s'en explique pas formellement, du moins encore ; il leur rappelle plutôt ici les bienfaits de Dieu; il ajoute : « Qu'il a constitué l'héritier de tout. » Cette parole doit s'entendre de l'humanité du Sauveur, comme celle de David dans le deuxième psaume : « Demande, et je te donnerai les nations pour héritage. » *Psalm.* II, 8. Désormais Jacob n'est pas seul la part du Seigneur; Israël, son héritage, tous le sont. Quelle est la vraie signification de ce mot : « Qu'il a constitué l'héritier? » C'est dire qu'il l'a fait souverain Maître de tous les hommes. Pierre avait posé la même affirmation dans les Actes : « Dieu l'a fait Seigneur et Christ. » *Act.*, II, 36. En se servant du mot héritier, il atteste deux choses, et que le Sauveur est Fils de Dieu par nature, et que sa domination ne saurait être aliénée. « Héritier de tout, » de l'univers entier. Il ramène de la sorte la première pensée : « Pour lequel aussi il a fait les siècles. »

2. Où sont ceux qui disent : Il était donc quand il n'était pas? S'élevant ensuite comme par degrés, il émet des vérités tout autrement sublimes : « Et, comme il est la splendeur de sa gloire, le caractère même de sa substance, portant tous les êtres par la parole de sa puissance et nous ayant purifiés de nos péchés, il est assis à la droite de la majesté dans les hauteurs célestes; il dépasse d'autant plus les anges en grandeur qu'il a hérité d'un nom incomparablement plus auguste. » Dieu! quelle sagesse dans l'Apôtre! Mais non, ce n'est pas la sagesse de Paul, c'est la grâce de l'Esprit qu'il faut admirer dans ce langage. L'Apôtre ne pouvait pas le tirer de son propre entendement, ni trouver en lui-même une telle sagesse. Où l'avait-il puisée? dans les peaux qu'il découpait et dans son atelier? Ne voyons là que l'opération divine. Non, son intelligence ne produisait pas d'aussi hautes pensées; elle était trop humble et trop déprimée, elle ne dépassait pas le niveau de celles qui végètent dans l'agora. Se peut-il qu'elle fût autre, quand elle s'était absorbée dans le négoce et le travail? Il faut donc en revenir à la grâce de l'esprit, qui manifeste sa puissance par les instruments qu'elle veut. Imaginez quelqu'un qui serait dans l'intention de placer un tout petit enfant sur le point le plus élevé de la terre, à la cime même des cieux ; il procéderait avec prudence, peu à peu, se gardant bien de lui faire franchir d'un bond les degrés inférieurs ; puis, quand il l'aurait conduit au faîte, il lui commanderait de regarder en bas, et, s'apercevant qu'il tremble, que sa vue se trouble et s'obscurcit, le prendrait et le reporterait au fond pour le laisser respirer à l'aise, renouvelant plusieurs fois l'ascension et la descente : ainsi fait le bienheureux Paul à l'égard des Hébreux, comme en toute circonstance, d'après une leçon reçue du divin Maître. Telle est donc la marche qu'il suit, faisant tantôt monter et tantôt descendre ses auditeurs, ne leur permettant pas de rester longtemps à la même place.

Grâce de l'Esprit saint dans les paroles de saint Paul.

Vous le voyez ici : après les avoir graduellement conduits à des hauteurs sublimes, au point culminant de la piété, il n'attend pas que leurs yeux se couvrent d'épaisses ténèbres, il les ramène aux régions inférieures, leur accordant ainsi de reprendre haleine : « Dieu nous a parlé par son Fils,.... qu'il a constitué l'héritier de toute chose, » leur dit-il. Déjà ce nom de Fils rappelle une idée commune. Quand on comprend cependant que c'est le Fils par nature, ce nom est supérieur à tout; et même, quoiqu'il en soit, il prédispose l'âme à y voir le rayon d'en haut. Voici maintenant où Paul s'arrête aux plus bas degrés : « Qu'il a constitué l'héritier de toute chose. » Constituer héritier, c'est bien humble. Il remonte aussitôt, nous entraînant à sa suite : « Et par lequel il a fait les siècles. » Encore plus haut, et tellement qu'il n'est plus rien au-dessus : « Comme il est la splendeur de sa gloire et le caractère de sa substance. » Il nous a réellement conduits à la lumière inaccessible, à la primitive splendeur. Mais, avant que l'éblouissement se produise, il nous fait redescendre un peu, continuant en ces termes : « Portant tous les êtres par la parole de sa puissance, ayant par lui-même effacé nos péchés, il est assis à la droite de la majesté. » Avant de le montrer sur le trône, il le montre accomplissant la purification, revêtu de notre humanité. C'est encore de l'abaissement dans la parole.

Après avoir élevé de nouveau le ton en disant : « Il est assis à la droite de la majesté dans les hauteurs célestes, » Paul le baisse immédiatement : « Il dépasse d'autant plus les anges en grandeur, qu'il a hérité d'un nom incomparablement plus auguste. » Cela s'entend de la nature humaine. Ce qui peut devenir plus grand ne saurait être l'essence qu'il tient du Père, et qui n'est pas créée, mais engendrée ; ce n'est que la nature humaine, laquelle a été créée. Il ne s'agit pas ici de la divine essence. De même que Jean, quand il disait : « Celui qui doit venir après moi, a été fait avant moi, parce qu'il est le premier, » *Joan.*, I, 15, voulait simplement exprimer une supériorité d'honneur et de gloire ; de même Paul, en disant ici : « Il est devenu plus grand que les anges, » déclare que le Christ l'emporte en bonté comme en puissance, « d'autant plus qu'il a hérité d'un nom plus auguste. » Vous le voyez donc, il est question de l'humanité sainte ; car ce nom, Dieu Verbe, il le possède de toute éternité, il n'en a pas hérité dans le temps. Ce n'est pas d'aujourd'hui non plus qu'il est meilleur que les anges, pour nous avoir purifiés de nos péchés ; il le fut toujours, et d'une manière incomparable. Encore une fois, c'est de l'humanité que l'Apôtre parle. Nous avons l'habitude, nous aussi, quand nous parlons de l'homme, de l'élever et de le rabaisser. Si nous disons, par exemple : L'homme n'est rien, l'homme n'est que terre et cendre, nous désignons encore le tout par ce qu'il y a de pire ; et si nous disons : L'homme est un être immortel, l'homme est un être doué de raison, frère des anges, nous désignons le tout par ce qu'il y a de plus parfait. Ainsi du Christ dans la bouche de l'Apôtre : c'est tantôt par le côté humain que celui-ci le considère, et tantôt par le côté divin, voulant de la sorte établir la réalité de l'incarnation en même temps que celle de la nature incorruptible.

3. Puis donc qu'il nous a purifiés de nos péchés, restons purs et ne contractons plus de souillure ; gardons immaculée la grâce qu'il nous a faite, intacte la beauté qu'il nous a donnée, si bien qu'elle n'ait ni tache ni ride, ni rien de pareil. Ce sont des taches et des rides que les petits péchés, tels que les propos blessants et les mensonges. J'ai tort même de les appeler petits péchés ; ils sont très-grands, puisqu'ils vont jusqu'à nous exclure du royaume des cieux. Comment et quelle en est la preuve ? « Celui qui traite son frère d'insensé sera passible des feux de la géhenne. » *Matth.*, v, 22. Or, traiter son frère d'insensé paraît une chose extrêmement légère, une parole d'enfant ; que sera-ce alors de le traiter d'homme méchant, perfide, jaloux, de l'accabler de mille injures ? quel châtiment n'a-t-on pas à redouter ? quoi de plus terrible ? Ne vous révoltez pas, je vous prie, contre ce langage. Si ce qu'on fait au dernier de ses frères, c'est au Seigneur qu'on le fait ; si c'est à lui qu'on refuse ce qu'on ne fait pas, comment n'en serait-il pas de même des éloges et des accusations ? *Matth.*, xxv, 40-45. Quand on outrage un de ses semblables, on outrage Dieu ; c'est à Dieu que remonte également l'honneur qu'on rend à l'homme.

4. Formons, par conséquent, notre langue à ne prononcer que de bonnes paroles ; car il est écrit : « Que ta langue s'abstienne du mal. » *Psalm.* xxxiii, 14. Ce n'est pas pour nous accuser les uns les autres, nous insulter, nous perdre de réputation, que nous l'avons reçue de Dieu ; c'est pour le bénir lui-même, pour produire la grâce dans les âmes qui nous entendront, pour édifier nos frères, pour procurer leur bien. Avez-vous blessé quelqu'un par vos paroles ? Qu'y gagnez-vous ? Vous n'y perdez pas moins que lui-même ; car vous avez acquis la belle gloire d'un calomniateur. Il n'est pas d'action méchante, non, il n'en est pas qui ne frappe que la victime ; elle frappe aussi celui qui la commet. Le jaloux ne semble d'abord nuire qu'à son prochain ; et c'est lui le premier qui souffre de sa passion, puisqu'elle le dessèche et le consume, en le rendant pour tous un objet de mépris et de répulsion. L'avare enlève aux autres un bien matériel ; mais il s'enlève à lui-même l'estime et l'affection des hommes ; disons mieux, il fait que tous le poursuivent de leurs malédictions. La bonne renommée vaut plus que la richesse ; on peut conserver l'une sans altération, il est aisé de perdre

l'autre; bien plus, ce n'est pas un malheur d'être sans fortune, tandis qu'une réputation ruinée vous laisse en butte aux sarcasmes, à la risée, à la haine de tous. Celui qui se livre à la colère commence aussi par se tourmenter et se déchirer; ce n'est qu'en second lieu qu'il tourmente les autres. L'insulteur lui-même se déshonore le premier, pour arriver à flétrir l'insulté; sans pouvoir du reste y parvenir : il se retire, emportant le reflet d'un misérable et d'un infâme, ayant fait que l'autre n'en soit que plus aimé. Quand un homme, loin de récriminer, répond aux injures par des louanges, ce n'est pas son accusateur qu'il loue, c'est lui-même. En effet, comme les propos dictés par la malveillance, je l'ai déjà remarqué, frappent d'abord ceux qui les émettent; ainsi le bien que nous faisons au prochain, nous en jouissons nous-mêmes les premiers. Il est juste que le bien et le mal affectent avant tout celui qui les enfante. Que l'eau soit douce ou salée, la source dont elle émane ne diminue pas quand elle remplit les vases de ceux qui viennent y puiser : la vertu réconforte de même, et le vice perd l'homme en qui la semence a germé. C'est ce que nous voyons ici.

Mais quelle langue serait capable de dérouler ces biens et ces maux? Assurément aucune. Quant aux biens, ils dépassent toute intelligence, en même temps que toute expression. Ce contraire se rend par les termes auxquels nous sommes habitués. Là sont, entendons-nous dire, le feu, l'obscurité, les chaînes, le ver qui ne meurt pas. Ce n'est pas même assez; il y a des choses plus formidables. Pour que vous le compreniez, arrêtez-vous d'abord à cette question : Si là se trouve le feu, dites-moi, comment les ténèbres y sont-elles? Ce feu est donc plus terrible que celui d'ici-bas; il est inextinguible, les textes sont formels. Songeons quel supplice ce doit être de brûler à jamais, d'être dans les ténèbres, de pousser des gémissements sans fin, de grincer des dents sans cesse, et de n'être pas même entendu! Un homme bien élevé, s'il est renfermé dans une prison, ne manque pas de dire que cette odeur fétide, cette profonde obscurité, cette société des homicides avec lesquels on est enchaîné, sont mille fois pires que la mort : essayez alors de comprendre quel sera notre sort quand nous brûlerons avec tous les meurtriers du monde, sans voir, sans être vus, nous trouvant comme seuls au milieu de cette foule. L'absence de toute clarté ne nous permettra pas même d'apercevoir nos plus proches voisins; chacun sera, je le répète, comme s'il était seul à souffrir ces tortures. Il suffit de l'obscurité pour accabler une âme et la bouleverser : que sera-ce donc quant à l'obscurité se joindront tant d'angoisses et les cruelles morsures du feu? Je vous en conjure, entretenons-nous constamment de ces pensées; sachons supporter l'ennui des paroles, pour n'avoir pas à subir la réalité des tourments.

Infailliblement toutes ces choses arriveront; et ceux qui auront commis l'iniquité, nul ne les en délivrera, ni père, ni mère, ni frère, auraient-ils le plus grand crédit, la plus grande puissance auprès de Dieu. « Le frère ne nous rachètera pas, dit l'Ecriture, l'homme nous rachèterait-il? » *Psalm.* XLVIII, 8. C'est Dieu lui-même qui rend à chacun selon ses œuvres; c'est par les œuvres seulement qu'on peut se sauver ou se perdre. « Faites-vous des amis avec les trésors de l'iniquité. » *Luc.*, XVI, 9. Obéissons à ce précepte; il nous vient du Seigneur. Versons dans le sein des pauvres le superflu de nos biens, faisons l'aumône pendant que nous le pouvons. C'est là se faire des amis avec les trésors de l'iniquité. Détruisons nos richesses au profit des indigents, si nous voulons éteindre et détruire ce feu, nous présenter là-haut avec confiance. Ce ne sont pas eux, ce sont nos œuvres qui nous y recevront. Que ce ne soit pas précisément parce qu'ils seront nos amis que nous pourrons être sauvés, vous le voyez dans le texte. Pourquoi ne se borne-t-il pas à dire : « Faites-vous des amis, pour qu'ils vous reçoivent dans leurs éternels tabernacles, » et vous indique-t-il le moyen? Ce mot que le Sauveur ajoute, « par les trésors de l'iniquité, » dit d'une manière explicite que l'argent doit servir à se faire de tels amis; cela montre bien que l'amitié seule ne nous défendra pas, qu'il y faut de plus nos bonnes œuvres, que nous devons anéan-

tir par la justice une fortune bâtie sur l'iniquité.

Ce que nous disons de l'aumône ne convient pas aux riches uniquement, et regarde aussi les pauvres; celui-là même qui mendie son pain doit s'appliquer ce discours. Il n'est pas de pauvre, non il n'en est pas, si pauvre soit-il, qui n'ait en sa possession deux oboles. Celui qui de peu donne peu, surpasse quelquefois ceux qui donnent davantage parce qu'ils possèdent beaucoup : témoin la veuve de l'Evangile. Ce n'est pas sur la grandeur des dons, c'est sur le pouvoir et les sentiments de ceux qui donnent, que la grandeur de l'aumône est mesurée. En toute chose ayons la bonne intention, en toute chose un sincère amour pour Dieu. Si nous agissons constamment de la sorte, ne donnerions-nous que peu dans notre indigence, Dieu l'accueillera comme une grande et splendide offrande. Il regarde aux dispositions du cœur, et non à la réalité matérielle. Voit-il ces dispositions pleines de grandeur, il les sanctionne de son suffrage, il les récompense des biens éternels. Puissons-nous tous avoir ces biens en partage, par la grâce et la charité.......

HOMÉLIE II.

« Comme il est la splendeur de sa gloire et le caractère de sa substance, portant tout par la parole de sa puissance, nous ayant purifiés de nos péchés. »

1. Partout, à la vérité, nous est nécessaire la piété de l'âme, mais surtout lorsque nous parlons ou que nous entendons parler de Dieu; ni la langue ne peut dire ni l'oreille percevoir une chose digne de la divine majesté. Et que dis-je, la langue ou l'oreille ? ni même l'entendement, si supérieur à ces deux organes, ne saurait avoir une entière compréhension quand nous voulons parler de Dieu. Si la paix de Dieu dépasse toute intelligence, si les biens réservés à ceux qui l'aiment ne peuvent pas entrer dans le cœur de l'homme, à plus forte raison le Dieu même de la paix, l'Auteur de tous les êtres doit-il échapper à la portée de notre esprit. Il faut donc tout croire avec une humble piété; et, quand la parole expire, quand la pensée demeure éblouie devant la révélation qui nous est faite, nous devons d'autant plus glorifier Dieu qu'il se dérobe davantage à tous nos raisonnements, à toutes nos puissances intellectuelles. Nous pensons sur Dieu beaucoup de choses que nous ne pouvons pas exprimer, et nous en exprimons beaucoup que nous ne pouvons pas comprendre. Ainsi, que Dieu soit présent partout, nous le savons; mais de quelle manière, nous ne le savons pas : qu'il soit une force incorporelle, cause de tous les biens, nous le savons de même; mais nous ignorons comment. Vous le voyez, nous parlons, et nous ne comprenons pas. J'ai dit qu'il est partout, et pour moi c'est un mystère; j'ai dit qu'il n'a pas eu de commencement, encore un mystère; j'ai dit qu'il engendre de lui-même, mystère que je sonderais en vain. Il y a donc des choses qu'on ne saurait exprimer : parfois elles se montrent à l'intelligence, et se dérobent au discours. Apprenez que Paul lui-même est souvent en défaut, n'atteint pas à la vérité par l'image; et tremblez, cessez d'inutiles recherches.

Après avoir nommé le Fils, après l'avoir posé comme créateur, qu'ajoute-t-il? « Et comme il est la splendeur de sa gloire, le caractère de sa substance. » A la piété d'entendre ces paroles, retranchez toute idée fausse. « La splendeur de sa gloire, » a-t-il dit. Mais voyez dans quel sens il parle, et prenez dans le même sens : « Par lui-même, et de lui-même, » sans atteinte à l'impassibilité, sans amoindrissement d'aucune sorte. Quelques-uns trouvent dans cette métaphore une occasion d'erreur. La splendeur, disent-ils, n'a pas de substance propre, et n'a d'existence que dans un autre sujet. Loin de vous cette interprétation, ô homme, et gardez-vous de la maladie de Marcel et de Photin. L'Apôtre se hâte de vous prémunir contre une pareille chute; il vous donne un préservatif contre cette fatale contagion. Que dit-il? « Et le caractère de sa substance. » Il vous enseigne ainsi que le Fils, comme le Père, subsiste dans son hypostase, que rien ne manque à sa personnalité. En parlant de la sorte il exclut toute diversité de sub-

Contre les hérésiarques Marcel et Photin.

stance, il affirme un caractère spécial de l'éternel prototype, une hypostase subsistant en elle-même. Après avoir dit plus haut que par lui Dieu a fait toute chose, maintenant il établit sa dignité de cause première; car il ajoute ici : « Portant tout par la parole de sa puissance. » Nous le voyons donc, non-seulement ayant le caractère hypostatique, mais gouvernant par lui-même l'univers. Ce qu'il déclare appartenir au Père, il le reconnaît également dans le Fils. Aussi ne se contente-t-il pas de dire : « Portant tout, » et ne dit-il pas ensuite : Par sa puissance; mais bien : « Par la parole de sa puissance. » Comme il montait et descendait naguère pour nous, il s'élève encore par degrés, puis il revient vers la terre, toujours en notre faveur : « Par lequel il a fait aussi les siècles. »

Réfutation d'autres hérésies.

Reconnaissez de nouveau ce double mouvement. Il veut nous mettre en garde contre les innovations de Sabellius et contre celles d'Arius : dont l'un détruit l'hypostase, tandis que l'autre brise l'unité de la nature par l'inégalité. Il réfute les deux avec surabondance. Comment obtient-il ce résultat? En revenant toujours sur les mêmes principes, en les exposant dans tous les sens, si bien qu'on ne prenne pas le Fils pour l'hypostase non engendrée, ni pour une nature différente. Ne vous étonnez pas de ce langage, mon bien-aimé; car, s'il arrive encore, après une telle démonstration, que certains le disent étranger à la divinité, lui donnent un autre Père, le mettent même en lutte avec Dieu, où se fût arrêté leur délire, supposé que Paul n'eût pas ainsi parlé? Avec la nécessité de remédier à leurs égarements, il éprouve celle d'affirmer les abaissements du Verbe, comme il le fait par cette parole : « Dieu l'a constitué l'héritier de tout, » et par celle-ci : « C'est encore par lui qu'il a créé les siècles. » Après, pour ne pas donner prise en sens contraire, il le relève et le montre dans sa pleine autorité, dans le même honneur que le Père, et tellement dans le même honneur, que beaucoup le prendront pour le Père lui-même. Ne perdez pas de vue la sagesse de Paul. Il commence par poser sa doctrine avec autant d'exactitude que de solidité; et, quand il a bien établi que le Christ est le vrai Fils de Dieu, qu'il ne diffère pas de lui par nature, il peut avec sécurité dire ce qu'il voudra de sublime. Il en a dit assez déjà pour entraîner les esprits à sa suite. De plus comme il n'a pas reculé devant les humiliations, libre à lui de s'élancer à toutes les hauteurs. Ayant déclaré sans crainte que Dieu l'a fait héritier de tout, qu'il a créé par lui les siècles, il a le droit d'ajouter : « Portant l'univers par la puissance de sa parole. » Celui qui gouverne tout par sa parole seule, a pu tout produire sans aucun secours.

2. Que la réalité soit telle, voyez comme Paul le démontre en avançant, comme il dégage la dignité du Fils, comme il fait disparaître ce mot, « par lequel. » L'opération qui semble d'abord subordonnée devient ensuite indépendante. Que dit-il ? « A l'origine, Seigneur, vous avez fondé la terre, et les cieux sont l'œuvre de vos mains. » *Hebr.*, I, 10. Plus ici de « par lequel; » cette formule a disparu : « Par lequel il a fait les siècles. » — Quoi donc, n'auraient-ils pas été faits par lui? — Il les a faits sans doute, mais non de la manière que vous le dites et le pensez, comme un instrument entre les mains du Père, impuissant d'ailleurs. Le Père ne juge personne, il est dit qu'il juge par le Fils : c'est par lui de même qu'il crée, il l'a engendré créateur. Si le Père est son éternel principe, à bien plus forte raison l'est-il des œuvres accomplies par lui. Veut-il montrer ce que le Fils est de lui-même, l'Apôtre est encore obligé de parler des abaissements; s'il ne voulait parler que de la gloire, Marcel et Sabellius s'en feraient un point d'appui. Evitant les deux extrêmes, l'Eglise suit un chemin qui passe au milieu. Elle ne se tient pas toujours dans les régions inférieures, de peur que Paul de Samosate ne s'empare de la position; elle n'habite pas toujours les hauteurs, quoiqu'elle ne voile jamais la filiation, pour ne pas donner accès à Sabellius. A peine le nom de Fils est-il prononcé, que Paul de Samosate s'empare de cette parole pour prétendre que le Christ est fils comme tous les autres. Mais l'Apôtre lui porte aussitôt un coup mortel en mentionnant l'héritage. Il confond également Arius. L'un et

l'autre abusent de ce texte : « Dieu l'a constitué l'héritier. » Celui-là n'y voit qu'un témoignage de faiblesse; celui-ci épilogue principalement sur la suite. Ces mots : « Par lequel il a fait les siècles, » terrassent l'impudent dogmatiseur de Samosate ; mais Arius n'est pas encore atteint. Ce dernier tombe à son tour sous ce trait : « Comme il est la splendeur de sa gloire. » Voilà cependant que reviennent à la charge Sabellius, Marcel et Photin. Eux aussi succombent quand l'Apôtre dit : « Et le caractère de sa substance, portant tout par la parole de sa puissance. » Du même coup il frappe Marcion, avec moins de force, à la vérité ; mais il le frappe. Dans tout le cours de l'Epître il lutte contre eux tous.

Il a donc appelé le Fils la splendeur de la gloire, et la légitimité de cette expression résulte de ce langage même du Christ : « Je suis la lumière du monde. » *Joan.*, VIII, 12. En le désignant sous le nom de splendeur, il rappelle le titre que lui-même s'est donné, déclarant de plus qu'il est lumière de lumière. Il va plus loin et nous enseigne ainsi qu'il illumine nos âmes. Enfin, la splendeur nous apparaît comme égale à l'essence, nous y voyons l'identité de nature entre le Père et le Fils. Reconnaissez la précision de cette doctrine. Paul saisit une essence et puis une hypostase, pour démontrer deux hypostases distinctes. C'est comme quand il traite de la science de l'Esprit : dans son exposition, elle ne diffère pas de celle du Père, et dans le fait elle est absolument identique, elle n'en diffère en rien. Il se sert encore ici d'un seul mot pour manifester deux hypostases. Le Christ est le caractère de la substance divine, ajoute-t-il. Or, le caractère n'est pas tout à fait la même chose que le prototype, et n'en diffère pas tout à fait non plus; dans l'hypostase est la distinction ; où se trouve le caractère, pas de diversité, ressemblance parfaite. De ce que le Fils est désigné comme figure ou caractère, que prétendra-t-on? — A propos d'image, l'homme est dit aussi l'image de Dieu. — Ensuite? serait-ce de la même manière que le Fils? — Non; mais cela prouve qu'image n'est pas identité. — Du moment que l'homme est cette image, la ressemblance se trouve limitée par sa nature même. Ce qu'est Dieu dans le ciel, l'homme l'est sur la terre, quant à la domination : l'homme règne sur toutes les parties de ce monde inférieur, comme Dieu tient en sa puissance l'univers tout entier.

Du reste, l'homme n'a jamais été nommé caractère, splendeur, figure ; dénominations qui s'appliquent à la substance modifiée, s'entendent de la ressemblance substantielle. De même donc que la forme de serviteur signifie simplement un homme véritable, de même la forme de Dieu ne signifie pas autre chose que Dieu. « Comme il est la splendeur de la gloire. » Observez la marche de Paul. Voici comment il complète cette parole : « Il est assis à la droite de la majesté. » Tels sont les termes qu'il emploie, sans jamais rencontrer celui de l'essence. Ni majesté ni gloire ne sauraient exprimer l'essence; mais le mot ne se présente pas à sa langue. C'est ce que je disais en commençant, il est souvent des choses que nous avons dans la pensée et que nous ne pouvons pas dire. Dieu même n'est pas le nom de l'essence; on ne peut pas trouver un mot qui rende l'essence divine. Et faut-il s'étonner qu'il en soit ainsi de la divinité, quand il est impossible de prononcer le nom de l'essence angélique ? Celui de l'âme ne nous est pas peut-être mieux connu ; car ce dernier ne dit pas sa nature, et n'exprime que le souffle vital. On la voit parfois désignée sous le nom de cœur ou d'intelligence. « O Dieu, dit le prophète, créez en moi un cœur pur. » *Psalm.* L, 12. Ce n'est pas tout ; on la voit encore appeler esprit. « Portant tout par la parole de sa puissance. » N'est-ce pas évident?

3. Hérétique, comment donc prétends-tu d'après ce texte de l'Ecriture : « Dieu dit, et la lumière fut faite, » *Genes.*, I, 3, que le Père commanda et que le Fils obéit? Voici maintenant que le Fils agit aussi par la parole, « portant tout, » c'est-à-dire gouvernant tous les êtres et les empêchant de retomber dans le néant. Ce n'est pas moins que d'avoir créé le monde, c'est même plus, je ne crains pas de l'affirmer. Faire passer du néant à l'être n'appartient qu'à Dieu ; mais conserver les existences créées, qui sans cela reviendraient au

néant, harmoniser et tenir dans un perpétuel accord les éléments les plus contraires, voilà surtout ce qu'il y a de grand, ce qui frappe d'admiration, l'éclatant témoignage de la puissance infinie. Le verbe porter marque la facilité de cette œuvre; car il n'est pas dit gouverner, image de quelqu'un qui d'un simple mouvement du doigt déplace les choses et les fait agir à son gré. Dans cette expression nous voyons aussi l'immense poids de la création universelle, et que cette immensité n'est rien pour lui. Nous voyons encore que tout cela s'accomplit sans peine, dans les mots suivants : « Par la parole de sa puissance. » Oui, par la parole; quoi de plus beau? Si la parole en nous n'est qu'un léger souffle, il n'en est plus de même en Dieu. L'Apôtre affirme simplement que le Christ porte tout par sa parole, sans essayer de dire comment; cela n'étant pas possible à l'homme. Il parle ensuite de la divine majesté. Jean a procédé de la même manière : après avoir déclaré que le Verbe est Dieu, il passe à sa puissance créatrice. La vérité renfermée dans cette double proposition : « Au commencement était le Verbe... par lui toutes les choses ont été faites, » *Joan.*, I, 1-3, Paul la proclame en disant : « Par lequel il a fait aussi les siècles. » N'est-ce pas dire qu'il est créateur et qu'il a précédé tous les âges?

Quoi donc, lorsqu'en parlant au Père un prophète a dit : « D'un siècle à l'autre siècle vous êtes; » *Psalm.* LXXXIX, 2; s'il est ensuite écrit du Fils qu'il existe avant tous les siècles et qu'il les a tous créés, que pourront objecter les hérétiques? Bien plus, s'il est dit du Fils comme du Père qu'il est antérieur au temps? Cette parole de l'Evangéliste : « Il était la vie, » ce qui dénote l'empire suprême sur toute la création, l'Apôtre nous en donne l'équivalent dans celle-ci : « Portant tout par le Verbe de sa puissance. » Ne l'entendez pas à la façon des Gentils, qui lui refusent, autant qu'il est en eux, et la création et la providence, restreignant son pouvoir aux régions sublunaires. « Il nous a par lui-même, ajoute Paul, purifiés de nos péchés. » Après avoir abordé les merveilles supérieures, il touche à sa sollicitude envers l'humanité. Cela certes est universel : « Portant tous les êtres; » mais ceci l'emporte encore de beaucoup en grandeur. Pas d'exception; en ce qui le concerne, il nous a tous sauvés. Jean de même, après avoir dit : « Il était la vie, » attestait de nouveau sa providence et confirmait cette première assertion par celle-ci : « Il était la lumière. » Ecoutez Paul : « Nous ayant par lui-même purifiés de nos péchés, il est assis à la droite de la majesté dans les hauteurs célestes. » Là nous sont révélés deux grands témoignages de tendresse, que nos péchés sont expiés et qu'ils le sont par lui-même. En plusieurs endroits vous voyez Dieu se glorifier, non-seulement de s'être réconcilié les hommes, mais encore de se les être réconciliés par son Fils : un don si magnifique emprunte à la main qui le transmet un surcroît de magnificence.

A peine l'Apôtre a-t-il dit : « Il est assis à la droite... Il nous a par lui-même purifiés de nos péchés, » et réveillé de la sorte le souvenir de la croix, qu'il en vient à parler de la résurrection et de l'ascension. Quelle ineffable sagesse dans son discours! au lieu de dire : Dieu l'a fait asseoir, il prononce cette simple parole : « Il est assis. » Insistant même, de peur qu'on se le représente debout, il ajoute : « Quel est celui des anges à qui le Seigneur ait dit : Asseyez-vous à ma droite? » Le Christ est donc « assis à la droite de la majesté dans les hauteurs célestes. » Que signifie cette dernière expression? Veut-il circonscrire la divinité? Loin de là; ce n'est nullement l'idée qu'il entend faire naître. De même que par le mot « à la droite, » il ne lui donne pas une forme déterminée, mais affirme son égalité d'honneur avec le Père; de même, par ce trait, « dans les hauteurs célestes, » il ne le délimite pas, il nous le montre au-dessus de tous les êtres, supérieur à tous. C'est comme s'il disait : Il s'est élevé jusqu'au trône paternel; il est au plus haut des cieux avec le Père. S'asseoir sur le même trône, c'est avoir le même honneur. Si les adversaires nous objectent qu'il est dit : « Asseyez-vous, » nous leur demanderons s'ils le supposent debout; ce qu'ils ne sauraient nous faire voir dans l'Ecriture. On n'y voit pas non plus un commandement, un ordre; uniquement ceci : « Il dit : Asseyez-vous. » C'est tout

juste ce qu'il faut pour attester l'éternel principe et la filiation. Que tel soit le seul but de cette parole, la suite le montre assez; si l'Apôtre eût voulu nous donner l'idée d'une infériorité, il l'eût fait asseoir à la gauche, et non à la droite.

« Il est devenu d'autant supérieur aux anges, qu'il a hérité d'un nom plus auguste. » Ici, devenir n'est pas autre chose qu'être déclaré, nous pouvons le dire. Paul corrobore cette affirmation. Comment? Par le nom même. Ne voyez-vous pas que le seul nom de Fils est parfaitement significatif. A supposer que le Christ ne fût pas le Fils véritable, l'Apôtre n'eût pas ainsi parlé. Or, la réalité de la filiation implique l'identité de nature. C'est donc là une confirmation. S'il n'est fils que par grâce, non-seulement il n'est pas supérieur aux anges, mais il leur est inférieur. Et la preuve, c'est que les hommes sont aussi nommés fils; ce nom dès lors, à moins qu'il ne s'agisse du fils par nature, ne marque point une supériorité. Pour bien établir cependant la différence entre les créatures et le Créateur, il poursuit ainsi : « Quel est celui des anges à qui le Seigneur ait dit : Vous êtes mon Fils, aujourd'hui je vous ai engendré? » Dieu dit aussi : « Je lui tiendrai lieu de Père, il me tiendra lieu de Fils. » Seulement ce second texte regarde la nature humaine; en l'examinant de près, on voit bien qu'il énonce l'incarnation; tandis que le premier : « Vous êtes mon Fils, » ne saurait exprimer que la réalité de la filiation divine. Il y a là, dans les termes, quelque chose d'actuel et de permanent qui convient éminemment à cette signification : d'un autre côté, le mot « aujourd'hui » me paraît rappeler l'homme. Quand une fois il est bien entendu que le Christ a pris l'humanité, la doctrine se développe ensuite sans péril d'erreur. La chair participe désormais à toutes les grandeurs, comme la divinité à toutes les humiliations. Dieu n'ayant pas dédaigné de se faire homme, repousserait-il l'expression après avoir accepté la chose?

4. Le sachant, n'en rougissons pas nous-mêmes, ne cédons pas à l'orgueil de nos pensées. Si, quoique Dieu, Seigneur, Fils de Dieu, il n'a pas refusé de revêtir la forme de l'esclave, combien plus ne devons-nous pas nous soumettre à tout, sans en excepter l'humiliation la plus profonde? Et de quoi, je vous le demande, ô homme, vous enorgueilliriez-vous? Des choses temporelles? Mais elles n'ont pas plus tôt paru qu'elles s'évanouissent. Des biens spirituels? Mais le bien spirituel par excellence, c'est l'humilité. De vos bonnes œuvres? Ecoutez le langage même du Christ : « Quand vous aurez accompli tous vos devoirs, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles; car nous avons simplement fait ce que nous devions. » *Luc.*, XVII, 10. Trouveriez-vous un sujet d'orgueil dans les richesses? Et pourquoi, je vous prie? N'avez-vous pas ouï dire que nous sommes entrés nus dans cette vie et que nous en sortirons nus? Vous-même n'avez-vous pas vu partir dépouillés de toute chose ceux qui vous ont précédé? Qui s'enorgueillit d'un bien qui ne lui appartient pas? Ceux qui prétendent en user pour leur unique avantage, en sont privés malgré toutes les résistances: avant la mort souvent, mais infailliblement à la mort même. — Tant que nous vivons du moins, me dira-t-on, nous en usons à notre guise. — Vous ne rencontrerez pas de si tôt quelqu'un qui se serve de ses biens comme il l'entend; et, le rencontreriez-vous, cet homme n'en est guère plus avancé : la vie présente n'est rien en comparaison des siècles éternels. Vous voilà donc très-fier, ô homme, de ce que vous êtes riche? Et la raison? Des brigands, des voleurs, des meurtriers, des lâches, des impudiques, des pervers de toute espèce ne le sont pas moins que vous. Ce n'est pas le cas d'être aussi content de soi-même. Si vous avez usé comme il faut de vos possessions, vous ne devez pas en tirer vanité, puisque vous méconnaîtriez le divin précepte; si vous en avez mal usé, l'humilité vous convient encore davantage, puisque vous êtes devenu l'esclave de ce qui vous appartient, et que vous avez abdiqué votre empire.

Le bien spirituel par excellence est l'humilité.

Dites-moi, si quelqu'un buvant beaucoup d'eau quand il est dévoré par la fièvre, après avoir un instant étanché sa soif, se trouvait ensuite avoir allumé un brasier dans son sein, s'applaudirait-il beaucoup de sa conduite? Faut-il égale-

ment s'applaudir lorsqu'on a multiplié ses vaines inquiétudes? Pour quel motif, s'il vous plaît? Serait-ce pour vous être donné mille despotes, des soucis sans nombre, un essaim de flatteurs? Ce sont autant de chaînes. Ecoutez, vous allez voir que vous êtes l'esclave d'une foule de tyrans. Des passions qui sont en nous, plusieurs concourent à notre bien. Ainsi la colère souvent nous est utile; car il est dit : « La colère injuste ne sera pas sans péché. » *Eccli.*, I, 22. Il est donc une colère juste. Nous lisons de plus : « Celui qui s'irrite contre son frère sans raison, sera passible de la géhenne. » *Matth.*, v, 22. Il est une sainte jalousie, une concupiscence légitime ; celle-ci, quand elle a pour but de fonder une famille; celle-là, quand elle se propose d'imiter le bien et le beau. Telle est la pensée que Paul exprime, en disant d'abord : « C'est une excellente chose d'être constamment plein d'émulation pour le bien; » *Galat.*, IV, 18; et puis: « Soyez jaloux de plus grandes grâces. » I *Cor.*, XII, 31. Voilà deux passions qui peuvent servir; l'arrogance jamais, elle est en toute occasion inutile et nuisible. S'il était permis d'être fier, ce serait de la pauvreté, non des richesses. Pourquoi? Parce qu'un homme qui sait vivre de peu l'emporte de beaucoup sur celui qui n'en est pas capable.

5. Supposez que le monarque appelle certains de ses sujets dans sa capitale : les uns ne réclament ni véhicule ni serviteurs, ils ne demandent pas comment ils se garantiront du soleil et dans quelles hôtelleries ils se reposeront, peu leur importent la chaussure et les bagages, le pain leur suffit, ils boiront l'eau des fontaines; les autres déclarent qu'ils ne se rendront pas, à moins qu'on ne leur fournisse des véhicules, un lit moelleux, une nombreuse escorte; il leur faut de longs repos et de courtes marches, pas de bornes à leurs prétentions : quels sont ceux qui mériteront nos applaudissements, les premiers ou les seconds? Evidemment, ceux qui n'ont aucune exigence. De même ici, les uns ont besoin de mille choses pour le voyage de la vie, quand les autres n'ont besoin de rien. Ce serait donc aux pauvres à s'enorgueillir, si pareille satisfaction était permise. — Mais le pauvre est digne de mépris, me direz-vous encore. — Non pas lui; ceux qui le méprisent, à la bonne heure. Et pourquoi n'ai-je pas ce sentiment pour ceux qui n'admirent pas ce qui mérite l'admiration? Un peintre se rit des ignorants qui le critiquent et ne fait guère attention à leurs propos, il est fort de son propre témoignage : et nous courbons le front devant l'opinion du vulgaire? Sommes-nous vraiment dignes de pardon? Ah! nous sommes plutôt dignes de mépris pour ne savoir pas mépriser ou du moins plaindre ceux qui nous méprisent à cause de notre pauvreté. Et je passe sous silence les péchés si nombreux et si grands qui proviennent des richesses, les magnifiques vertus qu'enfante la pauvreté.

Disons mieux, ni la fortune ni l'indigence ne sont un bien par elles-mêmes, cela dépend de l'usage qu'on en fait. Le chrétien véritable se manifeste toutefois beaucoup plus dans le dénûment que dans l'opulence. Comment? Il sera là plus modeste et plus sage, plus respectable et plus prudent : au sein des richesses, mille obstacles s'élèvent contre toutes ces vertus. Observons ce que fait le riche, ou plutôt celui qui abuse des richesses. Il commet la rapine, la fraude, la violence. Est-ce tout? Les affections deshonnêtes, les atteintes à la pudeur, les manœuvres infâmes, les empoisonnements, tous les crimes naîtront à nos yeux de cette même source. Ne voyez-vous donc pas combien la vertu se trouve plus à l'aise dans la pauvreté que dans l'abondance? De ce que les riches ne sont pas punis ici-bas, n'allez pas conclure qu'ils sont sans péchés. Si les riches étaient toujours punis, les prisons en seraient pleines. De tous les maux qui suivent les richesses, le plus grand, c'est que le mauvais riche, commettant impunément l'iniquité, ne s'arrêtera pas dans cette voie fatale; il recevra les coups mortels, et jamais le remède, personne qui vienne mettre un frein à ses passions. A le bien vouloir, on trouvera que c'est encore la pauvreté qui renferme le plus d'éléments de bonheur. Elle bannit bien des sollicitudes, des haines, des jalousies, des querelles, des procès, des misères qu'on ne saurait énumérer. Ne cherchons donc pas à

nous enrichir, ne portons pas éternellement envie à ceux qui possèdent des biens considérables. Si nous-mêmes, dans ce dernier cas, faisons un bon usage de notre fortune; si nous n'avons rien, ne nous en affligeons pas, remercions le Seigneur en toute chose de ce que par un léger travail nous pouvons acquérir la même récompense que les riches, et, si nous le voulons, une récompense supérieure : avec peu nous gagnerons beaucoup.

Le serviteur qui avait rapporté deux talents de bénéfice ne fut pas moins admiré ni moins honoré que celui qui en avait rapporté cinq. C'était justice; car, bien qu'il n'eût reçu qu'un moindre gage, il fit tout ce qui dépendait de lui, il remit le double de ce qu'on lui avait confié. A quoi bon désirer qu'on nous confie de grandes choses, quand avec de petites nous pouvons gagner autant ou même davantage? Le travail n'est pas aussi dur, et la récompense est plus grande. Le pauvre quittera le peu qu'il avait avec bien moins de peine que le riche ne se déprendra de ses possessions et de ses trésors. Ne savez-vous pas aussi que plus on a, plus on désire? Pour éloigner de nous ce malheur, ne courons pas après la fortune, ne nous plaignons pas de la pauvreté; n'ambitionnons pas les richesses, encore une fois, et, si nous les avons, usons-en selon le précepte de Paul : « Que ceux qui possèdent soient comme ne possédant pas, et ceux qui vivent dans le monde comme n'y vivant pas. » I *Cor.*, VII, 29-31. C'est le moyen d'arriver aux biens promis; et puissions-nous tous les avoir en partage, par la grâce et l'amour....

HOMÉLIE III.

« Quand il introduit de nouveau le premier-né dans le monde, il dit : Que tous les anges de Dieu l'adorent. Il est dit des anges eux-mêmes : Dieu fait des esprits ses ambassadeurs, et des flammes ses ministres. Mais au Fils : Votre trône, ô Dieu, sera pour les siècles des siècles. »

1. D'un côté, Notre-Seigneur Jésus-Christ appelle sortie son avénement dans la chair; ainsi dans ce passage : « Le semeur est sorti pour aller semer; » *Matth.*, XIII, 3; et dans cet autre : « Je suis sorti du Père, et je viens. » *Joan.*, XVI, 28. Il serait aisé de multiplier ces exemples. D'un autre côté, Paul l'appelle entrée, comme nous venons de l'entendre : « Lorsqu'il introduit de nouveau le premier-né dans le monde. » Dans son sens, la susception de la chair est donc une introduction. D'où vient qu'une même chose est si diversement exprimée, pourquoi cette différence de langage? Cela dépend du point de vue, du but même qu'on se propose. C'est à bon droit, d'abord, que le Christ appelle son avénement une sortie; car nous étions en dehors de Dieu. Représentez-vous le palais du monarque : ceux qui sont enchaînés pour avoir offensé la majesté souveraine se tiennent en dehors; quelqu'un qui voudra travailler à leur réhabilitation, n'ira pas commencer par les introduire, c'est lui plutôt qui sortira pour leur parler, et ce n'est qu'après les avoir rendus dignes de se présenter qu'il les amènera devant le monarque. Voilà ce qu'a fait le Christ : il est sorti pour venir à nous, il a revêtu la chair humaine, il nous a transmis les volontés du Roi; et c'est alors qu'il nous a fait franchir l'enceinte, nous ayant purifiés de nos péchés et réconciliés. Ainsi s'explique le nom de sortie. Paul emploie celui d'entrée, en parlant de l'image d'un héritier qui va prendre possession du bien qui lui a été légué. Dire, en effet : « Lorsqu'il introduit de nouveau le premier-né dans le monde, » c'est clairement faire entendre qu'il lui transmet l'empire de l'univers; et le Fils en prit pleine possession quand il se manifesta.

Le Christ selon la chair est entré dans le monde.

Or, ce langage s'applique non à la divinité même du Verbe, mais au Christ selon la chair. Il ne saurait en être autrement; car, s'il était dans le monde et si le monde avait été créé par lui, comme s'exprime l'Evangéliste saint Jean, c'est uniquement par l'incarnation qu'il pouvait être désormais introduit. « Et que tous les anges de Dieu l'adorent. » Comme il est sur le point d'énoncer une grande et sublime chose, le saint docteur prépare les voies pour qu'elle soit docilement écoutée; et c'est pour cela qu'il montre le Père introduisant le Fils. Examinez bien : il a dit plus haut que Dieu nous a parlé par son Fils, et non plus par les prophètes; ensuite il a



déclaré que le Fils est supérieur aux anges, en le prouvant et par l'excellence du nom, et par cette introduction nouvelle dont le Père est l'auteur. Il établit maintenant cette même vérité par une autre raison. Et laquelle? L'adoration; il signale mieux la supériorité, celle qui distingue le maître du serviteur. Ce qu'on ferait à l'égard d'un homme qu'on aurait amené dans le palais royal, en ordonnant à tous les chefs de cette maison de se prosterner devant lui, Dieu le fait en introduisant le Verbe dans le monde par l'incarnation : « Que tous les anges de Dieu l'adorent. » Les anges seuls, et non les autres puissances? Nullement; car écoutez la suite du texte : « Il est dit des anges eux-mêmes : Dieu fait des esprits ses ambassadeurs et des flammes ses ministres. » Mais au Fils : « Votre trône, ô Dieu, sera pour les siècles des siècles. » Telle est la suprême différence ; ceux-là sont créés, celui-ci ne l'est pas. — Et pourquoi, me demanderez-vous, emploie-t-il à propos des anges cette expression : « Dieu fait, » et ne tient-il pas au Fils le même langage? Il eût pu cependant poser ainsi la différence : pour les anges d'abord : « Dieu fait des esprits ses ambassadeurs; » et puis, en donnant la parole au Fils : « Le Seigneur m'a créé. » — Mais cela n'a pas été dit du Christ en tant que Seigneur et Fils de Dieu; c'est de son incarnation seulement qu'on doit l'entendre. Quand Paul veut montrer la vraie différence, il embrasse avec les anges toute puissance exécutant les ordres divins.

Voyez-vous de quelle manière, avec quelle netteté, il sépare les créatures du Créateur, les ministres du souverain Maître, des serviteurs l'héritier, le Fils par nature? Le Père dit à celui-ci : « Votre trône, ô Dieu, sera dans les siècles des siècles. » Voilà le signe de la royauté. « La verge de l'équité sera la verge de votre règne. » Encore le sceau du souverain pouvoir. Aussitôt après, un autre retour sur l'incarnation : « Vous avez aimé la justice et haï l'iniquité; c'est pour cela que Dieu, votre Dieu, vous a donné l'onction. » Pourquoi, « votre Dieu? » Comme il vient de rendre témoignage à la grandeur, il mitige de nouveau sa parole. Il a frappé ici du même coup les Juifs et les partisans de Paul de Samosate, les ariens et les marcelliens, Sabellius et Marcion. Comment? Les Juifs, en montrant que deux ne font qu'un, Dieu et l'homme; les partisans de Paul de Samosate, en parlant ainsi de la substance éternelle, puisqu'il oppose à l'idée de l'être créé ce mot divin : Votre trône, ô Dieu, sera dans les siècles des siècles; » les ariens, par la même sentence, et de plus en affirmant que le Christ n'est pas un simple serviteur; Marcel et les autres, en distinguant les personnes ou les hypostases; les marcionites enfin, parce qu'il applique l'onction à l'humanité, et non à la divinité. Il ajoute : « Au-dessus de ceux qui vous sont unis. » Qui sont-ils, sinon les hommes? Cela revient à dire : « Le Christ a reçu l'esprit sans mesure. » *Joan.*, III, 34.

2. A ce qui regarde la nature incréée, voyez comme il adapte toujours quelques traits sur l'incarnation. Vous le voyez encore, la création n'est pas la même chose que la filiation; l'Apôtre n'aurait pas autrement distingué, ni mis en contraste avec le mot, « il a fait, » ce qui vient ensuite : « Mais au Fils il a dit : Votre trône, ô Dieu, sera dans les siècles des siècles; » ni placé le nom de Fils au-dessus de tout autre, si ce nom ne désignait rien de plus. Où serait la différence? Si créé dit la même chose qu'engendré, les anges étant des créatures, que devient la supériorité? Observez que le nom de Dieu se trouve encore précédé de l'article. Paul continue : « Et vous, Seigneur, vous avez au commencement posé les fondements de la terre, et les cieux sont l'œuvre de vos mains. Ils périront, et vous subsisterez; ils vieilliront comme un vêtement, vous les changerez comme un manteau, et ils seront renouvelés; pour vous, vous êtes toujours le même, et vos années n'auront pas de fin. » De peur que vous ne vissiez dans cette parole : « Quand il introduit le premier-né dans le monde, » un don fait après coup, l'Apôtre s'est expliqué d'avance et y revient encore. « Au commencement, » dès l'origine, et non dans ces derniers temps. Voilà donc qu'il atteint de nouveau d'une mortelle blessure Paul de Samosate et Arius, en attribuant au Fils ce qui convient au Père.

Après cela, il indique en passant une chose

encore plus étonnante, la future transfiguration du monde : « Ils vieilliront comme un vêtement, vous les changerez comme un manteau, et ils seront renouvelés. » Dans son épître aux Romains, il avait également dit que l'univers serait transfiguré par le Christ. Et voyez avec quelle facilité merveilleuse : « Vous les changerez ; » comme un homme roule son manteau, il roulera le monde et le changera. Or, s'il doit opérer cette transformation glorieuse, cette création supérieure à la première, avec tant de facilité, avait-il besoin de quelqu'un pour une œuvre moins importante? Jusques à quand ne saurez-vous pas rougir? N'est-ce pas aussi la plus grande des consolations de savoir que les choses ne resteront pas les mêmes, que tout changera, que tout sera transfiguré, lui demeurant toujours vivant, et vivant d'une vie sans limites? « Et vos années n'auront jamais de fin. » Puis vient ce texte : « Quel est celui des anges à qui le Seigneur ait dit : Asseyez-vous à ma droite, en attendant que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds? » Le voilà ranimant de nouveau leur courage, puisque leurs ennemis doivent être terrassés. En effet, leurs ennemis ne sont autres que ceux du Christ. Encore un signe de royauté, la preuve que la gloire est égale : c'est de la gloire, ai-je dit, et non de la faiblesse, que le Père regarde avec courroux ce qui s'est fait contre le Fils ; c'est de l'amour, en même temps que de la gloire, l'ardent amour d'un père pour son enfant. Celui qui prend ses intérêts avec colère, lui serait-il donc étranger? « Jusqu'à ce que je mette vos ennemis. » Ceci nous rappelle le deuxième psaume : « Celui qui habite dans les cieux se rira d'eux, le Seigneur en fera un objet de moquerie. Il leur parlera dans sa colère, il les bouleversera dans sa fureur. » *Psalm.* II, 4, 5. Lui-même a dit ensuite : « Ceux qui n'ont pas voulu que je règne sur eux, amenez-les devant moi, et frappez-les de mort. » *Luc.*, XIX, 27. Que ce soit bien là sa parole, vous le voyez par celle-ci : « Que de fois j'ai voulu réunir tes enfants, et c'est toi qui ne l'as pas voulu ! Voilà que votre maison demeurera déserte. » *Ibid.*, XIII, 34. Il a dit ailleurs : « Le royaume vous sera ravi et donné à une nation qui le fera fructifier.... Celui qui tombera sur cette pierre s'y brisera, et celui sur qui elle tombera en sera écrasé. » *Matth.*, XXI, 43, 44. Du reste, le juge qui doit plus tard les appeler en sa présence, n'en fut dans ce cas que plus sévère à leur demander compte de leur perversité. Ceci donc est un témoignage d'honneur pour le Fils : « Jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds. »

« Les anges ne sont-ils pas tous des esprits qui remplissent un ministère, envoyés pour l'exercer auprès de ceux qui doivent hériter du salut? » *Ephes.*, I, 14. Faut-il s'étonner, semble dire l'Apôtre, s'ils servent le Fils, quand ils nous servent même en vue du salut? Observez comme il élève leurs pensées et leur montre à quel point Dieu nous honore, puisqu'il a donné cette mission aux anges, qui nous sont supérieurs. Ce qui revient à dire : C'est dans ce but qu'il les a créés ; telle est la fonction des anges, servir Dieu dans l'ordre de notre salut. Ainsi donc, l'œuvre de l'ange est de s'employer entièrement à sauver ses frères ; bien plus, c'est l'œuvre même du Christ : il sauve comme maître, ils sauvent comme serviteurs. Nous sommes serviteurs nous-mêmes, et dès lors les collaborateurs des anges. Pourquoi regardez-vous les anges avec une telle stupéfaction? est-il dit. Ils servent le Fils de Dieu, ils sont fréquemment envoyés à cause de nous ; ils sont donc nos auxiliaires, serviteurs comme nous. Comprenez que Dieu n'a pas mis une si grande différence entre les créatures. Quoique les anges soient bien au-dessus des hommes, il les a singulièrement rapprochés de nous ; à telle point qu'on pourrait dire : Ils travaillent pour nous, ils sont en marche, et, s'il est permis de parler ainsi, ils sont à notre service. Leur vrai ministère est de parcourir l'univers à cause de nous.

Exemples tirés du Nouveau et de l'Ancien Testament.

3. De pareils exemples se retrouvent partout dans les pages de l'Ancien et du Nouveau Testament. Quand les anges annoncent la bonne nouvelle aux bergers, quand ils sont envoyés vers Marie, puis vers Joseph, quand ils vont s'asseoir au sépulcre, quand ils se présentent aux disciples réunis et leur disent : « Hommes

de Galilée, pourquoi vous tenez-vous ainsi regardant le ciel? » *Act.*, I, 11; quand ils délivrent Pierre de sa prison, quand ils parlent à Philippe, comment prétendre qu'ils ne nous servent pas? Songez quel honneur c'est pour nous que Dieu nous envoie ses anges comme ambassadeurs, nous traitant de la sorte en puissances amies; ainsi, lorsque l'ange apparaît à Corneille, lorsqu'il fait sortir les apôtres du cachot, en leur disant : « Allez, soyez fermes, et proclamez dans le temple la doctrine de cette nouvelle vie. » Que dirai-je encore? Paul est également favorisé de l'apparition d'un ange. Vous voyez donc ces purs esprits nous servir à cause de Dieu, et nous servir dans les choses les plus grandes. De là ce que dit l'Apôtre : « Tout est à vous, la vie et la mort, le monde entier, le présent et l'avenir. » Le Fils aussi sans doute a été envoyé; mais ce n'est pas comme ministre, pour exécuter un ordre donné; c'est comme Fils et Fils unique, voulant tout ce que le Père veut. Il n'a pas même été réellement envoyé; il n'a pas changé de place, il n'a fait que se revêtir de la chair; tandis que les anges se transportent d'un lieu dans un autre, quittant celui qu'ils occupaient, et se trouvant ensuite où ils n'étaient pas. Paul corrobore de plus les âmes, en leur disant : Pourquoi craignez-vous? les anges sont à notre service.

Après avoir établi ce qui regarde le Fils, l'incarnation, la création, le royaume, l'égalité d'honneur, l'autorité du Christ comme souverain Maître, non-seulement sur les hommes, mais encore sur les puissances d'en haut, il exhorte désormais les disciples, en ramenant son discours à la nécessité de mettre en pratique les leçons déjà données. « C'est pourquoi nous devons nous attacher avec plus de soin aux choses que nous avons entendues. » Son intention est de dire qu'il s'attache à ces choses plus qu'à la loi; mais il ne le dit pas encore : ce qu'il n'exprime pas dans le conseil ni dans l'exhortation, il le fait clairement entendre dans la preuve; et cela vaut mieux. « Si la parole prononcée par le ministère des anges est demeurée ferme, si toute transgression et toute désobéissance a reçu le châtiment qu'elle méritait, comment nous y déroberons-nous, si nous négligeons un tel moyen de salut, qui, d'abord annoncé par le Seigneur même, nous a plus tard été confirmé par ceux qui l'avaient entendu de sa bouche? » et pour quel motif faut-il s'appliquer davantage aux dernières instructions? les unes et les autres ne viennent-elles pas de Dieu? Ou bien il exige réellement une plus grande attention que pour la loi, ou bien il se borne à demander une attention très-grande, s'abstenant de toute comparaison. Comme les Juifs professaient une vénération extrême pour l'Ancien Testament à cause de son ancienneté même, et qu'ils dédaignaient la nouvelle doctrine, par la raison précisément qu'elle était nouvelle, il leur fait voir qu'ils doivent d'autant plus s'attacher à cette dernière.

Comment? C'est comme s'il disait : Les deux lois viennent de Dieu sans doute; mais ce n'est pas de la même façon. Il le démontre dans la suite; après l'avoir à peine indiqué, il l'énoncera d'une manière formelle : « Si rien n'eût manqué à la première alliance... ce qui est antique, ce qui vieillit est près de sa fin. » *Hebr.*, VIII, 7-13. Il insiste plus d'une fois. Mais il n'ose au début rien dire de semblable; il faut qu'il y prépare les esprits par de nombreuses considérations et qu'il s'en rende maître. Et pourquoi ce redoublement d'attention est-il nécessaire? « De peur que nous ne venions à défaillir, » répond l'Apôtre; de peur que nous ne tombions, que nous ne périssions. On y voit combien la chute est funeste; il est malaisé de relever ce qui est tombé en dissolution, quand surtout la torpeur en est la cause. Il a tiré cette expression du livre des Proverbes : « Mon fils, ne vous laissez pas aller à la défaillance; » *Prov.*, III, 21; où se voit également la facilité de la chute, ainsi que l'irrémédiable gravité du mal. C'est nous enseigner combien est dangereuse la désobéissance; et de tout cela résulte l'aggravation du châtiment. Il ne cherche pas, cette fois encore, à le déterminer, il passe à côté de cette conséquence. C'est rendre le discours moins pénible, que de ne pas toujours prononcer soi-même le jugement, de laisser à l'auditeur le soin de porter sa propre sentence, tout en l'y contraignant; ce qui le rend même plus sympa-

thique. Dans l'Ancien Testament, le prophète Nathan avait déjà agi de même, ainsi que le Christ dans le Nouveau. Souvenez-vous de cette question : « Que fera-t-il aux cultivateurs de cette vigne? » *Matth.*, XXI, 40. Il les met dans la nécessité de juger eux-mêmes : la plus belle victoire qu'on puisse remporter. Ayant dit ensuite : « Si la parole annoncée par le ministère des anges est demeurée ferme, » il n'ajoute pas : A bien plus forte raison celle que le Christ lui-même a annoncée. Non ; il se détourne et tire une conclusion moins directe : « Comment éviterons-nous le châtiment, si nous négligeons un tel moyen de salut? » Observez ce parallèle. « Si la parole annoncée par les anges, » a-t-il dit. Là, « par les anges; » ici, « par le Seigneur : » d'abord, « la parole; » puis, « le salut. » Quelqu'un eût pu l'interpeller de la sorte : Quoi, ce que vous dites, ô Paul, est-ce le Christ qui le dit lui-même? Il prévient cette question et montre qu'il est digne de foi, soit parce qu'il a recueilli cette doctrine de la bouche du Christ, soit parce que Dieu l'enseigne encore, non par l'organe de la voix simplement, comme dans la mission de Moïse, mais par les miracles qui sont opérés, par le témoignage même des faits.

4. Arrêtons-nous encore sur ce texte : « Si la parole annoncée par les anges est demeurée ferme. » Dans l'épître aux Galates, voici comment il exprime la même pensée : « Préparée par les anges dans la main du médiateur. » *Galat.*, III, 19. Il est dit ailleurs : « Vous avez reçu la loi par le ministère des anges, et vous ne l'avez pas conservée. » *Act.*, VII, 53. Partout les anges dans la transmission de la loi. Selon quelques interprètes, c'est de Moïse qu'il voudrait parler. Ce n'est pas admissible; car plusieurs anges sont là clairement désignés; et de plus les anges dont il parle sont des habitants du ciel. Qu'avons-nous donc à dire? Ou bien, que c'est peut-être du Décalogue seul qu'il est ici question; et dans cette circonstance, Moïse, en effet, s'entretient avec Dieu sans intermédiaire; ou bien, que les anges sont présents quand Dieu commande; ou bien, qu'il s'agit de tout ce qui a été dit et fait dans l'Ancien Testament; car partout se retrouve l'intervention des anges. Comment toutefois est-il dit ailleurs : « La loi fut donnée par Moïse? » *Joan.*, I, 17 : tandis qu'il est dit ici que c'est par les anges. Il est dit aussi : « Dieu descendit dans la nuée. » *Exod.*, XIX, 20. « Si la parole annoncée par le ministère des anges est demeurée ferme. » Que signifie ce dernier mot? Vraie, fidèle, pouvons-nous répondre, vu que tout s'est accompli dans le temps voulu. C'est ainsi qu'on peut l'entendre. On pourrait y voir encore le pouvoir divin et la réalisation des menaces. Peut-être enfin la parole signifie-t-elle simplement les préceptes. Il est beaucoup de préceptes, en effet, que les anges ont transmis par mission spéciale, en dehors de la loi; comme, par exemple, à l'occasion du deuil, au temps des juges, à l'égard de Samson. C'est pour cela que le texte dit « parole, » au lieu de dire loi. Dans mon opinion, il parlerait plutôt de l'action des anges dans les destinées du peuple hébreu. Je m'explique : Ceux auxquels ce peuple était confié ne cessaient alors d'intervenir : eux-mêmes faisaient retentir le son des trompettes, et de plus lançaient le feu, répandaient les nuées.

« Et toute prévarication, toute désobéissance recevait le châtiment qu'elle méritait. » Non l'une à l'exclusion de l'autre, mais toutes sans exception. Rien n'est resté impuni; toute faute « a reçu sa juste rémunération, » c'est-à-dire, sa peine. Mais pourquoi s'exprime-t-il ainsi? Paul ne tient pas habituellement grand compte du sens ordinaire des mots; souvent il en fait passer l'application du mal au bien, comme on le voit par cet exemple : « Réduisant en captivité toute intelligence pour qu'elle obéisse au Christ. » II *Cor.*, X, 5. Ailleurs, encore, il appelle le châtiment rémunération, ce qu'il fait également ici. « S'il est juste aux yeux de Dieu de récompenser par la tribulation ceux qui vous persécutent, et par le repos vous-mêmes qui êtes persécutés; » II *Thes.*, I, 6; ce qui revient à dire : La justice n'est pas pervertie; c'est Dieu qui l'exerce, il fait retomber la peine sur les prévaricateurs. Tous les péchés cependant ne sont pas mis en évidence, à moins que les institutions mêmes ne soient foulées aux pieds. « Comment échapperons-nous, continue l'Apôtre,

si nous négligeons un tel moyen de salut? » C'est faire entendre que le premier était bien moins efficace. Remarquez la grandeur qu'il assigne au second. Ce n'est plus de la guerre, dit-il, qu'il nous sauve désormais, ce n'est plus la terre ni les biens terrestres qu'il nous garantit; c'est la destruction de la mort et la ruine du démon, le royaume des cieux et la vie éternelle. Tout est résumé dans cette expression : « Si nous négligeons un tel moyen de salut. »

Il ajoute ce qui doit corroborer leur foi : « Annoncée d'abord par le Seigneur. » Cette doctrine émane de la source même; ce n'est pas l'homme qui l'a manifestée à la terre, ce n'est pas une puissance créée, c'est le Fils unique. « Elle nous a été confirmée par ceux qui l'ont recueillie de sa bouche. » Qu'est-ce à dire, « confirmée? » confiée, transmise: nous en avons de sûrs garants; elle ne s'est pas éteinte, elle n'a pas cessé, elle règne et triomphe. La cause en est dans l'action de la puissance divine. Que veulent dire ces paroles : « Par ceux qui l'ont entendue? » Ceux qui la tenaient du Seigneur lui-même nous l'ont confirmée. La foi ne saurait avoir de plus grand témoignage, Luc l'invoque également au début de son évangile : « Comme nous l'ont rapporté ceux qui ont vu dès le commencement et qui ont été les ministres de la parole. » *Luc.*, I, 2. — Comment a-t-elle été confirmée? Et si ceux qui l'ont entendue se sont rendus coupables de mensonge? — Il détruit cette supposition, et, pour montrer que ce n'est pas ici le crédit de l'homme, il ajoute aussitôt : « Dieu rendant lui-même témoignage. » S'ils avaient menti, Dieu leur eût refusé son concours. Au témoignage qu'ils ont rendu s'est joint le divin témoignage. Comment Dieu témoigne-t-il? Ce n'est ni par la parole ni par la voix, quoique ce fût un motif de croyance. Comment donc? « par des signes, des prodiges, et diverses effusions de sa vertu. » Cette dernière expression est admirable; elle manifeste à nos yeux l'abondance des dons spirituels. Rien de pareil dans l'antique alliance, ni des miracles aussi grands, ni des vertus aussi diverses. C'est comme s'il disait : Ce n'est pas sans raison, ce n'est pas à la légère que nous avons accepté leur enseignement, nous avons cru sur la foi des signes et des prodiges. Ce n'est pas aux hommes, c'est à Dieu que nous avons cru. « Et les grâces répandues par le Saint-Esprit selon sa volonté. » Qu'importe après cela que des imposteurs opèrent des prodiges, que les Juifs aient accusé le Sauveur de chasser les démons au nom de Belzébuth? Ils n'opèrent pas des miracles de ce genre; et de là cette expression, « diverses effusions de vertu. » Ce n'est pas là de la vertu, de la puissance; c'est de l'imbécillité, pure illusion, trompeuses apparences. Aussi l'Apôtre a-t-il dit : « Les grâces répandues par l'Esprit saint selon sa volonté. »

Abondance des dons spirituels.

5. Dans ce texte, il me paraît indiquer de plus autre chose : apparemment, on comptait peu de fidèles gratifiés des dons spirituels, et leur relâchement devait être la cause de cette pénurie. Pour les en consoler et les empêcher de se laisser abattre, il attribue tout à la volonté de Dieu. Lui seul, leur fait-il entendre, sait ce qui convient à chacun, et c'est d'après cette connaissance qu'il distribue sa grâce. Paul enseigne la même doctrine dans l'épître aux Corinthiens : « Dieu a placé chacun de nous comme il l'a voulu; » et plus haut : « A chacun est donnée la manifestation de l'Esprit, en vue du bien, selon la divine volonté. » I *Cor.*, XII, 18, 7. C'est montrer que le don spirituel dépend de la volonté du Père. Et cependant beaucoup ne le reçoivent pas parce que leur vie est impure et lâche, quoiqu'il arrive parfois qu'on en soit privé avec une vie droite et pure. Pourquoi? Pour qu'ils ne retombent pas dans l'enflure, qu'ils ne s'enorgueillisent pas, qu'ils ne se négligent pas davantage, se croyant plus qu'ils ne sont. Si la conscience d'une vie sans souillure suffit pour inspirer l'orgueil, en dehors de toute grâce extraordinaire, quel n'est pas le danger quand on a de plus cette grâce? Aussi les dons spirituels étaient-ils de préférence accordés aux humbles, et plus spécialement encore aux âmes simples; car il est dit : « Dans la simplicité et l'allégresse du cœur. » *Act.*, II, 46. C'était une manière plus vive et plus pressante de les exhorter, un moyen de les stimuler, quelle que fût leur indolence. Celui qui est humble et qui ne s'exalte

pas dans ses propres pensées, sent augmenter son zèle quand il reçoit un don spirituel, persuadé qu'il n'en est pas digne, estimant qu'on lui donne au delà de son droit : celui qui s'imagine avoir de grandes vertus, regarde ce don comme le payement d'une dette, et s'enfle d'autant plus. C'est donc là une salutaire dispensation de la Providence.

Il est aisé de voir que la même chose se passe dans l'Eglise : l'un est capable d'enseigner, l'autre ne peut pas ouvrir la bouche. Que personne donc ne s'en afflige. « A chacun est donnée la manifestation de l'Esprit en vue du bien. » Si l'homme qui gouverne une maison sait ce qu'il doit confier à chaque membre, Dieu le saura beaucoup plus, lui qui connaît toutes les pensées humaines, qui voit les choses avant même qu'elles existent. Il n'est qu'un légitime sujet de tristesse, le péché, pas d'autre. Ne dites pas : Pourquoi ne suis-je pas riche? Si je l'étais, je donnerais largement aux pauvres. Vous ignorez si, dans ce cas, vous ne seriez pas plus avare. Vous parlez ainsi maintenant; mais la fortune ferait de vous un autre homme. Quand nous sommes rassasiés, il nous semble que le jeûne nous serait facile : à peine quelques heures se sont-elles écoulées, que nos idées changent. De même, quand l'ivresse est passée, nous nous persuadons aisément pouvoir vaincre cette passion : dès qu'elle nous a ressaisis, il n'en est plus de même. Ne dites pas non plus : Pourquoi n'ai-je pas eu des grâces extraordinaires, le don de l'enseignement? j'aurais édifié beaucoup de personnes. Cela n'eût peut-être servi qu'à votre condamnation; peut-être la jalousie, peut-être la paresse vous eût fait enfouir le talent. Tel que vous êtes, vous n'avez pas une pareille responsabilité; si vous ne distribuez pas la mesure du froment, vous n'encourez aucun reproche, au lieu que mille soucis auraient pesé sur vous.

Ajoutez que vous n'êtes pas absolument privé de ces grâces. Montrez dans le peu que vous avez ce que vous seriez étant dans l'abondance. « Si vous n'avez pas été fidèle dans une petite administration, nous est-il dit, qui pourrait vous en confier une plus grande? » *Luc.*, XVI, 11. Imitez en vous démontrant ainsi l'exemple de la veuve : n'ayant que deux oboles elle donna tout ce qu'elle avait. Vous désirez les richesses? prouvez que vous méprisez ce qui a peu de valeur, et je pourrai vous confier des biens considérables. Si vous ne méprisez pas ces richesses, moins encore mépriseriez-vous ces biens. De même pour le discours, montrez que vous avez su faire usage de l'exhortation et du conseil. Vous n'avez pas l'éloquence humaine? les profondes pensées n'affluent pas sur vos lèvres? mais les idées communes vous sont connues. Vous avez un enfant, un voisin, un frère, un ami, des domestiques. Si vous ne pouvez pas tenir un long discours dans l'église, vous pouvez du moins les exhorter en particulier. Là vous n'avez pas besoin de rhétorique, ni de dissertations soutenues; c'est le cas de faire voir que, si vous eussiez reçu le talent de la parole, vous ne l'auriez pas négligé. Mais, si vous ne montrez pas de zèle dans un cercle restreint, comment vous livrerai-je un champ plus vaste? Que chacun puisse donner une telle instruction; écoutez Paul disant aux laïques : « Edifiez-vous les uns les autres, comme vous le faites déjà... Consolez-vous réciproquement par de semblables entretiens. » I *Thes.*, V, 11; IV, 17.

Dieu sait comment il distribue ses dons. Etes-vous meilleur que Moïse? Or, voyez en quels termes le Seigneur lui témoigne son dégoût : « Puis-je les porter dans mes bras, pour que tu viennes me dire : Portez-les comme la nourrice porte l'enfant qu'elle allaite? » *Num.*, XI, 12. Que fit Dieu? Il voulut les exclure de la pensée de son prophète, pour y substituer d'autres nations, montrant ainsi que, lorsqu'il les portait, c'était par la grâce de l'Esprit, et non par celle d'un homme. Si vous aviez eu les dons spirituels, vous vous en seriez plus d'une fois enorgueilli, plus d'une fois vous auriez prévariqué peut-être; vous ne vous connaissez pas comme Dieu vous connaît. Gardons-nous de dire : Pourquoi cette chose, pourquoi cette autre? N'allons pas demander compte à Dieu des vues de sa providence. Ce serait le comble de l'arrogance et de l'impiété. Nous sommes des serviteurs, et des serviteurs infiniment au-dessous du Maître, ne sachant pas même ce qu'ils ont à leurs pieds. Ne

scrutons donc pas les pensées divines; veillons sur ce qu'il nous a donné, quand ce serait peu de chose, la dernière de toutes les choses; et nous serons pleinement approuvés. Mais, à vrai dire, rien n'est petit dans les dons de Dieu. Vous gémissez de n'avoir pas le don d'enseigner? Et quel est, je vous demande, le plus grand dans votre opinion, celui-là ou celui des guérisons? Le dernier sans doute. Et ce don de chasser les maladies ne vous semble-t-il pas encore inférieur au pouvoir de rendre la vue aux aveugles, ou mieux de ressusciter les morts? J'insiste, dites-moi s'il ne vous paraît pas plus beau d'opérer ces merveilles par son ombre ou ses vêtements que de les opérer par la parole? Qu'aimeriez-vous donc mieux, ressusciter les morts par le contact de votre habit et de votre ombre, ou bien exercer le ministère de l'enseignement? Vous n'hésiteriez pas à choisir le premier de ces pouvoirs.

6. Si je vous montre qu'il est un autre don de beaucoup supérieur à celui que nous jugeons le plus grand, et que, ne le recevant pas quand il vous serait facile de le recevoir, vous êtes à bon droit et par là même privé de tout, qu'aurez-vous à dire? Et ce don, ce n'est pas un homme ou deux qui peuvent le posséder, c'est tout le monde. Je comprends que vous soyez dans l'étonnement et la stupeur quand on vous affirme qu'il existe un don plus grand que celui de ressusciter les morts, de rendre la vue aux aveugles, d'opérer enfin tout ce qui se faisait au temps des apôtres; je comprends que cela puisse vous sembler incroyable. Quel est ce don? La charité. Croyez-le; car cette affirmation n'est pas de moi, elle est du Christ lui-même parlant par la bouche de Paul. Quel est son langage? « Ambitionnez des dons plus précieux; je veux encore vous indiquer la voie suprême. » I *Cor.*, XII, 31. Que faut-il entendre par cette dernière expression? Voici quel en est le sens : Les Corinthiens se glorifiaient outre mesure des dons qu'ils avaient reçus; ceux mêmes qui ne possédaient que le don des langues, le plus humble de tous, s'élevaient au-dessus des autres. Il leur dit en conséquence : Voulez-vous absolument les dons spirituels, je vous trace la voie qui doit

Don plus précieux que celui de ressusciter un mort.

vous y conduire, non la bonne voie simplement, mais la voie par excellence. Il s'exprime ainsi : « Si je parle les langues des anges, du moment où je n'ai pas la charité, je ne suis rien; aurais-je la foi de manière à transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. » *Ibid.*, XIII, 1, 2.

Voilà le vrai don. C'est ce que vous devez ambitionner. Il l'emporte sur le pouvoir de rappeler les morts à la vie, il vaut incomparablement mieux que tous les autres. Qu'il en soit ainsi, le Christ l'enseigne à ses disciples; écoutez : « Tous reconnaîtront à ceci que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez réciproquement. » *Joan.*, XIII, 35. Il n'en donne pas les miracles pour signe; quoi donc? « Si vous avez la charité les uns pour les autres. » Il dit encore à son Père : « On saura que vous m'avez envoyé, s'ils ne forment qu'un seul être. » *Ibid.*, XVII, 21. Il avait dit de plus à ses disciples : « Je vous donne un commandement nouveau, que vous vous aimiez les uns les autres. » *Ibid.*, XIII, 34. Il est donc plus glorieux et plus beau d'avoir la charité que de ressusciter les morts. Et la raison, c'est que ceci dépend entièrement de la grâce divine, tandis que cela réclame notre pieuse activité. C'est à ce signe qu'on reconnaît le véritable chrétien, le sincère disciple du Christ, l'homme crucifié, celui qui n'a rien de commun avec la terre : hors de là, le martyre même ne peut nous être d'aucune utilité. Pour en être plus certain, examinez encore : Le bienheureux Paul a saisi deux points culminants dans la vertu, ou plutôt trois, les hauteurs du miracle, celles de la gnose, celles de la vie; et puis il déclare que toutes ces choses ne sont rien sans la charité. Voici comment il le prouve: « Distribuerais-je tous mes biens pour nourrir les pauvres, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. » I *Cor.*, XIII, 3. Il peut arriver, en effet, qu'on donne la nourriture, et qu'on dépense ses biens sans être animé par la charité. Nous en avons assez dit à ce sujet en traitant de la charité même, et nous y renvoyons nos auditeurs.

J'insiste pour le moment sur cette recommandation : Aspirons à la grâce par excellence, aimons-nous réciproquement; et nous n'aurons

pas besoin d'autre chose pour nous diriger dans le chemin de la vertu, tout nous sera facile, plus de sueurs, un zèle ardent pour toute sorte de bonnes œuvres.— Mais déjà, me dira-t-on, nous nous aimons les uns les autres, car tel a deux amis, tel en a trois ou même quatre. — Ce n'est pas aimer par rapport à Dieu, c'est rendre affection pour affection. L'espoir du retour n'est pas le principe de la charité selon Dieu. L'homme vraiment charitable regarde tous les autres comme ses frères : ceux qui professent la même foi que lui, comme des frères dignes de ce nom ; les hérétiques, les idolâtres et les Juifs, comme des frères égarés, mais que leur égarement n'a pas dépouillés des droits qu'ils tiennent de la nature. Il aime purement les premiers, il accorde de plus aux seconds sa commisération et ses larmes. Nous ressemblerons à Dieu, si nous aimons tous les hommes, même nos ennemis, et non si nous faisons des miracles. Nous admirons Dieu dans les miracles qu'il opère, mais beaucoup plus dans son amour et sa patience. Si c'est là ce que nous admirons surtout en Dieu, à plus forte raison chez les hommes, c'est évidemment ce qu'il y a d'admirable en eux. Pratiquons ce devoir avec zèle, et nous ne serons au-dessous ni de Paul ni de Pierre, ni d'aucun de ceux qui firent d'innombrables prodiges, bien que nous ne soyons pas en état de guérir une fièvre. Sans quoi, ferions-nous de plus grands miracles que les apôtres, nous exposerions-nous à mille dangers pour la foi, il n'en résulterait pour nous aucun avantage. Ce n'est pas moi qui le dis, le nourrisson de la charité le sait déjà ; croyons à son inspiration. Ainsi nous parviendrons aux biens promis. Puissions-nous tous les obtenir, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IV.

« Ce n'est pas aux anges que Dieu a soumis le monde futur, dont nous parlons. Quelqu'un l'atteste quelque part, en disant : Qu'est l'homme pour que vous vous souveniez de lui, ou le fils de l'homme pour que vous le visitiez? vous l'avez mis un peu au-dessous des anges. »

1. Je voudrais bien savoir s'il en est qui nous écoutent avec le zèle convenable, de peur que nous ne jetions la semence sur le chemin ; avec une telle assurance nous aurions plus de cœur au ministère de l'enseignement. Je parlerais sans doute, alors même que personne n'écouterait, parce que je crains les menaces du Sauveur, qui me dit : Porte témoignage devant ce peuple, et, s'il n'écoute pas, tu n'en seras pas responsable. Assuré néanmoins de votre bonne volonté, j'aurai pour mobile, non plus la crainte seulement, mais encore la joie. Maintenant, bien que je sois sans danger pour moi-même en élevant une voix qui n'est pas entendue, cette joie manque à mon labeur. Qu'importe que je n'encoure pas de reproche, si mes efforts sont stériles pour vous? Que quelques-uns en profitent, et je serai moins heureux de ma sécurité personnelle que de vos progrès dans le bien. Comment donc pourrai-je le savoir ? Lorsque je m'apercevrai qu'il en est parmi vous dont l'attention est languissante, je les prendrai à part et je les interrogerai ; si je trouve qu'ils ont retenu quelque chose de nos instructions, je ne dirai pas tout, ce qui n'est pas tellement facile, mais quelques traits du moins d'une doctrine aussi considérable, je n'éprouverai plus la même anxiété dans la suite. Ne vous ayant pas avertis, je devais nécessairement vous aborder à l'improviste ; et certes il me sera doux de pouvoir même réussir de la sorte. Du reste, malgré cet avertissement, je puis encore vous surprendre.

Je vous ai dit que je vous interrogerai ; mais quand, je ne veux pas en ce moment vous le dire ; peut-être aujourd'hui, peut-être demain, peut-être dans vingt ou trente jours, plus ou moins, qu'importe ? Ainsi, Dieu nous a caché le jour de notre mort ; il ne nous a pas fait con-

naître si nous mourrions aujourd'hui ou demain, après une année complète ou bien après un certain nombre d'années, afin que cette attente incertaine nous retînt constamment dans les limites de la vertu. Que la mort soit inévitable, il nous l'a dit; mais il ne nous a pas instruits de l'heure. J'imite cette sage disposition en vous annonçant que je vous interrogerai, sans vous fixer l'époque, voulant ainsi vous tenir dans une perpétuelle sollicitude. Qu'on ne dise pas : Voilà quatre ou cinq semaines, ou même plus, que j'ai entendu ces choses, et je ne puis pas m'en souvenir. — Mon but est de rendre par là votre attention plus soutenue et votre mémoire plus fidèle, de telle sorte que l'enseignement ne soit pas perdu. Je veux que vous le reteniez, non pour ma satisfaction, mais pour votre avantage : je n'ai pas autre chose à cœur. Ces garanties étant prises, comme il le fallait, venons-en à la suite de nos explications. Que nous sommes-nous donc proposé pour cet entretien? « Ce n'est pas aux anges, a dit Paul, que Dieu a soumis le monde futur dont nous parlons. » Est-ce d'un autre monde que ces paroles doivent être entendues? Non, c'est de celui-ci. En ajoutant : « Dont nous parlons, » il n'a pas permis que notre imagination s'égarât à la recherche d'un autre monde.

L'incertitude de la mort doit nous exciter à la vertu.

Comment donc l'appelle-t-il futur? De la même façon qu'il a dit ailleurs, en parlant d'Adam par rapport au Christ, dans son Epître aux Romains : « Il est le type de celui qui doit venir. » *Rom.*, v, 14. Vu la différence des époques, il appelle Adam le Christ futur; et réellement l'incarnation ne devait avoir lieu que dans la suite. De même ici, comme il vient de dire : « Et lorsque Dieu introduit de nouveau le premier-né dans le monde, » il se hâte d'éloigner de votre esprit la pensée qu'il veuille parler d'un autre monde; ce qu'il fait surtout en le renvoyant dans l'avenir. Et dans le fait, le monde devait être, tandis que le Fils de Dieu a toujours été. Ce monde futur, il l'a donc soumis, non aux anges, mais au Christ. C'est chose manifeste que ces paroles s'adressent au Fils, et nul n'oserait prétendre que Dieu parle aux anges. « Quelqu'un l'atteste quelque part en disant. » Pourquoi ne nomme-t-il pas le prophète et le tient-il caché? Il agit de même au sujet d'autres témoignages; ainsi dans les suivants : « Et lorsque Dieu introduit de nouveau le premier-né dans le monde, il dit : Que tous les anges de Dieu l'adorent... Je serai son Père. Mais des anges il dit : C'est lui qui fait des esprits ses ambassadeurs; puis parlant au Fils : Vous avez à l'origine, Seigneur, posé les fondements de la terre. » Nous retrouvons la même chose ici : « Quelqu'un l'atteste quelque part en disant. » Pour moi, j'estime que le silence gardé sur le nom de celui qui rend ce témoignage simplement invoqué, suppose que ce nom est connu de tous, et montre à quel point les fidèles étaient versés dans l'Ecriture.

2. « Qu'est l'homme pour que vous vous souveniez de lui, ou le Fils de l'homme pour que vous le visitiez? Vous l'avez mis un peu au-dessous des anges. Vous l'avez couronné de gloire et d'honneur; et vous l'avez établi sur les œuvres de vos mains : vous avez tout mis sous ses pieds. » *Psalm.* VIII, 5-7. Quoique cela soit dit de la nature humaine en général, on doit éminemment l'entendre du Christ selon la chair; cette dernière parole : « Vous avez tout mis sous ses pieds, » lui convient beaucoup plus qu'à nous. Le Fils de Dieu nous a visités quand nous n'étions rien; et puis, ayant pris notre nature et se l'étant unie, il est devenu supérieur à tous les êtres. « Dès qu'il a tout mis au-dessous de lui, il n'a rien laissé à lui soumettre. En ce moment toutefois, nous ne voyons pas encore que tout lui soit soumis; » ce qui revient à dire : Comme il avait tenu ce langage : « Jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds, » sachant qu'ils devaient être dans l'angoisse, après avoir à peine intercalé quelques mots, il ajoute ce second témoignage pour confirmer le premier. Il ne veut pas qu'ils puissent dire : Comment a-t-il mis les ennemis sous ses pieds, quand nous avons subi tant de souffrances? Il s'en était expliqué déjà d'une manière suffisante, puisque cette locution : « Jusqu'à ce que » ne saurait indiquer le présent et marque une chose future; mais ici il élucide tout à fait la question. De ce que les êtres ne

lui sont pas encore soumis, n'allez pas conclure qu'ils ne le seront pas. Il est évident que cela doit être ; et de là vient que la prophétie est ainsi formulée : « Dès qu'il a mis toute chose au-dessous de lui, il n'a rien laissé à lui soumettre. »

Pourquoi cette sujétion n'est-elle pas encore réalisée ? C'est que le temps n'est pas venu. Si le fait ne doit avoir lieu que plus tard, s'il n'est pas accompli, n'en ayez ni peine ni trouble ? Vous auriez raison de gémir, dans le cas où vous subiriez les mêmes épreuves, la fin étant venue et la soumission déjà faite. Pour le moment nous ne le voyons pas, le Roi n'a pas pleinement établi son empire. Pourquoi donc vous troubler d'avoir à souffrir ? La prédication n'a pas encore triomphé de toutes les résistances, l'heure de la parfaite soumission n'est pas encore venue. Il leur présente ensuite un nouveau sujet de consolation : celui-là même qui doit régner sur tous les êtres, a souffert la mort et des maux sans nombre. « Or, ce Jésus qui a été mis un peu au-dessus des anges, nous le voyons à cause de la mort qu'il a soufferte..... » Puis aussitôt la récompense : « Couronné de gloire et d'honneur. » En lui tout concorde ; et ce mot « un peu » convient à celui qui n'a passé que trois jours dans la tombe, incomparablement mieux qu'à nous dont la dissolution sera si longue et si complète. Il en est de même des mots « gloire et honneur. » Il leur rappelle une fois de plus la croix, et de deux manières : en faisant ressortir la bonté prévoyante du Sauveur ; en les exhortant à tout supporter avec grandeur d'âme, les yeux fixés sur leur divin modèle. Si celui que les anges adorent, leur dit-il, a pour vous accepté d'être un peu moins que les anges, vous qui leur êtes inférieurs, vous devez à bien plus forte raison tout souffrir pour lui. Il montre encore que la croix est honneur et gloire. Le Christ lui-même l'appelle de ce nom quand il dit : « Voici l'heure où le Fils de l'homme doit être glorifié. » *Joan.*, XI, 4. Dès qu'il appelle gloire ce qu'il a souffert pour les serviteurs, que sera-ce de souffrir pour le Maître ?

Voyez-vous les admirables fruits de la croix ? Gardez-vous de la craindre ; elle vous paraît un objet repoussant, et voilà qu'elle enfante des biens innombrables. Paul en déduit l'utilité des épreuves. Puis il dit : « Afin que, par amour pour Dieu, il goûtât la mort en faveur de tous les hommes. » Et comment « par amour pour Dieu ? » C'est bien plutôt à cause de l'amour de Dieu pour nous qu'il a subi la passion : « Il n'a pas épargné son propre Fils, dit Paul lui-même, il l'a livré pour nous tous. » *Rom.*, VIII, 32. Pour quelle raison ? Il ne nous le devait pas ; c'est par pure grâce. Il est dit aussi dans la même Epître aux Romains : « La miséricorde et le don de Dieu se sont répandus beaucoup plus abondamment sur un grand nombre par la grâce d'un seul homme, Jésus-Christ. » *Ibid.*, V, 15. « Afin que, par amour pour Dieu, il goûtât la mort en faveur de tous les hommes ; » non des fidèles seuls, mais de tous sans exception ; c'est pour tous qu'il est mort. Qu'importe que tous n'aient pas embrassé la foi ? rien n'a manqué de son côté. Remarquez cette expression magistrale : « Goûter la mort pour tous. » L'Apôtre n'a pas dit qu'il est mort. Il n'a fait en quelque sorte que goûter la mort, tant il est ressuscité vite, après l'avoir subie. Cette mort est réelle, et Paul dit formellement que le Christ l'a soufferte ; mais en le déclarant supérieur aux anges, il atteste la résurrection. Tel un médecin goûte le premier, sans en avoir besoin pour lui-même, des aliments que le malade doit prendre, et cela, par sollicitude pour ce dernier, afin de lui donner le courage de les accepter ; tel le Christ, voyant tous les hommes trembler devant la mort, et voulant leur persuader de l'aborder avec assurance, consent à la goûter, quoique ce ne soit pas une nécessité pour lui. « Le prince de ce monde est venu, disait-il, et n'a rien trouvé en moi. » *Joan.*, XIV, 30. Paul établit cette doctrine, en parlant de la grâce ou de l'amour, et puis par ce texte : « Afin qu'il goûtât la mort en faveur de tous. »

3. « Il convenait à celui pour qui et par qui toutes les choses existent, et qui avait ramené tant d'enfants à la grâce, de consacrer par la passion l'auteur de leur salut. » C'est du Père qu'il est question. Voilà donc le mot « par qui, » s'ap-

pliquant une fois de plus au Père. Or, s'il indiquait une infériorité, s'il convenait uniquement au Fils, l'Apôtre n'en eût pas fait cet usage. Ce qu'il dit signifie : Il était digne de l'amour de Dieu pour les hommes d'entourer le premier-né d'une gloire supérieure à celle de tous, et de le proposer aux autres comme modèle, comme un athlète généreux que nul ne peut vaincre. « Promoteur ou cause de salut. » Observez la différence : Il est Fils, et nous le sommes; mais il est sauveur, et c'est nous qu'il sauve. Voyez-vous comme il unit et comme il sépare? « Qui avait amené tant d'enfants à la gloire. » D'abord l'union : « Promoteur ou cause du salut; » puis la séparation : « Consommer par les souffrances. » Les souffrances sont donc une perfection, et de plus une cause de salut. Vous le voyez encore, avoir à souffrir, c'est la preuve qu'on n'est pas abandonné. Si Dieu par là même a premièrement glorifié son Fils en le faisant passer par les tortures, c'est beaucoup moins pour celui-ci d'avoir créé le monde et fécondé le néant que d'avoir revêtu la chair humaine et subi toutes les horreurs de sa passion. La première de ses œuvres manifeste assurément la bonté; mais elle est loin de la manifester comme la seconde. Paul le déclare lui-même dans ce qui suit : « Pour faire éclater dans les siècles à venir les inépuisables richesses de sa grâce, il l'a rendu participant de la résurrection et l'a fait asseoir au sommet des cieux dans la personne du Christ Jésus. Il convenait à celui pour qui et par qui toutes ces choses existent de consacrer par les souffrances l'auteur de notre salut. » Il était conforme à la nature de celui qui pourvoit à tout après avoir tout appelé à l'existence, de donner son Fils pour le salut des autres, un pour tous. Telles ne sont pas néanmoins les expressions de l'Apôtre; il a dit : « Consacrer ou consommer par les souffrances, » nous montrant ainsi qu'en souffrant pour quelqu'un, on ne travaille pas uniquement au bien d'autrui, et qu'on se rend soi-même plus parfait et plus digne de gloire.

La passion du Sauveur a été sa gloire.

Il adresse cette leçon aux fidèles, dans le but de les fortifier. Le Christ a trouvé la gloire dans sa passion. Quand je dis qu'il a été glorifié, n'allez pas croire que je prétende ajouter à sa gloire essentielle. Il possède celle-là de toute éternité; elle n'est pas susceptible d'augmentation. « Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés viennent tous du même principe; aussi ne s'abaisse-t-il pas en les appelant ses frères. » Remarquez encore une fois comme il les honore et les ranime par l'union, en les faisant frères du Christ, puisqu'ils ont un même Père. Il se précautionne cependant, et montre qu'il parle du Christ selon la chair : « Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés. » Quelle différence! il opère la sanctification, et nous la recevons. Plus haut il le nomme l'auteur du salut. « Il n'est qu'un Dieu de qui tout émane. Aussi ne rougit-il pas de les appeler ses frères. » C'est encore un témoignage de supériorité. Dire qu'il ne rougit pas, c'est proclamer que cela ne tient pas à la nature, et que tout est ici condescendance, miséricorde, humilité. Bien que nous ayons un même principe, il sanctifie et nous sommes sanctifiés. La différence est grande encore sous un autre rapport : Il vient du Père comme vrai Fils, ayant la même essence; nous en venons comme étant ses créatures, qu'il a tirées du néant. La différence, vous le voyez, est assez frappante. De là ce mot : « Il ne rougit pas de les appeler ses frères. » Et lui-même dit : « J'annoncerai votre nom à mes frères. » En revêtant la chair, il a revêtu la fraternité : la fraternité s'est introduite dans ce monde avec sa chair. Cela se comprend sans peine; mais que signifient ces paroles : « Pour moi, c'est en lui que je mettrai ma confiance? » Ce qui suit se comprend encore : « Me voilà avec les enfants que Dieu m'a donnés. » Comme il est père dans ce texte, il est frère dans le précédent. « J'annoncerai, dit-il, votre nom à mes frères. » Puis nous voyons de nouveau sa prééminence, l'espace incommensurable qui le sépare de nous : « Ainsi donc, puisque les enfants ont participé de la chair et du sang. »

4. Il vous montre en quoi gît la ressemblance : dans la chair. « Il en a participé de même. » Que les hérétiques soient tous confondus, qu'ils se cachent ceux qui enseignent qu'il ne s'est incarné qu'en apparence, et non en réalité. l'A-

pôtre ne dit pas qu'il a participé, sans ajouter autre chose, quoiqu'il eût suffi de le dire; il corrobore et précise son affirmation, en ajoutant : « De même, de la même manière. » Ce n'est pas une fantasmagorie, une vaine image; c'est la pure vérité : autrement, cette dernière locution n'a plus de raison d'être. Il établit encore la fraternité, en disant quelle est la cause de l'incarnation : « Afin que par sa mort il renversât celui qui tenait l'empire de la mort, à savoir le démon. » Voici ce qui doit surtout exciter notre admiration; c'est que le démon soit défait par le même moyen qui lui avait donné la victoire, que l'arme si puissante en ses mains contre le monde, c'est-à-dire la mort, le Christ l'ait retournée contre lui : rien ne manifeste avec plus d'évidence la force du triomphateur. Voyez-vous le bien que la mort a su produire? « Et qu'il délivrât ceux qui, par la crainte de la mort, demeuraient toute leur vie soumis à la servitude. » Pourquoi frissonnez-vous? Comment craignez-vous encore un ennemi complétement abattu? Il n'est plus redoutable : le voilà sous les pieds, couvert de honte, vil et méprisable au dernier point.

Mais examinons de plus près le sens de ces paroles : « Ceux qui, par la crainte de la mort, demeuraient toute leur vie soumis à la servitude. » Que signifient-elles? Celui qui craint la mort est un esclave; il subit tout pour ne pas mourir. On peut encore répondre que tous étaient les esclaves de la mort, n'ayant pas obtenu qu'elle fût détruite en la terrassant; ou bien, que les hommes vivaient dans de perpétuelles alarmes. En effet, ayant toujours la mort devant les yeux et ne l'envisageant qu'avec crainte, ils ne pouvaient goûter un seul instant de vrai plaisir, une telle appréhension ne les quittant jamais. C'est ce que nous fait entendre cette expression, « pendant toute leur vie. » Paul nous enseigne par là même que les persécutés d'aujourd'hui, ceux qui sont dans l'affliction, qu'on tourmente sans cesse, qu'on dépouille de leur patrie, de leurs biens et de tout le reste, ont plus de bonheur et de liberté que les anciens vivant dans les délices, qui n'avaient rien de pareil à souffrir, à qui tout prospérait sur la terre; car ceux-ci sentaient constamment peser sur eux le joug de cette crainte, tandis que ceux-là en sont affranchis, et se rient de ce qui faisait frissonner les autres. Supposez un homme enchaîné qui va bientôt être conduit au supplice et n'a que cette pensée dans l'esprit, essayez ensuite de l'entretenir dans les délices : voilà ce qu'était autrefois la mort; voici ce qui se passe maintenant : après nous avoir débarrassés de cette horrible perspective, on nous propose de lutter avec joie, en nous faisant la promesse, le combat une fois soutenu, de nous mener non à la mort, mais au royaume. Quel est le sort que vous choisiriez, celui du prisonnier qu'on engraisse et qui chaque jour attend sa sentence de mort, ou celui du soldat qui supporte volontiers les fatigues et les périls d'une longue guerre, pour ceindre après la lutte le diadème royal?

Voyez-vous comme il leur élève l'âme, comme il les rend vigilants? Il leur enseigne non-seulement que la mort a perdu sa puissance, mais encore que par la mort celui qui nous faisait une guerre implacable, le démon, a vu son empire détruit et comme écrasé dans sa chute. Celui qui ne redoute pas la mort échappe à la tyrannie du démon. Si l'homme dit : « Peau pour peau, » *Job*, II, 4, et donne tout pour sauver sa vie; quand quelqu'un va jusqu'à mépriser la vie même, de qui pourrait-il subir le joug? Il ne craint personne, il ne connaît pas la peur, il est au-dessus de tous les êtres, et le plus libre de tous. Dédaignant la vie, comment ne dédaignerait-il pas tout le reste? Lorsque le diable rencontre une telle âme, il ne peut pas exercer contre elle sa méchanceté. Que fera-t-il, je vous le demande? la menacera-t-il de la ruine, du déshonneur, de l'exil? Mais c'est si peu de chose, pour qui ne tient aucun compte de sa vie, comme s'exprime le bienheureux Apôtre. Voyez-vous comme en repoussant la tyrannie de la mort, on brise aussi la puissance du démon? Quand on a la profonde philosophie de la résurrection, comment craindre la mort? comment éprouver un frisson quelconque? Ne vous attristez donc pas en disant: Pour quelle raison avons-nous souffert telle chose ou telle autre? C'est ce qui rendait la

victime plus éclatante; elle le serait moins, si le vainqueur n'avait pas détruit la mort par la mort. Voilà précisément ce qu'il y a d'admirable, qu'il ait remporté la victoire avec les armes qui faisaient la force de l'ennemi; ainsi s'est manifestée partout sa puissance invincible. Ne manquons pas lâchement à la grâce qui nous a été donnée. « Nous n'avons pas reçu l'esprit de servitude, mais bien l'esprit de force, de charité, de sagesse. » *Rom.*, VIII, 15; II *Tim.*, I, 7. Tenons-nous fermes, nous riant de la mort.

5. Ah! je sens les sanglots qui montent, quand je vois le point où le Christ nous avait élevés et celui où nous sommes descendus. Les gémissements et les plaintes qui retentissent dans l'agora, parce qu'un homme a quitté la terre, tous ces cris confus, tous ces signes d'une douleur sans décence, me font rougir, croyez-le, en face des Gentils, des Juifs et des hérétiques, de tous ceux, en un mot, qui sont les témoins de ce spectacle et pour qui nous sommes un objet de risée. Tout ce que désormais je puis dire, c'est en vain que je le dis sur cette philosophie de la résurrection. Pourquoi? C'est que les Gentils ne font guère attention à mes paroles, et ne considèrent que vos actions. Ils disent à cette vue : Peuvent-ils bien mépriser la mort, ceux qui ne peuvent pas même voir celle des autres? Il est beau le langage de Paul, beau, digne des cieux et de la bonté divine! Que dit-il? « Il délivrera ceux qui, par la crainte de la mort, demeuraient toute leur vie soumis à la servitude. » Mais vous ne nous laissez pas même cette foi, tant vous la combattez par vos actes. Dieu nous a cependant prémunis de bien des façons, et ces usages pervers auraient dû disparaître. Dites-moi, que signifient les flambeaux allumés que nous portons aux funérailles? n'est-ce pas un athlète que nous accompagnons? Quel est le sens des hymnes qu'on y chante? ne glorifions-nous pas Dieu, ne lui rendons-nous pas grâce de ce qu'il a couronné déjà le trépassé, mettant fin à toutes les fatigues comme à toutes les craintes, et le gardant désormais auprès de lui? Que disent autre chose nos chants et nos psalmodies? Ce sont là des signes de joie. « Quelqu'un est-il joyeux, dit un apôtre, qu'il chante des psaumes. » *Jac.*, V, 13. Mais ce n'est pas à ceux-là que les Gentils regardent. Ne nous parlez pas, disent-ils, d'un homme qui fait de la philosophie quand il n'éprouve aucune peine; ce n'est rien de grand, rien d'admirable : montrez-nous cette philosophie sous le coup même de la douleur, et nous croirons à la résurrection.

[Magnificence du langage de saint Paul.]

Que de femmes toutes terrestres mènent ainsi le deuil, cela ne doit pas nous surprendre, quoique ce soit toujours un danger, car la vraie philosophie n'est pas moins exigée d'elles : et Paul dit sans restriction : « Je ne veux pas que vous soyez dans l'ignorance, mes frères, concernant ceux qui se sont endormis, pour que vous ne vous abandonniez pas à la tristesse, comme les autres qui n'ont pas d'espérance. » I *Thes.*, IV, 12. Ce n'est pas seulement pour les personnes vivant dans la solitude ou vouées à la virginité qu'il écrivait, c'est aussi pour celles qui restent dans le siècle, qui sont engagées dans les liens du mariage et les préoccupations de la vie. Ici le mal est moins grave. Mais quand un chrétien, homme ou femme, qui se dit crucifié au monde, se désole au point, l'un de s'arracher les cheveux, l'autre de pousser des cris horribles, quoi de plus honteux? Je vous le dis, et vous pouvez me croire, si l'ordre régnait dans toute sa rigueur, de telles personnes seraient tenues longtemps éloignées du seuil de l'église. Ceux-là seuls méritent d'être ainsi pleurés, qui sont saisis de crainte, qui tremblent devant la mort et ne croient pas à la résurrection. — Pour moi je ne doute pas de la résurrection, me direz-vous, mais je m'attache à l'habitude. — Et pourquoi donc, je vous le demande, quand vous vous déplacez, quand vous entreprenez un long voyage, n'agissez-vous pas de la même façon? — Alors aussi je pleure, me répondrez-vous, et je ne romps pas la chaîne sans pousser des gémissements. — Là, c'est bien attachement à l'habitude; mais ici, c'est désespérer du retour. Pensez à ce que vous chantez dans les funérailles : « Tourne-toi, mon âme, vers le lieu de ton repos, parce que le Seigneur t'a comblée de ses biens; » *Psalm.* CXIV, 7; et puis : « Je ne craindrai pas les maux, parce que vous êtes avec moi; »

Ibid., XXII, 4; puis encore : « Vous êtes mon refuge contre la tribulation qui m'environne. » *Ibid.*, XXXI, 9.

Songez à la signification de ces chants; mais, enivré que vous êtes de vos lamentations, vous ne pouvez pas réfléchir. Méditez du moins, quand vous suivez le deuil d'un étranger, afin d'avoir une consolation dans le deuil des vôtres. « Tourne-toi, mon âme, vers le lieu de ton repos, parce que le Seigneur t'a comblée de ses biens, » dites-vous; et vous fondez en larmes? N'est-ce pas un jeu, une scène de théâtre? Si vous croyez réellement aux paroles que vous prononcez, vos gémissements sont inutiles : si c'est une pure représentation, si vous les tenez pour des fables, pourquoi les chantez-vous? Pourquoi souffrez-vous même l'assistance et ne renvoyez-vous pas ceux qui chantent? Mais c'est de la frénésie, me dira-t-on. Ah! la frénésie, je la vois plutôt dans votre conduite. Pour le moment je me borne à l'exhortation. Plus tard, c'est avec une tout autre véhémence que j'attaquerai ces travers; car je crains fort que de là ne vienne quelque grave maladie dans l'Eglise. J'aurai donc à revenir là-dessus pour vous ramener à la raison; aujourd'hui, c'est un avertissement que je vous donne, et je vous adjure tous, riches et pauvres, hommes et femmes. Puissiez-vous tous quitter la vie sans vous plaindre : puissent les pères ne se séparer de leurs fils qu'à la dernière limite de l'âge, obéissant à la sage loi qui nous est imposée par la nature; puissent les mères aussi être accompagnées par leurs filles, les enfants et les petits-fils de celles-ci, après une heureuse vieillesse. Que nulle part n'arrive une mort prématurée!

Tel est l'objet de mes vœux et de mes prières; je conjure ceux qui sont investis du pouvoir et vous tous sans exception d'invoquer Dieu les uns pour les autres, de demander ensemble le même bien. Si la mort, ce qu'à Dieu ne plaise, vient à frapper un terrible coup, terrible, non en réalité, mais pour notre faiblesse, la mort n'ayant désormais plus rien de terrible et ne différant pas du sommeil; et si, dans une telle catastrophe, quelqu'un appelle des pleureuses gagées, vous pouvez m'en croire, je vous dis sincèrement ma pensée, s'en irrite qui voudra, je l'éloignerai de l'église et pour longtemps, comme un idolâtre. L'apôtre saint Paul déclare l'avarice une idolâtrie; bien plus mérite ce nom un usage qu'on emprunte aux infidèles pour honorer la mort d'un chrétien. Pour quelle raison alors appelez-vous les prêtres, dites-moi, et ceux qui chantent des psaumes? est-ce pour votre consolation? est-ce pour l'honneur du défunt? Pourquoi donc insulter à sa dépouille et le livrer à la dérision? pourquoi ces démonstrations puériles et cet appareil théâtral? Nous y portons, nous, la philosophie de la résurrection; nous venons, par les devoirs rendus au mort, instruire tous les hommes, apprendre à ceux qui ne sont pas encore frappés à supporter généreusement les mêmes épreuves, quand leur tour sera venu : et vous amenez là des êtres qui ruinent nos institutions, autant qu'il est en eux!

L'avarice une idolât

6. Quoi de pire que ces moqueries et ces outrages? quoi de plus désastreux que ces anomalies? Que la honte et la pudeur au moins vous en corrigent! Si vous ne voulez pas, nous empêcherons que ces funestes habitudes soient introduites dans le lieu saint. Il est dit : « Accusez les prévaricateurs devant tout le monde. » I *Tim.*, v, 28. Quant à ces infortunées, à ces misérables femmes, nous leur défendons par vous de jamais se mêler au convoi des fidèles, de peur que nous ne les forcions à pleurer leurs propres maux : au lieu de gémir sur les autres, mieux éclairées, elles gémiraient sur elles-mêmes. Un père plein de bonté, s'il voit son fils se jeter dans le désordre, ne se borne pas à le détourner de la société des pervers, mais tâche de les effrayer eux-mêmes. Je vous exhorte donc à ne pas les appeler, et par vous je les engage à ne point se montrer. Puisse la parole produire son effet, et la menace être suffisante! Si, par malheur, on ne tenait pas compte de nos avertissements, nous serions dans la nécessité d'en venir à l'exécution : pour vous, ce serait en vous instruisant des lois ecclésiastiques; pour elles, comme il convient à de telles personnes. Si quelqu'un se montre arrogant et dédaigneux, qu'il écoute le Christ disant encore : « L'un de

vos frères a-t-il péché contre vous, allez et réprimandez-le entre vous et lui seul; s'il ne vous écoute pas, prenez avec vous un ou deux témoins; si même alors il vous résiste, dénoncez sa conduite à l'Eglise; et, s'il refuse d'écouter l'Eglise, traitez-le comme un païen et comme un publicain. » *Matth.*, XVIII, 15-17. Dès qu'il m'est ordonné de repousser de la sorte celui qui s'est rendu coupable envers moi et ne veut pas réparer sa faute, jugez comment je dois traiter celui qui pèche contre lui-même et contre Dieu; car vous nous accusez de vous reprendre avec trop de véhémence.

Si quelqu'un rejette avec dédain les chaînes que nous voulons lui donner, qu'il entende cette autre leçon du divin Maître : « Tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le ciel; et tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel. » *Ibid.*, XVI, 19. Serions-nous des misérables, des hommes de rien, ne méritant que le mépris, comme en effet nous ne méritons pas autre chose, nous agissons en vue de votre salut, et nullement par colère ou par vengeance. Ah! rougissez et rentrez en vous-mêmes. On supporte bien un ami lors même qu'il dépasse les bornes dans ses reproches; nous tenons compte de ses intentions; nous savons qu'il agit ainsi par bienveillance, et nullement par orgueil : encore mieux devez-vous supporter un maître qui vous réprimande, un maître d'ailleurs qui ne parle pas en vertu de son autorité, qui vous prodigue ses soins plutôt qu'il ne vous donne des ordres. Nous ne voulons pas déployer notre pouvoir; et la preuve, c'est que nous vous supplions de ne pas en venir à l'expérience : nous gémissons et pleurons sur vous. Pardonnez à nos instances, et que nul n'ose mépriser les liens de l'Eglise; car ce n'est pas l'homme qui lie, c'est le Christ lui-même, de qui nous tenons ce droit, qui a voulu communiquer aux hommes un pareil honneur. Quant à nous, nous ne voudrions faire usage que du pouvoir de délier, et pas même de celui-ci; car nous souhaiterions qu'il n'y eût personne de lié parmi vous : nous ne sommes pas assez misérables, assez vils pour avoir un désir contraire, quoique nous ne soyons rien. Si nous sommes contraints, nous méritons certes votre indulgence, ce n'est pas volontiers ni pour notre satisfaction, que nous éprouvons plus de peine en vous imposant des liens que vous en les recevant. S'il en est qui n'y prennent pas garde, viendra le jugement qui complétera leur éducation.

Je n'en dis pas davantage pour ne pas trop frapper votre esprit. Avant tout nous demandons de n'être pas dans la nécessité d'agir; mais, si nous y sommes poussés, nous remplissons les devoirs de notre charge, nous lions les consciences. Quand vous rompez ces liens, aucune responsabilité ne m'incombe, j'ai fait ce que j'ai dû; à vous de débattre votre affaire avec celui qui m'a donné l'ordre de lier. Le monarque est sur son trône, l'un des gardes présents reçoit l'ordre d'en enchaîner un autre; si celui-ci, non content de résister, brise encore sa chaîne, ce n'est pas au soldat que l'insulte s'adresse, c'est au souverain dont il exécutait la volonté. Le Seigneur regarde comme fait à lui-même ce qu'on fait aux simples fidèles : à plus forte raison se tiendra-t-il pour insulté, quand le seront ceux qu'il a revêtus de la haute magistrature de l'enseignement. Dieu veuille que jamais un membre de cette Eglise ne se mette dans le cas d'être ainsi lié. S'il est beau de ne pas tomber en faute, il est avantageux d'accepter la correction. Fuyons l'une et résignons-nous à l'autre; mais, le péché commis, ne reculons pas devant la pénitence. Mieux vaut sans doute n'être pas blessé; la blessure néanmoins étant faite, l'important est que le remède y soit appliqué : il faut agir de même ici. A Dieu ne plaise que vous ayez besoin de semblables remèdes. « Nous espérons mieux de vous, nous comptons davantage sur votre salut, bien que nous parlions de la sorte. » *Hebr.*, VI, 9. C'est pour avoir plus de sécurité que nous vous adressons un plus véhément langage. Supposez que je suis un audacieux, un arrogant, un homme intraitable, et n'offensez pas Dieu; j'y consens pour votre bien. Nous avons cette confiance dans le Seigneur, que nos réprimandes ne vous seront pas inutiles, que vous changerez, et que ces mêmes discours seront alors consacrés à votre louange et tourneront à votre honneur. Puissions-nous

mener une vie qui soit agréable à Dieu, pour obtenir tous les biens qu'il a promis à ceux qui l'aiment, par Jésus-Christ Notre-Seigneur...

HOMÉLIE V.

« Car il n'a jamais pris la nature des anges, il a pris celle des enfants d'Abraham. Il a dû par là même devenir en tout semblable à ses frères. »

1. Voulant nous montrer l'inépuisable amour de Dieu pour nous, sa charité pour la race humaine, après avoir dit : « Comme les enfants participent de la chair et du sang, il en est devenu participant de même, » Paul explique cet enseignement et poursuit en ces termes : « Il n'a jamais pris la nature des anges. » Ne passez pas légèrement sur ces expressions, ne regardez pas comme une petite chose que le Verbe divin ait pris notre chair : il n'a pas accordé cet honneur aux anges. De là ces mots : « Il n'a jamais pris la nature des anges, il a pris celle des enfants d'Abraham. » Qu'est-ce à dire ? Ce n'est pas la nature de l'ange qu'il s'est unie, c'est la nature de l'homme ; c'est celle-ci qu'il a préférée. Il ne l'a pas seulement prise, il l'a saisie ; car tel est le sens propre du texte, telle en est la portée. Il y a là une métaphore, l'image de quelqu'un qui poursuit un fugitif, et qui met tout en œuvre pour le saisir et s'en emparer, malgré toutes les résistances. Voilà comment il a poursuivi la nature humaine, qui fuyait loin de lui, bien loin : « Nous étions séparés de Dieu par un grand espace, dit le même Paul, nous étions sans Dieu dans le monde ; » *Ephes.*, II, 12 ; il l'a saisie, visiblement poussé par sa miséricorde seule, par son amour et sa tendre sollicitude envers nous. En disant tout à l'heure : « Est-ce que tous les esprits ne sont pas des serviteurs, envoyés pour remplir un ministère en faveur de ceux qui doivent recevoir l'héritage du salut? » il montrait déjà le soin que Dieu prend de notre nature, en quelle estime il la tient; mais il le montre bien mieux ici, en procédant par comparaison : « Il n'a jamais pris la nature des anges. »

En réalité, c'est une grande chose, qui ravit d'admiration et frappe de stupeur, qu'une chair comme la nôtre soit assise au plus haut des cieux et reçoive les adorations des anges et des archanges, des séraphins et des chérubins. Lorsque j'y pense, ce qui m'arrive souvent, je suis hors de moi-même, le genre humain m'apparaît dans de merveilleuses splendeurs ; à travers la gloire de ses prémices je vois l'inépuisable amour de Dieu pour nous. L'Apôtre ne dit pas simplement : Il a pris les hommes. Voulant mieux les relever et faire ressortir la grandeur et l'honneur de la race, il dit : « Il a saisi la postérité d'Abraham. » D'où cette conclusion : « Il a dû par là même devenir en tout semblable à ses frères. » Que veut dire « en tout ? » Par sa naissance, son éducation, son accroissement, par toutes ses souffrances et par sa mort. Voilà de quelle façon il est devenu semblable en tout à ses frères. Comme Paul avait beaucoup parlé de sa puissance et de sa gloire céleste, il en vient maintenant à son incarnation. Mais voyez avec quelle prudence et quelle énergie ; comme il le montre s'appliquant à nous ressembler, nouvelle preuve de sollicitude et d'amour. Ce qui précède : « Les enfants ayant participé de la chair et du sang, il s'en est fait participant de même, » se répète ici : « Il est en tout devenu semblable à ses frères. » C'est comme s'il disait : Celui dont la grandeur est sans bornes, la splendeur de la gloire de Dieu, le caractère de sa substance, celui qui est assis à la droite du Père, a voulu d'une invincible volonté devenir en tout notre frère. Dans ce but il a fait descendre ici-bas les anges, les puissances d'en haut, il est descendu lui-même, il nous a saisis.

Biens que le Sauveur nous a procurés.

Examinez encore ce qu'il a réalisé de biens : il a détruit la mort et renversé la tyrannie du démon, il nous a délivrés de l'esclavage, il nous a glorifiés en se faisant notre frère : mille faveurs ont suivi cette fraternité. Il a daigné remplir pour nous les fonctions de pontife auprès de son Père ; et c'est ce que nous lisons aussitôt : « Afin d'être le ministre de la miséricorde, un fidèle pontife auprès de Dieu. » Voilà pourquoi, dit l'Apôtre, il a pris notre chair ; il a voulu manifester son amour pour l'homme, exercer sa miséricorde envers nous. Pas d'autre

cause de son incarnation. Il nous a vus gisant à terre, en voie de décomposition, tyrannisés par la mort, et son cœur s'est ému de compassion. « Afin de pardonner les péchés du peuple, Pontife miséricordieux et fidèle. » Que signifie ce dernier mot? Véritable, puissant. Le Fils est le seul fidèle pontife, pouvant seul délivrer de leurs péchés ceux dont il est le souverain prêtre. C'est pour offrir une victime capable de nous purifier, qu'il s'est fait homme. « Auprès de Dieu, » c'est-à-dire, dans les choses où Dieu lui-même est intéressé. Voici la pensée de l'Apôtre : Nous étions les ennemis de Dieu, des êtres condamnés et couverts de honte ; il n'était personne qui pût offrir un sacrifice pour nous : nous voyant dans une telle conjoncture, il a eu pitié, et lui-même s'est fait réellement notre pontife, au lieu d'en établir un autre. Montrant ensuite la réalité de ce pontificat, il ajoute : « Pour pardonner les péchés du peuple. Par là même qu'il a souffert et qu'il a subi la tentation, il peut venir en aide à ceux qui sont tentés. »

2. C'est trop d'humiliation, un tel abaissement ne convient pas à la nature divine. « Par là même qu'il a souffert. » Cela s'applique au Verbe incarné. Peut-être Paul veut-il ainsi raffermir ses auditeurs, en condescendant à leur faiblesse. Le Christ a souffert, leur dit-il, tout ce que nous souffrons ; il sait désormais ce que sont nos souffrances. Il ne le sait pas seulement comme Dieu ; mais, s'étant fait homme, il l'a de plus appris par l'expérience : ayant beaucoup souffert, il sait compatir. Dieu qui, par sa nature, est impassible, s'est rendu passible par l'incarnation, et la chair du Christ a subi toutes les tortures. Ni la tribulation ni la tentation ne lui sont inconnues, il a ressenti nos douleurs et nos angoisses dans toute leur intensité. Mais encore, que signifient ces paroles : « Il peut venir en aide à ceux qui sont tentés? » Il nous tendra la main avec empressement, il partagera nos peines. Comme les Juifs tenaient à garder la prééminence, voulaient avoir plus que les Gentils, il leur accorde ouvertement l'avantage, sans nuire toutefois aux derniers. En quoi? En ce que le Sauveur est né de leur race, et se les est d'abord unis. « Il n'a pas pris la nature des anges, mais bien celle de la postérité d'Abraham. » C'est encore un hommage qu'il rend au Patriarche, en disant ce qu'est la postérité d'Abraham. Il leur rappelle la promesse qui leur fut faite jadis en ces termes : « Je te donnerai cette terre, ainsi qu'à ta postérité. » *Gen.*, XIII, 15. Par ce trait sans importance, il atteste leur union et l'identité de leur origine.

C'était peu cependant qu'une telle parenté ; voilà pourquoi il y revient, et leur fait mieux comprendre l'économie de l'incarnation, en ajoutant : « Pour effacer les péchés du peuple. » Le Christ avait manifesté déjà sa sollicitude et son amour en se faisant homme ; ajoutons-y maintenant les biens immortels que nous avons reçus par lui. « Pour effacer les péchés du peuple. » Du peuple, et pourquoi pas du monde entier, puisqu'il a porté les péchés de nous tous ? C'est que l'Apôtre ne s'occupe en ce moment que des Hébreux. L'Ange aussi disait à Joseph : « Vous lui donnerez le nom de Jésus ; car c'est lui qui sauvera son peuple. » *Matth.*, I, 21. Ainsi devait-il procéder : il est venu sauver d'abord ceux de sa nation, et puis les autres par eux, quoique les choses soient arrivées en sens inverse. Dès le commencement les apôtres tenaient le même langage : « Suscitant pour vous son Fils, il l'a envoyé vous bénir ; » et plus loin : « C'est à vous que la parole du salut a été envoyée. » *Act.*, III, 26 ; XIII, 26. Paul rend témoignage à la noblesse des Juifs. « Pour expier les péchés du peuple. » Voilà pour la circonstance ; mais, que le Christ dût effacer les péchés de tous, lui-même le déclare en disant au paralytique : « Tes péchés te seront remis ; » *Marc.*, II, 5 ; puis, en parlant du baptême aux disciples : « Allez, instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » *Matth.*, IX, 5 ; XXVIII, 19. Quand une fois il s'est emparé du sujet de l'incarnation, il expose tous les abaissements, sans reculer devant aucun ; car voyez comment il parle alors : « Vous donc, frères saints, qui participez à la vocation céleste, considérez Jésus, l'apôtre et le pontife de la religion que nous professons ; il est fidèle à celui qui l'a établi, comme

Moïse l'était dans toute sa maison. » *Philip.*, III, 1, 2.

Devant l'élever au-dessus de Moïse, il pose la comparaison et ramène dans son discours la loi du suprême sacerdoce. Ils avaient tous du législateur la plus haute opinion ; et c'est à peine si l'on voit poindre ici la prééminence. Le saint docteur commence par la chair, pour remonter ensuite à la divinité, où la comparaison n'est plus possible. Dans la chair, c'est d'abord l'égalité : « Comme Moïse était fidèle dans toute sa maison. » Pas de supériorité dès le début, de peur que l'auditeur ne prenne la fuite et ne se bouche les oreilles ; car, bien qu'ayant embrassé la foi, tous avaient Moïse très-avant dans la conscience. « Il est fidèle à celui qui l'a établi. » Quoi ? Apôtre et pontife. Là, rien de l'essence, rien de la divinité ; il n'est question que des dignités qui affectent la nature humaine. « Comme Moïse dans toute sa maison ; » ce qui désigne le peuple ou le tabernacle. La maison s'entend ici de ceux qui l'habitent. Ce qu'est le procureur et l'économe d'une maison, Moïse l'était dans le peuple. Que la maison désigne véritablement ici le peuple même, on le voit par ce qui suit : « Et c'est nous qui sommes sa maison ; » ce qui montre de plus que nous sommes sa propriété. Voici maintenant la prééminence : « Il a été jugé digne d'une gloire qui l'emporte sur celle de Moïse, » encore l'incarnation, « autant qu'est supérieur à la maison celui l'a construite. »

3. Le législateur faisait donc partie de la maison. Paul ne dit pas d'une manière formelle : L'un était le serviteur, l'autre est le maître ; mais il le fait assez entrevoir. Le peuple étant la maison, et Moïse appartenant à ce peuple, évidemment il était de la maison par là-même. C'est une locution reçue. Tel homme est de la maison de tel autre. Paul dit ici la maison, et non le temple : une construction qui n'est pas de Dieu, mais de l'homme ; tandis que, dans sa pensée, Moïse est l'œuvre de Dieu. Voyez comme il établit la prééminence sans l'énoncer : « Il était fidèle dans toute sa maison, » bien qu'il fût lui-même de cette maison, c'est-à-dire, du peuple. L'ouvrier mérite apparemment plus d'honneur que l'ouvrage, l'architecte est au-dessus de la maison qu'il a bâtie. « Le créateur de toute chose, c'est Dieu. » Il parle donc de tout le peuple, et non d'un édifice en particulier. « Sans doute Moïse était fidèle dans toute sa maison, mais comme un serviteur, pour annoncer tout ce qu'il fallait dire. » Encore une supériorité du Fils par rapport aux domestiques. Vous l'entendez aussi, c'est du Fils par nature qu'il est toujours question. « Le Christ l'est comme un fils dans la maison paternelle. » Avec quel soin il distingue l'œuvre et l'auteur, le serviteur et le fils ! Celui-ci gère les biens comme maître, celui-là comme subordonné. « Nous sommes nous-mêmes sa maison, pourvu que nous gardions inébranlables jusqu'à la fin la force et l'honneur de l'espérance. » Il les exhorte une fois de plus à rester courageusement debout, à ne pas se laisser abattre.

Comment nous deviendrons de la maison de Dieu.

En effet, nous serons la maison de Dieu, comme l'était Moïse, leur dit-il, si nous conservons la même assurance jusqu'au bout, l'espérance qui fait notre gloire. Celui qui succombe à la douleur et ne reste pas debout dans les épreuves, est loin de se glorifier ; celui qui rougit et se cache, n'a pas de fermeté, le découragement est l'opposé d'une noble confiance. En leur donnant cette leçon, il les loue : « Pourvu que nous gardions inébranlables jusqu'à la fin la force et l'honneur de l'espérance. » Ils ont donc déjà commencé. Il faut en outre la fin : ce n'est pas même assez qu'ils se maintiennent d'une façon quelconque, ils doivent conserver une espérance inébranlable sur le fondement de la foi, ne jamais se laisser ébranler par les tentations. Ne vous étonnez pas de ce mot qui rappelle l'homme : « Il a lui-même été tenté. » Si l'Ecriture a pu dire du Père, qui cependant ne s'est pas incarné : « Le Seigneur a regardé du haut des cieux, et il a vu tous les enfants des hommes, » *Psalm.* XIII, 2, comme s'il avait ainsi tout appris ; et dans un autre livre : « Je descendrai, et je verrai si l'action répond à leurs clameurs ; » *Gen.*, XVIII, 21 ; si Dieu nous est encore représenté comme ne pouvant pas supporter les vices des hommes, afin que nous comprenions la grandeur de son courroux ; à

bien plus forte raison ces formes du langage humain peuvent-elles s'appliquer au Christ, vu ses souffrances dans la chair. Comme l'opinion commune est que le plus sûr moyen de savoir gît dans l'expérience, quand on nous dit qu'il a souffert, on nous fait mieux comprendre qu'il sait ce que souffre notre nature. « Ainsi donc, frères saints, » c'est une conséquence qu'il tire, « vous qui participez à la vocation céleste. » Ne cherchez rien ici-bas, puisque vous êtes appelés là-haut : là vous attend la récompense, le prix de vos labeurs.

Qu'est-il dit ensuite ? « Considérez Jésus, l'apôtre et le pontife de la religion que nous professons; il est fidèle à celui qui l'a établi, comme l'était Moïse dans toute sa maison. » Pourquoi « fidèle à celui qui l'a établi? » Pour diriger en maître tout ce qui lui appartient et ne rien laisser aller à l'aventure. « Comme l'était Moïse dans toute sa maison; » ce qui revient à dire : Sachez quel est ce pontife, combien il est grand; et nulle autre consolation, nulle exhortation ne vous sera nécessaire. C'est parce que le Christ est envoyé que Paul le nomme apôtre; il le nomme aussi pontife de la religion, ou bien de la foi, que nous professons. Il le compare avec raison à Moïse ; car il est, comme lui, chargé de gouverner le peuple, quoique dans un but plus élevé, revêtu d'une toute autre puissance : Moïse comme serviteur, le Christ comme Fils; l'un par délégation, l'autre dans son propre domaine. « Pour attester les choses qu'il fallait annoncer. » Que dites-vous? Dieu s'appuie-t-il sur le témoignage des hommes ? Il l'accepte volontiers. S'il appelle à témoins le ciel, la terre et les montagnes, en disant par son prophète : « Ecoute, ô ciel ; terre, prête l'oreille ; car le Seigneur a parlé ; » *Isa.*, I, 2 ; et par un autre : « Ecoutez, vallées, et vous, fondements de la terre ; » *Mich.*, VI, 2; c'est ici le jugement envers son peuple ; beaucoup mieux voudra-t-il les hommes pour témoins. Ce témoignage est donc celui que les apôtres lui rendront en face des arrogants et des rebelles. Le Christ parle à titre de Fils. Il est le maître, nous l'avons dit, et Moïse n'est que son ministre. « La glorification de l'espérance, » a dit Paul. Oui, de l'espérance; car c'est là qu'étaient tous les biens. Nous devons la conserver telle que nous puissions nous en glorifier comme de la réalisation même. Voilà pourquoi « la glorification dans l'espérance, que nous garderons inébranlable jusqu'à la fin. » C'est par l'espérance, en effet, que nous avons été sauvés. Dès que le salut est dans l'espérance et qu'il faut tout supporter en attendant, ne nous laissons pas abattre par les tribulations de la vie, ne cherchons pas à posséder sur la terre ce qui nous est promis pour plus tard. « L'espérance qui se voit, dit-il lui-même, n'est plus l'espérance. » *Rom.*, VIII, 24. Les biens que nous attendons sont trop grands pour que nous puissions les saisir ici-bas, dans une existence aussi fragile. Pourquoi donc nous les a-t-il annoncés, ne devant pas nous les donner en ce monde ? Afin de relever nos âmes par cet espoir, afin d'exciter et de fortifier notre zèle, afin de nous tenir sans cesse en éveil. Voilà le but de toutes ces choses.

4. Ne nous troublons donc pas; que la prospérité des méchants ne scandalise personne. Ce n'est pas ici qu'est le châtiment du vice, ou la récompense de la vertu. S'il arrive qu'il y ait une rémunération anticipée, ce n'est jamais selon le mérite; c'est comme un avant-goût du jugement, une simple tentative pour ramener à la vérité ceux qui ne croient pas à la résurrection. Lors donc que nous verrons les pervers dans l'opulence, n'en soyons pas abattus; ne nous effrayons pas davantage des malheurs de l'homme vertueux ; ailleurs sont les couronnes et les supplices. Ajoutez que le méchant ne saurait l'être sous tous les rapports, et qu'il est toujours quelque bien en lui; que le bon ne l'est jamais au point de n'avoir pas à se reprocher certaines fautes. Quand celui-là prospère, sachez que c'est pour son malheur, et que cette faveur passagère récompense par anticipation le peu de bien qu'il a fait, pour laisser ensuite toute la place au châtiment : le juste n'est que plus heureux, quand il est puni sur la terre ; car il se débarrasse par là de toutes ses souillures, de manière à partir complétement purifié, n'ayant plus rien dont il ait à rendre compte. Cette doctrine res-

sort de ces paroles de l'Apôtre : « Voilà pourquoi beaucoup parmi vous sont malades, ont des infirmités, beaucoup même se sont endormis ; » I *Cor.*, XXI, 30 ; et de ces autres : « Livrez un tel homme à Satan, pour que la chair meure et que l'esprit soit sauvé au dernier jour. » *Ibid.*, v, 5. Le prophète disait dans le même sens : « Il a reçu de la main du Seigneur le double de ses péchés ; » *Isa.*, XL, 2 ; et David : « Considérez que mes ennemis sont devenus plus nombreux que les cheveux de ma tête, qu'ils m'ont haï d'une haine perverse, et pardonnez-moi tous mes péchés. » *Psalm.* XXIV, 18, 19. Ecoutez encore : « Seigneur notre Dieu, donnez-nous la paix ; car vous nous avez tout fait expier. » *Isa.*, XXVI, 12.

Ces paroles nous montrent que les bons expient ici-bas leurs péchés d'avance : que les méchants soient de même récompensés de leurs bonnes œuvres, Abraham vous l'enseignera, parlant au mauvais riche : « Tu as reçu ton bien dans la vie, comme Lazare le mal. » *Luc.*, XVI, 25. Quel est ce bien ? En disant qu'il a reçu, il fait entendre que c'est un acte de justice, que chacun a mérité d'être ainsi traité : à celui-là l'opulence, à celui-ci le dénûment. D'où ce qu'ajoute le Patriarche : « Il reçoit ici la consolation, » ce qui vous prouve qu'il est pur de tout péché, « et toi la torture. » Ne nous attristons donc pas, je le répète, quand nous voyons les méchants dans la prospérité ; réjouissons-nous plutôt quand nous sommes nous-mêmes dans l'infortune, puisque nous y trouvons l'expiation de nos fautes. Ne demandons pas le repos ; c'est la tribulation que le Christ annonçait à ses disciples, et Paul dit aussi : « Tous ceux qui veulent vivre en pratiquant la piété dans le Christ Jésus, souffriront la persécution. » II *Tim.*, III, 12. Aucun généreux athlète ne cherche dans la lutte la fraîcheur du bain, une table chargée de vins et de mets. Ce n'est pas d'un athlète, c'est d'un efféminé. L'athlète combat dans des flots de poussière et d'huile, sous les rayons du soleil, le corps ruisselant de sueur, l'âme étreinte par la peine et l'angoisse. C'est ici l'heure de lutter, et, par conséquent, de recevoir des blessures, de verser son sang, d'endurer la souffrance. Ecoutez ce que dit le bienheureux Paul : « Je lutte, non comme quelqu'un qui frappe l'air. » I *Cor.*, IX, 26.

Pensons que la vie tout entière est un combat, et nous ne rechercherons pas le repos, les tribulations ne nous sembleront jamais rien d'étrange, pas plus que ne le paraissent au lutteur les fatigues et les accidents de la lutte. Le temps du repos viendra plus tard ; nous devons nous perfectionner par les épreuves. N'aurions-nous à subir ni persécution ni tribulation même, il est des tribulations d'un autre genre qui fondent sur nous chaque jour. Si nous succombons à ces dernières, les premières auront facilement raison de nous. « Que la tentation ne vous saisisse pas, est-il dit, à moins qu'elle ne soit purement humaine. » *Ibid.*, x, 13. Demandons à Dieu de ne pas entrer en tentation ; et, quand elle nous arrive, sachons nous y comporter avec un noble courage. C'est d'un homme prudent de ne pas se jeter de soi-même au milieu des dangers : c'est d'un homme généreux et d'un vrai philosophe de les braver, quand on s'y trouve engagé. Ne nous y portons pas sans raison ; ce serait de l'audace : si nous sommes là sans l'avoir voulu, ne cédons pas aux circonstances ; ce serait de la lâcheté. La prédication nous appelle-t-elle, ne reculons pas : sans motif avouable, sans être appelés, sans utilité réelle, sans une nécessité que la religion nous impose, n'allons pas au-devant ; car alors ce serait de l'ostentation et de la vaine gloire. Dans l'intérêt de la religion blessée, devrions-nous affronter mille morts, que rien ne nous arrête. Ne provoquez pas les tentations, quand la piété prospère selon vos désirs ; et pourquoi courir volontairement des risques dont aucun bien ne saurait résulter ?

5. Je vous parle de la sorte pour que vous observiez les lois du Christ, qui vous oblige à lui demander de ne pas entrer en tentation, mais qui vous ordonne aussi d'accepter la croix et de le suivre. Ce ne sont pas là des choses opposées ; elles s'accordent à merveille. Pour vous, tenez-vous prêt comme un soldat plein de vaillance, soyez constamment sous les armes, l'œil ouvert, l'esprit libre, attendant sans cesse l'ennemi ; mais ne faites pas naître les luttes, ce

qui dénote un séditieux, et non un soldat. Quand vous appellera la trompette de la religion, sortez aussitôt, ne tenez aucun compte de la vie, portez-vous au combat avec une ardeur invincible, enfoncez les phalanges ennemies, frappez le démon au visage, érigez le trophée. Si la piété ne subit aucune atteinte, si personne n'attaque vos convictions, celles qui regardent l'âme, bien entendu, si l'on ne tente pas de vous forcer à quelque chose qui déplaise à Dieu, ne vous imposez pas un labeur inutile. Il faut que la vie d'un chrétien regorge de sang, oui, de sang; non point qu'il doive verser celui des autres, mais parce qu'il doit toujours être prêt à donner le sien. Quand donc l'honneur du Christ le réclame, répandons notre sang avec autant de libéralité qu'on en mettrait à répandre l'eau; et le sang n'est-il pas l'eau qui circule dans notre corps? dépouillons-nous de la chair aussi volontiers que nous le ferions d'un vêtement. Il en sera ainsi, si nous ne sommes pas liés à nos richesses, à nos maisons, aux affections sensibles, aux autres choses du temps. Ceux dont la vie est consacrée à la profession des armes, renoncent à tout, se transportent où la guerre les appelle, affrontant avec joie toutes les fatigues et tous les dangers : à bien plus forte raison, nous qui sommes les soldats du Christ, devons-nous être dans les mêmes dispositions et lutter de front avec les passions qui nous font la guerre.

Il n'est pas de persécution maintenant, et puisse-t-elle ne jamais reparaître; mais nous avons une autre guerre à soutenir, contre l'amour des biens terrestres, contre la jalousie, contre tous les mauvais penchants de la nature. Paul la retrace quand il dit : « Nous n'avons pas à combattre contre la chair et le sang. » *Ephes.*, VI, 12. Cette autre guerre est toujours devant nous. Il faut donc que nous soyons toujours sous les armes. Guerre multiple par la langue, multiple par les yeux : coupons court à celle-là; car multiple est encore la guerre des appétits déréglés. Aussi l'Apôtre se hâte-t-il d'armer les soldats du Christ : « Tenez-vous debout, nous dit-il, la ceinture aux reins; » et cette ceinture, ajoute-t-il, c'est la vérité. Pourquoi la vérité? Parce que la concupiscence est illusion et mensonge, comme l'enseigne quelque part David : « Mes reins sont pleins d'illusions. » *Psalm.* XXXVII, 8. La passion n'est pas le plaisir, elle n'en est que l'ombre. Voilà pourquoi il nous est dit : « Ceignez vos reins dans la vérité ; » ce qui désigne le vrai plaisir, la modestie, la décence. Paul nous adresse de telles exhortations, sachant le vide du péché, et voulant que tous nos membres soient à couvert. « La colère injuste, est-il écrit, ne peut manquer d'être coupable. » *Eccli.*, I, 22. Il veut donc nous couvrir d'une cuirasse et d'un bouclier. La colère est une bête féroce, prompte à nous attaquer; il faut mille barrières pour la repousser et la vaincre. Voilà pourquoi le Créateur a bâti notre poitrine comme une enceinte fortifiée, les os tenant ici la place des pierres, afin que l'ennemi ne pût pas aisément y faire brèche et venir étouffer la vie dans son foyer. Il y a là comme un incendie, une violente tempête; aucune autre partie du corps n'en supporterait la violence. C'est encore pour la même cause, disent les médecins, que les poumons enveloppent le cœur, de telle sorte que, lorsqu'il est violemment agité, le choc soit reçu par une matière élastique et molle, où le cœur trouve le repos, au lieu de battre sur un corps dur, sur l'enveloppe osseuse, où ses soubresauts le feraient se briser.

Nous avons donc besoin d'une forte cuirasse pour tenir en respect l'animal furieux. Nous avons également besoin d'un casque. Comme la tête est le siége du raisonnement, et que de la direction bonne ou mauvaise de cette faculté dépend le salut ou la perte, l'Apôtre a dit : « Prenez aussi le casque du salut. » Le cerveau se compose d'une substance molle et délicate : c'est pour cela qu'il est protégé par le crâne, comme par une solide voûte. Il est le mobile pour nous de tous les biens et de tous les maux, puisqu'il sert à distinguer ce qui convient ou ne convient pas. Nos pieds et nos mains ne réclament pas moins une armure spéciale, non les pieds ou les mains du corps, mais ceux de l'âme, pour garantir la bonne direction des uns et l'intelligente activité des autres. Armons-nous donc ainsi, et nous pourrons vaincre nos ennemis, puis ceindre la couronne triomphale, dans le

Christ Jésus Notre-Seigneur, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VI.

« C'est pourquoi, comme parle l'Esprit saint, si vous entendez aujourd'hui sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs, ainsi qu'aux jours de l'amertume et de la contradiction dans le désert, où vos pères me tentèrent, voulant m'éprouver, et virent mes œuvres, pendant quarante ans. Je fus donc en lutte avec cette génération, et j'ai dit : Ils errent toujours dans leur cœur, ils n'ont pas connu mes voies. Aussi j'ai juré dans ma colère qu'ils n'entreront pas dans le lieu de mon repos. »

1. Après avoir traité de l'espérance et déclaré que « nous sommes sa maison, si nous gardons la force et la gloire de l'espérance inébranlable jusqu'à la fin, » Paul enseigne qu'il faut réellement attendre avec fermeté ; ce qu'il prouve par les Ecritures. Faites bien attention ; car il a consigné là des choses qui ne manquent pas d'obscurité, qui sont difficiles à comprendre. Il importe donc que nous vous disions d'abord notre pensée et que nous vous exposions sommairement le sujet, pour en venir ensuite à la discussion du texte. Vous n'aurez plus besoin de nous, une fois que vous aurez vu le but que se propose l'Apôtre. C'est de l'espérance qu'il parlait ; il avait démontré qu'il faut espérer les biens à venir, qu'il y a une récompense infaillible, un lieu de repos, une joie pure, après les fatigues d'ici-bas. Il s'appuie sur l'autorité du prophète ; et que dit-il ? « C'est pourquoi, comme parle l'Esprit saint, si vous entendez aujourd'hui sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs, ainsi qu'au jour de l'amertume et de la contradiction dans le désert, où vos pères me tentèrent, voulant m'éprouver, et virent mes œuvres pendant quarante ans. Je fus donc en lutte avec cette génération, et j'ai dit : Ils errent constamment dans leur cœur, ils n'ont pas connu mes voies. Aussi j'ai juré dans ma colère qu'ils n'entreront pas dans le lieu de mon repos. » Paul distingue trois sortes de repos : celui que Dieu prit quand il eut créé le monde ; celui que les Juifs devaient goûter dans la Palestine, après tant d'afflictions et de labeurs ; celui du royaume céleste, enfin, le vrai repos celui-là, dans lequel oublieront véritablement leurs fatigues et leurs peines ceux qui l'auront obtenu. Il rappelle les trois dans ce passage. Et comment rappelle-t-il les trois, alors qu'il parle d'un seul ? Afin de montrer que c'est celui dont parle aussi le prophète. Il ne s'occupe pas du premier, dit-il, parce que la chose est trop ancienne ; ni du second, celui de la Palestine, la chose étant également passée. Il ne lui restait plus qu'à parler du troisième.

Faits historiques de la sortie d'Egypte.

Pour mieux comprendre ce qu'il en dira, nous sommes dans la nécessité de revenir sur des faits historiques. Après la sortie de l'Egypte, quand les Israélites eurent longtemps voyagé et reçu mille témoignages de la puissance de Dieu, dans l'Egypte même d'abord, puis dans la mer Rouge et dans le désert, ils voulurent envoyer des explorateurs pour reconnaître la terre qui leur était destinée. Les messagers revinrent transportés d'admiration, annonçant que cette contrée était merveilleusement fertile, mais qu'elle était habitée par des hommes forts et difficiles à vaincre. Les Juifs auraient dû se souvenir alors des bienfaits que Dieu leur avait précédemment accordés ; de quelle façon, lorsqu'ils étaient enveloppés par les formidables armées égyptiennes, non content de les soustraire au danger, il les avait maintenus en possession des trésors enlevés aux persécuteurs ; comment encore, fendant le rocher dans le désert, il les avait abreuvés avec abondance, puis leur avait envoyé la manne du ciel : au souvenir de tant d'autres merveilles opérées en leur faveur, ils auraient dû croire à la divine parole. Mais non ; dans leur ingratitude et leur aveuglement, ils ne pensent pas à ces bienfaits, comme si rien ne fût arrivé ; frappés de stupeur, ils veulent retourner en Egypte, ils s'écrient : Dieu nous en a fait sortir pour nous exterminer avec nos enfants et nos femmes. Irrité de ce qu'ils avaient si vite perdu la mémoire de ces événements, le Seigneur jura que la génération dont tel avait été le langage n'entrerait pas dans le lieu du repos ; et tous moururent dans le désert. Aussi, longtemps après que cette géné-

ration fut éteinte, David disait : « Aujourd'hui, si vous avez entendu sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs, comme au jour de la contradiction. » Pourquoi? Pour que votre sort ne soit pas celui de vos pères, et que le repos ne vous soit pas refusé. Si vos pères l'avaient obtenu, le prophète dirait-il encore : « Aujourd'hui, si vous avez entendu sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs, comme au jour de la contradiction? » Et quel autre repos, excepté celui du royaume céleste, dont le sabbat soit la figure et le type?

Puis, quand il a cité tout le témoignage que voici : « Aujourd'hui, si vous avez entendu sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs, comme au jour de la contradiction et de l'amertume dans le désert, où vos pères me tentèrent, voulant m'éprouver, et virent mes œuvres pendant quarante ans. Je fus donc en lutte avec cette génération, et j'ai dit : Ils errent constamment dans leur cœur : ils n'ont pas connu mes voies. Aussi j'ai juré dans ma colère qu'ils n'entreront pas dans le lieu de mon repos; » Paul ajoute : « Voyez, frères, si par hasard ne se trouverait en quelqu'un de vous un cœur mauvais, un instinct d'incrédulité, qui le pousserait à s'éloigner du Dieu vivant. » De l'endurcissement vient l'incrédulité. De même que les corps devenus rigides et comme ossifiés ne cèdent pas à la main du médecin : de même les âmes endurcies ne cèdent pas à la parole de Dieu. Selon toute apparence quelques-uns ne croyaient plus, ne voyant que des fables dans les anciens récits. De là cette leçon : « Voyez si par hasard ne se trouverait pas en quelqu'un de vous un cœur mauvais, un instinct d'incrédulité, qui les pousserait à s'éloigner du Dieu vivant. » Les choses futures étant encore plus difficilement acceptées que les choses passées, il leur rappelle l'histoire, qu'ils ne croyaient plus même assez. Si vos pères, leur dit-il, parce qu'ils n'eurent pas l'espérance comme il eût fallu l'avoir, furent traités de la sorte, bien plus le serez-vous. En effet, c'est pour eux qu'il parle. Le mot « aujourd'hui » ne cesse d'avoir son application tant que subsiste le monde. « Exhortez-vous vous-mêmes chaque jour, tant qu'il sera permis de dire aujourd'hui. » Edifiez-vous les uns les autres, redressez-vous, pour ne pas revoir les mêmes choses. « Afin que nul d'entre vous ne s'endurcisse dans l'égarement du péché. »

2. Vous le voyez donc bien, c'est le péché qui fait l'incrédulité. Si l'incrédulité produit une vie perverse, l'âme, de son côté, quand elle est parvenue au fond de l'abîme du mal, n'a plus que du mépris. Or, l'âme qui méprise, repousse la foi, pour se débarrasser de la crainte. « Ils ont dit, lisons-nous dans l'Ecriture : Le Seigneur ne verra pas; il ne comprend pas, le Dieu de Jacob. » *Psalm.* XCIII, 7. Ils ont dit encore : « Nos lèvres ne dépendent que de nous; qui est notre maître? » *Psalm.* XI, 5, Ecoutez encore : « Pourquoi l'impie a-t-il excité la colère de Dieu? » *Ibid.*, X, 13; et puis : « L'insensé a dit dans son cœur : Il n'est pas de Dieu. Ils se sont corrompus, ils sont devenus abominables dans leurs goûts..... La crainte de Dieu n'est pas devant ces hommes.... Parce que le pécheur s'est conduit frauduleusement en sa présence, Dieu retrouvera l'iniquité et la poursuivra de sa haine. » *Ibid.*, XIII, 1; XXXV, 2, 3. Le Christ proclame aussi la même vérité : Quiconque fait le mal hait la lumière, et ne paraît pas à la lumière. » *Joan.*, III, 20. Paul ajoute : Nous sommes devenus participants du Christ. » En quoi consiste cette participation? Lui et nous ne formons plus qu'un seul être; il est la tête et nous sommes le corps : l'héritage est le même, comme la vie. Nous ne faisons qu'un corps, veut-il dire, nous sommes de sa chair et de ses os. « Si toutefois nous gardons intact jusqu'à la fin ce commencement de sa substance. » Quel est ce commencement de substance? La foi, par laquelle nous subsistons, qui nous a donné la vie, qui nous transforme, pour ainsi parler, en une même essence. L'Apôtre poursuit : « Pendant qu'on nous tient ce langage : Aujourd'hui, si vous avez entendu sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs, comme au jour de la contradiction... » Le texte reparaît sous une autre forme; et voici ce qui vient après : « Craignons que, laissant de côté la promesse d'entrer dans le repos, quelqu'un de nous ne soit censé s'en exclure; car cette promesse est pour nous aussi bien que pour eux. »

C'est à nous qu'il est dit : « Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, » le mot « aujourd'hui » n'ayant pas de limites. « Mais la parole qu'ils entendirent ne leur servit de rien, observe l'Apôtre, parce que la foi ne combina pas son pouvoir avec celui de la parole extérieure. » Il indique la cause de cette stérilité : c'est que les énergies de l'âme firent défaut. Voulant ensuite les frapper de crainte, il confirme ainsi ce qu'il a dit : « Plusieurs n'en éprouvèrent que de l'irritation ; ce qui ne s'applique cependant pas à tous ceux que Moïse avait conduits hors de l'Egypte. Quels sont donc ceux contre qui Dieu fut en lutte pendant quarante ans? N'est-ce pas les prévaricateurs, dont les cadavres restèrent dans le désert? A qui fit-il serment de leur refuser l'entrée du repos, si ce n'est aux incrédules? Et nous voyons réellement qu'ils ne purent pas entrer dans le lieu de son repos à cause de leur incrédulité. » Après le témoignage sont posées les questions, qui donnent au discours plus de force et de clarté. Il venait de dire : « Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs. » Quels sont ces endurcis dont il fait mention? Quels sont ces incrédules? n'est-ce pas les Juifs? Voici le sens de ce langage : Ils ont entendu, comme nous entendons nous-mêmes; mais cela ne leur a servi de rien. Ne pensez donc pas que ce vous soit un avantage d'entendre simplement la prédication ; ils l'entendirent eux aussi, et ce fut en vain, parce qu'ils refusèrent de croire. Chaleb et Josué, n'ayant pas voulu faire cause commune avec les incrédules, échappèrent au châtiment qui leur fut infligé. Une remarque à faire : le texte n'indique pas un simple refus de consentement, mais bien une séparation effective, alors cependant que tous les autres étaient mus par une seule et même pensée.

« Nous qui croyons, nous entrons dans le repos. » Il corrobore cette affirmation en ajoutant : « Comme Dieu lui-même l'a dit : Je l'ai juré dans ma colère, ils n'entreront pas dans mon repos; » quoique ses œuvres fussent arrêtées dès la constitution du monde. Quelqu'un aurait peut-être objecté : Cela montre seulement qu'ils n'y sont pas entrés, et ne prouve pas que nous devions être plus heureux. Que fait l'Apôtre? Il commence par établir que ce repos n'en exclut pas un autre, ni celui-ci le repos des cieux. Pour le moment il se borne à dire que les Israélites n'obtinrent pas celui qu'ils espéraient. Que telle soit sa pensée, on le voit par la suite de son discours. « Il est dit quelque part, à propos du septième jour : Et Dieu, le septième jour, se reposa de toutes ses œuvres. Il est dit encore ici : Ils n'entreront pas dans mon repos. » Il est donc visible que le premier repos n'empêche pas le second. « Comme il faut bien que quelques-uns y soient admis, ceux à qui ce repos fut d'abord annoncé n'en ayant pas été jugés dignes à cause de leur incrédulité, Dieu détermine encore un jour qu'il désigne par aujourd'hui, disant avec David : Après un si long temps, comme il a été dit plus haut... » Où veut-il en venir? Quelques-uns devant absolument entrer, et ceux-là n'ayant pas eu cet avantage, il en vient à fixer un troisième repos. Or, qu'il faille une entrée, l'entrée de quelques-uns au moins, écoutez comment il le prouve : David a dit de nouveau, tant de siècles après : « Aujourd'hui, si vous avez entendu sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs comme au jour de la contradiction. Si Josué leur eût donné ce repos, il ne serait certes pas question d'un autre jour. » En parlant de la sorte, il montre donc évidemment qu'il en est qui doivent encore recevoir une récompense; « par conséquent, il reste un repos sabbatique pour le peuple de Dieu. » D'où cela résulte-t-il? De cette exhortation : « N'endurcissez pas vos cœurs. » Pas de repos sabbatique, pas de pareille leçon : il ne serait pas défendu de faire les mêmes choses pour ne pas encourir le même châtiment si le châtiment n'était plus à craindre. Or, comment eussent pu le subir ceux qui déjà possédaient la Palestine, s'il n'existait pas un autre repos?

Le repos du sabbat n'exclut pas le repos des cieux.

3. Paul conclut admirablement son discours. Il prononce à la fin le mot propre, le sabbat, sujet de leur joie, but constant de leurs espérances ; et c'est le royaume qu'il appelle sabbat. Dieu veut qu'en ce jour on s'abstienne plus spécialement de toute action mauvaise, et que les œuvres se rapportant au culte de Dieu par le

ministère des prêtres, et celles qui profitent à l'âme soient seules accomplies : c'était alors la même chose. L'Apôtre ne parle pas tout à fait ainsi; comment donc? « Celui qui est entré dans son repos, a mis fin à ses œuvres comme Dieu mit fin aux siennes. » L'homme entrant dans son repos imite Dieu se reposant dans ses œuvres. Les ayant entretenus de cet objet, et sachant combien ils désiraient apprendre quand viendrait l'heureux moment, il termine par cette conclusion. « Aujourd'hui, » leur dit-il, pour qu'ils ne perdent jamais l'espérance. Exhortez-vous vous-mêmes chaque jour, tant qu'il est possible de dire, « aujourd'hui. » Serait-on dans le péché, tant qu'aujourd'hui dure, on ne doit pas désespérer : la durée de l'espérance est égale à celle de la vie. Avant tout, dit-il encore, qu'il n'y ait pas de cœur dépravé par l'incrédulité; mais, cela serait-il, que nul ne s'abandonne, que chacun reste en possession de soi; tant que nous sommes en ce monde, cet aujourd'hui peut recevoir son application. En cet endroit, l'Apôtre stigmatise les murmures aussi bien que l'incrédulité. « Leurs cadavres sont restés dispersés dans le désert. »

Ensuite, pour qu'on ne s'imagine pas que le coupable sera simplement exclu du repos, il mentionne aussi le supplice, en ajoutant : « Vivante est la parole de Dieu, efficace, plus pénétrante qu'un glaive à double tranchant; elle atteint jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles; elle démêle les pensées et les intentions du cœur. » Il fait allusion à la géhenne, il fait pressentir le châtiment. Cette parole, dit-il, entre dans le secret des cœurs et divise l'âme elle-même. Il ne s'agit plus ici comme là de cadavres dispersés et privés de sépulture, il s'agit du royaume des cieux perdus, de l'éternelle géhenne à subir, d'une peine qui n'aura jamais de fin. « Exhortez-vous vous-mêmes. » Remarquez cette modération et cette douceur. Il n'a pas dit : Adressez-vous des reproches; il ne réclame que des exhortations. Ainsi faut-il nous conduire envers ceux qui sont sous l'étreinte de l'affliction. Il s'exprime de la même manière, écrivant aux Thessaloniciens : « Avertissez les esprits inquiets. » Quant aux pusillanimes, ce n'est plus même cela; quoi donc? « Consolez ceux qui sont abattus, soutenez les faibles, soyez patients envers tous. » I *Thes.*, v, 14. « Consolez, » au lieu de : Ne désespérez pas, ne perdez pas courage. Celui qui ne console pas le malheureux dans l'angoisse de la tribulation, lui resserre de plus en plus le cœur. « Afin que nul de vous ne s'endurcisse, dit-il, dans l'égarement du péché. » Peut-être veut-il parler des tromperies du démon; c'est une erreur de ne rien attendre dans l'avenir, de penser que nous n'aurons pas à rendre compte de notre vie, que nous ne porterons pas la peine des péchés commis, qu'il n'y aura pas de résurrection. Ou bien, il pourrait vouloir dire que c'est une déception d'être insensible à tout, de désespérer de soi-même. S'écrier, en effet : Que puis-je attendre? j'ai péché, je n'ai plus aucun espoir de me relever; c'est une vraie déception.

Il leur rend ensuite l'espérance, en leur disant : « Nous sommes devenus participants du Christ; » c'est comme s'il leur tenait ce langage : Celui qui nous a tant aimés, et tenus en si haute estime qu'il a fait de nous son corps, ne nous verra pas d'un œil dédaigneux aller à notre perte. Songeons à l'honneur qu'il nous a fait : le Christ et nous ne formons qu'un seul être. Ne lui refusons donc pas notre foi. Paul insinue de nouveau ce qu'il a formulé dans une autre circonstance : « Si nous souffrons avec lui, avec lui nous régnerons. » II *Tim.*, II, 12. Voilà ce qu'il faut entendre par « nous sommes devenus participants. » Nous participons à tout ce que le Christ a voulu lui-même éprouver. Il vient de les exhorter par la vue du bien : « Nous sommes devenus participants du Christ. » Maintenant il les exhorte par la crainte du mal : « Redoutons que, laissant de côté la promesse d'entrer dans son repos, quelqu'un de nous ne mérite d'en être repoussé. » C'est une chose dont on a déjà vu l'exemple : « Ils me tentèrent, dit Dieu, et pendant quarante ans ils virent mes œuvres. » Vous comprenez par là qu'il ne faut pas demander à Dieu compte de ce qu'il fait, que nous devons croire en lui, soit quand il nous protége, soit quand il paraît nous aban-

donner ; car il leur reproche à cette heure d'avoir tenté Dieu. Celui qui veut avoir des preuves de sa puissance, de sa prévoyante bonté, de sa sollicitude, n'est pas encore persuadé qu'il soit tout-puissant et plein d'amour pour les hommes. En écrivant de la sorte, l'Apôtre désigne assez ces esprits défiants qui désirent savoir par expérience s'il a le pouvoir et la volonté de les préserver ou de les défendre. Partout, vous le voyez, l'incrédulité provoque la colère et la vengeance. Que signifient ces paroles : « Le repos sabbatique est donc réservé au peuple de Dieu? » Observez encore avec quelle logique il résume tout son discours. Dieu jura, dit-il, que les premiers n'entreraient pas dans son repos, et par le fait ils en restèrent exclus. Dans la suite, et longtemps après, il dit encore aux Juifs : « N'endurcissez pas vos cœurs, à l'exemple de vos pères. » Il est donc évident qu'un autre repos existe. En effet, ce passage ne saurait s'appliquer à la Palestine, qu'ils possédaient déjà ; il ne peut pas non plus s'entendre du septième jour, puisqu'il n'est nullement question de la première semaine : reste donc qu'il nous fait entrevoir le seul vrai repos.

4. Le vrai repos est sans nul doute celui qui ne comporte ni douleur, ni tristesse, ni gémissement, d'où les sollicitudes et les fatigues, les angoisses et les terreurs sont bannies ; les terreurs qui secouent et blessent l'âme, mais où subsiste la seule crainte de Dieu qui la remplit de suavité. On n'entendra plus là : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front ; » là ne germeront plus ni les ronces ni les épines ; plus n'auront lieu ces sentences : « Tu enfanteras dans la douleur..... Tu seras soumise à l'homme, il régnera sur toi. » *Genes*, III, 19, 18. Tout sera paix, bien-être, joie, béatitude, douceur, ordre, charité. Désormais plus de jalousie ni de haine, aucune maladie, ni la mort du corps ni celle de l'âme, pas de ténèbres, pas de nuit ; tout sera jour, lumière et repos. On n'y connaît pas la fatigue, on n'y ressent pas le dégoût : le désir du bonheur y renaît sans cesse. Voulez-vous que je vous présente de plus une image de cet état futur ? Il est vrai qu'absolument ce n'est pas possible ; j'essaierai toutefois de trouver un terme de comparaison, autant que faire se peut. Levons les yeux vers la voûte céleste, quand aucun nuage n'en altère l'éclat, n'en amoindrit la splendide couronne. Après avoir longtemps contemplé cette merveilleuse beauté, songeons que telle sera notre parvis ; je me trompe, nous aurons un parvis aussi supérieur à celui-là, que l'or est supérieur à nos maisons d'argile, et par-dessus ce ciel un dôme encore plus magnifique. Représentons-nous les anges, les archanges, les innombrables tribus des puissances incorporelles, le palais de Dieu même, le trône paternel. Mais la parole, je l'ai dit, est impuissante à tout retracer; il y faut l'expérience, et la lumière qu'elle seule peut donner. Comment supposez-vous, je vous le demande, que devait être Adam dans le paradis? Or, la vie dont je vous parle l'emporte beaucoup plus sur celle du premier homme, que le ciel ne l'emporte sur la terre.

Cherchons encore une autre image. S'il arrivait que l'homme assis aujourd'hui sur le trône devînt tout à coup le maître du monde entier, qu'il n'eût plus ni les ennuis de la guerre, ni les sollicitudes du pouvoir, qu'il fût seul honoré, plongé dans les délices, entouré de nombreuses légions, comblé de richesses, objet de tous les regards ; qu'éprouverait-il dans son âme, à la vue de ce calme profond établi dans toutes les contrées de l'univers? Alors existera quelque chose de semblable ; mais non, nous n'avons pas encore une image de la réalité : il faut en chercher une autre. C'est un royal enfant, renfermé dans le sein de sa mère, incapable de rien sentir, et qui de là passerait sur le trône, s'emparant de tout à la fois, non d'une manière lente et progressive : voilà le contraste des deux états. C'est encore un prisonnier abreuvé de misères sans nombre, dont on briserait les fers pour l'investir immédiatement de la puissance souveraine. Et même ainsi nous n'atteignons pas à l'image complète. En effet, celui que nous avons mis en possession de tant de biens, de la royauté même, n'en ressent la vive impression qu'un jour, deux ou trois peut-être ; puis le temps a bientôt défloré le plaisir,

en admettant que le fond reste ; mais, quel que soit ce plaisir, il succombe toujours à l'habitude : là-haut, loin de décroître, le bonheur ira sans cesse en augmentant. Imaginez ce que c'est pour une âme, après son départ d'ici-bas, de ne plus prévoir une fin, ni même un changement à sa béatitude, si ce n'est un agrandissement; de posséder une vie sur laquelle la mort n'a pas de prise, exempte de tout péril, de toute peine, de tout souci, inondée de joie, regorgeant de biens.

Quand nous allons dans la plaine, si nous y apercevons les tentes d'un campement, les riches toiles qui les forment, l'éclat des lances et des casques, la surface étincelante des boucliers, nous sommes saisis d'admiration les yeux fixés sur ce spectacle ; s'il nous arrive de voir le souverain courant dans les rangs, monté sur un coursier superbe couvert d'une armure d'or, rien ne manque à notre satisfaction : que sera-ce alors, pensez-vous, de contempler les éternels pavillons des saints dans les régions célestes? « Ils vous recevront, est-il dit, dans les éternels tabernacles. » *Luc.*, XVI, 9. Chacun resplendira devant vous d'une lumière plus vive que celle du soleil, non par le fer et l'airain, mais par cette gloire dont l'œil humain ne saurait soutenir les rayons. Voilà pour ce qui regarde les hommes ; mais qui nous dira les myriades d'anges et d'archanges, de chérubins et de séraphins, de trônes et de dominations, de principautés et de puissances, dont la beauté dépasse tout entendement? A quoi bon poursuivre plus longtemps ce qu'on ne peut atteindre? « Ni l'œil n'a vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme n'a jamais éprouvé quelque chose du bonheur préparé par Dieu à ceux qui l'aiment. » I *Cor.*, II, 9. Rien de plus malheureux, en conséquence, que de ne pas l'obtenir ; pas de félicité comparable à celle d'en acquérir la possession. Puissions-nous être du nombre des bienheureux, entrer dans l'éternelle béatitude, par le Christ Jésus Notre-Seigneur, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Beauté et splendeur des pavillons éternels.

HOMÉLIE VII.

« Hâtons-nous donc d'entrer dans ce repos, et que personne de nous ne tombe dans le péché d'incrédulité. Vivante est la parole de Dieu, efficace, et plus pénétrante qu'un glaive à double tranchant; elle atteint jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles; elle démêle les pensées et les intentions du cœur. Il n'est pas de créature invisible pour elle : tout est à découvert et sans voiles devant les yeux de celui qui est l'objet de notre discours. »

1. C'est une grande et salutaire chose que la foi, une chose sans laquelle il n'est pas possible d'être sauvé. Elle n'y suffit pas cependant toute seule, il y faut de plus la bonne direction de la vie. Voilà pourquoi Paul exhorte encore ceux qui sont initiés aux divins mystères, en disant : « Hâtons-nous d'entrer dans ce repos. » Soyons pleins de zèle, dit-il, sachant que la foi ne suffit pas, que les œuvres ne sont pas moins nécessaires, que nous devons déployer une infatigable ardeur. Sans une ardeur pareille on ne monte pas au ciel. S'ils ne méritèrent pas même la terre, ceux qui subirent tant de souffrances dans le désert ; s'ils n'arrivèrent pas à la posséder, par suite de leurs murmures et de leurs fornications ; comment serons-nous jugés dignes des cieux, nous qui vivons dans la dissipation et la paresse? Donc nous avons besoin d'une incessante énergie. Observez que l'Apôtre ne se borne pas à nous dire que nous aurons le malheur de ne pas entrer, qu'en ne montrant pas le zèle convenable, nous perdrons les biens promis ; il ajoute ce qui stimule tout autrement les hommes. Et quoi donc? « Que personne de nous ne tombe dans ce même péché d'incrédulité. » Mettons là notre entendement, notre espérance, nos prévisions, de peur d'une égale ruine. Que nous en soyons réellement menacés, c'est visible dans le texte. Que le châtiment toutefois ne doive pas être le même, quoique ce dernier mot y soit aussi, la suite vous le montre : « Vivante est la parole de Dieu, efficace, et plus pénétrante qu'un glaive à double tranchant ; elle atteint jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles; elle démêle les pensées et les intentions du cœur. »

Dans ce passage nous voyons de plus que les premières choses furent également accomplies par cette divine parole, qu'elle vit toujours, qu'elle n'est pas éteinte. En l'entendant ainsi nommer, ne la regardez pas comme une simple parole ; Paul vous a dit qu'elle est plus tranchante qu'un glaive. Quelle condescendance dans cette comparaison ! Apprenez de là pour quelle raison les prophètes avaient recours à ces mots de glaive, d'arc et d'épée. « Si vous ne vous convertissez pas, dit l'un d'eux, il brandira son glaive, il a bandé son arc, il le tient prêt. » *Psalm.* VII, 13. Si maintenant encore, après tant de siècles écoulés, sous des institutions beaucoup plus parfaites, ce n'est pas assez de nommer la parole pour frapper les esprits ; s'il faut de telles expressions pour rendre manifeste la force de la pensée ; combien plus alors ? « Elle atteint jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit. » Que signifient ces mots ? Quelque chose de plus terrible encore : ou bien, que la parole de Dieu sépare l'esprit de l'âme ; ou bien, qu'elle transperce les substances incorporelles elles-mêmes, et qu'elle n'est pas comme le glaive qui frappe uniquement les corps. L'Apôtre nous enseigne par là que l'âme reçoit aussi un châtiment, que la parole scrute l'intérieur, et traverse de part en part tout l'homme. « Elle démêle les pensées et les intentions du cœur. Il n'est aucune créature qui lui demeure cachée. » C'est ici surtout qu'il les épouvante. Entendez ce qu'il dit ? Alors même que vous n'auriez pas chancelé dans la foi, si vous n'avez pas une pleine confiance, Dieu jugera l'intime de votre cœur, il passe là pour tout examiner et punir. Et pourquoi dire les hommes ? Cela s'entend aussi bien des anges et des archanges, des chérubins et des séraphins, de toute créature sans exception : tout se manifeste à cet œil, tout est en pleine lumière, rien ne peut lui demeurer caché. « Toutes choses sont à découvert et sans voiles devant les yeux de celui qui est l'objet de notre discours. » Le texte porte que tout est retourné, par métaphore : c'est comme la peau qu'on arrache aux victimes immolées. De même qu'on met à nu tout l'intérieur quand on les dépouille de la sorte, de même Dieu voit le fond de tous les êtres.

L'Apôtre se sert toujours des images corporelles.

Considérez, je vous prie, comme l'Apôtre emploie constamment des images corporelles, nécessité que lui fait la faiblesse des auditeurs. Qu'ils soient réellement faibles, lui-même le déclare en les appelant de petits enfants, à qui le lait est nécessaire et qui ne peuvent supporter une solide nourriture. « Tout est à découvert et sans voile aux yeux de celui qui est l'objet de notre discours. » En quoi consiste cet exemple d'incrédulité dont il est question dans ce passage? C'est comme si quelqu'un, voulant remonter à la cause, disait : Pourquoi ne virent-ils pas la terre promise? Ils avaient reçu les arrhes de la puissance divine, et, quand ils auraient dû croire, cédant plutôt à la terreur, n'ayant de Dieu aucune grande idée, ils se sont perdus par leur bassesse d'âme. On peut encore dire : Lorsqu'ils ont déjà parcouru la majeure partie de la route, comme ils touchaient au but, ils ont sombré dans le port même. Voilà ce que je crains aussi pour vous, ajoute l'Apôtre. C'est ce que signifie cet exemple d'incrédulité. Ses disciples avaient eux-mêmes beaucoup souffert, comme il leur en rendra plus tard le témoignage : « Souvenez-vous des premiers jours, lorsque, récemment illuminés, vous avez subi de si douloureuses luttes. » *Hebr.*, X, 32. Que personne donc ne se laisse aller à la pusillanimité, et ne tombe par défaut de courage sur le point de finir. Il en est, je vous assure, qui se présentent d'abord au combat avec une ardeur merveilleuse, et qui, ne voulant pas ensuite ajouter une faible partie, perdent le tout. L'exemple des anciens est bien propre à nous éclairer, à nous prémunir contre une pareille défaillance par la crainte du sort qu'ils ont éprouvé. Toujours ce même exemple d'incrédulité.

Donc, pas de faiblesse ; Paul le dit en terminant : « Relevez les mains abattues et les genoux qui chancellent. Pour que personne ne succombe à cet exemple d'incrédulité ; » car c'est là vraiment une chute. Puis, de peur qu'en entendant ces derniers mots, vous ne vous représentiez le même genre de mort qu'ils subirent, écoutez ce qui suit : « Vivante est la

parole de Dieu, efficace, et plus pénétrante qu'un glaive à double tranchant. » Nul glaive n'est terrible comme cette parole quand elle fond sur les âmes, ne frappe d'aussi funestes coups, ne fait de blessures aussi profondes. Il n'est pas besoin de le développer ou de le démontrer, tant l'exposition seule en est évidente. Dans quelle guerre ont-ils péri? sous quel glaive? Ne sont-ils pas tombés de leur propre mouvement? Si nous n'avons pas éprouvé la même peine, ne soyons pas pour cela sans appréhension. Tant qu'il est possible de dire aujourd'hui, la résurrection nous est également possible. Après avoir ainsi parlé, de peur qu'une punition menaçant l'âme seulement ne les laisse dans l'indolence, il ajoute ce qui regarde le corps : comme un monarque, quand les délégués de son pouvoir ont commis une grave faute, commence par les dégrader en leur ôtant le baudrier militaire, en faisant proclamer leur déshonneur par la voix du héraut, et les frappe ensuite; ainsi fait l'Esprit pour dégaîner le glaive. A la fin, Paul mentionne une parole que nous devons à notre tour adresser au Fils; et c'est ce qu'il y a de plus terrible, puisqu'elle remet sous nos yeux le compte que nous aurons à rendre de toutes nos actions. N'ayons donc ni défaillance ni pusillanimité. Pour nous instruire, il suffit de ce qui a été dit; mais ce n'est pas assez pour son zèle, il ajoute : « Nous avons un grand pontife qui s'est ouvert les cieux, Jésus le Fils de Dieu. »

2. Que tel soit son mobile, on le voit par ce qui suit : « Car nous n'avons pas un pontife qui soit incapable de compatir à nos infirmités. » C'est dans la même intention qu'il disait plus haut : « De ce qu'il a lui-même souffert la tentation, il peut venir en aide à ceux qui sont tentés. » Remarquez la portée de ses paroles actuelles. Voici quel en est le sens : Il a fait la route que nous faisons maintenant, et même une route plus difficile; pas de douleur humaine qu'il n'ait voulu ressentir. Paul disait tout à l'heure : « Il n'est pas de créature qui se dérobe à sa vue; » témoignage de la divinité du Christ. Dès qu'il touche ensuite à l'incarnation, il s'exprime d'une manière beaucoup plus humble : « Nous avons un grand pontife qui s'est ouvert les cieux; » ce qui témoigne d'une plus vive sollicitude, puisque le Christ nous protége alors comme des frères, qu'il ne veut pas laisser tomber. Moïse n'entra pas dans le lieu du repos; il en est autrement de notre pontife, et je vous dirai comment. Ne vous étonnez pas si l'Ecriture n'en dit rien. Le chef est compris dans la mesure, pour que les subordonnés n'aient pas à récriminer; ou bien c'est pour ne pas paraître accuser un tel homme qu'il n'en parle pas ouvertement. Si, malgré son silence, les Juifs ont tenu ce propos : Il a parlé contre Moïse et contre la loi; que n'eussent-ils pas osé dire, dans le cas où cette affirmation fût sortie de sa bouche : Il s'agit du ciel, et non de la Palestine? D'un autre côté, Paul n'attribue pas tout au pontife, il demande aussi notre concours, la profession de notre foi : « Ayant un grand pontife qui s'est ouvert les cieux, Jésus le Fils de Dieu, soyons fermes dans la confession. » Que faut-il confesser? Qu'il existe une résurrection, une rémunération future, des biens infinis; que le Christ est Dieu, qu'il n'est pas d'erreur dans la foi : voilà les choses que nous devons confesser, et d'une manière inébranlable. Que telle soit la vérité, l'entrée du suprême pontife dans le ciel en est la preuve. Confessons, et nous ne serons pas déçus. Bien que la réalité n'apparaisse pas encore, confessons : si nous l'avions sur la terre, c'est alors que nous serions dans le faux. La vérité se manifeste encore par le délai; cela tient à la grandeur même de notre pontife : « Car nous n'avons pas un pontife qui soit incapable de compatir à nos infirmités. »

Celui-là n'ignore pas nos besoins, comme tant d'autres pontifes, qui ne connaissent ni les affligés ni l'affliction elle-même. Un homme ne peut pas savoir ce que le malheureux souffre, à moins d'être passé par le malheur et d'en avoir fait l'expérience. Notre pontife a tout souffert; ce n'est qu'après sa passion qu'il est monté dans la gloire, afin de reporter sur nous une plus tendre compassion. « Pour mieux nous ressembler, il a subi toutes les épreuves, moins le péché. » Cette ressemblance, il l'avait affirmée déjà; il insiste encore. Cela revient à dire :

Le Christ a été persécuté, conspué, traduit en justice, tourné en dérision, chargé de calomnies, et puis enfin crucifié. « Pour nous ressembler en toute chose, excepté le péché. » Là-dessous se cache une autre leçon : c'est qu'il est possible de vivre dans les tribulations sans nous rendre coupables. Aussi, quand l'Apôtre dit : « Dans la ressemblance de la chair, » il entend par là, non une simple apparence, mais la réalité même de la chair. Pourquoi donc parle-t-il de ressemblance? Ce nom s'applique à la chair corrompue. En cela celle du Christ ressemblait seulement à la nôtre : la même par nature, elle en différait absolument sous le rapport du péché. « Présentons-nous donc avec confiance devant le trône de son amour, afin d'obtenir miséricorde, et trouver grâce et secours dans le temps opportun. » Quel est ce trône d'amour et de grâce? Le trône royal, celui dont parle le prophète : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds. » *Psal.* CIX, 1. C'est comme si l'Apôtre disait : Présentons-nous avec assurance, parce que nous avons un pontife sans péché, qui a triomphé du monde. « Ayez confiance, a dit le Sauveur, j'ai vaincu le monde. » *Joan.*, XVI, 33. Avoir tout souffert et n'avoir point de péché, c'est la même chose. Mais, m'objectera-t-on, dès que nous sommes pécheurs et qu'il est l'innocence même, comment pouvons-nous aller à lui avec confiance? Parce que son trône est actuellement celui de la grâce, et non celui du jugement. Donc « approchons avec confiance, pour obtenir la miséricorde, » telle que nous la désirons. C'est l'œuvre de la munificence et le don du Roi.

« Afin de trouver grâce et secours dans le temps opportun. » Cette dernière parole est d'une frappante vérité. Présentez-vous à cette heure, nous dit Paul, et vous obtiendrez grâce et miséricorde; vous venez dans le temps opportun. Si vous attendez à la vie future, il n'en sera plus ainsi; l'accès vous sera fermé, ce ne sera plus alors le trône de la grâce. Ce trône n'existe qu'autant que le Roi l'occupe dans ce but; la consommation une fois arrivée, c'est le jugement qu'on appelle : « Levez-vous, ô Dieu, s'écrie le prophète, et jugez la terre. » *Psalm.* LXXXI, 8. On peut donner une autre explication : « Présentons-nous avec confiance, » avec une conscience exempte de tout péché, sans éprouver aucune hésitation; car autrement impossible de s'approcher avec confiance. De là ce que nous lisons ailleurs : « Dans le temps opportun je t'ai exaucé, au jour du salut je t'ai secouru. » *Isa.*, XLIX, 8. Que la voie de la pénitence nous soit maintenant ouverte, quand après le baptême nous avons péché, c'est une pure grâce. A ce nom de pontife, ne vous représentez pas Jésus debout, parce que telle est l'attitude du pontife; celui-ci vous est montré conduit immédiatement au trône. Vous le voyez, ce n'est pas en vertu de sa nature qu'il est devenu pontife, c'est par charité, par condescendance, par anéantissement. Et nous aussi, nous jugeons opportun de dire en ce moment : « Présentons-nous avec confiance, » et prions; si nous offrons seulement la foi, tout nous sera donné sans réserve. C'est aujourd'hui le temps de la munificence; que personne donc ne désespère de soi. Alors plus d'espérance, la chambre nuptiale étant désormais fermée, le Roi ayant fait déjà son entrée et passant en revue ceux qui sont assis à sa table : en ce moment, le sein du Patriarche recevra ceux qui s'en seront rendus dignes. C'est autre chose maintenant : l'amphithéâtre demeure encore dressé, la lice est toujours ouverte, la palme est devant nous.

3. Hâtons-nous donc. L'Apôtre disait : « Je cours, mais non dans les ténèbres. » I *Cor.*, IX, 26. Il faut courir, et d'une course énergique. Celui qui court ne voit rien ni personne, qu'il traverse des prairies ou des déserts. Celui qui court regarde la palme, et non les spectateurs : qu'ils soient riches ou pauvres, qu'on le raille ou qu'on le loue, qu'on lui jette des insultes ou des pierres, pillerait-on sa maison, verrait-il ses enfants et sa femme, il ne se laisse pas détourner de son but; pour lui n'existe qu'une chose, courir et remporter le prix. Celui qui court ne s'arrête pas; un instant de négligence, et tout est perdu. Celui qui court, non-seulement ne se relâche pas avant le terme, mais encore redouble d'efforts à mesure qu'il en approche. Un tel dis-

cours s'adresse à ceux qui disent : Jeunes, nous avons montré de l'activité, nous avons pratiqué les rigueurs de la pénitence ; nous sommes vieux maintenant. — C'est donc maintenant que votre piété doit être plus vive et plus forte. Ne me racontez pas vos œuvres passées ; c'est plutôt à l'heure présente qu'il faut montrer l'ardeur et la vigueur de la jeunesse. S'il était question de cette course corporelle, on le comprend, impossible dans la vieillesse de courir également bien, puisque tout l'effort de la lutte gît dans le corps ; mais vous, pourquoi ralentiriez - vous votre course ? ici l'âme seule est en jeu, vous n'avez besoin que d'une âme active et vigilante.

'âme se fie avec :.

Or, l'âme se fortifie à mesure qu'on avance en âge ; c'est quand on est vieux qu'elle fleurit et tressaille. De même que le corps, lorsqu'il est assiégé par la fièvre et par de continuelles maladies, quelle que soit sa vigueur native, demeure abattu, mais recouvre sa force dès qu'il est délivré de pareils assauts ; de même l'âme est affaiblie dans la jeunesse par la fièvre des passions, en butte à l'amour de la gloire et du plaisir, aux pensées lascives, à tous les fantômes de l'imagination ; et puis, quand vient la vieillesse, elle s'affranchit de tout, soit par le bénéfice de l'âge, soit par les inspirations de la philosophie.

La vieillesse rabat les forces exubérantes du corps, et retire à l'âme de telles satisfactions, ne voudrait - elle pas y renoncer. Voilà donc l'âme en quelque sorte délivrée de tous ses ennemis, établie dans un lieu sûr et tranquille, où règne une profonde sérénité. L'âge amène aussi la crainte ; celle de la mort, à défaut de toute autre ; les vieillards ne peuvent ignorer qu'ils touchent à leur terme, que le moment ne saurait plus être loin. Or, quand se dissipent les convoitises de la vie, se présente et s'impose l'attente du jugement, réprimant les saillies de l'âme, l'assouplissant au joug et domptant toutes ses résistances. Ne voyons-nous pas des vieillards, me direz-vous peut-être, pires que les jeunes gens ? Vous me signalez ici l'exagération de la perversité ; nous voyons aussi des frénétiques se précipiter de leur propre mouvement. Qu'un vieillard ait encore les funestes travers de la jeunesse, c'est en réalité l'hyperbole du mal. Celui-là n'a pas d'excuse aux égarements de ses premières années : il n'a pas le droit de dire : « Ne vous souvenez pas des péchés et des aveuglements de ma jeunesse. » *Psalm.* XXIV, 7. En demeurant ce qu'il était, il montre que dans la jeunesse même, il n'a pas prévariqué par ignorance, par inexpérience ou par entraînement, mais bien par pure faiblesse. Pour pouvoir dire à Dieu : « Ne vous souvenez pas des péchés et des aveuglements de ma jeunesse, » il faut avoir une vie digne des cheveux blancs et s'être converti quand on arrive à cet âge. S'il a vieilli dans le désordre et l'ignominie, il ne mérite pas le nom de vieillard, ne sachant pas respecter sa propre vieillesse. En disant : « Ne vous souvenez pas des péchés et des aveuglements de ma jeunesse, » on déclare se mieux conduire dans un âge avancé.

Ne faites donc point que votre conduite présente rende sans pardon les péchés que vous avez commis autrefois. N'est-ce pas une chose impardonnable et repoussante qu'un vieillard boive jusqu'à perdre la raison, s'attable dans les auberges, qu'un vieillard se passionne pour les courses de chevaux et fréquente le théâtre, se précipitant avec la foule comme un enfant ? C'est vraiment une honte, c'est une risée de conserver les goûts de l'enfance et ses idées sous la couronne de la vieillesse. On se hâte de l'opposer aux insultes d'un jeune homme. Respectez-la vous-même le premier ; si vous ne savez pas la respecter, malgré votre grand âge, comment voulez-vous que le jeune homme la respecte en vous ? Vous souillez vos cheveux blancs, au lieu de les honorer. C'est une noble distinction, c'est une puissance réelle que Dieu vous transmet en vous les donnant ; pourquoi trahissez-vous cette prérogative ? Comment le jeune homme vous respecterait-il, quand vous êtes plus dissolu que lui ? Les cheveux blancs ne sont respectables que par le caractère même de la vie : avec les passions de la jeunesse et ses emportements, ils ajoutent le ridicule à l'odieux. Quelle influence pourriez-vous avoir sur les hommes jeunes, vieillard qui chancelez sous le poids de l'ivresse ? Ce n'est pas à la vieillesse que je fais

le procès en parlant ainsi, c'est plutôt à la jeunesse. A mes yeux ceux qui méritent de tels reproches, seraient-ils parvenus à leur centième année, ne sont encore que des imberbes; tout comme des petits enfants, s'ils ont la modération et la sagesse, l'emportent sur les vieillards. Ce n'est pas moi qui tiens ce langage; l'Ecriture sait bien établir cette distinction: «La vieillesse vénérable ne se mesure pas au nombre des années, la vie est longue quand elle est sans tache. » *Sap.*, IV, 9.

4. Nous honorons les cheveux blancs non certes comme couleur, mais comme signe d'une vie vertueuse : par le dehors nous présumons que l'intérieur doit être vénérable. Une conduite tout opposée expose d'autant plus au ridicule. Si nous honorons le souverain, nous allons jusqu'à vénérer la pourpre et le diadème, symboles de l'autorité; mais, si nous le voyons conspué avec sa pourpre, foulé, saisi, déchiré par ses satellites, puis jeté dans une prison, la pourpre et le diadème nous inspirent-ils encore, dites-moi, une crainte respectueuse? N'avons-nous pas plutôt des larmes pour cet appareil de la royauté? N'exigez donc point qu'on vous honore à cause de vos cheveux blancs, si vous ne les honorez pas vous-même: ils seront pour vous un sujet de condamnation, parce que vous avez flétri ce splendide et précieux ornement. Je ne parle pas contre tous, je n'accuse pas non plus la vieillesse elle-même; je ne m'égare pas à ce point : je m'élève contre ces âmes puériles qui rabaissent la majesté des ans; ce n'est pas sur ceux qui sont parvenus à la vieillesse que nous gémissons, mais bien sur ceux qui la déshonorent. Le vieillard est roi, s'il le veut, et plus roi que l'homme revêtu de la pourpre, pourvu qu'il commande aux passions et les réduise au rôle des satellites. S'il subit, au contraire, leur joug et se laisse précipiter de son trône; s'il devient l'esclave de l'argent, de la vaine gloire, de la vanité, de la gourmandise, de l'ivrognerie, de la colère ou de la volupté; s'il s'occupe de parfumer ses cheveux, ravalant ainsi par une perversion volontaire sa propre dignité, de quel châtiment n'est-il pas digne?

Ne vous montrez pas tels, vous qui êtes jeunes; il ne vous est pas permis pour autant de vivre dans le désordre. Et la raison, c'est qu'on peut être vieux dans la jeunesse, aussi bien que jeune dans un âge avancé. De même que les cheveux blancs ne sauvent personne, de même les cheveux noirs ne sont pas un obstacle au salut. Si les travers que j'ai signalés déshonorent un vieillard beaucoup plus qu'un jeune homme, il ne faut pas s'imaginer que celui-ci soit exempt de reproches. Il est digne de pardon quand il est chargé de la direction des affaires, sans avoir l'expérience voulue, quand le temps lui manque avec l'expérience; mais, s'il est question de se montrer sage, ferme, désintéressé, ce n'est plus la même chose. Il est des points où le jeune homme sera plus blâmable que le vieillard. Il faut à celui-ci beaucoup de soins, affaibli qu'il est par les années; celui-là pouvant se suffire à lui-même, s'il le veut, quelle indulgence peut-il espérer si la bonne volonté lui manque, quand il se montre plus rapace qu'un vieil usurier, plus opiniâtre dans ses rancunes, plus insolent dans ses mépris, moins capable de protéger le faible; quand il parle sans modération et sans discernement, se répand en sarcasmes, s'adonne à la boisson? S'il pense devoir recourir à la sagesse pour abriter sa réputation, voyez combien de secours lui sont donnés, pourvu toujours qu'il le veuille. Si la concupiscence l'obsède avec plus de force qu'elle n'obsède le vieillard, il a des moyens que n'a pas celui-ci pour endormir cette bête féroce. Quels sont ces moyens? Le travail, la lecture, les veilles, les jeûnes. — Pourquoi nous parlez-vous ainsi, comme si nous avions embrassé la vie monastique? — Et c'est à moi que vous le dites? dites-le donc à Paul quand il vous donne cette leçon : « Veillez en toute patience et priez; » *Coloss.*, IV, 2; puis celle-ci : « Ne tenez pas compte de la concupiscence. » *Rom.*, XIII, 14. En effet, il ne s'adresse pas aux moines seuls, il s'adresse également à tous ceux qui vivent dans le monde. Le séculier ne doit avoir rien de plus que le solitaire, si ce n'est l'état du mariage; à part cette concession rien sous tout autre rapport: il a les mêmes devoirs à remplir.

Les béatitudes prononcées par le Christ n'appartiennent pas non plus exclusivement aux moines ; ce serait la perte du monde entier, et nous pourrions avec quelque apparence accuser Dieu de cruauté. Si les béatitudes n'étaient que pour les moines, si le séculier n'avait pas la possibilité d'y parvenir, Dieu lui-même ayant permis le mariage, lui-même aurait en réalité perdu le genre humain. S'il n'est pas possible, encore une fois, à l'homme marier de pratiquer les vertus des solitaires, tout s'abîme et disparaît, la vertu se trouve comme sous clefs dans une étroite demeure. Comment le mariage est-il digne d'honneur, quand il nous est un si fatal obstacle? En quoi consiste donc la vérité? Il est possible, disons-le bien haut, parfaitement possible de vivre dans cet état et d'être vertueux ; il suffit qu'on le veuille. Voici de quelle façon : Que le mariage, les biens temporels et le monde où nous vivons soient pour nous comme s'ils n'étaient pas. Si quelques-uns y ont trouvé de funestes entraves, ils doivent en accuser, non le mariage lui-même, mais leur propre volonté, qui en a fait un mauvais usage. Le vin n'est pas la cause de l'ivresse, c'est encore la volonté qui ne sait pas se renfermer dans les bornes de la raison. Pratiquez la modération dans la vie commune, et vous serez au premier rang dans le céleste royaume, et vous posséderez tous les biens. Puissions-nous tous les obtenir, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

La vertu peut s'allier avec le mariage.

HOMÉLIE VIII.

« Tout pontife pris d'entre les hommes, est établi pour les hommes dans les choses qui regardent Dieu, afin qu'il offre des dons et des sacrifices pour les péchés : en sorte qu'il puisse compatir au malheur de ceux qui sont dans l'ignorance et l'égarement, lui-même étant entouré de faiblesse : aussi doit-il, en immolant pour les péchés du peuple, immoler pour ses propres péchés. »

1. Le bienheureux Paul veut maintenant démontrer que le Nouveau Testament est de beaucoup supérieur à l'Ancien ; et, pour y parvenir, il pose d'avance les principes de ses raisonnements. Comme ici ne se trouve plus rien de ce qui frappe les sens ou l'imagination, ni le temple, ni le Saint des saints, ni le prêtre dans ce magnifique appareil, ni les observances légales ; comme tout est plus sublime et plus parfait, au-dessus du monde des corps, entièrement dans l'ordre des choses spirituelles, sachant bien que le spirituel n'entraîne pas les faibles à l'égal du corporel, il développe en ces termes tout son discours. Remarquez avec quelle sagesse. Il commence par le prêtre, et dès l'abord il le désigne par le nom de pontife : c'est là qu'il montre avant tout la différence des deux lois. Il définit en premier lieu le sacerdoce, il en détermine les fonctions, il en indique les symboles. Une objection se présente immédiatement : Il n'est pas de noble origine, il n'appartient pas à la tribu lévitique, il n'est pas prêtre à l'extérieur ; de là cette question probable : Comment un tel homme est-il prêtre? Pour la prévenir, Paul adopte de nouveau la marche qu'il a suivie dans son Epître aux Romains. Ayant à prouver une chose contraire aux idées reçues, à savoir, que la foi opère ce que n'avaient pu opérer les œuvres et les rudes labeurs de la loi, il montre que ce qu'on jugeait impossible était arrivé déjà, recourant à l'exemple du Patriarche, et ramenant toute la question à ces anciens temps. Ici de même, il prend une autre voie pour donner une juste idée du sacerdoce, et met en avant les choses passées. De même que, lorsqu'il est question du châtiment, non content de rappeler la géhenne, il mentionne aussi les catastrophes arrivées aux aïeux ; de même il fortifie son raisonnement actuel par les choses présentes. Sans doute il faudrait que les vérités célestes servissent de fondement à celles de la terre ; mais, pour condescendre à la faiblesse des auditeurs, on est obligé d'intervertir cet ordre.

Voilà pourquoi les choses communes sont placées les premières, et puis viennent celles qui constituent la supériorité. La supériorité s'établit ainsi par le parallèle : on voit successivement ce qui rapproche et ce qui distingue.

Sans cela, l'on ne procède plus par comparaison. « Tout pontife pris d'entre les hommes. » Voilà ce que le Christ a de commun avec nous. « Est établi pour les hommes dans ce qui se rapporte à Dieu. » Encore un trait de ressemblance. « Afin d'offrir des dons et des sacrifices pour le peuple. » Même observation, mais non sans quelque réserve. Ce qui suit est tout à fait spécial : « Qui sache compatir au malheur de ceux qui sont dans l'ignorance et l'égarement. » La supériorité s'aperçoit désormais. « Lui-même étant entouré de faiblesses; aussi doit-il, en immolant pour les péchés du peuple, immoler pour ses propres péchés. » Il ajoute ensuite que le pontife tient d'un autre sa dignité, qu'il ne s'y porte pas de lui-même. Autre trait commun. « Personne ne s'arroge cet honneur; il faut être appelé de Dieu, comme Aaron. » Il combat de plus une idée funeste, en montrant que le Christ est l'envoyé de Dieu. Le Christ lui-même, parlant aux Juifs, n'a cessé de leur affirmer sa mission : « Celui qui m'a envoyé est au-dessus de moi ; je ne suis pas venu de moi-même. » *Joan.*, VIII, 42. Dans mon opinion, il veut encore insinuer que les prêtres des Juifs ne sont pas de vrais prêtres, parce qu'ils envahissent les fonctions sacrées et qu'ils altèrent la loi du sacerdoce. « Ainsi le Christ ne s'est pas glorifié pour devenir pontife. » Où fut-il ordonné? me demanderez-vous. Aaron le fut à plusieurs reprises : Quand sa verge fleurit, quand le feu descendit du ciel, exterminant les usurpateurs du sacerdoce : c'est le contraire ici; loin d'être traités de la sorte, ils sont entourés d'honneur. Où donc est l'ordination ? — C'est ce qu'il établit par la prophétie. Rien de palpable ou de visible. Il s'appuie, je le répète, sur le futur accomplissement des prophéties : « Mais bien celui qui lui tenait ce langage : Vous êtes mon Fils ; aujourd'hui je vous ai engendré. » — Ces paroles regardent-elles le Fils ? demandera-t-on sans nul doute. — Oui, reprend Paul, c'est au Fils qu'elles s'adressent. — Et quel rapport avec la question qui nous occupe? — Un très-grand rapport ; c'est la preuve anticipée qu'il est ordonné par Dieu même.

Il est dit de même dans une autre endroit : « Vous êtes prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech. » A qui s'adresse cette parole? Qui est selon l'ordre de Melchisédech ? Pas d'autre que lui; car tous étaient sous la loi, tous sabbatisaient, tous avaient reçu la circoncision. Impossible donc d'en signaler un autre. « Qui dans les jours de sa chair, offrant des prières et des supplications, avec de grands cris et des larmes, à celui qui pouvait le sauver de la mort, fut exaucé à cause de sa révérence; et, quoiqu'il fût le Fils de Dieu, par les souffrances qu'il subit, il apprit l'obéissance. » Vous le voyez, son but unique était de montrer sa sollicitude et son amour extrême. Pourquoi ces « grands cris? » nulle part l'Evangile n'en parle, il n'est question ni de larmes ni de cris dans ses prières. C'est là purement descendre à notre portée. Non content de dire qu'il a prié, l'Apôtre ajoute que c'était avec de grands cris. « Il a été exaucé à cause de sa révérence; et, quoiqu'il fût le Fils de Dieu, par les souffrances qu'il subit, il apprit l'obéissance; et par sa consommation il est devenu pour tous ceux qui lui sont soumis l'auteur de leur salut éternel, Dieu l'ayant déclaré pontife selon l'ordre de Melchisédech. » Des cris, soit encore; mais pourquoi grands ou forts? « Même avec larmes, insiste Paul, il a été exaucé à cause de sa révérence. » Qu'ils demeurent confondus les hérétiques qui nient la chair. Apôtre, que dites-vous? le Fils de Dieu était exaucé à cause de sa révérence? Et que dirait-on de plus des simples prophètes? Comment rattacher à cette affirmation : « Il a été exaucé à cause de sa révérence, » celle qui suit : « Quoiqu'il fût le Fils de Dieu, par les souffrances qu'il subit, il apprit l'obéissance? » Qui jamais le dirait de Dieu? qui pousserait à ce point la démence, et la démence peut-elle aller jusqu'à parler ainsi? « Il a été exaucé à cause de sa révérence; à l'école de la douleur il est devenu obéissant. » A quelle obéissance s'est-il formé? Celui qui avait obéi jusqu'à la mort, comme un fils envers son père, que pouvait-il apprendre ensuite?

Comment le Fils de Dieu a été exaucé à cause de sa révérence.

2. Cela regarde la chair, c'est visible. Dites-moi, ne demandait-il pas au Père de l'arracher à la mort, et n'est-ce pas pour ce motif qu'il

s'abandonnait à la tristesse quand il disait : « Si c'est possible, que ce calice passe loin de moi? » *Matth.*, XXVI, 39. Pour la résurrection, nulle part il ne prie le Père; il la prévient plutôt : « Détruisez ce temple, et dans trois jours je l'aurai rebâti... J'ai le pouvoir de donner ma vie, et j'ai le pouvoir de la reprendre; nul ne peut me l'enlever, je la donne de moi-même. » *Joan.*, II, 19; X, 18. Mais alors pourquoi priait-il? Il disait encore : « Voilà que nous montons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux pontifes et aux scribes; ils le jugeront digne de mort et le livreront eux-mêmes aux Gentils, pour qu'il soit insulté, flagellé, crucifié; et le troisième jour il ressuscitera. » *Matth.*, XX, 18. Il n'a pas dit : Le Père me ressuscitera. D'où vient donc maintenant sa prière? pour qui prie-t-il? Pour ceux qui doivent croire en lui. Il se propose en cela de leur apprendre qu'il est facilement exaucé. Comme ils n'avaient pas encore de lui l'opinion qu'ils devaient en avoir, l'Apôtre leur révélait sa puissance dans la prière, à l'exemple du Christ consolant ainsi ses disciples : « Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez certes, parce que je vais à mon Père, mon Père étant au-dessus de moi. » *Joan.*, XIV, 28. Mais comment ne s'est-il pas glorifié lui-même, celui qui s'est anéanti et qui s'est livré? « Il s'est livré, dit Paul, pour nos péchés. » *Galat.*, I, 4. « Qui s'est donné lui-même, dit-il ailleurs, pour le rachat de tous. » I *Tim.*, II, 6. Comment? Vous venez de l'entendre : c'est à raison de la chair qu'il tient de lui cet humble langage. Il est dit de même ici que, malgré sa qualité de Fils, il a été exaucé à cause de sa révérence; ce qui nous fait voir que l'œuvre est celle de sa vertu plutôt que de la grâce divine. Telle a été sa révérence que Dieu lui-même l'a respecté.

Nous voyons le Christ apprendre l'obéissance envers Dieu; par où nous voyons aussi de quel avantage sont les souffrances. « Et par sa consommation il est devenu pour tous ceux qui lui sont soumis l'auteur de leur salut. » Si le Fils a gagné dans les souffrances de se faire obéissant, beaucoup plus devons-nous y puiser ce bien. Quel magnifique et persuasif enseignement touchant l'obéissance! Les néophytes de Paul me paraissent secouer assez souvent le joug et résister à sa parole; ce que lui-même laisse entrevoir en leur disant : « Vous êtes devenus paresseux des oreilles. » C'est en souffrant ce qu'il a souffert qu'il a bientôt appris l'obéissance, venons-nous de voir, « et par sa consommation, » est-il ajouté, consommation accomplie dans les souffrances; c'est par là qu'il faut passer pour arriver à la perfection. Il ne s'est pas ainsi sauvé lui seul, il est devenu pour les autres une source abondante de salut : « Par sa consommation il est devenu pour ceux qui lui sont soumis l'auteur de leur salut éternel. » L'Apôtre continue : « Dieu l'a nommé pontife selon l'ordre de Melchisédech; sujet pour nous de longs discours, mais réellement inexplicable. » Devant aborder la supériorité du nouveau sacerdoce, il stimule d'abord ses auditeurs, en leur déclarant que les profonds abaissements dont il a parlé sont le lait de la doctrine; et, comme ils ne sont encore que des enfants, il s'est longtemps arrêté à l'humble langage qui concerne la chair, il leur a présenté le Christ tel qu'un juste ordinaire. Voyez cependant : il ne garde pas tout à fait le silence, il ne s'explique pas tout à fait, en élevant leur intelligence, en les poussant à la perfection, en les privant des grands dogmes, il évite d'accabler leur esprit. « Sujet pour nous de longs discours, mais réellement inexplicable, parce que vous n'écoutez plus qu'avec apathie. » C'est leur inattention qui rend le dogme inexplicable. Quand on a devant soi des auditeurs négligents et qui ne veulent pas comprendre, le moyen de leur donner une bonne explication? Mais peut-être quelqu'un de ceux qui sont ici ne voit-il pas la lumière et juge-t-il un malheur que l'Apôtre n'ait pas eu la possibilité de tenir devant les Hébreux un langage plus explicite. A quelques exceptions près, nos auditoires me semblent encore tels qu'on pourrait dire d'eux la même chose. Je parlerai pour le petit nombre.

Paul s'est-il donc tu, n'a-t-il pas repris le même sujet dans la suite, tout comme dans son Epître aux Romains? Là de même, après avoir fermé la bouche aux contradicteurs et prononcé cette parole : « Qui donc es-tu, ô homme, pour

oser répondre à Dieu? » *Rom.*, IX, 20; il donne alors la solution. Pour moi, je pense que, s'il n'a ni tu ni dit complétement la chose, c'est pour éveiller le désir de ses auditeurs. Quand il a provoqué leur attention, en leur laissant entrevoir ce que le sujet renferme de sublime, vous le voyez leur adresser des réprimandes avec des éloges. Ainsi fait toujours la sagesse de Paul : c'est un heureux mélange de douceur et de sévérité. Dans l'Epître aux Galates, il dit : « Vous couriez bien; qui vous a donc arrêté?... Avez-vous en vain, supporté de si grandes souffrances? si toutefois c'est en vain..... J'espère mieux de vous dans le Seigneur. » *Galat.*, V, 7; III, 4; V, 10. Il dit également aux Hébreux : « J'ai de vous des espérances meilleures et plus rapprochées de votre salut. » *Hebr.*, VI, 9. Il évite les deux extrêmes, celui de la rigueur et celui de la faiblesse. Rien de mieux, car si les exemples des autres peuvent relever l'auditeur et le remplir de zèle, quand il porte l'exemple en lui, quand il n'a qu'à marcher sur ses propres traces, la leçon acquiert toute l'efficacité possible. Voilà ce qu'il leur enseigne; il ne veut pas qu'ils se laissent abattre, comme s'ils étaient définitivement condamnés, ou bien comme s'ils avaient toujours vécu dans le désordre, et jamais dans la pratique du bien. « Car vous devriez maintenant être maîtres, à considérer le temps; » ce qui montre qu'ils croyaient depuis un temps considérable, et qu'ils devaient être en état de diriger les autres. Remarquez cette continuelle impatience et ces perpétuels délais à traiter du suprême sacerdoce. Ecoutez de nouveau le début : « Ayant un grand pontife qui s'est introduit dans les cieux; » et, sans expliquer encore pour quelle raison il est grand, Paul ajoute : « Tout pontife pris d'entre les hommes est établi pour les hommes en ce qui regarde Dieu; » et puis : « Le Christ ne s'est pas glorifié lui-même pour devenir pontife. » Après avoir même dit : « Vous êtes prêtre à jamais selon l'ordre de Melchisédech, » il s'impose un autre retard : « Qui dans les jours de sa chair offrit des prières et des supplications. »

3. Tant de fois repoussé, comme pour se justifier lui-même, il leur dit : Vous en êtes la cause. Quelle étrange déception! alors qu'ils devraient enseigner, ils ne sont pas même de vrais disciples, ou du moins ils ne sont que les derniers. « Alors que vous devriez être maîtres, à considérer le temps, vous avez encore besoin qu'on vous instruise sur les premiers éléments de la parole de Dieu. » Ces premiers éléments concernent l'humanité du Christ. Comme dans les lettres il faut commencer par apprendre les éléments, il fallait de même dans les enseignements divins commencer par cette humanité sainte. Voyez-vous quelle est la raison de son humble langage? Ainsi fit le même Paul dans sa harangue aux Athéniens : « Dédaignant les temps de cette ignorance, Dieu déclare aux hommes qu'ils aient tous et partout à faire pénitence, parce qu'il a déterminé le jour dans lequel il doit juger le monde en toute justice, par l'homme qu'il a choisi, et qu'il en a donné le gage à tous, en le ressuscitant d'entre les morts. » *Act.*, XVII, 30, 31. Voilà pourquoi, si l'Apôtre dit quelque chose de sublime, ce n'est jamais qu'en peu de mots; tandis que les choses qui se rapportent aux abaissements sont répandues de toute part dans l'Epître. Cela même fait ressortir le côté divin; car ce qui est par trop humble, nous ne saurions l'entendre de la divinité. S'en tenant de même ici à sauvegarder la doctrine, il parle des abaissements que comporte l'humanité; et la cause, c'est que ses disciples ne peuvent pas recevoir un enseignement parfait. Voilà ce qu'il faisait surtout entendre dans l'Epître aux Corinthiens : « Dès qu'il est parmi vous des jalousies et des querelles, n'êtes-vous pas charnels? » I *Cor.*, III, 3. Quelle prudence, quelle variété dans les moyens dont il use à l'égard des incessantes et diverses passions qu'il doit traiter! la faiblesse provenait là de l'ignorance et surtout des péchés, ici des tribulations continuelles encore plus que des péchés.

Raison de l'humble langage de saint Paul.

La différence ressort des expressions mêmes qu'il emploie : « Vous êtes charnels, » disait-il aux uns; il dit aux autres : « Vous êtes devenus indolents; » la tristesse étant maintenant plus grande. Ce que les premiers ne pouvaient supporter, par là même qu'ils étaient charnels, les seconds le supportèrent. Dire, en effet : « Vous

êtes devenus indolents pour entendre, » c'est indiquer assez qu'ils avaient auparavant été sains, courageux, pleins de zèle; Paul insiste là-dessus : « Vous êtes devenus comme des enfants à qui le lait est nécessaire, et non un aliment substantiel. » La doctrine élémentaire, il la désigne sous le nom de lait, ailleurs aussi bien que dans ce passage. « A considérer le temps, vous devriez être maîtres. » C'est comme s'il disait : Ce qui vous a surtout jetés dans le relâchement et dans l'indolence, le temps, c'est ce qui surtout eût dû vous donner de la force. Il appelle donc lait l'humble langage qui convient aux âmes simples; et le lait n'est pas la nourriture des hommes faits, il est même nuisible d'en user trop longtemps. Il ne fallait pas mettre en avant les institutions légales, ni les prendre pour terme de comparaison, afin d'établir que le Christ est pontife, qu'il a sacrifié, que ses prières étaient accompagnées de cris et de larmes. Voyez comme ces choses nous fatiguent; mais elles les nourrissaient alors et ne causaient jamais de dégoût. La vraie nourriture, c'est la parole de Dieu, la nourriture de l'âme. Que la parole soit un aliment, on le voit dans ce texte : « Je leur donnerai la faim, non celle du pain, ni la soif de l'eau, mais la faim d'entendre la parole du Seigneur. » *Amos*, VIII, 11. « Je vous ai donné du lait à boire, au lieu d'un solide aliment. » I *Cor.*, III, 2. Il n'a pas dit même : Je vous ai nourris; ce n'est pas une nourriture : il les a traités comme de petits enfants, qui ne peuvent pas encore manger du pain, qui ne boivent pas non plus, leur nourriture même étant une boisson. Au lieu de leur dire encore : Vous avez besoin, l'Apôtre leur a dit : « Vous êtes devenus des enfants à qui le lait est nécessaire, et non un aliment plus substantiel. » C'est vous qui l'avez voulu, qui vous êtes réduits à cet état de faiblesse, à cette nécessité.

« Quiconque vit de lait, ne reçoit pas la parole de la justification, car il n'est qu'un petit enfant. » Qu'est-ce que la parole de la justification ? Je croirais qu'il faut entendre la vie, comme lorsque le Christ disait : « Si votre justice n'est pas plus abondante que celle des scribes et des pharisiens. » *Matth.*, V, 20. De même, dans le sens de Paul, être incapable de recevoir la parole de la justification ou de la justice, c'est demeurer étranger à la céleste philosophie, ne pouvoir mener une vie supérieure et parfaite. Ou bien c'est le Christ, et toute parole en rapport avec sa dignité, qu'il appelle ici justice. Il affirme toujours qu'ils sont tombés dans l'indolence; mais de quelle façon, il ne va pas jusque-là, leur laissant le soin de le penser, et ne voulant rien dire de pénible dans son discours. Par rapport aux Galates, il était dans l'étonnement et le doute; ce qui devait surtout les ranimer, en leur faisant comprendre qu'il n'aurait jamais cru possible un pareil changement. Voilà ce qu'est le doute en ce cas. Remarquez-vous le contraste entre l'enfance et la perfection ? Travaillons à devenir parfaits de cette manière. Serions-nous des enfants, bien jeunes encore, nous pouvons y parvenir; car cette perfection ne tient pas à la nature, elle ne dépend que de la vertu. « Aux parfaits de recevoir une nourriture substantielle, ayant par l'exercice même les sens assez développés pour discerner le bien et le mal. » — Eh quoi, ses disciples n'avaient-ils pas les sens exercés, et pouvaient-ils confondre le bien et le mal ? — Il ne s'agit plus ici de la pratique; à cet égard la distinction est aisée, et tout homme sait la faire : il est question des enseignements, de ceux qui sont purs et sublimes par opposition avec ceux qui sont altérés ou vulgaires. Un enfant ne distingue pas la nourriture saine de celle qui nuit; souvent il met de la terre dans sa bouche, il accepte tout sans discernement. Il n'en est pas de même de l'homme fait. Cela s'applique à ceux qui s'attachent indistinctement à tout ce qui se présente, et qui prêtent l'oreille à des propos peu séants. L'Apôtre accuse ces esprits légers qui vont au hasard, séduits et absorbés tantôt par une chose et tantôt par une autre; il les désigne à la fin : « Ne vous laissez pas entraîner par les doctrines étrangères et diverses. » Ceci répond au discernement du bien et du mal. Le palais déguste la nourriture, et l'âme les discours.

4. Apprenons à bien juger, nous aussi; quand vous entendrez dire qu'un tel n'est ni juif ni gentil, n'en concluez pas trop vite qu'il est

chrétien ; examinez auparavant tout le reste. Les manichéens et tous les hérétiques sans exception se sont couverts d'un pareil masque pour tromper les simples. Si nous avons les sens de l'âme exercés pour le discernement du bien et du mal, nous pourrons les reconnaître. Et comment les sens de l'âme s'exercent-ils? Par l'audition constante de la parole, par l'étude réfléchie des Livres saints. Lorsque nous aurons mis sous vos yeux l'erreur de ces hommes, et qu'après nous avoir entendu aujourd'hui et demain encore, vous en aurez constaté le venin, vous aurez tout appris, votre instruction là-dessus sera complète. Si vous ne saisissez pas bien aujourd'hui, vous saisirez mieux demain. « Ceux qui ont les sens exercés, » a dit l'Apôtre. Vous le voyez donc, nous devons exercer nos oreilles, en les accoutumant aux divins enseignements, afin qu'elles repoussent une parole étrangère. « Exercés pour le discernement; » on se trouve avoir acquis une sorte d'expérience. Vous entendrez l'un dire qu'il n'y a pas de résurrection, l'autre qu'il ne croit pas à la vie future; celui-ci propose un second dieu, celui-là n'admet pas qu'il soit antérieur à Marie. Vous apercevez aussitôt comment tous sont tombés par défaut de mesure, soit qu'ils dépassassent la limite, soit qu'ils ne l'atteignissent pas. Prenons pour exemple l'hérésie de Marcion, la première de toutes : elle introduit un second dieu, qui ne saurait être ; et voilà l'excès. Vient ensuite l'hérésie de Sabellius, d'après laquelle le Fils, le Père et l'Esprit sont une seule personne; puis celle de Marcel et de Photin, qui professe la même chose. Paul de Samosate vient à son tour, enseignant que le Christ n'est pas antérieur à Marie. L'hérésie des manichéens est la moins ancienne de toutes. Après celles-là s'est produite l'hérésie d'Arius. Et nous ne les avons pas toutes énumérées. Voilà pourquoi nous avons reçu la simple lumière de la foi ; nous ne sommes plus de la sorte obligés d'aborder ces hérésies sans nombre, de nous imposer un aussi rude labeur ; il nous suffit de savoir ce qu'elles ont ajouté ou retranché, et de le tenir pour une altération sacrilége. Quand on donne une commune mesure, on n'est pas dans la nécessité de se livrer à d'interminables opérations; il suffit de s'en tenir à la mesure une fois donnée ; il en est de même pour les dogmes.

Mais personne ne veut plus étudier les Ecritures; si nous les possédions, loin de tomber nous-mêmes dans l'erreur, nous en retirerions les autres et nous les sauverions du danger. Un vaillant soldat, non content de se défendre, protége aussi son compagnon et le met à l'abri des coups de l'ennemi. Il en est aujourd'hui qui ne savent pas même ce que sont les Ecritures, quoique l'Esprit saint ait tout disposé pour qu'elles nous fussent conservées. Voyez-le dès l'origine, et vous comprendrez mieux l'ineffable amour de Dieu pour les hommes : il inspira Moïse, il grava les lois sur les tables, il retint quarante jours ce bienheureux sur la montagne, et puis le même espace de temps pour lui confier sa législation. Plus tard il envoya les prophètes, qui furent soumis à des maux sans nombre. La guerre survint, tous périrent, furent exterminés, les livres devinrent la proie des flammes. Alors Dieu suscite un autre homme non moins digne d'admiration pour rétablir le texte sacré; je veux parler d'Esdras, qui réunit les débris et releva le monument. Il prit soin dans la suite que les Septante fussent réunis pour l'interpréter et le traduire. Le Christ paraît, recueille cet héritage, les apôtres le portent à la connaissance de l'univers; le divin Maître l'a confirmé par ses prodiges et ses miracles. Que dirai-je de plus? Après de telles précautions, les apôtres eux-mêmes ont écrit, comme Paul le témoigne : « C'est pour notre instruction, à nous qui touchons à la fin des siècles, que ces choses furent écrites. » I *Cor.*, x, 11. Le Christ disait aussi : « Vous vous égarez, ne connaissant pas les Ecritures. » *Matth.*, xxii, 29. Encore une parole de Paul : « Par la patience et la consolation que nous puiserons dans les Ecritures, conservons l'espérance. » *Rom.*, xv, 4. Une autre : « Toute écriture divinement inspirée est utile. » II *Tim.*, iii, 16. Une autre encore : « Que la parole du Christ habite en vous avec abondance. » *Colos.*, iii, 16. Le prophète disait : « Il méditera sur sa loi le jour et la nuit. » *Psalm.* i, 2. Nous lisons

ailleurs : « Que tous vos entretiens roulent sur la loi du Très-Haut. » *Eccli.*, IX, 23; et dans le même prophète : « Que vos discours sont doux à mon palais; » non à ses oreilles, mais à son palais; « ils sont plus suaves à ma bouche que le miel et le plus pur rayon de miel. » *Psal.* XVIII, 11. Moïse avait fait cette recommandation : « Vous méditerez sans cesse sur ces préceptes, en vous levant, en vous asseyant, en vous couchant. » *Deut.*, VI, 7. Voila pourquoi l'Apôtre, écrivant à Timothée, insiste en ces termes : « Soyez-y tout entier, méditez ces choses. » I *Tim.*, IV, 15. On en pourrait parler indéfiniment.

Ignorance les Ecritures

Après tant de leçons néanmoins, il en est qui ne savent pas même, nous l'avons dit, ce que sont les Ecritures. Aussi parmi nous rien de sain, rien de vraiment utile. Si quelqu'un veut embrasser le métier des armes, il faut assurément qu'il en apprenne les lois, et de même quand il s'agit de gouverner un vaisseau, de pratiquer un art quelconque, chaque art ayant ses règles et ses principes : plus rien de semblable ici, bien que cette science exige de longues veilles. Que cet art suppose une véritable instruction, le prophète va vous le dire : « Venez, mes enfants, écoutez-moi; je vous enseignerai la crainte du Seigneur. » *Psalm.* XXXIII, 12. On apprend donc la crainte de Dieu comme une vraie science. Il dit après : « Quel est l'homme qui désire la vie? » la vie qui nous attend là-haut, sans nul doute. Il poursuit : « Retenez votre langue, pour qu'elle ne prononce rien de mal, et vos lèvres pour qu'elles ne commettent pas de tromperie; éloignez-vous du mal et faites le bien; cherchez la paix, ne cessez de la poursuivre. » Savez-vous quel est le prophète, l'historiographe, l'apôtre ou l'évangéliste qui l'a dit? Je ne pense pas que vous le sachiez, à part un petit nombre; et ceux-là même, si je leur présente un passage tiré d'ailleurs, n'en sauront pas plus que vous. Je vais exposer les mêmes idées avec d'autres paroles : « Lavez-vous, devenez purs, faites disparaître de vos âmes toutes vos iniquités en ma présence, apprenez à faire le bien, cherchez la justice, détournez votre langue du mal, appliquez-vous à la pratique du bien, apprenez cette science. » *Isa.*, I, 16, 17. Voyez-vous quelle instruction exige la vertu? Celui-là disait : « Je vous enseignerai la crainte du Seigneur; » celui-ci dit : « Apprenez à faire le bien. » Savez-vous où cela se trouve? Je ne le pense pas encore une fois, à quelques rares exeptions près. Et cependant vous l'entendez lire chaque semaine deux ou trois fois; et, quand le lecteur est monté sur l'ambon, il commence à dire de quel endroit le passage est tiré, en désignant le nom du prophète, de l'apôtre ou de l'évangéliste; c'est alors qu'il lit, de telle sorte que vous soyez pénétrés du plus profond respect, et que vous connaissiez, en même temps que les choses renfermées dans le texte, l'occasion et l'auteur.

Mais tout devient inutile, c'est en vain qu'on vous instruit; vous n'avez de zèle que pour les intérêts de la vie présente, vous ne tenez aucun compte des biens spirituels. Aussi n'êtes-vous pas même heureux sous le premier rapport ; vous y éprouvez mille déceptions. Le Christ vous l'avait dit du reste : « Demandez le royaume de Dieu, et toutes ces choses vous seront données par surcroît. » *Matth.*, VI, 33. Elles ne doivent venir qu'en seconde ligne; mais nous renversons l'ordre établi, nous cherchons la terre et les biens de la terre, comme si les biens du ciel devaient en être l'accessoire. De là vient que nous n'obtenons ni les uns ni les autres. Revenons enfin à de plus nobles sentiments, n'aspirons désormais qu'aux choses futures ; et celles du présent viendront d'elles-mêmes. Quand on se propose uniquement de plaire à Dieu, il n'est pas possible qu'on n'obtienne point ce dont l'homme a besoin : c'est une sentence prononcée par la bouche même de la vérité. Ne suivons pas une autre route, attachons-nous aux conseils du Christ, si nous ne voulons pas tout perdre. Mais Dieu seul peut toucher notre âme et nous rendre meilleurs, dans le Christ Jésus Notre-Seigneur, à qui gloire, puissance, honneur, adoration, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IX.

« Laissant donc de côté ce qui regarde les premiers principes dans le Christ, avançons-nous vers une doctrine plus parfaite ; ne restons pas à jeter de nouveau les fondements de la pénitence avec des œuvres mortes, et la foi qui nous ramène à Dieu ; de la science des purifications, de l'imposition des mains, de la résurrection des morts et du jugement éternel. Nous y parviendrons, si Dieu veut le permettre. »

1. Vous avez entendu combien Paul reproche aux Hébreux de vouloir toujours s'instruire des mêmes choses ; et ces reproches sont bien mérités. Quand vous devriez être déjà maîtres à raison du temps qui s'est écoulé, vous avez encore besoin que nous vous enseignions quels sont les premiers éléments de la parole de Dieu. Je crains qu'il ne soit même opportun de vous dire qu'au lieu de mériter le titre de docteurs, comme vous le devriez après une si longue éducation, vous n'êtes pas de vrais disciples : habitués à recevoir perpétuellement les mêmes leçons, et sur les mêmes sujets, vous êtes comme n'en recevant aucune. Si quelqu'un vous interroge, en effet, il n'est personne parmi vous qui soit en état de répondre, si j'en excepte quelques-uns, en bien petit nombre et bien faciles à compter. Or, ce n'est pas là chose peu désastreuse. Souvent, lorsque le docteur voudrait aller plus loin, aborder des sujets plus mystiques, des discours plus élevés, l'apathie de ceux qui l'écoutent ne le lui permet pas. Il en est comme des maîtres d'écoles : si l'enfant, entendant sans cesse les premiers éléments, ne les retient pas, il faudra bien lui répéter sans cesse les mêmes choses, et l'on ne s'arrêtera pas, qu'il ne sache parfaitement ces principes ; ce serait une véritable folie de vouloir le mener plus loin, tant qu'il n'est pas encore fixé sur ces principes. Voilà ce qui se passe dans l'Eglise : si vous ne profitez nullement de nos leçons, bien que nous ne cessions de les répéter, force nous est d'y revenir d'une manière infatigable. Si nous agissions pour l'ostentation et l'honneur, nous devrions toujours marcher en avant, franchir tous les obstacles, sans nous préoccuper de vous, ne nous proposant autre chose que vos applaudissements. Mais, comme ce n'est pas ici l'objet de notre zèle, comme nous avons uniquement en vue votre avantage dans tous nos labeurs, nous ne cesserons de vous faire entendre les mêmes exhortations, jusqu'à ce que vous les ayez mises en pratique. Nous eussions pu vous entretenir longuement des superstitions helléniques, des manichéens, des marcionites, et leur porter de rudes coups, avec le secours de la grâce ; eh bien, non, ce n'est pas le moment d'en parler. Comment tenir ce langage à des auditeurs qui ne savent pas même exactement ce qui les concerne, et qui n'ont pas encore appris à respecter les bornes du juste ? comment anticiper sur d'autres objets ?

Pour nous, nous ne cesserons pas, je le répète, de vous dire les mêmes choses, que nous vous persuadions ou que nous ne vous persuadions pas ; et cependant nous craignons bien que nos instances ne deviennent un surcroît de condamnation pour ceux qui n'auront pas écouté. Ceci ne doit pas s'adresser à tous sans distinction ; j'en connais beaucoup qui retirent un grand bien de nos réunions dans cette enceinte, et qui réclameraient à bon droit contre les négligents, dont l'inattention et l'ignorance entravent leurs progrès. Mais ces entraves ne peuvent pas entièrement les arrêter ; pour ceux mêmes qui savent, il est utile d'entendre souvent les mêmes instructions : elles ont toujours pour effet, quoique nous les connaissions d'avance, d'augmenter notre repentir. Nous savons, par exemple, que l'humilité est une belle vertu, que le divin Maître l'a souvent recommandée : lorsque nous entendons toutefois ses propres paroles et les considérations dont elles sont accompagnées, nous nous en pénétrons davantage, les eussions-nous mille fois entendues. Il n'est donc pas hors de propos que nous vous redisions en ce moment : « Laissant de côté ce qui regarde les premiers principes dans le Christ, avançons-nous vers la perfection. » Quels sont ces premiers principes de la parole sacrée, l'Apôtre lui-même l'expose en ajoutant : « Ne restons pas à poser de nouveau les fondements de la pénitence avec des œuvres mortes, et de la foi qui nous ramène à Dieu ; de la science des

Avantage que les fidèles retirent des instructions.



purifications, de l'imposition des mains, de la résurrection des morts et du jugement éternel. » Si tel est le principe, quel autre dogme avons-nous que celui de la pénitence à faire touchant les œuvres mortes, de la foi que nous devons recevoir par l'Esprit saint sur la résurrection future et le jugement éternel?

En quoi consiste donc le commencement? En être au commencement de la doctrine, dans la pensée de Paul, ce n'est pas autre chose que n'avoir pas encore une vie tout à fait régulière. De même qu'un enfant qui se rend à l'école doit commencer par apprendre les éléments; de même le chrétien doit savoir avant tout d'une manière précise les éléments de sa religion, et ne conserver à cet égard aucun doute. S'il a besoin qu'on l'en instruise de nouveau, il n'a pas encore le fondement; la première condition est qu'il soit ferme, inébranlable, et que rien ne puisse le faire changer. Quand, après avoir suivi les instructions et reçu le baptême, il doit encore au bout de dix ans apprendre ce qui regarde la foi, qu'il faut croire, par exemple, à la résurrection des morts, le fondement lui manque, il en est à chercher le principe du christianisme. Que la foi soit le commencement, et que le reste forme l'édifice, l'Apôtre lui-même le dit ainsi : « J'ai posé le fondement, un autre édifie. Si quelqu'un édifie sur ce fondement de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, ou bien du bois, du foin, de la paille..... » I *Cor.*, III, 10-12. De là cette expression : « Ne restons pas à jeter le fondement de la pénitence avec des œuvres mortes. »

Ayons une vie irréprochable.

2. Que signifient ces mots : « Portons-nous vers la perfection? » Désormais, dit l'Apôtre, tâchons d'atteindre le faîte, ayons une vie qui soit irréprochable. Comme dans les éléments de l'instruction, l'alpha renferme tout, ainsi que le fondement dans une construction, la plénitude de la foi renferme également la pureté de la vie. Sans une telle foi, il n'est pas possible d'être chrétien, pas plus que l'édifice ne saurait exister sans fondement, ni l'instruction littéraire sans les premières notions. Comme aussi celui qui consacre tout son temps à l'étude des principes, qui s'occupe toujours des fondements, et jamais de l'édifice, ne peut pas avancer. La même chose nous arrivera : en nous immobilisant dans les premiers enseignements de la foi, nous ne pouvons pas espérer d'acquérir la foi parfaite. Or, ne pensez pas qu'on l'amoindrisse quand on l'appelle un élément; elle comprend toute puissance. Dans ce passage, en effet : « Quiconque se nourrit encore de lait, ne possède pas le langage de la justice, il est toujours enfant, » ce n'est pas la foi que l'Apôtre nomme le lait de la justice; il veut dire seulement que le doute à cet égard accuse une âme faible et le besoin qu'on a d'être plus abondamment éclairé. Voilà ce que fait une saine doctrine; et nous appelons parfait celui qui joint à la pureté de la foi, la droiture de la vie. Pour celui qui tombe dans le vice, quoique possédant la foi, qui de plus conserve quelques doutes, et déshonore ainsi la doctrine qu'il a reçue, il mérite certes le nom d'enfant, puisqu'il en revient sans cesse au point de départ.

Alors même donc que nous aurions passé mille ans dans la profession de la foi, si nous n'y sommes pas fermes, car nous n'y conformons pas évidemment notre conduite, nous posons encore le fondement. A de tels hommes Paul reproche leur vie, sans même y borner ses accusations, parce qu'ils chancellent, parce qu'ils en sont toujours à devoir poser les fondements de la pénitence avec des œuvres mortes. Celui qui passe d'un objet à l'autre, quittant celui-ci, préférant celui-là, est dans l'obligation de condamner ce qu'il abandonne et d'en détacher son cœur, avant de poursuivre autre chose; s'il doit revenir au premier objet, comment s'attachera-t-il au second? Comment faut-il donc se conduire envers la loi? Nous l'avons d'abord condamnée, et nous y retournerions ensuite; ce n'est pas là une transformation; la loi nous reste encore. « Est-ce que nous détruisons la loi par la foi? A Dieu ne plaise; nous l'affermissons. » *Rom.*, III, 31. Quant à moi, je parlais des actions mauvaises. Celui qui veut embrasser la vertu, doit commencer par condamner le vice; et c'est alors qu'il y vient; impossible sans cela que la pénitence rende la pureté. C'est pourquoi ils reçoivent aussitôt le baptême, et ce

qu'ils ne pouvaient accomplir par leur propre force, arrive de la sorte par la grâce du Christ. Le repentir ne suffit donc pas pour obtenir la purification ; il faut de plus recevoir le baptême, dont on ne doit cependant approcher qu'après avoir reconnu et condamné les fautes qu'on a commises. Que signifie « la science des purifications? » Il ne faut pas croire qu'il y ait plusieurs baptêmes, il n'en existe qu'un. Pourquoi donc ce pluriel? L'Apôtre venait de dire : « Ne restons pas à jeter de nouveau le fondement de la pénitence. » S'il avait dû les baptiser une seconde fois, reprendre entièrement leur instruction, leur enseigner, en remontant aux premiers principes, ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter, ce serait une preuve qu'ils auraient végété dans une perpétuelle enfance.

« Ainsi que l'imposition des mains. » Voilà sous quelle forme ils recevaient le Saint-Esprit. « Quand Paul leur eut imposé les mains, l'Esprit saint vint en eux. » *Act.*, XIX, 6. « Et de la résurrection des morts. » Elle a lieu dans le baptême et s'affermit dans la confession. « Et du jugement éternel. » Pourquoi cette parole? C'est qu'apparemment ils chancelaient après avoir embrassé la foi, et retombaient dans le désordre ou la négligence. Cette parole revient donc à celle-ci : Veillez. Il veut en parlant de la sorte secouer leur torpeur et ranimer leur zèle. Il n'est pas permis de dire, en effet : Si nous défaillons maintenant, nous recevrons un autre baptême, nous retournerons aux instructions, l'Esprit nous sera de nouveau communiqué; si désormais la foi nous échappe, nous pourrons laver nos péchés dans un second baptême, obtenir les mêmes grâces qu'au commencement. Vous vous trompez, leur dit l'Apôtre, en nourrissant de telles pensées : « Car il est impossible que ceux qui ont une fois été illuminés, qui ont goûté le don céleste et sont devenus participants de l'Esprit saint, après avoir ressenti les heureux effets de la divine parole et l'influence des biens à venir, étant ensuite retombés, soient une seconde fois renouvelés par la pénitence, parce qu'ils ont crucifié de nouveau le Fils de Dieu en eux-mêmes, et qu'ils en ont fait un objet de dérision. » Remarquez la force de ce début pour les confondre et les arrêter : « Il est impossible ; » n'attendez pas désormais ce qui ne saurait se faire. Il n'a pas dit : Ce qui ne convient pas, ce qui n'est pas utile, ni même ce qui n'est pas permis; il a dit : « C'est impossible, » comme pour vous ôter toute espérance, du moment où vous avez eu l'illumination complète.

3. Il ajoute : « Qui de plus ont goûté le don céleste, » c'est-à-dire le pardon, « et qui sont devenus participants de l'Esprit saint, qui ont compris la bonne parole de Dieu, » la vraie doctrine, « et les vertus du siècle futur. » Que faut-il entendre par ces vertus? Ou le don des miracles ou les arrhes de l'Esprit. « Et qui sont retombés ensuite, se renouvellent dans le repentir, après avoir une seconde fois crucifié en eux-mêmes le Fils de Dieu, l'accablant d'outrages. » Le texte porte « se renouveler pour la pénitence; » mais le sens est se renouveler par la pénitence. Qu'est-ce à dire? la pénitence est-elle rejetée? Non point la pénitence, gardez-vous de le penser, mais bien une seconde rénovation par le baptême. Paul n'a pas dit simplement : « Il est impossible qu'ils soient renouvelés par la pénitence. » Il ne s'en tient pas là ; cette sentence, il la développe ainsi : « Crucifiant de nouveau..... » Renouveler, donner une autre existence, c'est l'œuvre exclusive du bain sacré. « Ta jeunesse, est-il écrit, sera renouvelée comme celle de l'aigle. » *Psalm.* CII, 5. Or, c'est à la pénitence qu'il appartient de rajeunir et de renouveler ceux qui ont vieilli dans le péché après la rénovation première ; mais il ne nous est pas donné de remonter à cette même splendeur, par la raison que c'était là l'œuvre exclusive de la grâce. « Crucifiant de nouveau, dit l'Apôtre, le Fils de Dieu en eux-mêmes et le livrant au mépris. » C'est nous dire que la croix est une purification ; écoutez-le lui-même : « Notre vieil homme a été crucifié.... Nous avons été réformés à l'image de sa mort.... Nous sommes ensevelis avec lui par la mort dans le baptême. » De même donc que le Christ ne peut pas être une seconde fois crucifié, ce que veut dire le mot traduit ou livré ; de même nous ne pouvons pas recevoir un second bap-

tême. Dès qu'il est écrit que la mort n'a plus sur lui d'empire, qu'il est ressuscité, que par sa résurrection il a soumis la mort à sa puissance, qu'il a terrassé la mort par la mort, s'il était encore crucifié, tout cela ne serait plus qu'une vaine et ridicule fable. Recevoir donc un second baptême, c'est le crucifier de nouveau. Mais que signifie cette dernière accusation formulée par l'Apôtre? Qu'ils l'ont d'avance crucifié de nouveau.

Nous sommes morts dans le baptême comme le Christ sur la croix.

Comme le Christ, en effet, est mort sur la croix, ainsi sommes-nous morts dans le baptême, au péché, et non d'une manière matérielle. Remarquez ce double genre de mort : il a subi la mort corporelle, et nous sommes morts au péché. Par le baptême, notre vieil homme est enseveli et de nouveau ressuscite, reformé à l'image de sa mort. S'il nous était donc nécessaire de recevoir un second baptême, il lui serait nécessaire aussi de subir une seconde mort; car le baptême n'est pas autre chose que le trépas et la résurrection de celui qui est baptisé. Admirable parole : « Le crucifiant de nouveau ! » celui qui se conduit de la sorte paraît avoir oublié la première grâce, traîne sa vie dans la torpeur, agit en tout comme s'il existait un second baptême. Il faut donc veiller et se tenir sur ses gardes. Que signifient ces paroles : « Ils ont de plus goûté le don céleste ? » Paul désigne ainsi le pardon des péchés; ce que Dieu seul accorde, la grâce une fois donnée. « Quoi donc? resterons-nous dans le péché pour que la grâce abonde ? A Dieu ne plaise. » *Rom.*, VI, 1, 2. Si nous devions toujours être sauvés par la grâce seule, nous ne serions jamais vertueux. Nous sommes déjà si lâches, quand nous savons que le don est unique; cesserions-nous jamais de prêcher, si nous savions que le bain peut se renouveler avec la même puissance? Pour moi, je ne le pense pas.

L'Apôtre nous rappelle ici bien des grâces; écoutez, et tâchez de mieux comprendre, de quelle admirable rémission, dit-il, Dieu nous a favorisés! un être assis dans les ténèbres, un ennemi en guerre ouverte, vivant dans l'éloignement et dans la haine de Dieu, un être perdu, Dieu l'a tout à coup éclairé de sa lumière, rempli de son esprit, inondé de ses dons, favorisé de l'adoption filiale, rendu participant du royaume céleste et des plus divins mystères. Supposez maintenant que cet homme n'en soit pas devenu meilleur, qu'il ait encouru de nouveau sa perte; pour reconquérir le salut et l'honneur, comme s'il eût accompli de grandes œuvres, pourra-t-il bien être une seconde fois baptisé? Paul montre donc par deux raisons que la chose est impossible, et met la plus forte en second lieu : d'abord, un homme comblé de toutes ces faveurs et qui les a toutes trahies, n'est pas digne d'une semblable rénovation; puis, il ne saurait se faire que le Christ soit une seconde fois crucifié, soumis aux outrages du monde. Il n'existe donc, il ne saurait exister un second baptême; autrement, il faudrait en admettre un troisième, un quatrième, une interminable série, l'effet de celui qui précède étant toujours annulé par celui qui suit. Après ces paroles : « Qui ont goûté le don de Dieu et les vertus du siècle à venir, » il ne donne pas une explication, il l'indique seulement; il semble dire : Quant à mener la vie des anges, à n'avoir aucun besoin des choses d'ici-bas, à bien savoir que l'adoption filiale nous donne droit à la future béatitude, à la possession de ces biens cachés, c'est une révélation que l'Esprit saint peut seul nous transmettre. Que sont « les vertus du siècle à venir ? » La vie éternelle, la vie angélique; et l'Esprit nous en a donné les arrhes par la foi. Or, je vous le demande, introduit dans le palais royal et devenu dépositaire de tout ce qu'il renferme, si vous livriez tous ces trésors, seriez-vous digne qu'on vous les confiât de nouveau ?

4. Eh quoi, me dira-t-on, n'avons-nous pas la pénitence? Sans doute nous l'avons; mais nous n'avons pas un second baptême. La pénitence existe et possède une grande vertu; elle peut délivrer de l'accablant fardeau du péché l'homme le plus enfoncé dans le vice, mettre en sûreté celui que le plus grand danger menace, serait-il à la dernière limite du mal. On pourrait le démontrer de plusieurs manières. « Est-ce que celui qui tombe ne se relèvera pas? celui qui s'éloigne ne peut-il donc revenir? » *Jerem.*,



VIII, 4. Si nous le voulons, le Christ sera de nouveau formé en nous ; écoutez le langage de l'Apôtre : « Mes petits enfants, vous que j'engendre de nouveau, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous ; » *Galat.*, IV, 19 ; faisons seulement pénitence. Voyez, en effet, l'amour de Dieu pour les hommes ; nous méritions absolument d'être punis dès le principe, puisque, après avoir reçu la loi naturelle et d'innombrables biens, nous avions méconnu le Seigneur et mené la vie la plus impure ; cependant, non content de ne pas nous punir, il nous a comblés de grâces, comme si nous avions pratiqué de grandes vertus. Nous sommes encore retombés dans le désordre, et, au lieu de nous châtier, il nous a donné le remède de la pénitence, capable d'effacer et de détruire tous les péchés, pourvu que nous comprenions la valeur de ce remède et comment il faut le préparer. En quoi consiste donc le remède de la pénitence, de quoi se compose-t-il? D'abord, de la détestation et de la confession de nos péchés. « Je vous ai révélé mon crime, dit à Dieu le prophète, et je ne vous ai pas caché ma prévarication. Je proclamerai contre moi-même mon iniquité devant le Seigneur, et vous m'avez pardonné l'impiété de mon cœur. » *Psalm.* XXXI, 5, 6.

Nous lisons encore : « Déclarez le premier vos péchés, et vous serez justifié. » *Isa.*, XLIII, 26. « Le juste s'accuse lui-même au commencement de son discours. » *Prov.*, XVIII, 17. Dans ce remède rentre ensuite une grande humilité ; c'est en quelque sorte une chaîne d'or, et tout vient sans peine quand on en a saisi le premier anneau. Si vous avez une fois confessé votre péché comme on doit le confesser, votre âme devient humble, parce que la conscience la secoue et l'oblige à s'abaisser. A l'humilité doit s'ajouter une autre disposition, si du moins elle est semblable à celle de David quand il disait : « O mon Dieu, créez en moi un cœur pur ; » puis encore : « Dieu ne dédaignera pas un cœur contrit et humilié. » *Psalm.* L, 12-19. Ce qui est contrit ou broyé ne se relève pas, ne frappe pas, est, au contraire, en disposition de tout souffrir, loin de pouvoir se redresser. Voilà ce qu'il en est d'un cœur contrit : accablé d'outrages et de mauvais traitements, il reste dans le calme, il n'aspire nullement à se venger. Avec l'humilité sont nécessaires les ferventes prières et les larmes abondantes, répandues la nuit et le jour : « Je laverai chaque nuit ma couche, dit le même prophète, j'arroserai mon lit de mes larmes ; j'ai travaillé dans les gémissements. » Il dit encore : « Je mangeais la cendre comme le pain, et je mêlais de larmes ma boisson. » *Psalm.* CI, 10.

Les aumônes rendent la pénitence efficace.

Après cette fervente prière, il faut aussi de larges aumônes. C'est là surtout ce qui rend efficace le remède de la pénitence. De même que dans les laboratoires des médecins un remède se compose de plusieurs plantes, de telle sorte cependant qu'il y en ait une principale; de même c'est ici la plante principale du remède spirituel, on pourrait presque dire qu'elle est tout. Ecoutez la divine Ecriture : « Faites l'aumône, et tout vous sera pur. » *Luc.*, XI, 41. « C'est par les aumônes et la foi que les péchés sont effacés. » *Tob.*, IV, 11. « L'eau éteint les ardeurs du feu, et l'aumône comprime les plus grands péchés. » *Eccli.*, III, 33. Il faut après cela modérer la colère, oublier les ressentiments, pardonner toutes les offenses. « L'homme, est-il écrit, garde la colère contre l'homme, et puis il demande sa guérison à Dieu. » *Eccli.*, XXVIII, 3. « Pardonnez, et il vous sera pardonné. » *Matth.*, VI, 14. Il faut de plus ramener ses frères de l'erreur. « Allez et convertissez vos frères, » *Luc.*, XXII, 32, afin que vos péchés vous soient remis ; se bien conduire envers les prêtres : « Et si quelqu'un s'est rendu coupable, ses péchés lui seront remis ; » *Jacq.*, V, 15 ; protéger ceux qui souffrent l'injustice, n'avoir aucune haine, tout supporter avec douceur.

5. N'est-ce pas qu'avant d'apprendre que les péchés peuvent être effacés par la pénitence, vous étiez dans l'anxiété, vous perdiez même toute espérance, sachant que le baptême ne se renouvelle pas? Maintenant que vous êtes instruits des conditions de la vraie pénitence, des moyens d'obtenir la rémission des péchés, de la possibilité que nous avons d'échapper à tout, si nous voulons bien user de cette grâce, quel espoir de pardon aurions-nous, si nos péchés ne se présentaient pas même à notre mémoire? Si nous

y pensions, tout serait gagné. De même que, lorsqu'on a dépassé la porte, on est dans la maison ; de même, quand on pense à ses péchés, quand on y pense chaque jour, on est sûr d'arriver à la guérison. Celui qui se borne à dire : Je suis pécheur, sans examiner les divers genres de fautes, sans ajouter : J'ai péché de telle et telle manière, celui-là ne s'arrêtera pas, il confessera toujours ses désordres, et n'aura jamais soin de s'en corriger. S'il met résolument la main à l'œuvre, tout le reste viendra de soi. La voie est ouverte, et partout c'est le commencement et le premier pas qui coûtent. Posons d'abord ce fondement, et tout suivra sans effort et sans peine. Commençons donc, je vous en conjure, l'un par l'exercice assidu de la prière, l'autre par les larmes et les gémissements. Cela semble peu de chose, mais est loin d'être inutile. « Je l'ai vu plein de tristesse, marchant dans la douleur, et j'ai rectifié ses voies. » *Isa.*, LVII, 17. Formons tous notre âme à l'humilité par l'aumône, par la miséricorde envers le prochain, par l'oubli des injures, par la générosité. Si nous songeons constamment à nos prévarications, aucun avantage extérieur ne pourra nous enorgueillir, ni la richesse, ni le pouvoir, ni les charges, ni les honneurs ; serions-nous même assis sur le char impérial, nous gémirions avec amertume.

Le bienheureux David était roi, et cependant il disait : « J'arroserai chaque nuit mon lit de mes larmes. » *Psalm.* VI, 6. Ni la pourpre ni le diadème ne lui causèrent aucun mal, ne lui inspirèrent aucune pensée superbe; car il n'ignorait pas qu'il était homme, il soupirait, parce qu'il avait le cœur contrit. Que sont les choses humaines ? Cendre et poussière qu'emporte le vent, une fumée, une ombre, une feuille ballottée dans l'air, une vaine fleur, un songe, un récit, une fable, un souffle léger qui nous échappe, une aile qui ne s'arrête jamais, un flot qui passe, et tout ce que vous pourrez imaginer de plus néant encore. Qu'estimez-vous grand dans le monde, dites-moi ? quelle est la dignité que vous jugez la plus éminente ? celle du consul ? et dans le fait il n'en est pas qui surpasse celle-là dans l'esprit de la foule. Cependant celui qui n'est pas consul n'a rien de moins que l'homme investi de cette fonction éclatante et qui captive tous les regards ; la dignité des deux est égale : bientôt l'un et l'autre ne seront plus. Combien de temps cet état a-t-il duré, je vous le demande ? l'espace de deux jours ? C'est à peu près la durée d'un songe. — Oui, direz-vous ; mais le songe est reconnu pour tel. — Et que prétendez-vous en conclure ? ce qui se passe le jour n'est-ce pas un songe ? n'est-ce pas même là ce que nous devons appeler de ce nom ? De même que le songe s'évanouit à l'approche du jour et se trouve convaincu de néant; de même en sont convaincues les choses humaines quand arrive la nuit ; car la nuit et le jour se partagent la durée du temps par égales portions. Si personne ne se réjouit pendant le jour des vains fantômes de la nuit, il ne se peut pas davantage qu'on se réjouisse la nuit de ce qui s'est accompli le jour. Vous avez eu la dignité consulaire ? Et moi aussi; mais vous avez été consul pendant le jour, et moi pendant la nuit. Quoi donc ? sous ce rapport encore vous n'avez rien de plus que moi, si ce n'est peut-être qu'on dise que vous avez été consul, et que le plaisir résultant de la parole soit un avantage pour vous.

Voici ma pensée, je veux l'exposer d'une manière plus claire. Si je dis qu'un tel a été consul, si je lui donne ce titre, n'est-ce pas aussitôt passé que dit ? Eh bien, la chose n'est pas moins rapide que la parole ; à peine un consul a-t-il paru qu'il a cessé d'être. Supposons qu'il le soit pour un an, deux, trois ou même quatre ; où sont ceux qui ont été dix ans consuls ? C'est sans exemple. Il n'en est pas ainsi de Paul ; il ne fut pas seulement illustre pendant sa vie, un jour ou deux, dix jours, ou vingt ou trente, ni dix ans, ni vingt ni trente ; mais voici quatre cents ans écoulés déjà depuis qu'il est mort, et sa gloire est plus grande, mille fois plus grande, que de son vivant. Voilà pour ce qui regarde la terre ; mais la gloire des saints dans les cieux, quelle parole serait capable de l'expliquer ? Aussi, je vous en conjure, aspirons à cette dernière gloire, la seule vraiment digne de ce nom ; poursuivons-la jusqu'à ce que nous l'ayons obtenue. Détachons-nous enfin de ces choses de

la vie présente, pour que nous trouvions grâce et miséricorde en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui gloire, puissance, honneur, adoration, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE X.

« Une terre fréquemment imprégnée par la pluie et produisant les plantes utiles à ceux qui la cultivent, reçoit la bénédiction de Dieu ; celle qui produit des ronces et des épines est réprouvée et bien près d'être maudite ; elle sera consumée par le feu. »

1. Ecoutons avec crainte les paroles de Dieu, avec crainte et dans un profond frémissement : « Servez le Seigneur avec crainte, est-il dit, et tressaillez devant lui avec tremblement. » Or, si notre joie, si notre allégresse ne doit pas être exempte de terreur, de quel supplice ne sommes-nous pas dignes quand nous n'entendons pas avec cette même frayeur des choses déjà terribles par elles-mêmes, comme celles qui nous sont maintenant adressées? Après avoir dit qu'il n'est pas possible d'être de nouveau baptisé, de recevoir le pardon par un second baptême, quand une fois on est retombé, après avoir montré ce qu'il y a là de terrible, Paul ajoute : « Une terre fréquemment imprégnée par la pluie et produisant des plantes utiles à ceux qui la cultivent, reçoit la bénédiction de Dieu; celle qui produit des ronces et des épines est réprouvée et bien près d'être maudite, elle sera consumée par le feu. » Craignons donc, mes bien-aimés; ces menaces ne sont pas celles de Paul, ce n'est pas ici le langage d'un homme; c'est celui de l'Esprit saint, c'est celui du Christ, qui parle dans l'Apôtre. Est-il donc quelqu'un qui soit exempt de telles épines? En serions-nous même exempts, nous ne devrions pas encore nous tenir tranquilles, nous devrions vivre dans la crainte et le tremblement, de peur qu'elles ne viennent à germer en nous; mais, notre être tout entier se composant de ronces et d'épines, comment se fait-il, dites-moi, que nous soyons si confiants et si lâches? quelle est la source d'une pareille incurie? Si « celui qui se persuade être debout doit prendre garde de tomber, » I *Cor.*, x, 12, quels efforts ne doit pas faire pour se relever celui qui gît à terre? Si Paul redoute d'être lui-même réprouvé, lui si vertueux, après avoir prêché aux autres, nous qui avons encouru déjà la réprobation, quel espoir de pardon ou quel moyen d'excuse pouvons-nous avoir, quand nous n'observons que par habitude et par manière d'acquit, sans aucune sorte de crainte, les devoirs extérieurs du christianisme? Oui, tremblons, mes bien-aimés : « La colère de Dieu se manifeste du haut du ciel; » *Rom.*, I, 18; tremblons; elle se manifeste non-seulement contre l'impiété, mais encore contre toute prévarication, petite ou grande.

Là paraît néanmoins l'amour de Dieu pour les hommes. C'est la doctrine qu'il désigne sous le nom de pluie; il répète en quelque sorte ce qu'il disait plus haut : « Alors que vous devriez être des docteurs à raison du temps. » En bien des passages de l'Ecriture, la doctrine nous est représentée sous l'image de la pluie : « Je commanderai aux nuées, dit Dieu, par son prophète, de laisser tomber sur elle la pluie. » *Isa.*, v, 6. Il parle de sa vigne. Ailleurs il exprime la même pensée sous une autre image : c'est la faim du pain et la soif de l'eau. Entendez encore : « Le fleuve de Dieu est gonflé par les eaux. » *Psalm.* LXIV, 10. « Une terre fréquemment imprégnée par la pluie. » C'est leur dire qu'ils ont entendu la prédication, qu'ils l'ont accueillie, et d'une manière constante, sans en avoir cependant profité. Si l'agriculteur, semble-t-il dire, ne vous avait pas prodigué ses soins, si vous n'aviez pas reçu la rosée céleste, le mal serait moins grand : « Si je n'étais pas venu, si je ne leur avais point parlé, ils n'auraient pas de reproche à se faire. » *Joan.*, XV, 22. Du moment où vous avez été si largement arrosé, comment avez-vous produit autre chose que des fruits? « J'attendais qu'elle donnât des raisins; mais elle n'a produit que des épines. » *Isa.*, VI, 2. Vous le voyez, partout l'Ecriture appelle les péchés des épines. David disait : « Je me suis retourné dans mon angoisse pendant que l'épine s'enfonçait dans mon cœur. » *Psalm.* XXXI, 4. Elle ne glisse pas, elle

pénètre dans le vif; et, n'en resterait-il que peu, si nous n'avons pas tout enlevé, ce peu nous fait souffrir autant que l'épine entière. Il n'est pas même nécessaire qu'un fragment soit resté; longtemps après que nous l'avons extrait, nous sentons la douleur de la blessure. Aussi faut-il un long traitement et d'habiles remèdes pour compléter la guérison : il ne suffit pas d'exclure le péché, reste ensuite à soigner la plaie qu'il a faite. Je crains bien que ce soit à nous plutôt qu'aux autres que cette parole s'adresse : « Une terre fréquemment imprégnée par la pluie. » Nous entendons sans cesse, nous sommes sans cesse abreuvés; mais, dès que le soleil se lève, nous perdons cette féconde humidité, et nous ne produisons plus que des épines. Que devons-nous comprendre par ces paroles? Ecoutez le Christ vous dire que les sollicitudes du siècle et les biens trompeurs d'ici-bas suffoquent la parole et la stérilisent.

La pureté de la vie produit de nouveaux avantages.

2. « Une terre souvent imbibée par la pluie et produisant des plantes utiles. » Rien de plus avantageux que la pureté de la vie, rien de mieux ordonné qu'une conduite irréprochable, rien de beau comme la vertu. « Et produisant des plantes utiles à ceux qui la cultivent, est bénie de Dieu. » C'est déclarer que Dieu est l'auteur de toute chose, et le coup porte directement sur les Gentils, qui n'attribuent la production des fruits qu'à la fécondité de la terre. Ce n'est pas la main de l'agriculteur, semble-t-il dire, qui donne à la terre cette force mystérieuse, c'est la volonté de Dieu; et de là cette parole : « Est bénie de Dieu. » Observez que l'expression n'est pas la même dans le texte quand il s'agit des épines, on croirait plutôt voir la terre les pousser au dehors, les rejeter de son sein. « Terre réprouvée et bien près d'être maudite. » Ciel ! quelle consolation encore dans cette expression ! « Elle est près d'être maudite. » Donc la malédiction ne l'a pas frappée. Or, quand on n'est pas maudit, quand on est seulement près de l'être, on peut s'en éloigner. Cette consolation n'est pas la seule; ce qui suit en renferme une autre. En déclarant que cette terre est réprouvée et près d'être maudite, il ne dit pas qu'elle est inévitablement livrée au feu. Que dit-il donc? « A la fin elle sera consumée par les flammes. » C'est en persévérant jusqu'à la fin dans sa stérilité, qu'elle subira ce sort. Par conséquent, si nous retranchons les épines et si nous les brûlons, nous pourrons jouir d'innombrables biens, obtenir la gloire de la vertu, participer à la bénédiction. Remarquez de plus la propriété de l'image par laquelle il peint le péché : « Produisant des ronces et des épines. » De quelque côté que vous approchiez vos mains, il vous pique et vous déchire, il est même hideux à voir.

Après qu'il a suffisamment secoué, effrayé, meurtri même ses disciples, Paul les traite avec douceur, afin de ne pas trop les abattre et de ne pas les jeter dans l'apathie; car, à frapper avec rudesse un indolent, on le rend plus indolent encore. Il ne flatte pas cependant, de peur d'exalter; mais il ne frappe pas sans cesse, de peur de briser : après quelques paroles sévères, il en ajoute beaucoup de douces et de consolantes, afin d'arriver à son but. Quel est son langage? « Nous espérons mieux de vous, mes bien-aimés, nous avons une confiance plus haute et plus rapprochée du salut, quoique nous parlions de la sorte. » Nous n'entendons pas prononcer votre condamnation, ni supposer que vous êtes tout couverts d'épines; seulement nous prenons nos précautions pour que cela n'arrive pas. Mieux vaut que vous soyez effrayés par les paroles, afin que vous ne soyez pas accablés par la réalité. Ici brille surtout la prudence de l'Apôtre. Il n'a pas dit : Nous pensons, nous conjecturons, ni même nous attendons ou nous espérons. Quoi donc? « Nous avons cette confiance. » C'est ce qu'il avait également dit aux Galates : « Pour vous j'ai cette confiance dans le Seigneur que vous n'adopterez pas d'autres sentiments. » *Galat.*, v, 10. Remarquez ce futur, au lieu du présent. Comme il venait de les reprendre avec force, n'ayant pas dans leur vie actuelle un sujet de les louer, il se rejette dans l'avenir : « Vous n'aurez pas d'autres sentiments. » Ici c'est autre chose, il s'appuie sur le présent : « Nous avons, mes bien-aimés, une confiance plus haute et plus rapprochée du salut, quoique nous vous parlions de la sorte. »

Le présent ne lui fournissant pas toutefois une ample matière d'éloges, il va chercher une consolation dans le passé ; il dit : « Dieu n'est pas injuste, il n'oubliera pas vos œuvres, et l'infatigable charité dont vous avez fait preuve en son nom, vous qui serviez et qui continuez à servir les saints. »

Dieu ! comme il relève et corrobore leur âme, soit en leur rappelant le passé, soit en ne leur permettant pas de croire que Dieu puisse rien oublier ! Celui-là se rend nécessairement coupable qui n'a pas l'inébranlable conviction que Dieu juge avec une entière équité, et doit rendre à chacun selon le caractère de sa vie ; ce qui serait accuser Dieu d'injustice. Il impose donc à leur pensée, d'une manière irrésistible, l'attente d'un semblable avenir. Quand un homme a désespéré du présent, a perdu tout courage, on peut encore le raffermir par l'espoir des choses futures. C'est ainsi que l'Apôtre dit : « Vous couriez dans la bonne voie, qui vous a donc arrêtés ? » *Galat.*, v, 7. Il leur avait dit encore : « Auriez-vous souffert tant de maux sans raison ? en supposant que cela soit possible. » *Ibid.*, III, 4. Et, comme il mêle ici l'éloge à la réprimande en disant : « Alors que vous devriez pouvoir enseigner vous-mêmes, à considérer le temps, » il disait pareillement alors : « Je suis étonné d'une transformation aussi subite. » Un tel étonnement implique une louange ; c'est quand de grandes choses viennent à succomber, que nous éprouvons une pareille surprise. Voyez-vous la louange se glisser dans l'accusation et le reproche ? Ce n'est pas à lui seul, c'est à tous, qu'il attribue ces sentiments ; car, au lieu de dire : J'espère, il a dit : « Nous espérons mieux de vous ; nous attendons de vous un plus grand bien. » Or, ces mots peuvent s'entendre, soit de la vertu, soit de la récompense. Comme il avait dit aussi plus haut que cette terre était réprouvée et bien près d'être maudite, qu'elle serait consumée par le feu, ne voulant point paraître leur appliquer cette sentence, il ajoute aussitôt : « Dieu n'est pas injuste, il n'oubliera pas vos œuvres et votre amour ; » si je m'exprime de la sorte, ce n'est pas absolument de vous que je veux parler. — Mais si ce n'est pas de nous, pourquoi nous accuser d'indolence, pourquoi nous effrayer avec cette image des épines ?

3. « Or, nous désirons que chacun de vous déploie la même sollicitude jusqu'à la fin, pour la réalisation de votre espérance ; que vous ne tombiez pas dans la torpeur, et que vous imitiez plutôt ceux qui par la foi et la patience hériteront des promesses. » « Nous désirons, » a-t-il dit, mais nous désirons du fond de notre cœur, et non pas simplement en paroles. Que désirez-vous ? Nous désirons que vous soyez attachés à la vertu, nous préoccupant peu de condamner les choses antérieures, et n'ayant de crainte que pour ce qui doit arriver. Ecoutez-le bien, il ne condamne pas plus le présent que le passé ; il ne dit pas d'une manière formelle qu'ils sont tombés dans l'indolence et la dissolution. Voyez avec quelle douceur et quels ménagements il le leur fait comprendre. Revenons sur ses expressions : « Nous désirons ardemment que chacun de vous montre jusqu'à la fin la même sollicitude. » Admirable prudence de Paul, qui le fait s'abstenir de dire qu'ils ont reculé, qu'ils se sont relâchés ! Par ces paroles : « Nous désirons que chacun de vous, » il leur dit sans doute : Je veux que vous montriez toujours la même ardeur, que vous soyez maintenant et dans la suite ce que vous étiez auparavant ; mais la réprimande ainsi formulée n'a rien qui blesse, est facilement acceptée. Il ne se sert pas même du mot je veux, ce qui sentirait l'autorité magistrale ; il exprime un ardent désir, inspiré par la tendresse paternelle. C'est comme s'il disait : Pardonnez, s'il nous échappe quelque chose de pénible. « Nous désirons ardemment que chacun de vous déploie le même zèle jusqu'à la fin pour la réalisation de votre espérance. » Que signifient ces paroles ? L'espérance soutient, l'espérance relève. Ne vous affligez pas, ne vous livrez pas au découragement, de peur que votre espérance ne soit vaine ; celui qui fait le bien, espère le bien, ne désespère jamais de lui-même.

« Afin que vous ne deveniez pas indolents. » Encore une crainte pour l'avenir ; et cependant il avait dit plus haut : « Vous êtes devenus indolents pour l'audition de la parole. » Il est

vrai qu'il s'agissait là de l'indolence par rapport à la prédication; tandis qu'il leur insinue maintenant autre chose. Voulant leur dire : Ne persistez pas, il leur a dit : « Ne tombez pas dans l'indolence. » Il les jette de nouveau dans l'avenir, ce qui semble exclure encore une faute : « Afin que vous ne deveniez pas indolents; » la faute ne saurait être dans ce qui n'est pas encore. Celui qu'on exhorte à se ranimer parce qu'il est actuellement négligent, pourra par là même tomber dans une plus grande négligence; qu'on lui parle de l'avenir, et ce ne sera plus la même chose. « Nous désirons ardemment que chacun de vous... » Quelle généreuse bienveillance ! il a soin des petits comme des grands, il les connaît tous, il n'en dédaigne aucun; sa sollicitude est également répartie, il a le même respect pour chacune de ces âmes. Aussi se trouvent-elles toutes disposées à supporter la sévérité de son langage. « Afin que vous ne deveniez pas indolents. » Comme l'oisiveté nuit au corps, la suspension des bonnes œuvres plonge l'âme dans la torpeur et lui fait perdre toute sa force. « Soyez les imitateurs de ceux qui par la foi et la patience hériteront des biens promis. » Il va dire quels sont ces modèles. Il leur a d'abord recommandé de revenir à la pratique de leurs vertus antérieures ; et, de peur qu'ils ne feignent d'ignorer quelles sont ces vertus, il les ramène au Patriarche, leur traçant ainsi la voie du bien par des exemples domestiques; et, de peur encore qu'ils ne se regardent comme abandonnés, il les rattache à l'auteur de leur race. Il agit ainsi pour prévenir en eux toute idée de mépris ou d'abandon, pour leur apprendre ensuite que les hommes les plus généreux sont ceux précisément qui doivent marcher dans la vie parmi les tribulations et les épreuves, que Dieu traite de la sorte les meilleurs et les plus admirables de ses serviteurs.

Supportons tout avec patience.

Il faut, nous enseigne-t-il, tout supporter avec patience; c'est encore là se montrer fidèle. Si Dieu vous donnait aussitôt qu'il vous a promis, si vous receviez sur l'heure, où serait votre foi, et que lui confieriez-vous? C'est moi, pourrait-il vous répondre, qui vous ai seul témoigné de la confiance, en commençant par vous donner ce que je vous ai promis. Si je vous fais une promesse, mais qui ne doive s'accomplir que dans cent ans, en gardant l'espérance vous me jugez réellement digne de foi; vous croyez en moi comme il convient d'y croire. — L'incrédulité naît souvent, vous le voyez, non-seulement du défaut d'espérance, mais encore du découragement et de la pusillanimité; ce n'est plus la faute de celui qui a promis. « Dieu n'est pas injuste, il n'oubliera pas votre zèle et votre amour, les preuves que vous en avez données en son nom, vous qui avez servi et qui servez encore les saints. » C'est un grand témoignage qu'il rend à la grandeur de leur âme en même temps qu'à celle de leur œuvre; ce que du reste il avait fait ailleurs : « Non contents de cela, ils se sont donnés eux-mêmes au Seigneur et à nous. » I *Cor.*, VIII, 5. « Les preuves que vous en avez données en son nom, vous qui avez servi et qui servez toujours les saints. » Voyez-vous comme il les relève encore, en déclarant de nouveau que leur œuvre persévère? « Vous continuez à servir; » rien de plus propre à les encourager : ce n'est plus les saints qu'ils servent, c'est Dieu. Le zèle dont ils ont fait preuve ne s'arrête pas à l'homme, il remonte plus haut. Paul du reste le fait comprendre quand il dit : « En son nom; » ce qui revient à dire : Vous avez fait toutes ces choses en vue de le glorifier. Celui donc pour qui vous avez montré tant de zèle et d'amour, ne vous dédaignera ni ne vous oubliera jamais.

4. Recueillant de telles leçons, je vous en conjure, servons les saints. Or, tout fidèle est saint, en tant que fidèle; vivrait-il dans le monde, il est saint. « L'homme idolâtre est sanctifié par la femme, et la femme idolâtre l'est par le mari. » I *Cor.*, VII, 14. Il en résulte clairement que la foi produit la sanctification. Verrions-nous donc un mondain dans l'infortune, tendons-lui la main. Ne nous bornons pas à nous occuper de ceux qui résident sur les montagnes. Il est vrai qu'ils sont saints par la conduite et par la foi; les autres le sont du moins par la foi, et beaucoup le sont même par la conduite. Si nous visitons un moine dans la prison, ne refusons pas de visiter également un séculier;

celui-ci est de même un saint et un frère. — Que faire cependant, me dira-t-on, si c'est un homme impur et dépravé ? — Ecoutez la parole du Christ : « Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés. » *Matth.*, VII, 1. Agissez pour Dieu. Et que dis-je ? Serait-ce un idolâtre que nous verrions malheureux, il faut lui faire du bien ; en un mot, venons en aide à tout homme que le malheur a frappé, bien plus, par conséquent, au séculier fidèle. Entendez la leçon de Paul : « Faites du bien à tous, et principalement aux enfants de la foi. » *Galat.*, VI, 10. Je ne sais d'où nous est venue cette habitude, ni comment elle s'est introduite parmi nous; mais on recherche uniquement les solitaires, eux seuls attirent nos bienfaits ; et même à leur égard on scrute la conduite, on est à se demander : Cet homme est-il digne ou ne l'est-il pas ? si ce n'est pas un juste, s'il n'opère pas de miracles, je ne lui tendrai pas la main. — L'aumône alors perd beaucoup de son mérite, avec le temps elle perd même tout ce mérite. N'oublions pas que l'aumône envers les pécheurs, envers les criminels, est encore une véritable aumône.

La miséricorde ne s'applique même pas aux hommes vertueux, elle est pour les coupables. Voulez-vous en avoir la conviction, écoutez cette parabole du Christ : « Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, il tomba entre les mains des voleurs, qui l'accablèrent de coups et le laissèrent demi-mort sur le chemin. » *Luc.*, X, 30, et seq. Un lévite vint à passer par la même route, et, l'ayant vu, il s'éloigna ; un prêtre vint à son tour et fit de même. Après cela survint un Samaritain, qui prit le plus grand soin du blessé, banda les blessures, y versa de l'huile; puis, ayant mis cet homme sur son âne, il le mena à l'hôtellerie, et le recommanda de la manière la plus pressante au maître de la maison. Admirez sa libéralité : « Je vous rendrai, dit-il, tout ce que vous aurez dépensé. » Le Sauveur pose ensuite cette question : « Qui donc fut son prochain ? » Le scribe ayant répondu : « Celui qui fit miséricorde, » Jésus lui dit : « Allez, et faites de même. » Observez encore de plus près cette parabole : Ce n'est pas un Juif qui traite de la sorte un Samaritain, c'est un Samaritain qui donne l'exemple d'une conduite aussi généreuse. Nous apprenons ainsi qu'il faut avoir pour tous une égale sollicitude, et non pas seulement pour les enfants de la foi, à l'exclusion des autres. Ainsi donc, lorsque vous verrez quelqu'un dans le malheur, n'en demandez pas davantage, il a droit à votre secours en vertu de son malheur même. Si vous relevez un âne qui vient de succomber, sans vous informer quel en est le maître, à plus forte raison devez-vous secourir un homme sans vous inquiéter de savoir à qui cet homme appartient. Juif ou Gentil, il appartient à Dieu ; alors même que ce serait un infidèle, il a besoin de votre secours. Si c'était votre rôle d'examiner et de juger, votre raisonnement serait juste ; mais le malheur ne permet pas un tel examen. Vous devez vous interdire toute recherche indiscrète au sujet même de ceux qui n'ont rien à souffrir, et généralement sur les affaires des autres ; bien plus alors au sujet des malheureux.

Que dirons-nous encore ? avez-vous vu cet homme dans la prospérité, entouré d'hommages, quand vous déclarez que c'est un méchant, un pervers? Le voilà dans la souffrance ; et, dès qu'il souffre, vous n'avez plus à l'accuser ainsi. Lorsqu'il jouit des dons de la fortune, nous pouvons avoir raison ; lorsqu'il est accablé par les revers et qu'il a besoin de secours, il n'y a plus à tenir ce langage : c'est de la barbarie, de l'inhumanité, de l'arrogance. Que peut-on imaginer, dites-moi, de plus criminel que les Juifs ? Dieu certes les punit avec justice, et en toute justice ; il approuva cependant ceux qui s'apitoyèrent sur eux, tandis qu'il frappa ceux qui se montrèrent insensibles : « Ils n'éprouvaient rien, dit-il lui-même, touchant les calamités de Joseph. » *Amos*, VI, 6. Il a dit encore : « Rachetez ceux qui sont menés à la mort, n'épargnez rien pour cela. » *Prov.*, XXIV, 11. Il est loin de dire : Scrutez, examinez bien quel est cet homme ; et cependant la plupart des condamnés sont de vrais misérables. L'expression est absolue : « Rachetez, » quel qu'il puisse être. Voilà l'aumône par excellence. Celui qui fait du bien à son ami, n'agit pas entièrement pour Dieu : en secourant un inconnu, on ne peut avoir

qu'une intention pure. Vous l'avez entendu : « N'épargnez rien, » ne ménagez pas votre richesse ; faudrait-il l'y consacrer toute, donnez.

Et nous, voyant un de nos semblables dans les angoisses, dans les gémissements, dans les tribulations mille fois pires que la mort, et souvent sans l'avoir mérité, nous ménageons nos richesses et nous sommes sans pitié pour nos frères; nous avons soin des choses inanimées, et nous négligeons une âme ! Paul disait cependant : « Instruisez avec mansuétude les malheureux égarés, dans l'espoir que Dieu pourra les ramener un jour à la pénitence et leur faire connaître la vérité ; dans l'espoir qu'ils échapperont aux filets du démon, qui les tient captifs et les traîne à son gré. » II *Tim.*, II, 25, 26. « Un jour, peut-être, » dit-il ; quelle longanimité dans ce langage ! A l'exemple de Paul, ne désespérons jamais de personne. Les pêcheurs, aussi après avoir jeté plusieurs fois leurs filets sans rien prendre, les ayant jetés une dernière fois, furent au comble de leurs vœux. Nous n'aurons pas moins de courage ; nous attendrons que vous nous récompensiez pleinement en produisant tout à coup des fruits suaves. Il en est de même de l'agriculteur : après avoir ensemencé la terre, il attend non-seulement un jour ou deux, mais un temps considérable ; et c'est alors qu'il voit les moissons germer de toute part. Voilà ce que nous espérons de vous, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XI.

« Quand Dieu fit sa promesse à Abraham, ne pouvant pas jurer par un être supérieur, il jura par lui-même, en disant : Je te bénirai, oui, je te bénirai et je multiplierai ta race. C'est ainsi que par une courageuse patience le juste acquit les biens promis. Les hommes jurent par quelqu'un de plus grand qu'eux; et toute controverse finit, toute vérité s'affirme par le jurement. »

Saint Paul console les Hébreux.

1. Après avoir fortement réprimandé les Hébreux et les avoir frappés d'une vive crainte, Paul en vient à les consoler, en leur donnant d'abord des éloges, et puis d'une manière encore plus efficace, en leur assurant qu'ils obtiendront l'accomplissement de leurs espérances. Ce n'est pas dans le présent, c'est dans le passé qu'il puise cette consolation ; ce qui doit tout autrement les convaincre. Les châtiments frappent beaucoup plus dans le présent, et les récompenses consolent mieux quand on les montre dans le passé. Telle est la conduite de la divine sagesse : ce n'est pas sur l'heure qu'elle accorde les biens promis, c'est après une longue attente. Elle agit ainsi, soit pour faire éclater la grandeur de sa puissance, soit pour nous inspirer la foi ; ceux qui vivent dans la tribulation et qui ne reçoivent ni promesse ni récompense, ne se laisseront pas de la sorte abattre par les labeurs. Parmi tant de modèles qu'il peut choisir, c'est Abraham qu'il place sous leurs yeux, à cause de l'autorité de ce personnage, et de plus parce que c'est en lui surtout que l'effet s'est réalisé. A la fin de la lettre, il dira que tous les anciens sont morts sans recevoir l'effet des promesses, après les avoir seulement aperçues et saluées de loin, Dieu ne voulant pas qu'ils parvinssent sans nous à la perfection. « Quand Dieu fit sa promesse à Abraham, ne pouvant pas jurer par un être supérieur, il jura par lui-même, en disant : Je te bénirai, oui, je te bénirai et je multiplierai ta race. C'est ainsi que par une courageuse patience le juste acquit les biens promis. » Comment donc l'Apôtre affirme-t-il dans la suite que le Patriarche « ne reçoit pas l'effet des promesses, » *Hebr.*, II, 39, quand il déclare ici qu'il l'a reçu par sa courageuse patience? Comment concilier des affirmations aussi contradictoires? L'objet n'en est pas le même dans les deux cas ; il propose une double consolation. Les promesses dont il s'agit ici, Abraham les vit s'accomplir longtemps après ; mais non celles dont il s'agira plus tard. Voilà comment par sa patience il en obtint l'effet.

Remarquez à cette occasion que tout ne dépend pas de la promesse, et que la patience a sa large part dans le bien réalisé. Ce langage est de nature à faire trembler, en montrant que la pusillanimité fait souvent obstacle à la pro-

messe. Il le prouve par l'exemple du peuple, qui n'obtint jamais les biens promis à cause de ses défaillances; et le contraire est manifesté par l'exemple d'Abraham. Sur le point de conclure, Paul ira plus loin; il montrera qu'il est des biens qu'on n'acquiert pas même par une longue patience, sans qu'on ait le droit de s'en affliger. « Les hommes jurent par quelqu'un de plus grand qu'eux; et toute controverse finit, toute vérité s'affirme par le jurement; mais Dieu ne pouvant pas jurer par un être supérieur à lui, jura par lui-même. » On le comprend. Qui donc s'engagea par serment envers le Patriarche? était-ce le Fils? — Non, répondrez-vous. — D'où vient que vous le dites? C'est éminemment lui; mais je n'insiste pas. Quand lui-même jure dans les mêmes termes : « En vérité, en vérité, je vous le dis, » n'est-ce pas également parce qu'il ne saurait jurer par un être supérieur à lui? Comme le Père, le Fils jure aussi par lui-même : « En vérité, en vérité, je vous le dis. » L'Apôtre éveille le souvenir des serments si souvent employés par le Christ : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi, ne subira pas la mort éternelle. » *Joan.*, XI, 26.

Qu'est-ce à dire : « Toute controverse finit, toute vérité s'affirme par le jurement? » Cela signifie que le doute est levé, que la lutte cesse, non sur un point ou sur un autre, mais sur tous les points. Le jurement ne serait pas toutefois nécessaire pour croire à la parole de Dieu. « C'est par surabondance que Dieu, voulant montrer aux héritiers de sa promesse l'immuable fermeté de ses desseins, a fait intervenir le jurement. » Maintenant il s'adresse de plus aux fidèles, en leur rappelant la promesse antique, parce qu'elle était faite pour tous. « Il a fait intervenir le jurement. » Nous voyons encore ici le Fils se portant comme intermédiaire entre les hommes et Dieu. « Deux choses inébranlables et dans lesquelles Dieu ne saurait mentir. » Quelles sont ces deux choses? La promesse formelle, le jurement qui vient la corroborer. Comme c'est le jurement qui détermine le mieux la foi parmi les hommes, Dieu lui-même a voulu l'ajouter.

2. Il semble donc méconnaître sa propre dignité, ne s'occupant que du moyen de persuader les hommes; il souffre qu'on dise de lui des choses indignes de sa grandeur, dans le but de dissiper tous les nuages. En ce qui concerne Abraham, on voit même qu'il faut tout attribuer à Dieu, et non à la patience de ce juste, puisqu'à la promesse s'ajoute le jurement, et que Dieu prend à témoin celui que les hommes prennent lui-même. Les hommes jurent par un être qui leur est supérieur; lui ne le pouvait pas, et cependant il a juré. Non, l'homme ne pouvait pas, comme Dieu, jurer par lui-même, n'étant pas son propre maître. Vous le voyez donc, ce n'est pas d'Abraham seul, c'est également de nous qu'il est ici question. « Attachons-nous à cette consolation dont le fondement est indestructible, nous qui courons vers la possession des biens qui nous ont été proposés. » Voilà de nouveau cette longue patience par laquelle le juste obtient l'effet de la promesse. C'est notre condition actuelle, nous déclare Paul, et non la simple conséquence de l'ancien jurement. Il montre aussi l'essence de cet acte, en disant qu'on jure par un être supérieur à soi. Mais, comme la nature humaine croit difficilement, Dieu fait par condescendance ce que nous faisons. Il jure donc à cause de nous, bien que nous l'outragions en refusant de croire. Ainsi s'explique cette parole : « Il s'est instruit par les souffrances qu'il a voulu subir; » *Hebr.*, v, 8; car les hommes regardent surtout comme digne de foi ce qui repose sur l'expérience. Qu'est-ce à dire, « les biens qui nous sont proposés? » Des choses passées nous concluons aux choses futures; si celles-là sont arrivées après tant d'années, nul doute que celles-ci n'arrivent de même. Ce qui s'est donc accompli en faveur d'Abraham nous est un garant de l'avenir.

Patience d'Abraham.

« Nous avons cette espérance comme une ancre assurée de l'âme, s'avançant jusque dans l'intérieur du voile, où Jésus a le premier pénétré pour vous, étant devenu pontife pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech. » Tant que nous sommes en ce monde et que nous n'avons pas quitté la vie, nous demeurons, d'après la doctrine de Paul, sous le régime des promesses; mais par l'espérance nous habitons



les cieux. Sachez attendre, nous dit-il, et cela ne manquera pas de se réaliser. Allant encore plus loin, il déclare que nous possédons déjà par l'espérance. Ce n'est pas nous qui sommes entrés, c'est elle-même, comme s'exprime Paul; ce qui est plus croyable et plus vrai. L'ancre suspendue au navire l'empêche d'être ballotté sur les flots, serait-il battu par des vents sans nombre; elle le tient immobile par son poids : ainsi fait l'espérance. Remarquez combien est exacte l'image qu'il a trouvée : il n'a pas dit fondement, ce qui n'eût pas été conforme à la vérité; il a dit ancre. Un objet flottant et qui paraît sans consistance est fixé par là sur les eaux comme il le serait sur la terre; il est secoué, mais sans l'être. A propos de ceux qui sont doués d'une grande solidité et d'une profonde sagesse, le Christ a dit avec raison qu'ils ont bâti leur maison sur la pierre. Paul représente ici d'une manière non moins naturelle ceux qui sont découragés et qui doivent être soutenus par l'espérance. Les ondes et les vents viennent assaillir la barque, et l'espérance la maintient contre ces assauts redoublés. Sans l'espérance il y a longtemps que nous aurions sombré, ce n'est pas seulement dans les choses spirituelles, c'est encore dans celles de la vie que vous reconnaîtrez sa puissance; dans le négoce, l'agriculture, la milice, partout : si dès le principe nous ne l'avons pas devant les yeux, nous ne mettrons pas la main à l'œuvre.

Paul ne se borne pas à nommer l'ancre, il la veut forte et solide, afin de nous enseigner qu'elle est un point d'appui pour le salut. D'où ce qu'il ajoute : « Elle pénètre dans l'intérieur du voile; » ce qui signifie qu'elle va jusqu'aux cieux. Il exige ensuite la foi, pour que l'espérance ne soit pas seule, et se trouve établie dans la vérité. Après le jurement, il pose encore autre chose, la démonstration par les faits : « Jésus est entré le premier pour nous. » Le premier, le précurseur, comme porte le texte, suppose que quelqu'un vient après : c'est ainsi que Jean précède le Christ. Voilà pourquoi l'Apôtre ne se contente pas d'affirmer l'entrée de Jésus dans le ciel, mais déclare qu'il y pénètre comme notre précurseur; et de la sorte nous devons y parvenir à notre tour. Il n'existe pas une grande distance entre le précurseur et ceux qui le suivent; car autrement ce ne serait pas un précurseur. Ils doivent tous se trouver sur la même route, l'un marchant en avant, et les autres venant à sa suite. « Devenu pontife pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech. » C'est une autre consolation qui nous est offerte, que notre pontife soit ainsi supérieur à ceux des Juifs, non-seulement par la forme, mais aussi par le lieu, le tabernacle, le testament et la personne. Encore une affirmation qui regarde l'humanité du Christ.

3. Il faut donc que ceux dont il est le pontife aient par là même une grande supériorité : autant le Christ l'emporte sur Aaron, autant nous devons l'emporter sur les Juifs. Plus haut est notre victime, plus haut le prêtre, plus haut l'immolation. N'offrons donc que des hosties dignes d'être présentées sur cet autel; plus de brebis ni de génisses, plus de sang ni de fumée : toutes ces choses sont abolies, un culte spirituel en a pris désormais la place. Qu'est-ce que ce culte spirituel? Celui qui part de l'âme, qui s'exerce par l'esprit. « Dieu est Esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité. » *Joan.*, IV, 24. Or, un tel culte n'a besoin ni du corps, ni de certains instruments, ni d'un lieu déterminé; il se manifeste par la modération, la sagesse, la générosité, le courage dans les épreuves, la magnanimité, l'humanité. Ces sacrifices, on peut les voir figurés longtemps d'avance dans l'ancienne loi. « Sacrifiez à Dieu, disait David, un sacrifice de justice... Je vous sacrifierai, disait-il aussi, un sacrifice de louange... Le sacrifice de louange me glorifiera... Un sacrifice à Dieu, c'est le cœur contrit. » *Psalm.* IV, 6; CXV, 17; XLIX, 23; L, 19. Nous lisons encore : « Que réclame de vous le Seigneur, si ce n'est que vous l'écoutiez? » *Mich.*, VI, 8. « Les holocaustes offerts pour le péché ne vous ont plus été agréables. Alors j'ai dit : Me voici, je viens, ô Dieu, pour faire votre volonté. » *Psalm.* XXXIX, 8, 9. « Pourquoi m'offrez-vous de l'encens venu de Saba? » *Jerem.*, VI, 20. « Eloignez de moi le bruit de vos cantiques; je n'écouterai plus l'harmonie de vos instruments. » *Amos*, V, 23. Au lieu de tout cela,

« Je veux la miséricorde, et non le sacrifice. » *Ose.*, VI, 6.

Voyez-vous par quelles offrandes Dieu est apaisé? dès l'origine les unes sont repoussées et les autres introduites. Présentons donc celles-ci. Les premières appartiennent à la richesse, et les secondes à la vertu; les unes sont extérieures, et les autres intérieures; qui que soit peut s'acquitter de celles-là, celles-ci ne sont présentées que par le petit nombre. Autant l'homme diffère de la brebis, autant diffèrent les deux sacrifices : dans le sacrifice spirituel, c'est votre âme elle-même que vous offrez. Il y a d'autres hosties, de véritables holocaustes, les corps des martyrs : ici l'âme et le corps sont saints, le corps exhale une suave odeur; vous pouvez vous aussi, si vous le voulez, offrir un semblable sacrifice. Qu'importe que votre corps ne soit pas consumé par le feu? il vous est donné de le livrer à d'autres flammes, à celle de la pauvreté volontaire, à celle de la tribulation. Quand on aurait la facilité de vivre dans la mollesse et l'opulence, préférer une vie laborieuse et pénible, mortifier son corps, n'est-ce pas un holocauste? Oui, mortifiez votre corps et crucifiez-le; c'est encore un moyen d'obtenir la couronne du martyre. Ce que le glaive opère ailleurs, la générosité de l'âme l'accomplit ici. Ne vous laissez pas consumer ou captiver par l'amour des richesses; que cette perverse cupidité soit plutôt consumée ou détruite par le feu divin, qu'elle soit tranchée par le glaive de l'Esprit. Voilà le plus beau des sacrifices; celui-là n'a pas besoin de passer par les mains du prêtre, on se suffit à soi-même pour l'offrir. Admirable sacrifice, encore une fois; il s'accomplit sur la terre, et monte aussitôt vers le ciel. N'admirons-nous pas ce feu qui descendait jadis et qui dévorait toute chose? Il peut arriver de même aujourd'hui qu'un feu plus étonnant que celui-là descende, et consume tout ce que nous aurons mis sur l'autel; ou mieux, loin de le détruire, le transporte dans les cieux; il ne réduit pas les dons en cendre, il les place devant le Seigneur.

Telles étaient les oblations du centurion Corneille : « Vos prières et vos aumônes, lui fut-il dit, sont montées comme un précieux souvenir en présence de Dieu. » *Act.*, X, 4. Voyez-vous ce rapprochement admirable? nous sommes écoutés quand nous écoutons nous-mêmes les pauvres qui nous prient. « Celui qui se ferme les oreilles, est-il écrit, pour ne point entendre le pauvre, Dieu n'écoutera pas non plus ses supplications. » *Prov.*, XXI, 13. « Heureux celui qui comprend le mystère de l'indigent et du pauvre; au jour de la tribulation le Seigneur le délivrera. » *Psalm.* XL, 2. Or, le vrai jour de la tribulation, c'est le jour qui sera tel pour les pécheurs. Que veut dire ici comprendre? Savoir ce que c'est que le pauvre, se pénétrer de sa douleur; quand on la comprend de la sorte, on ne peut manquer d'en avoir pitié. Dès que vous apercevez un pauvre, ne passez pas à côté, mais songez à ce que vous seriez si vous étiez à sa place : que ne voudriez-vous pas que chacun fît pour vous? « Qui comprend.... » Réfléchissez encore, il est né libre comme vous, il hérite de la même noblesse, il possède tous les biens communs à l'homme ainsi que vous; et souvent vous ne le traitez pas même à l'égal de vos chiens, cet être qui vous est en tout semblable : vous les rassasiez, tandis qu'il va fréquemment dormir avec l'estomac vide; quoique libre, il est moins honoré que vos esclaves. — Mais eux, me direz-vous, nous rendent d'utiles services. — Et lesquels dites-moi? c'est que sans doute ils vous servent bien? Et que répondrez-vous, si je vous montre que cet homme vous rend des services tout autrement utiles? Il sera votre avocat au jour du jugement, il vous sauvera des flammes éternelles. Tous vos serviteurs feront-ils jamais pour vous rien de pareil? Quand Tabithe fut morte, qui la ressuscita? Les serviteurs qui l'entouraient, ou bien les pauvres? Et vous vous garderiez bien de comparer un homme libre à des esclaves.

Dieu nous écoute quand nous écoutons les pauvres.

Le froid sévit, et le pauvre gît à terre, n'ayant que de misérables haillons, exténué, mourant; ses dents claquent; sa vue seule et son extérieur sont capables d'attendrir; et vous, réchauffé par les vêtements et la boisson, vous passez outre : comment voulez-vous que Dieu vous délivre quand vous serez dans le malheur? Sou-

vent vous dites encore : Si je venais à rencontrer un criminel, quel que fût le nombre de ses crimes, je lui pardonnerais; et Dieu ne pardonnerait pas ? — Ne tenez pas ce langage; car vous dédaignez un homme qui n'a rien à se reprocher envers vous, alors que vous pourriez lui venir en aide. Si vous n'en faites aucun cas, Dieu vous pardonnera-t-il, après que vous l'avez outragé lui-même ? Est-ce qu'une semblable conduite ne mérite pas l'enfer ? Vous étonneriez-vous de cette sentence? Un corps plusieurs fois mort, insensible à tout, aux honneurs comme aux mépris, vous le couvrez de vêtements d'or, de mille ornements divers ; et celui qui souffre et qui gémit, celui que déchire la torture, celui que consume la faim et le froid, vous ne daignez pas même le regarder, et vous faites plus pour la vaine gloire que pour la crainte de Dieu ! Si même vous n'alliez pas plus loin ; mais non, vous accusez aussitôt celui qui vient à vous. Pourquoi ne travaille-t-il pas? Ne manquez-vous pas de dire : Pourquoi nourrir un paresseux ? — Et vous-même, je vous prie, est-ce par votre travail que vous avez acquis ce que vous possédez, et ne l'avez-vous pas reçu par héritage? Serait-ce même par votre travail, cela vous donne-t-il le droit d'insulter les autres? Ecoutez le langage de Paul. Il a dit sans doute : « Que celui qui ne travaille pas ne mange pas non plus; » mais il a dit aussi : « Pour vous, ne ne vous lassez pas de faire le bien. » II *Thes.*, III, 10-13.

Conduite envers les pauvres.

4. Ce mendiant est un imposteur, direz-vous peut-être. — Quelle parole ! pour un peu de pain, pour un vêtement, vous osez, ô homme, le traiter d'imposteur ! — Il vend immédiatement ce qu'on lui donne, ajouterez-vous. — Vous administrez donc d'une manière irréprochable tout ce que vous avez ! Eh quoi, tous sont-ils pauvres à cause de leur paresse? aucun ne l'est-il par suite d'un naufrage, d'un procès, d'un vol, d'une périlleuse circonstance, d'une longue maladie, d'une autre cause quelconque ? Qu'arrive-t-il cependant? A peine entendons-nous quelqu'un se lamentant sur de telles infortunes, poussant des cris plaintifs, levant les yeux au ciel, laissant croître ses cheveux, couvert de haillons, nous n'avons rien de plus pressé que de le traiter de menteur et de comédien. N'avez-vous pas honte? à qui donc adressez-vous ces cruels reproches? Ne donnez rien, si vous vous voulez, mais n'accusez pas de la sorte. — Il n'est pas dans le dénûment, ajouterez-vous, il le simule. — Cette accusation tombe sur vous, et non sur lui; il sait qu'il est en face d'êtres impitoyables, qu'il a devant lui des bêtes féroces plutôt que des hommes, qu'il ne pourrait en attendrir aucun avec les prières mêmes les plus touchantes ; c'est pour cela qu'il en est réduit à se présenter dans ce misérable appareil, afin d'ébranler votre âme. Si quelqu'un s'offre à nous sous des dehors honorables, c'est encore un imposteur, dira-t-on, il se présente ainsi pour faire croire qu'il est de noble extraction. Un extérieur tout opposé ne l'eût pas mis à l'abri du blâme. Que faire alors? Quelle barbarie, quelle insensibilité ! — Pourquoi montrer, demanderez-vous encore, des membres mutilés? — Vous en êtes la cause ; si nous étions miséricordieux, ils n'auraient pas besoin de semblables artifices ; s'ils nous persuadaient au premier abord, ils n'auraient rien imaginé de pareil. Quel est l'homme assez misérable pour élever de telles clameurs, pour vouloir se déshonorer ainsi lui-même, pour gémir en public avec sa femme dénuée de tout, pour se couvrir de cendre avec ses enfants ? Il n'est pas de pauvreté comparable. Et c'est là précisément ce qui nous rend insensibles, et nous fait de plus les accuser.

Osons-nous bien ensuite murmurer contre Dieu de ce qu'il n'exauce pas nos prières, trouver mauvais qu'il ne nous écoute pas ? Comment ne sommes-nous pas saisis de frayeur, mes bien-aimés? — Mais j'ai souvent donné. — Et vous, n'êtes-vous pas sans cesse dans la nécessité de manger? repoussez-vous vos enfants renouvelant sans cesse les mêmes demandes? Quelle n'est pas votre impudence ? et c'est le pauvre que vous appelez impudent ! Vous n'êtes pas impudent, vous, quand vous dérobez : le pauvre l'est quand il vous demande un peu de pain sous le coup de la nécessité ! Ne savez-vous pas combien la nourriture est né-

cessaire ? ne faites-vous pas tout dans le but d'y pourvoir? n'est-ce pas pour cela que vous négligez vos intérêts spirituels ? Le ciel et le royaume du ciel vous sont proposés ; et vous, maîtrisé par ces appétits tyranniques, vous supportez tout pour les satisfaire, vous ne savez pas les dédaigner. Voilà l'impudence. N'apercevez-vous donc pas ces pauvres vieillards perclus ? O frénésie ! — Un tel, insistez-vous, place tant d'argent à usure, tel autre tant; et il mendie. — Vous allez redisant de puériles fables, des choses dénuées de sens; ce sont là les contes que les petits enfants apprennent de leur nourrice. Pour moi, je ne saurais le croire, je ne le crois pas, cela n'est pas possible. Cet homme fait l'usure, et riche il mendie? Pour quelle raison, dites-moi? Quoi de plus honteux que de mendier ? la mort n'est-elle pas préférable? Jusques à quand montrerons-nous cette inhumanité? Du reste, sont-ils tous des usuriers, tous des imposteurs? n'existe-t-il aucun pauvre? — Il en existe assurément, et beaucoup. — Pourquoi dès lors ne venez-vous pas en aide à ceux-là, vous qui scrutez si bien le secret de leur vie ? Vains prétextes, trompeuse excuse ! « Donnez à quiconque tend la main ; ne détournez pas les yeux de celui qui vous emprunte, » soyez généreux, ne vous renfermez pas en vous-mêmes.

Nous n'avons pas mission d'examiner la conduite des autres ; car alors nous n'aurions jamais pitié de personne. Pourquoi, lorsque vous adressez à Dieu votre prière, lui dites-vous : Ne vous souvenez pas de mes iniquités ? Ainsi donc, ce pauvre serait-il un grand criminel, raisonnez de la même manière, et n'éveillez pas le souvenir de ses crimes. C'est le moment de la philanthropie, et non celui d'un examen rigide ; il s'agit de faire miséricorde, et non de raisonner. Il demande à vivre; donnez-lui, si c'est votre intention; renvoyez-le, si vous ne voulez pas donner, sans discuter les causes de sa misère et de son infortune. Quel droit avez-vous, n'exerçant pas vous-même la miséricorde, d'en détourner ceux qui voudraient l'exercer? Lorsqu'on vous entend dire, en effet, que tel pauvre est un trompeur, tel autre un hypocrite, tel autre encore un usurier, on ne donnera rien, on les repoussera tous sans distinction, parce qu'on les soupçonnera tous d'être ce que vous dites. Vous n'ignorez pas que le mal est facilement cru, et qu'il n'en est pas de même du bien. Soyons miséricordieux, non d'une manière quelconque, mais en imitant notre Père céleste, lui qui nourrit les adultères, les fornicateurs, les magiciens, les hommes infectés de tous les vices, en un mot. Il y en a nécessairement beaucoup de pareils dans ce vaste monde ; et cependant il donne à tous la nourriture et le vêtement; il n'en est guère qui meurent de faim, à moins que ce ne soit par leur faute. Voilà comment nous devons être miséricordieux. Secourez votre frère quand il est dans l'indigence et la nécessité. Aujourd'hui nous en sommes venus à ce point de démence que nous agissons de la même façon envers les hommes qui vivent dans la solitude et les mendiants qui circulent dans nos rues : à nous entendre, chacun d'eux est un imposteur. Je ne tenais pas d'abord ce langage; car, si nous donnions à tous indistinctement, nous pratiquerions toujours la miséricorde ; tandis qu'en nous livrant à des recherches indiscrètes, nous ne la pratiquerons jamais.

Soyons miséricordieux comme notre Père céleste.

Quoi, cet homme se rend coupable d'imposture pour obtenir un peu de pain? S'il demandait des talents d'or et d'argent, des habits précieux ou des esclaves, un objet de luxe, vous auriez quelque raison de l'appeler imposteur; mais, comme il n'aspire à rien de semblable, comme il se borne à demander le vivre et le couvert, ce dont la philosophie se contente, est-ce bien le cas de le traiter d'imposteur ? Suspendons ces recherches indiscrètes, sataniques et funestes. Si quelqu'un vous dit qu'il figure dans les rangs du clergé, s'arroge le divin caractère, examinez, à la bonne heure, vérifiez cette affirmation ; car ce ne serait pas sans danger que vous entreriez en communion avec lui, et le danger menace ici vos plus graves intérêts : s'il demande simplement la nourriture, n'examinez rien ; car vous recevez plutôt que vous ne donnez. Considérez avec toute l'attention dont vous serez capable comment Abraham

exerçait l'hospitalité envers quiconque se présentait. S'il se fût montré curieux et difficile dans de telles occasions, jamais il n'aurait eu les anges pour hôtes ; apparemment il ne les aurait pas reconnus, et par là même il les eût repoussés avec les autres. Les recevant tous indistinctement, il reçut aussi les anges. Est-ce bien d'après la vie de ceux à qui vous donnez que Dieu vous accorde la récompense? C'est d'après vos intentions, votre libéralité, la grandeur de votre amour pour vos semblables. Ayez la charité, et vous obtiendrez tous les biens. Puissions-nous tous les avoir en partage, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XII.

« Car ce Melchisédech, roi de Salem, et prêtre de Dieu très-haut, qui vint au-devant d'Abraham, lorsque celui-ci retournait de la défaite des rois, et qui le bénit, auquel aussi Abraham donna la dîme de tout ce qu'il avait pris; qui s'appelle premièrement, selon l'interprétation de son nom, roi de justice, puis de Salem, c'est-à-dire roi de paix; qui est sans père, sans mère, sans généalogie, dont la vie n'a ni commencement ni fin, étant ainsi l'image du Fils de Dieu, demeure prêtre pour toujours. »

Différence entre le Nouveau et l'Ancien Testament.

1. Voulant montrer la différence entre l'Ancien et le Nouveau Testament, Paul la fait pressentir en plusieurs endroits, comme pour préluder à sa doctrine et préparer ainsi les oreilles de ses auditeurs. Dès le début, il jette en quelque sorte les fondements en posant ces principes : Dieu leur a parlé par ses prophètes; mais à nous, par son Fils. Il s'est manifesté à eux de différentes manières; pour nous, c'est son propre Fils qui nous l'a révélé. Puis, après avoir déclaré qu'il était le Fils et ce qu'il fait, en leur prescrivant de lui obéir, pour éviter les malheurs arrivés aux Juifs, après avoir dit qu'il était le pontife éternel selon l'ordre de Melchisédech, et désiré souvent de démontrer la différence dont nous avons fait mention; après avoir, dis-je, prodigué d'abord ses exhortations et reproché aux Hébreux leur faiblesse, puis, les avoir reconfortés et remplis de confiance, il entreprend la démonstration qu'ils auraient écoutée difficilement, si, au lieu d'être fortifiés, ils avaient eu l'âme abattue. Vous en avez la preuve dans l'Ecriture : « Ils n'écoutèrent point Moïse à cause de leur pusillanimité. » *Exod.*, VI, 9. C'est pourquoi, ayant dissipé leur découragement par des paroles tour à tour sévères et pleines de bonté, il arrive aux arguments. Et que dit-il? « Ce Melchisédech, roi de Salem et prêtre du Dieu très-haut. » Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans la figure même il fait voir une grande différence ; car, je l'ai dit, il se sert de la figure pour arriver à la vérité, du passé pour affirmer le présent, à cause de la faiblesse de ses auditeurs. « Ce Melchisédech, roi de Salem, et prêtre du Dieu très-haut, qui vint au-devant d'Abraham, lorsqu'il retournait de la défaite des rois, et qui le bénit, auquel aussi Abraham donna la dîme de tout ce qu'il avait pris. »

Après avoir sommairement exposé la narration, il l'envisage au point de vue mystique. Et, commençant par le nom, « qui s'appelle premièrement, dit-il, selon l'interprétation de son nom, roi de justice. » En effet, Sedech signifie justice, et Melchi, roi; Melchisédech veut donc dire roi de justice. Voyez-vous le soin qu'il apporte à expliquer la dénomination ? Mais quel est ce roi de justice, sinon Notre-Seigneur Jésus-Christ? Il le qualifie ensuite de roi de Salem, nom de ville ; ce qui signifie roi de paix, selon la désignation de Salem, et convient encore au Christ : n'est-ce pas lui qui nous rend justes, et qui pacifia tout ce qu'il y a sur la terre et dans les cieux ? Y a-t-il d'autre roi de justice et de paix que Notre-Seigneur Jésus-Christ ? L'Apôtre établit une autre différence : « Qui est sans père, sans mère, sans généalogie, dont la vie n'a ni commencement ni fin, étant ainsi l'image du Fils de Dieu, et demeure prêtre pour toujours. » Comme on opposait à ces paroles : « Vous êtes le pontife éternel, selon l'ordre de Melchisédech, » que ce dernier était mort et n'avait pas été toujours pontife, voyez comment il l'envisage. On aurait pu lui objecter : Qui donc a osé

le dire d'un homme? Je ne le dis pas en réalité, répond-il; comme s'il disait : Nous ne savons pas quel fut son père, ni quelle fut sa mère; nous ne savons pas non plus quel fut son commencement et quelle fut sa fin. — Mais de ce que nous ignorons ces choses, s'en suit-il qu'il ne soit point mort et qu'il n'ait eu ni père ni mère? — Non certes, et c'est avec raison que vous dites qu'il est mort et qu'il a eu des parents. — Comment donc dites-vous : « Qui est sans père, sans mère? » Comment dites-vous aussi : « Qui n'a ni commencement, ni fin de sa vie? » —Comment?— Parce que l'Ecriture n'en fait pas mention. Et qu'est-ce à dire? Cela signifie que, de même que Melchisédech est sans père, parce qu'il est sans généalogie; de même le Christ n'en a point sur la terre.

2. Voilà pour ce qui regarde le commencement et la fin. De même aussi que nous ignorons le commencement et la fin de sa vie, parce qu'il n'en est pas question; de même nous ignorons le commencement et la fin de Jésus, non pas parce que les Ecritures n'en parlent pas, mais parce qu'il n'en a point. L'un est la figure, et c'est pourquoi cela n'est pas écrit de lui; l'autre est la vérité, et de là vient la différence. Comme, lorsqu'il s'agissait des noms, les appellations de roi de justice et de paix n'étaient que l'apparence d'un côté, tandis que de l'autre elles représentaient la réalité; il en est ainsi pour le reste. Comment donc le Christ commence-t-il? Vous voyez que le Fils n'a pas de commencement, ce qui ne veut pas dire qui n'a pas de principe; cela ne saurait être; car il est engendré par le Père, dont il ne serait pas le Fils, sans cela. Il est dit que Melchisédech n'a ni commencement ni fin. « Etant ainsi l'image du Fils de Dieu. » En quoi consiste la ressemblance? En ce que nous ignorons également leur commencement et leur fin : pour l'un, parce qu'il n'en est pas parlé; pour l'autre, parce qu'il n'en a pas réellement. Telle est la similitude. Si elle existait en tout point, ils ne représenteraient pas la figure et la réalité; tous deux seraient la figure. C'est ainsi que dans les images il y a des choses qui se ressemblent et d'autres qui diffèrent. Il y a de la ressemblance dans les lignes et dans les traits; mais, que l'on colorie le dessin, et la différence apparaît au premier coup d'œil : ceci est ressemblant, cela ne l'est pas. « Considérez donc combien grand il doit être, puisque le patriarche Abraham lui donna la dîme de ses dépouilles. » Jusque-là Paul a tracé la figure; plein de confiance désormais, il montre qu'elle surpasse en éclat les choses réelles et véritables des Juifs. Or, si celui qui n'est que la figure de Jésus-Christ l'emporte autant non-seulement sur les prêtres, mais sur le grand pontife lui-même, que direz-vous de la vérité?

Voyez-vous comme il prouve abondamment la supériorité? « Considérez combien grand il doit être, puisque le patriarche même Abraham lui donna la dîme de ses dépouilles. » C'étaient les prémices du butin. On ne peut pas dire qu'il les lui offrit pour avoir pris part à la guerre; car Paul mentionne seulement qu'il alla au-devant d'Abraham, lorsqu'il retournait de la défaite des rois, indiquant ainsi que Melchisédech était demeuré chez lui, et qu'Abraham toutefois lui donna les prémices des dépouilles conquises. « De même ceux qui, étant de la race de Lévi, entrent dans le sacerdoce, ont droit, selon la loi, de prendre la dîme du peuple, c'est-à-dire de leurs frères, quoique ceux-ci soient sortis d'Abraham aussi bien qu'eux. » Telle est la prééminence du sacerdoce, que ceux qui n'ont que l'honneur d'une même origine et d'un ancêtre commun, sont estimés bien au-dessus des autres et en reçoivent la dîme. Quand donc il se trouve quelqu'un auquel ils la paient à leur tour, est-ce que ceux-ci ne sont pas considérés comme des laïques, tandis que celui-là est mis au rang des prêtres? Ce n'était pas tout; il ne leur était pas même égal en honneur; il était d'une autre origine. Abraham n'eût pas donné la dîme à un étranger, si cet étranger n'avait pas été revêtu d'une autorité supérieure. Oh! qu'a fait Paul? Plus qu'il n'est croyable : dans son Epître aux Romains, il déclare qu'Abraham est le chef et le principe de nos institutions et de celles des Juifs. Mais ici il ose beaucoup contre lui en faisant voir qu'un incirconcis lui est bien supérieur. Et comment le fait-il voir? parce que

Lévi a donné la dîme? — Abraham, dit-il, l'a donnée. — Que nous importe? — Beaucoup; car vous ne prétendez pas que les lévites fussent au-dessus d'Abraham. « Mais celui qui n'a point de place dans leur généalogie, a pris la dîme d'Abraham. » Paul ne passe pas légèrement; il ajoute : « Et il a béni celui à qui les promesses ont été faites. » Comme c'était de tout point une gloire pour tous les Juifs, il leur montre la supériorité de cet homme, telle dans l'opinion de tous. « Or, il est sans contredit que celui qui reçoit la bénédiction, est inférieur à celui qui la donne. » Cela veut dire qu'il est évident pour tous que la bénédiction tombe de celui qui est plus élevé sur celui qui l'est moins.

Donc, la figure du Christ est au-dessus de celui-là même qui avait reçu les promesses. « En effet, dans la loi, ceux qui reçoivent la dîme sont des hommes mortels; au lieu que celui qui la reçoit ici n'est représenté que comme vivant. » Allant au-devant de cette objection : Pourquoi remontez-vous aux temps passés? et qu'importe à nos prêtres qu'Abraham ait payé la dîme? parlez de ce qui nous regarde, il ajoute : « Et, pour ainsi dire..... » Il fait bien de restreindre ce qu'il n'énonce pas clairement, de peur de frapper avec trop de force. « Lévi, qui reçoit la dîme des autres, l'a payée lui-même en la personne d'Abraham. » — Comment? — « Puisqu'il était encore dans Abraham, son aïeul, lorsque Melchisédech vint à la rencontre de ce patriarche. » Lévi étant donc en lui, paya par lui la dîme longtemps avant d'avoir vu le jour. Il ne dit pas : Les lévites, mais : Lévi; ce qui était davantage, comme il l'entendait, pour en induire la prééminence désirée. Voyez-vous quelle différence existe entre Abraham et Melchisédech, qui est la figure de notre pontife? Il montre de plus que la supériorité émane, non de la nécessité, mais de la volonté. Le premier a donné la dîme qui est due au prêtre; le second a béni, ce qui vaut mieux. Cette supériorité passe aussi aux descendants. Paul réfute les raisons des Juifs d'une manière admirable et triomphante. « Vous êtes devenus faibles, » *Hebr.*, v, 11, leur disait-il, parce qu'il désirait jeter des fondements qui ne leur permissent plus de reculer; car telle est sa prudence, qu'il se prépare avant d'attaquer. En effet, les hommes sont difficiles à persuader et demandent beaucoup de soins, plus encore que les plantes. D'un côté, il ne s'agit que de la nature des corps et du terrain, qui cède aux efforts de l'agriculteur; de l'autre, c'est la volonté, maîtresse de choisir, susceptible d'une infinité de changements, et qui choisit tantôt une chose, tantôt une autre, inclinée d'ailleurs au mal.

3. C'est pourquoi il faut que nous veillions sans cesse pour ne pas tomber dans la torpeur. « Assurément celui qui garde Israël ne s'assoupira ni ne s'endormira point... Ne permettez pas que votre pied soit ébranlé. » *Psal.* cxx, 4, 3. Le Psalmiste ne dit pas : Ne soyez pas ébranlé, mais bien : « Ne permettez pas. » Permettre est donc en notre pouvoir, et non pas en celui d'un autre. Si nous voulons nous tenir fermes et immobiles, nous ne serons pas ébranlés. C'est ce qu'il a implicitement dit par ces paroles : — Hé quoi? Dieu n'a-t-il aucun pouvoir? — Dieu est le maître de toute chose, mais non au point de léser notre liberté. Il est donc à la fois en notre pouvoir et en son pouvoir d'agir. Nous devons d'abord faire un bon choix, et, quand nous l'avons fait, il intervient. Il ne prévient pas notre volonté, pour ne pas détruire notre libre arbitre. Mais, lorsque nous nous sommes décidés, il nous vient utilement en aide. — Pourquoi donc, si c'est en notre pouvoir, Paul dit-il : « Cela ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu, qui fait miséricorde? » *Rom.*, ix, 16. — D'abord, il ne le dit pas comme venant de lui, il le fait découler de ce qui précède; c'est après avoir dit : « Je ferai miséricorde à qui il me plaira de faire miséricorde, et j'aurai pitié de qui il me plaira d'avoir pitié, » *Ibid.*, 15, qu'il ajoute : « Cela ne dépend donc ni de celui qui veut, ni de celui qui court; mais de Dieu, qui fait miséricorde. » — Et puis, insisterez-vous, que peut-il répondre encore? — En second lieu, nous pouvons le dire, il prétend que ce qui dépasse le pouvoir de chacun appartient entièrement à Dieu. Nous sommes les maîtres de choisir et de vouloir; mais Dieu seul peut accomplir et achever. Or, comme ce qui est

au delà est à lui, Paul déclare que tout est à lui, suivant en cette circonstance la coutume que nous avons nous-mêmes, lorsque nous voyons de beaux édifices, d'en attribuer tout le mérite à l'architecte, bien qu'il ne lui revienne pas entièrement; car il convient de faire la part des ouvriers, du maître qui fournit les matériaux et de bien d'autres. Mais, comme l'architecte y a le plus contribué, nous disons qu'il a tout fait. Si encore nous voyons de grandes multitudes, ne disons-nous pas qu'elles renferment tout le monde, et par contre ne réduisons-nous pas le petit nombre à personne?

Ce qui fait dire à Paul : « Cela ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court; mais de Dieu, qui fait miséricorde. » En parlant ainsi, il obtient deux grandes choses : d'abord, il nous empêche de nous enorgueillir de nos bonnes œuvres; en second lieu, il fait que nous en rapportons justement la cause à Dieu. Quelles que soient, dit-il, votre activité et votre ardeur, ne vous glorifiez pas de ce que vous avez bien fait; tous vos efforts seraient vains si vous n'aviez reçu le secours d'en haut. Il est manifeste qu'en l'obtenant vous réussirez dans ce que vous entreprendrez, à la condition d'y appliquer votre activité et votre volonté. Il ne dit donc pas que nous nous empressons en vain; mais bien que cet empressement est inutile si nous pensons avoir tout fait, et si nous n'attribuons pas à Dieu la plus large part. Dieu n'a pas voulu tout se réserver, pour ne pas paraître nous couronner sans raison; il n'a pas voulu non plus que nous fussions maîtres absolus, pour que nous ne fussions pas tentés d'orgueil. Si nous nous enflons, si nous avons une haute opinion de nous-mêmes, lorsqu'il ne nous revient que la plus petite part, que ne ferions-nous pas, supposé que nous eussions droit à tout? Dieu a fait beaucoup pour rabattre notre arrogance. « Et son bras est toujours levé. » *Isa.*, v, 25. De combien de passions ne nous a-t-il pas environnés, pour retrancher cet orgueil! de combien de bêtes féroces! Et, lorsqu'on en trouve qui disent : Pourquoi cela? à quoi bon? ils parlent contre la volonté de Dieu. Hé quoi? il vous a placés au milieu de telles craintes, et vous ne vous humiliez pas; loin de là, si quelque événement heureux de minime importance vous arrive, voilà que vous vous élevez jusqu'aux cieux.

4. C'est pourquoi ces rapides changements et ces calamités subites qui ne servent pas à nous instruire, ces morts fréquentes et prématurées; et pourtant nous nous conduisons comme si nous étions immortels; nous ravissons, nous fraudons, comme si nous ne devions jamais rendre compte; nous bâtissons, comme si nous étions destinés à demeurer toujours ici-bas; ni la parole de Dieu, qui retentit chaque jour à nos oreilles, ni les événements ne nous peuvent éclairer. Pas de jour, pas d'heure où nous ne soyons à voir de nombreuses funérailles : tout cela est inutile; rien ne vient à bout de notre opiniâtreté. Nous ne pouvons devenir meilleurs au spectacle des malheurs d'autrui, pour ne pas dire que nous ne le voulons pas; mais, dès que nous sommes nous-mêmes dans le deuil, alors nous sommes abattus; et, si Dieu relâche sa main, nous reprenons notre superbe. Personne n'a de goût pour les choses d'en haut, personne ne dédaigne celles d'en bas, personne ne regarde vers le ciel; nous sommes inclinés vers la terre, comme des pourceaux couchés sur le ventre et se vautrant dans la boue. Oui, c'est ainsi que beaucoup d'hommes se souillent dans la fange la plus noire, et ne le comprennent pas. Or, il vaut mieux être sali par une boue immonde que par le péché. Dans le premier cas, on s'est bientôt lavé et l'on devient comme celui qui ne serait pas tombé dans le bourbier : pour celui qui est tombé dans le gouffre du péché, la souillure est telle, qu'elle ne peut être effacée par l'eau; elle a besoin de beaucoup de temps et d'une pénitence parfaite, de larmes et de gémissements, d'une lamentation plus grande et plus forte que celle que vous manifestez pour la perte des êtres qui vous sont les plus chers. De ces souillures, les premières ne sont qu'extérieures, et c'est pourquoi nous les faisons disparaître aussitôt; les autres sont intérieures, et c'est pourquoi nous avons de la peine à les effacer en nous purifiant. « Car c'est du cœur que partent les mauvaises pensées, les fornications, les adultères, les larcins, les faux

Malheurs des fidèles de nos jours.

témoignages. » *Matth.*, XV, 19. C'est ce qui faisait dire au Prophète : « Créez en moi, ô Dieu, un cœur pur; » *Psal.* L, 12; et à Jérémie : « Jérusalem, purifiez votre cœur de sa corruption. » *Jerem.*, IV, 14.

Voyez-vous qu'il appartient en même temps à Dieu et à nous de bien faire? Entendez l'Evangéliste : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » *Matth.*, V, 8. Purifions-nous dans la mesure de nos forces; effaçons nos péchés. Le Prophète nous l'enseigne : « Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux la malignité de vos pensées. » *Isa.*, I, 16. Qu'est-ce : « De devant mes yeux? » Il en est, en effet, qui paraissent exempts de péchés, mais seulement aux yeux des hommes; pour Dieu, ce sont manifestement des sépulcres blanchis. C'est pourquoi Dieu dit : « Otez de devant mes yeux. Apprenez à faire le bien; recherchez ce qui est juste ; faites justice au faible et à l'orphelin. Et venez, et soutenez votre cause contre moi, dit le Seigneur. Quand vos péchés seraient comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige; et, quand ils seraient rouges comme le vermillon, ils seront blancs comme la laine. » *Ibid.*, 17, 18. Voyez-vous qu'il faut que nous commencions à nous purifier, et qu'alors Dieu agit à son tour? car, après avoir dit : « Lavez-vous, purifiez-vous, » il ajoute : « Je vous rendrai blancs. » Donc, qu'aucun de ceux qui ont atteint aux extrêmes limites du péché, ne désespère de son état. Quand même, dit le Seigneur, vous seriez entrés dans l'état du péché, et, pour ainsi dire, dans sa nature même, ne craignez pas. Aussi promet-il de ramener dans un état contraire, non pas ceux dont les péchés seraient de couleur faible et légère, mais ceux qui seraient dans l'essence même du mal. Non-seulement il s'engage à les laver, mais à les rendre aussi blancs que la neige et la laine; et cela pour nous donner bon espoir. Elle est donc bien grande la vertu de la pénitence, puisqu'elle nous rend pareils à la laine et à la neige, quelle que soit la couleur que le péché ait donnée à nos âmes. Efforçons-nous donc de devenir purs; Dieu ne nous demande rien qui soit au-dessus de nos forces : « Faites justice, nous recommande-t-il, à l'orphelin; faites-la aussi à la veuve. » *Ibid.*, 17. Voyez-vous comme se trouve toujours en Dieu une éclatante preuve de miséricorde et de protection pour ceux qui sont accablés par l'injustice? Travaillons à ces bonnes œuvres et nous pourrons obtenir les biens de la vie éternelle par la grâce de Dieu. Puissions-nous tous en être jugés dignes en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui, avec le Père et le Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles, gloire, puissance, honneur. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIII.

« Si le sacerdoce de Lévi, sous lequel le peuple a reçu la loi, avait pu rendre les hommes justes et parfaits, aurait-il été besoin qu'il se levât un autre prêtre qui fût appelé prêtre selon l'ordre de Melchisédech, et non pas selon l'ordre d'Aaron? Or, le sacerdoce étant changé, il faut nécessairement que la loi soit aussi changée. En effet, celui dont ces choses ont été prédites, est d'une autre tribu, dont nul n'a jamais servi à l'autel; puisqu'il est certain que Notre-Seigneur est sorti de Juda, qui est une tribu à laquelle Moïse n'a jamais attribué le sacerdoce. »

1. « Si le sacerdoce de Lévi, dit Paul, avait pu rendre les hommes parfaits. » Après avoir parlé de Melchisédech et montré combien il était supérieur à Abraham, l'Apôtre comparant l'Ancien et le Nouveau Testament, nous fait voir l'imperfection de l'un, la perfection de l'autre. Mais, avant d'entrer dans le sujet, il argumente en s'appuyant du sacerdoce et de la Bible; car les incrédules étaient plus disposés à se rallier aux opinions fondées sur ce qui avait été d'abord cru et accepté. Il prouve la grande supériorité de Melchisédech sur Lévi et Abraham dans l'ordre du sacerdoce. Il raisonne encore différemment en mettant en regard le sacerdoce présent avec le sacerdoce juif. Et remarquez avec quelle prudence. C'est par cela même que Melchisédech, qui n'était pas selon l'ordre d'Aaron, paraissait devoir être exclu du sacerdoce, c'est par cela même, dis-je, qu'il est établi et que les autres prêtres sont mis de côté. Pour y arriver, il agit comme en se persuadant lui-même au sujet d'un doute ainsi exprimé : Et moi aussi, dit-il, je me demande pourquoi il n'a pas été éta-

bli selon l'ordre d'Aaron. Or, voici sa réponse : « Si le sacerdoce de Lévi avait pu rendre les hommes parfaits, aurait-il été besoin ...? » Ces dernières paroles ont une grande portée. En effet, si le Christ fait homme eût paru selon l'ordre de Melchisédech, avant la loi et ce qui regarde Aaron, on pourrait dire avec raison que ce qui a suivi étant plus parfait, avait dû remplacer ce qui précédait. Mais, puisque le Christ est venu après et revêtu une autre forme de sacerdoce, il est évident qu'il procède de la sorte, parce que ce qui existait était imparfait. Supposons, dit-il, que tout eût été accompli, que rien n'eût laissé à désirer dans le sacerdoce, quel besoin de dire : « Selon l'ordre de Melchisédech, » au lieu de dire, selon l'ordre d'Aaron ? Pourquoi revêtir un autre sacerdoce à la place de celui d'Aaron? « Si le sacerdoce de Lévi avait pu rendre les hommes parfaits. » Cela signifie : Si la morale et le dogme avaient été pleinement satisfaits par ce sacerdoce.

Observez comme il procède logiquement. Après avoir dit, selon l'ordre de Melchisédech, et montré que le sacerdoce est meilleur selon cet ordre, ce qui est réel, il le prouve aussi par la succession du temps, parce qu'il arriva après celui d'Aaron, et qu'à ce titre encore il lui fut supérieur. Que veut dire : « Sous lequel le peuple a reçu la loi ? » que signifient ces mots : « Sous lequel ? » Ils signifient qu'il se règle sur lui, que c'est par lui qu'il fait tout. On ne peut prétendre que ce privilége ait été accordé à d'autres. « Sous lequel le peuple a reçu la loi ; » c'est-à-dire, s'en est servi. On ne peut non plus prétendre que la loi fût parfaite ; mais comment contester qu'elle n'ait pas été préposée à la conduite du peuple? « Sous lequel il a reçu la loi. » Ce qui signifie qu'il a usé de ce sacerdoce. Si donc il eût été parfait, qu'aurait-il été besoin d'en changer? Le sacerdoce une fois remplacé, il devient nécessaire que la loi soit aussi transformée. C'est à l'adresse de ceux qui disent : A quoi bon un nouveau Testament ? L'Apôtre aurait pu rendre témoignage par les prophètes, en disant : « C'est le Testament que j'ai établi pour vos pères. » *Act.*, III, 25. Cependant il discute en s'appuyant sur le sacerdoce même. Et voyez comme il s'y est préparé dès le commencement par ces paroles : « Selon l'ordre de Melchisédech ; » écartant ainsi le sacerdoce d'Aaron. Si celui-ci eût été préférable, il n'aurait pas dit : « Selon l'ordre de Melchisédech. » Si donc un autre sacerdoce a été introduit, il a fallu aussi un autre Testament ; car il ne peut y avoir de prêtre sans Testament, sans lois et sans préceptes ; pas plus qu'on ne peut se servir du premier Testament, dont on n'a pas conservé le sacerdoce.

Ensuite, comme on pouvait lui demander comment il se trouvait un prêtre qui ne fût pas lévite, après l'avoir établi par ce qui précède, il ne juge pas à propos de l'expliquer ; il conclut comme en courant : J'ai, dit-il, parlé du changement du sacerdoce ; il convient donc que le Testament soit aussi changé. Or, il a été changé non-seulement dans le mode et dans les préceptes, mais même dans la tribu ; car cela était nécessaire. — Comment? — « A cause du changement de sacerdoce. » Cela signifie : Le sacerdoce est passé d'une tribu dans une autre, de la tribu sacerdotale à la tribu royale, pour que celle-ci fût à la fois sacerdotale et royale. Voyez le mystère : elle était d'abord royale, et puis elle devient sacerdotale. C'est ce qui a lieu dans le Christ : il fut toujours roi et il devient pontife en prenant notre chair, en s'immolant pour nous. Voyez-vous le changement? Paul présente ici les objections dans l'ordre naturel : « En effet, dit-il, celui dont ces choses ont été prédites est d'une autre tribu, dont nul n'a jamais servi à l'autel ; puisqu'il est certain que Notre-Seigneur est sorti de Juda, qui est une tribu à laquelle Moïse n'a jamais attribué le sacerdoce. » C'est comme s'il disait : Je déclare et je sais que cette tribu n'a rien eu du sacerdoce, que personne ne l'a jamais exercé, selon que l'établit évidemment cette parole : « Nul n'a jamais servi à l'autel ; » tant est complet le changement. Mais de ce changement de tribu découlait la nécessité du changement de la loi et de l'ancien Testament. Voyez-vous comme il montre par cette transformation de tribu une autre transformation ? Quant à la différence de la tribu, il ne se contente pas de nous indiquer

Le sacerdoce des Juifs a passé de la tribu sacerdotale à la tribu royale.

combien elle est sensible, il nous fait voir aussi en quoi diffèrent la personne, la loi, le mode et la figure elle-même. « Qui n'est point établi par la loi d'une ordonnance et d'une succession charnelle, mais par la puissance de sa vie immortelle. »

2. « Il a été établi » prêtre, mais non « par la loi d'une ordonnance et d'une succession charnelle. » Cette loi n'était pas juste dans beaucoup de cas ; et c'est avec raison que Paul l'a appelée charnelle, puisque tout ce qu'elle réglait était charnel. Dire de retrancher la chair, de l'oindre, de la laver, de la purifier, de la tondre, de la lier, de la nourrir, de lui donner du repos, ne sont-ce pas autant de choses charnelles ? Voulez-vous également savoir quelles récompenses elle promettait, écoutez : elle parle d'une longue vie pour le corps, de lait et de miel, de paix et de joie, toujours pour le corps ; Aaron fut investi du sacerdoce par cette loi, mais non Melchisédech. « Et ceci paraît encore plus clairement en ce qu'il se lève un autre prêtre selon l'ordre de Melchisédech. » Qu'est-ce qui apparaît clairement ? La grande différence qui existe entre les deux sacerdoces, et combien l'emporte le prêtre qui n'a pas été établi par la loi d'une ordonnance charnelle. Et quel est-il ? Melchisédech ? Non, c'est le Christ. « Mais par la puissance de sa vie immortelle, » ainsi que l'Ecriture le déclare par ces mots : « Vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. » Ce n'est pas pour un temps, ni pour une fin, c'est « par la puissance de sa vie immortelle. » Il l'a dit pour montrer que le nouveau prêtre avait été établi par sa propre puissance et celle de son Père, par la puissance de sa vie immortelle. — Mais ceci ne concorde pas avec ce qui a été dit : « Qui n'est point établi par la loi d'une ordonnance charnelle. » Il convenait mieux de dire : Par la puissance d'une ordonnance spirituelle. — Par le charnel, il entend le temporel. C'est ainsi qu'il parle ailleurs de la justification de la chair par la vertu de la vie, justification qui nous est imposée jusqu'à ce que nous nous soyons réformés ; ce qui signifie qu'il vit par sa propre vertu.

En parlant du changement de la loi, il en indique les moyens et en recherche la cause. Par là il satisfait tous les esprits en les leur communiquant ; il augmente notre foi en nous initiant à cette cause et aux raisonnements qui l'établissent. « Car la première ordonnance touchant le sacerdoce est abolie comme impuissante et inutile » Voici des hérétiques qui s'écrient que Paul condamne la loi comme mauvaise. Faites bien attention : il ne dit pas qu'elle est mauvaise ni vicieuse, mais « impuissante et superflue. » Ailleurs aussi il accuse cette impuissance en disant : « La faiblesse y résultait de la chair. » Ce n'est donc pas elle qui est impuissante, c'est nous. « Parce que la loi ne conduit rien à une parfaite justice ? » Qu'est-ce à dire : « Ne conduit rien à une parfaite justice ? » — Cela veut dire qu'elle ne rend personne parfait, quand on n'obéit pas ; du reste, on aurait beau l'accomplir, qu'elle ne donnerait pas cette perfection et ne mettrait pas en possession de la vertu. Cependant il ne le dit pas et se contente d'en signaler sa faiblesse. Avec raison, il était écrit dans la loi : Faites ceci ; ne faites pas cela. On s'en tenait à la lettre ; mais la lettre ne donnait aucune force et n'inspirait aucune vertu. Telle n'est pas l'espérance. — Qu'est-ce que la réprobation ? — C'est l'expulsion et le rejet. — Mais quel changement a-t-il entendu introduire en disant : « De la première ordonnance ? » — Il a qualifié ainsi la loi qui a été rejetée à cause de son impuissance ; il l'appelle première, parce qu'elle a fait son temps et a été abolie comme impuissante et inutile. L'abolition, c'est donc l'abrogation de ce qui était auparavant en vigueur. Il en résulte déjà qu'elle fut d'abord en honneur, puis rejetée, parce qu'elle n'avait rien complété. — La loi ne fut donc utile en rien ? — Elle fut, au contraire, utile, et bien utile ; mais elle ne servit point à rendre parfait. « Parce que la loi ne conduit personne à une parfaite justice. » Tout, en effet, n'était que figure, ombre, circoncision, sacrifice, sabbat ; et ces choses ne pouvaient pénétrer jusqu'à l'âme. C'est pourquoi elles passent et font place à d'autres. « Mais une meilleure espérance, par laquelle nous nous approchons de Dieu, a été substituée. Autant qu'il est constant que ce

sacerdoce n'a pas été établi sans serment... »

Voyez-vous que le serment a été nécessaire ici? C'est pourquoi Paul s'est tant attaché plus haut à établir que Dieu avait juré, et qu'il avait juré pour que la conviction fût plus entière et mieux assurée. « Mais une meilleure espérance a été substituée. » Qu'est-ce à dire? La loi avait aussi son espérance, seulement elle était différente. On pouvait espérer, en étant fidèle à Dieu, de posséder la terre et d'éviter les malheurs. Pour nous, si nous faisons sa volonté, ce n'est pas à la terre que nous aspirons; c'est au ciel; que dis-je? c'est à ce qui est bien préférable : nous espérons être auprès de Dieu, dans la demeure de notre Père, pour le servir avec les anges. Et voyez comme Paul procède graduellement. Il dit plus haut : « Nous pénétrons jusqu'au sanctuaire qui est au dedans du voile. » Ici : « Par laquelle nous nous approchons de Dieu; et autant qu'il est constant que ce sacerdoce n'a pas été établi sans serment. » Que signifient ces mots : « Et autant qu'il est constant que ce sacerdoce n'a pas été établi sans serment? » Ils signifient qu'il ne l'a pas été sans engagement. C'est une autre différence. Ces choses, dit-il, n'ont pas été promises simplement. « Car, au lieu que les autres prêtres ont été établis sans serment, celui-ci l'a été avec serment, Dieu lui ayant dit : Le Seigneur a juré, et son serment demeura immuable, que vous serez le prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech. Autant est-il vrai que l'alliance dont Jésus est le médiateur et le garant est plus parfaite que la première. Aussi y a-t-il eu autrefois successivement plusieurs prêtres; parce que la mort les empêchait de l'être toujours. Mais, comme celui-ci demeure éternellement, il possède un sacerdoce qui est éternel. » Il établit les deux différences, à savoir que le nouveau sacerdoce ne finit pas, comme le premier, et qu'il est affirmé par serment. Et il le fait au moyen de Jésus-Christ qui est chargé d'exercer ce sacerdoce : « Par la puissance de sa vie immortelle. » Il le fait aussi au moyen du serment qu'il a juré et en s'appuyant sur la chose elle-même; car l'ancien sacerdoce, dit-il, a été mis de côté, parce qu'il était impuissant; tandis que le nouveau demeure, parce qu'il a la vertu nécessaire. Il se fonde enfin sur le prêtre, en montrant qu'il est seul; et il ne serait pas seul, s'il n'était immortel. « De même qu'il y avait plusieurs prêtres, parce que la mort les empêchait de l'être toujours; de même il n'y en a qu'un maintenant, parce qu'il est unique et éternel. » Autant il est vrai que l'alliance dont Jésus est le garant est plus parfaite; parce qu'il a juré que ce prêtre serait éternel; ce qu'il n'aurait pas fait s'il ne devait pas en être ainsi. « C'est pourquoi il peut sauver toujours ceux qui s'approchent de Dieu par son entremise, étant toujours vivant, afin d'intercéder pour nous. »

3. Comprenez-vous qu'il parle ainsi selon la chair? Lorsqu'il nous présente le Christ comme prêtre, il doit nécessairement ajouter qu'il intercède. En s'exprimant ainsi, Paul fait donc entendre que c'est en sa qualité de prêtre qu'il intercède pour nous. Car celui qui ressuscite les morts quand il lui plaît, et donne la vie comme le Père, comment intercéderait-il, lorsqu'il est question de sauver? Comment intercéderait-il celui qui a tout pouvoir de juger, qui envoie ses anges pour jeter les uns dans la fournaise et sauver les autres? « C'est pourquoi il peut sauver, » parce qu'il ne meurt pas. Et vivant toujours, il n'a pas de successeur. Mais s'il n'a pas de successeur, il nous protége tous. Car les pontifes de ce temps-là, si admirables fussent-ils, comme Samuel et ceux qui lui ressemblaient, ne l'étaient que durant leur vie. Il n'en est pas ainsi pour celui-ci; il sauve toujours. Qu'est-ce toujours? Il donne à entendre quelque grand mystère. Ce n'est pas seulement ici-bas, mais là-haut qu'il sauve ceux qui s'approchent de Dieu par son intermédiaire. Comment sauve-t-il? « Etant toujours vivant, afin d'intercéder pour nous. » Voyez comme ce qu'il dit est fait pour humilier notre nature. Il ne prétend pas qu'il lui ait suffi d'intercéder une fois pour obtenir; c'est toujours et aussi souvent qu'il est nécessaire. C'est ce qu'il exprime par : « Toujours. » Toujours, c'est-à-dire, non-seulement dans le temps, mais aussi dans l'éternité. — Il a donc toujours besoin de prier? Comment cela serait-il raisonnable? Il suffit souvent à des

Le Christ comme pontife nous sauve toujours.

justes qui ne sont que des hommes de ne demander qu'une seule fois pour obtenir ; et lui devrait supplier toujours ? — Ne voyez-vous pas que c'est une condescendance de sa part qu'il consente à parler notre langage ? Ce qui revient à dire : Ne craignez pas, ne prétendez pas qu'il nous aime sans doute et qu'il a crédit auprès de son Père, mais qu'il ne peut vivre toujours ; il vit toujours. « Car il était bien raisonnable que nous eussions un pontife comme celui-ci, saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs. »

Voyez-vous que tout ce passage se rapporte à son humanité ? Quand je dis son humanité, j'entends celle qui possède la divinité ; je ne les sépare pas, je laisse simplement voir ce qui convient. Avez-vous remarqué ce qui distingue le nouveau pontife ? Paul résume ce qu'il exprimait plus haut par ces paroles : « Il a été tenté en toute chose à cause de sa ressemblance avec nous, si nous en exceptons le péché. » « Il était bien raisonnable que nous eussions un pontife comme celui-ci, saint, innocent. » Qu'entendre par « innocent ? » — Ni méchant, ni dissimulé, comme le dit le prophète : « Le mensonge n'a jamais été dans sa bouche. » *Isa.*, LIII, 9. Qui, après avoir ainsi parlé de Dieu, ne rougirait pas de dire qu'il n'est ni rusé, ni trompeur ? S'il est convenable d'appeler celui qui est selon la chair « saint, sans tache, » on ne peut traiter Dieu ainsi ; sa nature est incorruptible. « Séparé des pécheurs. » Cela prouve-t-il seulement la différence, ou bien se rapporte-t-il aussi au sacrifice ? — Sans doute. — Et comment ? — « Qui ne fût point obligé, comme les autres pontifes, à offrir tous les jours des victimes, premièrement pour ses propres péchés, et ensuite pour ceux du peuple, ce qu'il a fait une fois en s'offrant lui-même. » Il prélude ainsi à l'excellence du sacrifice spirituel. Paul a exposé la différence au sujet du prêtre et du Testament, mais non entièrement, bien qu'il annonce le prélude du sacrifice. Ne croyez donc pas que parce qu'il est prêtre il s'acquitte toujours du sacerdoce ; il s'est contenté de remplir une fois cette fonction, et il s'est assis. Car il ne faut pas s'imaginer qu'il se tienne debout dans le ciel et qu'il soit ministre, c'est l'affaire de ceux qui servent. De même qu'il fut serviteur, il fut aussi prêtre et ministre ; mais il ne demeura ni serviteur, ni ministre ; il n'appartient pas au ministre de siéger, il doit être debout. La grandeur du sacrifice est donc indiquée par cela même qu'il n'a été offert qu'une seule fois, et que cette oblation lui a suffi pour faire ce que tous les autres n'avaient pu.

Différence du prêtre et du Testament.

Mais il n'en parle pas encore, il se contente de dire : « Ce qu'il a fait une fois. » — Quoi donc ? — « Il est nécessaire, dit Paul, que ce pontife ait aussi quelque chose à offrir ; » non pour lui-même ; comment aurait-il eu à offrir pour lui-même, étant impeccable ? mais pour le peuple. — Comment dites-vous qu'il n'a pas besoin d'offrir pour lui-même, et que tel soit son pouvoir ? — Oui, sans doute. Ne pensez pas que ces mots : « Il a offert une fois, » s'appliquent à lui-même. Ecoutez : « Car la loi établit pour pontife des hommes faibles. » C'est pourquoi ils sont tenus d'offrir tous les jours pour eux. Celui-ci étant tout-puissant et sans tache, a-t-il besoin de sacrifice ? Ce n'est donc pas pour lui, mais pour le peuple qu'il s'offre, et cela une seule fois. « La parole de Dieu, confirmée par le serment qu'il a fait depuis la loi, établit pour pontife le Fils, qui est saint et parfait pour jamais. » Qu'est-ce, « parfait ? » L'Apôtre n'oppose pas entre eux les termes propres ; car, après avoir dit : « Des hommes faibles, » il ne dit pas le Fils puissant, mais « parfait, » c'est-à-dire tout-puissant. Comme si l'on disait : Il ne s'est pas servi du nom de « Fils, » pour l'opposer à celui d'esclave et l'en distinguer ; il parle seulement de la faiblesse, du péché et de la mort. Qu'entend-il par ces mots : « Pour jamais ? » Il entend qu'il est sans péché maintenant et toujours. Donc, s'il est parfait, s'il ne pèche jamais, s'il est éternel, pourquoi offrirait-il pour nous de nombreux sacrifices ? Et cependant il n'insiste pas sur ce point, mais sur celui par lequel il affirme qu'il ne s'immole pas pour lui-même. Puisque nous avons donc un tel pontife, imitons-le, appliquons-nous à marcher sur ses traces. Il n'y a pas d'autre sacrifice ; celui-là a suffi pour nous purifier ; après cela, il ne reste

que l'enfer et ses tourments. Puisqu'il retourne tout de fond en comble, en nous annonçant qu'il n'y a qu'un pontife, un seul sacrifice, que personne ne s'avise de croire qu'il y en a plusieurs, pour persévérer ainsi dans son péché.

4. Nous tous donc qui avons été dignes du sacrement et qui avons recueilli les fruits du sacrifice, qui avons participé au banquet de l'immortalité, sachons garder fidèlement notre dignité et notre honneur; il n'est pas de chute sans péril. Que tous ceux qui n'ont pas encore été jugés dignes, ne s'endorment pas dans leur confiance; quiconque pèche en se promettant de recevoir le baptême à son dernier souffle, ne l'obtient pas toujours. Croyez-moi, ce n'est pas pour vous effrayer que je parle, mais j'en ai connu plusieurs qui, dans l'espoir du baptême, ne se gardaient pas du péché, et qui au jour de la mort s'en sont allés sans l'avoir obtenu. Dieu nous a accordé le baptême pour effacer nos péchés, non pour les augmenter. Si donc quelqu'un s'en sert pour pécher plus impunément, cela ne sert qu'à l'affaiblir. Sans le sacrement, on vivrait avec plus de prudence comme ne devant pas compter sur la rémission. Voyez-vous que c'est nous qui sommes cause que l'on dit : « Faisons le mal pour qu'il en arrive du bien? » *Rom.*, III, 8. C'est pourquoi je vous supplie de vous réveiller, ô vous qui n'êtes pas encore initiés aux saints mystères; que personne ne marche à la conquête de la vertu comme un mercenaire, ou comme un ingrat; comme s'il s'agissait d'une chose pénible et désagréable. Allons à elle le cœur léger et content. N'aurions-nous pas droit à une récompense, cela nous dispenserait-il d'être bons? Soyons-le du moins, puisque nous en serons récompensés. Et comment ne serait-ce pas une honte et un déshonneur? Si vous ne me donnez pas de récompense, dites-vous, je ne serai ni modeste, ni tempérant. Oserai-je traduire mon sentiment? Hé bien! vous ne serez jamais modeste, quand même vous le paraîtriez, si vous le faites par intérêt; ce n'est pas estimer la vertu que de ne pas l'aimer. Mais Dieu, en considération de notre grande faiblesse, a voulu l'admettre avec la récompense. Et nous, nous ne la recherchons même pas ainsi.

Admettons, si vous voulez, qu'un homme meure, après avoir commis beaucoup de péchés, et qu'il ait reçu le baptême (supposition que je ne crois pas devoir se réaliser facilement), dans quel état, je vous le demande, s'en ira-t-il? Il ne sera pas accusé sans doute pour ses péchés; mais quelle confiance aura-t-il? Et ce sera justice. Aurait-il vécu cent ans, il ne fait paraître d'autre bien que celui de n'avoir pas péché; que dis-je? pas même cela; il ne doit son salut qu'à la grâce, et il voit les autres couronnés de gloire et d'honneur : s'il a échappé à l'enfer dites-moi, je vous en prie, pourra-t-il ne pas éprouver de la tristesse? Pour me faire mieux comprendre par un exemple, voici deux guerriers : l'un se livre à la rapine et commet des injustices; l'autre, au contraire, se conduit vaillamment, fait des actions d'éclat, remporte des dépouilles opimes et verse à flots le sang ennemi. Puis, s'élevant avec le temps du grade que le premier avait aussi, il monte jusqu'au trône et se revêt de la pourpre; tandis que celui-là reste où il était, ne devant qu'à la clémence royale de ne pas subir le châtiment de ses méfaits, relégué aux derniers rangs et sous la dépendance du souverain. Supportera-t-il, je vous le demande, son chagrin de voir celui qui était son égal arrivé au comble des dignités, briller de si haut et commander au monde; lui demeurant bien au-dessous et ne pouvant estimer avoir échappé à la peine méritée que grâce à la clémence du roi? En effet, bien que celui-ci l'ait absous et renvoyé, ne sera-t-il pas accablé de honte et d'ignominie, parce qu'il n'excitera pas, lui aussi, l'admiration des autres? Lorsque nous nous trouvons en présence de pareils bienfaits, ce ne sont pas ceux qui les reçoivent, mais ceux qui les donnent, que nous admirons; et plus ils se seront montrés généreux, plus les donataires sont confondus en raison de leur indignité. De quel œil pourrions-nous voir ceux qui sont dans la cour céleste et qui nous montreraient les marques de leurs travaux et de leurs combats, si nous étions incapables à notre tour de produire d'autres titres de salut que ceux

que nous tenons de la miséricorde et de la clémence de notre Dieu? De même que si quelqu'un obtenant le pardon d'un homicide, d'un voleur ou d'un adultère, condamné à la peine de mort, le plaçait dans le vestibule de la cour; ce malheureux, échappé au supplice, ne pourrait jamais consentir à regarder personne en face; il en serait de même de nous.

3. Ne croyez pas que tout le monde jouisse des mêmes privilèges à la cour. Outre les préfets et tous ceux qui sont auprès du roi, il y en a qui occupent un rang très-inférieur et qui remplissent aussi la fonction de gardes, malgré la distance qui les sépare des préfets; distance bien autrement grande dans la cour céleste. Ce n'est pas d'après moi que je parle; Paul établit cette différence dans des proportions bien plus importantes. Il y a, dit-il, autant de degrés parmi les habitants du ciel, qu'il y en a entre le soleil, la lune, les étoiles, et les moindres constellations. Or, il est évident pour tous que du soleil à la plus petite étoile il y a plus de distance qu'entre le préfet et le licteur. Le soleil éclaire et réjouit l'univers entier, il éclipse la lune et les étoiles. Souvent il ne paraît pas, et le monde se trouve dans les ténèbres; car il y a beaucoup d'astres que nous ne voyons pas. Quand donc les autres deviennent à nos yeux des soleils et que nous tenons la place d'infimes étoiles, qui ne se montrent même pas, quelle sera notre consolation? Ne soyons pas, je vous en conjure, si lents et si lâches, mettons plus de zèle à demander à Dieu notre salut, appliquons-nous à en pratiquer et à en développer les avantages. Bien qu'on soit catéchumène, on connaît Jésus-Christ, on n'est pas étranger à la foi, ni aux enseignements divins, on n'est pas éloigné de la connaissance des choses saintes, on est initié à la volonté du Seigneur. Pourquoi donc retarder et différer? Rien n'est préférable à une bonne vie ici et là, parmi ceux qui sont baptisés et parmi les catéchumènes. Qu'est-ce qui nous est commandé d'intolérable?

Tous dans la cour céleste ne jouissent pas des mêmes prérogatives.

Bien que catéchumène, on connaît Jésus-Christ, on a la foi.

Prenez femme, vous dit l'Apôtre, et soyez chastes. Est-ce difficile, lorsque l'on en voit beaucoup conserver la pureté, sans être mariés, non-seulement chez les chrétiens, mais même chez les Gentils? « Et ce que le Gentil surmonte pour acquérir une vaine gloire, vous ne pouvez, vous chrétiens, le faire par la crainte de Dieu? Faites l'aumône de votre bien. » *Tob.*, IV, 7. Est-ce donc là une chose trop difficile? Mais ici encore les Gentils nous confondent, eux qui ont prodigué leur richesse pour une vaine gloire. « Que les paroles déshonnêtes soient bannies de votre bouche. » *Col.*, III, 8. Qu'y a-t-il en cela de pénible? Si ce n'était pas commandé, ne faudrait-il pas agir ainsi, pour ne pas mériter d'opprobre? C'est le contraire qui est difficile et pénible, je veux dire, de prononcer des paroles déshonnêtes. La preuve en est dans la honte dont on rougit si l'on s'est oublié jusqu'à ce point; et ce ne sera pas si l'on jouit de sa raison. Comment, en effet, se fait-il que l'on s'abstienne en public de ce que l'on commet chez soi? Est-ce à cause de ceux qui sont présents? Pourquoi vous abstenir devant votre femme? Est-ce pour ne pas l'outrager? Mais ce que vous ne faites pas en considération de votre femme, vous ne rougissez pas de vous en rendre coupable envers Dieu? Lui qui est présent partout et entend tout. « Ne vous laissez point aller aux excès du vin. » *Ephes.*, V, 18. Quoi de plus raisonnable? N'est-ce pas un véritable supplice? Paul ne dit pas : Contenez-vous, mais ne vous enivrez pas; c'est-à-dire, ne vous abandonnez pas au point d'abdiquer l'influence de l'âme. — Quoi donc? ne faut-il pas prendre soin de son corps? — Ce n'est pas ce que je prétends; je prétends qu'il faut surveiller ses passions. L'Apôtre nous le recommande ainsi : « Ne cherchez pas à contenter votre sensualité en satisfaisant à ses désirs. » *Rom.*, XIII, 14. Ne dérobez pas ce qui ne vous appartient pas, ne soyez pas avare. Ne vous parjurez pas. En coûte-t-il tant? « N'usez point de violence ni de fraude envers personne. » *Luc.*, III, 14. Qu'y a-t-il en cela de si pénible? C'est le contraire qui l'est. Si vous accusez votre prochain, vous vous exposez au péril et à la défiance, dans le cas où il viendrait à vous entendre, quelle que soit sa position. Si elle est élevée, vous vous trouvez menacé par le seul fait; si elle est modeste, attendez-vous à



être payé de retour, que dis-je? avec usure. Il n'y a rien de difficile ni de pénible dans le précepte, pourvu que nous le veuillions; sinon les choses les plus aisées nous paraîtront trop lourdes. Quoi de plus simple que de manger? Mais, à cause de leur mollesse excessive, beaucoup le supportent avec peine, et je les entends se plaindre. Tout cela dépend de vous et de votre volonté, qui peut tout avec le secours de la grâce divine. Désirons donc le bien, pour mériter le bonheur éternel par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel, avec le Père et le Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles, gloire, puissance, honneur. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIV.

« Mais ce qui met le comble à tout ce que nous venons de dire, c'est que le pontife que nous avons est si grand, qu'il est assis dans le ciel à la droite du trône de la souveraine majesté, étant le ministre du sanctuaire et de ce véritable tabernacle que Dieu a dressé, et non pas un homme. »

1. Paul, à l'imitation de son divin Maître, mêle le simple au sublime, pour que les choses d'en bas nous mènent à celles d'en haut, que nous nous élevions ainsi; et qu'en y parvenant nous connaissions la cause de l'abaissement de Notre-Seigneur. C'est ainsi qu'il fait ici en disant qu'il s'est offert, et après nous l'avoir montré comme pontife. « Mais, ajoute-t-il, ce qui met le comble à ce que nous venons de dire, c'est que le pontife que nous avons est si grand, qu'il est assis dans le ciel à la droite de la souveraine majesté. » Ce n'est cependant pas la place du pontife; elle appartient à celui dont il est prêtre. « Etant le ministre du sanctuaire. » Non pas simplement ministre, mais « ministre du sanctuaire et de ce véritable tabernacle que Dieu a dressé, et non pas un homme. » Voyez-vous l'abaissement? Est-ce que un peu plus haut l'Apôtre n'a pas distingué par ces paroles : « Tous les anges ne sont-ils pas des esprits qui tiennent lieu de ministres? » *Hebr.*, I, 14. Et c'est pourquoi les Juifs n'entendent pas le sens de ces autres paroles : « Asseyez-vous à ma droite. » Elles signifient que celui qui est assis n'est pas absolument ministre. Il faut l'entendre selon la chair. Le tabernacle dont il fait mention, c'est le ciel. Aussi, pour montrer de combien il diffère de celui des Juifs, il s'exprime ainsi : « Que Dieu a dressé, et non pas un homme. » Voyez de quelle manière il a élevé les âmes de ceux qui ont cru parmi ce peuple. Comme il était vraisemblable qu'ils s'imaginaient que nous ne possédions pas un tel tabernacle : Voilà, dit Paul, le pontife grand, beaucoup plus grand que l'autre, et qui a offert un sacrifice plus admirable. — N'y a-t-il pas de l'exagération et de l'enthousiasme? — C'est sans doute pour prévenir l'objection qu'il établit la croyance sur le serment, puis sur le tabernacle. La différence résultait évidemment aussi du tabernacle; mais il insiste : « Que Dieu a dressé, et non pas un homme. » Où sont ceux qui prétendent que le ciel se meut? Où sont ceux qui disent qu'il est sphérique? Les deux opinions disparaissent ici : « Ceci met le comble à tout ce que nous venons de dire. » On appelle comble le point le plus élevé.

Paul revient à la simplicité du discours, et, après avoir parlé de choses sublimes, il baisse le ton. Puis, pour faire bien comprendre que ce mot « ministre » a été appliqué à l'humanité, voyez comme il le signifie encore : « Car tout pontife est établi pour offrir à Dieu des dons et des victimes. C'est pourquoi il est nécessaire que celui-ci ait aussi quelque chose qu'il puisse offrir. » N'allez pas croire que, parce qu'on vous dit qu'il siége, il ne faut pas prendre au sérieux qu'il est pontife. La première de ces choses convient à la dignité de Dieu; la seconde témoigne de sa miséricorde et de son amour pour nous. C'est pourquoi il insiste sur ce dernier point avec précaution, craignant de détruire l'autre; c'est pourquoi, dis-je, il y revient pour répondre à ceux qui objectaient : Pourquoi est-il mort, puisqu'il était pontife? — Mais il n'y a pas de pontife sans sacrifice; il convient donc qu'il y en ait aussi pour lui. D'ailleurs Paul, après avoir dit qu'il réside aux cieux, annonce et prouve qu'il est pontife de toute manière : et selon l'ordre de Melchisédech, et par serment,

et par le sacrifice. Ce sacrifice lui fournit encore une autre preuve : « Si la chose à offrir était sur la terre, dit-il, il n'aurait point été prêtre, car il y en avait déjà pour offrir des dons selon la loi. » S'il est donc prêtre, et il l'est certainement, il est nécessaire de chercher pour lui un autre lieu ; car il ne serait pas prêtre, si la chose à offrir était sur la terre. Il n'eût pas offert et ne se fût pas acquitté de la fonction sacerdotale, et avec raison, puisqu'il y avait déjà des prêtres. Il montre, en effet, qu'il ne pouvait être prêtre sur la terre, parce qu'il n'y avait pas de résurrection. Il faut prêter ici une grande attention et admirer la sagesse de l'Apôtre, qui nous fait voir encore la différence entre les deux sacerdoces : « Et qui rendent, en effet, à Dieu le culte qui consiste en des figures et des ombres représentant les choses du ciel. » Quelles sont ces choses ? Ce sont les choses spirituelles. Bien qu'elles soient accomplies sur la terre, elles n'en sont pas moins dignes du ciel. Comment ne seraient-elles pas divines, lorsque Notre-Seigneur Jésus-Christ s'offre en immolation, lorsque c'est le Saint-Esprit qui descend en nous, lorsqu'il est réellement présent, celui qui est assis à la droite du Père ; lorsque par le baptême nous devenons ses enfants et que nous méritons de participer aux joies des bienheureux dans le ciel, lorsque, enfin, nous y possédons une patrie et une demeure, après notre pèlerinage d'ici-bas ?

2. Hé quoi ! les hymnes ne seraient pas divins ? les chants dont nos temples retentissent, ne s'harmoniseraient pas avec les chœurs des Vertus célestes ? et nos autels ne seraient pas sacrés ? Il n'y a là pourtant rien de charnel ; tout ce qui y est offert est spirituel, le sacrifice ne se résout point en cendre et en fumée, ni en parfum ; il transfigure l'offrande. Et il ne serait pas divin, quand le ministre entend toujours cette parole : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez ? » *Joan.*, xx, 23. Il ne serait pas divin, quand il est toujours le dépositaire des clefs du ciel ? « Qui rendent, en effet, à Dieu le culte des figures et des ombres qui représentent les choses du ciel, ainsi que Dieu dit à Moïse lorsqu'il devait dresser le tabernacle : Ayez soin de faire tout selon le modèle qui vous a été montré sur la montagne. » Tout lui est montré, parce que notre ouïe est plus lente que notre vue, et que notre esprit ne possède pas ce que nous avons entendu comme ce que nous avons vu. C'est ce que Paul exprime par ces mots : « En des figures et des ombres ; » ou bien il le donne à entendre au sujet du temple ; car il ajoute : « Ayez soin de faire tout selon le modèle qui vous a été donné sur la montagne. » Moïse vit-il seulement ce qui regardait la construction du temple, ou fut-il aussi à même de voir les choses du sacrifice et tout le reste ? On ne se tromperait pas en l'affirmant ; l'Eglise est divine, et elle l'est entièrement. « Au lieu que le nôtre a reçu une sacrificature d'autant plus excellente qu'il est le médiateur d'une meilleure alliance. »

Voyez-vous combien est supérieur le nouveau ministère du sacrifice, étant la réalité dont le premier n'était que la figure ? Mais, comme cette considération ne touchait ni ne réjouissait ses auditeurs, l'Apôtre ajoute de quoi les combler : « Et qui est établie sur de meilleures promesses. » Après avoir parlé du lieu, du prêtre et du sacrifice, il en vient à la transformation du testament, dont il a montré plus haut l'impuissance et l'inutilité. Et voyez quelle précaution il prend pour l'attaquer. Lorsqu'il a dit : « Par la puissance de sa vie immortelle, » il ajoute : « La première ordonnance est abolie. » Puis il donne une meilleure espérance : « par laquelle nous nous approchons de Dieu. » *Hebr.*, VII, 19. Après nous avoir ainsi transportés au ciel, qui doit être notre temple, et avoir élevé la sacrificature en nous montrant que les choses de l'ancienne loi n'étaient que la figure de la nouvelle, il exalte aussi avec raison le sacerdoce. Mais, je l'ai dit, il les comble de joie par ces paroles : « Et qui est établi sur de meilleures promesses. » Sur quoi le fonder ? Sur ce que l'ancienne sacrificature a été rejetée et remplacée par une autre qui n'a obtenu la préférence que parce qu'elle est meilleure. De même qu'il a dit : « Si le sacerdoce de Lévi avait pu rendre les hommes justes et parfaits, qu'aurait-il

été besoin qu'il se levât un autre prêtre selon l'ordre de Melchisédech? » de même il raisonne ici : « Car, s'il n'y avait eu rien de défectueux dans la première alliance, il n'y aurait pas eu lieu d'en établir une seconde, » ce qui signifie, si cette alliance avait été parfaite et si elle eût préservé les hommes du péché. La preuve en est dans ce qui suit : « Dieu parle ainsi en blâmant ceux qui l'avaient reçue. » Non pas l'alliance elle-même, mais « ceux qui l'avaient reçue. » « Il viendra un temps, dit le Seigneur, où je ferai une nouvelle alliance avec la maison d'Israël et avec la maison de Juda ; non plus l'alliance que j'ai faite avec leurs pères au jour où je les pris par la main pour les faire sortir de l'Egypte ; car ils ne sont point demeurés dans cette alliance que j'avais faite avec eux, et c'est pourquoi je les ai abandonnés, dit le Seigneur. »

Oui, sans doute; mais comment établir que cette alliance a fait son temps? Après nous l'avoir montré par le pontife, il nous fait voir plus clairement et comme à la lettre qu'elle a été rejetée. Et comment encore? En nous disant: « Sur de meilleures promesses. » Qui oserait, je vous le demande, comparer le ciel et la terre? Considérez comment il se sert de ce mot « promesses, » pour qu'on ne puisse opposer les deux textes; car en disant : « Une meilleure espérance par laquelle nous nous approchons de Dieu, » *Hebr.*, VII, 19, il nous montre qu'il y a là aussi une attente ; et, lorsqu'il parle d'une meilleure promesse, il fait entendre ce qui a été promis plus haut. Et, parce que les Juifs argumentaient toujours, « il viendra un temps, dit-il, le Seigneur l'a promis, où il fera une nouvelle alliance avec la maison d'Israël et avec la maison de Juda. » Il ne s'agit pas de quelque ancienne alliance ; et pour qu'il ne fût pas possible de l'objecter, il a précisé le temps. Il ne dit pas simplement : « Selon l'alliance que j'ai faite avec leurs pères, » pour qu'on n'opposât pas l'alliance avec Abraham ou avec Noé ; mais il déclare nettement quelle est cette alliance : « Non selon l'alliance que j'ai faite avec leurs pères. » Et il ajoute : « Au jour où je les pris par la main, pour les faire sortir de l'Egypte ; car ils ne sont point demeurés dans cette alliance que j'avais faite avec eux, et c'est pourquoi je les ai abandonnés, dit le Seigneur. »

3. Voyez-vous que nous sommes cause de nos maux ? Ils n'ont pas voulu demeurer, dit le Seigneur. Nous nous sommes donc rendus coupables de négligence ; mais il est, lui, la source de nos biens, ou plutôt des bienfaits dont nous jouissons. Paul semble par là justifier cet abandon. « Mais voici l'alliance que je ferai avec la maison d'Israël, après que ce temps-là sera venu, dit le Seigneur : J'imprimerai mes lois dans leur esprit et je les écrirai dans leur cœur ; et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. » Il s'agit bien du Nouveau Testament ; car Dieu dit : « Non selon l'alliance que j'ai faite. » Quelle autre différence peut-il y avoir ? Si quelqu'un prétend que ce n'est pas en cela qu'elle consiste, mais en ce que les lois ont été écrites dans leurs cœurs, il ne fait pas ressortir la différence des enseignements et se contente d'en indiquer le mode. L'alliance ne sera plus dans la lettre, mais dans le cœur et dans l'esprit, telle est la promesse. Que les Juifs prouvent qu'il en ait jamais été ainsi. Ils n'y parviendront pas. Au retour de la captivité de Babylone, le Testament fut rétabli sur la lettre. Or, je montre que les apôtres n'ont rien reçu par écrit, mais ont été éclairés de la lumière de l'Esprit saint. C'est pourquoi Jésus-Christ disait : « Lorsque le Consolateur viendra, il vous enseignera toute chose et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit. » *Joan.*, XIV, 26. « Et chacun d'eux n'aura plus besoin d'enseigner son prochain et son frère en disant : Connaissez le Seigneur ; parce que tous me connaîtront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand. Je leur pardonnerai leurs iniquités, et je ne me souviendrai plus de leurs péchés. »

Le Seigne[ur] est la sour[ce] de tous n[os] biens.

N'est-ce pas là un autre signe ? « Ils me connaîtront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, » et ne diront plus : « Connaissez le Seigneur. » Quand est-ce arrivé, sinon maintenant? En effet, ce qui nous regarde est manifeste. Il n'en était point ainsi pour nos pères, qui manquaient de la clarté nécessaire. D'ailleurs une chose est nouvelle, lorsqu'elle est changée, et qu'elle a reçu une augmentation. Elle est en-

core nouvelle, quand, au contraire, elle subit une diminution. C'est ainsi que, si quelqu'un change toute sa maison et en refait les fondements, parce qu'elle est vieille et menace ruine, nous disons qu'il la renouvelle, puisqu'il supprime ce qui était pour le remplacer. De même le ciel devint nouveau, lorsqu'il ne fut plus d'airain et qu'il laissa tomber sa rosée. La terre aussi se renouvela en devenant féconde, sans avoir pour autant changé. La maison elle-même n'est-elle pas nouvelle, quand on en retranche certaines choses, sans toucher à d'autres? C'est donc avec raison que Paul nomme ce Testament nouveau, pour signifier que l'autre a vieilli parce qu'il ne portait pas de fruit. Pour le bien comprendre, lisez ce que disent Aggée et Zacharie, que dit aussi l'ange du Seigneur; lisez enfin les reproches d'Esdras. Or, comment fut-il accueilli? Comment personne n'invoque-t-il Dieu, après avoir transgressé sa loi, ce qu'on ne reconnaît même pas? Voyez-vous de quelle manière votre Testament a été violé et pourquoi je le remplace par le nôtre, qui est véritablement nouveau. D'ailleurs je n'admets même pas que ces paroles du prophète : « Je vais créer de nouveaux cieux, » *Isa.*, LXV, 17, s'appliquent à l'ancien. S'il en était ainsi, pourquoi Moïse, en disant dans le Deutéronome : « Le ciel qui est au-dessus de vous sera d'airain, » *Deut.*, XXVIII, 23, n'a-t-il pas ajouté comme correctif : Si vous êtes dociles à la voix du Seigneur, il créera de nouveaux cieux? Mais Dieu annonce qu'il fera une autre alliance, parce qu'ils ne sont point demeurés dans la première; je le prouve par ce que dit l'Apôtre : « Car ce qu'il était impossible que la loi fît, la chair la rendant faible et impuissante; » *Rom.*, VIII, 3; et par ces autres paroles : « Pourquoi donc tentez-vous Dieu en imposant aux disciples un joug que ni nos pères ni nous n'avons pu supporter? » *Act.*, XV, 10. « Ils ne sont pas demeurés dans cette alliance. » Paul nous enseigne par là que Dieu nous a jugés dignes de plus grandes choses et qui regardent davantage l'esprit. « Leur bruit s'est répandu dans toute la terre, et leurs paroles se sont fait entendre jusqu'aux extrémités du monde. » *Psalm.* XVIII, 5. Ce qui signifie : « Chacun n'aura plus besoin d'enseigner son prochain en disant : Connaissez le Seigneur. » Ecoutons encore : « La terre sera remplie de l'esprit du Seigneur, comme le fond de la mer est couvert de ses eaux. » *Habac.*, II, 14. « En appelant cette alliance une alliance nouvelle, il a montré que la première était ancienne. Or, ce qui est ancien et qui vieillit est proche de sa fin. »

Observez comme l'Apôtre découvre ce qui était caché, en nous révélant la pensée même du prophète. Il a honoré la loi et n'a pas voulu la qualifier de surannée; et cependant c'est bien ce qu'il dit; car, si la première avait été nouvelle, il n'aurait pas attribué ce nom à la seconde. C'est pourquoi, Dieu donnant davantage et allant jusqu'à renouveler la loi, « il a montré qu'elle était ancienne, » dit Paul. Elle est donc abolie et n'existe plus. Prenant confiance dans le prophète, il poursuit plus victorieusement en montrant que, puisque les choses présentes sont en vigueur, c'est que les choses du passé sont anciennes. Puis, ayant adopté l'expression d'ancienneté et y ayant ajouté celle de vieillesse, il recueille ce qui restait de la première alliance et dit : « Est proche de sa fin. » Le Nouveau Testament n'a donc pas entièrement abrogé l'Ancien, mais seulement dans ce qu'il avait de suranné et d'inutile. C'est pourquoi nous l'avons entendu dire : « Comme impuissante et inutile; » et dire aussi : « La loi ne conduit personne à une parfaite justice; » et dire enfin : « S'il n'y avait eu rien de défectueux dans la première alliance, il n'y aurait pas eu lieu d'en établir une seconde. » Que signifie, rien de défectueux? C'est-à-dire si elle eût été utile et durable. Il parle ainsi, non pour la montrer responsable du mal commis, mais parce qu'elle était insuffisante; comme si quelqu'un disait : Cette maison est défectueuse, en ce sens qu'elle laisse quelque chose à désirer et qu'elle n'est pas solide : ce vêtement n'est pas irréprochable, c'est-à-dire qu'il commence à s'user. Il ne prétend donc pas que le Testament soit nuisible, mais qu'il y a à y reprendre et à corriger.

4. Nous sommes nouveaux nous aussi, ou plutôt nous l'avons été; seulement nous avons

vieilli ; c'est pourquoi nous sommes proches de notre fin. Mais il dépend de nous de rajeunir. Si nous ne le pouvons plus par le baptême, recourons à la pénitence, dépouillons-nous du vieil homme, effaçons nos rides, si nous en avons ; lavons nos taches, purifions-nous de nos souillures, recouvrons notre beauté, pour plaire au Roi des rois. Quel que soit le degré de notre laideur, il nous est permis de reconquérir cette beauté dont David disait : « Ecoutez, ma fille, ouvrez vos yeux, ayez l'oreille attentive ; oubliez votre peuple et la maison de votre père, et le Roi sera épris de votre beauté. » *Psalm.* XLIV, 11, 12. — Mais l'oubli ne donne pas la beauté, la beauté de l'âme, dis-je. De quel oubli s'agit-il ? — De l'oubli des péchés ; car il est question de l'Eglise formée des Gentils et qui est exhortée à ne pas se souvenir de ses pères, parce qu'ils sacrifiaient au culte des idoles. Et David ne se contente pas de dire : N'approchez pas ; mais, ce qui est bien plus significatif : Ne pensez même pas. Il le répète ailleurs : « Je ne me souviendrai plus de leurs noms pour en parler ; » *Ibid.*, XV, 4 ; et encore : « Afin que ma bouche ne parle point selon les œuvres des hommes. » *Ibid.*, XVI, 4. Cette vertu néanmoins n'est pas assez grande, si grande qu'elle soit. Que dit-il, en effet, plus haut ? Il ne dit pas : Ne parlez pas de ce qui regarde vos pères ; mais bien : Ne vous en souvenez pas, n'y songez pas.

Voyez-vous quelle distance il entend mettre entre le péché et nous ? Celui qui ne se souvient pas, ne pensera pas, et celui qui ne pense pas ne parlera pas ; celui qui ne parle pas n'agira pas. Remarquez-vous par quels intervalles et quels espaces il nous éloigne et nous protége ? Soyons donc dociles, nous aussi, et oublions nos fautes pour ne les plus commettre, non pas pour ne les point accuser. Commencez par vous souvenir, nous dit Jésus-Christ, et moi j'oublierai. Par exemple, nous ne devons plus faire de tort à notre prochain, mais nous devons nous en souvenir pour le réparer. C'est ce qui s'appelle oublier le péché, repousser la tentation de dérober, ne jamais y donner accès et en effacer la trace. — D'où naîtra en nous l'oubli de nos maux ? — De la reconnaissance des bienfaits de Dieu, qui ne s'effaceront jamais de notre mémoire, si nous pensons toujours à Dieu. « Si je me suis souvenu de vous, étant sur mon lit ; si mes matinées ont été remplies de la méditation de votre nom. » *Ibid.*, LXII, 7. Il faut toujours se souvenir de Dieu, mais alors surtout que notre esprit est recueilli dans le silence et le repos, quand il peut mieux se juger et se mieux posséder. Pendant le jour ne sommes-nous pas envahis par un grand nombre de préoccupations et agités au point de ne pouvoir penser à Dieu ? Nous le pouvons toujours pendant la nuit ; l'âme est alors calme et tranquille ; abritée comme dans un port, elle y goûte la sérénité : « Soyez touchés de componction, dans le repos de vos lits, sur les choses que vous méditez dans le fond de vos cœurs. » *Psalm.* IV, 5. Il conviendrait sans doute de vous souvenir aussi pendant le jour ; mais, puisque vous êtes toujours sollicités et entraînés par les affaires de ce monde, pensez au moins à Dieu sur votre couche ; employez vos matinées à méditer sur ses bienfaits. Si nous l'avons fait, nous entreprendrons les affaires avec plus de confiance ; nous ne rencontrerons pas d'obstacle. Si nous avons eu le soin de nous rendre Dieu propice par nos prières ; eh bien ! que l'ennemi se présente, nous rirons de ses efforts, ayant Dieu pour nous. La vie est une lutte, les affaires de chaque jour ne sont pas autre chose : elles sont comme les flots et les tempêtes. Il faut donc nous armer. Or, la prière est une arme puissante. Nous avons besoin de vents favorables, besoin de tout connaître pour arriver au terme de notre journée sans défaillance et sans dommage ; car elle est semée d'écueils, contre lesquels notre frêle barque se heurte et se brise.

La prière nous est nécessaire.

C'est pourquoi la prière nous est nécessaire, et surtout le matin et le soir. Plusieurs d'entre vous ont souvent assisté aux jeux olympiques, non pas seulement assisté aux combats, mais encouragé et applaudi les combattants, l'un tenant pour celui-ci, l'autre pour celui-là. Or, vous savez que pendant ces jours de luttes le héraut ne pense à autre chose toute la nuit, ne se préoccupe de rien tant que de l'honneur de ceux

qui doivent en venir aux mains. Et ceux qui sont auprès de lui ne cessent de l'exhorter à ne point parler et à ménager son souffle pour n'être pas ridicule. Si donc celui qui se dispose à lutter devant les hommes est si rempli de soin et de prévoyance; à plus forte raison devrons-nous nous montrer soucieux et préoccupés, nous dont toute la vie est un combat. Passons nos nuits à veiller, pénétrons-nous bien de quelle manière nous passerons notre journée, pour n'être pas en butte à la dérision. Plût à Dieu que nous n'eussions que cela à redouter! Mais à la droite du Père est assis l'agonothète, prêtant une oreille attentive, pour que nous ne disions rien de discordant, rien de contraire aux règles de la mélodie; car il n'est pas seulement juge des actions, il l'est aussi des paroles. Veillons continuellement, mes très-chers frères; il ne dépend que de nous d'avoir des partisans dans les anges gardiens qui veillent auprès de nous, tandis que nous sommes plongés dans le sommeil pendant toute la nuit. Et si c'était là tout; mais que de choses honteuses beaucoup ne commettent-ils pas? ceux-ci s'en vont aux lieux infâmes; ceux-là n'ont pas honte de convertir ainsi leurs propres demeures en y donnant accès à des courtisanes. Oui certes; ils ne s'inquiètent guère de bien combattre. Les uns sont ivres et parlent mal; les autres font du tumulte; d'autres encore emploient leur nuit à tendre des embûches à ceux qui dorment; il en est qui supputent les profits de leurs usures; il en est enfin qui sont en proie aux angoisses et font tout plutôt que ce qui convient à la véritable lutte. C'est pourquoi, je vous en conjure, négligeant tout le reste, ne vous attachez qu'à une seule et unique chose : à mériter la récompense et à ceindre la couronne. Faisons tout en vue de posséder les biens qui nous ont été promis; et qu'il nous soit donné de les obtenir par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel, avec le Père et le Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles, gloire, puissance, honneur. Ainsi soit-il.

Conclusion morale.

HOMÉLIE XV.

« Cette première alliance a eu aussi des lois et des règlements touchant le culte de Dieu, et un sanctuaire terrestre. Car, dans le tabernacle qui fut dressé, il y avait une première partie où étaient le chandelier, la table et les pains de proposition, et cette partie s'appelait le Saint. Après le second voile était le tabernacle appelé le Saint des saints, où il y avait un encensoir d'or, et l'arche de l'alliance toute couverte d'or, dans laquelle étaient une urne d'or, pleine de manne, la verge d'Aaron, qui avait fleuri, et les deux tables de l'alliance. Au-dessus de l'arche il y avait les chérubins de la gloire qui couvraient le propitiatoire de leurs ailes. Mais ce n'est pas le lieu de parler de ces choses en détail. »

1. Paul a démontré que la première alliance devait finir, en se servant du pontife, du sacerdoce et de l'alliance elle-même; il l'établit maintenant par la forme du tabernacle. Et comment? — En employant les mots de Saint et de Saint des saints. Dans le premier se retrouvent les symboles du temps passé, où tout repose sur le sacrifice; le second est la figure du temps présent. Il appelle Saint des saints le ciel, et le voile qui le cache à nos yeux, et la chair qui pénètre jusqu'au sanctuaire qui est au dedans du voile, où le Sauveur a pénétré par le voile de sa chair. Mais il est bon de remonter plus haut. Et que dit-il? « Cette première a eu aussi... » — Qu'est-ce que cette première? — La première alliance. « Des lois et des règlements touchant le culte. » Que signifie « des lois et des règlements? » Ce sont les symboles et le rit. C'est comme s'il disait qu'elle eut alors, mais qu'elle n'a plus. Il montre qu'elle a fait place à la nouvelle alliance. Elle eut alors; c'est pourquoi elle n'est plus en vigueur aujourd'hui, bien qu'elle ait été établie. « Et un sanctuaire terrestre. » Il veut dire du monde, puisqu'il était permis à tous d'y pénétrer, et que dans ce même sanctuaire pouvaient se réunir les Prêtres, les Juifs, les prosélytes, les Gentils, les Nazaréens. Il était du monde, puisque les Gentils y avaient accès. « Car dans le tabernacle qui fut dressé il y avait une première partie qui s'appelait le Saint, et où étaient le chandelier, la table et les pains de proposition. » Ce sont les symboles du monde.

« Après le second voile. » Après le premier voile en venait donc un autre qui recouvrait « le tabernacle, appelé le Saint des saints. »

Voyez comme il nomme tabernacle tout ce qui sert d'habitation comme les tentes. « Où il y avait un encensoir d'or, et l'arche d'alliance toute couverte d'or, dans laquelle étaient une urne d'or, pleine de manne, la verge d'Aaron, qui avait fleuri, et les deux tables de l'alliance. » C'étaient autant de respectables et éclatants témoignages de l'ingratitude des Juifs. « Et les tables de l'alliance, » que Moïse avait brisées; et la manne qui rappelait les murmures de ce peuple, et que Moïse avait ordonné de conserver dans une urne d'or comme un monument pour la postérité. « Et la verge d'Aaron, qui avait fleuri. » Car ils s'étaient révoltés, et, pour transmettre la mémoire de leur oubli des nombreux bienfaits reçus, le législateur avait voulu qu'on plaçât ces choses dans l'arche. « Au-dessus il y avait les chérubins de la gloire, qui couvraient le propitiatoire de leurs ailes. » — Que veut dire l'Apôtre par « les chérubins de la gloire? » — Il veut dire glorieux, ou bien dépendants de Dieu. C'est avec raison qu'il exalte ces choses pour montrer l'excellence de celles qui suivent. « Mais ce n'est pas le lieu de parler de ces choses en détail. » Il exprime par là qu'elles n'étaient pas seulement ce qu'elles paraissaient, et qu'elles renfermaient des sens cachés. « Dont il ne faut pas s'occuper maintenant en détail; » parce qu'elles ont besoin sans doute de plus longs développements. « Or, ces choses étant ainsi disposées, les prêtres entraient en tout temps dans le premier tabernacle, lorsqu'ils étaient dans l'exercice des fonctions sacerdotales. » D'où il faut conclure que, si ces choses existaient, les Juifs n'en jouissaient pas; car ils ne les voyaient pas. C'est pourquoi elles n'étaient pas plus pour eux que pour ceux qui ne devaient y trouver qu'une figure. « Mais il n'y avait que le seul pontife qui entrât dans le second, et seulement une fois l'année, non sans y porter du sang, qu'il offrait pour ses propres ignorances et pour celles du peuple. »

Remarquez-vous comme par avance il établit les figures? En effet, de peur qu'on n'objectât la raison d'un seul sacrifice et d'une seule offrande faite par le pontife, il montre qu'il en a été de même bien des siècles avant, lorsque ce qu'il y avait de plus saint et de plus redoutable ne s'accomplissait aussi qu'une fois. Paul dit bien encore : « Non sans y porter du sang. » Non sans effusion de sang, il est vrai, mais d'un sang bien autrement précieux; l'ancien sacrifice n'avait pas autant de prix. Il nous fait voir de la sorte que le sacrifice à venir n'a pas besoin de feu, et s'accomplit par le sang. Dès qu'il a attaché à la croix ce nom de sacrifice, parce qu'elle n'use ni de feu ni de bois, et que l'oblation n'a lieu qu'une seule fois par le sang, il établit que c'est ce qui arrivait pour l'ancien sacrifice, à savoir qu'on n'offrait le sang qu'une fois. « Qu'il l'offrait pour lui et pour les ignorances du peuple. » Remarquez qu'il ne dit pas, pour les péchés, mais, « pour les ignorances, » de peur que les Juifs n'en conçussent de l'orgueil. Car on n'en a pas moins péché, bien qu'on n'y ait pas consenti. Seulement, n'y ayant pas consenti, on est dans l'ignorance, et personne n'en est exempt. En disant : « Pour lui, » saint Paul donne la preuve que Jésus-Christ était un pontife bien plus parfait que celui des Juifs. Comment concevoir, en effet, qu'il se fût offert pour lui-même, lui qui n'avait rien de commun avec le péché? — Et pourquoi parler ainsi, demande-t-on? — Pour établir la supériorité de l'un sur l'autre. Il ne se livre ici sans doute à aucune considération; mais il examine ensuite, et voici comment : « Le Saint-Esprit nous montrant par là que la voie du vrai sanctuaire n'était point encore découverte, pendant que le premier tabernacle subsistait. » Les choses ont donc été disposées ainsi, dit-il, pour nous apprendre que l'entrée du Saint des saints, c'est-à-dire du ciel, n'était pas encore ouverte. Ne nous imaginons donc pas que, parce que nous n'y pouvons pénétrer, il n'existe pas; car nous ne sommes même pas entrés dans le premier sanctuaire. « Et cela même était l'image de ce qui se passait en ce temps. »

Notre-Seigneur pontife plus parfait que le grand pontife des Juifs.

2. Qu'entend-il par ce temps? — Celui qui

a précédé la venue de Jésus-Christ; car après cet avénement il ne dirait pas que le temps est instant; comment le serait-il, étant déjà venu et ayant pris fin? Ce n'est pas tout : « Cela même était l'image de ce qui se passait en ce temps. » C'était donc une figure. « Pendant lequel on offrait des dons et des victimes, qui ne pouvaient rendre juste et parfaite la conscience de ceux qui rendaient à Dieu ce culte. » Avez-vous vu comme il explique clairement ce que signifient ces paroles : « La loi ne conduit personne à une parfaite justice, » et celles-ci : « S'il n'y avait eu rien de défectueux dans la première alliance? ». — Comment? — Au point de vue de la conscience. Les sacrifices ne purifiaient pas l'âme encore et ne lavaient que les corps : « Par la loi d'une ordonnance charnelle. » *Hebr.*, VII, 16. Ils ne pouvaient effacer ni l'adultère, ni l'homicide, ni le sacrilége. Jugez par ces mots : Mangez de ceci, abstenez-vous de cela, à quel point ces sacrifices étaient indifférents, « puisqu'ils ne consistaient qu'en des viandes et des breuvages, en diverses ablutions... » Prenez ce breuvage. Bien qu'il n'eût été rien statué au sujet de la boisson, l'Apôtre en parle comme du reste, pour en réduire la valeur. « En diverses ablutions et en des cérémonies charnelles, et qui n'avaient été imposées que jusqu'au temps où cette loi serait corrigée. » Telle est la justice selon la chair. Aussi rejette-t-il ces sacrifices, en montrant qu'ils n'ont eu aucune vertu et qu'ils n'ont été pratiqués que jusqu'au temps de la réforme. « Mais Jésus-Christ, le pontife des biens futurs, étant venu dans le monde, est entré dans le sanctuaire par un tabernacle plus grand et plus excellent qui n'a point été fait de main d'homme. » Il s'agit de la chair, et c'est en toute vérité qu'il appelle ce tabernacle plus grand et plus excellent; là réside Dieu le Verbe et toute la vertu de l'opération du Saint-Esprit. « Dieu ne mesure pas l'Esprit. » Ou bien encore le dit-il excellent, parce qu'il est sans tache et qu'il est réellement plus parfait. « C'est-à-dire qui n'a point été formé par la voie commune et ordinaire. » Voilà comment il est plus grand; il ne serait pas l'œuvre de l'Esprit saint, s'il avait été bâti de main d'homme. « Qui n'a point été formé par la voie commune et ordinaire; » ce qui s'entend, non des choses créées, mais de l'intervention divine; car il a été formé par le Saint-Esprit.

Voyez-vous comme il nomme le corps tour à tour tabernacle, voile et ciel? « Par un tabernacle plus grand et plus excellent; » puis : « Au moyen du voile, c'est-à-dire de sa chair; » puis encore : « Jusqu'au sanctuaire qui est au dedans du voile; » enfin : « Pénétrant, dit-il, dans le Saint des saints, » pour s'y trouver en présence de Dieu. Pourquoi fait-il ainsi? Pour nous apprendre que, quelle que soit l'expression, la signification est la même au fond. Par exemple, le voile est le ciel; car de même qu'il sépare le Saint comme par un mur, de même la chair voile à nos regards la divinité. La chair est donc un tabernacle, puisqu'elle la possède; et le tabernacle peut être appelé ciel, puisqu'il renferme le pontife. « Mais Jésus-Christ, le pontife des biens futurs, étant venu. » Paul ne dit pas : Ayant été fait pontife, mais : « Etant venu; » ce qui signifie qu'il n'a succédé à personne dans cette fonction. Il n'est pas venu d'abord, puis en a été chargé; c'est tout un. Et il ne dit pas non plus : Etant venu comme pontife des choses qui s'offrent en sacrifice, mais comme pontife « des biens futurs; » comme s'il ne pouvait tout exprimer par le récit. « Et il est entré une seule fois dans le sanctuaire, non avec le sang des boucs et des veaux; » tout a été changé : « Mais avec son propre sang. » C'est ce sanctuaire qu'il appelle le ciel. « Il est entré une seule fois dans le sanctuaire, nous ayant acquis une rédemption éternelle. » Et ce mot « acquis, » s'applique aux choses incertaines, au delà de notre attente.

Comment concevoir, en effet, qu'il ait acquis la rédemption éternelle en ne pénétrant qu'une seule fois dans le sanctuaire? Il le confirme en poursuivant : « Car, si le sang des boucs et des taureaux et l'aspersion de l'eau mêlée avec la cendre d'une génisse, sanctifie ceux qui ont été souillés, en leur donnant une pureté charnelle; combien plus le sang de Jésus-Christ, qui par le Saint-Esprit s'est offert lui-même à Dieu comme une victime sans tache, purifiera-t-il

notre conscience des œuvres mortes, pour nous faire rendre un vrai culte au Dieu vivant? » En effet, si le sang des taureaux purifie les corps, à plus forte raison le sang de Jésus-Christ lavera-t-il les souillures de l'âme. Et, de peur qu'en entendant cette expression : « Sanctifie, » on n'en exagère l'importance, il indique et montre la différence entre les deux manières de sanctifier : l'une simple, l'autre sublime. Et il faut qu'il en soit ainsi, quand on compare le sang des taureaux au sang du Christ. Paul ne se contente pas de la qualification de l'offrande, il en établit le mode : « Qui par le Saint-Esprit s'est offert lui-même à Dieu comme une victime sans tache. » C'est bien la victime sans tache, exempte de toute souillure. « Par le Saint-Esprit, » et non point par le feu, ni de quelque autre manière. « Purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes. » Il dit avec raison : « Des œuvres mortes. » Si quelqu'un avait en ce temps touché un mort, il fallait qu'il se purifiât; à présent, ce sont les œuvres mortes qui souillent la conscience. « Pour nous faire rendre un vrai culte au Dieu vivant. » C'est nous faire comprendre que quiconque n'a que des œuvres mortes à produire ne peut rendre un vrai culte au Dieu vivant. Par « un vrai culte au Dieu vivant, » il montre en quoi doit consister l'offrande. C'est pourqui la nôtre est vivante et véritable; tandis que celle des Juifs est morte et mensongère.

3. Que personne donc ne s'approche de Jésus-Christ avec des œuvres mortes; car, s'il était nécesssaire auparavant que celui qui avait touché un mort se purifiât pour pénétrer dans le tabernacle, avec combien plus de raison ne doit-il pas y entrer celui qui a des œuvres mortes, la souillure étant beaucoup plus grande. Les œuvres mortes sont celles qui n'ont pas de vie, et qui répandent une odeur fétide. De même qu'un corps inanimé, bien loin d'être utile aux sens, afflige ceux qui s'en approchent; de même aussi le péché frappe en nous la faculté de raisonner, et, ne permettant pas même le calme à notre esprit, l'agite et le trouble sans cesse. On dit que la peste corrompt les corps aussitôt qu'elle s'y déclare. Tel est le péché, qui lui est en tout semblable. Il ne commence pas par répandre la contagion dans l'air, se réservant ensuite d'attaquer les corps; il fond soudain sur l'âme. Ne voyez-vous pas à quel point ceux qui sont atteints de la peste sont excités, tourmentés, envahis par la corruption; comme leur aspect est dégoûtant, comme enfin ils sont immondes en tout? Ainsi ceux qui pèchent, bien qu'ils ne le voient pas. Car, dites-moi, n'est-il pas pire que l'homme atteint de la fièvre, celui qui est en proie à l'avarice ou à la volupté? N'est-il pas plus impur que les pestiférés, celui qui commet et souffre tout ce qui est honteux? Quoi de plus laid qu'un avare? Il est prêt à tout ce qui ne rebute ni les courtisanes ni les comédiennes. Que dis-je? bien plus disposé qu'elles; non-seulement il ne répugne pas, mais il condescend aux choses les plus viles, tour à tour flatteur et plein d'audace et d'orgueil sans nécessité, ne se soumettant à aucune règle, s'asseyant souvent en complaisant dans la compagnie d'impies et de charlatans corrompus et dépravés, bien plus misérables et plus abjects que lui; mais prodiguant l'insulte et l'outrage à des hommes bons et vertueux en tout point.

Vous avez vu des deux côtés l'indécence et l'audace; mais l'avare est rampant et arrogant comme il ne se peut dire. Les courtisanes se tiennent chez elles, et leur crime consiste à se prostituer pour de l'argent; mais elles ont comme une excuse dans leur pauvreté et dans la faim qui les presse; et encore il s'en faut de beaucoup que l'excuse soit suffisante, puisqu'elles pourraient s'entretenir en travaillant. L'avare, lui, n'est pas chez lui, mais au milieu de la cité, et c'est là qu'il vend, non pas son corps, mais son âme au démon, pour qu'il la possède, comme il possède la courtisane, et qu'après avoir assouvi sa passion il s'en aille; et toute la ville en est témoin, non pas seulement deux ou trois personnes. C'est aussi le propre des courtisanes de se donner à ceux qui les paient, qu'ils soient esclaves, libres, moines ou autres; ils sont les bienvenus, pourvu qu'ils aient de l'or à offrir. Fût-on des plus nobles, sans argent on n'est point reçu. Les avares sont

de même; ils se détournent des bonnes pensées, qui n'ajoutent rien à leurs richesses, et entretiennent commerce avec les méchants et les impies pour de l'or, commerce honteux qui dégrade la beauté de leurs âmes. De même, en effet, que les courtisanes sont laides et noires, grossières et replètes, difformes et de tout point hideuses; ainsi deviennent les avares, qui ne parviennent pas à déguiser leur difformité morale sous le fard dont ils se couvrent. Comment cacher ses pensées, lorsque cette laideur est à son comble? Ecoutez ce que dit le prophète au sujet de l'effronterie des courtisanes : « Vous avez pris le front d'une femme débauchée; vous n'avez point voulu rougir. » *Jerem.*, III, 3. Ces paroles peuvent s'appliquer aux avares; on peut leur dire aussi : Vous êtes effrontés envers tout le monde, non pas pour ceux-ci ou ceux-là, mais pour tous. — Et comment? — Parce que l'homme possédé de l'avarice ne respecte ni père, ni enfant, ni femme, ni ami, ni frère, ni bienfaiteur, personne. Que parlé-je d'ami, de frère et de père? Il n'a pas même la crainte de Dieu; il traite tout de fable, rit de tout, et enivré de sa passion, il ne saurait prêter l'oreille à rien de ce qui pourrait lui être utile. Mais, ô folie! que disent-ils? — Malheur à toi, divinité des richesses, et à celui qui ne te possède pas! — Je me sens ici transporté de colère, et je m'écrie : Malheur aussi à ceux qui tiennent un tel langage, fût-ce même en riant! Dieu ne les a-t-il pas menacés en ces termes : « Nul ne peut servir deux maîtres? » *Matth.*, VI, 24. Et, lorsque vous osez prononcer ces choses pour votre condamnation, vous déchaînez la menace? Paul n'appelle-t-il pas l'avarice une idolâtrie, et l'avare un idolâtre? Et vous riez comme ces femmes mondaines? et vous provoquez au rire à la façon des comédiennes?

Le rire renverse et ruine tout.

4. Le rire renverse et ruine tout; il est passé dans nos usages et dans nos mœurs, dans nos plaisirs comme dans nos relations. Rien de solide, rien de sérieux. Je ne parle pas seulement pour les gens du monde. L'église est aussi envahie par le rire. Quelqu'un fait-il une plaisanterie, tous les assistants de rire aussitôt, et, chose étonnante, il en est qui continuent de rire pendant que l'on prie. Le démon est partout, il souffle dans tous les cœurs, il y règne en souverain; Jésus-Christ est méprisé, chassé, et l'église n'est comptée pour rien. Ecoutez Paul : « Qu'on n'entende point parmi vous de paroles déshonnêtes, ni folles, ni bouffonnes. » *Ephes.*, V, 4. Il met la bouffonnerie de pair avec l'indécence; et vous riez? Qu'est-ce que la folie? C'est un débordement de paroles inutiles. Et vous riez, et vous épanouissez votre visage, vous qui êtes moines? Vous qui portez la croix, qui vivez dans les austérités, vous riez, dites-moi? Quand est-ce que vous avez vu rire Notre-Seigneur? Jamais; souvent vous l'avez vu triste. Il pleure en regardant Jérusalem; il se sentit troublé quand il pensa à Judas qui devait le trahir, et il s'attendrit aussi lorsqu'il était sur le point de ressusciter Lazare. Et vous riez? Si celui qui ne s'afflige pas des péchés d'autrui mérite d'être accusé, comment pourra-t-il prétendre au pardon, celui qui rit, au lieu de déplorer ses propres fautes? C'est le temps du deuil et de l'affliction, de la pénitence et de la soumission, de la lutte et des généreux efforts; et vous riez? Ne voyez-vous pas comment Sara fut réprimandée? N'entendez-vous pas le Christ: « Malheur à ceux qui rient, parce qu'ils pleureront? » *Luc.*, VI, 25. Vous psalmodiez ce verset tous les jours. Est-ce que vous dites : J'ai ri? répondez-moi. — Nullement. — Que dites-vous donc? « Je me suis épuisé à force de gémir. » Et peut-être s'en trouve-t-il d'assez effrontés et d'assez frivoles pour rire de la réprimande, puisque nous parlons de rire; car telle est la démence et la fureur de l'esprit possédé du rire, qu'il est insensible même à la réprimande. Le pontife offre-t-il à Dieu le sacrifice au nom de tous? vous riez sans crainte? vous méprisez les prières qu'il adresse aussi pour vous? N'entendez-vous pas la sainte Ecriture, lorsqu'elle dit : « Malheur aux contempteurs? » Et vous ne frémissez pas? vous n'êtes pas capables de vous retenir? Si vous entrez à la cour, vous parez votre extérieur, vous composez votre visage et votre démarche, vous vous observez en tout; et dans le temple, qui est la vraie cour,

la cour des choses célestes, vous osez rire aussi? Je n'ignore pas sans doute que vous ne voyez pas; mais sachez que les anges sont partout et principalement dans la maison du Seigneur, où ils font cortége au Roi des rois, et que tout est rempli de la présence des puissances du ciel.

Mes paroles s'adressent aussi aux femmes. Elles ont plus de retenue en présence de leurs maris, et, si elles se permettent de rire, ce n'est pas toujours, mais seulement dans les moments de délassement et de loisir, ce qui n'a pas lieu ici. Vous vous cachez la tête et vous riez, ô femme, quand vous êtes dans l'église? vous êtes entrée pour vous prosterner devant Dieu, le prier et le supplier de vous accorder le pardon de vos fautes; et c'est en riant que vous vous en acquittez? Comment parviendrez-vous à l'apaiser? — Quel mal y a-t-il donc à rire? — Il n'y a pas de mal à rire, mais à rire sans mesure et à contre-temps. Le rire nous est permis, lorsque nous revoyons un ami après de longues années d'absence, pour témoigner de notre joie; lorsque nous nous trouvons en présence de personnes frappées d'étonnement et de crainte, pour les rassurer par notre sourire, et non pas pour que nous éclations toujours de rire. Il nous est enfin permis de rire, afin de reposer notre esprit par moments, sans le dissiper. De ce que l'amour de la créature est en nous, il ne s'ensuit pas que nous soyons tenus de nous y livrer, moins encore d'en faire un usage immodéré. Nous devons plutôt le réprimer, et ne pas dire : Livrons-nous-y, puisqu'il est en nous. Servez Dieu avec vos larmes; elles laveront vos péchés. Je sais que plusieurs se rient de nous : De suite les larmes, s'écrient-ils; c'est pourquoi c'est le temps des larmes. Je sais aussi que d'autres font des présages : « Mangeons et buvons, car nous mourrons demain, prédisent-ils. » I *Cor.*, XV, 32. « Vanité des vanités, et tout est vanité. » *Eccl.*, I, 2. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est celui qui avait l'expérience de toute chose. Ecoutez-le : « J'ai bâti des maisons, j'ai planté des vignes, j'ai fait faire des réservoirs d'eau, j'ai eu des serviteurs et des servantes. » *Ibid.*, II, 4, 6, 7. Et après, que dit-il? « Vanité des vanités, et tout est vanité. » Pleurons donc, mes très-chers frères, pleurons, afin de pouvoir rire et nous réjouir sincèrement au temps de la véritable allégresse. Les joies d'ici-bas sont entièrement mélangées de tristesse, on ne peut les trouver pures; celles de là-haut dégagées de toute ruse, de toute fourberie sont sans aucun alliage ni danger. C'est de celles-ci qu'il se faut réjouir, c'est à ces joies que nous devons prétendre. Il ne nous est d'ailleurs permis de les obtenir qu'à la condition d'opter pour ce qui est utile plutôt que pour ce qui est agréable, de supporter volontiers l'affliction et de tout accepter avec reconnaissance. C'est le moyen de mériter le royaume des cieux par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel, avec le Père et le Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles, gloire, puissance, honneur. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVI.

« C'est pourquoi il est le médiateur du testament nouveau, afin que, par la mort qu'il a soufferte pour expier les iniquités qui se commettaient sous le premier testament, ceux qui sont appelés de Dieu reçoivent l'héritage éternel qu'il leur a promis. Car où il y a un testament, il est nécessaire que la mort du testateur intervienne; parce que le testament n'a son effet que par la mort, n'ayant point de force tant que le testateur est encore en vie. Aussi le premier même ne fut-il confirmé qu'avec le sang. »

1. Il était à prévoir que tous ceux dont la foi n'était pas bien assise, ne croiraient pas aux promesses de la nouvelle alliance, en se fondant principalement sur ce que Jésus-Christ était mort. C'est pourquoi Paul réfute surabondamment cette opinion par un argument tiré de la coutume. Il faut, dit-il, avoir confiance et bon courage en raison même de ce que les testaments ne reçoivent force et sanction que par la mort des testateurs. Aussi commence-t-il en ces termes : « Il est le médiateur du testament nouveau. » Or, le testament n'a son effet qu'au terme de la vie, et, s'il institue les uns héritiers, il déshérite les autres. Voici ce que dit Jésus-Christ des premiers : « Je désire que là où je suis, ils soient aussi avec moi. » *Joan.*, XVII, 24. Ecoutez-le maintenant parlant des seconds :

Le Seigneur est le médiateur du Nouveau Testament.

« Je ne prie pas pour tous, mais pour ceux qui croient en moi et le prouvent par leurs paroles. » *Ibid.*, 20. Outre les engagements pris par le testateur, le testament doit renfermer les obligations des testataires, qui sont tenus de s'y conformer en échange de ce qu'ils reçoivent. C'est ce qui se réalise ici : Jésus-Christ, après avoir promis à ses disciples des biens sans nombre, leur dit : « Je vous donne un nouveau commandement. » *Ibid.*, XIII, 34. Tout testament repose sur un témoignage. C'est encore ce qui a lieu : « Je me rends témoignage à moi-même; et mon Père, qui m'a envoyé, me rend aussi témoignage. » *Ibid.*, VIII, 18. Et ailleurs : « Il me rendra témoignage, » dit-il, en parlant du Saint-Esprit. Enfin, il envoya dans le monde ses douze apôtres avec cette recommandation : « Vous rendrez aussi témoignage de moi. » Voilà pourquoi Paul nous dit : « Il est le médiateur du testament nouveau. » Qu'est-ce que le médiateur ? C'est celui qui n'a pas en son pouvoir la chose pour laquelle il intervient. Par exemple, s'intéresse-t-on à un mariage, on n'est pas partie contractante, on agit seulement au nom du futur conjoint. C'est en ce sens que le Fils s'interpose comme médiateur entre son Père et nous. Le Père ne voulait pas de nous pour héritiers, il était irrité contre nous, comme on l'est envers ceux que l'on a déshérités. Jésus-Christ intercéda donc pour nous, et il fut écouté. Et voyez comment il remplit l'office de médiateur, en se faisant notre interprète auprès de son Père, en nous traduisant ses volontés, en s'immolant aussi pour nous : nous avions péché; nous devions mourir. Il s'est offert à notre place et nous a rachetés. De cette manière l'alliance a été affermie, et nous sommes devenus dignes du testament. Dieu avait, dès l'origine, testé en notre faveur comme un père envers ses enfants; mais nous avions mérité le châtiment par notre indignité en perdant tous nos droits à l'héritage. Pourquoi donc, s'écrie Paul, vous glorifier de la loi ? le péché nous avait réduits au point de ne pouvoir jamais nous sauver, et si Notre-Seigneur ne fût mort pour nous, la loi serait demeurée impuissante. Il le prouve, non-seulement par la coutume, mais par ce qui se passait dans l'ancien Testament; et les Hébreux y étaient fort sensibles. Personne n'étant mort, comment, se demande-t-il, ce testament a-t-il pu se maintenir ? De la même manière, répond-il. — Et comment encore ? — Il y avait du sang, comme dans le nouveau. Ce n'était pas, il est vrai, le sang de Jésus-Christ; mais ne vous en étonnez pas, c'en était la figure : « C'est pourquoi le premier même ne fut confirmé qu'avec le sang. » Que signifie « fut confirmé ? » Cela signifie : affermi, sanctionné. « C'est pourquoi » il fallait la mort pour consacrer la solennité du testament.

2. Pour quelle raison, dites-moi, le livre du testament est-il aspergé ? « Car Moïse, ayant récité devant tout le peuple toutes les ordonnances de la loi, prit du sang des boucs et des veaux avec de l'eau, de la laine teinte en écarlate et de l'hysope, et en jeta sur le livre même et sur tout le peuple, en disant : C'est le sang du testament et de l'alliance que Dieu a faite en votre faveur. » Pourquoi donc, je vous le demande, aspergea-t-il le livre et le peuple ? — Parce que ce sang, comme le reste, était la figure, dès l'origine, du précieux sang de Jésus-Christ. — Pourquoi l'hysope ? — Parce que cette plante tendre et touffue retenait le sang. — Mais à quoi bon l'eau ? — Pour exprimer la purification qu'on obtient par ce liquide. — Et la laine ? — Pour conserver aussi le sang. L'Apôtre nous fait voir ici que le sang et l'eau ont la même signification; car le baptême est le symbole de la passion. « Il jeta encore du sang sur le tabernacle et sur tous les vases qui servaient au culte de Dieu. Et, selon la loi, presque tout se purifie avec le sang, et les péchés ne sont point remis sans effusion de sang. » Pourquoi cette restriction, le mot « presque ? » — Parce que la purification et la rémission des péchés n'étaient pas entières, demeuraient imparfaites, n'ayant trait qu'à ce qu'il y avait de moindre. Ceci est mon sang, dit Jésus-Christ, « le sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour plusieurs pour la rémission des péchés. » *Matth.*, XXVI, 28. — Quel est le livre qui a purifié leurs pensées ? — Ils formaient, ils étaient eux-mêmes les livres du nouveau Testament. — Où étaient

les vases du sacrifice ? — En eux-mêmes. — Où enfin le tabernacle ? — Encore en eux. « J'habiterai en eux, dit le Seigneur, et je marcherai au milieu d'eux. » II *Cor.*, VI, 16. — Mais ici on n'asperge ni avec la laine teinte en écarlate, ni avec l'hysope ? — Parce que la purification n'est pas extérieure, elle est intérieure ; il s'agit d'un sang incorporel, je veux dire qui n'a pas coulé du corps des hommes, mais d'un corps préparé par le Saint-Esprit. Ce n'est pas Moïse qui nous a aspergés de ce sang ; c'est le Christ, en prononçant ces paroles : « Ceci est le sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour la rémission des péchés. » Teintes de ce sang, elles le répandent sur tous, comme faisait l'hysope. C'était autrefois une purification extérieure, qui ne lavait que le corps ; aujourd'hui c'est une purification intérieure, toute spirituelle, qui pénètre dans l'âme comme une source d'eau vive. Ceux qui sont initiés aux mystères le savent parfaitement. La première purification s'arrêtait à la surface des corps ; celui qui recevait l'aspersion, était arrosé de nouveau, n'étant pas toujours atteint par le sang. Il en est différemment pour l'âme ; le sang se mêle à la substance elle-même en la fortifiant et en l'épurant pour lui donner une beauté inappréciable.

Paul fait voir ensuite que la mort n'est pas seulement une confirmation, mais aussi une purification ; car, de ce qu'elle était regardée comme une chose odieuse, surtout la mort de la croix, il nous dit qu'elle est réparatrice, efficacement et souverainement réparatrice. C'est pourquoi les sacrifices ont précédé l'effusion de ce précieux sang, qui a été annoncée par l'immolation des agneaux et par tout ce qui s'est accompli auparavant. « Il était donc nécessaire, ajoute-t-il, que ce qui n'était que la figure des choses célestes, fût purifié par le sang des animaux, et que les célestes mêmes le fussent par des victimes plus excellentes que ne l'ont été les premières. » Comment n'était-ce alors que la figure des choses célestes ? et que nomme-t-il maintenant les choses célestes ? S'agit-il du ciel ou des anges ? — Nullement ; il entend ce qui nous regarde. C'est, en effet, dans le ciel que se traitent nos affaires, et l'on peut les dire célestes, bien qu'elles se passent sur la terre. Les anges habitent aussi parmi nous, et ils sont du ciel ; les chérubins aussi, bien qu'ils se soient manifestés à nous. Que dis-je, manifestés ? ne vivent-ils pas ici-bas comme au paradis ? Pourquoi s'en étonner ? puisque nous appartenons au ciel : « Pour nous, nous vivons déjà dans le ciel, » *Philip.*, 3, 20, quoique nous nous trouvions sur la terre. « Et que les célestes mêmes. » C'est la sagesse qui doit être en nous, parce que nous sommes destinés au ciel. « Le fussent par des victimes plus excellentes que ne l'ont été les premières. » Ce qui est meilleur est au-dessus de ce qui est bon. Ce qui a servi de figure aux choses du ciel était donc bon. Il ne pouvait en être autrement, à moins d'admettre que ce qui était figuré dût être aussi mauvais.

3. Si nous sommes donc du ciel et que nous ayons une telle origine, soyons pénétrés de crainte ; ne demeurons plus sur la terre, puisqu'il nous est permis, si nous le voulons, de nous en détacher. Il dépend de nous et de notre volonté d'y être, ou de n'y être pas. On dit bien que Dieu est dans le ciel ; mais comment ? N'allons pas croire qu'il soit limité par l'étendue et que la terre soit privée de sa présence. On entend plutôt par là les liens et les rapports qui l'unissent avec ses anges. Et nous aussi nous sommes dans le ciel, si nous sommes avec Dieu. Que nous importe le ciel, quand nous voyons Dieu ? quand nous sommes nous-mêmes le ciel ? « Nous viendrons à lui, mon Père et moi, et nous ferons en lui notre demeure. » *Joan.*, XIV, 23. Faisons donc un ciel de notre âme. Le ciel est naturellement agréable et riant ; la tempête ne peut l'obscurcir ; il ne change pas, il est simplement voilé par les nuages qui courent dans l'espace. Le ciel a le soleil ; et nous possédons, nous, le soleil de justice. J'ai dit que nous pouvions nous transformer en ciel, et je vois maintenant que nous pouvons même être supérieurs en possédant le Seigneur, le Maître du soleil. Le ciel est entièrement pur et immaculé, ne redoutant l'influence ni des nuits ni des saisons. Soyons de même ; surmontons les épreuves et les tentations, demeurons purs et sans tache. Le ciel est élevé et placé bien loin

de la terre. Plaçons, nous aussi, notre demeure dans les régions supérieures et élevons-nous bien haut.

Comment nous séparer de la terre.

Mais comment nous séparer de la terre? — En pensant aux choses du ciel. Le ciel est au-dessus des orages et des tempêtes, hors de toute atteinte. Il en sera ainsi de nous, si nous voulons. Il peut paraître éprouvé, mais il ne l'est pas. Ne souffrons pas, nous non plus, bien que les dehors accusent la souffrance. De même que, pendant l'hiver, il en est beaucoup qui ne jouissent pas de sa beauté et qui le croient changé, tandis que les hommes sages n'ignorent pas qu'il n'a subi aucune altération ; de même il arrive qu'on nous croit changés par nos épreuves, et que l'affliction a pénétré jusque dans nos cœurs; mais le sage sait qu'il n'en est rien. Changeons-nous donc en ciel, montons jusqu'à cette hauteur, et nous verrons que les hommes ne diffèrent point des fourmis, non-seulement les pauvres, mais les riches; que l'on soit ministre ou roi, nous ne distinguerons pas le prince du simple particulier. Tout sera confondu, l'or et l'argent, la soie et la pourpre ; à juger de ce sommet, tout nous apparaîtra comme de chétifs insectes. Là ni tumulte, ni agitation, ni clameur. — Mais comment pourra-t-il s'élever si haut, celui qui habite ici-bas? — Je ne prétends pas le montrer seulement par des paroles, mais aussi par des faits. — Et quels sont ceux qui y sont parvenus? — Paul et ses disciples, qui ont fait de la terre le ciel. Que dis-je, le ciel? ils étaient au-dessus du ciel, et d'un autre ciel, ils sont montés jusqu'à Dieu. « Qui donc nous séparera de l'amour de Jésus-Christ, dit Paul? Sera-ce l'affliction, ou les déplaisirs, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou les périls, ou le fer et la violence? » *Rom.*, VIII, 35. Et encore : « Ainsi nous ne considérons point les choses visibles, mais les invisibles. » II *Cor.*, IV, 18. Voyez-vous qu'il ne regardait pas les choses de la terre? Et si vous voulez la preuve qu'il était au-dessus des cieux, écoutez-le : « Car je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les choses présentes, ni les futures, ni tout ce qu'il y a de plus haut ou de plus profond, ni toute autre créature, ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur. » *Rom.*, VIII, 38, 39.

4. Observez comme l'esprit, franchissant tout, élève l'homme non-seulement au-dessus de la créature et des cieux que nous voyons, mais au delà encore, s'il est possible. Avez-vous mesuré jusqu'où il peut monter? avez-vous remarqué ce qu'était ce faiseur de tentes, celui qui avait passé toute sa vie sur la place publique? Car rien ne s'oppose, non, rien, à ce que nous dépassions tout, à la condition de le vouloir. Si dans beaucoup d'arts qui sont au-dessus de l'intelligence vulgaire, nous arrivons à déployer une si grande habileté, avec combien plus de raison ne réussirons-nous pas dans ce qui réclame moins d'application? Quoi de plus difficile, dites-moi, que de marcher sur la corde comme de plein-pied, de s'habiller et de se déshabiller dans l'espace, absolument comme si l'on était assis sur son lit? Cela ne nous fait-il pas frissonner au point que nous ne voulons pas regarder, et que la seule exhibition du spectacle nous fait trembler? Est-il aussi rien de plus pénible que l'exercice de la perche que l'on met sur le menton et qui supporte elle-même un enfant; exercice au moyen duquel on exécute d'innombrables tours pour amuser les spectateurs? Rien de plus périlleux que de jongler avec des épées, et de sonder la profondeur des mers. Et tant d'autres exercices que l'on pourrait énumérer. Il nous est bien plus facile, si nous le voulons, d'être vertueux et de monter au ciel. Il ne s'agit pour cela que de vouloir; on est sûr du reste, il n'est pas possible d'arguer de son incapacité, sans accuser le Créateur; car c'est l'accuser que de prétendre qu'il nous demande au delà de ce que nous pouvons. — D'où vient donc, objecterez-vous l'incapacité de tant d'hommes? — De ce qu'ils ne veulent pas. — Mais pourquoi ne veulent-ils pas? — Par lâcheté; s'ils voulaient, ils pourraient tout. C'est ce qui fait dire à Paul : « Je voudrais que vous fussiez tous comme moi; » I *Cor.*, VII, 7; parce qu'il savait qu'il pouvait en être ainsi; sans quoi il ne l'aurait pas affirmé. Voulez-vous être honnête, jetez en vous les fondements de l'honnêteté, et c'est tout. Est-ce qu'il nous suffit de

vouloir pour arriver à un art quelconque? et ne faut-il pas que nous mettions la main à l'œuvre? Vous voulez être pilote, n'est-ce pas? Hé bien! vous suffit-il de dire : Je veux, et n'essayez-vous pas de pratiquer cet art? Désirez-vous faire du commerce? préférez-vous voyager? il faut non-seulement le vouloir, mais le tenter. Et il en est de même en tout : nous devons joindre l'acte à la volonté. Prétendez-vous donc monter au ciel en vous contentant de dire : Je veux? — Pourquoi disiez-vous, objecterez-vous, qu'il suffit de vouloir? — Sans doute de vouloir, mais en mettant la main à l'œuvre et en travaillant. Dieu nous aidera et nous encouragera, pourvu que nous entreprenions l'œuvre, que nous y apportions nos soins et nos pensées. Le reste s'ensuivra. Si nous espérons arriver au ciel en dormant, quand est-ce que nous pourrons l'obtenir? Veuillons donc, je vous en conjure, veuillons. A quoi bon tant travailler pour cette vie, que nous laisserons demain? Choisissons la vertu, qui sera notre héritage éternel et nous procurera des biens sans fin. Puissions-nous tous les mériter par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel, avec le Père et le Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles, gloire, puissance, honneur. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVII.

« Car Jésus-Christ n'est point entré dans ce sanctuaire fait de main d'homme, qui n'était que la figure du véritable; mais il est entré dans le ciel même, afin de se présenter maintenant pour nous devant la face de Dieu. Et il n'y est pas aussi entré pour s'offrir lui-même plusieurs fois, comme le grand-prêtre entre tous les ans dans le sanctuaire en portant un sang étranger, et non le sien propre; car autrement, il aurait fallu qu'il eût souffert plusieurs fois depuis la création du monde; au lieu qu'il n'a paru qu'une fois vers la fin des siècles, pour abolir le péché, en s'offrant lui-même pour victime. »

1. Les Juifs étaient enflés d'orgueil pour le temple et le tabernacle. Aussi ne cessaient-ils de répéter : « Le temple du Seigneur, le temple du Seigneur. » *Jerem.*, VII, 3. En effet, il n'en existait point de pareil, ni par le luxe et la magnificence, ni par la beauté, ou en quoi que ce soit. Dieu qui en avait ordonné la construction avait voulu qu'il fût élevé dans la plus grande pompe, sachant combien ce peuple se laissait attirer et gagner par les choses extérieures. Les murailles étaient revêtues d'or, comme on peut s'en convaincre dans le troisième livre des Rois et dans Ezéchiel, ainsi que de la prodigieuse somme de talents qui y fut employée. Le second temple fut encore plus beau et plus riche en tout. Il ne se faisait pas seulement remarquer par son éclatante majesté, mais par la raison qu'il n'y en avait pas d'autre et que tout le monde y accourait pour en admirer la splendeur. On venait des confins de la terre, de Babylone et de l'Ethiopie. C'est ce que saint Luc exprime en disant : « Il y avait là des Parthes, des Mèdes, des Elamites, des habitants de la Mésopotamie, de la Judée, de la Cappadoce, du Pont et de l'Asie, de la Phrygie et de la Pamphylie, de l'Egypte et de cette partie de la Lybie qui est proche de Cyrène. » *Act.*, II, 9, 10. On s'y assemblait de toutes les parties du monde, et chaque peuple prétendait attacher son nom au temple. Or, que fait Paul? De même qu'il a opposé au sacrifice ancien la mort du Christ; de même il oppose le ciel au temple. Et ce n'est pas la seule différence qu'il établit, il fait voir le pontife plus près de Dieu en disant : « Afin de se présenter devant la face de Dieu. » Il a donc rendu le temple plus auguste, non-seulement en le remplaçant par le ciel, mais en y faisant voir Dieu lui-même en réalité, et non plus sous la figure ou le symbole. Voyez-vous comme le langage se fait humble pour traduire l'abaissement de Jésus-Christ? Et pourquoi s'étonner qu'il intervienne, puisqu'il est établi comme pontife? « Et il n'y est pas aussi entré pour s'offrir lui-même plusieurs fois, comme le grand-prêtre entre tous les ans dans le sanctuaire, en portant un sang étranger. Car Jésus-Christ n'est point entré dans ce sanctuaire fait de main d'homme, qui n'était que la figure du véritable. » D'un côté se trouve donc la réalité, de l'autre la figure; le temple avait été construit sur le modèle des cieux.

Humilité du langage de Paul pour exprimer l'abaissement du Sauveur.

Mais que signifie qu'il doit entrer dans le ciel pour se présenter devant la face de Dieu,

celui qui est partout et remplit tout de sa présence? — Tout cela a rapport à la chair. « Afin de se présenter pour nous devant la face de Dieu. » Qu'est-ce à dire « pour nous? » — Ces mots expriment qu'il est monté vers son Père, pour lui offrir un sacrifice digne de l'apaiser. — Etait-il donc irrité contre lui? — Il ne l'était pas, mais les anges l'étaient sans doute. Si nous en voulons la preuve, écoutons : « Il a pacifié tout ce qui est sur la terre et ce qui est dans le ciel. » *Col.*, I, 20. C'est donc avec raison que l'Apôtre dit : « Il est entré dans le ciel, afin de se présenter pour nous devant la face de Dieu. » Il se présente maintenant, mais pour nous. « Et il n'y est pas entré pour s'offrir lui-même plusieurs fois, comme le grand-prêtre entre tous les ans dans le sanctuaire, en portant un sang étranger. » Voyez-vous la différence? Une fois, au lieu de plusieurs; son propre sang, et non pas un sang étranger. C'est essentiel. Il est en même temps victime et sacrificateur. « Car autrement il aurait fallu qu'il eût souffert plusieurs fois depuis la création du monde. » Paul nous enseigne ici que, puisqu'il était nécessaire d'offrir plusieurs sacrifices, il devait en résulter que Jésus-Christ fût crucifié autant de fois. « Au lieu qu'il n'a paru qu'une fois vers la fin des siècles. » — Pourquoi « vers la fin des siècles? » — Pour effacer beaucoup de péchés. S'il était venu dès le commencement, on n'y eût point cru, et toute l'économie de la rédemption eût été perdue. Il ne devait mourir qu'une fois, pour réaliser son dessein. Il s'est donc manifesté à temps, lorsque le monde succombait sous le poids du péché. Paul le dit aussi ailleurs : « Où il y a eu une abondance de péché, il y a eu ensuite une surabondance de grâce. » *Rom.*, v, 20. « Au lieu qu'il n'a paru qu'une fois vers la fin des siècles, pour abolir le péché en s'offrant lui-même pour victime. » « Et comme il est arrêté que les hommes meurent une fois, et qu'ensuite ils soient jugés. »

2. Après avoir montré qu'il ne devait pas mourir plusieurs fois, il nous enseigne pourquoi il ne devait s'immoler qu'une fois, puisque cela suffisait pour nous racheter. « Il était arrêté que les hommes meurent une fois. » Ces paroles s'entendent de tous les hommes. — Hé quoi! ne mourons-nous pas effectivement de cette première mort? — Oui, sans doute, mais nous n'y demeurons pas, ce qui n'est même pas mourir. La tyrannie de la mort, la véritable mort consiste à priver à tout jamais de la vie celui qui l'a perdue; mais, s'il revit après la mort, et d'une vie meilleure, ce n'est plus une mort, c'est un sommeil. Or, comme il devait arriver que nous fussions esclaves de la mort, Jésus-Christ s'est sacrifié pour nous délivrer. « Ainsi Jésus-Christ a été offert une fois. » — Par qui a-t-il été offert? — Par lui-même. Paul dit de lui qu'il est la victime et le sacrifice en même temps que le pontife; puis il donne la raison de son immolation : « Il a été offert une fois pour effacer les péchés de plusieurs. » Pourquoi de plusieurs, non de tous? Parce que tous n'ont pas cru en lui. Il est réellement mort pour racheter tous les hommes, autant qu'il était en lui; car cette mort correspondait également au salut de tous; mais elle ne nous a pas tous rachetés du péché, parce que nous ne l'avons pas voulu. Que signifie « effacer les péchés? » — Il en est de cela comme de ce qui se passe dans l'oblation, où nous déclarons nos péchés, lorsque nous disons : Pardonnez-nous, Seigneur, que nous ayons péché volontairement ou involontairement : ce qui veut dire que nous nous rappelons d'abord nos péchés, et que nous en demandons ensuite la rémission. — Où Jésus-Christ l'a-t-il fait? — Lorsqu'il dit : « Et je me sanctifie moi-même pour eux. » *Joan.*, XVII, 19. C'est alors qu'il a effacé les péchés; il nous en a délivrés, nous a présentés à son Père, non pour qu'il nous en punît, mais pour qu'il nous les remît. « Et la seconde fois il apparaîtra sans avoir plus rien du péché pour le salut de ceux qui l'attendent. » — Qu'est-ce, « sans avoir plus rien du péché? » — Non plus pour nous en racheter, ni pour mourir à cause de lui; s'il est mort une fois, ce n'est pas qu'il dût mourir. — Et comment apparaîtra-t-il? — Pour nous punir. Il ne le dit même pas, mais quelque chose de moins pénible : « Il apparaîtra sans avoir plus rien du péché, pour le salut de ceux qui l'attendent. » De telle sorte que désor-

mais nous n'aurons plus besoin de sacrifice et que notre salut dépendra de nos œuvres. « Car la loi n'ayant que l'ombre des biens à venir, poursuit Paul, et non l'image même des choses..., » c'est-à-dire, la vérité.

De même que dans un tableau, tant que le peintre étend ses couleurs, il reste toujours quelque ombre, et qu'aussitôt qu'il les a disposées et achevé sa fleur, l'image se dessine nettement alors; il en était pour ainsi dire de même de la loi. « Car la loi n'ayant que l'ombre des biens à venir, et non l'image même des choses, » c'est-à-dire du sacrifice, de la rédemption, « ne peut jamais, par l'oblation des mêmes hosties qui s'offrent toujours chaque année, rendre parfaits ceux qui s'approchent de l'autel. » Autrement on aurait cessé de les offrir, parce que ceux qui lui rendent ce culte n'auraient plus senti leur conscience chargée de péchés, en ayant été une fois purifiés. Et cependant on y parle de nouveau tous les ans de péchés. Car il est impossible que le sang des taureaux et des boucs ôte les péchés. C'est pourquoi le Fils de Dieu, entrant dans le monde, dit : Vous n'avez point voulu d'hostie, ni d'oblation, mais vous m'avez formé un corps. Vous n'avez point agréé les holocaustes et les sacrifices pour le péché. Alors j'ai dit : Me voici; je viens, selon qu'il est écrit de moi dans le livre, pour faire, ô Dieu, votre volonté. Après avoir dit : Vous n'avez point voulu et vous n'avez point agréé les hosties, les oblations, les holocaustes et les sacrifices pour le péché, toutes ces choses qui s'offrent selon la loi, il ajoute ensuite : « Me voici, je viens faire, ô Dieu, votre volonté. Il abolit ces premiers sacrifices pour établir le second. » Voyez-vous encore l'efficacité du sacrifice de Jésus-Christ? Il n'y a qu'une victime pour ce sacrifice; dans l'ancien il en fallait plusieurs; ce qui montre à quel point elles étaient insuffisantes.

3. Pourquoi plusieurs victimes lorsqu'une seule suffisait? Leur nombre et leur continuelle immolation prouvent qu'elles étaient impuissantes à purifier. De même qu'un remède, s'il est salutaire et efficace au point de faire disparaître le mal, opère entièrement la guérison aussitôt qu'on l'emploie, et témoigne de sa vertu par cela même qu'on n'y a eu recours qu'une seule fois, ce qui est le propre des bons remèdes; de même ici. Pourquoi toujours recourir aux mêmes holocaustes et les offrir chaque jour pour tout le peuple, comme il était établi par la loi, s'ils avaient pu racheter tous les péchés. Le sacrifice se bornait alors à accuser les péchés sans les effacer; il révélait les faiblesses de la nature, sans y porter remède. La première oblation n'ayant pas produit d'effet, on en faisait une seconde, puis une troisième, qui n'amenaient d'autre résultat qu'une nouvelle preuve d'impuissance et de péché. Le péché est accusé par l'offrande, dont l'impuissance se trahit par le nombre répété. Dans le sacrifice nouveau, c'est le contraire qui a lieu. Jésus-Christ s'offre une fois, mais une seule fois pour toujours. C'est donc avec raison que Paul appelle les premiers sacrifices des figures, parce qu'ils ne sont que les apparences de la réalité; de même dans les portraits nous ne voyons que l'image de l'homme, non pas l'homme lui-même. Il en résulte que l'image et la réalité ont entre elles quelque chose de commun. La ressemblance est la même, et c'est tout. C'est ce qui arrive pour le ciel et le tabernacle : ce dernier représente le ciel par le sanctuaire; mais ils diffèrent au fond. Que faut-il entendre par « il a paru pour abolir le péché en s'offrant lui-même comme victime? » que signifie ce mot : « Abolir? » — Il signifie, mépriser. Le péché ne mérite plus de crédit, car il est aboli. — Et comment? — En ne recevant pas le châtiment qui lui était destiné. Il lui a été fait violence, et lorsqu'il espérait tout détruire, c'est lui-même qui a disparu. « En s'offrant lui-même comme victime; » ce qui revient à dire qu'il s'est accusé devant Dieu et l'a supplié pour nous.

N'allez donc pas croire que le sacrifice fréquemment offert par le prêtre dans l'année, le fût d'une manière quelconque, et non à cause de son insuffisance. S'il en avait été ainsi, pourquoi aurait-on agi de la sorte? lorsque le mal a disparu, il n'est plus besoin de remède. Aussi Dieu exigeait-il que la réitération du sacrifice en rappelât l'insuffisance, en même temps que

les péchés pour lesquels il était offert. — Et nous, direz-vous, ne l'offrons-nous pas chaque jour? — Sans doute, mais en souvenir de la mort de Jésus-Christ, et cette mort n'est arrivée qu'une fois. Pourquoi? Parce qu'elle ne fut offerte qu'une seule fois, comme il arrivait dans le Saint des saints. L'ancien sacrifice était la figure du nouveau; et celui-ci se représente lui-même; c'est la même victime que nous offrons, toujours la même, et non un agneau aujourd'hui, un autre demain. C'est pourquoi il n'y a vraiment qu'un sacrifice. Autrement, ne pourrait-on pas induire de ce qu'il est offert en plusieurs lieux qu'il y a plusieurs Christs? Il n'en est rien pourtant; il n'y a partout qu'un Christ, tout entier ici et là, ne formant qu'un seul et même corps. Et de même que ce seul et même corps s'offre en divers lieux; de même aussi il n'y a qu'un seul sacrifice. Oui, notre pontife est bien celui qui offre la victime expiatoire; et la victime offerte aujourd'hui est celle qui le fut au jour de la rédemption et qui ne peut être consumée. Or, cette offrande se fait en mémoire de ce qui se fit alors : « Faites ceci en mémoire de moi. » *Luc.*, XXII, 19. Nous n'offrons pas une autre victime, comme le prêtre de l'ancienne loi; c'est toujours la même, ou plutôt nous renouvelons la mémoire du sacrifice.

4. Puisque je parle de ce sacrifice, je veux vous en dire quelques mots, à vous qui êtes initiés aux saints mystères, quelques mots seulement, mais d'une grande force et d'une grande utilité; car ils ne sont pas de nous, ils sont du Saint-Esprit. Il en est beaucoup qui ne participent à ce sacrifice qu'une fois l'an; d'autres, deux fois; d'autres enfin, plusieurs fois et souvent. Ces paroles s'adressent à tous; non-seulement à ceux ici présents, mais à ceux qui vivent dans la solitude; ils s'approchent d'abord une fois l'an, et davantage ensuite. Hé bien! en faveur desquels nous déciderons-nous? De ceux qui s'approchent une fois de temps en temps, ou de ceux qui le font souvent? Ni pour les uns, ni pour les autres, mais pour ceux-là seulement qui ont une conscience et un cœur purs, dont la vie est exempte de tout reproche. Que ceux qui se trouvent dans cette condition s'approchent toujours; que les autres, au contraire, ne se le permettent jamais, s'ils ne veulent recevoir leur jugement, leur condamnation, leur châtiment. Et ne vous en étonnez pas; de même que la nourriture la plus substantielle venant à tomber dans un estomac malade, altère et détruit tout, devient une cause de mort, de même il arrive pour les saints mystères. Vous êtes admis à la table spirituelle, table divine, et vous souillez encore votre bouche d'une boue honteuse? vous la parfumez d'essence pour l'infecter de nouveau? Dites-moi, lorsque vous communiez après qu'une année s'est écoulée, pensez-vous qu'il vous suffise de quarante jours pour purifier tous vos péchés? et vous y retombez dans quelques jours? Mais, si vous aviez mis quarante jours à vous rétablir d'une longue maladie, et que vous repreniez la même nourriture qui vous a fait mal, ne perdriez-vous pas le fruit de vos premiers soins? Or, si les choses naturelles sont sujettes à s'altérer, à plus forte raison celles qui dépendent de notre vouloir. Par exemple, c'est à la nature que nous devons de voir et de bien voir; mais il arrive souvent que cette faculté est altérée par de mauvaises habitudes.

Avis de l'o-teur sur la inte Com-union.

Si donc il en est ainsi pour la nature, comment en serait-il autrement pour ce qui est de notre libre arbitre? Vous consacrez quarante jours au salut de l'âme, peut-être moins, et vous espérez que Dieu a été apaisé? Vous plaisantez, mon frère. Et je ne le dis pas pour vous détourner de vous approcher une fois l'an, mais bien plutôt pour vous attirer sans cesse vers le sanctuaire. C'est pourquoi le prêtre aussi élève la voix, pour appeler ceux qui sont en état de pureté et scruter tous les cœurs, afin que nul ne s'approche sans être bien préparé. Comme dans un troupeau où il y a des brebis saines et des brebis galeuses, il est nécessaire d'en éloigner ces dernières; ainsi dans l'Eglise, tous les membres n'étant pas sains, le diacre les sépare les uns des autres en faisant retentir sa redoutable voix, qui rejette ceux qui ne sont pas purifiés et invite les autres au bienfait du sacrifice. Comme il ne peut arriver que l'homme

sache ce qui se passe dans son semblable; « car qui des hommes, dit l'Apôtre, connaît ce qui est en l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui? » I *Cor.*, II, 11; c'est à la fin du sacrifice que cette voix se fait entendre, pour que personne ne s'approche imprudemment de cette source sainte. Dans le troupeau, (pourquoi ne pas revenir à notre exemple?) nous enfermons les brebis malades et nous leur donnons une autre nourriture, ne les laissant ni respirer l'air pur, ni brouter l'herbe fraîche, ni boire au courant de l'eau vive. Cette voix est aussi comme un obstacle. Vous ne pouvez dire : Je ne savais pas, j'ignorais qu'il y eût du danger. Paul vous l'interdit formellement. Mais, objecterez-vous, je ne l'ai pas lu? Ce n'est pas une excuse, c'est une accusation de plus. Vous entrez tous les jours dans l'église, et vous ne le savez pas encore?

5. D'ailleurs, pour que vous ne puissiez alléguer ce prétexte, le diacre, élevant les mains au ciel et placé de manière à être vu de tous, fait entendre au milieu d'un silence saisissant sa voix, qui retentit comme celle d'un héraut d'armes. Il appelle les uns, éloigne les autres, non pas en leur faisant signe de la main, mais en se servant de la parole, qui est plus intelligible et plus manifeste; car, lorsqu'elle frappait les oreilles, elle rejetait et chassait ceux-ci, introduisait et retenait ceux-là, comme avec la main. Est-ce que, dans les jeux olympiques, le héraut ne crie pas à haute voix, pour demander si personne n'accuse le combattant d'être esclave, larron ou de mauvaises mœurs? bien que ni l'âme, ni les mœurs ne soient en cause dans ces sortes de luttes, et qu'il ne s'agisse que du corps et de la force physique. Si donc dans les exercices extérieurs on s'attache autant aux dispositions de l'esprit, combien plus ne doit-on pas les rechercher lorsqu'il s'agit des combats de l'âme? Notre héraut est présent aussi, non pour arrêter et conduire chacun en particulier, mais pour retenir tout le monde à la fois, sans invoquer d'autre témoignage que celui de chacun contre lui-même. Au lieu de dire : Qui accuse celui-ci? il se contente de demander si personne n'a rien à se reprocher; en parlant du Saint pour les saints, c'est comme s'il disait : Que celui qui n'est pas en état de pureté, ne s'approche pas. Il ne lui suffit pas d'être exempt de péché, il doit être entièrement sanctifié. Il faut pour cela ne pas se contenter d'être dégagé de toute impureté, il faut posséder le Saint-Esprit et être riche en bonnes œuvres. Non-seulement, dit Paul, je désire que vous soyez lavés de la souillure, je veux que vous soyez beaux et splendides. Si le roi de Babylone voulut que l'on choisît parmi les captifs des jeunes hommes bien faits et beaux; à plus forte raison devons-nous n'approcher de la table du Dieu saint qu'avec un cœur pur, des ornements sans alliage, des vêtements irréprochables, une belle âme, parés d'or et ceints de la vérité.

Que celui qui est ainsi préparé s'avance et approche ses lèvres de la coupe divine. Mais, si quelqu'un veut être admis au céleste banquet, tout couvert de haillons, sordide et sale, combien n'aura-t-il pas à souffrir, lorsque quarante jours ne suffisent pas à effacer les fautes qui ont été commises pendant l'année? Comment, en effet, l'admettre pour un si court espace de temps, si la peine éternelle de l'enfer ne peut y parvenir? car nous n'avons pas fait preuve d'un repentir efficace. Il convient qu'il y ait surtout des eunuques auprès du roi; j'appelle ainsi ceux qui ont des intentions pures, qui n'ont ni tache ni souillure, qui sont doués d'un esprit élevé, d'une vue intérieure calme et pénétrante, prompte et dégagée, ni faible ni négligente, entièrement libre, exempte d'audace et d'effronterie, vigilante, raisonnable, également éloignée de l'excès de la tristesse et de la gaieté: Nous pouvons nous faire cet œil et nous préparer cette vue perçante et remarquable. Quand nous l'aurons détournée de la fumée et de la poussière des choses de ce monde (elles ne sont rien de plus), pour la tourner vers les régions éthérées et l'arrêter sur ce qui est élevé et sublime, paisible, serein et doux, nous la referons et la fortifierons par la joie que donne un tel spectacle. Vous avez remarqué des richesses considérables et mal acquises? Ne portez pas vos regards de ce côté; c'est de la boue, de la fumée, une vapeur malsaine; ce sont des té-

Repentir nécessaire pour approcher de la sainte table.

nèbres, des angoisses sans nombre, des soucis poignants. Avez-vous vu, au contraire, un homme exerçant la justice, content de ce qu'il a, ne manquant pas de loisirs, n'ayant aucune sollicitude pour les choses d'ici-bas? C'est là qu'il faut élever vos yeux et les fixer, là que vous apprendrez à voir d'une manière plus claire et plus parfaite, en repaissant votre vue, non des fleurs de la terre, mais de la vertu, de la tempérance, de la modération, de l'équité et de tout le reste. Rien, en effet, ne trouble autant le regard qu'une mauvaise conscience. « Mon œil, s'écrie le roi-prophète, a été rempli de trouble. » *Psalm.* VI, 8. Rien ne répand autant de ténèbres. Dégagez votre vue de cet obstacle, et vous la fortifierez en la réjouissant et en la nourrissant de douces espérances. Puissions-nous tous acquérir ce bien et les autres avantages de l'âme, qu'exige de nous Jésus-Christ, afin que, devenant dignes de notre chef, nous le suivions dociles où il veut nous conduire. « Mon Père, dit-il, je désire que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés, soient aussi avec moi; afin qu'ils contemplent ma gloire. » *Joan.*, XVII, 24. Qu'il nous soit donné de la mériter, cette gloire, en Jésus-Christ Notre-Seigneur, auquel, avec le Père et le Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles, gloire, puissance, honneur. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVIII.

« Après avoir dit : Vous n'avez point voulu et vous n'avez point agréé les hosties, les oblations et les holocaustes pour le péché, toutes ces choses qui s'offrent selon la loi, il ajoute ensuite : Me voici, je viens pour faire, ô Dieu, votre volonté. Il abolit ces premiers sacrifices pour établir le second. Et c'est cette volonté de Dieu qui nous a sanctifiés par l'oblation du corps de Jésus-Christ, qui a été faite une seule fois. Aussi, au lieu que tous les prêtres se présentent tous les jours à Dieu, sacrifiant et offrant plusieurs fois les mêmes hosties, qui ne peuvent jamais ôter les péchés; celui-ci ayant offert une seule hostie pour les péchés, il est assis pour toujours à la droite de Dieu, où il attend ce qui reste à accomplir, que ses ennemis soient réduits à lui servir de marchepied. »

1. Par ce qui précède Paul montre l'inutilité des sacrifices pour consommer la pureté, et dans leur imperfection nous les fait voir seulement comme des figures. Or, comme il se demandait pourquoi, n'étant que des figures, ils n'avaient point cessé à la venue de la vérité pour lui faire place, il répond à l'objection en établissant qu'ils ne sont plus offerts, pas même à titre de symboles; Dieu ne les recevant pas. Et il tire encore sa preuve, non du Nouveau Testament, mais des prophètes, en l'appuyant fortement sur un témoignage invoqué de loin, pour que l'on comprenne qu'ils doivent finir, et que ceux-là agissent témérairement qui persistent à résister au Saint-Esprit. Il montre surabondamment que les sacrifices n'ont pas pris fin aujourd'hui, mais à l'arrivée de Jésus-Christ, ou plutôt avant; que, par conséquent, ce n'est pas lui qui les a abolis, puisqu'ils l'étaient avant qu'il ne parût. Pour que les Juifs, en effet, n'eussent pas à dire que, sans le nouveau sacrifice, ils avaient été agréables à Dieu, Jésus-Christ a attendu qu'ils eussent eux-mêmes discrédité leurs offrandes; et c'est alors qu'il est venu au monde. « Vous n'avez point voulu, dit-il à son Père, les sacrifices et les oblations. » Par ces paroles il abroge tout, et, passant du genre à l'espèce, il dit : « Vous n'avez point agréé les holocaustes pour le péché. » L'oblation comprend tout ce qu'on offrait en dehors du sacrifice. « Il ajoute : Me voici. » — Qui Paul indique-t-il? — Nul autre que le Christ. Il ne reproche rien ici à ceux qui offraient les sacrifices, en disant, comme plus haut, que ce n'était pas à cause de leurs imperfections que Dieu n'avait pas leurs oblations pour agréables, mais bien parce que ces sacrifices étaient déjà condamnés, que leur impuissance et leur importunité étaient démontrées. — Mais que penser de ce que ces sacrifices étaient si souvent offerts? — Il ne conclut pas seulement de leur fréquence à l'évidence de leur inutilité, mais aussi du refus qu'en faisait Dieu à cause de leur faiblesse et de leur stérilité. C'est ce qui est à remarquer ailleurs : « Si vous aviez souhaité un sacrifice, je n'aurais pas manqué de vous l'offrir. » *Psalm.* L, 18.

Il devient évident par là aussi que Dieu n'en veut pas. Il ne veut donc plus de sacrifices, et c'est contre son gré qu'on lui en offre. Que

signifient ces mots : « Je viens pour faire votre volonté? » Ils veulent dire, pour me livrer, puisque telle est la volonté de Dieu. « Et c'est cette volonté qui nous a sanctifiés; » ce qui signifie d'une autre manière que les hommes ne se sanctifient pas par les sacrifices, mais par la volonté de Dieu, qui n'admet plus ce culte. Et pourquoi s'en étonner, quand dès le commencement il n'en voulait pas? « Qui vous a demandé que vous eussiez ces dons dans les mains? » *Isa.*, I, 12. Comment donc les a-t-il lui-même prescrits? — Par condescendance. Ainsi fait Paul en disant : « Je voudrais que vous fussiez tous comme moi, » I *Cor.*, VII, 7, vivant dans la continence; et plus loin : « J'aime mieux que les jeunes veuves se marient; qu'elles aient des enfants. » I *Tim.*, V, 14. Voilà bien deux volontés, mais qui ne sont pas de lui, malgré la forme qu'il emploie. L'une lui appartient en propre, et c'est pourquoi il l'expose sans la motiver; l'autre lui est étrangère, bien qu'il semble exprimer sa volonté. Aussi en donne-t-il la raison. C'est après avoir accusé les veuves qui ont violé leur foi en Jésus-Christ, qu'il ajoute : « J'aime mieux que les jeunes veuves se marient, qu'elles aient des enfants. » De même Dieu consent à accorder ce qui n'était d'abord pas dans son intention pour ainsi dire. Est-ce que lui-même, après avoir dit qu'il ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie, est-ce qu'il ne va pas jusqu'à désirer cette mort? bien que ces choses soient contraires; car le désir n'est autre chose que la volonté plus intense. Comment donc ne voulant pas peut-il désirer; ce qui accuse davantage la volonté? On peut répondre ici de la même manière. « Et c'est cette volonté de Dieu qui nous a sanctifiés. » L'Apôtre nous explique comment nous avons été sanctifiés. « Par l'oblation du corps de Jésus-Christ, qui a été faite une seule fois; au lieu que tous les prêtres se présentent tous les jours à Dieu, sacrifiant et offrant plusieurs fois les mêmes hosties. » Or, se tenir en la présence de Dieu est le signe qu'on est son ministre; mais s'asseoir auprès de lui prouve qu'on reçoit comme lui le sacrifice : « Celui-ci ayant offert une seule hostie pour les péchés, il est assis pour toujours à la droite de Dieu, où il attend ce qui reste à accomplir, que ses ennemis soient réduits à lui servir de marchepied. « Car par une seule oblation il a rendu parfaits pour toujours ceux qu'il a sanctifiés. Et c'est ce que le Saint-Esprit nous a déclaré lui-même. »

Paul nous apprend qu'il n'y a plus de sacrifices, et il nous le prouve avec ou sans les Ecritures. Il cite, en outre, la parole prophétique : « Vous n'avez point voulu les sacrifices et les oblations. » Il nous enseigne que Jésus-Christ a expié nos péchés et s'appuie encore pour cela sur le témoignage écrit : « Et c'est ce que le Saint-Esprit nous a déclaré lui-même; car, après avoir dit : Voici l'alliance que je ferai avec eux, lorsque ce temps sera arrivé, dit le Seigneur, j'imprimerai mes lois dans leur cœur et je les écrirai dans leur esprit, il ajoute: Et je ne me souviendrai plus de leurs péchés, ni de leurs iniquités. Or, quand les péchés sont remis, on n'a plus besoin d'oblation. » Il a donc remis les péchés en donnant le testament, et il a établi le testament sur le sacrifice. Mais, s'il a purifié le monde par une seule oblation, à quoi bon en offrir une seconde? « Il est assis à la droite de Dieu, où il attend ce qui reste à accomplir. » Pourquoi ce délai? Pour que ses ennemis soient réduits à lui servir de marchepied. « Il nous a sanctifiés pour toujours par une seule offrande. » — Mais, objectera-t-on, pourquoi n'a-t-il pas réduit de suite ses ennemis? — C'est à cause des générations futures. — Comment établir qu'ils lui serviront de marchepied? — Parce qu'il est assis à la droite de Dieu. Paul rappelle le témoignage de ces paroles : « Jusqu'à ce que ses ennemis lui servent de marchepied. » Or, ses ennemis, ce sont les Juifs. Et, comme on le pressait vivement de ce qu'il avait renouvelé ce texte, il ajoute tout ce qui suit au sujet de la foi. Quels peuvent être les ennemis, si ce n'est tous les infidèles et les démons, et non pas seulement les Juifs? Il ne se contente pas de dire : Jusqu'à ce que ses ennemis lui soient soumis, mais bien : « Lui servent de marchepied, » pour signifier le degré de leur assujettissement. Ne soyons donc pas de ses ennemis; car il faut considérer

comme tels, non-seulement les infidèles et les Juifs, mais tous ceux dont la vie est souillée : « La prudence de la chair est ennemie de Dieu, parce qu'elle n'est point soumise à la loi de Dieu et ne le saurait être. » *Rom.*, VIII, 7. — Est-ce là un crime? dira-t-on. — Très-grand, certes; le méchant ne peut être soumis, tant qu'il est méchant; mais il peut changer et devenir bon.

Rejetons les pensées et les désirs de la chair.

2. Rejetons donc toutes les pensées et les désirs de la chair. — Comment les reconnaître? — C'est tout ce qui favorise le corps et le porte au plaisir, en nuisant à l'âme, comme les richesses, la mollesse et les honneurs. C'est en quoi consistent les satisfactions et l'amour de la chair. N'ambitionnons donc pas de posséder plus que les autres; au contraire, attachons-nous toujours à la pauvreté : c'est un bien précieux. Je vous entends : Elle nous humilie et nous rabaisse. — Tant mieux, cela nous importe beaucoup. « L'indigence des pauvres les tient dans la crainte, dit Salomon. » *Prov.*, x, 15. « Bienheureux les pauvres d'esprit, répond Jésus-Christ. » *Matth.*, v, 3. Et vous vous plaignez de posséder la voie qui mène à la vertu? Mais ne savez-vous pas quelle confiance nous y trouvons? « Comment donc la sagesse du pauvre a-t-elle été méprisée, pourra demander quelqu'un? » *Eccli.*, IX, 16. « Ne me donnez ni la pauvreté ni la richesse, a dit un autre. » *Prov.*, XXX, 8. « Délivrez-moi de la fournaise de la pauvreté, dira-t-on encore. » Or, comment la pauvreté et la richesse venant de Dieu peuvent-elles nuire? Pourquoi donc ces choses ont-elles été dites? Elles l'ont été dans l'Ancien Testament, où les richesses étaient en grand honneur, la pauvreté méprisée, maudite et exécrée. Mais voulez-vous connaître le mérite de la pauvreté? C'est Jésus-Christ lui-même qui en publie les louanges : « Le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête, dit-il. » *Matth.*, VIII, 20. Plus loin s'adressant à ses disciples : « Ne vous mettez point en peine d'avoir de l'or ou de l'argent, ni deux tuniques. » *Ibid.*, 9, 10. Paul écrivait : « Comme n'ayant rien et possédant tout. » II *Cor.*, VI, 10. Et Pierre disait au boiteux de naissance : « Je n'ai ni or ni argent. » *Act.*, III, 6. Dans l'Ancien Testament même, où les richesses étaient si recherchées, quels étaient les hommes dignes d'admiration? N'était-ce pas Elie, qui ne possédait qu'une peau de brebis? N'était-ce pas aussi Elisée et Jean?

Que personne donc ne s'abaisse à cause de sa pauvreté; ce n'est pas la pauvreté qui nous ravale, mais bien plutôt les richesses qui nous rendent esclaves de besoins multipliés et nous mettent dans la nécessité de prodiguer notre reconnaissance. Qui était plus pauvre que Jacob, lorsqu'il disait : « Si Dieu me donne du pain pour me nourrir et des vêtements pour me couvrir? » *Gen.*, XXVIII, 20. Est-ce que Elie et Jean ont manqué de confiance et de liberté pour dire la vérité? L'un n'a-t-il pas repris Achab; l'autre n'a-t-il pas blâmé Hérode? Jean disait à Hérode : « Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de Philippe, votre frère. » *Marc.*, VI, 18. Elie disait à Achab, avec non moins de franchise : « Ce n'est pas moi qui ai troublé Israël, c'est vous-même et la maison de votre père. » III *Reg.*, XVIII, 18. Voyez-vous comme la liberté de la parole semble s'accroître avec la pauvreté? Le riche est esclave en ce sens qu'il est exposé aux dommages et donne prétexte à ceux qui voudraient lui nuire. Mais celui qui n'a rien, n'a à redouter ni les confiscations, ni les condamnations. Si la pauvreté empêchait les hommes de dire la vérité, le Christ n'aurait pas envoyé ses disciples dans l'état de pauvreté pour accomplir une mission qui réclamait une grande liberté de parole. Le pauvre est armé de puissance, n'ayant à redouter ni tort ni injustice. Le riche, au contraire, est exposé de tous les côtés. Il ressemble à celui qui, traînant à sa suite de nombreuses et longues cordes, peut être facilement saisi; tandis qu'il serait difficile d'appréhender un homme nu et de le retenir. En effet, les esclaves du riche, son or, ses domaines, ses incalculables affaires, ses sollicitudes de toute sorte, les vicissitudes sans nombre et les nécessités qui le pressent, le rendent aisément la proie de tous.

3. Que personne ne s'imagine donc que la pauvreté soit un sujet d'opprobre. Si elle est accompagnée de la vertu, toutes les richesses de la terre, en comparaison, ne sont pas même

de la boue, ni un fétu. Suivons-la, cette pauvreté, si nous voulons entrer dans le royaume des cieux. « Vendez, nous apprend Jésus, ce que vous avez et le donnez aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel... Il est bien difficile qu'un riche entre dans le royaume des cieux. » *Matth.*, XIX, 21, 23. Voyez-vous qu'il faut la rechercher et la garder? tant elle est avantageuse. C'est un sentier qui nous mène à la voie qui conduit au ciel; c'est une onction qui donne la force, une préparation admirable, un refuge protecteur. — Mais, direz-vous, j'ai besoin de beaucoup de choses, et je n'entends rien recevoir gratuitement de personne. — Hé bien! même en cela le riche possède moins que vous. Sans doute vous devez demander, s'il est nécessaire, de quoi vous nourrir. Mais lui ne demande-t-il pas effrontément à tout propos et dans le dessein d'avoir plus que les autres? C'est pourquoi les besoins abondent chez les riches. Que dis-je, abondent? ils sont souvent poussés à un point indigne d'eux; lorsque, par exemple, ils réclament des corps d'armée pour les servir. Le pauvre, lui, n'a pas même besoin du roi, ou, s'il est dans la nécessité, il est digne d'admiration pour avoir su se réduire à l'indigence, lorsqu'il lui était permis de s'enrichir. Qu'on n'accuse donc pas la pauvreté d'engendrer mille maux ni de contredire Jésus-Christ, qui fait résider en elle la perfection : « Si vous voulez être parfait. » Il l'a prouvé par les paroles et par les actes; il l'a enseigné par ses disciples. Recherchons-la donc; c'est un grand bien pour ceux qui pratiquent la tempérance et la sagesse. Peut-être est-elle redoutable à quelques-uns de ceux qui m'écoutent. Je veux le croire. Pour beaucoup c'est un grand mal, et tel est sur eux l'empire tyrannique de l'argent qu'ils ne supportent pas même d'y renoncer en paroles, et le regardent comme un grand malheur. Que les âmes chrétiennes soient à l'abri de semblables pensées; il n'y a pas de riche au-dessus de celui qui choisit la pauvreté spontanément et joyeusement. Je vous le dis, et, si vous le désirez, je vous prouverai qu'il est plus riche qu'un roi. Celui-ci, en effet, a toujours des besoins, il est inquiet et craint sans cesse de manquer de subsistances pour ses escortes; tandis que le pauvre a de tout suffisamment et ne se préoccupe de rien. Or, dites-moi, quel est le plus riche des deux, de celui qui chaque jour est plein de sollicitudes et ne songe qu'à amasser, de peur qu'il ne vienne à manquer de quelque chose, ou de celui qui, ne se souciant pas d'acquérir, se contente de tout et n'a besoin de rien? car la confiance naît de la vertu et de la crainte de Dieu, et non pas des richesses qui nous réduisent en servitude. « Les présents et les dons aveuglent les yeux des juges, ils sont dans leur bouche comme un mors, qui les rend muets et les empêche de châtier. » *Eccli.*, XX, 31.

Pierre pauvre châtie le riche Ananie.

Considérez comment Pierre dans sa pauvreté châtia Ananie dans son opulence. Etaient-ils véritablement ce qu'ils paraissaient l'un et l'autre? Voyez avec quelle autorité parle le premier, lorsqu'il demande au second la raison de son mensonge au sujet du champ qu'il a vendu. Mais qui me donnera, direz-vous, d'être comme Pierre? — Vous le pouvez, si vous consentez à mépriser vos biens. Distribuez-les, donnez-les aux pauvres, marchez sur les traces de Jésus-Christ, et vous ressemblerez à Pierre. — Ferons-nous, comme lui, des miracles? — Etait-ce donc ce qui le rendait admirable? N'était-ce pas plutôt la confiance que lui donnait sa manière de vivre? N'entendez-vous pas Jésus-Christ? « Ne vous glorifiez pas de voir que les démons vous obéissent. » Ne l'entendez-vous pas encore? « Si vous voulez être parfait, vendez ce que vous avez et le donnez aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel. » *Matth.*, XIX, 21. Pierre ne dit-il pas : « Je n'ai ni or, ni argent, mais ce que j'ai, je te le donne? » *Act.*, III, 6. Si quelqu'un possède de l'or et de l'argent, il n'a pas le reste. — Pourquoi donc en est-il beaucoup qui n'ont ni l'un ni l'autre? — Parce qu'ils ne se dépouillent pas volontairement. Quiconque le fait jouit de tous les biens. Bien qu'il ne ressuscite point les morts ni ne fasse point marcher les boiteux, il a placé sa confiance en Dieu, ce qui vaut bien mieux. Il entendra un jour cette bienheureuse parole : « Venez, vous qui avez été bénis par mon Père... » parole incomparable! « Possédez le royaume

qui vous a été préparé dès le commencement du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'ai eu besoin de logement, et vous m'avez logé; j'ai été nu, et vous m'avez revêtu; j'ai été malade, et vous m'avez visité; j'ai été en prison, et vous m'êtes venus voir. Possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. » *Matth.*, XXV, 34-36. Fuyons donc l'avarice et la soif immodérée de richesses, pour mériter le royaume des cieux. Secourons les pauvres, parce qu'en eux nous assistons Jésus-Christ, et nous nous préparons à devenir ses cohéritiers, avec le Père et le Saint-Esprit, auxquels appartiennent la gloire, la puissance et l'honneur, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIX.

« C'est pourquoi, mes frères, puisque nous avons la confiance d'entrer dans le sanctuaire par le sang de Jésus-Christ, en suivant cette voie nouvelle et vivante qu'il nous a le premier tracée par l'ouverture du voile, c'est-à-dire de sa chair, et que nous avons un grand prêtre qui est établi sur la maison de Dieu; approchons-nous de lui avec un cœur vraiment sincère et avec une pleine foi, étant purifiés des souillures de la mauvaise conscience par une aspersion intérieure et le corps lavé dans l'eau pure. Demeurons inébranlables dans la profession de nos espérances. »

1. Paul, après avoir exposé la grande supériorité de notre pontife, de notre sacrifice, du tabernacle, de l'alliance et des nouvelles promesses, et avoir montré combien toutes ces choses diffèrent de celles de l'ancienne loi, puisque celles-ci sont temporelles, au lieu d'être éternelles, sujettes à la mort, au lieu d'être stables, imparfaites, et non parfaites, apparences et figures de la réalité; car le nouveau prêtre « n'a point été établi par la loi d'une ordonnance et d'une succession charnelle, mais par la puissance de sa vie immortelle; » *Hebr.*, VII, 16; Paul ayant dit avec le prophète : « Vous êtes le prêtre éternel, » *Ibid.*, V, 6, établissant ainsi la perpétuité de son sacerdoce; puis, au sujet du Testament : « Le premier a vieilli; or, ce qui passe et vieillit, est proche de sa fin; » *Ibid.*, VIII, 13; tandis que le second est nouveau et a le pouvoir de remettre les péchés, ce qui n'a pas été accordé à l'autre; « parce que la loi ne conduit personne à une parfaite justice; » *Ibid.*, VII, 19; puis rappelé ce mot : « Vous n'avez voulu ni sacrifice ni oblation; » nous faisant voir que le second tabernacle n'était point fait de main d'homme, comme le premier; que Jésus-Christ n'y est pas entré avec le sang des boucs, mais avec son propre sang; que le pontife ancien se tenait debout et que le nôtre est assis. Enfin, après nous avoir montré combien la nouvelle alliance l'emporte sur la première, il nous dit encore : « C'est pourquoi, mes frères, nous avons la confiance. » — D'où nous vient-elle? — De la rémission des péchés. Si les péchés nous font honte, ne devons-nous pas prendre confiance de leur complète rémission, et non-seulement de ce privilége, mais de ce que nous sommes devenus les cohéritiers de Jésus-Christ, et de ce qu'il nous a jugés dignes de son amour. « D'entrer dans le sanctuaire. » Par cette entrée il désigne le ciel et l'accès aux choses spirituelles. « Auquel il nous a initiés; » c'est-à-dire qu'il a établi et inauguré; car l'initiation est une inauguration. Il est donc entré dans le sanctuaire pour nous y introduire. « En suivant cette voie nouvelle et vivante. » N'est-ce pas la plénitude de nos espérances que cette « voie nouvelle? » et n'avons-nous pas eu tout ce qu'il y a de meilleur et de plus grand, puisque les portes du ciel nous sont ouvertes, ce qui n'était pas accordé au temps d'Abraham?

C'est avec raison que Paul parle : « de cette voie nouvelle et vivante; » car la première voie conduisait aux enfers, par conséquent à la mort; tandis que la seconde mène à la vie. Il ne l'appelle pas voie de la vie, mais voie vivante, c'est-à-dire qui demeure. « Par l'ouverture du voile, ce qui signifie de sa chair. » C'est, en effet, par sa chair qu'il a ouvert cette voie à laquelle il nous a initiés en daignant y entrer lui-même. Le voile est vraiment sa chair; car, après son ascension, les choses du ciel nous sont apparues. « Approchons-nous de lui avec un cœur vraiment sincère. » — Quels sont ceux d'entre nous qui en approcheront? — Ceux qui sont

sanctifiés par la foi et par l'adoration spirituelle. « Avec un cœur vraiment sincère et avec une pleine foi. » Et cela, parce qu'on ne peut voir ni le prêtre, ni le sacrifice, ni l'autel. Là aussi sans doute le pontife n'était pas visible ; il était dedans, et tout le peuple se tenait dehors; mais ici l'Apôtre n'entend pas seulement que le prêtre entrait dans le sanctuaire, en disant : « Puisque nous avons un grand prêtre qui est établi sur la maison de Dieu ; » il nous enseigne que nous y pénétrons aussi. C'est pourquoi il nous dit : « Avec une pleine foi. » Il peut arriver que la foi soit hésitante, puisqu'il s'en trouve qui prétendent que tous ne ressuscitent pas; ce qui n'est certes pas la plénitude de la foi. Il faut croire comme s'il s'agissait de choses visibles, et bien plus. Dans ces choses l'erreur est possible; dans les autres elle ne l'est pas. Ici, nous nous fions aux sens; là, à l'esprit. « Etant purifiés des souillures de la mauvaise conscience. » Par ces paroles il montre la nécessité non-seulement de la foi, mais d'une vie sainte et d'une conscience pure. Ceux qui ne sont pas pleinement disposés, ne sont pas admis dans le sanctuaire, qui est à la fois le Saint et le Saint des saints. L'entrée en est interdite au profane. Les Juifs recevaient l'aspersion extérieure; nous la recevons, nous, au dedans de nous-mêmes. S'il est donc permis d'être aussi purifié maintenant, c'est dans notre vertu. « Et le corps lavé dans l'eau pure. » Il s'agit ici non de l'eau qui lave les corps, mais du baptême des âmes. « Celui-là est fidèle qui s'est engagé par ses promesses. » A quoi s'est-il engagé? — A faire que nous quittions la terre et que nous entrions au ciel.

Ainsi, pas de vaines curiosités, ni de raisons superflues; la foi seule nous est nécessaire. « Et considérons-nous les uns les autres, afin de nous entr'exciter à la charité et aux bonnes œuvres; ne nous retirant point de l'assemblée des fidèles, comme quelques-uns ont accoutumé de faire, mais nous exhortant les uns les autres, d'autant plus que vous voyez que le jour approche. » Il dit ailleurs : « Le Seigneur est proche. Ne vous inquiétez de rien. » *Philip.*, IV, 5. Puis : « Notre salut est devenu plus proche. » Et encore : « Le temps est court. » I *Cor.*, VII, 29. Que signifie : « Ne nous retirant point de l'assemblée des fidèles? » — Que Paul sait quelle est la force des réunions et des assemblées. « Car en quel lieu que se trouvent deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je me trouve au milieu d'elles. » *Matth.*, XVIII, 20. Jésus-Christ ne dit-il pas encore : « Afin qu'ils soient un comme nous? » *Joan.*, XVII, 11. Et ne lisons-nous pas : « Toute la multitude de ceux qui croyaient n'avait qu'un cœur et qu'une âme? » *Act.*, IV, 32. Non-seulement il en connaît la puissance, mais la charité. Or, si leur charité s'augmente, faut-il aussi qu'elles gagnent dans les choses de Dieu. « L'Eglise faisait sans cesse des prières à Dieu pour Pierre. » *Ibid.*, XII, 5. « Comme quelques-uns ont accoutumé de faire. » Il ne se contente pas ici d'exhorter, il réprimande. « Et considérons-nous les uns les autres, afin de nous entr'exciter à la charité et aux bonnes œuvres. » Il sait que c'est encore un résultat de l'union des fidèles. De même que le fer aiguise le fer, de même la charité s'accroît en commun. Si le frottement de la pierre contre la pierre fait jaillir l'étincelle, quelle chaleur ne doit pas dégager le contact des âmes?

Remarquez qu'il ne dit pas : Pour nous faire rivaliser, mais « pour nous entr'exciter à la charité. » Ce qui signifie : pour que nous nous aimions de plus en plus. Il ajoute : « Et aux bonnes œuvres, » afin de nous stimuler aussi par ce moyen. Et c'est avec raison ; si les actes influent davantage sur l'enseignement que la parole, vous pouvez rencontrer dans la foule de nombreux docteurs prêchant par l'exemple. Que veulent dire ces mots : « Approchons-nous de lui avec un cœur vraiment sincère? » C'est-à-dire, sans feinte et sans hypocrisie. « Malheur au cœur double, aux mains souillées de crimes ! » *Eccli.*, II, 14. Loin de nous le mensonge; ne disons pas d'une manière, et ne pensons pas d'une autre; car c'est mentir. Ne soyons pas pusillanimes; ce n'est pas d'un cœur franc. La pusillanimité découle de l'incrédulité. — Et comment y remédier? — En nous fortifiant solidement dans la foi. « Etant purifiés par une aspersion intérieure. » — Pourquoi ne s'est-il pas

contenté de dire : Purifiés, et a-t-il ajouté: Par une aspersion? — Parce qu'il a voulu montrer la différence de l'aspersion venant de Dieu et de la nôtre. Il appartient à Dieu de laver et d'asperger la conscience; à nous de marcher dans la voie de la vérité avec la plénitude de la foi. Il mesure la puissance de la foi à la sincérité de celui qui s'engage. « Et le corps lavé dans l'eau pure. » C'est l'eau qui purifie, quand elle n'est pas mêlée de sang. Il ajoute ce qui est parfait, à savoir la charité. « Ne nous retirant point de l'assemblée des fidèles. » C'est ce que quelques-uns ont accoutumé de faire, dit-il, scindant ainsi les réunions. Il le leur interdit. « Le frère qui est aidé par son frère, est comme une ville forte. » *Prov.*, XVIII, 19. « Et considérons-nous les uns les autres, afin de nous entr'exciter à la charité. » — Qu'est-ce : « Considérons-nous les uns les autres? » — Paul nous exhorte ainsi à marcher sur la trace de ceux qui sont doués de vertu, à les considérer pour nous provoquer mutuellement à la charité; car c'est la charité qui engendre les bonnes œuvres.

2. L'assemblée des fidèles est un grand avantage; elle rend la charité plus ardente et donne naissance à tous les biens ; rien ne se fait que par elle. Affermissons-la donc parmi nous. « La charité est l'accomplissement de la loi. » *Rom.*, XIII, 10. Si nous nous aimons les uns les autres, nous n'avons besoin ni d'efforts, ni de fatigues; c'est la voie qui conduit naturellement à la vertu. De même que, pour vous orienter par vous-même dans un chemin public, il vous suffit de vous être bien engagés dans la voie et de la suivre fidèlement; ainsi, quand il est question de charité, pratiquez-la dès le début, et elle vous conduira par la main. « La charité est patiente, elle est douce et bienfaisante et ne pense à rien de mal. » I *Cor.*, XIII, 4. Soyez pour votre prochain ce que vous êtes pour vous-même. Nul ne se porte envie à lui-même; chacun souhaite pour soi le plus de bien possible, s'honore par-dessus tous et prétend tout faire pour soi. Si telles sont nos dispositions envers autrui, plus de mal, plus d'inimitié, plus d'avarice. Qui voudrait être cupide? Personne, mais au contraire. Mettons donc tout en commun et ne cessons de nous assembler. Si nous le faisons, il n'y aura pas lieu de se souvenir de l'injure reçue; car qui voudrait s'en souvenir pour lui-même? qui voudrait devenir l'objet de sa propre colère? Ne sommes-nous pas plus disposés à user d'indulgence à notre égard? Ainsi portés à la bienveillance envers nos semblables, nous ne nous souviendrons jamais des injures reçues. — Mais comment pourra-t-il arriver que l'on aime ses semblables comme soi-même? — C'est avec raison que vous jugez la chose impossible, si d'autres ne l'ont pas faite; dans le cas contraire, il est évident que c'est par lâcheté que nous ne suivons pas cet exemple. D'ailleurs Jésus-Christ n'a rien prescrit qui dépasse nos forces, puisque beaucoup ont été au delà de ses préceptes; témoins Paul, Pierre, et tout le chœur des saints. Dire qu'ils ont aimé leurs semblables, à cela rien d'extraordinaire, lorsqu'ils ont été pour leurs ennemis comme on ne l'est jamais pour des personnes de la même opinion que soi. Qui préférerait aller en enfer pour elles, pouvant aller au ciel? Aucun, sans doute; et cependant Paul s'est offert pour ses ennemis, pour ceux qui l'avaient attaqué à coups de pierres et battu de verges. Sur quel pardon compter, quelle excuse faire valoir, si nous ne sommes pas à même de témoigner à nos amis la plus petite partie de l'amour que Paul manifesta envers ses ennemis? Avant lui le bienheureux Moïse aussi demandait à Dieu d'être effacé de son livre pour ceux qui avaient voulu le lapider. Et David, en voyant les cadavres de ceux qui s'étaient révoltés contre lui, « c'est moi qui ai péché, s'écrie-t-il, moi le pasteur; qu'ont fait ceux-ci qui ne sont que des brebis ? » II *Reg.*, XXIV, 17. Au lieu de tuer Saül, lorsqu'il le pouvait, il l'épargna au péril même de ses jours.

Si ces choses se sont passées dans l'Ancien Testament, à quel pardon prétendons-nous, nous qui agissons dans le Nouveau de manière à demeurer au-dessous de ceux que nous signalons ? « Car, si notre justice n'est pas plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, nous n'entrerons point dans le royaume des cieux. » *Matth.*, v, 20. Comment donc pour-

rions-nous y être admis en ayant moins de mérite qu'eux? « Aimez, dit l'Evangéliste, aimez vos ennemis, et vous serez semblables à votre Père qui est dans les cieux. » *Ibid.*, 44, 45. Aimez donc votre ennemi ; ce n'est pas à lui, mais à vous-même que vous faites du bien. En agissant ainsi vous vous égalez à Dieu. Que gagne, en effet, votre compagnon à être aimé de vous? Il se réjouit sans doute de votre affection; mais le plus grand profit est pour vous, qui êtes devenu semblable à Dieu ; c'est à vous, et non à lui, qu'est destinée la récompense. — Que penser, direz-vous, lorsqu'il s'agit d'un méchant? — La récompense est d'autant plus grande, et vous devez lui être reconnaissant de sa méchanceté, l'eussiez-vous comblé de bienfaits sans nombre. Sans l'excès de sa méchanceté, votre mérite ne se fût pas tant accru. C'est pourquoi le motif invoqué pour ne pas aimer sous prétexte d'indignité, est une raison plus forte d'aimer. Ne pas aimer son ennemi, c'est perdre l'occasion de gagner des couronnes. Ne voyez-vous pas comme les athlètes s'exercent avec de petits sacs remplis de sable? Ce n'est pas à çela que vous devez appliquer vos soins; la vie a assez de quoi vous fortifier et vous rendre robustes. Ne voyez-vous pas aussi que plus les arbres sont agités et secoués par les vents, plus ils se développent et deviennent vigoureux? Et nous, nous deviendrons forts et puissants, si nous sommes pleins de douceur et de patience. « Celui qui est patient, se gouverne avec une grande prudence; mais l'impatient signale sa folie. » *Prov.*, XIV, 29. Voyez-vous comme on exalte l'un pour abaisser l'autre? Ne soyons donc pas impatients les uns envers les autres; ce vice ne résulte pas de la haine, mais de notre pusillanimité. Quand on a la force en partage, on supporte tout aisément, rien ne peut conduire au naufrage, on est sûr d'entrer dans le port tranquille. Puissions-nous tous y parvenir, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XX.

« Si nous péchons volontairement après avoir reçu la connaissance de la vérité, il n'y a plus désormais de victime pour les péchés; mais il ne nous reste plus qu'une attente terrible du jugement, et le feu vengeur qui dévorera les ennemis de Dieu. »

1. Tout arbre qui, après avoir été bien planté et avoir reçu des mains laborieuses du cultivateur tous les soins nécessaires, ne porte pas de fruit, est arraché et jeté au feu. Quelque chose de semblable a lieu à la suite du baptême. Après que Jésus-Christ nous a plantés et que nous avons reçu l'irrigation spirituelle, si nous ne portons aucun fruit, nous sommes réservés au feu de la géhenne, à la flamme qui ne s'éteint pas. Aussi, Paul exhorte-t-il à la charité et à la pratique des bonnes œuvres : il y avait engagé d'abord en montrant les moyens utiles pour y parvenir, et ces moyens sont dans la liberté d'entrer dans le sanctuaire, voie nouvelle qu'il vient d'indiquer; il le fait maintenant par le triste spectacle des conséquences du mal. Après avoir dit : « Ne vous éloignant point de nos assemblées, comme quelques-uns ont accoutumé de le faire, mais nous exhortant les uns les autres, d'autant plus que vous voyez que le jour approche; » ces paroles étant suffisantes pour encourager, il ajoute : « Si nous péchons volontairement après avoir reçu la connaissance de la vérité. » C'est qu'à son avis les bonnes œuvres sont nécessaires, c'est qu'elles sont indispensables. « Car, si nous péchons volontairement après avoir reçu la connaissance de la vérité, il n'y a plus désormais de victime pour les péchés. » C'est dire : Vous avez été purifiés, délivrés de toutes les souillures, vous êtes enfants de Dieu. Si vous retombez dans vos désordres d'autrefois, vous êtes de nouveau déshérités et voués au feu, à tous les autres châtiments : il n'y a pas désormais une nouvelle victime. Ici se dressent contre nous ceux qui voudraient abolir la pénitence, et tous ceux qui hésitent à demander le baptême. Ceux-ci prétendent qu'on ne saurait voir une garantie dans le baptême, s'il est vrai qu'il n'y ait pas une seconde rémission;

ceux-là, que la participation aux mystères n'offre aucune sûreté à ceux qui ont péché, s'il n'y a pas une seconde rémission. Que répondre aux uns et aux autres? Que l'Apôtre ne parle pas ici en ce sens, qu'il ne proscrit ni la pénitence, ni la propitiation qu'elle engendre, qu'il ne repousse pas, qu'il ne plonge pas dans le désespoir celui qui est tombé en faute : il n'est pas à ce point l'ennemi de notre salut; seulement, il interdit un second baptême.

Il ne dit pas, en effet : Il n'y a plus de pénitence; ou bien : Il n'y a plus de rémission; mais il dit : Il n'y a plus de victime, c'est-à-dire, il n'y a plus de sacrifice de la croix; c'est ce qu'il indique par le mot victime. « Par l'oblation d'une seule victime il a rendu parfaits à jamais ceux qu'il a sanctifiés ; » et non point par plusieurs holocaustes, comme dans le judaïsme. Aussi a-t-il insisté de toute manière sur ce point qu'il n'y a qu'une victime, et qu'il n'y en a qu'une seule. Il ne veut pas seulement leur montrer qu'elle diffère en cela des holocaustes des Juifs; mais encore il veut les mettre en garde contre l'attente d'une nouvelle victime, conformément à la loi juive. « Si nous péchons volontairement. » Voyez comme il est enclin au pardon. « Si nous péchons volontairement. » Il pardonne donc les péchés involontaires. « Après avoir reçu la connaissance de la vérité. » Il s'agit de Jésus-Christ, ou de tous les dogmes chrétiens. « Il n'y a plus désormais de victime pour les péchés. » Quoi donc? « Mais il ne nous reste plus qu'une attente terrible du jugement, et le feu vengeur qui dévorera les ennemis de Dieu. » Il appelle ennemis de Dieu, outre les infidèles, ceux qui agissent contrairement à la vertu ; le même feu dévorera les mauvais serviteurs et les ennemis. Ensuite, pour faire voir la voracité de ce feu, il en fait une sorte d'être animé. « Le feu vengeur qui dévorera. » De même qu'une bête féroce qu'on provoque s'irrite, s'exaspère, et ne s'apaise qu'après avoir saisi une proie et l'avoir dévorée : de même ce feu, comme quelqu'un qui s'acharne à l'accomplissement d'une œuvre, ne lâche plus ceux qu'il a saisis, mais les ronge et les déchire. L'Apôtre montre ensuite avec menace qu'il est rigoureusement juste qu'il en soit ainsi : il est utile à la foi de faire voir la conformité des événements avec la justice. « Celui qui viole la loi de Moïse est mis à mort sans miséricorde, sur la déposition de deux ou trois témoins. » « Sans miséricorde. » Il n'y a donc là nul pardon, nulle grâce, quoique ce soit la loi de Moïse ; car il a réglé beaucoup de points. Qu'est-ce à dire « deux ou trois? » Si deux ou trois témoins déposent, le châtiment suit aussitôt. Si dans l'Ancien Testament la violation de la loi de Moïse entraîne un supplice si grand, combien plus grands sont les supplices mérités par nos désobéissances! Aussi est-il dit : « Songez combien mérite de plus grands supplices celui qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu, qui aura profané le sang de l'alliance par lequel il a été sanctifié, et qui aura outragé l'esprit de la grâce. »

2. Mais comment foule-t-on aux pieds le Fils de Dieu? Lorsque celui qui participe aux mystères tombe dans le péché, ne le foule-t-il pas aux pieds? ne le méprise-t-il pas? Nous ne faisons aucun cas des choses que nous foulons aux pieds : le pécheur ne fait aucun cas de Jésus-Christ, et c'est pourquoi il pèche. Vous êtes devenu le corps de Jésus-Christ, et vous vous livrez au démon pour qu'il vous foule aux pieds? « Celui qui aura profané le sang. » Qu'est une chose profanée? Elle est souillée, ou du moins elle n'est rien de plus que la plus vile. « Et qui aura outragé l'esprit de la grâce. » Celui qui repousse un bienfait outrage le bienfaiteur. Dieu vous a fait son enfant, et vous voulez être esclave? Il est venu, il a habité en vous; et vous ouvrez votre âme aux mauvaises pensées? Jésus-Christ a daigné s'établir en vous, et vous le foulez aux pieds dans la débauche et l'orgie? Prêtons l'oreille, nous tous qui participons aux mystères et qui en sommes indignes; nous tous qui approchons de cette sainte table sans en être dignes, prêtons tous l'oreille : « Gardez-vous, est-il écrit, de donner ce qui est saint aux chiens, de peur qu'ils ne le foulent aux pieds; » c'est-à-dire, de peur qu'ils ne le méprisent, qu'ils ne le souillent. Mais il ne s'en tient pas là, il évoque ce qu'il y a de plus terrible. L'effroi remue profondément

les âmes et ne convertit pas moins que les encouragements. Il leur montre la différence des deux lois, et leur laisse en même temps le soin de se prononcer sur le supplice, comme sur une chose évidente. « Songez combien mérite de plus grands supplices? » Il me paraît en cet endroit faire encore allusion aux sacrements. Il en ajoute ensuite la preuve, lorsqu'il dit : « Il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant. » « Il est écrit : La vengeance est à moi, je l'exercerai, dit le Seigneur; » et ailleurs : « Le Seigneur fera justice à son peuple. » Nous tomberons, dit-il, entre les mains de Dieu, non entre les mains des hommes. Je le répète : Si vous ne faites pas pénitence, vous tomberez entre les mains de Dieu, ce qui est terrible, ce n'est nullement de tomber entre les mains des hommes. Quand nous verrons punir quelqu'un ici-bas, que ces châtiments terrestres ne nous émeuvent point, mais pensons avec terreur aux châtiments de l'autre vie. « Car la colère de Dieu est proportionnée à sa miséricorde, et cette colère s'appesantira sur les pécheurs. » *Eccli.*, v, 7. Il y a aussi un sens caché dans ces paroles : « La vengeance est à moi, je l'exercerai; » elles s'adressent aux ennemis de Dieu qui font le mal, non aux hommes qui le souffrent. Il console ceux-ci, il semble leur dire : Dieu demeure et vit éternellement; c'est pourquoi, si le méchant est maintenant impuni, il sera châtié un jour. A lui de gémir, et non point à nous; il est vrai, nous tombons entre ses mains, mais il tombera entre les mains de Dieu. Celui qui est la victime du mal ne souffre pas : c'est celui qui le fait qui souffre; de même qu'un bienfait est fructueux pour son auteur, et non pour celui qui le reçoit. Sachant qu'il en est ainsi, supportons le mal avec patience, et soyons prompts à faire le bien.

Il suffit pour cela de mépriser les richesses et la vaine gloire : l'homme qui se dépouille de ces deux passions est le plus libre de tous les hommes; il est plus riche que celui qui est revêtu de la pourpre. Ne voyez-vous pas de quels maux les richesses sont la source? je ne parle pas des maux qu'engendre l'avarice, mais de ceux qu'engendre l'attachement aux richesses : comme, par exemple, si quelqu'un, parce qu'il a perdu sa fortune, mène une existence plus triste que la mort. O homme! pourquoi cette douleur? pourquoi pleurez-vous? est-ce parce que Dieu vous a exempté d'une vigilance superflue? parce que vous ne tremblez plus? parce que vous n'avez plus de crainte? Si l'on vous attachait à un trésor, vous enjoignant d'y demeurer sans cesse et de veiller à le garde du bien d'autrui, vous vous plaindriez, vous vous révolteriez; et, lorsqu'on vous délivre de la servitude et des lourdes chaînes que vous vous étiez imposées vous-même, vous vous lamentez? Tant il est vrai que la douleur et la joie ne sont qu'une affaire d'opinion, puisque ce que nous appelons nos richesses ne nous appartient nullement! Il me faut maintenant parler aux femmes. Il arrive souvent qu'une femme a une robe tissue d'or : elle l'approprie, elle l'enveloppe de lin, elle la garde soigneusement, elle craint pour cet objet, en un mot, elle n'en jouit pas. Ou elle meurt, ou elle devient veuve; ou, si ce n'est ni l'un ni l'autre, dans la crainte de voir dépérir sa robe par l'usage, elle se prive elle-même de la mettre; et, si on ne la lui enlève pas, elle se l'enlève elle-même en ne s'en servant pas. Supposerez-vous qu'elle la cède à quelqu'un d'autre? C'est chose douteuse; mais si elle la cède, c'est comme si elle en faisait usage elle-même. Seulement, si l'on fouillait dans les maisons, on y trouverait des vêtements précieux entre tous, qui sont l'objet d'un culte tout particulier, comme s'ils étaient des maîtres ayant une âme. La femme ne les porte que bien rarement : elle craint, elle redoute de s'en servir; elle les préserve de la dent des mites ou d'autres accidents, elle les entoure de parfums et d'aromates; elle ne permet pas que tous les yeux se croient dignes de les admirer; ses mains seules, et peut-être celles de son mari, ont le droit de les ranger, de toucher à leurs plis harmonieux.

L'avarice est une idolâtrie.

3. N'est-ce point avec raison, je vous le demande, que Paul appelle l'avarice une idolâtrie? Le culte que les idolâtres ont pour leurs idoles, les avares l'ont pour leurs vêtements et pour leur or. Jusques à quand remuerons-nous la fange? jusques à quand serons-nous attachés

au limon et à la boue? De même que les Israélites travaillaient pour le roi d'Egypte, nous travaillons pour le démon, et nous sommes affligés de calamités bien plus grandes. Mes paroles n'ont rien d'exagéré. Autant l'âme est au-dessus du corps, autant sont plus cruelles les lanières dont la flagellent les soucis quotidiens. Nous vivons pleins de craintes, inquiets, tremblants. Il suffit néanmoins de gémir, de lever nos regards vers Dieu, et il ne nous envoie ni Moïse, ni Aaron, mais sa parole et la douleur de l'avoir offensé. Lorsqu'il est venu lui-même, lorsqu'il a pris possession de nos âmes, il nous délivre de notre amère servitude, il nous fait sortir de l'Egypte, il nous affranchit des vains et stériles désirs, d'une servitude qui ne rapporte aucun fruit. — Mais, direz-vous, les Israélites emportèrent de l'Egypte beaucoup d'or, récompense de leurs labeurs; nous, nous n'emporterons rien. — Eh! fasse le ciel que nous n'emportions rien! car maintenant nous ne prenons point des vases d'or, mais les maux de l'Egypte, les péchés et les châtiments et les supplices. Sachons donc ce qui nous est utile, apprenons à souffrir les offenses : voilà le lot d'un chrétien. Méprisons les vêtements somptueux, méprisons les richesses, ne méprisons pas notre salut; méprisons les richesses, et ne méprisons pas notre âme : c'est elle qui est punie, elle qui est châtiée; les richesses demeurent ici-bas, l'âme va dans l'autre monde. Comment se fait-il que vous vous tourmentiez vous-même, et que vous ne le compreniez pas? Je le dis aux avares, qui sont travaillés par le désir d'entasser sans cesse. Il est bon aussi de conseiller à ceux qui sont les dupes des avares de supporter patiemment les torts qu'ils en reçoivent : les avares ne vous trompent pas, mais se trompent eux-mêmes; ils vous frustrent, en effet, de quelque argent, mais ils se privent eux-mêmes des bontés et des secours de Dieu. Celui qui est dépouillé de ces derniers biens, serait-il possesseur des richesses de tout l'univers, est le plus pauvre de tous les hommes; celui qu'il trompe en est le plus riche : « Le Seigneur, est-il dit, me nourrit, je ne manquerai de rien. » *Psalm.* XXII, 1. Si un homme grand et généreux vous aimait beaucoup et vous entourait de soins; si vous saviez en outre qu'il doit vivre toujours, ou du moins que vous ne mourrez pas avant lui, et qu'il vous pourvoiera de toute chose, vous en laissant jouir avec la même liberté que si elles vous appartenaient : désiriez-vous posséder quelque bien? quoique n'ayant rien en propre, ne vous estimeriez-vous pas le plus riche du monde?

De quoi donc vous plaignez-vous? de ce que vous n'avez point de richesses? Songez que vous êtes affranchi de l'occasion de pécher. Vous êtes privé des biens de la fortune, mais vous êtes riche de la bienveillance de Dieu. — Et comment, direz-vous, ai-je cette bienveillance? — N'est-il pas écrit : « Pourquoi ne souffrez-vous pas qu'on vous fasse du tort? » I *Cor.*, VI, 7, et encore : « Rendez grâces à Dieu de toute chose? » I *Thessal.*, V, 18; et enfin : « Heureux les pauvres d'esprit? » *Matth.*, V, 3. Songez de quelles faveurs Dieu vous comblera si vous conformez votre conduite à ces préceptes. On ne nous demande que de rendre grâces à Dieu en toute chose, et nous aurons tous ses biens en abondance. Par exemple, avez-vous perdu dix mille livres d'or? bénissez aussitôt la Providence, et par ces paroles et cette action de grâces vous en gagnez cent mille. En quel temps donnez-vous à Job le nom d'heureux? est-ce lorsqu'il avait en grand nombre des chameaux, des moutons et des bœufs? n'est-ce pas plutôt lorsqu'il dit : « Dieu me les avait donnés, Dieu me les a retirés? » *Job*, I, 21. Ce n'est point pour nous priver de quelque argent que le démon nous inflige des pertes : il sait que l'argent n'est rien; c'est surtout pour nous pousser à quelque blasphème. Il ne s'appliquait pas seulement à rendre Job pauvre, mais à lui arracher un blasphème. Quand il l'a dépouillé de tous les biens, remarquez comment il lui parle par la voix de la femme : « Dis un seul mot contre Dieu, et la mort te délivrera. » — Mais, ô père de toute iniquité, que cherches-tu de plus, après l'avoir dépouillé de tous les biens? — Je cherchais tout autre chose, répond-il; tout ce que j'ai fait, je l'ai fait seulement pour le dépouiller du secours de Dieu; c'est dans ce but que je l'ai privé de ses richesses, et c'est mon

unique but. Je n'ai rien fait, puisque je n'ai pas obtenu ce résultat. Toutes mes espérances sont renversées, puisque non-seulement mes persécutions n'ont pu lui nuire, mais qu'elles ont encore tourné à son plus grand avantage.

4. Vous le voyez, l'esprit du mal sait combien il nous est nuisible de blasphémer. Aussi, quelles embûches ne dresse-t-il pas à Job au moyen même de sa femme! Prêtez l'oreille, vous tous qui avez des épouses avides de richesses et qui vous poussent à médire de la Providence : souvenez-vous de Job. Et voyez avec quelle douceur le saint patriarche réduit sa femme au silence : « Pourquoi parlez-vous comme les femmes dénuées de toute sagesse ? » *Ibid.*, II, 10. Car « les mauvais entretiens corrompent les mœurs; » I *Cor.*, XV, 33; ils les corrompent toujours, mais surtout dans les calamités, parce qu'alors ceux qui conseillent le mal ont plus d'ascendant. Combien plus alors l'esprit, qui y est déjà enclin, sera-t-il porté au découragement, si on le lui conseille! ne le pousse-t-on pas à l'abîme? La femme est ou un grand bien, ou un grand mal. Voyez donc de quel côté le démon cherche à saper jusqu'en ses fondements la force d'âme de Job. La perte de tous les biens n'a pas ébranlé ce grand cœur, la ruine ne lui a pas été un grand dommage, et le démon a dit en vain : « Vous verrez s'il ne vous bénira pas en face. » *Job*, I, 11. C'est pourquoi il arme la femme contre lui. Voyez-vous où il tendait? Mais cette manœuvre ne lui servit de rien. Si donc nous rendons grâces dans les revers, nos biens nous seront rendus, et, s'ils ne le sont pas, la récompense sera encore plus grande. C'est ce qui arriva au courageux patriarche : quand il eut soutenu la lutte sans faiblir, il rentra en possession de toutes ses richesses; quand il eut montré au démon qu'il ne servait pas Dieu pour l'amour de ces biens, Dieu les lui rendit. Ainsi fait la Providence : quand elle voit que nous ne nous attachons pas aux biens de cette vie, c'est alors qu'elle nous les donne; quand elle voit que nous préférons les avantages spirituels, alors elle nous donne les temporels, mais non avant, de peur que nous ne nous détachions des premiers. Dans sa bonté, Dieu nous refuse les avantages terrestres, afin de nous en éloigner même malgré nous. — Au contraire, dites-vous, s'il me les donnait, je serais satisfait et je lui rendrais grâces encore davantage. — Homme, vous déguisez la vérité; c'est lorsque vous les possédez que vous êtes le moins reconnaissant envers Dieu. Mais d'où vient, ajoute-t-on, qu'il les donne à tant d'autres? — Qu'est-ce qui vous prouve que c'est lui qui les donne? — Et qui les donne donc? — L'avarice et la rapine. — Et Dieu permet qu'il en soit ainsi? Comme il permet l'homicide, le vol, et les autres violences. — Mais que dire de ces monstres d'iniquité, qui recueillent de riches héritages? comment Dieu peut-il permettre qu'ils en jouissent en paix? — Comme il souffre les voleurs, les assassins, et les autres malfaiteurs : ce n'est pas maintenant le temps du jugement, mais de la meilleure conduite en vue du ciel. Ce que j'ai déjà dit, je le répète : nous serons condamnés à des supplices d'autant plus grands que nous aurons possédé plus de biens ici-bas, si cette possession ne nous a pas rendus meilleurs. Tous ne seront pas punis également, et les châtiments les plus sévères frapperont ceux qui seront demeurés méchants après avoir été comblés de bienfaits; il n'en sera pas ainsi pour celui qui aura vécu dans la pauvreté. Ecoutez ce que Dieu dit à David : « Ne vous ai-je pas comblé de tous les biens du Seigneur ? » II *Reg.*, XII, 8. Quand donc vous verrez un jeune homme persévérer dans le mal, après avoir reçu sans travail l'héritage paternel, soyez persuadé qu'il se prépare un châtiment et des supplices plus grands. Tel n'est pas l'exemple que nous devons suivre, mais celui de l'homme qui fait des progrès dans la vertu, de l'homme qui amasse les trésors spirituels. « Malheur, est-il écrit, à ceux qui mettent leur confiance dans leurs richesses! » *Psalm.* XLVIII, 7; et : « Heureux ceux qui craignent le Seigneur! » *Ibid.*, CXXVII, 1. De quel côté voulez-vous être? assurément avec ceux qui sont appelés heureux. Imitez-les donc, au lieu d'imiter les méchants, et vous parviendrez à l'héritage qui leur est réservé. Puissions-nous l'obtenir tous, par la

Dieu par bonté nous refuse les biens temporels

grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXI.

« Rappelez en votre mémoire ce premier temps où, après avoir été éclairés, vous avez soutenu de grands combats et de grandes afflictions : exposés d'un côté au monde par les injures et les mauvais traitements que vous avez reçus, et de l'autre, participant aux tribulations de ceux qui souffraient de semblables indignités. Car vous avez compati à ceux qui étaient dans les chaînes, et vous avez vu avec joie tous vos biens enlevés, sachant que vous avez dans le ciel des biens meilleurs et qui ne périront jamais. »

1. Un médecin expérimenté, quand il a, par une incision profonde, accru la douleur du malade, se hâte, pour dissiper le trouble de l'âme et la ranimer, d'appliquer un calmant sur la blessure; il se garde de pratiquer une nouvelle incision; il prodigue à la plaie qu'il a faite les médicaments les plus doux et les plus propres à calmer la douleur. Paul fait de même. Il a profondément troublé les âmes, il les a pénétrées de componction, en évoquant l'image de la géhenne, il les a convaincues de cette vérité que celui qui outrage la grâce de Dieu est voué à une perte certaine, il l'a démontré par la loi de Moïse, et par d'autres preuves encore, il a dit qu'il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant; alors, de peur qu'une crainte trop grande ne plonge les âmes dans le découragement et la douleur, il les console, il leur parle avec affection, il les encourage, il les ramène au souvenir de leur propre ferveur. « Rappelez, leur dit-il, rappelez en votre mémoire ce premier temps où, après avoir été éclairés, vous avez soutenu de grands combats et de grandes afflictions. » Nous puisons de profonds encouragements dans nos propres œuvres. Il faut que celui qui fait une entreprise la fasse progresser à mesure du temps. L'Apôtre semble dire : Quand vous fûtes initiés, quand vous étiez disciples, vous montriez beaucoup de zèle, beaucoup de persévérance; et maintenant, il n'en est plus de même. Exhorter ainsi, c'est offrir à chacun l'exemple de ses propres actions. Il ne dit pas seulement : Vous avez soutenu des combats, mais, « de grands combats. » Il ne dit pas : Des épreuves, mais, « des combats; » ce qui est un titre à la gloire, et à la gloire la plus élevée. Ensuite, il énumère leurs exploits, s'y arrêtant avec complaisance et multipliant l'éloge. « Exposés d'un côté au monde par les injures et les mauvais traitements que vous avez reçus. » Car les injures sont chose grave, et capable de blesser le cœur, de troubler l'esprit et d'obscurcir la raison. Ecoutez le prophète à ce sujet : « Le larmes sont devenues l'aliment de mes jours et de mes nuits, depuis que mes ennemis me disent : Où est votre Dieu? » *Psalm.* XLI, 4; et ailleurs : « Si mon ennemi m'avait injurié, je l'aurais souffert sans me plaindre. » *Ibid.*, LIV, 13.

La nature humaine, par cela même qu'elle est avide de vaine gloire, est très-sensible aux injures. Il n'a pas seulement parlé d'injures; il les a montrés exposés à ces injures. Il est pénible d'être insulté seul à seul, mais il l'est bien davantage de l'être en public. Songez combien il était douloureux pour eux, qui, pour se dépouiller des faiblesses de la foi judaïque et entrer dans la vie par excellence, avaient rejeté les traditions des ancêtres, d'être en butte aux outrages de leurs concitoyens, et de n'avoir aucun moyen de défense. Je ne puis pas, dit l'Apôtre, vous reprocher de vous être plaints au milieu de ces épreuves; vous les avez, au contraire, souffertes avec joie. C'est ce qu'indiquent ces paroles : « Et d'un autre côté, participant aux tribulations de ceux qui souffraient de semblables indignités. Car vous avez compati à ceux qui étaient dans les chaînes. » Il fait ici allusion aux apôtres. Non-seulement, veut-il dire, vous n'avez pas rougi de vos propres tribulations, mais vous vous êtes associés à celles de ceux qui ont eu à en souffrir de semblables. Ce sont des paroles d'encouragement. Il ne dit pas : Vous partagez mes afflictions, vous êtes mes compagnons de souffrance; mais : « Vous avez compati à ceux qui étaient dans les chaînes. » Voyez-vous comment il parle de lui-même et des

autres captifs pour la foi? Jusques à ce moment, semble-t-il dire, les chaînes ne vous ont point paru des chaînes; mais, comme de vaillants athlètes, vous êtes demeurés inébranlables, puisque non-seulement vous n'avez pas eu besoin de consolation dans vos propres tribulations, et que vous avez encore consolé le prochain. « Et vous avez vu avec joie tous vos biens enlevés. » Admirable éloge de leur foi! Il leur en montre ensuite la raison, pour les encourager dans la lutte, et surtout afin qu'ils demeurent inébranlables dans cette foi. Vous avez souffert que vos biens vous fussent enlevés, parce que vous aperceviez ce qui est encore derrière le voile de l'avenir comme si c'était présent : c'est là une preuve de foi sincère, et vous l'avez témoignée dans vos actions. — Mais peut-être, dira-t-on, cet enlèvement de leurs biens n'était que le fait des ravisseurs, à qui nul n'aurait pu s'opposer. Il n'est donc pas démontré que cette rapine ait été soufferte pour la foi. — La chose est certaine cependant, répondrons-nous. En effet, leurs biens ne leur auraient pas été enlevés, s'ils l'avaient voulu : ils n'avaient qu'à renoncer à la foi. Et vous avez, leur dit l'Apôtre, fait quelque chose de plus sublime : vous avez souffert cette iniquité avec joie; conduite digne des apôtres, digne de ces grandes âmes qui se réjouissaient des douleurs de la flagellation. « Eux donc s'en allèrent pleins de joie hors du conseil, parce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir cet outrage pour le nom de Jésus. » *Act.*, v, 41. Celui qui supporte une tribulation avec joie montre qu'il attend une récompense de sa conduite, et que l'injustice qu'on lui fait, loin de lui causer du dommage, lui est profitable. Le mot « vous avez vu » indique leur soumission volontaire à la souffrance. Et d'où vient qu'ils ont volontairement choisi ce rôle? Vous l'avez fait « sachant que vous aviez dans le ciel des biens meilleurs et qui ne périront jamais; » c'est-à-dire des biens durables, qui ne passent pas comme ceux de la terre.

2. Après les avoir ainsi loués, il ajoute : « Ne perdez donc pas la confiance que vous avez, et qui doit recevoir une grande récompense. » Quoi donc? S'il avait dit : Recouvrez la confiance que vous avez perdue, il les aurait découragés. Aussi dit-il : Vous avez, ne perdez pas; paroles bien propres à affermir leur courage; car il faut un travail bien moins grand pour conserver ce que l'on possède, que pour reconquérir ce que l'on a perdu. Il écrit, au contraire, aux Galates, et avec juste raison : « Mes petits enfants, pour lesquels je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous. » *Galat.*, IV, 19. Aux Hébreux, plus indolents, il fallait parler avec plus d'énergie : aux Galates, plus faibles, avec plus de ménagement. « Gardez-vous, dit l'Apôtre, de perdre la confiance que vous avez. » Ils avaient donc une grande confiance en Dieu. « Elle doit recevoir une grande récompense. » Quand la recevrons-nous? demandera-t-on. Nous la recevrons au ciel; et, puisque c'est dans la vie future, il ne faut pas la chercher dans celle-ci. Toutes les épreuves, aurait pu objecter quelqu'un des auditeurs, ont été épuisées contre nous. Paul va au-devant de l'objection, et voici à peu près comment il la réfute : Si vous savez que vous avez dans le ciel des biens meilleurs, ne cherchez rien sur la terre; vous avez besoin d'être patients, et non de soutenir de nouveaux combats, pour vous maintenir en possession des biens qui vous ont été donnés. Vous ne devez avoir d'autre ambition que de garder la confiance que vous avez eue jusqu'ici, afin que, lorsque cette vie sera finie, vous receviez la récompense promise. « Car la patience vous est nécessaire, afin que, faisant la volonté de Dieu, vous obteniez l'effet de ses promesses. » Une seule chose vous est donc nécessaire : attendre la vie future; les combats sont finis pour vous. Vous touchez maintenant à la couronne; vous avez soutenu toutes les luttes, les chaînes, les afflictions, la perte de vos biens. Que vous reste-t-il à faire, sinon à demeurer fermes dans la confiance d'être couronnés? Vous n'avez maintenant qu'une épreuve à supporter, l'attente de la couronne céleste. Quelle grande consolation! comme si l'on parlait à un athlète qui a terrassé tous ses adversaires et qui n'a plus d'antagoniste : il est sur le point d'être couronné, et il ne veut pas

Au ciel notre confiance trouve sa récompense.

laisser à l'agonothète le temps d'arriver jusqu'à lui pour lui décerner la couronne; il veut sortir, il veut fuir, il ne peut supporter plus longtemps la fièvre de l'impatience. Paul les voit en cette situation et leur dit : « Encore un peu de temps, et celui qui doit venir viendra; il ne tardera point. »

Afin qu'ils ne demandent pas : Quand viendra-t-il? il les console par ce témoignage des Ecritures sacrées. Quand il dit ailleurs : « Notre salut est proche; » c'est les consoler en montrant que le délai à parcourir est court. S'il disait déjà à cette époque : « Encore un peu de temps, et celui qui doit venir viendra, et il ne tardera point; » il est évident que le terme est maintenant plus rapproché. Il y a donc tout intérêt à supporter patiemment l'attente. « En attendant, dit le Seigneur, le juste vit de la foi. S'il s'éloigne, il ne me sera plus agréable. » C'est une grande exhortation à la persévérance de savoir que l'on perd par un seul moment de négligence le fruit de toute une vie irréprochable. « Pour nous, nous n'avons garde de nous retirer, pour notre perte; mais nous demeurons fermes dans la foi pour le salut de nos âmes. » « Or, la foi est le fondement des choses que nous devons espérer, et l'évidence de celles que nous ne voyons point. C'est par elle que les anciens ont reçu le témoignage que Dieu leur a rendu. » Quel merveilleux langage! « L'évidence des choses que nous ne voyons point, » c'est-à-dire la preuve infaillible de ces choses; car on n'appelle évident que ce qui est manifeste au dernier point. La foi est donc la vue certaine des choses invisibles, elle nous en donne une certitude égale à celle que nous avons des choses visibles. Il n'est certes pas permis de ne point croire aux choses que l'on voit, et celui qui ne croit pas aux choses qui ne tombent pas sous la vue, plus fermement encore qu'à celles qu'il voit, n'a pas la foi. Les choses de l'espérance paraissent n'avoir pas d'existence réelle, c'est la foi qui la leur donne; ou plutôt, elle ne la leur donne pas, mais il est de leur essence d'être ainsi. Par exemple, la résurrection n'a pas encore eu lieu, elle n'a pas de réalité, mais l'espérance fait qu'elle existe réellement dans notre âme. Telle est la substance des choses qu'on espère. Si la foi est l'évidence des choses que nous ne voyons point, lorsque nous voulons les voir dès à présent, nous nous éloignons de la foi et de la justice, puisque le juste vit de la foi. Je le répète, si vous voulez les voir, vous n'êtes plus des fidèles. Vous souffrez, dites-vous, vous combattez. J'en conviens. Mais attendez; la patience est le propre de la foi. Ne cherchez pas en ce monde l'objet de vos espérances.

3. Paul s'adressait aux Hébreux; mais beaucoup de personnes de cette assemblée peuvent s'appliquer ses avis. Comment et en quoi? En ce qu'il reprend la faiblesse et la pusillanimité. Quand l'homme pusillanime voit la prospérité des méchants et ses propres misères, il se plaint, il supporte sa condition avec peine, il désire que le méchant soit châtié, il demande pour lui-même la récompense immédiate de ses travaux. Et Paul lui dit : « Encore un peu de temps, et celui qui devait venir viendra, et il ne tardera point. » Et nous disons à notre tour aux hommes de plaisir : Le châtiment sera complet, son heure viendra; déjà la résurrection frappe à nos portes. Où en est, dit-on, la preuve? Je ne la tire pas des prophéties, car mes paroles ne s'adressent pas seulement aux chrétiens; mais vienne un infidèle, j'ai une entière confiance dans les preuves que j'apporte, et je le convaincrai. Ces preuves, les voici : Jésus-Christ a fait de nombreuses prédictions. S'il y en a qui ne soient point réalisées, ne croyez pas à celle-ci; mais, si les événements ont justifié toutes celles qui précèdent, pouvez-vous douter des autres? Il serait bien plus difficile d'ajouter foi aux prédictions antérieures si aucune ne s'était accomplie, que de croire à celles qui doivent avoir lieu alors que tant d'autres ont été vérifiées. Mais les exemples seront plus convaincants. Jésus-Christ avait prédit la ruine de Jérusalem, et une ruine telle, qu'il n'y en aurait jamais eu de pareille, et que la ville ne s'en relèverait plus : la prédiction s'est réalisée au pied de la lettre. Il avait annoncé à ses disciples de grandes tribulations, et elles sont arrivées. Il avait dit que le royaume de Dieu grandirait comme un

grain de sénevé mis en terre, et nous le voyons de jour en jour étendre ses conquêtes sur la terre. Il avait dit que quiconque quitterait pour lui son père, ou sa mère, ou ses frères, ou ses sœurs, aurait un père et une mère, et nous voyons la chose s'accomplir. Il avait dit : « Vous aurez de grandes tribulations dans le monde ; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde, » *Joan.*, XVI, 33, c'est-à-dire, personne ne prévaudra contre vous ; et, en effet, nous voyons qu'il en a été ainsi. Il avait prédit que les portes de l'enfer ne prévaudraient point contre l'Eglise, qu'elle surmonterait toutes les persécutions, que nul n'arrêterait les progrès de l'Evangile ; et l'événement a pleinement justifié cette prophétie. Et pourtant toutes ces choses semblaient bien incroyables quand il les disait. Pourquoi ? Parce que ce n'étaient que des paroles et qu'il ne les appuyait d'aucune preuve. Mais à présent ses autres prédictions sont devenues beaucoup plus dignes de foi.

Il a dit que, lorsque l'Evangile aura été prêché à toutes les nations, alors la fin arrivera : voilà donc que nous touchons à la fin des temps. L'Evangile a été prêché à la plus grande partie de la terre ; voici la fin du monde. Tremblons donc, mes frères. Eh quoi ! cette fin vous trouble ? elle est proche en réalité ; mais celle de la vie de chacun est plus prochaine encore. « Les jours de la vie atteignent soixante-dix ans si nous les passons dans la maladie ; quatre-vingts, si nous les passons dans une parfaite santé. » *Psalm.* LXXXIX, 10, et XLVIII, 8. Le jour du jugement est proche, tremblons enfin ; « mon frère ne me rachète pas ; un homme me rachètera-t-il ? » Nous aurons alors de grands regrets ; mais après la mort, personne ne nous défendra. Aussi est-il écrit : « Prévenons sa présence par la confession des péchés ; » *Psalm.* VI, 6 ; XCIV, 2 ; c'est-à-dire, prévenons la venue du juge. Ce que nous faisons en ce monde nous servira, mais ce que nous ferons dans l'autre nous sera inutile. Je le demande ; si quelqu'un nous avait enfermés pour quelque temps dans une fournaise ardente, que ne ferions-nous pas pour obtenir notre délivrance, s'agirait-il de donner tous nos biens, de nous soumettre à l'esclavage ? Et cet homme malade, s'il le pouvait, n'achèterait-il pas la santé au prix de tous ses biens ? Si donc une courte maladie nous tourmente à ce point, que sera-ce en l'autre monde, où le repentir ne nous servira de rien ? A combien de maux, que nous ne sentons point, sommes-nous tous sujets ! nous nous déchirons les uns les autres, nous nous dévorons les uns les autres, par des injures, par des accusations, par des calomnies, par l'envie. Remarquez surtout que, quand une personne veut ternir la réputation du prochain, elle s'exprime ainsi : On tient tel propos sur lui ; que Dieu me le pardonne, qu'il ne me l'impute pas, je ne fais que répéter ce qu'on dit : — Pourquoi le répétez-vous donc, si vous ne le croyez pas ? pourquoi le répétez-vous ? pourquoi donnez-vous à cette rumeur des proportions qui la rendent croyable ? pourquoi vous faites-vous l'écho d'un mensonge ? puisque vous n'y croyez point, pourquoi demandez-vous à Dieu de ne pas instruire le fait ? Ne le répétez pas, taisez-vous, et vous serez libre de toute crainte.

4. Je ne sais quelle a été pour les hommes l'origine de cette maladie : nous sommes des diseurs de riens, rien ne nous reste dans l'esprit. Ecoutez l'avis du sage : « Avez-vous reçu une confidence ? qu'elle soit morte en vous, et faites tous vos efforts pour qu'elle n'en sorte pas ; » et encore : « Dès que l'insensé a reçu une confidence, il en est travaillé comme une femme en mal d'enfant. » *Eccli.*, XIX, 10, 11. Nous sommes prompts à accuser et enclins à condamner. N'aurions-nous commis aucun autre mal, celui-là suffirait pour nous perdre et nous précipiter dans la géhenne ; ce vice est une source de maux innombrables. Afin que vous soyez mieux convaincu, écoutez le reproche que fait le Prophète : « Vous étiez assis et vous parliez contre votre frère. » *Psalm.* XLIX, 20. Ce n'était pas moi, direz-vous ; j'ai répété les propos d'un autre. Mais c'est bien vous : si vous n'aviez point parlé, personne ne vous eût écouté ; et, si l'on avait appris cette chose d'un autre, vous n'auriez pas été du moins une occasion de péché. Alors qu'il faut taire et voiler

L'homme est prompt à accuser et à condamner.

les fautes du prochain, vous les divulguez sous un faux prétexte d'honnêteté? Vous êtes moins accusateur que bavard, sottement parleur et insensé. Etrange finesse! vous vous couvrez de la honte que vous déversez sur le prochain, et vous ne le comprenez pas? Voyez combien de maux en naissent : Vous irritez Dieu, vous causez de la douleur à votre frère, vous méritez l'éternel supplice. N'entendez-vous point Paul disant des femmes veuves : « Vivant dans l'oisiveté, elles s'accoutument à aller de maison en maison; non-seulement oisives, mais encore causeuses et curieuses, s'entretenant de choses dont elles ne devraient point parler. » I *Tim.*, v, 13. Alors même que vous croiriez vrai ce qui est dit contre votre frère, vous devez ne pas le répéter, tout comme si vous n'y croyiez pas. Vous craignez que Dieu vous juge à propos de toute chose qui vient de vous? Craignez donc qu'il ne vous juge aussi pour votre loquacité. Et, si vous parlez du prochain, vous ne pouvez pas dire : Que Dieu ne condamne point l'intempérance de ma langue; car il y a ici réellement inutilité de paroles.

Pourquoi répéter ce propos? pourquoi accroître le mal? ce vice peut nous perdre. Jésus-Christ a dit : « Ne jugez point, afin de n'être pas jugés vous-mêmes. » Mais nous ne tenons aucun compte de cette parole, et l'exemple du Pharisien ne nous corrige pas. Il disait la vérité. « Je ne suis pas comme ce publicain; » personne ne l'entendait, et il fut condamné. Si celui qui a dit la vérité et qui n'a été entendu de personne, a été condamné, quel sera le supplice de ceux qui, comme les femmes bavardes et curieuses, propagent des faussetés ou des faits dont elles ne sont pas certaines? quel châtiment ne subiront-ils pas? mettons une porte et une garde à notre bouche; je ne saurais trop répéter que les conversations frivoles sont la source de maux innombrables : elles ruinent les familles, rompent les liens de l'amitié, engendrent mille fléaux. Mon frère, ne soyez point curieux des affaires du prochain. Etes-vous travaillé d'un irrésistible besoin de parler? racontez à Dieu vos propres affaires : ainsi ce besoin ne sera plus un vice, mais une vertu. Racontez vos affaires à vos vrais amis, à des hommes justes, en qui vous avez toute confiance, afin qu'ils prient pour vos péchés. Si vous parlez des affaires d'autrui, il ne vous sert de rien : ce n'est point votre avantage, mais votre perte. Si vous confiez à Dieu ce qui vous concerne, vous obtenez une grande récompense. « J'ai dit : Je confesserai contre moi-même mon iniquité au Seigneur; et vous m'avez pardonné l'impiété de mon cœur. » Voulez-vous juger? jugez vos propres péchés. Personne ne vous accusera, si vous vous condamnez vous-même; vous serez accusé, si vous ne vous reprenez pas vous-même; vous serez accusé, si vous ne vous repentez pas. Voyez-vous quelqu'un s'irriter, commettre quelque acte indigne? pensez aussitôt à vos propres faiblesses; vous serez alors indulgent pour le prochain, et vous vous délivrerez du fardeau de vos péchés. Si nous réglons ainsi notre vie, si nous la dirigeons de la sorte, si nous nous condamnons nous-mêmes, nous commettrons peu de péchés, et nous produirons beaucoup de bonnes œuvres. Notre douceur et notre modestie nous procureront la jouissance de tous les biens promis à ceux qui aiment Dieu. Puissions-nous tous les obtenir, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Exhortation morale.

HOMÉLIE XXII.

« C'est la foi qui nous apprend que le monde a été fait par la parole de Dieu, et que d'invisible qu'il était il est devenu visible. C'est par la foi qu'Abel offrit à Dieu une plus excellente victime que Caïn, et qu'il fut déclaré juste, Dieu lui-même rendant témoignage qu'il acceptait ses dons; et c'est par elle qu'il parle encore après sa mort. »

1. L'âme a besoin d'une foi énergique et pleine de sève, qui plane au-dessus des sens, et ne s'attarde pas aux misérables arguties de la logique humaine. Il ne peut pas se faire qu'un homme ait la foi autrement que s'il s'est élevé au-dessus de toute habitude commune à tous.

Les âmes des Hébreux étaient faibles; ils avaient commencé par la foi, mais les troubles et les tribulations les avaient rendus pusillanimes et chancelants. Aussi les a-t-il encouragés d'abord par le souvenir de leurs propres œuvres : « Rappelez en votre mémoire les premiers temps; » ensuite par la parole de l'Ecriture : « Le juste vit de la foi; » *Habac.*, II, 4; plus loin par le raisonnement : « La foi est le fondement des choses que nous devons espérer, l'évidence de celles que nous ne voyons point. » Maintenant il leur propose l'exemple de leurs ancêtres, des grands hommes dignes d'admiration. Il semble leur dire : Si là où les biens étaient lointains, tous se sont sauvés par la foi, à plus forte raison nous sauverons-nous. Lorsque l'âme trouve un compagnon des mêmes souffrances, elle se calme et reprend courage. C'est ce qui arrive d'habitude dans la foi et dans les tribulations; aussi dit-il ailleurs : « Afin que vous receviez une mutuelle consolation par la foi qui vous est commune. » *Rom.*, I, 12. Car la nature humaine est portée à l'incrédulité, elle ne peut avoir confiance en elle-même, elle hésite dans les jugements qu'elle porte, parce qu'elle s'inquiète beaucoup de l'opinion du plus grand nombre. Que fait Paul? Il les encourage par l'exemple de leurs ancêtres, et avant tout par une opinion qui leur est commune. A cette époque déjà on reprochait à la foi d'échapper à la démonstration et d'être une fausseté. Il leur montre que les plus grandes actions naissent de la foi, et non du raisonnement. Comment le prouve-t-il? Il dit : « C'est la foi qui nous apprend que le monde a été fait par la parole de Dieu, et que d'invisible qu'il était il est devenu visible. » Il est évident que de ce qui n'est pas, Dieu a fait ce qui est; des choses invisibles, les choses visibles; du néant, ce qui existe. Et comment est-il évident que Dieu l'a fait par sa seule parole? La raison ne tient pas ce langage; elle dit au contraire que les choses visibles doivent sortir des choses visibles. C'est pourquoi les plus grands philosophes prétendent que ce qui existe, les êtres animés, par exemple, ne saurait avoir été tiré de rien, et n'accordent rien à la foi. Mais ils sont convaincus eux-mêmes de s'adresser à la foi, lorsqu'ils émettent quelque grande et belle vérité, comme quand ils disent : Dieu n'a pas eu de commencement, il est incréé. La raison ne leur suggère pas cette vérité, elle y répugne. Voyez maintenant dans quelle absurdité ils tombent. Ils disent que Dieu n'a pas eu de commencement; chose plus incroyable que de voir ce qui existe sortir du néant. Dire que Dieu n'a pas eu de commencement, qu'il est incréé, qu'il n'a été engendré ni par lui-même ni par un autre, est plus inexplicable qu'admettre que Dieu a tiré du néant ce qui existe. Il y a ici beaucoup de points croyables : Dieu a pu faire quelque chose, ce qui a été fait a eu un commencement, ce qui a été fait l'a été en entier; mais qu'est-ce qui rassure la foi quand on lui dit que Dieu est spontané, non engendré, qu'il n'a pas eu de commencement, qu'il est éternel? Encore l'Apôtre n'a point invoqué un fait aussi élevé, mais un fait plus voisin de l'homme : « C'est la foi qui nous apprend que le monde a été fait par la parole de Dieu. » Par quoi est-il évident que tout a été fait par la parole de Dieu, puisque la raison ne nous le fait pas voir, et que nul n'assistait à la création? Par la foi : cette connaissance naît de la foi. Aussi dit-il : « C'est la foi qui nous apprend. » Et que nous apprend-elle? que d'invisible qu'était le monde il est devenu visible. C'est bien là un article de foi.

Après avoir parlé du monde en général, il descend aux personnes. C'est qu'un grand homme est comparable à l'univers, comme il l'indique plus loin. Après avoir prouvé son principe par cent ou deux cents personnes, il voit que ce nombre est petit en quantité, et il ajoute : « Eux dont le monde n'était pas digne. » « C'est par la foi qu'Abel offrit une plus excellente victime que Caïn. » Remarquez quel est le premier exemple qu'il invoque : celui d'un homme qui a été la victime du mal de la part de son frère, qu'il n'avait point lésé, mais qui avait de l'envie contre Dieu lui-même. Il désigne une tribulation particulière aux Hébreux : « Vous avez souffert les mêmes persécutions de la part de vos concitoyens. » I *Thessal.*, II, 14. Il montre en même temps qu'ils sont en butte à

l'envie et à la haine. Abel honora Dieu, il mourut pour l'avoir honoré, et il n'a pas encore obtenu la résurrection. Son zèle n'en est pas moins évident : ce qu'il devait faire, il le fit; et pourtant il n'a pas encore reçu de Dieu sa récompense. L'Apôtre appelle victime plus excellente celle qui était plus honorable, plus belle, plus nécessaire. Nous ne pouvons pas dire qu'elle ne fut pas acceptée ; Dieu l'agréa et dit à Caïn : « Si tes offrandes ne sont pas inspirées par la justice, tu ne peux pas me faire une part convenable. » *Genes.*, IV, 7. Abel fit donc son offrande avec un cœur juste, et il fit à Dieu la part qui convenait. Et quelle fut la récompense de cette conduite? Il fut mis à mort par son frère; lui qui avait une conduite irréprochable, il fut la première victime de la condamnation encourue par son père pour son péché : expiation d'autant plus terrible, qu'Abel la subit le premier, et de la main de son frère. Or, la belle conduite d'Abel ne lui était inspirée par aucun exemple antérieur. En qui aurait-il trouvé un modèle des honneurs qu'il rendait à Dieu? Etait-ce en ses parents? Mais ils avaient rendu à Dieu les outrages pour les bienfaits qu'ils en avaient reçus. Etait-ce en son frère? Mais celui-ci outrageait Dieu pareillement. C'est donc en lui-même qu'Abel puisa l'inspiration de bien faire. Et lui qui avait un si grand mérite, que recueille-t-il? Il est mis à mort. L'Apôtre complète ensuite l'éloge : « Il fut déclaré juste, Dieu lui-même rendant témoignage qu'il acceptait ses dons; et c'est par la foi qu'il parle encore après sa mort. » Par quelle manifestation de ce témoignage fut-il déclaré juste? Il est dit que le feu du ciel descendit et consuma sa victime; au lieu de ces mots : « Le Seigneur jeta un regard favorable sur le sacrifice d'Abel; » certains interprètent : « Dieu fit consumer l'holocauste d'Abel. » Or, Dieu, qui rendit témoignage à ce juste par la parole et par le fait, le vit assassiné pour son service, et pourtant il ne le secourut pas, il l'abandonna.

Notre situation est préférable à celle des saints de l'ancienne loi

2. Nous sommes dans une situation bien différente. Comment? N'avons-nous pas les prophéties, et de nombreux exemples, et les exhortations, et des signes, et des miracles accomplis? Abel avait donc la foi véritable. Quels miracles avait-il vus, pour être porté à croire à une future récompense de sa justice? n'est-ce point la foi seule qui lui fit choisir le chemin de la vertu? Mais que signifie : « C'est par la foi qu'il parle encore après sa mort? » Pour ne pas faire naître le découragement, l'Apôtre montre qu'Abel a reçu une sorte de compensation. Comment? Il jouit d'une grande considération; c'est ce qu'indiquent les mots : « Il parle encore. » C'est-à-dire : il a péri, mais sa gloire et sa mémoire n'ont point péri avec lui, il n'est donc pas mort tout entier; et vous ne mourrez pas non plus tout entiers. La gloire d'un homme est d'autant plus grande qu'il a soutenu de plus grandes afflictions. Comment Abel parle-t-il encore? C'est qu'il est encore vivant en ce sens que tous exaltent ses actions, qu'il est admiré, qu'on le proclame bienheureux; sa conduite nous exhorte à être justes : il parle donc. La parole serait moins éloquente que ne l'est l'exemple de sa souffrance. De même que le spectacle de la création nous parle, la mémoire d'Abel nous parle aussi. S'il avait mille langues pour se célébrer lui-même, s'il vivait, il ne serait pas entouré d'une admiration aussi éclatante. Une telle gloire ne s'acquiert pas sans périls et sans efforts; elle est immortelle. « C'est par la foi qu'Enoch fut enlevé pour ne pas mourir; et il ne parut plus, parce que Dieu l'avait transporté ailleurs. » L'Ecriture lui rend ce témoignage, qu'avant d'avoir été ainsi enlevé, il plaisait à Dieu. Or, sans la foi il est impossible de plaire à Dieu; car, « pour s'approcher de Dieu, il faut croire premièrement que Dieu est, et qu'il récompense ceux qui le cherchent. » La foi d'Enoch fut plus grande que celle d'Abel. Pourquoi? Parce que l'exemple du sort d'Abel, qui l'avait précédé, aurait suffi à le détourner du bien. Comment? Dieu avait prévu la mort d'Enoch; il avait dit à Caïn : « Tu as péché, fuis ma présence. » Enoch néanmoins servit Dieu avec zèle, sans en recevoir aucun secours. Il ne s'abandonna pas au découragement; il ne dit pas en lui-même : A quoi servent les travaux et les périls? Abel honora Dieu, et sa vertu ne fut pas récompensée. Il est mort :

que lui importe le supplice de son frère? quelle utilité en retire-t-il? Sans doute, le châtiment de Caïn a été terrible; mais qu'importe à sa victime? Il ne dit rien de tel; la pensée ne lui en vint pas; repoussant toutes ces suggestions mauvaises, il reconnut que, puisque Dieu est, il récompense nécessairement ceux qui le servent. Et cependant alors les hommes ne savaient rien encore de la résurrection.

Si ces saints patriarches, alors qu'ils ne savaient rien de la résurrection et voyaient au contraire des choses qui y répugnaient, s'efforcèrent ainsi de plaire à Dieu, combien ne devons-nous pas davantage nous y appliquer! Non-seulement ils ne savaient rien de la résurrection, mais encore ils n'avaient pas d'exemples à imiter. Enoch fut d'autant plus agréable à Dieu, qu'il semblait n'en devoir rien attendre. D'où pouvait-il savoir que Dieu récompense ceux qui le cherchent? Abel n'avait pas encore été récompensé. La raison lui suggérait une manière de voir, et la foi lui conseillait le contraire de ce qu'il voyait. De même si nous ne recevons rien en ce monde, n'en soyons point troublés. Comment Enoch fut-il enlevé par la foi? Il fut enlevé parce qu'il avait plu à Dieu, et il avait plu à Dieu parce qu'il avait la foi. S'il avait ignoré qu'il serait récompensé, comment aurait-il pu plaire à Dieu? « Sans la foi il est impossible de plaire à Dieu. » Comment? Si quelqu'un croit que Dieu est et qu'il récompense ceux qui le cherchent, il aura la récompense. C'est par ce moyen qu'il plaira à Dieu. « Car, pour s'approcher de Dieu, il faut croire premièrement que Dieu est, » et non pas chercher qui il est. Or, si nous comprenons que Dieu est, par la foi, et non par la raison, comment pourrions-nous comprendre ce qu'il est, par la raison? Que si c'est la foi, et non la raison, qui nous apprend qu'il récompense, comment la raison pourrait-elle nous apprendre quelle est son essence? quel raisonnement peut s'élever jusque-là? Aussi certains disent-ils que le monde est l'œuvre du hasard. Vous le voyez: si nous n'avons pas la foi en toute chose, non-seulement à l'égard de la récompense future, mais aussi au sujet de l'essence de Dieu, l'édifice de nos croyances croule tout entier. Beaucoup se demandent pourquoi Enoch fut enlevé, comment il fut enlevé, pourquoi il ne mourut point, et pourquoi également Elie ne mourut pas; et, s'ils vivent encore, comment ils vivent et dans quel état. Curiosité inutile! Les Ecritures nous apprennent l'enlèvement d'Enoch et l'assomption d'Elie; si elles n'ont pas ajouté où ils sont et en quel état, c'est qu'elles ne disent que ce qui est nécessaire. L'enlèvement d'Enoch eut lieu au commencement des temps, afin que la nature humaine conçût l'espoir que les liens de la mort seraient brisés et la tyrannie du démon détruite. Je dis que les liens de la mort seraient brisés, car il fut enlevé avant de mourir, afin qu'il ne vît pas la mort. Aussi est-il ajouté : Il fut enlevé vivant, parce qu'il avait plu à Dieu. De même qu'un père qui a menacé son fils, voudrait retirer ses menaces dès qu'il les a faites, mais ne les laisse subsister et n'y demeure inébranlable que pour que son fils profitant de ses avis, se corrige pendant tout ce temps; de même Dieu, s'il est permis de comparer les choses divines aux choses humaines, se départ de sa colère, et fait voir aussitôt que les liens de la mort sont brisés. Il permet d'abord la mort d'un juste, pour exciter au moyen du fils la crainte dans l'âme du père. Pour montrer que sa sentence est inébranlable, ce n'est point tout d'abord un méchant qu'il abandonne au supplice, mais l'homme qui avait su lui plaire, le bienheureux Abel; et peu de temps après il enlève Enoch vivant. Il ne ressuscite pas Abel, de peur de donner aux hommes une trop grande confiance; mais il enlève Enoch vivant: par le sort du premier, il inspire une salutaire terreur; tandis que l'exemple du dernier nous porte à rivaliser de zèle pour plaire à Dieu. Aussi ne plaisent-ils point à Dieu, ceux qui prétendent que la direction du monde est livrée aux caprices du hasard, et qui, comme les infidèles, ne croient pas aux récompenses de l'autre vie. Dieu récompense ceux qui cherchent à le connaître et à le servir.

Ne négligeons rien pour mériter les récompenses accordées à la vertu.

3. Puisqu'il y aura des récompenses, ne négligeons rien pour mériter celles qui seront accordées à la vertu; le mépris de si belles récompenses est un sujet digne de beaucoup de

larmes. Si Dieu couronne ceux qui le cherchent, il châtie sévèrement ceux qui le fuient. « Cherchez, et vous trouverez. » *Matth.*, VII, 7. Comment peut-on trouver Dieu ? Au prix de grands travaux, comme on trouve l'or. « J'ai cherché, j'ai fouillé pendant la nuit, en sa présence, et je n'ai pas été frustré. » *Psalm.* LXXVI, 3. Cherchons Dieu, comme nous cherchons ce qui est périssable. Ne nous adonnons-nous pas tout entiers à cette dernière recherche ? ne scrutons-nous pas toute chose ? hésitons-nous à faire de longs voyages ? ne promettons-nous pas un salaire à ceux qui nous aident ? Par exemple, si nous avons perdu les traces d'un fils, que ne faisons-nous pas pour le retrouver ? Quelle contrée, quelle mer ne parcourons-nous pas ? ne prodiguons-nous pas l'argent, en un mot, ne faisons-nous pas tout au monde pour le retrouver ? et, si nous le retrouvons, nous le retenons sur notre cœur, nous le serrons dans nos bras, nous ne pouvons nous en séparer. Nous ne négligeons donc aucun moyen pour atteindre le but de nos recherches terrestres ; combien plus ne faut-il rien négliger pour trouver Dieu, dont la recherche est si nécessaire ! Nous ne devons pas même le chercher comme s'il s'agissait d'un bien temporel, mais avec beaucoup plus de soin. Cependant, en raison de notre faiblesse, mettons du moins à le trouver tous les soins que nous mettons à acquérir les richesses ou à retrouver un fils. J'insiste : pour ces derniers objets ne quitteriez-vous point votre patrie ? n'avez-vous point, pour gagner quelque argent, entrepris de lointains voyages ? N'avez-vous point scruté toute chose avec la plus grande attention ? n'avez-vous point confiance, quand vous avez obtenu un heureux résultat ? « Cherchez et vous trouverez. » *Matth.*, VII, 7. Toute recherche donne une grande sollicitude, surtout quand il s'agit de Dieu. On rencontre bien des obstacles, il faut dissiper de profondes ténèbres, surmonter de nombreux ennemis, qui assaillent nos sens. Le soleil est visible, il luit pour tous, nous n'avons aucun besoin de le chercher ; mais, si nous descendons sous terre, nous avons beau tout renverser, nous ne parviendrons à le voir qu'au prix d'un grand travail. De même si nous descendons au-dessous des mauvais désirs, si nous nous plongeons dans les ténèbres des troubles de l'âme et des choses du siècle, à peine une faible lueur nous laisse-t-elle entrevoir les choses d'en haut. Celui qui est tombé au fond d'un abîme se rapproche d'autant plus du soleil qu'il s'élève davantage. Dissipons cette poussière, sortons des ténèbres qui nous environnent ; profondes et épaisses, elles nous empêchent de voir le ciel. Mais comment dissiper ce nuage ? Si nous attirons à nous les rayons du soleil spirituel, du soleil de justice ; si nous levons les mains au ciel : « L'élévation de mes mains est mon sacrifice du soir ; » *Psalm.* CLX, 2 ; si notre âme s'élève en même temps que nos mains.

Vous comprenez mes paroles, vous qui êtes initiés aux mystères ; vous les comprenez sans doute, et vous en pénétrez aussi le sens voilé. Elevons notre pensée. J'ai connu beaucoup de fidèles vivant comme suspendus au-dessus de la terre, et levant les mains le plus possible, attristés de ce qu'ils ne pouvaient monter plus haut, et priant ainsi avec beaucoup de zèle. Imitez-le, sinon toujours, souvent du moins ; sinon souvent, du moins quelquefois, du moins le matin, du moins le soir. Vous ne pouvez tendre les mains vers le ciel ? élevez-vous du moins par la libre volonté de votre âme, élevez-vous jusqu'au ciel même ; voudriez-vous atteindre au faîte et marcher au-dessus, vous le pouvez : l'âme est plus légère et monte plus haut que toute aile d'oiseau. Si elle est poussée par le vent spirituel de la grâce, quelle force merveilleuse, quelle rapidité, comme elle franchit l'espace, comme elle se soutient dans les sublimes hauteurs, comme elle ne tombe jamais vers le sol ! Pourvoyons-nous de ces ailes ; par elles nous volerons même au delà de l'océan de cette vie. Le vol rapide des oiseaux franchit, en peu d'instants et sans obstacles, les montagnes, les plaines, les plages et les mers. Telle l'âme : dès qu'elle a des ailes, dès qu'elle s'est éloignée des choses du siècle, rien ne peut l'arrêter, elle plane au-dessus de tous les obstacles, même hors de l'atteinte des traits enflammés du démon. Le démon ne saurait lancer ses traits avec assez d'adresse pour frapper juste à une hau-

teur si grande. Cependant il les lance, tant il est présomptueux; mais, loin d'arriver au but, ils retombent vers lui, employés en pure perte; ou plutôt ils retombent sur sa propre tête : il faut que tout ce qui sort de Satan fasse une blessure. Un projectile lancé par la main de l'homme, ou frappe le but visé, ou un oiseau, ou un mur, ou un habit, ou du bois, ou fend l'air; il faut de même que le trait du démon atteigne quelque part : s'il ne blesse pas celui contre lequel il est dirigé, il retombe nécessairement sur celui qui le lance. Bien des choses prouvent que, lorsque nous ne sommes pas frappés, c'est le démon qui l'est. Par exemple, il tendit des piéges à Job : il ne lui nuisit pas, il se nuisit à lui-même; il tendit des piéges à Paul, il ne l'atteignit pas, il fut blessé lui-même. Le bon sens suffit pour nous faire voir qu'il en est de même en toute circonstance. Quand il voudra nous blesser, il sera atteint lui-même, surtout si, armés contre lui de l'épée et du bouclier de la foi, nous veillons avec soin pour n'être pas vaincus et faits prisonniers. Les traits du démon sont les désirs mauvais, surtout la colère, ce feu, cette flamme, qui saisit, qui consume, qui dévore. Opposons-lui pour l'éteindre la mansuétude et la patience. Un fer rouge plongé dans l'eau perd sa chaleur; si la colère tombe sur un homme doux et patient, elle ne le blesse point, elle lui est utile au contraire et le rend plus fort. Rien ne peut être comparé à la bonté et à la patience. Celui qui possède ces vertus ne s'émeut pas d'une injure; son âme, comme le diamant, est invulnérable; les traits de l'envie s'émoussent contre elle. Ou plutôt l'homme bon et patient est élevé, et si élevé, qu'aucun trait ne peut l'atteindre. Riez-vous de l'homme qui est irrité contre vous; ne riez pas ouvertement, pour ne pas l'irriter davantage, mais dans votre âme, en vous-même, et pour vous seul. Nous rions des enfants qui nous frappent avec colère, parce qu'ils se blessent eux-mêmes. Si vous riez du méchant, il y aura donc entre lui et vous la même différence qu'entre un enfant et un homme; au contraire, si vous vous irritez à votre tour, vous devenez semblable à un enfant. Ceux qui se laissent aller à la colère sont moins sensés que les enfants. Je vous le demande encore, si quelqu'un voyait un enfant en colère, ne se rirait-il pas de lui? Faites de même à l'égard des hommes en colère : cet état prouve la pusillanimité, et s'il y a pusillanimité, il y a déraison : « Les hommes pusillanimes sont dénués de tout bon sens. » *Prov.*, XIV, 29. Or, celui qui est dénué de bon sens est semblable à un jeune enfant. Au contraire, « celui qui est patient est orné de tous les dons de la prudence. » Appliquons-nous donc à être patients; la recherche de cette vertu conduit à une grande sagesse. Puissions-nous par elle parvenir à l'héritage qui nous a été promis en Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIII.

« C'est par la foi que Noé, ayant été averti par le ciel, et craignant ce qu'on ne voyait point encore, bâtit l'arche pour sauver sa famille. Par là il condamna le monde et fut héritier de la justice qui naît de la foi. »

1. « C'est par la foi que Noé, ayant été averti par le ciel. » L'Apôtre parle ici dans le même sens que le Fils de Dieu, quand il disait au sujet de sa venue : « Les hommes épousaient des femmes et les femmes des maris, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche. » *Luc.*, XVII, 27. C'est avec raison qu'il leur rappelle le souvenir d'un exemple particulier à leur nation. Celui d'Enoch était uniquement un exemple de foi; celui de Noé est en même temps un exemple d'incrédulité. C'est une consolation et un encouragement parfait de voir que ceux qui ont eu la foi ont été récompensés, et que les incrédules ont été punis. Que dit-il, en effet? « C'est par la foi que Noé, ayant été averti par le ciel. » Que signifient ces mots? Qu'une prédiction avait été faite à Noé. Avis est là synonyme de prophétie. Ailleurs il est écrit pareillement : « Il avait été averti par le Saint-Esprit; » *Luc.*, II, 26; et encore : « Et de quoi Dieu l'avertit-il? » Remarquez-vous que l'Esprit saint est égal au

C'est une consolation de voir les justes récompensés et les méchants punis.

Père en honneur? Le Père prédit, l'Esprit saint prédit aussi. Pourquoi parle-t-il ainsi ? Pour montrer que l'avis de Dieu est une prophétie. « Ce qu'on ne voyait point encore, » c'est-à-dire le déluge. « Craignant, il bâtit l'arche. » La raison ne pouvait pas lui suggérer cette crainte; les hommes épousaient des femmes et les femmes des maris, l'air était pur, il n'y avait aucun présage. Il craignit cependant; aussi est-il dit : « C'est par la foi que Noé, ayant été averti par le ciel, et craignant ce qu'on ne voyait point encore, bâtit l'arche pour sauver sa famille. » Qu'en résulta-t-il ? « Par là il condamna le monde. » Il montra que les hommes étaient dignes du supplice qui les attendait, puisque la vue de la construction de l'arche ne les corrigeait pas. « Il fut héritier de la justice qui naît de la foi; » c'est-à-dire, il parut juste, parce qu'il avait cru en Dieu. Sa conduite fut celle d'une âme sincèrement attachée à Dieu et persuadée que rién n'est aussi digne de foi que ses paroles; l'âme incrédule fait le contraire. Il est certain d'ailleurs que la justice de Noé naquit de sa foi. Le déluge lui avait été prédit, comme la géhenne nous a été prédite. Mais en ce temps-là on se riait de lui, on le couvrait de ridicule; pour lui il ne s'en émut pas.

« C'est par la foi que celui qui fut appelé Abraham obéit à Dieu, entrant dans le pays qu'il devait recevoir pour héritage, et il partit sans savoir où il allait. C'est par la foi qu'il demeura dans la terre qui lui avait été promise, comme dans une terre étrangère, habitant sous des tentes, ainsi qu'Isaac et Jacob héritiers des mêmes promesses. » Qui Abraham vit-il qui pût lui inspirer ce zèle? Il eut un père gentil et idolâtre, il n'avait pas entendu les prophètes, il ne savait pas où il allait. Ceux qui avaient eu la foi selon les traditions hébraïques recherchaient les exemples des hommes qui avaient reçu de grandes richesses. L'Apôtre fait voir qu'avant Abraham, nul, à la connaissance de ce patriarche, n'avait encore reçu le prix de sa vertu, nul n'avait eu de récompense. Abraham quitta donc sa demeure et sa patrie, il s'en éloigna sans savoir où il allait. Qu'y a-t-il d'étonnant que ses descendants aient vécu dans cette attente, puisqu'il y vécut? Il vit que la promesse de Dieu ne s'accomplissait pas en lui, et il ne s'impatienta point; il lui avait été dit : « Je donnerai à toi et à tes descendants cette terre. » Il vit son fils traité en étranger sur cette terre promise, loin de laquelle son neveu le vit lui-même errer dans des pays étrangers, et son âme ne s'en émut point. Ce qui arriva à Abraham était conforme à la logique des événements; il fallait sans doute que la promesse de Dieu ne vînt à effet que pour ses descendants, quoiqu'il lui eût été dit : « A toi et à ta postérité; » et non point : A toi dans ta postérité. Ni lui, ni Isaac, ni Jacob ne virent l'accomplissement de cette promesse. L'un fut serviteur à gages, l'autre fut banni, l'autre s'éloigna par crainte : parfois ils furent vainqueurs de leurs ennemis, et parfois ils auraient péri eux-mêmes, sans le secours de Dieu. C'est pourquoi il est dit : « Héritiers des mêmes promesses. » Non pas Abraham seul, mais aussi les héritiers de la même promesse. Il s'en explique ensuite avec plus de clarté encore : « Tous ces saints sont morts dans la foi, n'ayant point reçu les biens que Dieu leur avait promis. » Il est bon de rechercher comment, après avoir dit que Dieu enleva Enoch, afin qu'il ne vît pas la mort, et que celui-ci ne parût plus, il ajoute : « Tous ces saints sont morts dans la foi; » et encore pourquoi il dit : « N'ayant point reçu les biens que Dieu leur avait promis; » puisqu'il nous a fait voir que Noé avait reçu le salut de sa famille, qu'Enoch avait été enlevé, qu'Abel parle encore, et qu'Abraham avait reçu la terre promise. Nous lisons cependant bien : « Tous ces saints sont morts dans la foi, n'ayant point reçu les biens que Dieu leur avait promis. » Que signifient ces paroles? Il est nécessaire de résoudre le premier point, puis le second. « Tous ces saints sont morts dans la foi. » Tous n'est pas mis parce qu'ils sont tous morts, mais pour tous ceux que nous savons être morts, qui tous, excepté Enoch, sont morts. Quant aux mots : « N'ayant pas reçu les biens que Dieu leur avait promis, » ils sont rigoureusement vrais : la promesse faite à Noé ne disait pas qu'elle lui serait accordée.

2. Qu'entend-il par les biens que Dieu leur avait promis? Une terre avait été promise à Isaac et à Jacob; mais quels étaient les biens promis à Noé, à Abel et à Enoch? ou, s'il ne parle que de ces derniers; ou s'il parle aussi des autres, au nombre des biens qui avaient été promis n'étaient pas l'admiration dont jouit Abel, l'enlèvement d'Enoch et le salut de Noé; ces événements furent des conséquences particulières de leur vertu, et comme un avant-goût des biens à venir. Dieu, voyant dès le commencement que le genre humain avait besoin de beaucoup de condescendance, ne se contente pas de promettre les biens futurs, il donne aussi les biens terrestres. De même Jésus-Christ disait à ses disciples : « Quiconque aura quitté sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, recevra le centuple et possédera la vie éternelle; » et ailleurs : « Cherchez le royaume de Dieu, et toutes ces choses vous seront données par surcroît. » Remarquez-vous que ce surcroît nous est donné afin que nous ne nous découragions point? Les athlètes sont l'objet de soins, même quand ils sont dans l'arène, mais ne jouissent pas d'un repos complet, tant qu'ils sont dans leur profession; ce repos ne leur est accordé que plus tard. C'est ainsi que Dieu nous donne ce surcroît, afin que nous participions plus tard au céleste repos; il nous le donne, mais il réserve l'accomplissement de toute sa promesse pour l'avenir. Il a déclaré qu'il en est ainsi par ces mots : « Voyant ces biens et comme les saluant de loin. » Il y a là un sens mystique, à savoir : ils ont été les devanciers de tout ce qui a été dit touchant les biens futurs, la résurrection, le royaume des cieux et les autres vérités annoncées par Jésus-Christ, et qui sont les promesses de Dieu. Ou tel est le sens des paroles de l'Apôtre, ou elles signifient qu'ils ne reçurent pas ces promesses, mais qu'ils moururent y ayant une certaine confiance par intuition; cette confiance leur venait de la foi seule. Voyant, dit-il, ces choses de loin, c'est-à-dire, à travers quatre générations, car c'est après ce laps de temps que les Israélites sortirent d'Egypte. « Ils les saluaient avec joie. » Ils étaient tellement persuadés de sa réalisation qu'ils la saluaient, en quelque sorte. Il y a ici une image qui rappelle les navigateurs apercevant de loin les villes où ils désirent aborder : avant d'y entrer, ils en prennent possession, pour ainsi dire, par leurs cris joyeux. « Ils attendaient cette cité qui a un ferme fondement, dont Dieu même est le fondateur et l'architecte.» Vous le voyez, avoir reçu ces promesses consistait pour eux à en attendre avec confiance l'accomplissement. Si donc on peut recevoir par la foi, nous le pouvons comme eux, ils ne furent pas mis en possession de ces biens, mais ils les contemplaient par le désir. Pourquoi? Afin que nous ayons honte de voir qu'ils n'attendaient pas les biens de la terre, qui leur étaient promis, et qu'ils cherchaient la cité future; tandis que Dieu nous parle en toute manière de la céleste cité, et nous cherchons cependant les biens de ce monde. Il leur avait dit : « Je vous donnerai les biens temporels. » Mais, comme il les vit dignes, ou plutôt comme ils se montrèrent dignes de richesses plus grandes, il ne voulut pas les doter des autres, leur destinant celles-ci. Il nous montre qu'ils méritèrent celles du ciel, parce qu'ils ne se laissèrent pas enchaîner par celles de la terre. C'est comme si l'on promettait à un homme intelligent des jouets d'enfant, non point pour qu'il les accepte, mais afin qu'il fasse voir sa sagesse et son vif désir d'obtenir des biens plus grands. C'est nous montrer, en effet, qu'ils méprisaient les choses de la terre au point de ne pas accepter celles qui leur étaient données. C'est encore pourquoi leurs descendants, qui avaient des goûts terrestres, acceptèrent ces dons. Que faut-il entendre par « cette cité qui a un ferme fondement? » A-t-elle même des fondements? Ceux qu'elle a ne sont point comparables aux fondements des demeures terrestres. « Dont Dieu même est le fondateur et l'architecte. » Quel admirable éloge de cette cité!

Ne soyons pas plus faibles qu'une femme.

« C'est aussi par la foi que Sara. » L'Apôtre nous excite à ne pas se montrer plus faibles qu'une femme. Mais, dira-t-on, comment Sara avait-elle la foi, puisqu'elle rit? Le rire était de l'incrédulité, mais la crainte qui suivit était de



la foi; c'était faire acte de foi que de dire : « Je n'ai pas ri. » *Genes.*, XVIII, 15. L'incrédulité s'étant évanouie, Sara entra dans la foi. « C'est aussi par la foi que Sara reçut la vertu de concevoir, et eut un fils après l'âge d'avoir des enfants. » Qu'est-ce à dire, « de concevoir ? » C'est d'être fécondée, de pouvoir engendrer, elle qui était frappée d'impuissance et de stérilité. Il y avait un double empêchement : l'un venant de l'âge, puisqu'elle était vieille, et l'autre de la nature, puisqu'elle était stérile. « C'est pourquoi, d'une femme seule et mourante, il est sorti une multitude pareille à celle des étoiles du ciel et du sable innombrable qui est sur le bord de la mer. » « C'est pourquoi d'elle seule tous sont sortis. » Il ne dit pas qu'elle eut un seul fils, mais qu'elle devint la la mère d'un nombre d'enfants au-dessus de celui qu'atteignent les plus fécondes : « Pareil à celui des étoiles. » Comment donc les énumère-t-il bien souvent, quoiqu'il ait dit : De même qu'on ne peut compter les étoiles du ciel, ainsi vos descendants seront innombrables ? Ou c'est une hyperbole, ou bien c'est une allusion à leur succession non interrompue. On peut compter les ancêtres d'une maison, ceux de tel homme ou de tel autre; mais ici, dès l'instant que cette race est comparée aux étoiles pour le nombre, il n'en est pas de même.

3. Telles sont les promesses de Dieu; c'est avec cette facilité qu'elles s'accomplissent. Si les biens qu'il a promis comme par surcroît sont si admirables, si glorieux et si magnifiques, comment seront ceux dont ils sont le surcroît, le surperflu? Qui peut-il y avoir de plus heureux que ceux qui acquièrent ces derniers? Qui de plus malheureux que ceux qui ne les acquièrent pas? On plaint celui qui est banni de sa patrie, celui qui a perdu un héritage : combien est plus déplorable le sort de celui qui est exclu du ciel et du céleste héritage? Que dis-je ? il n'est pas seulement digne des larmes que l'on accorde à un homme qui a éprouvé un revers dont il n'est pas la cause; c'est par un effet de sa libre volonté que celui-ci s'est adonné au vice : il est un objet digne de lamentations et de deuil. Notre-Seigneur Jésus-Christ pleura sur Jérusalem et déplora amèrement son sort, quelles que fussent les impiétés de cette ville. On ne saurait dire quels gémissements, quelles lamentations sont dues à nos péchés. Si tout l'univers, si les pierres, si les forêts, si les animaux de la terre, si les oiseaux, en un mot, si toute la nature pouvait élever la voix au même instant pour déplorer le malheur que nous avons eu de perdre ces biens, notre malheur serait encore au-dessus d'un tel concert de lamentations. Quelle langue, en effet, pourrait exprimer, quelle intelligence faire comprendre cette félicité et cette béatitude, cette volupté, cette gloire, cette joie, cette magnificence, dont il est écrit « que l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu et le cœur de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment? » I *Cor.*, II, 9. Il ne dit pas seulement que ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment surpasse le cœur de l'homme, mais encore que le cœur d'aucun homme ne l'a jamais conçu. Comment se faire une image de ces biens que Dieu lui-même prépare, qu'il crée? Si, dès la création même, alors que nous n'avions encore rien fait, il nous a prodigué des largesses telles que le paradis et la faculté de converser avec lui, nous promettant l'immortalité et le bonheur d'une vie exempte de soins : à ceux qui ont fait tant de choses, qui ont si héroïquement combattu et souffert pour sa gloire, que ne donnera-t-il pas? Pour nous il n'a pas épargné son Fils unique, pour nous il a livré à la mort son propre Fils; si, lorsque nous étions ses ennemis, il nous a honorés de si grands biens, de quoi ne nous comblera-t-il pas alors que nous sommes ses amis? Quelles ne seront pas ses largesses, après nous avoir réconciliés avec lui? On ne saurait dire comment ni combien il est riche, et il a un vif désir de notre amitié, il fait tout pour l'acquérir; mais nous, mes chers frères, nous faisons bien peu pour la lui donner : que dis-je? nous ne faisons rien; il veut nous combler de ses biens, et nous ne le voulons pas. C'est la ferme volonté de Dieu; il l'a montré par tout ce qu'il a fait pour nous. Pour notre propre salut nous ne savons pas mépriser un peu d'or: il a, pour nous, donné son divin Fils.

Usons comme il convient de l'affection de Dieu, sachons jouir de son amitié : « Vous êtes, dit-il, mes amis, si vous faites ce que je vous dis. » *Joan.*, XV, 14.

Par quelle merveille, d'ennemis que nous étions, séparés de lui par un abîme incommensurable, et déchus à une distance immense au-dessous de lui, nous a-t-il faits et appelés ses amis? Que ne devons-nous point souffrir de tout cœur pour conserver cette amitié? Pour l'amitié d'un homme nous bravons souvent le danger, et à celle de Dieu nous ne saurions sacrifier quelque vil argent? Vraiment c'est à quoi il faut donner notre douleur, nos larmes, nos gémissements, nos lamentations, toute la force de nos plaintes. Nous sommes tombés de notre espérance, nous sommes déchus des célestes hauteurs, nous nous sommes montrés indignes des bonnes grâces de Dieu, nous avons été ingrats et méchants après tant de bienfaits, le démon nous a dépouillés de tous les biens; nous qui avions été jugés dignes du titre d'enfants de Dieu, de frères et cohéritiers de Jésus-Christ, nous ne différons en rien des ennemis de Dieu, qui le poursuivent de leurs outrages. Où sera donc notre consolation? Il nous a lui-même appelés au ciel; nous nous sommes nous-mêmes jetés dans la géhenne. Le mensonge, le vol, l'adultère ont envahi le monde : les uns répandent le sang sur le sang, d'autres commettent des crimes plus grands encore que l'effusion du sang. La plupart de ceux qui sont injuriés, la plupart de ceux qui sont trompés préféreraient mille fois la mort à ces souffrances, et, si la crainte de Dieu n'arrêtait leur main, ils finiraient leurs jours, tant ils ont soif de leur propre mort! Cette tendance au suicide et au meurtre n'est-elle pas le plus grand de tous les maux? « Malheur à moi! » s'écriait le prophète avec douleur. « Le juste a disparu d'entre les hommes ; et personne ne fait le bien. » *Mich.*, VII, 2. Et nous aussi maintenant nous nous écrierons : Malheur à nous-mêmes ! Et que chacun de vous se joigne à mes lamentations. Il y en a peut-être qui suspectent ces paroles et qui s'en rient : raison de plus pour déplorer davantage l'aveuglement des hommes : nous sommes insensés, et, ne comprenant pas que nous le sommes, nous rions là où il faudrait gémir. « Elle est révélée aussi la colère de Dieu venant du ciel contre toute l'impiété et l'injustice des hommes. » *Rom.*, I, 18. « Dieu se manifestera dans sa venue; le feu marchera au-devant de lui, et les fureurs de la tempête l'environneront. » *Psalm.* XLIX, 3. Un feu ardent brûlera en sa présence et consumera tous ses ennemis. *Ibid.*, XCVI, 3. « Le jour du Seigneur sera enflammé comme la fournaise. » *Malach.*, IV, 1. Mais personne n'arrête son esprit sur ce tableau, et de si terribles images sont traitées avec dédain comme s'il s'agissait de fables vulgaires. Personne ne veut entendre ces vérités; tous en font un objet de raillerie coupable. Comment sortirons-nous de ce triste état? d'où nous viendra le salut? Nous avons succombé, nous sommes entièrement perdus, nous sommes un objet de risée et de mépris pour les infidèles et les démons.

4. Et maintenant le démon triomphe et se réjouit, tandis que nos anges gardiens sont dans la tristesse et la confusion. Personne ne se convertit, c'est en vain que Dieu nous prodigue ses bontés, et vous vous riez même de nos exhortations. Voici le temps d'appeler en témoignage les cieux et les éléments, puisqu'il n'est personne qui veuille entendre : « Cieux, écoutez, et vous, terre, prêtez l'oreille, parce que le Seigneur a parlé. » Vous qui n'êtes point encore tombés dans la débauche, tendez, tendez la main à ceux qui ont fait naufrage; vous qui êtes sains, à ceux qui sont malades; vous qui êtes sages, à ceux qui sont insensés; vous qui êtes fermes, à ceux qui sont ébranlés. Que personne, je vous en supplie, ne préfère quoi que ce soit au salut du prochain; que vos remontrances et vos exhortations aient un but unique, l'utilité du prochain. Quand la maladie s'empare du maître, les serviteurs eux-mêmes s'emparent de l'autorité sur lui. Lorsqu'il est dans le feu et le trouble de la fièvre, le troupeau des esclaves l'entoure et le pousse à sa perte en méconnaissant son autorité. Convertissons-nous, je vous en conjure; des dangers quotidiens, des naufrages, d'innombrables causes de ruine et la

colère de Dieu nous entourent de toute part. Et nous sommes dans une fausse sécurité, tranquilles comme si nous étions agréables à Dieu : nous employons tous nos bras à l'acquisition des biens terrestres, et non à nous porter un mutuel secours; tous au rapt, aucun à la défense; chacun met tout son zèle à chercher comment il accroîtra ses richesses, personne à chercher comment il portera secours à celui qui en a besoin; chacun est plein de sollicitude pour savoir comment il agrandira sa fortune, personne pour savoir comment il sauvera son âme; tous ont une seule crainte : Gardons-nous, disent-ils, de la pauvreté; personne ne tremble et n'a horreur de tomber dans la géhenne. Voilà les crimes qui sont dignes de nos pleurs, dignes d'accusation, dignes de réprobation. C'est malgré moi que je parle ainsi, la douleur m'y oblige : pardonnez-moi; les angoisses de mon âme m'arrachent des paroles que je ne voulais pas prononcer. Je vois de terribles menaces, un désastre où il n'y aura pas de remède possible; nos maux sont trop grands pour pouvoir être guéris; nous sommes perdus. « Qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux une source de larmes, » *Jerem.*, IX, 1, afin que je me lamente? Pleurons, mes frères, pleurons et gémissons. Peut-être y en a-t-il qui disent : Il ne nous parle de rien autre que de lamentations, de rien autre que de larmes. Je ne le voudrais pas, croyez-le, je ne le voudrais pas; mais ne vous adresser qu'éloges flatteurs, le pourrais-je? hélas! c'est l'heure des pleurs.

Les larmes ne sont point honteuses, mais les actions mauvaises.

Le mal, mes frères, n'est pas à se lamenter; il est à faire ce qui mérite des lamentations; il ne faut pas avoir honte des larmes, mais des actions sur lesquelles il faut pleurer. Ne méritez point le châtiment, et je cesse de me plaindre; ne vous perdez pas, et je cesse mes larmes. En présence d'un trépassé, vous exhortez tout le monde à la tristesse, et vous accusez de dureté de cœur ceux qui ne gémissent pas : vous voulez donc que je ne pleure pas sur une âme morte? Mais je ne puis être père si je ne verse pas des larmes; et je suis un père aimant et bienveillant. Ecoutez ce cri de Paul : « Mes petits enfants, pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement. » Quelle mère en travail jette des plaintes aussi amères? Que ne pouvez-vous voir le zèle de mon cœur? vous verriez que je suis plus torturé que toute mère, que je souffre plus qu'une jeune femme prématurément veuve. Celle-ci ne pleure pas autant sur son mari, un père autant sur la mort de son fils, que je ne pleure sur cette multitude qui m'entoure. Nulle part le progrès vers le bien, partout le crime et les actes condamnables; personne ne juge que son devoir est de plaire à Dieu; médisons, disent-ils, de celui-ci et de celui-là : celui-là est indigne d'être clerc, celui-ci mène une vie déshonnête. Quand nous devrions pleurer sur nos péchés, nous jugeons le prochain. Serions-nous éloignés des désordres du monde, nous ne devrions pas agir ainsi; « car, qui met de la différence entre vous? qu'avez-vous que vous n'ayez reçu? et, si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous, comme si vous ne l'aviez point reçu? » I *Cor.*, IV, 7. Pourquoi jugez-vous votre frère, quand vous êtes vous-même chargé de péchés sans nombre? Au lieu de dire : Celui-là est méchant, et dangereux, et pervers, pensez à vous-même, recherchez et examinez avec soin vos erreurs, et vous vous repentirez d'avoir médit. Rien n'est propre à nous exhorter, à nous corriger, comme l'examen de nos propres fautes. Si nous appliquons notre esprit à ces deux considérations, nous pourrons obtenir les biens promis par Dieu, nous pourrons nous laver, nous purifier de nos souillures : que ce soit là notre unique pensée, l'unique objet de notre sollicitude. Soyons contrits en cette vie, mes frères, afin de ne pas subir le supplice dans l'autre, afin de jouir d'un bonheur sans fin, là où il n'y a ni douleur, ni affliction, ni gémissement; afin d'hériter des biens éternels qui surpassent le cœur de l'homme, en Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIV.

« Tous ces saints sont morts dans la foi, n'ayant point reçu les biens que Dieu leur avait promis, mais les voyant et comme les saluant de loin, et confessant qu'ils étaient étrangers et voyageurs sur la terre. Car ceux qui parlent de la sorte font bien voir qu'ils cherchent leur patrie. Et s'ils avaient pensé à celle d'où ils étaient sortis, ils auraient eu certainement assez de temps pour y retourner. Mais ils en désiraient une meilleure, qui est le ciel : aussi Dieu ne rougit point d'être appelé leur Dieu; car il leur avait préparé une cité. »

1. La première des vertus, la vertu même consiste à être en ce monde étranger et voyageur, à n'avoir rien de commun avec les choses qui s'y trouvent, et à s'en éloigner comme de biens étrangers, à l'exemple de ces bienheureux disciples dont il dit : « Ils ont mené une vie errante, couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, abandonnés, affligés, persécutés, eux dont le monde n'était pas digne. » Ceux-là confessaient qu'ils étaient étrangers et voyageurs. Paul va plus loin encore. Il ne se contente pas d'affirmer qu'il est étranger et voyageur, mais il ajoute qu'il est mort au monde et que le monde est mort pour lui : « Le monde est crucifié pour moi, et je suis crucifié pour le monde. » *Galat.*, VI, 14. Nous, au contraire, nous agissons, nous vivons complétement en citoyens de la terre; et ce que les justes étaient pour cette vie, c'est-à-dire étrangers et morts, nous le sommes pour le ciel; ce qu'ils étaient pour le ciel, y vivant et s'y conduisant en citoyens d'une telle patrie, nous le sommes pour le monde. C'est pourquoi nous sommes morts, puisque nous avons renoncé à la vie véritable pour choisir cette vie temporelle; c'est pourquoi nous avons irrité Dieu en ce que, lorsqu'il nous était offert de jouir des biens qui sont dans le ciel, nous ne voulons pas nous séparer de ceux qui sont sur la terre. Semblables au ver, nous rampons de la boue à la fange, et puis de la fange à la boue. Et certes, nous ne voulons pas même soulever la tête, ni nous écarter des choses terrestres; mais, comme ensevelis dans le léthargique engourdissement de l'ivresse, nous restons plongés dans de stupides visions. Tels ces hommes qu'enchaînent les douceurs du sommeil, non-seulement la nuit, mais quand le matin est venu et que le jour a lui : ils gisent sur leur couche, ils n'ont pas honte d'être les esclaves de ce plaisir, et de faire du temps du travail et de l'étude le temps du sommeil et de la paresse; tels nous-mêmes, le jour près d'éclore, la nuit près de finir, ou plutôt pendant le jour (« travaillons, est-il écrit, tandis qu'il est jour, » *Joan.*, IX, 4), nous faisons les œuvres de la nuit, dormant, contemplant des songes, caressant des fantômes trompeurs.

Nous fermons les yeux de l'esprit et du corps, nous parlons à la légère, nous déraisonnons. Si le démon nous fait une blessure profonde, nous ne le sentons même pas, alors même qu'il consommerait notre ruine spirituelle, alors même qu'il porterait l'incendie dans la demeure de notre âme. Bien plus, nous n'attendons pas que ces désastres nous viennent du dehors : nous les accomplissons nous-mêmes, allant au-devant du mal et de ses blessures, gisant dans notre honte, dépouillés de tout honneur, ne cachant pas nos actions déshonnêtes et ne permettant pas au prochain de les cacher; existence toute de dégradation, qui fait de nous la risée et le jouet continuel de ceux qui nous voient et de ceux qui nous approchent. Ne savez-vous donc point que les méchants se rient de leurs pareils et les condamnent ? C'est que Dieu a mis en nous un juge inviolable, incorruptible, même lorsque nous sommes tombés tout au fond de l'abîme du vice. Le méchant se condamne lui-même, et pourtant, si quelqu'un l'accuse de méchanceté, il en rougit, il s'en indigne, il se dit victime d'une injure. Donc, si les pervers ne condamnent pas dans leurs propres œuvres le mal qu'ils font sciemment, ils se condamnent assurément par leurs discours. Mais je dis qu'ils se condamnent aussi dans leurs œuvres. En cherchant l'ombre, en se cachant pour agir, ne donnent-ils pas la preuve la plus énergique qu'ils réprouvent leur propre conduite ? L'essence du vice est une chose si évidente, qu'il a pour accusateurs ceux même qui le pratiquent : la vertu est si belle, qu'elle impose l'admiration même à ceux qui ne la pratiquent pas. Le débauché loue la tempérance et la continence,

l'avare condamne l'injustice, l'homme irascible admire la patience et blâme la susceptibilité, le libertin décrie le libertinage. Comment donc s'abandonne-t-il à ce vice? Par lâcheté, quoiqu'il juge qu'il fait mal. S'il en était autrement, il ne cacherait pas ses actions et ne repousserait pas le blâme du prochain. Il y en a même qui, las de porter le fardeau de la honte, se sont donné la mort : tant le bon et l'honnête trouvent en nous-mêmes un puissant témoignage! Le bien nous apparaît avec plus d'éclat que la lumière du soleil; nous savons que rien n'est aussi honteux que le mal.

Les saints étaient des étrangers et des voyageurs sur la terre.

2. Les saints étaient des étrangers et des voyageurs. Comment et pour quelle raison? Où Abraham confesse-t-il qu'il était étranger et voyageur? Peut-être l'a-t-il déclaré; car nous connaissons toute cette parole de David : « Je suis étranger et voyageur, comme tous mes pères. » *Psalm.* XXXVIII, 13. En effet, des hommes qui habitaient sous la tente et qui achetaient leurs tombeaux à prix d'argent, n'étaient-ils pas étrangers et voyageurs, puisqu'ils ne possédaient même pas une place pour ensevelir leurs proches? Quoi donc? voulaient-ils dire qu'ils étaient étrangers en Palestine seulement? Nullement, mais dans le monde entier; et c'est avec raison. Ils n'y voyaient aucun des biens qu'ils désiraient; tout leur était étranger et indifférent. Ils voulaient pratiquer la vertu; ils n'avaient donc rien de commun avec un monde où dominait le vice. Aussi avaient-ils bien peu d'amis, peu de confidents. Comment étaient-ils étrangers? Ils n'avaient aucun souci des choses de la terre, et ils le prouvaient par leur conduite, plus que par leurs paroles. Comment? Dieu dit à Abraham : Quitte ce pays qui te paraît être ta patrie, et viens dans un autre; et il ne fut point arrêté par les affections domestiques, mais il les abandonna sans regret, comme on quitte des biens qui ne vous appartiennent pas. Dieu lui dit : Offre-moi en sacrifice ton fils unique; et il le lui offrit comme s'il n'avait pas de fils et aucun des sentiments de la nature humaine. Les richesses qu'il avait, il les mettait en commun avec tous ceux qui l'approchaient, et il n'en faisait aucun cas, il laissait la première place aux autres, il affrontait les dangers, il endurait des souffrances sans nombre; il ne bâtissait pas de somptueuses demeures, il ne s'abandonnait pas aux délices, il n'avait aucun souci du vêtement ni des autres vanités du siècle. Mais il remplissait les devoirs de citoyen de la céleste cité : il pratiquait l'hospitalité, la charité, la miséricorde, la patience, le mépris des richesses, de la gloire mondaine et des autres biens de la terre. Son fils imita son exemple. Chassé, poursuivi par la haine, il partit, il céda sa place, comme quelqu'un qui est sur la propriété d'autrui; car les étrangers se soumettent à toute sorte de traitements, comme n'étant pas dans leur patrie. Lorsque son épouse lui était enlevée, il le souffrait comme s'il eût été étranger; mais il cultivait avec grand soin les vertus d'en haut, la modestie, l'honnêteté, une constante tempérance. Après avoir engendré Jacob et Esaü, il n'eut plus aucun commerce avec son épouse, et il ne se maria qu'après avoir perdu la vigueur de la jeunesse, montrant qu'il ne se mariait point pour la satisfaction des appétits charnels, mais pour servir à l'accomplissement des promesses de Dieu. Que fit Jacob? ne se contentait-il pas du pain et du vêtement, que désirent les étrangers tombés dans l'extrême pauvreté? exilé, ne s'en allait-il pas sans résistance comme un étranger? ne fut-il pas mercenaire? ne souffrit-il pas des maux sans nombre, toujours errant comme un étranger? Les saints, par leur patience dans l'adversité, montraient qu'ils cherchaient une autre patrie que la terre.

Merveilleuse différence! ces saints hommes souffraient cruellement chaque jour, désireux de sortir de ce monde pour retourner dans leur céleste patrie; nous, au contraire, quand survient la maladie, nous oublions tout pour nous abandonner, comme des enfants, aux larmes que nous arrache la peur de mourir. C'est à bon droit qu'il en est ainsi. Nous ne vivons pas en ce monde comme des étrangers qui ont hâte de retourner dans leur patrie, mais comme si nous marchions au supplice. Aussi gémissons-nous, n'ayant pas fait de cette vie l'usage qui convient, et l'ayant prise à rebours; aussi pleurons-nous, quand nous devrions nous réjouir; aussi re-

doutons-nous le jugement qui nous attend, comme redoutent le tribunal les homicides et les chefs de voleurs; devant le souvenir de tous nos crimes, nous frémissons de crainte. Les saints n'étaient pas ainsi : ils soupiraient après la patrie. Paul soupirait comme eux, quand il écrivait : « Nous qui sommes dans ce corps comme dans une tente, nous gémissons sous sa pesanteur. » II *Cor.*, v, 4. Tel était Abraham et tous ceux qui étaient avec lui : ils étaient étrangers dans le monde entier et cherchaient la patrie. Quelle est cette patrie? est-ce celle qu'ils avaient quittée? Nullement : rien, en effet, ne les eût empêchés d'y rentrer et d'en être les citoyens. Mais ils cherchaient la patrie qui est au ciel. C'est ainsi qu'ils avaient hâte de quitter la terre; c'est ainsi qu'ils plaisaient à Dieu; et c'est pourquoi celui-ci ne rougissait pas d'être appelé leur Dieu. Merveilleux honneur! il lui était agréable d'être appelé leur Dieu. Qu'est-ce à dire? il est appelé le Dieu de la terre et du ciel, et nous voyons une merveille en ce qu'il ne rougissait pas d'être appelé leur Dieu? Oui, c'est une grande et une bien grande chose, et la preuve certaine d'une grande béatitude. Comment? En ce qu'il porte le nom de Dieu du ciel et de la terre, comme celui de Dieu des nations, en tant que créateur de toute chose; mais il est le Dieu de ces saints, en ce sens qu'il est leur meilleur ami. Un exemple va nous le montrer. Que se passe-t-il dans les familles des grands? Quand l'un des intendants est en grande faveur, il gère toutes les affaires, il jouit d'une confiance illimitée auprès de son maître, on lui donne même le titre de maître, et vous en trouverez beaucoup qui sont ainsi appelés. Que puis-je en conclure? on prétendra qu'il a pu dire Dieu d'Abraham, comme on disait, non pas le Dieu des nations, mais le Dieu de l'univers. Et ne voyez-vous pas quel honneur pour Abraham, d'autant plus qu'il ne l'avait pas recherché? On l'appelle aujourd'hui le Dieu des chrétiens, et ce nom surpasse la dignité de tous les chrétiens ensemble : combien plus, si on l'appelle le Dieu d'un seul, surpassera-t-il la dignité de cet homme? Le Dieu de la terre ne rougit pas d'être appelé le Dieu de trois hommes; et c'est à bon droit : ce n'est pas d'un seul monde, mais de mondes sans nombre qu'un saint est l'égal. « Il vaut mieux un seul homme faisant la volonté de Dieu, que dix mille impies. » *Eccl.*, XVI, 3. Il est donc évident que les patriarches confessaient qu'ils étaient étrangers. Mais se disaient-ils voyageurs parce qu'ils étaient en pays étranger? Nullement. David n'était-il pas roi et prophète? ne vivait-il pas dans sa patrie terrestre? pourquoi donc aurait-il dit : « Je suis étranger et voyageur? » *Psalm.* XXXVIII, 13. Et si on lui demande comment il l'est, il répond : « De la même manière que tous mes pères. » Voyez-vous maintenant comment ceux-ci étaient voyageurs? Nous avons, disaient-ils, une patrie ici-bas, mais non celle qui est la vraie patrie. Comment donc êtes-vous voyageurs? Nous le sommes sur la terre, David était voyageur sur la terre comme ses pères, et ses pères comme lui.

3. Soyons donc nous aussi étrangers sur la terre, que Dieu ne rougisse point d'être appelé notre Dieu. Il est injurieux pour lui d'être appelé le Dieu des méchants, et il les confond lui-même, tandis qu'il se réjouit quand on lui donne le nom de Dieu des hommes de bonne volonté, aimant le bien et pratiquant la vertu. Ne refusons-nous pas d'être les maîtres des mauvais serviteurs et ne les renvoyons-nous point? Si quelqu'un vient nous dire : Tel ou tel autre homme, qui se conduit indignement, est-il votre serviteur? nous nous hâtons de répondre : Point du tout; repoussant l'ignominie qui rejaillit du serviteur sur son maître, à cause des rapports qu'ils ont entre eux. A plus forte raison Dieu agit-il ainsi. Mais les saints patriarches étaient si admirables, ils avaient en lui une confiance si grande, que non-seulement il leur permet de lui donner le nom de Dieu, mais qu'il dit de lui-même : « Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob. » *Exod.*, III, 6. Et nous aussi, mes frères, soyons étrangers sur la terre, afin que Dieu ne rougisse pas de nous, de peur, dis-je, qu'il n'en rougisse et ne nous plonge dans la géhenne. Tels étaient ceux qui disaient : « Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre

nom, et fait beaucoup de prodiges en votre nom? » *Matth.*, VII, 22. Voyez ce que leur répond Jésus-Christ : « Je ne vous ai jamais connus. » Ainsi ferait un maître vers qui viendraient de mauvais serviteurs; il les repousserait, pour repousser la honte. « Je ne vous ai jamais connus, » dit-il. Eh quoi! Seigneur, vous les punissez sans les connaître? Nullement; je ne vous connais pas, signifie, en cet endroit, je vous désavoue et vous fuis. Gardons-nous cependant de voir dans cette parole une terrible malédiction. Si des hommes qui chassaient les démons et prophétisaient ont été désavoués, parce qu'ils n'avaient pas une vie conforme à leurs paroles, combien plus ne serons-nous pas désavoués? Mais comment, dira-t-on, peut-il se faire que ceux qui avaient prophétisé, fait des prodiges, chassé les démons, aient été désavoués? Il est vraisemblable qu'ils changèrent plus tard et devinrent méchants; en sorte que leur vertu antérieure ne leur servit de rien. Il ne faut pas seulement bien commencer, il faut finir encore mieux. Un orateur ne cherche-t-il pas à faire sa péroraison aussi belle que possible, afin de se retirer couvert d'applaudissements? L'administrateur d'une ville ne se préoccupe-t-il pas de l'issue honorable de son administration ? Si l'athlète ne se montre pas de plus en plus grand, et si, après avoir vaincu tous ses adversaires, il est terrassé par le dernier, toutes ses précédentes victoires ne sont-elles pas inutiles ? Quand même un pilote aurait traversé la mer, s'il laisse briser le navire à l'entrée du port, ne perd-il pas le fruit de tous ses travaux antérieurs? Que dire d'un médecin, qui, après avoir délivré un malade de son mal, au moment de compléter sa guérison, lui apporterait la mort? quelle est l'utilité de ses soins passés? Ainsi dans la vertu; quiconque n'a pas une fin digne du commencement, périt sans réserve. Tels sont ces hommes qui, après être sortis glorieux et triomphants des chaînes même de la persécution, deviennent plus tard faibles et timides. Ils sont privés de la récompense : Dieu ne les reconnaît pas. Persuadons-nous de cette vérité, nous tous qui poursuivons l'avancement dans les richesses; c'est le plus injuste de tous les désirs : « L'amour de l'or est la source de tous les péchés. » I *Tim.*, VI, 10. Ecoutons ces paroles, nous tous qui avons de la fortune et qui cherchons à l'accroître; écoutons, étouffons enfin ce désir, de peur d'entendre un jour la condamnation qu'il entraîne. Ecoutons maintenant et prenons garde, de peur d'entendre plus tard la sentence; écoutons maintenant avec crainte, de peur qu'un jour notre supplice ne nous soit annoncé en ces mots : « Retirez-vous de moi, je ne vous ai jamais connus, » *Matth.*, VII, 23, même lorsque vous prophétisiez et que vous chassiez les démons. Il est vraisemblable que le divin Maître a voulu encore insinuer en cet endroit qu'ils avaient même alors une vie coupable : au commencement, la grâce manifestait ses œuvres même par des mains indignes. Si elle se manifesta par Balaam, elle a pu se manifester aussi par des mains indignes, dans l'intérêt de ceux qui devaient en profiter. Les signes et les prodiges n'ont pu exempter du supplice ceux qui les faisaient; ainsi la dignité sacerdotale, y serait-on arrivé même à la charge la plus élevée, et la grâce eût-elle concouru à l'imposition des mains et aux autres actes du ministère, dans l'intérêt de ceux qui ont besoin des secours des supérieurs, n'empêchera pas d'entendre cette terrible parole : Je ne vous ai jamais connu, pas même dans les circonstances où la grâce s'est manifestée par votre intermédiaire. Quelle minutieuse enquête établira la parfaite pureté de la vie! Ne voit-on pas que cette pureté nous donnera seule l'entrée du royaume céleste? Sans elle, l'homme est perdu aurait-il fait des prodiges sans nombre. Rien ne cause à Dieu une joie aussi grande qu'une conduite irréprochable dans la vie. « Si vous me chérissez, » il n'ajoute pas : Faites des miracles; quoi donc ? « Observez mes commandements. » *Joan.*, XIV, 15. Et encore : « Vous serez mes amis, » non pas quand vous chasserez les démons, mais « si vous faites ce que je vous dis. » *Ibid.*, XV, 15. Les miracles sont les dons de Dieu; la vertu, même après qu'on a reçu le don des miracles, doit être l'unique objet de tous nos soins. Appliquons-nous donc à être les amis de Dieu, ne restons pas ses ennemis. Tel est le but constant de nos remon-

trances vis-à-vis de vous et de nous-même ; mais elle ne porte aucun fruit, et c'est pourquoi je tremble. Parfois je désirerais m'être tu, de peur d'avoir rendu votre péril plus grand. Entendre toujours les avis de Dieu et ne pas y conformer sa conduite, c'est l'irriter. Mais mon silence aurait un autre danger que je crains, celui de me taire, alors que mon ministère me fait un devoir de parler. Que ferons-nous donc pour nous sauver? Nous vivrons d'abord selon la vertu, pendant qu'il en est temps encore ; il faut répartir la culture des vertus, comme les agriculteurs divisent les travaux des champs : dans tel mois, combattons la médisance, la fierté, la colère injuste, faisons-nous une loi de nous en corriger et disons : Aujourd'hui je ferai bien cette chose; dans tel autre mois apprenons la patience, et dans le suivant, une vertu nouvelle ; lorsque nous serons arrivés à la pratique de cette vertu, passons à une troisième, faisant comme les bons disciples, qui gardent ce qu'ils ont appris et acquièrent toujours des connaissances nouvelles. Venons ensuite au mépris des richesses ; gardons d'abord nos mains de l'avarice et du désir d'entasser, et nous ferons ensuite l'aumône : ne confondons pas toute chose, prenant le bien d'autrui de la même main qui fait l'aumône. Après cette vertu acquérons-en une nouvelle, et puis encore une autre. « Qu'on n'entende parmi vous ni parole déshonnête ni folle gaieté. » *Ephes.*, v, 4. Ayons donc une conduite irréprochable. Il n'est pas besoin de dépense, ni de travail, ni de sueur pour l'acquérir ; il suffit de vouloir, et tout sera fait. Il n'est pas besoin d'entreprendre un long voyage, ni de traverser l'immensité des mers ; il suffit de s'y appliquer de tout cœur, et de mettre un frein à sa langue. Gardons-nous d'être injurieux, colère ; rejetons les mauvais désirs, les plaisirs déraisonnables, le culte des choses du corps, la soif des richesses, le parjure, les serments téméraires. Si nous cultivons ainsi notre âme, arrachant d'abord les ronces qui la dévorent et y jetant ensuite la semence céleste, nous pourrons recueillir les biens promis. Alors viendra le véritable agriculteur, qui nous introduira dans ses greniers, où nous trouverons tous les biens. Puissions-nous tous les acquérir, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, adoration, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXV.

« C'est par la foi qu'Abraham, lorsque Dieu voulut le tenter, offrit Isaac et sacrifia son fils unique, en qui il avait reçu les promesses de Dieu; lui à qui il avait été dit : C'est d'Isaac que sortira la race qui doit porter votre nom. Mais il pensait en lui-même que Dieu pouvait bien le ressusciter : aussi lui fut-il rendu, comme une figure de l'avenir. »

1. La foi d'Abraham est vraiment admirable. Admirable foi des Patriarches.
Dans Abel, dans Noé, dans Enoch, elle n'était qu'un combat contre la raison humaine, et il suffisait de vaincre cette raison. Mais Abraham, outre la victoire sur la raison humaine, avait encore une autre victoire à remporter; ici la parole de Dieu semblait combattre la parole de Dieu, et la foi entrait en lutte avec la foi, le commandement divin avec la promesse divine. Par exemple, Dieu dit : « Sortez de votre pays, quittez votre parenté, et venez dans le pays que je vous donnerai; » *Genes.*, XII, 1, et il ne lui donna aucun héritage dans cette contrée, pas même un pouce de terrain. Le voyez-vous? l'événement semblait en opposition avec la promesse. Le Seigneur dit encore : « C'est d'Isaac que doit sortir la race qui portera votre nom; » et il dit ensuite : « Offrez-moi en sacrifice ce fils, » dont les descendants devaient couvrir toute la terre. Voyez-vous comment l'ordre est en lutte avec la promesse? Ce que Dieu ordonne semble contraire à ce qu'il a promis; mais le saint patriarche ne s'en étonne pas, il n'a pas la pensée que Dieu ait pu le tromper. En cela Paul semble nous dire : Vous, du moins, vous ne pourrez prétendre qu'il vous ait promis le repos, et qu'il vous ait donné l'affliction ; ce qu'il vous a promis s'accomplit. Comment? « Vous aurez, est-il écrit, de grandes tribulations dans le monde. » *Joan.*, XVI, 33. « Celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit point, n'est pas digne de moi. » *Math.*, X, 38. « Si

quelqu'un ne hait point sa propre vie, il ne trouvera pas la vie, et celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède pour me suivre, ne peut être mon disciple. » Et encore : « Vous serez conduits devant les magistrats et devant les rois, pour me rendre témoignage; » et plus loin : « Les ennemis de l'homme seront ses propres serviteurs. » *Matth.*, x, 18-36. L'affliction est en ce monde; mais le repos et la paix sont dans l'autre, c'est-à-dire, dans la vie future. La condition d'Abraham était bien différente : il lui était ordonné d'agir contrairement aux promesses reçues, et il ne s'en émut point, il ne s'en étonna pas, il n'eut pas la pensée qu'il était trompé. Vous, au contraire, vous ne souffrez rien qui ne vous ait été promis, et cependant vous vous troublez. Abraham entendit la même voix qui lui avait fait des promesses, lui adresser des paroles qui semblaient les détruire, et sans aucune hésitation, il obéit à ces paroles avec la foi qu'elles étaient conformes aux précédentes; et elles leur étaient conformes en effet : contraires selon la raison humaine, elles leur étaient conformes d'après la foi. Comment? l'Apôtre lui-même nous en instruit. « Abraham pensait en lui-même que Dieu pouvait bien ressusciter son fils. » La même foi, qui lui avait fait croire que Dieu lui donnerait un fils qui n'était pas, lui persuada que Dieu pouvait ressusciter ce fils et qu'il le ressusciterait après qu'il lui aurait été offert en sacrifice. Au point de vue de la raison humaine, il y avait autant lieu de douter qu'un enfant pût naître d'un sein, dont les ressorts, paralysés par la vieillesse, n'avaient plus la puissance d'engendrer, que de douter qu'un mort pût être ressuscité. C'est à quoi crut Abraham : la foi qu'il avait montrée d'abord le conduisait à ce qu'il devait montrer ensuite. Remarquez aussi que les événements heureux de sa vie en marquèrent les débuts, et que les revers furent réservés à sa vieillesse. Il en est tout autrement pour vous : les afflictions vous visitent les premières, et les biens viennent les derniers. Ceci s'adresse à ceux qui osent dire : Les biens qui nous ont été promis nous attendent après la mort; peut-être serons-nous trompés. L'Apôtre montre encore que Dieu a le pouvoir de ressusciter les morts; et, s'il a un tel pouvoir, tout ce qu'il a promis s'accomplira. D'ailleurs, puisque, si longtemps avant la venue du Messie, Abraham a cru que Dieu a le pouvoir de ressusciter les morts, combien plus devons-nous le croire? Le voyez-vous? ainsi que je l'ai déjà dit, la mort est à peine entrée dans le monde, que Dieu donne à ses saints l'espérance de la résurrection; il les confirme si bien dans cette espérance, que, sur l'ordre du ciel, ils se montrent prêts à lui sacrifier leurs fils, par lesquels ils s'attendaient à couvrir la terre de leurs descendants.

Il y a encore un sens caché dans ces mots : « Dieu voulut tenter Abraham. » Quoi donc? Dieu ne savait-il pas qu'Abraham était un homme courageux et juste? Il le savait assurément. Le sachant, pourquoi donc le tentait-il? Non point pour l'apprendre lui-même, mais pour le montrer aux autres hommes; il voulait rendre manifeste pour tous la vertu de ce grand cœur. Et par là nous voyons encore que, si nous sommes sujets aux tentations, ce n'est pas, quand nous les souffrons, que Dieu nous ait abandonnés. Il est maintenant nécessaire que nous soyons éprouvés, parce que nous vivons au milieu des persécutions et des embûches; mais alors quelle nécessité y avait-il de susciter à Abraham des tentations qui n'existaient pas? Il est évident que le saint patriarche fut tenté par l'ordre de Dieu; il l'ordonna, tandis qu'il permit seulement les autres. Si donc les tentations sont une telle marque de vertu, que Dieu éprouve ses athlètes même sans nécessité, combien plus devons-nous les supporter avec courage. C'est avec intention que l'Apôtre dit : C'est par la foi qu'Abraham, lorsque Dieu voulut le tenter, offrit Isaac; » c'est que la tentation était le seul motif du sacrifice demandé. Il poursuit ensuite sa pensée. Nul ne peut dire qu'Abraham eut un autre fils; il espérait que la promesse de Dieu s'accomplirait par ce fils, et c'est pourquoi il l'offrit en sacrifice avec confiance. « Il sacrifiait son fils unique, lui qui avait reçu les promesses de Dieu. » Qu'est-ce à dire, son fils unique? et Ismaël, de qui était-il

le fils? Je dis fils unique en ce qui concerne l'accomplissement de la promesse divine. Aussi, après avoir dit « son fils unique, » il ajoute : « C'est d'Isaac que sortira la race qui doit porter votre nom. » Remarquez-vous quel éloge de l'obéissance du patriarche? Il a bien entendu : « C'est d'Isaac que sortira la race qui doit porter votre nom ; » et il offre ce fils en sacrifice. Ensuite, afin que nul ne pense que ce sacrifice était un acte de désespoir et que l'ordre de Dieu avait chassé la foi de l'âme d'Abraham, et afin que chacun sache que c'est au contraire un acte de foi, l'Apôtre ajoute que le saint patriarche avait toujours cette foi, quoique l'ordre de Dieu semblât en opposition. Cette contradiction n'existait pas pour lui : il ne mesurait pas la sagesse divine avec la raison humaine, et s'en rapportait entièrement à la foi. De là ce qui suit : « Dieu pouvait bien le ressusciter. Aussi lui fut-il rendu, comme une figure de l'avenir, » et à la faveur d'un emblème, c'est-à-dire, du bélier. Comment? Par le sacrifice du bélier, Isaac eut la vie sauve. Il lui fut donc rendu par le moyen du bélier, puisqu'il sacrifia l'un pour l'autre. Ces choses étaient des figures de l'avenir, la figure du sacrifice du Fils de Dieu. Et remarquez combien grande est la bonté divine. Dieu doit accorder aux hommes une grâce sans égale; il veut agir, non pas comme s'il accordait cette grâce, mais comme s'il la devait, et il fait d'abord qu'un homme donne son fils pour plaire à Dieu, afin de paraître ne rien faire d'extraordinaire en donnant son divin Fils, puisqu'un homme avant lui avait accompli ce sacrifice; en sorte qu'on pouvait penser que lui-même n'agissait pas ainsi pour accorder une grâce, mais parce qu'il le devait. Nous voulons faire même cette faveur à ceux que nous aimons, de paraître avoir d'abord reçu d'eux un bienfait, afin de les combler; et nous nous faisons gloire de ce que nous avons reçu, non de ce que nous donnons; nous ne disons pas : J'ai donné telle chose; mais : J'en ai reçu tel bienfait. « Aussi, est-il écrit, il lui fut rendu comme une figure de l'avenir, » c'est-à-dire, comme dans un emblème : le bélier était comme une figure ou ressemblance d'Isaac. Le sacrifice avait été entier eu égard à la volonté d'Abraham, Isaac avait été immolé, et c'est en ce sens qu'il est rendu à son père.

2. Voyez-vous encore ici une preuve de mes constantes observations? Lorsque nous sommes arrivés à la perfection, et que nous avons montré notre mépris pour les choses de la terre, alors aussi ces biens nous sont donnés, et non pas avant, de peur que le don reçu ne nous enchaîne encore davantage à ces biens auxquels nous sommes enchaînés déjà. Affranchissez-vous d'abord de cet esclavage, et ils vous seront rendus ensuite, afin que vous les receviez, non comme esclave, mais comme maître; méprisez les richesses, et vous serez riches; méprisez la gloire, et vous aurez la gloire; dédaignez la vengeance contre vos ennemis, et vous en serez vengés; méprisez le repos, et vous l'aurez; et, lorsque vous recevrez ces biens, vous ne serez ni captif ni esclave, mais vous pourrez en jouir en homme libre. Lorsqu'un petit enfant désire un jouet quelconque, une boule, par exemple, nous nous empressons de le cacher, afin qu'il ne soit pas détourné des choses dont il a besoin; mais, lorsqu'il méprise ces jouets, qu'il ne les désire plus, nous les lui livrons en toute assurance, sachant qu'ils ne lui feront désormais aucun tort, puisqu'ils ne l'éloigneront pas de ce qui lui est nécessaire. De même Dieu, quand il voit que nous ne convoitons plus les choses d'ici-bas, nous permet alors d'en faire usage, parce que nous les possédons en hommes libres, et non plus en enfants. Quant à ce qui est d'être vengé de ses ennemis quand on dédaigne de s'en venger, écoutez ce qui est écrit : « Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez-lui à boire; » et il ajoute aussitôt : « En le faisant, vous amasserez des charbons de feu sur sa tête. » *Rom.*, XII, 20. Si vous méprisez les richesses, vous les recevrez; écoutez Jésus-Christ : « Quiconque aura quitté son père, ou sa mère, ou sa maison, ou ses frères, recevra le centuple, et possédera la vie éternelle. » *Matth.*, XIX, 29. Si vous méprisez la gloire, c'est alors qu'elle vous sera donnée; écoutez encore Jésus-Christ : « Que celui qui voudra être le plus grand entre vous

Méprisons les richesses pour être riches.

soit votre serviteur; » *Matth.*, XX, 26; et ailleurs: « Quiconque s'abaissera, sera élevé. » *Ibid.*, XXIII, 12.

Qu'est-ce à dire? Si je donne à boire à mon ennemi, c'est alors que je le punis? Si je renonce aux richesses, alors je les posséderai? Si je m'humilie, alors je serai élevé? Assurément répond le Seigneur. Ma puissance est telle que je tire une chose de ce qui est contraire. Je suis souverainement riche et industrieux; ne craignez rien, la nature obéit à ma volonté, et je n'obéis pas à la nature; je fais toute chose, et aucune ne me mène; je puis donc changer l'ordre de la nature et la transformer. Qu'y a-t-il d'étonnant qu'il en soit comme je l'ai dit? vous le trouverez de même en toute circonstance. Si vous outragez le prochain, l'outrage retombe sur vous; si l'on vous outrage, vous n'êtes point outragé; si vous vous vengez vous-même, vous n'êtes point vengé, mais la vengeance retombe sur vous. « Celui qui aime l'iniquité hait son âme. » *Prov.*, XXIX, 24. Voyez-vous en quoi vous ne faites aucun tort au prochain, mais vous vous faites du tort à vous-même? C'est pourquoi Paul dit aussi : « Pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt qu'on vous fasse tort? » I *Cor.*, VI, 7. Ne voyez-vous point que vous vous nuisez à vous-même? Quand vous outragez le prochain, l'outrage retombe sur vous-même. Beaucoup en sont convaincus jusqu'à un certain point, comme lorsqu'ils disent entre eux : Brisons-là, de peur que vous ne vous injuriiez vous-même. Comment? C'est qu'il y a une grande différence entre vous et celui que vous insultez : quelles que soient vos injures, il les regarde comme une gloire. Faisons cette réflexion en toute circonstance, et nous resterons toujours au-dessus des outrages. Je m'explique. Si nous avions un différend avec celui-là même qui est revêtu de la pourpre, nous croirions, en l'outrageant, nous outrager nous-même. Et vous qui êtes citoyen du ciel et disciple de la céleste sagesse, vous vous commettez en propos injurieux avec celui qui a l'esprit attaché aux choses de la terre? Posséderait-il des richesses immenses, serait-il puissant et élevé aux premières dignités de l'Etat, vos biens lui sont inconnus. Gardez-vous donc, en lui faisant injure, de vous faire injure à vous-même; c'est vous que vous épargnerez, et non lui; ce n'est pas lui que vous respecterez, c'est vous. Ne connaissez-vous point le proverbe : Respecter les autres, c'est se respecter soi-même? Et c'est la vérité. Aussi le sage dit-il : « Ayez pour votre âme les égards qui sont dus à sa dignité. » Que signifient les mots : « Dus à sa dignité? » Quoique vous soyez la victime de l'avarice d'autrui, ne commettez pas de fraude; quoiqu'on vous outrage, n'outragez point. Je vous le demande, si un pauvre enlevait des ordures dans votre atrium, l'appelleriez-vous en justice pour cela? Nullement. Pourquoi donc? Pour ne point vous couvrir de honte, pour n'être pas décrié par tout le monde. Il en est de même ici : le riche, c'est le pauvre dont j'ai parlé, et plus il est riche, plus il est plongé dans la vraie pauvreté. L'or est un peu de boue dans un atrium, qui n'est pas celui de votre demeure, puisque le ciel est votre demeure. Pour cette boue, vous lui ferez un procès, et vous pensez que les citoyens du ciel ne vous condamneront pas? ne vous banniront-ils pas de leur patrie, puisque vous êtes assez vil, assez méprisable pour vouloir disputer un peu de boue? Posséderiez-vous le monde et vous le déroberait-on, il serait encore plus important de vous convertir que de le revendiquer.

3. Ignorez-vous que dix fois, cent fois la valeur de cette terre, et dix mille fois autant, et encore davantage, ne saurait être comparé au moindre des biens célestes? Donc, celui qui admire les choses d'ici-bas fait injure aux choses du ciel, puisque celles qu'il recherche leur sont inférieures à ce point. Bien plus, on ne peut y attacher aucun prix, quand on est entièrement absorbé dans la contemplation des autres. Brisons, je vous en conjure, brisons les liens et les filets terrestres dans lesquels nous sommes retenus. Jusques à quand nous courberons-nous vers la terre? jusques à quand nous tendrons-nous de mutuelles embûches, comme les bêtes féroces et les monstres de la mer? Bien plus, les bêtes féroces ne tendent pas des embûches à celles de leur espèce, mais à celles d'espèce différente : par exemple, un ours tue rarement

un ours, le serpent met rarement à mort un serpent, comme s'il respectait la parenté. Vous, au contraire, vous mettez à mort ou vous jetez dans des maux sans nombre votre semblable, avec qui vous avez une infinité de liens naturels, la parenté, la raison, la connaissance de Dieu, et bien d'autres, et qui, en un mot, partage avec vous tout ce qui vient de la nature. Il est vrai, vous ne le percez pas d'un glaive, vous ne trempez pas vos mains dans son sang; mais vous lui faites plus de mal encore, en le précipitant dans les peines éternelles. Si vous lui donniez la mort, vous le délivreriez du moins des terrestres sollicitudes; tandis que vous le plongez dans la faim, dans la servitude, dans l'avilissement, et que vous l'accablez d'iniquités sans nombre. Je vous le dis, et je le répéterai sans cesse : non que je vous pousse à l'homicide, comme à un moindre mal; mais afin que vous ne pensiez pas échapper aux peines éternelles; car « celui qui refuse à son frère le pain pour vivre est un homicide. » *Eccl.*, XXXIV, 24. Je vous en conjure, fermons nos mains; ou plutôt ne les fermons pas, mais ouvrons-les comme il convient : que ce ne soit point pour obéir aux appétits de l'avarice, que ce soit pour répandre l'aumône. Que notre main ne soit pas ingrate et stérile; celle qui ne fait pas l'aumône est stérile, et celle qui ramasse par avarice est coupable et impie. Que nul ne prenne sa nourriture avec de telles mains; quelle honte d'être appelé égoïste et avare!

Je suppose qu'un homme nous ait fait asseoir à sa table, dans une opulente et vaste salle, sur des étoffes et des tapis moelleux, revêtus d'habits tissus d'or; que par ses ordres une foule de serviteurs nous entourent; que la table, servie avec de la vaisselle d'or et d'argent, soit chargée de toute sorte de mets rares et délicats; que notre hôte nous accable de prévenances pour nous engager à manger; mais qu'il nous faille subir une seule chose : le voir s'asseoir à côté de nous avec des mains dégoûtantes d'ordures et de déjections humaines. Qui voudrait se soumettre à cette torture? qui n'y verrait un mortel affront? Chacun, j'en suis convaincu, pour se soustraire à cet affront, déserterait le festin. Comment donc ne voyez-vous point le fumier de l'homme cupide, et qui se mêle même aux mets de sa table? comment ne le fuyez-vous point? comment ne le condamnez-vous pas? Au contraire, s'il est puissant, vous vous faites un grand honneur de le fréquenter, et vous perdez votre âme pour vous asseoir à sa table. La cupidité n'est-elle pas la plus repoussante de toutes les immondices, elle qui ne souille pas le corps, mais l'âme, et dont la souillure est si difficile à laver? Vous voyez les mains et les yeux de votre hôte couverts de ce fumier, il remplit sa maison, il charge sa table (car le fumier le plus immonde l'est moins que les mets qui la couvrent); et vous vous tenez honoré d'être convié, vous le regardez comme une occasion de délices? Ne tiendrez-vous donc aucun compte de la parole de Paul, qui nous permet, si tel est notre désir, de nous asseoir à la table d'un infidèle, mais nous défend expressément de nous montrer à celle d'un avare? « Si, dit-il, celui que vous appelez votre frère est impudique. » I *Cor.*, V, 11. Le mot frère s'entend ici d'un fidèle quel qu'il soit, et non des moines exclusivement. En effet, quel est le principe de la fraternité? Le baptême, qui fait que nous pouvons appeler Dieu notre Père. C'est pourquoi un cathécumène, serait-il anachorète, n'est pas notre frère; un fidèle, au contraire, est notre frère, quoiqu'il vive dans le monde. « Si celui qui est appelé votre frère. » Il n'y avait encore là aucune trace de la vie monastique, et le bienheureux Apôtre s'adressait à des gens vivant dans le monde. « Si celui qui est appelé votre frère est impudique, ou avare, ou ivrogne, ne mangez pas même avec lui. » Il tient un tout autre langage à propos des Gentils : « Si un infidèle vous invite chez lui, et que vous vouliez y aller, mangez de tout ce qu'on vous servira. » I *Cor.*, X, 27. Mais, « si celui qui est appelé votre frère est avare, » ne mangez point avec lui.

Principe de la fraternité.

4. Quelle irréprochable clarté dans le précepte! Et nous, loin de fuir les hommes vicieux, nous allons au-devant d'eux, pour participer à leur aisance terrestre. Aussi n'y a-t-il en toute chose que désordre, que confusion, que chute et que ruine. Si un homme vicieux, vous

sachant pauvre et jugeant votre condition misérable, vous invitait à un festin, et que vous lui répondissiez : Les mets que vous me faites servir, je les refuse, parce qu'ils sont le fruit de l'avarice, et je ne souffrirai pas que mon âme soit souillée ; croyez-vous qu'il ne rougirait pas, qu'il ne serait pas confondu ? Cela seul suffirait peut-être pour le corriger : il se regarderait comme misérable à cause même de ses richesses, et il admirerait votre pauvreté, quand il se verrait méprisé par vous avec un tel zèle. Mais nous sommes devenus, je ne sais comment, les serviteurs des hommes, et c'est en vain que Paul nous crie sans cesse : « Gardez-vous de devenir les serviteurs des hommes. » I *Cor.*, VII, 23. Comment sommes-nous devenus les esclaves des hommes? Parce que nous le sommes devenus de la gourmandise, de l'argent, de la vaine gloire et des autres vices; nous avons abdiqué la liberté dont Jésus-Christ nous avait fait don. Quel sort attend celui qui est devenu esclave ? Le divin Maître nous l'apprend : « L'esclave ne demeure pas toujours dans la maison. » *Joan.*, VIII, 35. Vous avez donc la certitude qu'il n'entrera jamais dans le royaume de Dieu, qui est notre maison : « Il y a, est-il écrit, plusieurs demeures dans la maison de mon Père. » *Ibid.*, XIV, 2. L'esclave ne demeure donc pas toujours dans la maison (il s'agit ici de l'esclave du péché); or, celui qui ne demeure pas toujours dans la maison, demeure éternellement dans l'enfer, n'ayant aucune consolation. Nous en sommes arrivés à ce degré du vice, que l'aumône est faite avec de l'argent mal acquis, et que beaucoup reçoivent cette aumône. C'est pourquoi nous avons perdu notre liberté, et nous ne pouvons en accuser que nous-mêmes. Maintenant du moins fuyons le tort qui nous en vient. Vous qui maniez cette boue, délivrez-vous de ce fléau. Eloignez-vous de la table et de la société des hommes d'argent. Peut-être pourrons-nous encore apaiser Dieu et parvenir à l'héritage qu'il nous a promis. Puissions-nous tous l'acquérir, par la grâce et l'amour de Jésus-Christ, à qui, avec le Père et le Saint-Esprit, appartiennent gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, etc.

HOMÉLIE XXVI.

« C'est par la foi qu'Isaac donna à Jacob et à Esaü une bénédiction qui regardait l'avenir. C'est par la foi que Jacob, au lit de la mort, bénit chacun des enfants de Joseph, et qu'il s'inclina profondément devant le sceptre de son fils. C'est par la foi que Joseph mourant parla de la sortie des enfants d'Israël de l'Egypte, et qu'il donna des ordres pour ses ossements. »

1. « Beaucoup de prophètes, est-il écrit, et beaucoup de justes ont désiré voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu ; entendre ce que vous entendez, et ne l'ont point entendu. » *Matth.*, XIII, 17. Les justes savaient donc tout ce qui devait arriver? Ils le savaient. Le Fils de Dieu ne fut point révélé aux hommes dont l'intelligence était trop faible pour recevoir ce mystère, mais il le fut à bon droit à ceux que recommandait l'éclat de leur vertu. Paul dit aussi en cet endroit que les justes savaient ce qui devait arriver, c'est-à-dire la résurrection de Jésus-Christ. Tel est le sens de ses paroles; ou encore par « cette foi qui regardait l'avenir, » s'il n'entend pas que les justes connaissaient les choses de la vie future, il entend du moins qu'ils savaient ce qui devait arriver sur la terre après eux. S'il en était autrement, pourquoi un homme exilé sur une terre étrangère donnerait-il de telles bénédictions? ou comment un homme aurait-il joui de la bénédiction reçue, sans en recueillir les effets? Remarquez-vous qu'il faut dire de Jacob ce qui a été dit d'Abraham : qu'il ne recueillit pas le fruit de la bénédiction reçue, mais que les bénédictions antérieures passèrent à ses descendants, tandis qu'il mérita pour lui-même les biens de l'autre vie? Nous voyons, en effet, que son frère reçut bien plus que lui les biens de ce monde. Quant à lui, toute son existence s'écoula dans la servitude, les labeurs d'un mercenaire, les périls, les embûches, les déceptions, les craintes; interrogé par Pharaon, il put répondre : « Mes jours ont été peu nombreux, et ils ont été mauvais. » *Genes.*, XLVII, 9. Esaü, au contraire, vécut dans la sécurité et la puissance, et fut même redoutable à Jacob. Où donc les bénédictions s'accomplirent-elles, si ce n'est dans l'avenir? Vous le voyez, dès le com-

mencement des temps, c'est au pouvoir des méchants que furent les biens temporels, tandis que la pauvreté était le partage de presque tous les justes. Abraham, il est vrai, qui était juste, jouit en abondance des biens de la terre, mais au milieu des afflictions et des tentations ; il n'avait que les richesses, et tout le reste était pour lui plein de tribulations. Le juste ne peut pas ne pas être affligé, alors même qu'il est riche ; il est nécessairement sujet aux afflictions, puisqu'il est prêt à être lésé dans ses biens, à se laisser calomnier et à souffrir les autres maux. Ainsi, jouirait-il des richesses, il n'en jouit qu'au milieu des épreuves. Pourquoi ? Parce qu'il vit dans l'affliction et la douleur. Puisque les justes étaient alors dans l'affliction, ils y sont bien plus maintenant. « C'est par la foi, dit-il, qu'Isaac donna à Jacob et à Esaü une bénédiction qui regardait l'avenir. » Esaü était l'aîné ; mais il donne le premier rang à Jacob à cause de sa vertu. Apercevez-vous la grandeur de cette foi ? Comment pouvait-il promettre tant de biens à ses fils, si ce n'est parce qu'il avait foi en Dieu sans réserve ? « C'est par la foi que Jacob, au lit de la mort, bénit chacun des enfants de Joseph. » Il faut ici tenir compte de toutes les bénédictions, afin que la foi et la prophétie de Jacob soient bien manifestes. « Et il s'inclina profondément devant le sceptre de son fils. » En cela, il ajoute l'acte aux paroles, afin de rendre, en quelque sorte, visible sa foi dans les choses à venir.

C'est parce qu'un autre roi devait s'élever sur la terre d'Ephraïm, qu'il est dit : « Il s'inclina profondément devant le sceptre de son fils ; » c'est-à-dire que Jacob, quoique vieux, s'inclinait devant Joseph, pour marquer que tout le peuple s'inclinerait devant lui. Il en fut ainsi quand ses frères se prosternèrent à ses pieds. La prophétie s'accomplit dans la suite par le schisme des dix tribus. Voyez-vous comment Jacob prédit ce qui doit arriver ? Voyez-vous combien sa foi était grande ? comment elle regardait l'avenir ? Dieu nous donne certains exemples de patience dans les afflictions, sans que la récompense soit reçue en cette vie, comme il arriva pour Abraham et pour Abel ; ailleurs, ce sont des exemples de foi, comme dans Noé, montrant que Dieu est et qu'il récompense. Le mot « foi » a des acceptions diverses, et signifie tantôt une chose et tantôt une autre. En cet endroit, il signifie qu'il y a une rémunération, que tous n'y arrivent point par la même voie, et qu'il faut lutter avant d'obtenir la palme. Ce qui arriva en Joseph fut un exemple de foi seule. Joseph entendit la même promesse qui avait été faite à Abraham : « Je donnerai cette terre à toi et à tes descendants. » Quoiqu'il fût dans une terre étrangère, et qu'il vît que la prédiction ne s'était pas encore accomplie, il ne se découragea point ; mais, sous l'inspiration de sa foi vive, il parla de la sortie d'Egypte et donna des ordres pour ses ossements. Non content d'avoir la foi pour lui, il amena les autres à croire. C'est ainsi qu'il ordonna aux Israélites de penser toujours à leur sortie d'Egypte, et il n'aurait pas donné des ordres pour ses ossements, s'il n'avait été profondément convaincu du retour dans la terre promise. Ainsi, lorsque nous entendons dire que les justes se préoccupaient de leur sépulture, répondons que cette sollicitude de leur part avait un tout autre objet ; car ils savaient que « la terre et tout ce qui est sur la terre appartient au Seigneur. » *Psalm.* XXIII, 1. C'est ce que n'ignorait pas Joseph, dont la sagesse ne se démentit jamais et qui passa toute sa vie en Egypte. Il savait qu'il pouvait, s'il l'avait voulu, retourner dans sa patrie, et que, n'y revenant pas, il n'avait pas le droit de s'en plaindre et de se montrer impatient. Mais, puisqu'il avait fait venir son père en Egypte, pourquoi ordonne-t-il que ses ossements en soient emportés ? C'est peut-être parce que Jacob avait fait la même recommandation.

Différence entre la gloire terrestre des Patriarches et des saints Apôtres.

2. Et les ossements de Moïse ne reposent-ils pas sur une terre étrangère ? nous ne savons même pas où sont ensevelis ceux d'Aaron, de Daniel, de Jérémie, et d'un grand nombre d'apôtres. Les tombeaux de Pierre, de Paul, de Jean et de Thomas sont connus ; mais on ne sait rien de ceux des autres, qui sont nombreux. Ne nous plaignons donc point à ce sujet, n'ayons pas une telle petitesse d'esprit : peu importe où

nous soyons ensevelis, «la terre et tout ce qui est sur la terre est au Seigneur. » Ce qui doit arriver arrive; se plaindre, pleurer et se lamenter à l'occasion de ceux qui ne sont plus, c'est faire preuve de pusillanimité. « C'est par la foi qu'après que Moïse fut né, son père et sa mère le cachèrent durant trois mois. » Vous voyez qu'ils attendaient l'accomplissement sur la terre de ce qui devait arriver après leur mort, et beaucoup de ces événements se réalisèrent en effet. Ceci s'adresse à ceux qui disent : Ce qu'ils n'obtinrent pas de leur vivant arriva après leur mort; mais ils ne croyaient pas qu'il dût en être ainsi. Joseph ne dit pas : Dieu ne m'a pas donné la terre promise de mon vivant, ni à mon père, ni à mon aïeul, qui furent si vertueux; comment se fait-il qu'il laisse des pervers jouir des biens qu'il leur a refusés? Loin de faire entendre de telles paroles, il surmonta tous les obstacles par la foi. L'Apôtre a parlé d'Abel, de Noé, d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Joseph, tous grands hommes entourés d'admiration et de gloire. Il rend ensuite la doctrine plus consolante encore, en montrant l'exemple de personnes peu connues. Il ne serait pas étonnant de voir que nous nous montrons au-dessous des grands hommes qui ont héroïquement soutenu toutes les épreuves; mais il serait honteux pour nous de nous montrer inférieurs à des personnes ordinaires. L'Apôtre cite d'abord les parents de Moïse, gens obscurs, qui n'avaient rien au monde d'aussi précieux que leur fils. Il va plus loin ensuite, et pour rendre palpable ce qu'il y a de merveilleux dans les effets de la foi, il cite l'exemple d'une courtisane : « Par la foi, Rahab, cette femme de mauvaise vie, ayant sauvé les espions de Josué qu'elle avait reçus chez elle, ne fut point enveloppée dans la ruine des incrédules. » Il ne fait pas voir seulement la récompense de la foi, mais aussi le châtiment de l'incrédulité, comme dans l'exemple de Noé.

Je crois nécessaire d'insister sur le fait des parents de Moïse. Pharaon avait ordonné de mettre à mort tous les enfants mâles des Israélites, et aucun n'échappait à cette proscription. Par conséquent, d'où put venir aux parents de Moïse la confiance qu'ils sauveraient leur fils? De la foi. Mais de quelle foi? « Voyant, est-il dit, la beauté de cet enfant. » La vue seule du nouveau-né leur inspira la foi. Tant, dès les premiers instants de la vie, la grâce entourait ce juste de son plus pur éclat, non par un effet de la nature, mais par l'œuvre de Dieu. Remarquez-le bien, c'est dès le premier instant après sa naissance que parut sa beauté; rien ne la ternissait. Qu'est-ce qui pouvait produire ce résultat? Non la nature, mais la grâce de Dieu, qui suscita pareillement une fille de l'Egypte barbare pour l'aimer, pour le prendre, pour l'arracher au danger. Et cependant la foi n'avait pour ces personnes qu'un faible fondement : que croire, en effet, d'après la vue seule? Vous, au contraire, vous croyez d'après des faits, vous avez des gages nombreux qui confirment votre foi : vous avez des exemples de foi et de patience en vous-mêmes, quand vous avez vu avec joie l'enlèvement de vos biens et les autres tribulations. Or, comme ils ont eu d'abord la foi, et qu'ils se sont montrés ensuite faibles et pusillanimes, l'Apôtre leur fait voir que la foi des parents de Moïse fut persévérante : comme fut celle d'Abraham, quoique le parole de Dieu semblât combattre la parole de Dieu. « Ils ne craignirent pas l'édit du roi. » La foi des Hébreux s'était produite dans les œuvres; mais celle des parents de Moïse consistait dans une croyance pure en des événements à venir. Il n'y a encore ici rien de Moïse. Plus tard, il est lui-même un exemple qui convient aux Hébreux, et qui est plus grand que celui de ses parents. « C'est par la foi que Moïse, devenu grand, renonça à être appelé le fils de la fille de Pharaon, aimant mieux être affligé avec le peuple de Dieu que de jouir du plaisir passager du péché, et jugeant que l'opprobre de Jésus-Christ était un plus grand trésor que toutes les richesses de l'Egypte, parce qu'il considérait la récompense. » Paul semble leur dire : Nul de vous n'a quitté une cour magnifique et de si grands trésors, ni dédaigné le titre de fils de roi qu'il pouvait porter, comme le fit Moïse. Et, pour marquer qu'il n'agit pas à la légère, l'Apôtre dit : « Il renonça; » c'est-à-dire, il haït, il dé-

testa ces choses. La cour d'Egypte ne pouvait détourner ses yeux de la céleste cour qui lui était promise.

3. Remarquez combien Paul s'exprime admirablement. Il ne dit pas : Jugeant que le ciel et les biens du ciel étaient un plus grand trésor que les richesses des Egyptiens. Mais quoi? « L'opprobre de Jésus-Christ. » Il aima mieux être couvert d'opprobre pour Jésus-Christ, que jouir du terrestre repos : cette conduite avait déjà sa récompense en elle-même. « Aimant mieux être affligé avec le peuple de Dieu. » Vous du moins vous souffrez pour vous-mêmes; mais lui choisit de souffrir pour les autres; c'est volontairement, de grand cœur qu'il se jeta au milieu des plus grands périls, alors qu'il aurait pu, en aimant filialement la fille de Pharaon, passer sa vie dans les délices. Il renonça « au plaisir passager du péché. » Ne pas être affligé avec ses frères est donc un péché : Moïse le croyait. Puisqu'il croyait que c'est un péché de n'être pas affligé de bon cœur avec ses frères, l'affliction où il se jeta en quittant la cour du roi, est donc un grand bien. Il agissait ainsi, parce qu'il prévoyait de grands événements à venir; de là les paroles de l'Apôtre : « Jugeant que l'opprobre de Jésus-Christ était un plus grand trésor que toutes les richesses de l'Egypte. » Qu'est-ce que « l'opprobre de Jésus-Christ? » C'est celui que vous souffrez, celui que supporta Jésus-Christ; ou encore celui que Moïse souffrit pour Jésus-Christ, quand il fut outragé par le peuple à l'occasion du rocher dont il fit sortir de l'eau. « Car ce rocher était Jésus-Christ. » I *Cor.*, x, 4. Qu'est-ce que l'opprobre de Jésus-Christ? Celui que nous souffrons en rejetant les erreurs de nos pères, parce que nous affrontons les peines pour nous réfugier auprès de Dieu. Moïse supportait vraisemblablement cet opprobre quand il lui fut dit : « Est-ce que vous voulez me tuer comme vous tuâtes hier cet Egyptien? » *Exod.*, II, 14. L'opprobre de Jésus-Christ consiste à souffrir patiemment le mal jusqu'à la mort, jusqu'au dernier soupir; c'est ainsi que Notre-Seigneur était affligé quand les concitoyens de ceux à qui Paul s'adressait, lui criaient, en le traînant au calvaire : « Si tu es le fils de Dieu... » *Matth.*, XXVII, 40. Il souffre l'opprobre de Jésus-Christ, celui qui est affligé par ses proches, par ceux qu'il a comblés de bienfaits, comme Moïse le fut par cet Israëlite dont il avait été le bienfaiteur. L'Apôtre encourage ici les Hébreux en leur faisant voir les tribulations qu'avaient traversées Jésus-Christ et Moïse, ces deux modèles incomparables. Mais l'opprobre est plutôt de Jésus-Christ que de Moïse, parce que Notre-Seigneur était toujours affligé par les siens. Or, au milieu du peuple ameuté, l'un demeurait impassible, l'autre ne lança point la foudre; ils se laissaient injurier, ils se résignaient à tout. Il est vraisemblable que les auditeurs de Paul se trouvaient en butte à de semblables injures, et qu'ils désiraient d'en être récompensés; aussi leur dit-il que Jésus-Christ et Moïse avaient souffert les mêmes indignités. La licence est du péché; les tribulations sont de Jésus-Christ. Qu'aimez-vous donc mieux? l'opprobre de Jésus-Christ ou la licence du péché?

« Par la foi Moïse quitta l'Egypte, sans craindre la fureur du roi; car il demeura ferme comme s'il eût vu l'Invisible. » Il ne craignit pas, disons-nous? mais l'Ecriture nous apprend que Moïse, en l'entendant, eut peur, qu'il chercha le salut dans la fuite, qu'il se cacha pour fuir, et qu'il était encore ensuite dans la crainte. Remarquez bien que ces mots : « Sans craindre la fureur du roi, » doivent s'appliquer au retour postérieur de Moïse. La peur lui aurait conseillé de ne pas braver de nouveau la colère du roi, de ne pas tenter l'aventure; puisqu'il osa revenir en sa présence, c'était prouver qu'il s'en remettait entièrement au secours de Dieu. Il ne se dit pas : Puisqu'on me recherche avec soin, j'aurai garde de me livrer à eux. Il montra donc sa foi en retournant après avoir fui. Mais, direz-vous, que ne restait-il d'abord? Pour ne pas se jeter dans un danger qu'il prévoyait. Se jeter au milieu des périls avec cette pensée : Je verrai si Dieu me sauvera, serait l'acte d'un homme qui tente la Providence. Le démon dit aussi à Notre-Seigneur : « Jette-toi en bas. » C'est donc servir le démon que de se jeter inconsidérément au milieu des dangers pour voir si Dieu nous sauvera. Moïse ne pouvait plus défendre les Is-

Moïse se remit plein de confiance entre les mains de Dieu.



raélites qui payaient ses bienfaits par l'ingratitude : rester plus longtemps eût été de la sottise et de la folie. Toutes ces choses se firent, « parce qu'il demeura ferme comme s'il eût vu l'Invisible. » Si donc nous voyons toujours Dieu avec les yeux de l'esprit, si notre pensée nous le rappelle sans cesse, tout nous sera facile, supportable; nous souffrirons tout aisément, nous surmonterons tous les obstacles. La vue d'un ami, ou plutôt son seul souvenir, qui nous charme, élève notre âme, grandit notre cœur, et nous fait tout supporter sans peine. Quand donc l'homme, qui vit toujours avec le souvenir de celui qui a daigné vraiment nous aimer, sentira-t-il l'affliction? quand pourrait-il craindre? quand serait-t-il faible et timide? Jamais. Tout nous paraît difficile, parce que nous ne nous souvenons pas de Dieu comme il convient, parce qu'il n'est pas l'objet constant de nos pensées. A bon droit il peut nous dire : Vous m'avez oublié, je vous oublierai à mon tour. Notre malheur a une double cause : nous l'oublions et il nous oublie. Quoique ces deux choses soient inséparables l'une de l'autre, ce sont néanmoins deux choses. C'est un grand bien que Dieu se souvienne de nous, un grand bien que nous nous souvenions de lui. Le souvenir que nous avons de Dieu nous fait choisir la vertu; celui qu'il a de nous fait que nous acquérons la perfection et que nous arrivons à notre fin. Aussi le prophète dit-il : « Je me souviendrai de vous étant sur la terre du Jourdain et sur la colline d'Hermoniim. » *Psalm.* XLI, 7. Ainsi parle le peuple captif à Babylone : « Je me souviendrai de vous. »

4. Et nous aussi, captifs dans une autre Babylone, répétons ces paroles. Nous ne sommes pas assis au milieu de nos vainqueurs, mais nous sommes entourés d'ennemis. Des Juifs, les uns sentaient tout le poids de la captivité, d'autres ne le sentaient pas, tels que Daniel et les trois enfants : ceux-ci, bien que captifs, étaient supérieurs au roi lui-même qui les avait amenés en captivité dans ce pays; le roi lui-même reconnaissait cette supériorité. Voyez-vous quelle admirable chose est la vertu? Ils étaient ses captifs, et il les respectait comme ses maîtres. C'est donc lui, plutôt qu'eux, qui était captif. Il y aurait eu lieu de s'étonner bien moins s'il était venu leur rendre hommage dans leur patrie, ou s'ils avaient été rois eux-mêmes : ce qui est admirable, c'est qu'après les avoir vaincus et pendant qu'ils étaient ses captifs, il ne rougit pas de s'incliner devant eux et de leur faire une oblation. Le voyez-vous? les choses de Dieu sont réellement admirables, celles de la terre ne sont qu'une vaine ombre. Il ne savait donc pas qu'il aimait ses maîtres, ni qu'il les adorait, après les avoir fait jeter dans la fournaise ardente, qui fut pour eux comme un songe. Craignons Dieu, mes frères, craignons-le : quoique nous soyons captifs, nous serons distingués entre tous. Avec la crainte de Dieu, rien n'est une affliction, ni la pauvreté, ni la maladie, ni la captivité, ni l'esclavage, rien en un mot; mais ces maux eux-mêmes nous procureront les biens contraires. Ils étaient captifs, et le roi les adora : Paul élevait des tabernacles, et on voulut lui offrir des sacrifices comme à Dieu. Ici surgit une question : pourquoi les apôtres empêchèrent-ils ces sacrifices, déchirèrent-ils leurs vêtements, s'opposant à ce projet et s'écriant avec des larmes : « Qu'allez-vous faire? Nous sommes mortels et hommes comme vous; » *Act.*, XIV, 14; tandis que Daniel ne fit rien de semblable. Lui aussi cependant était humble et rapportait sa gloire à Dieu, non moins que les apôtres : les preuves abondent à cet égard. La plus éclatante de toutes, c'est que Dieu le chérissait, et ne l'eût pas sans doute laissé vivre s'il s'était arrogé un honneur qui n'est dû qu'à lui; combien moins encore aurait-il permis qu'il jouît d'une grande considération? En outre, le prophète lui-même disait avec une grande franchise : « Ce secret, ô roi, m'a été révélé, non par une sagesse qui est en moi. » *Dan.*, II, 30. Enfin, c'est pour Dieu que Daniel fut jeté dans la fosse aux lions, et lorsque le prophète lui apporta de la nourriture, il s'écria : « Seigneur, vous vous êtes souvenu de moi; » *Ibid.*, XIV, 37; tant il était humble et contrit.

Il était dans la fosse pour l'amour de Dieu, et il ne se croyait pas digne que Dieu se souvînt de lui et l'exauçât. Et nous qui avons osé com-

mettre des péchés exécrables, sans nombre, et qui sommes la perversité même, si nous ne sommes pas exaucés dès la première prière, nous nous éloignons. Vraiment, entre ces justes et nous, il y a une distance aussi grande qu'entre le ciel et la terre, et plus grande encore. Il est donc vrai, après tant de belles actions, après le miracle de la fosse aux lions, Daniel avait encore une telle humilité? Assurément, et, quoi que nous ayons fait, « nous sommes des serviteurs inutiles. » *Luc.*, XVII, 10. C'est ainsi qu'il accomplit, longtemps avant, le précepte évangélique, et qu'il reconnut son propre néant. « Seigneur, disait-il, vous vous êtes souvenu de moi. » J'insiste : remarquez combien ce cri est plein d'humilité. De même les trois enfants s'écriaient : « Nous avons péché, nous avons commis l'iniquité, » *Dan.*, III, 29, et montraient en toute circonstance leur humilité. Daniel avait des occasions sans nombre de s'élever; mais il savait que toutes ces occasions lui arrivaient parce qu'il ne s'élevait pas, et il dédaigna les trésors. Il n'était pas admiré par tous les hommes et dans tout l'univers seulement parce que le roi s'était prosterné devant lui et lui avait sacrifié, mais parce qu'il rendait hommage au Dieu qui était honoré comme Dieu dans tous les lieux de la terre; car ce Dieu commandait au monde entier. C'est ce que montre évidemment cette parole de Jérémie : « Celui qui se revêt de la terre comme d'un manteau; » et cette autre parole : « J'ai donné cette terre à Nabuchodonosor, mon serviteur. » *Jerem.*, XXVII, 6. Les écrits de Daniel prouvent en outre qu'il ne jouissait pas de l'admiration de tous seulement là où il habitait, mais en tout lieu, et qu'il était plus en honneur que si les autres nations l'avaient vu au milieu d'elles, quoiqu'il ait proclamé dans ces mêmes écrits sa servitude et les miracles faits en sa faveur. Cette admiration lui venait de la sagesse. Il est dit : « Es-tu plus sage que Daniel? » *Ezech.*, XXVIII, 3. Malgré toutes ces merveilles, il était aussi humble que si sa vie eût été due mille fois au Seigneur.

5. Comment donc, puisque telle était son humilité, ne repoussa-t-il pas l'adoration du roi et l'encens qu'il lui offrait? Je n'en dirai rien; je me contente de poser la question et vous laisser le soin d'y répondre, afin d'exercer votre intelligence. Mais je vous engage à ne rien entreprendre que pénétrés de la crainte de Dieu. Nous obtiendrons certainement les biens d'ici-bas, si nous recherchons uniquement ceux de l'autre vie. D'ailleurs, la conduite de Daniel était évidemment exempte de tout orgueil; la preuve en est dans cette parole au roi : « Que vos dons soient pour vous. » *Dan.*, V, 17. Ici surgit une nouvelle question : D'où vient qu'il ne conforma point ses actes à ses paroles, qu'il accepta l'honneur offert et porta le collier d'or? Hérode, après que le peuple se fut écrié : « C'est la voix d'un Dieu, et non pas d'un homme, » *Act.*, XII, 22, s'étant arrogé la gloire qui n'est due qu'à Dieu, vit son corps se rompre et ses entrailles en sortir dévorées par les vers; or, Daniel ne s'attribua pas seulement des paroles, mais des honneurs dus à Dieu seul. Il est nécessaire d'éclaircir ce point. Dans un cas, il y avait idolâtrie flagrante, et rien de pareil dans l'autre. Comment? L'honneur fait à Daniel remontait à Dieu, puisque le prophète avait dit tout d'abord : « Ce secret m'a été révélé, non par une sagesse qui est en moi. » En outre, on ne voit pas qu'il lui soit fait des sacrifices; Nabuchodonosor dit bien qu'on devra lui en faire, mais rien ne prouve que cet ordre ait été exécuté. Pour les apôtres, au contraire, le peuple amena des taureaux qu'on voulait leur immoler, et il appelait l'un Jupiter, l'autre Mercure. Daniel accepta le collier comme un moyen de notoriété. — Mais pourquoi ne dit-on pas qu'il se soit opposé à ce que les sacrifices lui fussent offerts? Les apôtres n'agirent pas ainsi : ils se révoltèrent contre un tel projet et en défendirent l'exécution; le prophète aurait dû manifester la même réprobation. — Dans une circonstance il s'agit de tout le peuple, quand dans l'autre il ne s'agit que d'un despote. Daniel ne détourna point ce dernier de son projet, parce que, je l'ai déjà dit, les sacrifices ordonnés, loin de nuire à la cause de Dieu, propageaient au contraire sa connaissance. Comment? C'est pour rendre gloire à Dieu que Nabuchodonosor donna un tel ordre, le proclamant le Dieu des

dieux : il ne lui ravissait donc pas l'honneur qui lui est dû : tandis que le peuple pensait que les apôtres étaient des dieux; et ceux-ci s'opposaient à cette croyance. D'ailleurs, si Nabuchodonosor fit une oblation à Daniel, ce fut après l'avoir adoré, et nous savons qu'il ne l'adora pas en tant que Dieu, mais en tant qu'homme sage. En outre, il n'est pas certain que le roi ait offert un sacrifice au prophète, et, s'il le fit, Daniel ne l'accepta pas. — Mais que penser de ce que Nabuchodonosor l'appela Baltasar, selon le nom même de son Dieu? — Que les Babyloniens respectaient bien peu leurs dieux, puisque Daniel captif était ainsi appelé par un roi qui leur avait ordonné d'adorer les idoles les plus diverses, et qui adorait lui-même un dragon. Le paganisme de Babylone était plus ridicule encore que celui des habitants de Lystra. Le prophète aurait donc été imprudent en récriminant dès l'abord sur ce point. Il y aurait encore beaucoup à dire sur cette matière : bornons néanmoins ici cet entretien. Si nous voulons acquérir tous les biens, recherchons uniquement ceux qui ont Dieu pour objet. Les hommes qui s'attachent aux choses de la terre, perdent celles-ci et celles du ciel; ceux qui s'appliquent aux choses de Dieu, obtiennent les unes et les autres. N'ambitionnons donc point les biens du monde, mais les biens du ciel; nous parviendrons ainsi à l'héritage promis en Notre-Seigneur Jésus-Christ.....

Conclusion morale.

HOMÉLIE XXVII.

« Par la foi Moïse célébra la pâque et fit l'aspersion du sang de l'agneau, afin que l'ange qui frappait tous les premiers-nés, ne touchât point aux Israélites. Par la foi ils passèrent la mer Rouge comme sur une terre ferme ; et les Egyptiens, ayant tenté le même passage, furent submergés. Par la foi les murailles de Jéricho tombèrent, après qu'on en eut fait le tour durant sept jours. Par la foi, Rahab, cette femme de mauvaise vie, ayant sauvé les espions de Josué qu'elle avait reçus chez elle, ne fut point enveloppée dans la ruine des incrédules. »

1. Paul a coutume de prouver beaucoup de questions soulevées par incident, et de serrer son style autour des préceptes qu'il multiplie. Tel est le don du Saint-Esprit, de ne pas noyer peu de sens dans un déluge de mots, mais d'enfermer beaucoup de sens en peu de mots. Voyez quelle figure d'un grand mystère, dont nous avons la réalité, il leur remet en mémoire à l'occasion d'une exhortation sur la foi. « Par la foi Moïse célébra la pâque et fit l'aspersion du sang de l'agneau, afin que l'ange qui frappait tous les premiers-nés, ne touchât point aux Israélites. » Qu'est-ce que l'aspersion du sang? On immolait l'agneau dans les maisons, puis on imprimait avec son sang une marque sur les portes, et ce signe préservait de l'extermination portée contre les premiers-nés d'Egypte. Puisque le sang de l'agneau, au milieu des Egyptiens et dans un aussi grand péril, assurait le salut des Juifs, combien plus doit assurer notre salut le sang de Jésus-Christ, imprimé, non pas sur des portes, mais sur nos propres âmes; car maintenant aussi un exterminateur erre autour de nous dans cette nuit profonde. Revêtons-nous donc de nos armes pour échapper à ce sacrifice. L'Apôtre appelle aspersion l'onction du baptême, par laquelle Dieu nous a conduits hors de l'Egypte, hors des ténèbres, hors de l'idolâtrie. Ce qui fut fait n'était rien, mais le résultat en a été immense. Ce qui fut fait était du sang, mais le résultat est notre salut, l'empêchement certain de notre perte. L'ange fut frappé de crainte par ce sang; il savait de quel sang il était la figure; il en fut épouvanté, parce qu'il lui représentait la mort du Seigneur : aussi ne touchait-il point aux portes qui en portaient la marque. Moïse dit : Oignez vos portes; et ils les oignirent, et ils eurent confiance, et ils furent en sécurité. Et vous, qui avez le sang de l'agneau véritable, vous n'auriez pas confiance? « Par la foi ils passèrent la mer Rouge comme sur une terre ferme; et les Egyptiens, ayant tenté le même passage, furent submergés. » Il leur rappelle les souffrances de leurs ancêtres en Egypte. Comment par la foi? Parce qu'ils espéraient passer la mer Rouge à pied sec, et c'est pourquoi ils priaient; ou plutôt c'est Moïse qui priait. Remarquez-vous qu'en toute circonstance la foi est au-dessus de la raison, de la faiblesse et de la pusillanimité humaine? Voyez-vous qu'en même temps qu'ils



avaient la foi, ils redoutaient le châtiment, et lorsqu'ils marquaient de sang leurs portes, et pendant le passage de la mer Rouge? Et la mort des Egyptiens submergés dans cette mer leur prouva que c'était bien de l'eau véritable, et non pas une vision. De même que ceux qui avaient été dévorés par les lions et brûlés par les flammes de la fournaise démontraient la réalité de ces choses; de même en cette circonstance les mêmes flots servirent au salut et à la gloire des uns, à la perte des autres. Tant la foi est un bien estimable! Quand nous en sommes réduits à cette extrémité qu'il n'y a plus aucune issue pour nous, c'est alors qu'elle nous sauve, serions-nous aux portes mêmes de la mort, toute espérance serait-elle perdue pour nous. Que leur restait-il en effet? Sans armes, ils étaient entourés par les Egyptiens et la mer : s'ils fuyaient plus loin, ils ne pouvaient être que submergés; s'ils retournaient sur leurs pas, ils devaient tomber entre les mains de leurs ennemis. Et cependant par la foi ils furent délivrés de ce péril extrême : la mer se changea pour eux en terre ferme, et redevint mer pour engloutir les Egyptiens, oubliant pour eux son état naturel et s'en faisant une arme contre leurs ennemis. « Par la foi les murailles de Jéricho tombèrent, après qu'on en eut fait le tour durant sept jours. » Le son des trompettes, fût-il prolongé pendant mille ans, ne saurait renverser des murailles; mais la foi peut tout.

2. Vous le voyez, la foi dans ses manifestations diverses n'obéit ni à la logique des faits, ni à la loi de la nature; tout y arrive en dehors de notre attente. Ainsi, dans les événements que Paul rapporte, tout arrive contrairement à l'attente des hommes. Après avoir établi de toutes les manières qu'il faut croire aux espérances de l'avenir, il confirme admirablement sa thèse par ces exemples, où il montre que ce n'est pas maintenant seulement, mais dès l'origine que tous les miracles se sont accomplis par la foi. « Par la foi Rahab, cette femme de mauvaise vie, ayant sauvé les espions de Josué qu'elle avait reçus chez elle, ne fut point enveloppée dans la ruine des incrédules. » Il serait honteux pour vous de paraître plus incrédules qu'une femme de mauvaise vie, qui crut dès le premier instant à ce que lui annonçaient des inconnus. Sa conduite eut le résultat essentiel, puisque tous périrent et qu'elle fut seule sauvée. Elle ne dit pas en elle-même : Je serai avec ceux qui sont les plus nombreux et qui sont mes concitoyens; elle ne pensa pas : Puis-je avoir plus de sagesse que tant d'hommes intelligents, et quand ils ne croient pas, dois-je croire? Elle ne tint aucun compte de ces raisonnements qu'un autre aurait tenus et suivis; mais elle crut à ce qu'on lui disait. « Et que dirais-je encore? le temps me manquerait si je voulais parler. » Il ne spécifie plus désormais chaque cas; il s'est arrêté à celui d'une femme de mauvaise vie et leur a fait honte par la qualité de la personne; il cesse maintenant de détailler les exemples, pour ne pas leur paraître trop prolixe. Il ne les passe point cependant sous silence, mais il les énumère avec discernement, les choisit avec soin, évite la satiété et ne nuit pas à la fréquence des préceptes; il ne les omet pas et il ne fatigue point l'auditeur en parlant : il n'en dit que ce qu'il en faut dire. Il fatiguerait l'auditeur si, après avoir fortement ébranlé son âme, il continuait à la battre en brèche. Pourquoi insister, quand la persuasion est faite? ce serait se montrer prétentieux. Il faut en tout se conformer à l'utilité. « Et que dirai-je encore? le temps me manquerait si je voulais parler de Gédéon, de Barac, de Samson, de Jephthé, de David, de Samuel et des prophètes? » Il y en a qui font un crime à Paul de nommer en cet endroit Barac, Samson, Jephthé. Eh quoi? quand il a cité une femme de mauvaise vie, il ne pourra point les citer? Je ne m'enquiers pas des phases diverses de leur existence : je sais qu'ils ont eu la foi et qu'elle les a rendus remarquables. « Et des prophètes, qui par la foi ont conquis des royaumes. »

Il ne s'agit donc pas ici de l'éclat de leur vie, qui n'est pas ce que l'Apôtre veut montrer; c'est une simple dissertation sur la foi. En effet, la foi n'a-t-elle pas été l'âme de toutes les œuvres? Comment? « Par la foi ils ont conquis des royaumes; » par exemple, Gédéon. « Ils ont

Dissertation sur la foi.

rempli les devoirs de la justice. » Qui les a remplis? Tous ceux qu'il a nommés. Peut-être ici par la justice il entend l'amour de l'humanité. « Ils ont obtenu l'effet des promesses. » Je présume qu'il parle ici de David. De quelles promesses s'agit-il? De celles qui annonçaient à Juda que ses descendants s'assoieraient sur le trône. « Ils ont fermé la gueule des lions, ont arrêté la violence du feu, ont échappé au tranchant du glaive. » Voyez comme la mort les entourait, Daniel au milieu des lions, les trois enfants dans la fournaise, Abraham, Isaac, Jacob dans diverses circonstances; et même alors ils ne désespérèrent pas. Telle est la foi : quand les événements se produisent contrairement à nos prévisions, c'est alors qu'il faut croire qu'il n'arrivera rien de funeste à notre bien, mais que tout y servira. « Ils ont échappé au tranchant du glaive. » Il fait sans doute allusion aux trois enfants devant Nabuchodonosor. « Ils ont été guéris de leur maladie, sont devenus forts dans les combats, ont mis en fuite les armées des étrangers. » Ces paroles ont trait à ce qui eut lieu après le retour de Babylone. « De leur maladie, » c'est-à-dire, de la captivité. Quand l'état politique des Juifs était désespéré, quand ce peuple était comme un cadavre couché dans la tombe, voilà qu'il leur est permis de rentrer dans la patrie. Qui aurait espéré qu'ils reviendraient de Babylone, et que non-seulement ils en reviendraient, mais encore deviendraient forts dans les combats et mettraient en fuite les armées des étrangers? Mais, dira-t-on, rien de semblable ne nous arrive. C'est que ces choses sont des figures de ce qui devait arriver. « Ils ont rendu aux femmes leurs enfants, les ayant ressuscités après leur mort. » Il parle ici des prophètes, par exemple, d'Elie et d'Elisée, qui ressuscitaient les morts. « Les uns ont été cruellement tourmentés, ne voulant point racheter leur vie présente, afin d'en trouver une meilleure dans la résurrection. » Qu'avons-nous fait, nous, pour gagner une bonne résurrection? Tandis que ces saints, l'Apôtre peut nous montrer qu'ils ont souffert les plus cruels supplices, ne voulaient pas racheter leur vie présente, afin d'en trouver une meilleure dans la résurrection. En effet, pour quel autre motif, quand ils pouvaient vivre, ne l'auraient-ils pas voulu? n'est-ce point parce qu'ils espéraient une vie meilleure? Eux qui avaient ressuscité les autres, choisirent la mort pour eux-mêmes, afin d'obtenir une résurrection meilleure, une résurrection tout autre que celle qu'ils avaient donnée aux enfants des femmes. Je vois ici une allusion à Jean et à Jacques : car ἀποτυμπανισμός signifie décapitation. Ils auraient pu conserver la vie présente, ils auraient pu ne pas confondre leurs accusateurs; et ces justes, qui avaient ressuscité des morts, aimèrent mieux mourir, afin de trouver une vie meilleure dans la résurrection. « Les autres ont souffert les outrages, les fouets, les chaînes et les prisons; ils ont été lapidés; ils ont été sciés; ils ont été mis aux plus rudes épreuves. »

3. Il arrête son énumération aux exemples qui leur sont les plus familiers. La consolation nous vient surtout du spectacle d'exemples semblables à ceux d'où est née notre douleur. Quelque pathétique que soit la peinture d'une douleur qui n'a pas la même origine que notre douleur, elle ne sert de rien. C'est pourquoi l'Apôtre s'arrête au tableau des chaînes, des prisons, des fouets, des lapidations, remettant ainsi en mémoire les supplices endurés par Etienne et Zaccharie; et il ajoute : « Ils sont morts par le tranchant du glaive. » Qu'est-ce à dire, « les uns ont échappé au tranchant du glaive, les autres sont morts par le tranchant du glaive? » Quel est ce langage? Quels sont ceux qu'il loue, ceux qu'il admire; ceux-ci ou ceux-là? Et les uns et les autres, répond l'Apôtre : ceux-ci, parce que vous êtes plus familiers avec ce genre d'exemples; et les premiers, parce que la foi fut en eux victorieuse de la mort, victoire qui est l'image de ce qui devait arriver. La foi a deux caractères admirables : elle est le mobile des grandes actions; elle supporte les plus grandes souffrances et croit ne rien souffrir. Et vous ne pouvez pas prétendre que ces justes étaient des pécheurs et des hommes de peu : mettriez-vous le monde entier dans l'autre plateau de la balance, il serait trop léger encore et d'un bien moindre

prix. Aussi Paul dit-il : « Eux dont le monde n'était pas digne. » Quelle devait donc être la récompense de ces hommes, puisque rien ici-bas n'était digne d'eux? Ici l'Apôtre élève l'esprit de l'auditeur : il lui enseigne le détachement des choses de la terre, pour rechercher des trésors bien plus précieux que les biens de la vie présente, trésors dont un seul vaut plus que le monde entier. Que voulez-vous recevoir en cette vie? ce serait votre honte éternelle que d'y accepter une récompense. Je ne me lasserai pas de le répéter : détachons nos pensées des biens terrestres, ne cherchons pas notre récompense en ce monde, ne tombons point dans une telle pauvreté; si le monde entier n'est pas digne du juste, pourquoi convoiter quelque parcelle du monde? Et certainement le monde n'est pas digne du juste, puisque le juste est l'ami de Dieu. Par le monde, il faut entendre ou tout le genre humain, ou la création elle-même : l'Ecriture donne ce nom à l'un et à l'autre. Non, la création entière, en y comprenant le genre humain, n'aurait pas autant de prix qu'un seul juste : et c'est à bon droit. Dix perles n'ont-elles pas une valeur beaucoup plus grande que dix mille coudées de paille ou de foin? « Un seul juste faisant la volonté de Dieu vaut plus que dix mille pervers. » *Eccli.*, XVI, 3. Dix mille n'indique pas seulement un grand nombre, mais un nombre infini.

Vous voyez quel est la grandeur du juste. « Jésus de Navé dit : Que le soleil s'arrête vers Gabaon, et la lune vers la vallée d'Elom; et il fut fait ainsi. » *Jos.*, X, 12. Que la terre entière, que deux, que quatre, que vingt globes terrestres donnent un ordre semblable; ils ne pourront le faire exécuter. Tandis qu'un ami de Dieu pouvait commander à la création, qu'à sa prière des créatures soumises à ce Dieu seul lui obéissaient, et qu'un simple mortel donnait des ordres aux éléments si éloignés de ce bas monde. Le remarquez-vous? ces éléments ont été créés pour obéir et accomplissent leur cours prescrit d'avance. Le miracle de Josué est plus grand que ceux de Moïse. Pourquoi? C'est que la différence est considérable entre commander à la mer et commander aux choses des cieux. Sans doute, commander à la mer est une grande, une bien grande merveille, mais qui n'égale pas l'autre. Et voici comment un tel miracle eut lieu. Le nom de Jésus était la figure du Christ. Aussi, à cause de cette invocation figurée, la créature se soumit avec respect. Quoi donc? est-ce à dire que d'autres hommes n'ont pas porté le nom de Jésus? Nullement; mais celui-ci fut ainsi appelé, parce qu'il était une figure du Messie. Il s'appelait également Ausès; son nom fut changé, parce qu'il était un précurseur, une prophétie. C'est lui qui fit entrer le peuple élu dans la terre promise, comme Jésus a ouvert le ciel à l'humanité. Ni la loi, ni Moïse, qui n'en franchit pas la frontière, ne l'y firent entrer; ce n'est pas la loi, c'est la grâce qui met en possession. Voyez-vous quelles figures de l'avenir l'ont précédé dès longtemps? Il commanda à la création ou plutôt à l'objet le plus important de la création, lequel était placé au-dessus de sa tête, afin que les hommes ne fussent ni troublés, ni effrayés quand ils verraient le Sauveur fait homme accomplir les mêmes miracles. C'est Jésus-Christ qui, du vivant de Moïse, taillait en pièces les ennemis des Israélites; c'est lui qui, même alors que la loi subsiste, régit toute chose, quoique ce ne soit pas ostensiblement. Mais examinons quelle est la gloire des saints.

4. Si en cette vie ils opèrent de telles merveilles, s'ils ont ici-bas un pouvoir égal à celui des anges, que doivent-ils être dans le ciel? Qui de vous ne voudrait avoir cette puissance de commander au soleil et à la lune? Quant à l'objection de ceux qui disent que le ciel est une sphère, que vaut-elle? Au lieu de se borner aux mots : Que le soleil s'arrête, n'a-t-il pas ajouté : « Vers Gabaon, et la lune vers la vallée d'Elom? » c'est-à-dire, que le jour soit prolongé. Un miracle semblable eut lieu pour Ezéchias, aux yeux de qui l'ombre du soleil rétrograda. Il est même plus étonnant de voir le soleil retourner en arrière avant d'avoir achevé son cours journalier, que de le voir s'arrêter. Or, il ne dépend que de nous d'être les témoins de merveilles plus grandes encore. Que nous a, en effet, promis Jésus-Christ? Non point que

Gloire des saints.

nous arrêterions le soleil et la lune, ni que le soleil rétrograderait à nos yeux, mais quoi? « Nous viendrons à lui, dit-il, mon Père et moi, et nous ferons en lui notre demeure. » *Joan.*, XIV, 23. Qu'ai-je besoin de tous ces miracles faits sur la lune, puisque le Seigneur de l'univers daigne descendre jusqu'à moi, et établir en moi sa constante demeure? Qu'ai-je besoin de ces miracles? à quoi me serviraient-ils, puisque Dieu sera lui-même l'astre de mes jours et de mes nuits, puisqu'il sera ma lumière? Si vous étiez admis à la cour d'un roi, que préféreriez-vous, je vous le demande : ou changer quelque chose au cérémonial de la cour, ou gagner l'amitié du roi jusqu'au point de lui persuader d'habiter avec vous? Cette dernière faveur ne nous paraîtrait-elle pas de beaucoup au-dessus de la première? Qu'objecterez-vous encore? Qu'il n'est pas étonnant que Jésus-Christ accomplisse des miracles que l'homme a pu accomplir? Mais Jésus-Christ le peut sans invoquer le Père et par sa seule autorité. Je dis bien : reconnaissez d'abord qu'il peut ne pas invoquer le Père et agir de sa propre autorité; vous avouerez ensuite, ou plutôt je vous montrerai que, lorsque le Sauveur prie, il le fait par condescendance à l'ordre que règle la Providence (car Jésus de Navé lui était certainement inférieur), et qu'il aurait pu nous instruire en son nom seul. On ne dit point d'un maître qui écoute un enfant épeler, qu'il ne connaît pas lui-même les caractères de l'alphabet; et, quand il demande : Où est telle lettre? vous savez qu'il le demande, non pas qu'il ne le sache point, mais parce qu'il veut enseigner son élève. De même Jésus-Christ priait, non qu'il eût besoin de prier, mais parce qu'il voulait nous amener par son exemple au recueillement, à la persévérance, à l'attention, à la vigilance dans la prière. Veiller en priant n'est pas se priver du repos de la nuit pour prier, c'est donner toute son attention à la prière qu'on fait : de celui qui agit ainsi, on dit qu'il est vigilant. On peut, la nuit, dormir en priant, et, le jour, veiller en priant, quand l'âme est dirigée vers Dieu, quand elle sait que ses paroles s'adressent à celui devant lequel les anges tremblent et s'humilient, quand elle s'en approche elle-même avec crainte et componction. La prière est une arme invincible, si l'on y porte les dispositions nécessaires. Voulez-vous être édifié sur sa puissance? elle dompte par sa persévérance l'impudeur, l'impiété, l'inhumanité, l'orgueil : « Voyez, est-il écrit, ce que dit ce juge d'iniquité. » *Luc.*, XVIII, 6. Elle fait cesser les retards de Dieu, et ce qu'il ne donne point par amitié, il l'accorde à une demande persévérante : « Quand il ne se lèverait point pour lui donner parce qu'il est son ami, il se lèverait du moins et lui donnerait à cause de son importunité. » *Luc.*, XI, 8. La persévérance finit par nous rendre dignes d'une faveur que nous ne méritions pas. Le Seigneur lui répondit : « Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens. Et la femme répondit : Il est vrai, Seigneur; mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leur maître. » *Matth.*, XV, 26, 27.

5. Prions donc avec zèle : la prière est une arme invincible, si elle est faite avec attention et persévérance, avec esprit de mortification, dans la pureté et la sincérité du cœur. La prière change le sort des combats, met en fuite le peuple le plus fort et donne le bienfait de la victoire au peuple qui ne la méritait pas : « J'ai entendu leurs gémissements, dit le Seigneur, et je suis descendu pour les délivrer. » *Exod.*, III, 8. La prière est le remède qui nous préserve du péché, et qui nous guérit quand nous avons succombé. C'est avec cette ferveur que priait la veuve abandonnée dont parle l'Ecriture. Si nous frappons notre poitrine comme le publicain, répétant avec lui ; « Mon Dieu, soyez-moi propice, à moi pécheur; » nous obtiendrons toutes les grâces. Quoique nous ne soyons pas des publicains, nous avons commis des péchés non moins grands que les siens. Ne me dites pas que vous avez péché petitement en quelque matière; la nature d'une chose est toujours la même. On appelle homicide celui qui tue un enfant tout comme celui qui tue un homme fait; et celui qui cause un petit dommage au prochain est un avare tout comme celui qui lui cause un grand dommage. Ce n'est pas un petit, mais un grand péché de se souvenir des injures

reçues : « Ceux qui se souviennent d'une injure sont dans la voie de la mort ; » *Prov.*, XII, 28 ; et : « Quiconque s'irrite sans motif contre son frère, sera condamné au feu de l'enfer; » comme aussi celui qui appelle son frère insensé, ou lui fait d'autres outrages. Nous participons aux sacrements dont nous sommes indignes, nous sommes envieux, nous sommes médisants, quelques-uns même s'adonnent à des excès de boisson. Une seule de ces fautes suffit pour nous fermer l'entrée du royaume de Dieu : quelle sera notre défense, quand nous les avons toutes commises? Nous avons besoin, mes frères, de beaucoup de ferveur, afin d'obtenir les biens qui nous ont été promis. Ecriez-vous donc aussi : « Seigneur, soyez-moi propice, à moi pécheur. » Que ces mots ne sortent pas seulement de nos lèvres, mais de notre cœur et de notre pensée. Si nous sommes injuriés, ne nous en irritons point. Le publicain entendit cet outrage : « Je ne suis pas comme ce publicain ; » et, loin de s'en irriter, il fut frappé de componction : aussi remporta-t-il la victoire et fut-il délivré de l'opprobre qui le couvrait. Le pharisien découvrit sa plaie, et lui, il chercha le remède. Disons donc : « Soyez-moi propice, à moi pécheur ; » et ne nous irritons pas si un autre nous appelle pécheur. Si, tout en avouant le nombre de nos fautes, nous nous irritons d'en être accusés par autrui, il n'y a là ni humilité, ni aveu sincère, mais ostentation et vaine gloire. Quoi! direz-vous, il y a de l'ostentation à s'appeler soi-même pécheur? Sans doute, puisque nous jouissons des bénéfices de l'humilité, de l'admiration et des louanges qu'elle procure ; tandis que le pécheur qui vante ses propres vertus se fait mépriser. Nous agissons donc ainsi par vaine gloire. Mais qu'est-ce que l'humilité ? C'est, lorsque le prochain nous couvre d'opprobre, une entière franchise à reconnaître nos fautes et une patience inaltérable à supporter les accusations qui nous poursuivent. Et il y a dans cette patience plus que de l'humilité, il y a de la noblesse d'âme. Nous, au contraire, nous avouons que nous sommes pécheurs, indignes des grâces divines, et cent autres choses ; mais si l'on nous impute une seule faute, nous la supportons avec peine, nous en sommes indignés. Vous le voyez, il n'y a là ni franchise, ni noblesse d'âme. Vous avez avoué que vous étiez pécheur : ne vous irritez donc point si ce nom vous est donné par autrui. Celui qui vous reproche vos fautes, vous en rend le fardeau plus léger ; il se charge de ce fardeau, et vous conduit à la vraie sagesse. Ecoutez les paroles de David, alors que Séméi le maudissait : « Laissez-le faire ; il me maudit par l'ordre de Dieu, qui veut éprouver mon humilité, et le Seigneur me fera quelque bien pour ces malédictions que je reçois aujourd'hui. » II *Reg.*, XVI, 10-12. Et vous qui dites de vous-même le plus grand mal, vous vous indignez si le prochain ne porte pas aux nues votre grandeur d'âme et votre sainteté. Voyez-vous comme vous jouez avec des choses sérieuses? Nous nous refusons nous-mêmes des éloges parce que nous ambitionnons les éloges d'autrui, afin qu'on nous accorde de plus grandes louanges, afin qu'on nous admire davantage. Je le répète, nous affectons l'humilité, afin qu'on nous exalte davantage : nous agissons pour la satisfaction d'une vaine gloire, non dans l'intérêt de la vérité. Aussi toutes nos œuvres sont-elles vaines, toutes impuissantes. Je vous en conjure donc, désormais du moins renoncez à la vaine gloire, cette mère de tous nos maux ; vivez comme il convient pour être agréables à Dieu, afin de parvenir à l'héritage qui nous est promis en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

HOMÉLIE XXVIII.

« Ils ont mené une vie errante, couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, abandonnés, affligés, persécutés, eux dont le monde n'était pas digne ; errant dans les déserts et dans les montagnes, et se retirant dans les antres et dans les cavernes. »

1. Toujours, mais surtout lorsque je me représente les actions des saints, je suis tenté de désespérer de moi-même, quand je reconnais que nous n'avons pas éprouvé même en songe les tribulations au milieu desquelles ils ont passé toute leur vie ; et les continuelles afflictions que supportaient ces grands hommes n'étaient pas

le châtiment de leurs péchés, puisqu'ils ne faisaient que de bonnes œuvres. Cette pensée m'est inspirée par le souvenir d'Elie, auquel nous ramène l'Apôtre. C'est de lui qu'il dit : « Ils ont mené une vie errante ; » et il cite cet exemple le dernier de tous, parce qu'il est le plus propre à frapper leur esprit. Après avoir rappelé que les apôtres étaient morts par le tranchant du glaive, qu'ils avaient été lapidés, il remonte à Elie, qui avait souffert les mêmes épreuves qu'eux. Il est vraisemblable qu'ils n'avaient pas encore une aussi haute opinion des apôtres, que de ce prophète qui fut enlevé au ciel et qu'ils tenaient dans la plus grande admiration ; aussi leur en fait-il un sujet de consolante exhortation. « Ils ont mené, dit-il, une vie errante, couverts de peaux de chèvres, abandonnés, affligés, persécutés, eux dont le monde n'était pas digne. » Dans ce suprême abandon, ils n'avaient ni vêtements, ni patrie, ni demeure, ni refuge; ils pouvaient s'appliquer les paroles de Jésus-Christ : « Le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » *Matth.*, VIII, 20. Que parlé-je de refuge ? ils n'avaient même pas où faire halte; le désert lui-même n'était pas pour eux un lieu de repos. Il n'est pas dit qu'ils s'arrêtaient dans le désert, mais que là même ils erraient en fugitifs; ils étaient chassés non-seulement de la terre habitée, mais encore de la terre inhabitable. Et l'Apôtre rappelle les épreuves qu'ils eurent à subir là où ils s'arrêtèrent : « Abandonnés, affligés. » On nous persécute à cause de Jésus-Christ, et c'est aussi à cause de lui qu'on persécutait Elie; quel autre motif aurait-on eu de le persécuter, de le chasser, de le poursuivre, de le mettre aux prises avec la faim ? Or, les Hébreux souffraient alors de la famine; aussi est-il écrit ailleurs qu'on décida de faire parvenir des secours à ceux qui étaient dans cette extrémité : « Les disciples, dit-il, résolurent, chacun selon son pouvoir, d'envoyer quelques aumônes aux frères qui demeuraient en Judée. » *Act.*, XI, 29. Ses auditeurs connaissaient donc le tourment de la faim. « Les saints, dit-il encore, étaient affligés ; » c'est-à-dire, exposés à tous les maux dans leur périlleuses pérégrinations. Les Hébreux étaient dans la même condition. Quant à la vie errante des justes, il l'explique lui-même en ces mots : « Errants dans les déserts et dans les montagnes, se retirant dans les antres et dans les cavernes. » Ils ont erré comme des fugitifs qui fuient leurs demeures, comme des scélérats convaincus des plus grands crimes, comme s'ils avaient été indignes de voir la lumière du soleil ; le désert même n'était pas pour eux une sûre retraite ; et, toujours obligés de fuir, ils cherchaient les lieux cachés, ils s'ensevelissaient vivants sous terre, ils vivaient dans une crainte continuelle.

« Et tous ceux que leur foi a rendu si recommandables, n'ont point reçu l'effet des promesses, Dieu ayant voulu, par une faveur particulière pour nous, qu'ils ne reçussent qu'avec nous l'accomplissement de leur félicité. » Quel sera le prix d'une aussi grande attente ? quelle en sera la récompense ? Elle sera si grande en réalité qu'elle est au-dessus de toute expression humaine : « L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, et le cœur de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. » I *Cor.*, II, 9. Et ses justes « n'ont point encore reçu l'effet des promesses ; » ils l'attendent encore, eux qui sont morts dans une telle affliction. Ils ont vaincu depuis tant d'années, et ils n'ont pas encore reçu la palme : et vous, qui combattez encore, vous êtes impatients? Songez combien est grand l'exemple de cette attente d'Abraham et de l'apôtre Paul jusqu'au moment où ils pourront recevoir avec vous leur récompense. Le Sauveur l'a prédit : il ne la leur donnera que lorsqu'il nous la donnera. C'est comme un bon père qui dirait à certains de ses fils qui ont bien achevé leur tâche : On ne vous servira votre repas que lorsque vos autres frères seront venus. Et vous murmurez parce que vous n'avez pas encore reçu la récompense? Que fera donc Abel, qui a vaincu le premier de tous et qui attend encore la couronne? Que fera Noé? que feront ceux qui vécurent à cette époque ancienne, et qui vous attendent, et ceux qui viendront après vous? Ne voyez-vous pas que notre condition est meilleure que la leur? L'Apôtre dit avec raison : « Par une faveur particulière de Dieu pour nous. » Afin que leur condition ne parût pas

meilleure que la nôtre, s'ils étaient couronnés avant nous, un même temps a été fixé pour le couronnement de tous; de ceux même qui ont vaincu tant d'années avant vous et ne seront couronnés qu'avec vous. Voyez-vous la prévenance de Dieu? Il n'est pas dit : Afin qu'ils ne soient pas couronnés sans nous; mais : « Qu'ils ne reçussent qu'avec nous l'accomplissement de leur félicité. » En sorte que leur perfection apparaîtra alors aux yeux de tous. Ils nous ont précédés dans la lice; mais ils ne seront pas couronnés avant nous. Dieu ne leur a pas fait du tort, tout en nous honorant : ils attendent leurs frères. Puisque nous sommes un même corps, il éprouvera une joie plus grande à voir couronner tous ses membres en même temps, que l'un après l'autre. Les justes sont admirables en ce qu'ils se réjouissent du bien qui arrive à leurs frères comme s'il leur arrivait à eux-mêmes. Dieu s'est donc conformé à leur désir en décrétant que tous les saints seraient couronnés en même temps; ils éprouveront une plus grande joie de cette glorification en commun. « Ainsi nous sommes entourés d'une nuée considérable de témoins. » *Isai.*, IV, 6.

2. L'Ecriture, souvent, emprunte des motifs de consolation aux accidents mêmes et aux peines qui nous arrivent. Ainsi, on lit dans le prophète Isaïe : « Il vous délivrera de la chaleur, de la sécheresse et des pluies violentes. » *Isa.*, IV, 6. Et dans le roi David : « Le soleil ne vous fatiguera pas pendant le jour, ni la lune pendant la nuit. » *Psalm.* CXX, 6. C'est ce que dit ici saint Paul : « Ayant donc sur nos têtes une si grande nuée de témoins. » Le souvenir de tous ces saints, comparable à un nuage qui donnerait de l'ombre au voyageur exposé, brûlé par un soleil trop ardent, soulage et ranime une âme fatiguée. Et l'Apôtre ne dit pas : Un nuage élevé bien haut et loin de nos têtes, mais au contraire, « posé sur nous; » ce qui est bien autrement agréable, et qui doit, selon lui, nous montrer qu'ainsi placé sur tout notre horizon, il nous procurera plus d'ombre et de sécurité. — Quelle est « cette nuée, » et quel ce nombre de « témoins? » Il s'agit de témoins empruntés, soit à l'Ancien, soit au Nouveau Testament. Les premiers aussi ont été vraiment martyrs, témoins attestant avec courage la grandeur de Dieu; ainsi les trois enfants, ainsi Elie et tous les prophètes. « Dégageons-nous de tout ce qui appesantit. » Qu'est-ce que tout ce fardeau? La somnolence, la négligence, tout le bagage, en un mot, des pensées humaines. « Et le péché si facile à environner. » Cette expression a deux sens : le péché facilement nous entoure et nous assiége; ou bien, et je préfère l'entendre ainsi, le péché facilement sera par nous-même environné et battu; car, si nous le voulons, il nous est aisé de le vaincre. « Courons par la patience dans la carrière qui nous est ouverte. » Il ne dit pas : Combattons, luttons, faisons la guerre; mais ce qui est plus doux que tout cela, car il ne nous propose qu'une course. Il ne nous dit pas davantage : Soyons les premiers à courir; mais seulement : Fournissons une carrière soutenue et persévérante, et ne nous montrons pas lâches ni énervés. Courons, dit-il, dans la lice devant nous ouverte. Enfin la consolation principale, la souveraine exhortation, le premier et le dernier de tous les exemples, l'Apôtre le propose, c'est Jésus-Christ. « Jetant les yeux sur Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de notre foi; » c'est bien ce que Jésus-Christ disait constamment de lui-même à ses disciples : « S'ils ont appelé le maître Béelzébub, combien plus ses serviteurs! » Et ailleurs : « Le disciple n'est pas au-dessus du maître, ni l'esclave au-dessus de son propriétaire. » *Matth.*, X, 24, 25. Donc, regardons-le, dit saint Paul, afin d'apprendre à courir; oui, voyons toujours Jésus-Christ. En effet, de même que, pour apprendre un art ou pour nous dresser à une lutte quelconque, le regard fixé sur un maître nous grave dans l'esprit ses procédés, et notre vue lui dérobe tous ses secrets; ainsi, dans la vie présente, si nous voulons fournir notre course, et surtout la fournir honorablement, nous regardons vers Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi. Et pourquoi ces deux titres? C'est qu'il nous a donné la foi, qu'il nous en a versé le principe. C'est encore une de ses paroles à ses disciples : « Vous ne m'avez pas choisi; c'est moi qui ai

fait choix de vous. » *Joan.*, xv, 16. Paul disait de même : « Je le connaîtrai alors, comme j'ai été connu de lui. » I *Cor.*, xiii, 12.

Le Sauveur est le principe de la foi.

Il est évident que, si le Sauveur est le principe de la foi, il en est aussi le but, lui « qui, au lieu de la félicité dont il pouvait jouir, a souffert la croix, méprisant l'ignominie. » Il pouvait ne rien souffrir, s'il l'avait voulu, « parce qu'il a ignoré l'iniquité, et que le mensonge n'a pas souillé sa bouche. » *Isa.*, liii, 9. Selon ce qu'il a dit lui-même dans l'Evangile : « Le prince de ce monde vient, et il n'a aucun droit sur moi, » *Joan.*, xiv, 30, il ne dépendait que de lui de n'être pas crucifié : « J'ai, dit-il, le pouvoir de donner ma vie, et le pouvoir de la reprendre de nouveau. » *Joan.*, x, 18. Puisqu'il a pour nous volontairement souffert la croix, combien plus est-il juste que nous supportions les tribulations avec courage ! « Au lieu de la félicité dont il pouvait jouir, il a souffert la croix, méprisant l'ignominie. » Qu'est-ce à dire, « méprisant l'ignominie ? » Qu'il a choisi une mort ignominieuse. Qu'il mourût, c'était bien ; mais pourquoi ignominieusement? Dans le seul but de nous enseigner qu'il ne faut attacher aucun prix à la gloire qui vient des hommes. Voilà pourquoi lui qui était exempt de tout péché, choisit cette mort, voulant nous apprendre à endurer courageusement et à mépriser l'opprobre. Pourquoi donc a-t-il dit ignominie, plutôt que tristesse? Parce qu'il ne supportait pas ces indignes traitements avec tristesse. Et voici la fin : « Il est maintenant assis à la droite du trône de Dieu. » Voyez-vous la récompense de la victoire? C'est ce que Paul exprime en ces mots : « C'est pourquoi Dieu l'a élevé et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse. » *Philip.*, ii, 9, 10. Il cherche à donner humainement une idée de ce qu'aucune langue ne peut exprimer. Mais ne serait-il question d'aucune récompense, que l'exemple seul de Notre-Seigneur suffirait pour nous persuader de supporter volontiers toutes les afflictions; or, on nous montre en outre la récompense, et non pas une récompense ordinaire, mais si grande qu'elle est au-dessus de toute expression. Lors donc que nous sommes dans les tribulations, pensons à Jésus-Christ avant de penser aux apôtres. Pourquoi ? Parce que toute sa vie fut pleine des plus dures épreuves. Il s'entendait maudire sans cesse et traiter de fou, de séducteur et d'imposteur. Parmi les Juifs, ceux-ci disaient : « Cet homme n'est point de Dieu ; » ceux-là : « Il n'est pas bon, mais il séduit le peuple; » *Joan.*, ix, 16; vii, 12, d'autres : « Ce séducteur a dit, lorsqu'il était encore vivant : Après trois jours je ressusciterai. » *Matth.*, xxvii, 63. On l'accusait aussi de sorcellerie : « Celui-ci ne chasse les démons que par Béelzébub. » *Ibid.*, xii, 24. On l'accusait encore d'être fou et possédé du démon : « Il est possédé du démon, il est insensé; pourquoi l'écoutez-vous? » *Joan.*, x, 20. Et il entendait ces accusations de la bouche de ceux qu'il comblait de bienfaits, qui étaient témoins de ses miracles, à qui il montrait les œuvres de Dieu. S'il ne s'était pas révélé par ses actions, on pourrait ne pas s'étonner qu'il eût été traité de la sorte ; mais n'est-il pas déplorable qu'il fut appelé séducteur, lui qui enseignait la vérité; possédé du démon, lui qui chassait les démons; magicien, lui qui guérissait tous les maux? Telles étaient cependant les accusations sans cesse dirigées contre lui.

3. On épuisa contre lui les propos et les sarcasmes qui blessent le plus un homme. On le raillait sur sa famille : « N'est-ce pas le fils du charpentier, dont nous avons connu le père et la mère? Ses frères ne sont-ils pas tous parmi nous? » *Matth.*, xiii, 55. On le raillait sur sa patrie et on l'appelait le Nazaréen : « Lis les Ecritures, » disait-on, « et vois que nul prophète n'a été suscité de Galilée. » *Joan.*, vii, 52. Et le Sauveur souffrait patiemment tous ces outrages, les laissant répéter : « L'Ecriture ne dit-elle pas que le Christ viendra du bourg de Bethléem ? » *Ibid.*, 42. Et les sarcasmes qui le poursuivirent sur l'arbre même de la croix, faut-il vous les répéter? On l'adorait par dérision, on le frappait, on lui donnait des soufflets, en disant : « Prophétise-nous qui t'a frappé. » *Matth.*, xxvi, 68. On lui offrait à boire du vin mêlé de fiel, en disant : « Si tu es le Fils de Dieu,

descends de la croix. » *Ibid.*, XXVII, 40. En outre, un des gardes du grand-prêtre lui donna un soufflet, et Jésus répondit : « Si j'ai mal parlé, montrez ce que j'ai dit de mal ; mais, si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ? » *Joan.*, XVIII, 23. Ils le vêtirent par dérision d'une robe de pourpre, et ils lui crachèrent à la face ; ils tentaient sur lui toutes sorte d'épreuve. Faut-il vous rappeler les accusations dont il était l'objet et en secret, et ouvertement, et de la part même de ses disciples ? « Vous aussi, dit-il, voulez-vous vous éloigner de moi ? » *Joan.*, VI, 68. « Tu es possédé du démon, » *Joan.*, VII, 20, disaient aussi ceux qui croyaient déjà. Je vous le demande, ne vécut-il pas toujours en fugitif, tantôt en Galilée, tantôt en Judée ? Ne fut-il pas dès la plus tendre enfance en butte à bien des épreuves ? Sa mère ne l'emporta-t-elle pas en Egypte peu de temps après sa naissance ? L'Apôtre pense à tous ces maux, quand il dit : « Jetant les yeux sur Jésus, auteur et consommateur de la foi, qui, au lieu de la félicité dont il pouvait jouir, a souffert la croix, méprisant l'ignominie, et qui est maintenant assis à la droite du trône de Dieu. » Jetons donc les yeux sur Jésus et ses disciples, lisant ce que Paul a souffert et écoutant ces paroles : « Nous avons une grande patience dans les maux, dans les nécessités, dans les afflictions, sous les coups, dans les prisons, dans les séditions, dans les jeûnes, dans les travaux, dans la pureté, dans la science ; » II *Cor.*, VI, 4-6 ; et encore : « Jusqu'à cette heure nous avons faim et soif, nous sommes nus et en butte aux outrages, nous n'avons point de demeure stable. Nous travaillons avec beaucoup de peine de nos propres mains ; on nous maudit, et nous bénissons ; on nous persécute, et nous le souffrons ; on nous blasphème, et nous répondons par des prières. » I *Cor.*, IV, 11-13.

Quel est celui d'entre vous qui a enduré le moindre de ces maux ? On nous traite, dit-il, comme séducteurs, comme infâmes, comme n'ayant rien ; et encore : « J'ai reçu des Juifs jusqu'à cinq fois trente-neuf coups de fouet ; j'ai été battu de verges par trois fois, j'ai été lapidé une fois ; j'ai passé un jour et une nuit au fond de la mer ; souvent en péril dans les voyages, par les travaux, les chagrins, la faim. » II *Corinth.*, XI, 24-26. Et sur ce que ces épreuves étaient agréables à Dieu, l'Apôtre dit : « C'est pourquoi j'ai prié trois fois le Seigneur, qui m'a répondu : Ma grâce te suffit, car la force se perfectionne dans la faiblesse. C'est pourquoi je me complais dans mes faiblesses, dans les outrages, dans les nécessités, dans les angoisses, dans les persécutions, dans les prisons, afin que la force de Jésus-Christ demeure en moi. » *Ibid.*, XII, 8-10. Ecoutez maintenant Jésus-Christ lui-même : « Vous aurez de grandes tribulations dans le monde. » *Joan.*, XVI, 33. L'Apôtre continue : « Pensez donc en vous-mêmes à Celui qui a souffert de si grandes contradictions de la part des pécheurs, afin que vous ne vous découragiez point et que vous ne tombiez pas dans l'abattement. » C'est à bon droit qu'il parle ainsi ; puisque les souffrances de nos semblables nous encouragent, combien plus les souffrances de Notre-Seigneur nous relèveront-elles ? Quel effet n'en éprouverons-nous pas ? Et voyez comment, évitant une longue analyse, il résume tout en un seul mot, les contradictions ; ce mot embrasse les soufflets, les sarcasmes, les outrages, les opprobres, les dérisions ; bien plus, il dit l'enseignement constant que nous donnent toutes les actions de la vie du Sauveur. Que ces exemples, mes frères, soient donc le continuel objet de nos pensées, qu'ils soient nuit et jour présents à notre esprit, puisque ces méditations doivent nous procurer les plus grands biens et que nous devons en retirer les meilleurs fruits.

Les souffrances de Jésus-Christ sont une source intarissable de consolations.

Oui, les souffrances de Jésus-Christ et des apôtres sont une source intarissable de consolations. La voie de la vertu est la meilleure. Jésus-Christ le savait si bien qu'il a suivi cette voie, lui qui n'avait aucun besoin de rechercher la vertu ; et il savait aussi que les tribulations sont le plus sûr fondement de la paix. Ecoutez ses propres paroles : « Celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit point, n'est pas digne de moi. » *Matth.*, X, 38. C'est comme s'il disait : Si vous êtes disciple, imitez votre maître ; car tel est le devoir d'un bon disciple. Or, s'il a suivi la route des tribulations et que vous preniez celle du bon

plaisir, vous entrez dans une route différente de la sienne. Comment donc le suivrez-vous, si vous marchez dans une autre direction? et comment serez-vous son disciple, si vous ne suivez pas votre maître? Paul dit à ce propos : « Nous sommes faibles, et vous êtes forts; vous êtes honorés, et nous sommes méprisés. » I *Cor.*, IV, 10. Si nous tendons à un but opposé au vôtre, est-il raisonnable de dire que vous êtes nos disciples et que nous sommes vos maîtres? Sachez-le donc, mes frères, les tribulations sont un grand bien, qui a deux résultats, et deux bien grands résultats : il efface le péché, il nous donne la force.

4. Mais, direz-vous, il y a des tribulations qui peuvent nous renverser et nous perdre? Il n'y en a pas : notre perte ne peut venir que de notre lâcheté. Vous demandez comment? Si nous sommes vigilants, si nous demandons à Dieu de ne pas permettre que nous soyons tentés au delà de nos forces, si nous lui restons toujours étroitement unis, nous serons toujours inébranlables, toujours invincibles. Tant que son secours sera avec nous, les tentations souffleraient-elles avec plus de violence que tous les vents réunis, elles ne nous ébranleront pas plus que le choc d'une paille ou d'une feuille légère. Ecoutez Paul : « Parmi tous ces maux, nous demeurons victorieux ; » *Rom.*, VIII, 37 ; et encore : « Je crois que les souffrances de la vie présente n'ont aucune proportion avec cette gloire qui doit un jour éclater en nous; » *Ibid.*, 18; et ailleurs : « Les afflictions si courtes et si légères de la vie présente produiront pour nous le poids éternel d'une sublime et incomparable gloire. » II *Cor.*, IV, 17. Vous le voyez, il appelle choses légères les plus grands périls, les naufrages, les afflictions de toute sorte. Imitez-la, cette âme de bronze, que les liens du corps ne peuvent amollir. Vous êtes dans la pauvreté? mais elle n'égale pas le dénûment de Paul, endurant la faim, la soif et la nudité; car ce dénûment, il ne le souffrit pas un jour, mais tous les jours de sa vie apostolique. Où est la preuve? il la donne lui-même : « Jusqu'à cette heure nous avons faim et soif, nous sommes nus. » Eh quoi! alors qu'il avait acquis une gloire sans rivale dans l'apostolat, il souffrait de tels maux ; il avait passé vingt ans dans ces tribulations, quand il écrivait ces lignes? « Je connais un homme en Jésus-Christ qui fut ravi, il y a quatorze ans, jusqu'au troisième ciel; si ce fut avec son corps ou sans son corps, je ne le sais pas; » II *Cor.*, XII, 2; et ailleurs : « Trois ans après, j'allai à Jérusalem; » *Galat.*, I, 18; et encore : « J'aimerais mieux mourir que voir quelqu'un me ravir cette gloire. » I *Cor.*, IX, 15. Ailleurs, il écrivait avec plus d'énergie encore : « Nous sommes devenus comme les ordures du monde. » *Ibid.*, IV, 13. Quoi de plus terrible que la faim, que le froid, que les embûches que nous tendent des frères, qu'il appelle des faux frères? Ne le traitait-on point de peste du monde, d'imposteur, de fléau? Ne succombait-il pas sous les verges? Que ces souffrances soient présentes à notre esprit, mes frères, pensons-y, souvenons-nous-en, et nous ne faiblirons jamais, serions-nous injuriés, nous enlèverait-on nos biens, serions-nous accablés de maux sans nombre.

Qu'il nous soit donné d'être aimés dans le ciel, et toutes les afflictions nous paraîtront légères ; qu'il nous soit donné de bien conduire nos intérêts en vue du ciel, et les choses de la terre seront de nulle importance pour nous. Que sont-elles, ces choses? Ombre et rêve. Quelles qu'elles soient, n'espérons, n'attendons que les biens du ciel, et les afflictions ne nous sembleront rien ni par leur nature, ni par leur durée. Que sont-elles, en effet, auprès des châtiments de l'autre vie? auprès du feu qui ne s'éteint jamais? auprès du ver qui ne meurt pas? Pouvez-vous dire qu'il y ait en ce monde un supplice égal au grincement des dents, aux chaînes, aux ténèbres extérieures, aux colères, aux souffrances, aux angoisses de l'autre monde? Vous parlez de durée? Mais que seraient dix mille ans auprès de l'éternité? Une goutte d'eau comparée à l'Océan. Mettrez-vous les biens de la terre en parallèle avec ceux du ciel? Ici, la distance est encore plus grande : « L'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a jamais entendu, et le cœur de l'homme n'a jamais conçu ces biens. » I *Cor.*, II, 9. Et la jouissance de

ces biens sera éternelle. Ne valent-ils donc pas que nous subissions tous les supplices, la croix, le bûcher, mille morts, tout ce qui peut être inventé de plus cruel par paroles et par actions? Faudrait-il, si cela pouvait se faire, passer notre vie au milieu des flammes, ne devrions-nous pas tout souffrir, pour arriver à la possession des biens qui nous ont été promis? Mais n'y a-t-il pas folie de ma part à parler ainsi à des hommes qui, loin de mépriser les richesses, les recherchent, y sont attachés comme si elles étaient impérissables, et qui pensent avoir assez fait, lorsqu'ils ont donné quelque peu du beaucoup qu'ils possèdent? Est-ce là l'aumône? Il n'y a de véritable aumône que celle de cette veuve qui donna toutes les ressources qu'elle avait pour subsister elle-même. Si vous ne vous sentez pas capable d'imiter sans réserve l'exemple de la veuve, sacrifiez du moins le superflu et ne gardez que le nécessaire. Mais personne n'a le courage de sacrifier même ce superflu, je veux dire de restreindre le nombre de ses serviteurs et le luxe de ses vêtements. Il n'y a de nécessaire que les choses qui nous sont indispensables pour vivre; tout le reste est superflu. Qu'est-ce donc qui nous est indispensable pour vivre? recherchons-le, si vous le voulez bien. Si nous n'avons que deux serviteurs, nous pouvons vivre. Puisqu'il y en a qui vivent sans aucun serviteur, comment serions-nous excusables de ne pas savoir nous contenter de deux? Il nous suffit aussi d'avoir une maison en briques renfermant trois appartements. Combien y en a-t-il, en effet, qui n'ont qu'un même appartement pour eux, leurs enfants et leur femme? J'accorde même qu'une matrone puisse avoir deux suivants. Mais, direz-vous, n'est-il pas humiliant pour une matrone de n'être suivie que de deux valets de pied? N'en avoir que deux n'est pas ce qui est humiliant, mais en avoir un troupeau. Peut-être vous riez-vous de mes paroles. Croyez-moi cependant, ce qui est humiliant, c'est de marcher au milieu d'un troupeau de valets. Vous attachez un grand prix à une chose en quoi vous ressemblez à un vendeur de moutons ou à un marchand d'esclaves. D'un côté le faste et la vaine gloire, de l'autre la vraie sagesse et la digne simplicité. Une longue suite de valets ne prouve point la noblesse : pouvez-vous en réalité donner le nom de vertu à la possession d'un grand nombre d'esclaves? cette possession n'a aucun rapport avec l'âme; et rien de ce qui est étranger à l'âme n'est un signe de noblesse. La vraie grandeur consiste à savoir se contenter d'un petit nombre de serviteurs : la femme qui a besoin d'un grand nombre de valets est une servante, elle est moins que ceux qui la servent.

5. Est-ce que les anges, qui parcourent l'univers, ont des serviteurs à leur suite? Et, parce qu'ils n'en ont pas, nous sont-ils inférieurs, à nous qui ne savons pas nous en priver? Or, si c'est une coutume des anges de n'avoir pas de suivant, quelle est la femme dont la vie est la plus angélique, ou celle qui a besoin de beaucoup de suivants, ou celle qui en a peu? Est-il humiliant d'en avoir un petit nombre? Ce qui est humiliant, c'est de faire une chose honteuse. Je vous le demande, quelle est celle qui attire le plus la curiosité publique, ou celle qui a une longue suite de valets, ou celle qui n'en a qu'un petit nombre? Bien plus, la femme qui marche seule et qui échappe presque à tous les regards n'a-t-elle pas plus de dignité que celles qu'escortent quelques serviteurs? Voyez-vous où est le scandale? Laquelle se donne le plus en spectacle à la foule, est-ce celle qui étale une mise somptueuse ou celle qui est vêtue simplement et sans art? Ou encore laquelle se donne le plus en spectacle à la foule, est-ce celle qui, revêtue d'or, se fait traîner par des mules, ou celle qui marche simplement et sans recherche, mais avec dignité? Pendant que celle-ci passera sans éveiller aucune vaine curiosité, ne se pressera-t-on point sur le passage de la première? n'ira-t-on pas jusqu'à demander qui elle est et d'où elle est? Je laisse à dire quel aliment il y a là pour l'envie. Qu'est-ce qui est honteux, être remarqué ou ne l'être pas? Qui est un objet de scandale, celle que tous voient, ou celle qui passe inaperçue? celle dont chacun demande qui elle est, ou celle dont personne ne s'enquiert? Le voyez-vous? nous agissons toujours par vaine gloire, sans songer à ce qu'elle a de

déshonorant? Si je ne puis pas vous détacher d'une telle conduite, je vous aurai du moins montré qu'une vie simple n'a rien d'humiliant. Le péché seul déshonore; et cependant, plutôt que de reconnaître ce qu'il a de honteux, nous attachons l'idée d'humiliation à toute autre chose. Bornez-vous au nécessaire dans le vêtement, et retranchez le superflu : toutefois, pour ne pas vous enfermer en de trop étroites limites, je ne proscris que les parures d'or et les étoffes somptueuses. Et ce précepte n'est pas de moi; écoutez plutôt en quels termes Paul le donne aux femmes : « Qu'elles se parent, non avec des cheveux frisés, des ornements d'or, des perles et des habits somptueux. » I *Tim.*, II, 9.

Mais dites-nous, ô Apôtre, quelle doit être leur parure? peut-être diraient-elles qu'il n'y a de somptueux que les ornements d'or, et qu'il n'en est pas ainsi des étoffes de soie : quelle doit donc être leur parure? « Ayant de quoi nous nourrir et de quoi nous couvrir, nous devons être contents. » *Ibid.*, VI, 8. Il suffit que le vêtement nous couvre : Dieu ne nous l'a pas donné pour un autre objet; or, un vêtement peut être de peu de prix et remplir ce but. Vous souriez peut-être, vous qui êtes couvertes de soie. Il faut rire en effet, mais de pitié, en songeant au précepte de Paul et à la négligence que nous mettons à l'accomplir. Et ce reproche s'adresse aux hommes aussi bien qu'aux femmes. Ayant de quoi nous nourrir et de quoi nous couvrir, tout le reste est superflu. Les pauvres seuls ne possèdent pas le superflu, encore est-ce peut-être par nécessité, et ne s'en abstiendraient-ils pas, s'ils le pouvaient. Mais, que ce soit en apparence ou en réalité, ils n'ont pas le superflu. Que nos vêtements remplissent donc strictement leur but. A quoi bon, dites-moi, tout cet or? Parures de comédiens! de comédiens et de femmes de mauvaise vie, qui mettent tout en œuvre pour se faire remarquer. Laissez ces vains ornements aux comédiennes et aux danseuses qui veulent capter la curiosité publique. La parure de la femme vraiment pieuse est tout autre et bien préférable. Vous avez aussi un théâtre, et vous devez vous orner avec soin pour y paraître. Quel est ce théâtre? Le ciel, avec la foule des anges pour spectateurs. Je ne parle pas seulement des vierges consacrées à Dieu, mais aussi des femmes qui vivent dans le monde : ce théâtre est celui de toutes celles qui croient en Jésus-Christ. Parlons comme il convient pour plaire à de tels spectateurs, revêtons-nous des vêtements qu'ils aiment. Je vous le demande : si une comédienne, mettant de côté les ornements d'or et les robes somptueuses, veuve de sourires et de cyniques discours, s'avançait sur la scène dans une mise vulgaire et sans recherche, et qu'elle y parlât de piété, de religion, de tempérance, ne disant rien que de très-moral, tous les auditeurs ne se lèveraient-ils pas? ne déserteraient-ils point ce théâtre? ne la chasserait-on pas comme incapable de plaire à la foule et comme tenant des discours étrangers à l'esprit de ces réunions sataniques? C'est ainsi que, si vous paraissez sur le céleste théâtre dans de mondains ajustements, vous serez chassée par les spectateurs. Il ne faut point ici de parures d'or, mais celles dont le prophète a dit « qu'elles entourent l'âme comme un précieux manteau aux plus riches couleurs. » *Psal.* XLIV, 14. Il ne s'agit donc pas de celles qui contribuent à l'ornement et à l'éclat du corps, mais de celles qui embellissent l'âme; c'est l'âme qui paraît et combat sur la scène céleste. « La beauté de la fille du Roi est tout intérieure. » *Ps.* XLIV, 14. Revêtez-vous de vertus : outre les maux innombrables dont vous vous affranchirez, vous assurerez le repos à votre mari et à vous-même. Moins vous aurez de besoins, plus vous aurez l'estime de votre mari.

6. L'homme dédaigne d'habitude ceux qui ont besoin de son secours; mais, dès qu'il voit qu'il n'est point nécessaire, il descend de sa fierté, et traite d'égal à égal. Que votre mari sache que vous ne comptez pas sur sa bourse et que vous ne tenez point à ses largesses, et, quelque hautain qu'il soit, il vous estimera alors bien plus que si vous étiez couverte d'or et de soie; vous ne serez plus sa servante. Car nous sommes nécessairement dans la sujétion de ceux dont nous attendons du secours. Non, si vous n'avez pas recours à lui, vous ne lui serez plus servilement soumise; il sait que vous

lui obéissez, parce que vous craignez Dieu, et non pour obtenir ses largesses. Pour peu qu'il vous donne, quelque reconnaissance que vous lui en témoigniez, il ne se croira jamais assez payé; s'il ne donne pas, il vous saura gré des moindres égards; il ne les repoussera point, et vous ne l'obligerez pas à rechercher des égards étrangers. Qu'y a-t-il, en effet, de plus déraisonnable que l'acquisition de toutes ces parures d'or pour les promener dans les thermes et sur les places publiques? Et rien d'étonnant peut-être à les voir dans les thermes et sur les places publiques; mais n'est-il pas ridicule qu'une femme ainsi parée ose franchir le seuil d'une église? Pourquoi vient-elle étaler son luxe en ce lieu, où elle doit entrer pour entendre qu'elle ne doit se parer ni d'or, ni de perles, ni de vêtements somptueux? Pourquoi y entrez-vous, ô femme? est-ce pour vous y montrer comme l'adversaire de Paul? pour faire voir que vous ne changerez point, alors même qu'il vous répétera sans cesse ce précepte? est-ce pour nous prouver que nous vous enseignons en vain cette doctrine? Je vous le demande : Voici un idolâtre, un infidèle, qui a entendu lire ce passage où le bienheureux Paul prescrit aux femmes de ne point se parer d'or, ni d'argent, ni de perles, ni de vêtements somptueux; il a une femme chrétienne, et il la voit s'appliquer à sa mise et se charger d'or pour aller au lieu saint; ne dira-t-il pas en lui-même, pendant qu'elle s'ajuste ainsi dans l'appartement nuptial : Que fait ma femme si longtemps à sa toilette? Quel est son dessein? Pourquoi se couvre-t-elle d'or? où veut-elle aller? à l'église? qu'y faire? y entendre : « Ne vous parez pas d'habits somptueux? » Comment ne rirait-il pas? Comment ne se raillerait-il pas de nous? Ne pensera-t-il point que notre doctrine est une moquerie et un leurre?

Laissons donc ce faste doré aux pompes profanes, aux théâtres, aux étalages des marchands de tels objets. Que l'image de Dieu ne soit point parée de la sorte; qu'elle soit vêtue de décence et de liberté; la liberté est fille de la simplicité et de la modestie. Ambitionneriez-vous l'estime des hommes, c'est le plus sûr moyen de l'acquérir. On n'admire pas, en effet, la femme d'un homme riche couverte d'ornements d'or et de vêtements de soie, ce qui est commun à toutes; mais tous l'admirent, tous lui applaudissent quand elle est vêtue d'une simple robe de laine. La première a dans ce monde beaucoup de rivales de son luxe; si elle surpasse l'une, elle est surpassée par l'autre, et, si elle est au-dessus de toutes, elle est certainement au-dessous de l'impératrice. Mais la femme simple l'emporte sur l'épouse même de l'empereur; seule parmi les femmes riches elle a choisi les attributs de la pauvreté. Aussi, serions-nous désireux de considération humaine, la simplicité des mœurs nous la donnera bien mieux. Je ne m'adresse pas seulement ici aux riches veuves, à qui le veuvage impose une mise sans recherche; je parle aussi pour les femmes qui ont leurs maris. Mais, diront-elles, nous ne plairons pas à nos maris. Ce n'est pas à lui que vous voulez plaire, c'est à la foule des femmes plus pauvres que vous. Que dis-je, leur plaire? vous voulez les rendre jalouses de vous et les humilier, et vous leur rendez plus lourd le fardeau de la pauvreté. De combien de blasphèmes votre luxe est-il la cause? Elles disent : Je sortirai à tout prix de la pauvreté; Dieu n'aime pas les pauvres, Dieu hait le pauvre. Pour ce qui est de prouver que vous ne voulez point en cela plaire à votre mari et que vous ne vous parez point dans ce but, vous le prouvez vous-même dans tout ce que vous faites. A peine franchissez-vous le seuil de votre appartement, que vous déposez aussitôt toutes vos parures, et les vêtements, et les colliers d'or, et les perles; vous ne les portez pas dans votre intérieur. Vous avez de tout autres moyens de faire les délices d'un époux : la grâce, la douceur, la modestie. Croyez-moi, si dépravés que soient les goûts de votre mari, rien ne saurait le charmer autant que la grâce, la douceur, la modestie, l'économie, la simplicité. S'il est de mœurs déréglées, vous épuiserez tous les artifices de la parure, sans pouvoir le fixer. Celles qui ont de tels maris le savent bien. S'il est de mœurs déréglées, vous vous parez en vain, il n'en va pas moins à d'autres.

Quant à celui qui est chaste et pur, vous ne le séduirez point par ces moyens, mais par les vertus contraires; de tels moyens l'attristent, parce qu'ils lui font voir que vous recherchez de vains atours. Par déférence, il ne vous dira point son sentiment à cet égard; mais il vous condamne en lui-même. Il n'empèche pas d'ailleurs les jalousies que vous faites naître. Et puisqu'il connaît ces jalousies, ne détruisez-vous pas son bonheur conjugal?

7. Ces paroles vous sont dures à entendre. Peut-être murmurez-vous : Il indispose les maris contre leurs femmes. Tel n'est pas mon dessein; mais je veux que vous aimiez la simplicité à cause de vous-mêmes, et non pour eux; je ne veux pas les délivrer de leur jalousie, mais vous délivrer de l'envie des vanités d'ici-bas. Vous désirez paraître belle? j'y consens, pourvu que ce soit de cette beauté que Dieu recherche, qu'aime le Roi du ciel. De qui voulez-vous être aimée, de Dieu ou des hommes? Si vous avez la beauté dont je parle, Dieu vous recherchera; si vous êtes belle selon le monde, il vous aura en aversion, et vous recueillerez les coupables hommages des hommes pervertis; car il n'est pas de cœur honnête qui puisse s'attacher à la femme d'un autre. Que ces principes vous guident dans la manière de vous vêtir. C'est la parure de l'âme qui a des attraits pour Dieu; au contraire, l'élégance extérieure du corps attire les hommes corrompus. Vous le voyez, j'ai souci de vos intérêts; je veux que vous soyez radieuse de beauté, mais de la vraie beauté, afin qu'au lieu des assiduités des libertins, vous obteniez les hommages du Dieu Seigneur de l'univers. Et celle qui a ces hommages, à qui sera-t-elle semblable? elle sera mêlée au chœur des anges. On regarde comme heureuse entre toutes la femme qui est aimée par un roi; quelle sera donc la grandeur de celle en qui Dieu met son amour? Le monde entier n'est pas digne de sa beauté. Cultivez donc cette beauté, parez-vous de ces charmes, afin d'avoir accès aux pompes spirituelles du ciel, afin d'être les délices de l'éternel Epoux. Tout use la beauté corporelle; aurait-elle la plus heureuse destinée, échapperait-elle par impossible aux maladies et à la dent du chagrin, qu'elle n'a pas vingt ans de durée. La beauté de l'âme est toujours florissante, toujours dans la plénitude : il n'y a pas à craindre ici de métamorphose, à redouter d'être surpris par la première ride, d'être desséché par la maladie, d'être rongé par le chagrin; la beauté de l'âme est à l'abri de tous ces outrages. Celle-là n'est pas plutôt épanouie qu'elle n'est déjà plus; et, si elle atteint son épanouissement, elle a peu d'admirateurs. Les cœurs chastes et purs ne l'admirent point, et aux autres elle n'inspire qu'une convoitise charnelle. Consacrons donc tous nos soins à la beauté de l'âme; donnons-lui des soins jaloux, afin de nous rendre dignes des splendeurs du céleste gynécée. Cette félicité est promise, non-seulement aux vierges, mais aussi aux âmes virginales. Si elle devait être le partage des vierges seules, les cinq vierges folles n'en auraient pas été exclues. Elle est donc le partage de toute âme virginale délivrée des pensées de la vie présente, pensées qui l'auraient corrompue. Restons sans tache, et nous irons au ciel, où nous serons reçus avec honneur. « Je vous ai, nous est-il dit, fiancés à cet unique époux qui est Jésus-Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge toute pure. » II *Cor.*, XI, 2. Il n'adressait pas ces paroles aux vierges seules, mais à l'ensemble de tous les fidèles. La femme dont l'âme est sans tache, est vierge, bien qu'elle ait un mari; elle est vierge, dis-je, et digne d'admiration, parce qu'elle a la virginité véritable. La virginité du corps est sa compagne et son ombre, et c'est la vraie virginité. Gardons-la, et nous pourrons contempler le céleste époux avec un visage serein; nous entrerons dans le gynécée avec des lampes resplendissantes, si l'huile ne nous fait point défaut, si des vertus dont nous nous parons est formée l'huile qui entretient les lampes : cette huile est l'amour du prochain. Si nous partageons nos ressources entre nos frères, si nos lampes sont alimentées de la sorte, Dieu nous protégera et nous défendra, nous ne dirons point au temps venu : « Donnez-nous de votre huile, car nos lampes s'éteignent.» *Matth.*, XXV, 8. Nous n'aurons plus besoin du secours d'autrui, nous ne serons point

exclus pour être allés chez ceux qui en vendent, et, lorsque nous frapperons à la porte, nous n'entendrons point cette terrible parole : « Je ne vous connais pas? » Dieu nous reconnaîtra, et nous entrerons avec l'Époux dans le gynécée spirituel, où nous jouirons de biens innombrables. Si dans ce monde la chambre nuptiale est la plus belle, si la salle des noces est si splendide qu'on ne peut se lasser de l'admirer, que sera-ce en l'autre monde? La salle des noces est le ciel, et la chambre nuptiale, le plus beau séjour du ciel : c'est là que nous entrerons. Et si l'appareil des noces est si admirable, que sera l'Epoux lui-même? Que parlé-je de nous dépouiller des ornements d'or et de les donner aux pauvres? vous faudrait-il vendre votre liberté même, et de libres, devenir esclaves, afin d'obtenir la faveur d'habiter avec un tel époux, de jouir de sa beauté et de contempler seulement ses traits, ne devriez-vous pas accepter tous les sacrifices avec joie? Pour jouir de la vue d'un roi de la terre, nous jetons souvent l'objet que nous tenons sans songer à son utilité : pour obtenir la faveur, non pas seulement de voir, mais de précéder avec notre flambeau le Roi du ciel, notre divin époux, et d'être auprès de lui, et de vivre éternellement avec lui, que ne devons-nous pas faire? que ne devons-nous pas souffrir? Je vous en conjure, désirons les biens du ciel, désirons cet époux, soyons vierges ayant la véritable virginité; Dieu recherche la virginité de l'âme. Qu'elle nous ouvre le ciel, où nous devons entrer sans tache et sans rides. C'est ainsi que nous parviendrons à l'héritage qui nous a été promis. Puissions-nous l'obtenir par la grâce et l'amour.....

HOMÉLIE XXIX.

« Vous n'avez pas encore résisté jusqu'à répandre votre sang, en combattant contre le péché, et vous avez oublié cette consolation qui s'adresse à vous comme enfants de Dieu : Mon fils, ne négligez point la correction du Seigneur, et ne vous laissez point abattre lorsqu'il vous reprend; car le Seigneur châtie celui qu'il aime, et il frappe de verges tous ceux qu'il reçoit parmi ses enfants. Ne vous lassez donc point de souffrir; Dieu vous traite en cela comme ses enfants : et quel est l'enfant qui n'est point châtié par son père ? »

Deux sortes de consolations.

1. Il y a deux sortes de consolations, qui paraissent être contraires, mais qui se prêtent mutuellement un puissant secours : l'Apôtre nous les montre toutes deux. L'une est le spectacle des nombreuses souffrances d'autrui, qui soulagent l'âme en lui faisant voir qu'elle a beaucoup de témoins de ses afflictions; et c'est de ce genre de consolations qu'il a déjà dit : « Rappelez en votre mémoire ce premier temps où, après avoir été éclairés, vous avez soutenu de grands combats et de grandes tribulations. » L'autre genre consiste à nous dire en nous-mêmes que nos souffrances sont légères; ce qui nous transfigure, nous ranime, nous rend plus dispos à tout supporter avec patience. Les premières consolations éloignent l'image de nos maux et de nos tourments ; les secondes donnent du ressort à l'âme indolente et de l'humilité à l'âme présomptueuse. De peur que le témoignage de leurs souffrances ne leur inspirât de l'orgueil, voyez comment parle l'Apôtre : « Vous n'avez pas encore résisté jusqu'à répandre votre sang, en combattant contre le péché; et vous avez oublié cette consolation. » Il n'en est venu à ce qui suit qu'après leur avoir montré tous ceux qui ont résisté jusqu'à répandre leur sang, et combien les souffrances de Jésus-Christ sont glorieuses ; il lui est maintenant facile d'aborder les autres considérations. Il émet la même thèse dans l'Epître aux Corinthiens : « Je souhaite qu'il ne vous arrive que des tentations humaines, » I *Cor.*, x, 13, c'est-à-dire, de peu d'importance. L'âme puise un motif suffisant d'encouragement et d'énergie dans la pensée qu'il y a des épreuves qu'elle n'a point subies ; ce dont elle est convaincue par l'exemple de ses

devanciers. L'Apôtre semble dire : Vous n'avez pas encore résisté jusqu'à mourir ; vos afflictions ne sont allées que jusqu'à la perte de vos biens, de la considération terrestre, et jusqu'à l'exil ; tandis que Jésus-Christ a répandu son sang pour nous. Vous n'avez pas répandu votre sang pour vous-mêmes, tandis qu'il a, pour vous, lutté jusqu'à la mort, combattant pour la vérité. Vous n'en êtes pas encore arrivés aux dangers qui compromettent l'existence. « Et vous avez oublié cette consolation ; » c'est-à-dire, vous êtes tombés dans le découragement et la faiblesse. « Vous n'avez pas encore résisté jusqu'à répandre votre sang, en combattant contre le péché. » Il montre que le péché est enflammé de haine et qu'il est armé ; car le mot « résister » s'entend de ceux qui soutiennent une attaque.

« Vous avez oublié cette consolation qui s'adresse à vous comme enfants de Dieu : Mon fils, ne négligez point la correction du Seigneur, et ne vous laissez point abattre lorsqu'il vous reprend. » Après les avoir encouragés par les exemples, il les encourage encore par le témoignage des Ecritures : « Ne vous laissez point abattre, lorsque le Seigneur vous reprend. » Ces paroles de Dieu sont une grande consolation pour nous, puisqu'elles nous apprennent que les afflictions sont l'œuvre de Dieu, qu'elles sont une faveur divine. Aussi l'Apôtre dit-il : « C'est pourquoi j'ai prié trois fois le Seigneur de l'éloigner de moi. Il m'a répondu : Ma grâce te suffit ; car la force se perfectionne dans la faiblesse. » II *Cor.*, XII, 8, 9. Les épreuves viennent donc de Dieu. « Il châtie celui qu'il aime, et il frappe de verges tous ceux qu'il reçoit parmi ses enfants. » Vous ne pouvez pas dire qu'il y ait un seul juste exempt d'afflictions, alors même qu'il paraîtrait l'être ; car nous ne connaissons pas tous les genres d'épreuves. Il est donc nécessaire que n'importe quel juste passe par le creuset de l'affliction. C'est une maxime du divin Maître que large et spacieuse est la voie qui conduit à la perdition, petite et étroite celle qui conduit à la vie. Si l'on arrive à la vie par celle-ci on ne saurait y arriver par celle-là ; et tous ceux qui sont entrés dans la vie y sont venus par la voie étroite. « Ne vous lassez donc point de souffrir ; Dieu vous traite en cela comme ses enfants ; et quel est l'enfant qui n'est point châtié par son père ? » S'il châtie, c'est pour corriger ; non pour infliger une peine, ni un supplice, ni un tourment. Le voyez-vous ? Il montre que ce qui leur semblait la preuve de l'abandon de Dieu, doit être pour eux le motif de croire le contraire. C'est comme s'il disait : Parce que vous avez soutenu de si nombreuses épreuves, vous pensez être abandonnés et haïs de Dieu ? Mais ce serait dans le cas où vous ne les auriez point soutenues qu'il faudrait le penser ; puisqu'il frappe de verges tous ceux qu'il reçoit parmi ses enfants ; celui qui n'est point frappé de verges ne saurait être son enfant. — Eh quoi ! direz-vous, les méchants sont à l'abri du châtiment ? Ils sont châtiés ; et comment ne le seraient-ils pas ? — L'Apôtre ne dit point : Quiconque est frappé de verges est l'enfant de Dieu ; il dit : Tout enfant de Dieu est frappé de verges. — Vous ne pouvez pas prétendre que les méchants ne sont pas châtiés : beaucoup même sont frappés de verges, les homicides, les larrons, les faux témoins, ceux qui fouillent les tombeaux pour les voler. — Mais ceux-ci portent le châtiment de leurs crimes ; ils ne sont point frappés de verges comme enfants de Dieu, ils sont punis comme scélérats ; vous, au contraire, vous êtes châtiés en votre qualité d'enfants de Dieu. Vous le voyez, il puise ses arguments à toutes les bonnes sources, les faits rapportés par les Ecritures, les textes sacrés, ses propres connaissances, les exemples ordinaires de la vie. Il les tire même des coutumes : « Si vous n'êtes point châtiés, tous les autres l'ayant été, vous êtes des enfants illégitimes, et non de vrais enfants. »

Les épreuves viennent de Dieu.

2. L'entendez-vous ? l'Apôtre dit comme moi que celui qui n'est point châtié ne saurait être l'enfant de Dieu. Dans les familles, les pères n'ont aucun souci des fils illégitimes et s'inquiètent peu de leur instruction et de leurs progrès, tandis qu'ils veillent à ce que leurs enfants légitimes ne tombent pas dans l'indolence. Il en est de même dans notre thèse. Puisque c'est le lot des enfants illégitimes de n'être point châtiés, réjouissons-nous de l'être, car les correc-

tions prouvent notre filiation légitime. Dieu vous traite comme ses enfants, et c'est pourquoi il vous tient ce langage. « Si nous avons eu du respect pour les pères de nos corps, lorsqu'ils nous ont châtiés, combien devons-nous avoir plus de soumission, afin que nous vivions, pour celui qui est le Père des esprits ! » Il tire de nouveau un motif d'encouragement des souffrances mêmes qu'ils endurent. De même qu'il leur a dit : « Rappelez en votre mémoire ce premier temps ; » de même ici : Dieu nous traite comme ses enfants, et comme des enfants bien-aimés ; vous ne pouvez donc pas dire : Ces épreuves sont au-dessus de nos forces. Si nous avons du respect pour les pères de nos corps, comment n'en aurions-nous point pour le Père céleste ? La raison de ce respect n'est pas seulement en ce qu'il y a entre ceux-là et celui-ci la différence de la nature humaine et la nature divine, mais encore en ce qu'ils ne châtient pas pour la même cause, ni de la même manière que lui. Aussi l'Apôtre ajoute-t-il : « Car nos pères nous châtiaient comme il leur plaisait pour cette vie qui dure si peu ; » c'est-à-dire qu'ils obéissaient souvent à un caprice, ne regardant pas toujours notre avantage. Dieu n'agit pas ainsi ; il ne nous châtie point arbitrairement, mais pour nous et pour notre seul bien. Nos pères nous ont souvent châtiés sans raison, afin de tirer de nous quelque profit ; Dieu ne nous traite jamais de la sorte. Le voyez-vous ? il y a ici encore un motif de consolation. La bonté de nos pères nous fait éprouver pour eux le plus grand attachement, dès que nous nous apercevons qu'ils n'ordonnent ou ne conseillent rien dans un but égoïste, et que toute leur sollicitude tend à notre seul bien. L'affection sincère et véritable consiste à être aimé avec désintéressement ; on ne nous aime pas alors afin de recevoir de nous, mais afin de nous donner ; on nous reprend, on fait tout, on ne néglige rien, afin de nous rendre aptes à recevoir ce qui est donné. « Nos pères nous châtiaient comme il leur plaisait pour cette vie qui dure si peu ; mais Dieu nous châtie pour notre bien, afin de nous recevoir en sa sainteté. » Par ces mots « en sa sainteté, » il entend que nous devenions purs, afin d'être dignes de lui selon nos forces. Dieu, dans sa sollicitude, met en œuvre tous les moyens, afin que vous receviez ses dons ; et vous ne faites rien pour les recevoir. Ecoutez le Roi-prophète : « J'ai dit à Dieu : Vous êtes mon Seigneur, car tous mes biens viennent de vous. » *Psalm.* xv, 2. Par conséquent, « si nous avons eu du respect pour les pères de nos corps, lorsqu'ils nous ont châtiés, combien devons-nous avoir plus de soumission, afin que nous vivions pour celui qui est le Père des esprits ! » Par cette expression « le Père des esprits, » il entend, ou que les grâces nous viennent de lui, ou qu'il exauce nos prières, ou qu'il dirige nos facultés incorporelles. Si nous mourons pour cette soumission, alors nous aurons la vie. Il établit ce contraste : « Nos pères nous châtiaient comme il leur plaisait pour cette vie qui dure si peu ; » car ce qui paraît nous être avantageux, ne l'est pas toujours ; « mais Dieu nous châtie pour notre bien. »

La correction nous est avantageuse.

3. La correction nous est donc avantageuse, elle nous fait participer à sa sainteté. Elle nous est très-utile, puisqu'elle nous délivre de notre négligence, de tout désir déshonnête, de l'amour des vanités du siècle ; puisqu'elle transforme notre âme et fait que nous condamnons tout ce qui est de ce monde. Dès lors que c'est en cela que consiste l'affliction, ne nous donne-t-elle point la sainteté ? N'attire-t-elle point sur nous la grâce du Saint-Esprit ? Considérons sans cesse les justes ; qu'est-ce qui les a tous rendus remarquables, et avant tous, Abel, Noé ? n'est-ce point l'affliction ? Pouvait-il n'être pas affligé, celui qui était seul juste au milieu d'une aussi grande multitude de méchants : « Noé plut à Dieu, parce qu'il était le seul juste de sa génération. » Je vous le demande, si nous sommes affligés, maintenant que nous avons une infinité de devanciers et de maîtres dont nous pouvons imiter la vertu, combien plus grande devait être l'affliction de ce patriarche seul vertueux au milieu de tout le genre humain corrompu ? Parlerai-je du merveilleux événement du déluge ? Parlerai-je d'Abraham et de ses travaux, de ses nombreux voyages, du rapt de son épouse, des dangers, des guerres, des tentations

qu'il soutint? Et Jacob, quelles rudes épreuves n'a-t-il pas traversées, chassé de toute part, et travaillant en vain et prodiguant ses sueurs pour autrui? Sans énumérer les tentations auxquelles il fut en butte, il est juste de confirmer le témoignage qu'il se rendait lui-même devant Pharaon : « Le petit nombre d'années que j'ai vécu a été traversé de beaucoup de maux, et n'a pas égalé celui des années de mes pères. » *Genes.*, XLVII, 9. Parlerai-je de Joseph, de Moïse, de Josué, de David, de Samuel, d'Elie, de Daniel, de tous les prophètes? Vous trouverez que tous ont dû aux afflictions l'éclat de leurs vertus. Voudriez-vous, peut-être, acquérir du mérite par l'oisiveté, le repos et les délices? Vous ne le pourrez point. Parlerai-je des apôtres? Ce sont encore les tribulations qui ont fait leur supériorité. Mais que parlé-je ainsi moi-même? Jésus-Christ n'a t-il pas dit : « Vous aurez l'affliction dans le monde ; » *Joan.*, XVI, 33, et plus haut : « Vous pleurerez et vous gémirez, et le monde sera dans la joie? » *Ibid.*, 20. Que la voie qui conduit à la vie soit petite et étroite, le Seigneur de la vie le dit lui-même. Mais vous cherchez la voie large; n'est-ce point contraire au bon sens? Vous avez choisi la voie qui éloigne de la vie; vous n'y arriverez donc point : vous arriverez à la perdition, dont vous suivez la route. Voulez-vous que nous passions en revue ceux qui ont vécu dans les délices, en remontant de nos jours aux temps les plus reculés? Le riche, en proie au feu dévorant de ses passions, ces Juifs vivant pour leur ventre, dont ils ont fait leur dieu, ceux qui ont cherché l'oisiveté dans la solitude, pourquoi ont-ils péri? Comme ceux qui vivaient au temps de Noé, n'est-ce point parce qu'ils ont choisi une vie somptueuse et dissolue? de même que les habitants de Sodome périrent à cause de leur gourmandise : « Ils étaient plongés dans les désordres de l'intempérance. » *Ezech.*, XVI, 49. C'est ainsi que le prophète parle des habitants de Sodome. Si la gourmandise pour des mets ordinaires a produit un aussi grand mal, que dire de la recherche excessive des mets les plus délicats? Esaü ne passa-t-il pas sa vie dans le vice? Parlerai-je de ces enfants de Dieu qui s'attachèrent aux femmes des enfants des hommes, et tombèrent dans l'abîme de l'impureté? Que dire de ceux qui brûlaient d'une passion insensée pour des êtres de leur sexe? Tous les rois des nations idolâtres, des Babyloniens et des Egyptiens, n'ont-ils pas fait une mauvaise mort? Ne sont-ils pas dans les supplices éternels? Et de nos jours, ne voyons-nous pas des désordres semblables? Jésus-Christ a dit : « Ceux qui sont vêtus mollement habitent les palais des rois. » *Matth.*, XI, 8. Ceux donc qui ne sont pas ainsi vêtus habitent le ciel. Le luxe des habits amollit, corrompt, gangrène l'âme la plus austère; et quelque vigoureux et actif que soit le corps, il l'énerve dans les délices et le rend languissant. D'où croyez-vous que vienne aux femmes la faiblesse de leur tempérament, si ce n'est de cette source? est-ce du sexe seul? Nullement, mais de leur manière de vivre et de leur éducation. Une éducation trop sédentaire, le désœuvrement, les bains, le fard, l'abus des parfums, les couches moelleuses les rendent ainsi. Je m'explique par une comparaison. Prenez une herbe en rase campagne, en un lieu ouvert à tous les vents, et transplantez-la dans un jardin humide et ombragé; elle ne tardera pas à s'étioler, à perdre de sa vigueur primitive. Cela est si vrai que les femmes qui vivent à la campagne sont plus robustes que les hommes qui habitent la ville, et qu'elles lutteraient avantageusement contre la plupart d'entre eux. Si le corps s'amollit, l'âme tombe aussi nécessairement dans la mollesse : le plus grand nombre des opérations de l'âme se ressentent de la disposition du corps. La maladie, qui nous énerve, nous rend tout autres que nous sommes en bonne santé. De même que, lorsque les cordes d'un instrument rendent des sons flasques et d'une intensité anormale, l'art du musicien en souffre, obligé qu'il est de s'assujettir à l'imperfection des cordes; de même l'âme souffre des indispositions et des besoins du corps. Quand il exige de grands soins, elle subit une lourde servitude. C'est pourquoi, je vous en conjure, conservons-le fort et robuste, préservons-le de la maladie. Je m'adresse également aux hommes et aux femmes. Femmes, pourquoi per-

dez-vous sans cesse les forces de votre corps dans les délices? pourquoi le rendre faible et lâche en le fardant. Cette atmosphère de parfums étouffe sa vigueur et produit la mollesse. Au contraire, si vous vous arrachez à cette mollesse, vous acquérez la beauté du corps, fille de la force et de la santé. Mais, si vous exposez le corps à mille maladies, peut-il être florissant? peut-il être sain? ne serez-vous pas toujours dans l'abattement?

4. C'est l'air qui rend souriant une belle demeure? c'est la joie de l'âme qui met en lumière les charmes d'une belle physionomie; si l'âme est chagrine et morose, le visage n'a plus d'attraits. La maladie engendre le chagrin et la tristesse; et c'est l'énervement où la mollesse plonge le corps qui engendre la maladie. Croyez-moi donc, et pour ce motif encore, fuyez les délices. — Il y a, direz-vous, tant de douceur à s'oublier dans les petits soins qu'on se donne à soi-même. — Mais il n'y a pas autant de douceurs que de misères. Toute volupté mondaine ressemble à celle de la bonne chère qui s'arrête à la bouche, qui finit à la langue : la table desservie ou le festin achevé, c'est comme si vous n'aviez pas été convive; ou plutôt, c'est pire que si vous n'y aviez point assisté, puisque vous en sortez abattu, fatigué, la tête lourde, ou succombant à un sommeil, image de la mort, ou plus souvent condamné à veiller dans les nausées d'une digestion longue et laborieuse. Comme on maudit alors la faiblesse de son estomac, quand c'est sa propre intempérance qu'il faudrait détester! Ne nous abandonnons donc point aux délices du corps; écoutons la voix de l'Apôtre : « Ne cherchez point à contenter les désirs de la chair. » *Rom.*, XIII, 14. Celui qui vit pour engloutir des mets en son ventre ne ressemble-t-il pas à un homme qui les jetterait dans un cloaque? Il fait pire encore. Les jeter dans un cloaque, ce serait ne s'exposer à aucun mal, tandis qu'en les mangeant avec excès, on engendre des maladies sans nombre. Cela seul est une nourriture, qui est suffisant pour le soutien du corps et qui est d'une digestion facile; tout ce qui est au delà, non-seulement ne le nourrit point, mais encore lui est nuisible. Voilà ce que personne ne sait voir, empêché qu'il en est par une coupable jouissance d'un moment. Voulez-vous nourrir le corps? Retranchez le superflu, donnez-lui le nécessaire, ce que l'estomac peut supporter : ne le surchargez pas, ne l'obstruez point. Le nécessaire nourrit et procure la vraie jouissance. Rien, en effet, n'est aussi agréable qu'une digestion facile : rien n'est aussi propice à la santé, au jeu régulier des sens; rien ne préserve aussi sûrement de la maladie. Je le répète, hors du nécessaire, pas d'alimentation, pas de vraie jouissance, point de santé; le superflu est nuisible : il est une source de contrariétés, de fatigues et de maladies. Le trop est aussi pernicieux, plus pernicieux même que le trop peu : la faim emporte en quelques jours et délivre l'homme; l'intempérance le ronge, le putréfie lentement, et le conduit à la mort la plus terrible, à travers une longue suite d'infirmités. Comment se fait-il donc que la faim nous paraisse un horrible supplice, tandis que nous nous jetons aveuglément dans l'excès contraire? D'où vient ce travers? d'où cette folie? Non pas qu'il faille épuiser le corps par les privations; mais il ne faut chercher dans la table que ce qui en fait les véritables délices : une nourriture qui soutient le corps et le rend apte à prêter aux opérations de l'âme un concours efficace et régulier. Quand il est surchargé de nourriture, les ressorts qui en lient les parties, sont, pour ainsi dire, impuissants à les maintenir dans leur équilibre habituel, parce que l'excès des humeurs amollit et relâche la machine tout entière. « Ne cherchez point, dit-il, à contenter les désirs de la chair. » Il dit avec raison « les désirs; » la mollesse est la mère des pensées déshonnêtes. Quelque réglé que soit celui qui aime à contenter la chair, il lui arrivera nécessairement un jour de s'oublier dans les délices de la table, de sortir des bornes de la prudence, de devenir la proie du feu des passions. De là l'impureté, de là les adultères : un amour coupable ne peut pas germer dans un corps oppressé par la faim ou qui n'a reçu que la nourriture nécessaire; la satiété des festins conduit seule aux désirs déshonnêtes. Les vers naissent dans

les terres trop aqueuses et dans le fumier mouillé par la pluie ou saturé d'humidité; mais les terres assainies, qui n'ont que la fraîcheur nécessaire, portent beaucoup de fruits : des fruits, dis-je, quand on la cultive, et un gazon abondant même lorsqu'elles sont sans culture. Nous sommes de même. Ne rendons point, par conséquent, la chair inutile et nuisible; peuplons-la de plantes et d'arbres utiles, et veillons à ce que les délices ne les fassent point périr. La chair, que la mollesse corrompt, engendre les vers au lieu de porter des fruits; l'humidité corruptrice de la mollesse développe en nous les germes naturels du mal, et engendre les désirs impurs, les plus honteuses jouissances. Effaçons donc cette tache originelle, afin que nous puissions obtenir l'héritage qui nous est promis, en Notre-Seigneur Jésus-Christ, etc.

Ne rendons pas notre chair inutile et nuisible.

HOMÉLIE XXX.

« Tout châtiment, lorsqu'on le reçoit, semble être un sujet de tristesse et non de joie; mais ensuite il fait recueillir en paix les fruits de la justice à ceux qui ont été ainsi exercés. Relevez donc vos mains languissantes, et fortifiez vos genoux affaiblis. Marchez d'un pas ferme dans la voie droite; et, si quelqu'un vient à chanceler, qu'il prenne garde à ne point s'égarer du chemin, mais plutôt qu'il se relève. »

1. Les remèdes amers inspirent d'abord du dégoût à ceux qui les boivent; ce n'est que plus tard qu'on en reconnaît l'utilité. Telle est la vertu, tandis que le vice est le contraire : celui-ci commence par une impression de plaisir et finit dans la peine; celle-là commence par un sentiment de peine et finit dans le plaisir. Ces deux états n'ont rien de semblable : autre chose est éprouver de la peine d'abord, et se réjouir ensuite; autre chose, tomber de la joie dans la douleur. Comment? L'attente de la tristesse à venir empoisonne la joie présente; tandis que la certitude de la joie à venir allége le fardeau des inquiétudes actuelles de l'âme. En sorte qu'à vrai dire l'homme vicieux n'a jamais connu le plaisir, et que l'homme vertueux n'a jamais connu la douleur. Et il y a encore, outre celle-là, une autre différence entre le vice et la vertu. Laquelle? C'est qu'il n'y a pas égalité de durée dans les joies, puisque celles du vice n'ont qu'un temps, tandis que les joies spirituelles sont éternelles. Paul en tire des motifs de consolation; et il s'appuie de nouveau sur le consentement unanime des hommes, que personne ne peut récuser ni combattre. Quand on produit une vérité fondée sur ce consentement, tous doivent l'accepter et nul ne saurait y contredire. Vous êtes tristes, dit-il; la logique des choses le veut ainsi, puisque la tristesse est inséparable du châtiment, puisqu'elle est de l'essence même du châtiment. « Tout châtiment, lorsqu'on le reçoit, semble être un sujet de tristesse, et non de joie. » Il dit avec raison « semble être; » un châtiment n'est pas, mais semble être un sujet de tristesse; et il ne s'agit pas de celui-ci, plutôt que de tel autre; mais « tout châtiment, » qu'il vienne des hommes ou de Dieu, « semble être un sujet de tristesse, et non de joie. » Vous voyez comme il argumente sur des idées communes à tous. « Semble être un sujet de tristesse, » dit-il; il ne l'est donc pas. Il n'y a pas, en effet, de tristesse qui enfante la joie, comme il n'y a pas de joie qui enfante la tristesse. « Mais ensuite il fait recueillir en paix les fruits de la justice à ceux qui ont été ainsi exercés. » Il ne dit pas le fruit, mais les fruits, pour en marquer le nombre considérable. « A ceux qui ont été ainsi exercés ; » c'est-à-dire, à ceux qui ont longtemps souffert avec patience. Remarquez-vous la justesse de cette expression? La correction est donc un exercice qui fortifie l'athlète, et le rend invincible dans la lutte, inébranlable dans le combat. Puisque tel est tout châtiment, telle sera aussi la correction du Seigneur; il faut donc en attendre de grands biens et des fruits agréables, qu'elle nous fera recueillir en paix. Et ne vous étonnez point de ce qu'elle porte des fruits bien doux, alors qu'elle est amère : l'écorce des arbres, dont les fruits ont cependant une douce saveur, n'a-t-elle pas le plus souvent une saveur amère? C'est là un fait connu de tout le monde. Puisqu'il nous est permis d'espérer de si grands biens, pourquoi vous plaignez-vous? Pourquoi, après avoir traversé de rudes épreuves, perdez-vous courage au moment d'atteindre le but? Vous avez souffert les peines

La vertu commence par la peine et finit par le plaisir.

qu'il fallait endurer : ne faiblissez pas au moment de recevoir la récompense. « Relevez donc vos mains languissantes, et fortifiez vos genoux affaiblis. Marchez d'un pas ferme dans la voie droite ; et, si quelqu'un vient à chanceler, qu'il prenne garde à ne point s'égarer du chemin, mais qu'il se relève plutôt. » Il leur parle comme à des concurrents dans la lutte ou le pugilat, ou comme à des soldats. Voyez-vous quelles armes il leur donne et comme il les encourage? « Marchez d'un pas ferme dans la voie droite ; » c'est-à dire, ne doutez pas des promesses divines. Puisque la correction du Seigneur naît de son amour pour vous, puisque les témoignages, les Ecritures, tout nous montre que cette correction, qui nous cause d'abord une impression de peine, finit dans la joie, pourquoi vous décourager ? Ceux-là se découragent dont l'âme chancelante n'est pas soutenue par la foi dans les biens de l'autre vie. « Marchez dans la voie droite, » afin que votre infirmité n'augmente pas, mais plutôt pour que vous reveniez à votre vigueur première : celui qui court en chancelant tombe dans le mal. Le voyez-vous ? il est en notre pouvoir de recouvrer la santé.

« Tâchez d'avoir la paix avec tout le monde, et de conserver la sainteté, sans laquelle personne ne verra Dieu. » Il revient en termes voilés au précepte qu'il a déjà donné : « Ne nous éloignant point de nos assemblées. » *Hebr.*, x, 25. Rien ne contribue à notre faiblesse et à notre défaite dans les tentations comme la division avec nos frères. Comment? Divisez une armée, les ennemis n'auront aucune peine à vaincre ; ils feront aisément prisonniers leurs adversaires ainsi désunis et rendus plus faibles par leur isolement. « Ayez la paix avec tout le monde. » Par conséquent, avec ceux-là même qui nous font du mal. Il prescrit ailleurs la même chose : « Vivez en paix si cela se peut, et autant qu'il est en vous avec tous les hommes. » *Rom.*, xii, 18. Autant qu'il est en vous, vivez en paix, ne lésant en rien la charité, et supportant généreusement le mal qui vous est fait. La patience à supporter les offenses est d'un grand secours contre les tentations. C'est ainsi que Notre-Seigneur fortifiait ses disciples par ces mots : « Voilà que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups ; soyez donc prudents comme les serpents, et simples comme les colombes. » *Matth.*, x, 16. Eh quoi ! nous sommes au milieu des loups, et il nous est prescrit d'être comme des brebis et comme des colombes ? Assurément ; car rien ne confond nos persécuteurs comme notre courage à supporter leur injustice, et notre dédain de nous venger par paroles ou par actions. Une telle conduite accroît notre amour par la vraie sagesse, nous assure une plus grande récompense, est utile même à celui qui nous fait tort. Si l'on vous offense et que vous rendiez le bien pour le mal, quels avantages ne retirerez-vous pas de cette manière d'agir ? vous éteignez le mal, vous vous assurez une récompense, vous couvrez le méchant de confusion, vous échappez à l'atteinte de ses coups. « Tâchez d'avoir la paix avec tout le monde, et de conserver la sainteté. » Qu'entend-il par la « sainteté » ? La continence dans le célibat, la chasteté dans le mariage. Que celui qui n'est pas marié reste chaste ou se marie ; que celui qui est marié n'ait d'autre commerce qu'avec sa femme : telle est la sainteté. Comment? Le mariage n'est pas la sainteté, mais le gardien de la sainteté, qui procède de la foi et proscrit toute liaison coupable. Le mariage est digne de respect, mais il n'est pas saint ; il donne la pureté, mais non la sainteté, si ce n'est en ce qu'il préserve de toute tache la sainteté née de la foi. « Sans la sainteté, dit-il, personne ne verra Dieu. » C'est aussi ce qu'il écrit aux Corinthiens : « Ne vous y trompez pas, ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les abominables, ni les avares, ni les voleurs, ni les ivrognes, ni les médisants, ni les ravisseurs du bien d'autrui, ne seront héritiers du royaume de Dieu. » I *Cor.*, vi, 9, 10. Comment celui qui s'est dégradé avec une prostituée, peut-il être membre de Jésus-Christ ? « Prenez donc garde que quelqu'un ne manque à la grâce de Dieu ; que les rejetons de quelque racine amère n'étouffent la bonne semence, et ne souillent l'âme de plusieurs ; qu'il ne se trouve quelque fornicateur ou quelque profane. » Voyez-vous comme en toute circonstance il prescrit à chacun de

Veillons tou jours au salu de tous.

veiller au salut de tous? « Aimez-vous chaque jour les uns et les autres, pendant que dure ce que l'Ecriture appelle aujourd'hui. » *Hebr.*, III, 13.

2. Ne laissez donc point toute la charge aux docteurs de la foi et à vos pasteurs : vous pouvez aussi vous édifier les uns les autres. Il tenait le même langage aux Thessaloniciens : « Edifiez-vous les uns les autres, comme vous faites; » et plus loin : « Consolez-vous les uns les autres par ces vérités. » I *Thes.*, V, 11, 17. Nous vous donnons, nous aussi, le même conseil. Vous pouvez, si vous le voulez, vous faire plus de bien les uns aux autres que nous ne pouvons vous en faire. Vous avez plus souvent l'occasion de vous entretenir ensemble, vous connaissez mieux les affaires les uns des autres, vous n'ignorez pas de part et d'autre vos défauts, vous avez plus de liberté pour vous reprendre, une charité plus étroite, une plus grande familiarité. Ces circonstances ne sont pas d'un faible secours pour vous instruire mutuellement; elles sont de grands moyens, et les plus efficaces. Vous pouvez, mieux que nous ne le ferions, vous reprendre et vous encourager les uns les autres. Il y a un autre avantage : je suis seul, vous êtes plusieurs, et chacun de vous pourra être docteur. Je vous en conjure, ne négligez point cette grâce. Chacun de vous a une femme, un ami, un serviteur, un voisin; qu'il les reprenne, qu'il les aide de ses conseils. Notre conduite n'est-elle pas déraisonnable? nous organisons des festins pour jouir des plaisirs de la table, nous fixons des jours de réunion entre nous, afin de pourvoir par les bienfaits de la société à ce qui manque à chacun dans l'isolement : par exemple, nous aidons un ami à rendre les derniers devoirs au parent qu'il vient de perdre, nous nous rendons s'il nous convie à sa table, nous accourons au secours d'un voisin en danger; et nous ne montrerions pas le même empressement pour nous instruire les uns les autres dans la vertu? Que personne, je le répète, ne néglige cette grâce; Dieu vous en récompensera avec largesse. Sachez-le bien, le docteur est semblable à celui qui avait reçu cinq talents, et le disciple à celui qui n'en avait reçu qu'un. Croyez-vous que celui-ci puisse dire : Je suis disciple, je ne cours aucun danger? Qu'il puisse enfouir la part commune d'instruction qu'il a reçue de Dieu? qu'il ne doive pas conseiller le prochain, user de la liberté de parole qu'il a avec lui, le reprendre, le persuader s'il le peut? qu'il lui soit permis d'enfouir tout cela dans la terre; car le cœur qui cache la grâce de Dieu n'est vraiment que terre et que cendre. Si par négligence ou par perversité il enfouit le trésor divin, il ne pourra point s'excuser en disant : Je n'ai reçu qu'un talent. Vous en aviez reçu un; il fallait en apporter un autre, doubler le premier : vous auriez été exempt de faute, si vous en aviez gagné un autre. Dieu ne dit pas à celui qui en a gagné deux autres : Pourquoi n'en apportez-vous pas cinq? Mais il lui accorde la même récompense qu'à celui qui en a gagné cinq autres. Pourquoi? Parce qu'il a fait fructifier ce qu'il avait reçu; ayant moins reçu que celui à qui avaient été donnés cinq talents, il n'en a point fait un prétexte à sa négligence et à sa paresse. Vous n'aviez pas à jeter les yeux sur celui qui avait reçu deux talents; ou plutôt, il fallait jeter les yeux sur lui, et de même qu'il a imité celui à qui avaient été donnés cinq talents, il vous fallait imiter celui à qui en avaient été donnés deux. Or, si Dieu punit celui qui, ayant reçu les dons de la fortune, ne les fait point fructifier, comment ne punirait-il pas avec plus de sévérité celui qui, pouvant instruire le prochain en quelque manière, a négligé de le faire? L'aumône en argent nourrit le corps, l'aumône en instruction nourrit l'âme, l'une empêche la mort temporelle, l'autre la mort éternelle.

3. Mais je n'ai pas, direz-vous, le don de bien dire. — Il n'est besoin ni de belles paroles, ni d'éloquence. Si vous voyez votre ami tomber dans le libertinage, dites-lui : Vous agissez mal; n'avez-vous pas honte, ne rougissez-vous point de mal faire? Mais, ajouterez-vous, s'il ne sait pas discerner le mal? Nul doute qu'il le sache discerner; il est entraîné par la passion. Les malades aussi savent que l'eau froide leur est nuisible; ils ont besoin néanmoins qu'on les empêche d'en boire. Dès qu'un homme est en

proie à la maladie, il est aussitôt incapable de se suffire à lui-même. Il a donc besoin, pour être soigné, de votre secours à vous, qui êtes en bonne santé; si votre parole ne peut le persuader, surveillez ses mouvements, empêchez de force qu'il ne se nuise; sans doute la honte de sa conduite produira-t-elle un effet salutaire. — Mais, direz-vous encore, en quoi lui sera-t-il profitable de ne bien faire qu'à cause de moi et par contrainte? — En quoi? au lieu de vous en enquérir avec tant de soin, employez votre temps à le détourner du mal par tous les moyens; qu'il s'habitue à ne pas aller vers l'abîme; qu'il en soit empêché par vous, ou de toute autre manière, là est son avantage. Lorsque vous l'aurez habitué à ne point aller à sa perte, lorsque la passion lui laissera un peu de répit, vous pourrez alors lui enseigner qu'il importe de bien faire pour plaire à Dieu, et non aux hommes. Ne cherchez pas à corriger tous ses défauts d'un seul coup, vous ne le pourriez pas; mais un à un et à la longue. Si vous le voyez enclin aux excès de la table et de la boisson, agissez ainsi pour l'en détourner; et priez-le à votre tour, s'il aperçoit en vous quelque travers ou quelque vice, de vous aider à vous en corriger. Il souffrira que vous le repreniez, en voyant que vous avez besoin aussi d'être repris, et que vous ne venez pas à lui en censeur de toute chose et en docteur, mais en ami, en frère. Dites-lui : Je vous ai servi en vous faisant connaître ce qui vous est utile; à votre tour, reprenez, redressez ce qui vous paraît vicieux en moi. S'il est porté à la colère, s'il est avare, réprimez son penchant par vos avis. Telle est l'amitié vraie : ainsi le frère soutenu par le frère est semblable à une ville fortifiée. L'amitié ne consiste point à se réunir pour manger et pour boire; les voleurs et les assassins ont entre eux un semblable commerce. Si nous sommes amis, si nous avons vraiment souci les uns des autres, rendons-nous mutuellement les bons offices que j'ai indiqués : seuls, ils nous conduisent à une utile amitié; seuls, ils nous empêchent de tomber dans l'éternel abîme. Que celui qu'on reprend ne s'en irrite point; nous sommes hommes, et sujets aux travers de l'humanité. Que celui qui reprend ne le fasse point comme pour railler et décrier, mais dans le secret et avec douceur. Celui qui reprend a besoin de beaucoup de douceur, afin que celui qui est repris supporte patiemment la plaie faite à son amour-propre. Ne voyez-vous pas de quelles douces paroles les médecins accompagnent leurs opérations par le feu ou le fer? Ces précautions sont encore plus nécessaires de la part de ceux qui réprimandent; les réprimandes nous exaspèrent plus que le fer et le feu. Le chirurgien recherche d'abord attentivement les expédients les plus propres à rendre l'opération moins douloureuse au malade, il la pratique ensuite avec les plus grandes précautions, il s'arrête, s'il le faut, pour lui laisser reprendre courage. Les réprimandes doivent être faites avec les mêmes ménagements, afin que celui qu'on corrige les supporte avec patience. Par conséquent, si l'on nous couvre de confusion, si l'on blesse notre amour-propre, ne nous en scandalisons pas. Le malade qui subit une opération pousse les haut cris contre le chirugien; mais celui-ci ne s'arrête à aucune considération et n'envisage que le salut du patient. De même celui qui corrige son prochain doit user de tous les moyens propres à le corriger, et subir dans ce but toutes les humiliations, les yeux attachés sur la récompense qui lui est promise. « Portez, est-il écrit, les fardeaux les uns des autres, et vous accomplirez ainsi la loi de Jésus-Christ. » *Galat.*, VI, 2. C'est donc en nous reprenant et en nous supportant mutuellement que nous produirons l'édification qu'ordonne le divin Maître; c'est ainsi que vous rendrez notre tâche plus facile, nous venant en aide, nous prêtant votre concours en toute chose, partageant nos labeurs, comme des compagnons, accomplissant mutuellement votre salut pendant que chacun fait le sien propre. Oui, portons le fardeau les uns des autres, reprenons-nous mutuellement, afin de parvenir à l'héritage qui nous est promis en Notre-Seigneur Jésus-Christ.....

Conclusion morale.



HOMÉLIE XXXI.

« Tâchez d'avoir la paix avec tout le monde, et de conserver la sainteté, sans laquelle personne ne verra Dieu. »

1. Des nombreuses particularités qui distinguent entre toutes la morale chrétienne, aucune ne la caractérise aussi nettement que le précepte de l'amour réciproque et de la concorde. Le divin Maître avait dit : « Je vous donne ma paix ; » et plus haut : « Tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. » *Joan.*, XIV, 27; XIII, 35. Paul dit à son tour : « Tâchez d'avoir la paix avec tout le monde, et de conserver la sainteté, » c'est-à-dire la pureté, « sans laquelle personne ne verra Dieu. Prenez garde que quelqu'un ne manque à la grâce de Dieu. » Comme s'il s'adressait à des voyageurs faisant un long trajet ensemble : Veillez, s'écrie-t-il, à ce que personne ne demeure en route; je ne vous demande pas seulement d'atteindre le but vous-mêmes, mais encore d'aider tous vos compagnons à y parvenir. « Prenez garde que quelqu'un ne manque à la grâce de Dieu. » Par grâce de Dieu il entend les biens de la vie future, la foi évangélique, une conduite exemplaire en ce monde : toutes ces choses qui sont des grâces divines. Ne me dites pas que vous en laisserez peut-être périr un seul ; Jésus-Christ est mort pour un seul comme pour tous. Jésus-Christ est mort pour un seul homme, et vous négligez de secourir cet homme pour qui il est mort? « Prenez garde, » dit l'Apôtre; c'est-à-dire, recherchez avec soin, éprouvez, étudiez, mettez en œuvre tous les moyens, « pour que quelque racine d'amertume, poussant en haut ses rejetons, n'étouffe la bonne semence. » *Deut.*, XXIX, 18. Ces mots, puisés dans le Deutéronome, sont une métaphore empruntée aux plantes. « Quelque racine d'amertume; » ailleurs, il est écrit : « Ne savez-vous pas qu'un peu de levain aigrit toute la pâte? » I *Cor.*, V, 6. Ce n'est pas seulement contre le péché en lui-même qu'il parle ainsi, mais encore pour prévenir les ravages dont il est le principe. Si donc il en existe une seule racine, loin de permettre qu'elle pousse en haut des rejetons, extirpez-la profondément, de peur qu'elle ne porte des fruits qui souilleraient l'âme du prochain. « Prenez garde que quelque racine d'amertume, poussant en haut ses rejetons, n'étouffe la bonne semence, et ne souille l'âme de plusieurs. »

C'est avec raison qu'il appelle le péché amer : rien n'est plus amer que le péché. Ceux-là le savent qui, après l'avoir commis, sont dévorés par les remords de la conscience : ils en éprouvent l'amertume sans égale. C'est cette amertume du péché qui pervertit l'intelligence même et la raison. Le caractère essentiel de l'amertume du remords, c'est d'être inutile. C'est à bon escient que l'Apôtre emploie l'expression « racine d'amertume. » Il ne dit pas amère, il dit « d'amertume; » il peut se faire qu'une racine amère produise de doux fruits, mais il est impossible qu'une racine d'amertume, qui est l'origine et le principe de l'amertume, porte jamais de doux fruits. Dans le péché, tout est amer, tout est opposé à la douceur; tout est souffrance, malaise, haine, abomination. « Prenez garde que cette racine ne souille l'âme de plusieurs; » c'est-à-dire, excluez les libertins. « Qu'il ne se trouve quelque fornicateur ou quelque profane, comme Esaü, qui, pour se rassasier une fois, vendit son droit d'aînesse. » — Esaü, direz-vous, fut donc fornicateur? — L'Apôtre ne le dit pas; il parle de fornication par opposition à ces mots : « Conservez la sainteté. » Mais la qualification de profane s'applique à Esaü. « Quelque profane comme Esaü, » c'est-à-dire quelque gourmand, quelque libertin, quelque mondain, prostituant les choses spirituelles. « Esaü, qui, pour se rassasier une fois, vendit son droit d'aînesse. » Il perdit par négligence et par avidité l'honneur qu'il avait reçu de Dieu, il sacrifia à une satisfaction mauvaise le plus grand de tous les honneurs et sa gloire. C'est le propre des hommes abominables et impurs d'agir ainsi. Le fornicateur n'est pas seul impur; le gourmand, esclave de son ventre, l'est aussi. Celui-ci, quoique esclave d'une passion

différente, est poussé à la convoitise et à la rapine, à une conduite honteuse sous le joug du vice qui le tyrannise, et souvent au blasphème. Il n'attache aucun prix à son droit d'aînesse. Uniquement occupé de son bien-être temporel, il descend jusqu'à vendre ce droit d'aînesse. Or, il s'agit ici de notre qualité d'enfants de Dieu, non du droit d'aînesse chez les Juifs. Les paroles de Paul sont merveilleusement propres à relever le courage de ses auditeurs; il semble leur dire : Le premier par sa négligence est devenu le dernier; et le dernier est devenu le premier, grâce à sa constance. « Car vous savez qu'après cela, lorsqu'Esaü voulut recevoir la bénédiction de son père comme héritier, il fut rejeté, et qu'il ne put le faire changer de résolution, quoiqu'il l'en pressât avec larmes. »

2. Qu'est-ce à dire? Paul exclut-il le repentir? — Nullement. — Alors, comment Esaü ne put-il faire changer son père de résolution? S'il se condamna lui-même, s'il gémit tant sur sa faute, comment ne put-il pas faire croire à son repentir? — C'est que ce n'était pas là un repentir sincère. De même qu'il n'y avait aucun repentir dans la tristesse de Caïn, ainsi que le prouva bientôt son fratricide; de même il n'y en avait aucun dans les paroles d'Esaü, comme le montra bientôt son fratricide, car il tua Jacob en intention. « Mon père ayant cessé de vivre, je tuerai mon frère Jacob. » *Gen.*, XXVII, 41. Ses larmes ne marquaient donc point le repentir. Du reste, l'Apôtre ne dit pas expressément qu'il se repentit, mais qu'il ne put convaincre son père de son repentir, même par ses larmes. Pourquoi? C'est qu'il ne fit pas pénitence de sa faute comme il convenait de la faire, et c'est en cela que consiste la vraie pénitence. Les paroles de l'Apôtre pourraient-elles avoir un autre sens? Que dirait-il autre chose pour les arracher à leur indifférence? Comment relever ceux qui chancellent? Comment ranimer ceux qui sont découragés? car le découragement est bien près de la chute. Il veut indiquer, à mon sens, qu'il y a parmi eux quelques fornicateurs, qu'il ne veut pas alors réprimander publiquement; il feint d'ignorer leur conduite, pour leur laisser le temps de se corriger. Il convient, en effet, de feindre d'abord l'ignorance; plus tard, s'ils persévèrent, on a recours au blâme direct, afin qu'ils ne se dépouillent pas de toute pudeur. C'est ce que fit Moïse à l'égard de Zambri et de Chasbitide. « Esaü, dit l'Apôtre, ne put se réhabiliter par la pénitence; » soit parce qu'il commit des fautes au-dessus de toute expiation, soit parce que l'expiation faite ne fut pas suffisante. Il y a donc des péchés qui sont au-dessus de toute expiation. Aussi l'Apôtre dit-il : Prenons garde de ne pas tomber d'une chute dont nous ne puissions nous relever; si la chute ne nous rend que boiteux, nous pourrons nous relever; mais, si elle entraîne une infirmité incurable, quel espoir reste-t-il? Il parle ainsi à ceux qui n'ont pas encore succombé, il les frappe de crainte en disant qu'après la chute on ne peut se relever. A ceux qui ont succombé, il dit, au contraire, pour les arrêter sur la pente du désespoir : « Mes petits enfants, pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous; » et ailleurs : « Vous qui voulez être justifiés par la loi, vous êtes déchus de la grâce. » *Galat.*, IV, 19; V, 4. Voilà comment il parle à ceux qui sont tombés. Celui qui n'a point succombé sera plus fort et plus inébranlable, s'il croit qu'il n'y a pas de pardon après la chute; tandis que celui qui a succombé ne se relèvera jamais, si on ne lui donne l'espoir du pardon. Dans quel autre but se convertirait-il? En outre, l'Apôtre ne dit pas seulement qu'Esaü pleura, mais qu'il supplia avec larmes. Il ne proscrit donc point la pénitence, lorsqu'il écrit qu'Esaü ne put pas ainsi se réhabiliter. Son but est plutôt d'empêcher que ses auditeurs ne tombent dans le péché. Qu'ils se souviennent de ces paroles, ceux qui ne croient pas à la géhenne; qu'ils s'en souviennent, ceux qui croient à l'impunité du péché. Pourquoi Esaü n'obtint-il pas le pardon? Parce qu'il ne fit pas une sincère pénitence de ses fautes.

Exemple d'un parfait repentir.

3. Voulez-vous un exemple d'un parfait repentir? Voyez Pierre après qu'il eut renié son Maître. L'Evangéliste nous dit à ce sujet : « Etant sorti, il pleura amèrement. » Sa faute

qui était bien grande, lui fut remise, parce qu'il s'en repentit comme il convenait. En outre, le sacrifice de la Croix n'avait pas eu lieu encore, la victime n'avait pas été offerte, le genre humain n'avait pas encore été affranchi du péché, qui régnait sur le monde. D'ailleurs, le reniement de Pierre venait moins de sa propre lâcheté, que de ce qu'il avait été abandonné par Dieu, qui voulait lui enseigner à connaître la mesure des forces humaines, à ne contester en rien les paroles de son Maître, à ne pas se croire plus sage que les autres, à reconnaître que rien n'est possible hors du secours de Dieu, et que, « si le Seigneur ne bâtit lui-même la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la construisent. » *Psalm.* CXXVI, 1. Aussi, pour le rendre modeste, Jésus-Christ dit-il à lui seul : « Simon, Simon, voilà que Satan a désiré te passer au crible comme le froment; et moi, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas. » *Luc.*, XXII, 31, 32. Vraisemblablement il s'enorgueillissait de savoir par le témoignage de sa conscience qu'il aimait Jésus-Christ plus que tous les autres, et c'est pourquoi Dieu permit qu'il péchât et qu'il reniât son Maître. Mais il racheta sa faute par des larmes amères et bien d'autres actes d'un sincère repentir. Que ne fit-il pas en effet? il affronta des périls sans nombre, il montra toujours l'inébranlable fermeté et la constance de son âme. Judas aussi eut du repentir, mais un mauvais repentir, puisqu'il se pendit. J'ai dit qu'Esaü s'était repenti ; ou plutôt il ne se repentit pas, ses larmes venaient d'une autre source, elles naissaient de la honte et de la colère; ce qu'il fit ensuite le prouve surabondamment. Le bienheureux David, au contraire, se repentit sincèrement : « Chaque nuit ma couche sera lavée de mes pleurs, et mon lit arrosé de mes larmes. » *Psalm.* VI, 7. Longtemps après être tombé dans le péché, à la fin même de sa vie, il pleurait sur sa faute comme s'il venait de la commettre. Celui qui fait pénitence ne doit ni s'irriter ni se désespérer, mais être contrit comme un condamné; il ne doit avoir d'autre espérance de salut qu'en la seule miséricorde divine; il doit sentir que son ingratitude envers son divin bienfaiteur le rend digne de la réprobation éternelle et de supplices sans nombre. S'il est dans ces pensées, il ne s'irritera point; il soupirera, il pleurera, il gémira, il criera vers Dieu nuit et jour.

Il faut que celui qui fait pénitence n'oublie jamais son péché, et qu'il supplie Dieu de ne pas s'en souvenir, pendant qu'il l'a lui-même sans cesse présent à la mémoire. Nous-mêmes, imposons-nous le châtiment, soyons nos propres accusateurs, et nous apaiserons ainsi le souverain Juge. L'aveu de la faute en atténue la grandeur; si vous ne l'avouez point, le mal empire. Si le péché s'aggrave de l'impudence et de l'ingratitude, où s'arrêtera-t-il? Comment pourra-t-il éviter de succomber de nouveau, celui qui ne sait pas qu'il a péché d'abord? Je vous en conjure, ne nions point nos fautes, n'ayons point cette impudence, ne les expions point à contre-cœur. Dieu dit à Caïn : « Où est ton frère Abel? » et il répondit : « Je ne sais; suis-je le gardien de mon frère? » *Gen.*, IV, 9. Voyez-vous comment il aggrave son crime? Il en est autrement de son père Adam, qui, à cette question : « Adam, où es-tu? » répond : « J'ai entendu votre voix, et j'ai craint, parce que je suis nu, et je me suis caché. » *Gen.*, III, 9, 10. C'est un grand bien de reconnaître ses fautes, et de les avoir sans cesse présentes à la mémoire : rien ne remédie au péché comme de s'en souvenir constamment; rien n'est aussi propre à détourner l'homme du vice. Je sais bien que la conscience regimbe et souffre impatiemment d'être torturée par le souvenir de nos fautes. Domptez votre âme, soumettez-la fortement au frein : elle est semblable au cheval indompté, et dans sa fougue ne veut pas reconnaître qu'elle a péché. Manœuvres de Satan que tout cela ! Mais nous, persuadons-lui qu'elle a péché, afin qu'elle fasse pénitence, et que par ce moyen elle soit affranchie des éternels supplices. Comment, je le demande, voulez-vous obtenir le pardon de vos fautes, si vous ne les avez pas encore confessées? Le pécheur qui en a fait l'aveu est certainement digne de miséricorde et de clémence ; mais vous, qui ne vous êtes point persuadé à vous-même votre culpabilité, comment pou-

vez-vous prétendre à la miséricorde, quand vous restez impudemment plongé dans le péché? Persuadons-nous à nous-mêmes que nous avons péché : ne le confessons pas seulement de bouche, mais de cœur et de pensée. Ne nous disons pas seulement pécheurs, mais passons en revue nos péchés, examinons-les un à un. Je ne vous prescris pas de faire publiquement cet aveu, de vous accuser auprès des autres, mais d'obéir au précepte du Prophète : « Révélez votre voie au Seigneur. » *Psalm.* XXXVI, 5. Faites à Dieu l'aveu de vos fautes, confessez-les à votre juge; priez-le, sinon de bouche, du moins de cœur, suppliez-le d'avoir pitié de vous. Si vous avez vos péchés sans cesse présents à la mémoire, vous ne vous souviendrez jamais d'une injure reçue. Je ne dis pas : Si vous vous persuadez que vous êtes pécheurs; ce qui n'est pas aussi efficace pour rendre l'âme humble, qu'un examen attentif et détaillé de chaque faute. Grâce à cet examen, vous ne vous souviendrez pas de l'injure reçue, vous ne serez point colère, ni médisant, ni orgueilleux; vous ne retomberez point dans les mêmes péchés, et vous serez plus ardent pour les bonnes œuvres.

4. Voyez-vous quels biens nombreux on retire du souvenir de ses fautes? Gravons-les donc dans notre esprit. Je le sais, l'âme repousse cet amer souvenir; mais contraignons-la, faisons-lui violence à cet égard. Les morsures actuelles du repentir sont préférables aux tourments de l'enfer. Si vous vous souvenez sans cesse de vos péchés en cette vie; si vous offrez ce souvenir à Dieu, si vous le suppliez de vous pardonner, vous effacerez promptement toute souillure; si vous les oubliez au contraire ici-bas, vous vous en souviendrez malgré vous au jour du jugement, lorsqu'ils seront publiés devant tous, amis et ennemis, et devant les anges. Ce n'est pas à David seul qu'il a été dit : « Ce que tu as fait en secret, je le ferai connaître à tous. » II *Reg.*, XII, 12. Ces paroles s'adressent à tous les hommes. Vous avez craint vos semblables, vous avez eu plus de respect pour eux que pour Dieu; vous n'avez point tremblé d'être vu par Dieu, mais vous avez tremblé de l'être par les hommes; car c'est craindre les hommes que de fuir leurs regards. C'est pourquoi vous serez puni en présence de ces mêmes hommes; Dieu vous accusera, en dévoilant vos péchés aux yeux de tous. Pour ce qui est de la vérité de ce fait, qu'au jour du jugement nos péchés seront dévoilés aux yeux de tous, à moins que nous ne les effacions ici-bas par un repentir assidu, écoutez quelle accusation est portée là-haut contre ceux qui ont manqué en ce monde aux devoirs de la pitié : « J'ai eu faim, dit Jésus-Christ, et vous ne m'avez point donné à manger. » *Matth.*, XXV, 42. Où ces paroles se font-elles entendre? est-ce dans un lieu retiré? est-ce en secret? Nullement. Où donc? Lorsque le Fils de l'homme sera venu dans sa gloire, qu'il aura réuni toutes les nations, qu'il aura séparé les bons des méchants, alors, jugeant ceux qui seront à sa droite et ceux qui seront à sa gauche, il dira en présence de tous : « J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger. » Voyez encore les cinq vierges folles entendant, en présence de tous, ces mots terribles : « Je ne vous connais pas. » Et par cinq sages et cinq folles, on entend non-seulement les cinq dont parle l'Evangile, mais toutes celles qui sont méchantes, cruelles et inhumaines, et toutes celles qui ne le sont pas. Ainsi, celui qui avait enfoui le talent, entendra en présence de tous, et de celui qui en avait gagné cinq, et de celui qui en avait gagné deux : « Serviteur méchant et paresseux. » *Matth.*, XXV, 26. Le Juge ne les confondra pas par ses paroles seules, mais aussi par leurs propres actions. « Ils verront, est-il écrit, celui qu'ils ont percé. » *Joan.*, XIX, 37. La résurrection de tous, des pécheurs et des justes, aura lieu en même temps; le Juge apparaîtra pour tous au même moment. Pensez à ce que seront alors ceux qui seront dans l'affliction et le désespoir, ceux qui seront traînés dans les flammes éternelles, pendant que les bons recevront leur couronne. « Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde, » et aux autres : « Allez loin de moi, maudits dans le feu éternel, qui a été préparé pour le démon et pour ses anges. » *Matth.*, XXV, 34-41.

Représentons-nous le jugement.

Ne nous arrêtons pas aux paroles, représentons-nous le jugement : Jésus-Christ est là maintenant, il prononce notre sentence, nous sommes traînés dans le feu éternel. Que penserons-nous? Quelle sera notre consolation? Que sera-ce, quand Dieu fera les deux parts? Quoi, lorsque nous serons accusés de rapine? quelle sera notre excuse? aurons-nous une raison acceptable? Aucune : enchaînés, le front courbé, nous serons traînés à l'entrée des fournaises éternelles, au bord du fleuve de feu, aux ténèbres, aux supplices sans fin, et nous ne pourrons implorer de personne notre délivrance. Il est écrit : « On ne peut venir ici du lieu où vous êtes; entre nous et vous il y a un abîme; et ceux qui le voudraient, ne peuvent passer d'ici vers vous, » *Luc.*, XVI, 26, et vous tendre la main. Il faut brûler éternellement, sans que personne puisse nous venir en aide, serait-ce notre père, ou notre mère, ou tout autre, et quelque considération qu'il ait auprès de Dieu : « Le frère ne pourra racheter son frère; quel homme pourrait le racheter? » *Psalm.* XLVIII, 8. Puisqu'il ne nous est pas permis d'attendre notre salut des autres, mais de nous seuls, avec le secours de la bonté et de la clémence de Dieu, ne négligeons rien, je vous en conjure, afin d'avoir une vie pure et droite; qu'elle soit, dès le commencement, sans souillure. Si nous succombons, du moins après l'avoir souillée, n'ayons plus de repos, et employons-nous sans relâche à la purifier par la pénitence, par les larmes, par la prière, par l'aumône? Mais, direz-vous, si je ne puis faire l'aumône? Si pauvre que vous soyez, vous avez un verre d'eau froide; vous avez deux oboles, quelle que soit votre indigence, vous avez des pieds pour visiter les malades et les prisonniers; vous avez un toit pour abriter les pèlerins. Il n'y a pas, il n'y a aucun pardon pour ceux qui ne font pas l'aumône. Nous vous répétons sans cesse ces vérités, afin d'obtenir quelques résultats à force d'insistance. Nous vous les répétons, moins dans l'intérêt de ceux à qui il est fait du bien, que par sollicitude pour vos propres intérêts. Vous donnez des biens terrestres, et vous recevez des biens célestes. Puissions-nous acquérir tous ces biens du ciel, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, gloire, honneur, puissance et adoration, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXII.

« Considérez donc que vous ne vous êtes pas approchés d'une montagne visible, d'un feu brûlant, d'un nuage obscur et ténébreux, des tempêtes et des éclairs, du son d'une trompette et du bruit d'une voix qui était telle, que ceux qui l'ouïrent, supplièrent qu'on ne leur parlât plus. Car ils ne pouvaient supporter cette menace. Si une bête même touchait la montagne, elle devait être lapidée. Et Moïse dit lui-même : Je suis tremblant et saisi d'effroi; tant ce qui apparaissait était terrible! Mais vous vous êtes approchés de la montagne de Sion, de la cité du Dieu vivant, de la Jérusalem céleste, d'une troupe innombrable d'anges, de l'assemblée des premiers-nés qui sont écrits dans le ciel, de Dieu qui est le juge de tous, des esprits des justes qui sont dans la gloire, de Jésus médiateur de la nouvelle alliance, et de ce sang dont on a fait l'aspersion, et qui parle plus haut que celui d'Abel. »

1. Tout était admirable dans l'ancien temple, surtout le Saint des saints, et aussi la représentation du miracle terrible du mont Sinaï, les éclairs, le nuage ténébreux, la tempête. « Dieu, est-il écrit, apparut sur le Sinaï au milieu des éclairs et des ténèbres de la tempête. » *Exod.*, XIX; *Deut.*, V, 22. Mais rien de cet appareil n'a présidé à l'inauguration du Nouveau Testament; il nous a été donné par Jésus-Christ dans le langage ordinaire. Voyez comment l'Apôtre établit ce parallèle, et comment il le réserve pour la fin. Quand, par la réunion de preuves nombreuses, il a montré la différence des deux Testaments, quand il a réprouvé l'Ancien, alors il aborde plus commodément cette argumentation. Et que dit-il? « Vous ne vous êtes pas approchés d'une montagne visible, d'un feu brûlant, d'un nuage obscur et ténébreux, des tempêtes et des éclairs, du son d'une trompette et du bruit d'une voix qui était telle, que ceux qui l'ouïrent, supplièrent qu'on ne leur parlât plus. Car ils ne pouvaient supporter cette menace. Si une bête même touchait la montagne, elle devait être lapidée. » Terribles choses en effet, si terribles que l'oreille ne pouvait les supporter,

et que nulle bête n'osait approcher. Mais bien différentes sont les merveilles de la nouvelle alliance. Qu'est le Sinaï en comparaison du ciel? Qu'est un feu palpable comparé à Dieu, qu'on ne peut toucher? « Notre Dieu est un feu qui consume. » *Hebr.*, XII, 14. Quant à la terreur qu'inspirait le mystère accompli sur la montagne, elle est prouvée par ces mots du peuple : « Que Dieu ne nous parle point, mais qu'il parle pour nous à Moïse. » *Exod.*, XX, 19. « Car ils ne pouvaient supporter cette menace. Si une bête même touchait la montagne, elle devait être lapidée. Et Moïse dit lui-même : Je suis tremblant et saisi d'effroi; tant ce qui apparaissait était terrible! » Quand Moïse, qui avait pénétré dans le nuage où était Dieu, dit : « Je suis tremblant et saisi d'effroi; » comment s'étonner de la terreur du peuple? « Mais vous vous êtes approchés de la montagne de Sion, de la cité du Dieu vivant, de la Jérusalem céleste, d'une troupe innombrable d'anges, de l'assemblée des premiers-nés qui sont écrits dans le ciel; de Dieu qui est le juge de tous, des esprits des justes qui sont dans la gloire, de Jésus médiateur de la nouvelle alliance, et de ce sang dont on a fait l'aspersion, et qui parle plus haut que celui d'Abel. »

Voyez par combien de raisons il montre la supériorité du Nouveau Testament sur l'Ancien. La Jérusalem terrestre est remplacée par la Jérusalem céleste : « Vous vous êtes approchés de la cité du Dieu vivant, de la Jérusalem céleste; » Moïse par Jésus-Christ, « médiateur de la nouvelle alliance; » le peuple israélite par tous les anges, « une troupe innombrable d'anges. » De quels premiers-nés parle-t-il, quand il dit : « L'assemblée des premiers-nés? » Il entend la réunion de tous les fidèles dans le ciel, et il les appelle aussi les esprits des justes. Ne vous laissez donc point abattre; vous serez un jour avec eux. Qu'entend-il par ces mots : « Ce sang dont on a fait l'aspersion et qui parle plus haut que celui d'Abel? » Le sang d'Abel a donc parlé? Assurément; aussi Paul a-t-il écrit d'abord : « C'est par la foi qu'Abel offrit à Dieu une plus excellente victime que Caïn, et qu'il fut déclaré juste, et c'est par la foi qu'il parle encore après sa mort; » *Hebr.*, XI, 4; et Dieu dit-il ailleurs : « Le sang de ton frère crie vers moi. » *Gen.*, IV, 10. Le sang d'Abel parla donc alors à Dieu et parle encore aux hommes par la renommée dont il jouit; mais il parle moins haut que le sang de Jésus-Christ. Celui-ci a purifié tout le genre humain, et il a des accents d'autant plus éloquents et clairs, qu'il a reçu un plus éclatant témoignage des faits eux-mêmes.

« Prenez garde à ne pas mépriser celui qui vous parle; car, dès que ceux qui ont refusé d'écouter celui qui leur parlait sur la terre, n'ont pu échapper, nous éviterons beaucoup moins ce châtiment, si nous rejetons celui qui nous parle du ciel, celui dont la voix fit alors trembler la terre, et qui maintenant nous dit : J'ébranlerai encore une fois non-seulement la terre, mais aussi le ciel. Or, en disant : Encore une fois, il déclare qu'il fera cesser les choses muables, comme ayant été faites seulement pour un temps, afin que celles qui sont immuables subsistent. C'est pourquoi, commençant déjà à posséder ce royaume qui n'est point sujet au changement, conservons la grâce, afin que par là nous soyons agréables à Dieu, le servant avec respect et avec une sainte frayeur; car « notre Dieu est un feu dévorant. » Le miracle du Sinaï est terrible; mais ceci est bien plus admirable et plus sublime : ici, plus de ténèbres, plus de nuages, plus de tempêtes. Et pourquoi Dieu apparut-il alors parmi les éclairs? C'est, à mon sens, une marque de l'obscurité de l'Ancien Testament et du voile qui couvrait l'ancienne loi; peut-être aussi Dieu voulait-il montrer que le législateur doit être terrible et inexorable pour ceux qui transgressent la loi.

2. Pourquoi le son de la trompette? C'est à bon droit, comme quand on annonce la présence d'un souverain. Il en sera de même à la seconde venue : « La trompette éclatera, et nous nous lèverons tous du tombeau. » I *Cor.*, XV, 52. La résurrection universelle se fera par la seule volonté de Dieu, et le son de la trompette ne signifie rien autre chose, si ce n'est qu'il faudra tous nous lever. Dans l'Ancien Testament tout était fait pour les sens, et

s'adressait aux yeux ou à l'oreille; dans le Nouveau, tout s'adresse à l'intelligence et est invisible. Le feu est une image de la nature divine; « car notre Dieu est un feu dévorant. » Quant au nuage, aux ténèbres et à la fumée, ils sont des figures de ce qui doit inspirer l'effroi. C'est ainsi qu'Isaïe a dit : « Et la maison fut remplie de fumée. » *Isa.*, VI, 4. Mais pourquoi la tempête? L'homme est paresseux par nature; il fallait l'exciter par de tels moyens. Nul n'était assez indifférent pour ne pas élever son cœur pendant que ces choses s'accomplissaient sur le Sinaï et que Dieu donnait la loi. Moïse parlait et Dieu lui répondait. Il importait que la loi de Dieu fût entendue, puisqu'il donnait sa loi par l'intermédiaire de Moïse, et qu'il fallait la rendre digne de foi. Le peuple ne voyait pas Moïse enveloppé dans la nue, il ne l'entendait pas à cause de la faiblesse de sa voix. Quoi donc? Dieu répondit, comme s'il s'adressait directement à son peuple, et lui fit entendre ses commandements. Mais reprenons les premières paroles de l'Apôtre : « Vous ne vous êtes pas approchés d'une montagne visible, d'un feu brûlant, du son de la trompette et du bruit d'une voix qui était telle, que ceux qui l'ouïrent, supplièrent qu'on ne leur parlât plus. » Ils furent donc la cause que Dieu se manifesta charnellement. Et que disaient-ils? « Que Dieu nous parle par l'intermédiaire de Moïse, et qu'il ne nous parle pas à nous-mêmes. » Ceux qui établissent des comparaisons, élèvent le premier terme, afin de montrer que le second est de beaucoup plus grand. De même je pense que ce qui se passa sur le Sinaï est admirable, comme les œuvres par lesquelles Dieu fait éclater sa puissance; mais je trouve que les merveilles de l'établissement de notre loi sont de beaucoup plus étonnantes et admirables. Elles sont doublement plus excellentes, parce qu'elles sont à la fois et plus grandes et plus claires : aussi sont-elles accessibles à un plus grand nombre. C'est pourquoi l'Apôtre écrit aux Corinthiens : « Nous contemplons la gloire du Seigneur sans avoir de voile sur le visage; » nous ne nous voilons donc pas la face comme Moïse. Les Israélites n'ont pas été jugés dignes des mêmes prérogatives que nous. Que leur arriva-t-il en effet? Ils virent un nuage ténébreux, et entendirent une voix. Or, vous avez entendu aussi la voix de Dieu, et ce n'est pas à travers un nuage, mais de sa bouche même. Vous n'avez point été tremblant et saisi d'effroi, mais vous avez regardé le divin intercesseur et vous vous êtes entretenu avec lui. Les ténèbres sont aussi un symbole de l'invisibilité de Dieu : « et les nuées, dit le Prophète, sont sous ses pieds. » *Psalm.* XVII, 10.

Là, Moïse fut saisi d'effroi, ici nul ne tremble; là le peuple se tint au pied de la montagne, ici nous ne sommes pas au-dessous, mais au-dessus du ciel, auprès de Dieu, comme ses enfants, et non dans l'attitude de Moïse. Là était le désert, ici est une cité avec la troupe innombrable des anges. Ici la confiance et l'allégresse ont remplacé les ténèbres et la tempête. « L'assemblée des premiers-nés qui sont écrits dans le ciel, et Dieu qui est le juge de tous. » Les Israélites, même Moïse, ne s'approchèrent pas, ils se tinrent à distance; vous, au contraire, vous vous êtes approchés. L'Apôtre veut inspirer une terreur salutaire par ces mots : « Dieu qui est le juge de tous; » il ne jugera pas seulement les Juifs et les fidèles, mais tout le genre humain. Par « les esprits des justes qui sont dans la gloire, » il faut entendre les âmes des hommes de bien. « Jésus médiateur de la nouvelle alliance, et ce sang dont on a fait l'aspersion, » c'est-à-dire, qui nous a lavés de nos souillures, « et qui parle plus haut que celui d'Abel. » Si le sang parle, à plus forte raison celui qui a été mis à mort est vivant. Comment parle-t-il? « L'esprit lui-même parle pour nous par des gémissements ineffables. » *Rom.*, VIII, 26. Comment encore? Il descend dans les âmes sincères, et il les excite à publier les grandeurs de Dieu. « Prenez garde à ne pas mépriser, » c'est-à-dire, à ne pas repousser « celui qui vous parle. Ceux qui ont refusé d'écouter celui qui leur parlait sur la terre, n'ont pu échapper. » Il y a là, ce me semble, une allusion à Moïse. Voici d'ailleurs le commentaire de ces paroles : Si ceux qui ont refusé d'écouter un législateur établi sur la terre n'ont pu échapper, comment éviterons-

nous celui qui nous donne du haut du ciel les préceptes de sa loi? Et ne croyez pas que l'Apôtre veuille dire que celui qui a donné la loi sur le Sinaï est autre que celui qui nous a donné l'Evangile. Nullement, il ne le dit pas; ses paroles signifient que l'apparition de Dieu est terrible, lorsqu'il parle du haut du ciel. Le Dieu du Sinaï et celui de l'Evangile sont un même Dieu; mais ici, il est terrible; il n'y a pas différence de personnes, mais d'appareil. Comment? Les mots qui suivent nous le révèlent : « Dès que ceux qui ont refusé d'écouter celui qui leur parlait sur la terre n'ont pu échapper, nous l'éviterons beaucoup moins, si nous rejetons celui qui nous parle du haut du ciel. » Direz-vous encore que ce n'est pas le même Dieu? Sa voix, quand il donna la loi sur le Sinaï, fit trembler la terre; or, après ces mots : « Celui dont la voix fit alors trembler la terre, » l'Apôtre reprend : « Celui qui maintenant nous dit : J'ébranlerai encore une fois non-seulement la terre, mais aussi le ciel. Or, en disant : Encore une fois, il déclare qu'il fera cesser les choses muables, comme ayant été faites seulement pour un temps. » Tout ce qui est ici-bas aura donc une fin, et sera remplacé par un état meilleur dans le ciel. Pourquoi donc vous plaindre de ce que vous souffrez dans un monde qui n'a qu'un temps? Pourquoi vous affliger des épreuves subies dans un monde qui passera bientôt? Si dans un temps prochain ce monde devait posséder le repos, celui qui verrait arriver sa fin pourrait s'affliger. « Afin que celles qui sont immuables subsistent, » dit l'Apôtre. Quelles sont les choses immuables? Celles de la vie future.

3. Mettons donc tous les moyens en œuvre pour parvenir à la jouissance des biens du ciel. Je vous en conjure, je vous en supplie, que telle soit notre unique préoccupation. Nul ne songe à bâtir dans une ville qui va tomber en ruines. Je vous le demande, si quelqu'un disait : Voici une cité qui ne sera plus dans un an, et en voici une autre qui ne doit jamais finir, bâtiriez-vous dans celle dont la ruine est prochaine? C'est pourquoi je vous dis aussi en ce moment : Ne bâtissons point dans ce monde, où tout est si près de sa chute, si près de périr. Que parlé-je de la chute prochaine du monde? Nous périrons avant sa ruine et nous souffrirons bien des maux. Nous devons bientôt sortir de ce monde. Pourquoi donc bâtissons-nous sur le sable? Bâtissons sur la pierre; aucun choc ne pourra détruire, ne pourra ébranler cet édifice. Et c'est justice : l'édifice céleste est inaccessible à toutes les attaques, tandis que l'édifice terrestre y est exposé. Les tremblements de terre, les incendies, les invasions des ennemis nous enlèvent souvent les édifices de ce monde, souvent même nous perdent avec eux; et, s'ils restent debout, ou la maladie nous en fait promptement sortir, ou elle ne nous permet pas d'en jouir selon nos désirs. Quelle volupté peut-il y avoir là où règnent les maladies, la calomnie, l'envie, les embûches? Si nous sommes exempts de tous ces maux, nous nous affligeons, nous souffrons avec impatience de n'avoir pas d'enfants à qui nous laissions en héritage nos demeures et nos biens; notre tourment est de voir que nous travaillons pour des étrangers. Souvent même notre héritage passe aux mains de nos ennemis, non-seulement après notre mort, mais de notre vivant même. Qu'y a-t-il de plus malheureux que de travailler pour ses ennemis, et de se charger de péchés pour qu'ils jouissent en repos du fruit de nos labeurs? On trouve de fréquents exemples de ce fait dans les villes. Je les passe sous silence, afin de ne point affliger ceux qui ont été frustrés de leurs biens; sans cela, j'aurais mis en avant quelques noms, j'aurais pu raconter bien des choses à ce sujet, et vous montrer nombre de maisons qui ont pour maîtres les ennemis de ceux qui avaient travaillé à les édifier. Et ce ne sont pas seulement les demeures, mais souvent aussi les esclaves et l'héritage tout entier qui sont passés aux mains des ennemis. Telle est la destinée des établissements humains. Mais dans le ciel, il n'y a rien de semblable à craindre. Un ennemi ne saurait entrer en possession de l'héritage d'où l'on est sorti : il n'y a là ni mort, ni inimitiés; il n'y a que les demeures des saints, et en eux tout est allégresse, amour et joie : « La voix de l'allégresse est dans les demeures des justes. » *Psalm.* CXVII, 15. Elles

C'est un malheur de travailler pour ses ennemis.

sont éternelles; elles ne finiront pas : le temps n'en amène pas la ruine, elles ne changent pas de possesseurs, mais elles restent toujours dans leur beauté primitive. Et cela se comprend. Dans le ciel, rien de corruptible et de temporel, tout est immortel et incorruptible. Employons nos trésors à bâtir cet édifice; nous n'avons aucun besoin d'architectes ni d'ouvriers; les mains des pauvres, des boiteux, des aveugles, des infirmes construisent ce palais. Ne vous étonnez donc point si ce sont aussi les pauvres qui nous ouvrent le céleste royaume et nous acquièrent les faveurs de Dieu.

4. L'aumône est une sorte d'art excellent, qui fait la gloire de ceux qui l'exercent. Elle est l'amie de Dieu, et, toujours auprès de lui, elle obtient facilement ses grâces pour qui elle veut, pourvu que nous ne lui fassions pas injure, ce qui a lieu quand nous donnons au moyen de nos rapines; mais, si elle est sincère, elle procure de grandes faveurs à ceux qui la pratiquent. Ses prérogatives sont telles, qu'elle prie pour ceux-là même qui sont tombés dans le péché. Elle brise les chaînes, dissipe les ténèbres, éteint le feu des passions, étouffe le ver du remords, apaise les grincements de dents : on lui ouvre sans crainte les portes du ciel. Comme lorsqu'entre une reine, aucun de ceux à qui est confiée la garde des portes n'ose demander d'où elle vient, mais tous la reçoivent avec empressement; de même fait-on au ciel pour l'aumône. Elle est vraiment reine, puisqu'elle rend les hommes semblables à Dieu. Il est écrit : « Soyez miséricordieux, comme votre Père céleste est miséricordieux. » *Luc.*, VI, 36. Elle est ailée et légère; le vol de ses ailes d'or fait le charme des anges. Ecoutez le prophète royal : « Les blanches plumes de son corps de colombe sont d'argent, et sur son dos brillent deux ailes d'or. » *Psalm.* LXVII, 14. Elle parcourt le monde, mystique colombe au plumage d'argent et d'or, au regard doux et serein. Rien n'est aussi doux que son regard. La parure du paon est belle; mais celle de l'aumône lui est aussi supérieure qu'elle l'est elle-même à celle du geai. Que parlé-je de colombe? L'aumône est une vierge incomparable vêtue des rayons de la gloire divine, et dont le regard est toujours tourné vers le ciel; elle est un ange aux ailes d'or, au front candide et resplendissant de bonté; elle vole sur ses ailes légères autour du trône de Dieu. A l'heure du jugement, elle accourt, elle apparaît soudain, elle nous arrache au supplice en nous couvrant de ses ailes. Dieu la préfère à tous les sacrifices, et il en parle souvent, tant il la chérit. « Le Seigneur, est-il écrit, recevra dans son sein la veuve, l'orphelin et le pauvre. » C'est à cause d'elle, dit David, que le Seigneur veut être appelé « le Dieu de bonté et de miséricorde, le Dieu clément et paternel, le Dieu de vérité; » et ailleurs : « La miséricorde divine embrasse tout l'univers. » *Psalm.* CXLV, 9; CII, 8; CXLIV, 8; LVI, 12. C'est la miséricorde qui a sauvé le genre humain. Si Dieu n'avait pas eu pitié de nous, tout était perdu. Nous étions ennemis de Dieu; elle nous a réconciliés avec lui. Elle nous a fait des biens innombrables. Elle a persuadé au Fils de Dieu de se faire esclave et pauvre pour nous. Soyons pleins de zèle pour elle, mes frères, puisque par elle nous avons été sauvés; chérissons-la, préférons-la aux richesses temporelles; et, ne serions-nous pas riches, ayons l'âme miséricordieuse. Rien ne révèle le chrétien autant que l'aumône; rien qui nous attire l'admiration de tous, des incrédules même, comme nos actes de bonté. Nous manquons souvent nous-mêmes de miséricorde, et nous osons dire chaque jour à Dieu : « Seigneur, ayez pitié de nous selon votre miséricorde infinie. » *Psalm.* XXIV, 7. Commençons par être miséricordieux nous-mêmes; ou plutôt, nous ne commencerons point, puisqu'il a déjà montré sa miséricorde envers nous; du moins, mes frères, imitons son exemple.

Si les hommes sont indulgents pour celui qui est bon, quel que soit le nombre de ses fautes, combien plus Dieu le sera pour lui. Ecoutez le Prophète : « Je suis dans la maison de Dieu comme une olive pleine d'huile. » *Psalm.* LI, 10. Soyons semblables à cette olive, laissons-nous presser de toute part par les divins préceptes; il ne suffit pas d'être semblable à une olive, il faut encore être plein de l'huile des bonnes œuvres. Il y a des hommes qui donnent

peu, ou dans l'année par hasard, ou chaque semaine, ou seulement quand ils en sont priés : ils sont semblables à des olives, mais à des olives desséchées et sans huile. Parce qu'ils ont pitié, ils ressemblent à des olives; mais ils ne ressemblent pas à des olives pleines d'huile, puisqu'ils ne donnent pas avec libéralité. Soyons donc semblables à des olives pleines d'huile. Je l'ai dit souvent, et je le répète encore, la quantité du don ne montre pas la grandeur de l'aumône, mais la volonté et le pouvoir de celui qui donne. Vous savez ce que fit la veuve; il importe de rappeler sans cesse cet exemple, afin que le pauvre ne désespère pas de lui-même, en voyant cette veuve qui donna son obole. Il en est qui offrirent leur chevelure pour en employer le prix à la construction du temple, et ceux-là n'ont pas été rejetés. Mais, s'ils avaient eu de l'or et qu'ils eussent offert leurs cheveux, n'auraient-ils pas été condamnables? Leur don fut favorablement accueilli, parce qu'ils offraient ce qu'ils avaient. Caïn ne fut pas repris, parce que son offrande était pauvre, mais parce qu'il offrait les choses qui avaient le moins de prix parmi toutes celles qu'il possédait. N'est-il pas écrit : « Maudit soit le fourbe qui a dans son troupeau un animal vigoureux, et qui sacrifie au Seigneur une victime débile? » *Malach.*, I, 14. Il ne blâme pas absolument celui qui ne sacrifie pas; mais celui qui a un animal vigoureux et qui l'épargne. Si donc quelqu'un n'en a pas de vigoureux, il n'est pas coupable de sacrifier un animal débile, bien plus, il est digne de récompense. Quoi de plus précaire que deux oboles, de plus vil qu'une chevelure, de plus mesquin qu'un cotyle de farine? et pourtant ces dons ne furent pas moins estimés que les taureaux et l'or. « Car Dieu accepte de chacun la volonté de donner, ne demandant de lui que ce qu'il peut, et non ce qu'il ne peut pas. Mesurez l'aumône à ce qui est en votre main. » II *Cor.*, VIII, 12. Je vous en conjure donc, répandons les aumônes sur les pauvres selon notre pouvoir; quoiqu'elles soient légères, nous recevrons la même récompense que ceux qui ont donné beaucoup, ou même une récompense plus grande que d'autres qui auront donné d'immenses sommes. Si nous agissons ainsi, nous acquerrons les trésors inexprimables de Dieu. Mais il ne faut pas seulement des paroles, il faut des actes; il ne faut pas seulement louer l'aumône, il faut la faire. Puissions-nous tous acquérir ces trésors, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur et adoration, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXIII.

« C'est pourquoi, commençant déjà à posséder le royaume qui n'est point sujet au changement, conservons la grâce, afin que par elle nous soyons agréables à Dieu, le servant avec respect et avec une sainte ferveur. Car notre Dieu est un feu dévorant. »

1. Ailleurs Paul a dit : « Les choses visibles sont passagères, mais les invisibles sont éternelles; » et il a tiré de cette vérité une consolation aux maux que nous souffrons dans la vie présente. Il fait de même ici quand il dit : « Conservons la grâce, » c'est-à-dire, remercions Dieu et restons fermes dans la foi. Non-seulement nous devons supporter avec patience les épreuves de ce monde, mais nous devons aussi être pleins de reconnaissance pour les biens qui nous sont promis dans l'autre vie. « Afin que par la grâce nous soyons agréables à Dieu et nous le servions; » ce qui signifie que nous sommes agréables à Dieu en le servant, si nous lui rendons grâces en toute chose. « Faites toute chose sans murmure et sans hésitation. » *Philip.*, II, 14. Ce que quelqu'un aura fait en murmurant ne lui sera pas compté et il en perdra le salaire, comme les Israélites; vous savez combien ils expièrent leurs murmures. Aussi vous prescrit-il de ne point murmurer. Vous ne pouvez donc être agréable à Dieu en le servant, si vous ne le remerciez de tout ce qui vous arrive, des maux comme des biens. « Avec respect et avec une sainte ferveur; » c'est-à-dire, soyons chastes et humbles dans nos paroles, comme il convient à des êtres respectueux. « Conservez toujours la charité envers vos

Soyons reconnaissants envers Dieu des épreuves qu'il nous envoie.

frères. Ne négligez pas l'hospitalité ; car c'est en l'exerçant que quelques-uns ont reçu chez eux des anges sans le savoir. » Remarquez comment il leur enjoint de garder les préceptes qu'il vient de leur donner. Il ne dit pas : Aimez vos frères; mais : « Conservez la charité envers vos frères. » Il ne dit pas non plus : Pratiquez l'hospitalité, comme s'ils ne l'exerçaient pas; mais : « Ne négligez pas l'hospitalité, » négligence qui peut avoir lieu dans les afflictions. Il ajoute ensuite le plus grand de tous les stimulants : « C'est en l'exerçant que quelques-uns ont reçu chez eux des anges sans le savoir. » Remarquez-vous quel honneur, quel avantage ce serait? Ils leur ont donné l'hospitalité sans le savoir, c'est-à-dire sans les connaître. C'est pourquoi Abraham a reçu une grande récompense pour avoir donné l'hospitalité à des anges sans le savoir; car s'il les avait connus, il n'y aurait rien d'étonnant dans sa conduite. Quelques-uns prétendent que l'Apôtre, en cet endroit, fait aussi allusion à Loth. « Souvenez-vous, continue-t-il, de ceux qui sont dans les chaînes, comme si vous étiez vous-mêmes avec eux; et de ceux qui souffrent, comme étant vous-mêmes dans un corps mortel. Qu'en toute chose le mariage soit respecté, et que le lit nuptial soit sans tache; car Dieu condamnera les fornicateurs et les adultères. Que votre vie soit exempte d'avarice : soyez contents de ce que vous avez. »

Voyez comme il insiste sur la pureté des mœurs. « Conservez, dit-il, la sainteté; » et ailleurs : « Qu'il n'y ait ni fornicateur ni profane; » et ici : « Dieu condamnera les fornicateurs et les adultères. » Partout la sanction pénale est jointe au précepte. Ecoutez plutôt. Après avoir dit : « Conservez la sainteté, » il ajoute : « Sans laquelle personne ne verra Dieu. » Ici il conclut que « Dieu condamnera les fornicateurs et les adultères, » après avoir posé ce principe : « Qu'en toute chose le mariage soit respecté, et que le lit nuptial soit sans tache. » La sanction pénale corroborant le précepte montre la justesse des conséquences qu'il tire. Puisque le mariage nous est accordé, c'est à bon droit qu'est puni le fornicateur, à bon droit que l'adultère est condamné au supplice. Il se prépare ici à combattre les hérétiques. Il n'a pas répété : « Qu'il n'y ait aucun fornicateur ; » mais, après l'avoir dit une fois, il en parle ici sous forme d'avis général, sans leur adresser spécialement ces paroles. « Que votre vie soit exempte d'avarice : soyez contents de ce que vous avez. » Il ne dit pas : Ne possédez rien; mais : « Que votre vie soit exempte d'avarice; » c'est-à-dire, que chacun vive librement en ami de la sagesse; et nous vivrons ainsi, en ne recherchant nullement le superflu, en nous attachant seulement au nécessaire. N'a-t-il pas écrit plus haut : « Vous avez vu avec joie tous vos biens enlevés? » *Hebr.*, x, 34. Il les avertit d'être exempts d'avarice : « Soyez contents de ce que vous avez. » Il les console ensuite, pour les mettre en garde contre le désespoir. « Puisque Dieu dit lui-même : Je ne vous laisserai point, et je ne vous abandonnerai point. En sorte que nous pouvons dire avec confiance : Le Seigneur est mon secours ; je ne craindrai point ce que les hommes feront contre moi. » C'est encore là une consolation dans les tentations. « Souvenez-vous de vos pasteurs. » C'est ce qu'il indiquait déjà précédemment, quand il disait : « Vivez en paix avec tout le monde. » Il avertissait aussi les Thessaloniciens d'avoir leurs pasteurs en grande considération. « Souvenez-vous de vos pasteurs qui vous ont prêché la parole de Dieu ; et, considérant quelle a été la fin de leur vie, imitez leur foi. » Quelle est cette conséquence? Excellente en vérité : considérant, dit-il, leur vie, imitez leur foi ; car la foi est la marque d'une vie pure. Ou encore par leur foi il entend leur persévérance. Comment? Il montre que, grâce à leur croyance inébranlable aux choses de la vie future, ils ont eu ici-bas une conduite irréprochable. Ils n'auraient pas mené une existence exemplaire en ce monde, s'ils avaient eu des doutes, s'ils avaient hésité sur les promesses pour l'autre vie. Les paroles de l'Apôtre sont donc un remède aux défaillances de la foi. « Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, et il sera le même dans tous les siècles. Ne vous laissez point emporter à des doctrines diverses et étrangères ; car il est bon

d'affermir son cœur par la grâce, et non par des viandes qui n'ont point servi à ceux qui en ont usé. »

2. Hier signifie tout le passé ; aujourd'hui, le présent ; dans les siècles, l'avenir sans fin. Le sens de ces paroles est celui-ci : Vous avez entendu un pontife, et non un pontife périssable, mais un pontife, le même dans tous les temps. Et comme s'il y en avait parmi eux qui prétendissent que le Christ attendu n'était point celui qui avait été crucifié et qu'il en viendrait un autre, il dit : « Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, et il sera le même dans tous les siècles. » Il affirme par là d'une manière évidente que celui qui est venu est celui qui doit revenir, et que le même Christ a été, est et sera toujours. C'est qu'il y a encore des Juifs qui attendent la venue d'un autre Messie, et qu'en se privant de celui qui est venu ils deviendront les jouets de l'Antechrist. « Ne vous laissez point emporter à des doctrines diverses et étrangères. » Il leur prescrit d'éviter non-seulement les doctrines diverses, mais aussi les doctrines étrangères, parce qu'il savait que des unes et des autres devait naître la perte de ceux qui seraient séduits. « Il est bon d'affermir son cœur par la grâce, et non par des viandes qui n'ont point servi à ceux qui en ont usé. » Il fait ici allusion à ceux qui auraient voulu implanter dans le christianisme l'usage de certaines pratiques dans la nourriture. La foi purifie toute chose ; c'est donc de la foi que nous avons besoin, et non de telle ou de telle autre viande. « Car nous avons un autel dont ceux qui servent au tabernacle n'ont pas le pouvoir de se nourrir. » Nos pratiques religieuses ne sont pas les mêmes que celles des Juifs ; il n'est pas permis à vos pontifes de participer avec Dieu aux offrandes de l'autel. Or, comme il avait dit : Ne pratiquez pas telle chose, il présente son enseignement sous une nouvelle forme, afin qu'on ne puisse croire qu'il proscrit nos observances. N'avons-nous pas aussi nos pratiques? dit-il. Elles sont même plus rigides que toutes les autres, puisque nous ne permettons pas que les prêtres y aient une part spéciale. « En effet, les corps des animaux, dont le sang est porté par le souverain pontife dans le sanctuaire pour l'expiation du péché, sont brûlés hors du camp ; et c'est pour cela que Jésus, afin de sanctifier le peuple par son propre sang, a souffert hors de la ville. » Voyez-vous quel rapport saisissant entre ces deux circonstances « hors du camp » et « hors de la ville ? » Puisque les victimes expiatoires de l'ancienne loi, qui étaient une figure, étaient brûlées hors du camp, il fallait aussi que Jésus, qui est mort pour nos péchés, souffrît hors de la ville. Nous devons donc imiter celui qui a souffert la mort pour nous, et vivre hors du monde, ou plutôt hors de la recherche des choses du monde. C'est ce que l'Apôtre indique en ces mots : « Sortons donc aussi hors du camp pour aller à lui, portant l'ignominie de sa croix ; » c'est-à-dire, subissant les mêmes épreuves, participant aux mêmes tribulations que lui. Comme un criminel condamné, il a été traîné hors de la ville pour être crucifié ; ne rougissons donc point de sortir du monde. C'est ce qu'indique Paul par les mots « hors du camp » et « hors de la ville. » « Car nous n'avons point ici de cité permanente, mais nous en cherchons une où nous devons habiter un jour. Par lui offrons donc sans cesse à Dieu un sacrifice de louange, c'est-à-dire, le fruit des lèvres qui rendent gloire à son nom. » Par lui, comme par l'intermédiaire d'un prêtre, humainement parlant. « Offrons le fruit des lèvres qui rendent gloire à son nom ; » comme s'il disait : Abstenons-nous de tout blasphème, de tout propos impie, de toute parole irrévérencieuse et arrogante envers Dieu ; agissons et parlons avec respect et avec une humble soumission. — Ce n'est pas à la légère qu'il parle ainsi ; mais parce qu'il sait qu'ils sont dans l'affliction : l'âme dans les épreuves est portée au découragement et à la révolte. N'agissons pas ainsi. Ce précepte semble confirmer ce qu'il a déjà dit : « Ne nous éloignons point de nos assemblées. » *Hebr.*, x, 25. C'est par ce moyen que nous nous conduirons toujours comme il convient ; souvent, en effet, nous nous abstenons de mal faire, parce que nous craignons d'être vus par nos frères. « Souvenez-vous d'exercer la charité et de faire part de vos biens aux autres. »

Abstenons-nous de tout blasphème.

3. Ce que Paul disait alors, je le répète aujourd'hui; et je ne m'adresse pas seulement à ceux de mes frères qui sont dans cet auditoire, mais encore à ceux qui sont absents. Personne ne vous a ravi vos biens; s'ils vous ont même été ravis, faites la charité avec ce qui vous reste. Quelle excuse y aurait-il à notre avarice, quand Paul parlait ainsi à des hommes à qui on avait enlevé leurs biens? Remarquez qu'il dit ici : « Souvenez-vous d'exercer la charité; » après avoir dit plus haut : « Ne négligez pas l'hospitalité. » Il ne prescrit pas cependant deux choses différentes; c'est une seule et même chose en termes différents. Il ne dit pas : N'oubliez point de recevoir les voyageurs; il dit : « Ne négligez pas l'hospitalité; » non-seulement donnez asile aux voyageurs, mais encore aimez-les. D'ailleurs il ne leur montre pas la récompense qui est promise dans l'autre vie, de peur de les rendre trop présomptueux, il leur montre une récompense déjà accordée : « C'est en l'exerçant que quelques-uns reçurent des anges sans les connaître. » Reprenons quelques points de notre analyse. « Qu'en toute chose, dit-il, le mariage soit respecté, et que le lit nuptial soit sans tache. » Pourquoi le mariage doit-il être respecté? Parce qu'il est le soutien de la foi en nous conservant chastes et purs. C'est encore ici une censure voilée des Juifs, qui croyaient que le mariage imprime une souillure : « Celui, disaient-ils, qui sort du lit conjugal, n'est point pur. » Pauvres Juifs, quel peu de sens! ce qui est un effet d'une loi de la nature ne saurait imprimer de souillure; nous sommes souillés par cela seul qui est un effet de notre volonté. Puisque le mariage n'a rien de déshonorant, en quoi pourrait-il nous souiller? « Que votre vie soit exempte d'avarice. » C'est peut-être parce que plusieurs, après avoir dissipé leurs biens, prétendent les acquérir de nouveau sous le prétexte qu'ils ont besoin d'aumônes, que l'Apôtre dit : « Ayez une vie exempte d'avarice, » c'est-à-dire, ne recherchez la possession que de ce qui vous est nécessaire. — Mais, dira-t-on, si le nécessaire même nous est refusé? — Il n'en est pas, il ne peut en être ainsi; celui qui est la vérité même n'a-t-il pas dit : « Je ne vous laisserai point, et je ne vous abandonnerai point? » Aussi pouvons-nous dire avec confiance : « Le Seigneur est mon secours; je ne craindrai point ce que les hommes feront contre moi. » *Psalm.* CXVII, 6. L'Apôtre semble dire : Vous avez la promesse de Dieu, vous ne sauriez élever un doute; il vous a promis, n'ayez aucune hésitation. « Je ne vous abandonnerai point, » ne s'entend pas seulement des besoins pécuniaires, mais encore de tout autre besoin. « Le Seigneur est mon secours; je ne craindrai point ce que les hommes feront contre moi. » C'est avec raison qu'il a corroboré son discours par cette parole du Prophète, afin de nous empêcher de tomber dans le découragement. Répétons-la, cette parole, dans toutes les tentations, et rions-nous des persécutions des hommes; tant que Dieu nous sera propice, nul ne saurait nous abattre. De même en effet que, si Dieu est contre nous, il ne nous servirait de rien d'avoir le monde entier avec nous; de même, si Dieu est avec nous, les efforts du monde entier seraient impuissants contre nous. C'est pourquoi il dit : « Je ne craindrai point ce que les hommes feront contre moi. » « Souvenez-vous, poursuit l'Apôtre, de vos pasteurs qui vous ont prêché la parole de Dieu. » Je crois qu'il recommande encore ici l'assistance mutuelle; il l'indique en ces mots : « Qui vous ont prêché la parole de Dieu. Considérant la fin de leur vie, imitez leur foi. » Considérant, c'est-à-dire, examinant leur vie en détail et avec le plus grand soin, vous la proposant comme modèle. Il dit bien : « La fin de leur vie; » ce qui comprend toute leur existence jusqu'au dernier moment, parce que cette existence a eu une bonne fin. « Jésus-Christ était hier, est aujourd'hui, et sera le même dans tous les siècles. » Ne croyez donc pas qu'il a fait autrefois des miracles, et qu'il n'en fait plus maintenant; il est toujours le même, et puisqu'il est toujours le même, il n'y a pas de temps où il ne puisse accomplir les mêmes actes. Peut-être y fait-il aussi allusion dans ces paroles : « Souvenez-vous de vos pasteurs. »

« Ne vous laissez pas emporter à des doctrines diverses et étrangères. » Etrangères, c'est-à-

dire, autres que celles que nous vous avons enseignées. Diverses, c'est-à-dire, de tout genre. De telles doctrines n'ont rien de stable, elles sont multiples, surtout en ce qui concerne les prescriptions relatives à la nourriture. C'est pourquoi il ajoute : « Il est bon d'affermir le cœur par la grâce, et non par des viandes. » De telles doctrines sont diverses, elles sont étrangères. Il s'élève en cet endroit contre l'examen superstitieux de la viande des animaux ; il leur fait voir comment par cet examen superstitieux on tombe dans l'erreur et peu à peu dans des doctrines diverses et novatrices. Et remarquez qu'il parle en termes voilés, comme s'il craignait de s'expliquer ouvertement à cet égard, en disant : « Ne vous laissez pas emporter à des doctrines diverses et étrangères; » et « il est bon d'affermir le cœur par la grâce, et non par des viandes; » il dit presque comme Jésus-Christ : « Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme, mais ce qui sort de la bouche. » *Matth.*, xv, 11. Il montre que la foi est tout : si elle est notre soutien, le cœur est inébranlable. La foi rassure et affermit, tandis que les raisonnements enfantent les ruines : l'une est le contraire des autres. « Qui n'ont pas servi à ceux qui en ont usé. » Quels sont les avantages, je vous le demande, qui naissent de pratiques superstitieuses? Ne perdent-elles pas plutôt? Ne nous entraînent-elles pas sous la dépendance du péché? S'il faut observer quelques pratiques, ce sont celles d'où naissent des avantages pour ceux qui les observent. Ce qu'il faut pratiquer scrupuleusement, c'est la fuite du péché, c'est la droiture du cœur, c'est la piété envers Dieu, c'est l'intégrité de la foi. « Qui n'ont pas servi à ceux qui en ont usé; » à ceux qui gardent toujours ces observances. L'unique chose à observer, c'est de s'abstenir de tout péché. A quoi sert, en effet, l'abstinence de certaines viandes, quand plusieurs de ceux qui s'abstiennent sont pervers au point d'être indignes de participer aux saints mystères? De telles pratiques ne sauraient procurer le salut en dehors de la foi, qui seule peut sauver. Il dégage ensuite le vrai sacrifice de ses figures dans le passé, et ramène le discours à son but principal : « En effet, les corps des animaux, dont le sang est porté par le souverain Pontife dans le sanctuaire pour l'expiation des péchés, sont brûlés hors du camp; et c'est pour cela que Jésus, afin de sanctifier le peuple par son propre sang, a souffert hors de la ville. » Les sacrifices de l'ancienne loi étaient donc la figure du sacrifice de la nouvelle Alliance, et Jésus-Christ a tout rempli en souffrant hors de la ville. Ce passage indique aussi que le Sauveur a souffert volontairement; il montre que les sacrifices de l'ancienne loi n'étaient pas une vaine institution, étant la figure du sacrifice de la croix, où l'œuvre providentielle n'a pas résidé dans le fait extérieur de la passion hors de la ville, mais en ce que le sang de Jésus a été porté au ciel.

4. Vous le voyez, nous participons au sang qui est porté dans le sanctuaire, et dans le vrai sanctuaire; au sacrifice dont le souverain pontife profitait seul. Nous participons donc à la vérité. Si nous nous sanctifions en ne prenant point part aux outrages faits à Jésus-Christ, c'est que souffrir ces outrages est un moyen de sanctification ; nous sommes alors couverts de l'opprobre dont il fut couvert lui-même. Par conséquent, si nous sortons de la ville, nous aurons part aux mêmes biens que le Sauveur. Qu'est-ce à dire : « Sortons du camp pour aller à lui ? » Prenons notre part de ses souffrances, de l'opprobre qu'il a enduré ; ce n'est pas sans motif qu'il a souffert hors de la ville, c'est afin que nous aussi nous portions sa croix, et que nous restions hors du monde, et que nous nous appliquions à y rester. De même qu'il fut outragé comme un criminel, nous devons l'être de même. « Par lui offrons à Dieu un sacrifice. » De quel sacrifice parle-t-il? Il l'explique lui-même en disant : « Le fruit des lèvres qui rendent grâce à son nom ; » c'est-à-dire, les prières, les hymnes, les actions de grâces ; ce sont là les fruits des lèvres. On offrait autrefois des brebis, des bœufs et des génisses, que l'on donnait aux prêtres; mais nous, au lieu de tous ces sacrifices, offrons des actions de grâces, et, autant qu'il est en notre pouvoir, imitons Jésus-Christ en toute chose. Que ce soient là les fruits

de nos lèvres. « Souvenez-vous d'exercer la charité et de faire part de vos biens aux autres ; « car c'est par de telles victimes qu'on mérite d'approcher de Dieu. » Donnons ce sacrifice à notre Rédempteur, afin qu'il l'offre à son Père ; on ne peut lui faire d'offrande agréable que par l'intermédiaire de son divin Fils, ou plutôt qu'au moyen d'un cœur contrit. L'Apôtre entre dans tous ces éclaircissements à cause de la faiblesse d'intelligence de ses auditeurs. Il est évident que nos actions de grâces sont dues au Fils; sans cela, comment serait-il égal en honneur à Dieu le Père? « Que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. » *Joan.*, v, 23. Si le Fils n'est pas glorifié comme le Père, comment seraient-ils égaux en honneur? Puisque le fruit des lèvres qui rendent grâce à son nom est notre reconnaissance pour tous ses bienfaits, le témoignage de ce qu'il a souffert pour nous : souffrons tout en esprit de reconnaissance, serait-ce la pauvreté, serait-ce la maladie, serait-ce toute autre peine; lui seul, il sait ce qui nous est utile. « Nous ne savons rien demander comme il faut dans la prière. » Nous qui ne savons même rien demander de ce qu'il faut, si l'Esprit saint ne nous éclaire, comment saurions-nous ce qui nous est utile? Appliquons-nous donc à rendre grâces à Dieu en toute circonstance et à tout supporter avec force d'âme. Sommes-nous pauvres, malades, calomniés, affligés? rendons grâces à Dieu : c'est ce qui nous rapproche de Dieu; il devient lui-même alors notre débiteur. Quand, au contraire, tout nous réussit et que nous sommes comblés de bienfaits, c'est nous qui sommes les débiteurs de Dieu. Or, bien souvent la prospérité sert à notre condamnation, tandis que les épreuves nous affranchissent des châtiments dus à nos péchés. Celles-ci attirent sur nous la miséricorde, la bonté, la clémence divine; celle-là nous rend téméraires et paresseux, nous fait juger de nous-mêmes d'après les fantaisies de notre orgueil et nous énerve. Aussi le prophète s'écriait-il : « Seigneur, il est bon que vous m'ayez humilié, pour m'apprendre ce qui justifie l'homme à vos yeux. » *Psalm.* CXVIII, 71. C'est lorsqu'Ezéchias fut comblé de bienfaits et délivré de ses maux, que son cœur s'enivra d'orgueil; mais, lorsque la maladie l'éprouva, alors il devint humble, alors il se rapprocha de Dieu. « Quand, dit le prophète, le Seigneur frappait les Israélites de mort, ils le cherchaient alors, ils se tournaient vers lui et l'imploraient dès l'aurore ; » *Psalm.* LXXVII, 34; et Moïse : « Le péché est d'autant plus récalcitrant qu'il s'est plus engraissé dans les jouissances terrestres. Dieu se révèle par les épreuves qu'il impose. » *Deut.*, XXXII, 15.

Les afflictions sont un grand bien. La voie de la vie est étroite; par conséquent, les tribulations nous poussent dans cette voie. Celui qui n'est pas affligé n'entrera point dans le ciel. Celui qui s'astreint volontairement à marcher ici-bas dans la voie étroite, parvient à la paix de l'âme; mais celui qui n'entre pas dans cette voie ou qui s'en écarte, devient la proie de mille inquiétudes, qui ballottent son existence en tout sens. Ecoutez comment Paul nous apprend qu'il est entré dans cette voie étroite. « Je châtie mon corps, et je le réduis à l'obéissance. » I *Cor.*, IX, 27. Il châtiait son corps, afin de pouvoir entrer dans cette voie, et sans cesse il rendait grâces à Dieu dans toutes les afflictions. Etes-vous lésé dans vos intérêts pécuniaires? vous marcherez plus aisément dans la voie. Etes-vous déchu du faîte des grandeurs? c'est pour vous un nouvel avantage. Etes-vous calomnié? a-t-on accrédité contre vous par des mensonges des faits sur lesquels votre conscience est en repos? réjouissez-vous; car il est écrit : « Vous serez heureux lorsque les hommes vous persécuteront et diront toute sorte de mal de vous à cause de moi. Réjouissez-vous et soyez remplis de joie, parce que votre récompense est grande dans les cieux. » *Matth.*, v, 11, 12. Pourquoi vous étonner des afflictions qui vous arrivent? pourquoi vouloir être affranchi des épreuves? Paul aussi voulut en être affranchi; il le demanda souvent à Dieu et ne l'obtint pas, ainsi qu'il nous en instruit lui-même : « C'est pourquoi j'ai prié trois fois le Seigneur de l'éloigner de moi. Il m'a répondu : Ma grâce te suffit, car la force se perfectionne dans la faiblesse. » II *Cor.*, XII, 8, 9. La faiblesse désigne

ici les afflictions. Quoi donc? Ayant entendu ces paroles de Dieu, il accepte les afflictions avec reconnaissance : « C'est pourquoi, dit-il, je me complais dans mes faiblesses; » *Ibid.*, 10; c'est-à-dire, je trouve mon bonheur et mon repos dans les afflictions. Par conséquent, rendons grâces à Dieu pour toute chose, dans la prospérité et dans les afflictions; ne murmurons point, ne soyons pas ingrats. Dites aussi : « Je suis entré nu en ce monde, et j'en sortirai nu. » *Job*, I, 21. Vous n'êtes pas né entouré de gloire; ne recherchez donc pas la gloire. Vous étiez, en entrant dans cette vie, non-seulement nu de richesses, mais aussi de gloire et de renommée. Songez à tous les maux dont les richesses ont été la source, ou plutôt écoutez Jésus-Christ lui-même : « Il est plus facile à un câble de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. » *Matth.*, XIX, 24. Vous voyez de quels biens peuvent vous priver les richesses, et vous voulez vous enrichir? et vous ne vous réjouissez pas de votre pauvreté, qui aplanit l'obstacle entre vous et ces biens? La voie qui mène au ciel est bien étroite, et les richesses vous enflent outre mesure. Aussi est-il dit : « Vendez ce que vous avez, » *Ibid.*, 21, afin de pouvoir entrer dans cette voie. Pourquoi désirez-vous les richesses? Dieu vous en a privé, afin de vous affranchir de la servitude. Un bon père, lorsqu'il voit son fils corrompu par un commerce habituel avec une courtisane, et qu'il ne peut lui persuader par ses remontrances de s'en éloigner, chasse cette courtisane dans un lointain exil. L'abondance des richesses ressemble à cette courtisane. Aussi Dieu, plein de sollicitude pour nous, et pour nous affranchir des maux qui naissent des richesses, nous les enlève. Ne croyons donc point que la pauvreté est un mal : le péché seul est un mal. Les richesses ne sauraient être un bien par elles-mêmes : le seul bien consiste à être agréable à Dieu. Recherchons, poursuivons la pauvreté; c'est ainsi que nous parviendrons au ciel et à la jouissance du céleste héritage. Puissions-nous l'obtenir tous par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXIV.

« Obéissez à vos conducteurs, parce qu'ils veillent pour le bien de vos âmes comme devant en rendre compte, et soyez-leur soumis, afin qu'ils s'acquittent de ce devoir avec joie, et non en gémissant : ce qui ne vous serait pas utile. »

L'anarcl est la sou de nombre ses calamit

1. L'anarchie est fatale partout; partout elle est la source de calamités sans nombre, la mère du désordre et de la confusion. Mais elle est surtout d'autant plus pernicieuse dans l'Eglise, que le principe de l'autorité y est plus grand et plus sublime. Privez un chœur de son coryphée, il n'y aura plus ni cadence ni harmonie; ôtez à la phalange le chef qui la conduit, et c'en est fait de l'ordre d'une armée; enlevez au navire son pilote, et ce navire fera naufrage. De même, si vous privez le troupeau de son pasteur, vous perdez le troupeau. Le manque de conducteur et de guide est un grand mal, une cause de ruine; mais la désobéissance d'un subordonné n'est pas un moindre mal et produit les mêmes calamités. Un peuple qui n'obéit pas à son conducteur est semblable à celui qui n'en a pas, peut-être est-il pire : à celui-là on pardonne de ne pas observer l'ordre et la modération; tandis qu'on punit sévèrement celui-ci. Peut-être quelqu'un ajoutera-t-il : Le troisième mal, c'est lorsque le conducteur est mauvais. J'en conviens; et ce mal est le plus grand de tous, plus grand de beaucoup que l'anarchie elle-même; car mieux vaut n'avoir pas de conducteur, qu'avoir un mauvais conducteur. Sans guide, on est souvent en péril, mais on a des chances du salut; avec un mauvais guide, on va toujours à sa perte, on tombe inévitablement dans le précipice. Quel est donc ce langage de Paul : « Obéissez à vos conducteurs et soyez-leur soumis? » Ce n'est qu'après avoir dit : « Considérant quelle a été la fin de leur vie, imitez leur foi; » qu'il ajoute : « Obéissez à vos conducteurs et soyez-leur soumis. » Mais, direz-vous, qu'arrivera-t-il

si le conducteur est mauvais, et que nous ne lui obéissions pas? Mauvais, comment l'entendez-vous? si c'est selon la foi, fuyez-le, évitez-le, ne serait-il pas un homme, et serait-il un ange descendu du ciel. Mais, si vous le jugez d'après sa vie privée, gardez-vous de cette curiosité. Je ne parle pas ainsi de mon propre chef, c'est d'après les saintes Ecritures. Ecoutez Jésus-Christ lui-même: « Les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse. » Il en parle ainsi après les avoir souvent condamnés dans ses discours. « Les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse. Retenez donc tout ce qu'ils vous diront, et faites-le; mais ne faites pas tout ce qu'ils font. » *Matth.*, XXIII, 2, 3. Ils ont, dira-t-on, la dignité du sacerdoce et leur vie seule est déréglée. N'imitez pas leur conduite, écoutez leurs paroles : leurs mœurs ne nuiront à personne. Pourquoi? Parce que ces mœurs sont connues de tous; mais le prêtre, serait-il mille fois mauvais, n'enseignera jamais le mal. Pour ce qui regarde la foi, le préjudice n'est pas évident pour toutes les intelligences; et l'homme méchant n'hésitera pas à enseigner une mauvaise doctrine. C'est au sujet de la vie, et non de la foi, qu'il est écrit: « Ne jugez pas, si vous ne voulez pas être jugés. » *Ibid.*, VII, 1. Cela ressort de ce qui est ajouté. « Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil du prochain, et ne voyez-vous pas la poutre qui est dans le vôtre? » *Ibid.*, 3. « Retenez donc ce qu'ils vous diront, et faites-le; » (faire s'entend de l'action, non de la foi;) « mais ne faites pas tout ce qu'ils font. » Vous le voyez, il s'agit de la doctrine, et non de la vie ni des actes des prêtres.

Mais Paul les en a d'abord prévenus, et il dit ensuite : « Obéissez à vos conducteurs et soyez-leur soumis, parce qu'ils veillent pour le bien de vos âmes comme devant en rendre compte. » Et que ces paroles soient entendues des princes, non moins que de leurs sujets; s'il importe que ceux qui sont gouvernés soient obéissants, il importe aussi que ceux qui gouvernent soient vigilants et sages. Que répondrez-vous maintenant? Votre conducteur veille, vos dangers menacent sa tête, il s'expose au châtiment de vos propres péchés; et vous vous abandonnez à l'indolence, et vous dépensez votre vie à des frivolités, et vous refusez de lui obéir? Aussi l'Apôtre ajoute-t-il : « Afin qu'il s'acquitte de ce devoir avec joie, et non en gémissant; ce qui ne vous serait pas utile. » Le voyez-vous? l'administrateur que l'on outrage ne doit point se venger; sa plus grande vengeance est dans les larmes et les gémissements. De même un médecin outragé par son malade, loin de se venger, ne peut que pleurer et gémir. Par conséquent, si celui qui vous guide gémit, Dieu le venge sur vous. Si Dieu vient à nous quand nous gémissons sur nos propres fautes, combien plus lorsque nous gémissons sur l'arrogance et le dédain d'autrui! Il n'est donc point permis à un supérieur de se répandre en invectives contre son subordonné. Remarquez-vous combien cette philosophie est sublime? Celui qui est méprisé, foulé aux pieds, conspué, doit se contenter de gémir. Ne vous prévalez pas de ce que votre supérieur ne se venge point de vous; il gémit, et c'est la vengeance la plus terrible qu'il puisse exercer. Par ses gémissements, il appelle Dieu contre vous. Quand un enfant indocile se révolte contre son précepteur, on en appelle un autre qui le traite avec plus de sévérité. Il en est de même ici. Et que la mission de ceux qui commandent est périlleuse! Que dire à ceux qui sont assez aveugles pour se charger eux-mêmes d'un pareil fardeau, et courent vers un abîme de supplices? Malheureux! vous aurez à rendre compte de tous ceux que vous dirigez, hommes, femmes, enfants : telle est l'écrasante responsabilité que vous assumez. Je m'étonne que quelqu'un de ceux qui conduisent les autres puisse faire son salut, quand je vois, malgré les menaces divines et la négligence des hommes de ce temps, des audacieux oser ambitionner le fardeau si grand de l'administration. Ceux à qui Dieu impose cette charge n'ont ni excuse ni pardon, lorsqu'ils administrent mal et se montrent négligents. Aaron tenait sa mission de Dieu, et il courut le danger de se perdre; Moïse de même, lui qui avait souvent résisté à sa vocation; et Saül, qui avait reçu un autre genre de commandement malgré son refus, se perdit pour l'avoir mal exercé. Combien plus

se perdent ceux qui ambitionnent le commandement et le recherchent avec frénésie. Ne se privent-ils pas de tout espoir de pardon? Le fardeau du commandement est trop lourd, il engage trop la conscience, pour qu'ils ne doivent pas craindre et trembler à cette vue. Il ne suffit pas de ne point le rechercher sans vocation, ni de le refuser au premier appel de Dieu; bien plus, il faut le fuir, en prévision de l'immense responsabilité qu'il entraîne. Si même Dieu ne nous permet pas d'en décliner le poids, nous devons encore montrer une crainte respectueuse. Rien ne doit se faire inconsidérément, tout doit se faire selon l'ordre de la Providence. Si vous êtes appelé, déclinez d'abord ce difficile honneur, avec la persuasion que vous n'en êtes pas digne; s'il vous est confié, ne le considérez pas moins comme au-dessus de vos forces, et faites éclater votre modestie en toute circonstance. « Priez pour nous, dit l'Apôtre, car notre conscience nous rend ce témoignage que nous n'avons point d'autre désir de nous conduire saintement en toute chose. »

2. Vous le voyez, il leur parle comme à des gens hostiles, comme à des ennemis, qui le regardaient comme prévaricateur et ne voulaient même pas entendre prononcer son nom. C'est parce qu'il demandait à ceux qui le haïssaient ce qu'on a coutume de demander à ses meilleurs amis, qu'il a soin de dire : « Notre conscience nous rend ce bon témoignage. » Ne m'accusez pas, semble-t-il dire; ma conscience ne me reproche point d'avoir voulu vous tromper. « Notre conscience nous rend ce témoignage, que nous n'avons point d'autre désir que de nous conduire saintement en toute chose. » Ce n'est donc pas seulement à l'égard des Gentils, c'est encore à votre égard. Nous n'avons rien fait par fraude ni par hypocrisie. — Il est vraisemblable que telles étaient les calomnies répandues contre Paul. Les Juifs l'accusaient en effet, ainsi que l'atteste Jacques : « Ils ont ouï dire de vous que vous enseignez d'abandonner la loi de Moïse. » *Act.*, XXI, 21. Aussi est-il écrit : « Je ne vous parle pas en ennemi, mais en ami. » Et cela ressort des paroles qui suivent : « Je vous conjure de nouveau d'agir ainsi, afin que Dieu me ramène plus tôt parmi vous. » Cette prière ne révèle-t-elle pas son grand amour pour eux? Et ne vous contentez pas de prier pour moi, dit-il, mais priez avec la plus grande ferveur, afin que je revienne au plus tôt parmi vous. Il n'appartient qu'à un homme à qui sa conscience ne reproche rien, de désirer de revenir parmi eux et de leur demander de prier pour lui. Aussi, après avoir sollicité leurs prières pour lui, appelle-t-il sur eux tous les biens du ciel. « Que le Dieu de paix. » Il s'exprime ainsi, parce que des différends s'étaient élevés entre eux et lui. Qu'il n'y ait donc point de divisions entre nous, puisque notre Dieu est le Dieu de paix. « Qui a ressuscité d'entre les morts Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui par le sang du testament éternel est devenu le grand Pasteur des brebis. » Tout ce passage a trait à la résurrection du Sauveur, et il les confirme dans cette croyance. « Que le Dieu de paix vous dispose pour toute bonne œuvre, afin que vous fassiez sa volonté, lui-même faisant en vous ce qui lui est agréable. » Il leur atteste de nouveau que la perfection est le but de nos destinées; ils doivent y atteindre, eux qui ont commencé à marcher dans la bonne voie. Il prie aussi pour eux, ce qui montre son affection. Remarquez que, dans les autres Epîtres, il prie au début, tandis que dans celle-ci il prie en terminant. « Faisant en vous ce qui lui est agréable, par Jésus-Christ, à qui appartient la gloire dans les siècles des siècles. Qu'il en soit ainsi! » « Je vous supplie, mes frères, d'agréer ce que je vous ai dit pour votre consolation, ne vous ayant écrit qu'en peu de mots. » Vous l'entendez, il leur parle comme il n'a parlé nulle part. « Ne vous ayant écrit qu'en peu de mots; » c'est leur dire : Je ne vous fatigue pas par de trop longs discours.

Je pense que les Juifs aimaient Timothée; aussi leur en parle-t-il. « Sachez que notre frère Timothée est en liberté. S'il arrive bientôt, j'irai vous voir avec lui. » En liberté, dit-il. D'où cela? Je pense qu'il était sorti de prison; sinon, on doit entendre qu'il avait été en mission à Athènes, mission dont nous parlent les Actes des Apôtres. « Saluez de ma part tous ceux qui vous conduisent, et tous les saints.

Nos frères d'Italie vous saluent. Que la grâce soit avec vous tous. Ainsi soit-il! » Voyez-vous comment il exprime que la vertu n'est le fait ni de Dieu seul, ni de l'homme seul? En disant : « Qu'il vous dispose pour toute bonne œuvre, » et le reste, c'est comme s'il disait : Vous avez la vertu, mais vous avez besoin de la perfectionner. Quant aux mots « toute bonne œuvre, » ils signifient que la conduite et les croyances doivent être irréprochables. C'est avec raison aussi qu'il ajoute : « Faisant en vous ce qui lui est agréable. » Le comble de la vertu est de faire ce qui est agréable à Dieu. Aussi le Prophète dit-il : « Il a eu pour agréables les œuvres pures de mes mains. » *Psalm.* XVII, 21. Quoique cette Epître soit assez longue, il prétend avoir écrit en peu de mots, eu égard à ce qu'il aurait eu à leur dire. De même, il écrit ailleurs : « Je viens de vous parler en peu de mots; en sorte que vous pourrez voir par la lecture quelle est l'intelligence que j'ai du mystère de Jésus-Christ. » *Ephes.*, III, 3, 4. Remarquez sa prudence. Il ne dit pas : « Agréez ce que je vous ai dit » pour vous réprimander, mais « pour votre consolation, » c'est-à-dire dans le but de vous encourager. Nul ne pourra, dit-il, reprocher trop de longueur à cet entretien. Quoi donc? veut-il les détourner des longues lectures? Nullement; il leur reproche seulement en termes voilés leur pusillanimité; car il n'appartient qu'aux petits esprits de ne pouvoir appliquer leur attention à un long discours. « Sachez que votre frère Timothée est en liberté. S'il arrive bientôt, j'irai vous voir avec lui. » Il suffit pour les rendre plus patients de cette promesse qu'il viendra les voir avec son disciple. « Saluez tous ceux qui vous conduisent, et tous les saints. » Remarquez combien il honore ceux qui conduisent les autres, puisqu'il en parle ainsi dans ses lettres. « Nos frères d'Italie vous saluent. Que la grâce soit avec vous tous. Ainsi soit-il! » Ce qui est un bien commun pour tous, il le réserve pour la fin. Mais comment la grâce est-elle avec nous? Si nous ne méprisons pas les bienfaits de Dieu; si nous ne sommes pas avares de notre reconnaissance. Qu'est-ce que la grâce? La rémission, le pardon des péchés; ce pardon dépend en réalité de nous-mêmes. Quel est celui qui peut conserver la grâce, s'il la dédaigne? Supposez que Dieu vous a pardonné vos fautes : comment la grâce sera-t-elle avec vous, comment aurez-vous la paix de la conscience et le secours du Saint-Esprit, si vous ne les gagnez par les bonnes œuvres? La persistance de la grâce de Dieu en nous est la source de tous les biens : la grâce peut seule nous guider dans la bonne voie; et, si elle nous abandonne et nous livre à nous-mêmes, notre perte est assurée.

La vertu vient de Dieu seul.

3. Ne repoussons donc point la grâce. Il dépend de nous, ou qu'elle demeure en nous, ou qu'elle s'en éloigne. Elle demeure, quand toutes nos pensées s'appliquent à gagner le ciel; elle nous quitte, quand nous ne pensons qu'au monde. « Le monde ne peut recevoir l'esprit de vérité, parce qu'il ne le voit point et qu'il ne le connaît point. » *Joan.*, XIV, 17. L'esprit de vérité appelle perverse et honteuse la vie mondaine. Comprenez-vous qu'une âme attachée aux choses du monde ne peut le posséder? Nous devons donc nous appliquer avant tout à le retenir en nous, afin qu'il nous dirige en toute chose et qu'il nous procure la paix intérieure. Un navire que pousse un vent favorable, ne peut être ni arrêté ni submergé, pendant qu'il jouit de ce vent favorable; mais, après le retour au port, il procure aux matelots et au pilote la gloire du succès; il leur donne le repos, quoiqu'il ne les ait pas fatigués du travail des rames : libres alors de toute crainte, ils aiment à se souvenir de leur long voyage. C'est ainsi que l'âme fortifiée par l'Esprit saint n'a rien à redouter des flots de cette vie. Plus aisément que ce navire, elle parcourt la voie qui mène au ciel; car elle n'est point poussée par le vent; ses blanches voiles sont enflées par le souffle même du Paraclet, qui la défend et du calme plat et de la tempête. De même que le vent soufflerait en vain dans une voile trop lâche; de même le Saint-Esprit ne saurait demeurer dans une âme où règne la mollesse. Il veut des âmes fermes et tendues par une constante activité. Nous avons donc besoin d'ardeur, de force et de constance dans les actions. Par exemple, quand nous prions,

notre esprit doit être fortement tendu vers le ciel, non point par des cordages, mais par un fervent désir. Ou encore, quand nous faisons l'aumône, notre âme doit être tendue vers Dieu, de peur que le souci de notre maison, de notre femme et de nos enfants, ou la crainte de la pauvreté, n'amollisse la voile de la charité. Si l'espérance des biens célestes tient notre âme tendue, elle reçoit avec fruit le souffle de l'Esprit saint; rien qui vienne des choses périssables d'ici-bas ne saurait l'atteindre, ou, s'il l'atteint, loin qu'elle en éprouve aucun dommage, elle le repousse aussitôt, grâce à sa fermeté. Notre âme a donc besoin de beaucoup de tension; nous avons à traverser une profonde et vaste mer, pleine de monstres et d'écueils, fertile en tempêtes, et dont la sérénité cache les plus terribles ouragans. Il importe, si nous voulons naviguer facilement et sans péril, de tendre nos voiles, c'est-à-dire, notre libre arbitre: cela nous suffit.

Lorsqu'Abraham eut tendu ses désirs vers Dieu, lorsqu'il eut montré une volonté entière et parfaite, eut-il besoin d'aucune autre chose? Nullement; « il crut en Dieu, et il lui en fut tenu compte pour la justice. » *Genes.*, XV, 6. La foi consiste dans la volonté ferme et sincère. Il offrit son fils, et, quoiqu'il ne l'immolât pas, il reçut la récompense comme s'il l'avait immolé; l'intention fut récompensée comme l'aurait été l'œuvre elle-même. Que notre âme ait donc des voiles sans tache et neuves; « car ce qui vieillit est près de sa fin. » *Hebr.*, VIII, 13. Qu'elles soient sans déchirures, afin de ne point laisser passer les souffles du Saint-Esprit: « Or, l'homme animal n'est point capable des choses qui sont de l'Esprit de Dieu. » I *Cor.*, II, 14. Une toile d'araignée ne saurait résister à la force du vent. C'est ainsi que l'âme livrée aux soucis de ce monde ni l'homme animal ne pourront jamais recevoir la grâce divine. Les pensées mondaines ne diffèrent en rien de la toile d'araignée, n'ayant comme elle qu'une apparence de réalité, mais étant privées de toute force de résistance. Il en est autrement, si nous avons la vraie sagesse; quoi qu'il advienne, le chrétien le supporte et y reste supérieur; rien ne l'ébranle. Voici un homme fortifié par le Saint-Esprit; des maux sans nombre ont beau l'assaillir, aucun ne peut l'abattre. Que dis-je? qu'il soit en butte à la pauvreté, à la maladie, aux opprobres, aux médisances, aux railleries, aux tortures, aux supplices de toute sorte, aux sarcasmes les plus amers; comme s'il était étranger à la terre et libre de toutes les impressions corporelles, il se rira de tout. Et qu'on ne croie pas à une hyperbole de ma part. Je suis convaincu qu'il existe en ce moment beaucoup d'hommes de ce caractère, tels que ceux qui se sont retirés dans les solitudes. Ceci, direz-vous, n'est pas étonnant. J'ajoute donc qu'il en existe au sein même des villes, et tel ou tel que vous ne pensez pas. D'ailleurs, si vous le désirez, je puis vous montrer quelques-uns de ceux qui furent autrefois. Par exemple, pensez à Paul: quels maux n'a-t-il pas soufferts? mais il a tout enduré avec courage. Imitons-le: c'est ainsi que nous serons agréables à Dieu, et que nous parviendrons au port avec un chargement de vertus. Tournons toutes nos pensées vers le ciel, ne désirons que le ciel; que le feu divin nous revête, qu'il conserve notre pureté. Qui, armé de cette flamme, craindrait aucun ennemi? la bête, l'homme, tous les obstacles lui laissent un libre passage, tant qu'il possède une telle arme. Rien ne résiste à cette flamme, qui consume tout. Que ce feu soit notre vêtement, et glorifions Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DERNIÈRES HOMÉLIES

AVANT-PROPOS

Voici une dernière et nouvelle collection d'homélies récemment découvertes dans la bibliothèque du Vatican, et qui y fut apportée d'un monastère du mont Athos, selon les uns, ou de l'île de Patmos, selon les autres. Les Bénédictins en ont les premiers enrichi leur édition. Nous la tenons d'un copiste grec, assez soigneux et fidèle. Pour peu qu'on ait fait connaissance avec Chrysostome, on ne peut pas douter de l'authenticité de ces homélies; tant elles sont empreintes du caractère de son éloquence et de sa fécondité. Les preuves extrinsèques, comme l'a remarqué Montfaucon, ne manquent pas non plus : on en retrouve des citations dans quelques vieux commentateurs de la Bible, une en particulier, fort belle du reste, tirée de la septième homélie. Les indications placées en tête de chacune, sur le lieu, le temps et le sujet, sans être toujours parfaitement claires, font penser qu'elles furent recueillies par un contemporain, ou mieux par un disciple du grand docteur.

Il est indubitable que ces discours furent prononcés à Constantinople dans le cours des deux années 398, 399. L'ont-ils été de suite et dans l'ordre même où nous les donnons? Pour plusieurs c'est manifeste, je n'oserais l'affirmer pour tous; cela du moins est très-probable. Nous n'entendons pas dire par là que d'autres discours en assez grand nombre, de ceux mêmes qui nous sont restés et qui figurent dans les œuvres complètes, ne dussent être intercalés dans cette série, à ne considérer que l'époque. La chose est même indubitable, puisque ces onze homélies sont espacées dans le cours de deux années; et nous savons que Chrysostome parlait au moins chaque semaine, s'il n'en était pas empêché par l'état de sa santé. Lui-même nous fait entendre qu'il a prononcé d'autres discours dans l'intervalle. Quant au classement des homélies qui nous occupent, on ne sera pas étonné qu'il diffère dans les éditions et les manuscrits; car elles n'offrent pas d'enchaînement logique.

La première fut prononcée, comme on le voit par le titre, dans l'église des Martyrs, elle-même située dans l'Ancienne-Pierre. Pour déterminer l'emplacement ou le quartier qui portait ce nom à Constantinople, nous avons fait de vaines recherches; les anciens auteurs n'en disent rien. Pour le temps, c'est Chrysostome qui le précise, en disant, bientôt après le début, qu'il parle quand trente jours ne se sont pas encore écoulés depuis le grand tremblement de terre, dont les effets avaient été si désastreux que la plupart des riches, laissant là leurs biens et leur patrie, s'étaient enfuis loin de Constantinople, et que d'autres s'étaient emparés de leurs possessions. Or, il paraît certain que ce tremblement de terre fut l'un de ceux que Clodien nous rapporte avoir ébranlé la capitale de l'empire avant le consulat d'Eutrope, l'an 398. Ce dont on ne saurait douter encore, c'est que ces homélies n'aient précédé le consulat, ou du moins la chute du célèbre favori d'Arcadius. Lorsque le tremblement de terre

eut lieu, Chrysostome était malade, comme il le dit lui-même au commencement de l'homélie sur cette catastrophe ; et nous ne voyons nulle part qu'il ait rien éprouvé de semblable pendant les deux premières années de son épiscopat. Ajoutons que l'orateur adresse de vifs reproches, dans le premier discours, à ceux que la négligence et la mollesse avaient empêchés de s'y rendre ; tandis qu'à la suite de la catastrophe, il exalte l'empressement et le zèle de ses auditeurs.

Tout ce raisonnement est de Montfaucon, et paraît assez concluant ; mais il pèche par la base. Une lecture attentive suffit pour démontrer qu'il n'est nullement question là d'un tremblement de terre, et que l'orateur parle des séditions et des bouleversements dont se compliqua la disgrâce d'Eutrope, disgrâce qu'il compare aux phénomènes naturels les plus effrayants. Les images qu'il emploie sont plutôt tirées des tempêtes et des naufrages que des secousses et des effondrements survenus à cette époque. L'erreur vient de ce qu'on a pris la métaphore pour la réalité. Cette simple observation nous conduit à la date certaine de ces homélies. Eutrope tomba vers la fin du mois d'août 399. C'est donc un mois après environ qu'elles commencèrent.

La deuxième homélie nous rappelle le souvenir d'un fait particulier, de ce que nous appellerions maintenant une procession solennelle. On transférait les reliques des martyrs de la Grande Eglise au monument qui leur était consacré sous le vocable de saint Thomas, apôtre et martyr. Une foule immense était accourue, formant le plus imposant cortége, et l'impératrice Eudoxie, femme d'Arcadius, suivit à pied tout le temps, alors même que la nuit fût venue, sans vouloir jamais s'éloigner du précieux reliquaire, quoiqu'il fallût aller à neuf milles de distance. C'est dans ce monument que Chrysostome prit la parole ; il fit une admirable description de la cérémonie et le plus magnifique éloge de l'impératrice. Le début de son allocution respire un ardent enthousiasme, et devint plus tard un grief qu'on releva contre lui dans le trop fameux synode du Chêne.

Le jour suivant, l'empereur se rendit à la même église, suivi d'une nombreuse escorte, et, déposant les insignes du souverain pouvoir, il vénéra les reliques avec tous ceux qui l'accompagnaient ; mais il se retira sur l'heure, et n'entendit pas le discours que Chrysostome prononça dans cette circonstance, le troisième de la série que nous donnons. Le quatrième fut prononcé à Sainte-Anastasie, le cinquième à Sainte-Irène, le sixième aux Saints-Apôtres, le septième encore à Sainte-Anastasie, le huitième à Saint-Paul, le neuvième dans la Grande Eglise, le dixième encore à Saint-Paul, de même que le onzième. Dans ce dernier, Chrysostome annonce une grande cérémonie qui devait avoir lieu le lendemain à quelques stades de la ville, en l'honneur des Macchabées.

Disons en terminant qu'une étude attentive, tout comme un premier coup d'œil, ne permet pas le moindre doute sur l'authenticité de ces discours. Il serait difficile de couronner les œuvres de Chrysostome par une plus remarquable série. Nous n'entrons pas dans de plus longs détails quant aux circonstances où chaque discours fut prononcé ; l'orateur les signale assez lui-même. Il nous a même paru qu'on s'exposerait à diminuer l'intérêt en les rapportant d'avance.

HOMÉLIE I.

Prononcée dans l'église des Martyrs, celle qu'on nomme l'Ancienne-Pierre, où s'étaient réunies peu de personnes à cause de la pluie. Qu'il faut se réunir fréquemment; que les pécheurs ne doivent pas désespérer de leur salut, mais plutôt faire pénitence.

Reproches adressés par l'orateur à son auditoire.

1. Qu'est ceci? quand la ville entière devrait être aujourd'hui présente, nous n'en voyons pas même une faible partie? Serait-ce par hasard à cause de la boue et de la pluie? Je ne saurais l'admettre; non, ce n'est pas la boue, c'est la paresse et la lâcheté. Quelle excuse peuvent avoir ceux qui ne sont pas venus, quand on songe que les martyrs ont dédaigné leur vie même? et ceux-là n'ont pas eu le courage de braver un peu de boue. Comment vous louerais-je, vous qui vous êtes réunis? Comment ferai-je ressortir le malheur des autres, soit à cause de leur absence, soit à cause du motif? Il est manifeste que les sollicitudes du siècle, les intérêts matériels, et cet amour des richesses qui ruine tout, les tenant enchaînés, les ont empêchés de venir à cette fête. Eh bien! quoiqu'ils soient absents, il est nécessaire que je leur adresse encore la parole; car il n'est pas douteux qu'ils n'entendent de vous ce que vous allez vous-mêmes entendre. Jusques à quand cette fureur des possessions terrestres? jusques à quand ce feu qui ne s'éteint jamais, envahira-t-il et dévorera-t-il toute chose? Ne savez-vous pas que de celui-là naît le feu de l'éternité, que cette corruption engendre le ver qui ne meurt pas? Si vous méprisez la géhenne, si de telles considérations n'ébranlent pas votre esprit, parce que le supplice est remis pour un autre temps, laissez-vous du moins persuader par les choses présentes.

N'avez-vous pas compris quel effet a dernièrement produit l'amour des richesses? n'en avez-vous pas encore les traces sous les yeux? la leçon qui ressort de cette catastrophe n'est-elle pas devant vous? la ville entière est encombrée des débris de ce naufrage. Où que vous alliez, c'est comme après la perte d'un grand navire : l'un s'empare d'une planche, l'autre d'une rame, celui-ci d'une voile, celui-là d'une partie de la cargaison, tous de ce qu'ils ont pu sauver, le poussant devant eux. Voilà ce qui s'est passé dans ce renversement causé par une telle convoitise : l'un s'est emparé de la maison, l'autre des campagnes, un autre encore des esclaves; on s'est partagé l'or et l'argent, déroulant ainsi le spectacle de cette ruine, en en disséminant partout les frappants souvenirs. Et cet homme, après avoir passé tant de nuits sans sommeil, subi tant de fatigues et de dangers, accumulé tant de fautes, toujours par suite de la même passion, n'est plus qu'un fugitif sans demeure et sans patrie, privé même des aliments les plus nécessaires; chaque jour il voit le coup mortel suspendu sur sa tête, il se représente les glaives, les bourreaux, l'abîme prêt à l'engloutir, vivant d'une vie mille fois plus intolérable que la mort. Les autres jouissent maintenant de sa fortune; ceux qui le flattaient hier, lui dressent aujourd'hui des embûches.

C'en est assez pour ramener à de meilleurs sentiments celui-là même qui serait dénué de toute sensibilité. Et, quand vous avez été les témoins d'une pareille ruine, de cette affreuse tempête, d'un aussi profond renversement, quand trente jours à peine nous séparent de la catastrophe, vous êtes encore possédés de la même folie? Quel espoir de pardon, quel moyen de justification pouvez-vous avoir? Non-seulement vous êtes livrés à la démence, mais vous n'êtes pas même venus, de peur qu'on ne dissipe vos illusions. Je m'adresse aux absents aussi bien qu'à vous-mêmes, accablé que je suis de douleur en voyant que rien ne les corrige, ni la crainte de l'avenir, ni l'expérience du présent. Toujours les mêmes rapines, une égale cupidité; ils sont là comme les vers qui s'agitent dans l'ordure, plongés, ensevelis dans les sollicitudes matérielles, ne faisant pas même un effort pour venir une fois la semaine, ne serait-ce que pour apprendre dans quel état ils sont tombés. Tels que des hommes frappés d'aliénation mentale ne sauraient comprendre leur état, et sont incapables d'en sortir sans le secours du médecin; tels les frénétiques adorateurs des possessions terrestres ont besoin qu'un autre leur ouvre les yeux et leur enseigne du moins qu'ils ont perdu la rai-

son. Je les prie et les conjure, eux surtout, de venir à nous, et de puiser dans la prédication le remède à leurs maux. Je n'ai pas un fer aiguisé, mais une parole plus pénétrante que le fer même; pas de feu ni de violent caustique, mais une doctrine plus brûlante que le feu, et qui guérit sans causer aucune souffrance.

2. Pourquoi donc vous rejetez-vous en arrière, dites-moi, et ne montrez-vous pas pour votre âme la prévoyance que vous témoignez pour votre corps? Dès que le corps est malade, vous prodiguez l'argent; faut-il même emprunter avec usure, vous n'hésitez pas à tout engager; les médecins décident-ils qu'il faut trancher et brûler, vous vous en remettez pleinement à leur décision. Quand l'âme est dévorée par la vermine, vous n'en avez aucun souci, vous ne venez pas entendre une parole qui la délivrerait de cette ignominie; et cependant vous n'auriez à faire aucune dépense, aucune semblable douleur à subir : vous aimez mieux courir évidemment à votre perte! N'est-ce pas là se rendre indigne de tout pardon? Si je disais : Que l'avare, le voleur, l'impudique, l'adultère n'entre pas dans cette enceinte sacrée; si j'en expulsais avec indignation tous ceux qui vivent dans le péché, vous n'auriez pas même d'excuse : car il faut s'être purifié pour entrer. Ce n'est pas le langage que je tiens; je vous presse plutôt de vous rendre, eussiez-vous commis la fornication, l'adultère, la rapine, vous seriez-vous enrichi par la fraude : venez apprendre dans l'église à ne plus agir ainsi. J'appelle tout le monde, je tends de tout côté le filet de la parole, désirant y prendre les malades avec les bien portants. Voilà ce que je dis sans cesse. Venez, et que je vous rende la santé. Moi-même, quoique médecin, j'ai besoin de remèdes; je suis homme, et sujet dès lors aux mêmes infirmités que vous, puisque je participe à la même nature. Il me faut entendre une voix qui réprime les mouvements désordonnés de mon âme; je n'ai pas une vie qui soit exempte de soucis et de troubles, je suis ballotté par les mêmes passions et les mêmes tempêtes.

Mais pourquoi me citer ou bien en citer un autre, quand celui-là même qui s'était élevé jusqu'aux cieux, Paul, ne pouvait se passer de soins infatigables? Qu'il fût dans cette nécessité, qu'il eût une vie pénible, des combats sans nombre à soutenir, lui-même nous le déclare; et c'est pour cette raison qu'il dit : « Je châtie mon corps et je le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé. » I *Cor.*, IX, 27. Il châtiait ce qui se mettait en révolte, il domptait ce qui repoussait le frein; de là l'exhortation qu'il adressait aux autres : « Qui se persuade être debout, prenne garde de ne pas tomber. » *Ibid.*, X, 12. Si Paul n'avait pas le calme, s'il était incessamment assailli par les flots, comme ceux qu'emporte une mer furieuse, qui donc oserait prétendre n'avoir pas besoin de correction, de soins, d'une perpétuelle vigilance? Venez, par conséquent, et que je vous enseigne par l'exemple à guérir vos maux. Avez-vous la santé, venez encore, pour qu'elle soit mieux affermie. La parole guérit les malades, et rend plus forts ceux qui ne le sont pas; car elle répare les fautes commises, et prévient celles où l'on pourrait tomber. Si vous n'avez pas tel vice, vous en avez un autre : « Qui se glorifiera d'avoir un cœur chaste? Qui se proclamera avec assurance pur de tout péché? » *Prov.*, XX, 9. Parce que vous êtes coupable, n'ayez pas honte d'approcher; approchez à cause de cela même.

Paul était infatigable.

Nul ne dira : Je suis affligé d'une plaie, je n'appelle donc pas le médecin, je n'ai pas recours aux remèdes. C'est précisément pour ce motif que l'art du médecin et la vertu des remèdes vous sont nécessaires. Nous savons pardonner, parce que nous sommes nous-mêmes sujets à d'autres prévarications. Voilà pourquoi Dieu ne nous a pas donné les anges pour instituteurs, et n'a pas fait descendre Gabriel pour le mettre à la tête du troupeau; il a fait surgir les pasteurs de la bergerie même : du milieu des brebis s'élève celui qui doit les guider, pour qu'il soit plus indulgent envers les autres, et que, se souvenant de ses propres infirmités, il ne traite pas ses frères avec orgueil, trouvant ainsi dans sa conscience un frein à ses passions, une raison de s'humilier. Que ce ne soit pas ici de simples conjectures, Paul vous le dira, dé-

roulant cette belle philosophie dans son Epître aux Hébreux : « Tout pontife étant pris parmi les hommes, c'est pour les hommes qu'il est établi, et cela, afin d'offrir les dons et les sacrifices; de telle sorte qu'il puisse compatir aux défaillances de ceux qui s'égarent, étant lui-même entouré d'infirmités; et c'est pourquoi il doit, en priant pour le peuple, prier aussi pour lui-même, quand il immole pour les péchés. » *Hebr.*, v, 1-3. Voyez comme il nous expose admirablement pourquoi ce ne sont ni des anges ni des archanges, mais bien des hommes qui sont préposés aux Eglises, ces derniers pouvant mieux compatir à des souffrances qu'ils partagent, et puisant dans la conscience de leurs propres péchés un magnifique enseignement d'humilité. Le pontife lui-même, vous l'avez entendu, sent la faiblesse dont il est investi, et doit par là même sacrifier pour ses propres péchés aussi bien que pour ceux du peuple. Voilà ce qui se fait encore aujourd'hui : nous qui nous tenons debout devant cette table sacrée, offrant de redoutables sacrifices, nous implorons le divin pardon pour nos propres péchés en même temps que pour ceux du peuple, nous prions pour vous et pour nous, nous appliquons à tous l'immolation sainte...

Eloge du prophète Elie.

3. Ne m'objectez pas l'homme d'argent, l'esclave de son ventre, celui qui livre à l'iniquité la noblesse de sa nature; ayez devant les yeux le prophète et ceux qui comme lui n'ont pas laissé s'altérer l'empreinte royale, ont conservé le type divin; et vous saurez alors ce que c'est que l'homme. Celui dont je vous parle était homme aussi, né d'une femme, nourri de son lait, foulant cette même terre, respirant cet air, jouissant des biens qui nous sont communs à tous, des biens que la nature nous dispense; mais, comme il était mû par d'admirables sentiments, il brillait de plus des splendeurs de la grâce. Il n'avait pas pour lui la richesse, ni l'éclat de la naissance, ni la puissance de sa patrie, ni la force ou le charme de la parole, ni des essaims de serviteurs ou d'eunuques, ni des lambris dorés, des vêtements de soie, une table somptueuse, ni rien de ce qui fait le bonheur des hommes; il était dans une extrême pauvreté, n'ayant pas même la nourriture dont il avait besoin, obligé d'aller mendier auprès d'une femme veuve et d'une Sidonienne, tendant la main, demandant un peu de pain pour vivre; une grotte était sa maison, une peau son vêtement, la terre sa table; il avait des parents obscurs et dont on ne sait pas même le nom, une humble patrie, une vie presque sauvage. Rien de tout cela cependant ne l'empêcha d'arriver à la vertu la plus éclatante; il fut plus opulent que tous les rois, plus sage que tous les philosophes, plus éloquent que tous les rhéteurs; sa gloire l'emportait sur celle du diadème, sa noblesse sur celle des hommes qui s'enorgueillissent d'avoir vu le jour dans les cités royales; il avait pour patrie l'univers, ou plutôt l'univers ne lui paraissait qu'une petite ville; entendez Paul qui s'écrie : « Ils ont passé vêtus de peaux de chèvre, eux dont le monde n'était pas digne. » *Hebr.*, xi, 37. Il appartenait à cette cité d'en haut dont l'architecte et le créateur est Dieu.

J'ai voulu vous présenter ce pauvre, cet homme agreste, mais recommandable par sa piété, afin de vous laisser sans excuse. Si j'avais placé devant vous un riche, un sage, vous auriez pu dire que le dénûment et le défaut d'instruction vous empêchaient de lui ressembler; vous ne sauriez maintenant invoquer aucun pareil prétexte. En effet, je le répète, cet homme était pauvre, et le plus pauvre des hommes; il habitait le désert, il n'avait en sa faveur ni la distinction de la famille ni celle de la patrie, ni rien de semblable. Il a néanmoins brillé plus que le soleil, il brille encore comme alors, sa gloire a parcouru toutes les contrées que le soleil éclaire, elle subsiste après tant de siècles écoulés, le temps n'a pas effacé sa mémoire; et certes il le fallait, puisque de sa nature la vertu ne doit pas mourir, et reste plus éclatante que le jour. Mais, comme je l'ai déjà dit, et cet éloge du prophète où je me suis lancé comme dans un océan sans limites, ne doit pas me faire perdre de vue mon sujet, nous voyons reparaître ici ce qui nous est raconté de Moïse. Il est à croire qu'Elie, exalté par ses grandes œuvres, n'était pas très-tolérant pour les travers

de la multitude; remarquez aussi ce que Dieu fait : il permet que la grâce vienne à lui manquer, et que sa faiblesse dès lors soit mise en évidence.

Avant cela néanmoins, il importe de montrer combien peu cet homme inclinait au pardon. Dès qu'il eut fermé les cieux et rendu la terre inféconde, la famine sévit, la plus terrible des famines; les eaux avaient disparu, toute herbe était desséchée ; les fleuves taris, la face de la terre était effrayante, n'offrant que l'aspect de la mort; la famine exerçait partout sa rage et menaçait de tout détruire : il ne se laissa pas pourtant fléchir, il se retira plutôt sur le sommet d'une montagne, y fixant son séjour, après avoir livré le peuple juif à ce fléau terrible. Mais Dieu dans sa bonté, dans sa miséricorde ineffable, ne toléra pas une telle sévérité; et, comme son serviteur ne voulait pas de lui-même le prier d'arrêter le fléau, ce que d'ailleurs il ne consentait pas à faire sans cette intervention, voici ce qui advint : Dieu communiqua d'abord son dessein au prophète, et puis il envoya la pluie. Quel admirable accord entre l'amour de Dieu pour les hommes et l'honneur dont il entoure un saint! Il ne permet pas à la pluie de se répandre avant qu'il n'ait entretenu ce dernier pour l'instruire de sa résolution, et qu'il ne l'ait même envoyé prédire l'abondance qui va venir. C'était par lui qu'il avait déchaîné les afflictions, c'est lui qu'il charge d'annoncer le bonheur; il le fait descendre de la montagne, pour qu'il aille de toute part apprendre à son peuple l'approche de la pluie et la fin de la famine. Après que la sécheresse eut cessé et que l'abondance eut bientôt reparu, voilà que ce même prophète réunit les prêtres de Baal au nombre de quatre cents, puis encore de quatre cent quatre-vingt, et il les frappe du glaive, versant des torrents de sang.

4. Qu'importe pour le sujet qui nous occupe? — Ne vous troublez pas, mon bien-aimé; je reviens à notre pensée première. Quand il eut fait tomber le feu du ciel, remporté cette éclatante victoire, érigé ce magnifique trophée, exterminé les prêtres idolâtres, il se retira triomphant, se félicitant sans doute des choses qui venaient de s'accomplir. Alors la femme d'Achab, une vile et méprisable courtisane, envoya lui dire : « Puissent les dieux me frapper et redoubler leurs coups, si demain je ne t'ai pas mis dans l'état de l'un de ces prêtres. Et voilà qu'il fut saisi de crainte et qu'il s'enfuit, marchant devant lui pendant quarante jours. » III *Reg.*, XIX, 2, 3. Ainsi donc une âme qui s'élevait jusqu'aux cieux, qui foulait aux pieds le monde, qu'un épouvantable fléau n'avait pas fait trembler, un homme qui avait tenu tête au plus implacable tyran, qui fermait le ciel et l'ouvrait à son gré, qui tantôt en faisait descendre les eaux et tantôt les flammes, qui s'était montré supérieur à toutes les nécessités de la nature, que rien ne pouvait ébranler, qui fut toujours plein d'assurance, tremble maintenant, après tant d'œuvres merveilleuses et tant de généreuses actions; il ne peut supporter les menaces, les simples paroles d'une femme dépravée; il prend la fuite, il s'exile au désert, il s'éloigne à quarante jours de marche. Quelle en est donc la cause? Dieu l'a dépouillé de sa grâce, et la faiblesse de la nature se manifeste aussitôt : il avait montré le prophète, il a montré l'homme, afin qu'on sût que la grâce avait opéré toutes ces merveilles. Dieu voulait aussi par là disposer ce cœur à l'indulgence, et réprimer en lui toute pensée d'orgueil, qu'auraient pu lui suggérer de telles œuvres. Qu'il eût éprouvé déjà ces suggestions, qu'il s'élevât aisément contre les autres, c'est par son propre témoignage que je vous le prouverai.

Lorsque Dieu vint le trouver dans sa solitude, il lui demanda pour quelle raison il s'y tenait : « Que fais-tu là, Elie? » *Ibid.*, 13. S'il lui fait cette question, ce n'est pas qu'il en ignore le motif; il veut seulement nous révéler l'intime pensée du prophète. C'est comme lorsque le Christ interrogeait la Chananéenne; il n'avait pas pour but de s'instruire lui-même, mais bien de nous manifester le trésor de foi caché dans cette âme. Dieu lui demande donc pour quelle raison il a fait un si long voyage, quitté les villes et les peuples pour le désert, non dans le but de l'apprendre, lui qui sait tout, mais de l'obliger à manifester par sa réponse le fond de

Pourquoi le Seigneur interroge Elie.

sa pensée; nous voyons aussi par là même qu'il l'avait permis dans les vues de sa sagesse, pour que son serviteur fût saisi de crainte et réduit à trembler. C'était une simple permission, et non une contrainte; il avait laissé faire, il n'avait pas fait; il l'avait dépouillé de sa grâce, et la correction avait eu lieu. A cette question : « Que fais-tu là, Elie ? » écoutons sa réponse : « Ils ont renversé vos autels et mis à mort vos prophètes; je suis resté seul et c'est à ma vie qu'ils en veulent. » *Ibid.*, 14. Vous le voyez, il suppose que tous ont péri, qu'il reste seul, qu'après lui il n'en est pas d'autre; ce qui pouvait l'entraîner graduellement à l'orgueil. Voilà pourquoi, voulant détruire cette fausse opinion, Dieu lui dit : « Je me suis réservé sept mille hommes, qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal. » *Ibid.*, 18. Ainsi donc, quand il avait amené la sécheresse, comme il avait aggravé obstinément le fléau, comme ensuite il s'élevait dans sa propre estime au point de supposer qu'il ne restait plus personne de tel sur la terre, Dieu permit qu'il fit l'expérience de son infirmité, et lui déclara de plus que beaucoup d'autres avaient été sauvés : deux moyens par lesquels il réprimait en lui l'arrogance, et lui persuadait de se maîtriser en tout, d'être indulgent pour ses frères, de modérer son zèle par la charité.

5. Voulez-vous recueillir la même leçon dans le Nouveau Testament, nous vous présenterons de même les coryphées, les chefs du nouveau peuple, ceux qu'on peut en regarder comme les tours et les remparts. De même qu'on cite Moïse et Elie, nous pouvons citer Paul et Pierre. L'un des premiers fut mis en fuite par la menace d'un seul Egyptien, et l'autre par celle d'une femme impudique : Pierre aussi, ce soutien, ce fondement, cette colonne, après tant de prédications, de miracles, une si haute philosophie, n'ose braver les menaces, je ne dis pas d'une reine, mais d'une pauvre portière; exemple bien plus terrible que les précédents. Ce fut alors une simple fuite causée par la frayeur; et maintenant c'est la chute la plus lamentable, comme vous le savez tous. Abandonné par la grâce, l'homme laisse éclater son infirmité, Dieu le livrant à lui-même. Or, si Dieu permet cette chute, c'est qu'il doit l'établir chef du monde entier; se souvenant de ses propres faiblesses, il saura mieux pardonner désormais aux faiblesses des autres. Que ce ne soit pas là de ma part une conjecture, entendez le Christ le déclarer : « Simon, Simon, que de fois Satan t'a demandé pour te cribler comme du froment! mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille jamais. Et toi, après ta conversion, confirme tes frères. » *Luc.*, XXII, 31. Reconnais de la sorte le secours que je t'aurai donné; car, si je ne t'avais couvert de ma protection, tu n'aurais pu résister à ces assauts. Songeant à toi-même, sois compatissant pour autrui. C'est ce qu'il faut entendre par ce mot, « confirme. » Raffermis ceux qui chancellent, sois condescendant, leur tendant une main secourable, leur témoignant un infatigable amour.

Paul lui-même, cet homme plus courageux que le lion, cette âme invincible, subit la même humiliation. Et voyez comme il montre en toute circonstance le besoin qu'il avait du remède de l'humilité. Ecrivant aux Corinthiens, il disait : « Je ne veux pas vous laisser dans l'ignorance, frères, concernant la tribulation qui nous est survenue dans l'Asie; nous étions accablés outre mesure, par delà notre force; nous avons reçu au dedans de nous-mêmes une réponse de mort, afin que nous n'ayons plus confiance en nous, mais uniquement en Dieu, qui ressuscite les morts, et qui nous a délivrés de tant de dangers; nous espérons qu'il nous délivrera encore. » II *Cor.*, I, 8-10. Nous avions désespéré, dit-il, nous ne pensions plus vivre, nous nous regardions en nous-mêmes comme sur le point de mourir. C'est ce que signifie cette parole : « Nous avons reçu en nous-mêmes une réponse de mort; » les faits tout seuls nous attestaient que nous devions absolument périr. Pourquoi le Seigneur a-t-il voulu que nous fussions exposés à de si terribles dangers? Pour que nous n'eussions pas confiance en nous, répond l'Apôtre, mais bien en Dieu, qui ressuscite les morts; pour que nous ne fussions pas portés à nous enorgueillir, à nous glorifier de

nos bonnes œuvres. Il le dit plus clairement dans la suite, en revenant sur ce sujet. Après avoir déclaré qu'il a été ravi au ciel, qu'il est entré dans le paradis, qu'il a entendu de mystérieuses paroles, il poursuit ainsi : « De peur que la grandeur des révélations ne m'exalte, l'aiguillon de la chair m'a été donné, l'ange de Satan chargé de me souffleter. » *Ibid.*, XII, 7. Il désigne ainsi ceux qui le persécutaient, qui lui suscitaient des angoisses, qui le jetaient en prison ; il applique à chacun d'eux le nom de Satan.

J'ai dû supporter de telles épreuves, dit-il, pour apprendre la modération et l'humilité. Aussi les prières que j'adressais à Dieu n'étaient-elles pas alors exaucées ; je demeurais toujours entouré d'embûches, les tribulations m'étaient un remède contre les vaines pensées. — Sa vie antérieure, ce qu'il avait fait avant sa conversion, suffisait d'ailleurs pour le tenir dans la modestie. Ce jeune homme qui s'était assis aux pieds de Gamaliel, qui conformait avec tant de soin sa conduite à la loi de ses pères, qui se montrait si zélé pour les anciennes traditions, qui chaque jour étudiait les prophètes, et qui s'était en quelque sorte nourri de la loi, refusa néanmoins d'admettre le Christ, ne crut pas à son avénement, malgré ses miracles et ses doctrines, quoiqu'il invoquât en sa faveur les passages les plus formels de l'Ecriture ; il le persécutait même après son crucifiement et sa résurrection, il lapidait son disciple par les mains de la foule, il faisait aux Eglises une guerre acharnée, il était pire que le loup le plus féroce ; jusqu'à ce que le rayon du ciel fût venu l'éclairer et que la voix mystérieuse l'eût conduit à la vérité, de lui-même il ne pouvait pas savoir ce qu'il fallait faire. Aussi y revient-il souvent dans ses épîtres, s'humiliant et gémissant de sa conduite passée. Ecrivant à Timothée, il s'exprime de la sorte : « Je rends grâces à celui qui m'a fortifié, au Christ, parce qu'il m'a jugé fidèle en m'appelant au ministère sacré, moi qui m'étais auparavant rendu coupable de blasphème, de persécution et d'outrage ; mais il m'a fait miséricorde, parce que j'étais dans l'ignorance et que je n'avais pas encore reçu la foi. » I *Tim.*, I, 12, 13. Il insiste : « Dieu m'a fait miséricorde, pour manifester en moi le premier toute sa patience, pour l'instruction de ceux qui devaient croire en lui et parvenir à la vie éternelle. » *Ibid.*, 16. Il disait aux Corinthiens : « Je ne suis pas digne de porter le nom d'apôtre, car j'ai persécuté l'Eglise. » I *Cor.*, XV, 9.

6. Or, toutes ces choses sont arrivées, les saints ont un jour été privés de la divine grâce, afin qu'après avoir reconnu leur infirmité, l'impuissance de l'homme sans le secours d'en haut, une fois élevés à la dignité de juges, de chefs, de guides, ils fussent pleins de condescendance et d'humanité, toujours disposés à l'indulgence envers leurs subordonnés. Dans sa lettre aux Galates, Paul disait à ce sujet : « Frères, si quelqu'un se trouve pris dans une faute, vous, parvenus à la spiritualité, tâchez d'éclairer cet homme, songeant à vous et prévoyant que vous pouvez être tentés à votre tour. » *Galat.*, VI, 1. Formés par de telles leçons, ramenons les opiniâtres, ayons pitié des prévaricateurs, témoignons un grand amour aux hommes conformément aux lois de Dieu ; et nous obtiendrons nous-mêmes le complet pardon de nos péchés, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE II.

Après que l'impératrice fut venue dans une grande église au milieu de la nuit, en eut enlevé les reliques des martyrs, en parcourant tout le forum jusqu'à Drypia, le tombeau des martyrs se trouvant à neuf milles de la ville, cette homélie fut prononcée devant le même tombeau, en présence de l'impératrice elle-même, de toute la cité et des magistrats.

1. Que dirai-je ? par où commencer ? Je tressaille, je suis fou, mais d'une folie meilleure que la sagesse ; je me sens transporté, je ne touche plus la terre, ivre déjà de cette volupté spirituelle. Que vais-je dire, et quel sujet aborder ? le courage des martyrs ? l'allégresse de la cité, le zèle de l'impératrice ? le concours de nos

chefs? la honteuse défaite du démon et de toutes ses légions? sera-ce la noblesse de l'Eglise, la puissance de la croix, les merveilles du Crucifié, la gloire du Père, la grâce de l'Esprit, le bonheur de tout ce peuple, les joyeuses manifestations de la cité, l'empressement des solitaires, les chœurs des vierges, cette imposante couronne de prêtres, cette courageuse assistance de séculiers, esclaves et libres, princes et sujets, pauvres et riches, étrangers et citoyens? Je puis bien appliquer à tous cette parole : « Qui racontera vos puissances, Seigneur, qui publiera toutes vos louanges? » *Psalm.* cv, 2. Des femmes nourries dans les gynécées, plus molles que la cire, abandonnant leurs délices et leurs maisons, rivalisent dans leurs transports avec les hommes les plus robustes, franchissant à pied cette longue route; aucune différence sous ce rapport entre la vieillesse et la jeunesse; rien n'a fait obstacle à leur ardeur, ni la faiblesse de la nature, ni la mollesse des habitudes, ni le luxe des vêtements. Les princes eux-mêmes, laissant là leurs chars, leurs licteurs, leurs satellites, se mêlent aux simples particuliers.

Eloges adressés à l'impératrice.

Et pourquoi parler des femmes et des princes, quand celle-là même qui porte le diadème et la pourpre, n'a pas un instant voulu se séparer des reliques pendant tout le chemin, suivant les saints comme une servante, portant la main sur le reliquaire et le voile dont il était enveloppé, foulant aux pieds tout faste humain, s'exposant à tous les regards sur ce vaste théâtre, si bien que tout le peuple a pu la voir comme la voient les familiers de la cour. Son irrésistible amour pour les martyrs, cette flamme brûlante de la charité, l'a fait se dépouiller de tous les ornements factices, et manifester au grand jour son zèle pour les généreux témoins de la vérité. Elle s'est souvenue du bienheureux David, revêtu lui aussi des insignes de la souveraine puissance et régnant sur le peuple hébreu : quand il transféra l'arche sainte, il mit de côté tout cet appareil, pour la précéder en dansant de toutes ses forces, menant des chœurs sacrés, tressaillant d'allégresse, et laissant éclater ainsi la joie que lui causait cette pieuse solennité. Or, s'il était juste de déployer une telle ferveur pour l'ombre et la figure, combien plus ne l'est-il pas pour la grâce et la vérité? Et dans le fait, l'arche que transportait notre souveraine est incomparablement supérieure à celle de David. Au lieu de tables de pierre, celle-là renferme des tables spirituelles, une grâce qui fleurit, un don qui rayonne, des ossements qui luttent avec les rayons du soleil, ou mieux qui répandent une lumière plus éblouissante. L'éclat du soleil n'offusque pas les démons, tandis que cette nouvelle lumière les frappe d'aveuglement et les force de prendre la fuite : telle est la puissance de la cendre même des saints.

Cette puissance ne réside pas seulement dans leurs reliques, elle agit au dehors, chassant les esprits impurs, et sanctifiant d'une manière irrésistible les hommes qui s'approchent avec foi. Voilà pourquoi l'impératrice, dans son amour pour le Christ, accompagnait les reliques, ne se lassait pas de les toucher, attirant sur elle la bénédiction, et de plus enseignant à tous cet admirable moyen d'acquérir les richesses spirituelles, les entraînant à cette source qui ne désemplit pas, bien qu'on ne cesse d'y puiser. De même que les sources qui jaillissent de la terre ne restent pas renfermées dans leur bassin, mais débordent et se répandent; de même la grâce de l'Esprit, qui s'attache à ces ossements sacrés n'y reste pas immobile, et passe dans l'âme de ceux qui la cherchent avec foi, de l'âme reflue sur le corps, du corps sur les vêtements, jusqu'à la chaussure, jusqu'à l'ombre elle-même. L'action miraculeuse n'était pas exercée par les corps seuls des saints apôtres, elle l'était aussi par leurs suaires et leurs ceintures : ce n'est pas tout, l'ombre elle-même de Pierre opérait ce que des êtres vivants ne pourraient jamais opérer. Un simple manteau jeté sur les épaules d'Elisée, lui communiqua bien jadis une double grâce; ce n'était donc pas seulement le corps du prophète, c'était encore son vêtement qui s'en trouvait imprégné. Chez les trois enfants, même prodige : la flamme, non contente de les respecter, respecta jusqu'à leur chaussure. Cette puissance, le corps d'Elisée la possédait encore après sa mort; un cadavre jeté dans le tombeau du pro-

phète, revint aussitôt à la vie. Cela s'est renouvelé de nos jours : pendant qu'on transférait ces reliques, les tortures des démons redoublaient, de toute part s'élevaient leurs clameurs et leurs plaintes, le rayon parti de ces ossements atteignant leurs phalanges comme un trait de feu.

2. Voilà pourquoi je tressaille, je suis comme emporté par la joie; du désert vous avez fait une cité, la ville est restée vide, vous avez déroulé devant nous aujourd'hui les richesses de l'Eglise. Voyez que de brebis, et nulle part le loup ne se montre; que de vignes, et pas d'épines; que d'épis, et pas d'ivraie. La mer a reflué de la ville jusqu'en ce lieu, une mer parfaitement calme, où le naufrage est inconnu, où nul écueil ne se rencontre, une mer plus douce que le miel, plus suave à boire que les eaux les plus pures. On pourrait encore sans crainte d'erreur l'appeler un fleuve de feu; tant les flambeaux allumés durant la nuit en présentaient l'image par ces lumineuses traînées qui s'étendaient jusqu'à ce sanctuaire. Ceux-là brillaient dans les ombres de la nuit; mais, le jour venant à paraître, d'autres flambeaux jetaient leur éclat. Le soleil levant éclipsait les premiers, et donnait à ceux qui brillent dans les âmes une plus vive clarté; la lumière que votre joie laissait rayonner surpassait toute lumière visible. Chacun de vous portait deux flambeaux, celui qui dissipait les ombres de la nuit, et celui de votre zèle, brillant la nuit et le jour. Je ne voudrais pas même appeler cela une nuit, puisqu'elle luttait avec le jour, sillonnée qu'elle était par vous tous, enfants de lumière, étalant des splendeurs auxquelles on ne saurait comparer les innombrables étoiles, pas même l'étoile du matin. De même que les voluptueux changent le jour en nuit; de même ceux qui se livrent à de pieuses veilles changent la nuit en jour. Aussi ne cessaient de retentir ces paroles du prophète : « Dans mon bonheur, la nuit est ma lumière; les ténèbres s'effacent devant vous, la nuit s'illumine comme le jour; les ténèbres et la lumière ne diffèrent pas pour lui. » *Psalm.* CXXXIII, 11, 12.

Quel jour pourrait égaler l'éclat de cette nuit, où la joie débordait de toutes les âmes, où vous étiez tous inondés d'un bonheur spirituel, quand la population entière se répandait dans tous les chemins et sur l'agora? Impossible de voir le sol nu, la route disparaissait sous un flot continu d'hommes; vous présentiez l'aspect d'une longue chaîne d'or, d'un fleuve intarissable et roulant avec impétuosité. Si nous levions les yeux vers la voûte céleste, nous apercevions la lune et les étoiles dont elle est entourée : sur la terre, c'était la multitude des fidèles, et l'impératrice au milieu, plus rayonnante que la lune elle-même; elle l'emportait dans la même proportion que les étoiles d'en bas l'emportent sur celles de là-haut. Eh quoi? la lune a-t-elle donc la dignité d'une âme ornée d'une pareille foi dans une position pareille? Que devons-nous le plus admirer chez elle? Son zèle plus brûlant que le feu, sa foi plus solide que le diamant, sa modestie et son humilité supérieures à celles de tous? Laissant de côté les insignes du suprême pouvoir, le diadème et tout ce faste extérieur, elle avait substitué la bure à la pourpre, et n'en était que plus éblouissante. On a vu bien des reines portant le manteau royal et le diadème, mais n'ayant pas d'autre gloire que cet appareil : celle-ci nous est apparue revêtue de cette beauté nouvelle, érigeant ce nouveau trophée. Seule elle a fait cortége aux martyrs avec ce zèle et cette piété, se confondant avec le peuple, ne voulant pas d'autre escorte, rejetant avec magnanimité toute marque de distinction. Aussi n'a-t-elle pas fait moins de bien à ce peuple que les martyrs eux-mêmes. Tous contemplaient son empressement, en même temps que les reliques; tous, riches et pauvres, la voyaient avec admiration suivre les ossements sacrés durant toute cette longue marche, sans témoigner ni fatigue ni découragement, toujours à côté du reliquaire. Voilà pourquoi nous ne cessons de vous proclamer heureuse, et les générations futures uniront leurs acclamations aux nôtres.

3. De telles choses retentiront jusqu'aux extrémités de l'univers, dans toutes les contrées que le soleil éclaire; ceux qui viendront après nous, et les neveux de nos neveux les enten-

dront redire; le temps n'en effacera pas le souvenir, Dieu lui-même les rendra célèbres chez toutes les nations et dans tous les siècles. S'il a pris soin que l'action d'une femme déchue parvînt aux derniers confins de la terre, et que la mémoire en fût immortelle, à plus forte raison ne permettra-t-il pas qu'on ignore l'action d'une femme auguste, donnant l'exemple de toutes les vertus et montrant une semblable piété dans toutes les séductions de la puissance. Tous proclameront votre bonheur, votre hospitalité envers les saints, votre zèle apostolique; on vous nommera la protectrice des Eglises. Oubliant la faiblesse de votre sexe, vous avez su rivaliser avec les apôtres. Alors aussi, cette Phœbé qui reçut le docteur du monde, qui le couvrit de sa protection, n'était comme vous qu'une femme; et cependant elle brilla d'un tel éclat que ce saint digne des cieux, le plus grand des apôtres, proclama lui-même sa gloire en disant : « Elle a protégé beaucoup de saints, et moi-même. » *Rom.*, XVI, 2. Priscille n'était également qu'une femme; mais cela ne l'a pas empêchée d'acquérir une gloire égale et de laisser un impérissable souvenir. Beaucoup d'autres femmes parurent dans ce même temps menant une vie vraiment apostolique. Nous ne craignons donc pas de nous tromper en vous plaçant dans ce nombre; car vous êtes comme le port de toutes les Eglises, et vous employez la souveraineté d'ici-bas à conquérir le royaume céleste, bâtissant des églises, honorant les prêtres, dissipant l'erreur des hérétiques, accueillant les martyrs, non à votre table, mais dans votre cœur, non dans une demeure matérielle, mais dans vos affections, ou plutôt de ces deux manières à la fois.

Gloire de l'impératrice.

Marie guidait aussi le peuple dans les anciens temps et fit entendre un cantique, tandis qu'on emportait les ossements de Joseph : elle, après que les Egyptiens eurent été submergés; vous, après que les démons ont perdu leur puissance : elle, quand Pharaon eut péri; vous, après la défaite du démon : elle, en s'aidant du bruit des cymbales; vous, avec des pensées et des sentiments plus sonores que la trompette : elle, entourée des Juifs rendus à la liberté; vous, ayant pour couronne l'Eglise elle-même : elle, menant une seule nation qui ne parlait qu'une langue; vous, entraînant des peuples sans nombre et qui parlent mille langues diverses. Les chœurs que vous avez formés chantaient de concert en romain, en syriaque, en grec, en barbare, les cantiques de David. Ces peuples et ces chœurs si divers n'avaient tous qu'une même lyre, celle de David, et vous entouraient de leurs prières. La joie de cette fête réclamait la présence de notre religieux empereur, qui porte avec vous le joug de la piété; mais c'était encore de votre part un acte de prudence, de le retenir pour ce jour dans son palais, et puis de nous promettre sa venue pour le lendemain. De peur que la multitude de chevaux et l'agitation des soldats en armes ne vinssent à causer quelque mal parmi les jeunes vierges ou les vieillards des deux sexes, à troubler la solennité, il a mieux aimé la diviser, obéissant à cette sage inspiration. Si tous les deux étaient venus aujourd'hui, ce serait la fin de la fête. Pour la rendre plus calme le premier jour, et pour en ajouter un second à notre allégresse, elle a partagé ce devoir avec l'empereur : elle est là maintenant, et sa parole nous garantit qu'il y sera demain. Comme elle partage avec lui les honneurs de l'empire, elle partage les devoirs de la piété; elle ne souffre pas qu'il demeure étranger à ses bonnes œuvres, elle l'y convie toujours.

Puisque cette solennité spirituelle doit se continuer demain, ne manquons pas d'y montrer la même ferveur : comme nous voyons aujourd'hui cette amante du Christ au milieu du peuple, venons voir demain le pieux monarque au milieu de son armée, offrant à Dieu le même sacrifice d'amour, de zèle et de foi. Demandons pour eux, en mêlant nos prières à celles des saints martyrs, une longue vie, une vieillesse florissante, des enfants, et des enfants encore à leurs enfants. Avant tout demandons pour eux l'accroissement de ce zèle et de cette piété : qu'ils traversent la vie présente de manière à régner dans les splendeurs éternelles, avec le Fils unique de Dieu. « Si nous prenons part à ses souffrances, est-il écrit, nous aurons part

à sa royauté; » II *Tim.*, II, 12; nous obtiendrons les biens qui ne doivent pas finir. Puissions-nous tous en être jugés dignes, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE III.

Prononcée le jour suivant, après que l'empereur fut venu visiter le tombeau de l'apôtre et martyr saint Thomas à Drypia, et comme il s'était retiré avant que la parole fût adressée au peuple.

1. Béni soit Dieu! que la puissance des martyrs est grande et multiple! hier elle entraînait ici toute la cité avec l'impératrice; et tout à l'heure l'empereur avec son armée, nous donnant l'exemple d'une piété profonde. Elle soumet non par des chaînes de fer, mais par les liens de la charité, liens qu'on ne saurait jamais rompre. Ce qui mérite notre admiration, ce n'est pas précisément que l'empereur soit venu, c'est qu'il ait donné des preuves d'un si grand zèle; qu'il ait obéi, non à la nécessité, mais à l'impulsion de son âme; non comme pour accorder une faveur, mais bien pour la recevoir : celui qui distribue ses bienfaits à tous dans le monde, est venu se jeter aux pieds des saints, implorant les biens véritables. Aussi, déposant le diadème, et les gardes déposant, à son exemple, les uns leurs boucliers, les autres leurs lances, tous se sont approchés sans aucun appareil, avec une humilité profonde, comme s'ils fussent passés de la terre au ciel, où les dignités humaines, tout cet éclat, toutes ces décorations extérieures ne sauraient entrer, où trouvent uniquement place les témoignages de la vie et les fruits de la vertu. Si telle est en ce monde la puissance des martyrs, comprenez ce qu'elle doit être dans les cieux; s'ils reçoivent de pareils honneurs dans le temps de la lutte et sur le lieu même du combat, quelles ne seront pas leurs palmes quand l'heure de la récompense aura sonné?

Notre destinée n'est pas circonscrite, en effet, dans les bornes de la vie présente; nous tendons vers une meilleure vie, nous obéissons à de plus hautes espérances, nous nous proposons l'éternelle possession de biens infinis. Dieu a divisé notre existence en deux parts : celle d'ici-bas, qu'il a soumise à de rudes labeurs; celle de là-haut, qu'il a faite incorruptible et bienheureuse, de telle sorte qu'après avoir travaillé quelque temps, nous allions recevoir d'immortelles couronnes. Il voulait nous conduire, tout à coup et dès le principe, à cette seconde vie; c'est nous qui avons fait obstacle, notre indolence a causé le retard, c'est par aveuglement et par ingratitude que nous en demeurons éloignés. Je vais tâcher de rendre cette proposition évidente par les dons mêmes que nous avions d'abord reçus. Voici ce que Dieu fait : Quand il veut nous accorder un bien, alors même que nous sommes évidemment indignes de sa munificence, il prend soin de bien montrer que telle était sa volonté, mais qu'elle a comme échoué devant notre négligence. Ainsi fit-il au commencement. Après avoir créé l'homme, il ne le soumit pas aussitôt à la fatigue, à la peine, à la douleur, à la mort; il l'avait mis au-dessus de tous ces maux. S'il l'avait soumis à ces conditions en le créant, il ne les lui eût pas infligées comme châtiment et comme supplice après la transgression. Dans cet état de liberté, l'homme était plus brillant que le soleil; il n'avait d'autre vêtement que la gloire. C'était même là le signe le plus éclatant de sa béatitude, qu'il n'eût besoin ni de vêtements, ni d'abri, ni de rien de semblable, et que son corps fût supérieur à toutes ces nécessités.

Ce n'était pas la seule chose qui le rendait heureux; il avait de plus l'avantage de s'entretenir avec Dieu, de l'entendre et de lui parler en toute liberté. Les anges tremblent en sa présence, les chérubins et les séraphins n'osent contempler sa majesté; et l'homme lui parlait comme un ami parle à son ami. Après avoir donné l'existence aux divers genres d'animaux, Dieu les amena devant l'homme, et celui-ci fut chargé de les nommer tous, et les noms qu'il leur donna restèrent immuables. C'était encore une marque d'honneur bien grande que Dieu

lui faisait, non-seulement en lui concédant ce privilége, mais de plus en ne le lui retirant pas quand l'homme se fut révolté contre la loi divine : « Tout nom imposé par Adam, c'est le nom de chaque espèce. » *Gen.*, II, 19. Rien n'apparaît de ce qui distingue la vie présente : point d'arts, ni de commerce, ni de constructions, ni de vêtements, ni de chaussures ; vous n'y voyez ni maison, ni table, ni labeur, ni tristesse, ni mort, aucune de nos misères sans nombre ; à leur place, de splendides récompenses, un vestibule rayonnant, un acheminement vers une vie meilleure. Adam renversa le plan divin, quand par une faiblesse inexplicable il transgressa les ordres du Créateur, et n'eut pas le courage de respecter le fruit défendu.

Inépuisable bonté de Dieu pour l'homme.

Et même alors Dieu fait éclater son inépuisable bonté pour l'homme. S'il nous arrive de déchoir par une criminelle indolence, il a coutume d'employer tous les moyens pour nous relever, il met tout en œuvre pour nous faire monter plus haut même que nous n'étions : voilà ce qu'il fit déjà dès le principe. Nous étions déchus du paradis, il nous a donné le ciel en partage ; la perte est donc plus que compensée par le gain. Il est vrai que le ciel ne nous est pas immédiatement donné ; mais cela même est une attention de la divine providence. L'ennemi leur avait dit : « Vous serez comme des dieux ; » *Gen.*, III, 5 ; il les avait enflés d'une folle espérance, en leur donnant pour but cette égalité ; il les avait entraînés à concevoir d'orgueilleuses pensées, à se porter au-dessus de leur nature. Pour appliquer aussitôt un remède à cette fatale plaie, Dieu permet que l'homme soit pour un temps la proie de la mort, afin qu'il apprenne par expérience ce qu'était le conseil du diable, et que l'âme, après cette terrible leçon, ressaisisse un corps immortel. Dieu voulait donc pour le moment que la crainte de la mort exerçât son empire, et que la mort ellemême fût notre épouvantail.

2. Aussi permit-il qu'Abel mourût le premier, afin que le coupable apprît par cette vue même ce que c'est que la mort, ce qu'elle a de grave et d'affreux. Si lui-même l'avait subie le premier, il n'en aurait pas compris la nature, n'ayant jamais eu sous les yeux cet effrayant spectacle; mais, la voyant dans un autre, et dans son propre fils, avec tout ce qu'elle a de puissance, il comprit mieux, il aperçut d'une manière plus évidente la grandeur du châtiment. C'est pourquoi elle lui fut présentée, non-seulement dans un autre, mais encore dans son enfant; car cet empire tyrannique de la mort devait alors lui causer une douleur plus profonde, le sentiment de la paternité s'ajoutant à la nature même de la chose, et la jeunesse de la victime augmentant l'impression de sa vertu. Ce n'est pas dans un âge avancé, c'est à la fleur de l'âge que cet enfant avait péri. De plus il avait péri de la main d'un frère, d'un frère gratuitement criminel. Tout concourait à rendre l'aspect de la mort plus terrible et plus lugubre; tout aggravait la douleur d'Adam; et chacune de ces circonstances allumait dans son cœur une ardente fournaise, en lui révélant l'horreur du mal où le diable l'avait entraîné. Si nous-mêmes, qui chaque jour cependant voyons mourir des hommes, en sommes toujours troublés, en éprouvons un saisissement invincible; si les plus fiers esprits, les grands de la terre, ceux qui s'enorgueillissent de leurs dignités, ne sont pas moins frappés que nous-mêmes, quand ils viennent à rencontrer les funérailles d'un mort quelconque, et se sentent oppressés, se courbent jusqu'à terre devant ce triste appareil, quelle dut être la pénible impression de celui qui vit la mort pour la première fois, dans son propre fils, je le répète, et dans un fils aussi vertueux? n'étant nullement familiarisé avec ce spectacle, comment n'eût-il pas été d'autant plus troublé qu'il était plus surpris? dans quel état devait-il être, à la vue de ce jeune homme qui n'entendait plus sa voix, insensible au tact, aux larmes, aux cris plaintifs, ne répondant pas à la douleur paternelle, immobile et sans action?

Ne considérez pas ce qui se passe aujourd'hui; songez que c'était la première entrevue de l'homme avec la mort : de quelle frayeur et de quel trouble n'était-il pas saisi? Dieu néanmoins trouva le moyen de lui ménager une consolation; il ne voulait pas que la mort fût unique-

ment un sujet de crainte pour l'homme; la consolation devait s'y rencontrer aussi. Et laquelle? L'espoir de la résurrection. Mais il ne l'accorda pas sur l'heure, il la laissa simplement entrevoir d'une manière obscure et voilée. Après avoir excité la crainte au plus haut degré, ébranlé l'esprit de l'homme, montré ce qu'était la mort, combien elle est accablante et formidable, par le seul aspect d'abord, et puis par les conséquences, les vers, la puanteur, la pourriture, la cendre, et tous les pareils accidents qui s'attachent au cadavre; après avoir donc frappé de terreur et consterné l'esprit de l'homme, il laisse poindre l'espérance de la résurrection, espérance encore bien faible et symbolique, à la vérité, mais réelle. Voyez plutôt : il préserva de la mort le patriarche Enoch, qui vécut dans la suite, et dont l'Apôtre a dit : « Par la foi, Enoch fut enlevé de la terre, pour qu'il ne connût pas la mort; on ne le retrouva plus, parce que Dieu l'avait transféré. » *Hebr.*, XI, 5.

Il l'avait transféré, il l'avait soustrait à la mort; mais pour l'heure il ne l'avait pas fait immortel, pour ne pas dissiper toute crainte. Enoch reste, il ne meurt pas, et cependant il n'est pas immortel; Dieu lui donne seulement le pouvoir de prolonger sa vie dans une chair mortelle. C'était soulever le voile de l'avenir avant la résurrection. Dans ce même but, il accorde au juste de mourir; car, outre la cause déjà donnée, on peut sans erreur indiquer celle-ci. Laquelle? Celle qui résulte de la résurrection. Comme la mort ne devait pas régner à jamais, il a pris soin d'en établir le fondement et la première racine dans la justification, afin que ce fondement devînt un jour inutile. De même que le péché sert d'aliment à la mort, de même la justification la détruit et la fait disparaître. Le Seigneur a donc permis que le premier qui devait mourir fût un juste; il nous parlait ainsi dès le commencement, il nous insinuait d'heureuses espérances, nous faisant entrevoir qu'il ne laisserait pas notre race plongée pour toujours dans la mort; et voilà pourquoi il fit à la mort un fondement si fragile.

3. Après Enoch, c'est dans Noë qu'il nous donnait, sous une autre image, une vue anticipée de la résurrection. Etait-elle bien meilleure que celle des morts, la condition de Noé, quand il se trouvait renfermé dans les flancs ténébreux de l'abîme et de l'arche? Et cependant ces vastes eaux qui recouvraient les cimes des montagnes, ne l'engloutirent pas : Noé sortit de cette longue tourmente comme il fût sorti du sein de la mort, nous offrant dans son propre salut une image de la résurrection. A mesure que les temps avancent, les figures revêtent une plus éclatante signification. Dans un événement analogue, Jonas représente la résurrection encore mieux que Noé. Les trois jours qu'il passa dans le ventre du poisson symbolisent clairement les trois jours du sépulcre, et sa délivrance proclame par anticipation la résurrection du Sauveur. De là ce qu'il disait : « Cette génération demande un signe, et pas d'autre signe ne lui sera donné que celui de Jonas; comme Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson, le Fils de l'homme sera dans le sein de la terre trois jours et trois nuits. » *Matth.*, XII, 39, 40. On peut aussi sans crainte de se tromper voir une figure de la résurrection dans la naissance d'Isaac. Et c'est pourquoi l'Apôtre, rappelant les traits merveilleux de cette naissance, après avoir dit que la mère était stérile, que le père avait conservé l'espoir contre tout espoir et n'avait pas faibli dans sa foi, bien qu'il considérât l'état de mort où son corps était réduit comme celui de sa femme, poursuit ainsi : « Mais sur la promesse de Dieu, il n'hésita pas à croire, il demeura ferme dans la foi, rendant gloire à Dieu, sachant qu'il a la puissance d'accomplir tout ce qu'il a pu promettre. » *Rom.*, IV, 22. Il ajoute encore : « Cela n'est pas écrit par rapport à lui seul, mais aussi par rapport à nous ; car il nous sera tenu compte de la foi que nous aurons en celui qui a ressuscité Jésus-Christ Notre-Seigneur d'entre les morts. » *Ibid.*, 24.

Naissance d'Isaac, symbole de la résurrection.

Il est donc manifeste que la naissance d'Isaac fut un symbole de la résurrection du Christ. Sans cela, Paul n'eût pas fait cette observation : « Cela n'est pas écrit par rapport à lui seul, mais aussi par rapport à nous, qui pouvons avoir le même mérite. » Les figures prophétiques ne

sont pas seulement retracées, en effet, pour ceux qui les ont vues s'accomplir; elles le sont encore pour ceux qui doivent en avoir le bénéfice dans la suite des temps. Ecoutez ce que dit ailleurs l'Apôtre : « Or, ces choses leur arrivaient en figure; mais elles sont écrites pour notre instruction à nous qui devions venir sur la fin des siècles. » I *Cor.*, x, 11. Elie transporté au ciel nous ouvre également la perspective de la résurrection. Mais encore une fois, ce n'étaient là que des figures; quand est venu le Fils unique de Dieu, après tant de siècles écoulés, il nous a montré la réalité même de la résurrection dans son propre corps, en le délivrant des chaînes tyranniques de la mort; et de là cette parole : « Le Christ étant mort et ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus; comme il est mort à cause du péché, il n'est mort qu'une fois. » *Rom.*, vi, 9, 10.

4. Dans le principe, ces choses demeuraient à demi-voilées : ce n'est qu'en énigme que l'espérance de la résurrection nous est donnée dans Enoch, et la destruction de la mort dans Abel; mais l'une et l'autre se manifestent d'une manière éclatante et sont réalisées dans le Fils unique de Dieu. De là nous est venue cette foule de martyrs, qui proclame aussi la destruction de la mort et la résurrection. C'est encore pour cela que la vie présente est semée de tant de fatigues et de sueurs : en la faisant telle, Dieu voulait exciter les hommes les plus grossiers et les plus attachés aux objets de la terre à se dégoûter d'une vie si pénible, à repousser les vains plaisirs qu'elle nous offre, pour concentrer tout leur amour sur celle des cieux, et pour en appeler le jour avec impatience. Le vrai sage, l'esprit élevé n'a pas besoin de telles considérations; sachant ce que c'est que le royaume des cieux, et même avant le royaume l'union avec Dieu dans le Christ, chose du reste bien supérieure à toute royauté, il ne goûte aucune des voluptés temporelles; il les dédaigne plutôt, il passe à côté, ne les tenant pas même pour une ombre. Mais la plupart des hommes, s'étant rendus les esclaves de la chair et subissant la tyrannie des choses terrestres, s'y plongent volontiers, comme des bêtes féroces vont se cacher dans leur antre. C'est pour détruire cette affection désordonnée que la vie leur prodigue des tristesses sans nombre, les terreurs et les soucis, les sollicitudes et les angoisses, les inquiétudes et les dangers, l'innombrable essaim des infirmités corporelles, des tourments incessants, et tant d'autres peines que la langue ne saurait exprimer.

Saisis de crainte à la vue de cette immense nuée, ils désireront entrer dans le port tranquille, jouir de l'inaltérable sérénité, de celle qui nous promet des biens purs et sans mélange, les vrais biens. Ce qui nous paraît tel en ce monde, comme la richesse, la gloire, le pouvoir, n'est qu'un nom, et n'exclut nullement les éléments contraires : les biens de là-haut n'admettent aucune altération, aucun mélange, ne sont pas de vains noms, et renferment la réalité de la béatitude. Voulons-nous en obtenir la possession, imitons la vertu des martyrs, leur courage, leur zèle, leur foi, leur mépris pour les choses présentes, leur empressement vers les biens futurs. Toutes ces vertus, nous pouvons les pratiquer en dehors même de la persécution. Si le bûcher n'est pas dressé devant nous, la convoitise est plus brûlante; si les bêtes ne nous menacent pas de leurs dents, la colère est toujours là, plus terrible que les bêtes féroces; si les bourreaux ne viennent pas déchirer nos flancs, l'envie déchire notre âme, et se montre plus implacable que les bourreaux. Nous devons donc, abordant la lutte contre ces passions, les abattant sous la force des plus hautes pensées, parcourir ainsi la vie présente, toujours les armes à la main : et de la sorte, après une fatigue de quelques instants, recevoir des couronnes immortelles, jouir d'un incorruptible bonheur, être à jamais avec Dieu, posséder cette union qui dépasse tout raisonnement et toute intelligence. Puissions-nous tous y parvenir, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, gloire, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IV.

Exhortation prononcée dans l'église de Sainte-Anastasie, à propos des absents ; exposition touchant les luttes du juste et bienheureux Job.

1. Puisque la réunion est moins nombreuse qu'à l'ordinaire, nous déploierons une plus grande ardeur. Il ne serait pas raisonnable que l'indolence des absents portât atteinte à notre zèle; raison de plus, au contraire, pour que nous vous servions un meilleur festin, afin qu'en apprenant la perte qu'ils auront faite, ils montrent à l'avenir plus d'empressement pour nos réunions. Je conjure donc votre charité de prêter une oreille attentive; et vous en retirerez un double gain : vous secourrez l'apathie des autres, en leur rapportant notre discours; et vous élèverez votre âme à une plus haute philosophie. Quand la terre est négligée, elle se couvre de mauvaises herbes : fréquemment remuée par des mains laborieuses, elle donne des fruits parfaits. Ainsi de l'âme humaine : gît-elle dans la torpeur, elle produit les épines du péché, reçoit-elle des soins assidus, elle donne des vertus abondantes. Vous le voyez dans cet avertissement du Sage : « L'insensé est comme un champ, l'homme dénué de raison ressemble à la vigne; que cette vigne soit délaissée, elle se dessèche, et la terre disparaît sous les plantes inutiles. » *Prov.*, XXIV, 30, 31. De peur que pareille chose n'arrive, nous ne cessons de la remuer avec le soc de la parole. Un mauvais germe vient-il à s'y développer, nous le retranchons aussitôt; si la souche se développe promettant d'heureux fruits, nous l'entretenons et l'arrosons, nous l'aidons à venir en pleine maturité par une constante sollicitude. Il nous faut pour nous une double, ou même une triple prévoyance : d'abord, pour nous délivrer du mal; ensuite, pour acquérir la vertu; enfin, pour conserver la vertu que nous avons acquise.

C'est ici surtout que le travail est nécessaire; car le démon, cet esprit pervers et jaloux des bonnes œuvres, livre ses plus terribles assauts à ceux qui font le bien. De même que les pirates passent sans s'arrêter à côté d'un vaisseau chargé de sable, mais attaquent résolument celui qui portent des trésors et de précieuses marchandises, le perçant en dessous, montant à l'abordage, employant tous les moyens pour s'en emparer; de même le démon attaque de préférence ceux qui ont fait une riche moisson de vertu, les enveloppe de sa haine et de ses embûches. Les hommes ne manquaient pas dans le monde au temps de Job; c'est contre lui seul néanmoins que le démon dirigea sa fureur et déploya toutes ses manœuvres. Mais il ne put pas le faire sombrer, il augmenta même sa riche cargaison. Voilà ce qu'est la vertu : sous les coups elle devient plus forte, dans les embûches elle acquiert plus de sécurité. On en voit la preuve dans l'exemple de ce saint : assailli de tous les côtés, il n'en devint que plus ferme; recevant mille traits, il ne succomba pas, il épuisa le carquois du démon; rien ne put l'ébranler. Tel qu'un habile pilote, il savait résister aux flots déchaînés, à la mer en fureur, sans tomber dans la négligence quand le calme revenait; dans les deux cas il montrait la même prudence : ni les richesses ne l'enflaient, ni la pauvreté ne pouvait l'abattre. Ainsi donc, il ne s'abandonnait pas au souffle de la prospérité; et, quand toute sa maison et tous ses biens ne furent plus qu'une grande ruine ; il ne se troubla pas, il ne perdit rien de son courage.

La vertu se perfectionne dans les combats.

Ecoutez tous, riches et pauvres ; car cette leçon est utile aux uns comme aux autres; ou mieux, ce souvenir historique doit servir à tous les hommes sans distinction, aux heureux comme aux malheureux. Maniant les deux sortes d'armes, ce champion de la piété, cet athlète couronné par l'univers, remporta la victoire, érigea le trophée dans l'une et l'autre lice. Le démon eut beau varier ses efforts ; il triompha dans toutes les luttes, il fut constamment proclamé vainqueur. Tel encore un soldat plein de vaillance qui saurait combattre la nuit, attaquer une muraille, combattre sur terre ou sur mer, de près ou de loin, avec l'arc ou la lance, la fronde ou le javelot, et qui triomphe de ses adversaires partout et toujours : tel cet homme généreux surmonta toutes les tentations

avec une invincible énergie; ni l'indigence, ni la faim, ni la maladie, ni la tristesse, ni la perte de ses enfants ne vinrent à bout de son courage; amis et ennemis, femme et serviteurs lui cédèrent la victoire. Il n'est pas de souffrance humaine qui lui fût épargnée. Mais il se déroba par son élévation à tous les filets, à tous les traits du démon, alors cependant, chose plus admirable encore, que tous les maux l'assaillaient à la fois, et tous avec une violence extrême.

2. En effet, ne vous bornez pas à considérer la grandeur de ses épreuves; voyez-les aussi s'accumuler en même temps, sans interruption, et non survenir d'une manière successive. Or, ce n'est pas une circonstance à dédaigner qu'une pareille accumulation. Chez le reste des hommes vous n'en trouverez pas un qui souffre tous les maux ensemble : quelqu'un est-il en butte à la pauvreté, il a du moins la santé en partage; si la pauvreté et la maladie le tourmentent de concert, il aura souvent une femme qui saura l'encourager et le consoler dans la souffrance, qui sera pour lui comme un port de salut; s'il n'a pas une telle femme, la sienne ne donnera pas du moins de pernicieux conseils; si cela même a lieu, il n'aura pas peut-être perdu tous ses enfants dans une même catastrophe; si leur mort est simultanée, elle ne sera pas aussi terrible; le serait-elle pas hasard, il aura des amis qui viendront le consoler; à défaut de consolation, ils ne l'accableront pas de reproches; si l'insulte lui vient des amis, elle ne lui viendra pas de ses domestiques; l'insulteraient-ils aussi gravement, ils ne lui cracheront pas à la face; aurait-il à subir ce dernier affront, il ne sera pas sans doute aussi malade; le serait-il, il aura bien une maison et des vêtements, il ne sera pas assis sur un fumier; à ce dernier degré d'humiliation, quelqu'un du moins lui tendra la main; si personne n'est là pour la lui tendre, personne non plus ne le couvrira d'outrages. Le juste dont nous parlons eut à souffrir tous ces maux, et, ce qui frappe davantage, nous l'avons déjà dit, tous en même temps.

Cette coïncidence rend chaque douleur deux et trois fois plus grande; en lutte avec tant d'ennemis, l'athlète n'a pas le temps de respirer; la complication et la continuité des attaques ne lui permettent plus d'avoir un instant de calme. Telle fut l'épreuve de Job : coup sur coup, la perte de ses brebis par la foudre, l'enlèvement de ses bœufs, de ses ânesses, de ses chameaux, et le meurtre de ses serviteurs; puis aussitôt le trépas de ses enfants, un genre de mort horrible, inouï, un tombeau plus horrible encore, aucune différence même entre la mort et le tombeau; la table sur laquelle ils prenaient leur repas ayant reçu parmi ses débris leurs corps écrasés, les amphores et les coupes mêlant des flots de vin à ceux de leur sang. A cette épouvantable tragédie succèdent des choses même plus affreuses, et sans qu'il ait pu revenir de son douloureux étonnement. Les vers fourmillent, le pus ne cesse de couler, un fumier lui tient lieu de couche, un têt lui sert à nettoyer ses plaies, dont la puanteur cause une faim de nouvelle espèce, ne permettant pas de toucher à la nourriture, et triomphant par le dégoût des plus pressants besoins de la nature; et cet état ne dure pas deux, dix, vingt ou cent jours de suite, il se prolonge pendant un grand nombre de mois. Là ne s'arrêtent pas les luttes; dans cette terrible situation, tourmenté qu'il est sous tous les rapports, au dehors comme au dedans, le juste voit de plus se déployer contre lui les machinations de sa femme. Devenue l'instrument du démon, liguée avec cet ennemi qui se fait une arme de sa langue, elle lance contre son mari des traits plus cruels et plus funestes que tous ceux dont nous avons parlé.

La lutte ne finit pas encore ainsi; ce n'en est que le commencement et le prélude. Le démon n'ayant rien gagné par ce moyen, le chœur des amis approche, se couvrant du masque de la compassion et donnant toutes les marques de la haine; ils se jettent sur un homme abattu, ils rouvrent ses blessures, parlant l'un après l'autre, ne lui laissant pas un instant de répit, l'entourant de cercles implacables, se jouant en quelque sorte de ses douleurs. Dirai-je aussi les longues épreuves de la nuit, de ces tortures non moins étranges? Les autres malheureux, quels qu'ils soient, quelles que puissent être

leurs souffrances, seraient-ils renfermés dans une prison, chargés de fers, pleurant sur leur infortune, souffrant d'affreuses amputations, accablés par la faim, la maladie, les fatigues et les angoisses, éprouvent du moins une consolation, ils ont un adoucissement, quand la nuit arrive, rendant au corps un peu de repos, quelques heures de relâche à l'âme : pour le juste, le port lui-même se changeait en écueil, le remède en poison, la consolation ajoutait à la douleur une douleur plus amère, la tempête se déchaînait avec plus de fureur dans ce temps même qui procure un soulagement au reste des mortels.

Il s'éloignait du jour comme on s'éloignerait d'une mer en démence; et puis il se trouvait rejeté parmi des ondes plus bouleversées encore, à travers des rochers et des écueils qui lui faisaient regretter les tempêtes du jour. Retraçant lui-même ces tortures inconnues, il exhalait ces plaintes : « Si je m'étends sur ma couche, je m'écrie : Quand le jour viendra-t-il? Dès que je me lève, je dis : Quand viendra donc le soir? » *Job*, VII, 4. — Pourquoi cette dernière parole, je vous prie? Je comprends que pendant le jour vous réclamiez la nuit, puisqu'elle doit suspendre le cours des maux qui vous accablent; mais, la nuit venue, et avec elle le calme, l'oubli de vos douleurs physiques et morales, comment implorez-vous le jour? — C'est que la nuit m'est encore plus intolérable; loin de m'apporter un soulagement, elle aggrave mon agitation et mon trouble. — Il le déclare par ces mots : « Vous m'effrayez dans mes insomnies, vous me frappez dans mes visions. » *Ibid.*, 14. Les visions nocturnes étaient donc pour lui un continuel sujet d'épouvante, d'égarement et de consternation.

3. N'êtes-vous pas fatigués par le simple récit de ces calamités incessantes? Lui qui les souffrait ne succombait pas à la fatigue. Je supplie donc votre charité de montrer un peu plus de patience; nous n'avons pas tout dit, nous avons laissé dans l'ombre un trait non moins effrayant. Nous avons vu sans doute qu'un seul corps supportait tous les maux dont la nature humaine est capable, et puisqu'il les supportait tous à la fois, sans avoir le moindre répit. Eh bien! il est une troisième chose que je dois vous dire; et la voici : Toutes ces souffrances non-seulement arrivèrent à la fois, mais de plus avec une violence extrême. La pauvreté de Job était au-dessus de toute pauvreté; et de même de sa maladie, de sa couche, de la perte de ses enfants, comme de celle de tous ses biens. Entrons dans le détail. Un homme a perdu sa fortune, mais pas toute apparemment, ni d'une façon aussi désastreuse; il a perdu ses enfants, mais pas à la même heure, ni tous, ni de tels enfants; il est devenu malade, mais non d'une aussi cruelle maladie; ce sera d'une maladie particulière, de la fièvre, par exemple, d'une mutilation peut-être, ou bien d'un autre accident déterminé. Mais ici c'était un mal étrange, et que nul n'a jamais éprouvé. Il n'est pas de parole qui puisse exprimer l'horreur de ces plaies, l'intensité de ces souffrances; mais il suffit d'en avoir indiqué l'auteur et l'intensité de sa malice, pour en avoir une idée. Jamais on ne vit de pauvre vivant de la sorte en plein air, sans vêtement comme sans abri, couché sur l'ordure et rongé par les vers. On peut sans doute avoir une femme méchante; mais il n'en fut jamais d'aussi méchante que celle-là, qui se plût comme elle à tourmenter un mari déjà si malheureux, à lui percer l'âme avec le dard de sa langue, à lui donner de semblables conseils. N'oublions pas l'insolence des amis et des serviteurs, ni l'étrangeté de cette faim dont le dégoût était la cause.

Dirai-je une quatrième espèce de douleur non moins poignante? le contraste de l'état présent avec la prospérité passée. Celui qui dès le principe a vécu dans la pauvreté, la supporte avec moins de peine, l'habitude émoussant la sensibilité; mais celui qui tout à coup tombe de l'opulence dans la misère, éprouve évidemment une impression d'autant plus pénible qu'elle était jusqu'alors inconnue; le trouble s'ajoute à la tristesse et rend l'abîme plus profond. Une cinquième considération. Et laquelle? Les autres malheureux ont la conscience d'avoir commis beaucoup de fautes, et comprennent par là d'où vient leur malheur, ce qui ne con-

tribue pas peu à le faire accepter avec plus de patience; lui ne pouvait rien penser de pareil, et cette peine qui n'expiait aucun péché, était surtout la cause de son trouble. Quand il considérait sa vie, quand il voyait sa conscience plus pure que les rayons du soleil, ainsi que le nombre de ses bonnes œuvres, il devait se reconnaître digne des plus grandes récompenses et des couronnes les plus brillantes : puis, regardant son corps, ses ulcères et toutes ses calamités, il ne savait pas expliquer cette situation effrayante, plus effrayante que celle des plus grands criminels. Aussi, recourant aux impénétrables secrets de la divine Providence, il disait : « Comme il a plu au Seigneur, il a été fait. » Fermant la bouche à sa femme autant qu'il était en lui, il appuyait sa réponse d'une raison qui montre bien sa piété; et voici en quels termes : « Si nous avons reçu les biens de la part du Seigneur, ne supporterons-nous pas aussi les maux? »

Je veux signaler un autre trait remarquable, celui qui fait le mieux ressortir le triomphe de cet athlète, et remonter jusqu'aux cieux l'élévation de cette grande âme. Ce trait est puisé dans la différence des temps; c'est avant le règne de la grâce, avant même celui de la loi, que le juste fait éclater une aussi sublime philosophie. Ceci mérite une attention particulière, on peut sous ce rapport lui tresser des couronnes sans nombre. Les mêmes vertus n'ont pas toujours droit aux mêmes récompenses, quand l'un les a pratiquées dans des temps antérieurs, et l'autre plus tard et dans des conditions bien plus favorables. Il n'est pas permis de comparer les œuvres accomplies après la venue du Christ, après les magnifiques leçons de doctrine et de conduite qu'il nous a données, avec les mêmes œuvres accomplies auparavant, qui précédèrent la loi et les prophètes. Aussi, dès qu'il a fait entendre sa parole, le Sauveur exige-t-il une plus grande vertu : « Si votre justice n'est pas plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » *Matth.*, v, 20.

Plus la doctrine est grande, plus doit l'être la mesure du bien qu'il faut atteindre. Job n'avait pas reçu d'enseignement, ni lu les écritures, ni consulté les livres; il ne pouvait pas recourir à des exemples antérieurs, nul ne lui avait tracé la route; il y marchait le premier, il sillonnait une mer que personne n'avait explorée, au milieu des ténèbres de la corruption; il s'avançait seul dans cette voie de la sagesse, il atteignait les cimes les plus élevées de la vertu; tous le contemplent à ces sublimes hauteurs. C'est déjà beaucoup d'accomplir avec exactitude les plus humbles devoirs; que dire alors de celui qui parvient au sommet et dépasse tous les autres? Or, que la patience soit ce point culminant, tout le monde le reconnaît sans peine. Le démon le savait bien, quand il disait : « Peau pour peau, et l'homme donnera tout ce qu'il possède pour conserver sa vie; mais étendez votre main, et frappez-le dans sa chair. » Ce qui prouve évidemment que la patience est la première des vertus, et qu'elle exige une âme généreuse, une volonté de fer.

4. Vous avez donc vu cet homme dans les épreuves, autant du moins qu'il vous était possible de le voir; car la parole ne saurait égaler ce qu'il y eut d'admirable en lui. Non, ces tortures et ces supplices, cette tyrannie de la douleur, la perturbation causée par d'aussi violentes secousses, la puissance du discours n'est pas capable de vous les représenter selon la réalité des choses. Allons donc plus loin, je veux aussi vous le montrer dans des circonstances qui ne réclament pas moins une profonde philosophie : il vous en donnera la preuve au sein de la prospérité, dans une extrême opulence. Que fut-il quand il était riche? Le port de tous les infortunés, leur commun père, leur médecin à tous, plus même qu'un médecin; écoutez-le disant lui-même : « J'étais l'œil des aveugles, le pied des boiteux. » Vous le voyez donc, il était plus que médecin, puisqu'il suppléait à la nature elle-même; ce que l'art ne pouvait corriger, il le compensait en quelque sorte par son amour et sa sollicitude, il faisait comme oublier le membre perdu. Les boiteux et les aveugles pouvaient se persuader avoir la liberté de leurs mouvements ou les avantages de la vue, tant il avait pour eux de tendresse et de prévoyance.

Aussi n'a-t-il pas dit : Je consolais les boiteux et les aveugles; mais bien : « J'étais leur pied et leur œil; » il ajoutait : « J'étais le père des infirmes. » Il ne disait pas non plus : Je venais au secours des orphelins; il dit : « J'étais leur père; » c'est nous montrer qu'il leur épargnait même la pénible impression de leur état, et les empêchait de s'apercevoir qu'ils étaient orphelins, comme tout à l'heure il tâchait de persuader aux aveugles qu'ils avaient encore la vue. Non-seulement il remédiait aux infirmités corporelles, il remplaçait par lui-même le membre ou le père qu'on avait perdu; mais encore il se portait pour juge, il était même plus qu'un juge, puisqu'il dit : « J'instruisais la cause qui ne m'était pas connue, je brisais les dents des hommes iniques, et je leur arrachais la proie qu'ils dévoraient. »

L'office du juge ne va certes pas jusque-là. Les juges siégent, attendant les plaintes des personnes lésées; et, quand celles-ci ont fait entendre leurs plaintes, ils leur accordent la protection réclamée, en supposant encore qu'ils soient eux-mêmes justes; car beaucoup manquent à ce devoir. Job s'élève bien au-dessus des juges les plus équitables. Il n'attend pas que les victimes d'une injustice viennent à lui, ni qu'elles aient parlé, pour les secourir; c'est lui qui se porte à leur rencontre, qui va cherchant partout des torts à réparer; mais avec quelle vigilance, avec quel infatigable empressement! Vous le verrez d'une manière claire, si vous pesez bien la force de l'expression. Il ne se bornait pas à dire : J'ai cherché; l'expression est tout autrement explicite : « J'instruisais la cause qui ne m'était pas connue; » je me livrais à l'examen le plus attentif, aux investigations les plus minutieuses; je faisais mouvoir tous les ressorts pour ne laisser échapper aucune injustice. Voyez quelle âme vigilante; voyez aussi combien elle était intrépide et zélée : « Je brisais les dents des injustes oppresseurs; » je leur ôtais le pouvoir de mordre, je ruinais leur domination, afin de les mettre désormais hors d'état de nuire. il opérait de la sorte un double bien, délivrant les uns de l'oppression, empêchant les autres de l'exercer, et les ramenant de la sorte à de meilleurs sentiments. Voyez encore son énergique persistance : « Je leur arrachais la proie qu'ils dévoraient. » Je ne renonçais pas à mon entreprise, je ne me désistais pas, bien qu'il fussent déjà les maîtres; je les forçais à rendre gorge, remplissant ainsi les devoirs d'un courageux et vigilant pasteur à l'égard de mes frères.

Quelle n'était pas son humilité? réfléchissez sur ce qu'il dit lui-même : « Je n'ai point dédaigné d'entrer en jugement avec mon serviteur ou ma servante, s'ils pensaient avoir à se plaindre de moi. Et que ferai-je si Dieu vient à me visiter? n'ont-ils pas comme moi résidé dans le sein d'une mère? » Quel abaissement et quelle soumission! comme il tient compte de la nature humaine, et comme il réduit à leur valeur ces mots dont le monde fait tant de bruit, esclave, libre! Repoussant cette vaine inégalité, il établit sa philosophie sur l'identité de notre origine. Et, chose digne d'admiration, en agissant ainsi, il ne pensait nullement pratiquer l'humilité, mais bien acquitter une dette. Il établit donc un raisonnement qui doit persuader à tous les hommes de ne pas s'élever dans leur esprit audessus des esclaves, en auraient-ils des milliers en leur pouvoir. Esclave, libre, ce sont de simples mots, sans signification aucune; l'esclavage est dans le péché, et la liberté se renferme dans la justice. Avec une telle humilité, cet homme ne méritait-il pas l'affection la plus vive? Sans nul doute; et voyez encore ce trait éminent. De même que dans l'infortune il supporta tous les maux avec un courage invincible; de même dans la prospérité il ne dévia jamais du chemin de la vertu, n'y marchant pas terre à terre, mais gravissant les plus sublimes hauteurs. « N'a-t-on pas entendu bien souvent mes servantes dire : Qui nous donnerait de nous rassasier de ses chairs? tant je me suis montré bon. » Impossible de mieux exprimer l'ardent amour dont il était l'objet dans la famille, amour dont il avait enflammé tous les cœurs par les bienfaits répandus autour de lui. Tous dépendaient tellement de moi, veut-il dire, m'étaient si profondément attachés, qu'ils eussent désiré m'envelopper de leur tendresse, m'absorber, m'identifier avec eux.

5. Que dirons-nous de son mépris pour les

richesses? une autre vertu qu'il possédait d'une manière non moins éminente. Loin de désirer le bien d'autrui, convoitise aujourd'hui si commune, il ne tenait pas même au sien, il était d'un renoncement admirable; lui-même disait : « Me suis-je complu dans mes richesses, quelque grandes qu'elles fussent; et me suis-je confié dans les pierres précieuses? » Aussi, quand tout cela lui fut ravi, supporta-t-il aisément cette perte, et, quand il possédait tout, faisait-il largement l'aumône, tendant la main, ouvrant sa maison à tous les pauvres. Il n'imitait pas ces riches si nombreux qui scrutent la vie du pauvre avant de lui donner. « Ma porte, ajoute-t-il, était ouverte à tout venant. Les infirmes n'étaient jamais privés du secours nécessaire. L'étranger ne repassait pas le seuil de ma maison les mains vides. » Voyez-vous cette générosité, cet amour pour les hommes, cette élévation et cette condescendance? Voulez-vous que je vous parle maintenant de sa modestie? « J'ai fait un pacte avec mes yeux, nous dit-il, pour m'interdire même la pensée d'une vierge étrangère. » Le précepte imposé plus tard par le Christ, il l'accomplissait d'avance. Vous l'avez vu dans les états les plus opposés, riche et pauvre, bien portant et malade; vous l'avez vu dans l'affluence de tous les biens et dans un dépouillement absolu; vous avez vu sa conduite à l'égard de ses enfants et de ses serviteurs, des opprimés et des orphelins. « Si j'avais encore été avec les moqueurs, » remarque-t-il lui-même. Mais non, il fuyait de telles réunions et de tels entretiens. Ce n'est pas une légère marque de sagesse. Il pratiqua toutes les vertus. Dans la plus grande opulence il agissait avec plus de réserve que les derniers des indigents : celui qui n'a rien dans ce monde n'est pas aussi désintéressé que cet homme si riche. C'est toujours l'intention qui mérite la couronne. Il avait atteint le faîte de la chasteté, sa vie tout entière fut irréprochable.

Générosité de Job.

Voilà votre modèle, mon bien-aimé, tâchez de l'imiter; ayez ce tableau sous les yeux, et gravez-le dans votre conscience. Etes-vous malheureux, recourez à cette image; opulent, vous y trouverez un antidote; et par ce moyen vous ne vous laisserez pas enfler par les richesses, ni déprimer par la pauvreté. Si vous avez perdu des enfants, c'est là que vous puiserez une consolation; car vous y verrez le comble du malheur et de la patience : si vous subissez une maladie, songez aux vers qui fourmillaient dans ses chairs purulentes, et vous supporterez tout avec résignation : si votre ami vous a dressé des embûches, représentez-vous de nouveau ce saint, et vous triompherez de la colère : si des êtres vils s'acharnent après vous, pensez à ce qu'il eut à souffrir de ses domestiques, et vos blessures seront pleinement guéries : si l'on fait planer sur vous de mauvais soupçons, souvenez-vous qu'on lui disait que ses tourments n'égalaient pas encore ses fautes, et les outrages qu'il eut à souffrir vous feront oublier cette insulte. Je l'ai dit au commencement, il n'est pas de calamité chez les hommes que Job n'ait endurée, en se montrant toujours plus fort que le diamant : il a subi tout ensemble la faim, la pauvreté, la maladie, la perte de ses enfants et celle de toutes ses richesses. Après cela, en butte aux piéges de sa femme, aux importunités de ses amis, à l'insolence de ses domestiques, vous le voyez constamment plus ferme qu'un rocher; et c'était avant la loi et la grâce. Non, aucune excuse ne nous restera, si nous n'imitons pas cet exemple, quand nous avons les préceptes de la loi et les dons incomparables de la grâce; tandis que ce juste déploya cette sublime philosophie à l'origine des choses, près du berceau du genre humain. Voulons-nous donc avoir une consolation dans nos peines, un principe de service et de vie, imitons ce vaillant athlète, retraçons ses combats. Nous obtiendrons de la sorte les biens à venir, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire au Père, en même temps qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE V.

Prononcée dans la nef de Sainte-Irène, sur le zèle des fidèles présents et la négligence des absents, sur le chant des psaumes, et puis sur cette pensée, que la faiblesse du sexe n'empêche pas les femmes de parcourir le chemin de la vertu.

1. Que la lecture des livres saints est suave ! elle offre un plus agréable aspect qu'une riante prairie, plus de délices qu'un jardin, surtout quand à la lecture se joint l'intelligence du texte sacré. Une prairie verdoyante, la beauté des fleurs, le feuillage touffu des arbres, la rose, le lierre et le myrte, se flétrissent en peu de jours : la connaissance des Ecritures fortifie l'entendement, purifie la conscience, arrache les dégradantes passions, implante la vertu, donne à la raison une impulsion sublime, ne nous laisse pas sombrer sous les coups imprévus des choses humaines, nous rend supérieurs à tous les traits du démon, nous transporte jusqu'au ciel, dégage l'âme de tous les liens du corps et lui permet de déployer plus largement ses ailes ; vous ne nommerez pas un bien qu'elle ne fasse germer et n'enracine dans les cœurs. Voilà pourquoi je ne cesse de plaindre le sort des absents, et de vous féliciter de votre présence : car vous venez ici recueillir un trésor inépuisable, des richesses dont on ne vient pas à bout, une fortune que l'envie n'empoisonne pas ; et vous rentrez ensuite dans vos maisons avec des transports d'allégresse. Rien ne peut nous remplir de joie comme une conscience pure, et la conscience se purifie, serait-elle souillée de mille désordres, par la fréquente audition de la parole sainte. Elle n'ajoutera pas à ses anciennes prévarications, elle travaillera même à les effacer, et l'âme n'éprouvera plus la même inclination vers le mal.

Je supplie donc votre charité de redire constamment ces choses à ceux qui nous manquent, de les ramener avec empressement à notre commune mère, de les faire participer à nos biens spirituels ; une telle participation augmente notre part, au lieu de la diminuer. Oh ! la tyrannie des possessions terrestres ! c'est elle qui tient éloignés de cette bergerie un si grand nombre de nos frères ; pas d'autre cause à cet éloignement que cette maladie cruelle, cette fournaise qui ne s'éteint jamais. Reine du monde, mille fois plus barbare que les barbares eux-mêmes, plus féroce que les bêtes féroces, plus impitoyable que les démons, elle traîne avec elle ses captifs, les promenant à travers l'agora, leur imposant ses insolents caprices, ne les laissant pas un instant respirer de leurs stériles et funestes labeurs. Et que feront-ils quand viendra le jour terrible, l'incorruptible jugement, le juge qu'on ne saurait tromper ? quand s'ouvriront les voiles des cieux, quand descendra le peuple des anges accompagnant le souverain Juge, quand tout sera mis à découvert ? Ni les artifices de l'éloquence, ni le pouvoir de l'argent, ni rien autre qui puisse alors corrompre la justice. En présence de celui qui est l'équité même et à qui tout est parfaitement connu, à la vue de nos péchés étalés devant nous comme dans un livre, il n'y aura plus ni roi ni sujet, ni riche ni pauvre, ni savant ni ignorant, tous ces masques seront arrachés, chacun y sera manifesté par ses actes. Plus de diadème autour du front, plus de vêtements de pourpre, plus de char sur lequel on soit porté, plus de licteurs en grand nombre écartant la foule devant vous : tout cela est évanoui ; chacun s'est introduit dépouillé de toute pompe extérieure, n'ayant que ses actions passées, cause de damnation ou de salut. En effet, le jugement n'aura pas d'autre base que notre conduite et notre vie. Puisse-t-il résulter pour vous le plus grand bien de l'attention et du zèle avec lesquels vous écoutez ces paroles ! Vos gémissements et tous ces signes de contrition me montrent déjà le fruit que produira cette heureuse semence.

Voilà pourquoi je déplore le malheur des absents ; car, pouvant profiter comme vous de ces divins remèdes, ils restent couverts de plaies, ils reçoivent chaque jour de nouvelles blessures, ils ne sentent pas même leur mal. Aussi combien leur est-il difficile de revenir à la santé ! Qui leur donnera de semblables leçons ? leur femme ? Mais elle n'a pas d'autre souci que d'obtenir à force d'importunités des parures dispendieuses,

des ornements d'or, des robes de soie, à moins qu'elle n'y joigne aussi le soin de la famille. Entendra-t-il ces choses de la bouche de ses serviteurs? Et comment, alors qu'ils n'osent pas lui parler, et qu'ils ont pour unique préoccupation de s'acquitter de leur service? Les magistrats? Mais ils n'ont qu'une chose en vue, l'administration des affaires publiques. Les souverains, ceux qui portent le diadème? Eux aussi sont absorbés par l'exercice du pouvoir, les intérêts de la dynastie, l'état des finances; là se concentrent tous leurs soins et toutes leurs pensées. S'instruiront-ils eux-mêmes? Et comment le pourraient-ils, ceux à qui la multitude des affaires ne laissent pas un instant de répit, et qui consacrent à la terre leurs nuits et leurs jours? Quoi de plus misérable, par conséquent, que ces hommes qui reçoivent des blessures sans nombre et ne viennent pas ici recueillir des leçons qui leur apprendraient à cicatriser leurs blessures, à recouvrer une pleine santé. Quand est-ce qu'ils guériront leur âme? Heureux encore serions-nous si ceux qui viennent constamment à l'église, qui reçoivent l'enseignement spirituel et sont entourés d'une si tendre sollicitude, pouvaient réprimer ou vaincre leurs appétits dépravés, et s'élever à la pratique de la vertu.

Le chant des hymnes sacrées nous procure de grands avantages.

2. Mais, en prolongeant mes récriminations contre les absents, je vous priverais de l'instruction accoutumée; allons, et que je dresse devant vous notre table spirituelle : parlons des avantages que nous procure le chant des hymnes sacrées. Dès qu'il tombe au milieu de nous, il réunit les voix les plus diverses, il forme de toutes ces voix un harmonieux cantique : jeunes et vieux, riches et pauvres, hommes et femmes, esclaves et libres, nous voilà tous entraînés dans la même mélodie. Un joueur de lyre, en touchant avec art des cordes habilement combinées, les fait concourir au même chant, sans altérer la multiplicité des sons : faut-il s'étonner que nos psaumes et nos cantiques aient le même pouvoir? Ce pouvoir n'agit pas sur nous seuls, il éveille les morts pour qu'ils viennent mêler leur voix à celle des vivants. Oui, le bienheureux prophète chantait tout à l'heure avec nous. C'est ce qui n'a pas lieu dans les palais des monarques; car celui dont le front est ceint du diadème se tient assis, et tous debout autour de lui gardent le silence, bien qu'ils soient revêtus des plus hautes dignités. Il n'en est pas de même ici; mais le prophète parle, et nous répondons tous, tous nous mêlons notre voix à la sienne. Ici ni esclave ni libre, ni pauvre ni riche, ni prince ni sujet; loin de nous ces inégalités sociales, nous formons tous un même chœur, nous avons tous part aux saints cantiques, et la terre imite le ciel. Telle est la noblesse de l'Eglise.

On ne dira pas que dans son sein le maître chante avec assurance, et que le serviteur a la bouche fermée; que le riche a l'usage de sa langue, et le pauvre non; que l'homme enfin a le droit de chanter, et que la femme doit se tenir dans un complet silence. Investis du même honneur, nous offrons tous le commun sacrifice, l'oblation est l'œuvre de tous; l'un n'a pas pas plus que l'autre, pas de distinction, aucune différence; nous avons tous le même honneur, je le répète, une seule voix s'échappant de tant de bouches s'élève vers le Créateur de l'univers. Nous admettons cependant une différence; mais ce n'est pas celle de l'esclavage et de la liberté, de la richesse et de l'indigence, ni même celle de l'homme et de la femme; elle est toute dans les sentiments, la différence du zèle et de l'indolence, du vice et de la vertu. Je puis donc proclamer le riche pauvre, et le pauvre riche, élever la femme au niveau de l'homme, faire de l'ignorant un sage, et du sage un ignorant. En cela je ne confonds pas les notions premières, j'introduis un principe régulateur qui remet tout à sa place. L'inégalité des sexes peut-elle donc elle-même s'évanouir? me demanderez-vous peut-être. Non, dans la réalité matérielle, mais dans le caractère de la vie. Quand je vois un homme tout chamarré d'or, soigneux de sa parure et de ses cheveux, exhalant l'odeur des parfums, rivalisant avec la mollesse des femmes dans son attitude et ses vêtements, plongé dans les délices, puis-je donc l'appeler un homme, celui qui trahit ainsi la dignité de la nature, et qui n'est plus qu'une espèce de

femme avilie? Si Paul, en effet, refuse de compter une pareille femme au nombre des vivants, s'il la repousse et la rejette parmi les morts quand il dit : « Celle qui s'adonne aux délices, vivante est déjà morte; » I *Tim.*, v, 6; comment un homme dans les mêmes conditions serait-il censé posséder la vie, alors que la femme l'aurait perdue?

Je ne reconnais pas l'homme à sa chlamyde, à sa ceinture, aux emportements qu'il fait éclater dans sa maison, à la frayeur qu'il y répand; je le reconnais à la philosophie de l'âme, lorsqu'il triomphe de ses passions et se tient à l'abri de leurs funestes atteintes, lorsqu'il règne sur sa maison intérieure, j'entends celle de l'âme, et qu'il ne se laisse pas entraîner par de faux raisonnements. Voilà surtout ce qui constitue l'homme. S'il se livre aux appétits désordonnés, s'il consume ses jours dans l'ivresse et la bonne chère, devenant alors plus mou que la cire sous le feu des passions, comment pourrai-je lui donner ce nom d'homme? je ne vois en lui qu'un malheureux captif, un vil esclave, le jouet et la proie du vice, un être dégradé, un objet de répulsion et de dégoût incapable de figurer dans la lutte. Ne savez-vous pas que nous avons à soutenir la guerre, à nous avancer non contre les hommes nos semblables, mais bien contre les invisibles puissances, contre les phalanges des démons, ainsi que nous l'enseigne le bienheureux Paul : « Nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais bien contre les principautés et les puissances. » *Ephes.*, vi, 12.

3. Encore une fois, voilà ce qu'est l'homme. Celui donc qui ne cherche qu'à paraître et n'a rien de généreux, qui ne songe qu'à la parure, et nullement à la vigueur des sentiments, est-il en état de prendre part à la bataille, de se montrer même dans les rangs? Est-ce du nom d'homme qu'il faut le désigner, lui plus mou qu'une femme quelconque? Mais aussi, de même que je lui refuse ce titre, et qu'il tombe à mes yeux au-dessous de la femme; de même je mets au-dessus de tout homme la femme qui se conduit avec vaillance et fermeté, qui saisit les armes spirituelles, revêt la cuirasse de la justice, le casque du salut, le bouclier de la foi, qui se ceint de la vérité, prend le glaive de l'esprit, se tient ferme dans les rangs sous son armure étincelante, s'élève au-dessus des cieux par les dispositions de son âme, enfonce les bataillons ennemis, brise la tyrannie du diable, abat les passions, et comme au fort de la mêlée, renverse les uns sur les autres, non des hommes, mais les sentiments contraires à la raison. Le rôle de la femme dans les choses de la vie diffère de celui de l'homme : à celle-là le tissage, le travail de l'intérieur, le soin de la maison, la vie sédentaire, l'éducation des enfants; à l'homme, les tribunaux, les délibérations publiques, l'agora, la guerre, les combats et les camps. S'agit-il des luttes de la piété, la lice est commune, commun est le devoir : les femmes se disposent au combat aussi bien que les hommes, elles n'en sont pas dispensées, on les voit sur le champ de bataille, ambitionnant les mêmes lauriers, proclamées victorieuses, remportant le prix, recevant la couronne de la valeur, elles dressent de splendides trophées, elles obtiennent de continuels triomphes.

Ne pensez pas que ce soit une exagération, un vain bruit de paroles; pour vous bien montrer que des femmes sont quelquefois d'une énergie supérieure à celle de l'homme; disons mieux, qu'elles semblent même imiter l'impassibilité des anges autant que c'est possible ici-bas, je vais vous en présenter une qui sans dépouiller la nature humaine, monte jusqu'aux cieux par la puissance de sa philosophie, la mère des Macchabées, cette femme qui remporta deux fois sept couronnes. Mettez en présence le plus intrépide soldat que vous voudrez, le vainqueur par excellence, la personnification même du courage viril; et vous verrez cette femme s'élever au-dessus de lui comme l'abside des cieux s'élève au-dessus de la terre. Le meilleur des soldats redoute une blessure, et la mort que cette blessure peut causer : elle se tenait debout comme un inébranlable rocher, travaillée par la torture, recevant dans son cœur, à l'occasion de chacun de ses enfants, des blessures tout autrement terribles que celles dont peut être atteint le corps du soldat. Elle était mère, veuve,

Intrépidité de la mère des Macchabées.

parvenue à la dernière limite de l'âge. Or, vous savez, vous pères, et vous mères surtout, combien de pareilles souffrances doivent dépasser toutes les autres. Non, il n'est pas de trait acéré qui cause une douleur aussi cruelle que celle dont ce cœur maternel était coup sur coup transpercé. Représentez-vous cette mère voyant déchirer par le fer et consumer par le feu, dans une agonie prolongée, le corps de chacun de ses fils : ses yeux, ses oreilles, son odorat même multipliaient ses souffrances, lui faisaient subir mille morts. Mais je le répète, elle était inébranlable comme un rocher; sur elle venaient se briser et rejaillir en écume les vagues déchaînées : elle était là comme le fer, comme le diamant; je ne sais à quoi la comparer encore, et rien ne pourrait donner une idée de l'énergie de cette femme. Voudrions-nous la caractériser par ce nom d'homme, et n'est-elle pas de beaucoup supérieure à cette comparaison?

Mais quoi? voyez cette autre femme, encore à la fleur de l'âge, avec un corps délicat, passant les nuits sans sommeil et les jours sans nourriture, dominant ses appétits, foulant aux pieds l'amour des richesses, pratiquant la plus rude mortification, crucifiée dans sa chair, tenant pour rien les choses présentes, marchant sur la terre, à la vérité, mais touchant du front la voûte céleste, piétinant le pouvoir, se riant de la gloire, dédaignant tout éclat extérieur, n'ayant qu'un sac pour parure, ceinte d'une chaîne de fer, couchant sur le sol recouvert d'une couche de cendre, ne demandant rien de plus, renfermée dans une étroite cellule, ne conversant désormais qu'avec les prophètes, consacrant sa vie à la méditation de la mort, morte avant de mourir, consumée par les jeûnes, les veilles et les austérités, ne faisant pas plus de cas du faste que d'une feuille sèche; l'appellerez-vous donc une femme celle-là, je vous le demande? ne l'élèverez-vous pas plutôt au rang même des hommes, pour la faire rentrer dans le chœur des anges, elle qui, malgré la faiblesse de son sexe, manifeste une si sublime philosophie?

4. Qui pourrait nous contredire? Personne assurément. Apprenez quelles femmes existaient aux temps des apôtres; écoutez Paul écrivant aux Romains : « Je vous recommande Phœbé notre sœur, qui se consacre au service de l'Eglise de Cenchrée, qui s'est faite la coadjutrice de beaucoup et de moi-même. » *Rom.*, XVI, 1. — Que dites-vous, ô Paul? une femme fut votre coadjutrice; et vous ne craignez pas, vous ne rougissez pas de l'avouer? — Non, certes, répond-il, je m'en glorifie plutôt; mon divin Maître n'a pas rougi non plus d'avoir une femme pour mère. Si Phœbé m'a secouru, c'est qu'elle a fait oublier son sexe par la solidité de sa philosophie et l'éclat de sa piété. Par quels moyens a-t-elle été la coadjutrice de l'Apôtre? et de quoi pouvait avoir besoin Paul, lui qui parcourait le monde et semblait n'avoir pas de corps, qui ne tenait aucun compte des exigences de la nature, qui chassait les démons, qui guérissait les maladies par le seul contact de ses vêtements, lui dont le démon redoutait la voix et l'ombre même, lui que les fidèles honoraient comme un ange, que les bêtes féroces elles-mêmes craignaient, que la mer respectait et rejetait plein de vie après l'avoir gardé une nuit et un jour, lui qui résida d'avance dans le paradis, qui fut ravi au troisième ciel et fut admis à la connaissance des divins mystères, lui dont les travaux ont surpassé ceux de tous les apôtres, ce vase d'élection, cet ami du fiancé de l'Eglise, ce docteur des nations, ce vaillant athlète qui dressa partout des trophées dans sa course rapide à travers les terres et les mers, lui qui lutta sans cesse contre la faim et la soif, contre le froid et la nudité, puisqu'il a pu dire : « Jusqu'à cette heure, nous avons faim et soif, nous sommes nus? » I *Cor.*, IV, 11. Cet homme mort au monde et pour qui le monde était mort, ce citoyen de la patrie céleste, ce fou d'amour pour le Christ, plus ardent que le feu même, plus solide que le fer et le diamant, il n'hésite pas à faire cet éloge d'une femme : « Elle est venue au secours de beaucoup, et de moi-même. » Il ne se borna pas à le dire, il l'écrit, il le consigne, non dans une lettre ordinaire, mais dans une lettre au peuple romain, à ce peuple si puissant et si fier, qui porte si haut les dignités hu-

maines; ce n'est pas même à ce peuple seul, c'est à toutes les générations de l'avenir qu'il a voulu l'apprendre. Si telle n'avait pas été sa volonté, il se fût bien gardé de l'écrire; non, il veut que la mémoire en soit éternelle, et c'est pour cela qu'il nomme cette femme, qu'il demande à tous de la protéger, qu'il la proclame sa coadjutrice, loin de rougir d'un tel secours.

Grande chose, en vérité, qu'une âme de philosophe dans un corps de femme! Je le dis pour qu'il ne s'élève pas de ce côté de vaines excuses, et qu'on ne dise pas: Je ne suis qu'une femme, je ne saurais parvenir à la complète mesure de la piété. Voilà notre sœur, et son sexe ne l'a pas empêchée d'être la généreuse auxiliatrice de Paul. Et comment lui vint-elle en aide? l'arracha-t-elle aux dangers qu'il courait? Elle le visitait dans sa prison, elle allégeait le poids de sa chaîne, elle le consolait en pourvoyant à ses besoins, elle déjouait les embûches dont elle était entourée, elle s'exposait elle-même à la mort pour sauver cette tête vénérable et si violemment menacée. Il est une autre femme que l'Apôtre loue après celle-là, et pour la même raison : « Saluez Priscille et Aquilas. » *Rom.*, XVI, 3. Encore une femme glorieuse que vous avez sous les yeux. Ils portaient le même joug, et cependant la femme est nommée la première; l'Apôtre n'a pas dit : Aquilas et Priscille, mais bien : « Priscille et Aquilas. » Qu'étaient-ils? Des faiseurs de tente, se tenant dans leur atelier. Ni leur travail ni leur pauvreté ne sont un obstacle; le bienheureux leur demande l'hospitalité, préférant leur maison à tout le reste de la ville. Pour quel motif? On ne voyait là ni colonnes, ni tableaux, ni parvis en mosaïque, ni lambris dorés, ni troupeaux d'esclaves, ni parasites obséquieux; c'est précisément parce que cette humble demeure était exempte de ce luxe, que Paul la préférait aux autres; c'est parce que la femme et l'homme vivaient d'un labeur consciencieux, avaient fait de leur maison une église, respectant le bien d'autrui, n'aspirant pas à la richesse, demandant uniquement à leurs mains les ressources qui leur étaient nécessaires. Voilà le motif déterminant que l'Apôtre avait eu dans son choix.

Pour que vous ne doutiez pas qu'il leur ait accordé la préférence à cause de leur vertu, écoutez ce qui vient ensuite : « Pour me sauver la vie, ils ont exposé leur tête; je ne suis pas seul à leur rendre grâces, toutes les Eglises des Gentils les bénissent avec moi. » La faiblesse du sexe, vous le voyez, n'est pas une entrave dans la carrière du bien, pas plus que le travail et la pauvreté. Vous le voyez encore, ce n'est pas leur table seulement, c'est leur sang même, que cette femme et cet homme donnent à Paul, en l'accueillant en leur demeure. Qu'importe qu'ils n'aient pas réellement subi la mort? ils avaient tout fait de leur côté, vivants ils étaient martyrs, et plusieurs fois martyrs, étant toujours prêts à mourir pour l'Apôtre. Celui-ci n'a pas dit : Ils ont fait des dépenses, ils m'ont ouvert leur maison; le témoignage qu'il leur rend est supérieur à tout : c'est la mort, une mort sanglante qu'ils eussent voulu subir pour moi. Que les riches prêtent maintenant l'oreille, eux qui donnent à peine une obole aux saints; tandis que ces premiers fidèles dévouaient leur sang, se dépouillaient de la vie même, pour conserver celle de ce saint et pour le servir. Ceux de notre époque ne détournent pas facilement la plus légère parcelle de leurs revenus en faveur des pauvres; Priscille et Aquilas se sacrifiaient eux-mêmes avec le fruit de leur travail. Qu'elle est grande la femme qui s'applique à la vraie philosophie! qu'il est grand dans le même cas l'homme qui vit pauvre et de son continuel labeur? Voilà les modèles que nous devons imiter; méprisons comme eux les choses présentes, donnons tout pour être agréables à Dieu, et nous acquerrons les biens à venir, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VI.

Prononcée dans l'église des Apôtres, le jour de l'empereur Théodose, contre ceux qui se nommaient Cathares ou les Purs, après que deux autres évêques eussent parlé.

1. Qu'elle est admirable l'union des deux pontifes que vous avez entendus, l'un guidant les bœufs qui traînent l'arche, l'autre nous offrant les prémices de sa parole! leurs âges sont bien différents; mais leur plan de culture est le même. Disons mieux, aucune différence dans leur âge : le jeune a toute la gravité du vieillard; le vieillard tout le zèle et toute la fleur de la jeunesse. On peut dire sans crainte de se tromper que l'un et l'autre sont jeunes et vieux tout ensemble, non par le nombre des années, mais par les dispositions de l'âme. Allons cependant, et payons nous-mêmes notre tribut. Je vous vois insatiables de la parole sainte. Nous devons beaucoup d'ailleurs au bienheureux Théodose, non parce qu'il était empereur, mais à cause de sa piété; non parce qu'il était revêtu de la pourpre, mais parce qu'il avait le Christ pour vêtement qui ne vieillit pas; parce qu'il portait la cuirasse de la justice, la chaussure qui fraie les voies à l'évangile de la paix, le glaive de l'esprit, le bouclier de la foi, le casque du salut. C'est avec de telles armes qu'il a renversé deux tyrans, le premier et le dernier : l'un sans peine et sans effusion de sang, l'armée n'ayant payé d'aucune perte le trophée qu'il érigea; l'autre, il le vainquit seul dans le cours de la bataille.

Les deux armées en étaient venues aux mains, l'air était obscurci d'une nuée de traits, les ennemis prenaient l'avantage, les siens lâchaient pied; à ce moment critique, il saute à bas de son cheval, pose à terre son bouclier, fléchit le genou, implore le secours céleste, transformant en église le champ du combat, ne luttant plus avec l'arc et le glaive, mais bien avec les larmes et la prière : un vent impétueux s'élève aussitôt, et rejette sur les ennemis les traits qu'ils lancent; ce que voyant, ces hommes qui respiraient la fureur et le carnage, changent tout à coup, le proclament empereur, et lui livrent les mains derrière le dos celui qui les commande. Le bienheureux Théodose revient comblé de joie, non-seulement parce qu'il est vainqueur, mais encore parce qu'il l'est de cette façon. A la différence des autres souverains, il ne doit nullement aux soldats son triomphe; lui seul en a l'honneur, il n'est dû qu'à sa foi. Voilà pour quelle raison nous le proclamons heureux, et ne pouvons le regarder comme mort. « Celui qui croit en moi, a dit le divin Maître, serait-il mort, vit encore, et quiconque vit en croyant en moi, ne saurait mourir. » *Joan.*, XI, 25. Or, les faits rendent un éclatant témoignage à cette parole du Christ. — Cet homme, me demanderez-vous peut-être, n'est-il pas réellement mort? — Non certes; je ne donne pas à cet état le nom de mort, mais bien celui de sommeil ou d'émigration. De même que beaucoup de vivants sont morts, leur âme étant dans le corps comme dans un sépulcre; de même beaucoup de morts sont vivants, parce qu'ils brillent de la justice : tel est ce bienheureux. La mort la plus terrible, la véritable mort, c'est celle dont le péché nous frappe; et le Sauveur n'admet pas qu'ils meurent ceux qui croient en lui : « Quiconque vit en croyant en moi, ne saurait mourir...... »

2. Celui qui parcourut les terres et les mers comme porté sur des ailes, qui gagna d'innombrables nations au Christ, qui fut admis à la connaissance des plus profonds mystères, qui fut ravi au troisième ciel, a-t-il jamais osé parler ainsi de lui-même? Jamais; il a dit tout le contraire : il se nommait un avorton, le dernier des apôtres, il ne se jugeait pas même digne de ce nom. « Je ne mérite pas de porter le nom d'apôtre. » I *Cor.*, XV, 9. Quel est donc cet orgueil? quelle est cette jactance? quelle est cette folie? Quoi, étant homme, vous osez vous déclarer pur, et vous persuader que vous l'êtes? Quelle n'est pas cette frénésie? Dire que vous êtes pur, c'est comme si l'on disait que la mer est exempte de flots. Les péchés ne nous manquent pas plus que les flots à la mer. Ignorez-vous donc ce que nous sommes : dans l'allégresse ou le chagrin, riches ou pauvres,

accablés d'affronts ou comblés de louanges, persécutés et combattus, ou calmes et tranquilles, dans la faim ou la satiété? Mille passions agitent notre âme, mille soins divers, mille souffrances corporelles, mille revers de fortune; et vous avez l'audace de vous proclamer pur au milieu d'une pareille tourmente? Et quoi de plus impur qu'un telle présomption? Je n'ai pas même besoin d'étendre cette affirmation à la vie tout entière; dites-moi si quelqu'un peut prétendre demeurer pur un seul jour. Alors même qu'il ne se rendrait coupable ni de fornication ni d'adultère, qu'il ne tomberait dans aucun de ces graves péchés, pourra-t-il se vanter de n'avoir éprouvé aucun mouvement de vaine gloire ou d'arrogance, de n'avoir commis aucun regard de concupiscence, aucun désir de cupidité, ni mensonge, ni ruse, ni malédiction contre un ennemi, ni jalousie à l'égard même d'un ami? Si nous ne sommes pas moins coupables que le publicain quand nous n'aimons que nos amis, quelle indulgence méritera celui qui leur porte envie? Plongé dans tous ces désordres, vous osez vous donner le titre de pur?

Mais l'insolence de ces hommes ne ressort pas seulement de ce qui précède; il serait facile de la présenter sous d'autres aspects. Je vous en conjure, méditez là-dessus, et tenez-vous à l'abri de leur arrogance, gardez-vous d'imiter leur orgueil; efforcez-vous plutôt avec tout le zèle dont vous êtes capables d'expier les péchés commis et de repousser ceux qui vous menacent. De quelques maux que nous soyons entourés, si nous sommes prudents et sur nos gardes, nous pourrons obtenir un complet pardon, de nombreux mérites, une seconde pureté. Je vais vous dire de quelle manière : il faut pour cela nous rendre à l'église, gémir sur nos iniquités, les confesser, répandre des aumônes et des prières, secourir les opprimés, pardonner à nos ennemis, pleurer sur nos désordres; car voilà les remèdes du péché. Livrons-nous donc chaque jour à ces saints exercices, je vous en prie, ne cessons de nous purifier nous-mêmes; et puis ne manquons pas de déplorer notre misère et de nous déclarer des serviteurs inutiles. Ce n'est pas une légère preuve de justification, que les bonnes œuvres ne nous inspirent aucune pensée d'orgueil, que nous ne ressemblions pas au pharisien. Si nous dirigeons ainsi notre vie, nous pourrons obtenir pardon et miséricorde dans ce redoutable jour, et mériter les biens promis. Puissions-nous tous les posséder par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui et par qui gloire au Père en même temps qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VII.

Prononcée dans l'église de Sainte-Anastasie.

1. Peu nombreuse est notre réunion, mais grande en est la ferveur; la réunion n'est donc pas petite. Nous ne cherchons pas la multitude des corps, nous demandons une âme bien disposée, une intelligence active, un auditeur s'élevant au-dessus des choses de la vie présente. Qu'il y en ait un de tel, et c'est assez pour celui qui parle. La Samaritaine était une femme pauvre, impure, étrangère; et cependant le souverain Maître de l'univers la jugea digne d'entendre un de ses plus longs discours. Il passait souvent au milieu des peuples de la Judée sans leur adresser la parole ou ne leur parlant qu'en figures; et le voilà s'entretenant avec une femme barbare, qui pour la sixième fois était engagée dans un commerce illégitime; il avait à dessein envoyé les disciples acheter des provisions, pour que leur présence n'éloignât pas celle qu'il voulait sauver. Telle était la sollicitude du Seigneur pour une âme seule, pourvu qu'il rencontrât en elle le désir de recueillir ses enseignements; ce qui ne manquait pas à cette étrangère. Aussi, de courtisane devint-elle évangéliste, puisqu'elle s'en allait, après avoir entendu l'exposé de cette doctrine disant partout et criant : « Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait; ne serait-ce pas le Christ? » *Joan.*, IV, 29. Et dans le fait il avait dévoilé sa conduite, il avait mis à jour ses péchés : « Vous

Sollicitude du Sauveur envers une seule âme.

avez eu cinq maris, et celui que vous avez maintenant n'est pas votre mari. » Ce reproche, loin de la repousser, n'avait fait que la convaincre et la gagner à ce nouveau docteur. Telles sont les âmes généreuses : ce qui choque les autres, les ramène au bien. Si cette courtisane avait joint l'impudence au désordre, ces réprimandes l'eussent irrité, elle n'en eût éprouvé que de la répulsion et de la colère. Celle-ci n'en est que plus attachée à celui qui l'instruit et l'accuse; elle lui pose des questions plus élevées, et lui dit : « Je vois que vous êtes un prophète; » la science qu'il a de ses iniquités lui ouvrant les yeux, excite son admiration, stimule son désir d'apprendre. Tout cela nous montre une âme aspirant à la saine philosophie. Elle n'interroge pas sur les intérêts terrestres, sur les moyens de s'enrichir ou d'avoir une santé parfaite, ou d'échapper à la pauvreté, bien que la sienne fût extrême. Elle interroge sur les lois sacrées, sur les exemples et la religion des ancêtres : « Nos pères ont adoré sur cette montagne; et comment dites-vous que c'est à Jérusalem qu'il faut adorer? » *Ibid.*, 20. Et dès le début elle manifeste la même préoccupation : « Comment me demandez-vous à boire, à moi qui suis une femme samaritaine? » *Ibid.*, 9. C'est à ce point que son âme est vigilante et prend le chemin du salut. Voilà pourquoi celui qui connaît le secret des cœurs, ayant sous la main une terre fertile, l'ensemence largement, relevant ainsi par degrés cette existence flétrie.

Je vous ai dit toutes ces choses pour vous montrer que notre réunion est loin d'être sans importance. Si, dans l'occasion que j'ai retracée, une femme constitua seule tout un auditoire, combien plus, ayant devant nous et les yeux fixés sur nous tant d'hommes et de femmes sollicitant notre exhortation, devons-nous leur parler sans découragement, avec notre ardeur ordinaire. Si le Seigneur des anges, devant qui tremblent les chérubins, n'a pas refusé d'instruire une courtisane, quoiqu'elle fût seule à l'écouter, quel moyen de justification, quelle excuse aurions-nous si nous dédaignions une telle assemblée? Allons, et dressons encore pour vous la table accoutumée, plaçons les coupes, versons le vin spirituel, procédons à notre banquet céleste. Ces mets ne surchargent pas le corps, mais entretiennent l'âme; ce vin ne jette pas l'auditeur dans le délire, mais plutôt dissipe l'ivresse et fortifie la raison. La nature de cette table est telle qu'elle peut nous tenir lieu d'une vraie panoplie. Nous avons aussi besoin d'armes, étant en guerre chaque jour, non contre les hommes nos congénères, mais bien contre les puissances invisibles, contre les phalanges des démons, plus impitoyables que tous leurs ennemis, contre le tyran que rien ne saurait apaiser, qui lutte contre nous d'une manière infatigable, sans se montrer, sans nous prévenir, en lançant ses traits dans l'ombre. Cette guerre, le bienheureux Paul, ce capitaine de l'univers, nous la retraçait d'avance, en s'écriant : « Du reste, mes frères, fortifiez-vous dans le Seigneur, retrempez-vous dans sa puissance; » *Ephes.*, VI, 10; puis aussi : « Nous n'avons pas à combattre contre la chair et le sang, mais bien contre les principautés et les puissances, contre les chefs des ténèbres de ce siècle. » *Ibid.*, 12.

2. Voyez-vous comme il excite le courage des soldats, comme il relève leur intelligence, de quelles armes il les munit, comme il exclut la négligence et la crainte? C'est par là surtout que les armées se dissolvent dans la guerre : ou bien en se laissant frapper de terreur, en perdant dès lors tout courage; ou bien en tombant dans l'inertie, ce qui permet aux ennemis de les surprendre. En effet, celui qui ressent une frayeur exagérée n'est pas propre à la guerre, cette défaillance faisant de lui une proie trop facile; ni l'homme courageux ne pourra non plus vaincre, si l'excès de la confiance lui fait négliger les précautions voulues. Redressant ces deux travers, Paul les dispose au combat et les prémunit contre la négligence en décrivant les forces des ennemis; il les arme en même temps de courage et de confiance, en mettant sous leurs yeux la puissance du Christ, notre chef dans de telles guerres. Comme un habile général organise son armée, il chasse de l'âme des fidèles les passions qui en détruisent

l'énergie, il leur prodigue les témoignages de sa charité, il rappelle à lui ceux qui s'en sont éloignés par leur conduite, il rétablit l'union par le nom même qu'il leur donne : « Du reste, mes frères. » *Eph.*, VI, 10.

L'Apôtre nous témoigne un plus grand amour que ne le pourraient ceux qui sont nés de la même mère ; il porte l'univers dans son cœur ; sa charité ne connaît pas de bornes ; et ce n'est pas dans le calme seulement, c'est encore dans les périls qu'elle éclate. Quand il habitait les prisons, n'ayant que la mort en perspective, courant toujours les derniers dangers, il avait le plus grand soin de ses disciples, il leur écrivait souvent du fond des cachots avec une main liée, chargée de chaînes. En face du tribunal, sur le point de subir le supplice, d'être conduit à la mort, selon la pensée manifeste des juges, il oublie tout ; tout disparaît, la crainte, le danger, les menaces, la mort, les tortures, les châtiments, les bourreaux, la colère des princes, les machinations des ennemis, les coups comme les injures ; les fidèles sont présents à sa pensée, au milieu de ces épreuves ; tant son âme est dégagée des liens du corps, et, quoique vivant encore dans la chair, s'élève déjà dans l'abside des cieux, agissant sur la terre cemme si sa demeure était fixée là-haut. Pour vous convaincre que je ne parle ni par adulation, ni par hyperbole, écoutez Paul disant lui-même : « Il est juste que tels soient mes sentiments envers vous, puisque je vous ai tous dans mon cœur. » *Philip.*, I, 7. C'est peu de chose encore, si nous le comparons à ce qui suit ; ou plutôt c'est beaucoup, mais ce qu'il va dire est tout autrement remarquable. Après ces mots : « Je vous ai tous dans mon cœur, » il ajoute : « Et dans mes chaînes, et dans ma justification, et dans l'affermissement de l'Evangile. » Vous le voyez, ils ne sortent jamais de sa pensée. Si la prison, les tribunaux et les chaînes ne pouvaient pas altérer sa mémoire, bien moins le pouvaient des temps calmes et sereins. « Je vous ai tous dans mon cœur. » Suivez la progression de ce langage : C'est beaucoup d'avoir quelqu'un dans son cœur, c'est plus de l'avoir dans ses chaînes, bien plus encore de l'identifier avec soi dans sa justification et dans l'affermissement de l'Evangile.

Ceci me paraît une allusion à ce qui s'est passé lorsqu'on le traînait devant les juges et qu'il courait les derniers dangers. Dans cette situation, dit-il, je ne pensais pas précisément aux moyens de me soustraire à ces terribles menaces et de rompre les trames ourdies contre moi ; je goûtais une joie pure dans le souvenir de votre charité, je m'entretenais avec vous, malgré notre éloignement. Ni cet éloignement même, ni le tumulte des occupations, ni l'immensité des périls, ni l'hostilité des magistrats, ni l'insurrection des peuples, ni la vue prochaine de la mort, ni les glaives nus, ni le nombre des bourreaux, ni rien de semblable n'a pu me faire perdre votre souvenir. Il n'est pas de puissance comparable à celle de la charité, rien ne monte plus haut, elle vole au-dessus des traits qu'on lui lance, au-dessus des filets tendus par le démon ; s'élevant à la cime des cieux, elle dédaigne tout sur la terre. Comme un vent impétueux dissipe une poussière importune, la force de la charité repousse tous les assauts des passions. C'est ce qui se réalisa dans l'Apôtre ; ce fut toujours une consolation suffisante pour lui que le salut et le souvenir de ceux qu'il aimait. Que signifie cette parole : « Dans l'affermissement de l'Evangile ? » Ce n'est qu'une parole, en effet ; mais elle renferme un immense océan de pensées. J'essaierai de vous en donner la signification et de la scruter dans tous les sens. C'est une pierre précieuse que la parole de Dieu, elle rayonne de toute part, non par son étendue, mais par la force concentrée dans sa brièveté. Elevez vos âmes, et vous verrez quel trésor s'offre à nous dans cette parole.

3. Qu'est-ce donc que l'affermissement de l'Evangile, et quel est l'affermissement dont il parle ? Pourquoi cette proposition quand il s'agit de tribunaux, de prisons et de chaînes ? Il faut reprendre le discours de plus haut, si nous voulons que la doctrine soit plus claire. Quand la parole évangélique était semée, le monde se trouvait dans un complet désordre, dans une étrange perturbation. Onze hommes seuls ve-

Affermissement de l'Evangile.

naient attaquer l'univers, déracinant les antiques usages, dissipant les vieilles erreurs, renversant les lois des pères, des aïeux, des ancêtres les plus reculés, ébranlant et changeant les mœurs publiques, parlant librement contre tous, philosophes et rhéteurs, princes et juges, monarques et sujets, esclaves et maîtres, agriculteurs et nautonniers; terrible guerre qui s'allumait alors, tout, comme je l'ai déjà dit, était plein de tumulte : de toute part les précipices, de toute part les écueils. La mer furieuse et sillonnée par des vents contraires n'est pas agitée comme l'était le monde dans ce bouleversement des mœurs anciennes, depuis si longtemps enracinées. Ce n'était pas une cité seule, ni deux, ni trois; c'était la terre entière qui s'ébranlait ainsi par le contre-coup de cette nouvelle doctrine que personne n'avait auparavant entendue. De là cette lutte implacable que tous leur livraient; la division était dans les familles, on méconnaissait les liens du sang. La prédication progressant d'heure en heure et faisant de nombreuses conquêtes, excitait la fureur de ceux qui n'avaient pas reçu la divine parole : le père repoussait le fils, l'homme méprisait la femme, les maîtres luttaient contre les esclaves, les princes contre les sujets. Pas de guerre civile comparable à celle-là, si toutefois on peut l'appeler une guerre, et non un plus redoutable fléau.

Dans les guerres ordinaires, on est également armé de part et d'autre, les deux ennemis frappent et sont frappés. Ici rien de semblable : les uns faisaient librement la guerre, les autres recevaient seulement les coups; car ces derniers ne devaient point frapper, ni se venger de leurs adversaires. Leur chef l'avait ainsi prescrit : « Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. Soyez donc prudents comme les serpents, et simples comme les colombes. » *Matth.*, x, 16. En leur disant ces paroles, non-seulement il leur défendait de recourir à la vengeance, mais encore il leur ordonnait d'aller au-devant des injures et des mépris. En effet, les mettre dans l'obligation de présenter l'autre joue, de s'en aller au milieu des loups comme des brebis sans défense, ce n'était pas autre chose que leur assigner le rôle de victimes, afin que le trophée devînt plus éclatant. Et de quelle manière? En ce qu'ils ont vaincu l'univers, n'étant que onze; et cela, par la souffrance plutôt que par l'action, en recevant les coups, et non en les portant, entourés d'embûches et n'en dressant jamais, frappés de verges et ne frappant pas, proscrits et ne proscrivant pas, persécutés et ne persécutant pas, mis à mort et ne la donnant pas : comme des brebis destinées à être égorgées, ils ramenaient cependant à la douceur des brebis tous les loups de la terre, les furieux, des hommes qui ne respiraient que le meurtre, et dont la férocité l'emportait sur celle des animaux sauvages.

A mesure donc que se répandaient la parole évangélique et la véritable piété, de toute part s'allumaient les feux, les colères, les guerres, non-seulement contre les docteurs, mais encore contre les disciples. Sitôt que quelqu'un avait embrassé la foi, tous le regardaient comme un ennemi commun, il était chassé de sa patrie, jeté sur une terre étrangère, dépouillé de ses biens, de sa liberté même, et souvent il courait risque de la vie. La nature n'exerçait plus alors son empire; les enfants étaient repoussés comme je viens de le dire, les frères et les autres parents étaient rangés au nombre des ennemis, et les disciples souffraient des maux intolérables, en même temps que ceux qui les avaient instruits. C'est ce que Paul manifeste en ces termes : « Souvenez-vous des premiers jours, pendant lesquels, venant de recevoir la lumière, vous avez soutenu le grand combat de toutes les souffrances; d'une part accablés d'opprobres et de tribulations, au point d'être un objet d'étonnement; de l'autre, participant volontiers aux épreuves de ceux qui se trouvaient dans le même état. Vous avez, en effet, soulagé par votre compassion le poids des chaînes, supporté avec joie l'enlèvement de vos biens, sachant que vous aviez dans les cieux une richesse meilleure et permanente. » *Hebr.*, x, 32-34. Il disait encore, écrivant aux Thessaloniciens : « Pour vous, frères, vous êtes devenus les imitateurs des Eglises qui sont dans la Judée; car vous avez souffert de la part de vos compa-

triotes ce qu'elles ont souffert de la part des Juifs; lesquels ont mis à mort le Seigneur, nous ont persécutés, sont en lutte avec tous les hommes. » I *Thes.*, II, 14, 15.

Il disait aussi dans sa lettre aux Galates : « C'est donc en vain que vous avez souffert tant de maux, si toutefois c'est en vain. » *Galat.*, III, 4. En venant à ce qu'il a souffert lui-même, il s'exprime ainsi : « Sans cesse dans les tribulations, dans les angoisses, dans les prisons, dans les labeurs, les veilles, la faim, la soif et la nudité. » II *Cor.*, VI, *passim.* Il avait déjà dit : « J'ai reçu trente-neuf coups, j'ai trois fois été frappé de verges, une fois lapidé, plongé dans le fond de la mer une nuit et un jour; périls dans les flots, périls de la part des voleurs, périls du côté de ma nation, périls dans la solitude. » I *Cor.*, XI, 24-26. Ecoutons encore : « Les charges pressantes de chaque jour, la sollicitude de toutes les Eglises... Le préfet du roi Arétas, à qui la ville de Damas était confiée, voulait s'emparer de moi; mais les frères m'ont fait descendre par une fenêtre le long du mur dans une corbeille, et j'ai de la sorte échappé de ses mains. » I *Cor.*, XI, 28, *et seq.* Ailleurs il dit encore : « Nous avons été regardés comme des brebis qui doivent être égorgées. » *Rom.*, VIII, 36. Enfin, voici comment il s'exprime dans une autre épître : « Que Dieu répande sa miséricorde sur la famille d'Onésiphore; car elle n'a pas rougi de mes fers, et, s'étant transportée à Rome, elle m'a cherché avec une tendre sollicitude et m'a trouvé. » II *Tim.*, I, 16, 17.

4. Faut-il parler aussi des faux apôtres et des faux frères, de tant d'assauts multiples et divers? Les supplices et les mauvais traitements n'étaient pas les seuls moyens mis en œuvre; à cela s'ajoutaient les artifices des rhéteurs et les raisonnements des philosophes. Encore n'était-ce pas là les seuls ennemis, les hommes les plus vulgaires dirigeaient contre l'Eglise d'incessantes machinations. L'Apôtre le fait entendre quand il dit : « Alexandre, le fondeur d'airain, m'a causé bien des maux; fuyez-le vous aussi; car il a fait une violente opposition à nos paroles. » II *Tim.*, IV, 14, 15. De même que la mer n'est jamais exempte de vagues, de même l'âme de Paul était toujours accablée d'épreuves, de périls quotidiens, au dedans comme au dehors, par les discours et les actes, par la puissance de l'or, et par les trames de la ruse. Il n'est pas de langue capable d'exprimer cette nuée de traits, cette agitation des ondes. Telle était la dangereuse situation où se trouvaient alors les affaires, et même n'avons-nous pu que faiblement en représenter le danger; disciples et docteurs couraient les mêmes risques, tous étaient également menacés. Si les uns avaient eu le calme pendant que les autres subissaient la tentation, les premiers auraient pu consoler et raffermir les seconds; mais tous, je le répète, étaient poursuivis et frappés. A cette vue beaucoup de faibles se sentaient ébranlés, tombaient dans l'indolence, vivaient dans de continuelles anxiétés. N'apercevant que dans l'avenir les biens promis par la prédication, le royaume, la résurrection, l'incorruptibilité; et se voyant actuellement en butte aux tourments, aux chevalets, aux fournaises, aux prisons, aux guerres, aux inimitiés, aux répulsions, aux dangers, à la mort même; voyant de plus leurs docteurs jetés dans les cachots ou traînés dans les synagogues, partout accablés d'outrages, ils étaient comme sous une grêle incessante de maux, plongés dans une nuit profonde, sans possibilité d'en sortir et par là même profondément bouleversés.

Danger des disciples.

Remarquez cependant comme l'Apôtre les relève avec un seul mot. C'est ce qu'il fait également dans une autre épître : « Raffermissez les mains qui tombent de découragement et les genoux qui chancellent. » *Hebr.*, XII, 1. Il faut entendre ces paroles non des genoux et des mains visibles, mais bien des pensées qui penchent et succombent sous les épreuves accumulées. A ses conseils il ajoute la plus grande des consolations : « Encore un peu de temps, et celui qui doit venir viendra, il ne saurait tarder. » *Ibid.*, X, 37. Comme ce n'était cependant qu'en espérance, il les encourage d'une autre façon, non par des exemples étrangers, mais par leur propre exemple. « Souvenez-vous

des premiers jours, alors que venant d'être illuminés, vous avez soutenu le grand combat des souffrances. » *Ibid.*, 32. Sachez respecter votre passé, vos bonnes œuvres; puisez en vous-mêmes la force et la consolation; faites que la fin ne soit pas indigne du commencement. — Après les avoir exhortés de ces deux manières, il les stimule par un dernier trait. Et lequel? En leur déclarant que les fers contribuent à l'affermissement de l'Evangile. Ce ne sont pas seulement les morts ressuscités, les lépreux guéris, les démons chassés qui rendent témoignage à la vérité de la prédication; ce sont aussi nos chaînes. — Et comment, je vous prie, expliquer cette étrange parole, qu'on prendrait volontiers pour une énigme?

Ecoutez dans quel sens il faut l'entendre. Si nous prêchions sans aucun danger, sans avoir rien à souffrir de fâcheux ou de pénible, les hommes toujours disposés à nous jeter le blâme pourraient suspecter notre enseignement; mais, persécutés comme nous le sommes, exilés, poursuivis par le fer et le feu, jetés dans les précipices, souffrant des maux qu'on ne saurait énumérer, et cependant ne nous laissant pas vaincre, puisant même dans la douleur un nouveau courage, nous démontrons pleinement à ceux-là même qui s'obstinent dans l'impudence, que nous sommes les prédicateurs de la vérité, que nous portons en nous une forme divine, seule capable d'alléger ce terrible fardeau, de nous élever au-dessus de toutes les tribulations dans l'exercice de notre ministère; et que c'est enfin là ce qui nous a menés à la victoire, malgré tant d'empêchements et notre petit nombre. Si quelqu'un veut pleinement se convaincre qu'une force divine agit en nous, qu'il examine nos épreuves, nos périls, nos chaînes et nos prisons. Il n'appartient pas à la force humaine de triompher au milieu de tels précipices, de naviguer à travers ces ondes furieuses, de passer sous cette grêle de traits; cela n'appartient qu'à l'invincible puissance de Dieu. Donc la chaîne est la confirmation de l'Evangile, non-seulement pour les spectateurs, mais encore pour les victimes; elle manifeste et corrobore notre dévouement, elle nous élève au-dessus de toutes les embûches. De là ce que Paul disait : « La tribulation produit la patience, la patience fait l'homme éprouvé, l'épreuve sert de fondement à l'espérance, et l'espérance ne confond pas. » *Rom.*, v, 3-5.

5. Voyez-vous comment la tribulation confirme l'Evangile? Aussi, comme l'Apôtre demandait ailleurs d'être délivré des tentations, et dans ce but revenait souvent à la charge, lui fut-il répondu : « Il te suffit de ma grâce; car ma puissance se montre tout entière dans l'infirmité. » II *Cor.*, xii, 9. Il appelle infirmité les persécutions, les tentations, les dangers, les embûches, les peines de tout genre. Voici quelle est sa pensée : « J'aurais pu te mettre à l'abri de tout cela, prévenir la guerre, apaiser les flots; mais je ne l'ai pas voulu, afin de faire mieux éclater ma puissance. » — Elle ne se serait pas ainsi démontrée sans de telles épreuves; les épreuves étant arrivées, et se trouvant impuissantes, la manifestation est décisive. Ce n'est pas le pilote qui sait guider son vaisseau sur une mer tranquille, c'est celui qui sauve les passagers à travers les écueils, les flots et les vents déchaînés, que nous appelons un habile pilote. Ainsi du médecin qui dispute avec succès la vie du malade à des maladies compliquées; du général qui remporte la victoire quand il est de toute part accablé par des ennemis; du berger qui ramène son troupeau dans l'étable, après avoir lutté contre des loups et d'autres ravisseurs sans nombre. Il en est de même ici : ce qui frappe le plus d'admiration, c'est que les fidèles aient triomphé parmi tant de souffrances et qu'ils l'aient emporté sur leurs oppresseurs. Quand les Juifs eurent emprisonné Pierre, le fondement de la foi, et Jean, le fils du tonnerre, songez à quelles incertitudes ils étaient livrés, après les avoir fait sortir de la salle du conseil. En leur absence, ils se dirent ouvertement entre eux : « Que ferons-nous de ces hommes? » *Act.*, iv, 16.

Les Juifs, qui s'étaient abreuvés du sang des prophètes, ce peuple ivre de rage et de frénésie, qui non contents d'immoler les prophètes, avaient renversé les autels, qui se montraient plus féroces que les bêtes sauvages, qui récem-

ment encore, avaient répandu le sang du Seigneur jusqu'à la dernière goutte, en l'attachant à la croix; ces mêmes Juifs se sont maintenant emparé de deux pauvres pêcheurs sans instruction, simples, obscurs, plus muets que des poissons, dont l'un n'avait pas même su braver les menaces d'une faible servante; ils les tiennent au milieu d'eux étroitement garrottés, dénués de tout, sans aucune ressource pécuniaire, n'ayant ni la force du corps ni celle de l'intelligence, ni l'art de parler ni l'éclat de la naissance, ni la protection d'une puissante patrie, voués à l'exercice de la pêche, plongés dans une extrême pauvreté; et les voilà ne sachant qu'en faire, et disant : « Que ferons-nous de ces hommes? » Quelle grande chose que la vertu! N'est-il pas évident que les tribulations sont la confirmation de l'Evangile? Les magistrats leur disent : « Ne vous avons-nous pas formellement défendu de parler en ce nom? Vous voulez donc attirer sur nous le sang de cet homme? » *Act.*, v, 28. Si ce n'est qu'un homme, que craignez-vous? S'il est Dieu, pourquoi ne l'adorez vous pas? Ne vous êtes-vous pas écrié naguère : « Que son sang tombe sur nous et sur nos enfants? » *Matth.*, XXVII, 25. D'où vient que vous redoutez ce sang à l'heure présente, d'où vient l'agitation qui s'est emparée de votre esprit? N'avez-vous pas lié, flagellé, crucifié cet objet de votre haine? Ne l'avez-vous pas vu mort, détaché de la croix, enfermé dans le sépulcre, caché dans la terre? N'avez-vous pas sur ce sépulcre apposé votre sceau, gagné les soldats à prix d'argent, répandu le bruit que ses disciples avaient dérobé son corps? Je vous le demande encore, que craignez-vous? Pourquoi cette terreur que son sang vous inspire? — Vous le voyez, la vérité brille de toute part.

Comme après tant de manœuvres, ils sont témoins des progrès de la foi nouvelle, de ces commencements splendides, plus éclatants que les rayons du soleil, présage certain qu'elle s'emparera bientôt du monde entier, qu'elle détruira l'erreur de fond en comble, que l'erreur déjà ne peut en soutenir l'ineffable puissance; ils sont saisis de frayeur, ils tremblent devant leurs prisonniers, qu'ils condamnent, flagellent, entourent de piéges à leur gré, devant deux hommes seuls, et les plus simples des hommes. C'est pour cela que Paul voit dans les tribulations l'affermissement de l'Evangile; c'est pour cela qu'il écrit dans une autre lettre : « Je ne veux pas vous laisser ignorer, mes frères, que les choses qui me sont arrivées ont contribué puissamment au progrès de l'Evangile; car beaucoup de nos frères dans le Seigneur, ranimés par mes chaînes, l'annonçaient avec plus de fermeté, sans aucune crainte, et répandaient avec plus d'abondance la parole de Dieu. » *Philip.*, I, 12-14. Qui jamais a vu, qui jamais a ouï dire que les chaînes inspirent la fierté, augmentent la confiance, non-seulement du captif, mais encore de ses disciples? Il en était ainsi néanmoins : la prédication s'étendait de plus en plus par les obstacles mêmes; et, tandis que le maître était accablé, en butte à la violence, entouré de piéges, chargé de fers, les disciples redoublaient d'assurance, d'élan et d'énergie. Vous louez les paroles? Ah! plutôt, imitons la générosité, retraçons la vertu; que rien ne nous abatte, ne nous laissons troubler par aucune tribulation. Conclusion morale. Elles sont les ressorts de la piété, les ailes de la philosophie céleste; elles nous rendent plus forts, elles nous rendent invincibles; elles nous donnent un plus grand crédit auprès de Dieu, nous attirent plus largement sa bienveillance, fortifient la grâce en nous. Si nous voulons obtenir tous ces avantages, sachons tout supporter, je vous en conjure, rendons en tout gloire à Dieu, à qui revient la gloire, l'honneur, la puissance, en même temps qu'à son Fils unique et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VIII.

Prononcée dans l'église de Saint-Paul, les Goths faisant la lecture, et même après qu'un prêtre Goth eut prêché.

1. Je voudrais que les Grecs fussent présents aujourd'hui; en écoutant cette lecture, ils comprendraient quelle est la puissance du Crucifié, la puissance de la croix, quelle est la noblesse



de l'Eglise, l'inébranlable fermeté de la foi, la honte dont l'erreur est couverte, la risée dont les démons sont l'objet. Les doctrines des philosophes sont désormais renversées chez le peuple même qui parle leur langue ; nos enseignements prévalent et dominent dans les idiomes étrangers : leurs systèmes ont disparu comme une toile d'araignée; nos croyances demeurent plus fermes que le diamant. Qu'est devenue la parole de Platon et de Pythagore, de ceux qui brillèrent dans Athènes? Elle s'est évanouie. Et celle des pêcheurs et des faiseurs de tentes? Elle retentit non-seulement chez les Juifs, mais encore chez les nations étrangères, plus éclatante que les rayons du soleil, comme vous venez de l'entendre. Les Scythes et les Thraces, les Sarmates, les Maures, les Indiens, les peuples répandus jusqu'aux extrémités du monde, ont transporté la même vérité dans leur propre langue, et tous y puisent la saine philosophie. Jamais n'imaginèrent rien de pareil, pas même en rêve, ceux qui parmi les Grecs s'en vont portant la longue barbe, écartant de leur bâton ceux qu'ils rencontrent sur l'agora, secouant leurs longs cheveux incultes, ayant l'aspect de lions plutôt que d'hommes. Quant à nous, nous avons appris à faire consister la philosophie dans les sentiments de l'âme; et non dans l'extérieur du corps. Qu'une courtisane qui n'a pas pour elle la beauté, ait recours au fard, aux couleurs factices, à l'éclat des vêtements, à tant d'autres moyens semblables, pour se donner une grâce empruntée et déguiser sa laideur réelle; mais une femme naturellement belle, gracieuse, jeune et distinguée, s'en repose sur l'attrait vainqueur des dons de la nature, et nul n'a besoin de tels auxiliaires; elle les repousse même avec dédain, parce qu'ils cacheraient et déguiseraient plutôt ses avantages.

La même chose a lieu dans l'Eglise et chez les étrangers. Ceux-ci, n'ayant pas la beauté réelle ni les charmes de la piété, cherchent à se relever par la grâce du langage, l'élégance des expressions, les mots heureux, la parure même, la forme des vêtements et beaucoup d'autres artifices. Parmi nous rien de pareil ; on répudie toutes ces choses, tout ce qui frappe les yeux, pour ne laisser paraître que la vraie beauté; on n'aiguise pas sa langue, on ne vise pas à l'éclat du discours ; c'est dans la force des pensées que gît notre philosophie, c'est dans la manifestation des œuvres et dans la régularité de la vie que nos maîtres ne cessent de proclamer la grâce divine dont ils sont remplis. De là vient qu'ils ont pris en quelque sorte dans leurs filets, les solitudes avec les contrées habitées; et non-seulement la terre, mais encore la mer; en même temps que les villes, les montagnes, les collines et les vallées; avec la Grèce, les nations barbares; avec les hommes constitués en dignité, ceux qui vivaient dans la dernière indigence ; et les femmes avec les hommes, les jeunes gens avec les vieillards. Là ne s'est pas arrêtée leur course, ils sont allés plus loin; comme si ce n'était pas assez pour eux de conquérir notre terre, ils se sont élancés sur l'océan pour envelopper dans ces mêmes filets d'autres barbares et jusqu'aux îles Britanniques. Partout où vous irez, vous trouverez dans la bouche de tous les hommes le nom des pêcheurs; ce qui n'est certes pas un effet de leur puissance, mais bien de la puissance du Crucifié, qui leur avait préparé les voies, qui de ces hommes sans instruction aucune et plus muets que les poissons, avait fait des prédicateurs capables de vaincre tous les rhéteurs, tous les écrivains et tous les sophistes.

Que personne donc ne regarde comme un déshonneur pour l'Eglise que nous ayons fait lever et parler des barbares au milieu de vous. C'est plutôt la gloire et le triomphe de l'Eglise, c'est le rayonnement de la puissance renfermée dans la foi. Voilà ce que le prophète annonçait si longtemps d'avance : « Il n'est pas de langue, il n'est pas d'idiome où leur voix ne soit pas entendue; elle a passé par toute la terre, et leur parole a retenti jusqu'aux extrémités de l'univers. » *Psalm.* XVIII, 4, 5. Un autre retrace les mêmes faits sous une autre image : « Les loups et les agneaux paîtront ensemble, le léopard reposera à côté du chevreau, et le lion broutera l'herbe comme le bœuf. » *Isa.*, LXV, 25. Il n'est question ici ni des lions, ni des agneaux, ni des léopards, ni des chevreaux; ce sont des

images prophétiques annonçant que la férocité des hommes les plus cruels, calmée par l'heureuse influence de l'Evangile, ne se distinguerait plus bientôt de la mansuétude des hommes les plus doux. Voilà ce que vous contemplez aujourd'hui : ce peuple naguère le plus éloigné de nous par ces mœurs, se confond désormais avec les brebis de l'Eglise, est dans la même bergerie, vit dans les mêmes pâturages, prend part au même banquet.

2. Que les Juifs soient couverts de honte, eux qui lisent la lettre et ne comprennent point l'esprit. Que les Gentils courbent la tète, eux qui, voyant la vérité briller d'un plus vif éclat que le soleil, demeurent attachés à des statues de pierre et plongés dans la nuit. Que l'Eglise soit glorifiée, elle qui rayonne chez toutes les nations, comme portée sur des ailes. Le soleil est un bien commun, la terre l'est de même, ainsi que l'air et l'eau; mais la prédication évangélique l'est devenue beaucoup plus encore. De là ce langage de Paul : « J'espère obtenir quelque fruit parmi vous, comme chez les autres nations. Je suis redevable envers les Grecs et les barbares, les sages et les insensés; aussi mon désir est-il d'aller porter l'Evangile au milieu de vous qui résidez à Rome. » *Rom.*, I, 13-15. Et ne vous étonnez pas qu'il en soit ainsi dans le Nouveau Testament, puisque la même chose avait lieu dans l'ancienne alliance. En effet, le premier père de la synagogue et de l'Eglise, de celle-là selon la chair, de celle-ci selon l'esprit, était un barbare sorti du sein de la Perse, je veux parler du patriarche Abraham. Il n'avait pas ouï parler d'Ecriture, il ignorait la prophétie, il n'avait pas de maître, l'histoire lui était inconnue, puisque Moïse ne devait exister que longtemps après; il n'avait rien appris de ses ancêtres, rien des événements futurs. Il était né, je l'ai dit, il avait grandi dans la contrée des Perses; et tout à coup il acquit un tel degré de philosophie qu'il anticipa sur les préceptes évangéliques et qu'il en réalisa plusieurs dans sa vie. Ayant reçu l'ordre de quitter sa terre natale, d'abandonner sa maison, ses amis et ses proches, pour aller dans un pays étranger, il n'éprouva pas de faiblesse humaine, il ne se laissa pas enchaîner par ses affections, il ne pensa ni ne raisonna de la sorte : Délaissant le visible et le certain, irai-je me lancer dans l'obscur et l'incertain? Non, ayant la foi pour guide et la promesse de Dieu pour bâton, il se mit en route, repoussant ce qu'il avait sous la main, embrassant ce qu'il n'avait qu'en espérance; et c'est ainsi qu'il devint l'aïeul de l'Eglise.

Il nous est de même ordonné de mépriser les choses du siècle, celles qui frappent les yeux, et de nous porter par l'espérance vers l'inconnu, d'avoir la foi pour ancre et l'avenir pour but. A cela se rapportent ces expressions de Paul : « C'est par l'espérance que nous sommes sauvés; or, si nous voyons l'objet espéré, ce n'est plus de l'espérance. » *Rom.*, VIII, 24. Il a dit encore dans le même sens : « Cette courte et légère tribulation que nous souffrons dans le temps présent, prépare pour nous dans les sublimes hauteurs des cieux un poids éternel de gloire; car nous n'envisageons pas ce qui se voit, mais bien les choses invisibles. » II *Cor.*, IV, 17, 18. Ce bienheureux Abraham, après avoir abandonné sa patrie et fixé sa tente sur une terre étrangère, retrace de nouveau par ses actions les préceptes que donnera plus tard l'Apôtre. Il avait érigé ce splendide trophée, remporté cette étonnante victoire, terrassé les rois barbares, non par la force matérielle, mais par la puissance de la foi; comme ceux qu'il venait de sauver le pressaient d'accepter la récompense de ses fatigues, comme l'un de ces étrangers lui disait : « Prenez pour vous les chevaux, et laissez-nous les hommes, » que répondit-il? « Je lève la main en face du Dieu très-haut que je n'accepterai rien de vous, pas un bout de corde, pas une courroie de chaussure. » *Gen.*, XIV, 21-23. Ne voyez-vous pas là réalisée d'avance cette parole de l'Evangile : « Vous avez gratuitement reçu, donnez gratuitement? » *Matth.*, X, 8.

Grandeur de la foi de Moïse.

Moïse à son tour, quoiqu'élevé dans le palais d'un roi barbare, n'en éprouva pas la plus légère atteinte; il ne montra pas moins de philosophie que n'en avait montré le patriarche; dédaignant les mets délicats, s'élevant au-dessus de toutes les délices, foulant aux pieds les

trésors, la couronne et le sceptre de l'Egyptien, il n'eut d'autre ambition que d'aller avec ses frères pétrir et façonner l'argile. Voilà pourquoi l'admiration que Paul laisse éclater pour lui : « Il tenait les opprobres du Christ pour une richesse supérieure à tous les trésors de l'Egypte. » *Hebr.*, XI, 26. Montrant ensuite d'où provenaient ces sublimes leçons, il ajoute : « Il soutint la présence de l'invisible comme s'il l'eût vu, » c'est la foi à sa plus haute puissance. Gardons-nous donc d'estimer un déshonneur la présence des barbares dans l'Eglise, voyons-y plutôt son plus bel ornement.

Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, dès qu'il fut descendu sur la terre, commença par appeler à lui les barbares. Il était encore dans la crèche qui lui servit de berceau, quand les mages vinrent de la Perse pour l'adorer. Chose étonnante, inouïe! quand un roi doit faire son entrée dans une ville, tout se couvre de tentures et d'illuminations, les puissants et les magistrats vont tous à sa rencontre dans un pompeux appareil; ils sont accompagnés de flûtes, de trompettes, de harpes, de toute sorte d'instruments de musique; splendides sont les vêtements, splendides les guirlandes, la magnificence règne partout : et, quand le Roi des cieux vient en ce monde, rien de pareil, c'est absolument le contraire; une pauvre cabane, une crèche, une mère sans éclat, la plus profonde indigence. Et cependant, s'il l'eût voulu, il pouvait en venant ébranler le ciel et la terre, lancer la foudre devant lui; que dis-je? il n'avait qu'à montrer sa divinité, ce qui l'aurait emporté sur les pompes les plus éclatantes. Il n'a pas ainsi procédé; car il venait sauver, et non perdre les hommes, les corriger, et non les effrayer, foulant aux pieds dès le principe tout faste et tout orgueil humain. Aussi ne s'est-il pas simplement fait homme, il s'est fait pauvre, il s'est choisi une humble mère, une vile habitation, atteignant du premier pas et dès sa naissance les dernières limites de la pauvreté. Quelle est la femme, dites-moi, serait-ce la plus misérable de toutes celles qui mendient leur pain, qui n'ait pas une couche pour y déposer son nouveau-né? Celui-ci n'a pas de berceau, il n'a qu'une crèche telle quelle, dans une cabane délaissée, pas même dans une hôtellerie. C'est dans ce splendide et magnifique appareil qu'il fait son entrée en ce monde. Que cette entrée ne porte pas à votre esprit l'idée d'un déplacement; n'y voyez que de la condescendance de l'incarnation.

3. C'est aussi l'incarnation que Paul nous annonce en s'exprimant ainsi : « Quand il aura introduit de nouveau son premier-né dans ce monde; » *Hebr.*, I, 6; car où pourrait entrer celui qui est présent partout et qui remplit tout? C'est l'incarnation, encore une fois, qui se manifeste dans cette parole. En paraissant donc avec une telle humilité sur la terre, en foulant aux pieds le faste humain, en rejetant toute prétention, il nous enseigne à tous de vivre dans la modestie, à ne pas mépriser l'indigence, à respecter la mendicité, à ne pas soupirer après les richesses, à regarder les pompes d'ici-bas, non comme une grandeur réelle, mais comme une chose plus légère que l'ombre, plus mobile que la feuille, plus trompeuse que le rêve. A peine introduit, il appelle à lui les barbares, et les plus barbares de tous, les mages, des hommes parvenus au dernier degré de l'impiété. Comme le mal avait tout gagné dans le monde, comme la superstition régnait partout avec l'odeur et la fumée des sacrifices, le remède n'apparaissait nulle part; la loi était impuissante, les prophètes n'avaient rien pu corriger; ni les exhortations, ni les miracles, ni les reproches, ni les châtiments, n'avaient servi de rien, le sang humain inondait la terre, la nature elle-même était outragée; entendez le Prophète : « Ils ont immolé leurs fils et leurs filles aux démons; » *Psalm.* CV, 37; les autels étaient renversés, les prophètes égorgés, le seul temple élevé au vrai Dieu penchait vers sa ruine et se trouvait peuplé d'idoles, le peuple placé au milieu des autres pour les instruire leur devenait une occasion de blasphème : « Mon nom est par votre fait blasphémé parmi les nations; » *Isa.*, LII, 5; les holocaustes, les solennités, les néoménies et les sabbats, toutes les autres cérémonies du culte, la vertu ne les animant plus, étaient un objet de mépris et de répulsion; la voix accusa-

trice de Dieu descendait du ciel, et sur la terre retentissaient les voix gémissantes des prophètes, les désordres régnant de toute part y joignaient la leur; la puisssance du mal était effrayante, on eût dit une épaisse nuée, une nuit profonde, l'iniquité exerçait insolemment son empire, une sorte de proscription pesait sur la vertu, la tempête était au loin déchaînée, les vagues se succédaient sans interruption, à chaque instant de nouveaux naufrages, tous allaient sombrer, on n'entendait plus la voix du pilote, l'art des nautonniers demeurait sans pouvoir; seuls dominaient les esprits de malice; plus d'espoir de salut, nul n'osait invoquer la puissance divine; et comment l'eût-on osé, quand les accusations des prophètes et la honte des anges qui président aux destinées de chaque nation, s'opposaient à cette prière? Les choses elles-mêmes appelaient le Créateur de tout, celui qui, dès l'origine, avait façonné le genre humain.

La maladie touchait donc à son dernier période, cette maladie causée surtout par l'orgueil et l'arrogance; le bouleversement était complet : c'est alors que le Fils de Dieu, quittant le trône paternel, descendit sur la terre. En entendant toutefois qu'il s'est élancé, gardez-vous bien de croire qu'il a changé de demeure et qu'il a quitté les cieux; tandis qu'il résidait dans le sein virginal, il était auprès de son Père. Ne demandez pas comment, ne cherchez pas à vous expliquer ce mystère; quand c'est Dieu qui agit, il ne faut avoir recours qu'à la foi, à la soumission, à l'adhésion de l'âme. Lorsqu'il fut donc venu et qu'il eut vu le malade étendu sur sa couche, je veux dire le genre humain croupissant, non dans une couche ordinaire, mais dans l'iniquité, abandonné des médecins, assailli par les passions, vaincu par le mal; lorsqu'il eut vu la nature humaine consumée par toute sorte de maladies, désespérant désormais d'elle-même, et le médecin qui devait guérir ses plaies devenu son accusateur implacable, je veux dire la loi ne servant plus qu'à l'aggravation de ses crimes et de sa responsabilité; lorsqu'il eut considéré sa faiblesse accablante et la gravité de son état, ce qui n'exigeait pas moins que l'intervention même de Celui qui nous a d'abord créés, voici comment il s'y prend dès le principe : il revêt notre nature débilitée et vaincue, pour recommencer la lutte dans de telles conditions; du premier coup il déracine l'orgueil, source de tous les maux.

C'est l'orgueil, en effet, qui de l'ange a fait le démon, comme le dit clairement l'Apôtre : « Ne choisissez pas un néophyte, de peur que, s'enflant d'orgueil, il n'encoure le même jugement que le démon. » I *Tim.*, III, 6. C'est encore l'orgueil qui fit chasser Adam du paradis; ayant écouté cette parole : « Vous serez comme des dieux, » *Gen.*, III, 5, séduit par une telle espérance, il porta la main sur l'arbre défendu, méconnaisant la loi, transgressant le précepte. Aussi Dieu a-t-il préparé le remède qui convenait à la maladie. Il a fait pour les passions de l'âme ce que les médecins recommandent pour les infirmités du corps, ce que nous faisons nous-mêmes, procédant par la voix des contraires, réchauffant la partie refroidie, humectant le membre desséché. L'âme s'étant élevée et comme enflée par l'arrogance, il emploie le remède le plus propre à réprimer cette élévation, à réduire cette enflure. Et ce remède, quel est-il? A l'orgueil il oppose la mort; et non-seulement il a voulu que notre corps fût mortel, mais encore il l'a rendu sujet à la pourriture, à la décomposition, il en a fait la pâture des vers, un foyer de puanteur : c'est ainsi qu'il a posé les fondements de l'humilité, ne permettant pas que l'homme même le plus superbe puisse franchir certaines limites. Quoi de plus repoussant qu'un cadavre humain? quoi de plus misérable qu'un mort?

Sollicitude de Dieu envers les hommes.

4. Ne vous révoltez pas de ces images, mon bien-aimé; voyez-y plutôt la sollicitude de Dieu pour nous. Le mort n'a plus la pénible impression de ces choses, et le vivant se fait d'un corps étranger une école de philosophie. Quelque haut qu'il porte la tête, quelque grandes que soient ses prétentions, s'il approche d'une tombe, dès qu'il en sent les exhalaisons, dès qu'il aperçoit le peu que nous sommes, il se rabaisse et s'humilie, il descend jusqu'à l'enfer

même. Et pour vous bien convaincre que Dieu s'est réellement proposé ce but, qu'il a voulu, non ravaler notre nature, mais réprimer notre orgueil et tenir constamment l'homme dans les bornes de l'humilité, l'orgueil ayant été la première cause de sa chute, écoutez ce que dit le prophète Isaïe : « Comment es-tu tombé du ciel, ô Lucifer, toi qui t'élevais dès l'aurore? » *Isa.*, XIV, 12. Il ne s'adresse pas à l'astre qui porte ce nom, puisque cet astre n'est jamais tombé, mais garde au ciel la place et poursuit la course qui lui fut assignée. Quel est donc le sens de cette parole : « Comment es-tu tombé du ciel, ô Lucifer, toi qui t'élevais dès l'aurore? » C'est d'un roi barbare qu'il parle ainsi; il le nomme Lucifer à raison de l'éclat qui l'entoure, du diadème et de la pourpre, de la brillante escorte de ses satellites, du reflet des armes, de l'or qui reluit partout, du poli des lances, de tout l'appareil qu'il déploie; c'est aussi parce qu'il porte en tout lieu l'épouvante et la destruction.

La preuve qu'il ne parle pas de l'astre appelé Lucifer, et que c'est ici une métaphore, c'est qu'il poursuit en ces termes : « Tu disais dans ton cœur : Je m'élèverai jusqu'au ciel, je placerai mon trône au-dessus des étoiles, et je serai semblable au Très-Haut. » *Ibid.*, 13. Or, nul n'ignore qu'un astre n'a ni pensée ni intelligence ni parole; il s'agit donc d'un roi blasphémateur, superbe et fastueux, qui tient cet insolent langage. Quel est ce roi? Nous pouvons aussi le dire; mais vous ne devez pas tout apprendre de nous, il est bon que par votre méditation et votre vigilance vous scrutiez les trésors cachés des livres saints; revenez au passage du prophète, et vous saurez quel était ce roi, son peuple et son époque; il est écrit : « Donnez au sage une occasion, et il deviendra plus sage. » *Prov.*, IX, 9. Ce fut quand ce roi, après avoir acquis tant de gloire et de richesses, envahi le monde entier, reculé les bornes de son empire, fut tout à coup enlevé par la mort, que le prophète, voyant les vicissitudes des choses humaines, s'écria : « Comment es-tu tombé du ciel, ô Lucifer, toi qui t'élevais dès l'aurore? » toi qui renversais les rois et ravageais les peuples? Puis il ajoutait avec une piquante ironie : « Tu disais en toi-même : Je monterai jusqu'au ciel, je placerai mon trône au-dessus des étoiles, et je serai semblable au Très-Haut. Et maintenant tu descendras dans l'enfer, on te donnera la pourriture pour couche, et les vers pour couverture. » Vous le voyez, Dieu a voulu que telle fût la destinée de notre corps, pour qu'elle devînt un remède à notre jactance. L'homme se montrant si fier pendant la vie, il l'instruit et le corrige par les humiliations qui suivent la mort, en lui remettant en mémoire les vers, la puanteur, la putréfaction, afin qu'à cette pensée il revienne de son arrogance, détournant ses yeux du présent qui l'enorgueillit, et les portant sur sa fin prochaine et sur le changement qui doit s'opérer en lui. Voilà pourquoi nous avons en partage un corps sujet à la souffrance pendant la vie, foyer d'infection après la mort.

Si, telle étant notre nature, beaucoup se laissent emporter à ce degré d'arrogance et de folie de se croire égaux à Dieu, de prétendre s'élever jusqu'au ciel, à quelle iniquité se seraient-ils arrêtés sans un tel frein? Ce n'est pas seulement un roi qui montre de semblables prétentions, c'est encore un autre, dont le prophète Ezéchiel relève ainsi la démence : « Tu as dit : Je suis Dieu, et non un homme habitant les profondeurs de la terre; quand tu seras sous la main de ceux qui te perceront, oseras-tu dire encore : Je suis Dieu, et non un homme? » *Ezech.*, XXVIII, 2. Voyez-vous comme il insinue que la mort est entrée dans ce monde pour réprimer l'orgueil, pour étouffer dans sa racine la funeste pensée que le diable au commencement jeta dans l'âme de notre premier père? De cette même pensée naquit l'idolâtrie, le comble de la perversité humaine, puisque c'est la prétention que beaucoup ont eue d'être égaux à la divinité. Les dieux de la Grèce, en effet, ne sont que des hommes divinisés; c'est pour empêcher ce sacrilége que Dieu nous a soumis à la mort, nous faisant ainsi toucher la faiblesse de notre nature. Voilà pourquoi le Fils unique de Dieu s'est entouré dans sa naissance des humiliations les plus propres à nous convaincre de notre

néant, à nous persuader de fouler aux pieds tout ce qu'on appelle grandeurs humaines; ainsi s'expliquent la pauvreté de son réduit et le dénûment de sa mère; c'est encore pour cela qu'il attire à lui des barbares aussitôt après son arrivée. Mais pour quel motif encore? Le genre humain était profondément perverti, je le répète, tous désespéraient de leur salut; aussi le Sauveur s'empare-t-il dès l'abord de la citadelle du démon et se saisit-il de ses armes les plus puissantes, afin que personne ensuite n'ait plus un motif de désespérer. Il se propose en outre de confondre les Juifs, qui n'osent pas eux-mêmes avancer. Voici des hommes qui ont fait un long voyage pour le voir et l'adorer, demandant partout « où est le Roi des Juifs? » *Matth.*, II, 2.

5. Chose étonnante, chose incompréhensible! c'est une voix barbare qui la première annonce le Fils de Dieu dans la Judée, où cependant avaient vécu les prophètes, les patriarches et les justes, où se trouvaient la loi, l'arche, le testament, le temple, les sacrifices, le culte tout entier : ceux qui se sont nourris au milieu de toutes ces lumières sont instruits par des étrangers; ceux qui n'avaient jamais ouï parler de ces choses deviennent les instituteurs du peuple qui les a dans ses mains. De là cette parole ironique du prophète David : « Pourquoi les nations ont-elles frémi, et les peuples ont-ils médité de vains projets? » *Psalm.* II, 1. Comment sont-ils restés dans le vide ceux qui n'ont pas accueilli le Sauveur prophétisé? Ainsi n'ont pas fait les mages; quittant leur patrie, leur maison, leurs amis et leurs proches, bravant tous les dangers, ils ont entrepris une longue pérégrination. Parvenus à la ville royale, ils demandent où est né le nouveau Roi, sans se préoccuper du courroux de celui qui règne, des fureurs de la multitude, des piéges qui peuvent leur être tendus dans cette même ville. Ils ont la mission de prêcher, ils enseignent la sagesse, ils sont déjà martyrs, quoique vivant encore, ils affrontent la mort, les périls n'ont rien qui les effraie, ils dédaignent la vie présente, ils proclament avec assurance ce qu'ils ont appris, ils annoncent le nouveau-né au milieu de ce peuple, dans les murs de cette cité. L'étoile se cache, pour qu'ayant perdu leur guide ils soient dans la nécessité de s'instruire auprès des Juifs, ou mieux de les instruire en les interrogeant; ils ne demandent que le lieu de la naissance, n'en ignorant pas le fait. Or, voyez la divine sagesse et la manière dont ils sont appelés : Dieu ne leur envoie pas un prophète, qu'ils n'eussent pas admis, ni un apôtre, qu'ils n'eussent pas écouté; ni des écritures, qu'ils ne connaissaient pas : pour les tirer de l'erreur, il se sert des choses qui leur sont les plus familières, dans lesquelles ils furent de tout temps versés. Ils sont mages, ils font profession d'étudier le cours des astres : une étoile leur apparaît qui les amène hors de leur patrie; étoile qui n'est pas du nombre de celles que nous voyons, mais qui manifeste plutôt sous cette forme une vertu invisible et divine. Cette étoile les attire pour les détacher désormais du culte des astres, pour les soustraire au joug de l'astrologie.

Saint Paul imitateur du Christ.

Paul marche à cet égard sur les traces du Seigneur, puisqu'il dit : « Soyez mes imitateurs, comme je suis moi-même l'imitateur du Christ. » I *Cor.*, IV, 6. De même que le Seigneur, quand il veut appeler les mages, fait briller une étoile à leurs yeux, afin que la vue d'une chose qui leur est si familière les entraîne aisément, qu'ils viennent contempler le souverain Maître des étoiles, et qu'ils renoncent à cet esclavage pour devenir ses serviteurs; de même l'Apôtre, voulant abolir la circoncision, envoie Timothée après l'avoir circoncis. C'est aux Juifs que devait être envoyé ce disciple; mais, comme il était né d'un père gentil, quoique d'une mère juive, il n'avait pas reçu la circoncision : en l'y soumettant, Paul agit à la façon des pêcheurs, qui mettent l'appât à l'hameçon avant de le jeter à la mer. La mer, c'est ici la synagogue, les Juifs sont les poissons, Timothée est l'hameçon, la circoncision l'appât, Paul le pêcheur; et celui-ci se garde bien de jeter l'hameçon à la mer sans y avoir mis l'appât : ainsi s'explique la circoncision de Timothée. Si Paul l'eût envoyé sans cette précaution, les poissons auraient fui, ne voyant que l'hameçon; au lieu qu'en

reconnaissant leur nourriture habituelle, ils y viendront avec avidité, de telle sorte que la proie ne sera pas ainsi perdue : attirés par la circoncision, ils seront retenus par la parole doctrinale. L'événement justifia cette prévision ; le disciple circoncis fut accepté par ses frères, et sur ce point abrogea la loi. Telle est l'économie du plan divin : un abaissement d'abord, et puis une élévation.

Ainsi fit encore le Christ en appelant les barbares. De même que, pour rappeler les hommes, il a revêtu l'humanité, dans la forme et dans la nature ; de même, pour appeler les mages, il fait passer une invisible vertu dans l'éclat d'une étoile. La marche même qu'elle suit vous montre qu'elle n'est pas du nombre des autres ; elle ne va pas de l'orient à l'occident, elle va du nord au midi, position de la Palestine par rapport à la Perse ; de plus, elle brille le jour, et non la nuit, ce que ne fait pas une étoile ; autre différence, elle paraît et disparaît tour à tour ; enfin, elle se dérobe quand les mages entrent à Jérusalem, elle brille de nouveau quand ils s'éloignent du roi. D'où il résulte clairement qu'elle est une force douée d'intelligence, qu'elle se meut au gré d'une volonté. Ce n'est pas la seule preuve, remarquez aussi qu'après les avoir conduits à la crèche, elle ne brille plus au ciel et s'arrête sur la terre, à l'endroit même où se trouve l'enfant, sur sa tête en quelque sorte ; une étoile n'aurait jamais pu indiquer un lieu si petit et si restreint. Vous savez parfaitement qu'à raison de sa hauteur, elle ne pourrait pas même indiquer une ville, et diriger perpendiculairement ses rayons sur un point dont elle est séparée par une telle distance. Celle-ci montre un étroit réduit, et même une crèche, se plaçant près de la tête de l'enfant, et disparaît aussitôt que sa mission est remplie : dernier trait qui la distingue de toute étoile.

Grandeur de la foi des mages.

6. Si les mages disent : « Nous avons vu son étoile, » *Matth.*, II, 2, c'est une locution qui tient à leurs études accoutumées; mais, dès qu'ils y sont amenés, leur erreur se dissipe. Or, s'ils voient la vérité dès qu'ils aperçoivent l'étoile, c'est qu'ils ont adoré l'enfant ; tant qu'ils eussent cru voir une étoile ordinaire, ils ne l'eussent pas adoré. Qu'espéraient d'un tout petit enfant ces étrangers, ces voyageurs, ces barbares ? Comment pouvaient-ils savoir qu'il remporterait la victoire, qu'il les paierait de retour, eux venus de si loin ? Ne voyaient-ils pas le danger suspendu sur sa tête ? Comment ne leur vint-il pas en pensée que cet enfant serait selon tout apparence dépouillé de la vie, mis à mort par le monarque régnant ? Et lui-même quel signe de royauté leur offrait-il dans sa personne ? Où se trouvait son palais, ses gardes, ses soldats, ses serviteurs, et les lances, et les boucliers resplendissants d'or, et les somptueux portiques, et les eunuques rangés autour de lui ? Rien de semblable, tout l'opposé, la crèche, une humble cabane, un logement d'emprunt, une mère pauvre, un extrême dénûment, de misérables langes. A qui donc offraient-ils l'or, l'encens et la myrrhe ? N'est-il pas évident que la foi les élevait au-dessus de tout ? Sublime et diverse était la signification de leurs dons ; elle avait la dignité d'une prédication véritable. Il ne faut pas rejeter cette interprétation descendue maintenant dans le vulgaire, que par l'encens ils reconnaissaient la divinité de cet enfant, sa royauté par l'or, sa passibilité par la myrrhe, qui présageait sa sépulture et servit réellement à l'ensevelir : voilà ce qu'ils annonçaient en acte. Ce qui s'accomplissait n'avait donc pas l'astronomie pour cause, mais bien l'économie du plan divin. Celui qui venait apporter la vertu sur la terre, n'allait certes pas introduire l'astronomie ; il devait plutôt la détruire de fond en comble, puisqu'il ferait tout dépendre dans la vie de la volonté ou de la résistance, du bien ou du mal.

C'est encore pour cela qu'il nous a menacés de la géhenne et qu'il nous a préparé le royaume du ciel; si nous n'étions pas libres, si nous étions enchaînés à la nécessité, il ne nous eût fait ni menaces ni promesses, les uns et les autres supposant l'action de la volonté. Non, il n'eût pas établi de lois, il n'eût fait entendre aucune exhortation, il n'eût jamais accompli de si grandes choses, si le genre humain portait le joug de la nécessité; mais, comme nous sommes libres, maîtres de notre volonté, nous

corrompant dès lors par la négligence, nous élevant et nous améliorant par le zèle, le Sauveur est venu nous porter des remèdes appropriés à cette situation et devant nous conduire au salut; il s'est efforcé de corriger les hommes par la crainte de l'enfer et l'espérance du ciel, en les élevant par ses lois à la philosophie véritable. Que les généalogies, que le cours des astres ne mènent pas la vie humaine, les faits suffisent à le démontrer, sans le secours même des Ecritures. Si l'homme est soumis à la fatalité, si tout est déterminé dès sa naissance, pourquoi châtiez-vous le serviteur qui vous a volé? pourquoi traînez-vous devant les tribunaux votre femme adultère? pourquoi vous sentez-vous humilié vous-même quand vous avez commis du mal? Si le péché provient réellement de la nécessité, comment ne pouvez-vous pas même supporter une parole blessante, et regardez-vous comme un intolérable affront que quelqu'un vous appelle homicide ou fornicateur? Dès que la faute ne dépend pas de votre volonté, l'action n'est plus même une faute, ni la parole un affront. En prononçant donc un jugement sur les autres, en n'épargnant pas les criminels, en rougissant de vos faiblesses, en les dérobant à tous les regards, en vous révoltant contre ceux qui vous les reprochent, vous proclamez en autant de façons que la nécessité ne pèse pas sur nous, que nous avons le redoutable honneur de la liberté; car nous savons bien pardonner à ceux qui ne sont pas libres.

Si quelque possédé du démon vient à nous frapper, à déchirer notre manteau, à nous faire même une blessure, non-seulement nous ne le punissons pas, nous ne l'appelons pas en justice, mais nous en avons encore sincèrement pitié. Pour quelle raison? Parce que ce n'est pas le libre arbitre qui les y pousse, mais bien la force du démon. Si les autres péchés étaient donc commis sous l'impulsion de la nécessité, nous montrerions la même indulgence. Mais, comme nous savons qu'il n'y a pas là de nécessité, nous sommes inflexibles, maîtres à l'égard des serviteurs, maris envers les femmes et réciproquement, pères envers leurs enfants, docteurs envers les disciples, princes envers les sujets, législateurs envers les subordonnés; nous recherchons et punissons avec sévérité les fautes commises, nous avons recours aux tribunaux, nous n'épargnons ni châtiments ni réprimandes: en un mot, nous ne négligeons rien pour retirer du vice notre serviteur ou notre fils. C'est encore pour cela que nous appelons des pédagogues, que nous envoyons les enfants à leurs instituteurs avec des menaces ou même avec des punitions. Pourquoi, je le demande encore, et dans quel but? Si c'est dans leur destinée d'être pervers, à quoi bon employer de tels moyens? Il est donc manifeste que l'enfant ne subit pas une nécessité, que tout dépend de son libre arbitre. De là les remèdes que nous employons, de là nos efforts pour l'arracher à l'indolence et l'amener à la vertu. Je demande en outre pour quel motif nous traversons la mer, nous cultivons la terre, nous élevons des cités, nous mettons tout en œuvre contre les maladies, ne ménageant pas la dépense, appelant les médecins, entassant les remèdes, modérant nos appétits, réprimant la concupiscence. Si, comme vous le prétendez, la vie et la mort sont des choses fatales, c'est en vain que vous prodiguez l'argent, que les médecins vont et viennent; inutiles sont tous les raisonnements et toutes les précautions des malades.

Ce qui montre que tout cela n'est pas superflu, c'est la conduite universelle; elle renverse la doctrine de la fatalité : nous voyons par là que nous n'en sommes pas les esclaves, que tout en nous porte le noble caractère de la liberté. A quoi serviraient nos peines et nos sueurs pour acquérir la vertu? s'il est décrété d'avance qu'un tel homme doit être bon, qu'il dorme ou se repose, il le sera; ou mieux, on ne peut pas réellement l'appeler bon, puisqu'il ne saurait se dispenser de l'être. Pourquoi donc tant de labeurs et de fatigues? Si cet autre doit fatalement être mauvais, il a beau s'imposer d'incessantes sollicitudes, il sera mauvais; mais encore ne pouvons-nous pas le qualifier ainsi, puisqu'il n'est pas libre. De même, en effet, qu'un homme possédé du démon, — j'en reviens au même exemple, — s'il se porte à nous outrager,

nous ne le regardons pas comme coupable, nous ne tenons pas même cette conduite pour un outrage réel, sachant qu'il agit sous l'impulsion d'une force étrangère ; de même ne devons-nous pas appeler mauvais celui qui n'est tel que d'une manière irrésistible, ni bon celui qui se trouve soumis à la même nécessité. Si nous ne raisonnons pas de la sorte, tout sera confusion, désordre, bouleversement; il n'y aura plus ni vertu ni vice, ni sciences ni lois, ni rien de semblable. Voyez-vous où tend le démon avec ce trompeur appât, ce qu'il a voulu faire du monde entier, où tout aboutirait? N'ignorant pas ces choses, et d'autres en plus grand nombre que je pourrais énumérer, si je savais qu'elles suffisent aux âmes droites et sincères, fuyons l'iniquité, embrassons la vertu, et surtout rendons-nous Dieu propice, afin d'éviter plus tard la géhenne et d'acquérir les biens éternels. Puissions-nous tous les avoir en partage, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire au Père, en même temps qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

:xhortation ›rale.

HOMÉLIE IX.

Qu'il ne faut monter les degrés ni du cirque ni des théâtres. Comme il avait causé de la tristesse à ses auditeurs, et que même, dans la réunion qui suivit ce dimanche, il les avait encore blessés pour avoir lui-même gardé le silence en laissant parler à sa place un évêque venu de la Galatie, il prononça cette homélie dans la grande église, prenant pour texte ce mot : « Mon père travaille jusqu'à cette heure, et je travaille aussi. »

1. Nous vous avons dernièrement touchés au vif en vous parlant des théâtres et des jeux équestres; or, cela même nous remplit de joie, et nous pouvons nous appliquer cette parole de l'Apôtre : « Qui me cause un sentiment de bonheur, si ce n'est celui qui s'afflige à mon occasion? » II *Cor.*, II, 2. Je vois un grand fruit résulter de cette tristesse. Les médicaments qui guérissent les ulcères font d'abord éprouver une vive douleur, et c'est ainsi qu'ils arrêtent la suppuration : de même la parole qui fait une douloureuse impression à l'âme de l'auditeur, détermine le commencement de sa guérison. Dans notre corps, la chair gangrenée ne sent ni le fer, ni l'action des remèdes, ni la cautérisation; aussi, quoi qu'on emploie, ne peut-elle revenir à la vie, dès qu'elle a perdu le principe et la base de toute guérison : celle qui sent l'action du fer, du remède ou du feu, pourra bientôt redevenir saine. La même chose a lieu par rapport aux âmes : quand elles ont perdu toute sensibilité, un changement n'est pas facile; quand elles savent s'humilier, se confondre et gémir sous le coup des reproches, c'est la meilleure garantie qu'elles se dégageront bientôt du vice. Voilà pourquoi le bienheureux Paul, qui ne l'ignorait pas, approuvait tant ceux qui savaient pleurer et se réjouissaient de leur douleur; tandis qu'il désespérait en quelque sorte de ceux qui n'éprouvaient rien : « Sans être affectés d'aucune tristesse, ils se sont livrés à l'impudicité, à toute espèce d'actions immondes, en même temps qu'à l'avarice. » *Ephes.*, IV, 19. Qui ne sait pas gémir, quel moyen d'amendement possède-t-il encore? il faut avant tout qu'il l'apprenne. Voyant à quel point vous possédez cette heureuse science, nous avons grand espoir en vous : puisqu'un seul entretien vous a fait saigner l'âme, vous a jetés dans de cruelles angoisses, dans l'abattement et la perturbation, il est évident que, si nous en ajoutons un ou deux encore, vous serez délivrés de toute infirmité. Et la preuve que je ne vous le dis pas par adulation, c'est vous qui la donnez, en rendant par votre conduite un témoignage éclatant à la vérité de mes paroles.

Après avoir ainsi souffert et ressenti de telles angoisses, vous nous avez présenté le dimanche suivant un plus magnifique spectacle, un auditoire plus nombreux, un redoublement d'attention et de zèle : vous étiez tous suspendus à nos lèvres, et nous rappelant les petits de l'hirondelle, quand ils tendent avec avidité la tête hors de leur nid. Puis, comme nous avions cédé la parole à notre frère venu de la Galatie, et que nous honorions, soit parce que les lois de l'Eglise ordonnent de recevoir ainsi les

étrangers, soit à cause de ses cheveux blancs, voilà que vous vous retiriez avec les plus vives réclamations, manifestant votre peine, comme si depuis longtemps vous eussiez souffert la faim, soupirant après une voix néanmoins si sévère, qui ne vous avait nullement ménagés, qui vous avait même causé de si vives angoisses : vous étiez comme un enfant que ni les reproches ni les coups ne peuvent éloigner de sa mère, qui la suit toujours en pleurant, s'attachant à sa robe, se traînant après elle avec des cris plaintifs. Aussi mon âme est-elle dans l'allégresse et ne puis-je vous dissimuler mon bonheur en prenant la parole au milieu de tant de douces affections, à la vue de toutes ces têtes invariablement tournées vers moi. Ce spectacle m'est plus doux, plus suave que la lumière du jour, je me sens vivre en m'adressant à des auditeurs aussi bienveillants, qui non-seulement applaudissent, mais veulent se convertir; qui, loin de fuir devant les reproches, se réfugient auprès de celui qui les reprend.

Je vais donc vous parler avec un redoublement d'ardeur et de joie, en complétant aujourd'hui ce que je vous disais naguère; je laisse maintenant les reproches de côté, dans la crainte qu'en attaquant sans cesse la torpeur je ne m'expose à décourager le zèle. Garderions-nous d'ailleurs le silence, ce qui s'est passé hier suffirait amplement pour détourner du funeste amour des jeux hippiques ceux-là même qui les suivent avec le plus d'emportement et de frénésie. Le malheur arrivé dans l'hippodrome, cette scène sanglante a rempli la ville de deuil, les femmes accouraient avec de déchirantes clameurs, l'agora retentissait de lamentations, tandis qu'on transportait au milieu de la foule le malheureux que les chars avaient mis en lambeaux. Un homme qui devait le lendemain, comme je l'ai su, célébrer la fête de son mariage, quand tout était prêt pour cette joyeuse fête, ayant à traverser le cirque par l'ordre du préteur, fut pris entre les chars qui luttaient de vitesse; et c'est là qu'il a trouvé une mort violente et lamentable, la tête même ayant été tranchée, ainsi que les autres extrémités.

2. Voyez-vous les résultats de vos courses? — Et que nous importe, me direz-vous peut-être, à nous qui sommes assis sur les gradins? — C'est vous surtout que cela regarde; car, si vous n'accouriez pas avec tant d'empressement à de tels spectacles, ces malheurs n'arriveraient pas dans la lice. Je ne veux pas cependant revenir sur un pénible discours et raviver votre blessure; laissant ces réflexions à votre conscience, j'essaierai de compléter les idées dernièrement émises. Que disions-nous donc? « Que le Christ est appelé fondement, parce qu'il supporte, maintient et coordonne tout. » I *Cor.*, III, 11. Je veux maintenant vous le démontrer par une autre parole de l'Apôtre; après l'avoir dit, voici comment il s'interprète lui-même : « Comme il est la splendeur de la gloire de Dieu, le caractère de sa substance, portant tout par la puissance de sa parole, accomplissant par lui-même la purification, il est assis à la droite de la majesté suprême dans les hauteurs des cieux. » *Hebr.*, I, 3. Que signifie le mot *porter* dans ce texte? Diriger, gouverner, disposer, conserver, soutenir. Non-seulement il a tout fait passer du néant à l'être, mais encore il pourvoit à la conservation des choses créées, comme le Père lui-même. C'est ce que le Sauveur disait : « Mon Père travaille jusqu'à cette heure, et je travaille aussi. » Voilà pourquoi les Juifs s'acharnaient à le perdre, l'accusant de détruire le sabbat, et plus encore de déclarer qu'il avait Dieu pour Père, se disant égal à Dieu.

Résultats funestes des courses.

Où sont maintenant les hérétiques, ceux qui ruinent si follement leur salut, ne voulant pas que le Fils soit égal au Père? Qu'ils écoutent le langage de l'Evangéliste; et quand je dis l'Evangéliste, j'entends le Christ qui donne l'impulsion à son âme : qu'ils écoutent et qu'ils soient confondus, qu'ils mettent un terme à leur frénésie. Les Juifs le poursuivaient, parce que lui-même se proclamait égal à Dieu; et les hérétiques étouffent d'indignation, parce que nous lui rendons cette même gloire, obéissant à ses propres enseignements. — Mais cette affirmation, disent-ils, n'est ni de lui ni de l'Evangéliste; elle est simplement posée par les Juifs. — C'est là surtout ce qui vous accuse et vous condamne, que les Juifs l'aient compris malgré

Contre les hérétiques.

leur dépravation, et l'aient conclu de ses paroles, et que vous ne le voyiez pas, aveugles volontaires ! Ce n'est pas leur conviction qu'ils formulaient, c'est une conséquence qu'ils tiraient du langage même du Christ. Et pour vous convaincre que les Juifs ne parlaient pas en leur nom, que l'affirmation est bien celle de l'Evangéliste, ou plutôt celle du Christ, qui l'inspirait, comme je l'ai dit tout à l'heure, examinez attentivement les expressions : « Mon Père. » N'est-il pas évident pour tous, sans en excepter l'homme le plus dénué d'intelligence, que le Sauveur entend par ce mot s'approprier la filiation divine? qu'en complétant ainsi sa pensée « ... travaille, et je travaille aussi, » il insinue clairement l'égalité? Il n'a pas dit : Lui travaille, et moi je le sers; il travaille, et je concours à son œuvre. Observez comment il s'est exprimé : « Mon Père travaille, et je travaille aussi. »

Vous le voyez donc, la sentence ne vient pas des Juifs, elle était déduite des paroles prononcées par le Christ. Si c'eût été là une fausse opinion émise par les Juifs; s'ils l'avaient accusé de se faire égal à Dieu, tandis qu'il eût pensé le contraire; s'ils avaient interprété son langage dans un sens qu'il aurait repoussé, l'Evangéliste n'eût certes pas laissé cette parole sans démenti, il l'eût condamnée d'une manière claire et formelle. Les historiens sacrés n'y manquent pas en semblable occasion, ni Jésus lui-même. Je vais essayer de vous le démontrer par un ou deux exemples. Quand le Christ énonce une pensée que les Juifs comprennent autrement qu'il ne l'a dite, l'Evangéliste rétablit aussitôt la vérité; et, pour que vous n'ayez aucun doute à cet égard, écoutez de quelle façon Jean s'en explique. Le jour où Jésus, entrant dans le temple et s'étant armé d'un fouet, expulsa les vendeurs, en leur disant : « Ne faites pas de la maison de mon Père une maison de négoce, » *Joan.*, II, 16, les scribes et les pharisiens s'approchèrent et lui dirent : « Quel signe nous donnez-vous que vous avez le droit d'agir de la sorte? » *Ibid.*, 18. Que leur répondit-il? « Détruisez ce temple, et dans trois jours je l'aurai rebâti; » *Ibid.*, 19; ce qu'il entendait de son propre corps. Eux ne le comprirent pas de cette manière, et ce qu'ils dirent le prouvent bien : « On a mis quarante-six ans à construire ce temple, et vous le relèveriez en trois jours? » *Ibid.*, 20. Ils parlaient du temple lui-même, de l'édifice matériel; et, dans le fait, on avait mis quarante-six ans à le construire après le retour de Babylone, par la raison que les ouvriers étaient souvent interrompus par les incursions des barbares : ce ne fut qu'après ce long temps que le temple fut terminé.

Ainsi donc, Jésus appliquait cette parole à son corps, laissant entrevoir la croix et la résurrection; car voilà bien ce que renferment ces mots : « Détruisez ce temple, et dans trois jours je l'aurai rebâti. » Les autres l'entendaient de leur temple; d'où cette exclamation : « On a mis quarante-six ans à construire ce temple, et vous l'aurez relevé dans trois jours? » L'Evangéliste ne passe pas cette parole sous silence; il la corrige en ajoutant : « Mais lui parlait du temple de son corps. » *Ibid.*, 21. Au lieu de dire : Détruisez ce corps, il a dit : « Détruisez ce temple, » voulant ainsi montrer que Dieu l'habite : Détruisez un temple bien supérieur à celui des Juifs. Dans l'un réside la loi; dans l'autre le législateur lui-même : dans l'un, la lettre qui tue; dans l'autre, l'esprit qui vivifie : l'un possède la verge d'Aaron; l'autre, la verge de Jessé.

3. Dans une autre circonstance, après le miracle de la multiplication des pains, étant passé avec ses disciples sur la rive opposée, il leur tint ce langage : « Gardez-vous du levain des pharisiens et des sadducéens. » *Marc.*, VIII, 14; *Matth.*, XVI, 6. L'entendant parler de levain, ils pensèrent qu'il faisait allusion aux pains; mais telle n'était pas son intention, il les mettait en garde contre la doctrine des pharisiens. Cette divergence entre sa parole et leur pensée, il la fait disparaître, en leur disant : « Etes-vous donc encore, vous aussi, sans intelligence? Ne vous souvenez-vous pas des cinq pains et du nombre de corbeilles que vous avez remplies, des sept pains et du nombre également de corbeilles? Comment ne comprenez-vous pas qu'il est question non des pains, mais de la doctrine des pharisiens, afin que vous vous teniez sur

vos gardes? » *Matth.*, xv, 16; Voyez-vous de quelle manière l'Evangéliste d'abord, et puis le Christ lui-même corrigent une fausse opinion? Il en est de même quand il s'agit de son égalité avec Dieu : si lui-même ne l'avait pas enseignée, si c'eût été là simplement une fausse conséquence que les Juifs eussent tirée de sa parole, l'Evangéliste n'aurait pas manqué de détruire ce soupçon, et de dire que les Juifs supposaient qu'il avait voulu se faire égal à Dieu, mais que Jésus n'avait rien affirmé ni démontré de semblable. Pour connaître par ses propres expressions ce qu'il voulait graver dans l'intelligence des hommes, reprenons le discours de plus haut, et voyons ce dont il voulait se défendre dans cette occasion.

De quoi était-il accusé? De travailler le jour du sabbat : « Les Juifs le poursuivaient, est-il dit dans l'Evangile, parce qu'il faisait de telles œuvres le jour du sabbat. » Quelles œuvres? Il avait guéri le paralytique, en lui donnant l'ordre d'emporter son lit et de s'en aller dans sa maison. On interrogeait cet homme, on lui demandait quel était celui qui donnait de tels ordres le jour du sabbat; il répondit : « Celui-là même qui m'a guéri, m'a dit : Prends ta couche, et va-t-en dans ta maison. » Irrités de cette conduite, ils le poursuivaient comme coupables d'avoir profané le jour du repos et renversé la loi de fond en comble. Que dit le Christ pour sa justification? « Mon Père travaille jusqu'à cette heure, et je travaille aussi. » Certes, il eût pu dire bien d'autres choses s'il avait voulu simplement se défendre, et non manifester son égalité. Il n'était pas sans exemple que le repos du sabbat eût été méconnu, et d'abord dans la prise de Jéricho. Comme les Hébreux voulaient forcer les murailles, il leur fut ordonné d'en faire le tour pendant sept jours consécutifs au son des trompettes; et c'est ainsi que les murailles furent renversées. Or, il est évident pour tous que dans ce nombre devait nécessairement se trouver le sabbat, de quelque façon qu'on fasse le compte. Le sabbat ne fut donc pas alors observé. Il était encore prescrit dans la loi que tout homme serait circoncis le huitième jour; de là l'obligation, quand un enfant était né le jour du sabbat, de le circoncire le sabbat suivant. Les prêtres le méconnaissaient avec encore plus de liberté, puisqu'il leur était ordonné d'offrir ce jour-là des sacrifices; car, dans une immolation, il fallait dépouiller la victime, allumer le feu, placer l'offrande sur l'autel, porter de l'eau, fendre du bois, retirer les cendres, faire beaucoup d'autres travaux contraires au repos du sabbat.

Ajoutez que la création elle-même manque à cette loi : le soleil travaille le jour du sabbat, la lune poursuit sa course, le chœur varié des astres répand son éclat, les vents soufflent, les sources jaillissent, les fleuves coulent, la mer s'agite, la terre produit, la fécondité des plantes et des animaux ne s'arrête jamais, pas plus que celle de l'espèce humaine. Quand une femme doit enfanter dans le jour du sabbat, les lois de la nature ne sont pas suspendues que je sache et n'attendent pas que ce jour soit passé pour suivre leur cours; elles s'accomplissent à toute heure sans distinction. Les célestes puissances s'occupent elles-mêmes le jour du sabbat, et ne laissent pas de remplir leur ministère. Pourquoi donc, je vous prie, quand il avait tant de moyens de défense, n'en a-t-il mis aucun en avant? pourquoi n'a-t-il pas dit, par exemple : Pouvez-vous bien m'accuser de violer le sabbat, quand les prêtres le méconnurent à Jéricho et le méconnaissent encore dans le temple? Osez-vous formuler contre moi cette accusation, quand le soleil et la lune, tous les astres, toutes les créatures, celles de là-haut et celles d'ici-bas, s'affranchissent de ce précepte? Non, il ne dit rien de semblable; laissant tout cela de côté, il va droit au Père; et vous avez entendu ce qu'il dit : « Mon Père travaille, et je travaille aussi. » Il ne se borne donc pas à se défendre, il veut attester l'égalité d'honneur. Au lieu de dire : Je travaille, comme travaille la nature elle-même; ne voulant pas descendre au rang des créatures, il a dit : Je travaille, parce que mon Père travaille. C'était déclarer qu'il avait même substance et même pouvoir.

Le Seigneur se justifie comme vrai Fils de Dieu.

4. Il ne se justifie pas comme s'il était au rang des créatures, mais bien comme le vrai Fils de Dieu. Pour vous montrer que ce ne sont

pas ici de simples conjectures, je vous rappellerai que les disciples un jour violèrent aussi le sabbat, lorsqu'ils enlevèrent des épis pour apaiser leur faim. Or, les Juifs étant venus les dénoncer au Maître, en lui disant : Ne voyez-vous pas ce qu'ils font le jour du sabbat? il ne mentionne nullement le Père; mais voici ce qu'il dit : « N'avez-vous pas lu ce que fit David quand il éprouva la faim? comme il entra dans le tabernacle et mangea les pains de proposition, quoiqu'il ne lui fût pas permis d'en manger pas plus qu'à ses compagnons? N'avez-vous pas lu que les prêtres dans le temple manquent au sabbat, sans que ce soit une faute? » *Matth.*, XII, 3-5. Ainsi donc, quand il explique la conduite de ses serviteurs, ce sont des serviteurs qu'il propose en exemple; quand il s'agit de sa conduite à lui, c'est le Père. Quelquefois, à la vérité, il emploie d'autres moyens de défense, comme lorsqu'il dit : « L'homme reçoit bien la circoncision; et vous vous indignez contre moi de ce que j'ai guéri l'homme tout entier, le jour du sabbat? » *Joan.*, VII, 23; et dans une autre occasion : « Quel est celui d'entre vous qui ne détachera pas sa brebis ou son bœuf? » *Luc.*, XIII, 15. Mais rien là ne doit nous surprendre; car il ne parle pas toujours comme Dieu, parfois il parle aussi comme homme, étant tout ensemble homme et Dieu. Il s'exprime ici dans la plénitude de sa dignité : « Mon Père travaille jusqu'à cette heure, et je travaille aussi. » De là l'observation de l'Evangéliste, que les Juifs le poursuivaient, non-seulement parce qu'il détruisait le sabbat, mais encore parce qu'il déclarait Dieu son Père, se faisant égal à Dieu.

Volontiers je poserai cette question à l'hérétique : Affirmait-il que Dieu fût son Père, ou ne l'affirmait-il pas? Etait ce là l'opinion des Juifs, ou bien la déclaration du Christ? Quelque impudent que soit notre adversaire, force lui sera de reconnaître la vérité. En disant : « Mon Père travaille jusqu'à cette heure, et je travaille aussi, » détruisait-il le sabbat ou ne le détruisait-il pas ? Il est manifeste qu'il le détruisait. Je travaille, a-t-il dit, et le Père travaille. Ni la solution du sabbat, ni l'égalité du Christ avec le Père ne peuvent donc être considérées comme l'opinion des Juifs; c'est le Christ lui-même qui les affirme. Comment dès lors prétendez-vous que l'une de ces choses est enseignée par le Christ, tandis que l'autre est soupçonnée par les Juifs? l'une n'est-elle pas la conséquence de l'autre? ne sont-elles pas étroitement unies et proclamées de la même manière par l'Evangéliste? En effet, c'est toujours lui qui parle et qui développe l'enseignement du Christ. A propos des accusations élevées par les Juifs, ils déclarent qu'ils le poursuivaient, je le répète, non-seulement parce qu'il portait atteinte au sabbat, mais encore parce qu'il disait Dieu son Père, se faisant égal à Dieu.

C'en est assez pour réfuter les hérétiques, et nous pourrions nous en tenir là; mais, si de plus vous désirez apprendre quelle est l'œuvre accomplie par le Père, et celle accomplie par le Fils, je vous dirai que c'est la conservation de toutes les créatures, le gouvernement incessant de l'univers. Tout ce que nous voyons fut créé dans l'espace de six jours, « et Dieu se reposa le septième; » *Gen.*, II, 2; l'action de la providence ne connaît pas de repos; et c'est cette providence que le Christ appelle une opération, quand il dit : « Mon Père travaille, et je travaille aussi, » pourvoyant à tout, en ayant soin, ne laissant rien tomber dans le désordre ou rentrer dans le néant. La saine doctrine nous étant transmise et démontrée, mettons notre conduite au niveau de notre foi, puisque la science du dogme ne suffit pas pour le salut, et qu'il y faut de plus une vie irréprochable; si bien qu'en rendant de toute façon gloire à Dieu, nous obtenions les biens promis. A lui gloire et puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE X.

Prononcée dans l'église de l'Apôtre, après une courte allocution d'un autre évêque sur ce texte : « La moisson est grande, mais peu nombreux sont les moissonneurs. »

1. Avez-vous vu ce vieillard ou bien ce jeune homme : vieillard par le corps, jeune homme par la pensée? avez-vous vu cette florissante

vieillesse, cette vigueur qui brave les années? Il en est ainsi dans la religion, c'est l'opposé de ce qui se passe dans le monde. Ici la vieillesse est frappée d'inaction et d'inutilité : un soldat parvenu à cet âge ne peut plus tendre l'arc, lancer le trait, brandir la lance, monter à cheval, escalader les murailles, rien faire de pareil; un pilote de même, quand les années ont affaibli son corps, ne saurait plus tendre les cordages, déployer les voiles, manier le gouvernail, déplacer les agrès, lutter contre les ondes, remplir enfin les devoirs de son état. Prenons encore l'agriculteur pour exemple : vieux, il est désormais incapable d'atteler les bœufs, de conduire la charrue, de déchirer la terre et de creuser les sillons, de soigner les arbres, de se joindre à la troupe des moissonneurs, de se livrer à quelque occupation active. Les vieillards restent à la maison; ils ont l'excuse de l'âge, ou plutôt ils subissent les chaînes de la vieillesse comme une grande et terrible nécessité. Ainsi n'est pas le docteur de l'Eglise; c'est alors surtout qu'il luttera, qu'il exercera le ministère de la parole, et la magistrature de l'enseignement, qu'il s'efforcera de corriger les mœurs du peuple. Inutile dans toute autre condition, la vieillesse est éminemment utile dans l'Eglise et dans tous les travaux de la vertu. C'est à cet âge que le bienheureux Abraham mérita les plus belles récompenses; alors, oui, précisément alors, il vainquit les tyranniques sentiments de la nature, en immolant son fils. Il l'immola dans son âme, sinon dans la réalité; par son intention, sinon par le glaive; c'est alors qu'il devint prêtre et sacrificateur de ses propres entrailles : franchissant, pour ainsi parler, les bornes de la nature et s'élançant jusqu'aux frontières des cieux, il accomplit cette étonnante merveille.

Paul aussi, le docteur de l'univers, soutint ses plus grandes luttes dans l'âge le plus avancé; son vieux corps supporta les chaînes et séjourna dans les prisons avec une constance inébranlable; il s'en fait lui-même honneur : «Moi, Paul, accablé de vieillesse, et maintenant enchaîné pour le Christ Jésus. » *Philem.*, 9. Si je parle ainsi, ce n'est pas que je méprise la jeunesse; car ceux qui foulèrent à leurs pieds l'ardente fournaise étaient jeunes et même des enfants; Jérémie reçut à cet âge le don des prophéties; Daniel était également bien jeune quand il dompta les lions, et quand, pour avoir montré ce courage admirable, il lui fut donné d'interpréter au milieu de tous les songes du roi, de lui rappeler à lui-même ce qu'il avait vu : la jeunesse ne fut pas un obstacle à la vertu de l'homme. Je l'ai dit, dans les choses temporelles, la vieillesse avancée et l'extrême jeunesse sont le plus souvent un obstacle insurmontable : dans les combats de la vertu, il n'en est plus de même; il suffit d'une ferme résolution, d'une âme bien disposée. En cela ni la jeunesse n'est incapable d'agir, ni la vieillesse n'est frappée de stérilité; dans l'un et l'autre âge vous verrez des fruits abondants et mûrs, pourvu, je le répète, qu'on ait une âme vigilante, connaissant la vraie philosophie, sachant attirer la bonté divine par l'abondance de la vertu. Que personne donc ne prétexte ni jeunesse ni vieillesse pour excuser son apathie; car aujourd'hui même, beaucoup de jeunes gens occupent avec honneur ce théâtre spirituel, tandis que des vieillards se couvrent de honte dans les hippodromes. Il y a des vieillards aussi qui s'honorent, en même temps que par leurs cheveux blancs, par le zèle avec lequel ils écoutent la parole de Dieu; et des jeunes gens qui vont dans les spectacles aggraver la folie de la jeunesse.

Il en est beaucoup qui sont là devant nous; mais je suis insatiable : ce n'est pas un grand nombre que j'en voudrais, c'est tous, et pas un qui fût hors de l'église. Aussi, tant qu'un seul est éloigné, j'éprouve un cruel déchirement de l'âme. Le berger, laissant là les quatre-vingt-dix-neuf brebis, s'en allait à la recherche de la seule qui s'était égarée; il n'avait ni repos ni trève qu'il ne l'eût ramenée à la bergerie. Ce nombre de cent clochait tant qu'il ne l'avait pas retrouvée; il ne fut réel que lorsqu'il l'eut sauvée. Ne me dites donc pas que nous n'avons perdu qu'un frère; songez plutôt que c'est un frère, un être pour lequel Dieu montre tant de sollicitude et de si grandes choses se sont

accomplies, pour lequel le sang divin a coulé, une si précieuse rançon a été payée; un être pour lequel le pavillon des cieux est tendu, le soleil allumé, pour lequel la lune suit sa course, le chœur varié des étoiles brille au firmament, l'air circule, la mer se déploie, la terre est ferme sur ses bases, les sources jaillissent, les fleuves coulent, les montagnes se tiennent debout, les prés et les jardins, les plantes et les arbres existent, et cette immense végétation, et tout ce que vous contemplez dans les montagnes, les déserts, les villes, les plaines, les forêts et les côteaux, cette innombrable multitude de poissons, tant de genres de quadrupèdes, tant de diverses espèces d'oiseaux; pour lui, les prophètes et les apôtres, pour lui des miracles à l'infini : à quoi bon poursuivre cette énumération? pour lui le Fils de Dieu s'est fait homme, il est mort pour lui.

Dieu prend soin du salut des hommes.

2. Songez au soin que Dieu prend du salut des hommes, et n'en dédaignez aucun; mais, après que sera terminée cette réunion spirituelle, allez à la recherche de celui qui n'y a pas été, et ne vous arrêtez pas que vous ne l'ayez rejoint et ramené à sa mère, que vous ne l'ayez délivré de ses funestes habitudes, arraché de sa prison, retiré du fond de la mer, sauvé de la dent des bêtes féroces. Quelle excuse, quel espoir de pardon auriez-vous sans cela? Nous voici près du tombeau des apôtres; nous avons devant les yeux leurs blessures et leurs stigmates, ce sang qui coule plus précieux que l'or, ces chaînes, ces fléaux, ces morts quotidiennes, tout ce qu'ils ont souffert pour l'Eglise. Nous voyons le disciple de Paul parcourant avec Paul le monde entier, l'élève rivalisant avec le maître, cette jeune tête portant le même joug avec le puissant taureau; nous voyons le frère du premier des apôtres, ce pêcheur qui déploya si bien ses filets, et qui prit des hommes au lieu de poissons, ce héraut de l'Evangile : nous sommes là parmi les souvenirs de leurs grandes actions comme dans de luxuriantes prairies. Quant à ceux qui ne sont pas avec nous, ils occupent les gradins du cirque, contemplant des animaux privés de raison, se lançant réciproquement le sarcasme et l'outrage, allumant des luttes et des fureurs dénuées de tout prétexte, se livrant à des joies pires que toute douleur, parce que des cochers triomphent, parce que des chevaux sont écrasés. Que peut-on concevoir de plus déraisonnable? Pourquoi vous réjouissez-vous, je vous prie? Pourquoi vos tressaillements et vos transports, cette allégresse que vous en emportez? Et vous, pourquoi cette tristesse, cette honte qui vous fait courber le front et qui pèse sur votre âme, à propos d'un cocher qui remporte la victoire sur un autre? En quoi cela vous touche-t-il? quel motif peuvent avoir cette tristesse ou cette joie? de quel châtiment n'êtes-vous pas digne dans les deux cas, vous occupant de la sorte d'animaux privés de raison et d'hommes qui n'en ont guère plus, alors que vous n'avez aucun souci de votre âme chaque jour bouleversée par les passions?

Mais n'allons pas de nouveau consacrer à ce désordre tout notre discours et tout notre temps; laissant à votre charité le soin de corriger ceux qui s'y livrent, occupons-nous du texte qui vient d'être lu : j'essaierai donc de vous conduire dans les riches prairies des divines Ecritures. Elles réalisent admirablement cette image; elles sont comme ces prairies où se trouvent mille fleurs diverses, toutes d'une merveilleuse beauté, et chacune captivant les yeux du spectateur à mesure qu'ils y tombent. Le bienheureux David attire à lui notre intelligence, ainsi que cette parole apostolique adressée à Timothée; ou bien encore le fier langage d'Isaïe raisonnant sur la nature humaine, et par-dessus tout le discours de Jésus leur Maître, disant à ses disciples : « Abondante est la moisson, mais peu nombreux sont les moissonneurs. » *Matth.*, IX, 37. Courage donc, et tâchons, si vous le voulez bien, d'exposer le sens de ce texte, après l'avoir de nouveau placé sous vos yeux; quelque succint qu'il soit, il nous offre un océan immense de pensées. Appliquons-nous à l'étudier avec une attention infatigable.

Voyant la multitude écartée, Jésus dit à ses disciples : « Grande est la moisson, mais peu nombreux sont les moissonneurs. » Quelle est cette moisson, je vous le demande, et pourquoi désigne-t-il ainsi cette doctrine? La moisson est

le but de tout. Après que la semence jetée dans les sillons a reçu l'impression de l'humilité, et que s'étant ainsi gonflée elle s'est emparée de la terre qui l'avoisine; après qu'elle a projeté des fibres multipliées et poussé de profondes racines, elle commence par s'épanouir à la surface; puis elle s'accroît sous l'action du soleil, de l'air et de la pluie secondant la fécondité de la terre; c'est alors une herbe tendre d'où se dégagent des feuilles délicates; puis encore elle présente un épi vert, que le retour des chaleurs mûrit par degrés, si bien que la tige et l'épi se forment entièrement et le fruit apparaît enfin dans toute sa plénitude. Le moment est venu pour l'agriculteur d'aiguiser sa faucille, d'appeler les moissonneurs, et de transporter ainsi dans sa maison le blé qu'il a recueilli. La moisson est donc bien le terme où vont aboutir tous les travaux de la campagne. Cela posé, comment parle-t-il de moisson, je vous le demande encore, quand on n'en est qu'au début? L'impiété règne sur tous les points du monde, le feu brûle sur les autels, on adore les idoles, Jésus n'est pas honoré, une nuit épaisse enveloppe l'univers; la tempête sévit et la mer est furieuse, les vents bouleversent l'existence humaine, les passions exercent leur tyrannie, tout disparaît sous les ondes.

Partout, en effet, la fornication, l'adultère et la mollesse; partout la cupidité, la rapine et les luttes acharnées; le sang arrose la terre, le sang rougit la mer, les hommes ajoutent le massacre à l'horreur du naufrage; des combats sans fin, les guerres étrangères sont aggravées par le spectacle des guerres civiles, par les égorgements les plus affreux, les immolations les plus exécrables; on sacrifie les enfants sur les autels des idoles, la nature est méconnue, les liens du sang sont brisés; partout des précipices ou des écueils d'autant plus terribles qu'ils demeurent parfois cachés; et pas un pilote, à part un petit nombre chez les Juifs; personne qui veuille obéir, les nautonniers se querellent et se battent, se jetant les uns les autres à la mer. Les Scythes, les Thraces, les Maures, les Indiens, les Perses, les Sarmates, les habitants de la Grèce et de l'Epire, toutes les nations que le soleil éclaire, sont prosternés devant les démons; ces esprits pervers animent tout de leur souffle empoisonné; les villes et les campagnes, les lieux mêmes les plus déserts, la mer comme la terre, les barbares comme les Gentils, les montagnes, les forêts et les collines. La seule nation des Juifs, qui semblait adorer le vrai Dieu, qui possédait les prophètes et quelques germes de la science divine; mais le temps avait tout ébranlé, et les instituteurs de cette nation en étaient devenus les accusateurs; loin de former et d'entraîner les autres à la piété par ses exemples, elle leur était alors une pierre d'achoppement; ce que le Prophète lui déclarait en ces termes : « A cause de vous mon nom est blasphémé parmi les nations. » *Isa.*, LII, 5; *Rom.*, II, 24.

3. Comment donc, lorsque tant de maux couvraient la terre, lorsque la bonne semence n'était pas encore jetée et que le champ n'était pas expurgé des ronces, des broussailles et des mauvaises herbes qui l'encombraient, lorsque la charrue n'avait pas tracé le moindre sillon, le Sauveur peut-il parler de la sorte : « Grande est la moisson? » Pourquoi même désigne-t-il ainsi l'Evangile ? Pourquoi ? Parce que les choses étaient précisément telles, et qu'il allait envoyer ses apôtres par tout l'univers. Or, il est probable qu'ils étaient dans l'agitation et le trouble, qu'ils se faisaient ce raisonnement : Mais est-il possible que nous seuls, n'étant que onze, puisque l'un est devenu la proie du démon, hommes sans crédit, sans instruction, pauvres, obscurs, dénués de tout, n'ayant qu'une tunique, marchant nu-pieds, ne portant ni ceinture, ni bâton, pas même une obole, puissions parcourir le monde entier dans les dispositions où nous le voyons, le détacher de ses vieux usages, lui persuader de nouveaux enseignements, l'amener à d'autres croyances? Quand aurons-nous arraché les épines, répandu la semence, cultivé leur entendement, et recueilli les fruits? Qui croira ne devoir pas nous mettre en pièces, nous pousser à travers les précipices? Comment pourrons-nous ouvrir même la bouche, nous tenir debout, engager la discussion, paraître devant tant de milliers

d'hommes? Comment apaiserons-nous la fureur des tyrans et les assauts des peuples? Comment viendrons-nous à bout de l'argumentation des philosophes, de l'éloquence des rhéteurs, de la force des préjugés et des vieilles habitudes, de la malice des démons et des innombrables maladies qui possèdent les âmes?

N'étant que onze, encore une fois, corrigerons-nous jamais tous les habitants de la terre : simples, les savants; nus, ceux qui sont couverts d'armes; subordonnés, ceux qui gouvernent? N'ayant qu'une langue, triompherons-nous de langues sans nombre, et diverses, et barbares? Qui nous supportera, ne pouvant pas même nous entendre? — C'est pour prévenir ces raisonnements et le trouble qui devait en être la conséquence, que l'Evangile parle ici de moisson; ce qui revient à dire : Tout est prêt, tout est disposé : je vous envoie recueillir des fruits prévus; vous pourrez semer et moissonner le même jour. Comme l'agriculteur sort avec joie, avec des transports d'allégresse, pour aller faire la moisson, n'ayant plus devant les yeux ni fatigue, ni difficulté, allant vers une récolte certaine, qui revient sûrement au bout de l'année, ne voyant nulle part d'obstacle, aucun empêchement, aucune incertitude, ni pluie, ni grêle, ni sécheresse, ni ces fatales légions de sauterelles; non, rien de semblable dans l'âme de celui qui va commencer la moisson ; ils se mettent tous au travail en menant des chœurs de danse, en bondissant de bonheur : vous aussi, vous devez aller de même moissonner dans le monde, et votre bonheur doit encore être plus grand. Oui, c'est une moisson qui se présente, une moisson facile, une moisson abondante au delà de toute expression; il suffira de parler, ce sera là toute votre fatigue. Mettez seulement votre langue à mon service, et vous verrez quels fruits mûrs sont entassés dans le grenier royal. Aussi, les envoyant ensuite, leur disait-il : « Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » *Matth.*, XXVIII, 20.

C'est lui qui rendait aisées les choses difficiles; ce que le Prophète annonçait : « Je marche devant vous, et j'aplanirai les montagnes, » *Isa.*, XLV, 2, s'est visiblement accompli dans la vie des apôtres : le Christ les précédait et leur aplanissait la voix. Ce même Isaïe l'annonçait encore avec sa voix puissante : « Toute vallée sera comblée, toute montagne et toute colline sera abaissée. » *Ibid.*, XL, 4. Il ne parle pas des montagnes ou des collines matérielles, qui n'ont jamais subi ce changement; il désigne par cette image, les superbes, les arrogants, les hommes enflés d'eux-mêmes. Le Christ les a tous humiliés, mais d'une humilité sublime; de ces montagnes il a fait une plaine. S'il les appelle de ce nom, ce n'est pas à cause de l'élévation de leurs pensées, c'est à cause de leurs vaines prétentions, de la stérilité de leur âme, de la frivolité de leurs discours. L'arrogance est stérile comme une montagne ardue ; et ce n'est pas même assez dire, elle l'est incomparablement plus. Une telle montagne ne produira rien d'utile; mais l'arrogance ne se borne pas à ne produire aucun fruit, elle gâte celui qu'on avait déjà, elle arrête toute germination; par contre l'humilité, non contente de conserver le fruit qu'on possède, en fait encore germer de plus nombreux.

4. De ce que nous venons de dire sont un exemple frappant le pharisien et le publicain. Le premier montant au temple avec des sentiments d'orgueil, non-seulement n'y trouva pas le plus léger avantage, mais encore y perdit beaucoup : le second étant venu vide et dénué de tout bien, en retira le plus grand mérite; comme il se contenta de gémir et de courber la tête en se déclarant un misérable, il descendit pleinement justifié, et par là même bien supérieur au pharisien. Pour que tout vous soit clairement montré dans la réalité même, pour personnifier à vos yeux cette montagne et cette colline abaissées par le Christ, laissons de nouveau la parole à Paul : Ce faiseur de tentes, — j'aime, vous le savez à le désigner par son art, voulant vous apprendre que le travail n'est nullement un déshonneur, que c'est plutôt l'oisiveté qui flétrit et déshonore, — ce Paul, ayant débarqué à Salamine, fut mandé par le proconsul, avec qui se trouvait alors un magicien. C'était un double danger, l'orgueil de la puissance et

les ressources inconnues du savoir. Voyant donc que ce magicien, comme une bête malfaisante et cruelle, était un obstacle pour le proconsul et devait intercepter sa propre doctrine, il s'écria par l'impulsion de l'Esprit saint : « O homme, plein de toute ruse et de toute perversité, fils du démon. » *Act.*, XIII, 9. Ce n'est pas toujours un mal d'accuser avec force ; le mal consiste à frapper sans raison, et c'est à ce dernier péché que le Christ dénonce le supplice; tandis qu'à faire de vifs reproches en temps opportun, on imite le médecin qui tranche à propos et fait ainsi disparaître la pourriture. Voilà ce que fait Paul : « Ne cesseras-tu pas de troubler les voies droites du Seigneur ? » *Ibid.*, 10. — Il ne supporte pas votre parole, ô Paul ; ajoutez donc un syllogisme vraiment apostolique ; arrêtez sa langue, fermez-lui la bouche, ne laissez pas couler le flot impur. — Que fait-il alors ? Montrant qu'il n'est pas en lutte avec les hommes, il dit : « Et voilà que maintenant la main du Seigneur est sur toi. » *Ibid.*, 11. Celui qui disait à ses disciples : « Je suis avec vous tous les jours, » *Matth.*, XXVIII, 20, est en ce moment avec Paul ; et l'Apôtre, fort de cette promesse, l'invoque, le prie de se porter pour vengeur, de lui venir en aide, et d'enlever les obstacles. « Et maintenant voilà que la main du Seigneur est sur toi. »

Quelle condescendance de la part du Christ ! Quelle confiance dans l'Apôtre ! comme il frappe avec autorité, et comme le Seigneur ratifie promptement la sentence ! Qu'est-ce que la main du Seigneur ? Une puissance contraire et vengeresse. Le Sauveur était partout avec eux, prêt à les exaucer, leur imposant ce devoir de la moisson, ne les abandonnant pas à la peine ou bien au dégoût, leur venant toujours en aide. « Il resta frappé de cécité, ne voyant plus pour un temps. » Ainsi la punition est tempérée par la bienveillance; c'est un avertissement, et non une punition véritable ; c'est une correction plutôt qu'une destruction. Il ne lui dessécha pas la main, il ne trancha pas sa langue qui prononçait de mauvais discours, il ne lui brisa pas les jambes ; il arrêta simplement l'usage de ses yeux. Comme il avait été lui-même guéri de cette manière, et détourné de sa fatale course dans la voie de l'erreur, il applique à cet autre égaré le même remède ; c'est comme s'il lui disait : Et moi aussi, je me précipitais dans le mal, une menace de mort était dans mes yeux ; c'est donc à bon droit que je devins aveugle, afin de mieux voir. Je t'applique également ce remède, je te prive des yeux du corps, pour ouvrir ceux de l'âme. — N'est-ce pas la montagne devenant une plaine, la colline abaissée, la moisson parfaite, la récolte toute préparée, les fruits mûrs recueillis, Paul n'éprouvant ni fatigue ni dégoût, et par une simple parole prenant le proconsul dans ses filets ? Si le Christ appelle donc son Evangile une moisson, c'est pour montrer la promptitude et la facilité de la prédication évangélique.

5. Ainsi fut encore pris cet eunuque étranger et barbare, qui possédait une si haute dignité; là non plus il ne fallut pas un temps considérable ni beaucoup d'efforts : à peine monté dans son char, Philippe se mit à l'instruire. Mais ce que vous devez auparavant admirer, c'est la manière dont ce barbare, cet étranger, enorgueilli sans doute de sa puissance, qui n'était pas peu considérable, voyant alors pour la première fois un pauvre mendiant, un inconnu, avec qui jamais aucune circonstance ne l'avait mis en rapport, l'appelle cependant, le fait monter dans son char et le place à côté de lui. De qui vient ce mouvement de condescendance? De celui qui avait dit : « Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des siècles. » C'est lui qui ménage l'accès à son disciple, qui porte le barbare à la saine philosophie, qui rabaisse la montagne, qui fait d'un inconnu l'ami le plus intime. Ne passez donc pas là-dessus sans attention, ne regardez pas cela comme un simple récit, reconnaissez la grandeur de cette œuvre. Si les princes de notre temps, quoique fidèles et formés à l'humilité, n'ayant rien de barbare, ne voudraient pas facilement laisser asseoir à leur côté sur la place publique, je ne dis pas un étranger, un inconnu, mais quelqu'un même de leur connaissance, comment celui dont nous parlons engagea-t-il à venir prendre place auprès de lui cet étranger d'aspect misérable, de vile condition, je ne me lasserai pas de le répéter, et confia-t-il son

Humilité de l'eunuque de la reine Candace.

salut à la parole de ce mendiant, et daigna-t-il se faire le disciple de cet inconnu, le priant même et le conjurant avec instance : « Je vous le demande en grâce, de qui le prophète parle-t-il ainsi? » *Act.*, VIII, 34. Et puis il écoute la réponse avec une attention profonde.

Ce n'est pas assez; dès que l'explication est faite; il ne reste pas dans l'inaction, il n'oppose pas de retard, il n'a garde de dire : Je vais rentrer dans ma patrie, je verrai mes amis, mes familiers, mes proches; ce que tant de chrétiens disent aujourd'hui quand on les appelle à la régénération : je reviendrai donc dans ma patrie, je verrai ma femme, je verrai mes enfants et les autres membres de ma famille, ils prendront part à ma fête quand j'aurai le bonheur de recevoir le baptême et la vie de la grâce. Ce barbare ne parla pas ainsi, bien qu'il suivît la loi de Moïse, et que dès lors il fût grand observateur des prescriptions qui regardent le lieu où Dieu devait être adoré; ce qu'il prouvait en ce moment même, étant venu de si loin pour se conformer à ce précepte qui tant de fois avait frappé son oreille. Il brise tout à coup avec ces traditions, il renonce à de telles observances, dès que l'instruction est terminée; et, voyant une source près du chemin, il dit : « Nous avons ici de l'eau, rien n'empêche que je ne sois baptisé. » *Act.*, VIII, 36. Remarquez-vous de nouveau la moisson toute prête; pas de temps qu'il faille y consacrer; à peine la terre a-t-elle reçu la semence qu'elle donne de luxuriants épis, que la vendange est mûre. « Nous avons ici de l'eau, » dit le néophyte. Il ne demande pas l'enceinte d'un édifice, des lambris d'or, un vêtement, une chaussure qui soient en rapport avec la cérémonie; son âme étant toute disposée, enflammée d'un ardent désir et d'une sainte impatience, il accourt à la grâce de la régénération, il presse son instituteur de lui conférer le bienfait du baptême, ces immortels et redoutables mystères. Le ministre se rend aussitôt à sa demande, approuvant son ardeur, et lui donne le baptême.

Voilà pourquoi le Sauveur appelle l'Evangile une moisson; c'est à cause de la fidélité qu'il accorde à ses disciples. Ailleurs il est dit dans le même sens que les auditeurs s'attachaient à la parole de Paul, et que le Seigneur leur ouvrait le cœur pour qu'elle y reçût un accueil favorable. Quand vous entendez qu'il abaisse les montagnes, qu'il fait la moisson, qu'il amène les fruits à maturité, qu'il rend l'œuvre facile, n'allez pas dans votre esprit détruire le mérite des fidèles et leur coopération dans les œuvres les plus importantes; car il n'enrayait pas l'usage de leur liberté, il n'affaiblissait en rien leur libre arbitre, se bornant à les aider, à leur tendre une main secourable. Si tout venait de lui, rien n'empêcherait que tous les hommes ne fussent sauvés; mais dans les conditions présentes il a sa part dans l'action, et les disciples ont la leur; ces derniers doivent vouloir et choisir, montrer un grand zèle en même temps qu'une foi généreuse : à Dieu d'accorder les dons de la grâce, d'éclairer la parole et l'enseignement, de répandre la semence et de conduire les fruits à maturité dans l'âme des auditeurs.

Réfléchissant sur toutes ces choses, ayons-le pour auxiliaire et pour appui dans les fatigues de la vertu tout en faisant ce qui dépend de nous. S'il a fait avec tant de facilité une œuvre aussi difficile, et non-seulement dans une, deux ou vingt cités, dans toutes les contrées que le soleil éclaire; s'il a fait triompher la prédication et la doctrine, mûrir partout ces magnifiques fruits, il est manifeste qu'il ne nous refusera pas son secours dans les sueurs que la vertu nous impose, pourvu toutefois que nous ne restions pas dans la torpeur et l'indolence, que nous agissions de notre côté, que nous contribuions au bien par notre courage, notre persévérance, la droiture de nos intentions, nos méditations et nos veilles; que nous nous détachions des objets temporels, en nous attachant aux choses futures, en les appelant chaque jour de nos vœux. Soyons fidèles à l'accomplissement de ces devoirs, et lui-même ne nous fera jamais défaut; nous obtiendrons par là les biens célestes. Puissions-nous tous y parvenir par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XI.

Prononcée après qu'un autre prêtre extrêmement vieux eut déjà parlé, sur Eléazar et les sept enfants.

1. Qu'il est splendide cet olivier spirituel! quoique ses rameaux aient vieilli, il nous a donné des fruits mûrs. Les plantes de la terre ne ressemblent nullement aux arbres de l'Eglise; celles-là, dès qu'elles vieillissent, perdent la majeure partie de leurs feuilles, et ne produisent plus que des fruits rares et jamais mûrs; c'est surtout dans la vieillesse que ceux-ci déploient leur fécondité. Vous en avez pour exemple celui qui vient de vous parler. Voilà pourquoi j'ai dû garder le silence; en présence de tant de vieillards, tous pouvant porter la parole, notre jeunesse nous faisait un devoir de garder le repos. Ainsi nous ont formés les divines Ecritures; car nous y lisons : « Jeune homme, parlez dans l'intérêt de votre cause deux fois au plus, si même on vous interroge; renfermez beaucoup de choses en peu de mots. » *Eccl.*, XXXII, 10, 11. Elles ne circonscrivent pas ainsi la parole du vieillard, elles le laissent courir sans lui poser de telles limites. On y sent même l'admiration pour la beauté du discours, s'il est guidé par la prudence : « Parlez, vieillard, comme il vous convient, en vertu de la science acquise, et vous suspendrez les sons harmonieux. » *Ibid.*, 4, 5. Que faut-il entendre par cette dernière observation? Que la flûte, la harpe et les autres instruments sont moins agréables aux auditeurs que les leçons de la vieillesse fondées sur un savoir rigoureux. Mettant en parallèle ces deux sortes de plaisirs, l'Ecriture place donc le premier bien au-dessus second. De là cette parole : « Vous suspendrez les sons harmonieux; » ils n'oseront plus se produire, vous les aurez éclipsés. Nous étions, par conséquent, dans l'obligation de nous taire et d'écouter, comme il avait celle de parler et d'instruire.

Je vous dirai cependant ce que souvent j'ai dû vous dire, je ne puis pas résister à vos tyranniques exigences, et je cède de plus à la nécessité. Me voilà donc prêt à reprendre ma course, chose qui n'est pas sans difficulté, puisqu'il s'agit de parler de manière à rendre facile la connaissance de la vérité; je l'espère cependant, non de mes propres forces, mais du zèle de mes auditeurs. Naguère, quoique le discours soit descendu à de si grandes profondeurs, il n'a pas perdu le souffle; quoiqu'il ait fait une si longue traversée, il n'a nulle part éprouvé de naufrage. La raison en est qu'il ne s'y rencontrait aucune sorte d'écueil, visible, ou invisible, et que la mer est partout plus tranquille qu'un port; puis votre bienveillante attention, comme un doux zéphyr qui prend le navire en poupe, nous aidait singulièrement à gagner le port désiré. A mesure que la parole tombait de nos lèvres, tous la recevaient dans l'attitude d'une sainte avidité, malgré ce qu'elle offrait d'obscur et de difficile; car telle était la nature des questions agitées. Oui, par l'ardeur de votre zèle et l'intensité de votre attention, vous avez bien allégé notre labeur, et les difficultés se sont aplanies. Vous n'avez laissé tomber la divine semence ni sur la pierre, ni parmi les épines, ni sur le chemin : partout, grâce aux dispositions de votre âme, s'étendait devant nous une terre fertile et profonde. Aussi voyons-nous chaque jour s'élever d'abondantes moissons entretenues par l'heureux souffle de l'Esprit saint; chaque jour se déroule à nos yeux un ravissant spectacle. Voilà pourquoi je voulais aujourd'hui reprendre les pensées laissées en arrière.

Que faire néanmoins? Le chœur des Macchabées se dresse devant mes yeux, et projetant dans mon âme l'éclat éblouissant de ses blessures, entraîne ma langue à sa beauté. Que personne donc ne blâme notre parole comme intempestive, si le souvenir de ces glorieux combats revenant demain, nous tressons aujourd'hui les couronnes, et vous annonçons le trophée avant que l'action commence. Quand un mariage doit être célébré, avant que le jour arrive, les futurs conjoints veillent à ce que la demeure nuptiale soit préparée, font décorer la maison de guirlandes et de tapis : à plus forte raison devons-nous agir de la sorte, puisque nous allons

contracter une alliance purement spirituelle, et dès lors bien supérieure. Ce n'est plus l'homme prenant une épouse, c'est Dieu lui-même épousant l'âme humaine. On ne se trompera donc pas en appelant l'âme des martyrs une épouse, une épouse spirituelle; car les martyrs donnent leur sang pour dot, et cette dot ne sera jamais consumée. Réservons cependant pour demain leur éloge : aujourd'hui travaillons à ramener dans la bonne voie les plus faibles de nos frères. Beaucoup, en effet, d'un esprit grossier et chancelant, séduits par les ennemis de l'Eglise, n'ont pas de nos saints l'idée qu'on doit en avoir; ils ne les mettent pas au rang des autres martyrs, prétendant qu'ils n'ont pas versé leur sang pour le Christ, mais bien pour la loi, pour les divines Ecritures conservées dans la loi, pour n'avoir pas voulu manger de la chair de porc. Allons, et tâchons de corriger une semblable erreur. Il serait honteux de célébrer une fête et de n'en pas connaître l'objet.

Contre ceux qui ne voulaient pas regarder les Macchabées comme des martyrs.

2. Pour que les personnes atteintes de ce mal ne soient pas dans la tristesse quand tout le monde sera dans la joie, pour qu'elles honorent avec une intelligence éclairée ces valeureux athlètes, et les contemplent d'un œil pur, nous nous efforcerons d'écarter l'obstacle qui les offusque, afin qu'elles puissent se présenter demain avec une âme libre à cette spirituelle solennité. Quant à moi, bien loin d'hésiter à placer les Macchabées au rang des autres martyrs, je déclare qu'ils sont parmi les plus illustres. Ils ont soutenu le combat dans un temps où les portes d'airain n'étaient pas encore brisées, ni le verrou de fer enlevé, dans un temps où le péché dominait sur la terre, où la malédiction subsistait dans toute sa rigueur, où l'acropole du démon était debout, où le chemin de la vertu, telle que la religion nous l'enseigne, n'était pas encore frayé. Maintenant de tout petits enfants, beaucoup de vierges tendres et délicates ont dédaigné, sur tous les points de l'univers, le tyrannique empire de la mort; tandis qu'à cette époque, avant la venue du Christ, les hommes justes eux-mêmes en étaient profondément effrayés. Cette crainte fit prendre la fuite à Moïse; sous cette même impulsion, Elie chemina pendant quarante jours; c'est également pour cela que le patriarche Abraham conjura sa femme de se donner pour sa sœur. A quoi bon énumérer les autres? Il n'est pas jusqu'à Pierre qui n'ait redouté la mort au point de ne pouvoir supporter les menaces d'une pauvre servante. Et dans le fait, terrible, intolérable même était la mort, quand elle n'avait rien perdu de sa domination et de sa puissance. C'est alors cependant, quand elle inspirait un tel effroi, que nos héros la bravèrent et la vainquirent.

Comme le soleil de justice était sur le point de se lever, il arriva ce que nous voyons à l'approche du jour : quoique le soleil ne se montre pas encore, déjà le matin frappe nos yeux et nous inspire la joie; si les rayons lumineux ne nous viennent pas d'une manière directe, de loin ils dissipent déjà les ténèbres où le monde est enseveli. De même à cette époque : le soleil de justice allait se montrer, et les ténèbres de l'indolence commençaient à se résoudre; bien que le Sauveur n'eût pas encore paru dans la chair, il était là tout près, il frappait à la porte, il touchait à la réalité des choses matérielles. Que les saints dont nous parlons aient déployé le plus grand courage, en soutenant le combat dans de telles circonstances, c'est manifeste pour tous; qu'ils aient de plus reçu tant de blessures pour le Christ, c'est ce que je vais essayer de vous démontrer. Pourquoi, je vous demande, ont-ils souffert? Pour la loi, m'avez-vous répondu, pour les divines Ecritures renfermées dans la loi. Si donc je parviens à vous convaincre que le Christ a lui-même donné la loi, ne sera-t-il pas évident qu'ils ont enduré toutes ces souffrances et témoigné cette invincible énergie pour le législateur, en même temps que pour la loi? Prouvons d'abord que le Christ est l'auteur de la loi.

Qui l'affirme? Un homme qui le savait bien, qui connaissait à fond les institutions anciennes et nouvelles, Paul, le docteur de l'univers. Ecrivant aux Corinthiens, il s'exprimait en ces termes : « Je ne veux pas vous laisser ignorer, mes frères, que nos pères ont tous été sous la



nuée, qu'ils ont tous passé la mer Rouge, que tous furent baptisés par le ministère de Moïse dans la nuée et dans la mer, que tous mangeaient la même nourriture spirituelle (c'est de la manne qu'il s'agit), que tous burent le même breuvage spirituel; » I *Cor.*, x, 1-3; ceci regarde l'eau qui jaillit de la pierre. Après avoir montré que le Christ est l'auteur de ces merveilles, il poursuit : « Ils buvaient d'une source spirituelle, la pierre les accompagnant; or, la pierre, c'était le Christ. » *Ibid.*, 4. Rien de plus juste; car la pierre ne pouvait pas de sa nature fournir cette eau, faire couler ces torrents; c'est la puissance du Christ qui fit jaillir la source en frappant le rocher. Aussi Paul l'appelle-t-il une pierre spirituelle, et déclare-t-il que cette pierre suivait les Hébreux. Une pierre ne suit pas, elle reste immobile à la même place; mais la puissance présente partout, accomplissant tous les prodiges, ouvrit les flancs du rocher. Si le Juif n'accepte pas cette explication, allons plus loin et prenons-le par ses propres armes; discutons avec lui en nous appuyant, non sur l'autorité de Paul, de Pierre ou de Jean, mais sur celle des prophètes, pour lui bien montrer que, s'il possède la lettre, nous avons le sens.

3. Quel est donc celui des prophètes qui déclare que le Christ a donné l'Ancien Testament? C'est Jérémie, celui qui fut sanctifié dans le sein maternel et qui brilla dès sa jeunesse. Où se trouve cette affirmation et quand a-t-elle été posée? Ecoutez ces paroles, elles vous édifieront assez. Quelles sont-elles? « Voilà que les jours viennent, a dit le Seigneur. » *Jerem.*, XXXI, 31. Dès le début il élève l'âme de son auditeur, il appelle son attention, en proclamant qu'il ne parle pas de lui-même, mais bien au nom de Dieu, dont il est l'envoyé : « Voilà que les jours viennent. » Il montre ensuite qu'il nous parle des choses futures. — Mais comment, s'il parle des choses futures, me direz-vous, prouve-t-il que le Christ a donné l'Ancien Testament? — Attendez, ne vous précipitez pas, et vous verrez la vérité dans toute sa splendeur. Quand ces choses étaient dites, la loi avait été donnée, et même transgressée; le Nouveau Testament n'existait pas encore. Ces principes étant clairement établis dans votre esprit, écoutez la solution des difficultés qui pèsent sur un si grand nombre : « Voilà que les jours viennent, dit le Seigneur; » cela regarde le temps présent; « et je disposerai pour vous un Testament nouveau, qui ne sera pas comme le Testament que j'avais disposé pour vos pères. » *Ibid.*, 32. J'interroge le juif, j'interroge un de nos faibles pères : qui nous a donné le Nouveau Testament? Tout le monde répondra sans doute que c'est le Christ. Donc il a donné de même l'Ancien. Ces paroles sont formelles : « Je disposerai pour vous un Testament nouveau, qui ne sera pas comme le Testament que j'ai déjà disposé. » C'est dire qu'il est le législateur des deux Testaments.

Et quand est-ce qu'il a disposé l'Ancien? — « Au jour où, les prenant par la main, je les ai conduits hors de la terre d'Egypte. » Là vous apparaissent, et la facilité de cette délivrance, et la grandeur de son amour, et la sécurité de leur émigration, et toutes les merveilles qu'il opéra dans la terre d'Egypte; toutes sont renfermées dans cette expression : « Les prenant par la main, je les ai conduits hors de la terre d'Egypte; » car cette sortie s'accomplit par ces étonnants prodiges. « Mais eux ne persistèrent pas dans mon Testament, et je ne leur accordai plus ma protection, dit le Seigneur. » Il est donc manifeste que le législateur du Nouveau Testament fut aussi celui de l'Ancien. Si quelqu'un toutefois veut examiner avec soin cette parole, il y rencontrera des difficultés peu communes. En indiquant la cause pour laquelle il doit donner un autre Testament, le Seigneur l'appelle nouveau, c'est-à-dire, étrange. « Je disposerai pour vous un Testament nouveau, qui ne sera pas comme le Testament que j'avais disposé pour vos pères; car ils n'ont pas persisté dans mon Testament, et je ne leur ai plus accordé ma protection, dit le Seigneur. » Mais il eût fallu pour cela les punir, ils méritaient un châtiment positif, ou même les derniers supplices, puisqu'ils n'étaient pas devenus meilleurs après que tant de miracles s'étaient accomplis pour eux et que la loi leur avait été donnée. Eh bien! non; au lieu de

leur infliger une peine, il leur annonce de plus grands biens.

Je devrais résoudre encore aujourd'hui cette autre difficulté; cependant, comme le discours m'entraîne vers un but différent, comme nous devons de plus vous apprendre à ne pas compter uniquement sur nous pour votre instruction, à chercher aussi par vous-mêmes, nous laissons ce point à vos studieuses réflexions. Si plus tard nous voyons que vous avez cherché sans avoir pu trouver, nous vous tendrons encore une main secourable. Pour faciliter votre travail, je veux bien dès ce moment vous indiquer les passages de l'Apôtre qui pourront surtout vous fournir ce trésor, la solution de cette difficulté. Il s'en occupe d'une manière toute spéciale dans son épître aux Romains, dans celle aux Galates et dans celle aux Hébreux. Quiconque est animé d'un véritable zèle trouvera cette solution en étudiant ces épîtres, pourvu que, durant les jours qui vont suivre, vous ne vous livriez pas à d'intempestives réunions, à des entretiens inutiles : on extrait de pareils trésors par l'opiniâtre méditation des textes. Laissant donc cette difficulté sans solution, passons à ce qui vient ensuite : « Voici quel est le Testament que je disposerai pour vous, dit le Seigneur : Je mettrai mes lois dans leur intelligence, je les graverai dans leur cœur. Ils ne seront pas dans la nécessité d'instruire chacun son concitoyen, chacun son frère, en lui disant : Connais le Seigneur. Tous me connaîtront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand; car je leur pardonnerai leurs prévarications, je ne me souviendrai plus de leurs péchés et de leurs injustices. » *Jerem.*, XXXI, 33, 34. Après avoir donc parlé de l'Ancien Testament, qu'il leur a donné, et du Nouveau, qu'il leur donnera, il se met à décrire la beauté de ce dernier, à signaler les caractères qui le distinguent, à fixer les signes nombreux de sa supériorité, pour que vous ne puissiez ignorer la différence de l'un avec l'autre, différence, ai-je dit, et non opposition; quelle est l'éminence du Nouveau, sa splendeur, la magnificence des dons et des grâces qu'il nous confère.

4. Quels sont ces caractères nouveaux? « Je mettrai mes lois dans leur âme et je les graverai dans leur cœur. » L'ancienne loi était gravée sur des tables de pierre; et, quand les premières eurent été brisées, Moïse en grava d'autres, et descendit portant dans ses mains des tables qui figuraient trop bien la froide insensibilité de ceux à qui elles étaient destinées. Il n'en est pas ainsi de la loi nouvelle; ce n'est pas sur des tables de pierre qu'elle a été gravée. Sur quoi donc et de quelle manière? Ecoutez le récit de Luc : « Ils étaient tous réunis dans le même lieu et pénétrés des mêmes sentiments. Tout à coup vint du ciel un bruit pareil à celui d'un vent impétueux; et des langues leur apparurent semblables à du feu ; elles se dispersèrent, et chacune s'arrêta sur chacun d'eux. Ils furent tous remplis de l'Esprit saint, et se mirent à parler diverses langues, suivant l'inspiration de ce même Esprit. » *Act.*, II, 1-4. Remarquez avec quelle précision le prophète l'avait annoncé longtemps d'avance, en s'exprimant ainsi : « Je mettrai mes lois dans leur âme et je les graverai dans leur cœur. » La grâce de l'Esprit, c'est Dieu qui l'a donnée, afin qu'elle habite dans leur âme; il en a fait des colombes vivantes... L'âme est enveloppée des rayons de sa gloire ; et voilà pourquoi Paul disait qu'il était envoyé pour prêcher, « mais non dans la science du discours, pour que la croix du Christ ne fût pas rendue vaine ; » I *Cor.*, I, 17-20; et plus loin : « Dieu a frappé de folie la sagesse de ce monde : » partout il expose le mystère de la croix. « Les Juifs, dit-il encore, demandent des prodiges, et les Grecs cherchent la philosophie; quant à nous, nous prêchons Jésus-Christ crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les Gentils, mais pour les appelés d'entre les Juifs et les Gentils, le Christ est la puissance et la sagesse de Dieu ; car la folie selon Dieu l'emporte sur toute sagesse humaine; et la faiblesse selon Dieu est supérieure à toute la force des hommes. » *Ibid.*, 22-25.

Or, c'est la croix qu'il appelle folie et faiblesse selon Dieu; non certes qu'elle soit une véritable folie, et que peut-on concevoir de plus sage? ni une faiblesse, et qu'y a-t-il de plus fort?

il parle d'après l'opinion que les incrédules s'en étaient formée. C'est pourquoi il disait plus haut : « La parole de la croix est folie pour ceux qui se perdent, elle est la vertu même de Dieu pour ceux qui se sauvent. » *Ibid.*, 18. Mais ce n'est pas sur les idées de ceux qui se perdent qu'il faut baser ses jugements; les malades trouvent de l'amertume dans le miel; ce qui vient, non du miel même, mais de la maladie. Ainsi la croix paraît aux idolâtres une chose insensée, tandis qu'elle est bien loin de l'être. Après avoir montré qu'elle est pleine de sagesse, au lieu d'être une marque de folie; qu'elle est extrêmement puissante, au lieu d'être le symbole de l'infirmité, il l'accompagne, quant aux œuvres accomplies, avec la création, avec l'Ancien Testament, avec la philosophie humaine; et le voilà démontrant que cette folie, cette faiblesse, apparente dès lors et non réelle, a pu ce qu'avait vainement tenté la réflexion ou la sagesse des hommes, ce qu'ils n'ont jamais puisé dans le spectacle de la création, ce que l'ancienne loi ne leur a point procuré. Aussi, dès qu'il tient cette démonstration par les faits, il aborde le combat avec une pleine confiance; et d'abord contre la sagesse étrangère, en s'écriant : « Où est le sage? » Que signifie cette question : « Où est le sage? » Elle revient à celle-ci : A quel résultat ont abouti les philosophes, les rhéteurs, les sophistes, les écrivains? Tout a péri, tout a croulé de fond en comble; on n'en aperçoit pas même les débris, tant la victoire de la croix est éclatante. C'est quand tout a disparu comme la poussière chassée par le vent, que l'Apôtre fait entendre cette exclamation : « Où est le sage? » La croix s'est montrée, et tous ces fantômes se sont évanouis; la parole évangélique a retenti, et son souffle les a dissipés plus facilement que des toiles d'araignée.

Où est le sage? où est la pompe des discours? où sont la beauté du langage, la force du raisonnement, la séduction de la parole, la langue aiguisée, les colloques et les réunions? Toutes ces choses, encore une fois, sont restées impuissantes, ont croulé soudain, se sont abîmées dans la honte. « Où est le scribe? » Il en vient aux institutions des Juifs : la prédication les a vaincues de même, et les a dissipées comme le soleil dissipe l'ombre. Ce que la loi n'avait pu pour une seule nation et durant tant de siècles, la croix l'a partout accompli d'une manière incomparable, effaçant les péchés, ramenant la justice, conduisant les hommes à la sainteté, répandant la connaissance de Dieu, donnant à tout une impulsion sublime vers le ciel. Laissant là de nouveau les institutions judaïques, il revient à celles de la gentilité : « Où est le savant de ce siècle? » Les hérétiques y sont aussi compris, et tous ceux qui se plongent dans la syllogistique : jusque-là plus pénétrants que le glaive, et dès que la croix a paru, foulés aux pieds avec plus de facilité que la boue. « Est-ce que Dieu n'a pas frappé de folie la sagesse de ce monde? » C'est encore la sagesse des Gentils à laquelle il s'attaque. Comment Dieu l'a-t-il frappée de folie? En la montrant folle, ce qu'elle était en réalité. « Je ne me souviendrai plus de leur conduite, de leurs prévarications, et de leurs iniquités. » *Jerem.*, XXXI, 34. Mais le prophète ne nous retrace que le côté brillant des choses; tandis que l'Apôtre, ayant à lutter contre les Juifs, nous présente les deux côtés. Il a dit d'abord : « Non plus sur des tables de pierre, mais bien sur les tables vivantes du cœur; » II *Cor.*, III, 3; il dit ensuite : « Non la lettre, mais l'esprit; la lettre tue, l'esprit vivifie. »

5. Un homme ramasse du bois le jour du sabbat : on le lapide. Voilà comment la lettre tue, c'est-à-dire, comment la loi punissait. Apprenez maintenant comment l'esprit vivifie : Un homme vient couvert d'iniquités, agent de désordres, voleur, accapareur, adultère, ayant passé par toutes les corruptions, réduit à l'état de mort par le péché; la grâce de l'Esprit saint s'empare de lui pour le conduire à la purification, et de cet être impur fait un enfant de Dieu, vivifiant ainsi ce cadavre. Voilà le sens de cette expression : « L'esprit vivifie. » Et de quelle manière? Ce n'est pas en sévissant, puisque Dieu dit par son prophète : « Je leur pardonnerai leurs prévarications, je ne me souviendrai plus de leurs péchés et de leurs iniquités. » Demandez au Juif où cela s'est fait dans la loi; il ne pourra pas vous répondre. Celui qui avait

Comment l'esprit vivifie.



ramassé du bois était lapidé, la femme coupable était brûlée, et Moïse lui-même pour une seule faute fut exclu de la terre de promission : dans la loi de grâce, des hommes ayant commis mille crimes, sont vivifiés dès qu'ils obtiennent le baptême, et nul châtiment ne leur est infligé. De là ce que dit l'Apôtre : « Ne vous y trompez pas, ni les fornicateurs, ni les impudiques, ni les sodomites, ni les adultères, ni les voleurs, ni les avares, ni les ivrognes, ni les insolents, ni les rapaces ne posséderont le royaume de Dieu. Et voilà cependant ce que vous étiez ; mais vous avez été lavés, vous avez été sanctifiés et justifiés au nom du Seigneur Jésus et dans l'esprit de notre Dieu. » I *Cor.*, VI, 9-11. Voyez-vous de quel éclat brille cette parole du prophète : « Je leur pardonnerai leurs iniquités ? » et celle-ci de l'Apôtre : « L'esprit vivifie ? »

Voulez-vous apprendre encore de la bouche même de Paul, en combien de temps il a parcouru la terre entière, écoutez : « De Jérusalem à l'Illyrie j'ai partout semé l'Evangile ; » *Rom.*, XV, 19 ; et puis : « N'ayant plus désormais de place à visiter dans ces régions, et désirant ardemment vous voir, après que je serai parti pour l'Espagne, je compte aller chez vous, pourvu que vous m'ayez d'abord procuré quelque consolation. » *Ibid.*, 23. Un apôtre seul ayant en si peu de temps parcouru la majeure partie du monde, songez comment les autres ont dû l'envelopper tout entier dans leurs filets. De là cette parole : « L'Evangile a été prêché à toute créature qui vit sous le ciel ; » explication de cet oracle prophétique : « Tous me connaîtront depuis le plus petit jusqu'au plus grand. » En voilà donc assez pour démontrer que le Christ a donné la loi ; et dès lors il n'est pas moins manifeste que les Macchabées ont répandu leur sang pour le législateur, en souffrant la mort pour la loi.

Et maintenant je supplie votre charité de venir à cette fête avec le plus vif empressement. Comme les abeilles se précipitent hors de leurs ruches, volez aux blessures des martyrs, hâtez-vous de vénérer leurs tortures, sans regarder à la longueur du chemin. Si Eléazar, malgré son extrême vieillesse, ne craignit pas les atteintes du feu, si la mère de nos saints, également accablée par l'âge, se montra supérieure à tant de douleurs, quel moyen de justification, quel espoir d'indulgence aurez-vous, dans le cas où vous n'auriez pas le courage de franchir quelques stades pour contempler ces sublimes combats ?.....

FIN DES ŒUVRES DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME DIXIÈME

Homélies sur l'Epître aux Philippiens (Suite).

Homélies sur l'Epître aux Colossiens.

Homélies sur les deux Epîtres aux Thessaloniciens.

PREMIÈRE ÉPITRE.

SECONDE ÉPITRE AUX THESSALONICIENS.

Homélies sur les deux Epîtres à Timothée.

SECONDE ÉPITRE A TIMOTHÉE.

Homélies sur l'Epître à Tite.

Homélies sur l'Epître à Philémon.

Homélies sur l'Epître aux Hébreux.



Dernières Homélies.

FIN DE LA TABLE DU TOME DIXIÈME.

Besançon. — Imprimerie d'Outhenin-Chalandre fils.